ANNEE 1897

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

pages

ABRAHAMS, La vie juive au moyen âge (B. A.). 419
Académie française (L'), Ses registres (A. Gazier). 492
Académie hongroise (L'), Son Bulletin. 58
ACSADY, L'impôt des Jobbagymes (J. K.) 375
AIRY (W.), Autobiographie de sir Georges Biddel Airy (Ch. Millot). 498
Alembert (D'), Son portrait par La Tour 327
ALEXANDRE, Histoire populaire de la peinture (H. de Curzon). 193
Alexandre Sévère. 39
Alexandre, Version arménienne de son histoire 121
ALLMERS, Flâneries romaines (H. H.). 411
ALOMBERT, Le combat de Dürrenstein (A. Chuquet). 330
Alsace (Dictionnaire de l'). 12
Alypius. 384
Ambroise (Saint), Œuvres, I, p. SCHENKL. 197
AMÉLINEAU, Les nouvelles fouilles d'Abydos (G. Maspero). . . 115
AMICO (D'), Le siège d'Agrigente (A. Bouché-Leclercq). . . . 424
Amon (Rituel du culte d') 114
Anacréon. 106
Année cartographique, V et VI (H. de C.). 99
Annuaire du syllogue Parnasse (Am. H.) 256
ANTOINE (Ferd.), Trad. de Weise, *Caractères de la langue latine* (P. T.). 18
APELT, Édition du Sophiste, de Platon (P. Couvreur). 484
Aquilano (Poésies d'). 491
ARBOIS DE JUBAINVILLE (D'), Deux manières d'écrire l'histoire (R. Rosières) 455

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

pages

Aristote, Sa Poétique. 102
Armaillé (Mme d'), Désirée Clary (A. Chuquet). 478
Arnold, Immermann (A. C.). 317
— Le philhellénisme allemand (My). 334
Ashutosh sen et Mukharji, Revue mensuelle hindoue (A. Barth). 256
Asinius Pollion. 110
Atticisme (L'). 109
Auberée (Le fableau d'). 365
Aubigné (D'), Les Tragiques, I, p. Bourgin, Foulet, Garnier, Maitre, Vacher (Raoul Rosières). 7
Auden, Ed. du Pseudolus de Plaute 170
Augustin (Saint) et le néoplatonisme. 97
Bacchius. 384
Bacchylidès, Ses poésies (lettre de M. Kenyon à M. Haussoullier) 56
Baechtold, Gottfried Keller, sa vie et ses œuvres (F. Baldensperger) 335
Barhebraeus, Récits amusants, p. Budge (R. D.) 401
Barras, Mémoires, III et IV (A. C.) 146
Barrucand, La vie véritable du citoyen Jean Rossignol (A. Chuquet). 147
Barthélemy Saint-Hilaire, Platon, trad. Cousin, 2e éd., I (P. Couvreur) 2
Berthou (P. de), Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé. 227
Baumstark (A), Babylone (François Thureau-Dangin) . . . 484
Beaudouin (E.), Le serment du défendeur dans le droit franc (L. H.). 77
Bellermann, Ed. des œuvres de Schiller (A. C.). 317
Bentley, L'unité d'investigation en science sociale (Ch. Seignobos). 30
Beoethy, Histoire de la littérature hongroise (J. Kont) . . 456
Bergonié, Romas (C. J.) 98
Berlin (Musées de), Manuscrits grecs, coptes et arabes 41
Bernès, Sociologie et morale (Ch. Andler) 313
Bernoulli, Le concile de Nicée (P. L.). 310
— Le De Viris de saint Jérome et de Gennadius (P. Lejay) . . 243
Berthelé, Carnet de voyage d'un antiquaire poitevin (H. de C.). 254
Bethe, Prolégomènes à l'histoire du théâtre antique (A. Hauvette) 101
Bethléem (L'église de) 421
Bibliothèque Marasli. 257
Bigault de Casanove, Traduction de la Tragédie de l'homme, de Madach (J. K.). 199

pages
Birch-Reichenwald Aars, L'autonomie de la morale (Ch. A.). 59
Biré, Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur, IV (A. Chuquet). 477
Bittard des Portes, Histoire de l'armée de Condé (A. Chuquet) 148
Blass, Édition d'Eschine 103
— Le grec du Nouveau Testament (V. H.). 155
Blaydes, Adversaria sur les comiques grecs, II (A. Martin). . 182
Blok, Documents des archives de Paris sur l'histoire des Pays-Bas (R. R.). 259
Bolte, Le théâtre de Danzig aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles (A. C.). . 352
Bonaparte. 144
Boos, Histoire de Worms, I (R.). 507
Bordeaux (Académie de), Prix pour l'année 1898. 20
Bornhak, Gneist (Ch. Seignobos). 38
Bossuet et le calice du Plessis-Grimault. 327
Bourdelot (Lettres inédites des). 339
Bourgin, D'Aubigné. Les Tragiques, I. 7
Bourguet, La France et l'Angleterre en Égypte (Ch. D.). . . 517
Boye, Cercueils de chêne de l'âge de bronze (E. Beauvois) . . 267
Bremer, Les jurisconsultes romains (Émile Thomas). 188
Brentano (Antonie) 372
Brette, Les constituants, liste des députés et des suppléants (Et. Charavay). 354
Breymann, La littérature phonétique (V. H.) 57
Brockhaus (Rod.). Une lettre de l'empereur Guillaume, du 22 mars 1814 (A. C.). 317
Broglie (Duc de), La mission de Gontaut-Biron à Berlin (Ch. Seignobos). 15
Bronisch, Le Kaschoub (A. M.).. 155
Brooke et Lean, Les Juges (J. S.). 342
Browne, Ses pastorales 23
Brückner, Histoire de Russie (L. Leger) 300
Brun-Durand, Inventaire d'un jurisconsulte de Valence (T. de L.) 156
Brunetière, La moralité de la doctrine évolutive (J. C.). . . . 55
Budenz 218
Budge, Édition et traduction des Récits amusants de Barhebraeus (R. D.). 401
Bussemaker, La scission des provinces wallones (R.). 52
Cahen, Scènes choisies de Molière (C. H.). 157
Callegari, Note chronologique sur le commencement du règne d'Alexandre Sévère (G. L.-G.) 39
Calvus, p. Plessis (E. Thomas). 427
Carroll, La Poétique d'Aristote (My) 102

pages
Cartier et Chenevière, Du Moulin (T. de L.). 57
Casini, La jeunesse et l'exil de Mamiani (Ch. D.) 98
Çatapatha-brahmana (Le). 358
Catulle, p. Palmer (E. T.). 348
Cauer (P.), La critique d'Homère (My). 407
Chabot, Histoire de Mar Jabalaha (H. Cordier). 281
Chantilly (Le château de) 191
Chapot, La flotte de Misène (R. Cagnat). 187
Charavay, Le général Carlenc (A. C.). 158
Charles-Emmanuel I 15
Chastenay (Mme de), Mémoires, I et II (A. Chuquet). 332
Cheikho, Commentaire d'Al Hansâ (O. H.) 461
— Traité lexicographique d'Ibn Es Sikkit (O. H.) 461
Cheylud, Les anciennes corporations de Murat (C. J.) . . . 374
Cicéron; Tusculanes, p. Gschwind (E. T.). 156
Cima, Licurgue contre Léocrate (A. Martin). 142
Ciminelli dell' Aquila 491
Claude (Le) de Suétone 132
Clauss, Dictionnaire de l'Alsace, 1-3 (R.) 12
Clédat, Le théâtre au moyen âge (R. Rosières) 429
Clugnet, Dictionnaire grec-français des noms liturgiques en usage dans l'église grecque (My). 347
Cogo, La soumission du Frioul à Venise (N. Jorga). 296
Colombine (La) 446
Combarieu, Études de philologie musicale (E.). 263
— Lettre de M. Combarieu 314
Condorcet (La marquise de) 77
Congrès international des langues romanes, communications (E. B.). 505
Constance (Concile de). 22
Conrady, La formation indo-chinoise des causatifs-dénominatifs (M. Courant). 462
Conybeare, Philon et la Vie contemplative (P. L.). 489
Corneille, Don Sanche d'Aragon, p. Hémon (Ch. Dejob). . . 173
— Scènes choisies, p. F. Hémon. 519
— Théâtre choisi, p. F Hémon 157
Cornill, Introduction à l'Ancien Testament (J. S.). 43
Cornutus, Ses scolies 196
Corssen, Les prologues des Évangiles (J. S.). 135
Cousin, trad. de Platon, 2e éd. I. 2
Couvreur, Édition de l'Anabase (N. Bn.). 256
Croce, Cours de Fr. de Sanctis à l'Université de Naples (Ch. D.) 19
— Études historiques sur la révolution napolitaine de 1799 (Ch. D.). 516

pages
Crowley, Texte hébreux de l'Ecclésiaste (R. D.). 441
Cruppi, Napoléon et le jury (R. Rs.). 158
Curti, Charles-Emmanuel I (Ch. Dejob). 15
Dalman, Chrestomathie araméenne (R. D.). 181
Dana-Durand, Les réformes politiques et municipales aux États-Unis (Ch. Seignobos) 36
Dante. 431
Danzig (Le théâtre de) 352
Dast Le Vacher de Boisville, Inventaire des archives municipales de Bordeaux (C. J.) 19
Dauriac, La psychologie dans l'Opéra français (Jules Combarieu). 412
David, Le droit augural et la divination officielle des Romains (A. Bouché-Leclercq) 361
Davies, Ed. des *Histoires* de Tacite, I. 169
Debury, Un pays de célibataires et de fils uniques (Ch. Dejob). 119
Delaporte, La philosophie de La Fontaine (Raoul Rosières). 28
Delitzsch, L'origine des cunéiformes (Fr. Thureau-Dangin). 481
Denain (La bataille de) 328
Denys d'Halicarnasse, *Ars rhetorica*. 323
Descartes (Fêtes données à Prague en l'honneur de) 20
Desdevises du Dézert, L'Espagne de l'ancien régime, la Société (P. Boissonnade).. 494
Dick May, L'enseignement social à Paris (B. A.). 499
Diels, La Pentemychos de Phérécyde (J. Bidez). 501
Diophante, II, éd. P. Tannery (My) 307
Directoire (le) et la déportation ecclésiastique 497
Dognon, Les institutions politiques du Languedoc (L. H. Labande).. 245
Don Sanche d'Aragon (le) de Corneille, p. Hémon 173
Dorez, Le sac de Rome en 1527 (P. de Nolhac). 297
— Pic de la Mirandole en France (P. de Nolhac). 508
Drerup, Trois discours d'Isocrate (A. Martin). 210
Dubois (F.), Tombouctou la mystérieuse (O. Houdas). 321
Dubois (Le général Alexis).. 330
Duquet, Paris, second échec du Bourget, et perte d'Avron (A. Chuquet). 154
Dürrenstein (Le combat de) 330
Duruy (G.), Mémoires de Barras, III et IV (A. Chuquet) . . 146
Du Teil (Joseph), Une famille militaire au XVIII^e^ siècle (A. Chuquet) 474
Ebeling, Le fableau d'Auberée (A. Jeanroy) 365
Edwards (G. M.), L'Anabase de Xénophon II (Pascal Monet). 315
Eggeling, Le Çatapatha-brahmana (Sylvain Lévi). 358
Eichthal (d'), Tocqueville et la démocratie libérale (André Lichtenberger) 173

pages

Eisenlohr, Un plan cadastral de Babylone (Fr. Thureau-Dangin). 483
Ekhof. 353
Endroedi, Trésor poétique de la littérature hongroise (J. Kont). 459
Enneccerus, Les séquences de l'Eulalie (A. J.). 339
Epaphroditus 238
Erfurt (Gymnase d'), publication des professeurs (R.) 29
Erman, Grammaire égyptienne (G. Maspero). 203
Eschine, p. Blass (A. Martin). 103
Eschyle et les influences épiques. 45
Espagne (L') de l'ancien régime. 494
Euclide, Œuvres, VI, p. Menge (My). 307
Euripide, *Oreste*, p. Wedd (My). 423
— Son ambiguïté. 87
Eusebio, Rectification au texte des Fragmenta poetarum romanorum de Baehrens (E. T.) 518
Eymer, Edition de César, Guerre civile, III (E. T.). 518
Falcouz (Le prix). 474
Fay, Le dieu aryen de la foudre (V. Henry) 1
Fellner, Immermann (A. C.). 372
Feltoe, Le sacramentaire léonien (M. D.) 196
Ferenczi, Vie de Petœfi (J. Kont) 459
Fiamingo, Déterminisme (Ch. Seignobos) 30
Finaczy, Les écoles d'enseignement secondaire en Hongrie (J. K.) 198
Finke, Actes du concile de Constance, I (R.) 22
Finot, Les lapidaires italiens (A. Barth). 161
Fleming. 352
Fleury (Souvenirs du général), I (A. Chuquet) 479
Foffano, Recherches littéraires (Ch. Dejob). 298
Foudre (Le dieu aryen de la) 1
Foulet, D'Aubigné, les Tragiques, I 7
Fouquet (Les quarante) du château de Chantilly 191
Franclieu (Marquis de), Mémoires. 8
Frankiln (A.), La vie privée d'autrefois, les animaux (A. C.) . 316
— La vie de Paris sous la Régence (A. C.). 316
Franklin (Susan Bradley), Les influences épiques dans Eschyle (A. Martin) 45
Frédéric de Bade, sa Correspondance politique, IV, p. Obser (A. C.). 355
Fredericq, Corpus de l'Inquisition néerlandaise, II (R.) . . . 76
Fridrichowitz, Le commerce des grains sous l'ancien régime (G. Syveton). 369
Fugger (Les) en Espagne. 368
Führer, Sainte Deodata (P. L.). 315

pages
FURTWAENGLER, Copies de statues (Salomon Reinach) 47
— Intermezzi (Salomon Reinach) 48
GAAL, Carlyle (J. K.) 376
Gaguin (Robert) 310
GARNIER (A.) D'Aubigné, ies Tragiques, I. 7
GASTÉ, Malherbe concessionnaire de terrains sur le port de Toulon (T. de L.). 326
— Le calice de Bossuet au Plessis-Grimault (T. de L.) . . . 327
— Quentin de La Tour, le portrait original de d'Alembert (T. de L.) 327
Gaudence 384
GAULOT, Les grandes journées révolutionnaires (A. Chuquet). 329
— Lettre de M. Gaulot 400
GEBHARDT, Le prétendu Sophronius (P. Lejay). 244
GEFFCKEN (J. et O. H.), Immermann (A. C.) 372
GELDNER, Études védiques, II, 2 (V. Henry) 304
Gennadius. 243
Germanie (La) de Tacite. 111
GERMON, Mémoires du marquis de Franclieu (G. Syveton) . . 8
Gherardi 516
GIRI, Le suicide de Lucrèce (Em. Thomas). 387
Gneist. 38
Gœthe (Annuaire de), p. L. GEIGER (A. C.) 259
— Correspondance avec Antonie Brentano (A. C.) 372
— Essais et articles de Fr. ZARNCKE (A. C.) 371
Goldoni 516
GOMPERZ, Observations sur des auteurs grecs (My) 463
— La Poétique d'Aristote (My) 463
Gontaut-Biron, Sa mission à Berlin 15
GOW, Ed. des *Epodes* d'Horace, I 169
GRANDGEORGE, Saint Augustin et le néo-platonisme (A. L.) . 97
GRASSO, Études d'histoire et de topographie antiques, II (A. Bouché Leclercq) 425
Graz (Études de). 351
GREENBURG, L'Haggadah (R. D.) 141
GRELLET-DUMAZEAU, La société bordelaise sous Louis XV (C. J.). 98
GRIFFITH (et NEWBERRY), Les tombes de Bersheh (G. Maspero). 61
— Mémoires d'archéologie égyptienne (G. Maspero). 201
GRIMME, L'accentuation de l'hébreu (J. S.) 341
GRISEBACH, Schopenhauer (A. C.) 318
GROSJEAN (G.), La France et la Russie pendant le Directoire (A. Chuquet). 148
GROYER, La peinture au château de Chantilly (H. de Curzon). 191
Guillaume de Ryckel, Comptes de l'abbaye de Saint-Trond. 213
GUILLOIS, La marquise de Condorcet (Raoul Rosières) . . . 77

pages

GUIRAUD (Jean), L'État pontifical après le grand schisme (Lucien Auvray) 270
HAAS, L'influence du système d'Épicure sur la philosophie des XVI^e^ et XVII^e^ siècles (Ch. A.) 58
HAEBLER, Les Fugger en Espagne (G. Syveton) 368
Haggadah (L'). 141
HAIGH, La tragédie grecque (Maurice Croiset) 165
HAHL, Les tendances morales de Leopardi (Ch. Dejob) . . . 158
HANOTAUX, Histoire du cardinal de Richelieu II, 1 (G. Syveton). 510
HARKINS, Les archives du Vatican (S.) 319
HARPER, Lettres assyriennes et babyloniennes (Fr. Thureau-Dangin) 482
Hartels (Mélanges offerts à M. de) 416
Harvard Studies, VI et VII 119
HEDELER, Bibliothèques privées, I (P. L.) 255
HEGEDUCS, Pannonius et Guarino (J. K.) 376
Hegel, sa logique. 313
HEIBERG, Ed. des opuscules de Serenus (My) 308
HEISTERBERGK, Le tirage au sort des fonctionnaires (A. Bouché-Leclercq). 442
HÉMON (Félix), Don Sanche d'Aragon 173
— La Rochefoucauld (Ch. Dejob). 216
— Scènes choisies de Corneille (A. C.). 519
— Théâtre choisi de Corneille (A. C.) 157
HENNET, Le général Alexis Dubois (A. Chuquet) 330
HENRY (V.), Antinomies linguistiques (A. Meillet) 261
HERSHEY, La reconnaissance des insurgés de Cuba comme belligérants (Ch. Seignobos) 35
HESELING, Traduction néo-grecque du Pentateuque (J. S.) . . 342
HIDEN, Syntaxe des cas dans Lucrèce (P. L.) 237
HILLEBRANT, Ancienne bibliothèque hongroise (J. Kont) . . 249
Hippiatriques (Les) 308
Hippocrate, I, p. KUEHLEWEIN (My) 184
HIRZEL (Rud.), Le dialogue (My). 486
HIS, Les domaines de l'empire romain (R. Cagnat) 170
Hoche 144
HOEHLER, Les scolies de Cornutus (Paul Lejay) 156
HOLLAENDER, Strasbourg et les Politiques (De Crue) 215
HOLM, Histoire grecque, trad. anglaise, III (Am. Hauvette). 237
HOLTZMANN, Manuel de théologie, V et VI (J. S.) 44
— VII et VIII (J. S.) 136
Homère chez les Romains 143
Hongrie (La) et son enseignement supérieur (J. K.). 197
— Son enseignement secondaire (J. K.). 198
HOPKINS, Les religions de l'Inde (A. Barth) 381

pages

Horace, Epodes, I, p. Gow (E. Thomas) 169
Horton Smith, Sophocle et Shakspeare (P. C.) 17
Horvarth, Les incunables de la bibliothèque du musée de Pesth (J. Kont) 251
Huber, Histoire de l'État autrichien (H. Pirenne) 95
Hunziker, L'hyperbole dans Virgile (E. T.) 349
Huon de Penanster, Une conspiration en l'an XI et en l'an XII (A. Chuquet) 149
Iliade, p. Van Leeuwen, I. (My). 242
Immermann. . . . . 317 et 372
Inquisition (L') néerlandaise 76
Isocrate . . . . . 105 et 210
Jacob, Parallèles arabes et bibliques (J.-B. C) 237
Jagic, Codex slovenicus rerum grammaticarum (L. Leger). . 137
James, Le premier essai de représentation proportionnelle (Ch. Seignobos). 35
— Critique de l'ouvrage de Brice (Ch Seignobos).. 36
Jenks, La représentation proportionnelle (Ch. Seignobos). 35
Jérôme (saint). 243
Jex-Blake (Miss), L'histoire de l'art dans Pline l'Ancien (Salomon Reinach) 465
Jorga, Documents sur l'histoire roumaine (R.). 239
Jouin, Les chefs-d'œuvre, III (H. de C.).. 99
Jullian, L'orientalisme à Bordeaux 255
Jurandic, La grammaire péripatéticienne (My) 182
Kaufmann, Histoire des universités allemandes, II (R.). . . . 470
Kehr, Les fragments de Marbourg (S.) 18
Keller (Gottfried) 335
Keller (L.), Les débuts de la Réforme et les conventicules hérétiques (R.). 445
Kirchhoff, Les sources de Thucydide (A. Hauvette). 131
Kirner, Le procès des Scipion (A. Bouché-Leclercq). 425
Knoke, La bataille de Teutoburg (J. Toutain) 419
Koeppel, Sources des drames de Chapman, Massinger et Ford (J. Lecoq). 509
Koester, Le poète de la Vénus cuirassée (A. C.). 370
Kolosvari et Ovari, Les comitats de Hongrie, IV (J. K.).. 40
Komaromy, La fondation du Comitat d'Ugocsa (J. K.). . . 58
Konstantinidis, La Bibliothèque nationale d'Athènes (Bn.). . 99
— La langue grecque (My) 503
Kornemann, Asinius Pollion (P. L). 110
Krauss (F. S.), L'Urquell (V. H.). 518
Krauss (Fr. X.), Essais, I (C. E.). 195
Kuehlevein, Ed. d'Hippocrate, I (My) 184
Kuhn (E.), Transcription des alphabets étrangers (V. H.). . . 518

pages
Kuños, Les éléments étrangers du turc (J. K.). 377
La Brière (de), L'ordre de Malte, le passé, le présent (A. Chuquet). 154
Lafenestre et Richtenberger, La peinture en Europe, catalogues raisonnés, Venise (H. de Curzon). 194
La Fontaine, Sa philosophie. 28
Lanzac de Laborie, Mémorial de Norvins, II et III (A. Chuquet) 331
La Rochefoucauld. 216
La Tour (de), Catalogue des jetons de la Bibliothèque nationale, rois et reines de France (A. de Barthélemy). 324
La Tour (Le peintre), et son portrait de d'Alembert. 327
Lavoix, Monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale (A. R. v. G.) 422
Le Blant, Inscriptions de pierres gravées (F. de Mély) . . . 428
Legrand (E.), Précis de prononciation grecque (V. Henry). . . 241
Lenotre, Marie-Antoinette, sa captivité et sa mort (A. Chuquet). 329
Leroux, Documents sur la Haute-Vienne (A. C.). 157
Lauchert, Les décrets disciplinaires des anciens conciles (P. L.) 309
Licurgue, *Contre Léocrate* 142
Liddell, Le Palladius anglais (A. L.). 259
Liljeqvist, Sophistique ancienne et moderne (Ch. A.). 318
Lincke, Socrate dans Xénophon et Platon (P. C.) 415
Lindsay, La langue latine (P. Lejay). 284
— Courte grammaire latine 284
Lituanien (le.) 301
Lonchay, La rivalité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas, 1635-1700 (R.) 514
Loserth, La Pacification de Styrie (R.) 54
Lumbroso, Napoléon et l'Angleterre (Albert Pingaud). 412
— Miscellanea Napoleonica, II (Ch. D.). 517
Lucrèce, Syntaxe des cas. 237
— Son suicide 387
Luschin d'Ebengreuth, Histoire de l'État autrichien (H. Pirenne) 95
Lydgate, La fable des deux marchands (E. L.). 6
Madach, *La tragédie de l'homme* 199
Mainot, Les objets mobiliers des bibliothèques publiques (H. O.) 219
Maitre (E.), D'Aubigné, Les Tragiques, I. 7
Maitre (Léon) et Berthou, Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé (L.-H. Labande) 227
Malebranche, Son éthique. 59

pages
Maleyssie (Mémoires de), p. Roberti (A. Chuquet). 476
Malherbe et les terrains du port de Toulon. 326
Malte. 154
Mancini, Le drame satirique grec (A. Martin). 66
Mancini (Marie) 229
Mantovani, Psychologie physiologique (Ch. A.) 59
Mar Jabalaha. 281
Marc (Le diacre), Vie de Porphyre de Gaza (My). 321
Marcotti, Voyage dans le midi de la France (Ch. Dejob). . . 254
Marie-Antoinette 329
Marmottan, Le royaume d'Etrurie (A. Chuquet). 150
— Bonaparte et la république de Lucques (A. Chuquet). . . . 151
Martial (Lydia), Pour qu'ils soient des hommes (Ch. Dejob). 319
Martin (Germain), Les plus anciens libraires du Puy (A. C.). 197
Martinien, Les corps auxiliaires créés pendant la guerre de 1870-1871 (A. C.) 158
Masqueray, Théorie des formes lyriques de la tragédie grecque (J. Combarieu) 66
— L'ambiguïté d'Euripide (A. Martin). 87
Matyas, Concordances et erreurs historiques (J. K.). 375
Menge, Œuvres d'Euclide, VI, les Données (My). 307
M. enghini, Les poésies de Ciminelli dall' Aquila (A. Jeanroy). 491
Menton à la France. 153
Merguet, Petit lexique de Cicéron (P. L.). 238
Merlet, La chronique de Nantes (L. H. Labande) 211
Meyer (R. M.), Immermann (A. C.). 372
Michael, Histoire d'Angleterre au XVIII^e^ siècle, I (Ch. Seignobos). 252
Michaut (G.), Les Pensées de Pascal et sa Vie de Jésus-Christ. (A. Molinier). 274
— Lettre de M. Michaut à M. Molinier 414
— Erratum 460
Michel (Ch.), Recueil d'inscriptions grecques, I (J. Delamarre). 283
Miletic, Recueil de folklore sud-slave (L. L.) 319
Miller, Les noms de lieu dans Bède (A. L.). 259
Moorman, Les Pastorales de Browne (Em. Legouis). 23
Moris (H.), Nice à la France (A. Chuquet) 153
— Menton à la France (A. Chuquet) 153
Mortet, Epaphroditus et Vitruvius Rufus (L.) 238
Mortier (Le maréchal) à Dürrenstein. 330
Mott, L'amour dans la poésie de Dante et avant Dante (H. Hauvette). 434
Mourlot, Le maréchal de Villars et la victoire de Denain (A. Chuquet) 328

pages
Moussoir, Le conventionnel Hyacinthe Richaud (A. Chuquet). 479
Muenscher, Isocrate (My) 105
Mühlenbeck, Euloge Schneider (A. Chuquet) 145
Müller (Max), Contributions à la science de la mythologie comparée (H.). 373
Munkacsi, Éloge de Joseph Budens (J. Kont) 218
— Poésie populaire vogoule (J. K.). 377
Murat (Le comte), Murat, lieutenant de l'empereur en Espagne (A. Chuquet) 331
Murat, ses derniers jours 217
Murko, Les influences allemandes sur l'origine du romantisme slave (L.). 239
Musées de Berlin, Manuscrits grecs, coptes et arabes (H. G.; M. A. S.; G. Maspero) 41
Musset et George Sand 337
Myer, Le Scarabée, l'insecte et l'amulette (G. Maspero) 113
Nagel, Zwingli et l'Écriture (C. D.) 18
Nagy, Journaux des deux Vass (J. K.). 374
Napoléon à l'île d'Elbe. 478
Nemeitz, La vie de Paris sous la Régence 316
Nestle, Supplément au Nouveau Testament (J. S.). 133
Nettleship, Essais, II (P. L.). 418
Neubauer, Texte hébreu de l'Ecclésiaste (R. D.). 441
Nice à la France. 153
Nicée (Le Concile de) 310
Nitzsch, Manuel de théologie dogmatique (C. D.) 17
Noel, La logique de Hegel (Ch. Andler) 313
Nolhac (de) et Pératé, Le musée de Versailles (Henry Lemonnier). 175
Nordmeyer, La mort de Néron dans la légende (E. T.) 518
Norvins (Mémorial de), II et III, p. Lanzac de Laborie (A. Chuquet) 331
Nottola, Les comparaisons de Cicéron (Em. Thomas) 386
Novak, Analecta Tacitea (E. T.). 519
Oberziner, Les guerres germaniques (J. Toutain). 323
Obser, Correspondance politique de Frédéric de Bade, IV (A. C.) 355
Oder, Un manuscrit des Hippiatriques (E. Thomas) 308
Oertel, Le Jaiminiya (S. L.) 315
Oiseaux (Les) dans les auteurs grecs 107
Omont, Catalogue général des manuscrits français, III (A. C.). 200
Orestie (L') 17
Orkhon (Inscriptions de l'). 268
Ortvay, Le Comitat Temes (J. K.) 375
Padra, La Bohême et l'étranger jusqu'aux guerres hussites (L. L.) 239

pages
PALMER, Édition de Catulle (E. T.). 483
PARMENTIER (A.), Atlas historique (H. de C.) 240
PARMENTIER (Th.), Vocabulaire rhétoroman des principaux termes de chorographie (J. Ulrich). 195
Parthenius, p. SAKOLOWSKI (My) 346
Pascal (Les Pensées de). 274
— L'Abrégé de la Vie de Jésus 414
PATTEN, Théorie des forces sociales (Ch. Seignobos) 31
— Les lois normales (Ch. Seignobos) 31
PAVANELLO, Verbes latins (Em. Thomas). 385
Pazmany (Œuvres de). 199
PEDROLI, Le royaume de Pergame (A. Bouché-Leclercq) . . . 424
Peiresc. 18, 24
PÉLISSIER (L.-G.), Le registre de l'île d'Elbe, lettres et ordres inédits de Napoléon Ier (A. Chuquet). 478
PÉRATÉ et DE NOLHAC, Le Musée de Versailles 175
PEREY, Marie Mancini Colonna (A. Morel-Fatio). 229
PERLBACH, Les Prussiens aux Universités (E. Jordan) 394
PERLES, Critique de l'Ancien Testament (J. S.). 342
PERNOT, Précis de prononciation grecque (V. Henry). 241
PERRENS, Les libertins en France au XVIIe siècle (R. Rosières) . 434
PETIT DE JULLEVILLE, Histoire de la langue et de la littérature française, III (E. Bourciez) 472
Petoefi (Vie de) 459
PEYRIE-QUIBELL, Magadeh et Ballas (G. Maspero). 122
Phérécyde, Sa Pentemychos. 501
Philodème, *Rhétorique*, p. SUDHAUS (My). 209
Philon et le traité de la Vie contemplative. 489
Pic de la Mirandole en France. 508
PICAVET, Roscelin (R. Rosières) 296
Pichon (Le baron), Catalogue de sa bibliothèque (H. Harrisse). 446
FICHON (René), Edition de l'Agricola de Tacite (E. T.). 364
PIERRE, La déportation ecclésiastique sous le Directoire (A. Gazier). 497
PIGEON, Guyton de Morveau (A. C.) 259
PIRENNE (H.), Le livre de Cuillaume de Ryckel (L. H. Labande). 213
PISANI, Études d'histoire religieuse, à travers l'Orient (Salomon Reinach). 205
PISCHEL, Études védiques, II, 2 (V. Henry). 304
Platon, Le Sophiste, p. APELT (P. Couvreur) 484
— trad. Cousin, 2e éd., I 2
Plaute, Pseudolus, p. AUDEN (E. Thomas). 70
PLESSIS (Fr.), Calvus (E. Thomas) 427
Pline l'Ancien et l'histoire de l'art 465

pages

Poehlmann, Histoire grecque (A. Hauvette) 142
Polaczek, Le style de transition en Alsace (C. Enlart). 214
Porphyre de Gaza (Vie de) 321
Potocka (Comtesse), Mémoires, p. C. Stryenski (A. Chuquet). 151
Preux La loi du Vinodol (L. Leger) 438
Priebsch, Les manuscrits allemands d'Angleterre (A. C.) . . . 349
— La Vrône Botschaft (A. C.) 351
Prior en Allemagne. 352
Prokesch-Osten, Sa correspondance (Ch. Seignobos) 28
Pseudolus (Le) 170
Raabe, La version arménienne de l'histoire d'Alexandre (R. D.). 121
Rado, Histoire de la littérature italienne (J. K.) 376
Rainer, L'éthique de Malebranche (Ch. A.). 59
Rebière, Les femmes dans la science (A. C.). 318
Recéjac, Les fondements de la connaissance mystique (Ch. Andler) 319
Régnier (L. A.), Lexique de la langue de Retz (A. Gazier) . . 453
Reims, Catalogue des imprimés du Cabinet de Reims, IV (A.). 319
Reinbot de Durne, Saint George, p. F. Vetter (A. C.) 350
Remsen, Le vote en Australie (Ch. Seignobos) 35
Réthy, Le romanisme dans les Balkans (J. K.) 375
Retz (Lexique de la langue de) 453
Revue de l'Instruction publique de Belgique. 180
Revue historique de la résurrection italienne (Ch. Dejob) . . 240
Riant, L'Église de Bethléem (J.-B. Chabot) 421
Richardson, Le De Viris de saint Jérôme et de Gennadius (P. Lejay). 243
Richaud (Le conventionnel). 479
Richelieu (Le cardinal de). 510
Richter (Paul Émile), La Bibliotheca geographica Germaniae (B. A.) 499
Ritschl (A.) Recueil d'essais (C. D.). 17
Roberti, Mémoires de Maleyssie (A. Chuquet). 476
Robertson (J. M.), Buckle et ses critiques (Ch. Seignobos). . 277
Robinson, Évangiles apocryphes coptes (R. D.). 85
Rolland (Eugène), Flore populaire ou histoire naturelle des plantes dans tous leurs rapports avec la linguistique et le folklore (Ch. J.) 395
Ropes, Les paroles de Jésus qui ne sont pas dans les Évangiles officiels (J. S.). 134
Roscelin. 296
Rosegger, Contes, traduits par Mlle E. Herrmann (A. Lr.) . 98
Roserot, Édition des Mémoires de Mme de Chastenay (A. Chuquet) 332
Rossel, Histoire des relations littéraires entre la France et

pages
l'Allemagne (Paul Gautier) 397
Rossignol (G.), Le relèvement de la natalité (Ch. Dejob). . . . 118
Rossignol (le général), Sa vie véritable. 147
Ruelle, Traduction d'Alypius, de Gaudence et de Bacchius (My). 384
Ruggiero, Dictionnaire épigraphique, II, 16 (R. C.). 97
— Les colonies romaines (A. Bouché-Leclercq) 426
Ruiz, Les changements de la Constitution italienne (A. Seignobos). 38
Ruville (von), La politique impériale à la diète de Ratisbonne (B. A.). 439
Sakolowski, Parthenius (My). 346
Saleilles, Le développement de la présente constitution de la France (Ch. Seignobos). 36
Salles, Les origines des premiers consulats de la nation française à l'étranger (Ch. Seignobos). 159
Salomon (L.), Promenades dans l'Italie du Sud (H. H.) . . . 411
Sanctis (De), La Virginia de Duranti (Ch. D.) 19
Sand (George) et Musset. 337
Sanders, not. nécrol. (A. B.). 320
Sarwey et Hettner, Le Limes, IV (P. C.). 18
Sassenay, Les derniers jours de Murat (L. Farges). 217
Sattler, Les idées religieuses de Wolfram d'Eschenbach (A. C.). 351
Sauppe, Œuvres choisies (My). 488
Scarabée (Le). 113
Scartazzini, Encyclopédie dantesque (H. Hauvette) 431
Schenkl, Œuvres de saint Ambroise, I (P. L.). 197
Schiller, Édition de ses œuvres 317
Schirrmacher (Kathe), Théophile de Viau (Paul Gautier) . . 325
Schischmanoff (Lydia), Légendes religieuses bulgares (L. Leger). 299
Schleich, Lydgate, La fable des deux marchands (E. L.) . . . 6
Schloesser, De Hambourg à Gotha, treize années de théâtre (A. C.). 353
Schlumberger, L'épopée byzantine à la fin du xe siècle (Ch. Diehl). 391
Schmid (W.), L'atticisme, IV (A. Hauvette). 109
Schneider (Euloge). 145
Schnorr de Carolsfeld, Transcription des alphabets étrangers (V. H.). 518
Schofield, Le Bel Inconnu (A. J.). 258
Schrader et Gallouédec, Cours général de géographie (B. A.). 499
Schultess, Immermann (A. C.) 372
Schwartzkopff, La révélation de Jésus (J. S.). 44

pages

Sellers (Miss), L'histoire de l'art dans Pline l'Ancien (Salomon Reinach). 465
Sénèque, Morceaux choisis, p. P. Thomas (Em. Thomas). . . 361
Serenus, Opuscules p. Heiberg (My). 308
Sewell, Le calendrier hindou (Sylvain Lévi). 357
Shuckburgh, Édition de sept vies de Cornelius Nepos et d'un extrait de César (E. T.) 518
Simmel, Sociologie (Ch. Seignobos). 30
Smilda, Le Claude de Suétone (Émile Thomas). 132
Smith (C. L.), Cicéron en exil (E. T.). 156
Société de littérature slovène (L.) 239
Société des historiens allemands (L.). 319
Société philologique américaine, Travaux, XXV (P. L.). . .
Sophiste (Le) 484
Sophronius. 244
Sorel (Albert), Bonaparte et Hoche (A. Chuquet). 144
Soucaille, Le consulat de Béziers, 1131-1789 (T. de L.). . . 519
Spiegelberg, Comptes du règne de Seti I (G. Maspero). . . . 81
— Les ouvriers de Thèbes sous les Pharaons (G. Maspero) . 83
Spitzer, Études esthétiques (Ch. A.). 318
Spoelberch de Lovenjoul, La véritable histoire de Elle et Lui (A. Lichtenberger). 337
Stefani (Federico), not. nécrol. (H. C.). 340
Stein (H.), Le bibliographe moderne. 517
Steindorff, Grammaire copte (G. Maspero). 203
Stieler (Kaspar) 370
Steup, Édition de Thucydide-Classen, I, 4e éd. (A. Hauvette). 359
Stolz, Grammaire latine (P. Lejay). 284
Storm (G.), Écrits sur l'histoire et la topographie de la Norvège (A. C.). 19
Strasbourg (Cartulaire), V. 71
— et les Politiques. 215
Streitberg, Manuel du gothique (V. Henry). 94
Stryenski, Mémoires de la comtesse Potocka (A. Chuquet). 151
Sudhaus, Édition de Philodème. 209
Sudre, Lettre sur la grammaire historique de A. Darmesteter. 237
Suétone, *Claude* 132
Sweet, Dictionnaire anglo saxon (V. Henry) 306
Szabo, Ancienne bibliothèque hongroise (J. Koni). 249
Szigetvari, Le Coriolan de Shakspeare (J. K.) 377
Szilady, Les poètes hongrois (J. K.). 58
Szilagyi, Documents sur la Transylvanie (J. K.). 374
Tacite, Agricola, p. Pichon (E. T.). 364
— Analecta par Rob. Novak (E. T.) 519
— Germanie, p. Ed. Wolff (P. Lejay). 111

pages
— *Histoires*, I, p. DAVIES (E. Thomas). 169
TAMIZEY DE LARROQUE, La prise de Gontaud (A. C.). 98
— Lettres inédites de Jean et Pierre Bourdelot (A. C.). . . . 39
— Notes inédites de Peiresc sur quelques points d'histoire naturelle (Ch. J.). 24
— Peiresc et Vespasien Robin (A. C.). 18
TANNERY (P.), Ed de Diophante, II (My). 307
TEICHMANN, L'escatologie de saint Paul (J. S.). 45
Terentianus maurus. 238
THALY, Correspondance de Tekely (J. K.) 39
Théophile de Viau 325
THEWREWK DE PONOR, Discours prononcés à la Société philologique (J. K.) 199
THOMAS (Emile), Rome et l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère (P. T.). 91
THOMAS (Paul), Morceaux choisis de Sénèque (Em. Thomas). 361
THOMPSON (A. W.), Ornithologie grecque (My). 107
THOMSEN, Inscriptions de l'Orkhon (E. Beauvois) 268
THUASNE, Pic de la Mirandole en France (P. de Nolhac) . . . 508
Thucydide, p. Classen, I, 4e éd., p. STEUP (A. Hauvette). . . 359
— Ses sources. 131
THURY, Les historiens turcs des guerres de Hongrie (J. K.). 40
Tocqueville. 173
TOLDO, Le théâtre de Gherardi à Paris (Ch. Dejob) 516
— Trois comédies inédites de Goldoni (Ch. Dejob) 516
TOLKIEHN, Homère chez les Romains (E. T.). 143
Tombouctou 321
TOUTAIN, Les cités romaines de la Tunisie (A. Audollent). . . 221
Tragiques (Les), de d'Aubigné, I 7
TROPSCH, Fleming et les poètes latins (A. C.) 352
Tunisie (La), Ses cités romaines. 221
UNGER, Études qui lui sont dédiées (V. H.). 156
USENER (H.), L'Ars rhetorica de Denys d'Halicarnasse (My). 323
VACHER (A.), D'Aubigné, les Tragiques, I. 7
VODSKOV, Anémisme et naturisme, I (V. Henry) 403
VAISSIÈRE (de), Robert Gaguin (L. Delaruelle). 310
VALMAGGI, Grammaire latine (Em. Thomas) 385
VAN LEEUWEN, Éd. de l'Iliade, I (My) 242
VAZEILLE, La question sociale est une question de méthode (Ch. A). 319
Versailles (Le musée de) 175
VETTER (F.), Le Saint-George de Reinbot de Durne (A. C.). 350
VIDIER, Répertoire méthodique du moyen âge français (A. J.). 339
Villars à Denain. 328
VINCENT, L'île de Groix autrefois (C. J.) 260

pages

Vinodol (La loi du) 438
Virgile (L'hyperbole dans) 349
Vissac (Marc de), Amable Faucon, poète limagnien (Raoul Rosières) 159
Vitelli et Mazzoni, Manuel de littérature grecque (A. J.) . . . 258
Vitruvius Rufus 238
Volf, Les premiers missionnaires en Hongrie (J. Kont) 190
Vries (de), Reproduction de manuscrits 338
Wachtler, Alcméon (P. C.) 416
Waitz, Histoire de la constitution allemande, VI, 2e éd., p. Seeliger (H. Pirenne) 469
Walras, Études d'économie sociale (A. Lr.) 159
Waltzing, Les corporations professionnelles chez les Romains II (R. Cagnat) 504
Ward, Principes de sociologie (Ch. Seignobos) 34
Weber (L.), Les fragments de l'Anacréon (My) 106
Wedd, Édition de l'Oreste d'Euripide (My) 423
Weidner, 4e édition de Cornelius Nepos, par J. Schmidt (E. T.) 518
Weinmann, La réalité (Ch. A.) 318
Weise, Les caractères de la langue latine, trad. Antoine (P. T.) 18
Weiss (R.), Le texte des Épîtres (J. S.) 134
Wellmann, L'École pneumatique jusqu'à Archigénès (My) . 21
Welschinger, Le roi de Rome (A. Chuquet) 333
Wendland, Les thérapeutes et la vie contemplative (P. L.) . . 489
Werth, Terentianus Maurus (P. L.) 238
Wiedmann, Manuel du lituanien (A. Meillet) 301
Wilamowitz, L'Orestie (P. C.) 17
Willmanns, Grammaire allemande, I (V. Henry) 171
Winkler, L'ouralo-altaïque (A. M.) 155
Witte et Wolfram, Cartulaire de Strasbourg, V (R.) 71
Wolff (M.), L'éducation nationale (A. Lichtenberger) 436
Wœlff (Ed.), Édition de la Germanie de Tacite 111
Wolfram d'Eschenbach, ses idées religieuses 351
Worms (Histoire de la ville de) 507
Wuarin, L'expérience politique de la Suisse (Ch. Seignobos) . 38
Wukadinovic, Prior en Allemagne (A. C.) 352
Wygodzinski, La transmission de la propriété rurale en Prusse (G. Syveton) 370
Zarncke (Fr.), Études sur Gœthe (A. C.) 371
Zolnai, Les premiers monuments de la langue hongroise (J. Kont) 251
Zupitza (E.), Les gutturales germaniques (V. Henry) 343
Zupitza (J.), Lydgate, La fable des deux marchands (E. L.) . 6

pages

ZWIEDINECK, Les archives des Wurmbrand de Steyersberg (R.). 55
Zwingli 18

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue de l'Agenais.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des Etudes historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études grecques.
Revue des Universités du Midi.
Revue d'histoire et de littérature religieuse.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Zeitschrift für geschichtswissenschaft.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde.
Wochenschrift für klassische Philologie.
Zeitschrift für katholische Theologie.
Zeitschrift für romanische Philologie.

AMÉRICAINS

The American journal of philology.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.
Revue de l'Université de Bruxelles.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

LE PUY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 4 janvier — 1897

FAY, Le dieu aryen de la foudre. — Platon, trad. Cousin, 2e éd. par BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE. — ZUPITZA-SCHLEICH, Lydgate, La fable des deux marchands. — BOURGIN, FOULET, GARNIER, MAITRE, VACHER, D'Aubigné, Les Traiques, I. — GERMON, Mémoires du marquis de Franclieu. — CLAUSS, Dictionnaire de l'Alsace, 1-3. — CURTI, Charles Emmanuel I. BROGLIE, La mission de Gontaut-Biron à Berlin. — *Bulletin* : NITZSCH, Manuel de théologie dogmatique; RITSCHL, Études; WILAMOWITZ, L'Orestie; HORTON-SMITH, Sophocle et Shakspeare; WEISE-ANTOINE, Les caractères de la langue latine; SARWEY et HETTNER, Le Limes, IV; KEHR, Les fragments de Marbourg; NAGEL, Zwingli et l'Écriture; TAMIZEY DE LARROQUE, Peiresc et Vespasien Robin; LE VACHER DE BOISVILLE, Inventaires des archives municipales de Bordeaux; CROCE, Les cours de De Sanctis sur la littérature italienne; DE SANCTIS, La Virginie de Duranti; STORM, Écrits sur l'histoire et la topographie de la Norvège. — Académie des inscriptions.

Edwin W. FAY. **The Aryan God of Lightning**. Reprinted from the American Journal of Philology, vol. XVII, No. 1. In-8, 29 pp.

M. Fay appartient à cette école de mythographes védisants et naturalistes que ne convainquent pas les assertions gratuites des ethno-psychologues ni ne déconcertent leurs aimables plaisanteries : pour lui, les Dieux indo-européens, — quoi qu'on doive penser de ceux des Maoris ou des Botocudos, — sont les agents des grands phénomènes de la nature; mais, ce point une fois admis, entre les deux tendances qui se partagent l'école, c'est à celle de Kuhn, à la doctrine d'un culte primitif de l'orage, qu'il donne la préférence. On a déjà fait à cette théorie bien des objections : la luminosité permanente des Dieux, leur immortalité, leur *eudaimonia*, a-t-on dit, impliquent des phénomènes de récurrence régulière et se concilient mal avec le caractère anomal, éphémère et violent du coup de foudre. Tous ces arguments sont sérieux, aucun n'est péremptoire : la vérité est plus complexe qu'aucune théorie. Il a existé, à un moment donné, dans les diverses tribus âryennes, des mythes du soleil et des mythes de l'orage, nés eux-mêmes, en très grande partie, d'énigmes naïves et courantes sur ces deux phénomènes; et puis, ces deux cultes ont fusionné, ont échangé leurs métaphores, leur phraséologie et leurs noms propres, se sont enfin si bien enchevêtrés l'un dans l'autre, qu'il est devenu à peu près impossible de faire sûrement le départ des éléments mythiques qui, dans la religion âryenne, procèdent respectivement du solarisme et du fulminisme. Mais il n'est

pas interdit de l'essayer, surtout lorsqu'on dispose, pour le faire, d'une méthode aussi claire et attrayante que celle de M. Fay.

Dans le détail, l'auteur procède par étymologies de noms propres : étymologies neuves, ingénieuses et souvent fort hasardeuses, comme on en jugera par celle qui lui sert de point de départ, sk. *apám nápât* « fils des eaux » rapproché de lat. *Nept-ûnus* (* *ûnus* = sk. *udnás* « de l'eau ») et de gr. Ποσειδάων (qui serait corrompu ou écourté de * ϝεποσ-τιδάων). Je ne tenterai point — aussi bien n'est-ce pas mon office — de justifier ces rapprochements auprès des ethno-psychologues, qui ne savent pas le sanscrit et déclarent vouloir l'ignorer [1], ni auprès des linguistes très respectables qui exigent de l'étymologie des noms propres la même rigueur phonétique que de la dérivation normale et commune. Évidemment, toutes ces identifications sont indémontrables; mais aucune, à mon sens, ne passe les bornes de la vraisemblance [2], et la hardie initiative de M. Fay mérite encouragement. A supposer même qu'il se soit trompé dans l'application, une méthode qui nous permet d'entrevoir, dans un composé tel que Narâçaṃsa, un sens latent et désormais incompris « éclair et tonnerre », au lieu de la platitude incolore et grammaticalement incorrecte « louange des hommes », sera la bienvenue aux yeux de ceux qui pensent avec moi que, d'une part, les fables les plus absurdes, de l'autre, les mystères les plus élevés de la mythologie et de la religion indo-européennes, sont les efflorescences indéfiniment variées d'un tronc unique, le dicton naturaliste et, plus particulièrement, la devinette populaire.

V. Henry.

Œuvres de Platon, traduites par Victor Cousin. Seconde édition par M. Barthélemy-Saint-Hilaire. Tome I. Paris, Alcan et Hachette, 1896. 1 vol. in-8 de 412 pages.

Avant tout autre sentiment, on ne peut se défendre devant ce volume d'une respectueuse admiration. L'homme qui a consacré cinquante ans de sa vie à Aristote, et qui, cet énorme labeur terminé, a écrit plusieurs volumes en l'honneur de son maître toujours vénéré, V. Cousin, n'a

---

1. Ce n'est pourtant pas un linguiste, c'est un philosophe, trop enclin même à voir du mysticisme là où il n'y a que du folklore, qui a écrit ces lignes consolantes pour les linguistes : « Nach der mythologischen Seite hin ist die altvedische Religion so interessant und reich an Anschlüssen wie keine andere der Welt. In dieser Hinsicht *ist das Studium des Rigveda die hohe Schule der Religionswissenschaft*, und niemand kann, ohne ihn zu kennen, über diese Dinge mitreden... » (P. Deussen, *Allgemeine Geschichte der Philosophie*, I, 1, p. 83). Voilà parler net et fermer la bouche à l'école qui « réduit les védisants au silence ». Mais les védisants n'en exigent pas tant : ils ne demandent que le droit de subsister.

2. J'en excepte toutefois quelques étymologies de noms communs tels que πάνθηρ qui a toutes les apparences d'un terme d'emprunt.

point cru après cela avoir le droit de se reposer! Presque nonagénaire, il a entrepris de revoir la traduction de Platon laissée par Cousin, et bien qu'il sût qu'il ne pourrait mener à fin une pareille tâche, il s'y est attaqué courageusement : il a eu le temps d'en terminer un volume, et c'est celui que M. René Millet offre aujourd'hui au public, en exécution de ses volontés.

Ceux qui ont eu occasion de se servir de la traduction d'Aristote publiée par M. Barthélemy-Saint-Hilaire ont été obligés de constater, non sans une pénible surprise, que le résultat n'était pas à la hauteur du travail effectué. Pourquoi faut-il que sur ce volume de Platon nous ayons à faire la même constatation? Devant une tombe fermée depuis si peu de temps, on voudrait n'avoir pas à le dire. Mais pourtant il faut bien parler franchement : cette réédition est inférieure à la première édition.

D'abord, M. B.-S.-H. a fait précéder la traduction d'une étude en cinquante pages sur *Socrate et Platon, ou le Platonisme*. A vrai dire, c'est moins une étude qu'une profession de foi : et de là un nouvel embarras pour le critique. Contre la foi, aucun raisonnement ne vaut. Dès lors à quoi bon répéter que Socrate et Platon sont des personnages fort différents qu'on ne peut confondre; que le second est infiniment supérieur au premier (que nous connaissons mal d'ailleurs), et a droit à une autre gloire que la gloire *secondaire* (p. 54) de nous avoir transmis en beau style les idées de son maître; qu'on ne saurait parler de la *mission* de Socrate; qu'il est faux que « le dogme chrétien n'ait rien emprunté au platonisme (p. 36) » ; que la dialectique platonicienne (p. 38) est vraiment une méthode, et des plus fécondes; que l'innocence des rapports de Socrate avec ses jeunes disciples est au moins douteuse? On se heurte partout à une conviction qu'il serait impossible d'ébranler, et qui est sans doute infiniment respectable, mais par trop opposée à nos conceptions actuelles. Quelques phrases peuvent donner une idée du ton de cette introduction; nous lisons, p. 29, : « Pascal, qui avait pour s'instruire dix-sept siècles seize seulement) de théologie chrétienne, a-t-il mieux compris l'homme quand... il en fait le rebut de l'univers et qu'il finit par le déclarer un monstre incompréhensible? *Toute l'éloquence du génie ne rachète pas de pareilles erreurs.* » Ailleurs (p. 47) : « la théorie des Idées, bien qu'elle ne soit pas tout à fait fausse, prête aussi à la critique...; cette hypothèse, bien gratuite, *semble attenter à la véracité de Dieu.* » Ailleurs encore, M. B.-S.-H. reproche à Kant, qui cherche l'origine du devoir, de ne s'être point souvenu que Socrate avait résolu cette question : « Kant, dit-il (p. 33), aurait dû savoir ce qu'avait produit la philosophie grecque, instruite par l'hécatombe des Thermopyles. » On peut penser dès lors quel accueil il fait aux théories de la réminiscence, de l'éternité des âmes, etc., toutes « erreurs évidentes » auxquelles il pardonne pourtant, par amour pour Socrate. Mais est-il bien utile, aujourd'hui, de faire le procès du spiritualisme?

En réalité, dans cette étude sur *Socrate et Platon*, M. B.-S.-H. s'est borné à parler, avec la dévotion d'un apôtre, de la morale socratique : du platonisme, il n'a pas dit un mot [1].

Outre cette introduction, M. B.-S.-H. a écrit pour les quatre dialogues qui composent le volume (Euthyphron, Apologie, Criton, Phédon), de courtes notices qu'il a placées après les arguments de Cousin. Elles prêtent aux mêmes critiques, surtout la dernière, comme il est naturel. On devine facilement quels raisonnements sont opposés à certaines des preuves platoniciennes de l'immortalité de l'âme. Mais s'il en réfute quelques-unes, il ajoute de lui-même un autre argument. Contentons-nous de l'exposer, puisqu'aussi bien (p. 242) « il ne peut être nié que par des cœurs pervertis jusqu'à cesser d'être humains ». Le voici : « Nous sommes soumis à la loi morale; ce n'est pas nous qui l'avons faite; donc elle vient de Dieu; lui seul sait dans quelle mesure nous l'avons observée; lui seul peut rendre cette sentence, et comme elle est nécessaire et n'est pas rendue dans cette vie, il faut qu'elle le soit dans l'autre; donc l'âme est immortelle. » S'il nous est interdit de contester la force probante de l'argument, au moins pourrons-nous en mettre en doute la nouveauté.

Venons aux dialogues eux-mêmes. Tout le monde connaît les qualités de la traduction qui porte le nom de Cousin; on sait que, malgré les erreurs qu'elle contient, elle donne de Platon et du platonisme une idée beaucoup plus juste que des traductions plus exactes; de plus, elle est écrite dans une langue en général excellente. Dans la réédition, ces qualités sont sensiblement affaiblies. Sans doute la traduction de Cousin est le plus souvent textuellement reproduite, mais les quelques changements qui y ont été faits n'ont pas été heureux. Sous couleur d'exactitude, beaucoup de phrases ont été alourdies par des mots parasites. Bien que M. B.-S.-H. (p. 5) prétende avoir revu la traduction sur le texte amélioré depuis cinquante ans par les philologues les plus sagaces, très peu de fautes ont été corrigées : un plus grand nombre ont été ajoutées. Hâtons-nous, d'ailleurs, de dire qu'il ne s'agit que de modifications de détail, et presque toujours extérieures; dans le fond, on peut dire que la traduction de Cousin a gardé sa valeur; mais enfin il aurait mieux valu qu'elle fût réimprimée telle quelle [2].

---

1. Il serait long de relever tout ce qui nous surprend dans ces pages qui semblent vraiment remonter à l'époque de Cousin. Il y a même des erreurs de fait, et on regrette, par exemple, d'y retrouver (p. 14) la légende de Xénophon sauvé par Socrate à Délium en 424. P. 21, où M. B.-S.-H a-t-il vu que « en grec le mot d'Ironie signifie surtout Interrogation » ?

2. Exemples : *Apol.* ch. II βουλοίμην ἄν... πλέον τί με ποιῆσαι ἀπολογούμενον; 1re éd., *je souhaite que cette défense me serve;* 2e éd. (p. 133) *je souhaite que cette défense me serve même un peu davantage :* c'est un contresens sur πλέον τι ποιῆσαι. — *Ibid.*, p. 136, une certaine sagesse *qu'on me prête;* Cousin : *qui est en moi;* ni l'un ni l'autre n'est dans le texte. — *Ibid.*, ch. VII, τοὺς τι δοκοῦντας εἶναι, 1re éd. *ceux qui avaient le plus de réputation;* 2e éd. (p. 139) *ceux qui passaient pour savants.* — *Ibid.*, ch. X,

Terminons par des remarques d'un autre ordre. On sait que la grande incommodité de la traduction Cousin, c'est que ni les pages d'Henri Estienne, ni même les chapitres des éditions ordinaires n'y sont indiqués; cela rend les renvois impossibles et les recherches difficiles. Ces indications n'ont pas été ajoutées dans la seconde édition. Les notes philologiques que Cousin avait placées à la fin du volume ont été reproduites scrupuleusement, y compris les fautes d'impression et d'accentuation. Or, outre que Cousin n'a jamais été grand critique et que ses notes sont aussi inutiles que faibles, elles font au bout de cinquante ans un singulier effet: il fallait ou les supprimer, ou les faire suivre de notes nouvelles. Celles du bas des pages, malgré leur étrange insuffisance, ont également été réimprimées, et pas une des erreurs qu'elles contiennent n'a été corrigée [1]. M. B.-S.-H. s'est contenté d'ajouter quelques renvois. En voici un exemple amusant : une note à l'*Apologie* sur Hippias se termine ainsi : « voyez l'*Hippias* et le *Minos*. » La seconde édition (p. 135) porte : « voyez l'*Hippias*, tome IV, 1re édit., et le *Minos*, tome XIII, 1re édit. » Or, bien entendu, dans le *Minos*, il n'est nullement question d'Hippias, et il y a là tout simplement un quiproquo de Cousin ou de son imprimeur, une confusion avec l'*Hippias minor*! Les notes ajoutées par M. B.-S.-H. sont au nombre de trois ou quatre à peine, et ne se distinguent guère de celles de Cou-

---

ὅτι καταδηλοι γίγνονται κ. τ. λ. Cousin a bien vu que ὅτι veut dire *à savoir que*; M. B.-S.-H. traduit *de peur que* (p. 143). — *Ibid.* ch. XIV, ἐνίοτε; 1re éd. *à tout moment*; 2e éd. *parfois à tout moment*. — *Phédon*, ch. II, ὡς ἀδεῶς etc.; 1re éd., *tant il mourut avec assurance*: 2e éd. (p. 250) *il mourut avec tant d'assurance... que...* — *Ibid.*, ch. IV, 1re éd. *à propos des poésies que tu as composées, des fables d'Esope... et de ton hymne*; 2e éd. (p. 255) *à propos des poésies que tu as composées, avec les fables d'Esope... et de ton hymne*. — *Ibid.* ch. X, μήτε τινὰ ἄλλην αἴσθησιν ἐμέλλομεν μηδεμίαν...; 1re éd. *dégagée de tout élément étranger et sensible*; 2e éd. (p. 266) *dans chaque cas* (!) — *Ibid.*, ch. XIII εὐήθη; 1re éd. *folle et ridicule*; 2e éd., (p. 271) *trop facile*. — *Ibid.*, ch. XV, δύο γενέσεις; 1re éd., *une double opération*; 2e éd. (p. 276), *un double mouvement*. — *Ibid.*, ch. XIX, ταὐτὸν δὲ ταῦτα πάντα λέγω; 1re éd. *et ce que je dis d'un sens je le dis de tous*; 2e éd (p. 285) *ce que je dis de ces choses, je le dis de toutes également*. — *Ibid.*, ch. XXIV, ζητοῦντας; 1re éd., *pour trouver*; 2e éd. (p. 292) *et l'on trouverait* — *Ibid.*, ch. XLVI, τινὸς... ἀναγιγνώσκοντος; 1re éd., *quelqu'un lire*; 2e éd. (p. 331) *quelqu'un dire que*. — *Ibid.*, ch. LII, ἔτι ἔσεσθαι ὅπερ ἦν, χιόνα, καὶ θερμόν; 1re éd., *rester neige comme elle était, et être chaude*; 2e éd. (p. 343) *rester neige comme elle l'etait, ni être neige et chaude*. — *Ibid.*, ch. LXV, 1re éd. *jouir de leurs amours*; 2e éd. (p. 369) *satisfaire leurs désirs*. — Et ainsi de suite. Naturellement je ne puis relever tous les cas où les fautes de la traduction Cousin n'ont pas été corrigées ou ont été remplacées par d'autres; on peut seulement remarquer que c'est surtout dans les passages difficiles du *Phédon*, sur les contraires par exemple, qu'elle a été transcrite sans changements. — P. 170, d'après la leçon τριάκοντα, M. B.-S.H. traduit : il n'aurait fallu que *trente* voix de plus pour que je fusse absous; mais il garde la note où Cousin calcule comment il ne manqua à Socrate que *trois* voix (Cousin traduisait sur la leçon τρεῖς).

1. Pas même celle qui fait de Cébès de Thèbes l'auteur du *Tableau* que nous possédons (p. 197).

sin; elles semblent, elles aussi, dater de la même époque : celle, par exemple, où il nous apprend (p. 193) que les ruines du cap Sunium n'ont pas été jusqu'à présent étudiées par les archéologues.

M. B.-S.-H. et M. René Millet expriment le désir que d'autres continuent le travail et nous donnent enfin, selon le mot du second, « cette traduction parfaite du divin Platon qui n'existe dans aucune langue ». Pour avoir une traduction parfaite, il faudra commencer par refaire entièrement ce premier volume. A défaut de cela, tout le monde accueillerait avec plaisir une simple réimpression de la traduction Cousin. Car, il faut bien le répéter — puisqu'aussi bien la mémoire de Cousin a toujours été pour M. Barthélemy-Saint-Hilaire l'objet d'un culte profond, cela ne saurait offenser la sienne — tout ce qu'il y a de bon dans le volume que nous annonçons appartient à Cousin [1].

P. Couvreur.

Lydgate's **Fabula duorum mercatorum**, aus dem Nachlasse des Herrn Prof. Dr. J. Zupitza, nach sæmtlichen Handschriften herausgegeben von Dr. Gustav Schleich. Strasbourg, Trübner, 1897. Introd. i-xci. Texte, notes et glossaire, 155 p.

Excellente édition de la version en vers anglais par Lydgate (première moitié du xv[e] siècle) de la fable orientale des Deux Marchands, cette même fable que Boccace avait contée dans sa nouvelle de Tito et Gisippo. Cette édition, commencée par le professeur J. Zupitza et interrompue par sa mort, a été menée à bonne fin par M. Gustave Schleich. Elle renferme : 1° une comparaison détaillée de six manuscrits, de leur valeur et de leur date respective ; 2° la preuve que le poème est bien de Lydgate ; 3° le texte anglais avec les variantes des divers manuscrits ; 4° des notes pour servir à l'établissement d'un texte définitif ; 5° un glossaire où sont mis en regard les passages où chaque mot figure, non seulement dans la fable des Deux Marchands, mais dans les parties déjà éditées de l'œuvre de Lydgate. Mais pourquoi le commentateur se refuse-t-il à indiquer le sens probable des mots difficiles et s'en tient-il strictement à l'énumération ?

---

1. L'impression du volume, d'ailleurs élégante, a été mal surveillée ; les fautes y sont nombreuses. P. 1, *apographes* pour *apocryphes* ; p. 11, Larochefoucauld et Larochefoucault à quatre lignes d'intervalle ; plus loin Phénorète ; p. 18, Chériphon ; p. 25, Philèle ; p. 82, note 2, φιλίος ; p. 133, n. 1, ἀναχρῶναι ; p. 156, Adès ; p. 161, empêcher qu'il *ne* se commette rien d'injuste, faute de français ; p. 162, n. 4, *Lesbes* pour *Lesbos* ; p. 217, n. 2, *Phlénate* pour *Phliunte* ; p. 248, *apprendais* pour *apprendrais* ; p. 249, avant que le vaisseau *ne* soit arrivé, incorrect (même faute p. 259) ; p. 252, Ctéshippe (deux fois) ; p. 277, cela *n'est* pas assez clair, pour *n'est-il* ; p. 298, ἄδης (deux fois), et éthymologie ; p. 331, ne doit chercher à connaître — *de* ce qui, pour *que* ce qui ; p. 397, πἄνθει et p. 398, πἔνθει ; p. 399, μουσκή ; p. 402, αὖτοῦ ; p. 403, ἀγλ' pour ἀλλ' etc. : les notes fourmillent de fautes d'accent.

Le texte de Lydgate est peu accessible, et il conviendrait que la peine prise par l'auteur de l'édition servît au moins à alléger celle d'autrui.

En rendant hommage à un travail aussi consciencieux et aussi complet, on ne peut toutefois s'empêcher de regretter que le grand labeur du professeur Zupitza et de son continuateur ait porté sur un poème non seulement dénué d'originalité, mais sans valeur de style et de versification, alors que tant de textes de mérite attendent une édition critique.

E. L.

Agrippa d'Aubigné. **Les Tragiques : livre premier.** Texte établi et publié avec une introduction, des variantes et des notes par H. Bourgin, L. Foulet, A. Garnier, E. Maitre, A. Vacher, élèves de l'Ecole normale supérieure, in-12, Paris, A. Colin, 1896.

Le premier livre des *Tragiques* (*Misères*) a été mis au programme de la licence ès lettres par plusieurs Facultés. Cependant aucune édition classique de ce poème n'existait encore. Cinq élèves de l'École normale, MM. Bourgin, Foulet, Garnier, Maître et Vacher, ont voulu combler cette lacune et nous donnent de cette œuvre un texte critique, précédé d'une introduction sur le poète et le poème, et accompagné de notes abondantes.

L'introduction (I. Vie d'Agrippa d'Aubigné, II. Les Tragiques, III. Bibliographie, IV. Notes sur l'établissement du texte des Tragiques) est fort bonne. Tout au plus y ai-je aperçu en passant deux petites erreurs. P. 10 : « Il faisait partie de cette académie royale qu'avait fondée Charles IX et qui réunissait au Louvre, etc. » ; cette académie, fondée par Antoine de Baïf, ne fut installée au Louvre que par Henri III. — P. 19 : « Les poètes de la nouvelle génération, Du Bartas, du côté des protestants, Guy le Fevre de la Boderie et Vauquelin de la Fresnaye... » Vauquelin de la Fresnaye n'est pas d'une nouvelle génération : il a débuté presqu'en même temps que Ronsard, ses *Foresteries* étant de 1555.

Le texte a été établi avec grand soin, d'abord sur l'édition de 1616, puis sur la seconde édition s. l. n. d. corrigée par l'auteur, enfin sur les deux manuscrits conservés l'un au château de Bessinges, l'autre au British Museum. Une bonne dissertation prouve que ce sont surtout le manuscrit de Bessinges et l'édition s. l. n. d. qui doivent être suivis; quant à l'édition de 1616 et au manuscrit du British Museum, on n'en saurait guère tirer que des variantes. On retrouvera ces variantes au bas des pages.

Les notes sont en général abondantes, judicieuses, érudites, exactes. Pourtant, comme il est bien difficile de contenter tout le monde en pareille matière, je pense que les cinq auteurs ne m'en voudront pas si je me détermine à formuler ici quelques critiques.

Un certain nombre de notes, me semble-t-il, sont très superflues. Je

ne vois pas bien, par exemple, pourquoi celle-ci (p. 85) « *Courtines.* Front de la muraille d'une place entre deux bastions ». Outre que tout Français est censé connaître sa langue, le mot courtine est dans tous les dictionnaires. Sous le vers 1018

« Savourois l'aconit et la ciguë amère, »

cette traduction paraît inutile « Toi qui savourais l'amertume des persécutions de ta belle-mère ». Elle est même d'autant plus regrettable qu'elle fait commettre aux auteurs un contre-sens : l'aconit est un poison et non une simple substance amère et il suffit de la voir adjointe ici à la ciguë pour comprendre que, dans l'intention de D'Aubigné, elle signifie *poison* et non amertume. Inutile aussi sous les vers 135 et 136 :

« Je pense encores voir un monstrueux géant
Qui va de braves mots les hauts cieux outrageant... »

ce commentaire : « *Va... outrageant.* Sur cet emploi fréquent au seizième siècle d'*aller*, comme auxiliaire, v. etc. Vaugelas condamne cet emploi ». Une telle tournure est tout aussi fréquente dans notre poésie actuelle que dans celle du XVI^e^ siècle et l'élève qui ne comprendrait pas ces vers de D'Aubigné serait incapable d'entendre ceux de V. Hugo (*Feuilles d'automne*, XXXV)

« Et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant... »

ou ceux d'A. Barbier (*Iambes, La curée*)

« Qui vont de porte en porte et d'étage en étage
Gueusant quelques bouts de galons. »

Par contre, mainte expression et mainte tournure réclameraient une explication que nous cherchons vainement au bas des pages. Une note, par exemple, nous semblerait de toute utilité sous les vers suivants :

V. 38. — Tout parfaict en *ouvrant* (pour travaillant), tout parfaict à connoistre
V. 102. — Dont nature donna à son *besson* l'usage.
V. 107. — Mais son Jacob, pressé d'avoir jeusné *meshui*.
V. 346. — De Dœmons *encharnez*, sépulchres de leurs vies.
V. 712. — *Bée* douteusement sur la calamité.
V. 880. — Qui s'en va dire *à Dieu* (pour adieu) au monde et aux François
V. 930. — Le cœur d'un viel crapaud, le foye d'un *dipsade*.
V. 1042. — A senti quelque paix, *dilucide* intervalle
V. 1338. — Elle a les fers aux pieds, sur les *geennes* assise.

Mais c'est surtout dans les notes destinées à expliquer les passages obscurs du texte que quelque inexpérience de la langue du XVI^e^ siècle paraît se trahir. Citons-en au hasard quelques-unes :

V. 55. — Je n'escris plus les feux d'un amour inconnu.

« *Inconnu* : inouï, extraordinaire, ou bien digne d'oubli et tombé dans l'oubli ». Inconnu a ici le sens strict de *secret, ignoré*.

V. 80. — Au lieu de l'Hippocrène esveillant cette sœur.
Des tombeaux rafraîchis dont il faut qu'elle sorte.

« Entendez : faisant sortir cette muse des tombeaux au lieu que ce soit

de l'Hippocrène ». Il y a plutôt à lire : au lieu d'éveiller (c'est-à-dire d'invoquer) l'Hippocrène, invoquant cette sœur, etc.

V. 131. — Quand esperdu je voi les honteuses pitiez.

« *Honteuses pitiez*. Spectacles qui excitent une pitié mêlée de honte ». *Pitié* a toujours, dans l'ancienne langue, le sens de *malheur*.

V. 187 — Vos fausses loix ont fait des faux et jeunes Rois.

« *Vos fausses lois*, celles qui ont fait de la France une monarchie absolue et non une monarchie tempérée ». Il est peu à croire que D'Aubigné en ait voulu dire si long. *Faux* signifie simplement *déloyal*.

V. 247. — Le soldat trouve encor quelque espèce de droict
Et mesme, s'il pouvoit, sa peine lui vendroit.

« Nous comprenons ainsi : là où il n'y a plus rien, les habitants étant dépouillés, le soldat trouve néanmoins encore quelque droit à exercer ; et même il ferait racheter aux habitants le châtiment (*peine*) de leur ville, si ce n'était impossible, puisqu'il ne leur reste rien ». Lisez plus simplement : et même, s'il pouvait, il lui ferait payer les maux qu'il lui inflige.

V. 261. — Le païsan de cent ans dont la teste chenue.

« *Paisan*, dissyllabique, d'après une prononciation qui semble rare au XVI^e^ siècle ». — Elle était au contraire très fréquente. Voy. Littré, à ce mot.

V. 399. — C'est peu de cas encor et de pitié de nous.

« Entendez : c'est peu de chose encore et il n'y a pas là de quoi nous prendre en pitié, etc. ». — Ici encore *pitié* a le sens de malheur, il faut lire : c'est peu encore pour nous d'infortune et de malheur.

V. 573. — Il semble que le pis, quant il est esmeu, voye :
Il se jette en la main, dont ces mères, de joye
Font rejaillir aux yeux de leurs mignons enfans
Du laict qui leur regorge...

« *Dont* signifie ici d'où et se rapporte à pis ». — il se rapporte plutôt à main, et le sens du passage est : « Le pis se jette en la main, avec laquelle ces mères en font jaillir le lait qui leur regorge. »

V. 934. — Le vierge parchemin, le palais de fresaye.

« *Fresaye* : sorte de chouette ». Le *Bestiaire divin* de Guillaume de Normandie (édit. Hippeau, p. 210) dit : « Or vos diron del nicorace... *Fresaie* a non en dreit romanz ». C'est donc proprement le *Nyctico-rax*, c'est-à-dire le hibou.

V. 1173. — Les femmes en colère
Ostent au faux honneur l'honneur de se deffaire.

« Peut-être faut il entendre ce vers très obscur comme s'il y avait : ostent du faux honneur ; c'est-à-dire les femmes ne considèrent pas l'honneur de se défaire comme un faux honneur. On pourrait aussi expliquer : les femmes ôtent au faux honneur, c'est-à-dire au duel

(réservé jusqu'alors aux hommes), l'honneur de se défaire ». — Cette seconde explication est inutile, la première est sûrement la bonne.

V. 1200. — Nous ont pippez, pillez, effrayez et battus.

« *Pippez*. M. Marty-Laveaux signale ce mot au nombre des termes techniques que les poètes de la Pléiade ont tenté d'introduire dans le style élevé ». — Il était d'un usage courant bien avant la Pléiade

V. 1215. — Dont, ainsi que Néron, ce Néron insensé
Rencherit sur orgueil que l'autre avoit pensé.

« *Dont*, à la suite de quoi. Entendez : aussi insensé que Néron, le pape est encore plus orgueilleux de sa puissance ». — Il faut lire : Ce Néron insensé (le pape) renchérit sur l'orgueil que Néron avait seulement rêvé.

V. 1257. — O prince mal-heureux, qui donne au Jésuite
L'accez et le credit que ton péché mérite.

« Ce vers et le suivant sont sans doute une allusion au meurtre d'Henri III».—Cela n'est nullement évident et s'entend très bien autrement.

V. 1359. — Ton sein ferré soit clos aux pitiez, aux pardons.

« *Sein ferré*, dur comme le fer ». — *Ferré* veut simplement dire garni de fer, cuirassé.

En somme, comme on le voit, nos critiques sont de peu d'importance. On peut louer grandement en son ensemble le travail des cinq éditeurs.

Raoul Rosières.

Mémoires du marquis de Franclieu (1680-1745), publiés pour la Société historique de Gascogne par Louis de Germon (Archives historiques de la Gascogne XII[e] année, 1[er] et 2[me] trimestres). Paris, Champion et Auch, Cocharaux, 1896, un vol. in-8°, XXV-292 p.

Il faut savoir gré à M. L. de Germon d'avoir publié ces mémoires du marquis de Franclieu. Ils sont précieux comme notation des mœurs de la noblesse militaire et provinciale au XVIII[e] siècle. Franclieu fut, dans la première partie de sa vie, un officier de fortune, dans la seconde un seigneur vivant sur ses terres. Il se montre à nous sous ces deux aspects avec une verte candeur, une fière ingénuité, — et cela fait le grand intérêt et tout l'intérêt de ses mémoires.

Il servit successivement la France et l'Espagne, Louis XIV et Philippe V. Il batailla dans l'une et l'autre armée, vécut à l'une et l'autre cour, se trouva en contact intime avec l'un et l'autre peuple. Il eût pu observer, décrire et juger. Il ne l'a point fait. Ses mémoires n'ajoutent aucun trait à la figure des hauts personnages dont il fut le courtisan ou le familier. Il ne fut pas mêlé aux grandes affaires. Il ne dépassa pas le grade de brigadier qui était le premier degré de la hiérarchie des

officiers généraux et qui le laissait à la tête d'un régiment comme colonel. Il ignorait les dessous de la politique, ne s'en inquiétait pas, et n'avait garde d'en raisonner. Ce qu'il nous apprend, c'est la façon dont un brave colonel conduit son régiment au feu et le gouverne en temps de paix, comment il pousse son avancement à la cour, se querelle avec les bureaux, met à la raison les fonctionnaires civils qui s'avisent de molester le militaire, organise des fêtes pour distraire l'ennui des jolies femmes de la ville où il tient garnison et se distrait lui-même en faisant mille ravages dans les cœurs.

C'est en Espagne surtout qu'il a mené cette existence. A trente ans, un « passe-droit » lui fit quitter le service de Louis XIV pour celui de Philippe V. On était en 1710, en pleine guerre de succession d'Espagne, et Franclieu ne cessait pas, somme toute, de combattre pour la France. Mais sa situation devint délicate lorsque la guerre éclata en 1719 entre les deux puissances jadis amies. Franclieu resta fidèle au roi d'Espagne et fit, sur les Pyrénées, la guerre aux soldats de Louis XV. Il est curieux de voir les raisons dont il justifie sa conduite et celles qu'il invoque pour condamner au contraire Bonneval et Langalerie, qui avaient passé à l'ennemi en pleine campagne, dans la guerre précédente : il y a là toute une casuistique ; on n'en était pas encore, en fait de patriotisme, aux idées simplistes (p. 38-39, 138, 157, 246-247).

Franclieu se maria à quarante ans, hérita, quelque temps après, par la mort de son beau-frère, d'importants domaines en Gascogne et ne tarda pas à se démettre de tous ses emplois en Espagne. Là encore son ambition avait été déçue. Il joua dès lors, en son château de Lascazères, le rôle obscur du seigneur du village. Il ne nous entretient plus que de ses relations avec son évêque et son intendant, de son curé et de ses voisins, de l'éducation de ses enfants, de ses bâtisses, de ses domestiques etc. Il nous renseigne minutieusement sur le genre de vie que menait et le train de maison que pouvait soutenir, à cette époque, un gentilhomme campagnard renté de huit à dix mille livres et fort chargé de famillle (pp. 214-258).

Dans sa retraite l'idée lui vint d'écrire ses mémoires. Il aimait l'étude ou tout au moins la lecture. Il en avait pris le goût dans une société de beaux esprits que régentait la présidente Ferrant — une précieuse qui fut aussi une femme passionnée et malheureuse (p. 15-19). Il porta ce goût dans le métier militaire. Même il s'inquiétait de l'instruction de ses jeunes officiers, leur procurait des livres pendant l'hiver (p. 90). Il connaissait les bons auteurs et termine l'histoire de sa vie par une citation de La Bruyère (p. 258). Ses mémoires sont d'une jolie langue, vive, piquante, presque toujours correcte, dont se pourrait contenter plus d'un auteur. Il proteste pourtant qu'il n'écrit point en auteur ni pour le public, mais « comme le premier homme qui s'est mêlé d'écrire les faits sans connaître nulle règle », et « pour donner des avis à ses enfants ». (p. 1).

Et il leur en donne d'excellents, mais parfois d'une singulière façon. La formule : « Je raconte cela pour que cet exemple puisse servir à mes enfants pour éviter un tel piège » sert régulièrement de conclusion à une aventure galante gaillardement contée. Toutes ses conquêtes défilent glorieusement devant nous et même les plus banales aventures ne sont pas oubliées. Il anime souvent ces récits d'une vraie verve comique : ainsi de la scène dans une maison de village sur la route de Benavente à à la Corogne (p. 141-142). Sur ses frasques d'homme marié il est forcément plus discret. Il se contente alors de sous-entendus assez amusants, comme lorsqu'il nous dit : M. de Camock et moi « nous nous liâmes et nos femmes aussi, au point qu'il lui naquit un enfant dont je fus le parrain » (p. 189). Il était incorrigible et à Lascazères il semble avoir quelque peu versé dans les chambrières. Cela ne l'empêchait pas de craindre Dieu et il montre une franche aversion pour le sans-gêne avec lequel les Espagnols mêlent la religion à la galanterie.

Ces mémoires sont fort bien édités par M. L. de Germon, qui a eu entre les mains non l'original, il est vrai, mais « une copie faite au commencement de ce siècle, qui offre d'ailleurs tous les caractères d'une complète authenticité » et qui est presque tout entière de la main du petit fils de l'auteur (p. xxii). La division en trois parties : France. — Espagne — Lascazères est du manuscrit; la subdivision en chapitres et les sommaires mis en tête de chaque chapitre sont de M. de Germon. L'ouvrage est complété par un bon index analytique et par des notes consacrées presque toutes à donner la carrière des personnages cités par Franclieu. Sur ce genre de notes il y aurait beaucoup à dire, mais ce n'est pas à M. de Germon qu'il faudrait s'en prendre, c'est à un usage général, et il serait déplaisant de chicaner un érudit qui a procuré un vrai plaisir à tous ceux qui sont curieux des mœurs du siècle dernier.

Gabriel Syveton.

Historisch-topographisches Woerterbuch des Elsass bearbeitet von Joseph M. Clauss, Vikar in Herbitzheim. Zabern, Fuchs, 1895-1896, Lieferung I-III (p. 1-192) in-8° (prix 1 fr. 25 la livraison).

Un dictionnaire exact et complet de topographie provinciale et locale, à la fois au courant des données administratives et statistiques les plus récentes et auquel on puisse se fier pour une orientation, tout au moins générale, quant au passé, est certes un des instruments de travail les plus utiles et les plus nécessaires à ceux qui s'occupent incidemment de l'histoire d'une province, d'un département ou d'une localité. Les encyclopédies générales ne sauraient leur suffire, comme trop incomplètes le plus souvent et toujours trop sommaires; ils n'ont pas le loisir, d'autre part, de parcourir toute la littérature locale, qu'ils ignorent générale-

ment d'ailleurs. Si l'on songe à l'utilité indiscutable que présentent des manuels historico-topographiques de ce genre, on peut s'étonner du nombre relativement restreint de ceux que nous possédons en France, j'entends de ceux qui sont autre chose qu'un *Dictionnaire des communes*. et qui possèdent une valeur scientifique. C'est qu'il faut un désintéressement absolu de toute gloriole littéraire et une ardeur patiente et persévérante à la fois pour s'atteler à une aussi ingrate besogne dont tout le monde profite et dont personne ne vous sait gré, dont on se plaît au contraire à relever les lacunes et les erreurs sans appuyer beaucoup sur ses mérites.

On possède pour l'Alsace l'excellent *Dictionnaire topographique du Haut-Rhin* de Georges Stoffel, réédité sous une forme allemande en 1876 [1], qui date donc d'il y a vingt ans et ne renferme pas d'ailleurs de données historiques ni de statistiques d'aucun genre. En 1849, un modeste travailleur, Jacques Baquol, avait doté la littérature alsatique d'un ouvrage embrassant les deux départements du Rhin, *L'Alsace ancienne et moderne;* encouragé par le succès, il avait donné une seconde édition fort augmentée de ce « dictionnaire géographique, historique et statistique du Haut et Bas-Rhin » des 1851. Quatorze ans plus tard, M. Paul Ristelhuber publia une troisième édition, mise à jour et notablement étendue, de l'ouvrage et pendant longtemps « le Baquol-Ristelhuber » resta l'instrument de travail nécessaire pour qui voulait s'orienter rapidement sur un point de géographie ou d'histoire locale. Mais voici plus de trente ans que l'ouvrage n'a pas été repris; les recherches historiques ont énormément progressé depuis, l'organisation du pays a presque entièrement changé; aucune des données statistiques ne peut plus servir, sinon pour ceux qui s'occupent du passé. C'est ce qui a poussé un jeune travailleur, auquel ne manquent ni les loisirs, ni la patience, ni la confiance nécessaires, à entreprendre à nouveaux frais et sur un plan plus vaste, un *Dictionnaire historico topographique de l'Alsace*, dont les trois premières livraisons ont paru.

Elles remplissent environ deux cents pages et forment un cinquième à peu près de tout l'ouvrage. C'est suffisant pour apprécier le volume de M. l'abbé Clauss et pour le recommander à tous ceux qui depuis longtemps regrettaient de ne plus posséder un instrument de travail en état de servir efficacement leurs recherches sur l'histoire et la topographie de l'Alsace. L'auteur se distingue surtout de ses prédécesseurs par un développement plus considérable donné aux notices historiques et archéologiques [2], et par l'addition de la littérature de son sujet au bas de chacune de ses notices [3]. Il a, par suite, singulièrement facilité le

---

1. Topographisches Woerterbuch des Ober-Elsasses, Mulhausen, Bader, 1876, 1 vol. in-4°.

2. Baquol-Ristelhuber n'a que 68 pages pour les deux premières lettres de l'alphabet, M. Clauss en a 192.

3. Il faut dire cependant que les données bibliographiques ne sont pas très égale-

labeur de ceux qui seraient désireux d'aborder l'étude directe et plus détaillée des sources pour une monographie quelconque, sans avoir à parcourir d'abord une vaste bibliographie générale. L'indication surtout des articles des périodiques divers, dépouillés par l'auteur, sera d'autant plus la bienvenue qu'ils échappent souvent au travailleur un peu pressé.

Nous nous permettons seulement de recommander à M. Clauss une révision plus attentive encore de ses épreuves, afin de faire disparaître des erreurs typographiques assez gênantes [1], un peu moins de *subjectivisme* dans ses jugements économiques, politiques et religieux, un dictionnaire étant le lieu le moins approprié pour des polémiques d'une nature quelconque [2]; tout y doit être calme et concis comme un procès-verbal, tout doit s'y rapporter à des faits exacts, et les tendances politiques ou confessionnelles ne devraient jamais s'y faire sentir; les aspirations les plus généreuses en elles-mêmes y font un effet un peu étrange [3]. Pour le reste, M. l'abbé Clauss sollicitant le concours de la critique pour perfectionner son œuvre, nous lui soumettons ici quelques menues observations notées au cours d'une lecture rapide de ses trois premières livraisons. Il y verra, j'espère, une preuve de l'intérêt avec lequel nous attendons la suite prochaine de son travail — car un ouvrage de ce genre n'est vraiment utile que lorsqu'il est complet — que nous voudrions d'autant plus correct et complet que nous en avons attendu depuis si longtemps un pareil [4].

R.

---

ment réparties et qu'il manque des travaux très utiles à connaître. Pour ne citer qu'un exemple, si M. C avait connu le travail d'Erichson *Die evangelische Gemeinde zu Benfeld*, il aurait parlé avec plus d'exactitude des vicissitudes du protestantisme dans cette localité. Dans la bibliographie de Barr manque l'opuscule de Vierling, *Geschichte der evangelischen Kirche in den zur ehemaligen Herrschaft Barr gehœrigen Gemeinden* et au nom de Berstett nous cherchons en vain la brochure si curieuse de M. F. Bresch, *Aus der kirchlichen Vergangenheit der drei elsaessischen Doerfer Berstett, Olwisheim und Eckwersheim*, etc. Ces omissions sont toujours regrettables et un critique malveillant pourrait faire remarquer qu'elles sont de nature à nuire à la réputation d'impartialité de l'auteur, puisqu'elles semblent jeter une espèce d'interdit sur les auteurs non catholiques.

1. P. 42. L'abbé Gunther d'Andlau, nommé en *1441*, n'a pu mourir en *1170*. — P 47. L'abbé Ch. Martin n'écrivait pas en *1804*, mais en *1864*. — P. 159. Pierre Mueg de Boofzheim, né en *1484*, ne peut être mort en *1624*. — P. 56. l'auteur écrit successivement *Carbiston* et *Carbisthon;* c'est *Carbistoun* qui est la véritable orthographe primitive de ce vieux nom d'Écosse.

2. A quoi bon, par exemple, parler de l'administration « occulte » des fondations de Saint-Thomas (p. 182) soumise pourtant au double contrôle de l'Église et de l'État ?

3. Par exemple p. 55, à propos de la forêt de l'Aspruch, la sortie contre « les velléités centralisatrices des grands ».

4. Il ne nous semble pas admissible, p. 46, qu'on déclare qu'*Argentaria* est un nom « archiromain » (*urroemisch*) et que tout à coup, quelques kilomètres plus loin, *Argentovaria* devienne du celtique pur; pour être logique, il faut y reconnaître ou bien des oies gauloises ou des ouvriers d'ateliers militaires partout. — P. 94. Le

CURTI Giovanni). **Carlo Emanuele I secondo i più recenti studi.** 2e édit. Milan. Rebeschini. 1896. In-16 de XI-306 p. 4 francs.

M. Curti annonçait dans sa première édition (1894) qu'il se proposait de remanier son livre pour mettre à profit quelques ouvrages parus pendant qu'il l'imprimait. Il a tenu et au-delà cette promesse; l'ouvrage s'est enrichi de beaucoup de faits nouveaux; les jugements ont été quelquefois modifiés avec avantage. Par exemple, il exagère moins les mérites de Charles Emmanuel Ier dans son appréciation générale. Il n'a malheureusement ajouté ni sommaires ni index et son livre demeure d'un usage mal commode. Il n'y a pas non plus assez d'accord entre ses diverses réflexions. Tantôt sa sincérité d'historien l'emporte, tantôt sa reconnaissance pour la dynastie qui a présidé à la reconstitution de l'Italie altère son impartialité. Les faits qu'il expose suffisent heureusement à empêcher le lecteur de les mal interpréter.

Charles DEJOB.

DUC DE BROGLIE. **La mission de M. de Gontaut-Biron à Berlin.** Paris, Calmann-Lévy, 1896, 317 p. In-8. 7 fr. 50.

M. de Broglie a réuni en volume ses articles de la *Revue des Deux Mondes*, sans y joindre ni introduction ni documents, ce qui rend à peu près impossible de critiquer ses conclusions. En fait, il paraît fonder ses affirmations exclusivement sur le témoignage de Gontaut-Biron.

---

château de la Meinau, bâti par Charles Schulmeister, le célèbre policier de Napoléon, n'a pas été démoli en 1814; il existait encore il y a une trentaine d'années. — P. 112. La famille noble des Berstett n'a jamais occupé à Strasbourg la dignité *d'ammeistre*, réservée aux roturiers, mais celle de *stettmeistre*. — P. 137. La culture du tabac n'a pas seulement été introduite à Bischwiller en 1650, mais vers 1620 déjà. — P. 166. La maison des Diaconesses de Strasbourg n'a absolument rien à faire avec l'administration de l'Hôpital civil. — P 181. L'historien G. Ch. Koch n'a jamais été conseiller d'État, mais membre du Tribunat.—P. 152. Le surnom « d'ânes » donné aux habitants de Boersch, remonte à une époque où il n'était encore question en Alsace ni d'académies ni d'universités; il date du moyen âge. — P. 188. On peut s'étonner que l'auteur répète sérieusement la facétie que les habitants de Burbach près Saarunion, ont voulu fonder une république indépendante en 1792; comme les *ânes* de Boersch, c'est une méchante taquinerie de leurs voisins. — P. 117. En 1720 il n'y avait point encore de pays en Allemagne s'appelant Hesse-Nassau. — P. 89. Le Bastberg près de Bouxwiller n'était pas un « prétendu » lieu de culte payen; le fait seul que la tradition constante des siècles postérieurs en a fait le point de ralliement des sorcières d'Alsace, suffit, à défaut de monuments mégalithiques ou autres, pour l'établir, car on sait que ce fut l'usage constant de l'Église de détourner les nouveaux convertis de leurs anciens lieux de culte, où parfois les rites payens se continuaient en secret, en faisant de ces endroits le séjour préféré du Diable. — P. 82. Ne serait-ce pas par suite d'une inexactitude de langage, que l'auteur en est arrivé à dire que le clergé de la Basse-Alsace « s'édifiait à la conduite du cardinal de Rohan »? (p. 82). On a quelque peine à ne pas croire à une erreur en songeant à la vie du héros de l'affaire du collier.

Encore est-ce un témoignage purement oral. M. de B. ne cite jamais de notes écrites de Gontaut-Biron et ne dit même pas à quelle époque il a rédigé ce qu'il a entendu dire. Son récit se présente avec des garanties analogues à celles de la chronique de Joinville. Le titre exact serait : Souvenirs de Gontaut-Biron sur sa mission.

Cette forme historique excluait la discussion. Aussi l'auteur ne conteste-t-il jamais les allégations de sa source. Sur la question capitale, la prétendue menace de guerre de 1875, il n'a pas même essayé de discuter les textes du parti allemand réunis pourtant dans un livre de vulgarisation (Oncken, *Wilhelm I*). Il va sans dire que dans toutes les affaires, c'est toujours Gontaut-Biron qui joue le beau rôle ; c'est lui qui sauve la France, lui qui force la sympathie et l'estime de tous, lui qui est le point de mire des ennemis de son pays ; tout comme le Sully des *Économies royales*.

Le récit porte sur le rôle de l'ambassadeur dans les négociations de la libération du territoire, les relations avec le gouvernement allemand après le 24 mai 1873 — la crise de 1875 — la rédaction du memorandum dans la question d'Orient — le rappel de Gontaut-Biron.

L'intérêt est surtout dans les conversations de Gontaut-Biron avec des personnages allemands ; mais il est très diminué par l'absence complète de renseignement sur l'époque où ces souvenirs ont été rédigés. Le reste de l'ouvrage est peu instructif : M. de B. est maître dans l'art académique de dire peu de choses en beaucoup de mots.

Le ton de cet écrit est très amer. On ne pouvait guère s'attendre que M. de Broglie parlât avec calme d'événements auxquels il a pris une part passionnée. Mais que penserait-il si un de ses ennemis politiques se permettait de lui attribuer les calculs anti-patriotiques qu'il prête publiquement à ses adversaires [1] ?

Ch. SEIGNOBOS.

---

1. P. 304 « Les coups portés d'une main à la religion... leur permettaient (aux républicains de 1877) de *tendre l'autre à M. de Bismarck* avec une confiance justifiée dans l'empressement qu'il mettrait à la saisir. Cette fois en effet l'*union*... fut annoncée sans déguisement et même affichée... Faut-il croire qu'un accord existât... entre les comités républicains des départements de l'Est et les *fonctionnaires allemands* des provinces annexées, douaniers ou forestiers, qui dans leurs rapports journaliers avec les populations riveraines *patronaient* ouvertement la liste opposante ! » (On remarquera l'invraisemblance de ce *patronage* de la part de fonctionnaires subalternes allemands sans action et même sans contact avec les électeurs français.) « J'hésite encore à penser que des Français aient accepté une telle collaboration. Je n'ai été tenté d'y ajouter foi que... quand j'entendis... Jules Ferry venir... justifier à la tribune l'appel fait à la menace étrangère et convenir ainsi du profit qu'on en avait tiré... Quoi qu'il en soit, il n'y a pas lieu d'être surpris que dès que *la victoire électorale étant une fois conquise par de tels moyens*, un cabinet fut formé.... la première résolution... fut le rappel de M Gontaut. On aurait eu mauvaise grâce, *après le service rendu*, à refuser cette faveur au désir... exprimé par M. de Bismarck. »

BULLETIN

— M. F. A. B. Nitzsch publie une seconde édition remaniée de son manuel de dogmatique évangélique (*Lehrbuch der evangelischen Dogmatik*. Fribourg en Brisgau, Mohr. In-8°, XVIII et 610 p.). Il établit nettement, dans les considérations préliminaires, la différence entre la philosophie religieuse et la théologie dogmatique. Mais sa théologie, qui ne s'attache à aucune règle extérieure, se trouve ressembler beaucoup moins à ce qu'on entend communément par dogmes et théologie qu'à un essai philosophique, très original et très puissant, sur la signification des dogmes chrétiens. C'est l'expression raisonnée d'une foi très haute et très personnelle. Il y a dans cette œuvre un élément historique et critique dont la valeur est appréciable, une philosophie du dogme qui est remarquable à beaucoup d'égards. Ces qualités suffisent pour recommander le livre, en tant qu'œuvre scientifique. Nous n'avons pas à le juger au point de vue théologique, ni à discuter ses conclusions particulières sur la Trinité, sur la divinité de Jésus-Christ, les anges et les démons, le jugement dernier. On lira surtout avec profit le chapitre qui concerne l'origine et l'essence de la religion, bien que M Nitzsch s'y montre plus philosophe qu'historien. L'explication du sacrifice qui aurait été simplement un don offert à la divinité, parait trop sommaire et insuffisante. — C. D.

— Les articles du célèbre théologien A. Ritschl qu'on vient de rééditer (*Gesammelte Aufsætze*. Fribourg en Brisgau, Mohr. In-8°, 219 p.) concernent le rapport de la confession et de l'Église, l'enseignement chrétien sur Dieu, la conscience, et des extraits de saint Bernard. Ceux qui traitent de la théodicée, et qui avaient paru en 1865 et en 1868 dans les *Jahrbücher für deutsche Theologie*, ont une importance particulière : Ritschl y analyse la notion de Dieu dans saint Thomas d'Aquin et Duns Scot, et montre l'influence de Scot et des nominalistes sur la théologie des réformateurs. — C. D.

— M. de Wilamowitz Moellendorff publie *Aischylos, Orestie, griechisch und deutsch, zweites Stück, das Opfer am Grabe* (Berlin, Weidmann. 1896. In-8° de 268 p. 7 mark). Il convient d'attendre la publication des deux autres pièces qui composent l'*Orestie*. Mais on peut dire tout de suite que l'introduction (*Blutrache und Muttermord*) soulèvera bien des discussions et que dans la publication du texte les procédés de M. de Wilamowitz-Moellendorff sortent tant de l'ordinaire qu'ils déroutent la critique. Du reste, on connaît son *Hippolyte*. — P. C.

— Bien reliée, luxueusement imprimée sur du papier magnifique, avec des manchettes, une longue bibliographie, quarante pages d'index, etc., telle est la dissertation que M. Lionel Horton-Smith offre au public. (*Ars tragica Sophoclea cum Shakspeariana comparata, an essay on the tragic art of Sophocles and Shakspere.* Cambridge, Macmillan et Bowes. In-8°, 146 p.) Elle a obtenu un prix de latin à l'Université de Cambridge en 1894. Ce prix est sans doute mérité (mais pourquoi la préface, les titres courants, les manchettes, l'index sont-ils en anglais ? Ce mélange est tout-à fait bizarre). Seulement la nécessité d'imprimer cet essai n'apparaît pas bien nettement. Il y a quelque temps, on nous comparait Lucien à Voltaire; maintenant c'est Sophocle et Shakspeare (ou Shakspere, si l'on veut). Du moins, le livre de M. Stapfer sur le même sujet n'était pas écrit en latin, et il se laissait lire. Et celui-ci n'est pas même paradoxal ! Quand abandonnera-t-on cette rhétorique stérile ? — P. C.

— La brochure de M. F. Oscar Weise sur *les caractères de la langue latine* vien d'être traduite par M. Ferd. Antoine (Paris, Klincksieck. In-12, VI et 296 p. 3 fr.). Nous en avons déjà rendu compte (n° du 2 mai 1892) et nous ne reviendrons pas sur les défauts et les mérites de l'original. La traduction est généralement fidèle, sans être servile On la lit avec plaisir. M Antoine, s'adressant au public français, a cherché autant que possible à prendre les exemples parallèles dans notre langue, tout en conservant une partie des références à l'allemand. Çà et là, il intercale dans le texte des observations personnelles. Il a mis quelques notes au bas des pages, et il aurait dû en mettre un plus grand nombre ; les assertions de M. Weise prêtent souvent à la critique, et, par excès de réserve, M. Antoine n'y a pas apporté toutes les restrictions et rectifications nécessaires. Nous ne savons si un pareil livre pourrait être mis sans inconvénient entre les mains des débutants ; mais un professeur qui serait à même de le contrôler, en tirerait certainement bon parti. — P. T.

— La quatrième livraison du travail intitulé : *Der ober-germanisch-raetische Limes des Rœmerreiches* et publié par MM. O. de Sarwey et F. Hettner, vient de paraître (Heidelberg, Petters. 3 mark. 60). Il contient la description de quatre fortins : celui d'Eulbach, celui de Würzberg, celui de Hesselbach, celui de Ruffenhofen On ne croit pas inutile de rappeler que chaque description forme un fascicule spécial qui se vend séparément. — R. C.

— Le document, étudié dans la brochure de M. P. Kehr *(Ueber eine rœmische Papyrusurkunde im Staatsarchiv zu Marburg*. Berlin, Weidmann. In-4°, 28 p. et 2 pl. 3 mark), se compose de trois fragments d'une charte privée dressée par un certain Jean, « scriniarius et tabellio urbis Romae ». On sait que les documents privés d'origine romaine rédigés sur papyrus sont peu nombreux. Celui-ci est intéressant surtout pour l'histoire de l'écriture. M. Kehr consacre à cette question une grande partie de son memoire. Il réunit ensuite une foule de renseignements précis sur le tabellionat romain jusqu'au XI^e siècle. Sa conclusion est que les fragments de Marbourg sont du X^e siècle et que le notaire Jean doit être le même dont nous avons des pièces datées de 949 à 988. Un quatrième fragment, également conservé à Marbourg, doit provenir d'une charte de Jean XIII. — S.

— La carrière de Zwingli est bien connue. L'histoire de sa pensée a été moins étudiée. M. C. Nagel (*Zwingli's Stellung zur Schrift* Fribourg en Brisgau, Mohr. 1896. In-8°, XI et 113 p.) s'attache à un point particulier, mais essentiel dans l'enseignement du réformateur, à sa façon de concevoir et d'expliquer l'Écriture. Il montre comment les idées de Zwingli se sont formées et modifiées sous l'influence des événements : situation à l'égard de l'Église romaine, des anabaptistes, de Luther. On peut trouver l'analyse un peu diffuse, bien qu'elle soit régulièrement conduite, et regretter aussi que M. Nagel se borne à analyser sans juger. Il sympathise trop avec son héros pour se constituer son critique. — C. D.

— M. Ph. Tamizey de Larroque a, dans une brochure de treize pages (*Deux jardiniers émérites, Peiresc et Vespasien Robin*. Aix, Remondet), résumé une étude de M. Hamy sur Vespasien Robin, « arboriste » et « simpliciste du roi », auxiliaire de Gui de la Brosse, un des meilleurs botanistes du XVII^e siècle. Il loue avec effusion ce travail où il a trouvé plaisir et profit. Il loue la façon dont « l'éminent académicien » conte l'anecdote, et il voudrait appeler le docteur Hamy le docteur ami. Il loue même l'argumentation de M. Hamy qui. . a relevé une erreur de M, Tamizey de Larroque! L'éditeur de Peiresc prétend, en effet, que son héros a fait connaître la tubéreuse; or, M. Hamy prouve irréfutablement que Robin offrit cette plante à Peiresc. « Où se pend-on? », s'écrie M. Tamizey de Larroque, et, sans rancune, bien que s'envole

une de ses illusions, bien que Peiresc perde ainsi l'un de ses plus beaux titres, il remercie M. Hamy de ce « brin de vérité qui vaut mieux que toutes les tubéreuses du monde ». — A. C.

— On sait que vers le milieu du XVIII[e] siècle, il fut procédé, dans presque toutes les villes de France, à des inventaires détaillés des archives publiques ou privées. Quelques-uns de ces inventaires ont aujourd'hui la valeur de documents originaux, car les pièces analysées ont été détruites. C'est le cas de l'*Inventaire des archives municipales de Bordeaux* (rédigé de 1751 à 1783); les archives ont presque entièrement disparu dans l'incendie de 1862. La ville de Bordeaux a eu l'heureuse idée de décider la réimpression de cet inventaire. Elle a été confiée à M. Dast Le Vacher de Boisville. Le premier volume, qui compte 730 pages in-4°, paraît à l'instant. Il renferme l'analyse de 3,500 documents dont le plus ancien est de l'an 1027. — C. J.

— Deux des cours professés à l'Université de Naples par l'illustre Francesco De Sanctis et jadis recueillis par M. Torraca viennent d'être réimprimés par M. Ben. Croce (*La letteratura italiana nel secolo XIX*, Naples, Morano, 1897). M. Croce ne dissimule pas que ces cours sentent un peu l'improvisation. On y reconnaît un homme qui est sûr de son talent, de sa réputation, et qui remplace quelquefois les aperçus par des confidences. Mais il y a toujours profit à connaître les jugements d'un De Sanctis. La préface de M. Croce est d'ailleurs très intéressante, en particulier pour les détails qu'elle donne sur la carrière de De Sanctis. — Ch. D.

— Un homonyme du célèbre critique, M. Natale De Sanctis, a fait paraître une étude sur la *Virginia* de Durante Duranti (Palerme, Reber. 1896). Cette étude est judicieuse. Mais 47 pages n'étaient pas nécessaires, ce semble, pour prouver que Duranti ne vaut pas Alfieri. — Ch. D.

— Sous le titre *Historisk-topografiske-Skrifter om Norge og norske Landsdele forfattede i Norge i det 16de Aarhundrede* Christiana, impr. Broegger. In-8°, 46 et 257 p.), M. Gustav Storm publie un certain nombre de documents qui traitent de l'histoire et de la topographie de la Norvège : dans l'introduction, il décrit les manuscrits; dans le reste de l'ouvrage, il donne les textes : 1° *Om Norgis rige*, par magister Absolon; 2° *Om Hammer*, par Lars Hummer; 3° *Om Agershuis*, par Simon Nilssœn; 4° *Nommedals Leens beskriffuelse* qui date de 1597; 5° *Lofotens och Vestraelens beskriffuelse* par Erik Hansen Schœnnebœl; 6° *Om Findmarken*. Le premier de ces récits, la description de la Norvège, par Absolon, est le plus intéressant, car Absolon, qui avait étudié à Wittenberg, était un savant pour son époque et il a consulté des livres de toutes langues; après avoir sommairement raconté l'histoire du pays et comparé le développement de la Norvège aux âges de la vie humaine, il fait en treize articles l'éloge de sa patrie et exalte successivement la cathédrale de Drontheim, le corps de Saint Oluf, le zèle religieux des Norvégiens, la justice de leurs rois, leur générosité, leur bravoure, l'étendue de la contrée ou son *amplitudo* (sans oublier l'Islande), l'abondance de ses productions, ses nombreux évêchés, sa noblesse qui est *stadselige* et *ypperlige*, magnifique, superbe. Le deuxième des écrits que publie M. Storm, mérite aussi l'attention pour sa description de l'évêché de Hamar. Dans le cinquième et le sixième on remarquera les pages sur la pêche. Une table utile des noms de lieux et de personnes est jointe au volume. — A. C.

— Le troisième et dernier volume de l'ouvrage de M. Jakob Baechtold: *Gottfried Kellers Leben, seine Briefe und Tagebücher*, a paru à la librairie berlinoise de Hertz; il est consacré aux années 1861-1890; nous reviendrons prochainement sur cette importante publication.

— M. L. Geiger, professeur à l'Université de Berlin, prépare sur Thérèse Huber

dont il a les papiers, un grand travail qui ne peut manquer d'exciter l'impatience et la curiosité du public lettré. Ces papiers se composent d'environ deux mille lettres de Thérèse à ses enfants, à Bœttiger, à la famille Hartmann, à l'envoyé de Hollande Reinhold, à l'homme d'État suisse, Paul Usteri, et d'un nombre très considérable d'autres lettres, à ses parents, à ses frères et sœurs, à ses amies et à plusieurs écrivains. La correspondance commence aux premières années et finit aux derniers jours de l'existence de Thérèse. On y trouve une quantité de détails intéressants sur la littérature, sur la politique et sur bien des personnages du XVIII[e] siècle.

— L'association philosophique et la Société des mathématiciens tchèques à Prague a célébré le 6 décembre le troisième centenaire de la naissance de René Descartes par une séance solennelle. Le programme portait :

Une allocution de M. M. Pokorny, président de la Société des mathématiciens tchèques, au nom des deux associations;

Une conférence de M. J. Durdik, docteur en philosophie, professeur de philosophie à l'Université tchèque de Prague : « Sur l'influence de la doctrine philosophique de Descartes »;

Une conférence de M. Fr. Studnicka, docteur en philosophie, professeur de mathématiques à l'Université tchèque de Prague : « Sur l'importance de l'œuvre de Descartes pour les sciences exactes. »

— Parmi les prix fondés par l'Académie de Bordeaux, nous signalerons : 1° un prix de 300 fr. à une *étude grammaticale de la langue gasconne*; 2° de 300 fr. à un mémoire sur *la numismatique des provinces méridionales*; 3° de 300 fr. *à un mémoire sur un ancien monument de la Guyenne ou à une monographie archéologique d'une ville de Guyenne*; 4° un prix d'éloquence (500 fr.) à *l'éloge de l'historien Girard de Haillan*; 5° des médailles d'or aux mémoires sur les sujets suivants :

1° « Faire la biographie du maréchal d'Ornano, maire de Bordeaux sous Henri IV »; 2° « Notice biographique sur un des hommes remarquables qui ont appartenu à cette province »; 3° « Chronologie de la vie de Monluc »; 4° « Monographie de l'ancienne paroisse Saint-Remi de Bordeaux, d'après les titres originaux et les monuments »; 6° « Histoire de l'amirauté de Guyenne »; 6° « Étude sur la situation des personnes du Sud-Ouest et des terres dans une paroisse rurale aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, surtout d'après les minutes des notaires »; 7° « Étudier, d'après les documents originaux, l'administration et le rôle d'un archevêque de Bordeaux au moyen âge, Pey Berland excepté. » Les mémoires doivent être envoyés à l'Académie rue des Trois-Conils (Athénée) 53, à Bordeaux avant le 1er janvier 1898.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 décembre 1896.

M. Schlumberger, président, adresse à M. Wallon, secrétaire perpétuel, les félicitations de l'Académie à l'occasion du quatre-vingt-quatrième anniversaire de sa naissance.

L'Académie procède au renouvellement de son bureau pour l'année 1897. Sont élus à l'unanimité des voix : président, M. Héron de Villefosse; vice-président, M. Longnon.

M. Camille Jullian, professeur à l'Université de Bordeaux, est nommé correspondant, en remplacement de M. Sauvaire, de Marseille, décédé.

M. le baron de Rozen, de Saint-Pétersbourg, est nommé correspondant étranger, en remplacement de M. Domenico Comparetti, précédemment nommé associé étranger.

M. Cagnat annonce que M. le lieutenant Poulain, de la brigade topographique du capitaine Lachouque, a découvert, non loin de Testour, une longue inscription latine : c'est un règlement relatif à la ferme et à l'exploitation de domaines impériaux, analogue à ceux qui ont déjà été découverts en Tunisie, notamment à Souk-el-Kmis et à Aïn-Ouassel.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 7.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 11 janvier — 1897

WELLMANN, L'école pneumatique jusqu'à Archigénès. — FINKE, Actes du Concile de Constance, I. — MOORMAN, Les pastorales de Browne. — TANIZEY DE LAROQUE, Notes inédites de Peiresc sur quelques points d'histoire naturelle. — DELAPORTE, La philosophie de La Fontaine. — Correspondance de Prokesch-Osten. — Publication des professeurs du Gymnase d'Erfurt. — SIMMEL, Sociologie. — FIAMINGO, Déterminisme. — BENTLEY, L'unité d'investigation en science sociale. — PATTEN, Théorie des forces sociales; Les lois normales. — WARD, Principes de sociologie. JENKS, La représentation proportionelle. — JAMES, Le premier essai de représentation proportionelle. — REMSEN, Le vote en Australie. — DONA-DURAND, Les réformes politiquea et municipales aux États-Unis. — HERSHEY, La reconnaissance des insurgés de Cuba comme belligérants. — JAMES, Critique de l'ouvrage de Brice. — SALEILLES, Le développement de la présente constitution de la France. — RUIZ, Les changements de la constitution italienne. — WUARIN, L'expérience politique de la Suisse. — BORNHAK, Gneist. — *Bulletin* : CALLEGARI, Note chronologique sur le commencemant du règne d'Alexandre Sévère; THALY, Correspondance de Tekely; THURY, Les historiens turcs des guerres de Hongrie; KOLOSVARI et OVARI, Les Comitats de Pongrie, IV.

Max WELLMANN, **Die pneumatische Schule bis auf Archigenes in ihrer Entwickelung dargestellt** (Philologische Untersuchungen herausgegeben von A. Kiessling und U. von Wilamowitz-Moellendorff, 14e fascicule). Berlin, Weidmann, 1895, 239 p.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent l'ouvrage de M. Maurice Albert, dont j'ai rendu compte il y a quelque temps, sur les *Médecins grecs à Rome*; ils y trouveront exposés les principes de l'école pneumatique, ainsi que les théories de ses principaux représentants dans ce qu'elles ont de plus général. Mais ce livre n'est destiné ni aux médecins ni aux savants, et il n'est besoin d'être ni savant ni médecin pour le goûter. L'ouvrage de M. Wellmann est d'une portée différente et d'un caractère beaucoup plus technique. Le chapitre d'introduction, *Histoire de l'école pneumatique jusqu'à Archigénès*, donne tous les renseignements connus sur les médecins de cette école. L'helléniste s'intéressera surtout à la première partie, *Sources pour l'étude du système*, où il verra analysés et discutés les renseignements fournis par Arétée, les ὅροι attribués à Galien, les témoignages de Galien, Oribase et Aétius. Enfin, les médecins curieux de l'histoire de leur science et des théories anciennes ne pourront se dispenser d'avoir recours à la seconde partie, qui traite

du *Système de l'école pneumatique*, et expose en trois chapitres (Physiologie, Pathologie, Diététique et thérapeutique) les principes de cette importante doctrine; ils y noteront principalement la théorie fondamentale du pneuma, et la théorie du pouls, d'Archigénès, rétablie d'après les textes anciens. M. Wellmann nous prévient, en quelques lignes à la fin du volume, que l'ouvrage n'est pas complet, en ce qui concerne les doctrines pneumatistes; il s'est borné à l'étude de la médecine proprement dite et a laissé de côté l'histoire de la chirurgie et celle de la pharmacologie, qui demanderaient chacune un ouvrage à part.

MY.

Acta Concilii Constantiencis. Erster Band : Akten zur Vorgeschichte des Konstanzer Konzil's (1410-1414), herausgegeben von Heinrich FINKE. — Münster i. W., Regensberg, 1896, VIII, 424 pag., in-8°.

M. Fincke s'occupe depuis de longues années de l'histoire du concile de Constance et de celle de l'empereur Sigismond. Dès 1883, il publiait dans les *Strassburger Studien* une étude très documentée sur le procès entamé par l'évêque Guillaume de Diest, devant le Concile, contre le grand-chapitre et la ville de Strasbourg. En 1889, il faisait paraître à Paderborn un volume de recherches critiques sur l'assemblée de Constance (*Forschungen und Quellen zur Geschichte des Konstanzer Konzils*). Depuis, il a visité successivement les bibliothèques et les archives des principales villes de l'Europe, avec le concours de l'Académie des sciences de Berlin, et il a réuni dans les archives de Rome et de Vienne, de Barcelone et de Saint-Pétersbourg, une riche moisson de documents inédits, — car il s'en trouve toujours encore sur la matière, après tous ceux qu'on a mis au jour — relatifs à ces grandes assises de l'Europe chrétienne qui intéressent l'histoire politique presque autant que celle de l'Église et sur lesquelles se fixa pendant des années l'attention des princes et de leur sujets.

Ces documents rempliront plusieurs volumes; celui que M. F. nous présente ici, est entièrement consacré aux préliminaires du concile de 1410 à 1414; il renferme cent treize pièces, dont quelques-unes assez étendues (comme les propositions d'accommodement de Grégoire XII), précédées d'introductions historiques détaillées, d'autant plus nécessaires que bon nombre de ces pièces ne sont pas datées, et qu'il fallait expliquer les raisons du classement chronologique dans lequel l'éditeur les a placées.

M. F. les a divisées en trois groupes. Le premier comprend les premiers projets d'unification, les préparatifs pour un concile œcuménique, les négociations entre les trois papes Jean XXIII, Benoît XIII et Grégoire XII, par l'entremise du célèbre homme de guerre et diplomate Carlo Malatesta, dont on saisit ici toute l'importance politique à ce

moment des préliminaires du concile. La seconde série de documents se rapporte au concile de Rome et aux négociations et correspondances qui s'y rattachent (1412-1413), à l'ambassade de Jean de Montreuil, secrétaire de Charles VI, aux plans de réforme de l'Université de Paris, etc. Le troisième groupe enfin de nos pièces a trait principalement aux négociations pour la convocation d'un concile à Constance, à partir de l'été de 1413, et aux efforts faits par Sigismond pour amener les autres souverains de l'Europe à s'y faire représenter. M. F. y discute assez longuement l'attitude de l'empereur vis-à-vis du roi de France, attitude autrefois incriminée par M. Lenz [1] comme entachée de fausseté, puisqu'il négociait en même temps son alliance avec Henri V d'Angleterre, l'adversaire acharné du malheureux Charles VI. Il déclare que M. Caro a bien jugé ce traité de Cantorbéry qui fait de Sigismond l'allié des Anglais, et qu'il n'y avait là aucune hostilité déguisée contre ses voisins les Valois [2] (p, 215-233). Il serait à désirer qu'un érudit français examinât plus particulièrement les arguments de l'auteur sur cette question, en même temps que les documents nouveaux (p. 361-391) sur lesquels M. F. appuie sa manière de voir; nous ne saurions dire qu'il nous ait entièrement convaincu.

Un second volume doit prochainement paraître; il se rapportera plus particulièrement aux questions ecclésiastiques. Mais nous voudrions engager l'auteur à mettre en œuvre lui-même les nouveaux matériaux ainsi que tous les anciens, après avoir achevé la tâche préliminaire de l'éditeur. Ses précédents travaux prouvent qu'il sait *raconter* l'histoire, comme le présent volume met hors de doute sa profonde érudition. Seulement, il est bien difficile de se faire une idée nette et claire de l'ensemble des questions multiples qui s'agitèrent à cette époque, en parcourant ces petites dissertations fragmentaires entrecoupées de pièces d'archives; le tout n'est pas de réunir les pierres de taille et les moëllons destinés à l'édifice, il faut le construire; pourquoi M. Fincke ne serait-il pas cet architecte?

R.

WILLIAM BROWNE. **His Britannia's Pastorals and the pastoral poetry of the Elizabethan age**, by Fréderic W. MOORMAN. Strasbourg, Trubner, 1897, un vol. 159 pages.

Cette étude sur les Pastorales de William Browne (1590-1645), le Racan anglais, confirme lourdement les jugements plus brefs des littératures courantes. Browne, encore captif de la mythologie classique et de

---

1. Lenz, *Kœnig Sigismund und Heinrich V von England;* voy. *Rev. crit.* du 10 avril 1875.

2. Caro, *Das Bündniss von Cantorbery;* voy. *Rev. crit.* 8 janvier 1883.

l'arcadisme de la Renaissance, a cependant dessiné — surtout en manière de parenthèse — mainte jolie et exacte vignette copiée sur les paysages de son comté natal de Devon, et mainte scène rustique prise sur le vif. A cette conclusion connue M. Moorman arrive par le plus long et le plus laid, après énumération des sources où Browne aurait puisé. L'érudition du critique est sans attrait, etant mal digérée ; elle est de peu d'utilité, étant tour à tour incomplète et naïvement prolixe. M. Moorman croira devoir prouver que la Marina de Browne n'est pas la première héroïne qui, abandonnée par son amant, ait cherché à se tuer (p. 19). Browne ayant décrit l'écureuil, nous serons avertis que cet animal figure déjà (à peine plus que nommé d'ailleurs) dans le Roman de la Rose, dans Chaucer et dans Spenser (p. 140). M. Moorman saisira une imitation d'Ovide dans la métamorphose de la vierge Aletheia en biche, — Ovide n'a-t-il pas quelque part montré des fourmis changées en hommes ? (p. 27). En revanche, il oublie simplement Ronsard quand il disserte sur le sentiment de la nature dans la poésie française au XVI^e^ siècle. Il semble ignorer d'Aubigné lorsqu'il revendique pour Browne l'honneur d'avoir le premier mis en vers la scène célèbre de la mère affamée tuant son enfant pour le manger (p. 54). Les Tragiques commencées avant 1580 parurent en 1616, la même année que le chant des Pastorales de Browne où figure ce récit. La ressemblance de certains traits est saisissante, bien que les vers un peu mous du poète anglais soient loin de l'horrible et poignante vision de d'Aubigné ; etc...

Les omissions sont d'ailleurs moins à blâmer que les rapprochements à l'infini suggérés par un simple nom, ou par des analogies purement superficielles. Ainsi comprise et ne mettant en regard que des mots ou des cadres vides, la science des « sources » serait peu à encourager. En ce qui est des descriptifs il est assez évident de soi que les objets décrits par eux sont à peu près toujours les mêmes. Seule la façon dont ils ont été vus et décrits diffère. Ce sont les raisons de ces différences et leurs nuances qu'il y aurait lieu de discerner; M. Moorman ne l'a bien fait ni pour Browne ni pour les auteurs de pastorales ses contemporains.

Émile LEGOUIS.

Ph. TAMIZEY DE LARROQUE, **Notes inédites de Peireso sur quelques points d'histoire naturelle.** Digne, 1896, in-8· 62 pages.

« Plus on étudie le chercheur des chercheurs » (Peiresc), dit le savant collaborateur de la *Revue critique* en tête de sa nouvelle publication, « plus on constate que rien n'est exagéré dans ce que l'on a pu dire et redire, au XVII^e^ siècle comme aujourd'hui, de sa soif de tout connaître. » Et parlant de « certaines liasses » dérobées autrefois par Libri et restituées à l'Inguimbertine, « ces liasses, ajoute-t-il, tirées par moi avec tant

de joie de l'ombre discrète où elles étaient ensevelies, fournissent de nouveaux témoignages de la merveilleuse activité scientifique de Peiresc, se portant presqu'à la fois sur les terrains les plus divers et les fécondant tous. J'ai pensé qu'au moment où l'on s'occupe du plus zélé des savants avec un admirable redoublement de sympathie, non seulement en sa province natale, mais en toute la France et même à l'étranger, un intérêt particulier jaillirait de la lecture des pages jusqu'ici inconnues qui embrassent et éclairent tant de sujets. »

C'est à cette pensée pieuse de l'infatigable éditeur de la correspondance de Peiresc que nous devons la jolie plaquette dont on vient de lire le titre. Elle se compose de dix études d'importance et de longueur bien différentes et qui toutes, à l'exception des instructions sur les momies destinées au P. Minuti, roulent sur des sujets d'histoire naturelle; elles ont pour titre : L'Alzaron, Belle-Isle-en-Mer, De la formation des cailloux des rivières, Limaces, Monstre marin, Montagnes et rochers, Plante souterraine de Boysgency, Le vent du trou du Grand Couyer, Du vent de la Vaudaise au lac de Genève. La première étude sur « l'Alzaron » l'espèce de gazelle que Peiresc, avait reçu de Tunisie et dont il fit dans la suite cadeau au cardinal Barberini, est, malgré sa brièveté, un complément utile aux nombreux passages de la correspondance du grand érudit où il est question de ce curieux animal. Nous sommes ici, on le voit, en pleine zoologie; l'étude IV sur les amours des limaces nous y ramène, ainsi que les deux pages consacrées au « montre marin de forme humaine, qui parut aux costes de Belle-Isle ». J'avoue que l'étude IV ne m'a pas paru toujours claire et je doute — que M. Tamizey de Larroque me pardonne ce blasphème — que Peiresc ait bien observé. Quant au monstre marin, qu'il n'avait pas vu et dont il s'informe avec sa curiosité d'esprit habituelle, comment a-t-il pu croire que ce monstre prétendu eût « une forme humaine » et comment n'a-t-il pas deviné qu'il était simplement question d'un phoque poussé par les courants sus les côtes de Belle-Isle? Avec la « Plante souterraine de Boysgency », nous abordons un autre ordre de phénomènes; ici c'est Peiresc lui-même qui nous renseigne sur ce produit végétal, dont la vue l'avait vivement frappé, qu'il décrit avec tant de soin, mais qu'il admire, il me semble, un peu trop; je ne vois là qu'une de ces algues ou champignons qu'on rencontre si souvent dans les endroits obscurs et humides.

Des cinq autres traités le deuxième, le troisième et le septième se rattachent à la géologie et à la minéralogie, les deux derniers — les nos IX et X — à la météorologie, c'est-à-dire à trois sciences dont aucune n'existait du temps de Peiresc et dont la troisième est encore dans l'enfance; si le grand érudit n'a que plus de mérite à les avoir présentées, on peut prévoir que les explications qu'il donne sont loin d'être définitives ou même toujours satisfaisantes. J'ajouterai qu'elles ne pouvaient guère l'être, lorsqu'il s'agit, comme pour « le vent du trou du Grand Couyer »

et « du vent de la Vaudaise » de faits qu'il n'avait pas observés lui-même. Le vent de la Vaudaise n'est autre chose que le courant aérien qui s'établit à certaines heures du jour dans presque toutes les vallées; c'est « le vent de la Montagnière », qui, en été, comme on le lui avait dit, descend tous les soirs du Grand Couyer. Pour le vent du « trou » de cette montagne, il est évident que les correspondants de Peiresc, à commencer par son frère, en exagéraient singulièrement l'importance; il s'agit tout simplement d'un courant d'air analogue à celui qu'on sent près d'une porte entrebâillée ou mal fermée, qui sépare un appartement non chauffé d'une pièce où il y a du feu.

Les études qui se rapportent à la minéralogie et à la géologie donnent lieu à des observations semblables. Dans la première, où Peiresc se borne à peu près à demander des renseignements « sur la vraie situation de Belle-Isle et sur la qualité particulière des lieux plus remarquables d'icelle », il n'y a guère qu'à louer son infatigable désir de connaître; mais dans le traité « de la formation des cailloux des rivières » et dans celui des « montagnes et rochers », il y a toute une théorie, et celle-ci prête singulièrement à la critique. Peiresc commence par rappeler une « observation bien opportune », qu'il avait faite encore tout enfant, pendant son séjour au collège d'Avignon. Un jour qu'il se baignait dans la Sorgue, il ramassa, dit-il, au fond de l'eau, des morceaux de terre « arrondis comme des cailloux, mais tous fort tendres » et en rapporta un certain nombre chez lui. Huit à dix jours après, il aurait trouvé au même endroit, non plus des morceaux d'argile, mais des cailloux aussi durs que l'est d'ordinaire le granit, et rentre chez lui, il aurait alors remarqué, à sa grande surprise, que les morceaux d'argile rapportés antérieurement étaient devenus aussi durs que des cailloux ordinaires. Tel est le point de départ de la théorie de Peiresc; sans se demander, quarante ans plus tard, s'il avait autrefois bien observé les faits, il admet comme probante une observation superficielle et inexacte et en conclut que les cailloux des rivières sont le produit de la coagulation des « germes de pierre », tenus en suspension dans l'eau et qui se déposent et se solidifient peu à peu. C'était confondre des faits tout différents; il est très vrai que les eaux charrient avec elles des substances minérales, qui forment les alluvions de l'embouchure des rivières; mais ces dépôts ne ressemblent en rien aux cailloux dont l'origine est tout autre et bien autrement ancienne.

Peiresc n'a pas été plus heureux dans son étude sur les « montagnes et rochers »; cette étude témoigne, il est vrai, d'une connaissance approfondie des divers monts de la Provence; elle prouve avec quelle attention le célèbre érudit les avait parcourus et en avait étudié la direction; mais pourquoi, parce qu'ils courent en général de l'est à l'ouest, ce qui est tout naturel, puisque ce sont autant de contreforts des Alpes, vouloir en conclure que c'est là la direction forcée de toutes les mon-

tagnés [1]? Cette hypothèse est la conséquence d'une autre encore plus erronée, c'est que les montagnes auraient été formées dans la mer par les dépôts successifs des matières minérales contenues dans les eaux ; Peiresc est ici en retard sur Avicenne lui-même, qui avait entrevu la théorie du soulèvement des montagnes.

Mais je m'attarde à une critique des vues du savant provençal, quand je voulais uniquement parler de l'édition que M. T. de L. a donnée de ses « notes inédites »; ici je n'ai qu'à louer, et je ne sais ce qu'il faut le plus admirer de l'étendue et de la richesse des informations ou du soin apporté à éclairer ce qui pourrait arrêter le lecteur. M. T. de L. est là ce qu'il est dans toutes ses publications, en particulier, dans son édition de la correspondance de Peiresc, monument incomparable élevé à la gloire du grand érudit et dont l'apparition de chaque volume est une joie pour tous les amis des lettres. Qu'il me soit permis toutefois de critiquer une remarque empruntée, je crois, par l'infatigable éditeur, à un de ses correspondants de Provence. A propos de la suppression, p. 18, de l'article devant le mot Durance — partout ailleurs Peiresc dit « la Durance » — je lis dans la note 2 : « L'on dit tout court *Durance*, *Calavon*, *Lar* [2], *Lure*, en vertu d'une tradition qui remonte probablement aux temps lointains où les peuples prêtaient une âme et une personnalité aux fleuves et aux forêts. » Dans ces « temps lointains », il n'y avait pas d'article dans les idiomes de l'ancienne Gaule, et depuis qu'il existe dans notre langue on ne croit plus à « l'âme des fleuves ni des forêts [3] ». La suppression de l'article devant le mot Durance s'explique bien plus simplement ; c'est un fait purement grammatical. En écrivant « Durance » et non « la Durance », Peiresc, si ce n'est pas là un lapsus, n'a fait qu'imiter les écrivains du XVI[e] siècle, qui suppriment régulièrement l'article devant les noms propres [4]. M. Tamizey de Larroque, qui aime avant tout la vérité, comprendra que j'aie tenu à relever une théorie, dont il a eu tort, à mon sens, de se rendre solidaire [5].

Ch. J.

---

1. Peiresc parle encore de cette direction dans l'étude II, où il l'attribue par une erreur singulière, au Liban, encore que cette montagne coure du nord au sud.

2. *Lar* étant pour *l'Arc*, comme l'écrit toujours Peiresc, il n'y a point là de suppression d'aticle. Il faudrait donc p. 42, note 5, *Lar* et non « le Lar ».

3. Les Grecs, qui croyaient à la « personnalité » des sources et des arbres, n'en mettaient pas moins un article devant leur nom.

4. « Où Loire en flottant se ride ». Ronsard, Odes, I, 14.

5. M. T. de L. a accepté trop facilement l'étymologie *Mons Gaudii*, donnée par Mistral pour *Mount-Joio* ; *Mons Gaudii* n'aurait pu donner que *Mous Joi*.

Louis Delaporte : La philosophie de La Fontaine. In-12. Paris, A. Fontemoing, 1896.

C'est un bien gros mot que celui de *philosophie* quand on l'applique à La Fontaine, surtout lorsque, comme c'est ici le cas, chaque page que l'on écrit est pour conclure qu'il ne professa jamais à l'égard de Dieu, de l'âme, de la famille et de la société qu'une douce insouciance. Pas la moindre apparence d'un système philosophique quelconque en ses vers! Si un tel homme était philosophe, on trouverait difficilement sur terre quelqu'un qui ne le soit pas. Un jour, je le sais bien, on l'a vu prendre à parti Descartes en faveur de l'intelligence des animaux, mais, bien qu'en homme de bon sens qu'il était. il eût mille fois raison, les quelques arguments assez faibles et même assez saugrenus qu'il invoqua prouvent surabondamment son peu de vocation pour la dialectique. Tant et si bien que M. Delaporte se voit réduit à justifier son titre en expliquant que par *philosophie* il entend seulement, au sens vulgaire, « l'art de vivre en paix », et qu'à ce compte La Fontaine fut un philosophe au suprême degré : c'est jouer sur les mots et ce n'est certes pas ce que l'on veut dire quand on écrit que Spinoza ou Kant étaient des philosophes. Prenons-y bien garde, d'ailleurs, si La Fontaine était un philosophe, il ne serait plus naïf, et s'il n'était plus naïf, il perdrait la moitié de son charme comme homme et comme écrivain. Nous avons déjà un *La Fontaine économiste*, peut-être aurons-nous tout aussi bien un jour un La Fontaine astronome ou un La Fontaine mathématicien. Grâce pour le cher poète. — Cependant, bien que de pareils exercices littéraires ne soient pas à encourager, lorsqu'une dissertation se présente comme celle-ci, bien simple, sincère, sans prétentieux étalage d'érudition, visant si peu à la profondeur qu'elle ne suit même pas La Fontaine en ses poésies autres que les *Fables*, et nous disant elle-même en sa préface « on ne trouvera ici aucun aperçu tout à fait neuf », c'est le moins qu'on en loue la bonne grâce et l'aisance.

Raoul Rosières.

Aus den Briefen des Grafen Prokesch von Osten.... (1849-1855). Vienne, 1896, VI-472. In-8°.

C'est la correspondance (ou plutôt des extraits de la correspondance) du diplomate autrichien, publiés par son fils. La plus grande partie est formée par les lettres de Prokesch-Osten à sa femme et aux deux ministres Schwarzenberg et Buol; mais il s'y trouve un assez grand nombre de réponses de ses correspondants, surtout de Schwarzenberg. L'intérêt de cette publication est dans les détails sur la période de réaction de 1849 à 1855, en Prusse et en Autriche. Prokesch, conservateur ardent, était en relations avec les chefs de la réaction autrichienne, Schwarzen-

berg l'avait fait revenir d'Athènes et envoyer à Berlin en 1849 pour négocier une entente avec le gouvernement prussien contre la Révolution ; Prokesch y resta jusqu'à la fin de 1852 ; puis il fut envoyé à la Diète de Francfort.

L'éditeur déclare lui-même avoir fait des coupures, mais affirme n'avoir fait disparaître que des faits insignifiants ou purement personnels. Dans tous les cas, ce qu'il nous donne valait la peine d'être publié. Au milieu de détails intéressants seulement pour la biographie de Prokesch-Osten on y trouve — et en grand nombre — des renseignements sur la cour et le gouvernement de Prusse, sur l'impression produite par le coup d'État de Napoléon dans le monde diplomatique, sur les luttes entre le gouvernement autrichien et Bismarck, sur la question d'Orient, sur l'agitation catholique. La plupart de ces lettres sont confidentielles, et d'autant plus instructives.

L'éditeur a publié en appendice un petit mémoire rédigé par l'auteur en 1872, c'est un résumé des souvenirs de Prokesch-Osten dans la période de cette correspondance.

L'exécution typographique est admirable, presque trop belle.

Ch. Seignobos.

Festschrift des Lehrerkollegiums des koenigl. Gymnasiums zu Erfurt zur Feier der Einweihung des neuen Gymnasialgebaeudes am 3. Juli 1896. Erfurt, Bartholomaeus, 1896, 1 vol. in-8°.

Cette publication du corps enseignant du gymnase d'Erfurt, faite à l'occasion de l'inauguration solennelle des nouveaux bâtiments scolaires, contient une série de mémoires, forts courts pour la plupart et dont un certain nombre seulement rentrent dans le cadre de cette revue. Le travail le plus développé (il compte une cinquantaine de pages) est celui de M. Thiele sur la création du gymnase d'Erfurt en 1561 et sur l'histoire de ses premières années ; c'est une utile contribution à l'histoire des écoles allemandes, rédigée d'après les meilleures sources et qu'on lit avec fruit. M. Heinzelmann a donné une traduction et un commentaire de l'*Épître à Diognète*, d'après le texte du *Corpus apologetarum* d'Otto et Harnack, établi sur le manuscrit, aujourd'hui brûlé, de la bibliothèque de Strasbourg. M. Neithardt examine la part qui revient à Moïse Mendelssohn dans la rédaction des *Briefe die neueste Litteratur betreffend*, de 1757 à 1762, — part considérable puisqu'il faut porter en définitive plus d'un tiers des *Lettres* à son actif — et analyse les principaux de ces comptes rendus historiques, philosophiques et littéraires pour en tirer un jugement d'ensemble sur le célèbre philosophe israélite. Mentionnons encore en passant une traduction en vers de l'*Hymne à Cérès*, faite par M. Seelisch, et des notes latines sur quelques passages des *Phaenomena* de Germanicus, rédigées par M. Breysig,

et nous aurons épuisé ce qui, dans ce volume, en dehors des dissertations de mathématiques, de physique, etc., et d'une esquisse de l'histoire contemporaine de l'École (1870-1896), peut présenter quelque intérêt pour nos lecteurs.

R.

Publications of the American Academy of political and social science [1], Philadelphie, in-8°.

I

G. Simmel. **The problem of sociology**, 12 p.
A. J. Bentley. **Units of investigation in the social sciences**, 28 p.
G. Fiamingo. **Individual determinism and social science**, 14 p.
S. N. Patten. **Theory of social forces**, 151 p.
S. N. Patten. **Formulation of normal laws**, 23 p.
Lester Ward. **Principles of Sociology**, 31 p.

I. — La courte étude de M. Simmel est une traduction d'un travail publié en allemand en 1894; dans la manière très intelligente et un peu obscure qui lui est habituelle, l'auteur explique pourquoi on a tort d'étendre le mot *sociologie* à l'ensemble des sciences morales; on devrait, dit-il, réserver ce nom à l'étude abstraite des formes de société; elle consisterait à dégager des faits historiques par l'analyse ce qui constitue la fonction de socialisation.

II. — M. Fiamingo, italien, cherche à poser le problème du déterminisme sur le terrain de l'action individuelle ; puisque les phénomènes sociaux pris en masse (suicide, naissance, folie), sont déterminés, c'est que les individus eux-mêmes le sont par l'hérédité et le milieu (divisé en époque et pays). M. Fiamingo déploie un grand luxe de citations, souvent tirées d'auteurs très médiocres, qui ne rendent pas sa pensée très claire.

III. — Le travail de M. Bentley est au contraire remarquable par la force, la précision et l'originalité de la pensée. Il est consacré à la question qui domine la méthode de la sociologie. Quelle est l'*unité d'investigation* en science sociale? Ce n'est pas la société considérée comme organisme. M. Bentley est catégorique, il rejette les formules « âme sociale », « volonté de la société ». En fait, l'observation sociale ne fait

---

1. Je n'ai pas tenu pied à cette publication devenue très rapide depuis deux ans (le n° 147 a paru en mai 1895, le n° 188 en octobre 1896). Je me borne donc à analyser sommairement ceux des travaux qui ont un caractère de vulgarisation, et au lieu de suivre l'ordre de publication, je les réunis en groupes d'après la nature des sujets traités. I. Sociologie ; II. Politique américaine ; III. Politique européenne. Je réserve pour un prochain article les matières suivantes : Économie politique. — Finances. — Monnaie. — Chemins de fer.

connaître directement que des mouvements, c'est-à-dire des *actions ;* mais les actions ne sont intelligibles que par leurs motifs, c'est-à-dire par une interprétation psychologique, sans qu'il nous soit possible d'établir la relation entre les actes physiques et l'état physique du cerveau.

L'investigation doit donc porter sur deux classes de phénomènes : les phénomènes physiques, qui sont l'acteur et le milieu, — les phénomènes psychiques conscients, qui se divisent en *sujet* et *objet*, c'est-à-dire l'homme qui connaît et agit et le monde qu'il connaît et regarde comme cause de ses actes; ce monde se subdivise lui-même en milieu physique et autres hommes. En continuant l'analyse, on distingue trois façons d'agir, par impulsion, par coutume, par réflexion consciente. Mais il faut aussi tenir compte du nouveau milieu matériel créé artificiellement, et de la « masse de coutumes objectifiée » (État, Eglise. institutions) qu'on appelle structure sociale et qui, sur l'individu réfléchi, agissent comme des réalités. Ainsi les éléments psychiques à déterminer seront les impulsions, les coutumes, les calculs et le contenu de la connaissance divisée en monde physique, autres individus, formations sociales. Les problèmes formés par la combinaison de ces éléments sont les uns génétiques, les autres statiques Les changements sociaux doivent être expliqués par les esprits des individus; les problèmes statiques, même ceux que soulèvent les phénomènes économiques, ne se résolvent que par la connaissance de ces éléments psychiques (calcul, impulsion et coutume).

La science sociale ainsi comprise ne sera ni purement abstraite (ce qui serait la conception de Simmel), ni purement descriptive des produits sociaux ; elle sera « explicative par une synthèse des éléments sociaux qui ont leur fondement dernier en psychologie ». — Ces formules abstraites recouvrent une théorie de la méthode des sciences sociales, qui peut, je crois, être acceptée par les historiens.

IV. — La *Théorie des forces sociales* de M. Patten est un traité complet de philosophie sociale qui mériterait d'être analysé et discuté beaucoup plus longuement que je ne puis le faire ici. L'auteur, déjà célèbre en Amérique comme économiste, a voulu « redresser la philosophie sociale courante », à laquelle il reproche d'être dominée par les doctrines individualistes du XVIII^e^ siècle, et formuler une doctrine mieux adaptée au milieu nouveau où vit la société contemporaine.

Il commence par un chapitre sur l'*influence du milieu*, son action sur l'organisme, comme activant ou retardant l'évolution progressive, les conditions de la survie des individus ou des classes — C'est une application aux sociétés de la doctrine transformiste. Puis vient la *psychologie de la race ;* c'est la description du mécanisme mental, étudié par un procédé de psychologie analytique que je regrette de ne pouvoir exposer ici. M. Patten regarde l'esprit comme « une société d'unités conscientes organisées en un mécanisme pour des fins communes », un mécanisme devenu parfait par une longue évolution. Il reproche à la

psychologie du XVIIIe siècle de n'avoir tenu compte que du mécanisme sensoriel des idées et d'avoir négligé le mécanisme moteur des croyances et des idéaux. Sa théorie repose sur la différence entre les deux espèces de courants nerveux, les uns sensoriels, les autres moteurs, et l'opposition entre les deux mécanismes, le moteur qui sert en première ligne à éviter la douleur ; le sensoriel qui sert à atteindre le plaisir.

Le chapitre III, *Connaissance et croyance*, décrit l'action du milieu sur ces mécanismes, la formation de la connaissance et de la croyance. On y trouve formulée une théorie de la conviction. « La croyance est une tendance non réprimée à l'activité », les croyances ne sont pas créées par un processus logique, mais par une sorte de sélection ; elles représentent les conditions nécessaires au progrès de la race. Le raisonnement ne les crée pas, il ne fait que les détruire ou les fortifier. Le changement de milieu altère les croyances et les habitudes locales plus profondément que les croyances générales. Le chapitre IV, *A social commonwealth*, est un tableau idéal de la société sortie de l'ancien système d'économie reposant sur la tendance à éviter la peine pour entrer dans un système qui reposerait sur la recherche du plaisir. A « l'économie de la peine » correspondent une société, une moralité, une religion dont les fins sont négatives. Avec le changement de milieu qui laisse libre jeu aux pouvoirs sensoriels, commence un monde tout différent où la société sera unie par des liens économiques (division du travail, capital, harmonie de la consommation), des liens sociaux (idéaux esthétiques, moraux, religieux), — où l'antagonisme cessera entre les instincts individuels et l'autorité du gouvernement, où les institutions deviendront des moyens d'augmenter la production ou d'assurer la consommation ; — où la morale nationale et l'ascétisme religieux seront remplacés par une morale de progrès de l'espèce humaine (qui a été celle de la philosophie démocratique de la fin du XVIIIe siècle), sans crainte des ennemis ni de l'enfer ; — où la religion deviendra le culte de l'intelligence et de l'amour.

Le dernier chapitre décrit le *Progrès normal* par lequel l'évolution de l'humanité s'est opérée depuis la barbarie jusqu'à cette société idéale de l'avenir. — Elle a commencé par une « étape économique » où le besoin a développé l'intelligence, puis continué par une étape esthétique. La religion a subi un développement anormal, parce que l'homme ayant écrasé les animaux a réduit la religion à deux termes : fraternité entre hommes, paternité de Dieu. Puis l'humanité est entrée dans la grande transformation, l'affaire capitale de la vie n'a plus été d'éviter le danger extérieur, mais d'accroître le plaisir ; ce qui a transformé l'idéal, donné pour but à la religion la domination de la nature par l'intelligence et la foi à une humanité plus haute, pour but à la morale l'utilisation la meilleure du milieu par la solidarité sociale, la responsabilité sociale, l'immortalité sociale. Ici intervient une des idées les plus originales de cette philosophie, c'est que la lutte pour la vie, en réduisant le monde pensant

à la *seule* espèce humaine, a rendu impossible le développement social complet qui aurait exigé l'harmonie entre *plusieurs* espèces différentes ; le progrès social s'est rétréci jusqu'à se réduire au progrès humain, la science du progrès humain se réduit à l'étude de la race dominante. Ainsi privée de points de comparaison, elle ne peut s'élever au niveau de la biologie, elle ne peut devenir une science comparative. L'assimilation souvent proposée de la société à un organisme, qui serait admissible dans une société formée par la coopération de plusieurs espèces, ne peut s'appliquer à notre société purement humaine qui tend à devenir une espèce unique formée d'individus semblables tous mobiles et capables de tenir indifféremment toute place. M. P. met en garde contre les erreurs nées de l'étude des sociétés nouvelles aristocratiques (qui fait prendre les classes pour des parties d'un organisme) et des religions (qui fait admettre comme idéal la conservation des différentes races unies en un ensemble, tandis que le milieu général unique où vivent tous les habitants de la terre ne rend possible qu'un seul type supérieur). Tous les problèmes du progrès de la société humaine sont civiques, et les forces civiques consistent en trois éléments, coutumes, idéaux et instincts : les coutumes servent à réfréner les instincts agressifs ; les idéaux civiques, c'est-à-dire « démocratiques », sont les « éléments durables du progrès humain », ils opèrent en inspirant le désir de réaliser une société idéale ; les instincts civiques sont locaux, produits par un milieu spécial, ils prennent la forme de sentiments hostiles contre ce qui empêche de réaliser le *standard of life* local, ils éliminent, par le mécanisme de la survie, les types d'hommes non conformes à ce *standard* et modèlent les types survivants.

Cette théorie aboutit à des conclusions anti-démocratiques. Le progrès, dans la société humaine comme dans l'évolution animale, doit se faire par la survie des plus aptes. Or l'idéal démocratique tend à égaliser les avantages entre les forts qui produisent et les faibles qui consomment, il admet qu'on peut réaliser un paradis sur terre et que les pauvres n'en sont écartés que par l'oppression ; il empêche donc la suppression des moins bien adaptés. En outre, les villes, qui sont le centre du progrès, n'ont pas encore les instincts civiques appropriés à la nouvelle vie, à « l'économie du plaisir » ; il leur faudrait une « moralité du loisir » avec une sanction énergique de l'opinion, une forte solidarité qui déciderait à prendre des mesures générales et un plus grand développement des sentiments esthétiques.

Ainsi cette philosophie, si pleine de vues originales dans l'étude des phénomènes d'évolution, reste sous la dépendance de l'hypothèse transformiste de la survie des plus aptes. Il eût fallu prouver que cette hypothèse s'applique aux conditions de la société humaine; M. P. ne l'a pas fait. C'est évidemment le point faible de sa doctrine.

On n'a jamais analysé avec précision le phénomène de la sélection dans la société humaine (qui est certainement différente de la sélection

animale); c'est une des grandes lacunes de la science sociale ; M. Patten a l'esprit assez ferme pour qu'on puisse lui demander de la combler.

V. — La courte étude du même auteur sur les *Lois normales* est d'une vigueur de pensée exceptionnelle. C'est, en quelques pages, un tableau de l'évolution de toute la philosophie économique contemporaine. M. Patten commence par rappeler la doctrine fondamentale de la vieille économie politique anglaise (Bentham, Ricardo), c'est la théorie de l'homme normal et de l'unité de richesse. L'école autrichienne a adopté un point de départ tout autre, elle part de la notion des différences subjectives entre les hommes et de la théorie de l'utilité-limite ; elle s'occupe surtout des phénomènes de valeur sur le marché. L'école américaine a adopté la théorie autrichienne, mais en étudiant surtout les phénomènes plus généraux de valeur sociale, durée de travail, relation entre le coût et la dépense, rembpursement à longue échéance. Elle a été amenée ainsi à transporter dans ces problèmes la notion autrichienne de l'utilité-limite, sans tenir compte que cette notion est restreinte aux phénomènes du marché immédiat étudiés par les Autrichiens et ne s'applique plus aux phénomènes économiques de longue durée.

Dans une théorie de la prospérité, comme prétendent la faire les économistes américains, il faut comparer le niveau de vie du peuple et son idéal à différentes époques. On arrive ainsi à la notion d'un homme normal, conforme à l'idéal moyen des gens d'une époque. Cette notion est d'origine démocratique, elle est « le résultat de l'application des idéaux démocratiques de la race aux problèmes économiques ». Ce type, formé en faisant abstraction des défauts et des différences des individus, devient l'idéal auquel se rapporte la justice, car le citoyen ne réclame pour lui que les droits de l'homme normal. L'économiste, pour comparer différentes périodes, doit déterminer les motifs et les tendances de cet homme normal. Il peut alors formuler des *lois normales*, ce sont les idéaux communs à des millions d'individus. Les économistes américains qui veulent étudier les problèmes de la prospérité et du progrès devront donc s'affranchir de la théorie de l'utilité-limite et faire des théories aussi universelles que l'idéal démocratique.

Cependant à la théorie démocratique M. Patten propose une correction. L'égalité et un *standard* objectif s'appliquent bien aux individus qui ont les qualités normales et produisent leur part contributive, la justice leur suffit ; mais pour les individus inférieurs qui restent débiteurs de la société, il faut une règle subjective qui tienne compte de leur faiblesse, c'est l'équité qui doit corriger la rigidité de la justice par une conception plus générale.

VI. — Le travail de M. Ward est une analyse critique du manuel de Giddings, *Principles of sociology*. M. Ward n'admet pas la définition : « La sociologie est une science psychologique. » Il conteste le fondement donné par Giddings à la société, la « conscience d'espèce », c'est-à-dire la conscience d'être semblable aux autres membres de la

société. Il lui reproche surtout « l'absence de toute base scientifique », de s'être arrêté aux phénomènes au lieu de chercher les *lois*, c'est-à-dire d'étudier les forces, en particulier la force sociale. Pour la partie anthropologique, il pense que Giddings aurait pu tirer meilleur parti des observations faites sur les sauvages des États-Unis suivant une méthode scientifique que des récits de voyageurs compilés par H. Spencer. Il conclut que le livre devrait s'appeler, non *Principes* de sociologie, mais *Data*, car il n'est qu'une introduction à la science sociale.

II

J. W. Jenks. **Social basis of proportional representation**, 16 p.
E. J. James. **An early essay on proportional representation**, 20 p.
D. S. Remsen. **Fusion of political parties**, 18 p.
E. Dana Durand, **Political and municipal legisl. in 1895**, 15 p.
A. S. Hershey. **Recognition of Cuban belligerency**, 12 p.
E. J. James. **A review of Bryce's American Commonwealth**, 34 p

I. — M. Jenks se demande s'il y a lieu d'introduire aux États-Unis la représentation proportionnelle. Dans les démocraties, la majorité est censée diriger ; en fait, aux États-Unis, ce sont des minorités qui dominent ; la statistique des votes montre une proportion des partis dans les Chambres toute différente de la proportion dans le corps électoral. La Chambre élue en 1895 a 245 républicains, 104 démocrates, 7 populistes; d'après la proportion des votes, elle devrait avoir 171 républicains, 136 démocrates, 43 populistes, 6 prohibitionnistes. Les sectionnements troublent aussi les proportions. En outre, la minorité des riches s'assure indirectement la majorité; en tout pays, même aux États-Unis, les riches gouvernent, et dans leur intérêt, et « cette perversion des plus simples principes du gouvernement démocratique n'excite pas l'indignation ». Sous le nom de démocratie on a une oligarchie, on n'a pas le gouvernement du peuple. Mais pourrait-on se fier à la majorité réelle ? M. J. pense que les pauvres ont les deux qualités nécessaires à un citoyen, le sentiment des éléments de la prospérité nationale et l'aptitude à sacrifier ses intérêts personnels à ceux de l'ensemble. Et la meilleure éducation civique consiste à leur confier la direction de leurs intérêts. Il faut donc rendre la représentation exacte. — M. Jenks examine le système adopté en Suisse pour la représentation proportionnelle, répond aux objections et en indique les avantages (suppression de la tyrannie des partis organisés, des sectionnements arbitraires et de la corruption électorale).

II. — M. James publie, avec une introduction historique, un projet de représentation proportionnelle, présenté en 1844 à la société de philosophie de Philadelphie per Th. Gilpin ; ce projet, qui resta sans résultat, serait le plus ancien de ce genre.

III. — M. Remsen décrit le système suivi en Australie dans le cas

où l'élection n'a pas donné de majorité absolue, et qui permet de reporter les voix données aux candidats des faibles minorités sur les candidats à fortes minorités, de façon à rendre inutile le scrutin de ballotage. Il recommande cette institution aux États-Unis où suivant le vieil usage anglais, on en est resté à l'élection à la majorité relative (qui donne le pouvoir à des maires ou des gouverneurs élus par la minorité).

IV. — M. Dana Durand donne un résumé très instructif des réformes opérées par voie législative en matière d'institutions politiques et municipales dans les différents États dans le courant de 1894 et 1895 — conditions de suffrage (domicile, instruction) — mode de scrutin (scrutin secret, machines à voter) — mesures contre la corruption — désignation par les partis (quelques États règlent les élections dans l'intérieur même des partis) ;—durée des mandats et intervalles des sessions— administration des comtés — législation municipale — réforme des services municipaux — emprunts locaux — pouvoirs municipaux.

V. — M. Hershey établit, par la pratique du droit international et par la description de l'état actuel de Cuba, que les États-Unis ont le droit de reconnaître les insurgés de Cuba comme belligérants. Il ajoute que cette reconnaissance n'aurait pour les insurgés qu'un effet moral.

VI. — M. James relève dans le grand ouvrage de Bryce, — qu'il déclare d'ailleurs le meilleur de tous les livres de ce genre dans toutes les littératures du monde — cinq appréciations inexactes : 1° sur le partage des attributions entre le pouvoir fédéral et les États (Bryce étend trop le pouvoir fédéral) ; — 2° sur la responsabilité des fonctionnaires (il est inexact de représenter le Président comme responsable envers le peuple, non envers le Congrès ; c'est le contraire) ; — 3° le pouvoir judiciaire fédéral (Bryce le restreint à l'application des lois fédérales, tandis qu'une de ses fonctions essentielles est de faire appliquer les lois des États) ; — 4° les principes de l'interprétation de la Constitution (Bryce attribue à la Constitution un caractère cohérent qu'elle n'a pas, elle ne donne aucune solution pour les conflits de pouvoirs) ; — 5° l'autorité suprême en matière d'interprétation constitutionnelle. — M. James relève en outre quelques erreurs de fait.

III

R. Saleilles. Development of the present Constit. of France, 78 p.
G. A. Ruiz. Amendments to the Italian constitut., 27 p.
L. Wuarin. Recent polit. experiments in the Swiss Democr. 20 p.
C. Bornhak. Rudolf von Gneist, 17 p.

I. — L'exposé de l'histoire constitutionnelle de la France depuis 1875 écrit par M. Saleilles pour les Américains est clair, bien ordonné et très exact. Il ne dépare pas l'excellente collection où il a eu l'honneur d'être admis. L'auteur, quoique juriste, a appliqué une méthode histo-

rique à l'étude de l'évolution de la constitution française. Le juriste ne se retrouve que dans les formules employées pour désigner les usages constitutionnels.

Les questions traitées sont : 1° l'organisation du pouvoir constituant qui, contrairement à la tradition française, a été enlevé au peuple et concentré dans les Chambres et la forme de la Constitution française qui, n'étant plus écrite, « continue à se développer... sous l'influence de la vie sociale », et « rentre dans le domaine de l'évolution historique » ; — 2° l'évolution du suffrage résultant des lois adoptées depuis 1875, unification du suffrage législatif et municipal (1884), restriction du suffrage par la loi des candidatures multiples, loi en opposition avec tous les principes de l'école démocratique ; — 3° l'évolution du Sénat, par la revision de 1884 (unification de recrutement, modification du corps électoral, inéligibilité), 4° l'évolution de l'opinion politique, accroissement d'autorité de la Chambre, dépendance croissante des ministres, diminution de l'autorité du Président, affaiblissement de la doctrine d'une assemblée unique, affaiblissement des partis monarchiques.

M. S. s'est donné le plaisir de terminer par quelques pages où il exprime ses craintes, ses espérances, ses admirations et ses antipathies personnelles. Ce serait un divertissement innocent s'il avait pris soin de distinguer nettement cette confession de foi de la partie objective de son étude. Mais, comme il a négligé cette précaution, il risque d'égarer le public des États-Unis sur l'état réel de l'opinion publique en France. Je crois donc rendre service aux lecteurs américains en les avertissant que la doctrine de ce travail, catholique, libéral, anti-démocratique, hostile au pouvoir de la Chambre, n'est en France admise que par une minorité, très fortement représentée, il est vrai, dans le monde doctrinal des corps savants et des revues, mais sans action sur les électeurs et, par conséquent, sur l'évolution réelle de la vie politique. Je les engage donc à considérer comme de simples impressions personnelles ou du moins comme des appréciations discutables, les assertions suivantes : que depuis 1889 « le Sénat a repris plus d'importance aux yeux du parti républicain », — que « le boulangisme s'explique par le besoin d'un pouvoir fort et d'une volonté de la part du gouvernement » (le boulangisme était une coalition de conservateurs catholiques hostiles à la République et de radicaux mécontents non de la faiblesse du Parlement mais de son inertie) », que « le système parlementaire modifié par division en menus partis aboutit... à l'absence de toute direction politique », — que « l'idée que le Parlement peut gouverner tombe de plus en plus en discrédit » et que le régime parlementaire français évolue vers une diminution de l'action du Parlement en raison de cette maxime « qu'il appartient au gouvernement de gouverner et que le Parlement n'est pas le gouvernement », qu'il « faut un chef du gouvernement soutenu par une majorité disciplinée », en d'autres termes que les représentants élus doivent laisser la direction aux fonctionnaires — que l'auto-

rité politique du Président de la République s'accroîtra et que « la république française dans l'avenir présentera... une combinaison de l'autorité personnelle confiée au chef de l'État avec l'influence d'un gouvernement parlementaire » [1].

Les assertions opposées ne seraient peut-être pas plus vraies, mais *certainement* elles ne le seraient pas moins ; et elles seraient beaucoup plus conformes à l'évolution démocratique des électeurs français depuis quelques années.

II. — M. Ruiz, professeur à Naples, expose les transformations de la constitution italienne depuis le Statut de 1848. Établie sous forme d'une constitution promulguée, elle s'est développée par additions et interprétations législatives, sans intervention d'un pouvoir constituant. Elle « consiste en un organisme de loi groupé autour d'un noyau primitif qui est le Statut » de 1848. M. Ruiz cite les déclarations pour et contre le droit du Parlement à modifier la Constitution. Il montre que les changements en Italie ont porté non sur les principes des droits et des libertés, mais sur le mécanisme des institutions.

III.—L'expérience politique en Suisse que décrit M. Wuarin, c'est la représentation proportionnelle. Après avoir décrit le referendum et l'initiative, il raconte l'histoire « de la troisième conquête décisive de la démocratie en Suisse, la représentation proportionnelle ». Recommandée depuis 1864 par une société doctrinale fondée à Genève, elle n'a passé dans la pratique qu'après les troubles du Tessin en 1891 et comme remède au sectionnement arbitraire [2]. Elle a été adoptée bientôt par trois autres cantons et on demande de l'introduire dans le gouvernement fédéral. M. Wuarin décrit, comme le procédé le plus satisfaisant, celui du canton de Genève ; il suppose le scrutin de liste ; chaque parti a droit à un chiffre d'élus proportionnel au chiffre de ses votants.

IV. — La biographie de Gneist par Bornhak a paru dans l'*Archiv für öffentliches Recht*. C'est une exposition critique de la doctrine de Gneist sur le *self government*.

Ch. SEIGNOBOS.

---

1. L'auteur se fonde sur cette proposition doctrinale : « On ne peut attendre aucun progrès là où il n'y a pas de volonté déterminante. » L'histoire des progrès politiques aux États-Unis indiquerait presque le contraire, la plupart des progrès s'y sont faits par des compromis.

2. Je ne puis m'empêcher de remarquer que le sectionnement tendencieux (*le gerrymander* des Américains), bien que pratiqué en France dans la politique locale, paraît inconnu des théoriciens français, y compris les admirateurs de la représentation proportionnelle.

BULLETIN

M. E. Callegari, qui prépare un travail d'ensemble sur Alexandre Sévère, sa cour et son temps, et qui a déjà publié (Padoue, 1895) une étude sur les sources de ce règne, cherche, dans une « Note chronologique » (*Nota chronologica, quando abbia cominciato a regnare Alessandro Severo.* Padoue, 1896, in-8°, 28 p.), à résoudre une question de date fort embrouillée, comme l'histoire impériale du IIIe siècle en offre un si grand nombre. Il arrive à cette conclusion que Alexandre Sévère a dû être proclamé auguste le 11 mars 222. D'après cette dissertation, ceci résulte d'abord de la durée du règne d'Élagabal, telle qu'elle est donnée par Dion Cassius, puis de la durée du règne même de son successeur, que M. C. fait mourir le 18 ou le 19 mars 235, et enfin de la durée du règne de Maximin, dont il place la mort au milieu de juin 238. Ces différentes données chronologiques étaient jusqu'ici le plus ordinairement admises ; ce sont celles que Duruy adopte dans son *Histoire des Romains*. La *Note* de M. Callegari fortifie les raisons que l'on avait déjà pour les accepter. — G. L.-G.

— M. Coloman Thaly vient de publier, dans les *Monumenta Hungariae historica*, la suite de la correspondance d'Emerich Thoekoely entre 1691 et 1692 (*Thoekoely Imre fejedelem 1691-1692-iki leveleskœnyve*, Budapest, Académie, 399 p.). Thoekoeli, le roi des « Kurucz » comme on l'a appelé, est un des grands heros de l'indépendance magyare. Il a tenu souvent en échec les armées autrichiennes et il fut même pendant quelques mois prince de Transylvanie. Il a rédigé ses mémoires au jour le jour avec le plus grand soin, et il ne cessait de faire copier sa correspondance qui était considérable. Dans le bonheur, comme dans le malheur il n'oubliait pas ses chers « papiers ». Interné en Bithynie, il mourut à Izmid en 1705 ; mais, grâce au comte Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople, François II Rakoczy, dont la mère Hélène Zrinyi avait épousé Thoekoeli en secondes noces, fit transporter tous les documents en Hongrie (1708). Beaucoup ont été perdus depuis. Toutefois il reste encore bon nombre de journaux, dont cinq volumes ont déjà été publiés par MM. Nagy, Torma et Thaly dans les *Monumenta*. Le sixième volume qui vient de paraître, contient la correspondance de Thoekoeli après sa chute. Le texte a été découvert dans les archives de la famille Jeszenak à Presbourg et se trouve actuellement au Musée national de Budapest, qui devient peu à peu le dépôt des archives des familles hongroises. Les 623 lettres que l'ouvrage contient vont du 23 mars 1691 au 28 décembre 1692. Quoique déchu, Thœkœly était encore un homme avec lequel il fallait compter. La cour de France avait toujours un diplomate accrédité auprès de lui, la Porte ottomane le consultait fréquemment, et il était en relations avec la noblesse polonaise, le woiwode de la Moldavie et le khan tartare. La cour de Vienne lui fit même des avances, car le général autrichien Heissler qu'il échangea plus tard contre sa femme Hélène Zrinyi, retenue à Vienne, était son prisonnier. Les lettres sont pour la plupart en magyar, quelques-unes seulement en latin ; ce qui prouve de nouveau que la Transylvanie était le foyer de la culture magyare à une époque où, dans la Hongrie proprement dite, on ne correspondait qu'en langue latine. Les lettres qui peuvent intéresser l'histoire des relations extérieures de la France sont : n° 247, au ministre français, datée d'Andrinople ; n° 248, au chargé d'affaires de France en Pologne ; n° 337, au roi de France, au nom d'Hélène Zrinyi ; n° 350 à

Béthune, ambassadeur de France en Pologne; n° 399, au secrétaire de l'ambassade française à Constantinople. Un index complet des six volumes sera publié ultérieurement. — J. K.

— M. Joseph Thury continue la série des *Monumenta* concernant la domination turque en Hongrie. Chargé de la traduction des historiens ottomans qui racontent les guerres contre la Hongrie, il nous donne aujourd'hui le deuxième volume, sous le titre : *Historiens turcs, II, 1521-1566* (*Toeroek toerténetirok, 426 p.*). Ce volume contient la traduction hongroise, avec notes, des écrivains suivants : 1° Lufti pacha (*Histoire de la maison d'Osman*), qui était beau-frère de Soliman et a pris part aux batailles qu'il raconte, entre autres à celle de Mohacs dont le récit, très poétique d'ailleurs, évoque pour la Hongrie de tristes souvenirs; la traduction est faite sur un manuscrit de la Bibliothèque de Vienne (Hist. Osm. 17 a. b. c.) et donne des détails intéressants sur les événements qui se sont passés entre 1521 et 1522; 2° Ferdi (*Histoire du sultan législateur Soliman*) a vécu également sous le règne de Soliman; deux exemplaires incomplets de son histoire se trouvent à Vienne; la traduction est faite sur le manuscrit 42 a; 3° Dselalzade Mustafa, « le plus grand historien du plus grand des sultans », qui se place à coté de Kemalpasazade et Szead-Eddin. Le manuscrit également conservé à Vienne (n° 41) donne les événements de 1520 à 1555; 4° Szinan Csausz, *Histoire de l'Expédition de 1543;* 5° Kâtib Mohammed, *Récit des événements de guerre de 1521 à 1578*. M. Thury ajoute en appendice quelques documents turcs relatifs à cette époque et des extraits du *Memorandum* de Kocsi beg écrit sous le règne de Murad IV. François Ier, roi de France, figure à deux reprises dans ces histoires sous le nom de Francsisko « qui gouverne avec grande puissance, a de nombreux trésors et dont les villes, villages et châteaux sont innombrables, car il gouverne sur plusieurs pays ». Souvent on trouve des poésies intercalées dans le récit. L'index très détaillé facilite les recherches. — J. K.

— La série des *Monumenta Hungariae juridico-historica*, autrement dit *Corpus statutorum*, vient de s'enrichir du quatrième volume. Cette série est due à la collaboration de MM. A. Kolosvari et Clément Ovari, professeurs à l'Université de Clausembourg (*Statuta et Articuli municipiorum Hungariae Cis-Danubianorum*, LXXXIII-916 pp., in-8). Ces deux savants parcourent les archives de tous les Comitats et reconstituent par leur recueil l'ancienne vie juridique de la Hongrie. Les districts de la Tisza sont déjà dépouillés et nous avons maintenant les statuts des comitats Arva, Bars, Bacs-Bodrog, Esztergom, Hont, Liptó, Nograd, Nyitra, Pest-Pilis, Pozsony, Trencsén, Turocz et Zolyom, de 1559-1795. La plupart des textes sont en latin, les autres en hongrois. L'index de 83 pages, admirablement fait, contient les divisions suivantes : droit privé, droit pénal, procès, administration, affaires des nationalités, guerre, impôts et finances, église et école, industrie et commerce, noms propres. — J. K.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — **18 janvier** — **1897**

Musées de Berlin, Manuscrits grecs, coptes et arabes. — Cornill, Introduction à l'ancien Testament. — Holtzmann, Manuel de théolqgie, V et VI. — Schwartzkopff, La révélation de Jésus. — Teichmann, L'eschatologie de saint Paul. — Franklin, Les influences épiques dans Eschyle. — Furtwaengler, Copies de statues ; Intermezzi. — Bussemaker, La scission des provinces wallones. — Loserth, La pacification de Styrie. — Zwiedineck, Les archives des Würmbrand de Steyersberg. — Brunetière, La moralité de la doctrine évolutive. — *Bulletin :* Les poésies de Bacchylidès ; Breymann, La littérature phonétique ; Cartier et Chenevière, Du Moulin ; Haas, L'influence du système d'Epicure sur la philosophie des XVI^e^ et XVII^e^ siècles ; Rainer, L'éthique de Malebranche ; Szilady, Les poètes hongrois ; Komaromy, La formation du Comitat d'Ugocsa ; Bulletin de l'Académie hongroise ; Birch-Reichenwald Aars, L'autonomie de la morale ; Mantovani, Psychologie physiologique : — Académie des inscriptions.

Ægyptische Urkunden aus den kœniglichen Museen zu Berlin ; Griechische Urkunden, t. I, liv. IV-XII. t. II, liv. I-IX, in 4° et 1-288, p. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1894-1896.

J'ai annoncé en son temps les premières livraisons de ce recueil de documents, le plus précieux qu'on ait publié en ce genre au cours des dernières années ; il faut maintenant noter au passage l'apparition des livraisons qui terminent le premier vqlume et commencent le second. L'ouvrage est des mieux conçu, et l'exécution en est aussi louable que la conception. Les auteurs, Wilcken, Krebs, Viereck, ont continué de nous donner des transcriptions soignées et consciencieuses de tous ces documents difficiles : leur compétence bien connue nous permet de les employer en toute sécurité pour les besoins de nos études, et la minutie avec laquelle ils ont indiqué les lectures douteuses et rejeté en note leurs conjectures les plus vraisemblables nous est un garant que le texte qu'ils ont donné est entièrement authentique. Un pareil travail échappe par sa nature même à l'analyse : rien que la table des pièces qu'il contient dépasserait la longueur d'un article ordinaire. Il faut se borner à constater qu'il est excellent, en recommander l'usage à tous ceux qu'intéresse l'histoire des institutions antiques ou plus spécialement l'administration de l'Égypte aux temps gréco-romains, puis remercier sincèrement les auteurs du service qu'ils nous rendent.

H. G.

Ægyptische Urkunden aus den kœniglichen Museen zu Berlin : Koptische und Arabische Urkunden, T. I, fasc. I, p. 1, in-4 p. 1-32, Berlin, 1895, Weidmannsche Buchhandlung. — Prix 2 m 40 pf. la livraison.

La direction générale des Musées de Berlin a commencé la publication des manuscrits coptes sur le même plan que celle des manuscrits grecs qui se poursuit depuis 1892. Le premier fascicule paru est tout entier l'œuvre de M. Erman. La plupart des textes sont des formules magiques ou des amulettes, et les plus curieux ont été étudiés déjà dans la *Zeitschrift für Ægyptische Sprache* par Erman lui-même (1895, t. XXXIII, p. 41-46, 48-51) ou par Stern (1878, p. 50; 1885, p. 42). Ils ont pour objet de guérir diverses maladies ou d'assurer au magicien certaines qualités par la vertu du Christ, de la Vierge et des saints, quelquefois par celle de divinités païennes empruntées aux religions pharaoniques; dans l'un d'eux figurent des personnages à noms alphabétiques où l'on peut reconnaître les vieillards de l'Apocalypse, dont le rôle s'est développé si fort dans le christianisme égyptien (*Pap. 8330*, p. 16, nº 17). La langue en est curieuse et certaines pièces écrites en dialecte du Fayoum mériteraient d'être examinées de près.

M. Erman a autographié lui même les planches, et cela seul nous est une garantie de correction : l'écriture se lit aisément, et l'ensemble de la publication est d'une netteté accomplie.

G. Maspero.

Ægyptische Urkunden aus den kœniglichen Museen zu Berlin : Arabische Urkunden, t. I, fasc. I. p. 1-32, in-4. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1896.

La série des documents arabes du Musée de Berlin provient presque entière des mêmes localités que les séries grecques et coptes : elle en est la suite historique. Elle renferme comme elles un mélange de pièces officielles et privées, lettres, quittances, contrats, comptes, registre d'impôts, formules magiques : c'est, sous une langue nouvelle et dans des temps plus rapprochés de nous le même fonds d'idées, de mœurs, de pratiques judiciaires et administratives. Les plus anciennes pièces remontent au IIe siècle de l'Hégire et nous montrent la langue arabe pleinement naturalisée en Égypte, le plus grand nombre date du troisième et du quatrième. M. L. Abel, qui a déjà autographié tant de textes assyriens, s'est chargé de reproduire les textes arabes, et il s'est fort bien tiré de cette tâche délicate. Il donne les pièces d'abord en un fac-simile cursif, puis en transcription courante : un erratum sur la couverture indique provisoirement quelques-unes des petites fautes qui lui sont échappées dans la transcription.

M. A. S.

Einleitung in das Alte Testament von C. H. Cornill. Vierte Auflage. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1896. In-8, xvi-359 pages.

Lehrbuch der neutestamentlichen Theologie, von H. J. Holtzmann. Fünfte und sechste Lieferung. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1896, In-8, pp. 145-288, 241-288.

Die Gottesoffenbarung in Jesu Christo, von Dr P. Schwartzkopff. Giessen, Ricker, 1896. In-8, 199 pages.

Die paulinischen Vorstellungen von Auferstehung und Gericht, von E. Teichmann, Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1896, In-8, vi-125 pages.

I. — Cette nouvelle édition du savant ouvrage publié par M. Cornill, indépendamment des additions particulières qui ont été faites au texte des précédentes, contient un chapitre nouveau, concernant les apocryphes (deutérocanoniques) et les pseudépigraphes de l'Ancien Testament. Les différents chapitres ont été pourvus d'indications bibliographiques qui ne prétendent pas être complètes, mais se réfèrent aux publications les plus importantes. L'auteur déclare qu'il a fait effort pour être aussi *objectif* que possible : il ne semble pas néanmoins avoir été trop profondément ému du reproche de *subjectivisme* qui lui a été adressé de divers côtés, et il a eu raison de ne pas s'en émouvoir. Son livre donne une idée juste de l'état présent de la critique sur les sujets qui y sont traités, et atteste en même temps un effort méritoire pour améliorer ou rectifier les conclusions déjà proposées.

Certains problèmes sont tranchés beaucoup trop promptement et absolument, par exemple l'origine de *Gen.* xiv (histoire de Codorlaomor et de Melkisédek), où M. C. ne veut voir qu'un *midrash* d'époque très récente. La rédaction définitive de l'histoire n'est certainement pas ancienne, mais on discerne assez facilement, sous les additions et les retouches modernes, des éléments consistants. Certains critiques trouvent tout naturel qu'un juif du ve ou du vie siècle avant notre ère ait exhumé des documents babyloniens Codorlaomor et Hammurabi (Amraphel), à seule fin de relever le prestige d'Abraham. La chose n'est déjà pas si simple, et nous ne sommes plus au temps où l'on pouvait soutenir qu'une expédition élameto-chaldéenne en Palestine, vers le xxiie siècle avant Jésus-Christ, était impossible à concevoir. Il est assurément fort spirituel de dire que le chapitre xiv de la *Genèse* est sans père ni mère, tout comme un de ses personnages, Melkisédek; mais n'est-ce pas avouer malgré soi qu'on n'y comprend rien ? Ce chapitre doit avoir une histoire assez compliquée, impossible peut-être à reconstituer. Certaines particularités le rattacheraient au document élohiste (E). Après avoir écarté arbitrairement Codorlaomor, on veut que la rencontre de Melkisédek avec Abraham ait été imaginée pour autoriser le paiement de la dîme au temple. D'où vient donc que l'auteur s'est abstenu de conduire le patriarche sur la colline du temple et l'arrête en un endroit qui n'avait pas la même signification religieuse dans le souvenir traditionnel? Il y aurait une hypothèse bien tentante pour un critique un peu hardi : ce serait de dire que la vallée du Roi (*Mélek*), ou s'arrête

Abraham est la vallée de Hinnom, où l'on offrit plus tard des sacrifices à Moloch; que c'était un lieu sacré qui ne fut pris en abomination qu'au temps des prophètes; que le document élohiste commençait justement (ainsi que l'a entrevu Dillmann) par l'histoire de Codorlaomor, où intervenait « Abraham l'Hébreu »; qu'il conduisait Abraham au plus ancien sanctuaire de Jérusalem, de préférence au temple; que cette circonstance effraya les compilateurs de l'histoire sainte; que le récit, peut-être écarté d'abord du recueil sacré, y rentra ensuite, après avoir été bien amendé. Ce serait un château de cartes. Mais tout vaut mieux que la solution étroite et brutale adoptée par M. Cornill, à la suite de Wellhausen.

II. — Le chapitre où M. Holtzmann analyse la prédication de Jésus réalise tout ce qu'on pouvait attendre de l'éminent critique. On voudrait résumer ici cette magistrale étude autrement qu'en en marquant les principales subdivisions : Dieu et l'homme; le royaume de Dieu; la conscience messianiqne de Jésus. Il est à remarquer que M. H. admet en substance l'exactitude du sens que l'Église romaine attribue à *Matth.* xvi, 17-19 : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église » etc.; mais il conteste l'authenticité des paroles évangéliques, en alléguant que l'idée de l'Église est en contradiction avec celle du royaume des cieux annoncé par Jésus. Mais est-il bien sûr que le mot « Église » ait dans ce passage un sens aussi exclusif? M. H. se moque un peu des gens qui croient trouver le salut dans les coupures et qui font emprunter *Matth.* xvi, 17-18, à l'Évangile primitif, en regardant le v. 19 comme une addition de l'évangéliste. Que le critique réservé qui n'a jamais fait de coupure dans un texte biblique, leur jette la première pierre! Il est bien vrai que le fragment évangélique dont il s'agit a tout l'air d'une enclave dans le récit parallèle de saint Marc: mais cela ne prouve pas que la pièce rapportée soit sans rapport avec l'Évangile primitif.

Dans la seconde partie du fascicule, M. Holtzmann analyse les particularités doctrinales de l'Épître aux Éphésiens, des Épîtres pastorales, et commence l'examen de l'Épître aux Hébreux.

III. — L'œuvre de M. Schwartzkopff est à la fois théologique et critique. C'est une dissertation sur la science du Christ, d'après les données des Évangiles. Les théologiens la liront sans doute avec plus d'intérêt que les critiques. Car la plupart de ceux-ci, quand ils traitent de l'enseignement de Jésus, font un simple tableau analytique de sa pensée, comme ils croient la comprendre, tandis que M. S. se met au point de vue théologique et psychologique de la révélation de Dieu ou Jésus, et des limites de cette révélation, c'est-à-dire de l'influence exercée sur l'enseignement de Jésus par la théologie de son temps. Mais bien qu'il veuille être et qu'il soit un théologien méthodique, on dirait presque scolastique, M. Schwartzkopff ne laisse pas d'être un critique fort exact. Il se rencontre souvent avec M. Holtzmann, dont les conclusions purement scientifiques se trouvent ainsi encadrées, sans s'y attendre,

par une théorie dogmatique. L'exposition est un peu sèche, mais d'une parfaite clarté.

IV. — M. Teichmann n'a pas craint d'aborder après M. Holtzmann l'eschatologie de saint Paul. Il a poussé plus avant, peut-être un peu plus subtilement, sur certains points, l'examen des idées qui ont été successivement émises par l'Apôtre. En un endroit, il paraît avoir lu entre les lignes de la première épître aux Corinthiens (xv, 22-28) une opinion qui n'y est pas exprimée : saint Paul, en annonçant que la mort serait définitivement vaincue par le Christ dans son dernier avènement, aurait prédit que les pécheurs se convertiraient alors, pour que la rédemption soit complète ; il n'y aurait plus de jugement. Cela se déduit, assure M. Teichmann, des principes de saint Paul. Et comment savons-nous que saint Paul a tiré cette conclusion, puisqu'il n'en dit rien et qu'il la contredit plutôt ailleurs? On lira surtout avec profit le chapitre concernant la résurrection (p. 33-75).

J. S.

Traces of epic influence in the tragedies of Aeschylus. A dissertation presented to the Faculty of Bryn Mawr College for the degree of doctor of philosophy, by Susan Braley Franklin. Baltimore, 1895. Un vol. in-8° de 81 p.

Eschyle disait que ses tragédies n'étaient que les reliefs des grands festins d'Homère. Cette parole du poète tragique ne signifie pas seulement qu'il reconnaissait avoir pris dans Homère un bon nombre des sujets qu'il a traités, ce que nous montrent les fragments des pièces perdues ; elle indique aussi qu'il s'est plu à imiter le style de l'épopée. C'est cette imitation de la langue épique par Eschyle qui fait le sujet de la présente dissertation. M. F a relevé avec soin toutes les formes ioniques qui se trouvent dans ce poète ; il les a classées avec ordre ; il omet peu de chose. Mais cela est-il vraiment suffisant? D'abord une conclusion manque. Quel est le véritable caractère de cette imitation? En quoi Eschyle se distingue-t-il sur ce point de Sophocle et d'Euripide ? Eux aussi sont remplis de formes ioniques. Entre eux et Eschyle ne peut-on pas noter des différences et des ressemblances? Nous prenons comme exemple un mot que nous nous étonnons de ne pas trouver dans les listes dressées par M. F., la préposition ἕνεκα. La forme que l'on rencontre le plus souvent non seulement chez les tragiques, mais aussi chez les prosateurs attiques, est οὕνεκα. Dindorf, dans le Thesaurus et dans le Lexique d'Eschyle, dit qu'aucun auteur attique n'a employé la forme εἵνεκα ; elle se trouve cependant dans les inscriptions métriques attiques à partir du milieu du v^e^ siècle (voir Meisterhans, *Grammatik der attischen Inschriften*, 2^e^ éd., p. 176) ; elle est enfin donnée par les manuscrits d'Eschyle, *Prométhée*, 361 ; *Suppliantes*, 194 ; par ceux d'Aristophane, *Plutus*, 329 ; l'emploi de cette forme est attestée, pour Platon et

Démosthène, par Thomas Magister. De plus, Eschyle a employé, au moins deux fois, la forme ἕνεκα (Agamemnon, 791 ; Fragment 181 Nauck). Aucune de ces deux formes ne se trouve chez Sophocle qui emploie exclusivement οὕνεκα. Il nous semble qu'il aurait été utile de dresser une liste d'exemples analogues, en indiquant l'emploi de telle ou telle forme chez Eschyle ou chez ses rivaux ; on serait arrivé ainsi à faire connaître plus clairement le caractère de cette imitation des formes ioniques par le grand tragique.

Albert MARTIN.

Adolf FURTWAENGLER. **Ueber Statuenkopien im Alterthum.** Erster Theil. Extrait des *Abhandlungen der k. bayer. Akademie der Wissenschaften*, I Cl. XX Bd., III Abth. Munich, Roth, 1896. In-4°, 64 p. et 12 planches.

Adolf FURTWAENGLER. **Intermezzi.** Kunstgeschichtliche Studien. Leipzig et Berlin, Giesecke et Devrient, 1896. In-4°, 92 p. et 4 planches.

L'auteur des *Meisterwerke* se retrouve tout entier dans ces deux ouvrages, publiés à quelques semaines d'intervalle, avec les qualités et les défauts qui l'ont rendu célèbre, non pas atténués — mais exaltés. C'est toujours, c'est plus que jamais, une érudition immense, une ingéniosité déconcertante, une vivacité et une fraîcheur de style qui valent mieux que l'élégance, mais ne l'excluent pas. C'est aussi une fureur d'affirmation, une intempérance d'hypothèses, une intolérance blessante à l'endroit des idées que M. Furtwaengler ne partage pas. Les personnes ne sont pas plus ménagées que les opinions. Cette fois, la *tête de turc* est ce pauvre M. Kekulé, l'un des directeurs du Musée de Berlin, qui revient dix fois sur la sellette, pour s'entendre faire la leçon comme à un écolier. Pourquoi tant d'acharnement? La faiblesse des publications de M. Kekulé devait désarmer M. Furtwaengler. Mais voilà : l'administrateur berlinois s'est permis de censurer les *Meisterwerke* dans les *Gött. gel Anzeigen,* de reprocher, par exemple, à l'auteur d'avoir fait de Callimaque « un pot où l'on peut fourrer tout ce qui gêne ». *Inde irae ;* mais comment M. Furtwaengler ne voit-il pas qu'il se fait tort en mêlant ainsi à ses découvertes, à ses idées justes ou brillantes, l'expression de rancunes personnelles? Ce n'est pas la première fois qu'on en est choqué Tout récemment, dans la *Philologische Wochenschrift,* M. F. n'a-t-il pas déclaré M. Jamot indigne d'écrire dans les *Monuments Piot* (qui lui doivent tant), simplement parce que ledit M. Jamot, dans deux autres recueils, avait porté des coups sérieux à la théorie de M. F. sur l'*Athéna Lemnia*? Il faut s'habituer, quand on lit M. Furtwaengler, quand on vit dans l'intimité de ses ouvrages, à ce singulier mélange de grandeur et de petitesse. Mais, après tout, l'essentiel est d'apprendre, et l'on s'instruit toujours avec cet homme supérieur, même lorsqu'on ne peut suivre l'hippo-

griffe qui l'emporte, ou qu'on n'approuve pas tous ses procédés. Laissons donc de côté les questions irritantes — le chapitre des *Intermezzi* sur la tiare de Saitapherne ne donne que trop la tentation d'y insister — pour faire connaître la substance des deux nouveaux ouvrages dont M. F. vient de doter l'archéologie.

Nous commençons par les *Statuenkopien*.

I. — On a beaucoup trop souvent confondu, en matière de statuaire antique, les imitations et les copies. De tout temps, les sculpteurs ont imité; mais, suivant M. Furtwaengler, ils n'ont commencé à copier exactement (en se servant de moulages) qu'au 1er siècle avant J.-C. Les copies pergaméniennes (comme la *Héra* et l'*Athéna*), d'après des originaux de l'époque de Phidias, sont très libres. Le patron des copistes fidèles fut Pasitélès, Quant aux œuvres dites archaïsantes, les unes appartiennent à Callimaque et à son école, c'est-à-dire à la fin du ve siècle, et ne sont que des œuvres maniérées, inspirées par le conservatisme religieux; les autres sont des copies exactes des précédentes, dues à Pasitélès et à ceux qui l'ont suivi. En bronze, même à l'époque de l'Empire, il n'y a pour ainsi dire pas de copies, mais des imitations libres; en terre cuite, les figurines asiatiques qui reproduisent exactement des motifs de la sculpture ne sont pas antérieures au 1er siècle avant J.-C. Telle est la substance du mémoire de M. F. *Ueber Statuenkopien*. Le rôle assigné par lui à Pasitélès est très contestable. M. F. est « certain » (*gewiss*) que cet artiste fit exécuter des moulages d'après les statues célèbres, conservées dans des lieux publics ou dans des temples. Mais, d'abord, aucun texte ne présente Pasitélès comme un copiste et, en second lieu, il n'est pas admissible que l'on ait permis de mouler des statues de marbre, au risque d'en altérer les couleurs. Aujourd'hui même, les directions des Musées d'Athènes et de Constantinople refusent, avec raison, de laisser mouler les Κόραι de l'Acropole et les sarcophages de Sidon. La présence de *puntelli* prouve l'emploi d'un modèle en terre glaise, non pas nécessairement celle d'un moulage en plâtre. Le texte célèbre de Lucien (*Jup. trag.*, 34) concerne une statue de bronze; rien ne prouve qu'on eût l'habitude d'en mouler d'autres.

II. — Ayant récemment fait une tournée archéologique en Angleterre, M. F. a pu visiter quelques-unes des grandes collections privées et rectifier, sur certains points, l'excellent catalogue d'ensemble de M. Michaelis. Il a aussi publié en phototypie, pour la première fois, plusieurs œuvres dont on ne connaissait jusqu'à présent que de méchantes gravures anglaises ou les dessins de Brotherton faits pour Clarac (Zeus et Athéna d'Ince Blundell, Dionysos, Aphrodite et Athéna de Woburn Abbey, etc.). Signalons, en passant, quelques vues personnelles. L'original du Zeus d'Ince remonte à Céphisodote l'Ancien (p. 28); la jeune fille d'Ince (Clarac, 593, 1290) est une hierodule libyenne de Zeus Ammon (p. 34); le Thésée d'Ince (*Arch. Zeit.*, 1874,

pl. I) dérive du Thésée de Silanion, mentionné ou plutôt impliqué par Plut., *Thes.*, 4 (p. 37); l'Arès du Louvre n'a rien à voir, comme le voudrait M. Robert, avec le Pâris d'Euphranor (p. 43). Sur la planche VIII, M. F. publie une magnifique tête de philosophe (Woburn), où il reconnaît, à la suite de M. Michaelis, Carnéade (p. 47). A la p. 50 est donnée pour la première fois, comme vignette dans le texte, une image satisfaisante de l'Apollon Disney à Cambridge (*Mus. Disneianum*, pl. 24, caricature).

III. — De la statue célèbre d'Agoracrite, qui représentait la Mère des Dieux, M. F. croit que nous possédons une copie libre à la Villa Pamfili (pl. X; au trait dans Clarac, 762 C, 1906 C). L'Athéna Albani-avec l'αἶσος κυνέη est une copie de l'Athéna Itonia de Coronée, œuvre d'Agoracrite, qui est apparentée à la Cybèle Pamfili. Mais le visage de l'Athéna Albani est *calamidéen*, tandis que celui de la Cybèle est *phidiesque* : d'où ce petit roman, qu'Agoracrite de Paros, en s'établissant à Athènes, entra d'abord dans l'atelier de Calamis, fit, sur sa recommandation, les statues de Coronée, et passa après 447 dans le camp de Phidias, qui subit, d'ailleurs, l'influence de son nouvel auxiliaire, la *Lemnia* devant quelque chose à l'*Itonia*. Tout ce chapitre est un de ces petits exercices sur la corde raide qui donnent souvent le frisson aux lecteurs de M. Furtwaengler.

IV. — Un Apollon en bronze du Louvre (pl XI), dont il existe une réplique à Vienne, et un Asclépios en bronze du musée de Cracovie (*ibid.*), dont il y a plus de répliques que ne le croit M. Furtwaengler, seraient à compter parmi les rares petits bronzes qui sont des copies approximatives d'œuvres célèbres. L'Asclépios dérive peut-être de Crésilas.

V. — L'Hermaphrodite de Berlin (pl. XII) est, suivant M. Furtwaengler, une copie de l'*Hermaphroditus nobilis* de Polyclès, qu'on a voulu reconnaître à tort dans l'Hermaphrodite Borghèse. C'est une œuvre où l'influence de Praxitèle est sensible. Les arguments de M. F. ne me semblent pas suffisants; il est singulier qu'il existe si peu de répliques de la statue de Berlin et qu'elle n'ait pas été imitée en terre cuite. Je crois qu'il faudra chercher ailleurs.

Passons aux *Intermezzi*.

I. — M. F. a fait photographier, chez le duc de Devonshire à Chatsworth, une magnifique tête grecque en bronze de la première moitié du v^e^ siècle, provenant de Smyrne (pl. I-III). L'analyse qu'il en fait est des plus intéressantes, mais : 1° je ne vois pas qu'elle ressemble à la tête de Périnthe; 2° je ne conçois pas les raisons qu'a M. F. de l'attribuer à Pythagore de Rhégium; 3° je trouve qu'elle rappelle, de profil, la tête de l'Apollon de Piombino, bien qu'elle soit au moins d'une génération plus récente.

II. — En 1872, Carl Böttticher avait émis l'idée que l'Athéna Médicis, autrefois envoyée par Ingres de Rome à notre école des Beaux-Arts,

était la figure centrale du fronton oriental du Parthénon. M. F. est arrivé indépendamment à la même conclusion, ayant eu l'occasion, en 1896, d'étudier de près l'original. Il est vrai — M. Furtwaengler nous l'apprend très loyalement — qu'il y a, dans la base de l'Athéna Médicis, quatre goujons dont on ne voit aucune empreinte sur le rebord du fronton de Parthénon, où étaient autrefois fixées les figures. Mais qu'à cela ne tienne! C'est un Romain, probablement Néron, qui a enlevé la Minerve du fronton oriental, où les Athéniens la remplacèrent par une copie; Néron la fit colloquer dans le fronton d'un temple en Italie (d'où les goujons) et de ce temple elle passa dans la collection des Médicis, puis à Paris. — Le mémoire de M. Furtwaengler est du plus haut intérêt. Il établit définitivement que la statue de l'École des Beaux-Arts est un original de l'époque de Phidias, en marbre pentélique; mais je ne crois pas qu'il ait prouvé que cette statue ait jamais fait partie d'un fronton et je suis sûr que tous les artistes trouveront fâcheuse la restauration du fronton qu'il a proposée (p. 29), avec Athéna debout au milieu, deux Nikés à gauche et à droite, puis Héphaestos avec son marteau et Poseidon avec son trident, Zeus et Héra assis sur des trônes et se faisant face, etc. La restauration de M. Six est sans doute encore plus mauvaise (Zeus assis au centre), mais ce n'est pas une raison pour que l'on approuve la nouvelle tentative. Si l'ensemble représentait vraiment la naissance d'Athéna; il est inadmissible que l'artiste n'ait indiqué le sujet que par la présence d'Héphaestos brandissant un marteau. On sculpte comme on écrit en vers ou en prose, pour être compris.

Dans les *Meisterwerke*, M. F. avait considéré l'Athéna Médicis comme une copie romaine de la grande Athéna en bronze de Phidias sur l'Acropole et avait proposé de lui attribuer une tête analogue à l'Athéna Jacobsen. Aujourd'hui, il abandonne à la fois ces deux hypothèses, mais pour en imaginer d'autres. L'Athéna Jacobsen présente quelque analogie avec celui des Dioscures du Monte Cavallo qui porte le nom de Praxitèle (l'Ancien); donc, cette tête est celle de l'Athéna Promachos, du même Praxitèle, statue en mouvement comme la petite Athéna d'Épidaure et qu'on a faussement attribuée à Phidias en la confondant avec la grande Athéna de bronze. M. F. ajoute — heureusement — qu'il ne donne cette combinaison qu'à titre d'hypothèse (*nur eine Vermutung*).

III. — Il y a à Munich une frise représentant le cortège de Poseidon et d'Amphitrite, où Brunn voulut voir jadis un original grec de Scopas. Il y a au Louvre un long bas-relief représentant un sacrifice (*suovetaurilia*) offert par des guerriers romains, qui provient, comme la frise de Munich, du palais Santa Croce à Rome. Les dimensions des deux frises concordent; elles paraissent avoir quelques affinités de style (*flotte saloppe Arbeit*, p. 39). M. F. conclut qu'elles ornaient l'une et l'autre un autel de Neptune, voué par Ch. Domitius Ahenobarbus,

vers l'an 35 avant J.-C., près du cirque Flaminien ; Urlichs avait déjà attribué au temple de Domitius la frise de Munich. Celle de Paris présente des difficultés d'interprétation (extrémité de gauche) que M. F. n'a certainement pas résolues; il faut vraiment trop de bonne volonté pour admettre avec lui (p. 42) qu'à côté de vétérans ayant repris le costume civil, se trouve un soldat qui, désirant rester au service, assujettit énergiquement son casque sur sa tête pour affirmer qu'il ne désarmera pas ! Mais, dans son ensemble, la thèse de M. F. est séduisante ; notre bas-relief du Louvre gagne par là assez d'importance pour mériter d'être exposé dans un meilleur jour.

IV. — Le monument circulaire d'Adam Klissi dans la Dobroudja, autrefois découvert par Molkte et étudié de nos jours par M. Tocilesco, est considéré comme un trophée construit par l'armée victorieuse de Trajan dans la localité dite *Tropaeum Trajani*. Les guerriers barbares représentés sur les bas reliefs grossiers de la frise ont été regardés comme des Daces. M. F. ne veut rien savoir de tout cela. Pour lui, le monument date de l'époque d'Auguste, commémore la victoire de M. Crassus sur les Bastarnes (30 avant J.-C.) et, comme les Bastarnes sont des Germains, il nous offre les plus anciennes représentations des Germains dans l'art antique. L'endroit s'appelait *Tropaeum* ; l'addition *Trajani* n'est venue qu'après, ou plutôt, les habitants se sont appelés *Traianenses Tropaeenses*, ce qui ne prouve rien pour le nom de la bourgade. Parmi les ruines d'Adam Klissi, on a découvert une dédicace de Trajan à Mars Ultor, datant de 109 après J.-C., mais cette inscription n'a rien à voir avec le monument. — M. F. a très bien bien montré : 1° que les barbares d'Adam-Klissi diffèrent par le costume, les armes, etc., de ceux de la colonne Trajane ; 2° que les Romains ne diffèrent pas moins d'un monument à l'autre (ces différences avaient, du reste, été signalées par M. Benndorf). Il a aussi insisté sur la surprise qu'on éprouve à trouver dans la Dobroudja le trophée de victoires qui, suivant le peu que nous savons, ont été remportées à 500 kilomètres de là. Mais toute cette dépense de talent aboutit à un échec, M. Tocilesco ayant récemment communiqué à l'Institut de France (30 juillet 1896) une inscription d'où il ressort, sans doute possible, que Trajan a aussi fait la guerre et remporté des victoires sur la rive *droite* du Danube. Du reste, il y a bien des choses contestables dans le mémoire de M. Furtwaengler. Il pose en principe que les Barbares *au torse nu* sont des Germains, et il cite lui-même des textes et des monuments où les Gaulois sont représentés ainsi. Il allègue un bas-relief rhénan (Lindenschmit, *Alterthümer*, I, 11, 6, 2) pour montrer que les Germains connaissaient aussi les grands sabres daciques, alors que le court poignard représenté sur ce bas-relief n'est recourbé à son extrémité que par manque de place. Mais son erreur capitale, à mes yeux, consiste à avoir perdu de vue la différence qui existe, à l'époque romaine, entre l'art provincial et l'art urbain. Les bas-reliefs

d'Adam Klissi peuvent être contemporains de ceux de la colonne Trajane, tout en n'ayant presque aucune analogie avec eux. La colonne est l'œuvre de Grecs ou de Romains hellénisés, qui, en sculptant des Daces, se souvenaient des Galates pergaméniens ; ils s'en souvenaient si bien qu'il y a, sur le piédestal de la colonne, des armes qui ne sont pas daciques, mais gauloises. En revanche, les décorateurs d'Adam Klissi étaient tout simplement les légionnaires eux-mêmes, auxquels je n'hésite pas davantage à attribuer les bas-reliefs funéraires de la région du Rhin. Qu'attendre de ces sculpteurs improvisés, sinon une recherche d'exactitude dans le rendu des costumes et des armes, c'est-à-dire précisément ce qu'on a le moins de chance de trouver sur la colonne Trajane, œuvre de gens qui n'ont vu de barbares que dans un cortège triomphal? Maintenant, il est fort possible que les indigènes de la Dobroudja, au temps de Trajan, aient différé des Daces de la rive gauche du fleuve ; mais rien ne prouve qu'ils fussent des Germains et rien, surtout, n'autorise la conclusion de M. F. sur la date *augustéenne* du monument d'Adam Klissi.

V. — Au printemps de 1896, le Louvre a acheté une tiare, un collier et des boucles d'oreille en or, vendus par un marchand de Vienne qui les tenait d'un marchand d'Otchakow (près de Kherson). La tiare, magnifiquement ornée de figures repoussées et ciselées, porte une dédicace de la ville d'Olbie au roi Saïtapharnes, déjà connu par l'inscription dite de Protogène, mais par elle seulement, et dont la date est encore fort incertaine. M. F. a vu la tiare et les autres objets à Paris ; il les a déclarés apocryphes. Après avoir essayé de décider le Louvre à engager une action contre les vendeurs, pour faire résilier le marché, il s'est décidé à saisir le public de l'affaire lorsqu'il a constaté que, loin de reconnaître son erreur, le Louvre l'aggravait en laissant publier et louer la tiare. Très vite, il a composé un article qui a paru dans *Cosmopolis* (1er août). Cet article est venu occuper, dans la longue liste des œuvres de M. Furtwaengler, la seule place encore vide, celle qu'on peut désigner par la rubrique *Schund*. MM. de Villefosse et Théodore Reinach ayant répondu (*Cosmopolis* et *Gazette des Beaux-Arts*, 1er septembre), M. F. a sans doute reconnu que son premier travail était trop mauvais et il l'a remplacé par celui que nous annonçons. Sans doute, il a tiré parti cette fois (sans toujours l'indiquer assez clairement) des objections qui lui ont été faites ; mais son argumentation est restée d'une insigne faiblesse. M. F. déclare n'avoir pas à s'occuper du faussaire ; cela regarde, dit-il, la police. Mais il en vient à attribuer à ce faussaire une science archéologique immense, en même temps que des naïvetés d'écolier ; il en résulte que ce faussaire supposé est un tissu de contradictions, une impossibilité psychologique. Si c'est la police qui doit courir après ce mythe, elle courra longtemps. Je n'insiste pas, pour ne pas répéter ce qui a déjà été écrit (voir aussi la *Revue archéologique* de sept.-oct. 1896). Dans la *Nation* de New-York (27 août 1896), j'ai

raconté tout au long l'histoire de la controverse jusqu'à cette date. Depuis, j'ai fait un voyage; au cours de ce voyage, j'ai rencontré un archéologue allemand, homme considérable, quoique jeune encore. Je lui ai demandé : « Avez-vous vu la tiare? » Réponse : « Je ne l'ai pas vue, mais j'ai lu l'article de M. Furtwaengler ; cela me suffit. — Mais, insinuai-je, il me semble que cette manière de juger est bien superficielle. — Du tout, c'est la bonne; étant donnés les arguments de M. Furtwaengler, la tiare doit être authentique. » Réflexions faites, cela me semble très juste. Lorsqu'un grand archéologue comme M. Furtwaengler, pour démontrer qu'un objet est faux, se trouve amené à accumuler des arguments dont aucun ne tient debout, la cause est entendue :

Si Pergama dexra
Everti *possint etiam hac* eversa *fuissent.*

Salomon REINACH.

De Afscheiding der Waalsche Gevesten van de General Unie door Dr C.-H. Th. BUSSEMAKER; Haarlem, Erver Bohm, 1895-1896, 450, 504 p. gr. 8.

Les études sur la grande révolution des Pays-Bas et sur ses différents épisodes ont été nombreuses dans ces dernières années. Les Sociétés savantes des deux royaumes tiennent à honneur de fouiller les archives belges et hollandaises et celles du dehors et l'antogonisme même des partis religieux et politiques modernes dans les deux pays, en stimulant l'ingéniosité des interprètes de toutes les tendances, amène l'élucidation graduelle des problèmes qui restent à résoudre. Nous avons rendu compte (4 nov. 1889 et 20 décembre 1892), des trois intéressants volumes de documents relatifs à l'intervention du duc d'Anjou dans la crise révolutionnaire des Pays-Bas, publiés par MM. Müller et Digerick; c'est en partie à cette même époque que se rapporte le travail de M. Bussemaker, et c'est avec les documents en question, augmentés de beaucoup d'autres, empruntés aux archives de Bruxelles, de La Haye, de Mons, etc , qu'il a rédigé son *Histoire de la sortie des provinces wallones de l'Union générale des Pays-Bas*.

Parmi tous les épisodes de cette lutte presque centenaire, qui ne trouva son dénouement légal qu'aux traités de Westphalie, l'un des plus importants, le plus important peut-être au point de vue de l'histoire générale de l'Europe, c'est celui du schisme qui se produisit entre les provinces révoltées du Nord et celles du Midi, et finit par ramener sous la souveraineté de l'Espagne des sujets qu'elle pouvait croire perdus pour toujours. Aussi comprend-on facilement que l'étude des dissentiments et des froissements entre les différents États et celle des négociations secrètes et officielles, qui se terminèrent par le traité d'Arras en mai 1579, aient attiré à différentes reprises l'attention des érudits belges et hollandais, de M. Kervyn de Lettenhove, de M. de Decker, de M. Müller lui-

même, exploitant les documents qu'il avait mis au jour ; leurs travaux n'ont pas empêché la Société Teylerienne de Haarlem de mettre au concours, une fois de plus, la question de la sortie des provinces wallones de la fédération générale des provinces néerlandaises, et nous aurions mauvaise grâces de nous en plaindre, puisque cette mise au concours nous a valu le solide et consciencieux travail de M. Bussemaker, actuellement professeur à l'Université de Groningue.

Ce mémoire couronné nous offre, dans ses deux volumes compacts, une exposition très documentée, très impartiale de la matière en douze chapitres; il nous initie d'abord à la situation générale des Pays-Bas à l'avènement de Philippe II, nous fait connaître les agissements successifs du duc d'Albe et de Requesens, l'attitude de la France et de l'Angleterre à l'égard des rebelles, les désordres financiers et militaires qui entravent l'action du gouvernement royal, le rôle prépondérant de Guillaume d'Orange, qui aboutit momentanément au grand triomphe de la Pacification de Gand et de l'Union de Bruxelles. Mais les chapitres les plus intéressants sont ceux qui nous montrent l'antagonisme grandissant entre le prince d'Orange et la démocratie radicale et ultra-calviniste des grandes villes des Flandres, guidée soit par certains ministres de Gand, soit par des nobles ambitieux. L'auteur nous retrace ensuite les conséquences fâcheuses de la défaite des rebelles à Gembloux, l'intervention du duc d'Anjou, désastreuse pour la cause des révoltés, en ce sens qu'elle permet à la haute aristocratie des provinces méridionales de se séparer de ses alliés du nord, tout en ayant l'air de continuer la lutte contre Philippe II [1], la disparition, fort heureuse, en définitive, pour le roi d'Espagne, de don Juan d'Autriche, les avances habiles d'Alexandre Farnèse, au moment même où Guillaume se débat dans le conflit inextricable des antipathies et des haines politiques et confessionnelles, qu'il est, seul de son parti, assez homme d'État pour dominer de haut. Quand le mouvement de révolte des troupes de Montigny manquant de solde (ce qu'on appelle d'ordinaire la révolte des Malcontents), vient se fondre, pour ainsi dire, avec les tendances séparatistes latentes des États wallons, le schisme est accompli ; dès le 27 février 1579 M. d'Havré pouvait écrire que MM. du Hainaut avaient bon espoir de s'entendre avec le duc de Parme, et du 4 au 6 avril en dressait à Arras les « poincts et articles advisez pour parvenir à une paix et réconciliation avec Sa Majesté ». Ces 28 articles du traité d'Arras pouvaient, d'ailleurs — M. B. le reconnaît expressément (II, p. 240) — « satisfaire les aspirations d'un patriote, pourvu qu'il fût zélé catholique ». Ils faisaient de l'*Union générale* un souvenir du passé, et, à ce titre, Phi-

1. M. Bussemaker, tout en accentuant les causes secondaires multiples qui amenèrent la rupture du nord et du midi, causes parmi lesquelles il faut placer en première ligne l'égoïsme et la jalousie de certains grands seigneurs très influents, constate cependant que la cause principale, primordiale, reste, au fond, l'incompatibilité des sentiments religieux (II, 295 suiv.).

lippe aurait dû s'empresser de ratifier un document qui lui rendait de si riches provinces. Mais son amour-propre était blessé; il hésita si longtemps que les soupçons des Wallons se réveillèrent, et si l'on n'avait pas été si las de la lutte, celle-ci aurait pu s'engager de plus belle. Mais les premiers pas étant faits, les chefs se résignèrent, non sans murmurer, à des concessions nouvelles et, finalement, le roi bénéficia de ses hésitations intempestives, car l'accord de Mons, signé le 4 octobre, modifiait, presque toujours en sa faveur, onze des vingt-huit articles de celui d'Arras et lui donnait surtout le caractère extérieur d'une concession gracieuse faite par le souverain à des sujets repentants [1].

Le récit de M. Bussemaker s'arrête à cette date; il est exact, précis et pondéré dans ses jugements sur les hommes et les choses; on lui voudrait, par moments, un peu plus de vie dans le tableau des agitations populaires, dans l'analyse des courants d'idées et de passions qui traversent et embrasent cette époque; on y voit un peu trop exclusivement à l'œuvre les négociateurs, les diplomates et le grand mouvement des masses houleuses qui est au fond de cette révolution néerlandaise, ne monte pas assez à la surface, si je puis dire, dans l'ouvrage du professeur de Groningue. Mais c'est là un léger défaut de composition qu'on oublie volontiers en présence de l'érudition solide dont témoigne cette instructive et consciencieuse étude que nous recommandons à l'attention du public français [2].

R.

Veroeffentlichungen der historischen Landes-Commission für Steiermark. I. J. Loserth, Die steirische Religionspacification, 1572-1578. Gratz, 1896, 102 p. 8°. — II. Hans von Zwiedineck, Das Reichsgraeflich Wurmbrandsche Haus = und Familienarchiv zu Steyersberg, Gratz, au dépôt de la Commission, 1896, 128 p. 8 .

La *Société historique* de Styrie est une des plus actives de l'empire d'Autriche et ses Mémoires (*Beitraege zur Kunde steiermarkischer Geschichtsquellen*) renferment des travaux d'un grand mérite. Ce sont des tirages à part de ce recueil que nous présentons ici au lecteur. L'opuscule de M. Loserth est d'un intérêt plus général; il raconte les tentatives de la noblesse protestante de Styrie pour arracher à l'archiduc Charles de Graz le libre exercice du culte dans toute la province et la réussite momentanée de ces efforts, l'archiduc, quoique fort hostile

---

1. M. B. a mis en parallèle (II, p. 471-497) les textes des préliminaires d'Arras, de la convention elle-même et de celle de Mons, et l'on peut étudier ainsi, d'un coup d'œil, les prétentions croissantes du roi, vis-a-vis de ses antagonistes faiblissants.

2. M. B. a donné en appendice cinquante-une pièces inédites, qui vont de mars 1578 à août 1579; nous avouons ne pas bien comprendre pourquoi il ne les a point classées dans l'ordre chronologique.

aux hérétiques, ayant beaucoup trop besoin de leur concours entre les ennemis du dehors, contre les Turcs surtout, pour les éconduire tout à fait. Pour ne pas se compromettre vis à vis de sa conscience, ou de ses successeurs, il consentit bien en 1578 à une *pacification*, qui autorisait provisoirement les protestants à exercer leur culte dans les villes et bourgs où ils étaient établis, mais il refusa de la signer ni même de donner aucune promesse écrite à ce sujet. La noblesse ne put suppléer à ce défaut de documents authentiques par les actes notariés de la déclaration princière dressés par elle seule, et plus tard quand l'heure fut plus propice aux mesures de rigueur, le fils de Charles, l'archiduc Ferdinand, le futur empereur, n'eut qu'à invoquer l'adage : *Cuius regio eius religio* pour se débarrasser des hérétiques qui avaient si fort effrayé son père et l'avaient même fait mourir de douleur, si l'on en croit l'archiduchesse Marie son épouse. Cet épisode de l'histoire de la Réformation en Autriche est racontée en détail et d'après les documents authentiques par M. Loserth, avec une impartialité complète; son récit rectifie en plus d'un endroit la narration passionnée de Frédéric de Hurter dans son *Histoire de Ferdinand II et de ses parents* (tom. I); il est accompagné de plusieurs documents inédits.

— L'opuscule de M. de Zwiedineck est d'un intérêt moins général; c'est un répertoire sommaire des pièces d'archives renfermées dans le château de Steyersberg appartenant à la famille comtale de Wurmbrand, et dont les dossiers remontent jusqu'au XIV^e^ siècle. Les Wurmbrand, barons dès le début du XVII^e^ siècle, comtes d'Empire en 1682, ont fourni jusqu'à ce jour à la maison de Habsbourg de nombreux administrateurs, ministres et fonctionnaires de la cour; le plus connu fut, au dernier siècle, Jean-Guillaume de Wurmbrand, président du *Reichshofrath*, jurisconsulte éminent et collectionneur passionné de documents historiques. Le répertoire de M. de Zwiedineck, bien qu'il le déclare encore incomplet, nous montre quelles richesses peuvent se trouver accumulées dans ces archives particulières de la haute noblesse cisleithane, et bien qu'elles n'aient trait en général qu'à l'histoire provinciale et familiale, ces pièces fourniront pourtant plus d'un trait curieux pour l'histoire générale du temps. On le verra sans doute quand M. de Zwiedineck publiera la biographie détaillée du comte Jean-Guillaume qu'il nous promet à la fin de son répertoire.

R.

F. Brunetière. **La moralité de la doctrine évolutive**, 92 p. in-18 (Firmin Didot, 1896).

Cette étude est un réquisitoire contre les empiètements de la science et ses prétentions à se substituer aux croyances du spiritualisme classique : réquisitoire passionné, sincère, éloquent et violent, surchargé de textes,

d'une allure qui rappelle le sermon de Bossuet sur *l'honneur du monde*. Pour confondre la science, M. B. prétend s'appuyer sur la science elle-même. Dans son premier « point », il s'attache à prouver que l'hypothèse des origines animales de l'homme, loin d'exclure le dogme — ou le « mythe » (sic) — du péché originel, lui donne au contraire un fondement et en confirme la « recevabilité ». Est-il bien possible de jeter un pont entre ces deux extrêmes ? nous ne le pensons pas. Le « péché originel » implique une *faute*, et une faute *personnelle* ; l'hypothèse qui fait descendre l'homme du singe n'implique au contraire l'idée d'aucune faute, mais celle d'une *loi* qui, ne nous attribuant aucune *responsabilité*, ne choque en rien l'idée de *justice* ; ~~en~~ outre, elle donne à l'humanité, comme point de départ, un état *spécial*, c'est-à-dire collectif. Enfin, le dogme du péché originel affirme entre autres principes la grandeur initiale de l'homme, niée précisément par l'hypothèse de l'évolution. La logique de M. B. est hardie, ingénieuse, mais nous paraît tenter ici l'impossible. — Nous sommes plus d'accord avec lui dans le second « point », où, reprenant un thème déjà traité par Caro (*Problèmes de morale sociale*, p. 322-351), il montre que le « progrès », tel que l'entend la science, est souvent illusoire, et que le seul progrès digne de ce nom est le « progrès moral ». — Dans le troisième « point », la thèse développée est que les titres de la doctrine évolutive sont nuls, absolument nuls à parler morale et métaphysique. Soit ; nous l'admettons, bien qu'un récent ouvrage de M. Berthelot nous oblige à une certaine réserve ; mais, s'il en est ainsi, M. B. n'est-il pas obligé de faire la preuve des principes qu'il défend et de nous dire sur quoi il fonde l'obligation morale ? Il repousse les solutions sociologiques du problème; il n'admet pas non plus la belle tentative de Guyau pour fonder sur la nature seule le passage des mouvements égoïstes aux mouvements désintéressés : alors, que lui reste-t-il, en dehors de la conception théologique ou de l'affirmation pure et simple ? nous ne voyons dans son système que la *partem destruentem* ; nous désirerions l'autre. Nous aurions aimé aussi — à la fois pour l'agrément du lecteur et dans l'intérêt de la démonstration entreprise — que M. Brunetière ne multipliât pas autant les citations et n'abusât pas, comme il le fait, du procédé qui consiste à ruiner un corps de docrines (ou d'hypothèses) à l'aide de témoignages individuels empruntés aux sources les plus diverses.

J.C.

BULLETIN

Nos lecteurs savent déjà par un article du *Times* (24 décembre) et de l'*Athenæum* que les journaux français ont reproduit, l'heureuse nouvelle de la découverte d'une partie de l'œuvre du poète Bacchylidès. Le papyrus qui la contient est entré, vers le

commencement de décembre au Musée Britannique et se trouve entre les mains du savant éditeur de l'*Ἀθηναίων πολιτεία*, M. F. B. Kenyon. J'extrais les renseignements suivants d'une lettre que m'adresse, à la veille de Christmas, l'homme heureux qui vit au milieu de tant d'œuvres inédites. « Le papyrus renferme environ 30 colonnes, dont une moitié environ est intacte. Il y a aussi un grand nombre de petits fragments qui, je l'espère, rempliront les lacunes des colonnes mutilées. Vous voyez donc que, loin de posséder en entier l'œuvre de Bacchylidès, nous en tenons pourtant assez pour juger son talent. Ma première impression est que l'auteur du *De sublimitate* avait raison de le comparer à Hypéride. Il a la grâce et le style poétique, sans l'éclat splendide de Pindare, mais aussi sans les fautes de goût qu'on relève parfois chez ce dernier. Aussi est-il moins difficile à lire. — Je ne puis vous dire le temps que prendront et l'arrangement des fragments et la publication du texte, mais soyez sûr que je ne dépasserai pas les délais nécessaires. » La *Revue critique* adresse ses très vives félicitations à M. Kenyon. Il nous a donné l'*editio princeps* de l'*Ἀθηναίων πολιτεία*, il nous promet l'*editio princeps* d'un des grands lyriques grecs : il a droit à toute notre reconnaissance. Heureux aussi le Musée britannique, qui peut acquérir tant de papyrus précieux! Souhaitons que le Louvre sache suivre son exemple. — B. Haussoullier.

— La laborieuse compilation de M. Hermann Breymann (*Die phonetische Literatur von 1876-1895, eine bibliographisch-kritische Uebersicht.* Leipzig, Bœhme. 1897. In-8°, 170 p.) est appelée à rendre de grands services, non seulement aux phonéticiens proprement dits, mais encore à tous les linguistes qui y trouveront la bibliographie exacte et complète de tous les ouvrages de phonétique physiologique et expérimentale publiés en Europe ou en Amérique pendant ces vingt dernières années si fécondes pour la science. Même les simples articles y ont leur place, et les livres d'une importance spéciale sont accompagnés d'une bibliographie accessoire, souvent d'un résumé des jugements de la presse. (Mais pour la *Revue critique*, l'indication du millésime n'est pas suffisante, puisqu'il paraît deux volumes par an ; M. Breymann devrait donner le numéro.) Le classement, les index, la richesse des informations ne laissent rien à désirer; toutefois l'on s'étonne de rencontrer dans la phonétique française (p. 83) l'*Etude sur les changements phonétiques* de M. P. Passy qui est un traité de phonétique générale et théorique. Dans la partie critique (p. 128) l'auteur a rendu pleine justice aux services et au dévouement scientifique de M. l'abbé Rousselot. — V. H.

— On n'a que peu de renseignements sur Du Moulin, valet de chambre de la reine de Navarre. MM. Alfred Cartier et Adolphe Chenevière, dans un travail très intéressant et très bien fait (*Un homme de lettres du* XVI^e *siècle, Antoine Du Moulin, étude biographique et littéraire.* Paris, Colin. 1896 in-8°, 69 p.), ont établi sa bibliographie d'une façon complète et, en étudiant ses écrits, ses épîtres dédicatoires et les pièces de vers que lui ont adressées plusieurs poètes de son temps, fixé quelques dates de sa vie. C'est ainsi que la date de sa naissance, ordinairement placée vers 1520, doit être reculée vers 1510. Il étudia de 1527 à 1535 à Toulouse où il se lia avec Dolet et Voulté. On le retrouve de 1531 à 1535 à Avignon où il rencontra Des Périers pour la première fois. Dès 1536, il est valet de chambre-secrétaire de la reine de Navarre, et il demeure le plus souvent auprès d'elle jusqu'en 1543. En 1544, il est à Lyon et entreprend ses premiers travaux littéraires dans la maison de Jean de Tournes, devenant le collaborateur régulier du célèbre typographe pour le choix des publications, l'établissement des textes, les traductions, etc. Il mourut à Lyon, à l'âge de quarante ans environ, au mois de mai 1551, et l'on doit effacer du récit de sa vie la

légende de son emprisonnement à Mâcon en 1581 pour cause d'hérésie. — T. de L.

— M. Albrecht Haas consacre 155 pages à l'influence de la philosophie épicurienne sur le XVI^e^ et le XVII^e^ siècle (*Ueber den Einfluss der epicureischen Staats = und Rechtsphilosophie auf die Philosophie des* XVI *und* XVII *Jahrhunderts, ein Beitrag zur Geschichte der Lehre vom Staatsvertrag*. Berlin, Mayer et Müller. 1896, in-8°). Son exposition des systèmes d'Epicure et de Lucrèce est banale. Il ne dit rien de neuf sur Laurent Valla et Gassendi. Et quel paradoxe de faire un épicurien de Bernard Telesio, ce stoïcien manifeste! De même, si Gassendi s'appuie sur le droit romain qui est d'essence stoïcienne (p 100), peut-on voir dans ses théories juridiques une influence épicurienne? Le livre se termine sans doute par vingt pages d'appréciations personnelles dont la vigueur contraste avec l'insuffisance de l'exposé historique. Mais pourquoi M. Haas omet-il les documents les plus intéressants qui étaient les écrits des grands juristes de la Renaissance? On ne peut faire l'histoire du *contrat social* sans citer Barthole — Ch. A.

— La littérature hongroise du XVI^e^ siècle a trouvé en M. Aron Szilady un éditeur de grand mérite. C'est au XVI^e^ siècle que, grâce à l'influence de la Réforme, naissent les premières œuvres poétiques de la littérature hongroise. Longtemps négligées à cause de leur langue encore un peu rude et de leurs rimes souvent enfantines, ces œuvres méritent cependant l'attention. M. Szilády les publie avec beaucoup de soin et les accompagne de notes grammaticales, littéraires et historiques (*Bibliothèque des anciens poètes hongrois* ou *Régi magyar koeltoek tára*). Les cinq volumes publiés jusqu'en 1886 contenaient entre autres la première édition critique des œuvres de ce Sébastien Tinodi (1505–1556), surnommé le *joueur de luth*, dont les poèmes inspirés par l'histoire contemporaine sont des documents historiques de grande importance. Les poètes qui figurent dans le volume que nous annonçons (6^e^ de la série, VIII-403 pp) sont loin d'avoir la réputation de Tinodi. Sur dix-huit écrivains il n'y en a guère que trois ou quatre (Kis István, Ráskai, Heltai, Szegedi) que cite aujourd'hui l'histoire littéraire. On y trouve parfois l'expression touchante du sentiment religieux des Hongrois convertis à la Réforme, et surtout des plaintes sur le triste état du pays après la bataille de Mohács et sur la domination turque, des réminiscences bibliques, des traductions — bonnes du reste — des Psaumes, des vers sur la chute de Jérusalem, c'est-à-dire sur la patrie hongroise, car déjà se marque ce sentiment national qui restera le signe caractéristique de la poésie magyare. L'histoire du brave Francisco de Ráskai, sujet connu par un conte de Boccace, est également reproduite dans ce volume; M Szilady y a joint de savantes observations sur l'origine et les pérégrinations de ce conte à travers les âges. — J. K.

— *La formation du Comitat d'Ugocsa* (*Ugocsa varmegye kelet-kerése*. 47 pp.), par André Komáromy, est une de ces études d'histoire locale que les nombreuses sources publiées dans les *Monumenta* rendent aujourd'hui possibles. L'auteur connaît bien l'époque des Arpads et les documents. Il suit pas à pas les colons flamands qui ont peuplé sous Geyza II ces contrées sauvages du nord-est de la Hongrie d'où est sorti, entre autres comitats, celui d'Ugocsa, devenu peu à peu magyar, malgré les différentes nationalités qui l'habitèrent jadis. — J. K.

— Le dernier numéro des *Nyelstudomanyi Koezlemények*, revue de philologie hongroise, contient un article de Georges Alexics sur l'origine de la langue roumaine, non pas de celle parlée actuellement en Roumanie, mais de la langue populaire (oláh); le berceau de celle-ci, selon l'auteur, ne peut être cherché qu'en Dalmatie et sur le littoral nord-ouest de l'Adriatique. M. Asbóth, professeur de langues slaves à l'Université de Budapesth, continue ses recherches sur les mots slaves dans le hongrois. M. Munkácsi traite de la « figura etymologica » dans le vogoul. — J. K.

— Le *Bulletin de l'Académie hongroise*, rédigé avec tant de soin par le secrétaire perpétuel, M. Koloman Szily, est, aujourd'hui que la *Ungarische Revue* a cessé de paraître, le seul organe qui reflète fidèlement l'activité de l'Académie hongroise. Nous relevons dans les fascicules de 1896 (670 pp.) l'*Éloge de Ranke*, par Marczali ; l'annonce du sixième volume de la *Correspondance de Kazinczy*, le Malherbe magyar, par Váczy; l'étude sur l'*Age de cuivre*, par Hampel; *Didon dans Virgile*, par Némethy; les *Éléments étrangers dans le turc*, par Kunos; *Éloge de Hyrtl*, par Thanhoffer; sur l'*Origine du mot ougrien*, par Munkácsi; *Un incunable glagolitique*; par Asboth; le discours important du ministre Kollay lors de la séance solennelle du millénaire sur les *Arpads et l'État hongrois*; *Sur l'ancien nom des Magyars dans les œuvres de Constantin Porphyrogénète*, par Guillaume Pecz; *Composés vogouls et magyars*, par Szilati; L'*Impôt des jobbagyones de 1577-1597*, par Acsady; *Le Canzoniere de Pétrarque*, par Rado, qui vient de publier une *Histoire de la littérature italienne* en deux volumes; *Guarinus et Janus Pannonius*, par Hegedüs; *Éloge de Roscher*, par l'éminent économiste Kautz; *L'accent dans les langues germaniques*, par Gédéon Petz; *Le premier historien de la littérature hongroise, Samue Papay* (1770-1827), par Badics; *L'enseignement des Cisterciens à Paris au moyen âge*, par Békefi. Suivent les analyses détaillées des principales revues hongroises, les rapports sur les concours académiques et les comptes rendus des séances. — J. K.

— Cinquante pages suffiraient pour traiter le gros sujet qu'aborde M J. Rainer (*Malebranches Ethik in ihrer Abhængigkeit von seiner Erkenntnisstheorie und Metaphysik*. Berlin, Mayer et Müller. 1896. In 8°, 48 p.). Mais l'inconvénient, c'est que M. Rainer ne traite pas ce sujet. Il ne comprend pas son auteur; il ne sait pas ce qu'est l'*ordre* chez Malebranche (p. 27); il ne distingue pas nettement la *vertu* qui est l'union avec Dieu par l'*amour* de l'ordre, et le *devoir* qui n'est que de *suivre* l'ordre et qui n'a nulle valeur morale. Il arrive ainsi à d'étranges confusions (p. 40). Pourtant, et bien qu'il ignore le livre, capital en la matière, de M. Ollé-Laprune, on louera un effort méritoire dans la détermination paradoxale de la spontanéité de la créature (p. 17). — Ch. A.

— Dans son livre *Die Autonomie der Moral* (Hambourg. Voss. 1896. In 8°, 123 p.), M. Birch-Reichenwald Aars, de Christiania, essaie de prouver que la notion kantienne de l'autonomie morale n'est pas encore définie avec rigueur. On imagine qu'il s'agit de l'autonomie du *sujet* moral ; c'est plutôt le domaine des *actions morales* qu'il faut soigneusement délimiter de tout le reste et juger autonome; et cette autonomie, on doit la chercher dans une sorte de *beauté* immatérielle, que M. Birch-Reichenwald Aars décrit avec subtilité. Mais l'auteur se croit seul de son avis, et nous paraît oublier un peu Herbart, Fouillée et Guyau. — Ch. A.

— Le manuel que M. Giuseppe Mantovani publie sous le titre de *Psicologia fisiologica* (Milan, Hœpli. In-16°, 165 p.) est succinct, mais très critique et capable d'orienter les débutants. Les chapitres VIII (*Riproduzione delle rappresentazioni* et XI (*Sentimento e volontà*) sont malheureusement tout à fait insuffisants. — Ch. A

— M. Grégoire Tsereteli vient de faire paraître un mémoire (Saint-Pétersbourg, imprimerie de l'Académie des Sciences) sur *les Abréviations* des *manuscrits grecs* de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Ce travail a obtenu la médaille d'or de l'Académie. Il est accompagné d'un certain nombre de fac-simile. — L. L.

— La Revue *Osvéta* de Prague commence la publication d'un curieux document. C'est le résumé du procès intenté par Hanka en 1858 au journaliste Kuh qui l'avait accusé d'avoir fabriqué le fameux manuscrit dit de Kralové Dvor (Kœniginhof). — L. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 décembre 1896.

M. Schlumberger, président sortant, et M. Héron de Villefosse, élu président pour l'année 1897, prononcent les allocutions d'usage.

L'Académie procède à la nomination de diverses commissions. Sont élus :

Prix Gobert. — MM. Delisle, de Barthélemy, de Rubie, Giry.

Commission des travaux littéraires. — MM. Delisle, Le Blant, Deloche, Girard, Barbier de Meynard, d'Arbois de Jubainville, Perrot et Meyer.

Commission des antiquités de la France. — MM. Delisle, Paris, Bertrand, Viollet, de Barthélemy, de Lasteyrie, Reinach.

Commission des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome. — MM. Girard, Heuzey, Perrot, Paris, Weil, Foucart, Croiset, Boissier.

Commission des études du Nord de l'Afrique. — MM. Le Blant, Heuzey, Barbier de Meynard, Perrot, Oppert, Boissier, Berger, Cagnat.

Fondation Garnier. — MM. Barbier de Meynard, Schefer, Senart, Hamy.

Fondation Piot. — MM. Delisle, Heuzey, Perrot, Maspero, de Lasteyrie, Müntz, Collignon, Saglio.

Commission administrative. — MM. Delisle et Ravaisson.

M. Hamy lit un mémoire sur les anciens portraits d'Incas du Pérou, conservés au Musée ethnographique du Trocadéro. Il commente chaque pièce du costume de l'Inca à l'aide de textes espagnols ou indigènes du seizième siècle et objets similaires, mais de qualité inférieure, recueillis par divers musées ethnographiques.

M. Cagnat communique, de la part de M. Gauckler, une note relative à une chapelle chrétienne sur plan trilobé, située à Ksar-Hellal, sur l'Oued-bou-Zid. — Il communique ensuite une inscription funéraire de Carthage, concernant un affranchi du nom de Vergilius Rufio; qui vivait vers le premier siècle. Il recherche à cette occasion quelle fut l'extension de la famille Vergilia dans le monde romain. — M. Boissier présente quelques observations.

Le secrétariat de l'Institut nous prie d'insérer la note suivante : — « Il est rappelé que le concours sur la question suivante proposée pour le prix du budget : « Chercher dans les *Métamorphoses* d'Ovide ce qu'il a pris aux Grecs et comment il l'a « transformé », a été prorogé à l'année 1898, et non à l'année 1897, comme l'a cru un concurrent qui vient d'adresser au Secrétariat un mémoire portant pour devise : *In nova fert animus mutatas dicere formas Corpora* (Ovide). »

Séance du 8 janvier 1897.

M. Héron de Villefosse, président, annonce la mort de M. de Mas-Latrie, membre libre de l'Académie, et retrace brièvement la vie du défunt.

Sur la proposition de M. Delisle, l'Académie décide qu'une commission sera nommée pour le prix Estrade-Delcros; six membres, deux de chaque ordre d'études, seront nommés à la prochaine séance.

M. Giry donne lecture des titres des ouvrages présentés au concours pour le prix Gobert.

L'Académie procède à la nomination des diverses commissions de prix. Sont élus :

Concours Allier de Hauteroche. — MM. Deloche, de Vogüé, Schlumberger et de Barthélemy.

Prix Bordin (Orient). — MM. Schefer, Barbier de Meynard, Maspero et Senart.

Prix Stanislas Julien. — MM. Maspero, Schefer, Oppert et Barbier de Meynard.

Prix Brunet. — MM. Delisle, Schefer, Meyer, de Boislisle, Croiset et Müntz. — Lecture est donnée des titres des ouvrages présentés à ce concours.

Prix de la Grange. — MM. Paul Meyer, G. Paris, L. Gautier et L. Delisle.

Prix Saintour. — MM. Barbier de Meynard, Schefer, Maspero et Berger.

Léon Dorez.

(La suite au prochain numéro.)

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 25 janvier — 1897

GRIFFITH et NEWBERRY, Les tombes de Bersheh. — MANCINI, Le drame satirique grec. — MASQUERAY, Théorie des formes lyriques de la tragédie grecque. — WITTE et WOLFRAM. Cartulaire de Strasbourg, V. — FREDERICQ, Corpus de l'Inquisition néerlandaise. — GUILLOIS, La marquise de Condorcet. — Académie des inscriptions.

GRIFFITH-NEWBERRY-FRAZER, **El Bersheh**, *Part I.* **the Tomb of Tehuti-hetep**, VIII-44 p. et 34 pl., *Part II*, 71 p. et 23 pl., in-4°, Londres, Kegan Paul, 1894-1895.

Les dessins et les textes qui subsistent encore dans les tombes de Bersheh, ont été recueillis et publiés sous la direction de M. Newberry ; ils ont été décrits et traduits par M. Griffith. L'exécution matérielle en est fort bonne, supérieure à celle des planches du *Beni-Hassan* qui a paru dans la même collection : les dessins sont moins réduits et les inscriptions sont par conséquent plus lisibles. Il reste peu à faire aux savants qui dirigent l'*Archæological Survey of Egypt*, pour arriver à la perfection que comporte le genre de recherches auquel ils se livrent.

Les tombes de Bersheh ont été creusées surtout pour des seigneurs de la XI^e^ et de la XII^e^ dynasties, et nous ont conservé le souvenir d'une des grandes familles féodales qui possédaient le nom du Lièvre aux débuts du premier empire thébain. MM. G. et N. donnent une énumération détaillée des visites qu'elles ont reçues et des travaux dont elles ont été l'objet dans les temps modernes. Leur histoire ne commence guère qu'aux premières années de ce siècle, au moment où Irby et Maryles les décrivirent; on peut se demander pourtant, si elles n'ont pas été célébrées au XVII^e^ siècle et si ce n'est pas à elles que le Père Vansleb, par exemple, fait allusion dans une de ses relations[1]. Quelques portions des scènes dont elles étaient encore couvertes ont été copiées par plusieurs des égyptologues qui les visitèrent, par Rosellini, par Bonomi,

1. Vansleb, *Nouvelle relation, en forme de Journal, d'un Voyage fait en Égypte, en 1672 et 1673*. Paris, chez Estienne Michallet, MDCLXXVII, p. 396 sqq.

par Nestor Lhôte, par Wilkimon, par Lepsius, par Eisenlohr, en dernier lieu par Brown et par Sayce [1]. Elles furent mutilées en 1889-1890 : des fellahs, dont des voyageurs européens, surexcités par la découverte des lettres d'El Amarna, avaient stimulé la cupidité naturelle, y découpèrent des lambeaux d'inscriptions qu'ils offrirent comme tablettes cunéiformes. L'expédition de M. N. ne put que constater les dégâts et copier ce qui avait échappé à la ruine. Les dessins antérieurs ont permis par endroits de rétablir quelque peu des portions détruites; peut-être M. N. aurait-il pu les utiliser plus encore qu'il n'a fait, mais ce qu'il a omis en ce genre est, somme toute, assez peu de chose, et les deux volumes que nous lui devons représentent à peu près tout ce que nous posséderons jamais de ces curieux monuments [2].

Le premier volume ne contient qu'une seule tombe, celle de Thothotpou; c'est, à dire vrai, de beaucoup la plus importante, et Thothotpou paraît avoir été, comme Khnoumhotpou à Béni-Hassan, le personnage le plus puissant de la famille. Un portique y donnait jadis accès, composé de deux colonnes à chapiteau en feuilles de palmier supportant une lourde architrave; les murs en étaient décorés des scènes de chasse, de pêche, d'exercices militaires communes à cette époque. Un tremblement de terre a renversé les colonnes et le plafond il y a plusieurs siècles, et supprimé presque entièrement ce vestibule. On pénètre dans la chapelle proprement dite par une porte étroite et l'on aperçoit aussitôt sur la paroi de gauche le transport d'une statue colossale qui a rendu le tombeau célèbre même parmi les touristes ordinaires. Le mur de droite est ruiné de longue date, mais la niche reste à peu près intacte au milieu de la paroi du fond, en face de la porte : elle ne contenait aucune statue, mais deux figures en bas relief de Thothotpou et de son père Gaî, affrontés, tout prêts à recevoir l'offrande. La décoration est un peu inférieure peut-être à celle des meilleures tombes de Beni-Hassan, mais elle est fort bonne encore et elle fait honneur aux artistes qui l'ont exécutée. Le dessin en est sec, raide, minutieux : les figures humaines sont conventionnelles, mais celles d'oiseaux ou de poissons sont d'un naturel et d'une fidélité rares. La couleur paraît avoir été assez criarde, bien qu'elle ait été salie par les infiltrations et par la fumée. Les poncifs sont identiques à ceux dont se servirent les dessinateurs de Béni-Hassan. Le fait n'a rien d'étonnant en soi, puisque le nome de la Gazelle était gouverné en ce temps-là par une branche de la famille qui

---

1. J'avais copié les inscriptions de la niche en 1582, mais mes copies sont demeurées dans les archives du Musée de Boulaq, avec un certain nombre de mes papiers.

2. Ainsi Nestor Lhôte avait donné de la scène de purification reproduite à la pl. X une copie plus complète (t. III, fol 255) que M. Newberry cite (I, p. 16); il aurait dû, je pense, consigner, au moins dans son texte, la lettre même des inscriptions préservées par Nestor Lhôte. On peut observer pareil oubli dans quelques autres endroits. En fait, les omissions n'ont pas grande importance; mieux eût valu pourtant ne rien négliger de ce qui donnait à l'ouvrage l'apparence du complet.

commandait dans le nome du Lièvre : la grande ville du pays était Ounou, l'Hermopolis des Grecs, et l'école de sculpture et de peinture à laquelle nous devons les tombes de la XI^e^ et de la XII^e^ dynasties, de Shéikh Said à Miniéh, peut être considérée presque à coup sûr comme une école hermopolitaine. Hermopolis avait une vie politique et religieuse des plus actives : il n'était pas inutile de constater qu'elle avait une vie artistique non moins forte.

Le second volume contient la description de neuf tombeaux moins intéressants. Tel d'entre eux, le n° 6 par exemple, ne nous fournit que les débris d'une seule légende, où figure heureusement le nom du propriétaire, Thotnakhîtî, né de la dame Onkhît ; tel autre, au contraire, renferme encore la matière de plusieurs planches excellentes. Le n° 1 appartient à un prince Thotnakhîti, fils de la dame Sîtouzahotpou et du prince Nouhri. Le n° 3 appartenait à un prince dont le nom a disparu, le n° 4 au prince Nouhri, fils de la dame Kamâi, et le n° 5 au prince Ahanakhîti ; le n° 7 abritait un second Nouhri, le n° 8 un second Ahanakhîti et le n° 10 un troisième Thotnakhîti. MM. Blackden et Frazer avaient réuni dans un album spécial une collection de *graffiti* hiératiques, copiés pour la plupart dans la carrière voisine de Hâît-noubou, et où les mêmes personnages reparaissent comme agents des rois thébains leurs contemporains [1]. M. G. a pris les plus importants d'entre eux qu'il a transcrits et traduits, puis il en a tiré les renseignements qui lui ont paru utiles, pour compléter les données historiques ou généalogiques qu'il avait glanées dans les tombeaux. Je ne puis me ranger à son avis sur un point des plus importants. Dans la plupart de ces graffiti, le protocole du prince féodal est précédé d'un chiffre d'années : « An VI ; Le prince, « chef des deux trônes, administrateur des prophètes, grand chèvetaine du « nome du Lièvre, connu du roi, chef du Sud, Nouhri, né de Kamâi. » M. G. pense que cette date et les dates analogues se rapportent au règne du prince dans le nome du Lièvre, et il déduit les conséquences historiques de ce fait (t. II, p. 5 sqq.). Il y a certainement des dates de princes féodaux à Beni-Hassan et à Thèbes, au temps de la domination des grands-prêtres de la XXI^e^ à la XXIV^e^ dynasties, mais elles sont rares, et lorqu'on trouve un seul chiffre d'années sur un monument ou sur un objet dédié par l'un des grands-prêtres ou même des rois Thébains vassaux, c'est dans le règne officiel du suzerain Tanite ou Bubastite qu'il faut le classer [2]. Les graffiti de Hammamât nous montrent qu'il en

1. *Collection of Hieratic Graffiti from the Alabaster Quarry of Hat-nub, situated near Tell el Amarna, found December 28th 1891. Copied September 1892 by M. W.* Blackden, *and G. Willoughby Fraser, F. S. A. (for private circulation only)* XV pl.

2. Pour les exemples des prêtres d'Amon sous la XXI^e^ dynastie, cfr. les dates que j'ai relevées et dont Daressy a donné de nouveaux exemples dans sa *Contribution à l'histoire de la XXI^e^ dynastie*. Les hauteurs du Nil à Karnak, sous la XXII^e^ dynastie, donnent des doubles dates des grand-prêtres ou même d'un roi thébain à côté de celles du roi Bubastite ou Tanite.

était de même aux temps antérieurs, et que l'année II, mise en tête d'une inscription où un prince de Thèbes racontait son expédition aux carrières de Rahanou, se rapportait non pas à son propre principat, mais au règne du roi Thébain sous lequel il vivait.

Cette considération me porte à raccourcir un peu l'espace de temps que M. G. accorde aux générations connues des barons d'Hermopolis. Supprimant les personnages inutiles à l'objet que j'ai en vue, voici comment il rétablit la succession des membres pricipaux de la famille :

Gaî Ier		XIe dynastie.
Thotnakhîti Ier		
Nouhri Ier		
Gaî II		
Nouhri II		Amenemhâît I
Thotnakhîti II	Gaî III	Ousirtasen I
	Thothotpou	Amenemhâît II — Ousirtasen II

La date de l'an XXXI d'Ousirtasen Ier se trouve dans un graffito tracé pour Amenemhâît, frère de Thotnakhîti II et de Gaî III, et le cartouche d'Ousirtasen III est gravé dans la tombe de Thothotpou, ce qui nous fournit un point d'attache sérieux pour les deux dernières générations de la famille. D'autre part, les graffiti de Hâît-noubou nous ont conservé trois mentions de Nouhri Ier, datées des années VI, VII, VIII d'un roi inconnu et deux mentions de Kaî II datées de l'an V et de l'an VII d'un autre roi inconnu ; si on admet la classification de M. Griffith, d'après laquelle l'Amenemhâît mentionné en l'an XXXI d'Ousirtasen Ier est le fils de Nouhri II, ces deux années V et VII de Gaî II devront appartenir soit au règne d'Ousirtasen Ier lui-même, soit à celui d'Amenemhâît Ier. Pour ne pas prolonger outre mesure cette discussion de chiffres hypothétiques, je dirai que l'arrangement le plus vraisemblable me semble être celui qui, plaçant ces dates des ans V et VII de Gaî II sous Ousirtasen Ier, nous permettrait d'attribuer à Amenemhâît Ier celles des ans VI, VII, VIII rapportées par Nouhri Ier. On aurait alors le tableau suivant :

Nouhri Ier		ans VI-VIII d'Amenemhaît Ier
Gaî II		ans V et VII d'Ousirtasen Ier ; aurait exercé le pouvoir à Hermopolis, partie sous ce prince, partie sous son prédécesseur.
Nouhri II		vers l'an XX d'Ousirtasen Ier.
Totnakhîti	Gaî III	an XXXI d'Ousirtasen Ier ; Thotnakhîti fleurit jusque sous Amenemhâît II.
Thothotpou		sous Ousirtasen II et Ousirtasen III.

Ce serait, comme on voit, une réduction assez sensible dans ce premier groupe de personnages. L'autre groupe, celui qui comprend les Ahanakhîti serait alors sur la même ligne de temps que les premiers rois de la XIe Dynastie, ou de ceux de la Xe Héracléopolitaine. MM. G. et N. adoptent, aussi complètement que M. Pétrie l'a fait avant eux [1], les idées que j'ai exposées sur l'histoire de l'Égypte entre la VIIIe et la XIIe dynastie [2] : il admettent que tout ou partie de la Xe dynastie est contemporain des premiers rois Thébains indépendants qu'on classe dans la XIe dynastie, mais que celle-ci ne compte dans le comput Manéthonien qu'à partir du moment où elle eut triomphé des Héracléopolitains. Plusieurs des tombeaux de Bershèh seraient donc, à proprement parler, du milieu ou de la fin de l'époque héracléopolitaine, comme plusieurs des tombeaux de Siout.

En résumé, l'ouvrage de MM. N. et G. est très important. Il montre une fois de plus quel tort ont eu les générations de savants qui se sont succédées en Égypte, de négliger ces tombes de l'Heptanomide ; c'est d'elles que sort peu à peu l'histoire des temps obscurs qui s'étendent entre les grandes dynasties de l'empire Memphite et celles de l'empire Thébain. M. Newberry et ses collaborateurs ont bien mérité de notre science par la patience avec laquelle ils ont accompli leur tâche souvent ingrate de copistes ou de dessinateurs, par leur conscience à recueillir les moindres débris et à les reproduire, par leur zèle discret. M. Griffith a aidé M. Newberry à mettre en valeur les documents qu'il rapportait ; leur œuvre commune marque un progrès très appréciable dans notre connaissance des mœurs et de l'histoire du Moyen-Empire.

G. Maspero.

---

1. Maspero, *Trois années de fouilles*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. I, p. 238-241, et *Revue Critique*, 1889, t. II, p. 420-422.
2. Petrie, *a History of Egypt*, t. I, p. 123 sqq.

Dott. Augusto Mancini, **Il dramma satirico greco** (Extrait des *Annali della R. Scuola Normale superiore di Pisa*). Un vol. in-8° de 107 p. Paris, 1895.

Étude composée avec soin et qui fait honneur aux maîtres de l'auteur, Fr. Zambaldi et Giov. Setti à qui elle est dédiée. M. Mancini, qui s'est déjà fait connaître par des travaux sur l'humanisme italien à l'époque de la Renaissance, connaît bien son sujet. Le début est un peu pénible à lire, et on peut noter dans tout l'ouvrage l'abus de certaines constructions, en particulier celle de l'infinitif avec l'article. On pourrait relever quelques lacunes; il aurait été intéressant de rechercher sur quel fondement repose le bruit qui attribue à Alexandre une part dans la composition du drame satyrique, *Agen*. Le caractère propre du drame satyrique ne ressort pas assez clairement; les vieilles pages de Patin sur cette question se lisent toujours avec plaisir. La discussion sur les deux chœurs que peut avoir le drame satyrique paraît assez juste. Trop de fautes d'impression dans les citations grecques.

Albert Martin.

Paul Masqueray. **Théorie des formes lyriques de la tragédie grecque**, : vol. xvi-320 p. In-8°. Paris, Klincksieck, 1895.

Ce livre a déjà obtenu un vif succès auprès des hellénistes. A la Sorbonne, il a triomphé, sous forme de thèse, devant un aréopage composé de MM. Weil, Croiset, Havet, Decharme, Hauvette, Puech; la Société pour l'encouragement des études grecques l'a couronné par la main de M. P. Girard; dans le *Journal des savants*, M. Weil l'a loué et a regretté, à la fin d'un second article, que ses éloges fussent encore au-dessous du mérite de l'auteur. Tout en nous associant de grand cœur à des suffrages si autorisés et en reconnaissant le mérite de M. Masqueray, l'étendue de ses informations, la finesse et la sagesse de son esprit, nous lui adresserons une critique très franche et très nette, qui, à notre connaissance, ne lui a pas encore été faite, et qui, sans diminuer en rien la valeur des choses contenues dans son livre, a pour objet d'y signaler une lacune grave. Nous la résumerons ainsi : le sujet traité par M. M. est un sujet musical; or, le livre de M. M. n'est point musical: il touche bien en plusieurs pages à la musique, quelquefois même avec excès, mais accessoirement, en se tenant toujours en deçà ou au-delà, c'est-à-dire à côté des principes qui auraient dû fournir le point de vue général d'un tel travail et en éclairer tout l'ensemble.

La méthode qui, en pareille matière, reste étrangère aux considérations musicales, est malheureusement ancienne en France. La conception incomplète des chefs-d'œuvre du théâtre grec, manifeste dans l'étude purement littéraire de M. Patin, a persisté chez nous, malgré les progrès accomplis dans le domaine de la métrique. On a lieu de s'en

étonner, quand on songe que soit en Italie au XVI^e^ siècle, soit en France au XVIII^e^, soit en Allemagne au XIX^e^, les musiciens qui ont voulu créer l'opéra, la tragédie lyrique ou le drame lyrique, ont toujours considéré les compositions d'Eschyle et de Sophocle comme un modèle d'où les artistes modernes devaient essayer de se rapprocher. En ouvrant le livre de M. Masqueray, nous nous attendions, sur la foi du titre, à voir enfin comblée une fâcheuse lacune de notre philologie classique : après les travaux de Bœckh, de Westphal et de Gevaërt, après le beau livre de M. Croiset sur Pindare, — livre qui a dû en partie son succès aux chapitres concernant la musique et la danse — ; après les déclarations très nettes, quoiqu'un peu timides, du regretté O. Riemann écrivant qu' « il n'est guère possible de comprendre la métrique ancienne si l'on ne possède quelques notions de musique », il nous semblait que nul n'entrerait désormais dans le temple du lyrisme sans être musicien. Notre attente a été déçue ; et ce n'est nullement par suite d'un goût personnel pour l'art musical que nous exprimons ces regrets : la nature même du sujet traité par M. M. les justifie. L'auteur ne nous donne rien qui ressemble à une théorie ; il n'explique pas, il se borne à définir, très exactement d'ailleurs, les choses dont il nous devait l'explication.

Il commence par établir la chronologie des pièces d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide ; il énumère ensuite, d'après le chapitre XII de la *Poétique*, les parties lyriques de la tragédie : la *Parodos*, ou défilé des choreutes ; le *Stasimon* (et ses variétés), ou chant des choreutes lorsqu'ils ont pris place dans l'orchestre ; le *Commos*, ou chant commun au chœur et à la scène ; enfin les chants des acteurs sur la scène ; après avoir soumis à un examen critique les commentaires auxquels ces définitions ont donné lieu, il emprunte au texte même d'Aristote le plan de son étude et nous donne successivement, dans les œuvres des trois grands poètes, le « dessin » exact de ces formes lyriques. Ce sont là des matériaux préparés avec beaucoup de soin et mis en bonne place marchande, mais ce ne sont que des matériaux ; ce n'est pas même une introduction à la théorie annoncée, car cette introduction devrait mettre en lumière des principes d'ordre général. S'il est vrai que pour comprendre l'esprit du théâtre antique il faut remonter à la source primitive de la pensée grecque qui est la religion, il nous paraît non moins évident que pour comprendre l'organisation artistique-littéraire de ce même théâtre, il faut remonter au principe initial du lyrisme qui est le rythme musical. Il y avait, dans la tragédie grecque, une liturgie. mais c'est la musique, dès le début, qui a imposé ses lois à la forme de cette liturgie. La musique n'était pas d'abord un accessoire, ἥδυσμα, comme elle le devint plus tard : elle a été le *primum movens*, le type sur lequel tout s'est réglé : danses et chants populaires d'abord ; ensuite, évolutions et chants du chœur, et aussi, par contre coup et dans une certaine mesure, le simple dialogue. La poésie (considérée au point de vue du langage) est fille de la musique ; elle lui a obéi avant de devenir

son alliée, et, finalement, sa maîtresse. Or il y a, en musique, des lois générales, indépendantes des temps et des lieux. Ces lois, on aurait pu, on aurait dû les dégager. C'était là le vrai sujet. Ce travail est souvent assez simple, quand on l'aborde avec l'esprit qui convient; nous allons essayer de le montrer.

M. M. fait la description des stasima d'Eschyle qui vont deux par deux, chaque strophe étant suivie de son antistrophe : AA, BB' ΓΓ' ΔΔ'.... L'auteur oublie de nous dire : que la loi générale de la composition musicale est l'*imitation* (ou *répétition* d'une formule donnée) et qu'en vertu de ce principe le lyrisme antique est fondé sur les *reprises;* que ces reprises jouent un rôle très important dans les chants populaires, d'où les plus grands compositeurs, Eschyle le premier, se sont inspirés; qu'enfin — et ceci demandait un examen spécial parce qu'on en peut tirer d'intéressants aperçus pour la théorie générale de la tragédie grecque — ces suites de strophes accouplées sont la forme habituelle de la musique de danse. Il est impossible à un musicien de jeter un simple coup d'œil sur les schèmes donnés par M. M. (p. 76 et suiv.) sans songer à un très grand nombre de compositions modernes dont la structure est identique : en premier lieu, les *suites* de Bach et de Hændel. Ces *Suites* sont un curieux monument du cosmopolitisme musical : elles contiennent des danses de tous les pays : sarabandes, courantes, polonaises, allemandes, gigues, gavottes, bourrées, anglaises, menuets, loures, passepied, rondeaux..., et rien n'est plus étranger à l'art grec; elles sont pourtant construites comme les stasima : AA', BB', CC'... Si nous considérons la musique de danse plus moderne, nous trouvons la même disposition : AA', BB', CC', DD', EE'... La seule différence, c'est que de Bach à aujourd'hui, le nombre des couples de strophes va en augmentant, tandis que d'Eschyle à Euripide il est allé en diminuant. Ces rapprochements ne sont-ils pas instructifs[1]? Ne nous aident-t-ils pas à mieux comprendre le chœur antique? M. M. dit (p. 10) qu'on a eu tort de considérer les choreutes comme immobiles, en rattachant le mot στάσιμον à ἱστάναι, et que les chanteurs, selon l'explication de Hermann, « exécutaient des mouvements modérés ». L'analogie que je viens de rappeler, et qui se rattache à une loi générale, permet de changer cette hypothèse en quasi-certitude; au moins fait-elle voir que le type de la composition chorale a dû être emprunté à des danses populaires antérieures. Dans une « théorie », cette idée devait être mise en pleine lumière. Et ici, je ne puis m'empêcher de dire combien je trouve inexact le point de vue auquel se place M. Masqueray; pour expliquer ces suites d'unités binaires, il écrit : « Par une vision *spé-*

1. Je me permets de renvoyer ici le lecteur au livre que je viens de publier, et dans la première partie duquel j'ai exposé certaines idées de Westphal, en les modifiant : *Études de philologie musicale : Théorie du rythme dans la composition moderne*, etc.... (Paris, Alph. Picard).

ciale, les Grecs, en portant leurs regards curieux sur le monde, saisissaient sans effort le contraste de chaque objet ; *les idées ne défilaient pas une à une, elles se réfractaient par couples dans leur cerveau compréhensif. C'est ainsi que la symétrie devint chez ce peuple encore jeune la loi principale de ses créations artistiques.* » Cette métaphysique me paraît inutile et faible, devant le témoignage, aûtrement probant, de la musique de danse dans les pays et les temps les plus différents. M. M. passe à côté de faits musicaux très signifieatifs sans les apercevoir.

Les considérations précédentes sont de nature à éclairer aussi l'évolution des formes lyriques. Il y avait dans le drame grec, avons-nous dit, une liturgie et une musique ; mais ces deux éléments, bien qu'ils aient formé le noyau primitif et donné naissance à la tragédie, étaient contraires, par essence, au véritable esprit de la tragédie. Rien ne favorise moins l'action théâtrale que ces groupes de strophes, d'un dessin si net ; de là, dans l'organisation de la tragédie, une antinomie fondamentale entre l'origine du drame et sa tendance naturelle ; de là une évolution (amoindrissement progressif du chœur) dont le dernier terme n'est pas Euripide, mais notre tragédie du XVII^e^ siècle où le poète a fini par se dégager complètement. Le drame grec s'est transformé dans le même sens que notre opéra moderne. Aujourd'hui, le drame lyrique proscrit la forme antistrophique et les « reprises » ; quelle raison donne-t-il ? C'est que le style libre est seul capable d'exprimer avec vérité des passions agissantes. Or, ce principe a été formulé par Aristote lui-même dans un texte dont M. M. ne paraît pas voir, en le citant, toute l'importance, » Les chants de la scène ne sont pas antistrophiques comme ceux du chœur ; c'est que l'acteur est un artiste *qui imite la nature*, ce que fait moins le chœur. » Je ne crois pas qu'Aristote (ou l'auteur des *Problèmes*) ait jamais rien écrit, dans l'ordre musical, de plus profond et de plus curieux que cette phrase. Je conclus de là qu'il est impossible de comprendre l'évolution du théâtre grec, c'est-à-dire la déchéance du chœur, la restriction et l'altération des formes accouplées, si on ne se pénètre pas d'abord de ce principe, cher à tant de compositeurs modernes, que le style propre au drame lyrique, c'est le style libre et non les coupes antistrophiques. Et là encore, c'est une belle théorie musicale que nous devait M. Masqueray.

Il y a une autre forme du lyrisme dont il ne donne pas davantage l'explication : c'est la triade AA' B. C'est un type de composition qu'on retrouve aussi chez les modernes (je citerai seulement les chants des Minnesänger dont la structure est la suivante : *Stollen, Gegenstollen, Abgesang*), et qu'il serait facile d'éclairer par de nombreux rapprochements ; mais il paraît avoir son origine, comme le précédent, dans les danses primitives, ou quelque chose d'approchant. Je m'étonne que M. M. n'ait pas au moins cité le texte suivant : « Olim carmina in deos scripta ex his tribus constabant : circumire aram a dextra *strophen* vocahant; redire a sinistra *antistrophen* ; post, cum in conspectu dei con-

sistes reliqua peragebant, *epodon* » (Attilius Fortunatianus, *Ars*, p. 295 des *Gram. lat.* ex recens. H. Keilii, vol. VI).

Si, du dessin général des strophes, nous passons à leur analyse intrinsèque, c'est encore à un principe musical qu'il faut avoir recours ; je me borne ici à reproduire quelques lignes excellentes de M. Gevaert : « Le poète grec, quand il avait à composer un chant en strophes, arrêtait définivement sa mélodie avant de procéder à la versification du morceau... Croire que le poète ait pu composer de longues strophes d'une facture aussi compliquée sur des combinaisons arbitraires de longues et de brèves, pures abstractions privées de tout lien interne, de toute vie réelle, cela me paraît absolument inadmissible. Je ne vois pas même comment il aurait pu, au cours de son travail de versification, garder son schéma syllabique présent à l'esprit, s'il n'avait eu, comme aide-mémoire constant, une mélodie complètement fixée dans son contour et dans ses durées rythmiques. » (*La mélopée antique dans le chant de l'église latine*, second appendice, pp. 472-473.)

Enfin, est-il possible d'étudier la structure et les diverses combinaisons des strophes sans parler de la musique qui les accompagnait ? Ici, ce n'est plus la méthode générale de M. M. que j'ose critiquer ; c'est tout un côté de son sujet que je lui reproche d'avoir négligé. A moins de rétrécir arbitrairement le sens des mots, ne doit-on pas considérer comme des « formes lyriques » les divers modes de la musique grecque, à chacun desquels était attaché un pouvoir d'expression si spécial ? L'auteur des *Problèmes* demande pourquoi, dans la tragédie, le chœur ne chante jamais sur le mode hypodorien et sur le mode hypophrygien, alors que ces deux modes sont d'un emploi naturel et légitime sur la scène, et il en donne la raison suivante : les acteurs qui sont sur la scène imitent des *héros ;* ils peuvent donc user des deux modes précédents parce qu'ils sont très vifs et portent à l'action (ἐνθουσιαστικὴ καὶ βακχικὴ ἁρμονία). Le chœur, lui, est composé d'*hommes ;* le mode mixolydien lui convient donc, parce que c'est un mode purement affectif et tranquille .. Ici encore, s'imposait une « théorie » des diverses formes de l'expression musicale étudiée dans ses rapports avec l'esprit du drame. La question est pleine d'obscurités, mais on ne pouvait l'éluder.

M. M. nous avertit, dès le début du livre, qu'il n'a pas voulu s'attacher à scander les vers grecs et à étaler une nomenclature « rébarbative » ; c'est fort bien ; mais que peut bien être une « théorie » du lyrisme qui, après avoir écarté la métrique, écarte aussi la musique ? Quel est exactement son objet ? « Préciser, nous dit-on, le dessin de la forme lyrique, pour saisir plus facilement la pensée qui serpente dans son entrelacement. » Cette indication est bien vague. Je ne vois là qu'une ingénieuse formule littéraire, en un sujet qui était tout artistique et précis. M. Masqueray ne nous donne en somme que des notes, des notes excellentes comme préparation à l'étude du vrai sujet, mais auxquelles manque l'essentiel. Nous persistons à croire que pour faire une

vraie théorie du lyrisme tragique, il eût fallu ne pas prendre pour plan l'énumération faite par Aristote, mais aller droit aux principes de la poésie lyrique, aux lois générales du rythme, de la danse et du chant populaires ; il eût fallu élargir le domaine traditionnel de la philologie classique et changer de point de vue [1].

Jules COMBARIEU

Urkundenbuch der Stadt Strassburg. Fünfter Band, erste und zweite Haelfte. Politische Urkunden von 1332 bis 1365, bearbeitet von Hans WITTE und Georg WOLFRAM. Strassburg, K. Truebner, 1895-1896, VIII, 1128 pages, in-4. Prix : 65 fr. les 2 volumes.

Ce *Cartulaire de la ville de Strasbourg*, publié aux frais du gouvernement d'Alsace-Lorraine et de la ville de Strasbourg, a été entrepris quelques années après l'annexion ; le premier volume, édité par les soins de M. Wiegand, archiviste de la Basse-Alsace, et renfermant les documents les plus anciens et les statuts municipaux jusqu'en 1266, c'est-à-dire jusqu'à l'émancipation de la cité de toute ingérence épiscopale, a paru dès 1879 (cf *Revue* du 3 janvier 1881. Depuis M. Wiegand a publié en 1886 un second volume, renfermant les documents politiques de 1266 à 1332, et M. Aloys Schulte, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, a mis au jour, en 1884, le tome troisième, renfermant les documents d'ordre privé (actes de vente, donations, etc.) pour le même laps de temps.

Du quatrième volume il n'a paru encore que la seconde moitié, en 1888 ; elle renferme de nouveaux statuts municipaux et des listes et notices sur les fonctionnaires épiscopaux et municipaux de Strasbourg dues à M. A. Schulte et à M. George Wolfram, actuellement archiviste du département de la Lorraine. La première moitié du volume, qui renfermera des suppléments aux trois premiers et un répertoire général, est, nous dit-on, sous presse.

Il y avait donc près de huit ans que rien n'avait paru du Cartulaire ; mais, pour rattraper le temps perdu, les éditeurs viennent de publier, presque simultanément, les deux demi-volumes du tome cinquième, formant un total de plus de onze cents pages. Ils n'embrassent pourtant

---

1. J'ai dit que M. Masqueray, habituellement en deçà du but à atteindre, le dépassait parfois. Ainsi dans cette phrase sur la parodos des *Perses* (p. 26) : « l'harmonie finale reprend la phrase du récitatif ; elle en multiplie la sonorité et la puissance et, conformément à la dominante du poème, elle en tire toute la tristesse qu'elle contenait dans ses quelques notes. » Les termes musicaux ne figurent évidemment ici qu'à titre de métaphores, ce qui en un tel sujet, n'est pas assez ; si au contraire on doit les entendre avec leur sens musical habituel, il s'en faut peu que chacun d'eux soit une erreur. J'en dirai autant des mots *duos* et *trios*, qui sont évidemment mal choisis. — P. 97, la 2e syllabe d'Ὠρίωνα est comptée à tort comme brève.

qu'une courte période de trente-trois années ; avec le milieu du XIVe siècle nous entrons, à Strasbourg comme ailleurs, sinon dans l'ère de la bureaucratie, du moins dans celle des paperasses, soit qu'on les ait mieux conservées qu'autrefois, soit que l'habitude d'écrire se soit développée en même temps que s'étendaient les relations politiques et l'instruction générale des gouvernants. Le tome sixième, qu'on nous annonce comme devant suivre bientôt, ne nous donnera, lui, que les documents de dix-neuf années. Aussi jusqu'à ce que l'*Urkundenbuch* vienne rejoindre la seconde série de documents relatifs à l'histoire strasbourgeoise en cours de publication, la *Correspondance politique de la ville de Strasbourg*, depuis 1517, inaugurée par M. Virck et continuée par M. Winckelmann, il se passera encore du temps, et si l'on ne fait pas un puissant effort pour hâter la publication des volumes suivants, les érudits alsaciens, qui ne sont plus des jeunes gens, devront renoncer à l'espoir d'en voir jamais la fin.

En attendant, l'on doit signaler avec satisfaction ce nouveau volume qui nous apporte pour l'histoire de Strasbourg, vers le milieu du XIVe siècle, un appoint fort considérable de documents tout nouveaux. C'est une des périodes les plus importantes dans le passé de la ville libre impériale, brillante au dehors, fort agitée au dedans. Elle débute par les luttes intestines entre les clans patriciens des Zorn et des Mullenheim (1332), qui amènent une révolution démocratique ; elle embrasse l'invasion de la *peste noire*, suivie des horribles persécutions contre les Juifs ; elle s'arrête après la première apparition des bandes du sire de Coucy, des *Anglais*, comme les appelait le peuple, en Alsace (1365). C'est une époque de luttes incessantes autant qu'embrouillées entre les petits dynastes de la région cis-rhénane, entre les seigneurs et les villes, entre les évêques et leurs voisins laïques, fouillis curieux de querelles suivies de compromis et d'alliances, et recommençant ensuite de plus belle. Les chroniques du temps, Kœnigshoven surtout, nous ont retracé sans doute le tableau de ces rivalités féodales, mais nous trouvons aujourd'hui dans le *Cartulaire* les documents à l'appui qui confirment, appuient et souvent aussi rectifient les données traditionnelles des chroniqueurs mal informés. Quelques-unes d'entre ces pièces ne sont pas inédites. Une partie des documents relatifs à la persécution des Juifs ont été déjà imprimés par Schilter en 1698, dans son édition de Kœnigshoven, et ont dû lui être empruntés, les originaux ayant disparu depuis ; il en est de même de la curieuse enquête sur la rixe sanglante des Zorn et des Mullenheim en 1332. D'autres pièces ont été mises au jour par J. Wencker dans ses savantes dissertations, dès le début du XVIIIe siècle [1] ; mais l'immense majorité des documents réunis par

1. Il en est de même pour la plupart des pièces tirées des Archives de Saint-Thomas, qui avaient été analysées ou communiquées *in extenso* par M. Charles Schmidt dans son *Histoire du chapitre de Saint-Thomas* et pour un certain nombre de documents relatifs aux corporations d'arts et métiers, publiés par MM. Schmoller et Meyer.

MM. Witte et Wolfram sont inédits. Ils embrassent les rubriques les plus diverses, l'histoire diplomatique, militaire, économique et religieuse de la cité. Les textes des alliances diverses, des grandes paix publiques (*lantfrieden*), de 1351 et de 1358 [1], s'y rencontrent avec les nombreuses ordonnances monétaires du magistrat, de 1339, 1344, 1351, 1369, 1376, etc. Les correspondances politiques et les communications privées concernant des actes diplomatiques et militaires y alternent, selon leur date chronologique, avec des pièces curieuses rentrant dans le domaine de l'économie politique ou de l'histoire des mœurs. Nous citerons, à titre d'exemples, l'alliance conclue entre les États d'Alsace à Colmar, le 25 mai 1362, contre les Anglais (p. 465) et les nombreuses pièces de l'année 1365 qui se rapportent à cette invasion des bandes de Coucy; la lettre d'un bourgeois de Reims, Jehan li Poullain, à l'ammeistre Muller, relative aux nouveaux préparatifs de ces mêmes Anglais (p. 561); le rapport d'un Messin, Geoffroi Mine, sur la venue de l'empereur Charles IV à Metz, en 1354 (p. 270); la série de pièces relatives à l'expédition des Strasbourgeois contre Zurich, et surtout le document énumérant les voitures réquisitionnées dans les villages pour le transport des hommes d'armes et de leurs bagages (p. 285); les pièces relatives au célèbre banquier strasbourgeois Rulmann Merswin et à la location que lui fait l'abbaye d'Altorf de l'Ile-Verte pour y établir sa thébaïde mystique (p. 565); les règlements concernant la corporation des cordonniers de Strasbourg (1360-1367) et le local où ils se réunissent (p. 429 et 587); le tarif des droits d'entrée des marchandises bâloises (p. 402); les documents relatifs à la mise en gage de la couronne du margrave Rodolphe de Bade chez deux Juifs de Strasbourg (p. 191) et au dégagement des bijoux de la margravine Marguerite, qui supplie qu'on lui prête pour une quinzaine ses parures engagées, vu qu'elle doit rendre visite à son oncle, à Besançon (p. 454); la défense de porter de porter de faux chignons et d'étaler leurs appats [2], faite par le magistrat à ses sujettes, en 1375 (p. 1033); la décision arbitrale rendue contre Jean Rott, négociant de Duisbourg, dont on a jeté toute la marchandise (des tonnes de harengs à moitié pourris) dans le Rhin, par mesure de salubrité publique et qui réclame en vain 2,000 écus de dommages intérêts (p. 600); la bulle de Grégoire XI défendant aux Dominicains d'entrer en relations illicites avec les Augustines et de les faire sortir de leurs couvents (p. 746), bulle qu'on peut confronter avec la lettre de l'empereur Charles IV au magistrat, dans laquelle le souverain se plaint de ce que certaines religieuses ne veulent pas obéir à Me Elie, le provincial des Dominicains, et se sauvent de leurs monastères (p. 671) [3]. Signalons

1. Certains de ces documents se trouvent déjà dans le vieux recueil de Lunig ou dans les *Reichstagsakten*.

2. Dasz och keine frowe loecke von totenhaer anhencken solle... und sunderlich dass man ir die brueste mit gesehen muege. »

3. De son côté, le magistrat se plaint à l'empereur d'un prêtre portant le nom fati-

encore le procès-verbal, si curieux dans sa naïveté, des déclarations de certains bourgeois, bannis en 1366 pour n'avoir point voulu contribuer aux dépenses publiques pour les fortifications de la Krutenau (p. 577); l'accord entre ceux de Furdenheim et Jean de Wingersheim, dans lequel il est expressément stipulé qu'on ne se jettera plus dorénavant de chandeliers à la tête (p. 361); la plainte en dommages-intérêts présentée par Brunon de Windeck pour dégâts commis dans son château par une garnison strasbourgeoise, document qui nous fait connaître par le menu l'approvisionnement d'un castel du XIV^e^ siècle en lard, fromages, lentilles, noix, sel, vinaigre, etc. (p. 765), et le mémoire des frais, exhibé en réponse par le commandant Gosse Sturm (p. 769 [1]. Les amateurs d'onomastique recueilleront également dans notre volume de nombreux exemples de *l'humour* du temps, affublant seigneurs et bourgeois de noms de famille plus que bizarres, *Esel, Stroseil, Antvogel, Goensefuss, Hammelskopf, Judenbreter, Ungehür*, etc. Ils constateront la présence à Strasbourg, dès 1334, d'Israélites à noms français, tels que Morel et Bonenfant, en même temps que de Juifs italiens, attirés par l'important trafic de la ville rhénane.

C'est donc une riche moisson de renseignements précieux en tout genre que les historiens de Strasbourg et de l'Alsace trouveront dans le nouveau volume du *Cartulaire*. Les pièces nombreuses qu'il renferme sont éditées avec soin, collationnées partout sur les originaux quand ils existent encore, et la correction des épreuves laisse fort peu à désirer. C'est à peine si nous avons relevé, en dehors de l'errata des éditeurs, quelques fautes d'impression fort peu importantes [2].

Le très utile Index n'est pas absolument sans erreurs et pour qui connaît la difficulté d'en établir un qui soit irréprochable, il n'y a pas lieu de s'appesantir sur quelques petites lacunes ou sur des fautes d'attribution ou d'interprétation dans cette longue liste de noms d'hommes

---

dique de Murvogel, qui court les maisons de tolérance et qu'on n'ose arrêter puisqu'il porte une masse d'armes sous sa soutane pour assommer les sergents de ville; l'official ayant refusé de sévir contre lui, on se voit obligé de recourir à l'empereur en personne pour débarrasser la cité de ce personnage peu recommandable (p. 482). Une autre pièce montrant combien dès lors les règles canoniques étaient peu observées, c'est l'ordonnance de l'évêque Berthold, de 1340, défendant qu'aucun chanoine ayant moins de dix-huit ans et qui n'a pas reçu les ordres majeurs, puisse siéger au Chapitre (p. 105).

1. Un procès bien curieux aussi, c'est celui relatif à un cabinet d'aisance établi par Raimbaut Huffelin, dans la ruelle du Rosier, dans la maison dite *à la Lune*. Tout le Conseil de ville opère en corps une descente des lieux examine le corps du délit (« besahet es innen und ussen ») et finit par décider, malgré les voisins, que le propriétaire pourra le laisser subsister (p. 401).

2. C'est ainsi que p. 92 le président du Conseil de 1338, Jean *Wintin* est évidemment identique avec le Jean *Winlin* de 1334 (p. 48). — P. 176, il faut lire *Armleder* pour *Arnleder*, p. 198, *Peter* pour *Petir*, p. 1101 *dominus* pour *domius de* Renneval etc.

ou de lieux [1]. M. Aloyse Schulte en a déjà relevé un certain nombre dans une critique de notre volume insérée dans la *Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins* (1896, p. 321-322); nous soumettons encore quelques observations supplémentaires à MM. Witte et Wolfram pour leur montrer avec quelle attention nous avons parcouru ce nouveau volume du *Cartulaire*. Çà et là l'on aurait également désiré un mot d'explication au bas des textes; il ne faudrait pas être trop avare de commentaires quand il s'agit de rendre service aux érudits étrangers aux infiniment petits détails de la topographie locale ou de l'histoire du temps [2]. Mais ce sont là presque des vétilles, sur lesquelles nous n'avons garde d'appuyer, et qui ne nous empêchent en aucune manière d'apprécier à sa juste valeur le recueil dont nous espérons voir bientôt la suite.

R.

---

1. P. 78 nous trouvons le nom de Lunéville sous la forme de *Linstetten*; mais dans l'index il figure seulement avec l'orthographe *Lienstat*. — P. 139 le nom du chevalier *Johans von Schamaley*, comme p. 451 celui de *Scheckemi von Mansey*, cachent certainement des noms de seigneurs français ou bourguignons mutilés ou défigurés. — P. 221 une lettre du comte d'Oettingen est datée *Abrahu*; quelle peut bien être cette localité qui ne figure pas à l'index? — P. 253 le bourgeois de Côme, Jean de *Mundriz*, est sans doute de *Mondrisio*. — P. 537 les lettres de l'évêque Jean écrites pendant l'invasion de Coucy et datées de *Borre* ne devraient pas être désignées dans les en-têtes sommaires comme écrites à *Barr*, mais au château du *Haut-Barr*, pour empêcher qu'on ne songe au bourg de Barr sur la Kirneck. — P. 890 Aussay n'est pas un « Ort in Frankreich (comme le dit l'index à la page 1057), mais le nom français de l'Alsace (pays d'Ausay ou d'Aulsay) jusqu'au XVI[e] siècle. — A la même page, le *Riemelicher thal* mentionné par l'évêque ne serait-il pas dans les alentours de Rémilly? — P. 1084. Le « Holzwerd, localité inconnue près de Strasbourg, » n'est pas une localité mais un des innombrables terrains d'alluvions, îlots boisés du Rhin (*Woerthe*) qui se trouvaient en aval et en amont de Strasbourg. — P. 1124 Wettingen n'est pas près d'Ulm, mais un couvent célèbre dans le canton d'Argovie, qui existe encore aujourd'hui comme école normale d'instituteurs. — Le *Toulous* de la p. 172 est certainement *Toulon* puisqu'il est question de « fontibus circa marina existantibus » dans lesquels les Juifs auraient jeté du poison.

2. C'est ainsi que nous aurions désiré voir figurer sous leur nom moderne les nombreux sièges épiscopaux de légats du pape, évêques *in partibus*, qui se rencontrent dans notre volume. Ainsi, nous avons dans le texte (p. 201) un « Henri de Rossi » qui figure à l'index, sous le vocable inexpliqué, *Rossensis episcopus*. Où le placer? — P. 129 nous voyons Eberlin de Mulnheim léguer à ses fils la maîtrise de la pêche « et le Bruche à Strasbourg »; cela nécessitait un mot d'explication. — P. 829 on voudrait bien savoir ce qu'étaient les « gesellen mit der Wannen » qui offraient leur alliance aux villes réunies à la diète de Colmar en 1373, association de chevaliers ou bande de malandrins? Nous citons, presque au hasard, ces quelques exemples, afin de faire comprendre quel genre d'indications supplémentaires nous paraîtrait désirable pour rendre plus utile encore une publication que les historiens alsaciens ont saluée dès le premier jour avec reconnaissance et qui facilitera notablement leur tâche.

Corpus documentorum haereticae pravitatis neerlandicae. Verzameling van stukken betreffende de pauselijke en bisschoppelijke Inquisitie in de Nederlanden, Tweede Deel, Gent, Vuylsteke, S' Gravenhage, Nijhoff, 1896, XXII, 411 p. in-8. Prix : 10 fr.

On a déjà parlé dans la *Revue* (3 novembre 1890) du premier volume du *Corpus* de M. Frédéricq, comme du premier volume de l'ouvrage qu'il a fait paraître pour le mettre lui-même en œuvre, *Histoire de l'Inquisition néerlandaise* (cf. *Revue*, 19 décembre 1892). Ce n'est pas une continuation, c'est un supplément de ce tome premier que le savant professeur de l'Université de Gand nous offre aujourd'hui. Depuis que ce dernier a paru, le maître et les disciples (car on sait que M. Frédéricq veut bien faire participer les élèves de son séminaire à l'honneur de cette publication [1]) ont réuni assez de textes nouveaux pour remplir un second volume, parallèle chronologiquement à l'autre, puisqu'il embrasse des pièces de 1075 à 1518.

Le volume s'ouvre par une liste d'hérétiques néerlandais des deux sexes, jugés entre ces deux dates, et sans doute fort incomplète, car elle tient en moins de cinq pages [2]. Puis viennent les documents eux-mêmes, textes latins, français, flamands, de nature très diverse, prose et vers, chroniques, bulles pontificales, jugements des tribunaux ecclésiastiques et laïques, depuis l'affaire de Lambert Le Bègue (1176) jusqu'à celle de Daniel Jacobs (1518); la plupart des pièces sont relatives au XIVe siècle; les numéros entre parenthèses de chacune d'elles renvoient à la place qu'elles devraient occuper dans le premier volume du *Corpus*. Elles sont éditées avec soin et précédées chacune d'un petit commentaire résumé en flamand qui, pour les étrangers, n'est pas — comme c'est le cas d'ordinaire dans d'autres recueils de ce genre — la partie la plus facile à déchiffrer de l'ouvrage.

De très nombreuses pièces (p. 97-142), fort intéressantes d'ailleurs, sont consacrées aux *Flagellants* qui parcoururent l'Europe occidentale en 1348 et 1349, pour faire pénitence de leurs péchés, et que les sources néerlandaises nous montrent se promenant par les Flandres d'une façon à peu près aussi extravagante qu'ils le firent sur les bords du Rhin et en Alsace. Mais on peut se demander ce qu'ils font ici parmi tant de mécréants authentiques; hérétiques, ils ne l'étaient pas d'intention, à coup sûr, et pendant longtemps ils furent même favorisés plutôt que persécutés par le clergé, qui les recevait au son des cloches quand ils entraient dans une ville. Ce n'est que lorsque la concurrence des pieux pèlerins devint écrasante pour les membres du clergé séculier et régulier que la bienveillance primitive se changea en un anta-

1. Le volume porte sur le titre « en zijne leerlingen ».

2. Il est vrai qu'il y a des fournées de vingt à trente victimes anonymes, comme à Douay en 1236 (p. 46).

gonisme violent, comme le raconte si naïvement et si pittoresquement le chroniqueur strasbourgeois Fritsche Closener, clerc lui-même [1].

A la suite de tous ces documents nous trouvons la liste des 181 ouvrages manuscrits ou imprimés d'où ils ont été tirés, ainsi qu'un index très détaillé des personnes et des localités mentionnées dans le volume.

M. Frédéricq ne nous en voudra pas si nous terminons par l'expression d'un regret au sujet de la disposition des matériaux dans son volume, disposition qu'on aurait pu simplifier en retardant un peu la mise sous presse. Déjà le volume tout entier n'est qu'un appendice au tome I du *Corpus;* puis, à la page 300, nous rencontrons un premier *appendice* de ce supplément; suivent, p. 384, des *Additions* et *rectifications* au même volume, et puis encore des *Additions* et *rectifications* au tome II. On croit qu'alors au moins tout est fini, c'est une erreur; à la page 397 commence un *tweede Anhangsel!* C'est trop d'appendices pour un seul et même volume, et il n'est pas toujours facile de se retrouver dans tous les suppléments du savant éditeur; qu'il nous donne donc bientôt la suite de sa *Geschiednis der Inquisitie*, bien en retard encore sur le *Corpus documentorum*, afin que nous n'ayons plus besoin de nous y orienter nous même!

R.

Antoine Guillois. **La marquise de Condorcet, sa famille, son salon, ses amis, 1764-1822.** In-8, Paris, Ollendoff, 1897.

C'est à Meulan même — à une lieue du château de Villette où naquit Mme de Condorcet et à cinq cents pas à peine de la *Maisonnette* où elle passa ses vingt dernières années — que j'écris ceci. En mon enfance, des vieillards de l'endroit se souvenaient encore de la belle marquise. Ils parlaient d'elle comme d'une grande dame d'autrefois assez analogue à toutes celles des autres châteaux environnants, mais sans rien savoir de bien curieux sur son compte : évidemment, elle ne les avait pas frappés. Depuis lors, après plus ample enquête et lecture des *Huit lettres sur la sympathie*, je m'étais habitué, tout comme eux, à ne lui rien trouver d'exceptionnel. Eh bien! ce n'est pas encore l'élégant et agréable volume de M. Guillois qui modifiera aujourd'hui mon impression. Il a beau réunir en son honneur toutes les louanges imaginables, je continue à ne pas voir en quoi son salon a différé de maint autre salon de l'époque, et quel genre d'influence elle a exercé sur ses contemporains. Jolie, aimable et spirituelle tant qu'on voudra, elle m'apparaît toujours une excellente maîtresse de maison plutôt qu'une

---

1. Voy. sa chronique strasbourgeoise dans l'édition de Hegel, *Staedtechroniken*, VIII, p. 118-119.

directrice intellectuelle. Il n'y a d'intéressant dans toute son histoire que celle de son mari, et sa célébrité est surtout faite de celle de ses hôtes. Si à vingt ans, elle avait épousé ce M. de Claye qu'on lui avait d'abord présenté, il est bien probable que nous n'aurions pas aujourd'hui à nous occuper d'elle.

Marie-Sophie de Grouchy naquit au château de Villette en 1764. Sa jeunesse s'y écoula calme et régulière comme celle de toutes les jeunes filles de la noblesse provinciale. Pour trouver quelque incident notable en ces vingt-deux années, M. G. est obligé de s'étendre longuement sur une attaque de petite vérole et sur une absence de quelques mois nécessitée par l'obtention d'un titre de chanoinesse.

En 1786, Condorcet l'épouse. Où l'avait-il connue ? Ce serait à Paris, chez Dupaty, dont elle était nièce, ou pendant un court séjour d'invité qu'il fit à Villette, nous assure M. Guillois. Mais une circonstance que semble tout à fait ignorer M. G. pourrait bien nous fournir une explication plus probable : c'est que Condorcet était seigneur de Dennemont [1], que le château de Dennemont se trouvait à quatre lieues du château de Villette, et qu'ainsi, nous pouvons supposer une simple union entre voisins de campagne.

Alors Condorcet l'emmène à Paris. Aussitôt la voilà charmant de sa grâce et de sa beauté les savants et les littérateurs que la haute position de son mari — secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française et inspecteur des monnaies — attire en son salon. Ceux qui n'y venaient encore que par obligation y reviennent par plaisir. Cela dure cinq ou six années.

Survient la Révolution, Condorcet, mis hors la loi, s'enfuit et s'empoisonne. Ses biens sont confisqués. Elle se cache rue Saint-Honoré, au fond d'une boutique de lingerie, puis à Auteuil, et gagne sa vie en peignant secrètement des miniatures. Enfin, le calme revient. Elle rassemble ce qu'elle peut réunir de sa fortune, achète à Meulan la *Maisonnette* et s'y installe, tandis que son frère Grouchy suit les armées et que Cabanis, qui vient d'épouser sa sœur, se fixe à Villette.

C'est là désormais qu'elle vivra, n'allant plus faire à Paris que de courts séjours pendant la mauvaise saison. Ses amis anciens viennent l'y voir et quelques amis nouveaux. Ce n'est pas, cependant, la perpétuelle allée et venue de visiteurs à laquelle on pourrait croire d'après le dernier chapitre de M. Guillois. Ils viennent de loin en loin et isolément. La demeure est petite et, quand Mme de Condorcet s'y trouve avec sa fille et ses domestiques, à peine s'il y a de la place pour loger deux ou trois amis. Or, les deux ou trois amis sont presque toujours là C'est d'abord Fauriel, avec qui selon l'heureuse expression de M. Guillois, elle a contracté « une sorte d'union morganatique ». Puis c'est aussi

1. En 1789, c'est encore à titre de seigneur de Dennemont qu'il ira voter à Mantes pour l'élection des députés du bailliage de Mantes et Meulan.

Mlle Julie Beccarie — la fille de Beccaria qui a épousé le comte Manzoni — accompagnée de son fils, déjà poète, et de son ami Imbonati. Je regrette que M. G. n'ait point dit un mot d'Imbonati, car il est vraiment pendant un temps l'âme de la maison. Il meurt et, dans leur désespoir, Mlle Beccarie et Mme de Condorcet refusent de se séparer des restes « du plus vertueux des hommes » et se font autoriser à l'inhumer dans le parc. Elles lui dressent sous les grands arbres un mausolée et chaque matin vont y suspendre des fleurs, jusqu'au jour où, je ne sais plus pour quelle raison, elles envoient Fauriel demander au maire la permission de le transporter en Italie. Sur tout cela M. G. aurait pu trouver dans les archives de la mairie de Meulan quelques pièces fort curieuses.

L'intérêt de cette étude résulte surtout des nombreux documents inédits qui ont été fournis à M. G. par les descendants de Mme de Condorcet. Heureux l'érudit qui peut fouiller à loisir dans des archives de famille puisqu'il est certain d'y surprendre la vérité en ses gîtes naturels, les actes notariés et les notes confidentielles! Mais pour l'historien, cette bonne fortune n'est pas toujours sans inconvénient, car, naturellement épris déjà du héros dont il a fait choix, il lui sera bien difficile de ne pas avoir plus d'égards que l'impartialité l'exigerait pour l'ancêtre d'un héritier qui lui ouvre si généreusement son trésor. Or, M. G. n'a pas su conjurer ce danger et le biographe est bien vite devenu en lui un chevalier servant. La belle marquise ne lui est plus apparue qu'une sorte de divinité douée de toutes les perfections imaginables sans l'ombre du moindre défaut. Tous ceux qui l'ont approchée de près ou de loin ont pris à ses yeux des proportions extraordinaires. Condorcet est « l'un des savants les plus illustres que l'humanité ait produits », Cabanis est « le premier écrivain de son époque », André Chénier est « le plus sublime des poètes » « En revanche, quiconque l'a plus ou moins desservie lui semble d'une infernale noirceur. Fauriel, pour lui avoir ravi son prestige de veuve inconsolable, devient un être « aux cheveux frisés et presque crépus qui n'avait dans son extérieur aucune apparence de distinction : l'œil est rêveur et mélancolique peut-être, mais il y manque la flamme qui anime et qui embellit les physionomies même les plus vulgaires ». Suard, pour avoir tenu fermée la porte de son jardin de Fontenay-aux-Roses le soir où Condorcet fugitif allait y frapper, est véhémentement malmené chaque fois que son nom se présente. Certes, l'action de Suard ne fut pas généreuse, mais encore conviendrait-il de lui admettre quelque circonstance atténuante. Cette circonstance M. G. la connaît puisqu'il écrit : « Ce n'était un mystère pour personne qu'avant le mariage de Mme Suard, Condorcet avait été éperdûment épris d'elle. Suard le savait et ne le pardonna jamais à Condorcet. » Seulement ici, M. Guillois, à force de vouloir innocenter le mari de son héroïne, commet une erreur historique : c'est après le mariage de Mme Suard, et non quand elle était fille, que Condorcet en fût éperdûment amoureux. Il est bel et bien le

héros de ce charmant dialogue de M. et Mme Suard, un soir, au coin du feu : « Qu'avez-vous donc, ma chère amie, pour avoir l'air si troublée? — Eh ! bien, puisqu'il faut vous l'avouer, je sens que je ne vous aime plus comme autrefois ! — Cela reviendra, ma chère amie, cela reviendra. — Mais c'est que je sens que j'en aime un autre ! — Cela se passera, ma chère amie, cela se passera. »

Tout cela, comme on le voit, n'est pas d'une vérité historique bien criante. Cette Mme de Condorcet, revue et corrigée pour lycées de jeunes filles, n'est pas tout à fait celle que nous connaissions. M. Guillois, néanmoins, a fait d'elle un bien joli pastel aux tons nacrés, aux contours vaporeux et perdus dans l'azur et le rose. Quel dommage que l'histoire ait la terrible habitude de ne vouloir accrocher dans ses galeries que de maussades photographies bien exactes et bien nettes ! Mais laissons-la à ses goûts sévères et recommandons le livre de M. Guillois On le lira certainement avec beaucoup de plaisir : l'essentiel est qu'on ne s'imagine pas trop l'avoir lu avec fruit.

Raoul Rosières.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 janvier 1897 (suite).

M. Foucart lit une note de M. Paris, professeur à l'Université de Bordeaux.

Le Musée archéologique de Madrid a acheté, en 1895, 70 objets de terre cuite et de bronze trouvés à Costig, île de Majorque; parmi lesquels trois grandes têtes de taureaux en bronze.

Il n'est pas probable que ces têtes ne soient que les débris de statues colossales ; elles se suffisent à elles mêmes et proviennent sans doute d'un temple où elles étaient consacrées en ex-voto. Toutes les trois, malgré des progrès de style et de facture évidents de l'une à l'autre, appartiennent à un même art primitif.

M. Paris, comparant ces œuvres à celles des arts orientaux et de l'art grec, se refuse d'y voir, comme on l'a fait en Espagne, des œuvres gréco-phéniciennes. Il essaie d'établir que la seule civilisation à laquelle on puisse les rapporter est celle du peuple établi en Sardaigne et aux Baléares, le peuple des *nomaghes* et des talayots, sans préjuger, du reste, la question de savoir si ce peuple doit être ou non assimilé aux Ibères.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 1er février — **1897**

SPIEGELBERG, Comptes du règne de Séti I; Les ouvriers de Thèbes. — ROBINSON, Évangiles apocryphes coptes. — BRINTON, Les hiéroglyphes mayas. — Le livre de la chasteté, p. CHABOT. — MASQUERAY, L'ambiguité d'Euripide. — Emile THOMAS, Rome et l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère. — STREITBERG, Manuel du gothique. — HUBER et LUSCHIN D'EBENGREUTH, Histoire de l'État autrichien. — *Bulletin* : RUGGIERO, Dictionnaire épigraphique, II, 10; GRANDGEORGE, Saint Augustin et le néo-platonisme; E. BEAUDOUIN, Le serment du défendeur dans le droit franc; TAMIZEY DE LARROQUE, La prise de Gontaud; BERGONIÉ, Romas; GRELLET DUMAZEAU, La société bordelaise sous Louis XV; CASINI, La jeunesse et l'exil de Mamiani; E. HERRMANN, Contes de Rosegger; JOUIN, Les chefs-d'œuvre, III; L'année cartographique, V et VI; KONSTANTINIDIS, La Bibliothèque nationale d'Athènes. — Académie des inscriptions.

W. SPIEGELBERG, **Rechnungen aus der Zeit Seti I.** VIII-100 p. et 43 pl. de texte et de transcriptions hiéroglyphiques, in-4° Strasbourg, K. J. Trübner, 1896.

Les Papyrus Rollin de la Bibliothèque Nationale ont déjà été publiés et commentés en partie par Pleyte, en 1868. L'ouvrage a rendu bon service en son temps, mais les progrès de l'Égyptologie ont été si rapides, depuis lors, que beaucoup des données qu'il renferme ne peuvent plus être considérées comme exactes. M. Spiegelberg a repris les manuscrits déjà examinés par Pleyte, il y a joint d'autres fragments qui étaient inédits pour la plupart, et il a donné du tout une transcription et une interprétation excellentes sur la plupart des points.

La façon dont M. S. a entendu la publication du texte me paraît répondre aux exigences de notre science, et je ne puis que l'approuver entièrement, bien que je l'aie entendu critiquer de divers côtés. Une partie des textes a été reproduite en phototypie, d'après les belles photographies de Chassinat (pl. II-VI), d'autres ont été facsimilés et autographiés avec soin par l'auteur même, d'autres ont été donnés par lui en transcriptions hiéroglyphiques. Certains auraient préféré que l'ensemble eût été publié en phototypie d'après des photographies des originaux : j'estime pour mon compte qu'il y aurait eu plus d'inconvénients que d'avantages à employer ce procédé. L'ouvrage, qui est déjà assez coûteux, aurait doublé de prix et serait devenu inaccessible à la plupart des Égyptologues; ils auraient eu, il est vrai, la satisfaction de pouvoir constater que M. S. déchiffre fort bien le hiératique et que ses transcriptions

ne laissent guère à désirer. Les planches en phototypie permettent de juger ce qu'est l'écriture des documents et d'en déterminer les particularités principales ; pour le reste, une simple transcription en hiéroglyphes suffit largement. Je voudrais que les Égyptologues prissent confiance en eux-mêmes et en leurs confrères, et qu'ils se décidassent à écarter les fac-similés ruineux de toutes les publications qui ne les exigent pas expressément. Les hellénistes se contentent pour l'usage journalier des transcriptions de papyrus grecs que le Musée de Berlin édite, et ils ont raison parce qu'ils savent ce que valent les savants qui les ont faites, Wilcken et ses collaborateurs : ils peuvent avoir ainsi pour quelques francs ce qui coûterait vingt fois plus au moins à le publier en phototypie. J'ai la même confiance dans les transcriptions que publient des Égytologues qui ont fait leurs preuves, comme Erman ou comme Spiegelberg, et j'imagine que les quelques fautes qu'ils peuvent laisser échapper par distraction, dans un long texte transcrit, ne sont pas plus de nature à fausser l'intelligence des originaux que celles qu'on a relevées dans les copies de papyrus grecs dont je viens de parler.

M. S a recherché l'origine des papyrus Rollin, les a décrits avec soin, a relevé les dates qu'ils portent et indiqué les principaux caractères de l'écriture, puis il a traduit les comptes qu'ils renferment, et il a expliqué autant que possible les faits qu'ils nous révèlent. Ils sont datés des ans II et III du règne de Séti Ier, pour la plupart du moins ; un certain nombre d'entre eux ne portent que des mentions de mois sans années, et peuvent être quelque peu postérieurs. Ce sont des registres d'entrée ou de sortie, où l'on consigne par exemple les quantités de farine livrées aux boulangers de la cour, dans le palais d'Akhpirkerî à Memphis, en l'an II de Séti; pendant onze mois (p. 10-15), ou l'inventaire de bois épars dans divers quartiers de Thèbes (p. 20-23), avec le nom des parties livrantes ou des parties prenantes, le chiffre des quantités versées, l'indication des localités où elles étaient en dépôt. Le commentaire grammatical est très abondant et très bien fait ; le commentaire archéologique est non moins satisfaisant. J'ai seulement noté au passage quelques inadvertances. Ainsi p. 67, M. S. signale avec justesse l'importance que peut présenter pour la chronologie de l'époque la mention, en l'an II de Séti 1er, du prince de Koush, Sitaou. Il remarque ensuite qu'on retrouve un Sitaou ayant le même titre dans un document de l'an XXXVIII de Ramsès II ; « d'autre part, ajoute-t-il, la date « la plus haute qui nous soit connue de Séti par les inscriptions est celle « de l'an XXVII. Si nous voulons admettre l'identité des deux personnes « nommées nous obtenons le chiffre de 63 ans pour la moindre durée de « la vice-royauté de Sitaou. Si l'on songe que Ramsès II régna 67 ans, « on ne pourra pas rejeter entièrement l'identité des deux Sitaou. » La date de l'an XXVII que S. assigne à Séti Ier, probablement d'après Wiedemann (*Ægyptische Geschichte*, p. 42), appartient au dernier Ramsès de la XXe dynastie (Mariette, *Abydos*, t. II, pl. LXII) : le

raisonnement qui s'appuyait sur elle devient donc caduc, et les difficultés que l'identification des deux Sitaou semblait présenter tombent du même coup. Ce sont là des erreurs comme il est impossible qu'il ne s'en trouve pas dans des mémoires un peu développés. L'ouvrage se termine par deux appendices assez importants. Le premier contient une liste aussi complète que possible des noms de bateaux qu'on a découverts jusqu'à présent sur les monuments du Nouvel Empire Thébain. Dans le second, M. S. a dressé un tableau provisoire des prix que coûtaient un certain nombre des objets les plus nécessaires à la vie, vers la XX^e^ et la XXI^e^ dynastie, dans le nome Thébain ou dans Thèbes même: il ajoute un certain nombre de données à celles que Chabas avait réunies et publiées, il y a une vingtaine d'années environ. L'ouvrage se termine par un index des noms propres et des mots discutés dans le commentaire.

Les documents étudiés, sans compter parmi les plus intéressants de ceux que l'Égypte nous a rendus, sont de grande utilité pour reconstituer certaines parties de la vie domestique et de l'administration pharaonique. M. Spiegelberg a entrepris d'examiner et de publier l'un après l'autre un certain nombre de ceux qui se trouvent dans les musées ou entre les mains des particuliers. Le mémoire dont je viens d'indiquer en gros le contenu nous donne une idée avantageuse de ce que sera l'ensemble de la publication. S'il y a des points sur lesquels on pourrait différer d'avis avec lui et souhaiter qu'il modifiât ses idées premières, ils sont somme toute assez rares : l'ouvrage prend rang parmi ce qu'on a fait de mieux en ce genre dans ces dernières années.

G. MASPERO.

W. SPIEGELBERG, **Arbeiter und Arbeiterbewegung im Pharaonenreich, unter den Ramessiden** (ca. 1400-1100 v. Cr.), eine kulturgeschichtliche Skizze, mit 1 Tafel und 2 Abbildungen, in-8, IV-25 p., 1895, Strasbourg, K. J. Trubner.

M. Spiegelberg a repris ce thème des grèves d'ouvriers à Thèbes que Chabas, Erman et moi-même nous avons abordé à plusieurs reprises. Il a décrit brièvement la nécropole de Thèbes, sa population, les éléments de trouble qu'elle contenait, et il a essayé de décrire les misères dont elle souffrait, ainsi que les délits ou les crimes qui s'y commettaient à chaque instant. L'ensemble du tableau est déjà connu, mais M. Spiegelberg, qui a étudié de façon très spéciale les papyrus thébains de l'époque, en a extrait nombre d'incidents nouveaux qui complètent et précisent les faits connus antérieurement. C'est ainsi qu'il a puisé dans les papyrus du Musée de Liverpool des détails curieux sur les déprédations dont la nécropole thébaine était le théâtre pendant le règne des deux derniers Ramsès. C'est, d'après des documents inédits, la suite des événements racontés au *Papyrus Abbott* du British Museum. Le tableau

est vivant, le style net, l'exposition claire, et la brochure sera lue avec profit non seulement des Égyptologues, mais de tous ceux qui, n'étant pas Égyptologues de métier, s'intéressent pourtant aux mœurs et à la civilisation de l'Égypte antique.

G. MASPERO.

Forbes ROBINSON. **Coptic apocryphal Gospels**, forme le t. IV, 2 des *Texts and Studies, Contributions to Biblical and Patristic Literature, edited by* J. ARMITAGE ROBINSON, XXXII-264 p., Cambridge, University Press, 1896, in-8.

Les fragments publiés dans ce volume appartiennent moins à des Évangiles apocryphes qu'à des ouvrages traitant d'un certain nombre de faits concernant le père et la mère de Jésus, surtout des sermons dans les deux principaux dialectes, le Memphitique et le Thébain. Ils se rapportent à la vie de la Vierge et à sa mort, à la mort de Joseph, et ce sont de beaucoup les plus longs; vient ensuite un pot-pourri de débris plus ou moins mutilés sur la naissance de saint Jean-Baptiste, sur les noces de Cana, sur les miracles du Christ, et de préférence sur la résurrection de Lazare, sur la crucifixion et sur la résurrection.

Presque tous ces documents avaient déjà été publiés une fois au moins, en extraits par Zoëga, puis par Révillout, par Lagarde, par Guidi, et l'un des plus importants, celui qui rapporte la mort de Joseph, a été traduit en allemand par Stern. On ne peut pas dire que le livre de M. Robinson soit fort original, mais il n'en est pas moins des plus utiles. Les textes y sont reproduits avec un soin minutieux, trop minutieux peut-être par endroits, lorsque l'auteur met entre crochets ou demi-crochets, selon les cas, des lettres disparues ou à demi effacées dont la restitution est obligatoire. Il a dû, comme tous les éditeurs des livres coptes, prendre un parti lorsqu'il s'est agi de diviser les mots. Celui auquel il s'est arrêté est, somme toute, celui de Stern, et je crois bien qu'il a eu raison : c'est celui qui, tout en maintenant le groupement des éléments qui constituent les formes grammaticales de la langue, distingue le plus clairement les diverses parties de la phrase. La tâche n'est pas si aisée qu'on pourrait le croire, et M. Robinson s'est laissé entraîner plus d'une fois à introduire des coupes excentriques ou même fautives, pour qui les juge d'après les principes qu'il a posés lui même : l'ensemble est pourtant régulier et présente un aspect des plus satisfaisants. La traduction est exacte et les notes répondent pour la plupart aux endroits qui ont vraiment besoin d'éclaircissements philologiques ou autres; le commentaire contient d'ailleurs un assez grand nombre de passages empruntés à d'autres manuscrits, et qui expliquent ou complètent les données des textes publiés *in extenso*.

En résumé, bon livre dont il faut recommander l'usage : il offre aux débutants comme une série de morceaux choisis des deux principaux

dialectes, variés de forme, corrects et moins fastidieux que ne le sont d'ordinaire les écrits des Coptes.

H. G.

DANIEL G. BRINTON, a Primer of Mayan Hieroglyphics. Extrait des Publications of the University of Pennsylvania, Series in Philology, Literature and Archaeology, Vol. III, n° 2, in-8° VI 152 p.

M. Brinton a voulu réunir en un seul volume les renseignements divers dont l'étudiant a besoin pour aborder le déchiffrement des hiéroglyphes mayas. Il convient lui-même qu'il n'y a pas réussi, et que la matière est déjà trop considérable pour qu'il soit possible de la condenser en 150 pages. C'est un défaut de composition auquel il eût été facile de remédier en ajoutant le nombre de pages nécessaires à obtenir une exposition complète ; le volume en eût doublé d'étendue que personne ne s'en serait plaint.

Une introduction en quelques paragraphes (9-17) définit le caractère général de l'écriture dans les inscriptions monumentales ou dans les manuscrits qui en subsistent, puis donne l'indication des tentatives d'interprétation malheureuses dont le système a été l'objet. M. B y distingue trois éléments : 1° des éléments mathématiques, comprenant des signes arithmétiques, des chiffres, des expressions numériques ; 2° des éléments idéographiques, représentant des figures d'hommes ou d'animaux, d'objets naturels ou fabriqués ; 3° des éléments purement graphiques, consistant en caractères simples ou composés, servant à rendre les sons de la langue sans rapport visible avec l'image qu'ils reproduisent. M. B. les examine l'un après l'autre dans trois chapitres de longueur inégale (p. 18-126), puis il donne à l'appui quelques spécimens de texte, dont il indique sommairement le sujet, sans essayer de les translitérer ou de les traduire. C'est sans doute le plus prudent en l'état de la science, mais le tout laisse l'impression que beaucoup de sagacité et de travail a été dépensé pour peu de résultats. Le sujet était ingrat : M. Brinton l'a traité avec clarté, avec méthode et avec un esprit de critique qu'on ne trouve d'ordinaire pas chez les Américanistes.

H. C.

Le Livre de la Chasteté composé par Jésusdenah, évêque de Baçrah, publié et traduit par J.-B. CHABOT. Rome, 1896, in-8°, p. 67 et 84. Extrait des Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'école française de Rome, t. XVI.

La vie monastique se développa rapidement dans la Mésopotamie orientale dès qu'elle y eut été instituée au IVe siècle de notre ère par

saint Eugène. De nombreux couvents s'élevèrent, dont quelques-uns devinrent célèbres et eurent leur histoire; tel fut le couvent de Beith-'Abh auquel Thomas de Marga a principalement consacré son Histoire monastique. *Le Livre de la Chasteté* composé par Jésudenah appartient au même ordre d'idées, mais il a un caractère beaucoup plus général. Il se compose de cent quarante notices biographiques très concises relatives aux fondateurs de couvents et aux auteurs qui ont écrit sur la vie monastique.

Quelques-unes de ces notices ne comprennent que peu de lignes. On est tout d'abord porté à croire — et c'est vers cette opinion que penche M. Chabot — que l'ouvrage de Jésudenah était plus développé, et qu'il en aura été fait un épitomé par un auteur anonyme postérieur. Mais c'est une simple hypothèse; il est tout aussi probable que c'est l'œuvre elle-même de Jésudenah qui nous est parvenue, malheureusement dans un manuscrit unique renfermant des lacunes et des fautes de copiste. M. Chabot n'a eu pour son édition qu'une copie du manuscrit, actuellement dans le couvent des Chaldéens à Séert. Après l'impression du texte il a eu communication d'une autre copie qui ne fournit pas un grand nombre de variantes importantes.

Le Livre de la Chasteté a son importance pour l'histoire des Nestoriens. Il nous fait connaître un certain nombre de faits qui étaient restés dans l'ombre. Il nous apprend notamment que le fameux Sahdôna fut pendant quelque temps évêque d'Édesse et qu'il finit ses jours dans une grotte près de cette ville. Il nous apprend encore qu'Isaac de Ninive était nestorien et n'appartenait pas à l'époque reculée que la tradition lui a assignée. Par une heureuse rencontre la biographie de ces deux personnages figure dans les notices les plus étendues, celles de la fin, qui se rapprochent des temps où vivait l'auteur.

On trouve dans cet ouvrage quelques noms géographiques nouveaux, comme Mahôzê de Badaroun près de Bagdad, ou des localités jusqu'ici douteuses, dont la situation est indiquée d'une manière plus précise. Mais il faudrait se garder d'accepter comme nouveaux certains noms, dont l'orthographe seule est nouvelle par suite de fautes de copiste. L'éditeur, pressé de livrer son travail pour les Mélanges de l'École de Rome, n'a pas pris le temps de contrôler les données que le texte renferme: « Les limites de temps et d'espace, dit-il p. 71, qui m'étaient accordées pour la publication de cet ouvrage ne m'ont pas permis d'y joindre les notes historiques et philologiques que j'aurais désiré y ajouter. Je me propose de publier un commentaire du *Livre de la Chasteté* dans lequel j'espère pouvoir éclaircir un certain nombre de points obscurs, mettre en relief les nouveaux renseignements hagiographiques et géographiques qui s'y rencontrent et restituer quelques passages altérés... » Faisons lui donc crédit; nous reviendrons sur cette utile publication quand le commentaire promis aura paru.

R. D.

De tragica ambiguitate apud Euripidem. Thesim Facultati Litterarum Parisiensi, proponebat Paulus MASQUERAY. Un vol. in-8° de 71 p. Paris, Klincksieck. 1895.

Relever tous les mots à double sens qui se trouvent dans les tragédies d'Euripide, les expliquer et les commenter était assurément une œuvre délicate et difficile. M. Paul Masqueray a eu le courage de l'entreprendre : « opus, quamvis esset magni laboris, aggressi sumus », dit-il dans sa préface. Il a pris la peine de lire attentivement toutes les tragédies d'Euripide, ce qui lui a pris de longues journées : « tragoediae..., quas perlegere et attentissime excutere multos dies postulavit ». M. M. peut se consoler : ce grand nombre de jours qu'il a consacrés à la lecture du plus tragique des poètes aurait pu être plus mal employé ; son temps n'a été perdu ni pour lui ni pour ses lecteurs.

M. M. a suivi, dans l'étude des tragédies d'Euripide, l'ordre chronologique ; toutes les pièces du poète sont examinées l'une après l'autre, d'après la date certaine ou probable de leur composition ; tous les passages à double sens sont étudiés dans l'ordre où ils se présentent. Le plus souvent, le double sens est facile à saisir : c'est là, on peut dire, une des nécessités du genre ; les mots à double sens, pour produire l'effet voulu par l'auteur, doivent être facilement et promptement compris par le public. Cependant il y a dans cet effet scénique un jeu d'esprit, qui est souvent délicat, subtil même ; et puis nous sommes loin des tragiques grecs ; les critiques anciens ne nous ont pas tout dit, il s'en faut. Il peut donc arriver que nous ne comprenions pas bien certains traits, ou même que nous ne les comprenions pas du tout ; que nous passions à côté d'une *ambiguitas* sans la remarquer. C'est un des mérites de M. M. d'avoir reconnu dans bon nombre de passages un double sens qu'on n'y avait pas encore soupçonné : ainsi dans *Médée*, v. 340-342 ; v. 886 ; dans *Iphigénie à Aulis* v. 424 et 433, dans *Ion*, v. 846 et 851. M. M. a su aussi apporter des explications plus justes sur des passages dans lesquels le double sens n'avait pas été exactement saisi ; une des meilleures parmi ces explications est celle qu'il propose pour le v. 527 de l'*Alceste* ; peu de passages d'Euripide sont plus difficiles à comprendre, la pensée est très subtile, très contournée, sans compter que le texte ne nous a pas été transmis d'une façon sûre ; l'explication de M. M. nous paraît résoudre la question. Nous devons enfin signaler l'analyse détaillée de scènes entières dans lesquelles le poète s'est appliqué, avec une véritable complaisance, à développer longuement l'ambiguité. L'examen de telles scènes dans l'*Ion* et dans l'*Hélène* est une des parties les plus intéressantes de la thèse de M. Masqueray.

L'ordre chronologique, suivi par M. M. dans l'examen des tragédies d'Euripide, l'a amené à constater que ce poète, pendant la plus grande partie de sa carrière, ne diffère pas beaucoup, sur cette question de l'ambiguité, d'Eschyle et de Sophocle, qui, eux aussi, ont su tirer un

bon parti de cet effet. Ce serait seulement après l'an 420 environ, c'est-à-dire pendant les quatorze dernières années de sa vie, qu'Euripide aurait fait de l'ambiguité un usage beaucoup plus fréquent et surtout beaucoup moins naturel ; il serait alors tombé dans la recherche, dans la subtilité ; il aurait sacrifié la vérité au désir de montrer de l'esprit et de produire des effets. On peut accepter cette explication, quoique sur toutes les questions où la chronologie est en jeu dans l'antiquité, nous soyons tenus à la plus grande réserve. *Alceste*, représentée en 438, contient bon nombre de passages à double sens ; il y en a encore bien plus dans *Médée*, qui est de 431. Dans ces deux pièces, surtout dans *Alceste*, il ne serait pas difficile de trouver des passages où l'ambiguïté est un pur jeu d'esprit. Qui peut alors nous assurer que, sur le sujet qui nous occupe, ces deux pièces aient été des exceptions parmi les créations d'Euripide dans la première partie de sa carrière ? Qui peut nous assurer que, parmi les tragédies perdues, il ne s'en trouverait pas dans lesquelles le poète ait abusé de l'ambiguïté, comme il l'a fait dans *Ion*, dans *Électre*, dans les deux *Iphigénie*, dans les *Bacchantes* ?

Voilà la seule observation générale que la lecture complète d'Euripide a suggérée à M. Masqueray. Il nous semble que c'est peu. Ce qui manque à ce travail, c'est une conclusion plus développée. De tous les faits que M. M. a recueillis, de tous les passages qu'il a commentés, il y avait, croyons-nous, à tirer autre chose que des considérations qui ne peuvent être guère que probables sur une question de chronologie. M. M. nous dit qu'Euripide a abusé de l'ambiguité ; il aurait pu nous faire toucher du doigt les défauts du poète ; il lui aurait suffi de rapprocher et de comparer quelques-uns des exemples d'ambiguité qu'il s'est contenté d'expliquer isolément. Il aurait ainsi ajouté à sa thèse quelques pages qui n'y seraient pas de trop. Il y a, avons nous dit, un jeu d'esprit dans l'ambiguité : bien souvent ce jeu d'esprit n'est, en fin de compte, qu'une allusion à un événement passé ou à venir. Tantôt celui qui parle le connaît seul, c'est le cas pour Hélène (tragédie du même nom) dans les deux scènes où elle se trouve en présence du roi Théoclyménos. Tantôt l'interlocuteur connaît aussi cet événement et comprend l'allusion, mais il n'y attache aucune importance et il n'y répond pas ; c'est le cas de Jason entendant les menaces de Médée :

Νύμφευ' · ἴσως γὰρ σὺν θεῷ δ' εἰρήσεται [1],
γαμεῖς τοιοῦτον ὥστε σ' ἀρνεῖσθαι γάμον.

Tantôt l'interlocuteur comprend l'allusion et il y répond ; ainsi fait Egisthe dans la scène finale de l'*Électre* de Sophocle. Quelquefois

1. M. M. rapproche très justement les menaces d'Hermione à Pyrrhus :

Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne,
Va, cours, mais crains encore d'y trouver Hermione.

enfin l'ambiguité constitue un véritable quiproquo : le personnage qui parle pense à une chose, celui qui écoute pense à une autre, ainsi pour Électre et Clitemnestre au v. 1120 de l'*Électre* d'Euripide :

Φρονεῖ μέγ' · ἐν γὰρ τοῖς ἐμοῖς ναίει δόμοις.

Voilà déjà bien des sortes d'ambiguités. Était-il inutile de les rapprocher et de les comparer ? Dans l'emploi d'un effet si varié, ne pouvait-on pas relever quelques traits propres à Euripide, quelque particularité utile pour nous éclairer sur la nature de son génie ? M. M. a montré avec beaucoup de justesse que, dans l'*Iphigénie à Aulis*, le discours du messager, qui vient annoncer l'arrivée de Clytemnestre et de sa fille, contenait des passages à double sens, v. 424 et 433. Mais ce qui est à noter c'est que ce double sens se trouve dans les paroles du messager à son insu ; le messager ne pense nullement à mettre des sous-entendus dans ses paroles, car il ignore les desseins d'Agamemnon sur sa fille, c'est le poète qui met dans la bouche de cet homme des allusions à des faits qu'il ne connaît pas. Euripide affectionne ce genre d'ambiguité peut être plus que tout autre ; en tout cas, c'est un de ceux que l'on rencontre le plus fréquemment dans les tragédies qui nous sont parvenues. Il y a cependant même ici des distinctions à faire. Dans les deux passages de l'*Iphigénie* que nous venons d'examiner, le messager ne se doute pas du double sens et de l'allusion qui se trouvent dans ses paroles. Il n'y a là rien d'impossible. Le messager parle au roi du sacrifice qui se fera à l'occasion des fiançailles d'Iphigénie ; ses paroles ont un écho douloureux dans l'âme d'Agamemnon qui pense au sacrifice dont la victime sera sa propre fille. Ce sont là de ces rencontres que la vie nous présente à chaque instant. Telle parole insignifiante, prononcée devant un groupe d'hommes, va souvent remuer profondément l'âme d'un des auditeurs, y éveiller des sentiments de joie ou de tristesse, à l'insu de celui qui parle. Le théâtre a tiré de là quelques-uns de ses plus beaux effets. Quand Macbeth, après avoir tué Duncan, entend un des gardes à moitié endormi dire à son camarade : « Dieu vous bénisse », ces paroles inconscientes prononcées par un homme qui rêve ont un retentissement lugubre dans l'âme de l'assassin. Dans l'*Iphigénie*, nous pouvons nous représenter Agamemnon souffrant aux paroles du messager ; un jeu de scène discret de l'acteur pouvait avertir les spectateurs de la douleur muette qui torturait un des personnages en scène. Évidemment, cet effet doit être préparé habilement et ménagé avec art. Il doit surtout être amené naturellement, et c'est ce dont Euripide ne se préoccupe pas assez. Il fait même plus. On trouve chez lui des exemples d'ambiguité arrangés de telle sorte que ni celui qui parle ni celui qui écoute ne se doutent de l'ambiguité ; aucun des personnages qui sont sur la scène n'est affecté par ce qui se dit sur la scène ; l'ambiguité ne s'adresse qu'aux spectateurs. Dans l'*Ion*, v. 845-846, le vieillard dévoué à Créuse et qui veut qu'elle se venge de Xuthos et d'Ion, lui dit : « Il faut prendre une épée, ou agir par la ruse » ; et il ajoute :

ἢ φαρμάκοισι σὸν κατακτεῖναι πόσιν
καὶ παῖδα.

Le vieillard veut dire : « Il te faut tuer par le poison ton époux et *son* fils. » Créuse n'entend pas autrement, elle aussi. Mais le spectateur entend : « Il te faut tuer ton époux et *ton* fils. » La construction de l'adjectif possessif σόν dans cette phrase appelle cette interprétation, et c'est dans cette construction, c'est dans des détails de ce genre qu'éclate le mieux l'art, on devrait plutôt dire l'artifice d'Euripide. Quelques vers plus loin, le vieillard ajoute :

Ἐγὼ μὲν οὖν σοι συνεκπονεῖν θέλω
καὶ συμφονεύειν παῖδα.

Ici encore le vieillard croit simplement dire : « Je veux t'aider à tuer ce jeune homme. » C'est aussi de cette façon que comprend Créuse. Mais ici encore le spectateur entend : « Je veux t'aider à tuer ton enfant. » C'est véritablement l'ambiguité à deux *inconnus* : et, comme, dans le théâtre d'Euripide, les scènes à deux personnages sont de beaucoup les plus nombreuses, on peut dire que c'est là l'ambiguité à sa suprême puissance. On trouvera des exemples de ces divers genres d'ambiguité dans les passages suivants : *Ion*, 311, 1286, 1307; *Électre*, 227, 1119 : *Hélène*, 125; *Iphigénie à Aulis*, 435-436.

Nous ne nions pas qu'Euripide n'ait su tirer de tous ces genres d'ambiguité de très beaux effets. Un des plus beaux peut-être se trouve dans *Électre*. Égisthe vient d'être tué; Clytemnestre déjà prise au piège, attirée par ruse dans la maison d'Électre, s'attendrit en voyant l'état misérable de sa fille; elle lui parle avec douceur; elle lui promet qu'Égisthe ne sera plus si dur pour elle, v. 1119 :

Καὶ μὴν ἐκεῖνος οὐκέτ' ἔσται σοι βαρύς.

Ce vers produit assurément un grand effet, un effet d'autant plus puissant que le spectateur a vu le cadavre d'Égisthe traîné sur la scène. Cependant on reconnaîtra sans peine que dans l'ambiguité ainsi comprise, il y a toujours quelque chose de forcé et de froid. Comparez aux divers exemples que nous avons cités le cri de colère et de menace que Médée jette à Jason en le quittant; ou, pour en revenir à cette pièce d'*Ion* si curieuse, si riche en faits intéressants, rapprochez des froides ambiguïtés des vers 846 et 851 sur le mot παῖδα, un passage où se trouve peut-être l'exemple le plus pathétique de l'ambigutié dans Euripide. Créuse et Ion sont en présence, sans se connaître, Créuse encore toute agitée par le trouble qui l'a saisie quand elle s'est trouvée devant le temple du dieu qui lui a fait violence; la mère et le fils s'interrogent sur leur vie passée; une secrète sympathie les attire l'un vers l'autre; la mère raconte comment, après de longues années d'un mariage stérile, elle est venue avec son époux Xuthos demander au dieu s'ils auront des enfants. « Tu n'as donc jamais enfanté? dit Ion. — Phébus sait si j'ai été mère. »

Ὁ Φοῖβος οἶδε τὴν ἐμὴν ἀπαιδίαν.

Ici l'ambiguïté est aussi naturelle que tragique et poignante.

Il y avait donc dans cette étude des distinctions à établir, des groupements à faire, et quelques observations générales à formuler, non pas pour se donner le plaisir d'accoler, comme la critique d'autrefois, quelque épithète louangeuse à côté de tel ou tel passage; mais afin de mieux connaître l'art d'Euripide, afin d'avoir une connaissance plus claire de ses procédés, nous pourrions dire de ses diverses manières. Il s'agissait de rechercher comment un grand poète qui était aussi un artiste habile et ingénieux, qui s'était formé à l'école des sophistes, qui connaissait toutes les ressources de son art, et de l'art des rhéteurs, il s'agissait de rechercher comment un tel poète avait pratiqué un effet dramatique puissant assurément, mais délicat et difficile, fugitif en quelque sorte, borné à quelques traits rapides, à quelques allusions plus ou moins claires, plus ou moins heureuses. L'analyse ici était d'autant plus intéressante que le champ de la recherche était plus restreint, bien déterminé, qu'il était nouveau, qu'on pouvait donc espérer voir sous un jour nouveau aussi les qualités et les défauts du poète le plus intéressant peut être de toute l'antiquité. Il nous semble, pour conclure, que le sujet fournissait la matière de deux ou trois pages de critique littéraire et nous regrettons de ne pas les trouver à la fin de la thèse de M. Masqueray.

Peut-être M. M. aurait-il pu dire aussi quelques mots de l'action qu'une institution religieuse a exercée sur le théâtre; les oracles sont pleins de mots à double entente; le maître de l'ambiguïté en Grèce, c'est le dieu des Delphes, c'est Loxias. M. M. cite bien l'oracle qui présidait à Crésus que, s'il passait l'Halys, il détruirait un grand empire; mais il le cite seulement pour montrer combien la phrase grecque est propre à contenir un double sens. Il y a plus que cela. Dans Hérodote, qu'il faut toujours citer quand on parle des tragiques grecs, les mots à double sens abondent dans les prédictions, dans les oracles; il nous suffira de renvoyer aux passages suivants : I, 212 et 214; VIII, 114, 137.

Malgré ces réserves, cette thèse de M. Masqueray est un travail sérieux et solide, plein d'observations justes et ingénieuses, qui marque certainement un progrès dans l'interprétation du texte d'Euripide.

Albert MARTIN.

Rome et l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère, par Émile Thomas, professeur à l'Université de Lille. Paris, Hachette, 1897. In-12, XII-348 p.

M. Thomas ne pouvait songer à tracer en 350 pages un tableau complet de Rome et de l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère. Il a dû

se contenter de traiter quelques parties de ce vaste sujet. L'important était de les bien choisir et de nous donner une impression d'ensemble. C'est ce que M T. s'est efforcé de faire, et le plan qu'il a suivi est assurément ingénieux.

L'auteur nous conduit d'abord à Pompéi, qui nous offre comme un raccourci de la vie romaine. Puis il nous transporte au cœur même de Rome : au forum, où palpitent les souvenirs de la République, et au Palatin, le siège du nouveau régime. Les bains et les jeux publics tenaient une large place dans l'existence des Romains de l'Empire : nous nous rendons aux thermes, au cirque, au théâtre, à l'amphithéâtre, où se presse une foule avide d'amusements. On s'étonnera peut-être de voir tout un chapitre consacré aux étrennes et aux petits cadeaux (présents des saturnales, *xenia* et *apophoreta*) ; mais, comme le dit très bien M. T., ces usages nous révèlent de curieux détails de mœurs. Les funérailles sont encore plus dignes d'attention, car le caractère et les croyances d'un peuple se reflètent dans les cérémonies qui entourent la mort. Au chapitre des funérailles se rattache tout naturellement celui des testaments ; il renferme entre autres des pages piquantes sur les captations d'héritages, ce fléau de la Rome de la décadence. Nous quittons l'atmosphère enfumée et le tapage de la capitale pour suivre le Romain à la campagne : voici la ferme à la mode antique, voici les somptueuses villas où les riches vont chercher l'air pur et le repos; ceci amène M. T. à nous parler du sentiment de la nature chez les Romains. Les chapitres suivants, intitulés *l'Ecole et les Livres*, *l'Art dans la vie des Romains*, *les Représentants des idées morales*, nous montrent les côtés élevés de la civilisation romaine. Le soutien de cette civilisation et de l'Empire, c'est l'armée; obligé de se limiter, M. T. a pris pour objet d'étude l'armée d'Afrique, si bien connue aujourd'hui grâce au beau travail de M. Cagnat. Au-delà de la frontière gardée par les légions s'agite, confus et menaçant, le monde barbare, qui va bientôt faire brèche. M. T. indique à grands traits quelle idée les Romains se faisaient de leurs plus redoutables adversaires, les barbares du Nord. Enfin, il nous présente dans Pline le Jeune le type du Romain lettré de la fin du I^er^ siècle.

On le voit, M T. s'est appliqué à nous faire connaître les différents aspects de la vie romaine sous l'Empire par une série d'échantillons caractéristiques. Cette méthode lui a permis de faire tenir beaucoup de choses dans un petit volume. Mais je me demande si, en dépit de l'habileté incontestable qu'il a déployée, il n'a pas eu le tort de vouloir toucher à trop de points à la fois. Son exposé est assez souvent, je ne dis pas superficiel (car le savant professeur s'est préparé consciencieusement à sa tâche et s'est tenu au courant de la science), mais écourté et plus rapide qu'on ne voudrait [1]. Il y a là un certain abus de la prétérition,

1. Les premiers chapitres *(Pompéi, le Forum, le Palatin)* sont ceux que je goûte

et l'on pense involontairement à ces cicerone pressés qui, dans les musées, font défiler les visiteurs au pas de course. D'autre part, l'auteur s'est, à plusieurs reprises, écarté de son sujet; ainsi il a emprunté à l'*Histoire Auguste*, à Ammien Marcellin, etc., des anecdotes et des détails qui n'ont point rapport à la Rome des deux premiers siècles de notre ère [1]. En élaguant ces hors-d'œuvre, en développant davantage telle partie essentielle, M. T. aurait donné à son livre plus d'unité, d'ampleur et de consistance Je me plais du reste à reconnaître qu'il a procédé généralement avec tact et avec goût, et que, si une critique minutieuse peut relever çà et là de légères erreurs [2] et des lacunes [3], il n'en a pas moins composé un bon ouvrage de vulgarisation, dont le

---

le moins : ils sont réellement un peu maigres. Les chapitres où M. T. puise plus largement dans les sources littéraires sont bien supérieurs; on y trouvera plus d'une remarque intéressante.

1. V. notamment p. 69 et suiv ; p. 306 et suiv.

2. P. 44-45, l'aperçu des luttes politiques à Rome manque de précision : M. T. ne fait pas de distinction entre le *patriciat* et la *noblesse*, etc. — P. 47, n° 2, au lieu d' « Asconius », lisez « le Pseudo-Asconius ». — P. 59, M. T. semble placer la construction du temple d'Apollon Palatin après l'incendie du palais en l'an 3 ap. J.-C.; il se trompe ou bien il s'est mal exprimé. — Ibid, au lieu de : « des fils de Danaüs », lisez : « des fils d'Egyptus ». — P. 65, n° 1, les mots : *Felix omnia, infelicissimus imperator*, sont mal traduits (le sens est : « Heureux en tout, empereur très malheureux »). — P. 67, l'énumération des titres et des droits de l'empereur est incomplète et confuse. — P. 85, « Constantinople » est un *lapsus calami* pour « Constantine ». — P. 107, le cruel traitement rapporté par Suétone (*Claud*, 34) ne fut pas un fait isolé, comme semble le dire M. T. — Ibid. Je soupçonne une inexactitude dans la phrase : « César se laissa arracher », etc. — P. 172, n° 1, il ne s'agit pas d'un mime, mais d'une atellane. — N'est ce pas aller trop loin que de dire (p. 218) que, dans l'antiquité, les auteurs n'étaient payés par personne (v. Birt., *Das antike Buchwesen*, p. 354 et suiv.), et (p. 219) que la vérification sur place des originaux était « inusitée », du temps de Tite-Live et de Tacite? — P. 243, le passage de Sénèque (epist. 29, 4) ne signifie pas précisément ce que M. T. lui fait dire. — P. 254, au lieu de : « la fille de Thraséas », lisez : « la fille de Cremutius Cordus ». — P. 256, Lucilius était un procurateur et non un *magistrat*. — P. 271, n° 6, le laticlave et l'angusticlave n'étaient pas des *manteaux*. — P. 285 : « Ces habitudes d'association se conservaient sans doute après la fin du service ». Pourquoi *sans doute*? Le fait n'est pas contestable. — P. 303-304 : « Nous voyons assez clairement ce qui a dû attirer Tacite à ce sujet (*la Germanie*) : d'abord l'étonnement que causaient à Rome certains phénomènes naturels propres à la Germanie, etc. » Je doute que ce motif soit bien sérieux. — Les textes cités p. 325, n° 1, et p. 326, n° 1, sont traduits peu exactement. — Je note deux fautes d'impression assez choquantes : p. 106, « Myrmidons, » pour « Myrmillons », et p. 320, « pieux » pour « épieux ».

3. Comment, à propos du forum, M. T. n'a-t-il pas rappelé, autrement que par une fugitive allusion (p. 49), que c'était le théâtre de la vie judiciaire. — P. 100, aux mimes il convenait d'ajouter les atellanes. — P. 106, M. T. ne parle pas du « spectacle de midi », si éloquemment décrit par Sénèque (epist. 7). — P. 151, M. T. aurait pu utiliser le texte du testament, récemment découvert, de Gaius Longinus Castor. — P. 190 et suiv. (sur le sentiment de la nature chez les Romains), on regrette que l'auteur n'ait pas cité certains passages ravissants de Martial et de Juvénal.

fond est solide, la forme élégante [1] et agréable, et qui, je n'en doute pas, trouvera de nombreux lecteurs.

P. T.

Gotisches Elementarbuch. Von Dr W. Streitberg, Professor an der Universität Freiburg i.d. Schweiz (Sammlung von Elementarbüchern der Altgermanischen Dialekte, herausgegeben von Dr W. Streitberg. II.) Heidelberg, C. Winter, 1897. In-8°, xij-200 pp. Prix : 3 mk., et 3 mk. 60.

Je suis heureux de pouvoir décerner au nouveau manuel de M. Streitberg les mêmes éloges qu'à son *Urgermanische Grammatik*, sans y joindre, ou à peine, les réserves dont j'ai dû accueillir l'*Altislændisches Elementarbuch* de la même collection [2]. Il faut convenir toutefois que la tâche était beaucoup plus aisée : le gotique est une langue fort agréable à enseigner ; on en a très vite fait le tour ; ni métaphonies, ni contractions de voyelles, ni chutes de consonnes importantes n'en viennent compliquer la phonétique et dénaturer la morphologie ; et, comme il se maintient aussi près que possible du germanique commun, il porte en soi-même, pour ainsi dire, la raison d'être et la préhistoire de ses formes. La brièveté de la grammaire n'offre donc qu'avantage, à condition, bien entendu, que l'étudiant ne manque pas de se reporter scrupuleusement aux paragraphes de l'*U. G.* auxquels on le renvoie. Mais, dans ces conditions, on doit d'autant plus regretter que M. Streitberg ait cru devoir se montrer à son égard si chiche de textes où il pût s'orienter. M. Kahle en donne près du double, et ces 26 pages n'éveilleront qu'une idée bien imparfaite d'une littérature qui, jusque dans la traduction rigoureuse, a su déployer une réelle originalité. Pour quelques chapitres de plus des Évangiles et des Épîtres, on eût volontiers sacrifié l'insignifiant fragment de Néhémie [3].

La graphie des manuscrits a été conservée, y compris même leurs fautes d'orthographe : système qui se justifie en tant qu'il accoutume l'élève à critiquer son texte, mais qui, on va le voir, ne laisse pas d'offrir quelques légers inconvénients. Quant au corps de l'ouvrage et au lexique, ils multiplient au contraire les signes diacritiques, en sorte que le débutant le plus neuf ne courra jamais le risque de confondre une longue avec une brève ni une fausse diphtongue avec une vraie.

---

1. M. T. ne m'en voudra pas de lui signaler quelques négligences de style : p. 4 (« rues passagères »), p. 176 (« le bon Varron ne s'avise-t-il pas croire... »), p. 229 (« très souvent, dans *leurs* descriptions, les poètes du 1er siècle, Ovide surtout, *a* dans l'esprit, etc. »), p. 303 (« d'abord... d'abord »).

2. Cf. *Revue critique*, XLI, p. 203, et XLII, p. 258.

3. Je m'étonne, par exemple, que les auteurs de chrestomathies négligent l'admirable passage I Cor. 13, dans lequel Ulfilas balance de haute lutte la mâle beauté du texte grec.

Je signale, sans y insister plus que de raison, les petites améliorations qui me paraissent désirables au point de vue de l'enseignement élémentaire. — P. 16, le voyageur Ogier de Bousbecque n'était pas Hollandais, mais Flamand. — P. 47, l. 27, lire *quantitative*. — P. 63, l. 4, la référence est 124, 2 d. — P. 92, l. 17, la référence est § 161. — P. 93, l. 3, lire πενταχοσίοις. — Mc. 12, 4, sur *haubith wundan*, il eût été bon de renvoyer au § 242, 4 de la grammaire. — L. 1, 29 et 63, il fallait avertir que les additions au texte appartiennent à l'Itala — car ceux qui collationneront sur le grec seront déconcertés — et expliquer l'*h* de *gahmelida*. — L. 15, 21 a *frawaurhta* tout court « j'ai péché » au lieu de *frawaurhta mis* (18) : le lexique devrait donc mentionner aussi *frawaúrkjan* tout court, qui est d'ailleurs la locution la plus commune. — L. 15, 24, une note pour avertir de suppléer *waila* devant *wisan*. — J. 11, 38, une note pour indiquer que le grec n'est pas traduit mot à mot et que *hulundi* sous-entendu devient sujet. — Eph. 2, 4, la faute d'orthographe *wisum* ne s'imposait pas, puisque l'Ambr. A porte *wesum*, et Eph. 2, 12, la fausse orthographe *Xristau* pour *Xristu* eût pu être utilement relevée au § 29 de la grammaire, plutôt que d'autres fautes étrangères à la chrestomathie. Tout cela est absolument sans gravité; mais il n'en est pas de même de l'erreur *gawaurhtai* (Eph. 3, 18) pour *gawaurtai* (ἐρριζωμένοι), inintelligible faute d'un article *gawaúrts* au lexique. — D'autres lacunes au lexique sont plus vénielles : *alls* devrait renvoyer au § 244, à cause de *all taine* J. 15, 2 ; *missô*, au § 269; p. 184, lire *háiti*, et enfin il manque pour Skeir. 37 *a* un article *gasaljan* dont au surplus *saljan* peut tenir lieu [1].

Parmi les pages les plus intéressantes de cet excellent livre, je mentionne tout particulièrement (p. 132-134) l'ample collection d'exemples de l'emploi alterné du perfectif et de l'imperfectif.

V. Henry.

A. Huber. **Œsterreichische Reichsgeschichte**. (Geschichte der Staatsbildung und der œffentlichen Rechts). Wien, 1895, in-8°.

A. Luschin von Ebengreuth. **Œsterreichische Reichsgeschichte** (Geschichte der Staatsbildung, der Rechtsquellen und des œffentlichen Rechts). I, Bamberg, 1895, in-8°.

Une loi récente a porté au programme des Facultés de droit, en Autriche, un cours obligatoire d'histoire de l'État (*Reichsgeschichte*). C'est en vue de servir à cet enseignement nouveau qu'ont été composés les deux manuels dont on vient de lire les titres. Les noms de leurs auteurs les recommandent suffisamment à l'attention et à l'estime des

---

1. Eph. 2, 15, n'étant clair ni en grec ni en latin, — la ponctuation en est indécise, — méritait bien un commentaire en gotique.

historiens. On doit remercier MM. Huber et Luschin von Ebengreuth, de s'être donné la peine d'exposer, dans l'intérêt des étudiants, sous une forme claire et condensée, un sujet très difficile et que personne n'était, mieux qu'eux, à même de traiter. Ajoutons, d'ailleurs, que leurs livres ne rendront pas seulement de grands services aux commençants, les érudits y trouveront aussi, malgré leur caractère élémentaire, des guides très sûrs et très bien informés.

On sait qu'en Autriche comme en France, l'État est l'œuvre de la dynastie. Mais la comparaison s'arrête là. Tandis que la royauté française a réuni sous son pouvoir des hommes de même race et des territoires appartenant à une région géographique nettement déterminée par la nature, les Habsbourg ont étendu le leur à toutes sortes de populations distinctes et de pays hétérogènes. Dans les domaines de la maison d'Autriche, deux forces n'ont jamais cessé à travers les siècles d'agir en sens opposé : la dynastie, poussant à l'unité et à la centralisation, les nationalités, à l'autonomie et au particularisme. En France, le développement des institutions se rattache de lui-même à l'ensemble du développement national : peuple français, État français, sont des expressions presque synonymes. Il en est tout autrement aux bords du Danube. Il n'existe pas de nation autrichienne, il n'y a qu'un État autrichien, et partant, c'est en l'histoire de cet État que se résume l'histoire commune de l'Autriche, dans laquelle on ne peut faire rentrer, d'une manière organique, l'histoire des différents peuples, allemands, slaves, magyars, roumains et italiens, dont se compose la monarchie.

On comprend aisément quelles difficultés présente l'histoire d'un État aussi artificiel et aussi bigarré. Ces difficultés sont grandes surtout pour le moyen âge, où il n'existe encore, à côté du souverain, aucune institution centralisatrice. MM. H. et L. les ont très heureusement surmontées. Tous deux exposent parallèlement, époque par époque, les progrès de la formation territoriale et ceux du développement constitutionnel. M. H. a décrit, conjointement avec celles de l'Autriche proprement dite, les institutions de la Bohême et de la Hongrie, que M. L. a rejetées dans un appendice Cette dernière disposition semble préférable, tant au point de vue de la clarté qu'à celui de la vérité historique, car les institutions communes à toute la monarchie sont, en somme, d'origine allemande. Faisons remarquer en outre, que l'ouvrage du professeur de Graz est plus détaillé que celui de son collègue de Vienne. On y trouve une bibliographie très soignée, et plusieurs chapitres y sont consacrés à l'histoire des sources et à celle de l'évolution économique. Dans plus d'un passage l'auteur a condensé en quelques lignes les résultats de ses propres recherches, et son manuel présente souvent la valeur d'une œuvre originale. Je signalerai particulièrement à cet égard le chapitre consacré aux *Landstænde* et à l'origine des *Landtage*.

La nature essentiellement pédagogique de leurs ouvrages n'a permis à MM. Huber et Luschin que d'insister sur les grandes lignes de leur

sujet. Il faut souhaiter qu'ils reprennent quelque jour leurs travaux sur un plan plus large, et qu'ils nous retracent, dans toute sa complexité, l'histoire et la formation de cet État autrichien, qui, si différent des grands États nationaux du reste de l'Europe, présente par là même le plus puissant intérêt, non seulement pour le juriste et l'historien, mais encore pour le sociologue.

H. Pirenne.

BULLETIN

— Les livraisons 17-24 des *Études d'archéologie Orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Bouillon. Elles contiennent : § 18, *Edouard Ier, roi d'Angleterre, et la mission mongole de 1287 en Gascogne.* — § 19, *Inscription phénicienne gravée sous un pied de vase en terre cuite.* — § 20, *Le mois phénicien de Zebah Chichchim.* — § 21, *L'inscription phénicienne de Narnaka.* — § 22, *Les stèles araméennes de Neirab* (à suivre).

— Le 16e fascicule du vol. II du *Dizionario epigrafico* de M. de Ruggiero vient de paraître. Il est entièrement consacré à l'article *Comes* qui commence dans le fascicule précédent et se terminera dans le suivant seulement. — R. C.

— « Le néoplatonisme a agi sur saint Augustin, dit M. L. Grandgeorge (*Saint Augustin et le neoplatonisme*. Bibliothèque de l'École des Hautes-études, sciences religieuses, vol. VIII. Paris, Leroux. 1896. In-8°, 158 p.) : 1° en le dégageant du manichéisme et en le portant vers le christianisme, comme l'a fort bien dit saint Augustin lui-même; 2° en lui fournissant des arguments contre des adversaires analogues. Mais si saint Augustin, devenu de plus en plus chrétien, a encore avec le néoplatonisme des idées communes, s'il conserve quelques-unes des doctrines qu'il peut lui avoir empruntées, il les transforme et les adapte à l'ensemble de ses doctrines chrétiennes, de manière à leur faire prendre en réalité une forme toute nouvelle. » Ces mots de M. Grandgeorge résument la thèse qu'il a très méthodiquement et très solidement démontrée par de nombreuses citations et comparaisons de textes. Réduite à de telles proportions, l'influence du néoplatonisme sur Augustin n'est pas, en effet, contestable. Mais un peu moins de raideur dans l'exposé des contradictions apparentes ou réelles que présentent sur certains points les opinions du docteur africain (par exemple, sa conception métaphysique du mal et sa théorie du péché originel) serait à souhaiter : un esprit aussi subtil se serait interprété lui-même avec plus de souplesse. De même, l'auteur explique la conversion de saint Augustin (p. 155) en disant que le christianisme écartait par l'affirmation du mystère les difficultés qu'offrait le néoplatonisme; il semblerait donc qu'elle ait été le passage d'un système philosophique à un autre ; mais, au fond, saint Augustin reproche au néoplatonisme de n'être qu'une philosophie, et il se convertit au christianisme parce qu'il y trouve la satisfaction de ses besoins nouveaux. — A. L.

— M. Edouard Beaudouin vient de publier dans les *Annales de l'Université de Grenoble*, t. VIII, n° 3, des *Remarques sur la preuve par le serment du défendeur dans le droit franc*, dont il a été fait un tirage à part (107 pages). Cette étude détaillée comporte deux parties principales : 1° sur la loi salique qui, à la différence des autres lois barbares, n'accorde à la preuve par le serment du défendeur et de ses cojureurs

qu'un rôle subsidiaire, et qui, plus que les autres lois barbares, favorise la preuve par témoins; — 2° sur Grégoire de Tours, et, à l'occasion des récits de Grégoire, sur l'origine germanique du serment purgatoire des clercs et sur son développement dans le droit canonique. — L. H.

— Dans sa plaquette *Le maréchal de Biron et la prise de Gontaud* (Agen, Lamy. 1897. In-8°, 24 p.), M. Ph. Tamizey de Larroque a publié une des rares pièces qui aient échappé à l'incendie de sa bibliothèque. C'est une longue lettre du maréchal de Biron « faite à pièces et à bâtons rompus », mais très curieuse et très importante. Biron annonce à Henri III, quinze jours après l'événement, la prise de la ville et du château de Gontaud (13 juillet 1850). M. Tamizey de Larroque reproduit, dans sa brochure, outre ce texte vraiment intéressant et accompagné de notes utiles, trois récits, courts d'ailleurs, d'auteurs contemporains, celui de l'historien de Thou, — dont il donne une traduction exacte — celui du chanoine Syrueilh et celui de Scipion Dupleix. Le travail est orné de deux photogravures du château de Gontaud. — A. C.

— M. J. Bergonié, professeur à l'Université de Bordeaux, a écrit sur le physicien de Romas (1716-1772) une étude pleine de faits nouveaux, fort habilement présentés. Pour la première fois, les travaux et l'intelligence du précurseur français de Franklin sont mis en pleine lumière (*Éloge de de Romas*, Bordeaux, Gounouilhou, 1896, gr. in-8, 18 p.) — C. J.

— Sous ce titre, *la Société Bordelaise sous Louis XV et le salon de Madame Duplessis* (Bordeaux, Feret in-8, 1897, 448 p.), M. Grellet-Dumazeau donne un tableau complet de la vie intellectuelle dans une grande ville de province (la seconde de France en ce temps-là). Les historiens du XVIII^e^ siècle et ceux des origines de la Révolution trouveront dans ce livre de piquants détails. — C. J.

— La brochure de M. Tommaso Casini (*La giovinezza e l'esilio di Terenzio Mamiani*. Florence, Sansoni. 1896, pet. in-8, 96 pp. 1 fr.), écrite à l'aide de documents conservés à la bibliothèque Oliveriana de Pesaro, est intéressante. On y trouvera, entre autres choses, la preuve que Mamiani avait effectivement refusé de signer la capitulation d'Ancône, des détails sur sa vie et sur celle de quelques autres réfugiés à Paris, sur un duel qu'il faillit y avoir, sur ses sentiments pour la France (voir notamment p. 77-79, et, au fond, c'est surtout le contraste entre la prospérité de la France et la douloureuse condition de l'Italie qui lui inspirait ses accusations amères contre l'orgueil des Français). M. Casini avertit, de plus, que les papiers qu'il a consultés permettraient de raconter presque jour par jour l'existence de Mamiani de 1842 à 1848. Il publie (p. 54-57) une très curieuse lettre où Mazzini déconseille, avec une prudence qui, de sa part, surprend agréablement, un coup de main que Gugl. Pepe voulait tenter avec trois cent Corses sur le royaume de Naples. — Ch. D.

— Pierre Rosegger, le petit pâtre styrien qui est devenu le poète et le conteur national de ses montagnes et l'un des grands écrivains contemporains de l'Autriche, est à peu près inconnu chez nous. Mlle E. Herrmann vient de faire paraître à la librairie Fischbacher une charmante traduction de quelques-uns de ses contes, précédée d'une intéressante étude de M. R. Reuss sur la vie et l'œuvre du poète. Les dix-huit morceaux du volume, intitulé : *Dans une forêt*, sont presque tous exquis de grâce simple, tendre et douce. Quelques-uns sont de vrais chefs-d'œuvre : *Ce que disent les étoiles*, *Une visite à l'empereur Joseph*, *Un pèlerinage à Mariazell*. Il est à souhaiter que le succès de ce premier volume soit assez grand pour déterminer Mlle Hermann à nous donner un second volume qui achèvera de faire connaître chez nous Pierre Rosegger comme il mérite de l'être, c'est-à-dire comme un des meilleurs conteurs champêtres de notre siècle. — A. Lr.

— L'éditeur Laurens continue avec un succès mérité la publication entreprise par M. Jouin sous le titre : *Les Chefs-d'œuvre* (peinture, sculpture, architecture ; in-folio). C'est la troisième année qui est en cours et presque achevée. Comme toutes les entreprises de ce genre, ces fascicules mensuels ont leurs qualités et leurs défauts. Les planches sont toujours superbes (photogravures Braun), mais les œuvres sont ou très connues ou ne sont pas toujours de premier ordre. Les notices sont signées de MM. E. Michel, A. Alexandre, P. Lafond, Yriarte, Marx; mais le cadre des quatre pages nécessaires est parfois bien vaste, quand on n'a pas grand'chose à dire. N'importe, il y a là de si belles choses, et parfois si peu connues (comme le Rubens de Berlin : l'enfant Jésus et le petit saint Jean), qu'on ne peut nier les services que ces volumes rendront au public et aux artistes, et c'est ce qu'il faut surtout retenir. — H. C.

— Les 5e et 6e fascicules de l'*Année cartographique*, suppléments annuels de l'Atlas Schrader (Hachette, in-folio), contiennent les modifications géographiques et politiques des années 1894 et 1895, suivant le système ordinaire, le texte imprimé au dos de la carte. On y trouvera le récit précis, avec les tracés, des explorations de Dutreuil de Rhins, du prince Henri d'Orléans, de MM. Littledale, J. B. Tyrrel, Low et Eaton, etc., dans la Hte Asie, la Guinée, les lacs d'Afrique, la Patagonie, le Tibet, l'Indo-Chine, le Congo, le Canada — H. C.

— Le rapport adressé au ministère de l'instruction publique et des cultes par M. G. Kônstantinidis, bibliothécaire en chef de la bibliothèque nationale d'Athènes, pour l'année 1895-96, se compose de deux parties : un exposé des travaux accomplis et un catalogue par numéros, des ouvrages entrés à la bibliothèque (au nombre de 3507, formant 7742 volumes), par voie d'achat, de dépôt légal, de don ou d'échange. Si l'on en croit l'auteur du rapport, la bibliothèque, avant son entrée en fonctions, était en très mauvais état : le désordre régnait partout, un grand nombre d'ouvrages rares ou précieux étaient égarés ou mal catalogués, les prêts se faisaient illégalement et sans contrôle, et les ouvrages prêtés ne rentraient que difficilement. M. Kônstantinidis a pu, grâce à sa fermeté, au dévouement de son personnel et à la bienveillance du ministère, remettre un peu d'ordre dans ce chaos, et, malgré le faible budget dont il dispose (environ 10,000 drachmes, dont 3000 sont absorbés par les abonnements), il espère arriver à faire de la bibliothèque nationale d'Athènes sinon la première, du moins l'une des premières pour ce qui concerne la Grèce et le Levant. — M. Bn.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 janvier 1897.

L'Académie procède à l'élection d'une commission de six membres pour la fondation Estrade-Delcros, dont le montant (8,000 fr.), sera décerné cette année pour la première fois, et attribué à un ouvrage publié dans les cinq dernières années et « rentrant dans les ordres d'études dont s'occupe l'Académie ». — Sont nommés, dans l'ordre des études orientales, MM. Barbier de Meynard et Senart ; dans l'ordre de l'antiquité, MM. Weil et Boissier; dans l'ordre du moyen âge, MM. L. Delisle et G. Paris.

M. Müntz communique un mémoire sur le luxe à la cour pontificale d'Avignon. Les chroniqueurs du xive siècle ont laissé des détails extraordinaires sur les richesses des papes d'Avignon. M. Müntz a entrepris de contrôler leurs dires, à l'aide des

pièces comptables conservées au Vatican. Si les revenus moyens du Saint-Siège variaient entre 2 à 300 000 florins par an (environ 12 à 18 millions de francs), les fortunes accumulées par certains prélats atteignaient des proportions vraiment énormes : l'un d'eux laissa près de 180 000 florins (une dizaine de millions) en espèces monnayées. Il ressort d'ailleurs des documents que les dépenses de pure ostentation des papes d'Avignon n'eurent rien d'anormal : ils se réservaient plutôt pour les œuvres d'art. La cour romaine se composait alors d'environ 300 personnes, à peu près le même nombre qu'à la fin du siècle précédent, par exemple en 1278. Plus tard, la famille pontificale fut plus que doublée : elle comprenait, en 1555, 734 personnes. Dans l'aménagement du palais, on trouve un singulier mélange de luxe et de simplicité : sur les parois, des peintures signées de noms célèbres, de précieuses tentures de haute lisse; sur les crédences, de l'argenterie à profusion : mais, presque partout, de simples nattes au lieu de tapis; et, sauf dans les chapelles les fenêtres étaient garnies de toile enduite de cire au lieu de vitres. Dans le costume, le luxe avait atteint ses dernières limites. Quant aux fêtes, elles étaient particulièrement brillantes à la cour d'Avignon, et les descriptions de Froissart paraissent infiniment au-dessous de la réalité. L'entourage des papes surpassait d'ailleurs en somptuosité les pontifes eux-mêmes. Le mobilier religieux enfin et les ornements sacrés donnaient surtout lieu à une magnificence sans bornes.

M. Bernard Haussoullier, directeur à l'École des Hautes-Études, rend compte de sa nouvelle campagne de fouilles à Didyme, sur l'emplacement du temple d'Apollon. Ces fouilles, faites avec l'aide de M. Pontremoli, architecte du gouvernement, ont dégagé toute la partie principale du temple. La découverte la plus remarquable est celle de chapiteaux où la volute s'enroule autour de la tête d'un dieu. — MM. Perrot et Dieulafoy présentent quelques observations.

M. Salomon Reinach lit une note sur les vierges de Sena. Un géographe romain du temps de Tibère, Mela, raconte qu'il y avait, dans l'île de Sena (Sein), neuf vierges gauloises qui commandaient aux vents, rendaient des oracles, se transformaient en animaux, etc. Ce témoignage est tout à fait isolé; aucun autre écrivain ne parle de ces magiciennes, ni de vierges sacrées chez les Gaulois. M. Reinach pense que le passage souvent cité de Mela n'a aucune valeur historique. Le point de la côte bretonne opposé à Sein passait, à l'époque romaine, pour l'endroit où Ulysse avait invoqué les ombres des morts. Or, dans l'*Odyssée*, l'île opposée à l'ouverture des enfers, dans le pays des Cimmériens, est celle de Circé. Les anciens ont donc simplement identifié l'île de Sein à l'île de Circé, où la légende homérique place une magicienne et ses compagnes, qui commandent aux vents, transforment les hommes en bêtes, etc. Interprétant les fables d'Homère comme un texte révélé, les grammairiens et les géographes de l'antiquité ont voulu à toute force retrouver à Sena l'équivalent de l'île mystérieuse de Circé; de là l'histoire des Circés gauloises, qui n'ont pas plus de réalité historique que la Circé grecque.

Séance du 22 janvier 1897.

M. Héron de Villefosse, président, donne lecture d'une lettre par laquelle M. le Ministre de l'instruction publique informe l'Académie que son administration a prévenu, pour l'établissement d'une carte de l'emplacement de Carthage, le désir de l'Académie, et fournit quelques détails sur la méthode qui sera suivie dans ce travail. M. Héron de Villefosse donne ensuite lecture d'une lettre par laquelle M. Th. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, offre en hommage à l'Académie le catalogue raisonné des 3786 monnaies d'argent trouvées à Mycènes, en 1895, par M. Tsountas, le continuateur des recherches de Schliemann. Ce catalogue est l'œuvre de M. Lambropoulos, assistant du Musée central d'Athènes.

L'Académie nomme membres de la commission de publication des « Historiens des Croisades », en remplacement de M. de Mas-Latrie, décédé, MM. Paul Meyer (historiens occidentaux) et Gaston Paris (historiens orientaux).

Léon DOREZ.

(*La suite au prochain numéro.*)

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Bethe, Prolégomènes à l'histoire du théâtre antique. — Carroll, La Poétique d'Aristote. — Eschine, p. Blass. — Muenscher, Isocrate. — L. Weber, Les fragments d'Anacréon. — Thompson, L'ornithologie grecque. — W. Schmid, L'atticisme, IV. — Kornemann, Asinius Pollion. — Tacite, Germanie, p. Wolf. — Myer, L'insecte et l'amulette. — Rituel du culte d'Amon. — Amélineau, Les nouvelles fouilles d'Abydos. — G. Rossignol, Le relèvement de la natalité. — Debury, Un pays de célibataires et de fils uniques. — *Bulletin* : Harvard Studies, VI et VII.

Bethe Erich, **Prolegomena zur Geschichte des Theaters im Alterthum**, Leipzig, Hirzel, 1896, S. XIV-350, in-8.

Il y a de la verve, de la passion, dans ce livre d'une érudition brillante et téméraire. C'est de la science à la façon de Wilamowitz-Möllendorff : une indépendance absolue à l'égard des idées courantes, un sentiment très vif de l'histoire, une imagination effrénée, une tendance excessive à dogmatiser, voilà les qualités et les défauts d'une critique qui a du moins le mérite d'éveiller l'attention et de ne la lasser jamais. Dès le début, par une sorte de paradoxe, l'auteur nous annonce qu'il dédie son livre aux deux savants qu'il va le plus souvent combattre; Dörpfeld et Wilamowitz. Est-ce donc qu'il va se faire le défenseur de la théorie ancienne sur le *logeion*? Nullement : les deux systèmes opposés ont le tort, suivant lui, de trop négliger le développement historique du théâtre ; les témoignages des lexicographes et les monuments archéologiques ne valent que pour une époque déterminée de cette histoire ; seules les œuvres littéraires que nous possédons sont des témoins irrécusables : étudier les indications scéniques que contient chaque pièce datée, voilà le moyen de reconnaître les conditions extérieures de la mise en scène. Si la méthode n'est pas neuve, elle conduit M. Bethe à des conclusions qui ne manquent pas d'originalité. La plus importante et la plus curieuse est celle-ci : il y a eu, à Athènes, en l'année 427/6 (on ne reprochera pas à M. Bethe de manquer de précision), une révolution profonde dans l'organisation matérielle du théâtre : à cette date, pour la première fois, on vit des personnages dramatiques, hommes et dieux, emportés dans les airs sur des machines, et des acteurs placés, dès le début d'un drame, dans une attitude qu'ils étaient censés conserver depuis longtemps; et ces deux innovations coïncident avec une transformation plus grave, qui est l'établissement d'une scène

surélevée au-dessus de l'orchestre, et d'un rideau destiné à cacher aux spectateurs les préparatifs de l'action ! Voilà une révélation qui surprendra plus d'un lecteur ! Ignorée jusqu'à ce jour, cette réforme capitale de l'année 42716 nous apparaîtra-t-elle désormais comme un fait acquis à la science? M. B. proteste d'avance contre ceux qui verraient là une simple hypothèse : c'est une vérité démontrée, dit il (p. 198), et, par contre, la prétendue absence de rideau dans le théâtre grec est un dogme qui ne repose pas plus que tous les dogmes sur une preuve scientifique (p. 203). Nous craignons que M. Bethe ne soit en train, lui aussi, de créer des dogmes.

Am. HAUVETTE.

MITCHELL CARROLL. **Aristotle's Poetics** c. XXV in the light of the homeric scholia (Thesis for the degree of doctor of philosophy, Johns Hopkins University) Baltimore, J. Murphy et Cie, 1895, 66 p.

Il faut remarquer tout d'abord, à propos de cette thèse de doctorat, que l'auteur s'occupe d'un chapitre de la *Poétique* qui a donné beaucoup de mal aux commentateurs, tant à cause de l'état incertain du texte en plusieurs passages que des difficultés de toute sorte qui semblent contrarier la coordination des détails. Ritter et Vahlen notamment, pour ne citer que ces deux savants, ont été fréquemment embarrassés, et le premier a même conclu, un peu témérairement, que ce chapitre n'est pas d'Aristote. M. Carroll n'est pas de son avis, et il est en désaccord avec ces deux éditeurs sur plusieurs autres points. Nul ne songe à contester l'importance de ce XXV^e^ chapitre; et, fût-il même interpolé, ce que M. C. d'ailleurs ne discute pas, il serait encore d'un intérêt considérable. Les problèmes soulevés jadis par une critique minutieuse et souvent subtile, problèmes dont les scoliastes homériques nous ont conservé tant d'exemples, méritent en effet qu'on les examine de près, sinon pour les étudier en eux-mêmes, car un grand nombre ne reposent que sur des puérilités, du moins pour apprécier la façon dont l'esthétique littéraire était comprise. Considérer, à l'aide d'exemples, les défauts qu'on peut reprocher aux œuvres poétiques, et rechercher de quelle manière ces défauts peuvent être excusés, rentre en effet dans l'esthétique, et M. C. a pleinement raison d'attribuer (p. 33 sv.) une valeur purement artistique aux expressions καλῶς, μὴ καλῶς, σπουδαῖον, φαῦλον (1461 *a* 4 sv.), envisagées par d'autres critiques comme se rapportant seulement à la moralité de la représentation poétique. La partie principale du chapitre est celle qui concerne les λύσεις, c'est-à dire les moyens d'absoudre ou d'excuser le poète des imperfections constatées à tort ou à raison dans son œuvre. Ces solutions sont, suivant Aristote, au nombre de douze ; mais quelles sont-elles ? M. C. se sépare ici de Ritter, Teichmüller et Valhen sur un point important. Pour ceux-ci, la phrase

περὶ δὲ τοῦ καλῶς ἢ μὴ καλῶς etc. renferme l'une des douze λύσεις; M. C. ne la considère pas comme telle et cherche la douzième solution dans le passage 1461 *a* 31 sv. : δεῖ δέ... ἐπισκοπεῖν, ποσαχῶς ἂν σημήνειε etc. Mais les raisons qu'il invoque pour repousser l'opinion de Ritter (p. 37 note) et pour appuyer la sienne (p. 53-54) sont plutôt spécieuses; tout en comportant un certain degré de probabilité, elles manquent; à mon avis, de force convaincante. Le fait que le καλῶς ἢ μὴ καλῶς n'est accompagné d'aucun exemple ne saurait être une preuve, puisque les scolies nous montrent qu'Aristote réfutait par cette solution certaines objections faites à Homère. Je ne puis examiner ici une à une les autres raisons données par M. Carroll; mais si, d'autre part, le ποσαχῶς etc. représente ce qui est appelé dans les *Soph. Elench.* 4, ὁμωνυμία, ce qui peut être discuté, il ne faut pas oublier que dans ce dernier ouvrage Aristote, parmi les τρόποι τοῦ ἐλέγχειν, compte six manières ἔξω τῆς λέξεως et six autres παρὰ τὴν λέξιν, et je ne puis concevoir comment la phrase περὶ τοῦ καλῶς etc., qui vient immédiatement après cinq solutions ἔξω τῆς λέξεως, et qui précède immédiatement τὰ δὲ πρὸς τὴν λέξιν, pourrait ne pas rentrer dans la première catégorie. Je suis, au contraire, porté à croire que la division des λύσεις, dans la *Poétique*, correspond quant au nombre (six d'un côté et six de l'autre), et jusqu'à un certain point quant à la nature, à celle que nous retrouvons dans les *Réfutations sophistiques*. Or, M. Carroll, se refusant à voir dans le καλῶς ἢ μὴ καλῶς une λύσις, est obligé de trouver sept solutions relatives à l'expression. D'autres viendront sans doute, qui, reprenant la question, y apporteront la lumière et la trancheront définitivement.

MY.

Aeschinis orationes. Post Fr. Frankium curavit Fridericus BLASS. Editio minor. Un vol. in-12 de XV-332 p. Leipzig, Teubner, 1896. — Editio maior aucta indice verborum a S. PREUSS confecto. Un vol. in 12 de XV-522 p.

M. Blass poursuit avec zèle le grand travail de revision qu'il a entrepris sur le texte des orateurs attiques. L'œuvre avance. Des dix orateurs, sept sont aujourd'hui édités : il ne reste plus que Lysias, Isée et Lycurgue. Souhaitons un prompt achèvement à cette grande œuvre qui marquera un progrès important dans notre connaissance de l'éloquence attique.

C'est Fr. Franke qui avait publié les œuvres d'Eschine dans la petite collection Teubner; cette recension était arrivée à une seconde édition qui a paru en 1863. Ce n'est pas un simple remaniement de cette édition que donne aujourd'hui M. Blass; c'est bien une œuvre nouvelle. Il y a bien sur le titre du nouveau volume : « Post Fr. Frankium curavit Fr. Blass .» Mais l'indication « tertium edidit » manque; elle se trouve, dans la même collection sur l'édition, de Démosthène, qui

reste toujours l'édition Dindorf revue par Blass : « ex recensione G. Dindorfii editio quarta correctior ». Ce petit détail a son importance. Depuis 1863, il a paru des éditions d'une valeur incontestable [1] : une due à Schulze, 1865; deux dues à A. Weidner, 1872 et 1875. En même temps, diverses études étaient publiées sur la langue, sur la critique du texte d'Eschine; parmi les auteurs de ces études, il faut citer Cobet, Herwerden, Poutsma, Rosenberg, Adam, Klinke, Ortner. Tous ces travaux avaient sans doute contribué à améliorer le texte de l'orateur, mais pas dans la mesure que pourrait faire supposer leur nombre et leur valeur. Le texte d'Eschine nous est arrivé en fort mauvais état; nous n'avons pas pour cet orateur de manuscrit comparable à l'Urbinas d'Isocrate, au Parisinus Σ de Démosthène. De plus, la plupart de ces manuscrits n'ont pas encore été suffisamment étudiés. On voit donc que, si une recension nouvelle des discours du rival de Démosthène était nécessaire, elle présentait des difficultés particulières. M. B. a exposé, dans la préface, les principes qu'il a appliqués à la constitution du texte. Il y a d'abord la question de l'hiatus. Eschine l'évite beaucoup moins qu'Isocrate et Démosthène; il l'évite cependant; dit M. Blass; il y a même, dans le discours sur l'ambassade, tout un passage, 176-184, qui est complètement exempt d'hiatus. Je ne sais pas si M. B. ne tombe pas ici dans l'exagération : en réalité, le passage qu'il cite est assez court, et les hiatus sont nombreux dans tout le reste de ce discours sur l'Ambassade et surtout dans le discours contre Ctésiphon qu'Eschine a dû particulièrement soigner. Quant au rythme, M. B. croit qu'Eschine a cherché, lui aussi, à mettre une certaine cadence dans sa prose : il cite même deux passages, dont il a reconstitué la forme métrique. Mais, sur ce point, M. B. sent le terrain se dérober sous lui, et il est obligé d'avouer que pour Eschine cette question présente peu d'importance. La constitution du texte est particulièrement délicate. Nos manuscrits étant tous d'ordre inférieur, chacun des trois discours d'Eschine doit être traité isolément. Pour chacun d'eux, il faudra suivre de préférence telle famille de manuscrits, sans que, pour cela, on puisse négliger les autres. Nous connaissons aujourd'hui deux fois plus de manuscrits que n'en connaissait Bekker : on voit si la besogne est compliquée. Les corrections les plus nombreuses que M. Blass a introduites dans le texte ont pour objet de faire disparaître un hiatus; les athétèses aussi sont assez fréquentes; en dehors de ces deux cas, nous n'avons pas relevé de conjecture ayant véritablement un caractère personnel et original. Il est bon d'ajouter que pour Eschine, comme pour presque tous les auteurs anciens, les fautes du texte ne doivent pas être imputées aux copistes byzantins; elles se trouvent déjà sur les manuscrits de l'époque romaine; pour Eschine, la preuve en a

1. Une excellente édition anglaise du *Disc. contre Ctésiphon*, due à M. Gwatkin et Shuckburgh, semble avoir échappé à la diligence de M. Blass.

été fournie par un manuscrit de Fayum qui contient les §§ 178-186 du discours contre Ctésiphon.

La valeur de l'édition, et, il faut le dire aussi, son prix se trouvent singulièrement augmentés par un index verborum dressé par M. S. Preuss. Il y avait, dans l'édition Franke, un index nominum qui a été reproduit dans la présente édition après avoir été revisé. Le nouvel index de M. Preuss compte 190 pages. Pour se rendre compte de la peine qu'il a dû coûter, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur des mots comme ἄν, ἀνήρ, γάρ, δέ, ἔστι, καί, etc. C'est là un secours des plus précieux, qui peut faciliter grandement les études sur la langue de l'orateur. L'édition minor diffère de l'édition maior en ce qu'elle ne contient pas cet index verborum ; elle coûte 2 m. 40; l'édition maior coûte 8 m.; les 190 pages de l'index de Preuss coûtent donc 5 m. 60; c'est un peu cher.

Albert MARTIN.

C. MUENSCHER. Quæstiones Isocrateæ (Diss. inaug. Gœttingue) ; Gœttingue, Dieterich, 1895 ; 88 p.

Cette dissertation inaugurale est bien supérieure à la moyenne des travaux de ce genre; l'auteur, jeune encore, y fait preuve d'une connaissance déjà profonde de la langue grecque et du style d'Isocrate, en même temps que d'un esprit de solide et rigoureuse méthode. La première partie de son travail est intitulée *de Isocrate recensendo et emendando*. On sait que l'*Urbinas* (Γ) est le manuscrit sur lequel s'appuyèrent presque exclusivement tous les éditeurs, depuis Bekker; les manuscrits qui avaient fourni le texte de la vulgate furent dès lors, sinon délaissés, du moins assez gravement déconsidérés dans leur autorité, quoique Blass, dans sa revision de l'édition de Benseler, en ait cependant tenu compte dans les endroits où l'*Urbinas* donne une leçon manifestement corrompue. M. Muenscher, suivant au contraire les travaux récents de Buermann et de Drerup, rend aux manuscrits de la vulgate l'importance qu'ils n'auraient pas dû perdre, en contrôlant toutes leurs leçons et les comparant à celles de Γ. Les trois manuscrits du texte vulgaire sont le *Laurentianus* Θ, le *Vaticanus* Λ, le *Parisinus* Π; ils remontent à un même manuscrit que M. M. désigne par Φ, présentant cependant entre eux cette différence que Θ s'écarte souvent des deux autres pour conspirer avec l'*Urbinas*. Contrairement à l'opinion de Drerup, que l'*Urbinas* et la vulgate remontent à un archétype unique, M. M. pense qu'il y eut deux recensions antiques d'Isocrate, l'une représentée par l'*Urbinas*, l'autre par Φ, archétype de ΘΛΠ. Il s'agit donc, pour établir le texte d'Isocrate, de collationner scrupuleusement ces quatre manuscrits, d'en juger les leçons en tenant compte des habitudes de style d'Isocrate, et surtout de ne pas se laisser aller à trop

conjecturer, car en somme le texte qu'on retrouve dans les manuscrits est certainement moins corrompu qu'on ne pense. C'est d'après ces principes, et ils sont excellents, que M. M. a révisé le texte du *Philippe*, sur la collation des quatre manuscrits faite par Buermann. Il n'en reste pas moins vrai que l'*Urbinas* est toujours, en cas de doute, le meilleur guide à suivre; mais il convient de savoir gré à M. M. d'avoir montré nettement (je ne veux pas m'arrêter à de minimes discussions auxquelles donne prise son travail) que les leçons de l'archétype Φ, dans un bon tiers des variantes du *Philippe*, méritent la préférence. Ceux qui pensaient jusqu'ici que les éditeurs s'étaient peut-être trop exclusivement attachés aux leçons de l'*Urbinas* (ou de ses dérivés, *Vatic* Δ, *Ambr.* E) lui seront reconnaissants d'avoir mis les choses au point; c'est là de bonne et saine critique, autrement sérieuse que la critique conjecturale et la divination. — La seconde partie, *de interpolationibus quæ in Isocrate feruntur*, est une discussion relative aux fragments du πρὸς Νικοκλέα reproduits dans l'*Antidosis*; comme Isocrate ne les a pas cités en entier, mais qu'il en a omis certains passages, ces passages seraient, selon certains critiques, interpolés dans le πρὸς N. M. M. combat cette manière de voir. A la fin, il soutient que dans l'*Antidosis* les §§ 222-223 seulement ne sont pas d'Isocrate; il tire de là un nouvel argument en faveur d'un archétype Φ d'une seconde recension, car ces paragraphes qui manquent dans Θ, sont précisément dans l'*Urbinas*. Sur ces deux questions les meilleurs juges sont d'avis très opposés; et quelle que soit la valeur des arguments de M. Muenscher, je ne saurais me prononcer; je n'ai pas d'ailleurs à le faire ici.

My.

Leo Weber. Anacreontea (Diss. inaug. Gœttingue), Gœttingue, Dieterich, 1895; 119 p.

Il n'y a pas lieu de s'étendre longuement sur cet opuscule. Satisfaisant en tant que dissertation inaugurale, il n'a guère d'autre mérite que celui du soin et de l'exactitude. L'auteur a consciencieusement étudié le texte des fragments d'Anacréon, mais ce texte est par endroits si peu sûr qu'il n'est pas toujours opportun d'en tirer des conclusions certaines. On nous dit que l'article indique l'origine dans Ἐρξίωνι τῷ Λευκολόφου (fr. 82); mais ce dernier mot est une correction de Bergk, que rien n'impose; pour λευκολόφῳ, et il n'est pas d'une bonne méthode d'établir des règles grammaticales sur des corrections. Si l'on est d'accord aujourd'hui pour admettre que l'ionien n'use pas du duel, il est au moins inexact de s'exprimer de la façon suivante (p. 23) : « On voit que le duel est absolument étranger au néo-ionien par ces mots d'Anacréon (suit la citation du fr. 83); *donc* il faut corriger les quelques passages d'Hérodote et d'Hippocrate où les manuscrits portent le duel. » Les citations d'Hérondas 4, 24, et 5, 5, pour le datif en *i* long, n'ont rien

de sûr ; le papyrus donne presque invariablement ι pour ει, et il n'y a là, selon toute vraisemblance, qu'un phénomène d'iotacisme ; il n'y avait donc pas, ici du moins, à comparer Hérondas avec Anacréon. A propos du mot εὐθυδίκοι (fr. 112, épigr.) = *justi*, M. Weber nous dit (p. 36) : « εὐθυδικία se trouve dans Démosthène. » Il est encore ailleurs, dans Isée par exemple ; mais à quoi bon ce rapprochement, puisque εὐθυδικία est un terme technique, d'un sens très précis, qui n'a rien de commun avec εὐθύδικοι d'Anacréon ? Il y a, dans ces quarante premières pages, quelque manque de sûreté et assez d'inexpérience ; mais ce sont des imperfections dont on se corrige. La plus grande partie de cette dissertation (p. 40-103) est un catalogue, enrichi de citations nombreuses, des mots les plus remarquables employés par Anacréon, et qui se rencontrent ou manquent chez les poètes épiques ; la conclusion, attendue d'ailleurs, est qu'Anacréon a emprunté un grand nombre de termes et de locutions à la langue vulgaire. L'*index vocabulorum* sera utile.

My.

D'Arcy Wentworth Thompson. **A. Glossary of greek birds.** Oxford, Clarendon Press, 1895 ; xvi-206 p.

L'ouvrage de M. d'Arcy Wentworth Thompson n'est pas seulement, comme on pourrait le croire d'après son modeste titre, un lexique alphabétique de tous les noms d'oiseaux mentionnés par les auteurs grecs, muni des références et relatant tout ce que nous ont transmis les anciens. Une telle compilation, où nous devons nous attendre à trouver, après la description de chaque espèce, des renseignements variés sur ses mœurs, ses rapports avec les divinités antiques, les légendes où elle joue un rôle, ses représentations sur les monuments figurés et sur les médailles, les proverbes et fables où intervient son nom, son importance dans l'art divinatoire, etc., n'a pas été le but exclusif de l'auteur. Il devait évidemment, ne fût-ce que pour justifier le titre, dresser un catalogue complet et s'efforcer de réunir sinon tous les passages où est mentionné l'oiseau en question (car dans beaucoup de cas un simple *et cætera* suffisait), au moins tous ceux qui renferment un trait spécial, et de rendre ainsi la notice plus abondante et plus précise. Aucun détail, fût-il insignifiant en apparence, ne devait être négligé, puisqu'un tel ouvrage est destiné, semble-t-il, à nous mettre au courant de tout ce qui touche à l'ornithologie grecque chez les anciens Grecs ; et si M. Th. a omis, comme je le montrerai tout à l'heure, un certain nombre de renseignements, dont plusieurs ne manquent ni d'importance ni d'intérêt, c'est sans doute parce que, dans la masse considérable de passages qu'il a dû noter et contrôler, il lui était presque impossible de n'en pas laisser échapper quelques-uns.

M. Th. s'est surtout préoccupé de l'interprétation astronomique des mythes relatifs aux oiseaux et de leur représentation sur les monuments. A défaut de sa préface, qui insiste sur ce point, il suffirait de lire, par exemple, les articles ἀετός, ἀλκυών, κόραξ, κύκνος, σίνδις, πέλεια, στυμφαλίδες, χελωνοφάγος; et il est certain, en effet, que les anciens avaient établi des relations déterminées entre des astres ou des constellations et diverses espèces d'oiseaux. Les monnaies sont particulièrement instructives à ce sujet, et l'intéressant article publié en 1894 par M. J. Svoronos, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, me dispense d'entrer dans les détails. A un autre point de vue, il n'était pas sans intérêt de signaler ces relations entre oiseaux : une grande partie de la science augurale était fondée sur leurs amitiés et inimitiés vraies ou prétendues, et l'oiônoscopie, qui n'était pas, au moins dès le début, sans avoir quelques liens avec l'observation des astres, occupe à juste titre une place dans l'ouvrage de M. Th. Il en est de même de ces croyances qui associaient les divinités avec les oiseaux, où les anciens reconnaissaient déjà un symbolisme mystique, et auxquelles M. Th., suivant toujours son idée dirigeante, a accordé une large place. On voit combien ce *Glossaire des oiseaux grecs* pourra être utile à ceux qui s'occupent d'interpréter les mythes astronomiques et les légendes religieuses, en leur fournissant, dans un ensemble facile à consulter, toutes ou presque toutes les références dont ils auront besoin. — J'ajoute maintenant quelques notes, qui auraient pu figurer dans l'ouvrage de M. Th.. La mouette (λάρος), oiseau d'Hermès (Eustathe, *ad Il.* I, 206); ce passage important d'Eustathe n'est, d'ailleurs, cité sous aucun des noms d'oiseaux qu'il renferme, notamment sous φαλαρίς; M. Th. y aurait vu entre cet oiseau et Aphrodite la même relation qu'il a notée dans Aristophane. Il ne semble pas non plus avoir connu un fragment de Psellus publié par Hercher dans le *Philologus* (VIII, 1853, p. 166-168), où entre autres le roitelet (βασιλίσκος) et le pic (δρυοκολάπτης) sont cités comme présageant l'avenir. A propos de l'alectryonomancie, il fallait rappeler Cedrenus (I, p. 548 éd. de Bonn), et l'expérience curieuse qui donna les premières lettres du nom de Théodose. Je ne vois pas mentionnée la prétendue impiété de la perdrix (Artémidore, *Onir.* II, 46). Plutarque, *de Soll. anim.* 962 *ef* aurait dû être cité à l'article περιστερά, à propos du soin des pigeons pour leur couvée : il y a là un trait spécial. Au mot κύμινδις, métamorphose d'Harpalyké en χαλκίς (Parthénius, 13). Sous κόκκυξ, il n'eût peut-être pas été inutile de citer Anacréon (fr. 29). Un aigle à la naissance de Ptolémée II (Théocr. XVII, 72). Les mots ἴβις et στρουθοκάμηλος sur un amulette (*Bull. de corr. hell.*, III, 267) [1]. Les paons à Délos (*Comptes des temples déliens* de 250, l. 19,

1. Cet amulette, ainsi qu'une autre du même genre, a été décrite une seconde fois (avec fac-similé) dans la *Revue des études grecques*, 1892 p. 80 n° 7; l'autre est le n° 8) par M.G.Schlumberger, qui sans doute ignorait l'article du *Bull. de Cor.hell.* car il ne le cite pas.

cf. *BCH*, 1890 p. 457). Sous κορώνη, au simple renvoi *Apoll. Rhod.* III, 928, il fallait faire remarquer qu'ici la corneille se trouve en rapport avec Héra. La métamorphose d'Apollon, fuyant devant Typhon, en épervier (celle d'Hermès en ibis, dans le même passage d'Antoninus Liberalis. est citée *s. v.* ἶβις). De même les métamorphoses des Émathides sont citées, excepté celle de l'une d'elles en πιπώ (*Anton. Lib.* 9). A propos du langage des corneilles entendu par les Arabes, on pouvait, outre Porphyre, citer Philostrate, *Vit. Apoll.* I, 20. Je n'ai noté que deux oublis dans les noms eux-mêmes : σγεινεύς et λίων (*Anton. Lib.* 7 et 14) ; encore ce dernier est-il mentionné à l'art. τριόρχης.

MY.

SCHMID (Wilhelm). **Der Atticismus in seinen Hauptvertretern**, von Dionysius von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus, IVter Band, 8ter und 9ter Abschnitt, Sttutgart, Kohlhammer, 1896, S. 734, in-8, 15 mk.

Ce quatrième et dernier volume (on nous annonce la publication prochaine de l'index) couronne dignement une œuvre magistrale, commencée il y a dix ans. La grammaire historique du grec, encore si imparfaite, devra beaucoup à M. W. Schmid : il en aura écrit, avec une patience et une rigueur admirables, l'un des chapitres les plus intéressants. Comment, du 1er au IIIe siècle de notre ère, l'*Atticisme* a-t-il tenté de faire revivre une langue depuis longtemps oubliée ? Dans quelle mesure cette langue factice a-t-elle admis certains éléments empruntés au langage commun, et quel a été, en fin de compte, le sort de cette curieuse tentative littéraire ? Telles sont les questions que l'auteur a entrepris de résoudre, non par des considérations générales et superficielles, mais par une série de minutieuses recherches, lexicologiques et grammaticales, sur la langue et le style de Denys d'Halicarnasse, de Lucien, d'Aristide le Rhéteur, d'Elien et de Philostrate. La statistique a droit à la première place dans ce genre d'études, et elle s'étale en listes interminables dans les quatre volumes de M. Schmid. Mais elle n'y est pas seule : elle sert de base solide à des aperçus littéraires du plus haut intérêt, et je signalerai notamment, dans le tome IV, les dix pages où M. S. caractérise, en même temps que l'effort artistique de Philostrate, ses idées philosophiques et son rôle dans le mouvement général de la sophistique. Mais il faut savoir gré surtout à M. S. d'avoir écrit le ch. IX de son ouvrage, c'est-à-dire le résumé de toutes les études partielles qu'il avait faites : on trouvera dans ce chapitre une revue complète des éléments divers qui ont constitué la langue de l'Atticisme, et l'on appréciera au plus juste la part exacte de ces éléments dans la composition de l'ensemble. M. Schmid est trop bon philologue pour ne pas reconnaître qu'une réaction comme l'*Atticisme* était condamnée d'avance à périr ; mais, en l'absence d'un Dante, d'un

Boccace ou d'un Pétrarque qui aurait pu, en créant des chefs-d'œuvre, élever la langue commune à la dignité d'une langue littéraire, nous devons juger sans parti pris des rhéteurs qui ont essayé du moins de rendre au grec sa beauté antique, et qui ont eu en même temps la pensée généreuse de faire revivre, jusque dans l'esprit de leurs contemporains, quelque chose de la noblesse intellectuelle et morale des grands écrivains classiques.

Am. Hauvette.

Die historische Schriftstellerei des C. Asinius Pollio; zugleich ein Beitrag zur Quellenforschung über Appian und Plutarch. Von Ernst Kornemann. (Besonderer Abdruck aus dem XXII sten Supplementband der Jahrbücher für cl. Philologie) Leipzig, Teubner, 1896; pp. 557-691.

M. Kornemann a commencé son travail comme une étude sur les sources d'Appien et de Plutarque. Il cherche dans un premier chapitre ce qu'on peut retrouver des *Histoires* de Pollion dans ces deux historiens. Les rapports compliqués qu'il suppose entre les divers auteurs qui ont raconté la guerre civile sont résumés dans un tableau qui couvre la page 589. Le deuxième chapitre est une étude sur la vie et le caractère de l'œuvre de Pollion. Dans celle-ci, M. K relève les traits suivants : 1° une forte prédominance de la personnalité de l'auteur; 2° l'appréciation indépendante des faits et des personnes; 3° l'insuffisance des données topographiques et chronologiques; 4° le groupement des faits d'après des idées générales sur leur valeur respective et sur l'importance des acteurs; 5° l'impartialité froide de la narration, sauf à l'égard des optimates, considérés comme la cause de la chute de la république; 6° le fatalisme et la croyance aux prodiges; 7° le patriotisme archéologique qui conduit l'auteur à juger sévèrement la guerre civile et à louer le bon vieux temps; 8° la recherche des éléments dramatiques et oratoires; 9° l'amour des citations poétiques; 10° la minutie réaliste des détails.

Un dernier paragraphe est consacré à l'hypothèse de MM. Wölfflin et Landgraf sur le *De bello Africo*. M. K se prononce énergiquement contre cette hypothèse qui attribue l'ouvrage à Pollion. Elle se concilie mal, en effet, avec les rapports que M. K. a cru démêler entre les divers auteurs anciens qui ont traité de la guerre civile. Je me permettrai seulement une observation. On peut contester le bien fondé des raisonnements de MM. Wölfflin et Landgraf, on peut, si l'on veut, trouver trop étroite la base philologique de cette discussion. Mais elle repose néanmoins sur des faits indéniables, de nombreux points de contact entre la langue et le style de l'opuscule et ceux des fragments certains de Pollion. Au contraire, il suffit de lire attentivement le premier chapitre de M. K. pour voir combien peu sûre est l'opinion de ceux qui font de Pollion une source d'Appien. A l'exception des érudits qui, comme

M. K., admettent que Pollion est une source directe, les systèmes les plus divers ont été proposés. C'est qu'en effet ici nous sommes en pleine hypothèse. Les débris incontestables de Pollion comptent quelques pages, et, en grande partie, ne nous viennent pas des *Histoires*. Il est moins facile de juger d'après ces fragments des tendances et de l'esprit de leur auteur que de son style et de sa langue. Enfin, il n'est pas absolument nécessaire, comme l'ont cru MM. Wölfflin et Kornemann chacun de leur côté, de rattacher la question de l'auteur du *De bello Africo* à celle des rapports d'Appien et de Pollion. Dans leur ensemble, les *Histoires* pouvaient former un ouvrage très différent de ton et d'esprit, si on les comparait avec le récit de la guerre d'Afrique, et cependant provenir du même auteur. On n'est pas forcé de croire que Pollion a eté toute sa vie l'esprit aigri que nous ont dépeint Sénèque le père, Pline et Suétone. Il n'est pas téméraire de supposer qu'il a servi d'abord la cause de César avec un certain enthousiasme; puis, que le régime du principat, tel qu'Auguste l'a compris et organisé, l'a rendu plus tiède et même sourdement hostile. L'attitude de certains jacobins, serviteurs maussades de Napoléon Ier, peut nous aider à comprendre cet état d'esprit. Comme on le voit, ces problèmes sur lesquels on a déjà tant écrit, sont très compliqués et très délicats. Il serait à souhaiter de les voir repris par un historien qui serait en même temps philologue. Des solutions certaines sont impossibles, mais il faut tendre aux plus vraisemblables en conciliant toutes les données.

Le travail de M. Kornemann ne sera pas stérile, puisqu'il sera d'un grand secours à ce futur ouvrier. En attendant, il pourra servir à tous, grâce aux matériaux recueillis et surtout au groupement, dans les dernières pages de la brochure, des fragments les plus importants des *Histoires*. Ici encore, le lecteur aura à démêler la part de l'exagération qui est le danger de tous les travaux analogues.

P. L.

Tacitus Germania. Fur den Schulgebrauch erklart von Ed. Wolff. Leipzig, Teubner, 1896. xxvi-110 p. in-8, 1 carte. Prix : 1 mk. 35.

Il n'est pas difficile, surtout pour un philologue allemand, de trouver les matériaux d'une édition de la *Germanie*. Ce qui est embarrassant, c'est de les choisir, de les dominer, de les coordonner. Il semble bien que M. Wolff y a réussi. Son introduction indique avec précision et briéveté l'état actuel des questions générales. Les détails sont étudiés dans des notes développées, où sont condensés les résultats d'un siècle de travail. Un appendice de deux pages signale les difficultés critiques, spécialement sur les points au sujet desquels M. W. s'écarte de ses devanciers.

Ch. 2, l. 4, *aduersus Oceanus* a été longuement discuté ici autrefois

par Gantrelle[1]; il l'entendait d'une mer « hostile ». Outre les textes qu'il alléguait, d'où ressort l'usage de Tacite, il aurait pu en citer d'autres qui paraissent prouver que cette figure est surtout poétique (*Consol. ad Liu.* 182; Verg.; *Ae.*, 12, 1; Catulle, 9 (11), 47). Il n'est pas étonnant de trouver cet emploi chez un prosateur comme Tacite dont la langue est pleine d'imitations des poètes. Mais quoique quelques mots plus loin, nous lisions « praeter periculum *horridi* et ignoti maris », il ne serait pas illégitime de défendre l'autre interprétation proposée depuis longtemps : « situé aux antipodes », en se fondant sur la phrase même qui contient *aduersus* : « immensus ultra utque sic dixerim aduersus Oceanus raris ab orbe nostro nauibus aditur. » *Aduersus* paraît renchérir sur *immensus ultra* et l'idée des confins du monde (*ultra*) prépare celle d'un monde (*aduersus*) auquel le nôtre s'oppose naturellement (*ab orbe nostro*). L'expression de Tacite peut d'ailleurs passer pour une traduction en prose d'une épithète jointe par Virgile au nom d'un peuple qualifié habituellement d'*ultimus* : « penitus toto diuisos orbe Britannos » (*Ecl* I, 67). Je préfère donc, pour le passage de Tacite, la seconde interprétation, tout en reconnaissant le caractère spécieux de la première. M. W. a bien fait d'indiquer l'une et l'autre.

Le même chapitre 2 est coupé par M.W., suivant une tradition invétérée, aux mots *Celebrant carminibus antiquis* qui commencent un alinéa. C'est un tort dans une édition où l'alinéa indique un changement de question. Les deux parties de ce chapitre me paraissent former un tout et traiter un seul sujet : l'origine des Germains. Dans la première moitié, Tacite parle de leur autochthonie. C'est pour lui la solution scientifique du problème. Dans la seconde partie, il rapporte la solution mythologique attribuée aux Germains eux-mêmes : *originem gentis conditoresque*. L'opposition est marquée fortement par le simple rapprochement des deux parties, sans particule ni transition. Dans la suite du ch. 2 et au ch. 3, Tacite développe la série des légendes relatives aux Germains. C'est seulement au ch. 4 qu'il aborde un autre point de son étude ethnographique : les caractères physiques de la race. Il n'y a donc pas lieu ni de diviser le ch. 2, ni de séparer les ch. 2 et 3.

A la fin du ch. 2, M. W. propose : « uocabulum recens et nuper *auditum* (ms. *additum*) ». La leçon des mss. est défendue par les textes poétiques (cf. Orelli-Schweizer-Sidler), où Tacite a été puiser cette recherche de vocabulaire.

« Sunt illis haec quoque carmina, quorum barditum uocant, accendunt animos » (ch. 3). M.W. donne de *haec* une explication ingénieuse : les Romains avaient entendu parler de ces chants, ils les connaissaient, mais on ne les avait pas encore décrits soigneusement. Ne vaudrait-il pas mieux lire : *uocamus*? La date récente de nos mss. nous permet de supposer la sigle de *mus* confondue avec *nt*. On aurait alors une phrase

1. *Rev. cr.*, 1872, II, 173.

du type de *Germ.* 20; « in *hos* artus, in *haec* corpora, quæ *miramur* ». Ce passage, cité quelquefois à tort à propos du ch. 3, présente d'une façon naturelle le démonstratif de la première personne. Il faudrait alors supposer que les Romains connaissaient bien le nom latinisé de ce chant, *barditus*, mais non le chant lui-même.

« Demat fidem » (ch. 3) est une expression poétique; cp. Ovide, *Rem. am.* 290 : « Deme ueneficiis carminibusque fidem ». De même « addat fidem »; cp. Ovide, *Her.* 21,136 « illa fidem dictis addere sola potest ».

« Germaniae populos nullis aliis aliarum nationum conubiis infectos » (ch. 4). M. W. supprime *aliis*. Cette correction, proposée déjà par Juste Lipse, me semble inutile. Un moyen connu d'indiquer en latin la réciprocité est la formule *alii alios* : « alii alios maritant ». Mais si l'expression cesse d'être verbale, les influences syntactiques se modifient parallèlement. Le complément du verbe devenant le complément d'un nom se met au génitif et le sujet devient le qualificatif de l'action : *alia aliorum matrimonia* (ou *conubia*). La recherche de l'expression dans la phrase de Tacite est plutôt dans l'addition de *nulla* : c'est la substitution connue de l'adjectif à un adverbe, *nullo modo, nunquam*, ou tout autre de sens analogue [1].

La place qui m'est ici mesurée ne me permet pas de poursuivre ces observations. Elles n'ont d'autre but que de marquer l'intérêt que j'ai pris à la lecture de l'édition de M. Wolff. Ce livre me paraît être le meilleur choix que l'on puisse faire des résultats des travaux récents, sans exclure une part légitime et discrète d'originalité.

Paul LEJAY.

ISAAC MYER, **Scarabs, the History, Manufacture and Religious Symbolism of the Scarabœus. in Ancient Egypt, Phœnicia, Sardinia, Etruria,** etc. also Remarks on the Learning, Philosophy, Arts, Ethics, Psychology, Ideas as to the Immortality of the Soul, etc. of the Ancient Egyptians, Phœnicians, etc. in-12°, XXVII-177 p. Paris, E. Bouillon, 1894.

Ce petit livre contient tout ce que nous savons sur les scarabées, et parfois même un peu plus. L'auteur y a réuni les principaux passages d'auteurs anciens et modernes, où il est question de l'insecte, puis de l'amulette ; il y a joint ses observations personnelles, il a tiré du tout des déductions archéologiques et religieuses qui sont parfois très risquées, et il en a composé une histoire du scarabée égyptien et de ses dérivés en dix chapitres. Les trois premiers traitent de l'*ateuchus sacer* et de son symbolisme, puis des matières qui servaient à fabriquer le scarabée, de

---

1. Sur cet emploi de *nullus*, cf. Naegelsbach, *Lat. Stylistik*, 262 ; Schmalz, *Antibarbarus*, II, 158 ; et les auteurs qu'ils citent.

sa fabrication, des usages auxquels on l'employait. Vient ensuite une classification des scarabées selon les époques (ch. IV), des recherches sur les endroits où on les trouve le plus souvent et sur la manière de les porter (ch. V), puis deux dissertations sur l'importance du symbole dans la religion égyptienne, surtout dans le *Livre des morts* (ch. VI), sur le rôle que joue le cœur dans la doctrine de l'immortalité de l'âme, et par suite, sur la valeur du scarabée en tant que réprésentant l'âme (ch. VII). Le chapitre huitième parle des scarabées faux qu'on fabrique en Égypte pour la plus grande joie des touristes, et les deux derniers disent quelques mots des scarabées phéniciens (ch. IX)[1]. L'auteur n'est pas Égyptologue, et il n'a pas su toujours puiser ses renseignements à bonne source. Un exemple montrera à quelles erreurs il a pu se laisser entraîner : il parle encore de Phtah-Toré comme d'un dieu égyptien, sans paraître soupçonner que Toré est une mauvaise lecture du nom de Khopri, à laquelle on a renoncé depuis quarante ans, et que le Phtah-Toré de la première moitié de notre siècle est notre Phtah-Khopri. Beaucoup des renseignements qu'il fournit sur les questions de religion ou d'archéologie sont sujets à caution; et, sans être toujouts inexacts, auraient besoin d'être modifiés ou atténués avant de pouvoir être admis sans danger. Il est fâcheux que M. Myer n'ait pas fait revoir son manuscrit par quelqu'un du métier; car son plan est bien conçu, sa manière d'exposer claire, son style vivant, et le livre se lit avec plaisir.

G. MASPERO

Hieratische Papyrus aus den Kœniglichen Museen zu Berlin, herausgegeben von der Generalverwaltung 1ᵉ livraison, P. 3055, Ritual für den Kultus des Amon, pl. 1-16. In-f°, Leipzig, Hinrichs, 1896.

Le fac-simile, exécuté d'après une photographie, est fort bon, et son prix réduit le met à la portée de toutes les bourses d'Égyptologues, même les plus plates. Le livre qui y est reproduit a été analysé déjà par M. de Lemm, il y a quatorze ans, et cette analyse m'avait fait souhaiter vivement la publication du document. C'est, en effet, un rituel des offices célébrés journellement à Thèbes, dans le temple de Karnak, en l'honneur d'Amon, vers la XXIᵉ dynastie. La plupart des cérémonies qui y sont décrites appartenaient à tous les offices de tous les dieux et formaient le fond commun du culte en Égypte; les formules qui les accompagnent sont d'ordinaire fort anciennes et se retrouvent presque toutes dans les Pyramides de Saqqarah. L'étude en sera des plus fructueuses pour l'histoire des rites et pour l'intelligence des religions égyptiennes

G. MASPERO.

---

1. P. 12, n° 1, et il dit expressément, p. 14, que le scarabée « was also the emblem of Ptah Tore, of Memphis, another symbolic form of the creative power ».

AMÉLINEAU. **Les nouvelles fouilles d'Abydos**, in-8, 47 p. et une planche. Burdin, Angers, 1896.

On connaît la thèse de M. Amélineau. Sans entrer dans le détail, je rappellerai qu'elle attribue à des rois antéhistoriques, ceux que Manéthon intitulait les Mânes, Νέκυες, certains monuments de plusieurs princes ignorés jusqu'à présent. J'ai dû montrer publiquement à M. Amélineau que nul des témoignages invoqués par lui ne justifiait suffisamment une supposition aussi hasardeuse. L'aspect des objets semblait indiquer que les personnages auxquels ils avaient appartenu vivaient à des époques différentes; avant de remonter aux temps primitifs, il était nécessaire de rechercher si l'on ne pouvait les classer dans les dynasties historiques, et le résultat serait déjà des plus importants si quelques-uns d'entre eux prenaient place parmi les Thinites successeurs du fabuleux Ménès. M. Amélineau, que cette appréciation prudente des faits soumis à l'Académie déconcertait visiblement, se défendit mal et il s'en excuse dans un *Avant-Propos* de son mémoire. « M. le « Président de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres m'invi- « tait, dit-il, à répondre brièvement, lorsque ma réponse aurait « exigé d'assez longs détails pour être comprise. » Le président lui aurait accordé tout le temps désirable, sinon ce jour-là, du moins le vendredi suivant, si M. Amélineau lui en avait exprimé le désir. « En « second lieu, j'avais peur que la discussion ne prît, ou même ne gardât « un ton qui n'avait rien de scientifique. » — Et, en effet, M. Amélineau que j'avais écouté en silence m'interrompit impatiemment à plusieurs reprises lorsque vint mon tour, et le président dut lui enjoindre de me laisser parler en paix. Si donc il s'est défié de lui-même, et s'il a craint de ne pas pouvoir s'astreindre à la modération nécessaire dans une assemblée de savants, il a eu raison de se taire. Pour moi, tous ceux qui ont assisté à la séance ont remarqué le soin scrupuleux que je prenais d'adoucir l'expression de ma pensée : j'aurais apporté les mêmes ménagements dans une discussion nouvelle. Enfin, ajoute-t-il, « mon éminent contradicteur a une très grande habitude de la parole « que je n'ai pas ». M. Amélineau est trop modeste. Il a eu, par carrière, l'occasion de parler aussi souvent au moins que moi, et la facilité ne lui manque point lorsqu'il croit avoir quelque chose à dire. Si ce jour-là il a préféré demeurer bouche close, c'est qu'en vérité il ne trouvait pas de quoi répondre aisément. Il avait mal posé la question, il avait énoncé une thèse difficile à soutenir, et les raisons dont il l'étayait étaient peu solides dans la forme sous laquelle il les présentait : il sentait tout cela, et s'il avait été sage, il aurait suivi le conseil que je lui donnais, d'attendre qu'il fût de sang-froid avant de revenir à la charge. Il a supposé qu'« en écrivant, il recouvrait une partie des moyens « qu'il n'aurait pas en parlant », et un mois plus tard il publiait en brochure son mémoire et sa réponse.

On y verra ce que M. Amélineau croit être le résumé des observations que je lui avais soumises en séance publique. Il voulut bien m'en apporter son manuscrit ; j'en parcourus seulement les premières lignes, rebuté par la mauvaise écriture, et je viens de lire le reste dans le texte imprimé Je serais désolé qu'on pût imaginer un instant que ma pensée s'y trouve « à quelques petites nuances près ». Le plus gros de mes paroles y est, mais le plan et l'enchaînement des idées ont disparu. C'était avant tout une critique de méthode que j'adressais à M. Amélineau. Je lui reprochais de s'être lancé dans l'inconnu et d'y avoir perdu pied, avant de s'être assuré que le connu ne suffisait pas pour expliquer le détail de sa trouvaille ; puis, choisissant parmi les faits qu'il venait de me fournir, je lui rappelais comment on rencontrait des faits analogues aux époques historiques, et j'essayais de lui montrer comment on pouvait apprécier la valeur de ses monuments, sans négliger, comme il le faisait, les données actuelles de l'archéologie égyptienne. Il n'a point saisi le fil qui reliait l'une à l'autre toutes les parties de cette démonstration improvisée, mais il l'a rompu inconsciemment, et il n'a servi à ses lecteurs que les faits, égrenés, froissés, brouillés à sa façon : j'ai l'air chez lui de ne pas savoir ce que j'entendais dire, ni où je voulais aller, quand je l'ai su complètement et j'ai toujours fait comprendre à mes autres auditeurs. J'ajoute que l'expression dont il a revêtu ces fragments de mon discours ne rappellent que de loin mes façons de langage : M. Amélineau m'a prêté complaisamment son style, et je n'ai pas toujours lieu de me féliciter de son obligeance. Un exemple suffira pour l'indiquer. J'avais terminé en déclarant qu' « il eût été beau déjà de retrouver quelques noms de souverains « appartenant aux dynasties thinites. Avant de s'engager à fond dans « la voie qu'il a prise, je crois que M. Amélineau fera bien de peser « minutieusement les faits qu'il a recueillis : peut être une étude plus « froidement conduite le ramènera-t-elle à des conclusions tout autres « que celles auxquelles il se tient maintenant ». Voici ce que ces paroles très simples, et que j'emprunte aux *Comptes rendus* de l'Académie (p. 200), sont devenues sous la plume de M. Amélineau : « Somme toute, la découverte n'a pas l'importance qu'on veut lui « attribuer. Il ne suffit pas d'aller à Abydos pour mettre du premier « coup la main sur des monuments très importants : les grands succès « se font attendre plus longtemps. Il eût été beaucoup plus prudent de « se tenir dans la réserve. Il eût beaucoup mieux valu trouver la « sépulture des rois de la I^e^ et de la II^e^ dynastie, que de vouloir trouver « ces Νέκυες de Manéthon : la découverte eût été moins sensationnelle, « mais beaucoup plus importante. »

J'aurais beau jeu à reprendre l'une après l'autre les réponses que M. Amélineau a cru faire à mes objections, et à montrer combien elles sont insuffisantes pour la plupart. On y sent à chaque instant qu'il est neuf aux questions d'histoire, et qu'il s'est improvisé archéologue pour

les besoins de sa cause. Je recommande surtout aux Égyptologues une assez longue dissertation sur les *noms de bannière* des Pharaons, où M. Amélineau, faute de s'être reporté aux documents originaux, a confondu avec ces noms mystiques, qui sont enfermés dans un rectangle, le nom et le cartouche de quatre barons thébains de la XI^e^ dynastie : une méprise de Brugsch-Bouriant dans le *Livre des rois* lui a fait identifier l'épervier qu'on voit au-dessus du rectangle, avec le titre particulier d'*Horou*, *Horou tapi*, qui appartient en propre à ces quatre personnages. Il voit là une preuve qu'aux temps où il se place, le *double* du mort n'avait pas un nom différent de celui de la personne, par suite que les *noms de double* par lui signalés sont les noms réels des rois qui les portaient, ce qui nous rejetterait dans une antiquité très reculée : c'est toute une histoire échafaudée à grands renforts de phrases, et sans autre appui qu'une faute d'attention ou d'impression dans un livre de seconde main. Je suis convaincu, moi aussi, qu'il existe des monuments antérieurs à Ménès, et M. Amélineau m'en a entendu citer plusieurs que je crois remonter jusque là, lorsque j'ai parlé au Collège de France des débuts de la civilisation égyptienne; j'ai même souvent signalé Abydos comme pouvant en conserver plusieurs, au même titre que les environs du Sphinx. Toutefois, avant d'admettre que les trouvailles de M. Amélineau rentrent dans cette catégorie, j'aurais voulu qu'il me fournît une preuve, une seule, qu'on ne peut les attribuer ni aux trois premières dynasties, ni aux VII^e^, VIII^e^, IX^e^ et X^e^ dynasties, où la plupart des souverains sont privés encore de leurs *noms d'Horus*. M. Amélineau est reparti pour l'Égypte, et il a probablement recommencé ses fouilles. Je ne doute nullement qu'il ne mette au jour des objets fort intéressants, car le sol est si riche qu'on est sûr d'en tirer beaucoup sitôt qu'on le gratte. Les fouilles aux bords du Nil ne sont pas, comme en Grèce ou en Italie, affaire d'expérience et d'habileté; si mal menées qu'elles soient, elles produisent toujours beaucoup, dès qu'on a quelque peu de temps et d'argent à y consacrer [1]. Je souhaite

---

1. M. Amélineau a dépensé, dit-on, l'an dernier, entre 30,000 et 35,000 francs dans la nécropole d'Abydos, et il a employé de 200 à 400 ouvriers par jour, pendant quelque temps même jusqu'à 800. Le service des Antiquités avait, pendant les années que je l'ai dirigé, en 1881, année de la découverte des momies royales, 20,800 fr. (800 L. E.), en 1882, 31,200 fr. 1,200 L. E.), en 1883 et en 1884, 26,000 fr. (1,000 L. E.), en 1885, 27,950 fr. 1,075 L. E.), en 1886, 27,784 fr. (1,069 L. E.), plus une quarantaine de mille francs provenant des souscriptions ouvertes en France, et qui furent consacrés aux déblaiements de Louxor et du Sphinx; depuis 1892 jusqu'à nos jours, le budget des fouilles a été régulièrement de 46,800 fr. (1,800 L. E.) au moins, plus la taxe des voyageurs, qui a rapporté 54,860 fr. (2,110 L. E.) pendant la saison de 1892-1893, 53,352 fr. (2,052 L. E.) pendant la saison de 1893-1894, et 67,262 fr. (2,587 L. E.) pendant la saison de 1894-1895, si bien que le total des fonds disponibles pour les travaux est monté de 26,000-30,000 fr. à plus de 100,000. Il fallait, alors comme aujourd'hui, sur ces sommes restreintes, entretenir les monuments et pousser les fouilles dans cinq ou six endroits diffé-

que les nouveaux monuments qu'il ne peut manquer de déterrer et d'emmagasiner en grand nombre, s'il surveille plus soigneusement ses ouvriers, nous révèlent les noms réels des rois découverts l'an passé et nous enseignent leur place dans la série des Pharaons [1].

G. MASPERO.

ROSSIGNOL (Georges). **Le relèvement de la natalite et l'avenir colonial de la France.** Bordeaux, Gounouilhou, 1896. In-8, de 12 p.

DEBURY (Roger). **Un pays de célibataires et de fils uniques.** Paris, Dentu, 1896. In-12 de XI-384 p. Prix : 3 fr. 50.

L'histoire étant la science du présent aussi bien que du passé, les lecteurs de la *Revue critique* trouveront un grand profit dans la lecture de cette brochure et de ce volume pleins à la fois de chaleur généreuse et de faits. On y verra, analysés avec autant de justesse que de patriotisme, les effets du *système du fils unique*, de la mollesse, de la timidité qui envahissent la France. Les deux auteurs montrent la littérature et les journaux énervant les âmes par l'étalage de l'immoralité, le fonctionnarisme épuisant nos finances et, ce qui est pis encore, tarissant nos ressources en détournant des professions qui créent la richesse; ils font vivement sentir combien notre politique coloniale sera illusoire tant que, faute d'un excédent de population, nous ne pourrons envoyer aux colonies que des explorateurs, des soldats et des commis; ils montrent combien dans cette Europe, que les gens naïfs croient si pacifique, il y a des nations qui guettent le moment où la décroissance de notre population nous livrera sans défense à leur convoitise haineuse. Ces deux

---

rents. On voit que M. Amélineau a pu dépenser dans Abydos seul, et en moins de six mois, plus d'argent que le Directeur des Antiquités n'en avait, il y a dix ans, pour faire marcher le service pendant une année dans l'Égypte entière.

1. La stèle du *roi Serpent*, que M. Amélineau a publiée dans sa brochure, ne paraît pas avoir été parmi les plus anciennes. Le sommet en est arrondi et surbaissé, ce qui, d'après les observations de Mariette, que M. Amélineau semble avoir ignorées, la ferait postérieure aux stèles rectangulaires : avant de la placer très haut dans le passé, il aurait fallu discuter la théorie de Mariette. Un égyptologue étranger m'écrit que le style du monument lui rappelle l'époque de Séti Ier, et de fait la forme de l'épervier prête à ce rapprochement. J'ai été, quant à moi, frappé de la ressemblance que le serpent présente avec les serpents tracés sur plusieurs monuments d'Abydos et d'Akhmîm provenant de la XIe dynastie; c'est le même soin minutieux du détail, avec la même raideur de ligne et la même sécheresse de ciseau. Je ne sais pas d'ailleurs si les stèles de M. Amélineau sont toutes nécessairement contemporaines des rois dont elles portent le nom d'Horus; elles peuvent leur être de beaucoup postérieures, et si des découvertes nouvelles nous apprenaient et l'identité des personnages et l'époque tardive des monuments, il n'y aurait que peu de difficulté à expliquer pourquoi on érigea des pierres votives au *double* de ces vieux rois dans la nécropole d'Abydos.

ouvrages abondent en citations caractéristiques empruntées aussi bien à des étrangers clairvoyants qu'à des Français justement alarmés ; et sur la plupart des points les conclusions en sont sans réplique.

Il y a pourtant quelques réserves à faire sur le plus important des deux : l'énergie de M Debury est un peu fébrile ; c'est un excès ; le langage de la raison émue ne doit jamais ressembler à celui des passions. M. D. dédaigne avec raison l'élégance affectée, mais une élégance mâle concourrait plus qu'il ne pense à ses desseins : quand on veut élever les âmes, il ne faut pas régler son style sur celui de la foule. Pour le fond, M. Debury ne devrait pas donner dans la chimère d'un partage de l'Alsace-Lorraine auquel les Allemands consentiraient pour être libres d'agir à Siam et en Turquie. Et il est fâcheux que, par une attaque violente et injuste contre le catholicisme, il ait fermé à son livre l'accès de la moitié au moins des familles disposées à l'accueillir : il ne connaît pas le monde religieux qu'il juge d'après les froissements qui éclatent dans les ménages où les époux ne savent pas se tolérer. M. Rossignol aurait, j'imagine, de bons conseils à lui donner ; que M. Debury garde sa verve et son courage, mais qu'il les surveille, et nous serons tous ses obligés.

Charles Dejob.

BULLETIN

— Le vol. VI des *Harvard Studies in classical Philology* (Boston, Ginn ; 249 pp. in-8) comprend les articles suivants : 1° J. W. White, *The Opisthodomus on the Acropolis at Athens* (planche) : M. W. propose d'y voir un édifice complètement séparé, qui à l'origine était seulement la partie postérieure de l'Hécatompédon ; — 2° J. H. Wright, *Artemis Anaitis and Mên Tiamu, a Votive tablet in the Boston Museum of fine arts* (planche) : tablette qui doit provenir de la Lydie orientale et peut être datée de 196 après J.-C. : corpus des huit inscriptions qui portent le nom de Μὴν Τιάμου ; 3° W. N. Bates, *The date of Lycophron : l'Alexandra* a été écrite vers 295 ; Lycophron a donc dû être chargé de la bibliothèque en 285-284, naître vers 320 et mourir entre 250 et 265 ; — 4° M. W. Mather, *Quo modo* iaciendi *verbi composita in praesentibus temporibus enuntiaverint antiqui et scripserint :* deux formes auraient été en lutte « -iecio » et « -icio » ; la première, la plus ancienne, aurait vécu jusqu'à la fin du siècle d'Auguste ; après voyelle, la forme « -icio » a donné de bonne heure naissance à une diphtongue ; liste des formes dans les inscriptions et chez les poètes ; — 5° G. E. Howes, *Homeric quotations in Plato and Aristotle :* c'est une source importante pour la critique et l'établissement du texte.

— Le vol. VII de la même collection (1896 ; 279 pp. in-8 ; prix : 6 sh.) porte comme sous titre : *Lane volume ;* il est dédié par ses collègues à M. G. M. Lane, professeur de latin, à l'occasion du cinquantenaire de son baccalauréat passé à Harvard. Il contient les mémoires suivants : 1° W. W. Goodwin, *On the extent of*

the deliberative construction in relative clauses in Greek, où l'auteur reprend et examine à nouveau les exemples cités par les grammairiens anglais et américains au cours d'une discussion qui dure depuis six ans; — 2° J. B. GREENOUGH, *Some features of the contrary to fact construction* : la construction de l'irréel a un fondement logique qui la fait retrouver dans toutes les langues; étude de quelques cas en latin; — 3° W. EVERETT, *Studies in the text of Lucretius* : soumet à une critique un peu vive la récente édition donnée par Brieger, mais il y aura à retenir plus d'un détail de cet examen : — 4° F. D. ALLEN, *On* « Os columnatum » (Plaut., *M. gl.*, 211) *and ancient instruments of confinement* : le patient avait le cou pris dans une sorte de cangue, *neruos*, et cette pièce de bois était soutenue par un montant reposant sur le sol; les *bini custodes* ne sont pas des parties de l'instrument, mais les gardiens de la prison ; — 5° C. L. SMITH, *Cicero's journey into exile*, propose l'ordre suivant pour les lettres écrites à Atticus durant le voyage (*Att.*, III) : 1, 3, 2, 5, 4, 6; — 6° J. H. WRIGHT, *Five interesting Greek imperatives* : ce sont πίθι, δέχεσθ, δίδου (= δίδοθι), qui sont des impératifs ordinaires additionnés de l'enclitique démonstrative ι; δύσις, formé par analogie avec δός, σχές, etc.; πίσυς, qui est πίθι suivi de θι élidé dans la prononciation courante; — 7° L. DYER, *The plot of Agamemnon*, compare l'intention morale du poète avec le p. 90; — 8° Ch. P. PARKER, *Musorius the Etruscan*, établit une distinction entre Musonius Rufus, le maître d'Epictète, et Musonius de Babylone ou de Tyr, mieux connu du monde oriental et chrétien; Suidas a dû confondre ces deux personnages; — 8° H. W. SMYTH, *Notes on the anapests of Aischylos* : travail de statistique; — 9° H. N. FOWLER, *The dates of the exiles of Peisestratos*, essaie de prouver que les dates données par l'Ἀθ. πολιτεία sont acceptables; — 10° J. R. WHEELER, *Coronelli's maps of Athens* (planches), montre la valeur de l'œuvre dans le mouvement de la Renaissance; — 11° M. H. MORGAN, *Notes on Persius*; — 12° A. A. HOWARD, *Notes on Suetonius*; — 13° H. W. HAYLEY, *Varia critica*, sur Tite Live, Pétrone, Térence et Euripide; — 14° J. W. H. WALDEN, *A point of order in Greek and Latin* : il s'agit de ce que M. Weil appelle « le repos d'accent »; — Ch. B. GULICK, *Omens and augury in Plautus* : c'est la question si débattue de la part des éléments grecs et latins dans le théâtre de Plaute que M. G. soulève encore ici indirectement; il relève les passages les plus importants de Plaute où il est question de présages; il est intéressant de noter que les superstitions relatives à la direction des présages s'opposent les unes aux autres, si l'on compare *Pseud.* 759 sqq. *Epd.* 181 sqq., *Asin.* 260, *Aulul.* 624 avec Hor., *carm.*, III, XXVII, 11 et Ovide, *Her.*, II, 115 : ces deux dernier poètes se font l'écho de conceptions helléniques, Plaute de traditions romaines; — 16° W. G. HALE, *Syllabification in Roman speech* : cette étude est d'accord en général avec l'article de M. Louis Havet dans la *Revue celtique*, XVI (1895), n° 2. — L.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — **15 février** — **1897**

RAABE, La version arménienne de l'histoire d'Alexandre. — PEYRIE-QUIBELL, Nagadeh et Ballas. — KIRCHHOFF, Les sources de Thucydide. — SMILDA, Le Claude de Suétone. — NESTLE, Supplément au Nouveau Testament — WEISS, Le texte des Épîtres. — ROPES, Les paroles de Jésus qui ne sont pas dans les Évangiles officiels. — CORSSEN, Les prologues des Évangiles. — HOLZMANN, Théologie du Nouveau Testament, VII et VIII. — JAGIC, Codex Slovenicus rerum grammaticarum. — Académie des inscriptions.

ΙΣΤΟΡΙΑ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Die armenische Uebersetzung der sagenhaften Alexander-Biographie (Pseudo-Caleisthenes) auf ihre mutmassliche Grundlage zurückgeführt von Richard RAABE. Leipzig, Hinrichs, 1896, in-8°, p. VIII et 107. Prix, 6 mark.

La version arménienne de l'histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand, connue sous le nom de Roman du Pseudo-Callisthène, a été publiée à Venise en 1849; mais le texte n'était accompagné d'aucune traduction et demeurait lettre close pour quiconque ne lit pas l'arménien. La nouvelle publication de M. Raabe rend cette version accessible à un plus grand nombre de lecteurs.

Ce n'est pas une traduction que M. R. nous donne, mais une retraduction en grec qui a la prétention de reconstituer l'original que l'auteur arménien avait sous les yeux. M. R. trouve dans ce procédé, qui lui a coûté certainement plus de travail qu'une traduction allemande, l'avantage de faciliter la comparaison de la version arménienne avec les différentes recensions du Roman d'Alexandre et de faire mieux ressortir le caractère de cette version. Cet avantage compense-t-il ce qu'a forcément de douteux toute restitution d'un original perdu? On pourrait répondre affirmativement, si le traducteur arménien avait rendu littéralement son original. Or, M. R. croit que cet auteur « a utilisé *plusieurs* recensions pour la formation de son texte : l'une correspondant au cod. A, la seconde au cod. B de l'édition grecque de Müller, et la troisième analogue au latin de Valerius. » En outre la version arménienne renferme des passages étrangers à A, et B et à Valerius, que M. R. considère comme des interpolations. Dans ces conditions une traduction allemande et une étude critique de cette version comparée avec les autres versions orientales n'étaient-elles pas préférables? En laissant à d'autres le soin de faire cette étude, rendue facile par les publications de M. Budge et le mémoire de M. Nœldeke sur le Roman d'Alexandre, M. R. n'a rempli que la moitié de sa tâche.

M. R. a composé sa retraduction en se servant surtout de l'édition de Müller. On regrettera qu'il n'ait pas reproduit pour les chapitres les numéros de Müller, comme il a reproduit entre crochets la division par livres. Il était nécessaire en tous cas de donner soit un sommaire ou une table des chapitres, soit une liste des noms propres, quelque chose enfin qui permit au lecteur de s'y retrouver dans ses recherches.

Quoiqu'il en soit, la publication de M. Raabe a le mérite de mettre à la disposition d'un plus grand nombre de travailleurs un texte important, non seulement pour l'histoire du Pseudo-Callisthène en Orient, mais aussi pour la critique du texte primitif. La version arménienne suppose, comme la version syriaque, un texte ancien qui se rapproche de A, et qui n'a pas encore les légendes postérieures de B et de C.

Le grec de M. B. est un pastiche réussi du grec du Pseudo-Callisthène. Nous ne sommes pas malheureusement compétent pour apprécier l'exactitude de sa traduction.

R. D.

PETRIE-QUIBELL, **Nagada and Ballas**, by W. M, Flinders Patrie and J. E. Quibell, with Chapters by F. C. G. Spurrel in-4°, x-79 p. et LXXXVI pl. Londres, Quaritch. 1896.

Dans l'hiver de 1894-1895, M. Petrie entreprit de fouiller la portion de la chaîne Libyque qui s'étend de Ballas à Nagadèh. M. Quibell et lui s'établirent dans cette région, lui au sud et M. Quibell dans le Nord, sauf à s'aider mutuellement lorsque le cas l'exigeait ou à réclamer le concours des gens de bonne volonté que le progrès d'un voyage sur le Nil amenait à portée, Ils réussirent ainsi à déblayer les ruines d'une petite ville antique, consacrée au dieu Sît, Noubît, et de ses temples, puis à explorer divers grands cimetières et à vider plusieurs milliers de tombes encore intactes pour la plupart. Une moindre partie des objets est demeurée en Egypte et doit se trouver au Musée de Gizèh ; la masse principale en a été emportée en Europe et distribuée aux musées d'Angleterre ou d'Amérique, même d'Allemagne. Le volume qui vient de paraître contient le plan des champs de fouille, des planches sur lesquelles les armes, les vases, les outils, les parures, les crânes sont reproduits fidèlement, le récit des opérations, enfin l'exposition des conséquences que M. P. et ses collaborateurs croient pouvoir déduire de leurs découvertes.

Les cinq premiers chapitres sont réservés à l'œuvre de M. Q. et ont été rédigés par lui. Une façon de village antique, placé contre le bourg moderne d'ed-Déîr, fut le premier site attaqué. Il ne dut pas durer très longtemps, car le lit de débris n'y dépasse jamais deux pieds d'épaisseur et se réduit souvent à cinq ou six centimètres. Les habitants en étaient fort pauvres, car leurs maisons étaient posées sur le sol sans fondations

sérieuses, et les matériaux en ont disparu. Ça et là, on trouva du charbon de bois pur ou mélangé avec du fumier de mouton pour servir de combustible; des cavités creusées peu profondément renfermaient encore des objets mobiliers, marteaux ou poids en pierre, molettes à broyer le grain et à battre le cuir, rondelles à filer. La poterie était grossière, lourde, à peine décorée, différente pour l'apparence et pour les proportions de la poterie égyptienne commune : un fragment de quartz recouvert d'une glaçure bleue, et deux vases en albâtre d'une facture assez fine, tranchent sur l'ensemble. Les enfants avaient été enterrés à l'intérieur des maisons, comme c'était le cas à Kahoun : leurs corps repliés sur eux-mêmes remplissaient la cavité, et c'est tout au plus si deux ou trois vases de terre rouge y ont place à côté d'eux. Plus tard, quand le village fut abandonné, on y enterra les gens du voisinage. Les chambres sont à un mètre environ sous la surface, étroites, basses, voutées, maçonnées en briques crues. Le squelette y est étendu dans toute sa longueur, mais les chairs n'avaient pas été momifiées et se sont consumées : on y ramasse le mobilier courant de la XII^e^ dynastie, des vases bien faits au tour, les uns jaune sale, les autres rouge terne, et disposés le plus souvent autour de la tête, rarement aux pieds, des colliers de disques blancs, en coquille d'œufs d'autruche, de rondelles d'émail bleu ou de cornaline, une fois seulement un scarabée, encore n'a-t-il pas d'inscription. Un peu au Sud de la levée qui enferme le bassin de Ballas, un groupe de mastabas appartenait à l'Ancien Empire, mais il ne rendit qu'un squelette en mauvais état et de la vaisselle hideuse. D'autres tombes plus petites contenaient des corps à demi repliés dans la position de ceux que M. P. a signalés à Méidoum; l'aspect de la poterie les rattache à la IV^e^ dynastie. Une assez forte proportion de mastabas datant probablement de la même époque avaient été démolis et appropriés, vers la XII^e^ dynastie, aux besoins d'une population étrangère. On descend aux caveaux par un escalier taillé rudement dans le roc: quelquefois une ciste en poterie rouge avait reçu le corps, quelquefois un cercueil en terre, ou plutôt, une vaste jarre de 60 à 70 centimètres en diamètre, posée indifféremment bouche en bas ou bouche en haut. Les objets d'origine égyptienne se mêlent aux objets d'origines étrangère, les premiers provenant probablement des premiers propriétaires, mais la disposition des corps montre que les propriétaires actuels avaient appartenu à une population non égyptienne.

Il n'est pas aisé d'indiquer ici les particularités de ce genre de sépulture, car il faudrait des dessins pour expliquer le texte ; voici pourtant quelques uns des traits qui les caractérisent. Et d'abord le corps nu, non momifié était déposé tantôt sur le sol même du tombeau, tantôt sur une natte, sur une peau de bête, ou sur une toison; une partie des os, même la tête, manque dans beaucoup de cas. A côté de la tête, on trouve toujours au moins une palette d'ardoise, taillée en losange ou présentant la forme d'une bête, antilope, chèvre, tortue, poisson : elle servait à

préparer le fard pour les yeux, et une provision de malachite broyé l'accompagne d'ordinaire, avec des peignes, des spatules, des épingles à cheveux, des perles de colliers. Les épingles et les peignes sont en bois ou en ivoire, les perles en pierre ou en terre émaillée, en cornaline, en stéatite, en serpentine, en albâtre, en hématite, même en or ou en argent. Les vases en pierre ont les poignées percées horizontalement, un pied plat, petit, réduit à des dimensions si exigues qu'il ne peut servir dans bien des cas. La poterie est fabriquée à la main, bien que les Egyptiens d'alentour employassent le tour; elle porte à l'occasion des marques d'ouvrier, une croix, un croissant, un scorpion, et elle devait avoir une valeur assez grande, car on en a trouvé plus d'une pièce qui avait été raccommodée. L'espèce la moins précieuse contenait presque toujours des cendres, mêlées d'arêtes de poissons, débris du repas qu'on servait au moment des funérailles. D'autres vases plus fins, aux anses ondées, renfermaient les uns du limon, les autres une graisse d'odeur aromatique : beaucoup d'entre eux avaient été moulés et cuits dans de véritables paniers en osier, dont le tissu a produit à la surface une décoration en treillis assez primitif. La poterie noire et rouge, identique à celle dont j'ai trouvé des spécimens à El-Khozam dès la VI^e^ dynastie, à Gébélein et près d'Erment dans des tombes de la XI ^e^ dynastie, est de beaucoup la plus nombreuse: le corps du vase est d'un beau rouge lissé et poli, et le pourtour de la bouche est d'un noir intense, plus luisant encore que le rouge. Une série très variée consiste en jarres et en coupes à fond rouge, sur lequel se détachent tracées en blanc des fleurs, des palmes, des figures d'autruche, de gazelles, de bateaux. Je m'arrête dans cette énumération; j'ajouterai seulement qu'on a recueilli à plusieurs reprises des statuettes en terre, de femmes aux cuisses énormes, atteintes de stéatopygie, comme la princesse de Pouanît, au temps de la reine Hâtshopsîtou. Une lampe en terre, quelques outils en cuivre, des pions à jouer en calcaire, en os, en silex, des bracelets en ivoire et en coquillages, servaient à la parure et à l'amusement des morts. M. Quibell, résumant tous les faits observés par lui, déclare que les cimetières explorés près de Ballas abritaient les restes d'une population différente de la population indigène, arrivée en Egypte après la VI ^e^ dynastie, et qui y aurait fleuri encore pendant la durée du premier empire thébain, sous la XII^e^ dynastie. J'ajoute, pour en finir avec cette partie de l'ouvrage, qu'un éclat de pierre, découvert par un fellah, nous a rendu le prénom d'un des souverains les plus obscurs de la XIII^e^ dynastie, ce Thouti dont M, Erman avait reconnu l'existence, d'après un monument du musée de Berlin : il faut le placer non loin sans doute de l'Horou-Aoutouabrî, dont M. de Morgan a retrouvé la tombe à Dahshour.

Les chapitres suivants sont l'œuvre de M. P. et traitent des fouilles qu'il a exécutées lui-même au Nord de Neggadèh. Comme le fond n'en diffère pas sensiblement de ce qui vient d'être dit, je n'insisterai point sur la description des tombes ou sur le dénombrement des objets qu'on y

récolte : je crois pourtant qu'il n'est pas inutile de noter en passant certains détails qui complètent les renseignements fournis par M. Q. sur le mode d'enterrement. Ce qui le distingue nettement de l'Égyptien, c'est la position du corps. Les genoux sont toujours pliés extrêmement, et forment avec la cuisse un angle de 45°; les cuisses de leur côté sont à angle droit avec le buste, ou sont relevées de manière à toucher presque les coudes. Les bras sont pliés de même, et les mains réunies sur la face ou sur le cou. On trouve parfois les jambes ramenées en avant de telle sorte qu'elles sont devenues parallèles au tronc. Il fallait un effort violent pour obtenir ces positions, et des indices recueillis ça et là permettent de dire que, dans bien des cas, on divisait les chairs et les tendons pour faciliter l'opération. Les corps sont orientés d'ordinaire du Sud au Nord, couchés sur le côté gauche la face à l'Est, sensiblement dans la même attitude que les individus découverts à Méidoum. Ils sont assez souvent incomplets, et alors la tête manquait ou, du moins elle avait été séparée du cou et reléguée dans un coin de la chambre; dans deux cas, le corps avait été supprimé et la tête seule déposée dans le caveau, plus souvent, elle occupe, à côté du squelette, un poste d'honneur sur une brique, sur un tas de grosses pierres, sur des silex taillés. L'avant bras et les mains étaient soumis au même traitement que la tête : dans beaucoup de cas ils paraîssent avoir été ensevelis à part, et on n'en retrouve aucune trace, ailleurs on les rencontre à côté du crâne, ou disséminés à peu près au hasard. D'autres mutilations sont moins fréquentes; les côtes ont été coupées et empilées derrière le dos, le sacrum a été détaché, les jambes sont désarticulées et éparses, le corps entier démembré complètement et les fragments rangés sur le sol. Dans une des tombes, on trouva six crânes isolés et une masse d'ossements entassés au milieu de la chambre. Les bouts en avaient été brisés, la moëlle retirée, et l'on voyait à la surface des traces qui prouvaient qu'on les avait rongés : comme l'aspect des lieux ne permet pas d'attribuer ces dégats à un animal, M. P. en conclut que parfois les cadavres étaient dépecés respectueusement et mangés. Il rappelle à ce propos la tradition d'après laquelle Osiris aurait interdit l'anthropophagie aux Égyptiens. Je ne m'appesantis point sur ces conclusions qui ont surpris beaucoup de personnes, mais dont il est difficile de nier la légitimité, au moins pour le moment.

Il faut maintenant rechercher ce qu'était cette population, établie sur le sol de l'Égypte pendant de longues générations et qui différait pourtant si fort des Égyptiens ordinaires. M. P. y reconnait une branche des Libyens, pris dans le sens le plus large du mot, c'est-à-dire des populations blanches, venues probablement de l'Europe, qui ont occupé tout le Nord de l'Afrique dès une antiquité très reculée, et dont les monuments ou les sépultures subsistent aujourd'hui encore dans le Magreb entier. Il retrouve chez elles les mêmes coutumes que chez les habitants anonymes de l'Égypte, surtout l'usage de mutiler les morts,

peut-être d'en manger une partie. La poterie ressemble singulièrement à celle qui est employée chez les Kabyles; c'est, dans les deux cas, le même procédé de fabrication à la main et sans tour, les couleurs et les motifs de décorations sont identiques, la plupart des formes sont très voisines l'une de l'autre, et les analogies sont plus frappantes encore si l'on compare les vases de Ballas et de Neggadèh à ceux des dolmens algériens. On doit donc considérer les maîtres des tombes comme des Libyens, venus des régions de l'Atlas par le désert et par la chaîne des Oasis. Ils entrèrent en Egypte après la IVe dynastie, pendant les époques troublées qui séparent l'Ancien et le Moyen Empire, entre l'an 3322 qui marque la fin de la VIe dynastie et l'an 3006 où commence la XIe, et les siècles de leur puissance correspondent probablement aux VIIe, VIIIe et IXe dynasties de Manéthon. Tout ce qu'on sait d'eux jusqu'à présent semble indiquer qu'ils n'avaient point de rapport avec les indigènes de la vallée ; s'ils avaient été employés comme soldats ou comme ouvriers par les Pharaons, on ne s'expliquerait point l'absence complète des objets en usage chez les Égyptiens. Il faut donc admettre qu'ils envahirent violemment le Said, qu'ils en détruisirent ou en expulsèrent les habitants, et qu'ils l'occupèrent sans partage. Ils durent être réduits par les Pharaons de la XIe dynastie, et dès lors ils se laissèrent peu à peu gagner aux mœurs et aux coutumes de leurs maîtres. Somme toute, c'est à leur présence qu'il faudrait attribuer les divisions et l'affaiblissement de l'Égypte, sous les dernières dynaties memphites et sous les dynasties Héracléopolitaines. M. P. reconnaît un rameau de la même race dans les Amorites de Syrie, mais je n'appuierai pas sur cette partie de sa théorie. Il rappelle que les invasions Libyennes ont été fréquentes de tout temps dans la vallée du Nil, même sous la domination arabe, et que les califes fatimites étaient venus du Magreb avec l'appui des Berbères. Il y aurait eu, après Papi II, une conquête de l'Égypte par les Libyens, et les tombes déblayées par MM. P. et Q. nous auraient rendu les ossements et la civilisation des conquérants.

Les faits cités par M. P. prouvent bien qu'on voyait, à côté de la race Égyptienne, une race d'origine et de mœurs différentes. Est-il pourtant nécessaire d'admettre que cette race conquit le Said entre la VIe et la XIIe dynasties, ou peut-on expliquer de façon plus simple sa présence et son extension à cette époque? Je crois que M. Petrie, s'il avait interrogé l'histoire moderne du pays, aurait pu nous fournir une solution toute autre. La voici, telle que me l'ont suggérée mes souvenirs personnels et l'étude de la *Description*, et je l'exposerai en me servant autant que possible des termes même qu'ont employés Jomard et Du Bois-Aymé. La longue et étroite vallée est comme assiégée, sur toute l'étendue de ses frontières, par des tribus de Bédouins presque sans ressources. « On les voit rôder autour de l'Egypte, comme des animaux « affamés autour d'une riche proie : tantôt ils tâchent, par des traités avec « les souverains de l'Égypte, d'obtenir la permission de s'établir dans

« des cantons fertiles; tantôt ils y pénètrent à main armée, enlèvent les « troupeaux, les moissons, et se retirent promptement dans leurs « déserts..... Toutes leurs guerres avec l'Égypte se terminent assez ordi- « nairement à leur avantage, et les souverains de ce pays finissent presque « toujours par leur abandonner quelques terrains fertiles sur la limite « du désert. Les Bédouins, de leur côté, s'engagent alors à ne plus piller « les campagnes, souvent même à payer une redevance pour les terres « qu'on leur cède (t. XII, p. 330-332). — Beaucoup de tribus parties du « Nord de l'Afrique sont venues s'établir dans l'Égypte moyenne, depuis « environ un siècle. Ces Arabes ont acquis les terres de plusieurs villages, « et ils les cultivent ou plus souvent ils les font cultiver... De leurs tribus, « les unes habitent encore sous la tente;... les autres logent dans des « villages (p. 284)». D'autres tribus arabes, établies depuis des siècles sur la rive droite, sont plus civilisées, mais n'en gardent pas moins les caractères de leur race primitive et tranchent vivement sur le fond des fellahs qui les environnent. « Le sang arabe s'est si bien perpétué dans leurs « familles sans aucun mélange, qu'on ne peut discerner leurs traits d'avec « ceux des Arabes guerriers; et dès qu'ils sont à cheval et endossent le « *barnous*, il n'y a plus moyen de les reconnaître (p. 370)... Les hameaux « qu'ils habitent sont mal bâtis; ce ne sont souvent, à bien parler, « que des huttes, tandis que dans les villages des *fellâh* on trouve tou- « jours quelques maisons commodes et bien construites (p. 271)... Tous « les Arabes professent à l'égard des *fellâh* cet orgueil excessif qu'ils « semblent avoir sucé avec le lait. Comme ils ne s'allient jamais avec « eux, ils croient conserver par là un sang noble et pur, fait pour com- « mander à l'Égypte (p. 304) ». Ils ont conservé, avec l'orgueil du Bédouin au désert, son attachement aux coutumes de sa race; ils sont peu religieux, leurs femmes ne se voilent pas ou se voilent à peine, leur mobilier et leur outillage est des plus primitifs, sauf leurs armes qu'ils tiennent à avoir le plus perfectionnées possible. Quand on pénètre chez certains d'entre eux, on croit retourner de plusieurs siècles en arrière.

Voilà donc une population vivant sur le territoire Égyptien, partie dans des villages mal construits, qui se tient à l'écart du reste de la population et diffère d'elle par l'outillage et par les mœurs. L'Égypte antique était, comme la moderne, bordée de tribus bédouines qui cherchaient à empiéter sur elle, pour les mêmes raisons et de la même manière que les Bédouins d'aujourd'hui. Tout son flanc Ouest était exposé aux incursions des Libyens de race berbère, qu'on trouve établis dans la Grande Oasis, dès la VI[e] dynastie, sous leur nom de Timihou; depuis la mer jusqu'au-delà de la première cataracte, ils la pressaient, et leurs avant-postes avaient la même tendance à pénétrer dans la vallée qu'on remarque maintenant chez les Bédouins de langue arabe qui leur ont succédé. Sous la XI[e] dynastie, un Antouf attribuait à ses chiens des noms berbères, et nous apprend par là d'un seul coup la nationalité des peuples du désert, les rapports d'intimité que le fellah avait noués avec

eux. On remarquera que les débris de la race étudiée par M. P. se rencontrent sur toute la lisière, aux points même où le contact s'établit aujourd'hui encore, à Méidoum et dans la région des Pyramides, autour d'Abydos, tout le long de la montagne d'Abydos à la première cataracte, et c'est cette disposition même qui a confirmé M. P. dans l'opinion qu'il avait à faire à des Libyens. On voit à présent quelle est mon idée, et en quoi elle diffère de celle de M. Pétrie. Ses Libyens à lui sont des conquérants venus à une époque déterminée, et qui se seraient emparés par une guerre ou par une série de guerres heureuses de la moitié au moins du pays, après en avoir expulsé les indigènes. Les miens sont les voisins ordinaires de l'Égypte, sans cesse prêts à piller les cantons mal défendus et à se les approprier, refoulés ici dans le désert, là maîtres par achat ou par vol d'une portion des terres arrosées par le Nil, les uns continuant à loger sous la tente, les autres bâtissant ces villages nus, sans palmiers, sans sycomores, sans maisons solides, dont les ruines fondent rapidement et ne laissent au-dessus du sol qu'un résidu sans épaisseur. On remarque les mêmes caractères qu'a notés si bien M. P. dans les localités explorées par le service actuel des Antiquités; et ma pensée recevrait une autorité nouvelle des notions contenues dans le livre de M. de Morgan sur *l'âge de la Pierre et des Métaux en Égypte*, si le parti-pris évident avec lequel l'auteur écarte ou tait tous les faits contraires à sa théorie n'en rendait l'usage difficile. Considérant pourtant que beaucoup des objets attribués par M. de Morgan aux époques antérieures à l'histoire sont semblables à ceux que M. P. et moi nous avons trouvés associés à des monuments égyptiens des VI^e-XI^e dynasties, et proviennent des mêmes localités, je crois qu'on peut attribuer à ces Libyens une partie des soi-disant stations préhistoriques; j'attendrai cependant, pour me prononcer définitivement, que des fouilles sérieuses aient été faites dans ces endroits par un observateur d'esprit impartial et instruit suffisamment aux choses de l'Égyptologie.

La prépondérance que les étrangers exercèrent sur les cantons de Ballas et de Naggadéh, entre les Papi et les Antouf, a paru à M. P. ne pouvoir s'expliquer que par la conquête. Ici encore, l'examen de ce qu'était la condition des Bédouins au commencement de notre siècle, nous autorise à écarter cette solution comme inutile. « De pareils voisins « sont un fléau pour les *felláh*. Ils empiètent continuellement sur les « terres de ces derniers, tantôt sous le prétexte que le Nil a enlevé une « partie de leurs terres et qu'ils doivent les reprendre sur l'autre rive du « fleuve, tantôt en faisant valoir de prétendus droits anciens, qui remon- « teraient (à les en croire) jusqu'à dix générations; enfin, quand aucun « prétexte ne peut les favoriser, ils montent à cheval et s'emparent à « main armée des terres qui leur conviennent. Il n'y a pas d'exemple « que de pareilles tentatives aient manqué de succès; et si quelque vil- « lage vient à opposer de la résistance, il le paye bien cher. Pour « soutenir leurs prétentions, ils ont l'avantage d'être beaucoup mieux

« armés que le reste des habitants. Aussi, dans leur voisinage, on vit « sans cesse dans la crainte, et les villages se dépeuplent insensiblement « (*Description*, t. XII, p. 270-271).—Il n'existe pas de village arabe qui « n'ait plusieurs cheykhs... L'inimitié, qui règne entre eux les force à se « battre et à mettre dans la querelle parents et amis : il arrive qu'un « d'eux succombe tôt ou tard, et la famille du tué est obligée de fuir « avec une bonne partie des habitants... Ils se portent à une lieue du « champ de bataille, et s'établissent sur les terres des *felláh*, ou par « force ouverte, quand les vaincus sont encore plus forts qu'il ne faut « pour l'emporter sur ceux-ci ; ou par insinuation et en promettant de « vaincre leurs adversaires et de dédommager les *felláh* par les terres dont « ils s'emparent. D'année en année on voit l'Égypte se remplir de ces « petits villages, qui ne sont que des amas de cabanes, sans aucun « palmier, et qui se distinguent par le nom du cheykh arabe qui les a « fondés (p. 272-273). Il y a peu d'îles de quelque importance qui ne « leur appartiennent aujourd'hui. Si l'on remontait à l'origine de cette « possession, il est sûr qu'on la trouverait fondée sur l'usurpation et « l'injustice (p. 273). — Les villages arabes (situés sur la rive droite) « jouissent aussi de presque tout le sol immédiatement adjacent *à la* « *rive gauche*, acquis sans doute au même titre que les îles; ces posses- « sions s'étendent à un quart de lieu dans les terres... On voit ainsi « progressivement leurs propriétés s'accroître en Égypte; et je ne doute « pas qu'ils ne s'emparent insensiblement de la plus grande partie du « terrritoire, si le gouvernement [1] ne met un terme aux invasions et « n'établit pas de lois fixes pour les limites des terres (p. 274). — Une « tribu arabe qui n'a que quelques terres en propriété ou à titre de loyer, « s'arroge pourtant de l'influence et une sorte de domination dans un « arrondissement qui est beaucoup plus grand que ces mêmes terres, et « cet arrondissement est déterminé et distinct de celui des tribus circon- « voisines. Une tribu ne sort jamais de ses limites pour aller sur l'arron- « dissement des autres; c'est une sorte de convention tacite, qui a été « réglée à la suite des querelles et des guerres qui ont existé à ce sujet. « Les divers arrondissements sont contigus et embrassent ainsi tout le « territoire. Il n'y a rien de plus singulier que de voir ces prétendus « maîtres de l'Égypte se partager ainsi ses provinces et assigner les « limites de leur juridiction respective. Ils n'appellent pas ces arrondis- « sements autrement que *leur terre*, *leur pays*, *leur principauté*; ce qui « veut dire que, dans telle étendue de pays, ils ont le droit, exclusivement « à tous les autres Arabes, de commettre leurs pillages et leurs violences « (p. 294-295) ». Ce que Jomard dit des Bédouins de la Moyenne Égypte était vrai de ceux qui habitaient le reste du pays, et l'on verra, en con-

---

« 1. J'entends ici par *gouvernement*, les maîtres de l'Égypte, gouvernant suivant « les institutions du pays, comme en ont agi les Français pendant l'expédition et « comme en agissent les Mamlouks eux-mêmes. »

sultant les tableaux que Martin et Jaubert avaient dressés de leurs tribus[1], la position considérable qu'ils occupaient au temps de l'expédition française. Le mauvais gouvernement des Mamelouks avait favorisé leur extension et les avait rendus prépondérants, *sans conquête*, dans plusieurs provinces; puis Mohammed-Ali et ses successeurs les réduisirent à l'obéissance, sans les assimiler pourtant au reste de la population. N'est-ce pas là ce qui s'est passé plus d'une fois dans l'Égypte ancienne, et qui explique les faits recueillis si scrupuleusement par M. Pétrie? Les Pharaons des VII^e^, VIII^e^, IX^e^, X^e^ dynasties, furent, à de rares exceptions, des souverains faibles sous lesquels les seigneurs des noms arrivèrent à une indépendance presque complète, comme les beys mamelouks sous l'autorité nominale du pacha Turc siégeant au Caire; les Bédouins Libyens en profitèrent pour s'étendre dans la vallée au détriment des fellahs, comme les Bédouins Arabes firent au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles de notre ère. Les Thébains de la XI^e^ et de la XII^e^ dynasties les ramenèrent à l'obéissance, comme Mohammed-Ali et ses successeurs ont ramené à l'obéissance les Bédouins Arabes. Les vicissitudes diverses que traversèrent les gens de Naggadéh et de Ballas, leur insignifiance ou même leur absence totale sous la VI^e^ dynastie, leur importance croissante après Papi II et leur domination sur les cantons voisins, leur déclin sous la XII^e^ dynastie et leur mélange avec les indigènes, s'expliquent naturellement dans l'hypothèse que j'exprime, sans qu'il soit besoin de recourir à l'extrémité d'une conquête violente.

Un petit temple placé au milieu de ce champ de fouilles était consacré à Sît Noubîti. La petite ville de Noubît, appelée aussi Pa-noubou, était, comme Dümichen l'a montré il y a longtemps déjà[2], l'Ombos de la Satyre XV de Juvénal, et non l'Ombos dont les ruines se voient aujourd'hui encore à Kom-Ombo. Son temple avait été bâti par Thoutmosis I^er^, et plusieurs rois des dynasties suivantes y ont travaillé: Thoutmosis III, Aménothès II, Ramsès II, Ménephtah, Ramsès III. Il n'était ni grand, ni somptueux, mais il nous a rendu un certain nombre de monuments du dieu Sît et les noms de quelques uns de ses pontifes. M. Petrie en publie le plan, le décrit et essaie d'en établir l'histoire. Cette découverte aurait suffi à faire la fortune d'une campagne de fouilles : elle n'est là pourtant que la moindre de celles dont M. Petrie a consigné les résultats dans son volume.

G. MASPERO.

---

1. *Description de l'Egypte*, t. XVI, p. 67-72, 130-137.
2. Dümichen, *Geschichte Ægyptens*, p. 125-126.

KIRCHHOFF (A.), **Thukydides and sein Urkundenmaterial**, ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte seines Werkes, gesammelte akademische Abhandlungen. Berlin, W. Hertz. 1895, S. 179 u. eine Tafel, in-8, 3 mk. 60.

Nous avions déjà, de M. Kirchhoff, un recueil précieux de mémoires académiques sur Hérodote, ou plus exactement sur la formation de son ouvrage historique (*Ueber die Entstehungszeit des Herodotischen Geschichtswerkes*, 2e édit., Berlin, 1878). De 1880 à 1890, c'est à Thucydide que le savant helléniste a tenté d'arracher le secret de son œuvre, et les cinq mémoires qu'il a consacrés à cette recherche nous offrent un nouvel exemple de sa pénétration subtile et de sa puissante logique. Trop versé dans la connaissance de l'antiquité grecque pour méconnaître les difficultés, peut-être insolubles, de sa tâche, l'auteur n'est pas de ceux qui reculent pour cela devant les problèmes de ce genre; il les aime, au contraire, et les recherche; il y applique, avec une sorte de complaisance, sa méthode d'investigation hardie et, s'il ne prétend pas à l'infaillibilité, il défend du moins ses idées avec une confiance et une autorité qui donnent une force singulière à ses écrits.

Aussi bien a-t-il abordé la question de Thucydide par le côté où elle se prête, ce semble, à la solution la plus sûre : au lieu de faire porter, comme tant d'autres, la discussion sur la préface de l'ouvrage ou sur la composition du livre VIII, M. K. considère seulement, dans la plus grande partie de son nouveau volume (p. 1-152), les documents officiels (traités de paix ou d'alliance) insérés par l'historien dans son exposé des faits, et c'est aussi l'étude de ces documents qui lui fournit l'occasion de remarques plus générales (p. 153-179, *Bemerkungen zu Thukydides* 5, 21-24). La rédaction de ces pièces officielles n'a pas de secret pour l'auteur du *Corpus Inscriptionum atticarum*, et c'est merveille de le voir analyser, expliquer, compléter ou corriger, d'après les originaux qu'il connaît si bien, les textes conservés par les manuscrits. Bien plus, il dégage de ces documents toutes les données historiques qu'ils renferment, et il se demande comment l'historien n'a pas toujours fait, lui aussi, le même travail; mais à cette question il répond que Thucydide avait rédigé plusieurs parties de son histoire avant d'avoir sous les yeux certains documents relatifs aux événements mêmes qu'il racontait, et qu'il a dû ensuite insérer ces textes dans son récit, sans prendre le temps de refaire tous les raccords. On voit comment ces observations amènent M. K. à se prononcer sur la composition de l'ouvrage tout entier : elles donnent, il faut le reconnaître, une base aussi solide que possible à l'hypothèse, déjà ancienne, suivant laquelle Thucydide se serait interrompu après avoir raconté les dix premières années de la guerre du Péloponnèse, et n'aurait entrepris d'en exposer la suite qu'à son retour d'exil, après l'année 403.

Outre cette conclusion générale, le volume contient une foule de remarques particulières, de corrections au texte de Thucydide, et d'in-

terprétations nouvelles qu'on aimerait à trouver signalées dans un index.

Am. HAUVETTE.

Henricus SMILDA. C. Suetonii Tranquilli vita divi Claudii. Thèse de Groningue, 1896, 192 p. gr. in-8°.

L'idée ne me paraît pas si mauvaise de choisir, comme sujet de thèse de doctorat, l'édition d'une vie de Suétone, et il faut savoir gré à l'université de Groningue d'avoir pris l'initiative de travaux de ce genre [1]. Supposez qu'on suive cet exemple; quelles que soient les inexactitudes et les lacunes inévitables dans des essais de début, on aurait l'avantage de renouveler le texte et l'interprétation d'un auteur, pour lequel nous n'avons que des secours trop anciens ou trop dispersés. Ce ne sont pas ici les difficultés qui manquent; l'une des plus grandes est de trouver le moyen d'accorder l'auteur avec lui-même, j'entends avec les indications qu'il donne en d'autres passages; de l'accorder aussi avec les autres historiens: Dion, etc., et avec les inscriptions; enfin avec ce que nous savons, grâce à Mommsen, des traditions de l'administration romaine. Il est nécessaire ici de suppléer au manque de renseignements; là, de concilier des contradictions apparentes; pour y réussir, même médiocrement, il faut beaucoup de sagacité et aussi une large et solide érudition

L'essai de M. Smilda me paraît très heureux; il pourrait être indiqué comme un modèle à ceux qui traiteront un sujet analogue. La thèse est dédiée à M. Boissevain, et partout l'on reconnaît facilement des traces de l'excellente direction du nouvel éditeur de Dion Cassius. Tout ce qu'on pouvait tirer des autres auteurs, du *Corpus*, des traités de droit public, notamment du *Staats Recht*, a été soigneusement recueilli. Je ne crois pas qu'il y ait une seule page où le texte ne soit pas rapproché de quelque inscription du *Corpus*, avec la référence au recueil de Dessau quand elle est possible.

Voici mes desiderata et mes critiques. Il y a plutôt excès et quelque confusion dans ce qui nous est donné. A quoi bon (p. 97) répéter les exemples que chacun peut trouver dans Kühner auquel renvoie la note sur *et-ac?* Si le latin des notes est toujours très clair et revêtu de l'élégance abondante qui est une tradition des Pays-Bas, beaucoup de notes n'en sont pas moins obscures par l'entassement de citations qui ne sont pas toujours nécessaires, et surtout par l'abus des parenthèses qui s'enveloppent les unes les autres comme des boîtes concentriques

---

1. Cette année même, la vie d'Auguste avec introduction, commentaire, appendices et index, vient d'être publiée par M. Shuckburgh, à Cambridge, *University Press*.

Sous le texte, sont rangés, pour chaque fait, tous les témoignages. C'est fort commode. Mais a-t-on le droit de compléter l'une par l'autre des données qui sont d'origine et de valeur très différentes? Qu'on le fasse pour les noms propres cités, ou pour quelques faits de détail, rien de plus légitime. Mais ce n'est pas du tout une règle à admettre pour le reste, et de ce côté j'aurais voulu plus de réserve dans la méthode de M. Smilda.

Je ne comprends pas pourquoi, dans ce livre si long, M.S. n'a voulu s'occuper exclusivement que des problèmes d'histoire : croit-il qu'on puisse écarter si facilement les difficultés de texte, de langue et de syntaxe que présente une vie de Suétone? Comment admettre que dans ce livre de près de deux cents pages, on ne rencontre pas un mot sur les fondements du texte? Par là les discussions critiques éparpillées dans les notes restent en l'air. De même pour la langue [1].

Et cependant grâce à la richesse des notes, à l'étendue de l'érudition de l'auteur, surtout à l'excellente méthode qui ne se dément nulle part d'un bout à l'autre du livre, il est sûr que ce travail est fort au dessus de toutes les thèses que reçoivent les universités. Il annonce un savant dont s'honoreront sans aucun doute nos études et aussi l'Université qui a dirigé ses premiers pas [3].

Émile THOMAS

Novi Testamenti graeci supplementum editionibus De Gebhardt—Tischendorfianis accommodavit Eb. NESTLE. Leipzig, Tauchnitz, 1896; in-8, 95 pages.

Die Paulinischen Briefe im berichtigten Text, von B. WEISS. Leipzig, Hinrichs, 1896; in-8, 682 pages.

Die Sprüche Jesu die in den kanonischen Evangelien nicht überliefert sind, von J. H. ROPES (*Texte und Untersuchungen*, XIV, 2). Leipzig, Hinrichs, 1896; in-8, VI-176 pages.

---

1. J'ai bien remarqué sans doute telles notes : p. 131, sur *quatenus* ; p. 31, sur *addormisceret* ; p. 100, sur *plane* : mais j'aurais voulu une étude suivie et systématique.

2. Lapsus : p. 124, dans la note sur *impulsore Christo*, vers le milieu : au lieu de *primi alterique*, lire *alteriusque*. — Les fautes d'impression sont assez nombreuses ; on doit souvent corriger le texte par le lemme de la note, ainsi : p. 138, l. 1, *die* (au lieu de *dii*, ou réciproquement (p. 117, note : *Chaucius*). Au chap. XV (p. 75), je ne crois pas, comme M. S., qu'il puisse être question de tentative de suicide reprochée à un citoyen vivant ; je supposerais plutôt quelque mutilation volontaire, pouvant entraîner l'incapacité de servir. — Pour combattre la mauvaise correction de *ac* en *an* (p. 63 dernière ligne), rappeler le sens que donne Appien régulièrement à l'expression οὐκ ἄνευ θεοῦ et aux phrases similaires. — A propos de *Judæos* (p. 124, 1) ou de *Judææ* (p. 141, 2), ou à quelqu'autre passage, n'aurait-il pas fallu signaler la plainte contre Agrippa, portée devant Claude par des antisémites Alexandrins, plainte qui nous a été révélée récemment par les papiers de Londres et du Musée de Gizeh ?

Monarchianische Prologe zu den vier Evangelien, von P. Corssen (*Texte und Untersuchungen*, XV, 1). Leipzig, Hinrichs, 1896; in-8, v-138 pages.

Lehrbruch der Neutestamentliche Theologie, von H. J. Holzmann; siebente und achte Lieferung. Freiburg i. B. Mohr, 1896; in-8, p. 289-352, 289-416.

I. — M. Nestle rend aux étudiants le service de mettre à leur portée des matériaux très importants pour la critique du Nouveau Testament : collation complète du ms. de Cambridge (D) ; fragments d'Évangiles perdus (fragment du Fayoum, Évangile de Pierre, etc.) ; paroles du Seigneur gardées par la tradition (Agrapha), et même la lettre d'Abgar à Jésus avec la réponse. La collation du ms. D est évidemment la partie la plus utile de cette publication, comme complément de l'édition manuelle Tischendorf-Gebhardt. Le recueil de fragments et de citations a l'avantage de contenir en quelques pages tout ce qui reste des Evangiles apocryphes.

II. — Les principes qui ont guidé M. Weiss dans la constitution du texte des Épîtres paulines ont été exposés par lui dans un autre volume (*Textkritik der paulinischen Briefe ; Texte und Untersuchungen*, XIV, 3 ; Leipzig, 1896). On trouve dans celui-ci le texte même des Épîtres avec un commentaire grammatical et littéral qui assure à la publication une valeur durable. L'introduction générale peut sembler assez incomplète ; la discussion relative à l'authenticité des Épîtres pastorales sera jugée par beaucoup de gens insuffisante ; certaines leçons du texte pourront donner lieu à contestation. Mais l'analyse—et l'explication suivie des Épîtres paulines, auxquelles M. Weiss a joint l'Épître aux Hébreux, sont une œuvre que tous les exégètes consulteront désormais avec profit. L'auteur pense avec raison que les difficultés dont une nouvelle école s'autorise pour admettre des interpolations et diverses retouches dans le texte, se dissipent lorsqu'on pénètre plus profondément dans la pensée de l'Apôtre et la suite logique de son discours.

III. — En soumettant à un nouvel examen les paroles de Jésus qui se trouvent citées dans les anciens documents de la tradition ecclésiastique sans être contenues dans les Évangiles officiels, M. Ropes paraît avoir voulu surtout réagir contre les exagérations de M. Resch et l'idée de rattacher à l'Évangile hébreu à peu près tout ce qui, dans les textes anciens, se présente comme parole évangélique. Il soumet à un nouvel examen toutes les paroles du Seigneur qui ont été recueillies comme *Agrapha* dans la collection de Resch, et il les répartit en diverses catégories : cas où l'on a vu à tort une citation et où il n'y a qu'un développement homilétique sur une pensée de Jésus ; cas où il y a citation libre des textes canoniques, et non d'une source indépendante ; cas où la sentence alléguée a été regardée à tort par les modernes comme citation évangélique ; cas où la citation est présentée comme évangélique par une erreur du témoin ancien ; cas d'*Agrapha* entièrement dépourvus de valeur historique ; cas douteux ; cas d'*Agrapha* dont l'historicité peut être soutenue avec plus ou moins de vraisemblance. Ces derniers sont

au nombre de 14 sur un total de 153, et M. Ropes a été bien indulgent pour quelques-uns. La section de l'adultère en saint Jean (VII, 5, 3-VIII, 11) se trouve dans des conditions exceptionnelles, puisqu'elle est conservée dans les textes ecclésiastiques.

L'origine de l'Évangile des Hébreux est discutée assez longuement sans que l'on arrive à des conclusions bien nettes. Ce n'est pas sans beaucoup de subtilité qu'on écarte les témoignages de saint Jérôme (*In Matth.*, II, 5 ; *De viris*, 3) d'où il semble résulter que l'Évangile des Hébreux contenait les récits de l'enfance. Saint Jérôme a présenté cet Évangile araméen comme étant l'original du premier Évangile canonique et l'œuvre authentique de l'apôtre Matthieu. On veut qu'il ait changé d'avis parce qu'il s'est exprimé là-dessus avec une certaine réserve dans ses derniers écrits. La preuve n'est pas concluante, car il s'agit d'un homme qui tenait à sa réputation d'orthodoxie et dont le langage varie sensiblement avec les circonstances. Dire que saint Jérôme avait très facile de répondre à Théodore de Mopsueste, qui l'accusait d'introduire un cinquième Évangile, est méconnaître l'état historique de la question. Les différences entre l'Évangile canonique et l'Évangile araméen étaient trop grandes pour qu'on pût soutenir ouvertement l'authenticité absolue de ce dernier sans infirmer par là même l'autorité de l'Évangile ecclésiastique : saint Jérôme n'ignorait pas qu'il soulèverait tout le monde contre lui en attaquant même indirectement le texte officiel du premier Évangile.

IV. — Les prologues étudiés par M. Corssen sont les *argumenta* qu'on lit dans la plupart des anciens manuscrits latins des Évangiles. Ces prologues sont antérieurs à saint Jérôme et ils se sont maintenus par la force de la tradition dans les manuscrits de la Vulgate hiéronymienne. Le texte en a été plus ou moins altéré, faute d'être compris, ou parce qu'on le trouvait peu satisfaisant pour l'orthodoxie. M. Corssen s'est efforcé de le rétablir, et il arrive à des conclusions importantes pour l'histoire du recueil biblique. Les prologues supposent les Évangiles classés dans l'ordre : Matthieu, Jean, Luc, Marc. Ils sont du même auteur et doivent avoir été composés à Rome dans le premier tiers du III^e^ siècle, après le canon de Muratori. Ils sont fortement imprégnés de monarchianisme, et le prologue de saint Marc contient une critique indirecte du quatrième Évangile. Saint Marc y est loué de n'avoir pas résumé l'œuvre du salut dans l'incarnation d'une parole proférée (critique générale de la théorie du Logos), mais d'avoir montré comment le corps du Seigneur est devenu, lors de son baptême, l'habitacle de Dieu. L'évangéliste est excusé de n'avoir pas raconté la naissance de Jésus, qu'il voyait dans les Évangiles antérieurs (*in prioribus*), c'est-à-dire en saint Matthieu et saint Luc, avec lesquels il s'accorde (*in consonantibus*, ce qui vise indirectement un Évangile *dissonant*) ; et il est félicité d'avoir au moins rappelé de façon sommaire les événements qui se sont accomplis après le baptême, évitant ainsi de compromettre la vérité des faits. On dirait que

l'auteur de ce prologue n'admet que les Évangiles synoptiques et oppose une fin de non recevoir au quatrième, tant à cause du Logos que pour la difficulté de concilier les Synoptiques avec saint Jean, qui ne parle pas du séjour au désert ni de la tentation. Cet argument de Marc présente les idées monarchiennes sous une forme plus primitive que celle des autres prologues; il fait écrire le second Évangile après le troisième, tandis que le prologue de saint Luc suppose que saint Marc a écrit le premier. Le prologue de saint Jean est presque muet sur la valeur doctrinale du livre et sur les circonstances où il a été composé; il fait valoir la qualité de l'apôtre-vierge et explique ainsi que son Évangile ait été placé au second rang. Il est évident que le rédacteur de ces prologues a travaillé sur des pièces écrites avant lui et qu'il a résumé des opinions et des traditions d'âge différent.

La polémique du prologue de Marc contre le quatrième Evangile est conforme aux idées qu'on sait avoir été celles des *aloges*, chrétiens d'Asie opposés au montanisme, qui niaient l'authenticité des écrits johanniques. On savait déjà que le prêtre romain Caïus, au temps du pape Zéphyrin, avait combattu l'Apocalypse, en se servant des mêmes arguments que les aloges, et en attribuant comme eux ce livre à Cérinthe; mais Caïus n'attaquait pas l'Évangile. Il résulte maintenant du prologue de Marc que, dans le même milieu romain, mais à une date un peu plus ancienne, l'Évangile aussi avait été combattu par des gens qui prétendaient s'en tenir aux trois Synoptiques. Si saint Hippolyte a écrit pour défendre l'Évangile et l'Apocalypse de saint Jean; si l'auteur du Canon de Muratori croit devoir insister sur l'authenticité de l'Évangile, les circonstances de sa composition, son accord avec les Synoptiques, c'est que tous les deux veulent étouffer les derniers échos de la contradiction que les écrits johanniques avaient rencontrée à Rome. On ne saurait dire quant à présent quels étaient le nombre et la qualité des contradicteurs, ni si leur opposition s'est produite dès l'abord, ou seulement quand l'Évangile était déjà reçu par l'Église romaine. Le Canon de Muratori place en dernier lieu l'Évangile de saint Jean : la transposition indiquée par les prologues viendrait de l'intention qu'on aurait eue de donner le plus de relief possible à l'Evangile contesté, en le plaçant au second rang.

M. Corssen discute à fond toutes les traditions légendaires concernant saint Jean, et il fait valoir justement contre elles le silence de saint Irénée. Mais n'est-ce pas aller trop loin dans l'interprétation de ce silence que de prêter aux anciens dont Irénée invoque souvent le témoignage une ignorance complète à l'égard du quatrième Évangile? Il reste probable qu'Irénée tenait d'eux sa conception de l'Évangile tétramorphe, bien qu'ils n'aient rien eu à dire sur les circonstances historiques dans lesquelles le quatrième Évangile avait été composé par saint Jean.

V. — Dans le présent fascicule de sa Théologie du Nouveau Testament, M. Holtzmann poursuit son analyse de la prédication de Jésus et traite spécialement de l'eschatologie : résurrection du Messie, retour du

Messie, jugement messianique. Le Christ a prédit sa résurrection en même temps que sa mort, il ne pouvait prédire celle-ci sans annoncer celle-là; la perspective de son avenir messianique ne devait pas s'arrêter au tombeau. Mais les textes qui résument ces prédictions accusent l'influence des événements postérieurs. La mesure de cette influence n'est pas facile à déterminer dans le détail, et il faut déjà savoir gré à M. H. d'avoir bien mis en relief la réalité substantielle des prédictions. La seconde partie du fascicule (sur l'économie de cette publication, voir *Revue* du 4 mai 1896), contient l'analyse doctrinale de l'Épître aux Hébreux, des Epîtres catholiques, et le commencement de l'analyse des écrits johanniques. Il n'est pas sans intérêt de noter que M. H. écarte par d'excellents arguments l'hypothèse récemment émise, qui ferait de l'Épître de Jacques un écrit purement juif. Le rapport de la seconde Épître de Pierre avec l'Épître de Jude est déterminé avec la dernière exactitude. Le chapitre concernant la théologie johannique a trois subdivisions : considérations générales (point de vue théologique; rapport avec le judaïsme et le monde païen; rapport avec le judéo-christianisme et le paulinisme, avec l'alexandrinisme, avec le gnosticisme, avec le catholicisme); hémisphère théologique (Dieu et le Logos; le Logos-Christ; l'apparition humaine; le rapport des deux facteurs; l'Esprit); hémisphère sotériologique: Le développement de ces titres est conduit jusqu'à la troisième partie de l'hémisphère théologique, à la manifestation terrestre du Verbe. Le rapport du prologue (*Jean*, I, 1-18) avec l'Évangile est bien établi dans la première partie.

J. S.

V. Jagic. **Codex Slovenicus rerum grammaticarum** (publication de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg) Saint-Pétersbourg et Berlin, Weidmann, 1896. 1 vol. grand in-8° de XXIII 782 pp.

Le titre latin de cet ouvrage est moins exact que le titre russe dont il est précédé et qui peut se traduire ainsi : *Écrits des anciens écrivains iougoslaves et russes sur la langue slavonne ecclésiastique*. Sauf ce sous-titre et une préface latine de XXIII pages, tout l'ensemble du volume est inintelligible aux profanes. Même dans les pays slaves, il sera réservé à une élite peu nombreuse de grammairiens. Les textes sont en slavon, le commentaire dû à M. Jagic est en russe. L'introduction latine, où le savant éditeur de l'*Archiv* résume le volume, ne pourra donc qu'exciter chez les non slavisants (et ils sont légion) une curiosité impossible à satisfaire. M. Jagic, en écrivant cette introduction, a évidemment songé à gagner de nouveaux adeptes aux études dont il est aujourd'hui en Europe, le plus actif et le plus érudit représentant. A vrai dire, ceux qui voudraient commencer leurs études par ce volume, auraient beaucoup de chance d'être rebutés au bout de quelques pages. Mieux vaut

commencer par les historiens et par les poètes que par les grammairiens, et quels grammairiens! Les textes édités et commentés par M. J. sont d'ailleurs d'un intérêt fort inégal. Le chapitre I comprend les documents relatifs aux origines de l'écriture slavonne, des fragments slavons des biographies pannoniennes de Cyrille et de Méthode, de la Chronique fondamentale russe (vulgo dite chronique de Nestor). Ces textes nous donnent, en quelque sorte, l'acte de naissance de l'alphabet slavon (sans préjuger d'ailleurs la question de savoir s'il était cyrillique ou glagolitique). Le chapitre II est intitulé : la lutte pour l'écriture slavonne. Il comprend l'apologie du moine Khrabr pour les lettres slavonnes (x^e siècle) d'après différents manuscrits. Ce texte si intéressant fut très populaire au moyen âge. M. J. y a joint un fragment russe sur Cyrille et Vladimir. Il a découvert que le texte de Khrabr était en partie traduit d'un grammairien grec, édité par Gœttling et par Villoison. Tout le commentaire de cette partie est fort intéressant. M. J. rendrait un grand service aux slavisants s'il voulait bien détacher ces deux chapitres de son volume, les réimprimer en supprimant les *titla* (abréviations). Il mettrait ainsi à la disposition des étudiants et des professeurs des textes fort importants que tout le monde n'aura pas le courage ou le moyen d'aller chercher dans le Codex (je me demande, par parenthèse, si le mot *Corpus* ne serait pas plus exact). Le chapitre IV renferme un texte d'Ivan, exarque de Bulgarie, sur les difficultés que présente la traduction du grec en slavon. Ce texte est assez enfantin [1]. La même observation s'adresse au morceau sur les huit parties du discours attribué à tort à l'exarque Jean de Bulgarie qui l'aurait traduit de Jean Damascène. M. J. a fort bien démontré l'inexactitude de ces deux attributions. Ce traité atteste une absolue inexpérience des choses grammaticales ; l'auteur a évidemment suivi quelque modèle grec que nous ignorons provisoirement. Il est confus et borné. Il passe sous silence le pronom, l'adverbe, la préposition et la conjonction ; M. J. s'est efforcé, dans son commentaire, de le rendre intelligible, et ce n'est pas un mince mérite d'y avoir réussi. On a des détails précis sur Constantin le philosophe, grammairien bulgare serbe du xv^e siècle, auteur d'un traité *des lettres*. Après avoir publié et annoté de son mieux ce texte amphigourique (ch. v), M. J. avoue que le lecteur aura probablement quelque peine à le comprendre aussi bien que lui. Il explique, en bon russe, ce que l'auteur a médiocrement exposé en mauvais slavon. La langue grecque pèse lourdement sur Constantin comme sur la plupart de ses contemporains, — comme la langue allemande pèse aujourd'hui sur certains philologues slaves qui ne peuvent s'affranchir de son influence. — C'est un personnage intéressant que ce Constantin qui nous était déjà connu par des fragments

1. A noter certaines transcriptions du grec θάλασσα est transcrit par talasa, πάντα τὰ ἔθνη par *panta ta ezni* (sic).

publiés à Agram et par un récit historique. Il a le plus profond respect pour les Grecs auxquels les Slaves doivent la connaissance de l'Écriture-Sainte. Il se désole de l'incorrection des livres sacrés slavons et il voudrait livrer aux bûchers les scribes responsables de ces incorrections. Il a des idées assez singulières sur la langue slavonne qu'il identifie avec le russe. Il fournit de curieux détails sur la façon dont on apprenait alors à lire aux enfants les livres ecclésiastiques, sur l'état d'esprit des chrétiens balkaniques opprimés par les « loups turcs ». Maxime le Grec, dont les œuvres grammaticales occupent le chapitre VI, est un écrivain bien connu d'ailleurs. Gorsky et M. Ikonnikov (de Kiev) lui ont consacré, il y a bien longtemps, des monographies justement estimées. Il a joué, dans la Russie du XVe siècle, un rôle considérable. Il remplit à Moscou le rôle de ces Hellènes qui contribueront chez nous à susciter la Renaissance. Il n'est pas, à proprement parler, grammairien, mais il touche à des questions de grammaire à propos des corrections qu'il propose dans les traductions slavonnes des Écritures. Ses écrits exercèrent une influence considérable ; ils étaient encore classiques au XVIIIe siècle et quelques-uns furent réimprimés par Smotritsky dans sa grammaire slavonne. Maxime déclare, quelque part (p. 333), que la Grammaire est le commencement et la fin de toute sagesse. Il est, avant tout, helléniste.

Le chapitre VII renferme des fragments anonymes empruntés à divers manuscrits ; ils traitent de l'alphabet, des accents, de la ponctuation, des abréviations (titla), de la notation des chiffres, des nombres, de la prosodie, et sont généralement rédigés par demandes et par réponses. La rédaction en est effroyablement aride et scolastique.

Parfois on recueille un détail intéressant pour l'histoire de la pédagogie ou de la civilisation, celui-ci par exemple : « Le maître qui enseigne la grammaire doit veiller à ce que les élèves ne parlent pas vite ; s'ils parlent vite, ils ne comprendront pas ; ce sera pour leur langue une grande difficulté, une injure à Dieu, un grand péché pour nos âmes. » — Jusqu'ici toutes les idées grammaticales des auteurs bulgares, grecs ou russes, reposent uniquement sur la connaissance et la comparaison du grec, du slavon, plus rarement de quelque langue slave moderne A partir du XVIe siècle, un nouvel élément intervient. La littérature latine fait son entrée en Russie. La grammaire de Donatus est traduite par Dmitri Gerasimov. Un exemplaire de cette traduction existe à la bibliothèque de Kazan et à celle de Saint-Pétersbourg. Les manuscrits paraissent défigurés et incomplets. M. J. y a joint (ch. VIII) un texte assez curieux, ce sont des prières latines traduites en caractères russes à l'usage des commençants. Le volume se termine par le texte du Prostoslovie (ch. IX) (XVIIe siècle), sorte d'abécédaire ou de manuel de lecture, accompagné d'une grammaire élémentaire et par des renseignements bibliographiques (ch. X) sur les sources des textes antérieurs. Il complète les commentaires que M. J. a donnés dans le courant des divers

chapitres et y ajoute des documents nouveaux (par exemple, p. 663 une rédaction serbe du texte de Khrabr ; page 630, un manuscrit de la bibliothèque nationale de Sophia) et la description d'un certain nombre de manuscrits. Quelques textes sont malheureusement imprimés en caractères minuscules qui en rendent la lecture bien difficile. Des index terminent l'ouvrage. Le plus précieux est l'*index rerum* qui permet de se faire une idée non seulement des matières traitées, mais du vocabulaire technique employé par les divers auteurs.

Cette publication fait également honneur au savant éditeur et à l'imprimerie de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg Elle suppose d'immenses recherches, un labeur colossal, une science des plus vastes. M. Jagic est, sans contredit, aujourd'hui le premier de nos slavisants; il a dignement remplacé M. Miklosich à l'Université et à l'Académie de Vienne. Espérons qu'il le remplacera aussi un de ces jours ailleurs et que nous verrons son nom figurer, comme naguère celui de son illustre prédécesseur, sur l'annuaire de l'Institut de France.

L. Leger.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 janvier 1897 (suite).

M. Edouard Blanc présente une parure en or émaillé, ornée de pierres fines, qu'il a rapportée de son avant-dernier voyage en Asie centrale (1895). Cette parure semble constituer un intéressant spécimen de l'orfèvrerie indo-persane du temps de la Renaissance Elle a appartenu aux souverains mongols de la grande époque, Akbar (1556-1605), Djehanguir (1605-1627) et Chah-Djehan Ier (1628-1667). Elle se compose d'une ceinture formée de trente-quatre plaques d'or, couvertes d'émail, ornées de diamants et de rubis; d'une parure de tête, également en or émaillé, rehaussée de diamants, de rubis, de perles et d'émeraudes ; et enfin d'une autre pièce d'or. Il y est joint un énorme rubis, qui se portait sur la poitrine comme amulette, et qui a reçu deux inscriptions M. Blanc pense que ces émaux ont été fabriqués par des ouvriers français, venus à la cour de Chah-Abbas à la fin du XVIe siècle. Il croit que cette parure a dû être offerte par Chah-Abbas au grand mongol son contemporain, qui régnait à Delhi, où Nadir-Chah la reprit lors du pillage de cette ville, en 1739. — M. Barbier de Meynard présente quelques observations.

M. Barth résume un rapport de M. Foucher sur sa mission dans le Kaschmir en 1896.

M. Barth lit ensuite une note sur une découverte récente de M. Führer, qui a déterminé le site de la ville de Kapilavasta et du lieu de naissance du Budha.

L'Académie se forme en comité secret.

Séance du 29 janvier 1897.

M. Collignon communique deux documents du XVIIe siècle, relatifs aux antiquités d'Athènes. Ils se trouvent dans le recueil de notes que le marquis de Nointel avait réunies pour écrire la relation de son voyage en Grèce, en 1674, et qui sont cotées de sa main. C'est d'abord une vue de l'Acropole d'Athènes, croquis très sommairement exécuté d'après un dessin plus complet, et portant des légendes en italien. C'est ensuite une « Relation des antiquités d'Athènes », qui complète sur plusieurs points celle du P Babin, et qui paraît avoir été rédigée par un des Capucins français établi à Athènes. Elle fournit un intéressant commentaire du plan d'Athènes dressé en 1670 par les Capucins. — M. Foucart signale un autre plan d'Athènes que lui avait montré M. Rayet et qui datait de la fin du siècle dernier

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 22 février — 1897

GREENBURG, L'Haggadah. — PŒHLMANN, Histoire grecque. — Lycurgue contre Léocrate, p. CIMA. — TOLKIEHN, Homère chez les Romains. — SOREL, Bonaparte et Hoche. — MUEHLENBECK, Schneider. — Mémoires de Barras, III-IV. — GROSJEAN, France et Russie sous le Directoire. — BITTARD DES PORTES, L'armée de Condé. — HUON DE PENANSTER, Conspiration de l'an X. — MARMOTTAN, Le royaume d'Étrurie; La république de Lucques. — Mémoires de la comtesse Potocka, p, STRYENSKI. — MORIS, Nice et Menton à la France. — DUQUET, Paris, Le Bourget et Avron. — LA BRIÈRE, L'ordre de Malte. — *Bulletin :* BRONISCH, Le Kaschoub; WINKLER, Louralo-altaïque; BLASS, Le grec du Nouveau Testament; Études dédiées à M. Unger; Tusculanes, p. GSCHWIND; SMITH, Cicéron en exil; BRUN-DURAND, Inventaire d'un jurisconsulte de Valence; HÉMON, Théâtre choisi de Corneille; CAHEN, Scènes choisies de Molière; LEROUX, Documents sur la Haute-Vienne; CHARAVAY, Le général Carlone; CRUPPI, Napoléon et le jury; HAHL, Les tendances morales dans l'œuvre de Léopardi; MARTINIEN, Les corps auxiliaires créés pendant la guerre; SALLES, Les premiers consulats français; VISSAC, Amable Faucon, WALRAS, Études d'économie sociale. — Académie des inscriptions.

The Haggadah according to the rite of Yemen together with the arabic-hebrew commentary published for the first time from mss. of Yemen with an introduction, translation and critical and philological notes by WILLIAM H. GREENBURG PH. D. Londres, David Nutt, 1896, in-8, p. XXVI, 55 et 79. Prix, 4 sh. 6.

L'*Haggadah* est récitée dans les communautés juives la veille de Pâques et elle est encore appelée, pour cette raison, *Haggadah de Pésah*. Il en existe plusieurs recensions et il en a été fait des commentaires à diverses époques. C'est la recension et le commentaire arabe des mss. apportés récemment du Yémen que, M. Greenburg publie aujourd'hui; cette publication est une œuvre utile, car le texte hébreu avec la vocalisation supralinéaire est le plus ancien que l'on possède. Le commentaire est écrit dans un arabe vulgaire qui ne diffère pas du dialecte syrien, dont les chrétiens de la Syrie faisaient usage. Il n'est donc pas nécessaire de voir des hébraïsmes dans certains phénomènes linguistiques. Seule l'écriture de deux *vav* ou de deux *ya* pour indiquer le redoublement de ces lettres appartient à l'orthographe juive.

Cette publication est faite avec un grand soin, comme en témoigne l'introduction dans laquelle M. G. a élucidé les questions relatives à son sujet et a décrit les manuscrits qu'il a utilisés. La traduction du commentaire est exacte et facilite l'intelligence de l'arabe écrit en caractères hébreux; des notes critiques et philologiques expliquent les mots ou les passages difficiles.

R. D.

PÖHLMANN (Robert). **Grundriss der Griechischen Geschichte nebst Quellenkunde**, II^e^ völlig umgearbeitete und bedeutend vermehrte Auflage, München, Beck, 1896 (*Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft*, herausg. von Iwan Müller. IIIer Band, 4 Abteilung), S. 268, in-8, 5 mk.

La première édition de ce livre, publiée en 1889, avait 112 pages, la seconde en a 268! Une addition essentielle, indiquée dans le titre même du volume, consiste dans une notice succincte, placée en tête de chaque chapitre, et relative aux sources; en outre, l'ouvrage contient maintenant un exposé de l'histoire de la Grèce sous la domination romaine et un index alphabétique. Les remaniements les plus considérables portent sur les premiers chapitres : l'auteur a fait disparaître les mots, aujourd'hui démodés, de *Vordorische Zeit* et de *Dorische Wanderung*, pour ne s'occuper que de *la civilisation mycénienne* (ch. I) et des *premiers États grecs établis sur les côtes de la mer Égée* (ch. II). Ce parti pris se fonde évidemment sur une critique légitime de la tradition ancienne; mais, réduite aux seules lumières de l'archéologie mycénienne, l'histoire primitive de la Grèce demeure enveloppée de ténèbres. M. Pöhlmann se défend pourtant d'un scepticisme absolu : il cherche à sauver du moins quelques faits traditionnels, et il réussit à retenir quelque chose des légendes antiques et de l'épopée. Il procède avec la même mesure dans l'examen des problèmes que soulève l'histoire des siècles suivants. Peu préoccupé d'ailleurs de résoudre lui-même toutes les questions, il renvoie volontiers le lecteur aux ouvrages spéciaux : son livre est, avant tout, un instrument de travail. Aussi souhaiterait-on que sa bibliographie fût à la fois plus complète et plus exacte.

Am. HAUVETTE.

Licurgo, L'Orazione contro Leocrate, commentata da Antonio CIMA, Turin et Rome, chez E. Loescher. 1896. Un vol. in-8 de XXIV-90 p.

Édition en somme très recommandable et qui montre que dans les écoles italiennes on a le souci d'avoir de bons livres. On pourrait sans doute noter soit des lacunes dans les références, soit des choses inutiles dans le commentaire; mais ce ne seraient là que des points de détail. Sans avoir de grandes prétentions scientifiques, cette édition témoigne de la compétence et du tact de l'auteur. Le texte est généralement celui de Bekker. M. Cima a fait quelques changements qu'il a discutés dans le *Bollettino di Filologia classica*, déc. 1895. Deux de ces corrections nous semblent acceptables. § 40 Garder la leçon des mss, ἐπὶ γήρως οὐδῷ φθειρομένους, qui est certainement plus poétique que la leçon de Suidas (v. πεπορπημένος) adoptée jusqu'ici par les éditeurs : ἐπὶ γ. ὀδῷ περιφθειρομένους. §§ 63. La phrase ἐφ' ᾗ δικαίως ἂν ἀποθάνοιεν est peu acceptable; on ne peut guère admettre que Licurgue demande la peine de mort

contre les défenseurs de Léocrate ; la correction ἀποθάνοι fait disparaître toute difficulté ; c'est Léocrate qui mérite la mort.

Albert MARTIN.

J. TOLKIEHN, Dr phil. **De Homeri auotoritate in cotidiana Romanorum vita.** Ex suppl. XXIII Ann. Phil. seorsum expressa, 1896, 66 p.

Voici les divisions de ce travail : place faite à Homère dans les écoles romaines de grammaire, dans celles des rhéteurs ; passages d'Homère particulièrement loués par les Romains ; vers d'Homère devenus proverbes ; citations d'Homère dans les lettres, dans la conversation, dans les festins ; noms propres romains empruntés à Homère.

La dissertation me paraît soignée. J'y trouve beaucoup d'érudition et, ce qui, certes, ne vaut pas moins, beaucoup de bon sens. Passim des remarques curieuses : chez les Romains, comme chez les Grecs, l'*Iliade* est plus goûtée que l'*Odyssée ;* si certains noms (Achille, Pâris, Helenus et Hélène, etc), sont très répandus, on ne trouve nulle part ceux d'Ulysse ni de Pénélope.

Voici la seule critique que je ferais à l'auteur : le soin que met partout M. Tolkiehn à prouver qu'il n'a négligé aucune source d'information et qu'il connaît toute la litérature antérieure, l'amène, en plus d'un passage, à se perdre en des détails infimes qui alourdissent la lecture de ces pages quoiqu'ils n'eussent au fond aucune importance, ou bien encore ils l'engagent dans des recherches qui demeurent et ne pouvaient que demeurer insolubles (ainsi p. 227, p. 228 et suiv.). Je ne vois pas cité au chap. I le détail curieux rapporté par Capitolin, *Maximin.* 30, 4.

Il convient de recommander ce travail à tous ceux que le sujet peut intéresser. L'auteur a l'intention de rechercher comment les écrivains romains ont imité les vers d'Homère ; d'après ce premier essai, on ne peut que l'encourager à une telle étude.

É. T.

Albert SOREL. **Bonaparte et Hoche.** Paris, Plon, 1896. In-8, 340 p. 7 fr. 50.

E. MÜHLENBECK. **Euloge Schneider,** 1793. Strasbourg. Heitz et Mündel, 1896, in-8, XV et 419 p.

Mémoires de Barras, p. p. Georges DURUY. Paris, Hachette, 1896. Tome III, XXVI et 526 p.; tome IV, XXXII et 548 p., 15 fr.

La vie véritable du citoyen Jean Rossignol, p. p. Victor BARRUCAND. Paris, Plon, 1896. In-8, XXIII et 383 p. 3 fr. 50.

Georges GROSJEAN. **La France et la Russie pendant le Directoire.** Paris, Lecène et Oudin, 1896. In-8, 103 p.

René BITTARD DES PORTES, **Histoire de l'armée de Condé.** Paris, Dentu, 1896. In-8, VII et 397 p. 7 fr 50.

Huon de Penanster, **Une conspiration en l'an XI et en l'an XII.** Paris, Plon, 1896. In-8, XI et 327 p. 3 fr. 50

Paul Marmottan, **Le royaume d'Étrurie** (1801-1807). Paris, Ollendorff, 1896. In-8, 378 p. 7 fr. 50.

P. Marmottan, **Bonaparte et la République de Lucques.** Paris, Champion, 1896. In-8, IX et 129 p. 3 fr.

Mémoires de la comtesse Potocka (1794-1820), p. p. Casimir Stryenski. Paris, Plon, 1897. In-8, XXXI et 424 p. 7 fr. 50.

Henri Moris, **Nice à la France.** Paris, Plon, 1896. In-8, 78 p

H. Moris, **Menton à la France.** Paris, Plon, 1896. In-8, 94 p.

Alfred Duquet, **Paris, second échec du Bourget et perte d'Avron.** Paris, Fasquelle. In-8, II et 344 p. 3 fr. 50.

L. de La Brière, **L'Ordre de Malte, le passé, le présent.** Paris, Chailley, 1897. In-8, 262 p. 3 fr. 50.

Le nouveau livre de M. Sorel est un des meilleurs qu'il ait publiés : très sérieusement et minutieusement étudié, rempli de justes aperçus et de réflexions profondes, écrit avec le plus grand talent d'exposition et de style. Comme l'indique le titre, il comprend deux parties. La première, consacrée à Bonaparte, est non seulement une étude historique, très fouillée et très claire tout ensemble, des préliminaires de Leoben et du traité de Campo-Formio, mais encore une étude psychologique, fine, pénétrante; l'auteur montre comment, en 1797, dans cette Italie qui était pour lui ce que la Gaule fut pour César, le général pacificateur complétait son éducation politique et agitait en son esprit les idées qui dominèrent sa vie et par suite notre histoire. La seconde partie, *les vues de Hoche*, se rattache à la première plus étroitement qu'on le croirait. Dans le portrait très beau et très vigoureux qu'il trace de Hoche, dans cette sorte de biographie à la fois rapide, brillante et si pleine du vainqueur de Wissembourg, M. S., à plusieurs reprises, le rapproche de Bonaparte et met en relief, de la façon la plus sagace et la plus attachante, les ressemblances et les différences qu'offrent les deux généraux : tous deux, impatients, emportés, récriminant, tous deux se formant sur de grands théâtres d'expérience, apprenant de plus en plus à gouverner les hommes, annonçant et préparant leur future domination par l'organisation du pays étranger qu'ils ont conquis, l'un entraîné vers l'Orient, l'autre poussant droit à l'Angleterre, mais le premier, plus profond dans l'ambition, plus mesuré dans la marche, plus aidé de la fortune. Ce n'est pas qu'on ne puisse faire des objections à l'éminent historien. Bonaparte concevait-il en 1797 l'idée de l'empire d'Occident? Avons-nous la preuve de l'influence qu'eurent sur lui les *Considérations* de Joseph de Maistre? Le Concordat était-il à cette époque tellement arrêté dans sa pensée? Mais M. S. a vu clair dans l'âme de ses deux héros. Hoche surtout est admirablement peint, et l'étude qui lui est consacrée renferme des pages où M. Sorel a mis tout son art, et qu'il faudrait citer d'un bout à l'autre : Bonaparte ayant déjà tous les traits de la statue et Hoche, ébauche brisée de la statue d'un jeune dieu; l'image de l'un fixée

dans le bronze et le marbre, celle de l'autre baignée de la lumière purpurine dont Virgile enveloppe l'ombre des jeunes héros fauchés dans leur matin ; Hoche demeurant dans les imaginations françaises comme celui qui « eût résolu l'énigme » [1].

On peut reprocher à M. Mühlenbeck quelques répétitions et surtout quelques longueurs. Son ouvrage eût gagné à être diminué du quart, même du tiers. Et, par exemple, Schneider, dans la première partie du volume, ne paraît pas assez sur le devant de la scène. Les documents sont cités intégralement dans le texte; ne valait-il pas mieux les résumer, mettre en relief ce qu'ils contenaient d'essentiel? On peut encore blâmer M. M. d'avoir fait un livre où les chapitres ne portent ni chiffre ni titre. On regrettera qu'il n'ait pas publié en appendice et d'ensemble un choix des articles de l'*Argos*. On le trouvera bien rigoureux envers Saint-Just — d'autant qu'il reconnaît que Saint-Just « déjoua les desseins de Lacoste et de Baudot » (p. 374), et peut-on croire, comme lui, que si Saint-Just avait été écarté de la Convention, la Terreur eût été, sinon supprimée, du moins considérablement réduite? Mais l'étude de M. M. sur Schneider est complète, et, en outre, exacte, judicieuse. Il a tout consulté — ou à peu près tout; il n'a laissé échapper presque aucun document, et il donne parfois en note des extraits de manuscrits locaux. Il a fait non seulement une biographie d'Euloge Schneider, mais l'histoire de Strasbourg à la fin de 1793, et il éclaire par des textes et l'emploi qu'il en fait certains épisodes obscurs, comme la lettre du pasteur de Gries et celle du marquis de Saint-Hilaire. La dernière partie du volume est la meilleure, parce qu'elle marche au but. Elle traite de l'action des propagandistes, des maladresses de Schneider dans sa tournée à travers les communes de la Bruche, de son arrestation et de sa mort. Le jugement de M. M. sur Schneider mérite d'être approuvé. Schneider, le *Schwob* devenu fonctionnaire français, le vicaire épiscopal marié à une protestante, le défroqué, Schneider à la face couturée, aux yeux surmontés d'épais sourcils, aux cheveux noirs qui débordaient sous le bonnet rouge, a vivement frappé l'imagination populaire. Un de ses ennemis n'écrivait-il pas dans l'*Hortus deliciarum* d'Herrade de Landsperg, à côté de l'image du loup et des mots *rapacitas est lupus*, le nom d'Euloge Schneider? Le personnage est donc resté dans la mémoire du peuple d'Alsace; il incarna la Terreur; il passa pour une sorte d'Antechrist; il fut chargé de toutes les violences et cruautés de la Révolution; on prétendit qu'il mettait les femmes en réquisition. Pourtant, il n'a que très peu guillotiné, Monet, son rival, disait plus tard : « Il faut beaucoup diminuer du sang dont on l'a couvert. » C'était un bon vivant; il fut serviable et

---

1 On n'ose pas relever des vétilles : p. 3, le Comité n'a pas confié à Bonaparte le commandement de l'armée d'Italie; p. 6, Clarke n'a pas été *élève-gentilhomme*, on doit dire soit *élève*, soit *cadet-gentilhomme*, et il fit campagne non seulement en 1792, mais en 1793.

obligeant; il eut des amis (il suffit de citer Butenschön). Mais il était vaniteux à l'excès, et M. M. écrit justement qu'il fut déçu dans ses espérances lorsqu'il vit des hommes médiocres revêtus du pouvoir. Toutefois M. M. a tort de croire que le Comité vit entre les articles de l'*Argos* et le désastre de Wissembourg une « relation de cause ». La vérité, et M. M. la dit du reste, c'est que Saint-Just et Le Bas voulurent « débarrasser l'Alsace de la bande suspecte des prêtres allemands ». Aux yeux de Saint-Just, Schneider est un *prêtre autrichien*, comme, aux yeux des Strasbourgeois, il est un *hergelaufener* (je m'étonne que M. M. n'ait pas cité ce mot). Vainement Schneider affirmait qu'il était doublement Français, ou Franc, comme issu de Franconie et comme citoyen de la nouvelle république franque. « Ne croyons pas, disait Le Bas, les charlatans cosmopolites » (M. M. aurait pu mentionner ce mot). Il périt donc, et — nous aurions voulu que M. Mühlenbeck fît encore cette remarque — l'homme qui perdit Dietrich fut exécuté comme complice de Dietrich [1] !

Les deux derniers volumes des *Mémoires* de Barras sont aussi intéressants que les premiers. Ils abondent, comme les précédents, en détails méchants et haineux sur Bonaparte, sur Joséphine — qui aurait été la maîtresse de Hoche, et qui, lorsqu'elle croit son mari assassiné, se jette avec joie et comme avec un sentiment de délivrance au cou de Barras — sur Talleyrand et Fouché « dont la fausseté et la corruption ne pourront jamais être égalées », — sur Mme de Staël offrant son amour à celui qui tuera Bonaparte. Il y a là évidemment des médisances et des mensonges. Mais l'historien ne pourra négliger ces *Mémoires*. Tout en laissant dans l'ombre, et pour cause, plusieurs points importants, Barras donne d'instructifs renseignements sur le 30 prairial et le 18 fructidor; sur les délibérations des Directeurs qui se combattaient comme des gladiateurs dans l'arène; sur la corruption des ministres, de la plupart des fonctionnaires, des agents civils qui rentraient en France avec leurs rapines, et de certains généraux; sur la carrière de Brune — tout ce qu'il dit, à l'exception de l'éloge des talents militaires du maréchal, est véridique;

---

1. P. 111, Houchard, Jourdan, Rossignol, Léchelle n'étaient pas « dirigés du fond du cabinet topographique »; — p. 32, Luckner n'est pas né à Cologne; — p. 42, Couturier était de la Moselle, et non de la Meuse; — p. 71, ce ne sont pas les révolutionnaires allemands qui décidèrent Gymnich à vendre Mayence; id. lire Eickemeyer et non *Eickmayer*; — p. 72, quoi qu'en dise l'auteur, Cotta était « de la famille des libraires de Stuttgart »; — p. 74, il est inexact que Forster « se tua de ses propres mains »; — p. 75 et 77, lire Aubert (Dubayet) et non *Aubry*; — p. 77, lire « l'empereur d'Allemagne » et non l'empereur d'*Autriche*; — p. 78, il est bizarre de dire que Merlin rendit Mayence parce qu'il « s'ennuyait », et l'on voit bien que l'auteur est amené à ce mot parce qu'il a lu dans un exemplaire de la relation du siège de 1689 cette ligne, curieuse du reste, d'un assiégé de 1793 « retenus ici depuis trois mois sans autre grand mal que l'ennui »; — 269, les sept lignes attribuées à Stamm sont de l'auteur de *Mayence* et datent de 1892, non de 1793; — p. 366, sur la façon dont Hoche échappa à la mort, voir notre *Hoche*, p. 254, note; — ajoutons que M. Mühlenbeck a trop de confiance dans les *Souvenirs* de Nodier.

— sur le ministère de Bernadotte, qui devait être « le plus fin parmi ses collègues de royauté » — et il est évident que Saint-Albin tient ici la plume (il ne manque pas de louer ce jeune secrétaire à l'esprit résolu, au jugement sûr, au caractère éprouvé, etc); — sur le coup d'État du 18 Brumaire. Quel a été le rôle de Barras dans cette dernière journée? Il assure qu'il la prévoyait, mais qu'il était distrait par la chouannerie et qu'il fut surpris par l'événement qui devait avoir lieu le 22. Mais le calme étrange qu'il a gardé, son inaction absolue, sa démission conçue en termes si plats, tout prouve qu'il était dans le secret et qu'il crut aux promesses de Bonaparte. On pourrait croire qu'après brumaire, il n'a plus rien à dire; mais il conserve des relations; il intrigue et cabale; il a des démêlés avec la police impériale ; il voit deux fois Murat en 1814; il revoit Carnot et Fouché, reçoit dans sa retraite de Chaillot le duc de Choiseul, le duc de Richelieu qui se plaint de l'amour qu'a pour lui M^me^ Bernadotte, le duc de Rivière qui consulte l'ancien Directeur au nom de Charles X. Méprisable il était, et méprisable il reste : il applaudit au retour de Moreau en 1813; il engage Murat à être anglais et à mener ses Napolitains en France pour renverser le tyran; il prétend que, bien que régicide, bien que proscripteur de fructidor, il a été souffert en France par les Bourbons parce qu'il avait refusé de signer l'acte additionnel et d'exercer aucune fonction pendant les Cent-Jours! Il oublie naturellement de dire d'où venait sa grosse fortune. Mais il avoue ses rapports avec l'envoyé vénitien Quirini, ainsi qu'avec l'agent royaliste Fauche-Borel, et il lui échappe de dire que si Bonaparte a voulu au 18 brumaire le gagner à prix d'argent, la somme est restée dans les mains de Talleyrand. Deux préfaces, animées, colorées, très attachantes, précèdent chaque volume. Le dernier est accompagné d'un copieux index qui sera très utile, et d'un appendice où l'on trouve, tel quel, avec l'inexpérience du style et les fantaisies de l'orthographe, un long fragment, entièrement rédigé de la main de Barras, sur son existence du 18 Brumaire à la Restauration (signalons en passant la lettre où Murat expose à Napoléon les griefs qu'il a contre lui). M. Georges Duruy mérite tous nos remerciements pour avoir mis à notre disposition ce témoignage, considérable en somme, de l'homme qui personnifie et incarne le Directoire [1].

Ce qu'il y a peut-être de plus intéressant dans les *Mémoires* de Rossignol, c'est la première partie, où le compagnon orfèvre raconte ses années d'apprentissage et de régiment, ses querelles, ses duels, ses prisons : les souvenirs d'un plébéien du XVIII^e^ siècle narrant les incidents de sa vie d'atelier et de garnison nous manquaient jusqu'ici. On le voit ensuite prendre part à la Révolution, sans trop savoir pourquoi et il est de toutes les journées : il assiste à la prise de la Bastille et il marche le 5 octobre sur Versailles ; — mais il ne dit rien de son rôle

1. Lire III, p. 47, Klinglin et non *Khinglin* (qui manque à la table); p. 79, Hainguerlot, et non *Hingrelot;* p. 389, Sieveking et non *Sinking*.

au 10 août et aux massacres de septembre. Il part pour la Vendée, comme capitaine de gendarmerie, et soudain le voilà général en chef, proclamé par Prieur le fils aîné du Comité de salut public. Mais rendons lui cette justice qu'il est très surpris de sa nomination, qu'il se reconnaît incapable de commander une armée, et qu'il donne sur la guerre de Vendée plusieurs détails que les historiens doivent connaître et contrôler. Déporté par Bonaparte, il mourut à Anjouan. L'éditeur des *Mémoires*, M. Barrucand, apprécie Rossignol dans sa préface avec compétence; il connaît le sujet ainsi que les alentours du sujet, et il marque justement que Rossignol représente la force d'action, la volonté vivace qui crée les événements. Il a cherché et trouvé des documents curieux sur son héros. Il a mis au bas des pages qui traitent de la guerre de Vendée des notes inédites de Choudieu. Mais il a tort de regarder Rossignol comme un homme de Plutarque : Rossignol est un ouvrier parisien, batailleur, ignorant, entêté, se jetant dans les bagarres, marchant au premier rang, fier, quand la chance lui vient, et se targuant de son importance, mais, parce qu'il est naïf et qu'il a une grosse franchise, reconnaissant volontiers, sitôt qu'il est dans l'embarras, qu'il manque de moyens et d'instruction [1].

Après avoir retracé il y a quelques années, la mission de Sémonville à Constantinople et les relations de la France révolutionnaire avec les Deux-Siciles, M. Grosjean étudie aujourd'hui les rapports du Directoire avec la Russie d'après les archives des affaires étrangères. Il raconte longuement, non sans détails piquants, les négociations que Caillard entame à Berlin, par l'entremise d'Haugwitz, d'abord avec Kolytchef, puis avec Panine, et il montre fort bien comment les membres du Directoire eurent tort de croire à un accord immédiat, comment Caillard se bornait plus sagement à demander la levée des prohibitions commerciales, « premier anneau de la chaîne ». M. Grosjean est impartial et il s'efforce de rendre justice à Paul Ier qu'on juge d'ordinaire avec tant de sévérité : il prouve que le tsar, en rompant avec le Directoire, eut toute sorte de « sujets d'inquiétude et de mécontentement », « voyait partout lésés directement et gravement les intérêts russes ».

Sans être excellent, le livre de M Bittard des Portes peut passer désormais pour le meilleur ouvrage sur le sujet, et il remplace pour le commun des lecteurs deux ouvrages devenus rares, d'Ecquevilly, qui avait d'ailleurs ses mérites, et Muret, qui n'a fait que reproduire Ecquevilly. C'est que l'auteur de cette *Histoire de l'armée de Condé* a puisé non seulement dans Ecquevilly et Muret, mais dans Bouillé, Romain, Neuilly, Thiboult du Puisact, — qu'il nomme une véritable mine de

---

1. Lire p. 17 Mardyck et non *Mardic*; p. 117 Estienne, et non *Etienne* (ce « pas grand'chose » a joué un certain rôle non seulement à Paris, mais en Belgique); p. 140 Talot et non *Tallot*; p. 170 Vietinghoff et non *Witentok* (!); p. 235, par deux fois, Hentz et non *Kunt* (!!).

renseignements (p. 191) et auquel il emprunte sa description du camp de Steinstadt — Puymaigre, La Boutetière et quelques autres mémoires récemment publiés. Il a pareillement consulté les archives de la guerre et le dossier Surval des Archives nationales. Mais, en somme, c'est des documents imprimés qu'il a tiré le plus grand profit. Aussi regrettons-nous qu'il n'apporte pas plus de détails ignorés, d'anecdotes neuves. Il interrompt souvent par de longs extraits sa narration qui devient traînante. Il n'est pas toujours aussi clair, aussi animé, aussi vivant qu'on le voudrait. Il a commis quelques erreurs [1]. Pourtant, bien que M. B. des P. eût pu fouiller davantage, faire plus de recherches encore, donner plus de soin à la forme, son livre témoigne d'un consciencieux labeur. Les divisions sont nettes, et les vingt-quatre chapitres qui composent l'ouvrage se suivent logiquement. Si le récit de Rülzheim et des combats autour de Landau est un peu confus, le récit de Berstheim et de Kamlach se lit aisément. Le rapport secret d'un agent républicain sur le corps de Condé (p. 355) et la note sur le 1er régiment étranger seront les bienvenus. Cette *Histoire*, si imparfaite qu'elle soit, mérite donc d'être consultée, — d'autant que l'auteur se pique d'impartialité et juge très bien que les émigrés aimaient la France, tout en l'aimant à leur manière.

M. Huon de Penanster a vécu dans l'intimité de personnes qui furent mêlées à la conspiration de l'an IX. Mais il ne s'est pas contenté de recourir à la tradition orale; il a puisé dans le manuscrit de Fauriel publié par M. Lalanne, dans des documents de famille et surtout dans les dossiers de la police secrète. Selon lui, la conspiration de Georges Cadoudal, Pichegru et Moreau, a été dirigée par la police; Bonaparte voulait perdre Moreau et grouper autour de son rival, pour les atteindre du même coup, tous ceux dont il désirait se défaire; les rôles furent complètement intervertis, et les véritables conspirateurs n'étaient pas

---

1. P. 12 Bonaparte servait alors au régiment de Grenoble (où Romain le connut), et non au régiment de La Fère; — *id.* Romain était capitaine au régiment de Grenoble, et non « à la direction de la Corse »; — p. 22 ce n'est pas Dumouriez qui, en avril 1792, marche sur les Pays-Bas; — p. 28 il fallait dire que le Hohenlohe en question est Hohenlohe-Kirchberg; — p. 40 et 51 l'auteur parle deux fois de la prise de Mayence et de Francfort, une fois suffisait, et il aurait dû dire que Condé envoya Romain, Nexon, Prévost et Denis à Mayence; — p. 51 les Français ne prirent pas Hanau; — p. 76 Custine voulait alors, non débloquer Mayence, mais livrer simplement un dernier et glorieux combat avant de quitter l'armée du Rhin; p. 83 (et 67) Kléber ne commandait pas à Mayence; — p. 110 le général en chef de l'armée française se nommait Carlenc et non *Carlène* (!); — p. 133 Pichegru n'a jamais offert ses services à Coblenz, et il était sergent au régiment de Metz, et non au régiment d'Auxonne. — Les noms propres sont trop souvent estropiés : p. 7, 8, 19, *Schenbornlust* et *Schnenbernlust* (pour Scheenbornlust); — p. 11 *Saint-Maurice* (pour Saint-Mauris); — p. 18 *Bruchstal* (pour Bruchsal); — p. 20 *Nahre* (Nahe); — p. 28 *Roussie* (Roussy); — p. 29 *Stutz* (Yutz); — p. 30 *Rethel* ?; — p. 32 *Duquet* (Chuquet); — p. 33 *Giraucourt* (Gizaucourt); — p. 34 *Sey* (Sy); — p. 47 *Brissac* (Brisach), etc., etc.; la liste serait trop longue.

ceux qui s'assirent sur le banc des prévenus. Il faudra tenir compte de ce livre, car l'auteur est exact dans les points principaux de son récit. Mais s'il publie de curieux détails sur les arrestations, notamment en Bretagne et en Normandie, s'il reproduit d'intéressants rapports de Moncey sur le procès et l'embarquement de Moreau, s'il nous renseigne sur le sort de la plupart des gens qui furent mis alors en arrestation, il n'appuie pas toujours ses assertions en un sujet si délicat sur des preuves solides et manifestes. Il commet de menues erreurs qui nous mettent en défiance [1]; il a un parti pris et, par exemple, il avance (p. 217) que Pichegru n'a jamais trahi, que les historiens ont accepté sans contrôle des documents falsifiés et glissés dans les fourgons de Klinglin ! Il est, croyons-nous, trop formel, trop affirmatif, et nous devons en rester au jugement de Lanfrey qui déclare que la conspiration fut *en grande partie* — mais non entièrement — provoquée par la police.

M. Marmottan a fait l'histoire du royaume d'Étrurie, qui subsista six ans et quatre mois, d'août 1801 à décembre 1807, c'est-à-dire du règne de Louis Ier (mort le 27 mai 1803) et de la régence de sa veuve Marie-Louise. Il retrace l'épuisement du royaume forcé d'entretenir et de solder les troupes qui gardent le littoral ; il montre également les fautes commises, le luxe de la cour et sa bigotterie, la mauvaise gestion des finances, les dépenses inutiles, l'influence du parti antifrançais qui occupe les charges et les emplois. Aussi le royaume ne devait-il pas durer. Le style de M. Marmottan est parfois embarrassé [2], et le récit, coupé par de longs documents, ne se lit pas toujours facilement. Mais dans ses conclusions (p. 247-249), l'auteur explique bien, avec justesse et impartialité, les causes du règne éphémère des Bourbons d'Étrurie. S'il a fait son profit des ouvrages de Zobi et de Covoni, il a étudié sur place; il est allé à Florence et à Livourne; il a consulté les documents de nos archives que les écrivains italiens n'ont pas connus; il reproduit soit dans le texte, soit dans les pièces justificatives, la correspondance du premier secrétaire Lefebvre, du général Clarke, de Siméon, de François de Beauharnais, d'Aubusson La Feuillade — qui toutefois « accentue un tableau bien peu flatteur » (p. 203), — les lettres de Louis Ier au premier Consul, les rapports de Tassoni, chargé d'affaires de la République cisalpine. Quelques-unes de ces pièces ne se trouvent ni dans la *Correspondance* de Napoléon ni dans les *Mémoires* du prince Eugène.

---

1. P. 7, la famille des Arena n'était pas *depuis des siècles* ennemie de celle des Bonaparte; — p. 20 Desmarest a été volontaire au 1er bataillon de la Charente ; — p. 21 Chépy n'est pas un égorgeur de septembre; — p. 155 est-il vrai de dire que l'armée, lorsqu'elle envoie des adresses de félicitations au premier consul, était restée jusqu'alors étrangère à la politique ? ; — p. 236 Hémart n'était pas conventionnel, ni régicide; — p. 282 Lajolais n'était pas Suisse (Lajolais, général français, né à Wissembourg !) ; — lire p. 175 Drake et non *Dracke*; p. 317 Juliien et non *Julien*.

2. On critiquera pareillement des phrases comme (p. 27) « Le Directoire, adoptant la farouche fierté de la Convention », et (p. 67, à propos du tempérament de la reine) « elle était susceptible d'ardeurs ».

Le second volume de M. Marmottan fait le même honneur à son zèle d'investigation historique. Composé d'après les archives de Lucques, il nous renseigne sur la république lucquoise proclamée par Serurier en 1799 et installée par Saliceti qui remet aux habitants, en 1801, une constitution nouvelle. Cette république eut bientôt une sorte de dictateur, Belluomini, que les rapports de Clarke, consultés par M. M. aux archives des affaires étrangères, dépeignent comme un homme ambitieux, cupide et régnant à Lucques par la peur. Mais M. M. a lu, et il reproduit, outre les lettres de Clarke, les dépêches du résident Derville qui finit par demander l'intervention de la France afin d' « enchaîner la fureur des partis ». Le style est encore un peu lourd ; la composition manque par instants de fermeté ; l'on ne voit pas assez, dans le cours du récit, les effets du « caractère passionné » des Lucquois, et l'on voudrait un tableau plus vivant des intrigues du Grand Conseil, un portrait plus fouillé de ce Belluomini, si habile, si populaire, et qui, selon Clarke, n'a ni talents ni vertu. Toutefois M. Marmottan est le premier Français qui aborde le sujet, et il a tiré bon parti des papiers, manuscrits et imprimés, que lui ont fournis les archives italiennes [1].

Les *Mémoires* de la comtesse Potocka étaient dignes de l'impression. Anne Tyszkiewicz est polonaise : elle décrit avec un sentiment d'horreur le massacre de Praga ; elle assiste avec exaltation à la distribution des drapeaux aux trois légions Polonaises ; elle raconte avec une profonde émotion les adieux que lui fit Joseph Poniatowski ; elle aime la Pologne d'autant plus que la Pologne est opprimée et a droit à l'affection de ses enfants ; mais son patriotisme ne l'aveugle pas : elle loue son grand-oncle, le dernier roi, Stanislas-Auguste, mais ajoute que « la nature si prodigue envers l'homme privé avait refusé au monarque ce qui seul fait régner, la force et la volonté » ; elle reconnaît les qualités de ses compatriotes, mais ne se dissimule pas leur forfanterie et leur vanité. Après la Pologne, la France est son pays de prédilection. Elle voudrait renaître Française. Mais elle ne sépare pas la France de Napoléon. Bien que l'empereur n'ait pas rendu l'indépendance à la Pologne, bien qu'il n'ait pas mis Poniatowski sur le trône, elle l'admire, elle lui voue un culte passionné, elle éprouve, lorsqu'elle le voit pour la première fois, une sorte de stupeur comme à l'aspect d'un prodige, et il lui semble avoir une auréole. Elle est femme : elle narre d'une façon charmante comment elle veut un soir que son mari l'aime en plein air, au clair de lune ; elle ne cache pas qu'elle fut éprise de Charles de Flahaut, cet homme séduisant, ce héros de roman et preux chevalier, et, si elle n'a pas succombé, c'est que Charles s'attache alors et sacrifie sa liberté à

1. Il ne fallait pas dire (p. 5) que les lignes de Wissembourg étaient *formidables*, ni que Houchard et Vandamme ont *jeté les Anglais à la mer*, et il fallait dire (p. 10) qu' « un sieur Permon » était le frère de la duchesse d'Abrantès, dire aussi (p. 30) comment Lucchesini, l'ambassadeur de Prusse, tenait à Lucques et quels étaient ses rapports avec César Lucchesini.

une mystérieuse Française qui lui était depuis longtemps dévouée [1]. Elle aime les arts : elle avait appris à les aimer dans la galerie de Willanow ; elle visite à Paris l'atelier de David, de Girodet, de Gérard, ainsi que le petit musée particulier du galant Denon et, à propos des portraits de Gérard, elle dit qu'« un peintre habile doit faire en sorte que ses portraits soient des tableaux ». Elle a une grande culture littéraire : l'*Iliade* fut dès son enfance son livre de chevet; une citation de la *Nouvelle Héloïse* dans le *Génie du christianisme* lui fit lire le roman de Rousseau ; elle dévora *Corinne* dans l'exemplaire de Napoléon. Le français dont elle se sert est vif, hardi, personnel. Les personnages qu'elle nous présente sont vivants : sa tante, Mme de Cracovie, veuve du célèbre Branicki et châtelaine du superbe Bialystok — les anecdotes qu'elle tenait de son père Poniatowski sur Charles XII sont curieuses — ; les émigrés Bassompierre, hobereaux prétentieux ; la princesse Borghèse aux formes admirables « trop souvent admirées » et son insignifiant mari ; Murat qui n'a de beau que son panache et qui fait à la comtesse une cour inutile ; Narbonne, qui doit être son mentor et qui vient, tout fardé et « vieux Céladon », la surprendre au bain !; Davout qui raffole de Polonaises et vit à Savigny, dans un « abandon un peu soldatesque » ; la sévère maréchale Davout « qui ne perd jamais de vue le maréchalat, Junon d'Homère, femme forte qui ne devait rire qu'au dernier jour » ; le bon Maret, homme de tact et de jugement; Bignon qui cache de grands talents sous une enveloppe bourgeoise et vulgaire, le prince de Ligne qui porte si gaiement sa pauvreté; Mme de Souza qui soigne ses phrases et s'occupe excessivement d'elle-même; Mme Walewska, jolie comme un Greuze et qui joint à sa beauté l'attitude et la situation commode d'une jeune veuve; le tsar Alexandre, serré dans son uniforme et si raide qu'il a plutôt l'air d'un officier que d'un souverain ; le grand-duc Constantin à la fois sauvage et pusillanime ; Mme Zajonchek « moitié ministre, moitié Ninon, moins la publicité » ; le généreux Adam Czartoryski ; le grotesque évêque de Pradt; Marie-Louise au visage de bois et aux gros yeux de porcelaine. M. Casimir Stryenski, l'éditeur de ces *Mémoires*, s'est très bien acquitté de sa tâche. Son introduction offre une analyse spirituelle et fine de l'ouvrage. Il a du reste connu la comtesse et il la représente telle qu'elle fut dans sa fière et enthousiaste jeunesse, comme dans sa vieillesse résignée et doucement mélancolique. Les notes, sobres, instructives, témoignent d'une grande connaissance des choses de Pologne et de l'histoire du premier Empire [2].

---

1. Cf p. 269; mais l'éditeur pouvait nous dire que cette Française était la reine Hortense qui eut de Flahaut un fils, le fameux Morny, né le 21 octobre 1811.

2. On a écrit p. 94 et ailleurs le nom de Kalkreuth *Kalkreyter* ; — pourquoi imprimer F... et non en toutes lettres Flahaut, puisque l'auteur dit que sa mère était Mme de Souza? ; — p. 221 lire, au lieu de *Layen*, de la Leyen; — p. 218, le mot attribué à Morellet est de Maury.

M. Henri Moris, le scrupuleux historien, l'éditeur du *Journal* de Suffren et l'auteur des *Guerres dans les Alpes* sous Louis XV et la Révolution, reproduit dans son volume *Nice à la France* les documents officiels relatifs à la « réunion » de Nice en 1793. Ces pièces sont tirées des archives municipales de la ville, des collections du département des Alpes-Maritimes et des archives nationales. Le 15 octobre 1792, les corps administratifs provisoires de Nice et du comté demandent l'annexion ; ils chargent Blanqui et Veillon de porter leur vœu à Paris, et le 4 novembre, Blanqui déclare en pleine Convention que le peuple de Nice a dit à ses délégués avec une douce menace : « Revenez Français ou ne revenez jamais plus. » La Convention répond que le vœu qui lui est soumis émane des administrations provisoires, et non du peuple. Blanqui mande cette réponse à ses commettants ; les assemblées primaires s'assemblent ; toutes les communes (sauf quatre qui désirent l'érection du comté en République sous le protectorat de la France) votent la réunion, et leurs délégués, constitués à Nice en Convention des colons marseillais — pour rappeler que Nice est une colonie marseillaise — renvoient Blanqui et Veillon à Paris. Le 31 janvier 1793, la Convention nationale décrète que le comté de Nice fait partie intégrante de la République. A ces documents M. Moris a joint des extraits des procès-verbaux du club de Nice : on y remarquera l'enthousiasme irréfléchi des clubistes pour Anselme et de curieux détails sur la fête du 7 octobre 1792 — la déesse de la liberté entre au club et le président l'embrasse au nom de la société — sur les sentiments des Niçois, ou, comme on disait alors, des Nissards [1], sur l'allégresse que leur inspirait la réunion « si chère et si désirée ».

Ce qu'il a fait pour Nice, M. Moris l'a fait pour Menton dans un autre volume qui, comme le précédent, mérite bon accueil. En 1792, Menton, ainsi que Roquebrune, dépendait de la principauté de Monaco. Mais, à l'exemple des « Nissards », les Monégasques se réunirent en assemblées primaires. Ils nommèrent douze députés chargés de constituer un gouvernement provisoire. Ces députés formèrent la Convention de Monaco, et dans la première séance, qui eut lieu le 19 janvier 1793, résolurent de demander la réunion de la principauté à la République française. L'un d'eux, l'homme de loi Fornari, rédigea une adresse qui fut portée au général Brunet et transmise à la Convention nationale. Le 14 février 1793, la principauté était réunie. Elle fut rendue par les traités de Vienne à ses anciens maîtres. Mais, en 1848, les communes de Menton et de Roquebrune se soulevèrent. Elles étaient en 1860 provisoirement administrées par le gouvernement sarde — qui différait l'annexion définitive dans l'espoir d'un arrangement amiable avec le prince de Monaco, — lorsqu'elles demandèrent de nouveau leur réunion à la

1. On sait que le mot *Niçard* signifie aujourd'hui un vieux Niçois irréductible et irrédentiste.

France [1]. M. Moris a publié tous les documents officiels relatifs à ces deux annexions. Mais il n'a pas omis de donner dans les *Annexes* les pièces qui concernent la révolution de 1848 : arrêté qui déclare Menton et Roquebrune villes libres sous le protectorat sarde; lettre à Lamartine et réponse de notre ministre des affaires étrangères; vote en faveur de la réunion au royaume de Sardaigne (568 *oui* et pas de *non*); lettre de Cavour à Nigra où l'on trouvera des renseignements sur la situation exceptionnelle des deux localités.

Le volume de M. Duquet ressemble à ses volumes précédents. Même abus de citations; le livre est non seulement « bourré de faits » (p. 1), mais surchargé de textes, et parfois de témoignages insignifiants ou inutiles : pourquoi reproduire les déclamations des clubs, les mensonges de la presse et autres « insanités »? Même patriotisme ardent et peut-être inopportun dans une œuvre d'histoire sérieuse : M. D. traite Bismarck de bête féroce et de monstre. Même inexorable sévérité envers le généralat français et même oubli des difficultés insurmontables qui l'entouraient. A la vérité, M. D. croit cette rigueur de jugement salutaire, et, à plusieurs reprises, il voudrait que ses avis soient entendus et annonce que « les néfastes bureaux préparent des désastres », que nos politiciens gaspillent l'or de la France et se livrent à un « abominable pillage », que notre pays aura « une cruelle surprise ». Mais comme toujours, M. D. est très exact et l'on ne peut travailler avec plus de zèle, plus d'attention et de patience. Il raconte avec les plus grands détails le second échec du Bourget, ce « combat pour rire », et il a retrouvé le fameux mur blanc qui arrêta Lavoignet et que nos canons auraient pu jeter par terre. Il retrace pareillement avec une précision minutieuse la perte du plateau d'Avron, que Trochu aurait dû conserver. Tel quel, avec ses défauts et ses qualités, le volume est, comme l'œuvre entière, et selon l'expression même de M. Duquet, « aussi intéressant à lire qu'instructif à méditer ».

Le livre de M. de La Brière sur l'ordre de Malte n'est pas un livre; à vrai dire, ce n'est qu'une suite de notes. L'auteur expose le passé de l'Ordre et son présent; il décrit ses vestiges qui subsistent en nombre à Paris (armes; commanderies de Saint-Jean-de-Latran, du Temple et de Saint-Antoine; papiers des archives nationales; tombeaux du musée de Cluny; tableaux et statues); il raconte le règne du grand-maître Ronan, et, — après avoir, sous le titre d'éphémérides révolutionnaires, et sous forme d'annales, résumé les rapports de l'Ordre avec la Révolution — la capitulation signée par Hompesch, les faits et gestes de la légion maltaise en Égypte; il analyse le pamphlet de Carasi : *L'Ordre de Malte dévoilé*, loue l'historien Vertot, distingue les faux ordres de Malte (l'ordre protestant d'Angleterre, l'ordre de Russie, l'ordre des chevaliers protestants d'Allemagne ou *Johanniterorden*) et les ordres frères (Tem-

1. Menton : 910 électeurs inscrits, 695 votants, 659 *oui*, 54 *non*; Roquebrune : 210 électeurs inscrits, 194 votants, 194 *oui*.

pliers, Teutoniques, Porte-Glaive, ordres espagnols de Calatrava, d'Alcantara, de Saint-Jacques, ordre portugais d'Aviz). Tout cela est bref, rapide, un peu décousu, parfois sommaire. Quelques erreurs se sont glissées dans le récit de la capitulation emprunté uniquement à la *Correspondance* de Napoléon et à la relation de Doublet[1]. Si les lettres curieuses de La Ferté, commandeur de Thévalles, nous font voir en lui un chrétien exemplaire, il ne faut pas croire que tous ses confrères lui ressemblaient, et Napoléon a dit que les baillis et commandeurs employaient les revenus de l'Ordre à tenir leurs maisons avec luxe et à enrichir leurs familles Mais ce livre qui se lit avec agrément nous apprend bien des choses : que l'Ordre existe, qu'il possède, qu'il agit (voir p. 30-34 la liste des principaux membres français et p. 255-262 l'énumération des œuvres actuelles), qu'il a eu son heure d'expansion coloniale, qu'il pratiquait au XVIII^e^ siècle une singulière tolérance.

A. CHUQUET.

BULLETIN

— M. J.-B. CHABOT a entrepris, dans les *Notices et Extraits des manuscrits*, d'après les mss. de Paris et de Rome, la publication du texte syriaque (avec traduction française) du recueil connu sous le nom de *Synodicon orientale*, comprenant les actes et les décisions de treize conciles assemblés par le catholicos Isaac (410) et par divers patriarches nestoriens dont le dernier est Henanjésus (694). Ce recueil renferme de précieux renseignements sur l'histoire religieuse et civile de la Perse pendant cette période.

— M. G. BRONISCH a publié à part, sous le titre de *Kaschubische Dialectstudien, erstes Heft* (Leipzig, Harrassowitz, 1896), l'étude précise et détaillée qu'il a faite du dialecte kaschoub et qui a déjà paru dans l'*Archiv für slavische Philologie* (XVIII). Il annonce, pour un prochain fascicule, la publication de textes du même dialecte. — A. M.

— Dans une brochure de 66 pages parue à Breslau sous le titre *Die Sprache der zweiten Columne der dreisprachigen Inschriften und das Altaische*, M. H. WINKLER discute le rapprochement qu'on a établi entre la langue du second système des inscriptions achéménides et les langues ouralo-altaïques; il refuse absolument de reconnaître à cette langue le caractère ouralo-altaïque et indique en terminant quelques traits de ressemblance avec les langues du Caucase. — A. M.

— M. Fr. BLASS a publié l'an dernier, à la librairie Vandenhoeck et Ruprecht de

---

1. P. 122 pourquoi appeler le contre-amiral Bianquet du Chayla *général de marine?* — P. 130 lire l'avocat Scembri et non le *docteur Schembri*, Bonnano et non *Bonanni*, Amati et non *Amat*. — P. 152-155 il ne faut pas croire que les chevaliers qui suivirent Bonaparte formèrent un corps particulier ; d'Andigné et Mongenet rentrèrent dans l'artillerie comme Picot de Moras dans le génie; du Roure fut agent dans la province de Gizeh; Du Quesnoy, dans celle de Menouf; Beauregard, dans celle de Qelyoub; Pina, dans celle de Mansourah ; Chanaleilles, dans celle de Damiette, etc., etc. — Dans cette liste lire, au lieu de *Sartans*, Durand-Sartoux.

Gœttingen, une très complète et savante grammaire de la langue du Nouveau Testament (*Grammatik des Neutestamentlichen Griechisch*, xij-329 pp., 5 mk. 40). Par suite de circonstances accidentelles, l'article de fond que la *Revue* devait y consacrer n'a pu venir en son temps, et ce remarquable ouvrage, accueilli suivant ses mérites en France ainsi qu'à l'étranger, n'a plus besoin désormais de sa publicité; mais elle doit tenir à honneur de ne pas laisser croire qu'il ait pu lui échapper. L'auteur, comme bien on pense, a fait œuvre de philologue, et non pas de linguiste.. C'était son droit; et, lorsque la philologie à elle seule, par la collation scrupuleuse, non seulement de tous les textes, mais des principales variantes manuscrites du Nouveau Testament, atteint une telle solidité de critique et une telle sûreté de conclusions, la séparation absolue de la philologie et de la linguistique apparaît comme une des conditions presque nécessaires de la division du travail scientifique. On ne regrettera donc même pas de ne pas rencontrer dans les pages de M. Blass ce souffle des hauteurs qui anime et vivifie parfois celles de Winer-Schmiedel. Tels qu'ils sont, les deux ouvrages se complètent et se contrôlent l'un l'autre, au grand profit des théologiens et des hellénistes. — V. H.

— M. C. R. Unger, professeur à l'Université de Christiania, compte un demi-siècle d'activité dans le domaine de l'histoire politique et linguistique de la Scandinavie. A l'occasion de la nouvelle année de son 80e anniversaire, ses collègues et amis, presque tous ses anciens élèves, lui ont dédié un volume de *Sproglig-Historiske Studier* (Kristiania, Aschehoug, 1896) dû à leur collaboration. Ces *Études* sont au nombre de onze, savoir : A. B. Larsen, la relation des dialectes nordiques avec les langues circonvoisines; S. Bugge, les composés vieux-nordiques dont le second terme est le mot *naut-r* (compagnon); O. Rygh, noms de fjords en nordique; H. I. Huitfeldt-Kaas, sur quelques faux diplômes; A. Taranger, sur une coutume ou règle de jurisprudence foncière nordique; G. A. Giessing, sur l'écrivain Saemund le Sage; M. Nygaard, le style savant dans la prose norroise; A. Torp, contributions à l'étymologie germanique et spécialement nordique; E Hertzberg, sur un recueil de lois du XIIIe siècle; H. Falk, l'insertion de *j* intensif et péjoratif dans les mots nordiques; G. Storm, un règlement de gilde à Trondhjem (avec planche). — V. H.

— Il vient de paraître à la librairie Freytag de Leipzig une édition des *Tusculanes* (I, II et V) par M. Em. Gschwind, professeur au gymnase de Prague. C'est le second volume (le premier est un Tite-Live, XXVIe livre par Stitz) d'une nouvelle collection de classiques grecs et romains avec notes en allemand. On y prodigue tout ce qui peut aider l'élève : analyses, manchettes, lexique. Dix gravures communes reproduisent les bustes des principaux philosophes ou poètes anciens. Les notes du bas des pages sont tout à fait élémentaires; elles rappellent assez exactement les éditions pitoyables qui infestaient nos collèges il y a une trentaine d'années; voilà que « la pédagogie » en dote nos voisins : grand bien leur fasse, mais quel singulier retour des choses d'ici bas! — E. T.

— Le tome VII (1896) des *Harvard Studies* contient (p. 65-84) un article de M. Clément L. Smith sur le Voyage de Cicéron en exil. Les dates d'arrivée ou de départ en chaque ville sont discutées avec soin et rapprochées de nos textes que l'auteur, comme le font aussi nécessairement la plupart des éditeurs, propose de corriger en de nombreux passages. — E. T.

— « On n'a, dit M. Brun-Durand (*Inventaire des biens mobiliers et immobiliers d'un jurisconsulte de Valence*, 1348. Paris, Leroux, gr. in-8° de 36 p.), guère publié jusqu'à présent que des inventaires d'églises ou de grands personnages, et ce ne sont pas toujours les inventaires les plus riches et les plus abondants qui sont les plus

précieux; par cela même qu'ils se rapportent aux classes les plus apparentes et conséquemment les plus connues de la société, ils ne font le plus souvent que fortifier des données acquises, confirmer ce que l'on savait déjà, tandis que les inventaires de bourgeois, particulièrement ceux d'une date ancienne, ont l'incontestable mérite de nous faire pénétrer dans l'intérieur de gens appartenant à une classe non moins intéressante et singulièrement moins connue que les classes aristocratiques. » Le document édité et savamment annoté par M. B.-D. justifie cette appréciation. Les détails curieux y abondent. Mentionnons ce qui regarde la valeur du florin et l'exagération des calculs de Leber, la traduction des mots *cutellos*, *scutellos*, *scindipendium* (les deux premiers mots signifieraient de petits couteaux, et le troisième qui ne se trouve nulle autre part, un instrument tranchant, comme les ciseaux, que l'on portait suspendu à la ceinture), l'indication de termes qui n'ont pas été cités par Du Cange (*mornae*, viroles; *barbaria*, nom d'une fourrure; *coquipendium*, marmite en fonte de fer; *palpre*, peuplier). Citons aussi des renseignements bibliographiques sur des ouvrages imprimés ou manuscrits : les traités inédits du jurisconsulte lorrain Jacques de Révigny, le *Speculum judiciale* de Guillaume Durand (si célèbre au moyen âge qu'on nomma son auteur *speculator*, et si oublié aujourd'hui que Camus et Dupin n'en disent mot), etc. Une table alphabétique renferme tout ce que la brochure contient de noms de personnes, de noms de lieux, de titres d'ouvrages et de mots de la basse latinité. — T. de L.

— Le *Théâtre choisi de Pierre Corneille* que publie M. Félix Hémon (Paris, Delagrave, 1897, In-8°, x et 766 p.), condense en un volume les quatre volumes qu'il a publiés à la même librairie il y a dix ans. Il renferme le quatuor consacré des pièces classiques et trois autres pièces, *Pompée*, *Rodogune* et *Nicomède*. Les introductions ont été ramenées à la proportion de courtes notices, et les notes, réduites à l'essentiel. Un *Index* de la langue de Corneille contient les expressions cornéliennes des sept pièces : travail méritoire qui abrège et simplifie sur beaucoup de points les lexiques de Marty-Laveaux et de Godefroy, et qui, sur nombre d'autres, les précise et les complète. — A. C.

— La même librairie édite un volume de *Scènes choisies* de Molière (in-8, xxx et 474 p.), publiés avec une introduction, un appendice, des notices, des analyses et des notes par M. Albert Cahen. Le volume, destiné aux enfants des classes de cinquième et de quatrième, à des écoliers de douze à quatorze ans, remplira son but, et les notes, toutes au bas de la page, éclaircissant chaque difficulté, offrant par instants des rapprochements instructifs, seront utiles au public que l'éditeur a en vue. — C. H.

— M. Alfred Leroux, archiviste du département de la Haute-Vienne, vient de publier un *Choix de documents* relatifs à ce département, de 1791 à 1839 (Limoges, 1896. In-8°, vi et 376 p.). On trouve dans ce volume des rapports administratifs adressés au conseil général en 1791, des documents sur la réorganisation du culte catholique (prestation du serment de fidélité en 1801, installation de la première pierre du Séminaire diocésain en 1321), des documenis sur la réorganisation de l'enseignement public (distribution des prix de l'École centrale en 1802, ouverture du lycée de Limoges en 1804, installation de l'Académie en 1810, rapport sur l'état de l'instruction primaire en 1838-1839), des documents sur la cour impériale, sur les loges maçonniques, sur l'agriculture, l'industrie, le commerce. La plupart des pièces contenues dans le volume ne sont pas inédites; elles ont paru, en leur temps, sous forme de brochures imprimées; mais elles sont très rares, et M. Leroux a bien fait de les réunir et de les reproduire. Deux tables, l'une, des noms d'hommes et de lieux, l'autre, des matières, seront fort utiles aux historiens. — A. C.

— Le général Carlenc qui fut élevé en dix jours du grade de chef d'escadron à celui de divisionnaire et qui commanda en chef à titre provisoire l'armée du Rhin du 2 au 22 octobre 1793, était tombé dans un oubli si profond que les historiens le nommaient Carleng ou Carlin — et à l'instant, l'auteur d'un gros travail sur l'armée du Condé le nomme Carlène — et tous, copiant Gouvion-Saint-Cyr, avaient donné sur ce brave homme des détails erronés. Dans son *Wissembourg*, M. A. Chuquet rétablit la vérité. M. Etienne Charavay consacre aujourd'hui, d'après les archives historiques et administratives du ministère de la guerre, une notice très détaillée à l'éphémère commandant de l'armée du Rhin (*Le général Carlenc*. In-8° de 36 p. Extrait du « Bulletin historique et philologique »). Chef d'escadron de dragons, Carlenc était à Benfeld lorsqu'il fut recommandé par un officier aux représentants qui l'appelèrent à Wissembourg : le 20 septembre, il était général de brigade ; le 1er octobre, général de division; le 2 octobre, général en chef; le 13 octobre, il lâchait les lignes de Wissembourg ; le 27, il était destitué et arrêté; mis en liberté le 22 décembre, envoyé à l'armée du Nord, destitué de nouveau 9 mars 1794) sans doute sur l'avis de Saint-Just et de Le Bas qui se rappelaient Wissembourg, il se retira dans le département de l'Hérault, à Saint-Pons, où il mourut à quatre-vingt-cinq ans. P. 14 et p. 27 il faut lire Surbourg au lieu de *Sarrebourg* qui est évidemment trop loin de Wissembourg, et d'ailleurs Carlenc écrit (p 27) que l'armée battue est entre Soultz et Surbourg. — A. C.

— M. l'avocat général Jean Cruppi a prononcé, le 16 octobre 1896, en l'audience de rentrée de la Cour de cassation, un important discours qu'il vient de publier (Paris, Marchal et Bellard) sur ce sujet : *Napoléon et le Jury*. On y trouve une étude historique très intéressante sur les vains efforts que fit Napoléon pendant quinze ans, auprès des magistrats de ses cours souveraines, pour faire disparaître l'institution du jury de notre code de justice criminelle. C'est un travail très curieux et très documenté. — R. Rs.

— L'ouvrage de M. Hjalmar Hahl, *Les tendances morales dans l'œuvre de Giacomo Leopardi* (in-4 de IV-209 p. Helsingfors, 1896), est d'un débutant et d'un étranger ; mais il est d'un débutant qui, dès maintenant, fait honneur à ses maîtres par la conscience dont il témoigne dans l'investigation des faits, et qui s'honore lui-même par l'élévation de ses idées et la générosité de ses sentiments. On n'y trouvera rien de bien nouveau ; mais le beau sujet choisi par l'auteur n'est pas de ceux où il est facile d'être neuf. L'idée générale en est juste : M. Hahl estime que la douleur n'a pas plus desséché qu'abattu l'âme de Leopardi ; toutefois, il atténue trop par endroits l'amertume de son scepticisme. Qu'il prenne garde surtout, dans ses travaux ultérieurs, à l'obscurité métaphysique du style! Mais il promet dès maintenant un italianisant distingué. — Charles Dejob.

— Dans la première partie d'un travail intitulé les *Corps auxiliaires créés pendant la guerre 1870-1871* (Paris, Dubois, 1897. In-8°, 36 p.), M. A. Martinien donne des renseignements qu'on chercherait en vain ailleurs : 1° les noms des chefs des régiments de la garde nationale mobile ; 2° les dates de la formation et du licenciement de ces régiments; 3° la liste des bataillons de la garde mobile qui ne furent pas enrégimentés et les noms de leurs commandants ; 4° la liste des batteries d'artillerie des départements et les noms de leurs capitaines-commandants ; 5° les emplacements de ces régiments, bataillons, batteries, etc., au 1er mars 1871 ; 6° l'emplacement des bataillons et batteries de la garde mobile qui défendaient Paris au 15 janvier 1871 ; 7° les noms des officiers supérieurs tués ou blessés. M. Martinien aurait dû dédoubler cette dernière liste, énumérer d'abord les tués, puis les blessés

et il fera bien de prier son imprimeur de veiller sérieusement à la correction de ses épreuves pour ne pas être obligé à trop d'*errata*. Mais les informations qu'il publie et qu'il a sûrement recueillies avec une peine infinie, seront les bienvenues, et nous attendons la seconde partie qui sera sans doute consacrée aux mobilisés. — A. C.

— L'étude de M. G. Salles (*Les origines des premiers consulats de la nation française à l'étranger*, d'après des documents inédits extraits principalement de la Bibliothèque impériale de Vienne, des Archives des Bouches-du-Rhône et de la Bibliothèque nationale à Paris. Paris, Leroux 1896, in-8°, 63 p.), n'est pas une monographie au sens exact : l'auteur n'a pas recueilli systématiquement les renseignements sur les plus anciens consulats français. Son intention semble avoir été seulement d'attirer l'attention sur une institution mal étudiée jusqu'ici et d'en montrer l'importance. Il a ramassé, soit dans les documents imprimés, soit dans les archives, et il publie un choix de faits de nature à donner une idée de l'ancienneté des consulats (les mentions des plus anciens « *consuls des Français* » ou « *consuls de la nation française* », sont du XIV^e^ siècle), du système de nomination, du cérémonial d'installation, des droits lucratifs attachés à la fonction, des attributions, de la vénalité des charges de consul. Il y joint des notices sur les consuls d'Alexandrie (les plus importants et les mieux connus) et quelques indications sommaires sur ceux de Syrie, de Barbarie, des pays méditerranéens et des pays du Nord. Il ne faut pas prendre à la lettre l'expression « histoire des origines et des développements de la belle institution des consulats » employée par l'auteur. Son travail est une esquisse d'ensemble, d'ailleurs instructive. Les faits sont choisis avec discernement et exposés clairement. Il manque une notice critique sur la nature des documents inédits employés par l'auteur, omission inexplicable de la part d'un érudit de profession. — Ch. Seignobos.

— M. Marc de Vissac publie chez Champion une étude sur *Amable Faucon, poète limagnien*. Mais Amable Faucon, qui est-ce ? — Presque rien. Un brave artisan qui, comme tant d'autres en l'ancienne France, amusa un instant sa ville natale par ses vers facétieux. Auvergnat de Riom, il écrivit en auvergnat. Il naquit en 1724 et mourut on ne sait quand, au commencement de ce siècle, après avoir été successivement chapelier, clerc de procureur, agent-voyer, journaliste, et constamment besogneux. Ses chansons malicieuses et ses bons contes egayèrent ses amis et ses voisins, mais sans parvenir à se répandre hors de Riom, pas plus d'ailleurs que son œuvre maîtresse en quatre mille vers, la *Henriade* mise en vers burlesques et auvergnats. Au dire de son biographe lui-même, on ne parviendrait guère à lui découvrir d'autres qualités que sa grosse bonne humeur. C'est assurément trop peu pour que l'histoire littéraire se décide à tourner le moindre regard vers lui, mais c'est mille fois plus qu'il n'en faut pour que les félibres songent à lui élever un buste, et, en tout cas, l'étude que vient de lui consacrer M. Marc de Vissac sera bien accueillie par tous ceux qui s'intéressent aux menus détails de la vie provinciale d'autrefois. — Raoul Rosières.

— Le livre que vient de publier M. Léon Walras, *Études d'économie sociale* (*Théorie de la répartition de la richesse sociale*, Lausanne, F. Rouge et Paris, F. Pichon 1896, VIII-464 p. in-8°) mérite assurément l'attention des sociologues et des économistes. Il témoigne de l'effort sérieux, suivi et patient d'un homme qui travaille depuis de longues années à élucider des problèmes qui préoccupent tous les esprits. L'auteur n'a rien d'un sectaire et il conçoit son socialisme comme une doctrine très large, à la manière des premiers socialistes français qui ne le restreignaient pas à une pure théorie économique, mais en faisaient une philosophie particulière de l'homme, de ses rapports avec ses semblables et avec les choses. Il faut louer M. Walras de sa

tendance à chercher ce qu'il y a de meilleur chez ses devanciers et à vouloir concilier des doctrines souvent divergentes ou adverses. Son livre est d'ailleurs, avant tout, un livre d'économie sociale, comme son titre l'indique; ce sont les problèmes économiques qui le préoccupent et qu'il s'efforce de trancher, armé d'une érudition abondante. On peut regretter que son œuvre soit d'un abord difficile : elle consiste en une série d'études mal reliées entre elles, et dont le fil est difficile à suivre. Le style manque parfois de sobriété et de netteté. Enfin, je déplore chez l'auteur un certain penchant à l'abstraction qui se traduit par sa sympathie pour une sorte d'algèbre sociale dont il se fait le propagateur. Je sais bien qu'il ne l'emploie que pour l'étude des phénomènes purement économiques. Il n'importe : il est très dangereux en matière sociologique d'oublier qu'il s'agit d'êtres et de choses, ou de ne pas s'en souvenir continuellement. Rousseau, d'une part, dans sa singulière algèbre du *Contrat social*, les manchestériens par ailleurs, témoignent de l'inconvénient qu'il y a à s'écarter de la réalité tangible. Et l'on est doublement inquiet en voyant M. Walras proclamer la science sociale « une science abstraite et déductive autant et plus que la mécanique des forces matérielles ». — A. Lr.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 février 1897.

M Héron de Villefosse, président, donne lecture d'une lettre du R. P. Delattre, datée de Carthage, 16 février. Le P. Delattre rappelle que, dans la séance du 4 mai 1894, il a fait présenter à l'Académie plusieurs photographies reproduisant de grands marbres découverts à Carthage, sur la colline de Saint-Louis. Le plus complet était un haut-relief de la Victoire, dont le buste et la tête avaient pu être reconstitués à l'aide d'une soixantaine de fragments. Deux des photographies représentaient la partie supérieure de deux autres grandes figures ailées, portant une corne d'abondance. L'une était intacte depuis la ceinture, et l'autre depuis le cou seulement. Cette dernière vient d'être complètement reconstituée à l'aide de plusieurs centaines de fragments. Le P. Delattre en adresse une photographie à l'Académie — M. de Villefosse insiste sur l'importance des services rendus à l'archéologie par le P. Delattre.

L'Académie décide qu'il y a lieu de procéder au remplacement de M. de Mas-Latrie, membre libre, décédé depuis plus d'un mois. — Les titres des candidats seront discutés le 19 février prochain.

M. Giry est nommé membre de la Commission des diplômes, en remplacement de M. de Rozière, décédé.

M. Dieulafoy communique un mémoire sur l'architecture militaire au XIII^e^ siècle. Il choisit comme exemple le Château-Gaillard, construit aux Andelys par Richard Cœur-de-Lion, à la fin du XII^e^ siècle, et il montre les différences profondes qui distinguent cet ouvrage des forteresses antérieures. M. Dieulafoy, au lieu d'attribuer, comme ses devanciers, cette révolution à la lecture de Végèce, établit qu'elle est due à des influences orientales.

M Schlumberger présente les photographies de trois rouleaux dits *Exultet*, qui lui ont été communiqués par M. Bertaux, membre de l'École française de Rome. Ce sont d'abord celles de deux *Exultet* de l'antique collégiale de Saint-Nicolas-de-Bari. Un surtout de ces deux rouleaux est précieux par de superbes miniatures byzantines, dont l'une représente deux « basileis » du XI^e^ siècle. Ce sont ensuite les photographies d'un magnifique *Exultet*, complètement inédit, appartenant à la cathédrale de Salerne. Ce dernier rouleau est enrichi de très belles peintures. M. Bertaux le croit du milieu du XIII^e^ siècle environ.

L'Académie déclare accepter le legs qui lui a été récemment fait, par M. Auguste Prost, d'un titre de rente de 1.200 francs, destiné à fonder un prix annuel qui sera décerné à l'auteur français du meilleur travail sur Metz et les pays voisins.

M. Clermont-Ganneau lit une note où il cherche à établir que la tradition qui fixe près de Jérusalem l'emplacement du tombeau de Rachel, a son origine dans une confusion avec le tombeau du roi Archelaüs.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon DOREZ.

(*La suite au prochain numéro*)

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 1er mars — 1897

FINOT, Les lapidaires indiens. — HAIGH, La tragédie grecque. — Tacite, Histoires, I. p. DAVIES. — Horace, Epodes, I, p. GOW. — Plaute, Pseudolus, p. AUDEN. — HIS, Les domaines de l'empire romain. — WILLMANNS, Grammaire allemande, I, 2e éd. — Corneille, Don Sanche d'Aragon p. HÉMON. — D'EICHTHAL, Tocqueville et la démocratie libérale. — NOLHAC et PÉRATÉ, Le Musée national de Versailles. — *Bulletin*. — Académie des inscriptions.

Louis FINOT. **Les Lapidaires indiens** *(Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes. Sciences philologiques et historiques. Cent-onzième fascicule)*. Paris, Émile Bouillon, 1896. — LII-4-280 p. in-8.

Dans un récent article de la *Revue* (28 déc. 1896), M. de Mély a parfaitement montré l'importance de la publication de M. Finot et la place qui lui revient dans l'ensemble de la littérature des Lapidaires. Mais il n'a rien dit de l'intérêt spécial qu'elle présente pour les études sanscrites, ni des qualités philologiques qui la recommandent à l'attention des indianistes. La notice qui suit ne fera donc pas double emploi.

La *ratnaparīkā*s, ou connaissance des pierres précieuses, est une discipline vieille dans l'Inde. La littérature est pleine d'allusions aux qualités vraies ou supposées des pierreries et au négoce dont elles étaient l'objet. L'art de les distinguer et de les apprécier n'était pas le propre du commerçant : d'après le *Kāmasūtra,* qui est un livre ancien, il était un des compléments de l'éducation de l'homme du monde, et des textes épigraphiques montrent qu'il faisait partie de celle des rois. En réunissant ces témoignages, M. F. établit en outre que cet art ne s'acquérait pas seulement empiriquement, mais que, de bonne heure, il avait été réduit en doctrine : que, dès le VIe siècle et probablement bien auparavant, il y a eu un *ratnaçāstra*. Des textes mêmes de cette ancienne discipline, si l'on excepte ce qui en a passé dans des ouvrages de médecine et un fragment incorporé dans la *Brhatsamhitā* de Varâhamihira, rien pourtant, ou presque rien n'était accessible jusqu'ici autrement qu'en manuscrit [1], et c'est un premier mérite de M. F. de les avoir mis en si

1. Le premier des textes de M. Finot avait bien été imprimé deux fois tant bien que mal à Calcutta, dans le *Garudapurāna*, auquel ce texte a été incorporé. Mais il y était méconnaissable, et c'est un aussi grand mérite à M. Finot de l'y avoir déniché que d'en avoir donné une édition vraïment critique d'après les manuscrits. De même les textes 3 et 6, bien que déjà imprimés auparavant, sont ici *édités* pour la première fois.

grand nombre à notre disposition. C'en est un autre de les avoir si bien choisis. Un coup d'œil sur sa note de la page XIV [1] fait voir qu'il lui eût été relativement facile de grossir son volume. On doit lui savoir gré d'avoir été plus soucieux de la qualité que de la quantité de la marchandise et de nous avoir donné un choix qui, pour être bien fait, demandait beaucoup de tact et une connaissance très étendue de la matière.

A l'exception des chapitres de la *Brhatsamhitā*, qui ne pouvaient manquer ici, les textes ainsi réunis sont, non pas des extraits, des coupures ou chapitres détachés d'ouvrages [2], mais des traités indépendants ou qui ont été considérés comme tels dans l'Inde, même quand ils se trouvent incorporés à de plus grandes compilations. Ce sont : 1° la *Ratnapaīrkṣā* de Buddhabhatta et — 2° les chapitres 80-83 de la *Brhatsamhitā* de Varāhamihira. Ces deux textes dérivent d'une source commune, probablement l'ancien *Ratnaçāstra* aujourd'hui perdu, qu'ils abrègent et dont ils sont les représentants les plus anciens. Les chapitres de Varāhamihira, qui n'en représentent qu'une partie, sont du VIe siècle. Le traité de Buddhabhatta ou Buddhabhata ne doit être guère moins ancien, à en juger par la variété des mètres qu'il emploie pour ses 250 stances et qui, dans les traités techniques postérieurs, sont remplacés par l'uniforme çloka. — 3° L'*Agastimata*, « la doctrine d'Agasti », un remaniement plus développé et plus jeune du même çāstra, fait sur des données en parties différentes et dans le sud de l'Inde [3]. L'attribution de la science des pierres précieuses à Agasti ou Agastya, de même que la relation de ce personnage avec la région du sud, est surtout pourānique. — 4° La *Navaratnaparīkṣā*, un abrégé de la même doctrine traditionnelle, en 126 ou en 183 çlokas. L'une des deux recensions connues le donne comme une portion du *Smṛtisāroddhāra* d'un certain Nārāyana pandita ; mais différents passages paraissent indiquer comme auteur un roi Soma, qu'on est bien tenté d'identifier avec le Cālukya Someçvara Bhūlokamalla, l'auteur du *Mānasollāsa*, qui régnait dans la première moitié du XIIe siècle [4]. — 5° L'*Agastiyā Ratnaparīkṣā*, un autre com-

1. Cette note est elle-même le résultat d'un choix : rien n'eût été plus aisé à M. Finot, pour peu qu'il y eût tenu, que de l'amplifier par la mention de coupures et de chapitres détachés. Je cite au hasard : Berlin, 2239 ; Tanjore, 193b (tous deux du *Skandapurāna*) ; Oxford, 86b (du *Purānasarvasva* de Halāyudha, XVe siècle).

2. Des extraits de cette sorte, empruntés à des ouvrages publiés, par exemple le 245e chapitre de l'*Agnipurāna*, ont été utilisés dans les notes et dans l'introduction. Cf. p. XIX.

3. En 344 et, avec l'appendice, 414 çlokas.

4. Ce n'est là, comme le dit M. Finot, « qu'une hypothèse » ; mais elle est séduisante, car la signature de ces clokas est exactement celle qui revient sans cesse dans le *Mānasollāsa*. Le présent traité, avec ses 126 çlokas dans une recension, 183 dans l'autre, n'est pas le chapitre du *Mānasollāsa* relatif aux pierres précieuses qui se trouve dans le n° 590 de Berlin et n'en contient que 53. Mais il pourrait se trouver ailleurs dans l'ouvrage ou, du moins, les vers ainsi signés pourraient s'y trouver. La compilation composée par le roi ou en son nom paraît avoir joui d'une grande fa-

pendium de la même doctrine, en 100 clokas, qui, ainsi que l'indique déjà le titre, dépend de l'*Agastimata* pour l'ensemble, mais est original dans le détail. — Les trois opuscules suivants sont moins importants, et ils n'ont été reproduits par M. F. que pour se conformer aux manuscrits, qui les donnent d'ordinaire à la suite des textes principaux ; — 6° un *Ratnasamgraha* en 22 çlokas ; — 7° une *Laghuratnaparīksā* en 20 clokas ; — 8° un *Manimāhātmya* en 58 çlokas. Ces traités, les cinq premiers surtout, permettront de se faire une idée approximative de ce qu'était l'ancien *Ratnaçāstra* aujourd'hui perdu, non quant à la forme, car il était probablement rédigé en prose et en style de sûtra, mais quant à la doctrine. « Ce çāstra mis à part », nous dit M. F., et on peut s'en fier à lui, « je ne pense pas qu'aucun des textes qui ont joui d'une véritable autorité dans l'Inde manque au présent recueil. »

Les textes ont été édités par M. Finot avec le plus grand soin, à l'aide de tout ce qu'il a pu réunir de manuscrits, en mettant à contribution les dépôts de Paris, de Londres, de Florence. de Bombay, de Pouna, de Madras et de Calcutta. Les variantes, très nombreuses et parfois assez considérables pour constituer des recensions différentes, ont été intégralement reproduites. Chaque texte est accompagné d'une excellente traduction. Dans l'introduction (LII pages), toute l'archéologie du sujet est présentée avec une rare compétence; les textes, d'abord examinés chacun à part, sont comparés entre eux et classés selon leurs affinités et leurs divergences; les particularités du langage technique sont étudiées et précisées; enfin la doctrine est exposée dans son ensemble et impartialement appréciée. M. F. ne la surfait pas; mais il ne la ravale pas non plus. Il fait observer fort justement que les auteurs de ces traités étaient non des professionnels, mais des lettrés qui se chargeaient de mettre en beau langage la tradition du métier. Cette tradition elle-même reposait sans doute sur l'expérience; mais en même temps elle y échappait sans cesse par le merveilleux et jusque dans ses affirmations en apparence les plus positives. Elle affirmait, par exemple, que le diamant parfait surnage dans l'eau : les joailliers savaient bien que cela n'était pas vrai de ceux qui leur passaient par les mains; mais c'était là un vieux *dictum* qui pouvait être vrai du diamant idéal. Il en est de même des catégories qu'elle établit pour les pierres, des origines, des vertus, des couleurs qu'elle leur prête. Plusieurs des manipulations qu'elle prescrit sont d'une complication fantastique; mais nos vieux livres de métier sont pleins de recettes semblables, où il n'y a d'efficace qu'une minime fraction, et notre pharmacopée même ne s'en est débarrassée que récemment. Si l'on tient

---

veur, et il n'est pas probable que cette signature bien connue ait été usurpée par un autre, même par un homonyme. M. Finot s'est donné tant de peine pour éclaircir toutes les questions relatives à ses textes, qu'il a pour ainsi dire autorisé par avance le reproche de n'en avoir pas pris un peu davantage pour élucider aussi celle-ci. Une date, ne fût-ce que celle d'une limite supérieure, est chose si désirable pour ces documents qui flottent à la dérive.

compte des dispositions de l'esprit indien, de sa manie d'énumérer et de diviser, de compléter ce qu'il sait par ce qu'il suppose ou imagine, on pourra même trouver que cette doctrine est relativement assez sobre. En somme, nous n'étions guère plus avancés en Occident avant l'avènement de la chimie et de la cristallographie.

Il ne me reste plus qu'une observation à ajouter : l'auteur du premier traité, Buddhabatta, était bouddhiste et probablement un religieux Or, dans un écrit canonique, le *Sāmaññphalasutta*, il est parlé de la profession d'expert en pierres fines comme d'un genre de vie blâmable. M. F. voit là une contradiction entre la loi et les mœurs, et il en conclut en outre que la profession était envisagée différemment par les bouddhistes et par les brâhmanes. Je crois qu'il y a là un peu d'exagération. Dans les choses séculières, les bouddhistes ne paraissent pas avoir différé des brâhmanes ni du commun des Hindous. Sans doute la profession était regardée comme indigne d'un *samana*, qui était censé ne rien posséder. Mais, en cela, il ne différait pas d'un religieux de n'importe quelle secte. Quant au laïc, les écritures bouddhiques font la place trop belle aux marchands de toute sorte, pour qu'on les soupçonne de vouloir lui interdire une branche de négoce qui pouvait fort bien être à la fois profitable et honnête. La profession doit être mise plutôt à côté de toute une série d'autres, dont il est parlé tantôt en bien, tantôt et plus souvent en mal, parce qu'elles sont tout particulièrement propices à la fraude et au charlatanisme. Et alors ce n'est plus à une opinion bouddhiste que nous avons affaire, mais à une opinion hindoue. Encore aujourd'hui, l'orfèvre, comme classe, n'est pas côté haut. Dans le passé, le médecin paraît assez souvent voué au mépris. Et il n'est pas jusqu'à ce membre, de tous le plus indispensable, d'une communauté hindoue, l'astrologue, à qui la littérature ne décerne à la fois un brevet d'honneur et un brevet d'indignité. Et encore faut-il distinguer entre l'expertise en pierres fines comme gagne-pain et la connaissance du *ratnaçāstra*. Celle ci fut même de bonne heure nécessaire au culte devenu somptueux. Chez les bouddhistes encore plus que chez les brâhmanes, on offrait des *ratnas* d'espèce et en nombre définis suivant les occasions, on en ornait les temples et les images. Aussi, du côté des brâhmanes, est-ce surtout dans les *Purāṇas* traitant du culte qu'on trouve des chapitres relatifs à la *ratnaparīkṣā*. De même que la géométrie avait trouvé place dans leurs *sūtras*, parce qu'elle était indispensable pour la construction de l'autel, d'autres branches du *çilpaçāstra*, l'architecture, la sculpture, la peinture, la parfumerie furent introduites dans leur littérature religieuse. Et il n'en fut pas autrement chez les bouddhistes : toute une série de manuels de ce genre, qui avaient cours sous le grand nom de Nāgārjuna, ont été ainsi recueillis dans le *Tanjour*. Buddhabhatta a donc pu composer son traité en parfait repos de conscience : il faisait œuvre pie.

Le volume de M. Finot se termine par un double index : celui des mots sanscrits, qui donne l'aperçu de la langue de ces textes, et un index

analytique, qui permet de trouver aisément les matières dont il est traité dans l'ouvrage.

A. Barth.

The tragic drama of the Greeks, by A. E. Haigh, with illustrations. Oxford, at the Clarendon press, MDCCCXCVI. VIII-499 p.

L'auteur de ce livre était déjà très honorablement connu des hellénistes par un ouvrage relatif au théâtre antique (*The attic Theatre*, Oxford, 1889). Il y avait exposé, avec une érudition solide et sobre, avec une méthode simple, dégagée, toujours claire, tout ce qui se rapporte à l'organisation du théâtre et à la forme des représentations dramatiques à Athènes. Cet ouvrage appelait un supplément. L'auteur se devait à lui-même d'étudier dans le même esprit et avec la même méthode les poètes et leurs œuvres. C'est ce que les lecteurs de son premier livre attendaient de lui, et ce volume sur la tragédie leur donne satisfaction.

Dans un exposé qui n'est ni trop long, ni trop court, M. Haigh embrasse toute l'évolution de la tragédie grecque, depuis ses origines jusqu'au temps où nous la perdons de vue, sous l'Empire, vers le cinquième siècle de notre ère. C'est, d'ailleurs, la période classique, comme cela est naturel, qui attire surtout son attention. Sur les dix chapitres dont se compose le volume, un seul, le plus court, traite de l'histoire primitive. Les trois suivants se rapportent à Eschyle, à Sophocle et à Euripide. Dans le cinquième, sont étudiés les caractères généraux de la tragédie grecque; une section seulement de ce chapitre (six pages) traite du drame satyrique. Enfin, le dernier chapitre expose largement, mais en traits précis, le déclin du genre tragique en Grèce.

Ce plan révèle immédiatement l'intention générale de l'auteur : il ne s'est pas proposé d'ajouter des recherches personnelles à celles de ses prédécesseurs; il a voulu simplement faire œuvre de vulgarisation, mais de vulgarisation savante. Un tel dessein implique qu'on a étudié à fond le sujet dans toutes ses parties, qu'on est au courant de toutes les discussions spéciales, qu'on a lu et jugé tout ce qui a été écrit d'essentiel sur la tragédie grecque par les philologues anciens et modernes, et, par dessus le marché, qu'on sait se dégager des minuties, se former une opinion à soi sur toutes les choses importantes, enfin, ce qui est plus difficile encore, la mettre en lumière sans dissimuler ce qu'elle peut contenir d'incertitude. Tout le livre atteste que M. Haigh était sérieusement préparé à cette tâche et qu'il possède la plupart des qualités qu'elle exige.

D'une manière générale, l'auteur est très bien informé de tout ce qui touche à son sujet; et il sait, comme cela est nécessaire dans un ouvrage de ce genre, rester maître de son érudition, dire seulement ce qu'il veut, sans se jeter dans les digressions et les controverses, condenser et au

besoin numéroter ses arguments lorsqu'il discute, exposer tout l'essentiel de manière à se faire lire agréablement et à être compris sans difficulté. Il en résulte que tout son livre donne une impression de solidité, de loyauté scientifique et de clarté. Le défaut principal qu'on peut lui reprocher provient de ces qualités mêmes. Dans son désir d'être clair, il lui arrive trop souvent de simplifier les choses à l'excès. Cela est très frappant dès le début, dans son chapitre sur les origines. Il raconte l'histoire du dithyrambe comme si nous la connaissions parfaitement; il sait au juste ce qu'il était en Attique à l'origine, ce qu'Arion en a fait et comment ses innovations se sont introduites, il voit naître et grandir la tragédie, comme s'il avait assisté à ses débuts. On est ravi, lorsqu'on se laisse aller à la première impression, de voir si clair dans des choses si obscures. Mais après réflexion, et lorsqu'on songe que ce livre s'adresse à ceux qui étudient, on se demande si, ainsi initiés, ils se rendront bien compte de l'état réel de ces questions et des incertitudes qui les enveloppent. De même, un peu plus loin, dans le chapitre sur Eschyle (p. 96), M. Haigh parle incidemment de la trilogie et de la tétralogie, dont il n'a encore rien dit, et il en attribue l'invention à l'auteur de l'*Orestie* sans la moindre hésitation. Une note au bas de la page avertit seule le lecteur que cela n'est prouvé par aucun témoignage; mais, ajoute l'auteur, « ce système a tant d'affinité avec le génie d'Eschyle et il est si peu en harmonie avec ce que nous savons du drame avant lui, qu'on peut le lui attribuer avec une presque entière certitude (with a fair amount of certainty) ». Et voilà tout. Comment ceux qui lisent cela, s'ils ne sont déjà par eux-mêmes au courant de la question, pourront-ils se douter des difficultés qu'elle soulève, des conjectures qu'elle a suscitées, et comment apprécieront-ils l'opinion même de l'auteur, puisqu'elle leur est simplement présentée comme une chose qu'il faut croire?

Ce défaut me paraît encore aggravé par un autre qui y tient de près, l'insuffisance des références bibliographiques. Sans doute, c'est un mal que de charger un livre qui veut être lu de notes et de renvois, dont l'accumulation a quelque chose d'effrayant. Mais encore faut-il mettre les lecteurs studieux à même de pousser plus loin leurs recherches et de contrôler, s'il y a lieu, les opinions de l'auteur. M. Haigh nomme rarement les philologues contemporains. On est vraiment surpris qu'il ait pu écrire un gros volume sur la tragédie sans mentionner ni l'une ni l'autre des deux éditions de l'ouvrage de Wilamowitz sur l'*Héraclès* d'Euripide, sinon dans une simple note (p 299), à propos des innovations introduites par le poète dans la légende d'Hercule. Les étudiants anglais ne se feront d'après cela aucune idée de tout ce qu'il y a, dans cet ouvrage, d'informations variées, de vues personnelles, et de ce qu'il apporte en somme à la connaissance générale du drame hellénique. Je choisis cet exemple parce qu'il est frappant : on en pourrait donner beaucoup d'autres. En France particulièrement, nous avons le droit d'être surpris de ce que M. Weil n'est nommé, lui aussi, qu'une seule fois, à propos

de ses observations sur le caractère d'Admète (p. 286, note 2), alors que chacune des sept tragédies d'Euripide qu'il a éditées a été le sujet d'une notice instructive et substantielle [1].

Beaucoup de remarques de détail qu'il y aurait lieu de faire rentrent plus ou moins dans ces observations générales. Contentons-nous donc d'en présenter ici un très petit nombre, surtout à titre d'exemples. P. 130: M. Haigh ne croit pas au rôle politique de Sophocle après le désastre de Sicile; quelque opinion qu'on adopte, il aurait fallu citer Foucart, *Rev. de Phil.*, t. XVII, p. 1 (*le Poète Sophocle et l'oligarchie des Quatre cents*). P. 180 : l'auteur indique l'incertitude de la chronologie des pièces de Sophocle, avec raison ; mais il ne renvoie à aucun des ouvrages où la question a été étudiée. P. 185 : le passage d'*Antigone* (v. 905-928), que M. H., après beaucoup d'autres, critique très justement, a été étudié de près par M. Weil (*Rev. des Ét. gr.*, VII, p. 261), qui l'a certainement amélioré; aucune mention de ce travail. P. 288 : selon l'auteur, le silence d'Alceste lorsqu'elle revient du tombeau ne peut pas être imputé à ce qu'Euripide ne disposait que de deux acteurs, car la tragédie était en possession de trois acteurs depuis les dernières années de la vie d'Eschyle; M. H. oublie qu'*Alceste* tenait la place d'un drame satyrique, et que, selon des savants tels que Bernhardy (*Gr. Lit.*, II, 2, p. 148), le drame satyrique n'avait que deux acteurs; opinion que je crois inexacte pour ma part, mais qui méritait d'être indiquée et au besoin discutée. P. 382 : à propos de la symétrie *approximative* dans le dialogue tragique, M. H. cite la grande scène des *Sept*, entre Étéocle, le messager et le chœur, en faisant remarquer que sur les sept couples de discours échangés entre les deux acteurs, il n'y en a que deux qui offrent une correspondance exacte ; mais, ni dans le texte ni en note, il n'est fait la moindre mention de l'opinion émise par Ritschl (*Opusc.*, I, 300) et acceptée par beaucoup de critiques, selon laquelle la correspondance des parties serait aujourd'hui détruite par des lacunes ou des interpolations.

Ces omissions, et beaucoup d'autres du même genre, proviennent d'un parti pris. M. H. n'a pas voulu charger son livre de discussions ni de renvois. Je crains qu'en procédant ainsi, il ne se soit exposé dans un assez grand nombre de cas, à donner une idée inexacte des choses dont il parle. Et peut-être est-on d'autant plus en droit de s'en plaindre qu'à certains moments, sans qu'on sache pourquoi, ce parti pris se relâche en faveur d'ouvrages ou de théories qui réellement n'en valaient pas la peine. C'est ainsi que M. H. a cru devoir exposer et discuter assez au long, à plusieurs reprises, les paradoxes que le Dr Verrall a mis récemment au jour dans son livre intitulé *Euripides the rationalist*.

---

1. Il faut ajouter que la forme même des indications bibliographiques est peu satisfaisante. M. Haigh cite trop souvent de simples titres, sans lieu ni date. P. 257, note 1, je lis : Fraccaroli, *De Euripidis scribendi artificio*. Est-ce suffisant ?

On en sera certainement étonné en France, où de telles idées n'auraient pas paru mériter un si sérieux examen.

Je ne veux pas multiplier ces remarques à propos d'un ouvrage qui me paraît d'ailleurs très digne d'estime. Mieux vaut indiquer quantité d'excellentes pages, où le sens critique de l'auteur se montre tout à fait à son avantage : par exemple, l'appréciation du problème moral du *Prométhée* (p. 112), celle du rôle de Cassandre dans *Agamemnon* (p. 117), les remarques sur l'emploi que Sophocle a su faire du troisième acteur (p. 139) et sur le double rôle du chœur dans les tragédies de ce poète (p. 153), sur son ironie (p. 174), les jugements sur Euripide qui ont presque tous quelque chose de personnel, enfin le dernier chapitre (*later history of Greek tragedy*), le plus neuf peut-être de tout l'ouvrage où sont réunis et présentés avec ordre un certain nombre de faits qui étaient encore dispersés et difficiles par conséquent à embrasser d'un coup d'œil. M. H. possède à un haut degré l'art de classer et de résumer ; il sait aussi raisonner et conclure. Les quelques pages où il étudie les prologues d'Euripide (p. 250 et suiv.) sont un modèle en ce genre. Les diverses explications qui ont été données de cette singulière invention du grand poète sont passées en revue, exposées en quelques mots, jugées et discutées avec beaucoup de sens et d'élégance. Cela ne veut pas dire toutefois que, même là, on ne puisse reprocher à l'auteur d'avoir trop simplifié. Pour lui, l'usage du prologue chez Euripide provient d'un besoin de clarté qui caractérise le poète. Je serais porté à croire qu'en réalité les raisons en sont plus complexes, et qu'à celle-là on en pourrait ajouter plusieurs autres non moins valables, selon les cas, par exemple le désir de bien marquer dès le début la part de l'intervention divine (prologue d'*Hippolyte*), celui d'étendre, pour ainsi dire, l'horizon de la pièce en la rattachant à d'autres faits mythologiques, etc. Il faut prendre garde qu'en matière de littérature les solutions les plus simples sont rarement les plus vraies.

En résumé, l'ouvrage de M. Haigh est un bon livre, qui marque bien l'état actuel de nos connaissances sur la tragédie grecque. On aurait pu souhaiter qu'il laissât mieux voir les incertitudes, qu'il invitât davantage à penser, et aussi que le sentiment littéraire y eût quelque chose de plus vif et de plus personnel. Mais, tel qu'il est, on ne peut que le recommander aux personnes qui désirent être bien informées des résultats de la science, sans se soucier beaucoup de ses doutes, de ses recherches et de ses tentatives.

Maurice CROISET.

Tacitus. Histories, book I edited with Introduction, notes and index by G. A. Davies. M. A. fellow of Trinity College. Cambridge. University Press, 1896, in-12; XXIII-188 p.

Q. Horati Flacci Carmina, liber Epodon with Introduction and notes by James Gow. Litt. D. formerly fellow of Trinity College, Master of Nottingham high School. Cambridge, University Press, 1896. in-12. XL-410 p.

The Pseudolus of Plautus, edited with introduction and notes by H. W. Auden, M. A. assistant master at fettes college, late scholar of Christ's College and Bell University scholar. Cambridge, University Press. 1896, in-12, XXVIII-126 p.

Trois volumes des Pitt Press Series de Cambridge qui ont des qualités, et aussi, comme il fallait s'y attendre, des faiblesses différentes.

1° Le moins bon serait, à mon avis, celui qui vient de paraître en dernier lieu, le *Tacite*. L'éditeur n'est pas très bien au courant, à ce qu'il semble, et, sauf une certaine netteté de forme, je ne vois pas bien par quoi le livre se recommande.

Le texte est, sauf un très petit nombre de changements, celui de la quatrième édition de Halm; les notes sont empruntées à l'édition de Heräus [1]. Une introduction claire et courte contient un résumé de la vie de l'auteur, de ses sources [2], l'indication des ou plutôt du manuscrit sur lequel s'appuie notre recension; l'exposé des événements précédents; enfin, une table chronologique.

J'ai noté dans le commentaire quelques bonnes remarques sur le style et la grammaire de Tacite [3]; mais aussi des lacunes assez graves par lesquelles, à mon sens, pèche ce petit livre [4].

2° Depuis 1895, M. Gow a édité successivement les livres des *Odes* d'Horace; il vient de publier les *Épodes* et l'on a réuni le tout en un beau volume qui plaira, je crois, au lecteur, en même temps qu'il lui rendra des services fort appréciables.

Je ne puis pas entrer dans le détail, relever telle lacune ou contester telle explication. A prendre le volume dans son ensemble, en nous plaçant autant que possible au point de vue de nos voisins, nous sommes forcément amenés à comparer cette édition à une autre de même format qui a paru à Londres, il y a quelque dix ans, celle de M. Page [5].

Les notes critiques, semées avec grande sobriété au bas des pages, donnent un avantage évident au livre de M. Gow, et ici encore les notes du commentaire me paraissent avoir plus de corps, tout en étant rédigées sous une forme plus resserrée. Inutile d'ajouter que l'éditeur a pro-

---

1. Pourquoi pas un mot de l'édition de Wolf dont le premier fascicule est de 1886? Je ne puis sur ce point ni m'expliquer ni excuser le silence de M. D.

2. Il eût été indispensable, selon moi, de citer à cette place le travail de M. Fabia.

3. Par exemple, p. 54, sur l'emploi hardi des ablatifs absolus.

4. Avec tous les sommaires, tableaux et résumés donnés ici, il est plaisant que l'année que Tacite indique lui-même comme son point de départ (*Initium mihi*, etc.), n'est nulle part nettement indiquée.

5. Chez Macmillan 1883. Notons que dans cette série d'éditions fort estimées chez nos voisins, les *Épodes* avaient été omises, je ne sais pourquoi.

fité des idées et des vues par lesquelles, surtout depuis Kiessling, a été renouvelée l'interprétation d'Horace.

3° Parmi les éditions latines qui devraient être d'usage courant dans nos collèges et dans nos universités, celles de Plaute ne viendraient-elles pas très près du premier rang? Pouvons-nous ignorer ou méconnaître combien elles nous manquent en France? Les Allemands ont les fascicules si commodes de Gœtz et Schöll de la *Bibliotheca Teubneriana,* les excellents livres de Lorenz et de Brix; dans ces dernières années, il a paru en Angleterre un *Amphitryon* de M. Palmer, un *Rudens* de M. Sonnenschein; voici un *Pseudolus* : que mettrions-nous en regard? est-ce là une des conséquences de la décadence de nos études scolaires? Les lecteurs manquent-ils ou les éditeurs?

M. Auden s'est beaucoup servi de l'édition de Lorenz sans avoir aucune intention de rivaliser avec elle. Il donne une édition d'élève, destinée aux écoles anglaises. Des notes au-dessous du texte indiquent la nature du mètre [1]. Les notes du commentaire sont, en général, suffisantes [2]. Pour l'établissement du texte, M. Auden est conservateur jusqu'à l'excès [3] et, à ce qu'il semble, sans aucune chance d'être suivi ou approuvé.

Reconnaissons cependant, malgré les petites taches relevées ci dessous, que le livre fait très bonne impression.

Émile Thomas.

Rud. His. **Die Domænen der rœmischen Kaiserzeit.** Leipzig, Veit, 1896. In-8°, 117 pp. 3 mark 20.

Du jour où il y eut à Rome un empereur, il y eut une, bientôt plusieurs caisses impériales; et, parmi les revenus destinés à les alimenter, les biens-fonds tenaient une place importante. C'est cette partie des ressources impériales que M His s'est proposé d'étudier. Il nous avertit dans son introduction que le sujet a été déjà touché fort souvent dans des livres relatifs à l'administration impériale, et que tout dernièrement il a donné lieu à deux ouvrages spéciaux écrits en France, une thèse de

---

1. Pas toujours cependant : ainsi pas d'indication pour les v. 133-265; 577-607; 911-960, et généralement pour tous les *cantica*.

2. Il ne manque pas pourtant de passages obscurs sur lesquels je ne vois aucune note et qui certes auraient eu besoin d'être expliqués : v. 269, *ut res sunt ceteræ*, etc.; le v. 297, est mis entre crochets sans aucune explication; il est traduit comme de Plaute à la note; c'est une addition moderne. — Il y a abus dans les renvois à d'autres pièces que les élèves n'ont pas sous la main; certaines notes sont toutes hérissées de chiffres parfaitement inutiles dans un livre comme celui-ci.

3. Voici des leçons qu'il a conservées et qu'il essaie de défendre; 812 : *illi drachmis sunt*; 944, *quam tibi*.

M. Lécrivain et une autre de M. Wiart (Paris 1894). Cette franche déclaration nous évite la peine d'une observation. Néanmoins, continue l'auteur, il manquait encore un travail spécial sur les domaines impériaux : apparemment cette lacune est maintenant comblée.

Entre les différents domaines impériaux on faisait des distinctions : les uns appartenaient au fisc, les autres à la caisse privée de l'empereur, d'autres à son patrimoine ; par suite, selon leur nature, ils étaient administrés par des procurateurs différents. Qui veut étudier les domaines impériaux doit donc en examiner les différentes sortes et les divers modes d'administration, soit à l'époque antérieure à Dioclétien, soit après le règne de ce prince. M. H. n'a consacré à la première période que quelques pages, qui sont un résumé des travaux antérieurs, et s'est plus étendu sur la deuxième période laquelle constitue, il le déclare lui-même (p. III, ligne 2), le véritable sujet de son livre. Cette première partie n'est pas la portion la plus intéressante de ce volume. Je regarde la seconde comme plus instructive : elle traite de la mise en valeur des domaines impériaux. Un empereur est un propriétaire comme un autre : il a besoin de tirer de ses terres le plus de revenus possible ; il ne peut se désintéresser de leur exploitation. Comment s'y prenaient les empereurs pour faire valoir les biens de la couronne ou ceux de leur famille ? Les confiaient-ils à des intendants entourés d'esclaves, ou les louaient-ils à des fermiers ? Dans ce dernier cas, quels étaient les baux conclus ? Quels avantages offraient-ils aux fermiers, surtout dans les bas-temps où la culture était si difficile et si peu rétribuée ? Autant de questions qui intéressent à la fois le droit et l'histoire aussi, puisqu'elles nous mettent en présence des efforts tentés pendant cinq siècles par les différents princes pour faire cultiver des étendues immenses de terrain et qu'elles nous les montrent obligés la plupart du temps de consentir à des sacrifices et de se dépouiller en fait, plus ou moins, par divers expédients, de leur propriété en faveur de petites gens capables de les mettre en valeur. Le droit n'a que des remerciements à adresser à M. His pour la façon dont il a étudié la matière ; l'histoire sera plus réservée. On pourra revenir encore sur la question.

R. CAGNAT.

Deutsche Grammatik, Gotisch, Alt-Mittel und Neuhochdeutsch, von W. WILMANNS. I : Lautlehre. Zweite verbesserte Auflage. — Strasbourg, Trübner, 1897. In-8, VIII-426 pp. Prix : 8 mk.

Le tome Ier de la *Grammaire* de M. Wilmanns ne remonte guère à plus de trois années, et déjà une seconde édition en est devenue nécessaire. Ce rapide succès témoigne à lui seul de la valeur de cet excellent ouvrage et justifie amplement l'accueil que lui a fait notre *Revue* [1]. Je

---

1. *Revue critique*, XXXVI (1893), p. 76 ; cf. depuis, XLI (1896), p. 33, et XLII (1896), p. 122.

n'ai donc qu'à renvoyer le lecteur à mon précédent compte rendu, en ajoutant qu'aujourd'hui les exemples de lois et de phénomènes phonétiques se sont multipliés sous la plume du fécond écrivain. L'ouvrage a passé de 332 pages à 426, ce qui d'ailleurs n'en représente que fort approximativement l'accroissement réel; car la première édition était tout entière d'un seul type, tandis que celle-ci a de nombreux paragraphes en petit texte : somme toute, elle a dû gagner près de cent pour cent. Le plan est resté le même, mais certaines parties ont été refondues de fond en comble : le seul chapitre du redoublement consonnantique (§ 133-144 a au moins doublé de iongueur; la question si complexe, et renouvelée par tant de si récents travaux, des lois des syllabes finales en germanique (p. 320 sq) est traitée jusque dans le dernier détail, ainsi que celle de l'accent du vieux haut-allemand (p. 398) sans l'observation duquel la poésie médiévale n'est plus qu'une prose à peine cadencée. Enfin la multiplication des exemples amène celle des formes dialectales, où les amateurs de patois trouveront à se satisfaire : j'y ai rencontré, pour ma part, plus d'un idiotisme alsacien, tel que (oberdeutsch, p. 62) *blutt* « nu », qui chez moi se prononce *plot* (*o*-fermé bref).

Malgré tout le soin qu'a pris M. W. de suivre la bibliographie de son sujet, il était inévitable qu'il lui en échappât quelque chose. On doit regretter qu'il ait ignoré (page 35) l'identification proposée par M. Meillet entre got. *ga-* et sl. *za* [1]. Sur le changement sporadique d'*i* à *ü* (p. 292), il y avait peut-être lieu de citer *wiste* (subj.) devenu *wüste*, et celui-ci donnant naissance à *wuste* par une sorte de métaphonie en retour [2]. Ce phénomène en lui-même était d'ailleurs d'assez grande importance pour que l'auteur lui consacrât un paragraphe spécial, tandis qu'il ne le mentionne que de nom, çà et là (p. 252), et sans le définir. Je ne pense pas que l'accent primitif de *bieder* soit *bi derbi* comme *ántwort* (p. 409), car Otfrid a *bi-thérbi*, ainsi que M. W. le constate, et la locution initiale *bi derbi* en deux mots est en fait la traduction littérale du latin *frûgî*, exactement « à utilité », d'où « utile, bon, honnête ». Je ne vois rien non plus qui autorise à enseigner que le *b* médial soit spirante sourde en alaman (p. 96) : à Colmar, par exemple, le mot *râve* = *reben* « vignes » a sûrement un *v* et non un *f* médial. Enfin, je ne sais pourquoi M. Wilmanns s'est dispensé de marquer la quantité des mots latins : à la rigueur, *fagus*, *habere* (p. 21), *lux*, *luceo* (p. 25), *iana* (p. 143), etc., ne sont que choquants pour un linguiste soigneux; mais *dico* (p. 25) laisse l'étudiant indécis entre *dícere* et *dicâre* [3].

V. HENRY.

1. *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 54.
2. Cf. Henry, *Comp. Grammar of English and German*, p. 357, n. 4.
3. L'exécution matérielle est digne du fond : de toute ma lecture, je ne trouve à relever que *ziéccho* (p. 234, l. 22) et *Femdwort* (p. 345, l. 4 du bas).

Hémon (Félix). **Don Sanche d'Aragon de Corneille.** Nouvelle édition. Paris Delagrave, 1896. In-12 de 167 p.

On ne saurait trop répéter aux jeunes gens en quête de sujets de thèses qu'il y a toute une mine à exploiter dans les rapports littéraires et historiques de la France avec l'Italie et l'Espagne ; ils commencent d'ailleurs à le comprendre, puisque l'année dernière, sur vingt-quatre thèses, six se rapportaient à l'Italie. Les découvertes qu'on peut se promettre dans cet ordre de recherches sont d'autant plus séduisantes qu'elles ont chance de se rattacher à de très grands sujets. On se souvient de tout ce que, pour avoir étudié Lope de Vega, M. Léonce Person nous a appris sur Rotrou. Voici maintenant M. Hémon qui a su mettre la main, à l'Arsenal, sur ce *Palacio Confuso* dont Corneille reconnaissait s'être inspiré. Ce n'est pas faute d'avoir été cherché par des hommes doctes et habiles que ce drame castillan se dérobait. M. H. a été plus heureux que ses devanciers. Puis, il a eu l'excellente idée de recourir aux lumières d'un des universitaires qui connaissent le mieux la langue et la littérature espagnoles. M. Maurice Roques, qui a composé pour lui une excellente analyse, entremêlée de citations, du *Palacio Confuso ;* on y verra au surplus que Corneille n'a pris à cette pièce que la brillante situation du premier acte et l'idée d'un homme qui se croit fils de pêcheur et qui est fils de roi. M. Roques a, de plus, discuté la valeur historique de la pièce espagnole. Quant à l'auteur du *Palacio Confuso*, M. Hémon nous fait espérer qu'il pourra bientôt trancher la question ; mais, d'accord avec M. Ernest Mérimée qu'il a aussi consulté avec profit, il demeure jusqu'ici dans la réserve. Son édition se recommande, en outre, par une très judicieuse préface sur la pièce de Corneille et par une intéressante analyse d'un roman de Juvenel *(Don Pélage ou l'Entrée des Maures en Espagne)* que Corneille a aussi mis à contribution. Voilà une édition classique comme on n'en voit pas tous les jours.

Charles Dejob.

Eugène d'Eichthal. **Alexis de Tocqueville et la Démocratie libérale. Étude suivie de fragments des entretiens de Tocqueville avec Nassau William Senior** (1848-1858). Paris, Calmann Lévy, 1897, 1 vol. gr. in-18 de 354 p.

Le livre que M. E. d'Eichthal consacre à A. de Tocqueville est un livre utile et intéressant. L'auteur s'est principalement proposé, non de refaire une biographie de Tocqueville, mais d'exposer et de discuter, d'après ses livres, ses actes et ses conversations, ses idées sur la démocratie. Les cinq chapitres de l'ouvrage étudient successivement : la première partie de la *Démocratie en Amérique* — puis la deuxième — la vie politique de Tocqueville — son livre sur l'*Ancien régime et la Révolution*, — ses dernières années. En appendice, M. d'E. a publié en

voulait, mais le musée le plus disparate, le plus incohérent, où des œuvres de valeur sont compromises, on dirait presque déshonorées, par le voisinage de morceaux qu'on peut sans exagération qualifier de ridicules.

La première tâche consistait donc à émonder, à épurer ; elle consistait aussi à établir le bilan des vraies richesses, c'est-à-dire à résoudre des questions toujours délicates d'attribution et, après avoir démasqué et expulsé le mauvais ou le médiocre, à découvrir et à mettre en lumière le bon, quelquefois l'excellent. On avait commencé à le faire avant M. de N., mais il a eu le mérite d'attaquer avec décision cette entreprise qui sera longue, car Versailles est tout un monde. On laissera à M. de N et à ses collaborateurs tout le temps nécessaire, pourvu qu'ils agissent et se tracent une voie. Le livre actuel montre qu'ils savent où ils vont, surtout pour les lecteurs qui ont appris à lire entre les lignes.

Il débute par une courte histoire de la construction et de la décoration du palais, qui ne se borne pas à un simple résumé des études antérieures, mais où la part personnelle de M. de N. se saisit dans les indications précieuses données sur les artistes ornemanistes du XVIII^e^ siècle. Puis vient une sorte d'itinéraire à travers le château, qui en présente les salles dans l'ordre logique de leur chronologie. J'intitulerais volontiers ces pages : Une heure — bien employée — à Versailles.

Dans la description des collections, MM. de Nolhac et Pératé n'ont point suivi pas à pas la succession des appartements et des galeries; ils ont adopté le classement par périodes historiques et, à partir de Louis XIV, par règnes, faisant rentrer dans ces cadres trois séries principales : portraits, scènes militaires, scènes de la vie civile. Ces chapitres, d'ailleurs, ne procèdent pas par une simple énumération. D'abord les auteurs n'y ont pas mis tout l'œuvre de Versailles, et leurs lacunes sont souvent volontaires, elles ont un sens : c'est comme un tableau de proscription par omission. De plus, ils ont çà et là décrit ou apprécié quelques œuvres importantes. Ils ont été aidés dans cette dernière tâche par les *illustrations* très nombreuses et bien choisies que la maison Braun a pu mettre à leur disposition et qui donnent de l'élégance au volume.

On comprend qu'il soit de stricte justice d'examiner le livre de MM. de N. et P. en se plaçant à leur point de vue : ni un guide ni un catalogue; un relevé préparatoire d'inventaire, voilà tout. On n'y cherchera donc pas tout à fait les mérites et les commodités d'un ouvrage didactique, ni d'un ouvrage destiné à accompagner le lecteur et à le diriger dans une visite au musée. Outre qu'il ne s'occupe pas des moulages ou bien laisse de côté certaines catégories d'œuvres, le classement adopté le rend très difficile à consulter sur place. Sans faire sur ce point aucune critique, je demanderai du moins aux auteurs d'introduire dans une prochaine édition des plans, et surtout d'ajouter à la table des noms d'artistes une table des personnages représentés, etc.

Mais le livre actuel intéressera moins par l'abondance que par la sûreté des renseignements qu'il donne. Je ne crois pas qu'on puisse y relever beaucoup d'inexactitudes. Voici seulement quelques observations ou quelques points d'interrogation. Est-il bien certain qu'on puisse placer exactement à 1624 la date du début des travaux du premier château (p. 10)? — Parler de la *conquête* de la Franche-Comté en 1668, c'est employer au moins une formule équivoque, puisque cette province n'avait été conquise que militairement et venait précisément d'être rendue en 1668; en outre, l'année 1668 n'est pas celle qui correspond au commencement des constructions de Louis XIV. — Il faudrait fixer le moment où Mansart prit la suite de Levau et d'Orbay, d'autant qu'on a généralement tendance à lui donner trop de part (p. 13). — MM de N. et P. protestent contre les exagérations des historiens à propos des dépenses de Versailles; n'ont-ils pas trop de tendance ici à suivre M. Guiffrey, qui nous paraît avoir tiré peut-être des conclusions générales trop absolues des comptes publiés par lui? Il faut encore attendre pour se prononcer définitivement. Il y a quelque obscurité, je crois, à propos de « l'aile nouvelle » bâtie par Gabriel en 1772, et du pavillon de gauche. Des lecteurs, même instruits, connaissent mal l'histoire de Versailles et peuvent s'y méprendre; c'est là qu'un plan historique serait nécessaire. Et puis, MM. de N. et P. auraient vraiment dû insister plus encore sur le déplorable effet de ce genre (je ne veux pas dire style) néo grec, qui a (pour jamais sans doute) défiguré le château de Louis XIV. — Je crois que le portrait de Charles VII doit être reporté, encore plus nettement que ne le font les auteurs, à la fin du xv^e^ siècle (p. 46), et l'Assemblée du Parlement de Bourgogne au xvi^e^ siècle; ce sont à coup sûr des œuvres rétrospectives. — Le 3118 (p. 49) ne serait-il pas une Marguerite d'Angoulême? — Le prétendu Laurent de Médicis (n° 3108, p. 50) ne me paraît point « proche » de Clouet. — Le 3726 est actuellement 3725 et réciproquement (p. 205), le 3892 est 3893 (p. 240). — On aurait pu préciser un peu davantage à propos des Lenfant (p. 225), qui ne manquent pas de quelque intérêt, etc.

Je n'insisterai pas sur les questions où le goût personnel est en jeu: elles sont presque toujours impossibles à résoudre; je n'aurais d'ailleurs qu'à noter des nuances entre certaines appréciations de MM. de N. et P. et les miennes. La frise de Van Clève au salon de l'Œil-de-Bœuf (p. 20) offre certainement un art « libre et un mouvement élégant », au moins dans ses détails, mais la ligne s'y présente assez monotone et peu décorative. — On aurait pu signaler que les statues de la *Piété* et de la *Foi* au vestibule de la chapelle (p. 31) tombent assez bas dans le médiocre, et que les ouvrages d'angle dans la chambre de la Reine (p. 32), « beaux » comme travail, ont le grave défaut d'une extrême lourdeur. — La réduction du tableau de Bernard Strigel (famille de Maximilien I^er^, p. 49), m'a semblé assez plate; j'en dirai autant du carton de Cozette représentant Louis XV à cheval (n° 3752, p. 178). — Je me demande

les traduisant de l'anglais des fragments importants des conversations de Tocqueville et de Nassau William Senior que celui-ci avait rédigées, en ayant souvent fait revoir ses notes par Tocqueville lui-même. Quoique les idées de ce dernier ne nous parviennent ainsi qu'à travers une double traduction, ces fragments présentent un véritable intérêt.

Tocqueville est certainement en ce moment, et bien à tort, une figure un peu démodée ; on le cite moins, même dans le monde où l'on s'ennuie. Il y a chez lui bien des choses qui paraissent « vieux jeu » : un certain appareil dogmatique et abstrait, des développements généraux sur « la démocratie » ou « le libéralisme », une manière presque religieuse de concevoir non la religion seulement, mais la démocratie elle-même, ne sont pas faits pour lui attirer la faveur actuelle ; ajoutons que le « libéralisme » démocratique et particulièrement celui qui a quelque teinte monarchiste traverse une crise redoutable. L'imminence de la question sociale a mis au second plan la métaphysique politique et libérale. Autant de raisons d'impopularité. Il est bon pourtant que l'attention soit de nouveau attirée sur Tocqueville : les hommes de cœur à vues étendues et les grands livres ne sont pas si nombreux qu'on puisse dédaigner celui qui fut l'un et écrivit l'autre.

Tocqueville fut le modèle du « rallié » convaincu : amis, tradition, sympathie, tout l'écartait de la démocratie ; la sincérité de son esprit, sa foi dans les règles du développement des sociétés suffirent à l'y rattacher. Non pas qu'il l'admirât aveuglément : il la considérait plutôt, semble-t-il, comme un phénomène fâcheux mais nécessaire, et il l'étudia en Amérique à peu près comme un médecin étudie le développement d'un microbe. Le livre qu'il lui consacra à la suite de ce voyage a beaucoup vieilli : il consiste en effet souvent en propositions dogmatiques, qui nous sont présentées dépourvues des faits qui ont servi à les établir et prennent ainsi un caractère d'*a priori*, qu'elles n'ont pas en réalité. Beaucoup d'ailleurs sont justes et méritent encore d'être étudiées; Ce ne sont pas elles cependant, non plus que le ministère de Tocqueville, ni les observations rapportées dans les conversations de Senior qui constituent son principal titre de gloire. En vertu de ses théories non préconçues mais insuffisamment appuyées, il a prédit souvent l'avenir, et nous pouvons déjà contrôler que nombre de ses prédictions ne valaient guère mieux que celles de n'importe quel prophète : pour ne citer que deux exemples, entre beaucoup, Napoléon III n'a pas fait la guerre à l'Angleterre, et la République s'est établie, quoique Tocqueville en ait dit. Ailleurs Tocqueville se contentant de flétrir vaguement les « rouges, » les « anarchistes » semble avoir à peine entrevu les causes profondes du mouvement social actuel.

Ces imperfections dues à son milieu et à son temps ne l'empêchent pas d'avoir été un homme de bien et un philosophe politique distingué. Il est quelque chose de plus : l'auteur d'un des grands livres d'histoire qui ont été écrits en France pendant ce siècle. Non que l'*Ancien*

régime et la Révolution soit un livre de tout point parfait ; M. d'E. rappelle un certain nombre des objections auxquelles il prête : on peut se demander si celui dont le jugement sur Danton se résume ainsi « c'est un fanatique de basse espèce qui n'avait aucune conception nette de ce qu'il poursuivait, mais qui jouissait de l'horrible émoi soulevé autour de lui » (p.331-332) aurait étudié toute l'histoire de la Révolution d'une manière profonde et impartiale. Il n'importe : par la richesse et la solidité de la substruction, par la méthode rigoureuse du développement, par la précision et la clarté du style, par la nouveauté et l'importance des idées émises, l'*Ancien régime et la Révolution* est un des plus parfaits modèles de l'histoire philosophique et sociale. Sous tous ces rapports, je ne vois guère en France que la *Cité antique* de Fustel de Coulanges qui l'égale. Quant à l'ouvrage de Taine qu'on est naturellement amené à lui comparer, quelque supérieur qu'il soit par l'originalité et la profondeur philosophique et par l'imagination artistique et créatrice, il lui demeure inférieur et de beaucoup quant à la méthode, quant à la sûreté, et quant à la précision historique.

Il faut remercier M. d'Eichthal d'avoir à nouveau attiré l'attention sur un écrivain politique et un historien qui vient très près des plus grands.

André LICHTENBERGER.

Le Musée national de Versailles, description du château et des collections, par Pierre de NOLHAC et André PÉRATÉ. 1 vol. in-8, 110 planches en typogravure. Paris, Braun et C^ie^, 1896.

Le livre de MM. de Nolhac et Pératé est une introduction au grand ouvrage qu'ils écriront certainement sur Versailles, et une promesse de l'écrire. Pour le moment il offre l'avantage de représenter exactement l'état de transformation où se trouve le Musée et de laisser prévoir ce qu'il deviendra.

En effet, du jour où M. de Nolhac fut nommé conservateur des collections de Versailles, on eut le sentiment qu'il allait y faire quelque chose et personne n'ignorait qu'il avait beaucoup à faire. On sait que le Musée a été formé sous Louis-Philippe, à une époque où l'histoire de l'art n'avait ni les exigences, ni les scrupules d'aujourd'hui. Du reste le roi et la plupart de ceux qui concoururent à son œuvre n'étaient pas d'un goût très sûr, sans compter que la fameuse devise : « *A toutes les gloires de la France* », obligeait tout naturellement à ne pas laisser un vide dans la série des illustrations nationales. Aussi fit-on entrer dans le Palais tout ce qu'on put trouver, sans trop se préoccuper soit de la valeur artistique, soit de l'authenticité. Quand on ne trouva pas, on commanda, on inventa. On eut ainsi, à l'heure dite, le musée qu'on

si le portrait de Louis XV par Drouais (n° 4438, p. 178; peut vraiment compter « parmi ceux qui révèlent le mieux le caractère du modèle ». Je le trouve pour ma part dénué de tout « caractère » et de tout intérêt. On n'y rencontre rien de cette physionomie à la fois hautaine, dédaigneuse et sensuelle, que l'âge n'avait pas effacée et que révèlent surtout certains bustes où la vie ne peut se nier. — La copie de Tocqué (le dauphin fils de Louis XV, n° 3789, p. 182) n'a pas grande valeur, et c'est exagérer un peu que de parler de « l'éclat » du portrait de la fille de Madame Infante (4465, p. 186). Mais, quand il s'agit de Nattier, M. de Nolhac (et comment lui en voudrait-on, alors qu'il nous a rendu le grand service de reconstituer l'œuvre souvent ignoré du peintre?) se sent toutes sortes de tendresses. — Le tableau qui rappelle le lit de justice de 1715 (Galeries Militaires de Louis XV, p. 225) ne mérite de retenir l'attention que comme document. Ce sont là de bien petites chicanes ou, pour mieux dire, des petits problèmes de goût, comme on se plaît à en soulever avec quelqu'un qui l'a délicat.

Après avoir lu le livre, et rendu justice aux auteurs, car il est, je le disais, la manifestation extérieure et visible de leur activité dans leurs fonctions, on est amené à se demander ce qu'ils pourront faire de Versailles. Réussiront-ils à le débarrasser de tout ce qui est indigne de lui? Persuaderont-ils à l'administration supérieure qu'il vaut mieux avoir des salles vides ou peu remplies que mal remplies? Pourront-ils un jour (mais cela dépend-il d'eux?) faire disparaître de la cour d'entrée ces statues colossales, monument néfaste de l'art *troubadour* du XIX^e^ siècle?

Voilà un premier point, en voici un autre bien plus chatouilleux encore. Que doit être Versailles? Les auteurs ne se dissimulent évidemment pas la gravité de la question; ils se la sont posée. Versailles, écrivent-ils, est un musée d'art et un musée d'histoire. Du second nous n'avons rien à dire. Mais du premier? Versailles doit-il être, en effet, un musée d'art au point de remplacer en certains cas le Louvre, et de garder des œuvres dont notre musée national ne peut se passer? Je ne le crois pas, mais il importe, en cette matière très délicate, d'essayer de poser très nettement les termes du débat et de dégager les pourquoi du raisonnement.

Il faut commencer par revenir au point de départ historique. Le Versailles d'aujourd'hui n'a son unité qu'à partir de Louis XIV et ne la garde que jusqu'à la Révolution. Comme œuvre d'art, il n'existe qu'entre ces deux époques. Donc, tout ce qui y a été apporté avant ou après peut en être enlevé sans rien faire perdre à la physionomie du château, bien au contraire. De même, certaines œuvres du XVII^e^ ou du XVIII^e^, qui n'ont pas été faites pour Versailles, n'y sont, comme on dit en termes de droit, des immeubles ni par nature ni par destination : statuaire funéraire, par exemple.

Ainsi on ne toucherait pas à Versailles, on toucherait au Musée, ce qui

n'est pas du tout la même chose, en ramenant au Louvre certains portraits du XVI^e^ ou même du début du XVII^e^ siècle, alors qu'il en est si pauvre. Au fond, notre musée ne ferait que reprendre son bien, au grand profit de l'éducation historique du public, puisque des lacunes de ce genre dans l'établissement le plus accessible et le plus fréquenté contribuent à perpétuer l'ignorance sur le passé de notre art. Pense-t-on assez que toute la peinture *française* du XVI^e^ siècle est contenue dans deux travées de quelques mètres! Précisément M. de N. remanie toute la salle des premiers portraits historiques. Il peut rendre un grand service en cédant quelques-unes de ses richesses. Il lui en restera encore assez. Et s'il s'y prêtait, quelle exposition intéressante on organiserait avec les portraits du Louvre, ceux de Versailles, les crayons de la Bibliothèque nationale, rassemblés pour un moment! Ce serait une occasion unique d'élucider quelques questions de l'art de la Renaissance. De ces œuvres, qu'il en restât quelques-unes au Louvre, qui s'en plaindrait? De même, le jour où l'on aurait besoin à Paris de la *Distribution des Aigles* ou de la *Bataille de Taillebourg*, il faudrait bien s'incliner devant un intérêt général.

Dans tout cela, bien entendu, rien qui doive se faire brusquement, violemment, rien qui sente la spoliation. C'est affaire de mesure, de transaction, d'entente entre les conservateurs, de grands ménagements, mais le principe n'en doit pas moins être posé. Versailles est par excellence le musée décoratif du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, le musée historique français, si l'on veut. Le musée d'art est au Louvre. Et de fait, quelqu'un se figure-t-il aujourd'hui les Puget reprenant le chemin des jardins de Versailles, le Sacre de Napoléon I^er^ quittant le Salon du Louvre, le tombeau de Thou désagrégé encore une fois pour se disperser dans les couloirs du château? Preuve que certaines mesures s'imposent, quelques regrets légitimes qu'elles inspirent.

J'en reviens, pour finir, au livre de MM. de N. et P. et je termine par un vœu. Que les auteurs continuent à nous communiquer ainsi au fur et à mesure le résultat de leurs recherches. Qu'ils n'attendent pas d'être complets pour nous informer en bloc. Je rêve des éditions successives faisant peu à peu sous nos yeux le catalogue futur. Les travailleurs seront reconnaissants à MM. de Nolhac et Pératé de les tenir libéralement au courant de ce qu'ils font pour le bénéfice commun de l'art et de l'histoire.

Henry LEMONNIER.

BULLETIN

— L'University Press de Cambridge a fait paraître trois volumes nouveaux : une édition des livres IX et X du *Paradise lost* par M. A. W. VERITY, avec introduction, notes, glossaire et index ; — une édition du *Roi des montagnes*, d'Edmond About

par M. A. Ropes, avec introduction et notes ; — une édition de l'*Avare* de Molière, par M. E. G. W. Braunholtz, avec introduction et notes ; le commentaire de ce dernier volume est très solide et substantiel, tiré des meilleures sources.

— M. M. Murko nous envoie sa leçon d'habilitation pour un cours de littérature slave à l'Université de Vienne. Elle a pour sujet *Les origines du roman russe jusqu'au* XVIII^e^ *siècle*.

— La *Revue de l'Instruction publique* de Belgique paraît désormais à Bruxelles, chez Lamertin, sous la direction de MM. Cumont, Ch. Michel, Parmentier, Pirenne et Paul Thomas. Chaque numéro contiendra, outre des articles de fonds et des comptes rendus, une chronique relative à la philologie classique, romane et germanique et à l'histoire. (Prix de l'abonnement : 6 fr. pour la Belgique, 7 fr. 50 pour les autres pays.) La *Revue* s'efforcera de tenir le public étranger au courant de tout ce qui paraîtra en Belgique sur le domaine de l'histoire et de la philologie.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 février 1897.

M. le secrétaire perpétuel a reçu des lettres par lesquelles le P. Henry Thédenat et MM. Henri Cordier, Emile Picot, Ch. Joret et Ulysse Robert posent leur candidature à la place de membre libre, vacante par suite du décès de M. de Mas-Latrie.

M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, prie l'Académie de désigner une délégation de ses membres, pour assister aux fêtes du cinquantenaire de cette École.

M. Sénart, indisposé, écrit qu'il a reçu de M. Foucher une lettre qui porte sur deux points importants. En premier lieu, M. Foucher croit avoir déterminé sûrement le site de Po-lu-sha où, d'après les pèlerins chinois, s'était localisée la légende de Vessantara, et qu'il place à Shahbaz Garhi. — En second lieu, M. Foucher annonce qu'il vient d'exposer au Consul de France à Calcutta, pour être transmises à l'Académie, onze caisses de pierres taillées, c'est-à-dire de fragments de sculptures gréco-budhiques, dont plusieurs présentent un véritable intérêt.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Dieulafoy communique en seconde lecture son mémoire sur l'architecture militaire du XIII^e^ siècle. — MM. de Vogüé et de Lasteyrie présentent quelques observations.

Séance du 19 février 1897.

M. Salomon Reinach donne lecture d'une note de M. Cavvadias, correspondant de l'Académie, sur les fouilles qui se poursuivent actuellement à Athènes, entre le « mur franc » et l'Acropole. M Cavvadias a découvert la grotte dite d'Apollon, dont les niches avaient reçu des tablettes de marbre avec inscriptions. Ces inscriptions sont des ex-voto d'archontes à Apollon « sous les longs rochers ». On croyait à tort, jusqu'à présent, que la grotte en question était celle de Pan.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 8 mars — 1897

DALMAN, Chrestomatie araméenne. — BLAYDES, Adversaria sur les comiques grecs, II. — JURANDIC, La grammaire péripatéticienne. — Hippocrate, p. KUEHLEWEIN, I. — CHAPOT, Lo flotte de Misène. — Les jurisconsultes romains, p. BREMER. — VOLF, Les premiers missionnaires en Hongrie. — GRUYER, La peinture à Chantilly, les quarante Fouquet. — ALEXANDRE, École itallenne. — LAFENESTRE et RICHTENBERGER, Venise. — PARMENTIER, Les termes réthoromans de chorographie. — KRAUSS, Essais. — *Bulletin* : FELTOE, Le sacramentaire léonien; HŒHLER, Les scolies de Cornutus; SCHENKL, Œuvres de saint Ambroise, I; G. MARTIN, Les plus anciens libraires du Puy; L'enseignement supérieur hongrois, FINACZY, L'enseignement secondaire en Hongrie; Œuvres de Pazmany; Discours de Thewrewk de Ponor; Madach, La tragédie de l'homme, trad. BIGAULT DE CASANOVE; OMONT, Catalogue général des manuscrits français, III.

Aramæische Dialektproben. Lesestücke zur Grammatik des jüdisch-palæstinischen Aramæisch zumeist nach Handschriften des British Museums mit Wœrterverzeichnis, herausgegeben von Gustaf DALMAN, A. O. Professor an der Universitæt Leipzig, Leipzig, Hinrichs, in-8°, p. VII et 56. Prix, 1 mark 80.

M. Dalman qui fit paraître en 1894 une excellente grammaire du dialecte judéo-araméen de la Palestine, complète son œuvre par une petite chrestomathie suivie d'un vocabulaire. Les textes sont bien choisis et puisés aux meilleures sources, mais ils auraient gagné à être plus étendus; les extraits des targoums notamment sont trop courts pour que l'élève puisse acquérir une notion suffisante de ces documents, Cette chrestomatie est entièrement vocaiisée, et il ne pouvait en être autrement pour guider les commençants dans l'étude des dialectes judéo-araméens, dont la prononciation exacte est encore si peu fixée. Pour les morceaux empruntés aux manuscrits du Yémen, M. D. a suivi la vocalisation donnée par ces manuscrits, mais en substituant la vocalisation infralinéaire à la vocalisation supralinéaire. C'est un procédé peu exact et qui se justifie d'autant moins que l'imprimerie Drugulin, à laquelle l'éditeur s'est adressé pour cet ouvrage, possède des types de cette vocalisation. Il y avait aussi utilité à faire connaître aux étudiants cette vocalisation qui n'est pas encore très répandue chez nous.

R. D.

Adversaria in Comicorum Graecorum fragmenta scripsit ac collegit Fredericus H. M. Blaydes. Pars II secundum editionem Kockianam. Halis Saxonum in orphanotrophei libraria, 1896. Un vol. in-8° de VIII-360 p.

M. Blaydes a déjà publié en 1890 un premier volume d'adversaria sur les fragments des comiques grecs : il suivait alors l'édition Meineke. Au moment où ce volume paraissait, l'édition de Kock était terminée depuis deux ans; les trois volumes, qui composent cette édition, sont de 1880, de 1884 et de 1888. M. B. aurait donc déjà pu suivre dans ce premier volume la nouvelle édition, qui déjà tendait à remplacer l'ancienne : son travail n'était pas encore imprimé et sur son manuscrit une transposition de chiffres eut été facile. S'il l'avait fait, le volume qui paraît aujourd'hui serait la suite naturelle du volume paru il y a six ans; ils forment à présent deux ouvrages bien distincts, et il faut une certaine peine pour les étudier ensemble ; on a toujours à recourir aux tables de concordances. Notons encore une nouvelle cause de complication, que M. B. a introduite bien gratuitement dans le présent volume. C'est l'édition de Kock que suit M. B. pour l'ordre des fragments ; mais dans les citations, dans les renvois. il indique les numéros de l'édition Meineke ; rien de plus désagréable que tout ce désordre.

Nous trouvons dans l'ouvrage dont nous rendons compte toutes les qualités et aussi tous les défauts de M. Blaydes. Les choses inutiles abondent : ainsi la note sur le fragment 1 de Chionide n'est qu'une reproduction textuelle de Kock; il en est de même du ft. 237 de Cratinus. Il n'est pas rare de trouver des explications de ce genre, Cratinus, ft. 61 : ἱερὰ ὁδός, Confer via sacra Latinorum. On peut relever aussi quelques observations utiles, par exemple sur le ft. 1 de Magnès (χλιαρούς et σίζοντας), sur la forme οἶσθας dans le ft. 105 de Cratinus Les conjectures sont naturellement très nombreuses ; en voici quelques-unes qui nous semblent dignes d'être signalées ; elles sont prises toutes dans les fragments de Cratinus. Ft. 53. Φέρε νυνὶ | ἐξ αἰθρίας καταπυγοσύνη μυὸς ἀστράψει Ξενοφῶντος. — Ft. 97. Τίς ἄρ' ἐρῶντά μ' οἶδεν. ὦ Γνήσιππ'; ἐρῶ πολλῇ σχολῇ. — Ft. 146. Οὐ μὰ Δία ταῦτ' ἔσθ' οἷα τἀπὶ Χαριξένης. — Ft 186. Ἰλισσός ἐστ' ἐν φάρυγι. — Ft. 190. Il faut un point d'interrogation à la fin du vers. Nous ne voyons pas que, pour les fragments dont nous devons la connaissance à Athénée, M. Blaydes ait mis à profit l'édition Kaibel.

Albert MARTIN.

F. JURANDIC. **Die peripatetische Grammatik.** Agram, Imprimerie « Narodne novine », 1895 ; 127 p.

La préface annonce que le titre est inexact et qu'il n'est pas question d'une histoire d'ensemble de la grammaire péripatéticienne, mais seu-

lement des théories sur lesquelles l'enseignement philosophique et la syntaxe d'Apollonius Dyscole sont d'accord. On s'attend donc plutôt à lire une étude sur Apollonius, et c'est, en effet, ce qui a lieu. L'ouvrage a d'ailleurs un autre but, qui se fait pressentir dans la préface et se révèle dans l'introduction : montrer les services rendus à la science grammaticale par les philosophes, et que les grammairiens, contrairement aux assertions de Schœmann (*Die Lehre von den Redetheilen nach den Alten dargestellt und beurtheilt*, Berlin, 1862), ne méritent pas leur réputation d'avoir perfectionné la grammaire. M. Jurandic ne cite personne, craignant, dit-il, de donner à son œuvre un caractère polémique trop prononcé. La question est nettement posée, et M. J. n'est pas embarrassé pour prouver ce qu'il avance. Il nous montre, en effet, sinon une identité parfaite, comme il le dit p. 30, au moins une liaison étroite entre l'enseignement d'Apollonius et les théories des philosophes relativement aux catégories nominales; il ajoute cependant *et des rhéteurs*, et il faut retenir le mot. Il conclut p. 50 : « Je crois avoir démontré que la théorie des parties du discours n'est pas due aux grammairiens en tant que grammairiens, mais aux philosophes » ; et ces philosophes seraient, déduit M. J. p. 52-53, les péripatéticiens. Il y a bien là quelque subtilité ; car, s'il est vrai que les philosophes furent les premiers à s'occuper de l'étude du langage, on ne peut nier pourtant, et cela ressort de l'étude même de M. J., que les grammairiens, en s'occupant non plus logiquement, mais formellement, des parties du discours, aient fait faire au moins un pas à la science grammaticale. Ils sont sortis du domaine de la grammaire générale pour entrer dans celui de la grammaire particulière, et il est à douter que les philosophes eussent pu aller plus loin qu'ils n'ont été en réalité. La phrase citée de M. J. peut s'appliquer aussi bien, *mutatis mutandis*, à d'autres sciences qu'à la grammaire; et celle-ci, comme les autres, s'est séparée de la philosophie par la force même des choses et le développement des connaissances humaines. On ne conteste pas que la philosophie ait tout vivifié et donné, pour ainsi dire, l'impulsion initiale; mais de là à conclure que la grammaire, puisque c'est de la grammaire qu'il est question, « a cessé d'être une science » (p. 126) le jour où elle s'est séparée de la philosophie et qu'elle a voulu marcher sans lisières, il y a loin. C'est précisément ce jour-là qu'elle a pris conscience d'elle-même, et qu'elle a affirmé son existence. M. J. reconstitue de la facon la plus précise, et digne de tous éloges, le plan des quatre livres d'Apollonius; m'en voudra-t-il si je dis qu'il l'a fait en excellent grammairien, et que tous les philosophes du monde n'en auraient pas fait autant [1]?

MY.

---

1. P. 27 l. 6 d'en bas, au lieu de τιμηθήσεται, lire τιμάσθω.

Hippocratis opera quæ feruntur omnia. Vol. I, recensuit H. KUEHLEWEIN. Prolegomena conscripserunt J. ILBERG et H. KUEHLEWEIN. Adnexa est tabula phototypa. Leipzig, Teubner, 1895; CXXXIII-248 p. (*Bibl. script. graec. et rom. Teubneriana*).

Ce premier tome d'une nouvelle recension des œuvres complètes d'Hippocrate comprend les traités suivants : *De l'ancienne médecine, Des airs, des eaux et des lieux,* le *Pronostic, Du régime dans les maladies aiguës*, avec les *spuria,* les livres I et III des *Épidémies,* c'est-à-dire ceux qui sont contenus dans les deux premiers volumes de Littré, plus les *Épidémies*, liv. III. Les prolégomènes sont divisés en trois chapitres, dont les deux premiers, rédigés par M. Ilberg, ont été pubiiés à part en 1894; j'en ai rendu compte dans la *Revue* (1894, II, p. 188 sv.); je ne m'occuperai donc ici que du chap. III, intitulé *de dialecto hippocratica,* et du texte donné par M. Kuehlewein. Je ne crains pas de me tromper en disant que cette édition était attendue avec une certaine impatience; non que celle de Littré ou celle d'Ermerins parussent insuffisantes pour étudier la doctrine du maître; mais ces deux éditions, outre qu'elles ne sont pas fondées sur une juste appréciation des meilleurs manuscrits (Littré, par exemple, reconnaît bien l'importance du *Parisinus* 2253 (A), mais s'écarte trop souvent de ses leçons sans motif valable), présentent, pour l'helléniste, le grave inconvénient de reproduire un ionien d'une pureté contestable, négligeant, dans une plus ou moins grande mesure, de faire disparaître des écrits hippocratiques les nombreux atticismes et hyperionismes qui les défigurent. Le nouvel éditeur avait donc une tâche importante, et difficile, à remplir. Il s'agissait, en effet, non seulement de publier un texte d'après une collation soigneuse des manuscrits les plus anciens et de l'établir sur les meilleurs, mais encore et surtout d'y reconnaître les altérations successives qui s'y sont introduites dès une époque assez reculée, de les contrôler une à une, de les éliminer en connaissance de cause, en un mot de donner un texte vraiment ionien, aussi voisin que possible de l'aspect véritable du dialecte dont se servit Hippocrate. M. K. estime que l'intrusion de formes attiques ou vulgaires est une corruption moins grave que celle de pseudoïonismes. C'est vrai en un sens : ce dernier genre de fautes atteint plus gravement le dialecte et lui donne une physionomie que certainement il n'a jamais eue ; on se sent en présence de pièces mal rapportées, dues à une mauvaise connaissance de la couleur véritable. Cependant, au point de vue d'une édition à faire, ces formes étranges me semblent beaucoup moins dangereuses : leur faux air de famille ne saurait, à notre époque où les études dialectologiques ont fait tant de progrès, les empêcher d'être immédiatement reconnues, au moins pour la plupart, et par conséquent expulsées sans réserve. Les formes du dialecte commun sont, au contraire, en certains cas, moins faciles à discerner, et s'il est possible d'affirmer que telle forme n'est pas ionienne, il est quelquefois plus délicat de se prononcer, la prépondérance croissante de l'attique ayant de trop bonne heure influé sur

l'ionien. On est donc obligé, sous ce dernier rapport, en l'impuissance où l'on se trouve de reproduire la main même de l'auteur, d'admettre dans le texte des formes sur lesquelles on conserve de légitimes doutes, en se conformant strictement à l'autorité des meilleurs manuscrits. C'est ce qu'a fait M. K. généralement avec succès, on ne peut que louer l'abondance et la sûreté de ses informations, la solidité des discussions sur lesquelles il appuie ses lectures, le soin qu'il a apporté à examiner certains points relatifs au dialecte, en ce qui concerne du moins les traités contenus dans ce volume. Tel qu'il est cependant, ce tome premier offre une assez large prise à la critique. Je laisse de côté les trop nombreuses inconséquences que M. K. signale lui-même dans la préface (je ne note pas moins de treize expressions de regret relatives à des formes inexactement publiées); elles sont rectifiées, il est vrai, mais cela prouve que le texte n'était pas suffisamment préparé lors de son impression, et qu'il aurait beaucoup gagné à être revu après la rédaction du chapitre III. D'ailleurs, elles ne sont rectifiées qu'en partie, et les *corrigenda* pourraient être bien augmentés : on y signale, par exemple, une fois μείζω et une fois μαλαχῶς; lire encore μέζ. 222, 10, et μαλθ. 63, 1; 201, 3; 237, 13. De plus, le titre *De dialecto hippocratica* ne répond que très insuffisamment au contenu du chapitre, et il n'y faut pas chercher une étude complète sur le dialecte d'Hippocrate. Il s'y agit uniquement, et M. K. le reconnaît lui même (p. LXVI), des principes qui ont guidé l'éditeur pour l'adoption de telle ou telle forme, exclusivement dans les traités publiés ici. Un chapitre de ce genre sera donc nécessaire en tête de chaque volume. Encore voudrions-nous être plus complètement renseignés. P. 1, 17 διοικεῖτο, et dans les *Épidémies* ᾤκει *passim*; κατειργάσατο 56, 7; un paragraphe sur l'augment temporel était-il inutile? Les corrections font lire 18, 10 et 21, 9 μεμειγμένος; 22, 5 et 23, 12 ἐμείχθην; pourquoi corriger seulement ces quatre formes, quand on laisse avec ι seul 4, 23; 6, 16; 14, 21; 16, 5; 23, 21? Si c'est voulu (?), n'était-il pas nécessaire, en l'absence de variantes, d'indiquer la raison de cette différence? P. 64, 3 πίεραι, mais 70, 9 πίειρα; tous deux sont-ils ioniens, ou seulement l'un des deux? Il est bien parlé en détail des formes ὅπως ou ὄχως et semblables, et M. K. est très clair à ce sujet; mais pourquoi ne dit-il rien sur πῶς ou χῶς, πότερος ou χότερος? Et ne serait-il pas bon de dire que les formes sans ο initial sont toujours dans les manuscrits, une exceptée (χου 45, 9), par π et non par χ? De même, on voudrait être renseigné sur l'opportunité de εἶεν 69, 13, d'après Galien, quand les manuscrits donnent constamment εἴησαν dans les passages où se trouve la 3e pers. plur. de l'optatif de εἰμί. Enfin, si on lit partout, soit d'après les manuscrits, soit par correction, τριηκοστός, on a le droit de demander pourquoi τριακοστός subsiste 201, 22; 202, 3; 208, 1 et 13; et comme τριακοστήν des manuscrits (211, 11) a été corrigé dans ce même premier livre des *Épidémies*, nous devons conclure que dans les quatre cas cités τριακ. est dû à une

inadvertance. Ceci m'amène à un reproche plus grave. Il y a trop fréquemment désaccord entre le texte et les principes suivant lesquels il a été établi, principes exposés dans la préface. Je me borne, ne pouvant allonger cet article outre mesure, à ce qui concerne le ν dit paragogique. Voici comment s'exprime M. Kuehlewein, p. LXVII : « In littera paragogica quam vocant ponenda Parisinum antiquissimum tam pie secutus sum, ut hæc editio quasi imaginem quandam eius reddat. » Et, en effet, sauf p. 17, 7 αὐτοῖσιν, qui est rectifié dans les *corrigenda*, tous les mots susceptibles d'avoir le ν paragogique sont donnés conformément à A, et il n'est point tenu compte des nombreuses corrections (ν ajouté) dues principalement à la troisième main, dans le traité *De l'ancienne médecine*. Mais il n'en est pas de même pour les autres traités contenus dans A. J'ai relevé, dans le περὶ διαίτης ὀξέων, y compris les νόθα, quinze passages où M. K. donne un texte contraire à A, suivant A^3 et même A^4, ou d'autres manuscrits. Un seul est corrigé : III, 2, p. LXVIII; pour le reste, il m'est impossible de voir quelle raison a pu déterminer le rejet de la leçon de A; par exemple 120, 3 μαρσιππίοισιν ἐπιτηδειότατοι contre A et M (Marcianus 269) avec A^3 et V (Vaticanus 276), et au contraire 122, 7 αὐτοῖσι εἶναι avec AM contre VA^3. Dans le *Prognôsticon*, M. K. s'écarte trois fois de C' (Parisinus 446 suppl., qu'il suit partout ailleurs) également sans motif visible. Dans le livre I des *Épidémies*, au contraire, il signale lui-même (p. LXX) les passages où il n'a pas suivi A, en regrettant que cela soit arrivé « iniquitate rerum magis quam consilio. » Il y a moins de discordances dans le traité *des Airs*, etc.; quelques-unes cependant peuvent être signalées, par exemple 35, 4 μεταβάλλουσιν τοῖσιν (Barberinus, vulgate, contre V) à côté d'une vingtaine d'autres cas où V est préféré; il est vrai qu'on lit p. LXXIII : « Vaticanum, quem ego *plerumque* secutus sum. » En revanche, je n'ai rien noté à ce sujet dans le livre III des *Épidémies*. Dans la conclusion, on lit p. LXXV : « Maxime offendit Parisini διατελέουσιν πτισάνας 112, 11 et πίωσιν πτισάνης 118, 1. » On s'attend nécessairement à voir dans le texte soit la leçon de A, soit, puisque cela peut choquer, le ν supprimé dans les deux passages; il n'en est rien : M. Kuehlewein imprime διατελέουσιν (A seul) et πίωσι (πίωσιν A M vulg.). Pour être complet sur ce point, je note enfin cette autre contradiction : « Dans nos manuscrits (p. LXXV), ν ne se trouve pas devant γ, etc. (ce qui d'ailleurs n'est pas tout à fait exact); le seul passage de ce genre (49, 15) ἐστιν γίνεσθαι, donné par tous les manuscrits, a été corrigé depuis longtemps par les éditeurs. » Pourquoi alors ταύτῃσιν γίνεσθαι 189, 8? Je ne puis terminer sans montrer un autre exemple frappant des incertitudes de l'éditeur. P. XCV : « In libro π. ἀέρ. ὑδ. τόπ. correxi codicum formas has : ... 38, 14 et 18 κέονται,... 50, 23 κέονται, etc. At veræ in promptu erant 39, 13 et 51, 4 κεῖνται, etc. » Or, κέονται n'est pas corrigé dans les trois passages signalés, et en outre, je lis bien κεῖνται, 39, 13, mais 51, 4 κέονται! — Toutes ces cri-

tiques, qui prouvent que j'ai accordé à cette nouvelle édition d'Hippocrate toute l'attention qu'elle mérite, n'empêchent pas ce premier volume de constituer un progrès sur les éditions précédentes; mais il est à souhaiter que les volumes subséquents soient revus avec plus de soin, qu'ils renferment moins d'inconséquences, et qu'ils soient complètement expurgés de ces fautes qui affaiblissent la valeur du premier [1].

MY.

V. CHAPOT. **La flotte de Misène, son histoire, son recrutement, son régime administratif,** Paris, 1896, in-8°, 244 pages chez Leroux.

M. Chapot, docteur en droit, est en ce moment étudiant à la Faculté des Lettres et candidat à l'agrégation d'histoire. Ce fait doit être connu de tous ceux qui entreprendraient de juger son livre; car il faut y voir, si l'on veut être juste, non un ouvrage de longue haleine, mais une thèse inaugurale. Je réponds ainsi par avance à une objection qui ne manquera pas d'être faite. Pourquoi avoir choisi un sujet si souvent traité déjà? Après l'histoire générale de la marine romaine de M. Ferrero, celle des flottes italiennes de M. Fiebiger, celle de la légion Ire Adjutrix de M. Jünemann, pour ne parler que des travaux les plus récents parus sur ces différentes questions, que restait-il de nouveau à trouver? Evidemment fort peu de chose. Mais il y avait moyen d'écrire un livre clair, très au courant des ouvrages français et étrangers, et les résumant tous sans dépendre directement d'aucun d'eux. C'est ce que M. C. me paraît avoir réussi à faire.

Le plan du travail est net et bien conçu; après une courte introduction consacrée à une esquisse de l'histoire de la marine romaine avant Auguste et à la création des flottes permanentes, l'auteur entre en plein dans son sujet. Il examine successivement : l'histoire de la flotte de Misène, ce qu'on sait de ses stations, des navires qui la composaient, des commandants, officiers et soldats, du recrutement des marins, de leur situation juridique, des récompenses et des peines usitées dans la flotte, du costume et de l'armement des *classiarii*, de la durée de leur service, de l'*honesta missio* qui leur était accordée avec leur libération, ce qui l'amène à élucider une fois de plus la question du mariage des

---

1. Ajouter encore aux corrections : lire 8, 18 ὠφελέοιτο; 48, 14 εὑρέες; 54, 3 νοτίη; 82, 11 ἀσθενέων; 92, 13 ἐών; 102, 3 νεκρή; 240, 18 ῥαστώνη; 33, 5 ἀλλήλοισιν, qui n'est dans aucun manuscrit, a beau être une addition de Gadaldinus, ce n'en est pas moins un solécisme; lire ἀλλήλῃσιν. M. K. donne p. cxxx sv. ses lectures de A. différentes de celles de Littré; il y a quatre inexactitudes : 6, 18 καὶ τῇ ἐφήσει et 23, 12 καταστορεθῇ sont donnés par Littré comme leçons du ms. 2255 et non de A (2253); 141, 21 χιρρὸν οἶνον est également cité par Littré comme étant dans A; M. K. n'a pas vu la note 47 à la page 362 (t. II), qui complète la note 46; de même 195, 4, où la note 36 (p. 653) donne la leçon exacte de A, ὀλίγα μέλανα.

soldats en activité. Un dernier chapitre traite de l'origine et de l'histoire de la légion I et II Adjutrix, surtout de la première qui fut formée à l'origine de marins de la flotte de Misène. On le voit, c'est à la fois une étude générale de l'organisation des flottes romaines à l'époque impériale et l'étude particulière de la plus importante d'entre elles; par là le livre sera utile à consulter, quelle que soit la flotte dont on pourra être amené à s'occuper.

La doctrine même ne peut donner lieu ici à une dissertation ou plutôt à une suite de dissertations de détail. Je me contenterai d'insister sur la conscience que M. C. apporte à la solution de toutes les questions soulevées par lui : il discute les différentes idées émises par ses prédécesseurs, en montre les points faibles, pèse les arguments de chacun d'eux et se décide en fin de compte par une solution toujours sage. Cette étude permet d'augurer favorablement de l'avenir scientifique réservé à M. Chapot.

R. Cagnat.

Jurisprudentiæ antehadrianæ quæ supersunt ed. F. P. Bremer. Pars prior. Liberæ reipublicæ juris consulti. Leipzig, Teubner, in-12, 1896, 424 p.

M. Bremer, ancien assesseur au tribunal de Bonn, est un élève de M. Ed. Bœcking. Comme publications antérieures, on indique de lui un travail sur les institutions d'Ulpien et une histoire du Droit Romain [1]. Dans l'ouvrage présent, comme dans le premier que j'ai cité, on sent, dès les premières pages, que l'auteur connaît bien son sujet et qu'il écrit dans un latin élégant et clair.

Tous les lettrés pratiquent le petit in-12 intitulé : *Historicorum Romanorum fragmenta* de H. Peter dans la *Bibliotheca Teubneriana*, et ils savent quels services il leur rend; voici donc, dans la même collection, pour faire pendant aux historiens, l'énumération et les fragments des jurisconsultes romains. L'ouvrage comprendra deux volumes.

Les prolégomènes ne seront joints qu'au second volume. Celui qu'on nous donne, comprend les jurisconsultes de la République. La liste part du v^e^ siècle. Le vii^e^ et le viii^e^ siècles comprennent chacun trois séries. Voici l'ordre suivi : d'abord tout ce qu'on sait de la vie du jurisconsulte visé ; puis les témoignages dont toute la série est reproduite sans crainte de longueurs [2]; énumération de tous les passages du Digeste

---

1. *De Domitii Ulpiani institutionibus* scr. atque earundem institutionum reliquias adjecit, 106 p. in-8°, Bonn, 1868. *Geschichte des Rœmischen Rechts*, unter vergleichung des Deutschen bis zu Karls d. Grossen Kaiserkrœnung. La première partie, contenant l'introduction et l'époque d'Auguste et de Tibère, a seule paru à Strasbourg, 1876, chez Trübner.

2. Ainsi, pour Trébatius, M. B. reproduit toutes les lettres de Cicéron à ou sur Trébatius ; n'est-ce pas plus qu'il n'était nécessaire ?

où le jurisconsulte est nommé, suivant qu'il l'est seul ou avec d'autres; que son avis est approuvé ou combattu (des pages entières sont pleines de chiffres et de titres); enfin, les fragments en deux parties : d'abord les *Responsa*; puis les divers ouvrages.

Pour tous les articles, le fameux historique de Pomponius (*De origine juris*) sert de point de départ. Ses phrases, ses mots sont passés au crible, et, suivant la méthode moderne, M. B. s'efforce de dégager le texte actuel des retouches de Tribonien : tâche ardue et nécessaire, mais où les résultats ne répondent guère jusqu'ici à la peine qu'on se donne.

On voit, par ce qui précède, que le livre de M. B. ne peut se comparer à ce que nous avions jusqu'ici. La belle publication de Lenel est limitée par une restriction qui est indiquée dans le titre même [1]. Sauf les fragments de deux auteurs, elle ne commence qu'à Sextus Cæcilius Africanus, un jurisconsulte du temps d'Hadrien ou d'Antonin. C'est en somme un recueil d'extraits du Digeste, disposés chronologiquement et que n'accompagne aucune note. Le format et le prix de l'ouvrage le réservent plutôt aux bibliothèques. De même l'excellent manuel de Ed. Huschke (*Jurisprudentiæ Antejustinianæ quæ supersunt*) est renfermé dans un cadre étroit; on en aura l'idée par ce seul fait que l'article, consacré à Servius Sulpicius Rufus, dans Huschke, contient trois pages, et qu'ici, il occupe cent trois pages.

Les jurisconsultes qui ont les honneurs du volume de M. B., sont : Q. Mucius Scævola (57 p.); Servius Sulpicius Rufus (104 p.); P. Alfenus Varus (50 p.) et C. Trébatius Testa (48 p.).

On peut discuter sur la manière dont certains textes sont interprétés [2] et adresser à l'auteur, avant même d'attendre l'introduction, diverses critiques [3]. Je regrette surtout la négligence apportée à la correction de nombre d'épreuves; les fautes d'impression s'accumulent en certaines parties. L'errata qui nous a été donné, devra être plus tard triplé, qui sait? peut-être décuplé [4].

Émile THOMAS.

---

1. Palingenesia juris civilis. Juris consultorum reliquiæ *quæ Justiniani Digestis continentur*, ceteraque juris prudentiæ civilis fragmenta minora secundum auctores et libros. 2 gr. in-4°, Tauchnitz, 1889.

2. Dans le passage de la lettre de Cicéron, *Fam.* VII, 11, 2, cité p. 245, Valérius ne me paraît pas être un jurisconsulte, comme le croit M. Bremer, mais un auteur de mimes, de même que Labérius dont le nom précède immédiatement.

3. Lapsus de rédaction : p. 51 au milieu, lisez *ostendentem* (et non *ostendens*). — Des crochets de même forme < > enferment des mots à suppléer, et ailleurs p. 16, 1b, des lettres à retrancher. — M. B. brouille, p. 48, des textes du *De oratore* (pas d'indication de livre) et du *Brutus*, et il confond l'augure Scévola avec le pontife. — Inconséquence : le même point de détail est indiqué p. 139 au bas avec une restriction (*fortasse* Cercinæ), au contraire affirmé p. 112, l. 3. — P. 17, § 1 des *Responsa*, sur le mot attribué à Bion et à Caton à propos d'un prétendu prodige (vere monstrum habendum fuisse si sorices a caligis roderentur), ajouter qu'il se trouve avec une légère variante dans le *De divinatione*, II, 26, 62.

4. Je renonce à indiquer celles qui sont légères; voici, parmi celles que j'ai relevées,

Elsœ Keresztény téritœink (*Les premiers missionnaires en Hongrie*), par Georges Volf. Budapest, Académie, 1896. 109 p. in-8.

Les premiers siècles de l'histoire hongroise offrent encore bien des problèmes à élucider. Les sources historiques sont rares et souvent difficiles à mettre d'accord. Il n'est donc pas étonnant de voir les philologues apporter leurs secours aux historiens, surtout quand il s'agit des premiers vestiges de la civilisation magyare. Ainsi, il est intéressant de savoir au juste quels étaient les premiers maîtres de ce peuple asiatique dans l'art de l'écriture et de la lecture, quels étaient les premiers missionnaires qui ont prêché l'Évangile et introduit le catholicisme parmi ces païens.

Jusqu'ici tous les historiens, sur la foi de quelques chroniques allemandes, surtout celle de Pilgrim, évêque de Passau, ont accepté comme un fait certain que les premiers missionnaires étaient en partie des Slaves qui restèrent dans le pays après l'invasion des Magyars, en partie des prêtres allemands que Pilgrim avait envoyés, comme il s'en vante dans une lettre adressée au pape Benoît VII, vers l'an 974 (cf. Endlicher, *Rerum hungaricarum monumenta Arpadiana*, p. 131-133). Mais ce Pilgrim dont le nom figure dans les *Nibelungen*, n'était qu'un fin politique un peu fanfaron. Si vraiment ses missionnaires avaient réussi, comme il le dit, l'œuvre de la conversion sous saint Étienne n'eût pas été si difficile. Quant à Adalbert, évêque de Prague, quoiqu'il fût en relations avec le duc Geyza et sa femme Sarolta, parents de saint Étienne, il n'avait aucune des qualités nécessaires pour organiser l'Église en Hongrie, et l'apathie des magyars l'exaspérait. Quel succès obtient saint Romuald, quittant Pereum, près de Ravenne, avec vingt-quatre disciples, pour prêcher en Hongrie, « nimio desiderii igne succensus, ut pro Christo sanguinem funderet »? Les Hongrois laissent prêcher, ne donnent à personne l'occasion d'acquérir la couronne du martyr et restent païens.

Il ne faut pas croire non plus que les Slaves restés dans le pays après la conquête, étaient aptes à convertir les nouveaux venus. Dans cette partie de l'Europe, à cette époque, le christianisme n'avait pas encore triomphé. Slovènes et Croates étaient de bien mauvais chrétiens qui retombaient eux-mêmes très souvent dans l'idolâtrie (les *Acta Sanctorum* le constatent à chaque instant). Saint Ladislas, roi de Hongrie, ne fondait-il pas en 1093 l'évêché de Zagrab (Agram) pour ramener les Croates dans le giron de l'Église?

---

les plus déplaisantes. P. 23, fig. 2, l. 2, vicencimo; p. 34, 8b, interfamilias (lisez *pater*); p. 55 vers le haut, *Itque* (l. *Atque*); p. 81, 2 : isse usurpatam (il fallait esse usurpatam, ou isse usurpatum); p. 88, 1 fin : eum (l. cum); p. 144 après le milieu, noluit (l. nolint); p. 149, *Vellem* (il manque l'indication que c'est le début de la neuvième Philippique); p. 150, au milieu : circaque eum (l. eam); p. 258, 3e l. av. la fin, lire : est; *ea enim* quod, < > ut ait; p. 381, au milieu, f. 13, av. dern. l. : certa (l. certe).

On doit donc chercher les vrais missionnaires qui, au cours du xᵉ et du xiᵉ siècle, ont entrepris méthodiquement l'œuvre de la conversion, parmi les nombreux captifs que les Hongrois ramenaient de leurs expéditions lointaines. Il y avait là des Allemands, beaucoup d'Italiens — la *via Hungarorum*, *via ongaressa* est restée dans le souvenir du peuple — et quelques Grecs. Or, parmi ces trois nations, les Italiens avaient l'Église la plus puissante, la mieux organisée, et ce sont surtout les prêtres captifs du patriarcat de Venise — dont le gouvernement s'étendait depuis la Pannonie jusqu'à l'Adige, — qui convertirent leurs vainqueurs.

M. Volf, le savant éditeur des *Anciens monuments de la langue hongroise*, avait démontré, en 1885, que l'accentuation et l'écriture des plus anciens textes hongrois portent des traces indéniables du latin ou plutôt du dialecte vénétien parlé à cette époque en Vénétie, en Istrie et dans le Frioul; que la plus ancienne écriture hongroise se servait de caractères latins, et jamais du glagolitique; que deux mots seulement (*pap* et *barát*, « curé » et « frère lai ») sont d'origine slave, mais que tous les noms de la hiérarchie ecclésiastique viennent de l'italien (sans compter les cinq cents vocables qui ont passé dès cette époque de l'italien en hongrois); que les grands évêques et abbés du premier siècle du christianisme en Hongrie sont des Italiens : saint Gérard né à Venise, et très probablement Asztrik, le premier abbé mitré de Pannonhalma, la maison mère des Bénédictins de Hongrie.

A ces preuves linguistiques, M. V. ajoute un très intéressant chapitre sur l'histoire du patriarcat de Venise au xᵉ siècle, sur l'influence civilisatrice que les captifs et les moines italiens ont exercée sur les Hongrois, sur les nombreuses colonies italiennes en Hongrie, attestées par les noms des communes commençant par *Olasz* (italien), sur l'architecture des plus anciennes églises qui montre également l'influence italienne et sur certaines coutumes, comme la manière de faire le signe de la croix.

Les historiens ne devront pas ignorer le travail de M. Volf qui jette une vive lumière sur une époque obscure et modifie sensiblement les opinions courantes sur la conversion des Magyars.

J. Kont.

La peinture au Château de Chantilly. — *Les Quarante Fouquet* par F. A. Gruyer. — 1 vol. in-4o orné de 40 héliogravures. Paris, Plon éd.

Histoire populaire de la Peinture, par Arsène Alexandre. — *École Italienne.* — 1 vol gr. in-8· orné de 267 grav. s. bois. Paris, H. Laurens éd.

La peinture en Europe, Catalogues raisonnés... etc. par G. Lafenestre et F. Richtenberger : *Venise.* — 1 vol. in-8· orné de 100 phototypies. Paris, anc. maison Quantin éd.

— L'inventaire des tableaux de la galerie du duc d'Aumale à Chantilly

se poursuit par les soins de M. An. Gruyer et dans ses conditions de typographie luxueuse et d'irréprochables reproductions. Chaque année apporte un nouveau volume à la série. Celui-ci est de toute beauté et présente à coup sûr un plus grand intérêt qu'aucun autre. Au moment de commencer la publication du tome II, consacré aux peintures de l'École française, on s'est trouvé en présence des quarante célèbres miniatures de Jean Fouquet qui forment la tête de la collection ; et devant ce merveilleux ensemble, si peu connu, inédit encore, et si glorieux pour notre art, on n'a pas hésité à dédoubler le volume, et à consacrer un tome à reproduire la série toute entière. C'est un véritable service rendu là aux artistes, aux critiques, à tous les curieux d'art. Ce le serait sutout si M. G. n'avait eu l'idée malheureuse de borner le tirage à un petit nombre d'exemplaires de luxe, inaccessible à la plupart de ceux qui eussent justement trouvé le plus de profit à cette publication.

On sait l'histoire de Fouquet et de ces miniatures. « C'est non seulement un des plus grands maîtres du xv^e^ siècle, mais encore de tout l'art français », dit très justement un critique dont nous parlerons tout à l'heure, M. Arsène Alexandre, et il ne tint pas à lui que notre Renaissance française ne fût vraiment originale et non inspirée de l'italienne. Peintre d'une habileté extrême à composer comme à exécuter, Jean Fouquet, portraitriste et enlumineur, fut un coloriste aussi fin que délicat, et un dessinateur d'une précision et d'une science qui, dans les proportions restreintes où il se tint généralement, ne laissent rien à désirer. Nous n'avons pas à rappeler ici ses œuvres, gloires artistiques des règnes de Charles VII et de Louis XI, et M. G. en donne au reste le détail dans une exacte introduction ; disons seulement que les miniatures dont il s'agit ici sont celles du Livre d'Heures composé pour Maître Étienne Chevalier, trésorier de France. Le dernier des descendants de ce très intelligent Mécène étant mort en 1630, la bibliothèque où se trouvait ce manuscrit passa aux mains d'un neveu qui l'éparpilla. Encore à la fin du xvii^e^ siècle, les Heures étaient intactes : Gaignières les vit. Mais vers 1700, une main inconnue détruisit le volume et retira les miniatures pour les vendre plus fructueusement. Un important noyau demeura pourtant, ces quarante feuilles achetées à Bâle en 1805 par G. Brentano, de Francfort, dont le fils les a vendues récemment à M. le duc d'Aumale (en 1891, quelque cinquante fois plus cher).

On en connaît actuellement quatre autres : deux au Louvre, une à la Bibliothèque nationale et une au British Muséum. — Cette œuvre précieuse est certainement le plus beau titre de gloire de Jean Fouquet : en petit, ce sont des tableaux complets, dont l'un des plus grands charmes est l'accent juste et la sincérité du paysage, avec ses effets si délicats de lointains et d'air, sa vivacité de tons et ce coloris si caractéristique du maître. « L'atmosphère est légère et subtile, et il y règne comme une sorte de poudroiement doré auquel on ne peut se tromper. »

M. G. a bien fait de le dire, car, hélas, si parfaites que soient les photogravures, la couleur n'y est pas. Il reste heureusement autre chose encore, l'ordonnance, remarquable, l'expression, grave et élevée, les types, si vrais et si intéressants (citons : l'Ascension, les Funérailles de la Vierge, l'Intronisation de la Vierge, saint Thomas d'Aquin enseignant, et tant d'autres....). Et nous les comptons, par mille détails curieux pour les monuments, les mœurs et les costumes du temps. Peut-être M. Gruyer aurait-il pu insister davantage sur ce côté-là, en passant plus légèrement sur l'historique des sujets eux-mêmes, d'après les livres saints, etc. Le côté archéologique et documentaire est capital ici, et le seul à considérer, indépendamment de la valeur artistique.

— Avec un quatrième volume, consacré à l'École Italienne, M. Arsène Alexandre vient de terminer son histoire populaire générale de la peinture. Nous avons déjà rendu compte ici des trois autres parties de cette œuvre considérable et vraiment neuve. Rien n'était plus malaisé à faire qu'une histoire *populaire* digne de ce nom et douée de vie, capable d'enseigner et de diriger le goût. Dans ce genre-là, sous peine de tomber au-dessous du médiocre, il faut absolument faire œuvre personnelle, travailler d'après nature, si l'on peut dire, laisser de côté les livres, les documents, tout ce qui rend facile, avec de la patience, une histoire raisonnée de l'art. Il faut voir beaucoup, réfléchir autant, classer ses impressions, les juger, enfin en donner l'expression de haut, et impartiale. Assurera-t-on que tous les lecteurs, les artistes, tous ceux qui ont déjà fait leur choix et raisonné leurs enthousiasmes dans l'art, soient toujours de l'avis du critique ? Évidemment non. Du moins, s'il faut regretter certains sacrifices, certaines omissions aussi, on avouera que la chaleur et le développement avec lesquels M. A. a parlé des grands, des très grands maîtres, donnent à son travail un relief et un accent remarquables, bref une excellente originalité de pensée.

En somme, ce qu'on regrette le plus, c'est que cette histoire soit exclusivement *populaire* en effet. Si, sans changer un mot du texte, on y pouvait ajouter en note cet appareil de références qui fait entièrement défaut, ce serait parfait : ne fut-ce que la topographie des œuvres et l'indication de leurs reproductions. Car les gravures, ici,..... n'en parlons pas! Il n'y a même pas de table alphabétique des artistes cités... On veut sans doute laisser ce soin au lecteur.

Pour en revenir à ce dernier volume, à l'École Italienne, il suffira de louer l'impartialité qui y a su faire la large place qui leur est due, aux grands artistes dits primitifs, sans en prendre texte pour rabaisser ceux de la maturité de l'art. « La jeunesse et la maturité de cet art ont été admirables entre toutes, et sa décadence a été aussi complète que sa perfection. Et cette perfection même, ou tout au moins la perfection de la maturité, contenait tous les germes de la décadence. » Mais Raphaël ni Michel-Ange n'en sont responsables : on l'oublie trop, et il n'était pas inutile de le faire remarquer.

— On apprendra avec plaisir l'apparition du quatrième volume de la série de catalogues illlustrés des musées de peinture de l'Europe entreprise par M. Lafenestre et Richtenberger. D'abord le musée étudié ici, ou plutôt, car il ne faut pas s'y tromper, l'ensemble des tableaux épars dans ce foyer de richesses artistiques qu'est Venise, soit à l'Académie des Beaux-Arts, soit dans les églises, soit au Musée municipal, au palais des doges, dans les collections particulières, tout cela est d'un extrême intérêt, et le groupement en est nouveau et précieux. Ensuite, on ne trouvera à peu près aucune critique à formuler, de celles que nous avons adressées aux précédents volumes. Au lieu d'un ordre aléatoire et lié à la disposition des salles du Musée (parti déplorable quand il s'agit du Louvre, par exemple, où l'on change presque perpétuellement), nous avons ici l'ordre alphabétique, beaucoup plus simple, et qui se reproduit encore à la fin, dans l'index général des œuvres décrites; c'est dire que l'on consultera aisément le volume.

On rendra également justice à l'intérêt et au développement des notices, des références bibliographiques ou historiques, qui accompagnent la plupart des œuvres (M. Jean Guiffrey y a beaucoup travaillé). On appréciera la division conservée de Venise en sept quartiers, et le soin qui a été pris de donner le plan de chacun d'eux. Enfin, on consultera avec fruit les planches, très nettes dans leur format réduit, tirées en phototypie d'après les clichés d'Alinari et d'Anderson.

Un mot cependant. Les auteurs avaient résolu d'abord de traiter toute la Vénétie. L'idée était excellente, parce que l'École Vénitienne forme un chapitre absolument à part dans l'histoire de l'art italien, qu'on ne saurait fondre avec les autres écoles, et qui perd à être démembré. Ils y ont renoncé à cause de la richesse même de leur sujet, la seule Venise remplissant le cadre de la publication. Pourtant il semble qu'ils eussent pu tout concilier en prenant le même parti que pour notre musée du Louvre, c'est-à-dire en réservant à l'index final le soin d'être vraiment complet sur tous les tableaux du musée et en ne décrivant, avec détails, que les œuvres de véritable importance. Il semble qu'ils eussent pu faire de même à Venise. Tout n'y est pas chef-d'œuvre, tout n'y mérite pas des descriptions aussi étendues.... Au bout du compte, cette objection n'est motivée que par le regret d'avoir encore longtemps à attendre le reste de la province vénitienne : car on ne se plaindra jamais du trop de documents offerts à l'étude. Mais il ne paraît guère qu'un volume par an (c'est trop peu), et le prochain annoncé sera consacré à la Hollande.

H. DE CURZON.

Th. Parmentier, **Vocabulaire rhétoroman des principaux termes de chorographie.** Paris, 1896. In-8°, 89 p. (Publication de l'Association française pour l'avancement des sciences).

Le général Parmentier nous dit que c'est en étudiant les admirables cartes de la Suisse dressées par l'État major fédéral, que l'idée lui est venue de rédiger le vocabulaire dont nous allons rendre compte. L'auteur étudie les mots qui entrent le plus fréquemment dans la composition des noms de lieu, comme *accla, aua, casté, crest, crusch* etc., se bornant à en donner le sens et s'abstenant avec raison d'en rechercher l'étymologie qui est, en bien des cas, incertaine et qui, pour plusieurs de ces termes, le restera peut-être toujours. Je relève, pour la signification seulement, le mot *fatsch* (*a*) dans *fatschalv*, traduit par *face, visage*; dans la tradition des habitants ce mot signifie plutôt *ruban* (all. *band*), donc pour *fascem*. Dans le vocabulaire on pourrait signaler quelques lacunes, par exemple *Piz hinard*, V, 2 [1]; parmi les adjectifs je remarque l'absence de *rodond* (*Plaun rodond, muot roduond, lai roduond*); parmi les substantifs on pourrait faire observer celle de *forbisch* (*Piz Frbisch* 517-1). *Scaletta* est cité, mais non *Scalotta*, 517-3, 410-2, *Scalutta*, 413-2, etc. Tout cela n'empêche pas que le travail de M. Parmentier ne soit très consciencieux et méritoire; où il est excellent, c'est dans l'introduction : l'auteur y expose d'une manière lumineuse les données générales sur la position du rétoroman dans ses rapports avec les autres langues romanes, et donne sur les dialectes et la littérature les détails qui peuvent intéresser un public non linguiste. On peut donc féliciter les Français d'être entrés à leur tour, tard, mais dignement, dans le nombre des nations qui se sont occupées de l'étude d'une langue romane qui n'a été étudiée scientifiquement qu'après toutes les autres.

J. Ulrich.

Fr. X. Krauss. **Essays.** Premier volume, Berlin, Paetel frères, 1896, in-8°, 546 pages.

L'éminent professeur qui nous donne ces *essais* ne croit pas que le nom illustre qu'il s'est fait dans l'archéologie le condamne à se cantonner dans une catégorie de travaux strictement scientifiques. C'est à un point de vue plus large, plus général et proprement philosophique et littéraire qu'il s'est placé dans les dix études critiques écrites de 1880 à 1886 et dont la réunion forme le présent volume; elles ont trait à Ludwig Spach, au philosophe Joubert, à Antoine Rosmini, à l'œuvre des femmes dans l'archéologie, à Vittoria Colonna, au regretté J.-B. de Rossi, à la lyrique ombrienne, à Maxime du Camp et à Pétrarque. Quoique spécialiste remarquable, M. Krauss aborde, on le voit, avec

1. J'emploie les signes de renvoi adoptés par M. Parmentier.

une égale facilité les questions les plus diverses, et la lecture de son volume est agréable et instructive autant que variée.

C. E.

BULLETIN

— La livraison 7 du *Recueil d'archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau vient de paraître à la librairie Leroux; elle contient : § 38 (fin) *Madd ed-deîr et le casal de Mondisder*. — § 39, *le culte de la déesse Leucothea dans la région de l'Hermon*. — § 40, *la seconde inscription de Bar-Rekoub*. — § 41, *l'autel nabatéen de Kanatha*.

— M. Feltoe vient de publier une édition du sacramentaire véronais, connu sous le nom de sacramentaire léonien : *Sacramentarium Leonianum*, edited with Introduction, Notes and three Photographs by the Rev. Ch. L. Feltoe; Cambridge, at the university press, 1896, xix-244 pp. petit in-8; prix 12 sh. 6. L'introduction est un résumé exact de ce qu'on peut dire de ce document unique et mystérieux. M. Feltoe croit, avec plusieurs de ses devanciers, que ce recueil est une œuvre privée. Il ajoute que le désordre des pièces, les lacunes et le caractère de certaines prières conduisent à penser que nous avons dans le manuscrit de Vérone la collection originale. Elle serait datée, par suite, comme le manuscrit, du VII[e] siècle. Il va sans dire que certains éléments sont plus anciens, par exemple les messes que M. Duchesne fait remonter au temps de Damase. Une autre partie de l'introduction doit être signalée : la liste et l'étude des passages bibliques dont la teneur s'écarte de celle de la Vulgate. Mais M. F. a surtout voulu faire besogne d'éditeur. Il paraît s'en être fort bien acquitté. Son texte est soigneusement établi, avec un système de références un peu compliqué et que la numérotation des lignes permettait de simplifier. Les notes, rejetées à la fin du volume ont surtout pour objet d'indiquer les pièces semblables qui se trouvent dans les divers sacramentaires. Ce travail, en grande partie nouveau, contribue à enlevér au sacramentaire véronais quelques-uns des traits qui en faisaient un peu pour les liturgistes précédents un document isolé. Trois tables alphabétiques, des *initia*, des passages bibliques et des particularités notables, terminent ce volume aussi maniable qu'utile, M. Feltoe a droit à la reconnaissance de toutes les personnes qui s'occupent de la littérature et de l'histoire du christianisme. — M. D.

— A propos des *Quaestiones Iuuenalianae* de M. Lommatzsch, j'ai eu récemment l'occasion de mentionner les travaux de M. Hœhler sur les scolies dites de Cornutus (*Rev. crit.*, 1896, I, 389). Il publie aujourd'hui celles du premier livre de Juvénal (Sat. I-V) d'après cinq manuscrits (*Die Cornutus-Scholien zum ersten Buche der Satiren Iuvenals*, herausgegeben von Wilhelm Hœhler; aus dem XXIIIsten Supplementband der *Jahrbücher für cl. Philologie;* Leipzig, Teubner, 1896; p. 381-441, in-8). Cette édition soignée va permettre de se rendre compte de la valeur de ce commentaire plus décrié que connu. Elle confirme déjà l'un des caractères qu'on avait cru y remarquer : l'esprit chrétien de ces scolies, qui pourrait faire songer à une compilation monastique (cf. p. 392, 141 ; p. 426, 37 ; etc.). Elle a dû prendre naissance dans le milieu auxerrois du IX[e] siècle ; car, non seulement Heiric est nommé (IX, 37), mais sa vie de saint Germain est citée dans la partie éditée par M. H. (I, 78). On doit aussi noter la présence d'un certain nombre d'observations de

style, d'un goût subtil et scolastique ; elles laissent supposer la pratique d'une rhétorique supérieure dont Heiric avait précisément donné le modèle dans cette biographie. Enfin, un certain étalage de grec est aussi conforme à ce que nous savons du personnage. Il est donc bien possible que ce travail soit un produit de son école P. 382 (I, 7) : « Ariopagum dicit uillam in qua fuit schola philosophorum sacrata Marti » ; cp, Cassiodore, *Complexiones in Actus*, 42 (*P. L.*, 70, 1395 Migne) : « Duxerunt ad Ariopagum ubi erat philosophorum adunata collectio ». P. 384 (I, 44) : « Lugdunum dicunt quasi lucis donum i. e. mons. » Le sens de *dunum* était bien connu dans les écoles ; il est néanmoins intéressant de comparer ce passage avec Heiric, Vie de saint Germain, I, 3 : « Augustidunum ... Augusti montem transfert quod Celtica lingua » (dans Holder, *Altcelt. Sprachschatz*, 1375). L'idée de faire de l'autel de Lyon un autel de Diane est à coup sûr bizarre. Serait-ce l'effet d'une confusion avec Lucain, I, 446. Une interprétation non moins singulière de I, 164 a son origine dans un passage plus ou moins mal compris de Virgile (*Aen.*, VI, 432) : « *Urnamque secutus*... In urnam enim sortes capiuntur ; urnam ergo dicit sortem mortis. » On voit que l'étude de ces scolies peut nous aider à comprendre le système d'enseignement du haut moyen âge. Il est regrettable que M. H. n'ait pas joint un index des mots les plus rares, comme il avait fait dans le *Philologus* à son édition des notes de la Satire VI ; *intercolumnia* (382, 12) *expultrix* (394, 3), *comedones* (409, 35) et d'autres encore méritaient d'être signalés. *Phyrgiae* (382, 2) est-il une faute d'impression ? P. 396, l. 2, lire *sci licet*. — Paul Lejay.

— L'édition de saint Ambroise que prépare M. Karl Schenkl, en collaboration avec M. Ihm, est depuis de longues années impatiemment attendue. Le premier fascicule de la première partie vient de paraître : *Sancti Ambrosii opera, pars prima qua continentur libri : Exameron, De Paradiso, De Cain et Abel, De Noe, De Abraham, De Isaac, De Bono Mortis*, recens. K. Schenkl ; *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, vol XXXII ; Vindobonae, Pragae, Tempsky ; Lipsiae, Freytag ; 1896 ; 497 pp. in-8 ; prix : 12 Mk. 80. Le fascicule publié ne contient que les quatre premiers ouvrages. On voit par les listes des sigles que M. Schenkl a eu à sa disposition pour l'Examéron un manuscrit de Cambridge du viii[e] siècle, deux *Parisini* du ix[e], un manuscrit de Carlsruhe du ix[e] siècle, etc. ; pour le *De Paradiso*, quatre manuscrits français du ix[e] siècle ; pour le troisième traité des manuscrits dont les plus anciens ne remontent qu'au xi[e] siècle ; pour le *De Noe*, un seul manuscrit du ix[e] siècle. Il faut attendre l'introduction qui fera partie du fascicule 2 maintenant sous presse pour avoir des renseignements plus précis. — P. L.

— M. Germain Martin a écrit quelques pages intéressantes sur *Les plus anciens libraires du Puy* (Le Puy, Marchessou, 1897. In-8°, 13 p.). Il nous présente successivement Henri Monestier « honnête et pieuse personne, vieux garçon aisé du commencement du xvi[e] siècle », Antoine et Julien Amouroux, Jean Allard dit Vendôme qui fit imprimer en 1543 une seconde édition du *Missale ad usum Aniciensis ecclesiae* (dont le titre est reproduit en tête de la plaquette), Barthélemy Nicolas et Rogier Fabre. Il y a là sur les libraires du Puy, sur leurs fréquents voyages à Lyon, sur leurs boutiques et leur genre de vie de nombreux détails tirés des archives départementales de la Haute-Loire. — A. C.

— L'histoire de l'enseignement supérieur en Hongrie n'est pas encore écrite ; même celle de l'Université de Budapest n'est pas achevée. Théodore Pauler, ancien professeur à la Faculté de droit, avait bien commencé en 1880 une histoire documentée de cette Alma Mater, mais il n'a pu donner jusqu'à sa mort (1886) que trois fascicules. Il existe, en outre, quelques monographies de certaines Académies de

droit, publiées à l'occasion de leur centenaire, telle l'*Histoire de l'Académie de Presbourg*, par M. Ortvay, et celle de Nagy-Várad par M. Bozóky. On trouve également dans les « programmes » des écoles réformées des contributions utiles; mais tous ces matériaux, qu'il faudrait d'ailleurs compléter par des recherches dans les archives des différents établissements, attendent encore un historien pour les mettre en ordre. Le ministère de l'Instruction publique de Hongrie a donc bien fait de publier, à l'occasion du Millénaire, un beau volume sur l'enseignement supérieur auquel dix-huit professeurs ont collaboré (*A felsoe oktataátsügy Magyarországon*, Budapest, 1896, 824 p. in-8°). C'est un tableau, assez développé, des établissements d'enseignement supérieur depuis le dualisme (1867) jusqu'à nos jours, avec quelques pages sur leur fondation. Le livre se divise en cinq parties. La première traite de l'Université de Budapest, la plus ancienne de ces écoles. Fondée en 1635 par le cardinal Pierre Pazmany à Nagy-Szombat (Tyrnau), elle fut transférée, en 1777, à Bude, puis en 1784 à Pest. Elle ne comprenait, à l'origine, que les Facultés de théologie et de philosophie; la Faculté de droit, fut créée en 1667 et la Faculté de médecine, en 1769. Elle a aujourd'hui 4002 élèves et occupe le cinquième rang (après Paris, Berlin, Vienne et Naples) parmi les Universités du monde. Le professeur de théologie, M. Béla Breznay, a écrit l'introduction et le chapitre sur la Faculté de théologie. M. T. Vécsey, professeur de droit romain, expose, un peu sommairement, l'histoire de la Faculté de droit, et M. E. Hœgyes, directeur de l'Institut Pasteur de Budapest, celle de la Faculté de médecine. Le critique littéraire J. Beœthy trace un tableau détaillé de la Faculté de philosophie et de l'École normale attachée à cette Faculté. — La deuxième partie est consacrée à l'Université de Kolosvár, qui fut fondée en 1872 et qui porte, depuis 1881, le nom du roi François-Joseph. Cette Université n'a pas de Faculté de théologie, mais la « Philosophie » y est scindée en *Lettres* et en *Sciences*. M. Marki a fait l'histoire de cette École appropriée aux besoins de la Transylvanie; M. Pisztory traite de la Faculté de droit; M. Szabo, de la Faculté de médecine; M. Finaly, de la Faculté des Lettres; Kanitz, mort tout récemment, de la Faculté des sciences. — La troisième partie décrit l'École polytechnique qui correspond à l'École centrale de Paris et compte 1041 élèves. — La quatrième partie est peut-être la plus intéressante du volume. Elle contient de nombreux renseignements sur les séminaires théologiques des différentes confessions. On y apprend que la philosophie de saint Thomas d'Aquin a été récemment introduite dans les séminaires catholiques. — La dernière partie nous fait connaitre les académies de droit; elles sont au nombre de dix; plusieurs ont très peu d'élèves. — Dans un appendice, M. Mann nous présente l'état actuel des cinq *Maternités*. — J. K.

— L'enseignement secondaire de la Hongrie est un peu mieux étudié au point de vue historique. Fraknoi a écrit un livre sur les écoles au XVI^e^ siècle et Aladár Molnár a consacré un gros volume au XVIII^e^ siècle, qu'il n'a pu malheureusement achever. M. Finaczy, directeur au Ministère, reprend les recherches au point où Molnár les a abandonnées, et nous espérons qu'il les mènera à bonne fin pour compléter ainsi les beaux travaux de M. Klamarik. A l'occasion du Millénaire, il publie un volume sous ce titre: *Les Écoles d'enseignement secondaire en Hongrie. Leur passé, leur état actuel* (*A magyarországi Koezépiskolák multja és jelene*. Budapest, 210 pp. in-8°). Le livre se divise en deux parties. La première renferme une histoire succinte de l'enseignement secondaire depuis le XVI^e^ siècle jusqu'à la loi de 1883. On y remarquera surtout les pages claires, solides, impartiales que M. F. a consacrées aux établissements des Jésuites qui furent appelés en Hongrie par l'ar-

chevêque Niclas Oláh en 1561 pour entraver les grands progrès de la Réforme, et qui obtinrent de grands succès (lorsqu'en 1773 l'Ordre fut supprimé en Hongrie, il avait quarante et un gymnases et sept internats), aux écoles des protestants, à la première *Ratio educationis* que Marie-Thérèse promulgua en 1777 pour organiser les gymnases et y exercer la surveillance de l'Etat, au système de Thun après la Révolution de 1848. La seconde partie retrace l'état actuel des gymnases et écoles *réales* : plan d'études, exercices physiques, discipline, corps des professeurs, bâtiments scolaires (avec des lithographies), budget des écoles d'enseignement secondaire, tout cela est traité par M. Fináczy avec grande compétence. — J. K.

— La Faculté de théologie de l'Université de Budapest continue la publication des Œuvres du Cardinal Pierre Pazmany (1570-1637) un des plus grands écrivains du XVII[e] siècle, le fondateur de l'Université de Budapest. Ces œuvres comprennent deux séries : latine et hongroise. Le deuxième volume de chaque série vient de paraître. Dans la première M. Etienne Bognar nous donne, après la Dialectique, la *Physique* (614 pp. in-4° avec un fac-similé), dont deux manuscrits se trouvent à la Bibliothèque de l'Université de Budapest. Il s'est servi de l'exemplaire écrit par Pázmány lui-même à Gratz en 1598. Cette *Physique* est un commentaire, dans l'esprit de St. Thomas d'Aquin, des livres d'Aristote Περὶ τῆς φυσικῆς ἀκροάσεως. Elle contient treize *disputationes*. « Videbis, dit la préface, auctorem, non modo Aristotelis et Angelici Doctoris sapientia imbutum egregie, sed et studiose multumque versatum in scriptis aliorum insignium magistrorum qui auctori vel priores vel coaevi hoc genus philosophiae coluere. » Le deuxième tome de la série hongroise (801 pp. in 4°) donne le célèbre *Livre de prières* (1602) précédé d'un recueil de dissertations sur l'histoire de l'Eglise, cinq lettres à Pierre Alvinczi, le grand adversaire du cardinal, une réfutation du Credo de Calvin et différents sermons. D'un bout à l'autre du volume le grand prosateur et polémiste parle la langue simple du peuple, sans emphase, sans discussion dogmatique, dans le seul dessein de ramener à l'Eglise catholique celles de ses ouailles, trop nombreuses, qui ont embrassé le calvinisme. — J. K.

— La Société philologique de Budapest fut fondée en 1875. Elle eut des débuts bien modestes, mais grâce à l'activité infatigable de son président, M. Emile Thewrewk de Ponor, le savant éditeur de Festus, le traducteur élégant d'Anacréon et de l'Anthologie grecque, elle s'est développée graduellement et compte aujourd'hui 659 membres. Cette société cultive surtout les langues classiques, mais les langues orientales et étrangères ne sont pas exclues de son programme. Son organe est le *Egyetemes philologiai koezloeny* qui compte autant d'années que notre *Revue de philologie:* M. Thewrewk, élu tous les ans président, prononce dans les Assemblées générales des discours où il traite des progrès de la philologie classique en Hongrie, retrace la vie d'un membre décédé (Pott, Schott, Curtius, Abel), expose le rôle des philologues hongrois au Congrès de 1893, excite l'ardeur des « jeunes » qui ont encore un champ très vaste à cultiver. Ces discours, qu'à son vingtième anniversaire la société avait décidé de publier, paraissent en un volume sous le titre : *Ponori Thewrewk Emil elnœki beszédei* (Budapest, 1896, VIII-240 pp. avec le portrait de M. Thewrewk). Les membres de la Société qui ont reçu gratuitement ces *Discours présidentiels*, les garderont comme un précieux souvenir du vaillant philologue et liront très volontiers la notice que le vice-président, M. Gustave Heinrich, a consacrée, en tête du volume, à M. Thewrewk. — J. K.

— M. Ch. de Bigault de Casanove, professeur d'histoire au lycée de Nantes, vient de publier une excellente traduction de *La Tragédie de l'homme* du poète hongrois Emerich Madách (Paris, Mercure de France, x et 254 p.). L'ouvrage méri-

tait cet honneur : il a été traduit cinq fois en allemand et la critique étrangère est unanime à lui assigner une place honorable à côté du *Faust* de Gœthe et des poèmes philosophiques de Lenau. Théodore Vischer la qualifie de « puissant » (eine gewaltige Geistesthat) et — chose curieuse — quoique la *Tragédie* n'observe pas les règles du genre dramatique, c'est la pièce hongroise qui a fait les plus belles recettes au théâtre national de Budapest où on la joue depuis 1883 dans l'adaptation de Paulay. Par le choix du sujet et par la manière de le traiter, Madach a prouvé que les Hongrois, eux aussi, peuvent créer des œuvres qui aient un caractère universel et non pas exclusivement national. La *Tragédie de l'homme* est la démonstration poétique de ce mot de Schopenhauer, que l'histoire est le cauchemar de l'humanité. Madach ne voit, dans la suite des siècles, que des espérances qui passent d'une génération à l'autre sans se réaliser ; chaque époque a son idéal qui n'est qu'une illusion ; chaque génération poursuit des fantômes sans trouver le bonheur. Le héros de la pièce est le premier homme, Adam : il assiste en rêve à l'évolution de l'humanité et à chacun des moments les plus marquants il intervient, prend part aux luttes intellectuelles. Le poème se compose de neuf tableaux, précédés de trois scènes dont la première se passe au ciel, la seconde au paradis et la troisième hors du paradis. Le réveil d'Adam clôt la tragédie. C'est la première tragédie du théâtre hongrois qui soit traduite en français. — J. K.

— Le nouveau volume du *Catalogue général des manuscrits français* : anciens petits fonds français, III, nos 25697-33264, que vient de publier M. H. Omont (Paris, E. Leroux, 1897, in,8e), contient l'inventaire de plus de 7500 volumes, ajoutés en ces dernières années à la suite du fonds des manuscrits français de la Bibliothèque nationale. On y trouvera, imprimé pour la première fois, un état complet de l'ancien Cabinet des titres, qui comprend : 1° la liste des dossiers, aujourd'hui reliés en volumes, des différentes séries alphabétiques des Pièces originales, Dossiers bleus, Carrés, Cabinet et Nouveau d'Hozier, enfin collection Chérin ; 2° le catalogue de 1400 « volumes reliés » du Cabinet des titres, contenant de nombreux recueils généalogiques et historiques sur les différentes provinces et les principales familles de France. C'est le quatrième volume du *Catalogue général des manuscrits français* paru depuis deux ans ; quatre autres sont sous presse et ne tarderont vraisemblablement pas à paraître ; ils ont été rédigés par les collègues et collaborateurs de M. Omont : MM. Auvray, Couderc et de la Roncière. M. Dorez, dont le nom est bien connu des lecteurs de cette *Revue*, doit aussi publier prochainement, en deux volumes in-8°, un catalogue détaillé de la collection Dupuy, si importante pour l'histoire de France aux XVe, XVIe et XVIIe siècles. On voit quelle activité nouvelle est imprimée à la publication des catalogues du département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale sous la savante direction de M. Delisle, si dignement, si laborieusement secondé par M. Omont. — A. C.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — **15 mars** — **1897**

GRIFFITH, Mémoires. — ERMAN, Grammaire égyptienne. — STEINDORFF, Grammaire copte. — PISANI, Études d'histoire religieuse, à travers l'Orient — Philodème, p. SUDHAUS. — DRERUP, Trois discours d'Isocrate. — MERLET, La Chronique de Nantes. — PIRENNE, Le livre de Guillaume de Ryckel. — POLACZEK. Le style de transition en Alsace. — HOLLAENDER, Strasbourg et les Politiques. — HÉMON, La Rochefoucauld. — SASSENAY, Les derniers jours de Murat. — MUNKACSI, Budenz. — *Bulletin* : MAINOT, Les objets mobiliers des bibliothèques publiques, — Académie des inscriptions.

GRIFFITH, Beni-Hasan, Part III, being the 5th **Memoir of the Archaeological Survey of Egypt**. In-4, 42 p. et 10 pl. en couleurs. 1896, Londres, Office of the Egypt Exploration Fund.

Ce troisième volume ne contient pas la copie de tombeaux plus ou moins complets, mais des listes de signes expliqués et des reproductions de scènes qui illustrent certains points obscurs de l'archéologie égyptienne. On n'y trouve aucune dissertation d'ensemble, mais des discussions de détail dont beaucoup sont fort intéressantes.

Les six premières planches et les trente-deux pages qui leur correspondent sont consacrées à l'étude des signes hiéroglyghiques. Elles sont remplies de discussions ingénieuses et de faits nouveaux, auxquels on me permettra d'ajouter quelques détails. Il n'est pas bien certain que le nom du nome de la Gazelle doive se prononcer *Mahez* (p. 4). J. de Rougé a donné de bonnes raisons de le prononcer *Mâh*, ou plutôt *mâhit-mâhi(e)* [1], et sa lecture paraît être confirmée par une des orthographes du nom où l'on voit l'épervier posé sur le dos de la gazelle, Horus *saisissant*, ou, pour employer le terme technique, *liant* son ennemi Sît : or *saisir, prendre,* se dit *mâhou* en égyptien. Le signe pour *qà* se trouve en déterminatif du mot *qait*, *hauteur*, dans les textes des Pyramides, et cete circonstance m'avait inspiré la même idée qu'à M. Griffith (p. 5) sur la valeur de l'une des formes du signe [2].—Je crois que l'orthographe du nom d'Hâthor (p. 67) ne nous apprend rien sur l'origine de la déesse ni sur ce qu'elle personnifiait : que, plus tard, les prêtres aient interprété l'orthographe *hât* (maison) *Horou* (d'Horus) comme une indication du rôle qu'elle jouait, je n'y contredis pas, mais ce n'est qu'une dérivation

1. *Revue archéologique*, 1872, t. XXIII, pp. 70-71,
2. *Les inscriptions des Pyramides*, p. 380, note 4.

secondaire du calembour graphique par lequel les premiers Égyptiens avaient rendu le son du nom. — Le mémoire où M. Joret avait expliqué la forme des signes dérivés du Papyrus a paru, en 1896, dans les *Mélanges de Philologie romane dédiés à Carl Wahlund*, p. 273-280. — Les deux signes pour l'Ouest et pour l'Est (p. 13-14) paraissent avoir représenté des étendards; on les voit encore dans cet emploi sur un bas-relief d'origine libyenne conservé au musée du Louvre. — J'ai trouvé en 1885, dans les tombes de Gébéléïn, plusieurs sacs, *ârfou*, remplis de noir pour les yeux (p. 14); ils sont en cuir, et je ne puis mieux les décrire qu'en les comparant à certaines blagues à tabac, liées d'un lacet. Le signe pour *khá* que M. Griffith croit être un coquillage (p. 14-15), échange perpétuellement avec l'hiéroglyphe qui a le même son et qui représente une tige soutenant une feuille ou une fleur : E. de Rougé le considérait comme une abréviation de celui-ci, où la fleur ou la feuille aurait été détachée de la tige, et son jugement est exact dans certains cas. La forme et la couleur du signe à Beni-Hasan me portent à penser que le dessinateur a voulu reproduire une espèce d'éventail ou d'écran, dont les Égyptiens se servaient pour attiser le feu. — Le collier de perles avec fermoir (p. 15) a pour nom *nît*, *naît* qui désigne un bout de fil : la paraphrase en serait *un fil de perles*, plus brièvement *ug fil*. Le *nîti*, *naîti*, est l'*homme au fil*, celui qui porte au cou le collier de servage, par suite le personnage attaché à un prince ou à un dieu, *l'homme* de ce prince ou de ce dieu. Le fermoir consiste en une plaquette, d'émail ou de métal, percée de deux ou plusieurs trous, par lesquels passent les extrémités du fil qui retient les perles. — Le signe *mâît* (p. 16) est probablement une flûte, comme Loret l'a indiqué. — Le vase *qeb* (p. 17) me paraît avoir été à l'origine une fiole en métal et non une fiole de poterie : le rouge dont l'hiéroglyphe est peint serait la couleur du cuivre. — Dans le signe *sakhonou* (p. 20) la molette n'est pas nécessaire, et elle est remplacée souvent par un sein de femme pendant ou par un autre objet : le sens du mot étant *enserrer*, l'objet *enserré* importait peu, pourvu qu'il fût *enserré* entre les deux mains ou les deux bras. — Dans plusieurs variantes, le signe *oudnou* (p. 20-21) représente un bouton de fleur allongé ou la fleur s'entr'ouvrant avec sa tige repliée en zigzag. — Le signe *ouoskhît* (p. 21) représente probablement le plan d'une entrée d'enceinte fortifiée, ainsi qu'on s'en convaincra en le comparant au dessin des portes fortifiées qui ouvrent sur chacune des douze divisions de l'Hadès. — L'identification du signe *f* avec la limace (p. 23), proposée déjà, n'a jamais prévalu. Il me semble que le *f* représente tantôt la limace, tantôt un serpent. — Chabas pense que l'instrument *Qars* (p. 24) figurait un outil spécial employé à la préparation des momies (*Études sur l'Antiquité historique*, 2e éd., p. 78-79). — L'objet que le signe *ari* porte à son bâton n'est pas un nœud de corde (p. 25), mais le manteau dont le personnage s'enveloppait, roulé comme il l'est dans le signe *shama* du pâtre ou du voyageur. — Le signe *anoû* (p. 31) appartient à

une classe de caractères formés d'une lettre ayant sa valeur phonétique courante et suivie de jambes comme déterminatifs : *les jambes sont tantôt écrites isolément, tantôt attachées à la lettre de manière à former avec elle un groupe unique*. A cette classe appartiennent : 1° AIOU, *aller*, formé de la plume *a*, et des jambes séparées souvent de la plume, dans les Pyramides, presque toujours unies à la plume dans les textes postérieurs; 2° SI, *passer*, formé des et des jambes; 3° SHE, *aller*, formé de SH et des jambes; 4° TI, *prendre*, formé de T et des jambes; 5° BOL, *dehors*, formé du chemin BOL et des jambes. ANOU est formé de même du vase NOU, et des jambes, et la prononciation ANOU du groupe montre que le vase se lisait ANOU à côté de NOU, comme valeur secondaire. Tous ces groupes sont donc de simples ligatures graphiques, sans plus.

Les quatre dernières planches et le texte qui leur correspond sont consacrés à ce que nous savons de la fabrication des outils de pierre en Égypte. M. G. a très ingénieusement reconnu un des stages de cette fabrication dans un tableau dont le sens avait été méconnu avant lui. La légende ne laisse pourtant subsister aucun doute à cet égard : elle dit que les personnages SOKHIT SIFOUOU, ce qui se traduit assez littéralement *éclatent des couteaux*. Dans les tableaux qui suivent, M. G. montre l'emploi que les bouchers faisaient des couteaux ainsi préparés : ils les affutent sur un instrument de pierre verdâtre, qui ressemble singulièrement pour la forme au fusil de nos bouchers, puis ils égorgent les bœufs, les écorchent et tranchent les jointures avec une netteté qui ne laisse rien à désirer. La constatation que M. G. vient de faire a bien son importance en ce moment. C'est un lieu commun chez tous ceux qui ont étudié l'Égypte de près, sans préjugé, que l'usage de la pierre y a survécu indéfiniment à l'invention et à la diffusion des outils ou des armes en métal, et que la plupart des silex contenus dans nos collections appartiennent aux époques historiques, aux plus basses comme aux plus hautes. On voit pourtant se produire par intervalles des tentatives de les attribuer tous indistinctement aux âges antérieurs à l'histoire. La découverte d'un atelier de pierre en pleine activité parmi les autres industries de la XII^e^ dynastie confirme l'opinion courante d'une façon assez originale, et l'ouvrage de M. G. vient à propos pour dissiper les doutes qui se sont manifestés en dehors du cercle des Égyptologues.

Les planches sont d'un dessin et d'une couleur très justes. M. Griffith, bien soutenu par ses collaborateurs Howard Carter et Percy Brown, nous a donné une belle et bonne œuvre de plus.

G. MASPERO.

A. ERMAN. **Ægyptische Grammatik, mit Schrifttafel, Literatur, Lesestücken und Wœrterverzeichnis** (t. XV de la *Porta Linguarum Orientalium*), Berlin, Reuther-Reichard, 1894, in-12, XV-200-70 p.

G. STEINDORFF. **Koptische Grammatik, mit Chrestomathie, Wœrterver-**

zeichnis und Literatur (t. XIV de la *Porta Linguarum Orientalium*), Berlin, Reichard 1894, in-12, XVIII-220-94a pp.

Les deux ouvrages forment comme un rudiment d'histoire de la langue égyptienne, depuis les époques les plus anciennes où nous puissions remonter par les monuments jusqu'à sa fin dans les cellules des moines. Ils sont de plus conçus sur le même plan, inspirés par les mêmes méthodes, rédigés par le maître et l'élève dans une collaboration de tous les instants : les éloges ou les critiques auxquels on peut les soumettre sont les mêmes de tout point, et il est naturel de les réunir dans une seule appréciation.

L'article ne sera pas long. Il faudrait, pour rendre un compte sérieux de l'œuvre commune, entrer dans une analyse minutieuse des parties et écrire un véritable traité; je préfère dire en quelques mots quelle en est la tendance. M. Erman a pris pour son point central de préférence la langue de la XII^e^ dynastie, et M. Steindorff le dialecte thébain du copte. Ils ont groupé chacun, autour du type choisi, les formes propres aux époques antérieures et postérieures ou aux autres dialectes. Les matières ont été divisées, de façon systématique, en paragraphes généralement très courts, où la règle générale a été notée avec toute la clarté et toute la netteté possibles ; des remarques classées avec soin contiennent l'explication de certaines des formes fondamentales ainsi indiquées, et montrent ce qu'elles étaient dans les temps antérieurs à l'époque classique, ce qu'elles sont devenues aux temps postérieurs. C'est un livre d'enseignement où la partie du maître est amalgamée à celle de l'élève : l'élève doit apprendre littéralement les paragraphes principaux, ceux-là surtout qui sont marqués d'un astérisque, et les autres sont comme la notation sténographique des commentaires que le maître fait sur les premiers. Je n'ai pas employé le livre de M. E. directement dans mes cours de l'École des Hautes Études, le plan que je suis d'ordinaire différant notablement de celui qu'il a adopté, mais j'ai souvent eu l'occasion d'y renvoyer mes auditeurs et d'en élire certaines pages pour texte de mes développements : je l'ai toujours trouvé très plein de pensée, très ferme et très clair d'expression. Peut-être certaines des formules sont-elles trop condensées et réclament-elles à l'étudiant une continuité d'attention qu'on ne saurait exiger de tout le ; monde je ne suis plus certain toutefois que ce défaut soit aussi réel que je l'avais pensé d'abord. Le public des leçons d'égyptologie ne se ressemble pas en Allemagne et en France. Là-bas, M. E. a surtout des auditeurs qui ont reçu déjà une éducation philologique assez étendue, et qui suivent en même temps des cours de langues sémitiques. Ici, j'ai surtout des élèves dont la vocation s'est éveillée par un coup de hasard, sans que rien les eût préparés à ce genre d'études, et qui m'arrivent le plus souvent sans éducation philologique préalable ; il faut recourir fréquemment à des méthodes empiriques pour ne pas les rebuter, et leur exposer

longuement, à propos de l'égyptien, des idées ou des faits généraux qu'ils auraient dû apprendre ailleurs. M. Erman, libre de toute préoccupation de ce côté, obligé du reste d'enfermer son sujet dans un cadre restreint, a pu serrer sa pensée autant qu'il l'a voulu et lui donner une rigueur presque algébrique, sans cesser pour cela de faire ce qui est pour son auditoire un cours élémentaire.

Ce que je viens de dire de la grammaire d'E. s'applique à celle de Steindorff : c'y est la même brièveté prégnante et systématique, L'idée qu'au fond l'égyptien appartient au groupe des langues sémitiques prédomine chez l'un comme chez l'autre, et ils ont jeté la matière égyptienne dans un moule qui n'est souvent que le moule sémitique à peine modifié. Il me semble bien que l'égyptien a quelque chose de plus libre, de plus fluide, et que ce n'est point sans faire violence à sa nature qu'il prend des contours grammaticaux aussi arrêtés et aussi secs. Je crois que sur bien des points, mais surtout en ce qui concerne la phonétique et ses applications, il faudra beaucoup y réformer ; peut-être aussi le départ n'est-il pas assez net entre les formes qui appartiennent aux paradigmes verbaux et celles qui sont de la syntaxe pure. Il y aura là matière à longues discussions entre gens du métier, mais ce sont là questions à régler entre égyptologues dans des recueils spéciaux. Je préfère dire ici que l'œuvre de MM. E. et S. est des plus méritantes, la plus sérieuse qu'on ait tentée dans notre domaine depuis la *Chrestomathie Egyptienne* de Rougé. La plupart des lois découvertes depuis un quart de siècle ont été rassemblées, classées, expliquées, rendues accessibles à la majorité des étudiants, avec une habileté et avec une autorité incontestables. L'arrangement en paraît parfois hasardeux, et il se passera sans doute du temps encore avant qu'on ait réussi à vérifier l'exactitude de certaines affirmations, mais il est impossible, à l'heure actuelle, de rien édifier en Egyptien sans mêler aux faits certains une quantité très appréciable de conjectures. MM. Erman et Steindorff ont restreint la part de l'hypothèse au minimum, et leurs deux grammaires ont bonne chance de demeurer longtemps encore des livres classiques pour l'étude de l'égyptien.

G. Maspero.

L'abbé Pisani. Études d'histoire religieuse. A travers l'Orient. Paris, Bloud et Barral [1896]. In-8, XIII-344 p.

Le titre de ce livre a le tort de n'en point indiquer exactement le contenu. Il ne s'agit point d'*études*, c'est-à-dire de mémoires plus ou moins approfondis sur des questions bien délimitées, mais d'un exposé d'ensemble, destiné plus particulièrement au grand public. Le sous-titre n'est pas plus clair, car M. Pisani ne nous conduit pas *à travers l'Orient* : il nous offre — ce qui n'est pas la même chose — un excellent

précis de l'histoire et de la géographie du christianisme oriental sous ses diverses formes. Origine des différents schismes qui ont constitué des églises séparées; extension et importance de ces églises; efforts renouvelés depuis des siècles pour les ramener à l'unité; constitution de communautés catholiques au sein des églises schismatiques et services rendus à ces communautés par les ordres religieux qui relèvent de Rome — tels sont les principaux sujets qu'a fort bien traités M. l'abbé Pisani. L'origine de son livre est un cours professé à l'Institut catholique de Paris; il faut que ce cours ait été fait très sérieusement, car aucune part n'y est faite à la déclamation ni à la sensiblerie. Parlant devant un auditoire composé, en grande partie, de futurs théologiens, M. l'abbé P. indiquait ses sources; dans son volume, il n'a donné que des résultats et s'est contenté d'ajouter à l'*Introduction* (p. XI-XIII) deux pages de bibliographie ne comprenant que des écrits de date récente. Un livre qui touche à tant de faits et à tant de personnes devait avoir, pour complément indispensable, un bon index; M. P. n'en a dressé aucun. C'est là une grave lacune, qu'on est étonné de devoir signaler si souvent en rendant compte d'ouvrages de valeur. Celui-ci, malgré ses allures rapides, est évidemment fondé sur une connaissance précise et personnelle des questions; comme il est, en outre, le seul de son espèce, du moins dans notre langue, il faut espérer qu'on le rééditera bientôt et que la deuxième édition sera pourvue d'un index. Une carte d'ensemble, avec des teintes pour distinguer les Églises, ne serait pas inutile non plus.

M. l'abbé P. — cela va sans dire — est un chaud avocat de l'union des Églises dissidentes de l'Orient. Il ne se méprend pas sur la difficulté de la tâche, car, à l'heure actuelle, les Orientaux unis sont six millions seulement, contre près de cent millions de dissidents (d'*égarés* si l'on veut, p. VII). Pour ramener ceux-ci au bercail, l'Église romaine a renoncé avec raison aux controverses théologiques, aux congrès de docteurs, qui n'aboutissent jamais à une entente; elle fait valoir aux schismatiques la supériorité morale de son clergé, qui paraît réelle, et l'efficacité de sa protection, qui est plus douteuse [1]; surtout, afin de ne pas se heurter, comme par le passé, à des questions de forme, elle se montre très indulgente sur tout ce qui concerne la discipline et la liturgie. L'unité morale n'est pas l'uniformité; c'est pour avoir cherché à imposer l'uniformité que le catholicisme romain a subi tant de défaites. On peut rappeler, entre mille, un exemple allégué par M. Pisani. En 1625, le jésuite Mendez aborde à Massouah et convertit en masse les Abyssins monophysites; mais Mendez abolit la liturgie en langue *ghez*, la remplace par des prières en

1. « L'arménien monophysite n'a pas chez les Orientaux un père puissant qui le prenne sous sa défense au jour du danger. » (p. 295). J'avoue trouver les arguments de cet ordre assez déplacés. Que dire d'un homme qui renie ses convictions, s'il en a, ou celles de ses pères, s'il n'en a plus, par désir d'être *protégé*?

latin; alors le sentiment national reprend le dessus, et à la mort de Mendez, le prince abyssin Facilidas proscrit le catholicisme, chasse ou massacre les Jésuites. Le pape Léon XIII a complètement rompu avec l'esprit qui animait le jésuite Mendez. On a vu cet illustre vieillard, prenant les devants, adresser une lettre pleine de douceur aux évêques grecs pour les rappeler à l'union. La réponse ne se fit pas attendre : ce fut une diatribe encyclique et synodale, un *non possumus* absolu, où, entr'autres gentillesses « l'évêque de Rome » est accusé de fourberie [1]. Ceux qui se faisaient des illusions sur la possibilité d'un rapprochement les conservent, à la vérité, encore; mais la lecture de cette lettre violente n'est pas faite, je crois, pour en augmenter le nombre. C'est qu'outre les divergences théologiques et liturgiques, il y a, de part et d'autre, un long passé de haines et de misères qu'il est impossible d'effacer; il y a, chez les Grecs, le souvenir poignant de la quatrième Croisade et des inexpiables forfaits qui l'accompagnèrent; il y a aussi, il y a surtout, l'idée nationale, si vivace en Orient jusque parmi les nationalités les plus restreintes, et dont l'idée de l'autonomie religieuse est inséparable. *Unum ovile unus pastor* est peut-être une belle formule [2]; mais le rêve de la domination universelle sur les âmes n'est pas moins chimérique que ceux de Napoléon et de Charles-Quint.

Il me semble que M. l'abbé P. aurait pu insister davantage sur les causes politiques de la division des Églises. Ce sont là les causes profondes, parce qu'elles font durer les schismes en y intéressant d'autres sentiments que ceux auxquels s'adressent les théologiens. Presque toujours, le motif le plus apparent a été l'ambition d'un homme, qui a soulevé une querelle théologique; mais c'est seulement lorsque cette querelle impliquait la résistance contre une tyrannie du dehors, une revendication de l'indépendance ou du *self-government* spirituel, que l'hérésie est devenue un schisme. Ainsi le nestorianisme serait mort avec Nestorius s'il n'avait trouvé un milieu propice dans l'école d'Édesse, impatiente du joug d'Antioche et de Constantinople, et si la Perse, ennemie de l'Empire d'Orient, n'avait pris fait et cause pour les schismatiques. M. P. a parfaitement vu que le monophysisme a été une « manifestation du sentiment national dans les provinces de l'Empire éloignées de Constantinople », que les églises nationales, qualifiées de monophysites, sont « avant tout, antibyzantines ». Mais ce qui est vrai d'un passé lointain et de l'origine des schismes ne l'est pas moins de notre temps, ou l'est davantage, car le patriotisme et le particularisme ont gagné tout le terrain que la théologie a perdu.

En des matières si délicates, M. l'abbé P. a fait effort pour être impar-

---

1. Voir la traduction de ce document dans la *Revue anglo-romaine*, t. I (1895), p. 81, et le commentaire du P. Ermoni, *ibid.*, p. 108.

2. Elle est, à coup sûr, dangereuse, car c'est la devise même des persécuteurs lorsque le pouvoir séculier et le pouvoir spirituel sont dans les mêmes mains.

tial; je ne crois pas qu'il ait toujours réussi. A l'entendre, les catholiques commettent des fautes, les schismatiques ont le monopole des crimes; l'historien a deux poids et deux mesures. Par exemple (p. 139), il s'élève contre la corruption du clergé grec, la simonie, les cadeaux faits par le patriarche aux eunuques, aux sultanes, aux icoglans etc. « C'est une race odieuse, écrit l'abbé Pisani, que celle des Phanariotes » (p. 138). On dit pourtant que la corruption et la simonie n'ont pas été rares dans l'Église romaine au XVI^e^ siècle, peut-être même à une époque plus récente. M. P. n'en souffle mot; de même, lorque le fil de son histoire l'amène aux actes de corruption dont se rendit coupable saint Cyrille, défenseur de l'orthodoxie, il trouve convenable de n'y même pas faire allusion (p. 21). On sait assez, par une lettre très explicite de son archidiacre, que Cyrille, dans sa lutte contre Nestorius, distribua force présents aux chambellans de Pulchérie, aux officiers du palais, aux dames de la cour; la malheureuse église d'Alexandrie fut ruinée pour longtemps par des largesses qui n'allaient pas aux pauvres, mais aux riches — et à quels riches! Le vertueux Tillemont s'en est indigné : « Saint Cyrille est saint, mais on ne peut pas dire que toutes ses actions soient saintes, et les plus saints ont beaucoup à craindre la tentation qui nous porte à regarder comme légitime ce qui semble nous pouvoir faire réussir dans les entreprises saintes que nous formons. Il ne faut soutenir la justice que par des voies justes; il faut combattre pour Dieu selon les lois de Dieu, si l'on veut qu'il nous couronne » (*Mém. ecclés.*, t. VII, p. 541). J'aurais été bien aise, je l'avoue, de lire cela dans l'exposé de M. l'abbé P. Plus au courant que Tillemont des choses orientales, il aurait pu faire observer que les hommes mélés aux luttes du siècle n'ont pas toujours le choix des armes qu'ils emploient, que les meilleurs subissent parfois l'influence d'habitudes fâcheuses qui ont passé dans les mœurs de leur temps. Il serait du coup devenu moins sévère pour l'église du Phanar qui, dans le pays classique du *bakshish*, ne s'est pas toujours conformée à l'idéal chrétien de ne servir Dieu que suivant ses lois. — Ailleurs (p. 170), M. l'abbé Pisani proteste à juste titre contre les persécutions dont furent l'objet les Ruthènes, coupables de ne pas renier l'obéissance due aux papes. « Ils étaient 8,000,000 au XVII^e^ siècle; au début de celui-ci, ils n'étaient plus que 800,000; aujourd'hui, 100,000 Ruthènes de Russie gémissent... Les autres ont disparu : l'exil, la prison, la mort et l'apostasie se sont partagés les restes de cette église naguère si florissante qui agonise. » A ce propos, pour la première et la dernière fois, l'auteur s'emporte (p. 178) : « Malheur à ceux qui ont attiré sur leur tête et sur celles de leurs enfants les terribles représailles de la vengeance divine! Le bras de Dieu suspendu sur la Russie est arrêté par les larmes et les supplications des justes : ainsi Babylone coupable fut sauvée par les prières du prophète. » La colère de M. P. est légitime, bien qu'on puisse blâmer un historien de prétendre savoir ce qui arme ou ce qui arrête le bras de Dieu. Mais pourquoi s'indigner de

persécutions anti-catholiques et se montrer si indulgent pour les autres? P. 181 : « Les protestants des provinces baltiques sont molestés, mais à cause de leurs tendances allemandes; *les juifs sont traités durement, mais pour des causes d'ordre économique.* Les rigueurs sont réservées, hélas, aux catholiques ». Est-il possible de s'égarer de la sorte? Ainsi M. l'abbé Pisani pense que les juifs russes n'ont pas été l'objet de *rigueurs!* Faut-il donc que par la faute d'une presse terrorisée ou complice, qui se taisait sur les horreurs de Moscou comme elle faisait silence, hier, sur celles de Constantinople, un historien, professeur à l'Institut catholique, n'ait pas ouï parler de cette nuit cruelle, de cette nuit du 29 janvier 1892, où, par 32 degrés de froid, des milliers de juifs, dont le seul crime etait d'être juifs, furent expulsés de Moscou? [1] Et qu'on ne vienne pas alléguer « des causes d'ordre économique »; c'est le fanatisme seul qui inspirait les persécuteurs. Sur un mémoire en faveur des juifs remis à Alexandre III par un grand personnage, l'Empereur écrivit de sa main : « Ne pas oublier que ces gens-là ont crucifié N. S. » Saint Louis aurait pu en faire autant : le tort d'Alexandre III fut d'être en retard de quelques siècles sur la pensée moderne. Aussi ceux qui sont imbus de cette pensée, dont la tolérance religieuse est inséparable, se contentent-ils de souhaiter qu'elle se répande et d'y travailler dans la mesure de leurs moyens. Ils ne crient pas *malheur!* Ils ne parlent pas des « représailles de la vengeance divine », parce qu'un Dieu qui se venge, alors que l'homme doit pardonner, leur semble un legs du passé, d'un passé souillé de crimes et de massacres. Leur patience est autorisée par le ferme espoir que le temps milite pour leur cause et qu'à défaut de l'union des Églises, sous le sceptre spirituel de Rome, on peut entrevoir, sur les ruines du fanatisme, l'union libre des « bonnes volontés ».

Salomon REINACH

Philodemi volumina rhetorica edidit S. SUDHAUS. Supplementum : Leipzig, Teubner, 1895; XLII-62 pp. — Idem, volumen II; Leipzig, Teubner, 1896, XXVIII-371 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

M. Sudhaus, qui a publié en 1892 un tome premier de la *Rhétorique* de Philodème, suivant les colonnes des papyrus (v. la *Revue* du 19 juin 1893), en donne maintenant une réédition plus accessible au lecteur; elle comprend seulement le premier livre et les deux premières parties du second. Nous avons là un texte lisible, qui fournit un sens général très acceptable, grâce à d'heureuses restitutions dues à une révision

---

1. Voir les détails navrants donnés par Harold Frederic, *The new Exodus*, Londres, 1892, et L. Errera, *Les Juifs russes*, Bruxelles, 1893 (avec une préface de M. Mommsen).

attentive, grâce aussi à la science de M. von Arnim, qui a été d'un grand secours à l'éditeur. Des notes explicatives, au bas des pages, aident à suivre le développement des idées. Mais il faudra toujours, si l'on veut étudier le texte en lui-même, recourir au premier volume; on a besoin de connaître ce qui est donné par les papyrus, ce qui est douteux, ce qui est simplement conjectural, et surtout ce qui doit être considéré comme la saine lecture, car on se trouve assez souvent, dans le *Supplément*, en présence d'un texte qui n'a que peu de rapport avec des transcriptions données comme certaines dans le tome premier. La préface, qui débute sur un ton quelque peu pédantesque, est intéressante, non pas tant par ce que dit M. S. que par ce qu'il cite de son ami M. Radermacher; celui-ci nous parle de Critolaüs, dont il est fréquemment question dans Philodème, de ses attaques contre la rhétorique et de son adversaire, Diogène le Babylonien; et il met en relief la valeur d'un traité de Lucien, le περὶ παρασίτου, qu'il nous représente justement comme un écho de la polémique engagée sur la question de savoir si la rhétorique est un art. M. S. complète ensuite ces observations [1]. — Le tome II reproduit d'abord (p. 1-64) les pages 289-325 du tome premier, en y ajoutant, colonne par colonne, les compléments du papyrus 832, qui donne la partie inférieure des pages contenues dans le papyrus 1015. Viennent ensuite huit groupes de fragments du livre II, des fragments du livre V, des fragments de place incertaine, et les fragments de l'*Hypomnematicon* περὶ ῥητορικῆς, dont M. Sudhaus essaie de reconstituer le plan dans la préface. Je n'ai rien à dire de ce second volume que je n'aie dit du premier; il faudrait, pour juger avec sûreté, comparer avec les papyrus eux-mêmes. L'index final sert pour les deux volumes; quelques mots sont signalés à tort comme manquant aux dictionnaires (εἰκαιολόγος, ἐκπαίζειν, ἐκτεχνολογεῖν).

MY.

De Isocratis orationibus iudicialibus quaestiones selectae, scripsit Engelbertus DRERUP. Extrait du XXII[e] volume supplémentaire des *Jahrbücher für Philologie*, pp. 335-371. Leipzig, Teubner, 1896.

Cette étude, écrite dans un latin qui est souvent peu clair et quelquefois incorrect, est toute de polémique; l'auteur s'occupe de trois discours d'Isocrate, le *De bigis* (XVI), le *Trapeziticos* (XVII) et l'*Amartyros* (XXI).

Dans la première partie de son travail, M. Drerup combat, C. C. Mauve, auteur d'une dissertation *De oratione Isocratea quae inscribitur de bigis*, 1878, et H. Schultz, auteur d'une étude intitulée *Quaestionum*

---

1. P. 49, 10, les papyrus orthographiant invariablement ττ, je ne puis admettre la restitution conjecturale περισσομυθεῖ.

Isocratearum specimen, Commentatio de Isocratis oratione sexta decima, quae inscribitur Περὶ τοῦ ζεύγους, 1886. Le premier de ces deux savants avait soutenu que le *De Bigis* était indigne d'Isocrate et ne lui appartenait pas : le second acceptait le discours comme étant d'Isocrate ; mais il prétendait que l'orateur y avait complètement falsifié l'histoire. M. D. n'a pas de peine à montrer, contre Mauve que le discours porte bien la marque d'Isocrate ; il examine ensuite toutes les assertions de l'orateur et il montre, contre H. Schultz, que, si dans quelques endroits l'orateur a trop arrangé les faits à la manière des rhéteurs, il a, dans la majorité des cas, respecté la vérité. En réalité, toute cette première partie est surtout une discussion sur la vie d'Alcibiade. L'argumentation de M. D. paraît probante, quoiqu'elle n'apporte rien de bien nouveau. Le point délicat est toujours le séjour d'Alcibiade à Argos. Est-ce, en effet, dans cette ville que le fugitif s'est retiré, quand il s'est échappé des mains de ceux qui le conduisaient à Athènes, et ne s'est-il rendu à Sparte qu'après avoir séjourné un certain temps dans Argos, ou bien est-il allé tout de suite à Sparte pour y comploter la ruine de sa patrie ? M. D. soutient ensuite que le discours a été réellement écrit pour être prononcé devant un tribunal, mais qu'il n'a pas été publié tel qu'il a été prononcé ; enfin il croit que le discours, même après le remaniement qu'il a subi au moment de la publication, doit être considéré comme antérieur aux deux discours de Lysias contre Alcibiade le jeune.

La seconde partie du travail de M. D. est consacrée à réfuter M. Gross, auteur d'une étude *Ueber Isokrates' Trapezitikos*, 1884. M. Gross soutenait que le *Trapezitikos* contenait de flagrantes contradictions, qu'il était souvent en opposition avec les lois attiques, qu'il ne pouvait pas être d'Isocrate. La réfutation de M. D. porte surtout sur des questions juridiques.

Pour ce qui concerne le discours *Amartyros*, M. D. se prononce cette fois fermement contre l'authenticité. Un examen attentif des faits et de la langue prouve que ce discours n'est pas d'Isocrate. Cependant un discours d'Isocrate, portant le nom d'*Amartyros*, était célèbre dans l'antiquité et considéré comme un des meilleurs d'Isocrate. M. Drerup pense que nous possédons le véritable discours *Amartyros* et qu'il n'est autre que le *Trapezitikos*. La chose ne nous paraît pas suffisamment démontrée.

Albert MARTIN.

La Chronique de Nantes (570 environ-1049), publiée avec une introduction et des notes par René MERLET. Paris, A. Picard et fils, 1896. In-8, LXXII-167 pages.

Ce volume, qui forme le 19e de la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, est bien digne en tous points de ses devanciers. Son auteur, M. René Merlet, y a montré une grande

sûreté de critique et une connaissance approfondie des annales de l'ouest de la France aux xᵉ et xiᵉ siècles. Il a réussi à reconstituer presque dans son ensemble (les plus grandes lacunes sont comblées par les traductions qu'en avait faites Le Baud) un document de la plus haute importance, dont on ne connaissait guère que des fragments défectueux; et il y est arrivé, grâce surtout aux deux ouvrages français de Pierre Le Baud sur l'histoire de Bretagne [1], qui l'ont persuadé que la *Chronique de Nantes*, publiée par D. Lobineau en 1707, et le *Fragment du Val-Dieu*, inséré pour la première fois par D. Martène dans son *Thesaurus novus anecdotorum*, avaient été détachés d'un seul et même ouvrage. Cette constatation a été d'autant plus utile que les deux parties se complètent fort heureusement l'une l'autre.

Je n'énumérerai pas par le détail les manuscrits et éditions dont M. M. s'est servi pour obtenir un texte définitif; je préfère renvoyer aux excellentes dissertations qu'il a imprimées. Il a aussi fait preuve de sagacité et d'ingéniosité dans la recherche de l'auteur de la chronique; il a très clairement expliqué que ce fut un chanoine assez lettré de la cathédrale de Nantes, fort ennemi du parti breton alors en lutte contre l'élément indigène et contre les adhérents à la politique des Papes, et qu'il écrivit très probablement à l'instigation de l'évêque Airard, envoyé d'Italie pour combattre la simonie du clergé, c'est-à-dire de 1050 à 1059. Ce fait découle d'une série de démonstrations logiquement déduites.

De même le § IV de l'introduction intitulé : « Les sources de la chronique », doit être noté avec éloges, malgré la difficulté qu'il y avait à découvrir les anciennes annales, les textes liturgiques ou diplomatiques, les traditions primitives, etc., dont s'est inspiré, au xiᵉ siècle, le chanoine nantais. Mais je désire particulièrement signaler ici les quelques pages de la conclusion où M. R. M., après avoir constaté l'originalité du document publié par lui, en précise l'intérêt, non seulement pour la ville et le diocèse de Nantes, mais pour la Bretagne tout entière, comme pour les provinces environnantes : Poitou, Anjou, Touraine, Maine, Blésois et Normandie. Il fait remarquer en outre cette autre qualité de la chronique, qui donne pour ainsi dire la contrepartie du *De moribus et actis primorum Normanniae ducum* de Dudon de Saint-Quentin, trop zélé panégyriste des Normands, et qui éclaire d'une lumière assez sincère l'une des périodes les plus obscures de notre histoire nationale.

Je ne parlerai pas du texte même de la chronique, qui est établi d'une façon irréprochable et qui se présente accompagné de très nombreuses annotations. Il suffit de savoir que M. Giry en a revu soigneusement les épreuves, pour être certain qu'il ne laisse rien à désirer.

Le volume, comme tous ceux de la collection, se termine par une

1. Cet auteur, qui écrivait vers la fin du xvᵉ siècle, formait son récit avec la traduction des anciennes chroniques.

table alphabétique, identifiant autant que possible les noms cités. En résumé donc, l'édition de M. René Merlet a été faite avec le plus grand soin et la plus parfaite intelligence.

L.-H. LABANDE.

Le livre de l'abbé Guillaume de Ryckel (1249-1272): Polyptique et comptes de l'abbaye de Saint-Trond au milieu du XIII^e^ siècle, publiés par Henri PIRENNE. ., Gand, H. Engelcke, 1896. In-8, LX-440 pages. (Extrait des *Annexes au Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique*, 1896.)

Le texte que vient de publier M. H. Pirenne est un document de grande valeur pour l'étude de la réorganisation d'un des plus beaux domaines monastiques belges et du relèvement d'une abbaye bénédictine, fort éprouvée par la révolution économique de la première moitié du XIII^e^ siècle. Ce n'était pas, du reste, un homme d'intelligence médiocre et de faible énergie, que cet abbé Guillaume de Ryckel, ancien secrétaire et chapelain du roi des Romains, Guillaume de Hollande, ancien curé de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, qui mit à profit ses brillantes relations et déploya des qualités de premier ordre pour solder aux Juifs et aux Lombards les dettes du monastère de Saint-Trond, aux destinées duquel il présida dès l'année 1249, revendiquer les biens usurpés contre les communautés urbaines et les seigneurs voisins, mettre en valeur les cultures et les vignobles, laisser la prospérité là où il n'avait trouvé que le désordre et la dissipation. En bon administrateur qu'il était, il jugea utile de transcrire les recettes et dépenses de son abbaye dans un volume spécial, où il conservait la nomenclature et l'état des différents domaines, la liste des fermiers et censitaires, l'indication des réclamations à faire valoir et des procès à soutenir contre les usurpateurs, etc. C'était pour lui le moyen de connaître facilement quelle était à un moment donné la situation financière de sa maison. Il couvrit ainsi de sa petite écriture fine (un bon fac-simile en est donné), pendant les années 1253-1260, la plupart des feuillets du manuscrit aujourd'hui conservé à la bibliothèque de l'Université de Liège, et fit continuer jusqu'en 1271 cette espèce de bilan par différents copistes, munis de ses instructions.

Ces quelques mots montrent, je crois, le caractère du polyptique publié par M. H. P. à la suite d'une introduction très intéressante. Le texte offrait d'ailleurs certaines difficultés d'établissement à cause des additions et des ratures dont il est surchargé et que l'éditeur a soigneusement notées. En effectuant ce travail, M. H. P. a eu un réel mérite et a témoigné d'une application peu ordinaire; mais dans cette besogne longue et fastidieuse il a été soutenu par la conviction qu'il rendait « de bons services aux travailleurs ». Il ne s'est pas trompé, car « outre l'intérêt qu'il présente pour l'histoire économique » et les éclaircissements qu'il pro-

cure sur l'existence des moines de Saint-Trond, son livre « fournit encore une foule de renseignements précieux pour l'histoire du droit et des institutions et pour l'étude de tout ce petit monde de chevaliers, de clercs, de censitaires et d'échevins, qui vivaient autour de l'abbaye ». Afin d'aider à la compréhension de son texte, l'éditeur a ajouté à l'introduction des détails très précis sur les monnaies et les mesures employées par l'abbé Guillaume de Ryckel, et il a fait suivre son ouvrage : 1° d'une table des noms propres, où il a identifié le plus possible les personnes et les localités mentionnées; 2° d'un glossaire des principaux termes techniques, où j'aurais pour mon compte désiré trouver la traduction d'un plus grand nombre de mots; 3° d'une carte du domaine de Saint-Trond. Enfin, une liste assez longue d'additions et de corrections prouve l'attention toute particulière avec laquelle le manuscrit a été revisé.

On ne saurait donc trop louer M. H. Pirenne d'avoir réussi à donner une publication aussi consciencieuse et aussi correcte, dont les historiens futurs apprécieront toute l'utilité.

L.-H. Labande.

Ernest Polaczek. **Der Uebergangsstil im Elsass.** Strasbourg, Heitz. 1894, in-8° (*Studien zur Kunstgeschichte*, I, 4). 108 pages et 6 planches en phototypie.

Le petit livre de M. Polaczek est une thèse sur le modèle réduit de celles dans lesquelles les élèves de l'École des Chartes ont étudié depuis quelques années l'architecture romane de diverses provinces La première partie se compose de treize monographies d'édifices ou fragments d'édifices ; la seconde partie est un exposé général et une analyse des caractères communs de ces édifices ; l'auteur pose enfin ses conclusions dans un court épilogue. Le tout est clair, méthodique, critique, d'une allure vraiment scientifique ; on peut regretter seulement que l'auteur n'ait pas éclairé son œuvre de quelques dessins d'architecte et surtout de quelques plans.

Les conclusions sont celles-ci : c'est dès le milieu du XII° siècle qu'apparaissent en Alsace les caractères constitutifs du style gothique, mais cette province, comme l'Allemagne, n'a pas, à proprement parler, un style de *transition* du roman au gothique ; on y trouve plutôt un mélange ou mieux encore une juxtaposition des éléments de ces deux styles ; les éléments romans appartiennent à l'école rhénane tandis que les éléments gothiques sont venus de l'Ile de France à travers la Champagne. M. P. a cru reconnaître en Alsace deux variétés de style répondant aux anciens diocèses de Bâle et de Strasbourg. Les monuments étudiés ne sont pas sans mérite et les études similaires qu'on pourra entreprendre dans les provinces limitrophes de l'Alsace rendront les conclusions de M. P. encore plus évidentes. C'est ainsi qu'en Lorraine,

par exemple, l'église d'Etival ressemble beaucoup à première vue à celles qu'étudie M. Polaczek, mais marque déjà cependant une véritable transition, c'est-à-dire une combinaison intime de styles, tandis qu'un peu plus avant en France, l'église de Wassy et celle de Saint-Nicolas de Neufchâteau peuvent être appelées, avec plus de raison encore, des monuments de transition.

M. Polaczek aura apporté quelques très bonnes pages à l'enquête scientifique que poursuivent aujourd'hui les archéologues sur les origines et l'expansion de l'architecture gothique.

C. Enlart.

Alcuin Hollaender. **Strassburg und die franzœsischen Politiker, 1574 und 1575.** — Sonderabdruck aus der *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, neue Folge, Band XI, Heft 4. — Karlsruhe, J. Bielefelds Verlag, in-8.

M. Alcuin Hollaender s'est fait une spécialité de l'histoire des événements qui se sont passés à Strasbourg pendant le cours du seizième siècle. Il a raconté le séjour qu'y fit *Hubert Languet* et la situation de *Strasbourg pendant la guerre de 1552*. L'importance du parti des Politiques et l'intérêt de leurs relations avec les protestants d'Angleterre, des Pays-Bas, d'Allemagne et de Suisse ne lui ont pas échappé. S'en référant pour l'histoire générale à notre livre sur *les Politiques au lendemain de la Saint-Barthélemy, La Molle et Coconat*, paru en 1892, M. H. s'est attaché à suivre les démarches et les négociations du prince de Condé pendant le long séjour qu'il fit sur les bords du Rhin, d'avril 1574 à décembre 1575, en compagnie des cadets de Montmorency et de Châtillon et de nombre de seigneurs français. Le va-et-vient de ces gentilshommes, leur liberté d'allures annoncent déjà le genre de vie que mèneront, deux cents ans plus tard, dans les mêmes régions, les premiers émigrés de la Révolution.

Malgré l'intérêt porté à la cause libérale par les protestants d'Allemagne, cette visite ne laissait pas d'être gênante pour la cité impériale, qui était tenue de respecter la volonté de l'empereur et qui avait à redouter surtout le voisinage des forces espagnoles et lorraines, chargées de réprimer les mouvements de la Réforme sur les confins de l'Allemagne et de la France, depuis la Suisse jusqu'aux Pays-Bas. En outre, les revendications de l'Empire sur les villes de Metz, Toul et Verdun, annexées à la Couronne par le propre père des Montmorency fugitifs, compliquaient la situation.

M. Hollaender met fort bien en lumière le conflit de ces divers intérêts; la sagesse des magistrats de Strasbourg, le zèle religieux de Condé, les témérités des gentilshommes français, les vues ambitieuses et tortueuses des deux célèbres princes palatins du temps, Jean-Casimir, fils

de l'Électeur, et Georges-Jean, souverain de Veldenz et de Lützelstein (la Petite-Pierre), font un plaisant contraste et permettent à l'auteur de révéler un don d'observation psychologique indispensable à tout historien qui veut être à la fois instructif et captivant.

Cette étude locale et détaillée forme un utile complément à l'histoire compliquée des relations des Politiques et des Huguenots avec les puissances protestantes au lendemain de la Saint-Barthélemy.

De Crue.

Hémon (Félix). La Rochefoucauld. Paris. Collection des Classiques populaires de Lecène et Oudin. 1896. In-12 de 238 p.

Ce livre est, dit l'auteur, la simple préface d'un livre plus étendu. C'est du moins une préface très judicieuse et écrite dans une fort bonne langue. La biographie y est relevée d'une manière piquante par des emprunts aux *Maximes*, qui viennent à point nommé expliquer la conduite de La Rochefoucauld. Pour le fond, M. Hémon a su se tenir à égale distance de l'excès d'indulgence et de l'excès de sévérité. C'est seulement dans quelques passages clairsemés que ses expressions pourraient faire croire qu'il accepte la thèse des *Maximes* à laquelle d'ordinaire il n'attribue avec raison qu'une vérité relative. Il dit dans sa préface : « Si les affirmations des *Maximes* peuvent être réfutées, ce n'est pas, je le crains, par des affirmations contraires, c'est par l'exemple des sages qui ont usé leurs forces dans l'accomplissement de quelque œuvre désintéressée. » Mais les affirmations contraires dont il parle consistent dans de pures allusions aux exemples de cette nature. « Le seul tort de La Rochefoucauld, dit-il, p. 8, est d'avoir transformé ses observations particulières en axiomes. » Mais c'est aussi le seul tort qu'on lui reproche. On trouvera (p. 206 sqq.) une très curieuse discussion sur le point de savoir si le pessimismede La Rochefoucauld procède du christianisme ou de la libre-pensée. M. H. a raison de ne pas reconnaître en lui un janséniste; mais il va trop loin, à mon sens, en appelant les *Maximes un livre tout payen* (p. 211); si La Rochefoucauld avait vécu dans un siècle payen ou sceptique, il eût été moins sévère; il n'est pas sûr non plus que, malgré les passages rassemblés p. 216, La Rochefoucauld ait véritablement cru que le tempérament asservit la volonté de l'homme; les calculs qu'il nous prête prouvent plutôt qu'il croit au libre arbitre. Mais M. Hémon pose là une question fort intéressante sur laquelle on aura plaisir à le voir revenir [1].

Charles Dejob.

---

1. Dans le détail, parmi de nombreux passages instructifs, signalons les remarques sur la modestie de La Rochefoucauld (p. 82-83), sur la partialité des Mémoires relatifs à la Fronde (p. 83-85) et, quoiqu'elle ne soit pas de tout point convaincante, la discussion des rapports de La Rochefoucauld et de Mme de La Fayette (p. 142-158).

Les derniers jours de Murat. *Le guet-apens du Pizzo*, par le marquis DE SASSENAY. Paris, Calmann-Lévy, 1896, 1 vol. in-12 de 306 pages.

Dans ce livre, puisé aux sources, bien composé, M. de Sassenay ne s'est pas contenté de retracer, d'une plume alerte et facile, avec beaucoup de clarté et d'intérêt, la folle entreprise de Murat et son héroïque fin, il a apporté des éléments nouveaux; il a retrouvé et dégagé des responsabilités qui se cachaient; il a montré — et c'est l'explication de son sous-titre — que l'affaire du Pizzo fut un véritable guet-apens.

Sa thèse est celle-ci : Murat fut décidé à descendre en Calabre par des lettres d'anciens amis et serviteurs, notamment le baron Petroni et peut-être Colletta, l'assurant qu'il avait les plus grandes chances de succès. Cette affaire fut menée par Medici, vraisemblablement à l'insu du roi. Mais, comme le dit fort justement M. de S. en terminant son livre, Medici était dans son rôle en combattant son ennemi. Les vrais coupables furent les faux amis qui « lui prêtèrent leur concours pour attirer Joachim dans le guet-apens où il trouva la mort... Les misérables qui, investis de la confiance du prince qui les avait comblés de ses faveurs, le poussèrent traîtreusement à sa perte en jouant vis-à-vis de lui, à l'instigation de ses ennemis, le rôle odieux et lâche d'agents provocateurs ».

La thèse soutenue par M. de S. a été très vivement discutée, surtout en Italie. En dehors du reproche général qu'on lui a adressé de n'avoir pas donné à son livre l'allure d'une œuvre de pure érudition critique, on l'a surtout pris à partie sur deux points. On aurait voulu le voir attacher moins d'importance aux rapports de police du baron de Koller; on aurait désiré surtout qu'il écartât les soupçons qui pèsent sur la mémoire du général Colletta.

Sur le premier point on peut répondre aux érudits italiens que les accusations du baron de Koller, aux communications duquel le gouverneur de la Lombardie, comte de Saurau, attachait d'ailleurs le plus grand prix [1], sont confirmées par bien d'autres témoignages, notamment par ceux du général de Vaudoncourt [2], du baron de Cresceri [3], qui affirme que Médici aurait attiré Murat à Pizzo pour effacer les traces de leurs anciennes et secrètes relations alors qu'il était ministre de la cour de Palerme, de Montgaillard [4].

Quant à Colletta, son honorabilité n'a pas été soupçonnée que dans le volume de M. de Sassenay. Le général Pepe en faisait peu de cas, comme on peut le voir dans ses mémoires [5]. D'autres compagnons d'armes de

---

1. Il le remerciait de ses rapports dans une lettre du 5 avril 1816 que j'ai sous les yeux.

2. *Quinze années d'un proscrit* (Paris, 1835, 4 vol. in-8°, t. II. p. 95).

3. *Memorie segrete*, p. p. le chevalier de Helfert (Vienne, 1892, in-8°, p. 227).

4. *Hist. de France depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'en 1825* (Paris, 1827, 9 vol. in-8°, t. VIII, p. 290).

5. Ed. de Paris, 1847, t. I, p. 325

l'historien du royaume de Naples, violemment attaqués par lui, l'ont, à leur tour, fort rudement malmené. M. de S. a cité dans son ouvrage l'opinion du prince Pignatelli Strongolo ; on peut aussi voir, dans le *Moniteur Universel* du 21 décembre 1835, celle du général Manhès.

Il serait trop long d'énumérer toutes les objections qui ont été faites en Italie à la thèse soutenue par M. de Sassenay et de les examiner une à une. Il est fort possible que sur quelques points de détail, de nouveaux documents apportent les éléments d'une appréciation différente de celle qu'il a émise. Mais dans les points essentiels, tels que nous les avons établis au début de cet article, de nouvelles découvertes ne pourront, croyons-nous, que confirmer son opinion, aussi bien déduite que bien présentée.

Louis FARGES.

Budenz Jozsef emlékezete (*Eloge de Joseph Budenz*), par B. MUNKACSI, Budapest, Académie, 1896. In-8°, 65 p.

Le nom de Budenz est encore peu connu en France. Il mérite pourtant de prendre place parmi les plus grands philologues qui, dans notre siècle, ont fondé et cultivé la grammaire comparée. Il est vrai que son activité s'est exercée dans un domaine presque ignoré en France, la grammaire comparée des langues ouralo-altaïques.

Budenz (1836-1892) était de naissance allemande. Il fit ses études au gymnase de Fulda, puis à l'Université de Göttingue où il eut comme professeurs Ewald, Wieseler, Curtius et Benfey qui exerça sur lui la plus grande influence. A l'Université, Budenz fit la connaissance de quelques étudiants hongrois et s'éprit de leur langue qu'il commença à étudier. En 1858, il vint, sur les conseils de Louis Nagy, à Budapest. Paul Hunfalvy, qui représentait alors presque seul à l'Académie les études de grammaire comparée, le reçut à bras ouverts, le fit nommer professeur au lycée d'Albe-Royale et, au bout de deux ans, sous-bibliothécaire de l'Académie de Budapest. Bientôt Budenz fut membre de l'Académie et professeur de la première chaire de philologie comparée des langues altaïques qui ait été créée en Europe (1872). C'est à l'Université de Budapest qu'il a fondé cette grande école dont les disciples propagent aujourd'hui, dans les chaires universitaires et à l'Académie, les méthodes de Budenz : Sigismond Simonyi, pour la grammaire historique du magyar ; Volf, pour les anciens monuments de la langue ; Szinnyei, successeur de Budenz à l'Université, pour le finnois ; Halász, pour le lapon ; Munkácsi et Szilasi, pour le vogoul et l'osztjak ; Kunos, pour le turc.

Les travaux de Budenz (outre les nombreux article dans les revues spéciales, notamment dans les *Nyelvtudományi Kœzlemények* de Hunfalvy) sont le *Dictionnaire comparé du hongrois et de l'ougrien*

(1873-1881) et la *Morphologie comparée des langues ougriennes*. Pour comprendre toute la portée de ses œuvres et de son enseignement il faut se rappeler que Budenz et Hunfalvy furent longtemps les seuls qui soutinrent la parenté des Magyars avec les Finnois. Après les brillants essais de Sajnovics, de Gyarmathy et de Révai qui, à la fin du XVIII^e^ et au commencement du XIX^e^ siècle, avaient indiqué le chemin à suivre, les philologues et surtout les historiens avaient tous proclamé, sans preuves évidentes, la parenté, plus noble à leurs yeux, des Hongrois avec les Turcs; — et, de fait, la race magyare montre, au point de vue ethnique, beaucoup de ressemblances avec ce peuple, parce qu'elle a été, dans ses pérégrinations, mêlée souvent aux Tartares et aux Turcs, et il est naturel aussi que son vocabulaire s'en ressente. Mais les travaux des grands philologues finnois Ahlquist, Donner, Lönnroth, et les résultats éclatants que Budenz obtint en appliquant au groupe ouralo-altaïque les méthodes de la philologie comparée des langues indo-européennes, ont enfin, d'une façon sûre et précise, fixé les différents degrés de parenté de la grande famille dont le hongrois est une des branches.

Il est vrai que la lutte a repris au sein de l'Académie vers 1882 entre M. Vámbéry et les « Ougriens ». M. Vámbéry continuait à soutenir la parenté turque; mais déjà Budenz était entouré d'une jeune phalange qui, sur ses conseils, parcourait les contrées habitées par la famille ougrienne jusqu'en Sibérie et rapportait des documents linguistiques de grande valeur. Finalement, la victoire est restée aux « Ougriens », car M Vámbéry, dans son dernier ouvrage : *Formation et développement de la race magyare* (1895), avoue qu'au point de vue philologique la théorie de ses anciens adversaires est irréfutable.

Ce qui fait le charme de l'*Éloge* de M. Munkácsi, c'est la piété presque filiale qu'il a vouée à son maître. Il promet de continuer l'œuvre de Budenz, et nous ne doutons pas que les disciples achèvent d'élever le grand édifice dont Budenz a posé les assises. L'appui de l'Académie, en tout cas, ne leur fera pas défaut. N'avait-elle pas édité toutes les œuvres de Budenz et celles de ses meilleurs élèves?

J. KONT.

BULLETIN

— M. G. MAHOT, greffier en chef du tribunal de police de Paris, vient de publier, sous le titre: *De la condition des objets mobiliers faisant partie des collections des bibliothèques publiques et de la poursuite de ces objets contre les tiers détenteurs* (Paris, De Soye, 1896, in-8°, 32 p.), un véritable manuel juridique du bibliothécaire. C'est le commentaire de divers jugements, qui ont précédé un dernier arrêt définitif de la Cour de cassation, du 17 juin 1896, au sujet de détournements de miniatures commis à la bibliothèque municipale de Mâcon. Après avoir défini d'une façon nette et précise le caractère des bibliothèques nationales ou municipales, les unes et les

autres publiques ou non, l'auteur établit, en s'appuyant exclusivement sur des textes juridiques, que les collections de livres imprimés, manuscrits, médailles, estampes, etc., conservés dans des bibliothèques publiques et affectées à l'usage du public, font essentiellement partie du domaine public national ou municipal et par suite sont frappées d'inaliénabilité et d'imprescriptibilité. C'est la thèse qu'a confirmée et adoptée en dernier lieu la Cour de cassation en décidant, suivant les propres paroles de l'auteur, que « l'Etat, comme propriétaire, ou les villes, soit comme détentrices d'objets déposés par l'État, soit comme propriétaires, ont le droit de faire réintégrer, sans qu'il leur en coûte rien, dans les bibliothèques publiques les objets affectés aux collections, et, par conséquent à l'usage du public, quelle que soit la manière dont ces objets sont sortis des bibliothèques ». — H. O.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 février 1897.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède à l'élection d'un membre libre, en remplacement de M. de Mas-Latrie, décédé. Les votants sont au nombre de 44; la majorité absolue est de 23.

MM.	Premier tour	Deuxième tour
Henri Cordier	7	3
Ch. Joret	2	0
Emile Picot	16	35
Ulysse Robert	7	1
Henry Thédenat	12	5

M. Emile Picot est élu membre libre de l'Académie ; son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Barth communique un extrait d'une lettre de M. Foucher, datée du 2 février, de Mardan, sur la frontière afghane. Continuant ses recherches sur les itinéraires des pèlerins chinois dans le pays de Gandhâra, M. Foucher a déterminé deux nouveaux sites, celui du « stûpa » de la « Mère des démons », et celui du « stûpa » de Sâmaka, tous deux visités par Hiouen-Thsang. Cette nouvelle identification confirme celle que le général Cunningham avait devinée plutôt que prouvée, de l'ancienne ville de Pushkalâvati, la Πευκολαῖτις de Strabon, avec la localité actuelle de Charsadda, un peu au-dessus du confluent de la rivière de Svât et de celle de Caboul.

M. Heuzey communique une seconde édition du texte chaldéen gravé sur le monument connu sous le nom de galet sacré d'Eannadou ; cette copie a été revisée sur l'original, rapporté au Musée du Louvre. — M. Heuzey offre en même temps, au nom de M. Fr. Thureau-Dangin, le premier essai de transcription et la traduction intégrale de ce précieux document historique.

M. Clermont-Ganneau discute une inscription grecque découverte à Coptos, en Égypte, et publiée récemment par MM. Flinders Petrie et Hogarth. C'est une dédicace faite à un dieu d'un nom douteux par un certain « Belakabos », servant, à l'époque de Caracalla, dans le corps des archers palmyréniens, auxiliaires de l'armée romaine. M. Clermont-Ganneau établit que c'est à tort que M. Hogarth a voulu reconnaître dans le nom de « Belakabos » ceux de Baal et de Jacob ; c'est un nom très fréquent dans les inscriptions palmyréniennes, « Belakab », composé de « Bel » et de « Akab », « celui que Bel protège ». Quant au nom du dieu que le savant anglais supposait devoir être un prétendu « Hiérablous », éponyme de la ville de Hiérapolis, M. Clermont-Ganneau montre que ce n'est autre que « Yerahbôl », ou « Yarhibol », dieu bien connu du panthéon palmyrénien. Il fait voir ensuite que, dans l'inscription, le surnom de « Hadrianien » ne doit pas être rapporté, comme le fait M. Hogarth, au corps des archers palmyréniens, mais au nom même de la ville de Palmyre, dont le nom officiel était « Hadriana Palmyra ». Il termine par la production de divers témoignages historiques et épigraphiques, montrant que les archers palmyréniens, et en particulier les archers montés, jouissaient d'une réputation universelle et formaient un corps spécial servant dans l'armée romaine au titre étranger.

Léon Dorez

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 22 mars — 1897

TOUTAIN, Les cités romaines de la Tunisie. — MAITRE et BERTHOU, Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé. — PEREY, Marie Mancini. — *Bulletin :* Lettre de M. Sudre ; JACOB, Parallèles arabes et bibliques ; HOLM, Histoire de la Grèce, III ; HIDEN, Syntaxe des cas dans Lucrèce ; WERTH, Terentianus Maurus ; MERGUET, Petit lexique de Cicéron ; MORTET, Epaphroditus et Vitruvius Rufus ; JORGA, Documents sur l'histoire de Roumanie ; MURKO, Influences allemandes sur le romantisme slave ; PADRA, La Bohême et l'étranger ; Société de littérature slovène ; Revue historique de la résurrection italienne ; PARMENTIER, Album historique. — Académie des inscriptions.

J. TOUTAIN. **Les cités romaines de la Tunisie.** Essai sur l'histoire de la colonisation romaine dans l'Afrique du Nord. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, soixante-douzième fascicule). — Paris, Fontemoing, 1896. In-8, 412 pages et 2 cartes.

Depuis quinze ans que l'étude méthodique de la Tunisie ancienne a été inaugurée par nos savants, il s'est publié sur cette contrée beaucoup de bons travaux. Celui que M. Toutain nous offre aujourd'hui se place parmi les meilleurs. Présenté comme thèse de doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris, il a obtenu l'unanimité des suffrages. Ce jugement si favorable sera ratifié par tous ceux qui liront le volume.

Un séjour de plusieurs années dans le pays avait préparé l'auteur à traiter l'importante question qui fait l'objet de son livre. Et cette connaissance approfondie des lieux était plus nécessaire peut-être, pour mener à bien son entreprise, que le dépouillement minutieux des textes. Car les historiens, si prodigues de détails sur les grands personnages de l'Empire, n'ont guère parlé de ces modestes cités africaines que M. Toutain cherche à faire revivre sous nos yeux. C'est aux inscriptions, précieux témoins de la vie quotidienne, c'est aux ruines éparses sur le sol, authentiques vestiges du passé, qu'il faut recourir, si l'on prétend conduire une enquête sérieuse et utile. M. T. ne s'y est pas trompé. Se référant sans cesse aux découvertes de tout genre opérées par les archéologues de métier ou d'occasion, il ne cite que de loin en loin des autorités purement littéraires. Cet emploi presque exclusif de l'épigraphie et de l'archéologie donne à son ouvrage une saveur toute particulière. Le temps est loin sans doute où les historiens ne connaissaient, comme source où puiser, que les écrits de leurs devanciers; et je ne prétends pas que M. T. nous ait révélé tout d'un coup la valeur des « sciences auxiliaires de l'histoire ».

Mais je ne connais guère de volume dans lequel on en ait si complètement et si heureusement tiré parti. Le fait mérite d'être signalé.

C'est en effet par la méthode que ce travail se distingue. On le comprendra sans peine quand j'en aurai exposé l'ordre et l'économie. Il se divise en trois parties d'étendue quelque peu inégale, suivant le nombre et l'importance des documents conservés. Nous voyons tout d'abord quel était l'état matériel des cités, leur répartition géographique, leur situation, pour quels motifs elles s'élevèrent en tel endroit, se groupèrent dans certains cantons, tandis qu'elles restèrent clairsemées ailleurs; on nous les montre pourvues d'eau en abondance, bien bâties, ornées d'édifices où les arts ont multiplié de somptueuses créations, reliées entre elles par un vaste réseau routier, animées par le commerce ou, s'il s'agit de ports, par le trafic maritime. Quels hommes habitaient ces villes? La seconde partie répond à cette question. Elle nous renseigne sur les noms, la langue, la religion, les coutumes funéraires de ce peuple d'Afrique; nous y apprenons encore d'où il était originaire, quels éléments le composaient, de quelle manière il vivait, quelles aspirations s'étaient formées, avaient crû dans son sein. Enfin, sous quel régime administratif et municipal se développèrent les cités? Voilà le problème qui se trouve résolu dans le troisième livre.

M. T. ne s'occupe nulle part de telle ville spécialement, mais partout des villes tunisiennes en général. Sans doute, il ne raisonne pas dans le vide, et ses conclusions s'appuient sur des observations multiples et précises. Toutefois « les détails, les faits particuliers sont étudiés non pas pour eux-mêmes, mais parce que chacun d'eux est une partie du tout et ajoute un trait au tableau d'ensemble » (p. 5). C'est, pourrais-je dire, *la cité* africaine que l'auteur a voulu nous représenter Ses renseignements, il devait donc les cueillir de tous côtés, sauf à négliger tel centre urbain qui s'écarterait trop du *patron* sur lequel furent taillés presque tous les autres. Ne soyons pas surpris que Carthage, agglomération cosmopolite et bigarrée d'éléments hétérogènes, résidence du proconsul et de nombreux services administratifs, capitale et ville de fonctionnaires, n'ait fourni qu'un très petit nombre d'indications. Je dirais volontiers que Carthage n'est pas assez de la province. M. T. l'a rarement proposée en exemple ; il a eu raison.

Dans cette vaste synthèse où l'auteur passe tour à tour en revue la situation matérielle, la situation ethnographique et morale, et la situation politique des cités romaines de la Tunisie, plusieurs morceaux me paraissent dignes d'être notés tout particulièrement. M. T. est peut-être l'homme qui connaît le mieux à l'heure présente la religion des Africains durant la période impériale. Ses recherches sur le culte de Saturne [1] lui avaient

1. *Le sanctuaire de Saturnus Balcaranentis au Djebel Bou-Kournein (Tunisie)*, (*Mélanges de l'Ecole de Rome*, XII, 1892, p. 3-124, pl. I-IV. — *De Saturni Dei in Africa romana cultu*, Paris, Belin, in-8, 1894.

déjà permis de démêler le caractère complexe des divinités adorées par ces populations d'origine punique, mais de civilisation romaine. Aussi ne suis-je pas surpris que le chapitre intitulé « La Religion » soit un des mieux réussis du volume (p. 206-230). Nous y assistons à la transformation progressive, ou pour mieux dire à l'émiettement de Baal et de Tanit, « couple divin suprême et tout-puissant ». Saturne, Jupiter, Pluton, Liber pater, Apollon et Mercure ne sont que la monnaie du premier ; les diverses fonctions de la seconde sont représentées par Cérès, Proserpine, Tellus, Diane, la Lune, Vénus. Ainsi la religion symbolique des Phéniciens tourne peu à peu à l'anthropomorphisme sous l'influence des idées gréco-latines ; et cependant elle ne change pas dans son essence. L'extérieur et l'apparence se modifient, mais les dieux demeurent en réalité identiques à ce qu'ils étaient jadis ; on les honore souvent par les cérémonies d'autrefois ; il n'est pas jusqu'à l'idiome punique qui ne reparaisse çà et là sur les stèles qu'on leur dédie.

L'auteur analyse encore avec le même bonheur les coutumes funéraires et montre qu'elles sont la mise en pratique des idées du peuple sur la vie future (p. 231-245). Il étudie de près l'esprit d'association en Afrique, et surtout les *curies*, qui en sont la principale, mais encore bien obscure manifestation (p. 275-286). Il donne une théorie séduisante des divers types de cités romaines, *civitates*, *municipia*, *coloniae*, et distingue avec soin : « 1° le statut personnel des habitants ; 2° le droit en vigueur dans les limites de la cité ; 3° la constitution et l'administration municipales ; 4° la condition du sol » (p. 321-343) [1].

Mais à quoi bon faire une sélection de ce genre dans un ouvrage où tout est à lire, où les informations toujours sûres sont bien au courant, et auquel devra désormais recourir, comme à un inépuisable répertoire, quiconque voudra s'occuper de la Tunisie ? Mieux vaut dire à quelles conclusions M. T. est amené par son consciencieux examen ; je ne saurais mieux faire que de lui en emprunter l'expression : « En moins de deux siècles, Rome, grâce à sa politique si largement libérale et tolérante, fit prendre à tout le pays qui s'appelle aujourd'hui la Tunisie un incomparable essor ; avec la paix et la sécurité, elle donna aux Africains l'amour de la vie sédentaire, le goût du labeur suivi et fécond ; elle se garda bien de les civiliser de force, mais elle mit à leur portée tout ce qui leur était nécessaire pour se civiliser eux-mêmes. » (p. 294). Quand on a bien envisagé cette action douce, mais incessante des agents de Rome, il est aisé de comprendre comment ces peuples inclinés, nulle-

---

1. M. Toutain vient tout dernièrement de répondre à certaines objections que son système lui avait attirées de la part des juristes amis de la théorie ; il se place au contraire, en bon historien, sur le terrain des faits et s'y établit, je crois, d'une manière très solide. *Etudes sur l'organisation municipale du Haut-Empire.* — 1. *De la distinction faite par Aulu-Gelle entre les municipes et les colonies des provinces, à l'époque impériale* (extrait des *Mélanges de l'École de Rome*, XVI, 1896).

ment contraints vers la civilisation, virent dans la cité romaine l'idéal à atteindre et y tendirent de tous leurs efforts.

Par de fréquentes comparaisons entre les monuments, les objets d'art, les travaux d'utilité publique, les usages et les institutions d'Italie et d'Afrique, M. T. nous fait toucher du doigt tout ce que les habitants de cette province avaient spontanément emprunté à leurs vainqueurs. Mais comme, d'autre part, ils n'avaient pas renié leur passé, ni dépouillé leur propre nature, il se forma de ce double apport une combinaison toute nouvelle, l'Africain.

Les citoyens de la Proconsulaire avaient ainsi en quelque sorte deux patries : l'une, la ville où ils résidaient et dans laquelle ils désiraient obtenir honneurs et richesses ; l'autre, Rome, qui leur avait procuré, ils s'en rendaient bien compte, la paix et par suite la prospérité. Attachés surtout à la première, ils accueillaient néanmoins avec empressement tout ce qui portait la marque romaine ; « à leur fidélité se mêlait un sentiment peut-être obscur de gratitude et d'affection ».

Cet état de choses dura, d'après M. T., depuis le moment où Auguste, en colonisant Carthage, marqua par un signe sensible son intention de ne pas négliger l'Afrique (29 av. J.-C.), jusqu'à l'avènement de Dioclétien (284 ap. J.-C.). Tout change à cette date. Sans doute certains symptômes faisaient prévoir, depuis quelques années, l'établissement d'un régime nouveau ; on trouve des *curatores reipublicae* dès la fin du IIe siècle. Mais cette institution qui transforma le régime municipal du pays ne se développa réellement qu'à partir de la tétrarchie. C'est pourquoi on est en droit de limiter à cette dernière époque, ainsi que le fait l'auteur, une étude d'ensemble sur les cités romaines de la Tunisie. Les trois premiers siècles forment un tout bien complet ; il est légitime de les envisager à part.

Un scrupule m'arrête cependant, que je soumets à M. T. Parmi les inscriptions qu'il utilise avec beaucoup de science, un grand nombre ne sont pas datées expressément et ne renferment aucun indice qui permette de les attribuer à telle année ou même à telle série d'années des trois siècles où il se meut [1]. Qui nous garantira qu'aucune d'entre elles n'est postérieure à 284 ? Il écarterait toute crainte d'employer des documents d'un autre âge en englobant le IVe siècle dans ses investigations. Les textes épigraphiques qui ne remontent pas au-delà des Vandales sont peu fréquents et faciles à reconnaître. On les éliminerait vite avec quelque attention, et tous les autres, c'est-à-dire l'immense majorité, vaudraient pour la période antérieure à l'entrée des Vandales en Afrique.

Aussi bien ne doit-on pas s'exagérer l'influence des *curatores reipublicae*. Ils ne modifièrent que dans une mesure fort restreinte l'aspect et l'état matériel des villes confiées à leurs soins ; ils ne changèrent pas le naturel, les habitudes, les goûts des citoyens. En développant son

3. Voir p. 352 au bas, p. 355 l. 9.

enquête, M. T. n'aurait donc pas eu, si je ne m'abuse, à bouleverser l'économie de son livre dans les deux premières parties. Je doute même qu'il ait eu beaucoup à retoucher dans la troisième. Outre que les *curatores reipublicae* n'existèrent point partout, il s'en faut, là même où les empereurs en envoyèrent ils ne firent pas disparaître la vie municipale sans retour. Ils étaient souvent choisis parmi les notables personnages des grandes villes africaines, parmi les décurions de Carthage, d'Hadrumète, etc... Ils n'apportaient donc pas toujours un esprit étranger, et leur œuvre, pour être toute de commande, dépourvue d'élan et de spontanéité, ne doit pas être considérée comme funeste dans tous ses effets.

En poussant jusqu'aux confins du v^e^ siècle, M. T. eût inévitablement rencontré sur sa route le christianisme, et il lui eût fallu examiner son action en Afrique; tandis que, bornant son étude à 284, il a pu n'accorder qu'un coup d'œil à la dérobée aux progrès de la foi nouvelle. N'oublions pas cependant que les Scillitains furent martyrisés en 180, sainte Perpétue et ses compagnons en 202 ou 203, la *Massa Candida* en 258, sans parler des confesseurs d'Abitina qui ne moururent qu'en 304. Les uns et les autres étaient originaires de la Proconsulaire; sauf Utique, où périt la *Massa Candida*, ils habitaient des localités d'importance secondaire, *Scillium, Thuburbo minus, Abitina*. La religion de Jésus-Christ avait donc pénétré avant la fin du II^e^ siècle dans le cœur du pays; elle s'y développa au cours du III^e^ (p. 228 sq). Et s'il était besoin d'autres témoignages à l'appui de cette assertion, les écrits de Tertullien, la correspondance de saint Cyprien, la liste épiscopale de 256, nous les fourniraient en abondance. Je me demande dès lors si le petit noyau de chrétiens, grossissant toujours, qui existait dans la plupart des cités d'Afrique avant Dioclétien, ne devait pas avoir sa place en ce livre. Ne dût-on le considérer que comme un élément d'opposition, si l'on veut même comme un dissolvant de la félicité régnante, il n'était pas inutile d'indiquer cette ombre au tableau. M. T. n'aurait eu d'ailleurs, pour nous donner toute satisfaction sur cette question, qu'à développer les justes réflexions condensées par lui en deux endroits de son volume (p. 369 sq., 377).

Mais je m'exagère peut-être l'importance de cette lacune, et M. T., que sait bien ce qu'il veut et pourquoi il le veut, ne manquerait sans doute pas de bonnes raisons à m'opposer. Il en a découvert de subtiles, par exemple, pour circonscrire son étude sur la vie municipale. « Il y a, dit-il, à l'extrémité orientale du Maghreb, une région à la fois distincte de l'Algérie par les grands traits de sa constitution physique, et très nettement séparée d'elle par une frontière naturelle qu'il est malaisé de franchir. Cette région s'appelle aujourd'hui la Tunisie; mais la nomenclature géographique de l'antiquité ne contenait pour elle aucun nom d'ensemble. Je suis donc obligé de désigner ce pays par son nom

moderne, car je tiens à fonder l'unité historique de mon travail sur l'unité géographique du pays » (p. 24).

Ce tableau que M. T. a tracé de main de maître pour une partie de l'Afrique romaine, nous espérons qu'il voudra le compléter. Peut-être suffira-t-il d'en élargir le cadre pour y faire entrer aussi l'Algérie. Les territoires qui la composaient n'ont pas tous atteint au même degré de civilisation que la Proconsulaire, encore que la Numidie puisse soutenir la comparaison sans trop de désavantage; mais cette civilisation est de même ordre, les résultats en furent identiques. Les traces qui en subsistent sont tellement abondantes, et M. T. les a si souvent examinées, qu'il y trouverait sans peine la matière d'un nouvel ouvrage.

Celui qu'il a déjà publié me fournirait encore, tant il est riche en faits et en idées, nombre d'observations. Je m'arrête, préférant renvoyer sans phrases les lecteurs de la *Revue critique* au livre de M. T. Si ce compte rendu les a déterminés à le lire, je n'aurai pas dépensé mon temps sans profit. Un travail tel que le sien, utile pour les savants, ne doit pas non plus passer inaperçu aux yeux de ceux qui ne font pas profession d'être érudits. M. Toutain n'est pas seulement bon historien, il est aussi bon Français. En nous expliquant par quelle sage méthode les Romains ont colonisé la Tunisie, il a voulu faire profiter de leur expérience et instruire par leur exemple ceux qui, de près cu de loin, dirigent notre protectorat dans cette même contrée. Puisse la leçon n'être pas perdue[1], à condition toutefois que nous pensions plus que Rome aux besoins moraux des peuples conquis par nous[2].

Aug. AUDOLLENT.

---

1. Un exemple récent prouve que la méthode est heureuse et produit encore aujourd'hui d'excellents résultats; c'est en s'appuyant sur les gens du pays que le général Gallieni a pu dompter les rebelles du Tonkin, et dans le compte rendu qu'a donné M. Jean Hess de cette expédition (*Revue de Paris*, 15 septembre 1896, p. 435-448), je relève cette phrase qui semble extraite du livre de M. Toutain : « La pacification a toujours été obtenue par le concours de l'indigène associé à l'œuvre dans laquelle on avait su lui faire voir son intérêt. »

2. Voici quelques menues remarques, en vue d'une seconde édition du volume. — Il y aurait lieu çà et là de vérifier l'accentuation du grec (p. 131, n. 1; 144; 173, n. 2; 200; 206, n. 1; 296; 312, n. 1). — P. 101, le *septizonium* de Rome est-il le modèle de ceux d'Afrique? Il y a des motifs sérieux pour croire le contraire. Je n'ai pas le loisir de les exposer ici, je les développerai prochainement. — P. 114, l. 1, le bas-relief de Carthage, aujourd'hui au Louvre (salle des antiquités africaines, n° 1838), où l'on reconnaît la terre, l'eau et le feu ou l'air embrasé, n'est point inédit. Il s'en trouve des reproductions dans : *Archaeologische Zeitung*, 1858, p. 242 sq., pl. CXIX (O. Jahn); 1864, pp. 177-185, pl. CXXXIX; Schreiber, *Die Hellenistischen Reliefbilder*, pl. XXXI, et *Jahrbuch des kaiserlich deutschen archaeologischen Instituts*, XI. 1896, p. 91. — P. 251, deux lignes avant la fin et p. 262, avant-dernière ligne, lire « bureaux du procurateur », au lieu de « bureaux du proconsul ». — P. 285, on pourrait ajouter aux *curies* citées celles de Carthage, que Tertullien mentionne (*Apol.* 39). — P. 310, l. 12, lire « la résidence du propréteur, puis du proconsul », au lieu de « la résidence du proconsul ». — M. Toutain a terminé son livre par trois appendices qui rendront beaucoup de services. Serait-ce se montrer trop exigeant que de le prier d'y joindre un index?

Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé (Finistère), publié d'après l'original par Léon MAITRE et Paul de BERTHOU. Paris, Le Chevalier, 1896. In-4, XIII-331 pages.

Les éditeurs de ce Cartulaire doivent être félicités d'avoir entrepris cette publication, qui est appelée à rendre des services à l'histoire provinciale et à l'érudition. Les textes qu'ils ont reproduits, bien que connus pour la plupart, sont intéressants à plus d'un titre et il était bon de les réunir et de présenter dans son intégrité le recueil qui les contient. Cependant, il est nécessaire d'examiner si MM. Maître et Berthou ont entièrement rempli la tâche qui leur incombait. Je ne le crois point, et en voici les raisons.

Je regrette tout d'abord qu'ils n'aient fait précéder leurs documents que d'une préface et d'une introduction absolument insuffisantes : la description du manuscrit original y est, certes, exactement faite, toutes les circonstances dans lesquelles il a été retrouvé y sont bien fidèlement rapportées, un exposé très sommaire des pièces et chartes du cartulaire y est bien donné ; mais on y chercherait vainement sur l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé les quelques mots de rigueur dans un pareil ouvrage ; les éditeurs se sont contentés, dans une note de la page 95, de renvoyer, pour la fondation de ce monastère, à une longue dissertation de D. Placide Le Duc, et ils ont daté, sans trop dire pourquoi, du 14 septembre 1029, la notice de leur cartulaire relative à cet événement. Comme renseignement, c'est bien peu. — Quelles ressources historiques présentent les textes publiés? M. Guérard, qui imprima le *Polyptique de l'abbé Irminon*, nous aurait écrit à ce sujet quelques pages fort substantielles; M. Léon Maître se borne à dire : « Notre cartulaire fournira aux études rétrospectives plus d'un enseignement sur le langage et les mœurs des Bretons des XI^e^ et XII^e^ siècles. » Mais c'est justement aux éditeurs de semblables documents qu'il importe de mettre en relief autant que possible cet « enseignement sur le langage et les mœurs ». — Quel est l'auteur du cartulaire? Si nous lisons la préface, nous voyons : « Le moine Gurheden, qui est l'auteur du texte, était un excellent latiniste », et c'est tout. Dans l'introduction, pas davantage. On est obligé de se reporter à une note de la page 79 pour obtenir de plus amples détails et pour savoir que le moine de Quimperlé en question signa des actes de 1081, 1082 et 1128, et mourut vers 1130. C'est dans cette même note seulement qu'on est renseigné sur la date de la composition du cartulaire, écrit à l'occasion d'un procès pour Belle-Isle, commencé après 1119 et continué, après la disparition de Gurheden, jusqu'en 1232 (1314 pour la chronique universelle). Ces quelques réflexions rapides montrent donc en quoi pèche l'introduction. Mais passons. MM. M. et B. ont encore négligé trop souvent d'indiquer où s'arrête le texte primitif et où débutent les additions. Le lecteur est parfois complètement dérouté à cause de cela. Il aurait été facile de remédier à cet inconvénient en adoptant

à l'impression un caractère différent pour les additions, comme on le pratique ordinairement.

Le Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé a été divisé par les éditeurs en deux parties. La première, qu'ils appellent les préliminaires, donne entre autres choses :

1° Une vie de saint Gurthiern, absolument dénuée de valeur historique. (Par quelle argumentation MM. M. et B. arrivent-ils à établir que ce saint parut dans la seconde partie du VI^e^ siècle? On aimerait assez à le savoir. Observons que le peu qu'ils veulent retenir de sa légende paraît encore excessif.)

2° Une vie de sainte Nannoc, dont les éléments vrais sont impossibles à démêler.

3° Des listes des papes, des archevêques de Tours, des évêques de Nantes, de Vannes et de Quimper, des comtes de Cornouaille. Pour les premiers de ces catalogues, les éditeurs, en les reproduisant, ont cru suffisant de renvoyer à la publication qui en a déjà été faite par M. l'abbé Duchesne, et se sont dispensés d'identifier les noms, ce qui est regrettable. Je suis heureux cependant de déclarer que cette lacune n'existe pas pour les comtes de Cornouaille.

4° Une chronique universelle, sans intérêt jusqu'à l'année 843, mais qui, depuis cette date jusqu'en 1314, est de la plus grande importance. D'ailleurs Baluze a publié presque toute cette dernière partie dans ses *Miscellanea*. Croirait-on que pour ce texte précieux, MM. M. et B. n'aient pour ainsi dire pas donné de détails, n'aient pas fait la plus simple identification? Ils ont rédigé trois notes historiques, pas une de plus. Quel est pourtant l'auteur de cette chronique? M. Hauréau a pensé qu'elle devait être de Gurheden; les nouveaux éditeurs n'expriment aucun avis. Il semblerait seulement, d'après une note de la page 79, qu'ils attribuent au moine de Quimperlé toute la partie antérieure à 1133. Quelles sources ont été utilisées? Quelle valeur ont les différents chronogrammes? Personne n'a répondu à ces questions.

J'ai reproché jusqu'ici le manque d'identifications : il est cependant de mon devoir de reconnaître que pour les noms de lieux, il existe à la fin du volume une table très bien faite, reproduisant auprès des termes anciens les formes modernes. Il y a aussi une table de noms d'*hommes* (*sic*); malheureusement elle n'apprend absolument rien; elle est loin de valoir la précédente et de suppléer à l'absence d'informations signalée ci-dessus.

La seconde partie du Cartulaire contient le texte des chartes ou plutôt des notices rédigées d'après les originaux par le moine Gurheden et ses continuateurs. Je constate avec plaisir que le travail des éditeurs a été ici plus complet, et qu'il est impossible de leur adresser les mêmes observations que pour la première partie. Seulement, ils ont adopté un système singulier pour leurs annotations : au bas des pages, ils n'identifient que les noms de lieux et indiquent les variantes rencontrées dans d'au-

tres copies ou publications ; ils reportent à la fin de chaque acte d'autres notes donnant l'identification des noms de personnes et la traduction de certains mots bretons [1], et ils font suivre le tout d'observations [2] sur les autres copies ou éditions et sur les ouvrages qui ont déjà utilisé le document.

Les dates n'ont pas toujours été scrupuleusement étudiées et les problèmes de chronologie ont quelquefois été résolus trop rapidement, ce qui a produit plusieurs erreurs. P. 98, la pièce « de possessionibus » doit, semble-t-il, être datée du jour de Pâques, 6 avril 1029, ainsi que la « cartula Locdevi » de la page 151. Une chose pourtant m'a choqué dans ce premier document ; on a imprimé : « ...ciclus lunae I, terminus Paschae, III nonas aprilis, dies VIII idus aprilis... » Pourquoi la virgule avant « III nonas aprilis » ? Simple coquille typographique sans doute ; mais pourquoi une erreur semblable se reproduit-elle toutes les fois que le terme de Pâques est indiqué (pages 151, 154, 225) ? — Page 108, la charte n° VIII doit être datée du 21 avril et non du 18 (XI des calendes de mai). — Page 154, l'acte est du 27 février 1069, qui était un vendredi (sexta feria), et non du 27 février 1070, qui était un samedi. D'ailleurs, les autres éléments s'accordent tous pour désigner l'année 1069. Pourquoi là aussi a-t-on imprimé, comme à la page 151, « terminus Paschae IIII, *idibus* aprilis » ? — Page 204, l'acte est du 15 février 1167, qui était le 22e jour de la lune, et non du 15 février 1168, qui fut le 5e jour de la lune. Cette remarque, jointe à celle que j'ai faite sur la date de la page 154, prouve que l'année n'était pas comptée à partir de Pâques, comme les éditeurs l'ont cru. — Page 208, la fête de saint Luc est le 18 octobre, comme l'indique la date en tête de l'acte « de cibo canum » ; pourquoi la note *b* place-t-elle cette fête au 12 du même mois ? — Page 216, le 4 des calendes d'août est le 29 juillet et non le 28.

La publication de MM. Maître et Berthou est donc loin d'être irréprochable, et je regrette d'avoir à le constater. Ils auraient cependant pu facilement l'améliorer avec un peu plus de notes et d'identifications et surtout avec une introduction développée ; ils auraient ainsi fourni un livre excellent.

L.-H. LABANDE.

Une princesse romaine au XVIIe siècle. Marie Mancini Colonna, d'après des documents inédits, par Lucien PEREY. Paris, Calmann Lévy, 1896. 532 pages in-8. Prix : 7 fr. 50.

Ce livre fait suite à celui qu'a publié, il y a deux ans, le même auteur

---

1. Pas toujours, puisque pour la charte XXX, page 126, ils se bornent à renvoyer à la *Chrestomathie bretonne* de Loth, sans donner d'autres explications.

2. Le mot est toujours imprimé au pluriel, même quand l'observation se réduit à ceci : Texte inédit.

sous le titre : *Le Roman du grand roi. Louis XIV et Marie Mancini ;* tous deux nous offrent la biographie détaillée de la plus sympathique et de la plus agitée des nièces de Mazarin ; le premier nous contait la période « royale » et française de la vie de Marie Mancini, le second nous expose, après le grand sacrifice, le départ pour l'Italie, le mariage et les longues années de cette existence aventureuse, toujours haletante et sans cesse bouleversée par je ne sais combien d'incidents et d'accidents imprévus. Cette période, à la fois italienne et espagnole — car Marie, dès 1674, vécut presque autant en Espagne qu'en Italie, — était bien plus difficile à éclaircir et à expliquer que la précédente, que l'on connaissait en somme assez bien, et que Lucien Perey n'a eu qu'à reprendre en la racontant mieux et plus complètement que ses prédécesseurs, grâce surtout au dossier du duc de Nivernais qui lui fut communiqué et dont il a tiré si bon parti ; mais ici bien des blancs laissés par les historiens tels que Renée, Chantelauze, G. d'Heylli, devaient être remplis, bien des erreurs provenant d'une insuffisante information devaient être rectifiées. Lucien Perey n'a pas ménagé sa peine, et si tous ses efforts n'ont pas été couronnés de succès, si quelques points de la vie de la connétabie Colonna restent encore obscurs ou douteux, ce n'est pas faute d'avoir cherché et d'avoir frappé à toutes les portes, qui toutes auraient dû s'ouvrir. On regrette d'apprendre par une note de ce second volume que M. le prince Colonna n'a pas consenti à communiquer à l'auteur d'*Une princesse romaine* la correspondance échangée entre Marie Mancini et un de ses fils, qui aurait jeté une vive lumière sur le séjour de la Connétable à la cour d'Espagne dans les dernières années du XVIIe siècle. Ces lettres chargeraient-elles la mémoire du connétable? C'est peu probable, car Lorenzo-Onofrio Colonna mourut en 1689 et Marie, quoiqu'elle eût beaucoup souffert des durs procédés de son mari, n'était pas rancunière et ne dut pas le poursuivre par delà le tombeau. Au surplus, si ces lettres parlent du prince, que pourraient-elles nous apprendre sur ce triste personnage de plus fâcheux que ce qui nous est révélé par bien d'autres passages du livre de Lucien Perey? Un des mérites de ce nouveau livre consiste précisément à avoir détruit la légende, ou l'opinion reçue, qui faisait la part beaucoup trop belle au Connétable dans les nombreux différends entre les deux époux ; nul, après avoir lu cette nouvelle biographie, ne souscrira plus à la phrase écrite il y a tantôt quinze ans par M. G. d'Heylli : « il (le Connétable) avait des qualités physiques et morales qui auraient dû imposer à la nièce de Mazarin de la dignité et de la retenue .» On saura maintenant qu'il n'était point en mesure d'imposer grand'chose, et Lucien Perey n'a pas tout dit.

D'autres archives italiennes, par exemple celles du Vatican, ont été fort heureusement moins avares de leurs trésors, et grâce aux documents qui s'y trouvent, grâce aussi à quelques publications piémontaises et aux *Véritables Mémoires* de la Connétable, Lucien Perey a pu suivre son héroïne dans tous ses voyages et ses séjours à Venise, à Rome, à

Turin et pendant son escapade en France. En revanche, l'Espagne où Marie a demeuré si longtemps et tant occupé l'opinion, n'a presque rien fourni; presque tous les renseignements sur les faits et gestes de la Connétable à la cour de Madrid sont dus à son journal, à des gazettes et à des diplomates français, ou ont été empruntés à des pièces espagnoles dont les originaux se trouvent heureusement en France. Il est évident cependant que les archives publiques ou privées d'Espagne recèlent bien des pièces concernant les démêlés de Marie avec le Connétable et son beau-frère Balbases, ou son emprisonnement au château de Ségovie, ou ses relations mondaines, ou ses retraites dans les couvents; mais allez y voir!

Je ne suivrai pas l'auteur dans son récit ni ne m'arrêterai à montrer ce qu'il nous apprend de plus nouveau : il vaut mieux renvoyer le lecteur au livre lui-même et ne pas lui gâter, par une analyse trop succincte et sèche, le plaisir qu'il trouvera à lire ces pages si nourries de faits et si agréablement écrites. Mais il faut insister ici sur une question de bibliographie historique, très mal étudiée par A. de Courtois, Chantelauze et G. d'Heylli, et que Lucien Perey a eu le mérite de tirer au clair et de résoudre définitivement; j'entends parler des *Mémoires* de Marie de Mancini, écrits et publiés par elle en réponse à un livre imprimé à Cologne en 1676, et qui s'annonçait indûment comme *Les Mémoires de M. L. P. M. M. Colonna, G. Connétable du royaume de Naples*. Mélange de faits qui semblent exacts quant au fond et de faits controuvés ou dénaturés, ce libelle, inspiré à quelque homme de lettres par la publication récente des mémoires de la duchesse de Mazarin, compromettait gravement la Connétable, car il semblait bien émaner d'une personne de son entourage, de quelqu'un qui aurait su écouter aux portes. Il convenait de protester, alors surtout que la conduite de la Connétable à Madrid donnait prise à toutes sortes de bruits malveillants, et il convenait d'opposer aux mémoires apocryphes un récit véridique. Marie écrivit donc, étant à Madrid, une relation de sa vie. Plus personne ne doute de l'authenticité de cette réponse, et les nombreux documents mis au jour par Lucien Perey dans ses deux volumes n'ont fait que confirmer l'impression de complète véracité que le récit de Marie avait déjà produite sur divers érudits. Seulement, il y a une difficulté. Nous possédons de cet antidote aux faux mémoires deux versions : l'une, intitulée *Apologie ou les véritables mémoires de Madame Marie Mancini* (Leyde, 1678 et Cologne, 1679), qui eut pour éditeur un nommé S. Brémond, qu'on croit pouvoir identifier avec Gabriel de Brémond, nouvelliste réfugié en Hollande, auteur de l'*Histoire galante d'un double cocu*, d'un « arrangement », du *Guzman d'Alfarache*, etc; l'autre, intitulée *La Vérité dans son jour, ou les véritables mémoires de M. Manchini*, sans lieu ni date. Laquelle est la bonne? On ne l'avait pas déterminé jusqu'ici, par la raison qu'on ne connaissait guère la seconde que d'ouï-dire [1]. Ni

1. Léon de Laborde cependant l'a connue *de visu* et lui a fait quelques emprunts; voir *Le Palais Mazarin*, Paris, 1846, p. 210.

Chantelauze, ni G. d'Heylli, ni A. de Courtois n'ont vu la *Vérité dans son jour;* ce dernier seul a très justement admis que la *Vérité* avait dû précéder l'*Apologie* et noté que la seconde édition de celle-ci (Cologne, 1679) porte : *suivant l'imprimé à Madrid*, ce qui fait manifestement allusion à la *Vérité*, imprimée en Espagne, comme nous allons voir. Lucien Perey a voulu examiner cette fameuse *Vérité*, qu'aucun de ses devanciers n'avait réussi à tenir dans ses mains, — ce qui a lieu de surprendre, puisque la Bibliothèque nationale n'en possède pas moins de trois exemplaires [1], — et l'ayant comparée à l'*Apologie*, il s'est convaincu que la *Vérité* « est bien le premier jet sorti de la plume de Marie Mancini, imprimé en Espagne, sans corrections ni remaniements dus à une main étrangère » ; qu'au contraire l'*Apologie* n'est qu'un arrangement où l'éditeur Brémond a respecté les faits, mais changé le style : « Brémond s'est permis de dénaturer tout à fait le style de la connétable en croyant l'embellir. Il y a dans l'édition espagnole une saveur, une originalité et un tour d'esprit impossibles à méconnaître et impossibles à imiter. »

J'irai même plus loin que Lucien Perey : Brémond n'a pas seulement altéré partout le style de l'original ; il a altéré le fond, en ce sens qu'il a pratiqué dans certains passages des coupures importantes et qu'il a supprimé souvent des noms de personnes. Ayant fait moi-même une étude attentive des deux versions, je voudrais présenter à ce propos quelques observations. Examinons d'abord l'édition de la *Vérité*. Le petit volume de 203 pages in-8 (sign. A à N 4) n'a pas d'autre titre, dans les trois exemplaires de la Bibliothèque, que le titre de départ de la première page : *La vérité dans son jour ou les véritables mémoires de M. Manchini, connétable Colonna*. Le texte paginé est précédé (ou suivi, suivant les exemplaires) de quatre feuillets non chiffrés qui contiennent trois sonnets italiens, une anagramme latine sur le nom de Marie Mancini par un conseiller de Castille D. Pedro Tegano, un sonnet espagnol et trois épigrammes en français signées Billet [2] ; ces pièces n'ont pas d'inté-

---

1. A. de Courtois dit du livre : « Je l'ai inutilement cherché dans plusieurs importants dépôts publics, et les conservateurs et bibliothécaires auxquels je me suis adressé m'ont tous répondu ne l'avoir jamais eu entre les mains » (*Lettres de Mme de Villars*, Paris, 1868, p. 213). Étrange, d'autant plus étrange que le tome IX du *Catalogue de l'Histoire de France* de la Bibliothèque impériale, publié en 1865, signalait très explicitement, sous le numéro Ln [27] 4628, l'édition espagnole de la *Vérité dans son jour !* Plus tard, les continuateurs de Barbier (*Dict. des anonymes*, 3e éd., Paris, 1872, t. I, col. 249) l'ont exactement décrite d'après l'exemplaire de la Bibliothèque nationale provenant de Falconnet.

2. Ce Billet est le traducteur en espagnol de la *Vérité dans son jour*, car il existe une version espagnole des mémoires authentiques de Marie Mancini. On ne la connaissait jusqu'ici, je crois, que par une citation de Juan Yañez (*Memorias para la historia de D. Felipe III.* Madrid, 1723, p. 65) : « Maria Mancini... que escrivió en francés las Memorias de su vida, con el titulo de la *Verdad en su luz*, y traduxo de su orden, en castellano, Don Pedro Pablo Billet, y la estampó en Zaragoza el año

rêt. Il suffit de considérer d'un peu près la typographie du volume pour y reconnaître la marque d'une imprimerie espagnole. Sans parler de la forme des caractères, — non plus que de l'orthographe *Manchini* et de l'exactitude avec laquelle sont reproduits les noms espagnols presque toujours dénaturés à l'étranger — la maladresse dans l'emploi du signe de l'àpostrophe, inconnu dans la langue castillane, puis l'abondance des accents aigus mis à tort et à travers sur quantité de mots qui n'en réclament point en français, ces deux derniers traits seuls dénoncent à l'œil le moins exercé un compositeur espagnol. Le livre a donc été imprimé en Espagne, vraisemblablement à Madrid, et clandestinement, ce que prouve l'absence de privilège, d'approbation du censeur, de taxe et d'erratum, documents qui ne manquent jamais dans les livres examinés et approuvés par la censure des rois espagnols. Pour le fond, une comparaison sommaire de quelques pages de la *Vérité* et de l'*Apologie* montre aussitôt quel est le rapport des deux textes : le premier nous apparaît comme l'original même écrit ou dicté par Marie, le second comme une copie, souvent maladroite et incorrecte, toujours atténuée et affadie. Voici, par exemple, un passage qui fait voir comment s'y prenait Brémond pour affaiblir et éteindre l'expression vive et primesautière de l'original. Il s'agit de ce qui se passa après que Marie eut consenti à son mariage avec le Connétable, lequel avait été célébré au Louvre par procuration :

VÉRITÉ (p. 37).

Je n'avois fait que la moitié de l'ouvrage ; il falloit partir pour l'achever. Aussi pressay-je dès lors mon voyage et n'eus point de repos jusqu'à ce que je me vis sur le point de me mettre en chemin; *car enfin lorsque j'ay pris une résolution avantageuse ou contraire, il faut que je l'exécute, n'étant point d'humeur à en démordre.* Je pris donc congé de Leurs Majestés, et le Roy me dit adieu en m'asseurant qu'il se souviendroit tous jours de moy et qu'il me protègeroit par tout.

APOLOGIE (éd. d'Heylli, p. 30).

C'étoit là le commencement de cette affaire et le départ de la fin. Je le sollicitai avec beaucoup d'empressement, ne pouvant avoir de repos que je ne mè fusse mise en chemin, *parce qu'une fois qu'on a pris une résolution favorable ou contraire, il faut l'exécuter le plus tôt que l'on peut.* Je partis donc, et, en prenant congé de

---

de 1677. » Une obligeante communication de D. Antonio Paz y Melia me permet de dire ici quelques mots de ce rare opuscule dont un exemplaire se conserve à la Bibliothèque nationale de Madrid. En voici le titre exact : *La Verdad en su luz*, ó *Las verdaderas Memorias de Madama Maria Manchini, condestablesa Colona, traducidas de frances en español, de orden de su Excellencia por Don Pedro Pablo Billet, natural de Paris. En Zaragaza, año de 1677.* Le texte des mémoires, qui compte 326 pages in-8, est ici précédé d'une dédicace à la comtesse de Villaumbrosa, femme du gouverneur du Conseil de Castille et amie de la Connétable, d'un sonnet italien adressé à Billet par D. P. Tegano, et d'un avis au lecteur ; ces pièces ne nous apprennent rien de bien nouveau, mais elles confirment ce qui va être démontré, c'est à savoir que la *Vérité dans son jour* a été originairement imprimée et publiée en Espagne, en 1676 ou 1677.

Leurs Majestés, le roit eut la bonté de m'assurer que j'aurois toujours part dans son souvenir, et qu'il m'honoreroit toujours de son affection, quelque part du monde que je fusse.

Mais voici plusieurs passages où le remanieur a usé de bien d'autres libertés, et où il a pris sur lui de supprimer des phrases entières, d'en abréger et d'en atténuer d'autres. Nous sommes sur la route de Rome, à Lorette ; Marie est tombée gravement malade :

VÉRITÉ (p. 44),

La violence du mal, le dégoût et le chagrin qu'il cause ne permettent guères à un malade d'avoir des égards pour personne, aussi en avois-je peu pour M. le Connétable, et il faut que j'avoue qu'il avoit furieusement à souffrir de ma mauvaise humeur. Cependant le cardinal appliquoit tous ses soins à la radoucir et à en corriger l'aigreur. J'eusse bien souhaité qu'il se fût occupé de même à modérer celle de l'archevesque d'Amasie dont l'ingénuité et le zèle indiscret me persécutoient étrangement, n'entrant jamais dans ma chambre que pour dire qu'il n'y avoit plus d'espérance de vie pour moy et qu'il falloit me préparer à la mort, quoy que je ne fusse pas trop résolue à cet éternel départ. Je ne laissoy pas d'en faire les préparatifs et de donner ordre que l'on me cherchât quelque religieux qui sceust le françois. On en trouva un, par bonheur, de la compagnie de Jésus, très habile homme, qui prit la peine en trois ou quatre fois de me faire faire ma confession générale. Cependant M. le Connétable, plus touché de ma maladie que moy même, s'informoit à tous momens, des médecins qu'il avoit fait venir, s'il y avoit quelque espérance, et lui ayant répondu que ouy, pourveu que mon mal n'augmentast point le treizième, qui étoit le jour que l'on devoit me purger, il entra dans ma chambre avec un visage gay et me fit part de cette bonne nouvelle, me conjurant de ne me point affliger des sinistres prédictions de l'Archevesque. Le succès répondit au jugement des médecins et après que l'on m'eut purgée, mon mal diminua visiblement et je fus entièrement hors de danger. Bientost après je fus rendre grâces à Nostre-Dame et communiay dans la chapelle où M. le Connétable, pour accomplir le vœu qu'il avoit fait pour le recouvrement de ma santé, envoya ensuite une des plus riches et des plus magnifiques lampes qu'il y ait.

Alors, comme l'on jugea que le mauvais air et les chaleurs de Lorette pourroient nuire à ma convalescence, on me transporta à Recanati...

APOLOGIE (p. 35).

La violence du mal, l'abattement et la tristesse qui l'accompagnent permettent rarement à un malade de s'acquitter des témoignages d'amitié qu'on doit aux gens ; et ainsi ceux que le Connétable recevoit de moi n'étoient pas grands, et je ne puis pas nier qu'il n'eût beaucoup à souffrir avec l'humeur fâcheuse dont j'étois alors, que le cardinal tâchoit d'adoucir avec un soin tout particulier. Mais il m'auroit fait encore plus de plaisir s'il eût tâché de corriger celle du patriarche, dont l'imprudente ingénuité et le zèle indiscret me persécutoient jusqu'à n'en pouvoir plus, n'entrant jamais dans ma chambre qu'il ne me dît qu'il n'y avoit plus d'espérance de vie pour moi et qu'il étoit temps de disposer de toutes mes affaires.

Enfin je commençai à me mieux porter par le secours de ces nouveaux médecins. On me mena à Recati (*sic*), parce que l'air y étoit meilleur qu'à Lorette...

Marie, après avoir donné un troisième héritier à son époux, considérant que ce présent lui avait coûté beaucoup plus que les précédents, au point de mettre sa vie en danger, fut d'avis de n'en plus faire au Connétable qui l'« exposassent à de semblables périls ». Elle obtint

de lui qu'il confirmât cette résolution « par son aveu », après quoi les deux associés se rendirent à Venise pour y passer le carnaval. Brémond supprime ici un passage concernant un chanteur fort admiré par Marie :

VÉRITÉ (p. 64).

Je ne songeay plus après cet accord qu'à rétablir ma santé, pour me mettre en état d'aller à Venise passer un second carnaval. Nous nous mîmes donc en chemin dès que mes forces me le permirent, et ayant laissé le nouveau-né à la marquise Spinola et le second étant resté à Rome, nous n'enmenâmes avec nous que l'aisné. Nous passâmes le carnaval assés gayment, à mes jalousies près, car enfin M le Connétable n'oublioit point à recouvrer ailleurs ce que nostre accord luy avoit fait perdre, et j'avoue que j'étois fâchée qu'il me tinst parole à ce prix là.

On fit à Venise de très beaux opéra et entre autres le *Titus*, où j'allois très souvent et où je n'étois pas moins attirée par la douceur des voix et par la manière de représenter des acteurs, et particulièrement d'un musicien de S. A. R. appelé Cavagnino et d'une de mes filles qui représentoit admirablement, que par la beauté de la pièce, qui eut l'applaudissement de tout le monde et qui étoit assurément des plus belles qui se soient jamais veues.

Après le carnaval, M. le Connétable alla faire un petit voyage à Rome...

APOLOGIE (p. 47).

Cet accord étant fait, je ne songeai qu'à recouvrer la santé, pour aller passer un autre carnaval à Venise, où nous nous acheminâmes dès le moment que mes forces me le purent permettre. Nous le passâmes joyeusement, si ce n'est quelques jalousies que j'eus du Connétable, qui cherchait de réparer d'ailleurs ce qu'il avoit perdu par l'accord que nous avions fait ensemble; et j'avoue qu'il m'étoit fort sensible que la parole qu'il me tenoit me coutât si cher.

Il y eut de célèbres opéras à Venise et surtout celui de *Titus*, que je voyois représenter fort souvent avec plaisir. Le carnaval étant passé, le connétable fut à Rome avec mon frère...

Plus loin, l'auteur nous parle du voyage qu'elle fit pour aller à la rencontre de la duchesse de Mazarin, sa sœur. Brémond a supprimé tous les détails assez curieux du voyage.

VÉRITÉ (p. 72).

Quelques jours en suite nous nous mîmes en chemin pour Milan, dans le dessein d'aller au devant de ma sœur la duchesse de Mazarin, que j'appris s'être retirée de Paris pour quelques différends qu'elle avoit eus avec le Duc son mary. La tendresse que j'ay tousjours eue pour elle me fit entreprendre ce voyage avec une satisfaction incroyable, et je n'oubliay rien pour y faire condescendre M. le Connétable, qui fit de son costé tout ce qu'il put pour m'en dissuader, alléguant les excessives chaleurs, et que d'ailleurs je n'étois point obligée d'aller si loin. Le courrier que M. le marquis Spinola, gouverneur interim de Milan, par le deceds de feu D. Louis Ponce de Leon, nous dépecha pour nous donner avis que ma sceur étoit à Elstof et pour convier M. le Connétable d'y aller, acheva de le résoudre. Après y avoir consenti de l'air que l'on fait les choses pour lesquelles on a une extreme repugnance, nous partîmes, la marquise Paleotti et moy, dans une chaise rouiante, dans laquelle nous courions la poste, et M. le Connétable dans une autre avec la comtesse Stella, dont j'ay parlé sous le nom d'Hortense, dans le commencement de cette histoire Nous n'avions pour toute suite que trois ou quatre domestiques des plus nécessaires pour un voyage que l'on souhaite faire à la légère, et ainsi nous arrivâmes en six jours à Milan, où j'entroy extrêmement fatiguée, non par la longueur du chemin, mais par les continuelles

disputes que j'avois avec M. le Connétable, qui étoit ravy que tout fust en désordre dans ce voyage, parce qu'il l'avoit entrepris contre son gré et dans la plus rigoureuse saison de l'année. Trois jours après notre arrivée, la marquise Spinola eut avis que Mad. Mazarin étoit à une journée de là, de sorte que nous allâmes aussi tost la recevoir et la trouvâmes, dans une maison de plaisance, plus belle que jamais, nonobstant une asses grande blessure qu'elle s'étoit faite au genouil en tombant de cheval, et laquelle mesme l'obligeoit à garder le lit...

Apologie (p. 52).

Peu de jours après, nous allâmes à Milan pour recevoir ma sœur, Madame Mazarin, qui avoit quitté Paris pour quelques différends qu'elle avoit eus avec son mari. La marquise, qui m'avoit encore accompagnée en ce voyage, fut avec moi pour l'aller voir dans une maison à cinq ou six lieues de Milan, où elle s'étoit arrêtée, et nous la trouvâmes dans le lit, qu'elle étoit obligée de garder à cause d'une blessure qu'elle s'étoit faite à un genou en tombant de cheval...

Ces passages mis en parallèle tranchent, je pense, la question ; ils montrent suffisamment combien il faut regretter que M. G. d'Heylli ait eu la mauvaise inspiration de réimprimer l'*Apologie* [1] plutôt que la version primitive et seule authentique de la *Vérité dans son jour* : cette réimpression doit être maintenant considérée comme non avenue, puisqu'au lieu de nous donner le vrai récit de Marie Mancini, elle ne nous livre que l'arrangement écourté et défiguré de Brémond. Souhaitons que quelqu'un s'emploie bientôt à réparer cette erreur ; une réimpression correcte et bien annotée de la *Vérité dans son jour* pourrait trouver place par exemple dans l'agonisante *Bibliothèque Elzévirienne*, qui aurait bien besoin d'être ranimée par de nouvelles publications intéressantes. Ces mémoires, en effet, d'une bonne langue du XVIII^e^ siècle, méritent qu'on ne les oublie pas : ils ont trait à un épisode important du règne de Louis XIV et fournissent, d'autre part, des détails infiniment curieux sur la vie de l'aristocratie romaine et espagnole ; enfin, ils sont d'une femme belle, malheureuse et passionnée, qui a mis dans ces pages le portrait fidèle de ses infortunes et y a laissé quelques lambeaux de son cœur.

On voit par ce qui vient d'être exposé combien de reconnaissance est due à Lucien Perey pour cette précieuse découverte. Ses livres s'adressent généralement au grand public, aux gens du monde, qui les goûtent extrêmement, comme nul n'ignore ; il ne pense guère aux érudits, et cette fois-ci cependant il leur a rendu un inappréciable service dont ils lui sauront beaucoup de gré.

Alfred Morel-Fatio.

---

1. *Véritables Mémoires de Marie Mancini, princesse Colonna*, réimprimés pour la première fois avec notice et notes par Georges d'Heylli. Paris, 1881.

BULLETIN

— M. Léopold Sudre nous envoie la lettre suivante : « Dans le quatrième volume de la grammaire historique d'A. Darmesteter, consacré à la Syntaxe et publié par mes soins, la section des Temps du verbe, notamment p. 158 et 159, contient des passages importants empruntés presque mot pour mot à la *Grammaire historique* de M. Clédat (Paris, Garnier). Ces coïncidences m'ont échappé dans la revision que j'ai eu à faire des manuscrits réunis entre mes mains par la famille de l'auteur. Soit que celui-ci ait introduit ces passages dans son cours de l'École normale de Sèvres et que les élèves les aient reproduits sans ajouter la reférence qu'il leur avait certainement indiquée, soit qu'ils aient été ajoutés après coup dans une rédaction, je tiens d'autant plus à en rétablir la provenance qu'ils apportent des idées nouvelles sur les valeurs modales du conditionnel, sur la véritable signification du futur antérieur et sur la correspondance des temps dans les différents modes. S'il se publie une seconde édition de ce volume, je m'empresserai de remanier ces paragraphes que, comme je l'ai écrit dans mon avertissement, j'avais cru pouvoir conserver et publier dans leur intégrité. »

— M.-J. B. Chabot vient de faire paraître à la librairie Ernest Leroux un volume intitulé : *Commentarius Theodori Mopsuesteni in Evangelium D. Johannis. Versio syriaca. Tomus* I (in-8° pp. VIII-412). — Ce premier volume renferme le texte complet de la version syriaque de ce célèbre ouvrage dont le texte grec a disparu. Le tome II, contenant l'introduction, les notes et la version latine, est sous presse.

— M. George Jacob vient de publier le 4e fascicule de ses Études sur les poètes arabes (Berlin, Mayer et Muller in-8° pp. 25) sous ce titre : *Altarabische Parallelen zum Alten Testament*. Ces *parallèles* consistent surtout en des rapprochements de coutumes communes à la plupart des peuples orientaux, ou de figures de langage usitées dans toutes les langues sémitiques. Il ne faut donc pas s'attendre a rencontrer la preuve d'emprunts directs faits à la Bible par les poètes arabes. — M. Jacob se borne souvent à des indications bibliographiques comme celle-ci : (p. 16) « Jes. 13, 21, s. Goldziher, Abhandl. zur arab. Philologie, s. 208. » Ce n'est pas précisément commode pour les lecteurs qui n'ont pas à leur disposition une bibliothèque richement pourvue des travaux des arabisants. On aurait pu, sans faire un gros volume, nous fournir les citations utiles. — J.-B. C.

— Le troisième tome de la traduction anglaise de l'*Histoire grecque* de M. Ad. Holm (*The history of Greece*, translated from the German, the fourth Century b. C. up to the death of Alexander, London, Macmillan and Co, 1895, in-8, 456 p.) vient de paraître. Les deux premiers volumes de cette traduction anglaise datent de 1894 et de 1895 : le public anglais n'attendra donc plus longtemps sans doute la fin de cette utile publication. Elle aurait trouvé un accueil plus favorable auprès du monde savant, si l'auteur avait complété et revisé, dans la traduction, certaines parties de son ouvrage original. Le tome III, que nous annonçons, reproduit exactement jusqu'aux notes et appendices du volume correspondant de l'édition allemande : aussi ne pouvons-nous que renvoyer le lecteur au compte rendu que la *Revue critique* a donné de ce volume en 1891 (n° du 28 septembre). — Am. Hauvette.

— M. Hidén commence une étude de la syntaxe des cas dans Lucrèce : *De casuum syntaxi Lucretiana*, I ; Helsingforsiae, 1896 ; Berlin, Mayer et Müller, XI-122 pp. in 8 ; prix : 2 Mk. Cette première partie contient seulement la syntaxe du nominatif,

du vocatif, de l'accusatif et du datif. Le travail paraît consciencieux; il repose sur une étude attentive du texte et sur des dépouillements très exacts; la méthode en est bonne. On ne peut que désirer d'en voir l'achèvement et de posséder bientôt les chapitres consacrés au génitif et à l'ablatif. Il sera indispensable de joindre à cette partie un index des mots dont la construction est étudiée. — P. L.

— M. Alfred Werth (*De Terentiani sermone et aetate*, commentatio ex Supplemento uicesimo tertio Annalium philologicorum seorsum expressa, Lipsiae, Teubner, 1896, pp. 295-376), reprend la thèse de Schultz, généralement adoptée, que Terentianus Maurus a vécu au second siècle de notre ère. Comme Lachmann avait affirmé que le vocabulaire, l'usage des particules et la place des mots obligeaient à le faire descendre jusqu'au IIIe siècle, M. W. étudie certaines parties du vocabulaire et l'usage des particules. Il prouve que rien ne s'oppose à ce qu'on fasse de ce grammairien un contemporain d'Aulu-Gelle. La thèse serait plus complète s'il avait compris dans ses recherches l'ordre des mots autres que les prépositions. Néanmoins cette brochure confirme une opinion que l'on ne conteste guère aujourd'hui et apporte une intéressante contribution à l'histoire du latin. Au commencement de son travail il conteste avec Leo, une assertion de Schultz qui fait remonter jusqu'au premier siècle l'école des *poetae nouellae* ou *neoterici*. C'est encore un point qu'on lui accordera volontiers. — P. L.

— Au lieu de nous donner le Lexique des lettres de Cicéron ou celui des ouvrages de rhétorique, M. H. Merguet commence la publication d'un *Handlexikon zu Cicero* dont nous recevons un spécimen (Leipzig, Freytag, 1896; 16 pp. gd. in-8°). Nous avons ainsi les articles : *a-adfero*. On peut regretter cette décision. L'entreprise n'en est pas moins utile et rendra des services. La méthode employée est la même que dans les grands Lexiques des discours et des œuvres philosophiques (voir *Revue*, 1891, I, 240 ; 1895, II, 149). Il est fâcheux que les questions de formes aient été entièrement bannies et qu'il faille chercher ailleurs que dans ce dictionnaire manuel, par exemple, des renseignements sur les formes de la préposition *ab*. Pour les mots peu employés ou les significations plus rares, il serait désirable que, à côté des exemples cités, on trouve toutes les références; tel serait le cas de *abdicare*, *abdomen*, *abortio*, *acroama*, etc. D'autre part, un signe devrait avertir que tous les passages où l'on trouve un même mot sont indiqués, comme probablement *aberratio*, *abiecte*, *abiectio*, *abiungo*, *abiuro*, *abortus*. Ce renseignement est indispensable pour aviser des ἅπαξ. Le *Handlexikon* doit former quatre fascicules d'environ 160 pages à 6 ou 7 Mk 50. L'impression commencera dès qu'un nombre suffisant de souscripteurs sera assuré. L'exécution paraît soignée ; cependant, art. *abs*, je trouve : « abs *the* abalienasti » ; mais un tel lapsus est exceptionnel et je n'ai pas surpris d'erreurs de renvois. L'ouvrage tiendra un rang honorable et utile dans la bibliothèque des latinistes. — P. L.

— Parmi les sources les plus importantes des deux manuels de géométrie répandus au moyen âge sous les noms de Gerbert et de Boèce, il faut placer des extraits connus par la compilation des agrimenseurs. Deux noms d'auteurs sont fournis par ce recueil : Epaphroditus et Vitruuius Rufus. M. Victor Mortet a retrouvé dans le ms de Munich 13084 (IX-Xe siècle) un texte différent et à certains égards plus complet. C'est le meilleur ms. d'une collection publiée récemment par M. Cuntze, d'après un ms. plus récent et beaucoup plus abrégé et fautif Ces extraits forment trois séries qui portent les titres : 1° *de condicionibus et mensuris agrorum* ; 2° *de figurarum diuersis speciebus et arearum mensuris* ; 3° *de geometria columnarum et mensuris aliis*. M. Mortet vient de les publier dans les *Notices et extraits des mss.*, XXXV, 2e partie, pp. 509-550 (*Un nouveau texte des traités d'arpentage et de géométrie*

d'Epaphroditus et de Vitruvius Rufus, publié d'après le ms. latin 13084 de la Bibliothèque royale de Munich, par Victor MORTET, avec une introduction de Paul TANNERY; Paris, C. Klincksieck, 1896, 44 pp. et 2 pl. in-4°; prix : 2 fr. 60). D'après les vraisemblances, M. Tannery pense que le premier groupe est l'œuvre d'Epaphroditus, le deuxième et le troisième celle de Vitruvius. M. T. croit que le texte attribué à Vitruvius remonte au IIIe siècle, et peut-être au IIe siècle. Il ajoute, à propos de sa source grecque : « On pensait naturellement à Héron d'Alexandrie, lorsqu'on était d'accord pour le placer vers l'an 100 avant J.-C.; maintenant qu'on ne peut guère le considérer comme antérieur au IIe siècle de notre ère, il faut plutôt penser que l'auteur suivi par Vitruvius Rufus est un de ceux que Héron a compilés de son côté. » Peut-être que si M. T. avait connu le mémoire récent de M. Ussing, qui place au IVe siècle de notre ère le rédacteur du *De Architectura*, il se serait posé la question d'une façon un peu différente. Que les deux problèmes soient connexes, c'est ce que pourrait faire penser une note de M. Mortet (p. 536, sur le § 20) qui songe à Varron comme l'une des sources de la deuxième partie. Quoi qu'il en soit, nous devons être très reconnaissant aux auteurs pour cette édition, vraiment *princeps*, de ces fragments, et aussi pour le commentaire qu'ils y ont joint et qui en facilite grandement la lecture. P. 513, l. 12, la publication de M. Cuntze est de 1895, non de 1875; — même page, n. 1, il n'y a pas lieu de trop s'étonner de l'omission dans Engelmann-Preuss de l'édition Schott, qui est antérieure à 1700; — pp. 39, § 35, sur *inauratura*, cf. aussi Wœlfflin, *Archiv für lat. Lexicographie*, IX, 522. — L.

— M. Nicolas JORGA, professeur à l'Université de Bucarest, a réuni un nouveau fascicule, le troisième, de glanes diverses relatives à l'histoire de Roumanie, faites dans les archives et les bibliothèques de l'Europe centrale (*Acte si fragmente cu privire la Istoria Rominilor, III. Bucuresti, Imprimeria Statului*, 1897, 107 pages in-8°). Ces extraits et fragments, d'importance et de valeur très diverses (quelques-uns ne comptent que peu de lignes), sont tirés de chroniques allemandes et italiennes, puisés dans des correspondances diplomatiques, des dossiers judiciaires, des livres de comptes, etc., et témoignent du zèle avec lequel M. Jorga a visité les dépôts scientifiques de Munich, de Weimar, de Dresde et ceux de Gênes et de Venise. Chronologiquement ils s'étendent de 1367 à 1507, mais la plupart se rapportent à la seconde moitié du XVe siècle. — R.

— M. M. MURKO a entrepris un travail d'ensemble sur *Les influences allemandes sur les origines du romantisme slave* (*Deutsche Einflüsse auf die Anfænge der Slavischen Romantik*). Le premier volume (Gratz, librairie Styria), est consacré à la Bohême. L'auteur y étudie les restaurateurs de la langue et de la littérature bohême, Dobrovsky, Jungmann, Hanke, Celakovsky, Palacky, Safarik et Kollar. Le chapitre le plus nouveau pour les lecteurs allemands est assurément celui que l'auteur a consacré à Kollar. Kollar a longuement raconté dans ses mémoires (analysés en français par M. Leger, t. I, de *Russes et Slaves*, 280 et suiv.), son séjour à Iéna, la fameuse fête de la Wartburg. M. Murko a eu l'excellente idée de traduire ces chapitres si intéressants. Ils ne constituent pas le moindre attrait de son livre. — L.

— Sous ce titre : *Les Rapports intellectuels de la Bohême avec les pays étrangers jusqu'aux guerres hussites*, M. Ferdinand PADRA publie aux frais de la Société royale des Sciences de Prague un ouvrage couronné par cette société et qui constitue une très importante contribution à l'histoire de la civilisation en Europe au moyen âge. Il y donne, notamment, la liste des Tchèques qui étudièrent à Paris, à Montpellier. Nous reviendrons sur cet important ouvrage. — L. L.

— La Société de littérature slovène *Slovenska Matica* a publié pour l'année 1896 : 1° son bulletin (*Letopis*) qui renferme entre autres travaux originaux une étude de

M. Navratic sur les travaux populaires des Slovènes; 2° la suite de l'histoire de la littérature slovène de M. Glaser (la *Revue critique* a rendu compte du premier volume); 3° le deuxième volume des *Chants populaires* recueillis par M. Strekjel; 4° une monographie de Trieste et des pays voisins au point de vue slovène; 5° un recueil de poésies de M. Funtek et une nouvelle de M. Govêkar. — L.

— Les fascicules 7-10 de la *Rivista Storica del risorgimento italiano* achèvent d'en former le premier volume. La France est directement intéressée au succès d'une Revue qui raconte une histoire à laquelle nous avons été si souvent mêlés. Nous signalons comme particulièrement importants pour nous, dans ces quatre derniers fascicules, les articles de M. A Franchetti (relations diplomatiques de la France et de Naples de 1791 à 1793), de M. T. Casini (A. Codrini à la *Consulta* de Lyon), de M. Jessie White Murio (L'Italie, Rome et la guerre franco-prussienne). Le directeur est M. B. Manzone; l'abonnement aux douze fascicules, d'environ 1000 pages en tout, coûte 12 francs (port en plus). — Ch. Dejob.

— La librairie A. Colin publie, depuis quelque temps déjà, sous la direction générale de M. E. Lavisse, et par les soins de M. A. Parmentier, un *Album historique* sur lequel nous reviendrons quand il sera achevé. Il paraît par livraisons pet. in-4°, (chaque vol. est vendu 15 fr.) et c'est le tome II qui est en cours. Le tome Ier est consacré au moyen âge du IVe siècle à la fin du XIIIe. On s'est proposé de donner, avec un texte courant, très bref mais très précis, une série chronologique des principales images de la vie historique depuis la fin des temps romains jusqu'à nos jours : habitation, costume, mobilier, armes, industrie, commerce, beaux-arts, institutions, religion, guerre, etc. etc. Les documents sont innombrables, et c'est affaire de soin de les classer et de les reproduire avec exactitude et netteté. L'auteur déclare bien haut que l'ouvrage n'a aucune prétention à l'érudition : effectivement, mais il est un arsenal de matériaux, qui permettra à chacun d'approfondir la partie qui l'intéresse et qui, en tous cas, donnera à l'étudiant une vision précise des alentours des choses de notre histoire, en France et à l'étranger. Bien entendu, les *index* ne manquent pas : ouvrages consultés, noms de lieux, noms propres, table méthodique, table alphabétique générale. Cela seul est une garantie du soin pris à cette intéressante publication. — H. de C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 mars 1897.

M. Clermont Ganneau termine la lecture de son mémoire sur une inscription découverte par M. Flinders Petrie et commentée par M. Hogarth.

M. Henri Weil signale un volume récemment publié par M. Grenfell et intitulé *New classical fragments* (Oxford, 1897). Parmi les textes renfermés dans ce recueil, les uns littéraires, les autres (en plus grand nombre) actes publics ou privés, le plus intéressant est un fragment de Phérécyde de Syros, qui passait pour le plus ancien prosateur de la Grèce. Il s'agit, dans ce fragment, du mariage de Zeus et d'Héra, le mariage sacré, comme disaient les Grecs, le premier mariage légitime conclu dans le monde, le type des mariages et des rites qui les accompagnaient dans la vieille Grèce.

M. Th. Reinach fait une communication sur l'auteur de la statue connue sous le nom de la « Vénus accroupie ». Il montre que le texte de Pline relatif à cette statue, a été mal lu jusqu'à présent. Le sculpteur s'appelait, non pas « Dédale », mais « Dédalsès », et il était identique à l'auteur d'une statue célèbre de Jupiter conservée à Nicomédie. Cet artiste, de nation bithynienne, florissait vers 250 a. C.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — **29 mars** — **1897**

Legrand et Pernot, Précis de prononciation grecque. — Iliade, p. Van Leeuwen, I. — Bernoulli et Richardson, Le De Viris de saint Jérome et de Gennadius. — Gebhardt, Le prétendu Sophronius. — Dognon, Les institutions politiques du Languedoc.—Szabo et Hellebrant, Ancienne bibliothèque hongroise.— Horvath, Les incunables de la bibliothèque du Musée de Pesth.—Zolnai, Les premiers monuments de la langue hongroise.—Michael, Histoire d'Angleterre au XVIII[e] siècle, I. — Berthelé, Carnet de voyage d'un antiquaire poitevin. — Marcotti, Voyage dans le midi de la France. — *Bulletin :* Jullian, l'orientalisme à Bordeaux; Hedeler, Bibliothèques privées, I; Ashutosh sen et Mukharji, Revue mensuelle hindoue; Annuaire du syllogue Parnassos; L'Anabase, ed. Couvreur; Bibliothèque Marasli; Travaux de la Société philologique américaine, XXV; Vitelli et Mazzoni, Manuel de littérature grecque; Schofield, Le bel inconnu; Miller, Les noms de lieu dans Bède; Liddell, Le Palladius anglais; Blok, Documents des archives de Paris sur l'histoire des Pays-Bas; Annuaire de Gœthe, XVII; Pigeon, Guyton de Morveau; Vincent, L'ile de Groix autrefois. — Académie des inscriptions.

Précis de prononciation grecque par E. Legrand et H. Pernot. Paris, Garnier, (1896). In-8°, 39 pp.

La prononciation du grec est depuis quelques mois un sujet gai : on se divertit à le voir traité *ex professo* par les intuitifs qui ignorent les éléments premiers de la phonétique générale, la phonétique historique du grec ancien et jusqu'à celle du grec actuel. Mais il n'est tel jeu dont on ne se lasse, surtout lorsqu'il menace de faire du dégât. Voici un petit livre qui va remettre les choses dans l'ordre. La haute compétence des deux auteurs nous en garantit l'absolue exactitude, en même temps que la forte discipline phonétique dont ils sont nourris leur a permis de rédiger leurs règles sous une forme scientifique, précise, aisément accessible à tous : quiconque les aura étudiées en les appliquant à leur excellent choix d'exemples prononcera le grec moderne, autant, bien entendu, qu'on peut prononcer une langue qu'on n'a jamais entendu parler, assez du moins pour éviter les erreurs grossières et pour comprendre, s'il est de sens commun, que jamais les rhapsodes ni même les tragiques ou les orateurs attiques, n'ont pu prononcer de la sorte. Car ces néo-hellénistes sont de ceux qui aiment le grec ancien et le veulent défendre contre d'indiscrets ou prétendus amis : « ..., Quoique nous soyons convaincus que l'introduction de la prononciation actuelle dans les lycées et collèges aura une influence désastreuse sur l'enseignement du

grec déjà si compromis,... nous avons cru que le poste même que nous occupons nous faisait un devoir ... d'enrayer, dans la mesure du possible, la diffusion, sous le nom de prononciation néo-hellénique, d'une prononciation absolument fantaisiste. » L'Université doit ses remerciements à MM. Legrand et Pernot : ils ont fait un bon livre et, ce qui vaut mieux, une bonne action.

V. Henry.

Homeri Iliadis carmina cum apparatu critico ediderunt J. van Leeuwen J. F. et M. B. Mendes da Costa. Editio altera passim aucta et emendata; accedunt tabulæ duæ. Pars Prior, Carm. I-XII ; pars posterior, Carm. XIII-XXIV. Lugduni Batavorum, Sijthoff, 1895-1896 ; XXIV- 334 p. et de p. 335 à 696.

Les hellénistes connaissent la première édition de l'Iliade, de MM. van Leeuwen et Mendes da Costa (1887); ils connaissent également l'*Enchiridium dictionis epicæ* publié par M. van L. (1re partie 1892 ; 2e partie 1894) ; ils savent par conséquent quels sont les principes qui ont guidé les éditeurs de cette nouvelle recension. Il me paraît superflu d'entrer dans trop de détails; j'ai parlé suffisamment, à propos de l'*Enchiridium* (Voy. la *Revue* du 1er avril 1895), des théories de M. van L. relatives à l'établissement du texte des poèmes homériques; et de même qu'il renvoie le lecteur à son manuel, de même je pourrais renvoyer à la critique que j'en ai faite. L'*Enchiridium* contient en effet, comme je l'ai remarqué, de nombreuses discussions sur « des points de doctrine dont la place est plutôt dans la préface d'une édition d'Homère ». Je rappelle donc, entre autres choses, que l'exclusion systématique de la particule ἄν est due à une bonne critique, et que les formes verbales dites διεκτεταμένα: sont, avec raison, soigneusement expulsées ; qui oserait, aujourd'hui, les admettre dans la langue d'Homère ? Mais je répète aussi que les théories de M. van L. relatives à l'augment syllabique, invariablement prononcé, mais non compté pour le mètre, ont des conséquences qu'on aura bien de la peine à admettre. Sans doute M. van L. veut seulement indiquer, par le signe de l'aphérèse, que les aèdes faisaient toujours sentir l'augment dans la prononciation ; mais pourtant il faudrait s'entendre. Si par exemple, au commencement du vers, l'augment était perçu dans ᾽βῆ (*passim*), mais ne comptait pas, il comptait dans ἔδλητο II 753 ; c'est donc que le chanteur, ou le poète, si l'on veut, donnait à l'augment, ou ne lui donnait pas, *ad libitum,* une valeur dans le mètre; chose au moins aussi étonnante que la suppression facultative d'un élément préfixal encore insuffisamment incorporé au verbe. Ajoutons que M. van L. ne peut faire autrement que d'admettre la suppression de l'augment dans les composés comme ἔκπεσε E 585, ἔμβαλε II 529, et surtout κάππεσε II 743 ; ou bien comment récitait-on ? Mystère. En réalité, c'est pour des raisons purement méca-

niques que M. van L. lit ἔκπεσε, ne pouvant le corriger, et corrige διαστήτην A 6 en διεστήτην; et c'est pourquoi je ne saurais admettre son principe. D'ailleurs si ἐπεὶ 'βάλες Φ 91 sonnait ἐπεὶ ἔβαλες (je laisse de côté la question de l'accent), que pouvait-on bien entendre dans le chant de οὐ 'μεῖνε E 571, οὐ 'λάθε Π 232 et semblables? Οὐ ἔμεινε? Qui le croira? Οὐκ ἔμεινε? Je n'insiste pas davantage. Je rappelle enfin que j'ai dit également mon opinion sur les infinitifs en μεν' = μεναι. M. van Leeuwen est audacieux. téméraire même, bien qu'il recule parfois devant les conséquences de ses théories; c'est ainsi qu'il n'ose pas imprimer ἠρύσσατο II 230, bien que, selon lui, une voyelle augmentée temporellement fût considérée comme *anceps*. De toute façon, son édition doit être étudiée; et elle ne le sera pas sans profit; un bon professeur y trouvera le germe d'excellentes leçons pour montrer, en matière de critique des textes homériques, les limites qu'il ne faut pas franchir.

MY.

Der Schriftstellerkatalog des Hieronymus, Ein Beitrag zur Geschichte der altchristlichen Litteratur von C. A. BERNOULLI. Freiburg i. B. u. Leipzig, 1895, Mohr; VIII-342 pp. in-8. Prix 6 m. 60.

Hieronymus u. Gennadius De uiris inlustribus. hsggb. von C. A. BERNOULLI. Mit 2 Tafeln in Lichtdruck. Freiburg i. B. u. Leipzig, 1895; LVI-98 pp. in-8. Prix: 2 m. 80. (Sammlung ausgewæhlter kirchen- u. dogmengeschichtlicher Quellenschriften hssgb. unter Leitung von G. KRÜGER, Elftes Heft).

Hieronymus Liber de uiris inlustribus, Gennadius Liber de uiris inlustribus, hssgb, von E. C. RICHARDSON; Der sogenannte Sophronius hssgb. von O. von GEBHARDT (Texte u. Untersuchungen zur Geschichte der altchrislichen Literatur, von O. von GEBHARDT u. Ad. HARNACK, XIV Bd., Heft 1). Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1896; LXXII-112 + XXXIV-62 pp. in-8. Prix: 9 mk.

On n'avait pour le *De Viris* de saint Jérôme et de ses continuateurs que l'édition bénédictine, car la mauvaise édition de Herding est comme n'existant pas, quand, à quelques mois d'intervalle, deux textes soigneusement établis paraissaient à chacune des deux librairies de théologie scientifique de Leipzig, sans parler du travail critique publié par M. Bernoulli en même temps que son édition.

Le livre de M. B. est sorti d'une découverte faite par son maître, M. Overbeck. La source principale, autant dire unique de saint Jérôme, est l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. Préciser cette affirmation, montrer les additions ou les changements apportés par Jérôme à son modèle, en déterminer le caractère, telle est la tâche poursuivie et accomplie par M. Bernoulli. A côté de l'*Histoire ecclésiastique*, Jérôme a recouru secondairement à la *Chronique*. La Bible, et spécialement pour les dix premiers chapitres le Nouveau Testament, a fourni quelques compléments. Seuls les chapitres 79-135 du *de Viris* (auteurs contemporains ou postérieurs par rapport à Eusèbe) et, dans la pre-

mière partie, les chapitres 12 (Sénèque). 53 (Tertullien), 57 (Tryphon), 58 (Minucius Felix), 67 (Cyprien), 68 (Pontius), 72 (Archelaus), 74 (Victorin de Pettau) sont des additions personnelles de Jérôme. D'ailleurs, un certain nombre d'additions ou de changements se remarquent dans la partie qui comprend les chapitres 53 à 78. Toutes ces différences sont marquées d'une façon commode dans la réimpression des soixante-dix-huit premiers chapitres par laquelle s'ouvre le volume. Les modifications arbitraires sont soulignées par un trait ondulé; les additions prises à la chronique par un trait simple, les additions propres à Jérôme par un trait gras. Un autre résultat de l'étude de M. B. est d'avoir montré à l'influence littéraire exercée par Suétone sur l'auteur chrétien. Non seulement l'idée du livre vient de Suétone, mais saint Jérôme a emprunté mainte expression à son devancier. Si nous avions de ce premier *De Viris* autre chose que des fragments, il n'est pas douteux que l'on trouverait encore davantage de points de contact.

L'édition de M. Bernoulli fait partie de cette excellente collection Krüger que nous avons déjà souvent signalée. Il s'est écarté du plan ordinairement suivi dans ces réimpressions; il a collationné les manuscrits suivants : Reginensis 2077, VII^e^ siècle; Paris B. N. 12161, VII^e^ siècle; Veronensis 22 (20), VIII^e^ siècle; Vercellensis 183, fin VIII^e^ siècle : il en donne les variantes, ainsi que les leçons des éditions de Fabricius, de Vallarsi et de Herding. Deux fac-similés du Reg. 2077 et une introduction historique, très sobre et très précise, complètent cette édition qui est un travail honorable et serait un bon livre manuel s'il était cousu.

Tout autre est l'édition de M. Richardson. Bibliothécaire à l'université de Princeton, M. Richardson a mis au service de Jérôme et de Gennadius la hardiesse d'entreprise et l'« exhaustive accuracy » des Américains. Il a copié complètement neuf manuscrits (les quatre mentionnés plus haut, plus : le Vindobonensis 16 (VIII^e^-IX^e^ siècle), le Monacensis 6333 (IX^e^ siècle), le Montepessulanus 406 (VIII^e^-IX^e^ siècle) et les deux manuscrits de Paris B. N. 1856 et 4955 (du X^e^ siècle) ; il a en outre collationné ou copié, plus ou moins partiellement, 139 manuscrits, à peu près tous ceux que l'on connaît. On comprend quelle sûreté une base aussi large offre à la critique. Le classement de cet énorme matériel me paraît fort bien fait, d'abord d'après le contenu (certaines vies, et pas toujours les mêmes, manquent à l'un ou à l'autre des manuscrits) ; puis, dans ces groupes généraux, d'après les fautes caractéristiques. Il est évident que la pratique de cette édition n'est pas très aisée ; elle est rendue encore plus difficile par l'existence d'un double apparat ; enfin, il faut un peu de temps pour retrouver dans l'introduction ce qui concerne chaque manuscrit. Néanmoins nous avons là un bon instrument de travail. Malgré le soin à ne rien omettre, il reste encore des lacunes. M. Carl Weyman, dans un très important article (*Berliner Philolo-*

gische Wochenschrift, 1897, p. 172), a signalé la nécessité de recourir à l'édition Wordsworth-White du Nouveau Testament pour les biographies des auteurs bibliques, ce qui fait entrer en ligne tout un groupe considérable de manuscrits.

Dans le même article M. Weyman montre que le Monacensis 6333 peut aider à reconstruire l'original qu'avait sous les yeux le traducteur grec. Cette traduction grecque, retrouvée par Érasme, puis par M. Wentzell, est publiée par M. von Gebhardt dans le même fascicule des *Texte u. Untersuchungen*. Il y a joint une courte et excellente introduction. L'attribution à Sophronius, proposée par Erasme, est insoutenable. Tout ce que l'ou peut dire, c'est que cette traduction est du haut moyen âge, du VII^e^ siècle probablement. Des notes, présentant les passages parallèles du pseudo-Dorothée, de Suidas et de Photius complètent heureusement le texte. Il n'est que juste de terminer en remerciant l'éditeur de n'avoir pas réuni sous la même couverture deux ouvrages disparates.

Paul LEJAY.

Les institutions politiques et administratives du pays de Languedoc, du XIII^e^ siècle aux guerres de religion, par Paul DOGNON... Toulouse, E. Privat; Paris, A. Picard et fils, 1896. In-8 de XVIII-653 p.

Quomodo tres status Linguae Occitanae, ineunte quinto decimo saeculo, inter se convenire assueverint. Thesim Facultati litterarum Parisiensi proponebat P. DOGNON... Tolosae, E. Privat; Parisiis, A. Picard, 1896. In-8° de IX-123 p.

Ces deux thèses, présentées pour le doctorat par M. Paul Dognon, constituent des ouvrages de première importance pour l'histoire politique et administrative du Languedoc, on peut même dire de toutes les provinces du Midi; à ce titre, elles méritent de fixer l'attention et sont dignes des plus grands éloges. Les idées neuves abondent, surtout dans le premier de ces volumes, et les résultats acquis sont précieux pour la science. Aussi l'auteur a-t-il eu raison de déclarer que, loin de répéter ce que l'on a lu sur le même sujet dans D. Vaissette, il a trouvé le moyen d'ajouter beaucoup à la nouvelle édition de l'*Histoire du Languedoc*.

« L'histoire des institutions du pays de Languedoc, nous dit-il en fort bons termes, telle que je l'ai conçue, présente un double intérêt. L'intérêt général résulte de l'observation minutieuse, étendue à plusieurs siècles, de l'action du pouvoir royal dans une seule région, de l'exacte description des reculs et des progrès de la centralisation monarchique, des conditions et moyens grâce auxquels elle a triomphé. Cette tentative n'avait jamais été faite. Un intérêt d'un autre genre, plus restreint, mais plus vif en un certain sens, est celui qui s'attache aux insti-

tutions politiques du pays, si curieuses, si différentes de celles du Nord, seigneuries, communautés, États, diocèses, etc. Aucun travail d'ensemble ne leur a encore été consacré, si l'on excepte quelques livres ou mémoires dont le contenu, faits et conclusions, n'était pas de nature à me détourner de l'entreprendre de nouveau. » Voilà donc très nettement et très clairement exposé en quelques phrases le but poursuivi par M. Dognon.

Entrons maintenant dans quelques détails.

Le livre des *Institutions politiques et administratives du pays de Languedoc* est divisé en cinq parties, que suivent sept appendices. La première, consacrée à l'histoire de la formation des communautés, de l'établissement des consulats et de l'élévation du Tiers-État, est le développement de théories aussi neuves que fécondes. Les communautés des régions du Midi, loin d'être la continuation ou le prolongement des anciennes municipalités romaines, comme on l'a cru si longtemps et comme certains auteurs croient encore devoir l'imprimer, sont au contraire nées du régime féodal et sont issues des seigneuries auprès desquelles elles se sont développées. Pour suivre leur évolution, il faut donc envisager tout d'abord quelle était la constitution des seigneuries dans les anciennes villes et particulièrement les cités, et dans les campagnes. Le centre de chacune d'elles était le château, le *castrum*, et sa population se composait, outre le seigneur ou les coseigneurs, de trois classes de personnes libres, généralement désignées sous le nom de prudhommes : les clercs, les chevaliers ou damoiseaux et les bourgeois, et de la classe servile des paysans ou vilains. Des clercs on en trouvait partout ; mais les vassaux nobles résidaient de préférence autour de leur suzerain dans le château. Quant aux bourgeois, c'étaient les habitants des villes murées jouissant de certains avantages, c'étaient ceux qui n'exerçaient aucun métier et vivaient de leurs revenus, c'étaient des propriétaires fonciers, possédant des alleux et même des fiefs. La tendance des gens du commun était de s'élever à ce rang de prudhommes et ils y arrivèrent petit à petit dans les villes : le commerce les enrichissait et leur donnait le moyen de prêter au seigneur, pour en obtenir en retour des privilèges. Les serfs, disséminés dans toute l'étendue du domaine, virent aussi changer leur condition : les terres cultivées par eux se transformèrent assez promptement en emphytéoses.

C'est dans ce groupe d'hommes libres serrés autour du *castrum*, que prirent naissance les institutions des communautés et même les institutions judiciaires et administratives de toute la province. Les prudhommes commencèrent à jouer un certain rôle, quand les *ministri* ou agents du seigneur (viguiers et bayles) administrèrent le domaine, inféodèrent les terres, perçurent les revenus, rendirent la justice ; ils les assistaient au tribunal, contrôlaient leur gestion, donnaient même leur avis sur leur nomination. D'autre part, le seigneur lui-même les consultait aussi bien pour l'accomplissement d'actes personnels à lui

et à sa famille, que pour la direction à donner à sa politique extérieure. A cette période de l'histoire, comme le dit très bien M. Dognon, la seigneurie formait un être collectif, dont tous les membres, d'un côté les hommes libres, d'autre part le seigneur ou les coseigneurs, étaient unis par le serment : c'était déjà une communauté, *universitas* ou *communitas*, qui avait pour organe le conseil des prudhommes assistant le seigneur ou ses représentants. Petit à petit, les membres de ce conseil, en nombre plus ou moins variable, prirent le nom de consuls (du mot *consulere*, délibérer, donner conseil) ou de capitouls (du mot *capitulum*, chapitre, assemblée délibérante); ils gérèrent de plus en plus librement la communauté et tendirent à se dégager de l'influence du seigneur et à se substituer à lui.

Les plus anciennes chartes consulaires ou capitulaires se rencontrent à l'ouest du Languedoc, à Moissac (vers 1125), à Montech et Castelsarrazin (1134), à Ambialet (1136), etc. Évidemment elles ne furent pas une importation d'Italie, comme on l'a dit si fréquemment; car, si les consulats établis dans la péninsule, dès les dernières années du XI^e^ siècle seulement, avaient eu une influence quelconque sur le développement des communautés françaises, ce serait en Provence et dans la région méditerranéenne qu'il faudrait chercher les premières communautés définitivement constituées. Pourtant si les consulats s'observent si anciennement et si fréquemment dans la partie occidentale du Languedoc, je crois que près des bords du Rhône, ils furent encore plus nombreux que M. D. ne le reconnaît.

Il n'est pas utile, à propos d'un simple compte rendu, d'entrer ici dans plus de détails, et de suivre M. D. dans le récit si intéressant de l'histoire des communautés. J'ai seulement voulu, quoique je ne puisse le faire que très imparfaitement en quelques lignes, exposer sa théorie extrêmement juste de l'origine de leurs institutions. Il a d'ailleurs des pages excellentes pour montrer comment les consulats se sont dégagés de l'autorité seigneuriale, afin de se rendre plus ou moins indépendants ou de passer en la main du roi, comment les communautés se sont transformées et désagrégées, comment dans la lutte des classes le Tiers-État s'est élevé au point d'accaparer à peu près tout le pouvoir.

Ce Tiers-État et les communes qu'il représentait, ont eu un rôle prépondérant dans les assemblées des trois ordres du Languedoc. M. Dognon, dans la seconde partie de son livre, étudie quelles furent ces assemblées et surtout quelle en fut l'origine. Les États du Languedoc ne proviennent pas de la généralisation des assemblées de sénéchaussées ; primitivement ils ne furent pour ainsi dire que les assises méridionales des États convoqués de toutes les parties du royaume, c'était la réunion des délégués des pays sis au sud de la Loire. Leurs délibérations ne portaient que sur les points soumis également aux délégués du Nord et de l'Est, et les sommes qu'ils votaient étaient applicables aux besoins de tous. Les guerres anglaises réduisirent le

domaine royal aux proportions que l'on sait, et c'est ainsi que les États du Languedoc finirent par ne plus compter que les délégués des trois sénéchaussées de Nîmes, Carcassonne et Toulouse ; ceux-ci prirent l'habitude de se réunir pour subvenir aux seules nécessités de leur pays et se désintéressèrent du reste de la France. Dès lors la province eut sa constitution propre, ses institutions politiques particulières. La principale mission des États était le vote de l'impôt, qui était ensuite réparti par des assemblées diocésaines, dont le caractère est bien défini par M. P. Dognon.

Mais justement, à cause de ces subsides, les États donnaient facilement prise aux représentants du pouvoir central, qui devaient fatalement chercher à les dominer. La troisième partie du livre de M. D. expose donc quelle fut l'administration royale de Louis IX à François Ier, indique ce que furent les cours de sénéchaussées et les commissions extraordinaires d'enquêteurs et réformateurs envoyées par le roi, montre la toute puissance des gouverneurs pendant la guerre de Cent ans, la centralisation administrative commençant à l'occasion de la levée des impôts, la création et la constitution des cours souveraines, parlement, cour des aides et chambre des comptes.

Cette centralisation, ébauchée à la fin du XIVe siècle, se poursuivit pendant les XVe et XVIe siècles, et ses progrès rapides fournissent la matière de la quatrième partie. Le roi reprenait enfin l'une après l'autre les provinces dont il avait été dépossédé, en même temps qu'il sentait s'affermir son autorité. D'un autre côté, il n'avait plus besoin de garder autant de ménagements pour le Languedoc, dont l'importance diminuait en raison de l'accroissement de la France, et qui dut passer sous le joug comme les autres parties du royaume. Deux institutions contribuèrent encore à l'abaissement des privilèges du pays : les généralités, qui furent la base de la centralisation financière, et le Conseil d'État, qui finit par évoquer en premier ressort une foule de causes jusqu'alors plaidées soit dans les sénéchaussées soit au parlement de Toulouse, et en dernier ressort presque toutes les autres affaires judiciaires. A la même époque, la vénalité des charges ruina les fonctionnaires des cours établies en Languedoc et déprécia leur importance.

La décadence de la constitution particulière au pays se précipita donc (c'est la cinquième partie) : les communes furent complètement mises en tutelle et leur comptabilité passa par une très sévère vérification ; les impôts, de plus en plus écrasants, ne furent plus guère levés qu'en vertu de la seule autorité du roi, sans que les États pussent espérer obtenir autre chose que de légères diminutions sur certains d'entre eux ; beaucoup même étaient exigés sans la formalité de la réunion des délégués du pays. L'absolutisme était définitivement vainqueur.

Telles sont, très largement esquissées, les grandes lignes du livre des *Institutions politiques et administratives du pays de Languedoc*.

La thèse latine de M. Dognon est exclusivement consacrée au dévelop-

pement d'une partie de ce premier ouvrage ; elle est relative au mode de réunion et de convocation des États de la province. Elle est écrite en style très correct et très clair, et n'est pas inférieure comme intérêt à la thèse française.

L.-H. LABANDE.

Régi magyar Kœnyvtar (Ancienne Bibliothèque hongroise) par Charles SZABO et Arpad HELLEBRANT. Vol. III. 1re partie, de 1480 à 1670. Budapest, Académie, 1896, VIII-800 p. gr. in-8.

Catalogus Bibliothecae Musei nat. Hungarici I. Incunabula, par Ignace HORVATH, Budapest, Musée national. 1895. — VIII-285 p.

Nyelvemlékeink a Kœnyvnyomtatas Kora'ig (Les anciens monuments de la langue hongroise) par Jules ZOLNAI. Budapest, Académie. 296 p. in-4, avec 26 fac-similés.

I. — Le savant historien de l'Université de Kolozsvár (Clausembourg), Charles Szabó, qui fut en même temps directeur du Musée transylvain, avait dressé la liste de tous les livres parus en Hongrie depuis l'établissement de l'imprimerie jusqu'en 1711, c'est-à-dire depuis le règne du roi Mathias jusqu'à la conquête définitive de la Transylvanie par les Autrichiens. C'est, en effet, sous Mathias Corvin, que le prieur de Bude, Ladislas Geréb, appela, en 1472, l'imprimeur Jean Hess, de Venise, en Hongrie et l'installa à Bude. C'est en 1473 que le premier livre y fut imprimé, mais en latin. Il porte le titre : *Cronica Hungarorum* et a 67 pages; tandis que le premier livre hongrois, la traduction des Lettres de saint Paul par Komjàthy, ne fut imprimé qu'en 1533.

L'*Ancienne Bibliothèque hongroise* de Szabó a jusqu'ici trois volumes. Le premier contient la description bibliographique des livres imprimés en Hongrie en langue magyare ; le deuxième, les livres imprimés en Hongrie, mais en langues étrangères (latin, allemand, slave, etc.), le troisième, la description des livres imprimés à l'étranger, mais dont les auteurs étaient de naissance hongroise. Chose curieuse, le nombre de ces derniers dépasse celui des deux autres réunis. C'est que la Hongrie, aux XVIe et XVIIe siècles, était ravagée autant par les Turcs que par les Autrichiens. On n'y imprimait que les rares œuvres poétiques et surtout les controverses entre protestants et catholiques. Les savants hongrois, presque tous formés dans les Universités étrangères, y firent également imprimer leurs œuvres. En général, celles du XVIe siècle, lorsque la Réforme triomphait en Hongrie, dépassent en valeur celles du XVIIe siècle.

Le présent volume a été commencé par Szabó en 1885, après qu'il eut achevé les deux premiers (751 et 755 pages). Il avait réuni, jusqu'en 1890, un peu plus de deux mille fiches, lorsque la mort enleva à la science cet érudit qui n'était pas seulement un bibliographe de mérite, mais aussi l'historien sagace des origines de son peuple et auquel Thierry a rendu

un si juste hommage dans son livre sur Attila. Après la mort de Szabó, l'Académie chargea M. Hellebrant, sous-bibliothécaire, d'achever le volume. Plusieurs voyages dans les différentes bibliothèques de l'étranger lui permirent d'ajouter à peu près 3,000 fiches à celles de Szabó. Il nous présente aujourd'hui la moitié de ce travail (2547 numéros). Nous y trouvons les noms les plus illustres de l'érudition hongroise : Pelbart de Temesvár, Michael de Hungaria, Gregorius Cœlius Pannonius, Grégoire Szegedi, les historiens Istvánfi, Schesaeus, les géographes Hontér, Rubigallus, le grand prosateur Dudith, le poète Janus Pannonius, Sambucus, Jean Sylvester, Apácai Cseri, le premier cartésien hongrois, Georges Csipkés avec sa « Hungaria illustrata », etc. Ce qui frappe surtout le lecteur français en parcourant ce volume, c'est le nombre respectable de livres d'auteurs hongrois sortis des presses de Paris et de Lyon, surtout depuis la fin du XV^e^ jusque vers le milieu du XVI^e^ siècle. A ce moment, la Réforme commence à gagner du terrain en Hongrie, les savants quittent l'Université de Paris et portent leurs travaux dans les Universités protestantes, comme Wittemberg, Königsberg, Utrecht, Leyde, Groningue, Franeker, Deventer et Strasbourg. Ce n'est que par hasard que nous trouvons une thèse de droit imprimée à Orléans en 1667 (Toppeltinus Laurentius, *Theses inaugurales de Nuptiis quas deo favente in illustri ac celeberrima Academia Aurelianensi, pro summis in utroque Jure honoribus promerendis publice ventillandas proponit*). Quant aux livres sortis des presses parisiennes et lyonnaises, nous relevons surtout les œuvres de Michael de Hungaria qui a été élève de l'Université de Paris (*Sermones predicabiles per totum annum licet breves,* Lyon 1495, Paris, 1497 et 1501); celles de Pelbart de Temesvár (né vers 1430, mort en 1504), un des plus grands prédicateurs de l'époque, dont les Sermons (*Pomerium Sermonum de tempore, Sermones Quadragesimales, Sermones Pomerii de Sanctis, Aureum Rosarum theologiae, Stellarium Coronae Virginis*) ont été réimprimés jusque vers la fin du XVI^e^ siècle. Ses *Vies des saints hongrois* ont été traduites dans les manuscrits magyars qui forment aujourd'hui les plus précieux monuments de la langue hongroise. — Le *Tractatus de Turcis* (Paris, 1509) est de l'Anonyme de Sebes; l'ouvrage de Georgievics, *De afflictione Christianorum tam captivorum quam etiam sub Turcae tributo viventium* eut de nombreuses éditions à Paris (1545-1568) et à Lyon (1555-1598). Le poète hongrois Sambucus a donné à Paris (1549) une édition de *Dioscoride,* avec traduction latine et des Castigationes; et en 1561 *De imitatione Ciceroniana;* Colosvarinus Pannonius fait imprimer à Paris son *Oratio de vera, et populari, constanti, atque usitata ratione* (1552) [1]; puis Dudith ses *Orationes duae in Concilio Tridentino habitae* (Paris, 1563), le musicien Bacfark y publie, en 1564, le *Premier livre de tablature de luth,*

1. Acquis dernièrement par la Bibliothèque nationale de Paris.

contenant plusieurs fantaisies, motets, chansons françaises; Berzeviczi, son *Oraison funèbre* sur Ferdinand Ier (1565) et Gregorius Cœlius Pannonius ses *Collectanea in Sacram Apocalypsin*, 1571.

Un index détaillé sera ajouté à la deuxième partie de ce volume édité avec beaucoup de soin et un certain luxe.

II. — Des trois grandes bibliothèques de Budapest : celle de l'Académie, de l'Université et du Musée national, la dernière est la plus riche en Incunables. Le Musée comme la bibliothèque est une fondation de François Széchenyi, père du « plus grand magyar » Étienne Széchenyi (1802). Les premiers incunables furent acquis par lui, mais la collection s'est surtout enrichie par l'achat de la bibliothèque Jankovics (1832) et par des dons. Elle compte aujourd'hui 896 numéros. Le musée a entrepris la publication d'un catalogue qui, sous la direction de l'éminent paléographe Fejérpataky, promet d'être à la hauteur des exigences. Les travaux préparatoires ont été publiés dans la *Magyar Kœnyvszemle* qui est l'organe de cette bibliothèque. On a commencé par les Incunables et le volume que nous annonçons, dû à M. J. Horváth, est le premier de la série des catalogues. La méthode suivie est celle de Hain; l'auteur renvoie à ce Répertoire pour les Incunables qui y sont déjà décrits; les autres sont l'objet de notices très complètes. Parmi ces Incunables, dont 588 sont datés, nous relevons : le premier livre imprimé en Hongrie (*Cronica Hungarorum*, 1473; on en connaît aujourd'hui dix exemplaires), la *Cronica Hungariae de Thuroczy*, imprimée à Augsbourg en 1488 sur parchemin. Le plus ancien incunable est le *De oratore de Cicéron* (Subiaco, 1465), puis viennent le *Commentarius super quarto libro sententiarum* de saint Thomas d'Aquin (1469), les *Constitutiones Clementis V*, imprimées par Schœffer, à Mayence (1471), les *Constitutiones incliti regni Hungariae* (1486) avec le portrait de Mathias Corvin, les *Sermons* de Michael de Hungaria (Strasbourg, 1487), les *Capitula concordiae inter Fridericum imperatorem et Mathiam regem*, en latin et en allemand, imprimés probablement l'année de la mort de Mathias (1490), Philippus Bergomensis, *De claris selectisque muliebribus* (Ferrare, 1497), *Legenda sanctorum regni Hungariae* (Venise, 1498), le *Missale Strigoniense* (1498), les breviaires de Strigonie (Venise, 1480 et 1484), le *Missale* de la cathédrale de Pécs (Venise, 1499); etc.

M. Horváth a ajouté un index des auteurs, des lieux d'impression, des imprimeurs et des premiers propriétaires de ces Incunables.

III. — L'Académie hongroise a fait beaucoup jusqu'ici pour la publication des anciens monuments de la langue magyare. Son premier secrétaire perpétuel, Döbrentei, le savant grammairien, a entrepris dès 1838 les *Régi magyar nyelvemlékek* — cinq volumes; — puis M. Georges Volf fut chargé de l'édition critique des anciens manuscrits (*Régi magyar Kodexek*). Il a donné en quatorze volumes tout ce que nous possédons jusqu'ici. Mais ce sont des publications savantes.

Pour rendre accessible au grand public le résultat de ces recherches, l'Académie a chargé le philologue Zolnai de donner un commentaire linguistique et littéraire de ces monuments. Le hongrois, parmi les langues ougriennes, possède les plus anciens, le *Halotti beszéd* (Oraison funèbre) datant du commencement du XIIIe siècle, tandis que le plus ancien monument du finnois, le bréviaire de l'évêque Agricola, ne date que de 1546. Le nombre de ces anciens monuments est de 93; ils vont du *Halotti beszéd* jusqu'à l'impression du premier texte hongrois (1533). Ce sont, pour la plupart, des Codices qui contiennent les légendes des saints, souvent quelques pages ou quelques vers découverts sur les reliures d'autres livres, comme le fragment de Kœnigsberg découvert par Zacher en 1863, M. Zolnai s'est très bien acquitté de sa tâche. Il donne, dans la première partie de son beau volume, tout ce qu'il importe de savoir sur la langue de ces monuments et accompagne chaque chapitre d'une riche bibliographie. Dans la seconde partie, nous trouvons d'excellents fac-similés avec des notes littéraires où les élèves des classes supérieures des Lycées, les étudiants des Facultés, et, en général, tous ceux qui s'intéressent à ces questions, trouvent, sous une forme agréable, les résultats des recherches faites jusqu'ici, auxquelles l'auteur ajoute quelques remarques personnelles.

J. KONT.

W. MICHAEL. **Englische Geschichte im XVIII Jahrhundert**, t. I. Hamburg et Leipzig. L. Voss. 1896. XII, 856 p. in-8°.

D'après les dimensions du tome I, qui n'arrive encore qu'à 1718, on peut juger qu'il s'agit d'un ouvrage considérable. L'auteur se justifie d'écrire l'histoire d'un pays étranger non seulement par cette raison théorique de psychologie qu'un étranger comprend mieux et juge plus sainement, mais par la raison pratique qu'il a trouvé dans les archives d'Allemagne des documents intéressants. Et c'est, en effet, ce qui donne à son histoire sa valeur originale.

M. Michael annonce que dans les volumes suivants il fera une large place à « toutes les faces de la vie anglaise au XVIIIe siècle » (commerce, droit, constitution, sciences, arts). Mais dans le tome I il se borne à étudier l'histoire politique et s'occupe plus spécialement des événements diplomatiques et militaires. Son histoire continue celle de Ranke qu'il semble avoir pris pour modèle.

Le tome I se divise en trois livres. Le livre I tout entier (p. 1 à 208) est une introduction historique « *Revue des temps antérieurs* » qui remonte jusqu'à la conquête romaine ; c'est un résumé sans références, un résumé très sommaire dont l'auteur a négligé d'expliquer l'utilité.

Ce caractère de résumé et de vulgarisation se prolonge dans le livre II, *Fondation de la royauté parlementaire*, jusqu'au point où

l'auteur arrive à l'histoire des intrigues qui ont amené l'avènement de la maison de Hanovre, p. 292. Ici commence la partie originale du travail.

Le livre III, *Affermissement de la situation européenne de Georges I*, est évidemment conçu sur un plan plus développé, car les trois années 1715-1718 y occupent 430 pages. L'auteur complète l'histoire politique d'Angleterre par quelques détaits inédits tirés soit des documents du *Record office* du British Museum (il dit avoir travaillé deux ans à Londres), soit des rapports d'ambassadeurs des archives de Vienne, de Berlin et de Hanovre. Comme on peut le prévoir d'après la nature de ces documents, les faits nouveaux se rapportent surtout aux négociations diplomatiques, aux opérations militaires (contre les partisans du Prétendant), et aux intrigues de cour. L'auteur a, d'ailleurs, le mérite de ne pas se faire illusion sur l'intérêt de ses personnages, il déclare que c'est une période d'Epigones. Mais quand il ajoute que son récit « n'a qu'un héros, le peuple anglais lui-même, avec son effort incessant vers la puissance, la richesse et la liberté », il se fait certainement illusion sur la nature de son ouvrage, car il ne nous apprend presque rien sur « le peuple anglais ». Il n'est presque jamais question que du roi, de ses favoris, des ministres ou des généraux.

Ce n'est pas une monographie érudite, les faits nouveaux découverts par l'auteur sont noyés — on pourrait dire cachés — dans la masse du récit de la façon la plus incommode pour les historiens qui voudraient savoir ce que ce travail apporte de nouveau. Ce n'est pas davantage une histoire générale, car la longueur des récits est proportionnée non à l'importance du fait, mais à la quantité des documents inédits trouvés par l'auteur. C'est un ouvrage mixte, hybride, de monographie détaillée et de vulgarisation sommaire. Le récit est long, diffus, sans arrêts, sans explications méthodiques sur les conditions des faits, sans conclusion, sur leur évolution.

On se demande à quels lecteurs s'adresse un ouvrage de ce type et on regrette qu'un bon travailleur comme M. Michael ait noyé un utile travail d'érudition [1] dans une narration d'une lecture pénible. Il est vrai que l'index, très détaillé, rend possible de retrouver les résultats utiles de ce travail.

Ch. SEIGNOBOS.

---

1. Voir surtout les chapitres sur le soulèvement des jacobites (en particulier la critique des récits de la bataille de Sheriff-Moor), les négociations avec la Hollande pour le traité de la Barrière, avec l'Espagne pour les traités de commerce, l'intervention contre Charles XII, les relations avec le Régent et l'Empereur.

Carnet de voyage d'un antiquaire Poitevin, par Joseph Berthelé. — Paris et Montpellier, 1 vol in-8 de 384 pp.

Le titre de ce volume est bien choisi. Il ne comprend pas moins de 45 articles divers, mais tous se rattachant à l'histoire et l'archéologie du Poitou et de la Saintonge et tous apportant quelque document curieux et nouveau, quelque utile contribution à l'histoire locale. M. Berthelé est un de ces ardents et alertes archivistes départementaux qui ne craignent rien tant que de perdre, au cours d'arides classements, la fougue d'érudition puisée à l'École des Chartes, et qui alimentent leur inspection ou charment leurs loisirs de fouilles acharnées dans tous les coins du pays qui leur est dévolu. Archiviste des Deux-Sèvres et directeur de la *Revue poitevine et saintongeaise*, il a battu en tous sens son district et même ceux des voisins, interrogeant les églises, les donjons, les pierres tombales, les cloches surtout, pour lesquelles il a un faible, et qui sont en effet souvent de précieux documents. Il a déjà publié ainsi un beau volume de *Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou*, et plusieurs études campanaires.

Pour ce nouveau recueil, qu'en dire qui ne semble une énumération ? Tout au plus convient-il de mettre en tête des études les plus approfondies les chapitres relatifs au donjon de Niort et son origine anglaise, à la date de l'église Saint-Généroux, aux faïences de Saint-Porchaire, aux lanternes des morts du département des Deux-Sèvres (inventaire très soigné et avec toutes les références bibliographiques), aux anciens artistes et artisans poitevins, enfin un grand nombre d'inscriptions, de cloches ou autres, recueillies un peu partout. Il serait à souhaiter, pour les histoires provinciales, que beaucoup de travaux de ce genre fussent entrepris et menés à bien de front avec les inventaires d'archives. On ne peut qu'engager M. Berthelé à poursuivre dans cette voie si intéressante.

H. de C.

Marcotti (Giuseppe). **Pellegrinaggio**. Florence, Le Monnier, 1896. Petit in-8. de 382 p. 4 francs.

Si ce volume ne contenait que de spirituelles impressions rapportées d'un voyage dans le Midi de la France, la *Revue Critique* en abandonnerait l'analyse aux journaux; mais l'ouvrage est d'un homme qui a beaucoup lu et non pas seulement beaucoup écrit, et qui dans ses excursions ne se borne pas à voir, mais veut savoir et comprendre. Son séjour à Pau est pour lui l'occasion de parcourir les plus piquants des ouvrages relatifs à la vie privée de Henri IV; ses visites aux domaines de Montesquieu, de Montaigne, de Brantôme l'amènent à prouver qu'il a médité sur leurs écrits; il raisonne sur les courses de taureaux en homme

qui a étudié la théorie du métier de toréador (p. 182 sqq.). Les anecdotes, les conversations qu'il rapporte mettent presque toujours en relief des traits de mœurs (voy. par exemple le passage sur des prêtres espagnols à qui il a vu faire la contrebande ; p. 140). Nous regrettons seulement que, tout en professant une vive admiration pour la cuisine de la France méridionale (p. 292-297) et tout en terminant son livre par la déclaration que l'hostilité entre les races latines devrait paraître contre nature, il marque en général peu de bienveillance pour notre patrie, témoin son jugement sur les Marseillais et sur nos récentes guerres coloniales (p. 4), sur le cardinal Lavigerie (p. 245), sur M. Carnot, *le président qui ne restera dans l'histoire que pour avoir été assassiné* (p. 301), témoin surtout le passage où, à propos du déplorable incident d'Aigues-Mortes, il semble vouloir réveiller des colères assoupies p. 372-374). Il lui échappe même de dire à propos de je ne sais plus quel ouvrage d'un de nos compatriotes, qu'il est fait avec une verve, une clarté toutes françaises, mais avec une conscience qui n'a rien de français (*con cosciénza niènte affatto francese*, p. 178). M. Marcotti fait fort bien de dire tout haut ce qu'il pense de nous : nous nous bornons à constater son opinion.

Charles Dejob.

BULLETIN

— M. Camille Jullian a lu, dans la séance du 4 mars de l'Académie de Bordeaux, un intéressant mémoire sur l'*Histoire de l'Orientalisme à Bordeaux*. Il montre que depuis le XVI^e^ siècle jusqu'à nos jours, la philologie orientale a eu dans cette ville des représentants dans l'enseignement et la science : en 1532, création d'un cours d'hébreu au Collège de Guyenne ; au XVII^e^ siècle, lectures d'hébreu au Collège de la Madeleine ; au XVIII^e^ siècle, travaux de Bellet et de Pacareau sur la philologie et l'archéologie orientales ; au XIX^e^ siècle, livres de Lacour sur l'égyptologie et les Eloïm, études de Largeteau au Grand-Séminaire, cours de Ladonne à la Faculté des Lettres, collections égyptiennes de Godard, enseignement de la Faculté de théologie, Aujourd'hui, le haut enseignement bordelais n'a plus de chaire d'orientalisme, et pourtant toutes les Universités étrangères ont la leur : Strasbourg a huit maîtres de langues orientales, et Bordeaux, qui a 2,200 étudiants (Strasbourg n'en a que 1,100), n'en possède pas un seul. A la suite de la lecture de M. Jullian, l'Académie a exprimé le regret que l'enseignement public de l'archéologie orientale ne fût plus représenté à Bordeaux. Elle a émis le vœu qu'il pût l'être un jour et décidé que ce vœu serait transmis au recteur de l'Université.

— La librairie G. Hedeler, Nürnbergerstr., 18, à Leipzig, publie en trois langues, anglais, français, allemand, une *Liste de Bibliothèques privées, I, États-Unis, Canada ;* 1897, 100 pp. ; prix : 10 fr. C'est la description très sommaire de 601 bibliothèques, avec indication générale des matières et le chiffre approximatif des volumes. Un index des matières renvoie brièvement aux 601 numéros. Cette

liste, interfoliée de papier blanc, fournit les adresses exactes de 601 amateurs de livres. Par là elle rendra peut-être encore plus de services aux libraires qu'aux spécialistes. — P. L.

— Sous le titre de *The Wealth of India A Monthly Journal of Indian Products, Industries and Trade*, il vient de se fonder à Calcutta une nouvelle Revue ayant pour objet le relèvement économique de l'Inde et le développement, par l'effort indigène, de ses ressources agricoles, industrielles et commerciales. Les directeurs, M. Ashutosh Sen, un *kaviraj*, c'est-à-dire un médecin pratiquant les méthodes hindoues, et M. T. N. Mukharji, secrétaire honoraire de l'*Indian Industrial Association*, sont persuadés que leur patrie a été le berceau de la civilisation et que le monde lui a dû jadis les premiers germes de toute science. Passons leur cet orgueil rétrospectif, qui leur donne la foi en leur œuvre, et souhaitons seulement qu'il ne les rende pas trop ambitieux pour le présent. Sous ce rapport, leur premier numéro (janvier 1897, 32 pages in-8°) est fait du reste pour inspirer confiance : ils ne se font aucune illusion sur les misères actuelles et se maintiennent strictement sur le terrain pratique, Outre une biographie de feu Taranath Tarkavacaspati, que l'Europe ne connaît guère que comme philologue et comme l'auteur du grand dictionnaire sanscrit, le *Vacaspatya*, mais qui a été de plus un remarquable initiateur sur le terrain industriel, agricole et commercial, le fascicule contient un mémoire sur les meilleurs procédés de fabrication en grand de l'encre d'imprimerie, un autre sur les moyens de rendre plus rémunératrice la culture du lin, très répandue dans l'Hindoustan central, où l'on ne récolte que la graine, en laissant se perdre la tige et son précieux textile, enfin un programme complet d'organisation et de propagande, d'enquêtes et de recherches, qui paraît n'avoir rien de chimérique. La Revue, qui est mensuelle et qui servira d'organe central à l'*Indian Industrial Association*, se publie à Calcutta, 140, Lower Chitpore Road. Le prix d'abonnement, payable par avance, est de 3 roupies par an. — A. Barth.

— Le syllogue philologique Παρνασσός vient de publier la première année d'un *Annuaire*, qui contient, avec une partie administrative fort développée, une série de mémoires intéressants. Plusieurs de ces mémoires ne se rapportent pas aux sciences historiques ou philologiques; en voici quelques-uns qui intéresseront les lecteurs de la *Revue* : S. K. Sakellaropoulos, *Corrections à des auteurs latins* (l'auteur propose, entre autres, la correction suivante au distique fameux de Properce : Cedite Romanis, scriptores, cedite, Grai); M. Chrysochoos, *Sur des tumulus de Thessalie et de Macédoine*, avec une planche; Stan. Prato, *L'os qui chante* (importante étude de folk-lore); M. Chrysochoos, *Amydon*, ville de Péonie, avec une carte; I. P. Lambros, *Sur une médaille de la ville crétoise de Hiérapytna*, avec cinq figures : N. G. Politis, *Observations sur trois passages de Pausanias*; D. Philios, *Les mystères d'Eleusis* (compte rendu du mémoire de M. Foucart); Sp. P. Lampros, *Les noms de lieux en Attique et l'invasion des Albanais dans le pays*; N. G. Politis, *Proverbes populaires dans des poésies du moyen âge*. — Am. H.

— M. P. Couvreur, de l'Université de Lille, vient de publier à la librairie Hachette le texte complet de l'*Anabase*, à l'usage de la classe de troisième. On y retrouvera toutes les qualités qui distinguent le jeune maître, et qui lui ont déjà fait un nom parmi les hellénistes : une connaissance sérieuse de la langue, une compétence grammaticale indéniable, une habileté judicieuse dans le choix et la rédaction des notes, et surtout un soin extrême en ce qui concerne la forme du texte. On sent que M. C. s'est longuement préparé, par une étude approfondie des travaux publiés sur l'*Anabase*, à donner cette édition, qui n'est pas, comme certains de nos livres destinés aux élèves, une simple édition de librairie, bâclée avec ennui et le désir d'en

finir au plus vite. Une introduction substantielle ouvre le volume; on y notera spécialement le chapitre sur la langue de Xénophon, qui servira aux professeurs comme aux élèves, et contribuera, je l'espère, à détruire quelques préjugés relatifs au style de cet écrivain. — M. Bn.

— Un riche Hellène d'Odessa, M. Grégoire Marasli, a eu l'heureuse idée de fonder à ses frais une *Bibliothèque* comprenant les meilleurs ouvrages de philologie, d'archéologie et d'histoire allemands, français et anglais traduits en grec. La publication se fera par livraisons (de 160 pages) paraissant tous les mois. Ont déjà paru la première livraison de l'*Histoire Grecque* de Curtius traduite par M. Sp. Lambros et la première livraison de l'*Histoire d'Angleterre* de Macaulay traduite par M. E. Rhoïdis. A la fin de ce mois paraîtra la première livraison de l'*Histoire de la poésie latine* de Otto Ribbeck traduite par M. S. C. Sakellarcpoulos. — S.

— Le volume XXV des *Transactions of the American philological association* 1894 (Ginn and C° à Boston; 164-LXXXVIII pp. in 8; 2 dollar) contient les articles suivants dans les *Transactions* : G. Knapp, *Notes on prepositions in Gellius* : l'addition d'une préposition à une forme déclinée est dans A. G. un archaïsme plutôt que l'effet de la décadence de la langue latine; cet article est la suite d'une série d'études sur la langue d'A. G., voir *Revue*, 1895, I, 249; — F. G. Moore, *On « Urbs Aeterna » and « Urbs Sacra »* : la première expression devient officielle à l'époque d'Hadrien; sur l'éternité des empereurs et de l'empire, cf. maintenant Fr. Cumont, *L'éternité des empereurs romains*, dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, I (1896), 435-452; — Ch. F. Smith, *Some poetical constructions, in Thucydides* : ce sont celles des prépositions ξύν, ἐπί τινι, ἐκ, περί τινι, ἀνά, ἀμφί; de l'expression ἐλθεῖν τινι; des adjectifs neutres employés comme attributs, accusatifs de relation, substantifs abstraits; des substantifs pris adjectivement; de ἔχειν dans I, XXXVIII, 15; de ὡς = ὥστε dans VII, XXXIV, 23; de ὡς = οὕτως dans III, XXXVII, 26; de ὥστε = ὥσπερ dans VII, XXIV, 7; — Ch. P. Scott, *English Words wich hav Gaind or Lost an initial consonant by attraction* : suite des articles publiés dans les volumes XXIII et XXIV; — Alfred Gudeman, *Literary frauds among the Romans* : dans les *Mélanges Drisler*, M. G. avait traité des fraudes littéraires chez les Grecs (voir *Revue*, 1895, I, 249); dans ces vingt-quatre pages M. G. procède plutôt à une rapide énumération qu'à une étude approfondie; ces notes seront fort utiles pour qui voudra reprendre la question et établir les distinctions nécessaires. Les *Proceedings* contiennent, comme d'ordinaire, le résumé de communications intéressantes dont un certain nombre ont paru ailleurs : E. W. Fay, *The song of the Arval Brothers; the Manes worship in the Aryan period*; — Ch. P. Scott, *Omission as a Means of phonetic representation*; — G. V. Thompson, *The Athenian polemarch* : cette fonction fut créée avant le VII° siècle; — F. D. Allen, *On the inscriptional hymn to Apollo recently discovered at Delphi* : la mélodie de l'hymne est un exemple d'un des développements les plus compliqués de l'art antique; la progression en est singulière, et, dans l'ensemble, déplaisante pour notre oreille; — J. M. Garnett, *The progress of English philology*; — W. S. Scarborough, *Cena, δεῖπνον, prandium, ἄριστον* : les mots, deux à deux, sont synonymes; les deux premiers désignent le repas du matin, les deux autres celui de l'après-midi; — H. N. Fowler, *Notes on Thucydides* I, VIII, 1, IX, 3, XXVIII, 3 : dans la premier possage σκευῇ désigne l'équipement, dans le deuxième καὶ πεζῷ correspond à ναυτικῷ τε. dans le troisième μᾶλλον tombe sur φίλων qui est à sous entendre avec ὄντων et à tirer de φίλους qui précède; — Ch. Knapp, *A discussion of Horace, Corm. III, XXX, 10-14* : « qua... obstrepit » et « qua... regnauit » se rapportent à *dicar*; à ce propos, M. K. fait un très intéressant rapprochement entre le passage d'Horace et Martial, I, LXI;

— W. B. Owen, *The speeches in the « Agricola » of Tacitus* : traite du parallélisme et de la symétrie; *eoque* dans le discours de Galgacus doit être conservé et a un correspondant dans *ideoque* du discours suivant; — J. H. Wright, *Critical notes on Sophocles* : sur divers passages d'*Ajax*, *Électre*, *Œdipe à Colone*, *Philoctète*, *Antigone*; — J. R. Wheeler, *Coronelli's Maps of Athens*, publié in extenso dans *Harvard Studies*, t. VII (voir *Revue*, 1897, I, 120); — J. W. White, *The opisthodomos on the Acropolis at Athens*, publié dans *Harvard Studies*, t. VI (voir *ib.*, 119); — M. Warren, *A literary judgment of Fronto* : Sur Naber p. 113; où Fronton qualifie d'un mot Lucilius, Albucius, Lucrèce, Pacuvius, Accius, Ennius; — E. G. Sihler. *On Velleius Paterculus* : but de l'ouvrage, caractère de la langue; — K. P. Harrington, *The saturnians of Livius Andronicus and Naevius tested according to the quantitative Theory* : ces vers sont de la prose rythmique; Naevius a plus de liberté que Livius; — F. A. March, *Time and Space in Word Concept*; *The Eye and Ear in learning toread*; — M. W. Matter, « *lacio* » *compounds in the present system with prefix ending in a consonant* : publié complètement dans *Harvard Studies*, VI (voir *Revue*, 1897, I, 119); — J. H. Wright, *A votive tablet to Artemis Anaïtis and Mên Tiamu* : publié dans le même recueil (voir *ib.* 119); — J. R. Wheeler, *Beta in the Argive alphabet*; — H. C. Elmer, *A note on the Gnomic Jaorist*; désigne un acte dans le présent, sans aucune nuance indiquant le développement de l'action; — M. L. Earle, *A critical note on Euripudes « Ion »*, 1-3. — P. L.

— La *Revue critique* a signalé à ses lecteurs l'excellent *Manuale di letteratura italiana* que MM. d'Ancona et Bacci ont récemment publié à la librairie Barbèra de Florence, œuvre achevée de science et de goût, devenue classique dès son apparition, et qui se trouve entre les mains de quiconque s'occupe de littérature italienne. La librairie Barbèra a entrepris de la compléter par des *Manuels* de littérature grecque et latine, et le premier, dû à la collaboration de MM. Girolamo Vitelli et Guido Mazzoni, vient de paraître (un volume in-12 de VIII-661 pages). Nous en aurons fait le plus bel éloge quand nous aurons dit qu'il est digne de son aîné; il se compose de notices, où une érudition très sûre ne nuit en rien à la vivacité et au charme de l'exposition, d'élégantes et succintes analyses, enfin d'extraits fort heureusement choisis. Ceux-ci ont été pour la plupart empruntés aux meilleures traductions existantes, mais, comme les auteurs se sont imposé de donner des versions en vers de tous les poètes, ils ont souvent été obligés de les composer eux-mêmes. La tâche revenait naturellement à M. G. Mazzoni qui a donné ici une nouvelle preuve de son beau talent de poète et de sa prestigieuse habileté de versificateur. L'ouvrage, sagement réduit à des dimensions modestes et d'un prix fort abordable, obtiendra certainement, auprès du public scolaire et ailleurs, le succès qu'il mérite. — A. J.

— Il nous a été impossible, à notre grand regret, de consacrer en son temps au livre de M. W. H. Schofield, sur le *Bel Inconnu* (*Studies on the Li beaus Desconus*; Boston, 1895, in-8° de IV-246 pages; tome IV des *Harvard studies and notes in philology and literature*) le compte rendu détaillé dont il était assurément digne. Nous tenons du moins à en signaler l'importance à nos lecteurs. M. Schofield y tranche, en effet, définitivement (dans le sens indiqué par M. G. Paris) la question si controversée des rapports du poème anglais avec celui de Renaud de Beaujeu, et établit nettement l'existence d'un original commun. Il montre que les deux poèmes diffèrent en un grand nombre de passages importants et que presque partout la différence tient à ce que Renaud a imité systématiquement l'*Erec* de Chrétien de Troyes. On pourra trouver que M. Schofield a trop multiplié les rapprochements : un tiers au moins des passages qu'il allègue sont de simples formules (par exemple les n° 6, 10

20, 25, 28 etc.) qu'on retrouverait aisément ailleurs (cf. pour le n° 2 *Thèbes*, 2623 et 6091, *Enéas*, 6117; pour le n° 18, *Enéas*, 1473); néanmoins il en reste assez de topiques pour que la démonstration ait un caractère absolu d'évidence. Sur les rapports avec le poème français ou entre eux du *Wigalois* et du *Carduino*, M. Schofield n'est pas arrivé à des résultats aussi sûrs : mais c'est beaucoup, dans un sujet aussi difficile, d'atteindre la certitude, ne fût-ce que sur un point. L'ouvrage abonde du reste en remarques ingénieuses et nouvelles, dont plusieurs ont une portée générale ; c'est une des meilleures études sur les légendes arturiennes qui aient paru depuis longtemps. — A. J.

— Dans son travail, *Place Names in the English Bede and the localisation of the mss.* (Strassburg, Trübner 1896, 80 pages), M. Thomas Miller essaie de déterminer d'après les variations d'orthographe des noms géographiques dans les divers manuscrits de l'*Histoire ecclésiastique* de Bède, à quelle localité il faut rattacher chacun de ces manuscrits et de leurs scribes. Chacun de ceux-ci sera supposé appartenir à la région de l'Angleterre dont il aura reproduit les noms de lieu avec la plus grande fidélité. La même méthode appliquée à l'étude des manuscrits anglo-saxons dans leur ensemble aiderait à les localiser. La science des dialectes anglo-saxons aurait ainsi une base plus solide. — A. L.

— La publication de M. Mark Liddell, *The Middle-English translation of Palladius De Re Rustica, Part I, Text* (Berlin, Eberling, 1896, VIII et 289 pages) sera utile. En attendant les notes promises, il faut remercier l'éditeur d'avoir rendu accessible un texte qui, s'il est sans aucune valeur littéraire, est précieux pour la connaissance du vocabulaire anglais du XVe siècle. Un grand nombre de termes d'agriculture ne se rencontrent que là, et ils ont l'avantage d'être précisés par le contexte aussi bien que par l'original latin. — A. L.

— M. le professeur P.-J. Blok, de Leyde, vient de publier son rapport sur la mission que lui avait confiée le gouvernement néerlandais de rechercher dans les dépôts publics de Paris les documents relatifs à l'histoire des Pays-Bas, et d'en dresser un inventaire provisoire (*Verslag aangande een voorlopig onderzoek te Parijs naar Archivalia belangrijk voor de geschiedenis van Nederland*, 'Sgravenhage, van Stockum. 1897, 54 p.-8°). M. B. a exploré les divers fonds de la Bibliothèque nationale, la Bibliothèque Mazarine et celle de l'Arsenal, les riches dépôts du Ministère des Affaires étrangères et de la Guerre, les Archives du Ministère de la marine et du commerce, enfin les Archives nationales ; il se plaît à signaler « la bienveillance et la serviabilité sans limites » des archivistes et des bibliothécaires de la capitale. — R. R.

— La première partie du *Gœthe-Jahrbuch* de 1896 (Francfort sur le Mein, Rütten et Loening. In-8°, 358 p.) contient des pensées et fragments de Gœthe sur l'art et la critique, des lettres intéressantes de Brinckmann, de Tieck et du jeune Voss, le récit d'une visite du baron Steinfurt au poète. Dans la seconde partie, M. Graef étudie le jeune Voss et ses relations avec Gœthe et Schiller ; M. R. W. Meyer, Eckermann, qui fut « l'œuvre de Gœthe, et son œuvre longtemps soigneusement préparée » ; M. Witkowski, l'*Erdgeist* du Faust (sous forme de dialogue entre deux amis) ; M. Strzygowski, l'explication que Gœthe a donnée du *Cenacolo* de Leonard ; M. Schipper, les sonnets de Gœthe ; M. Friedlaender, les poésies de Gœthe mises en musique ; M. Valentin, les peintres de Francfort qui travaillèrent dans la maison de Gœthe. Des mélanges, au nombre de dix-neuf, une chronique, une bibliographie, et une conférence de M. Burdach sur le *Westœstlicher Divan* terminent ce beau et instructif volume. — A. C.

— On lit avec intérêt l'*Éloge de Guyton de Morveau* que M. Pigeon a prononcé à la rentrée des facultés de l'Université de Dijon (Dijon, impr. Berthoud, 1896. In-8°, 18 p.)

Le jeune professeur y retrace les expériences de Guyton, la part que prit Guyton à l'œuvre de Lavoisier, les services que ses connaissances scientifiques rendirent à la France. Il connaît bien la vie du célèbre Dijonnais, et il a même consulté, à la bibliothèque de l'Institut, le poème du *Rat iconoclaste* « plaisanterie sans méchanceté » qui n'a pas la malice de Gresset, mais qui a de la gaieté. — A. C.

— Le travail de M. VINCENT sur *l'ile de Groix autrefois* (Lorient. La Morinière. 1895. In-8·, de 86 p.), est le premier travail qu'ait provoqué l'histoire de l'île du Morbihan. On possédait des notices manuscrites sur le passé de Groix ; M. Vincent les a utilisées, y a ajouté un fort grand nombre de renseignement empruntés aux registres paroissiaux et aux documents conservés dans les familles. Il a ainsi réussi à faire un ensemble vivant et complet, plein de curieux détails sur l'état social des habitants de l'île aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. Chose remarquable, il signale à Groix une très grande quantité de monuments mégalithiques, et il n'a pu (p. 11) rencontrer aucun vestige de domination romaine. — C. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 mars 1897

M. Émile Picot, récemment élu membre libre de l'Académie, est introduit en séance.

M. R. Cagnat communique le texte d'une grande inscription découverte au N.-O. de la ville de Testour par M. Poullain, lieutenant attaché aux brigades topographiques de Tunisie. Ce monument vient d'être apporté au Musée du Bardo par M. Gauckler. L'inscription en couvre les quatre faces. M. Cagnat l'a déchiffrée avec l'aide de M. Toutain, professeur à l'Université de Caen : elle contient une suite de dispositions destinées à réglementer l'exploitation d'un grand domaine africain, au temps de l'empereur Trajan.

M. Héron de Villefosse présente le dessin d'une mosaïque antique, qui vient d'être découverte au-delà du Jourdain, à Madaba, par le R. P Kléopas, secrétaire du patriarcat grec de Jérusalem. C'est une mosaïque géographique, exécutée avec un sentiment si vif de la nature, que les gens du pays eux-mêmes y reconnaissent encore certaines localités. Elle reproduit la Palestine et une partie de la basse Egypte, c'est-à-dire les régions où se sont déroulés les événements rapportés par la Bible. Les montagnes, les fleuves, les villes sont indiqués par des légendes grecques. Le mosaïste y a ajouté quelques détails pittoresques. Les villes sont représentées par de petits édifices, comme sur la carte de Peutinger. Chaque cité a sa caractéristique : les obélisques d'Ascalon, la place ovale de Lydda, la fontaine semi-circulaire d'Eleuthéropolis, la grande rue de Gaza, etc., présentent une importance particulière. — Les inscriptions sont très correctes ; elles ont été relevées avec soin par deux dominicains de l'École des études bibliques de Jérusalem, les R. P. Vincent et Lagrange. Outre les noms géographiques, on trouve marqué l'emplacement des tribus, en lettres plus grandes. Des légendes assez détaillées se rapportent à des faits importants de l'ancien ou du nouveau Testament — C'est en construisant une église pour le rite grec, à Madaba, sur les fondations d'une ancienne basilique, que cette mosaïque a été découverte. — A peu de distance de l'église, le P. Kléopas a découvert une inscription, mentionnant une réparation faite à une citerne sous le règne de Justinien. C'est aussi à cette époque qu'on peut faire remonter l'exécution de cette importante mosaïque. Elle serait ainsi à peu près contemporaine d'une autre mosaïque portant une longue dédicace grecque, déjà signalée dans une autre basilique chrétienne de Madaba, et de la célèbre mosaïque de Kabr-Hiram, rapportée au Louvre par Ernest Renan. — M. Clermont-Ganneau lit des extraits d'une lettre à lui adressée par le R. P. Paul de Saint-Aignan et contenant des détails complémentaires sur cette mosaïque. — MM. de Vogüé et Heuzey présentent quelques observations.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 5 avril — **1897**

HENRY, Antinomies linguistiques. — COMBARIEU, Études de philologie musicale. — BOYE, Cercueils de chêne de l'âge de bronze. — THOMSEN, Inscriptions de l'Orkhon. — Jean GUIRAUD, L'État pontifical après le Grand Schisme. — MICHAUT, Les Pensées de Pascal et sa Vie de Jésus-Christ. — ROBERTSON, Buckle et ses critiques.

V. HENRY, **Antinomies linguistiques** (Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Paris, II), in-8, 78 p. Paris, 1896.

M. V. Henry n'a pas cru avoir fait assez en mettant aux mains des étudiants ses excellents manuels de grammaire comparée; il a voulu encore dissiper les préjugés qui s'opposent aux progrès des études de linguistique.

Dans le premier des trois chapitres de son ouvrage, M. Henry recherche ce que l'on doit entendre par une langue. Aucune notion n'est plus fuyante : deux contemporains, habitants d'une même localité, parlent d'une manière sensiblement différente; deux hommes aussi éloignés qu'on le voudra et dans l'espace et dans le temps peuvent se trouver parler une langue identique, modifiée par une série de degrés insensibles. — Le langage n'a pas de « vie »; les termes « *vie du langage, vie des mots* » sont de pures métaphores et des métaphores qui ne sont sans danger que si on ne les prend pas à la lettre.

L'auteur aborde ensuite la question de l'origine du langage; mais c'est pour montrer que ce problème échappe au linguiste. Les premiers monuments de chaque famille de langues fournissent des formes plus ou moins anciennes, jamais des formes primitives : les textes de la Babylonie et de l'Égypte, les restitutions de la grammaire comparée des langues indo-européennes ou des langues sémitiques ne nous mettent jamais en présence que de langues entièrement formées. Dès lors on recourra, si on le veut, à l'anatomie, à la physiologie, à la psychologie pour rechercher comment le langage *a pu se développer ;* le linguiste ne dispose d'aucun document qui lui permette de trouver comment le langage *s'est développé*.

En troisième lieu, M. H. étudie le langage considéré comme expression de la pensée. En un sens, chaque homme a moins de mots que de concepts à exprimer; en un autre, il reçoit de la tradition nombre de

mots qui ne répondent pour lui à aucune idée précise. Dans l'un et l'autre cas, toute personne qui n'a pas réfléchi à ces questions est convaincue que langage et pensée se recouvrent entièrement : par suite le changement linguistique est non seulement involontaire, mais de plus inconscient.

Un résumé tel que celui-ci ne saurait donner une idée de la suite de raisonnements serrés qui constituent l'ouvrage ; il est d'ailleurs superflu d'insister davantage : tous ceux qui s'intéressent à la linguistique liront ces pages si fermes et si denses. Il peut moins encore être question de critiquer ici en quelques lignes les vues de M. Henry : on ne peut prétendre à être plus bref dans un essai de discussion que l'auteur ne l'a été dans son exposition.

Il sera permis cependant de faire une réserve sur quelques phrases du premier chapitre. M. H. écrit p. 24 : « Le langage... est... une pure abstraction sans réalité extérieure. » Mais autre chose est l'émission vocale ou la représentation mentale d'une phrase ou d'un mot, autre chose l'ensemble d'habitudes de mouvements, de souvenirs de sons et d'associations psychiques qui permet à chaque sujet soit de parler lui-même, soit de comprendre les autres. Ce n'est pas seulement le mot qui est, suivant l'expression de M. H. lui-même, « une réalité psychologique intermittente seulement à l'état conscient, mais permanente et vivante dans le tréfonds du moi inconscient », c'est le langage tout entier. Les phrases, les mots eux-mêmes, manifestations transitoires, incessamment variées, de cette réalité, sont les seuls objets que puisse observer le linguiste, mais, si on les étudie, c'est pour arriver à connaître cette réalité intime qui échappe à toute prise directe. Le langage a donc dans l'esprit de chaque sujet une existence réelle. M. H. écrit aussi p. 4 : « Il n'y a pas plus de langue française qu'il n'y a quelque part une personne physique incarnant la République française, la sélection sexuelle ou l'horreur du vide dans la nature. » Mais la République française n'a pas besoin d'être incarnée dans une personne physique pour se développer et pour agir ; c'est un « individu social » qui est à chacun des Français ce qu'un homme est à chacune des cellules de son organisme ; la langue française est une *réalité sociale* de même ordre ; réalité différente de celle de chacun des systèmes d'associations psychiques indiqués plus haut, exactement comme la République est différente des citoyens. Le linguiste n'étudie donc pas une abstraction, il a affaire à deux réalités l'une psychique, l'autre sociale ; et l'une de ces réalités ne saurait être séparée de l'autre ; car la langue française n'a d'autre support matériel que les systèmes d'associations existant chez chacun de ceux qui la parlent, mais chacun de ces systèmes n'a d'autre raison d'être, de se développer ou de subsister, que l'existence de systèmes analogues chez un nombre indéfini d'autres individus. De ces deux réalités nous ne pouvons nous former qu'une représentation abstraite, mais nous n'avons pas pour cela le droit d'en contester l'existence.

Si grave qu'elle soit au point de vue théorique, cette réserve laisse intactes la plupart des observations du premier chapitre. Entre tant de pages dignes d'être étudiées, on peut signaler particulièrement à l'attention du linguiste les pages 64 et suivantes où le préjugé encore trop répandu du caractère plus ou moins volontaire et conscient des changements linguistiques est attaqué d'une manière méthodique et, on pourrait le dire si une réfutation décisive suffisait à déraciner une vieille errreur, détruit pour jamais.

A. MEILLET.

Études de Philologie musicale. Théorie du rythme dans la composition moderne d'après la doctrine antique : suivie d'un essai sur l'archéologie musicale au XIX^e^ siècle et le problème de l'origine des neumes, par Jules COMBARIEU, docteur ès-lettres. — 1 vol. in-4, I-IV-1-194 p. Alphonse Picard et fils, 1897.

M. Combarieu a réuni sous ce long titre deux œuvres qui n'ont que bien peu de rapports entre elles : leur seul lien est le dessein louable de l'auteur « de rapprocher deux ordres d'études qui étaient primitivement unis et dont le divorce provient du plus fâcheux malentendu »; — de remettre en présence la musique et la philologie. Nous avons nous-même plusieurs fois signalé, dans la *Revue critique* et ailleurs [1], les services que pourrait rendre le rétablissement de relations familières entre les deux disciplines, et nous ne pouvons que féliciter M. C. de s'efforcer pour sa part de contribuer à cet utile et fécond rapprochement.

Conséquent avec lui-même, l'auteur aborde l'étude du rythme dans la composition musicale moderne, avec la pensée que « l'analyse du lyrisme antique et celle de nos compositions actuelles peuvent se prêter une mutuelle assurance et s'éclairer l'une par l'autre ». Il aurait voulu prendre pour guide un savant français : mais « chez nous la philologie et la musique se tournent le dos ». Il a eu recours à M. Westphal et spécialement à son ouvrage *la Théorie générale du rythme depuis J. S. Bach.* Tout en exprimant des réserves sur certaines « idées fixes » du savant philologue allemand, sur certaines tendances exagérées qu'il a à retrouver partout et toujours Aristoxène chez l'auteur du *Clavecin tempéré*, chez Beethoven et chez Mozart, M. C. a fait de « grasses vendanges dans le clos de M. Westphal ». Il ne va pas naturellement jusqu'à prétendre (non plus que l'écrivain allemand), qu'en composant leurs œuvres, les célèbres musiciens eurent conscience qu'ils se conformaient pour la constitution rythmique de leurs mélodies ou de leurs contrepoints aux principes posés par les théoriciens grecs, ni qu'ils se souciaient d'imiter Pindare ou Eschyle dans la division de leur matière musicale en pieds ou mesures, *kola*, strophes et systèmes. M. C. admet la spontanéité absolue du génie des compositeurs modernes : mais il

---

1. Voir notamment : *Le rythme musical dans la versification française*, Lemerre, 1892.

pense que le rythme a des règles éternelles et que ces règles doivent se retrouver aussi bien en une sonate ou une symphonie de Beethoven qu'en une ode de Pindare ou un drame d'Eschyle. Pour en saisir la confirmation, M. C. analyse un certain nombre de compositions célèbres des maîtres classiques : nous ne le suivrons pas ici dans cette analyse souvent ingénieuse, qui soulève beaucoup trop de questions techniques et didactiques pour être traitées dans la *Revue Critique*. Nous ferons seulement deux objections de principe à sa méthode [1]. La première est celle-ci : sans contester le moins du monde l'existence de périodes rythmiques bien déterminées dans la musique moderne aussi bien qu'en toute production sonore de caractère esthétique, ancienne ou moderne, nous croyons que M. C. exagère l'importance de la *ponctuation*, ou si l'on veut, de l'indication, par un signe sensible à l'oreille, du commencement et de la fin de ces périodes dans l'exécution musicale. Si le compositeur avait attaché un vif intérêt à ce que le virtuose *marquât* d'une façon habituelle et uniforme les périodes rythmiques, il aurait signalé les césures par un signe, là au moins où il y aurait eu incertitude possible. La notation moderne offre toutes les ressources nécessaires pour des indications de ce genre. Si les auteurs-musiciens n'ont pas eu recours aux procédés qu'emploie M. C. (et qui ne sont que l'application rigoureuse du *legato* et de ce qu'il appelle la *diérèse*), il faut bien penser qu'ils ne l'ont pas fait par simple négligence, mais parce qu'ils ne voulaient pas de coupures rythmiques trop accentuées, et qu'ils préféraient laisser au sens artistique de l'exécutant le soin de les indiquer dans son jeu avec le flottement et l'atténuation nécessaires; ils ont désiré qu'un morceau de musique ne fût pas coupé par de véritables hoquets rythmiques, ce qui pourrait bien se produire si l'on réalisait trop à la lettre les signes de suspension écrits par M. C. dans ses restitutions des sonates de Beethoven ou des fugues de Bach. Je préfère, je l'avoue, l'espèce d'indétermination où les éditions classiques nous laissent dans des cas où l'intention de l'auteur n'était pas nettement indiquée, que la coupure arbitraire que le sens rythmique, plus ou moins bien inspiré, de M. C. veut nous imposer. Je suis persuadé que dans beaucoup de cas sa division est juste; mais la plupart du temps aussi elle se lit d'elle-même, sans signe spécial, et dans les cas douteux pourquoi ne pas laisser à chacun sa liberté d'interprétation [2] ?

1. Je reprocherai à M. C. de trop chercher dans la musique le côté descriptif ou les sentiments littéraires. Lui qui a si agréablement raillé, dans sa thèse de doctorat, les comparaisons musicales des littérateurs, devrait s'abstenir de trouver, avec Westphal, dans un andante de Beethoven, suivant qu'on le scande en faisant ou non sentir les *anacruses*, « une matinée d'été qui invite au mouvement, ou un plein midi un peu lourd, en tout cas un ciel très pur », ou dans des fugues de Bach tantôt « une image de la paix de l'âme », tantôt la « tristesse des adieux suprêmes », etc.

2. L'étendue même des *legato* (ou signes de liaison) que M. C. reproche tant aux éditeurs comme Moscheles, Czerny, Kœhler et autres, a l'avantage de laisser le *phrasé*

Ma seconde objection s'adresse à l'emploi que Westphal, et à sa suite M. C., font de la terminologie et des théories des rythmiciens antiques dans leur analyse des rythmes musicaux modernes. Ils me paraissent intervertir le plan qu'il faudrait suivre. Ils partent d'Aristoxène et de ses définitions, et cherchent à les retrouver dans Beethoven et dans Bach, comme justification non pas de leur propre interprétation des textes anciens, mais du sens rythmique des compositeurs classiques, ou des coupures périodiques qu'il importe, suivant les nouveaux commentateurs, de marquer et de faire sentir dans leurs œuvres. Je crois qu'un véritable musicien pratiquera la méthode précisément inverse. Il analysera Bach et Beethoven sans se préoccuper le moins du monde de l'antiquité : et quand il aura bien établi son *schema* rythmique d'un morceau de sonate ou d'une fugue, il recherchera si par hasard le plan d'une strophe ou d'une ode antique serait conforme à celui de la composition moderne qui vit sous ses doigts. Il procédera ainsi du connu à l'inconnu ou plutôt à l'incertain, de ce qu'il sent vibrant en lui-même à ce qui ressort d'un texte plus ou moins obscur : et s'il trouve une conformité saisissante entre le chant moderne et les préceptes d'Aristoxène, il en conclura non pas la légitimité de son interprétation du morceau moderne qu'il a étudié, et qui ne dépend en rien des règles de la métrique grecque, mais la plausibilité des définitions anciennes s'appliquant à des textes morts pour nous au point de vue de leur organisme rythmique. Je voudrais que M. C. eût fait la théorie du rythme antique contrôlé par les compositions modernes, au lieu d'étudier le rythme dans celles-ci *d'après* la doctrine antique. Il serait en bien des cas arrivé aux mêmes résultats : mais il aurait suivi une méthode plus rassurante.

La seconde partie du volume de M. C. est une véritable promenade archéologique (suivant ses expressions mêmes) à travers un sujet resté bien obscur : l'origine et l'explication de la notation dite les *neumes*. M. C. a beau jeu à relever en termes pittoresques, parfois d'une vivacité qui contraste avec la solennité du format de son livre, les bévues, les assertions hasardeuses et ambitieuses, émises en cette question par quelques-uns des auteurs qui l'ont traitée, ou qui ont divagué en semblant

---

dans l'indétermination au lieu de risquer de l'indiquer à faux. Il faudrait au moins que dans une édition comprise à la façon de M. C. tous les signes rythmiques introduits par l'éditeur fussent imprimés dans une encre différente, afin qu'on sût ce qui vient de l'auteur et ce qui appartient au commentateur. Du reste, cette distinction aurait été utile même dans les anciennes éditions, où je suis loin de prétendre qu'il n'y ait pas de graves erreurs de ponctuation. Comment n'y en aurait-il pas dans une matière où forcément le sens individuel intervient d'une façon si considérable? « Malgré la netteté des règles qu'on peut formuler, dit M. C. lui-même, il y a évidemment des cas où l'on est embarrassé pour déterminer l'étendue exacte du *kolon* : il y a telle suite mélodique où rien n'oblige absolument à introduire une césure masculine plutôt qu'une césure féminine. Tout ce qu'on peut dire c'est que pour résoudre ces difficultés, il faut s'inspirer des habitudes du style de l'auteur qu'on étudie... » Nous ne disons pas autre chose.

la traiter. M. C. les passe en revue, depuis Fétis et Ch. Nisard, vis-à-vis desquels M. C. est, avec raison, sévère, jusqu'à Coussemaker, qui a étudié sérieusement les textes, et aux Bénédictins de Solesmes, qui ont repris tout le sujet dans leur *Paléographie musicale* (M. C. a analysé avec éloges leur recueil dans la *Revue critique* et se rallie en général, sauf certaines réserves, à leurs conclusions). Nous n'entrerons pas ici dans l'analyse de la question des neumes, une des plus compliquées qu'il y ait [1], et pour laquelle, d'ailleurs, la compétence nous ferait défaut. M. C. trace un historique amusant du passé de cette question : mais, arrivé au fond même du sujet, il ne me paraît pas aboutir à des solutions bien complètes ni claires. Il laisse de côté les objections adressées par M. Gevaert à la méthode des Bénédictins, qui consiste à « traduire les plus anciens documents neumatiques par des versions diastématiques (c'est-à-dire sur lignes analogues à nos portées), postérieures à Guy d'Arezzo, sans tenir compte des transformations modales que mainte mélodie a subies entre le IXe et le XIe siècles [2] ». Il ne discute pas l'assertion du savant musicographe qui, tout en reconnaissant les services que les Bénédictins ont rendus au chant liturgique par leur grande publication archéologique, déclare que « leur méthode d'investigation est, sous une apparence d'exactitude rigoureuse, en réalité aussi peu scientifique que possible ». Il ne discute pas davantage l'opinion de M. Gevaert sur les motifs de rejeter l'attribution à Grégoire le Grand des chants ecclésiastiques « grégoriens », opinion qui, développée dans les *Origines du chant liturgique de l'Église latine*, a suscité une retentissante polémique soutenue contre le directeur du conservatoire de Bruxelles par les Bénédictins, et a motivé une longue réponse de sa part dans *la Mélopée antique*. M. Combarieu, sans tenir compte des arguments jetés dans la discussion par M. Gevaert sans même les mentionner, maintient à plusieurs reprises l'ancienne attribution. Certes, il ne lui était pas interdit de prendre position dans la question et de se rallier à la thèse affirmative après nouvel examen; mais nous nous demandons pourquoi il a passé sous silence un débat aussi éclatant, des divergences aussi profondes entre autorités musicales d'importance. L'auteur n'a pas ignoré le bruit fait autour de la question, puisqu'il cite dans sa bibliographie à la fois les écrits des Bénédictins *pour* et ceux de M. Gevaert *contre*.

E.

1. Guy d'Arezzo, on le sait, comparait les neumes à « un puits sans cordes ».
2. Gevaert, *La mélopée antique dans le chant de l'Eglise latine*. Introd., p. VII.

Fund af Egekister fra Bronzealderen i Danmark. Et monografisk Bidrag til Belysning af Bronzealderens Kultur, af Vilhelm Boye, med Kobbertavler samt Afbildninger i Texten af A. P. Madsen: Copenhague, Andr. Fred. Hœst et fils. Fasc. III et IV. 1895-96, p. 97-187, in-fol. Prix : 20 kr. = 28 fr.

Deux nouvelles livraisons ayant paru depuis le compte rendu qui a été fait des deux premières [1], l'ouvrage est maintenant complet. Il a été publié, grâceaux libéralités de la famille Jacobsen, aux frais de la Fondation Carlsberg, et il est dédié à deux vétérans de l'archéologie danoise, l'illustre naturaliste et archéologue Japetus Steenstrup, et le Directeur du cabinet des médailles et du musée des Souverains, C. F. Herbst qui a, le premier, réussi à conserver le fragile contenu d'un cercueil de chêne (1861-62).

A peine le monument est-il achevé qu'il faut déjà lui ajouter des appendices : en septembre 1896, un tertre situé à Plougstrup, à 9 kilm. au N. N. E. de Ribe, et fouillé sous la direction du capitaine Madsen, le collaborateur artistique de M. V. Boye, a donné avec un cercueil de chêne deux lames de couteau, une pointe de flèche, une aiguille et un fragment de scie, le tout en bronze. Malheureusement, l'auteur du présent texte n'est plus là pour continuer son œuvre et l'enrichir de nouvelles descriptions de trouvailles. Né à Elseneur en 1837, fils d'un pasteur qui avait été un fécond auteur dramatique et qui devint un psalmiste et un prédicateur distingué, il ne s'adonna ni à la poésie ni à la théologie ; ses goûts le portèrent de bonne heure vers les études archéologiques, qu'il ne cessa de cultiver avec passion au milieu des luttes pour la vie. Il est mort en septembre 1896, à un âge où l'on pouvait attendre encore beaucoup de son activité et de sa grande expérience de fouilleur.

Le 3e fascicule, consacré au Slesvig et à la Sélande, qui sont loin d'être aussi riches que le Jutland en cercueils de chêne, ne décrit pas de trouvailles intéressantes comme celles du Borum-Eshœi ou du Trindhœi, auquel se rapportent d'ailleurs deux des curieuses planches qu'il contient; mais le 4e fascicule donne (p. 155-170) une récapitulation fort soignée de toutes les particularités observées dans la construction, les dimensions, l'orientation, les matériaux, la forme des tombeaux ; et en ce qui concerne l'âge des sépultures, les cercueils, les linceuls, le costume, les cadavres, leur sexe, leur position, les rites funéraires, les armes, outils, parures; le tout si clair qu'une traduction, en quelque langue répandue, de ce résumé avec renvoi aux 27 belles planches et aux figures disséminées dans le texte, suffirait à initier les étrangers à tous les détails du sujet.

L'ouvrage se termine par un rapide coup d'œil sur les trouvailles de même genre faites en dehors du Danemark; elles sont nombreuses dans

---

1. *Revue Critique*, 1er juillet 1895, p. 506-508.

les anciennes provinces danoises d'Outre-Sund, où l'on en compte 27 sur les 28 qui ont été faites dans l'étendue de la Suède actuelle. On en connaît également de l'âge de bronze en Angleterre, en Écosse, en Meklenbourg, en Hanovre; mais c'est à l'âge de fer, au moyen âge et même aux temps modernes, qu'appartiennent les cercueils creusés dans des troncs d'arbres, qui ont été découverts dans le reste de l'Allemagne, en Néerlande, en France, dans les pays slaves, jusqu'en Asie même et en Amérique. Ce mode d'inhumation a donc été fort répandu; mais, de toutes les contrées de l'Europe, c'est le Danemark qui en présente les plus remarquables spécimens antiques.

E. Beauvois.

Suomalais-Ugrilaisen Seuran toimituksia. — *Mémoires de la Société Finno-Ougrienne.* T. V. Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées par Vilhelm Thomsen. Helsingfors, imprimerie de la Société de littérature finnoise. 1896, in-8, 224 p. Prix : 6 markka. = 6 fr.

Le titre de cette active Société indique assez que les recherches sur la patrie finnoise font aussi partie du vaste domaine qu'elle s'est attribué et et dont elle prend successivement possession ; mais comme les diverses branches des études nationales sont depuis longtemps cultivées avec succès par la Société de littérature finnoise, par la Société archéologique de Finlande, par la Société historique de Finlande et par la Société finnoise des sciences, et que les Hongrois n'ont pas besoin des étrangers pour leur apprendre ou simplement pour les aider à se connaître eux-mêmes, — la Société ougro-finnoise, quoique exclusivement dirigée par des savants finnois, s'occupe plus particulièrement des peuplades congénères. Aux débuts, elle restreignait sa tâche aux territoires s'étendant de la Baltique aux régions Ouraliennes, du bassin du Volga moyen à ceux de la Dvina et de la Petchora, contrées où ont vécu les ancêtres des Finnois et où vivent encore beaucoup de leurs frères non russifiés. Mais bientôt, reprenant le large programme de M. A. Castrén, elle franchit ces limites pourtant fort reculées et tendit à se rapprocher de l'Altaï, berceau supposé de la race à laquelle appartiennent la plupart de ses membres et dont la Finlande a pris l'hégémonie intellectuelle.

De 1887 à 1893, le professeur J.-R. Aspelin, les Dr Hj. Appelgren et A.-O. Heikel, ont étudié les antiquités de la Sibérie occidentale jusqu'aux affluents de l'Iénissei, y compris ceux de la Mongolie chinoise. Les premiers fruits de ces missions furent les *Inscriptions de l'Iénissei*, recueillies et publiées par la Société finlandaise d'archéologie (Helsingfors, 1889, in-fol.), dont le Dr O. Donner a donné le *Vocabulaire* (t. III des *Mémoires de la Société Finno-Ougrienne*, 1892), et les *Inscriptions de l'Orkhon*, recueillies par l'expédition finnoise 1890 et publiées par

la Société Finno-Ougrienne (Helsingfors, 1892, in-fol. XLIX-48 p. avec 69 pl. autotypiques et 1 carte).

Deux de ces dernières font le sujet du présent mémoire. Elles sont gravées sur deux grands monolithes situés près du lac Kocho Tsaïdam, à l'est de l'Orkhon, à un kilom. l'un de l'autre et à 60 kilm. environ au nord du monastère d'Erdentsö, qui occupe l'emplacement de Karakorum (Mongolie). Originairement dressés sur socle, ils sont aujourd'hui renversés; aussi l'un d'eux est-il brisé en quatre morceaux; l'autre intact a 3 m. 32 de haut, 1 m. 22 à 1 m. 32 de large, et 0 m. 44 à 0 m. 46 d'épaisseur. Chacun d'eux porte sur l'une de ses faces une inscription chinoise où l'on voit que celui-ci a été érigé en une année correspondant à 732 de notre ère, l'autre à 735. Les trois autres côtés sont couverts de caractères qu'il s'agissait de déchiffrer. Les inscriptions chinoises ne pouvaient malheureusement guère aider à les interpréter, étant beaucoup trop courtes pour former la contre-partie des autres. La mieux conservée des deux a été plusieurs fois traduite, notamment en français par G. Schlegel dans le t. III des *Mémoires de la Société Finno-Ougrienne* (Helsingfors, 1892, in-8) et en anglais à la suite du travail de M. V. Thomsen. Elle se rapporte à *Pi-kia kho-han* (Bilgä khan en turc), chef des *Tou-kioue* (Turcs) dans la première moitié du VIII^e^ siècle, et son frère l'héroïque *Kioue-te-kin* (en turc, Kül teghin), princes bien connus par les annales de la Chine.

S'appuyant sur ces données, l'éminent professeur de linguistique comparée à l'Université de Copenhague, V. Thomsen, à qui l'on devait déjà de profondes remarques sur les relations du finnois avec le lapon, le lithuanien et le letton, entreprit de déchiffrer les caractères inconnus des deux stèles. Après avoir constaté que ceux-ci étaient au nombre de 32 et qu'ils devaient se lire de droite à gauche, il commença par déterminer les voyelles au nombre de quatre, d'ailleurs très souvent latentes comme dans les langues sémitiques, et à chercher les signes représentant les noms des Turcs, de leurs princes, et le mot ciel qui revient souvent. A force de tâtonnements, il constata que les inscriptions étaient en turc oriental et qu'elles offraient le spécimen le plus archaïque de cet idiome essentiellement conservateur et, malgré son ancienneté, assez rapproché de la forme actuelle. Ayant ainsi établi l'alphabet de ces inscriptions, il voulut justifier la valeur qu'il avait attribuée à chaque signe. Ayant réussi à déchiffrer à peu près intégralement les deux inscriptions turques, dont l'une se compose de près de 10,000 caractères, et à leur trouver un sens logique, il n'hésita pas à faire part de sa découverte à l'Académie des sciences et lettres de Danemark (*Bulletin pour 1893*, p. 285-299).

Les 54 premières pages du présent volume, relatives à l'alphabet, furent distribuées, dès le mois de septembre 1894, à divers savants, mais l'impression de la suite fut retardée à cause d'une longue maladie de l'auteur. Dans l'intervalle, le savant turcologue Radloff, se servant de la clé découverte par son émule, retranscrivit les inscriptions et en publia

en même temps une traduction allemande (*Die alttürkischen Inschriften der Mongolei*, St-Pétersbourg, 1894), qui dans les détails diffère souvent de la traduction française de M. V. Thomsen, mais qui, pour l'ensemble, s'accorde avec elle. La concordance générale de deux interprétations faites indépendamment l'une de l'autre par des hommes compétents, ne permet pas de douter de la valeur du déchiffrement proposé par M. V. Thomsen. Grâce à sa découverte, nous avons deux documents précieux pour la langue et l'histoire des Turcs du VIII^e^ siècle, avec l'espoir que l'on parviendra à déchiffrer aussi les nombreuses autres inscriptions sibériennes de même genre, mais différentes par certains caractères et peut-être aussi par le dialecte. Quoique l'inventeur regarde sa tâche comme accomplie et laisse à ses émules le soin de la poursuivre, nous souhaitons qu'il mette de nouveau sa science et sa perspicacité au service de cette importante branche des études épigraphiques.

La plus grande partie des deux inscriptions est le récit, fait par Bilgä khan, de ses exploits et surtout de ceux de son frère cadet, l'intrépide Kül teghin, mais à la fin c'est leur parent Yolig teghin qui prend la parole pour conter brièvement qu'il a rédigé les légendes et qu'il s'est tenu sur les lieux pour les faire graver, vingt jours pour l'une, un mois et quatre jours pour l'autre. En fait de dates et d'autres points de chronologie et d'histoire, nous trouvons ici une précision à laquelle ne nous ont pas accoutumé les antiques monuments écrits, et qui est due sans doute à l'influence des Chinois.

Le travail de M. V. Thomsen se compose d'études sur l'alphabet, de notices relatives aux Turcs extraites des sources chinoises, de la transcription des deux textes, d'une traduction française, de longues et nombreuses notes, additions et rectifications philologiques et historiques, d'une table des matières, d'un vocabulaire turc, d'un index grammatical, de la traduction anglaise par M. E. H. Parker du plus complet des deux textes chinois, enfin de remarques sur l'interprétation de M. Radloff.

E. Beauvois.

L'Etat pontifical après le Grand Schisme. Étude de géographie politique, par Jean Guiraud. Paris, Fontemoing, 1896; in-8 de 251 pages (*Soixante-treizième fascicule de la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*).

Étudier les conséquences du Grand Schisme dans les États pontificaux; suivre les progrès, ici de l'anarchie, là de la tyrannie, qui presque partout, dans l'Italie centrale, se sont substituées à l'autorité apostolique; surtout dresser la carte politique du domaine temporel de la papauté, à l'époque où va commencer, avec Eugène IV, pour durer tout le XV^e^ siècle, l'œuvre de reconquête et de reconstitution de ce domaine: tel est le but que s'est proposé M. Guiraud.

Deux parties sont à distinguer dans ce travail; l'une purement historique, l'autre plutôt géographique. Dans la première, M. G. nous montre le pouvoir pontifical s'affaiblissant d'une manière presque continue, sous Urbain VI, sous Boniface IX, sous Innocent VII, tandis que Rome entre dans un état aigu de révolte, d'où la feront sortir, mais pour bien peu de temps seulement, les solennités du jubilé, en 1400; il nous fait assister aux guerres civiles qui déciment les principales villes de l'Ombrie et de la Tuscie, aux révolutions sanglantes de Viterbe, de Velletri, de la pieuse Assise, de Pérouse surtout, où « Raspanti » et « Michelotti » s'entredéchirent et s'arrachent tour à tour le pouvoir, — qui finalement tombe entre les mains toutes puissantes des « tyrans », d'un Biordo d'abord, puis d'un Braccio di Montone; enfin, il nous fait voir un dernier effet du Schisme dans la disparition presque totale des biens ecclésiastiques, absorbés par les usurpateurs laïques, ou aliénés par les papes eux-mêmes, à bout de ressources.

Le tableau vigoureusement tracé par M. G. de cette époque si troublée, n'est en quelque sorte qu'une préface à la seconde partie du livre, la plus considérable de beaucoup, avec laquelle nous entrons véritablement dans le cœur du sujet. Passant successivement en revue les différentes provinces de l'État pontifical, Campanie et Maritime, Tuscie et Ombrie, Marche et Romagnes, M. G. recherche quelle part, dans le patrimoine apostolique livré à la merci des envahisseurs, se sont taillée respectivement et les grandes familles féodales et les communes; il établit le « bilan du Schisme » au point de vue temporel et domanial.

Le plan suivi dans l'étude géographique de chaque province est à peu près uniformément celui-ci : après avoir, aussi rigoureusement que possible, déterminé les limites de cette province et de ses principales subdivisions, M. G. indique quelles grandes familles ont réussi à s'y rendre indépendantes, comment, dans quelles circonstances, sur quels territoires elles ont pu établir leur domination, quelles positions stratégiques elles occupent, quelles routes elles commandent; bref, il énumère leurs différentes possessions, groupées ou éparses, compactes ou dispersées; puis, passant aux grandes communes et aux grandes abbayes, telles que Subiaco ou Farfa, il mesure l'étendue du terrain qu'elles ont ou gagné ou perdu, fait le compte des villes qui sont sous leur dépendance, et fixe les limites dans lesquelles s'exerce leur autorité.

On conçoit aisément tout l'intérêt que peut présenter une étude de ce genre pour l'histoire des grandes familles de l'Italie centrale, Colonna, Caetani, Conti, Orsini, Farnèse, qui toutes, à diverses époques, ont donné des papes à la chrétienté; les futurs historiens de cette féodalité assez particulière ne sauraient se dispenser de recourir au livre de M. G.

A l'avènement d'Eugène IV, les Colonna sont très fortement établis dans la Campanie, et cela grâce en partie à Martin V, l'un des leurs, qui constitua en faveur de ses neveux, dans une région facile à défendre, et au milieu de leurs autres possessions, un vaste domaine indivis, for-

teresse, « acropole » de toute la famille. Les Caetani possèdent à eux seuls presque toute la Maritime, et sont maîtres de la voie Appienne sur un long parcours. Les Conti occupent une grande partie des diocèses de Velletri et de Segni. Les Savelli tiennent les Monts Albains, aux portes de Rome, et de fortes positions en Sabine.

Dans le Patrimoine de Tuscie, les possessions des redoutables préfets de Vico, dans la région du petit lac de ce nom, confinent, en les pénétrant, à celles de leurs ennemis héréditaires, les Anguillara. D'autres familles encore, en Tuscie ou en Sabine, avaient assez d'influence et disposaient d'assez de ressources, pour que la papauté pût trouver dans leurs chefs, selon les circonstances, où des adversaires dangereux, ou de précieux alliés ; mais, de toutes, la plus puissante de beaucoup était celle des Orsini : fort nombreuse, répandue sur presque toutes les parties de l'État pontifical, se prolongeant par certains de ses rameaux, au nord, jusqu'au delà des frontières de la république siennoise, au sud, jusqu'à Tarente, échelonnée tout le long du Tibre, elle devait hériter, sous Eugène IV, de l'influence qu'avaient exercée, sous Martin V, les Colonna.

Beaucoup moins vastes étaient les possessions des Farnèse ; le chapitre que M. G. consacre aux commencements et aux premiers développements de cette illustre famille n'en est pas moins l'un des plus intéressants, l'un des plus typiques du livre ; nous y voyons clairement exposée la politique persévérante qui devait les élever si haut. Grâce à une intelligente mise en œuvre de documents encore peu utilisés des archives vaticanes, M. G. a fort bien montré comment, toujours fidèles défenseurs de l'Église, mais sachant se faire payer leurs services, les Farnèse, étendant peu à peu leurs possessions au nord et au sud du modeste château auquel ils doivent leur nom, surent atteindre, d'un côté, le lac de Bolsène, de l'autre, le littoral de la Méditerranée, et se créer finalement, dans une région fertile, aux dépens des papes qu'ils servaient, une sorte de principauté.

Si des grandes familles princières nous passons aux communes, nous voyons que, dans les provinces méridionales de l'État pontifical (Campanie et Maritime), les municipalités se trouvaient à peu près réduites à l'impuissance ; en Tuscie, Viterbe et Orvieto, autrefois si florissantes, avaient vu leur ancien empire déchoir sensiblement et leur territoire s'amoindrir. En Ombrie et dans le duché de Spolète, au contraire, les grandes familles font place aux grandes cités ; la vie municipale y est encore très intense au XV^e^ siècle. Faire la géographie politique de ces régions, c'était tracer les limites des territoires soumis aux grandes communes. Mais ces limites sont essentiellement variables, par suite des guerres incessantes que se font les municipalités rivales. Pérouse, qui a fort empiété sur les territoires d'Assise, est en lutte perpétuelle avec Foligno, qui, non moins ambitieuse, cherche à mettre Nocera sous sa dépendance ; tandis que Spolète et Norcia se disputent avec acharnement le pays de Cerreto, et ne songent réciproquement qu'à s'exterminer. — La papauté saura un jour profiter de ces inimitiés.

Dans les Marches, nous retrouvons d'importantes principautés féodales. Les Varano, qui, sous le pontificat d'Eugène IV, devaient tous avoir une fin plus ou moins tragique, étaient, sous Martin V, tout puissants dans les diocèses de Camerino et de Fermo ; plus au nord, les Montefeltre, par des procédés analogues à ceux qui, en Tuscie, avaient si bien réussi aux Farnèse, étaient parvenus à se constituer, tout autour d'Urbin, une sorte de petit État. De si redoutables voisinages n'avaient pas empêché un grand nombre de municipalités de conserver leur autonomie ; Ancône même, très prospère, avait agrandi son territoire et « était le chef-lieu d'une vraie république ».

Dans les Romagnes, la situation était assez particulière. La famille qui, de beaucoup, l'emportait sur toutes les autres en influence, celle des Malatesta, était divisée en deux branches ennemies : Malatesta de Pesaro et Malatesta de Rimini. Martin V, dont le népotisme ne connaissait guère de mesure, favorisa indignement les Malatesta de Pesaro, qui lui étaient parents, en dépouillant à leur profit les Malatesta de Rimini. C'était une raison suffisante pour que son successeur, Eugène IV, témoignât toute sa bienveillance à la branche de Rimini, bienveillance que son chef, Galeotto-Robert, prince bien peu semblable à son entourage, méritait à tous égards par la sainteté de sa vie si courte.

Des autres grandes familles des Romagnes, des Este de Ferrare et des Polenta de Ravenne, comme aussi de la puissante commune de Bologne, M. G. dit peu de chose, trop peu de chose. Il n'a pas donné, à beaucoup près, à cette dernière partie de son travail, tout le développement qu'elle comportait ; il est évident qu'il a été pris de court, et que le temps lui a manqué pour faire dans certaines archives, dans celles de Bologne et de Ravenne, notamment, les recherches nécessaires. Qu'il y ait des lacunes dans son ouvrage, M. G. le sait mieux que personne ; celle-là, assurément, est la plus apparente et la plus regrettable.

Ce défaut est, d'ailleurs, compensé par de très sérieuses qualités. Entre autres mérites, le livre de M. G. a celui de la nouveauté. A la vérité, quelques bonnes monographies, comme celle de Calisse sur les préfets de Vico, ou de Tonini sur les Malatesta de Rimini, ont été à l'auteur d'un réel secours ; surtout Blondus, ou Flavio Biondo, secrétaire d'Eugène IV, lui avait, dans son *Italia illustrata*, comme tracé le canevas de son travail ; mais, en somme, la liste des sources imprimées auxquelles M. G. a dû recourir, comparée à celle des sources manuscrites, est assez courte. C'est des archives publiques ou privées de l'Italie du centre qu'il a tiré la matière presque entière de son livre ; il en a visité beaucoup (dont quelques-unes assez peu explorées jusqu'ici, ou peu importantes), même celles de toutes petites villes, comme Marta, Montefiascone ou Toscanella ; et encore toutes les portes auxquelles il a frappé ne lui ont pas été ouvertes.

Enfin, et cela n'était pas inutile pour l'objet qu'il se proposait, M. G. a parcouru en touriste qui sait voir, la plupart des pays qu'il décrit en

géographe historien; de là une plus nette intelligence de la topographie de ces régions; de là aussi, de temps à autre, une note personnelle et pittoresque, qui relève ce que certaines énumérations pouvaient avoir de monotone, mais assez discrète pour qu'on ne puisse reprocher à l'auteur d'être tombé dans la description.

Si je ne me méprends pas sur le sens de certaines phrases de l'Avertissement, ce livre ne serait que le premier volume, l'Introduction d'un ouvrage plus considérable (qui s'y trouve en quelque sorte amorcé en vingt endroits), d'une histoire de la reconstitution du pouvoir temporel au XVe siècle. Cette histoire, nul n'est aujourd'hui mieux préparé ni plus désigné pour l'écrire que M. Guiraud [1].

Lucien AUVRAY.

Collectanea Friburgensia. Commentationes Academicae universitatis Friburgensis Helvet. Fasciculus VI. Les *Pensées* de Pascal disposées suivant l'ordre du cahier autographe; texte critique, établi d'après le manuscrit original et les deux copies de la Bibliothèque nationale, avec les variantes des principales éditions, précédé d'une introduction, d'un tableau chronologique et de notes bibliographiques, par G. MICHAUT. Friburgi Helvetiorum, apud Bibliopolam Universitatis. MDCCCXCVI, LXXXVII-469 et 4 pages in-4.

Blaise Pascal. **Abrégé de la vie de Jésus-Christ,** texte critique par G. MICHAUT. Fribourg (Suisse), Librairie de l'Université (B. Veith). 1897, VIII-59 pages in-8.

Quelques mots d'abord du second travail. M. G. Michaut donne de cet opuscule de Pascal un texte amélioré sur plusieurs points importants. En le réimprimant à la suite des *Pensées*, j'avais émis l'hypothèse que nous avions affaire à la traduction par Pascal d'un texte latin inconnu, datant du moyen âge. M. M., tout en reconnaissant que ce petit écrit est de faible valeur littéraire, repousse cette supposition. Jusqu'à ce qu'on ait retrouvé le texte que Pascal aurait traduit, la question restera évidemment indécise. On peut, d'ailleurs, admettre, avec le nouvel éditeur, que l'auteur des *Pensées* a voulu composer une concordance des quatre évangiles. Avec beaucoup de raison, M. M. a distingué dans cet opuscule les réflexions personnelles, les gloses de l'auteur, de la partie traduite directement des textes sacrés. C'est une précaution que j'aurais dû prendre.

Beaucoup plus importante est la nouvelle édition des *Pensées* de Pascal, et M. M. explique en fort bons termes dans la préface pourquoi, rompant avec les traditions établies, il a suivi l'ordre du manuscrit original, en apparence si peu logique. Mais la question mérite quelques mots d'explication.

---

1. Le livre se termine par un Index des noms de lieux et trois cartes, qui en forment le complément indispensable. Ces cartes sont dressées avec soin et intelligence; comme elles sont très claires, on aurait pu, sans les surcharger, y ajouter un certain nombre de localités; toutes celles qui sont mentionnées dans le texte n'y figurent pas; enfin, on aurait souhaité une quatrième carte, pour les Marches septentrionales et les Romagnes.

En mourant, Pascal laissait les matériaux d'une vaste apologie de la religion chrétienne; ce n'étaient que des notes sans ordre et jetées par lui au hasard de la plume et de la réflexion sur des morceaux de papier de toute taille et de toute provenance. De cet amas informe, les Jansénistes de Port-Royal tirèrent une première édition, bien souvent réimprimée ; le texte original y est parfois profondément modifié, souvent même altéré, et les éditeurs avaient classé les fragments par sujets, sans chercher à retrouver l'ordre que Pascal comptait suivre dans la rédaction définitive de son œuvre. Au XVIII^e^ siècle, l'abbé Bossut, éditeur diligent et soigneux, publie à nouveau le recueil, en améliorant fortement le texte et en ajoutant beaucoup de fragments nouveaux. En 1842, Cousin démontre, dans des articles bien connus et dignes de leur réputation, la nécessité de revenir au texte original ; il se proposait peut-être de donner lui-même l'édition dont il prouvait l'urgence : cette gloire lui est ravie par Prosper Faugère, qui publie en 1844 le texte du manuscrit autographe, en essayant de disposer tous ces débris dans l'ordre rêvé par Pascal et exposé plusieurs fois par lui-même à ses parents et amis. Ernest Havet, moins téméraire, se contente de reproduire l'édition de l'abbé Bossut, à laquelle les lecteurs étaient habitués, en corrigeant le texte d'après Faugère et en intercalant de place en place les nouveaux fragments découverts par celui-ci. Enfin en 1877 et en 1878, tout en collationnant à nouveau le cahier autographe, j'ai cherché, de mon côté, à l'imitation de Faugère, à rétablir l'ordre de l'ouvrage projeté.

La tâche était malaisée, et M. M. explique fort bien pourquoi forcément pareil classement devra toujours être arbitraire. Si on connaît dans ses grandes lignes le plan de l'*Apologie* de Pascal, on ignore bien des détails de ce plan ; bien plus, beaucoup de pensées sont obscures, malaisées à comprendre, et suivant le sens que leur donne l'éditeur, elles doivent prendre place dans telle ou telle des subdivisions établies. Ajoutons que tout éditeur, en faisant ce classement, se laisse influencer fatalement, inconsciemment par ses vues personnelles; tel sera catholique, tel autre protestant, un troisième rationaliste, et chacun interprètera Pascal à sa fantaisie, suivant son humeur dominante, d'une manière trop subjective ; grand péril assurément, surtout quand il s'agit d'un auteur aussi passionné et qui porte partout une égale ardeur, même dans l'exposé de doctrines qu'il combat de toutes les forces de sa dialectique. Enfin, dans ce travail de reconstitution, chaque nouvel éditeur est encore influencé par les travaux antérieurs, et certaines dispositions des premiers classements, peut-être erronées, se retrouveront dans toutes les éditions établies d'après le même système. En un mot, si j'avais aujourd'hui à refaire le travail que j'ai fait il y a déjà vingt ans, peut-être adopterais-je un plan tout autre. Est-ce à dire que je suivrais l'ordre du manuscrit autographe? Sans doute non, car une reproduction exacte de ce manuscrit n'aurait aucune chance de trouver un éditeur, et il lui manquerait sans doute l'essentiel pour une édition classique: à savoir des lecteurs.

En effet, il est à peu près impossible de retrouver traces d'un ordre quelconque dans le manuscrit. Les fragments autographes ont été collés au hasard sur de grands feuillets de papier de format in folio, et le tout a été relié au XVIII^e^ siècle. De là un désordre extraordinaire; telle pensée se trouve par fragments à 100 pages de distance, et il faut supposer à un amateur de Pascal un courage à toute épreuve pour admettre qu'il fera de la reproduction du cahier original son livre de chevet.

La conclusion de ce long raisonnement semble donc à première vue la suivante : le travail de M. M. était inutile. Il n'en est rien pourtant. Moins que personne, j'aurais le droit de le dire; ce serait supposer que je regarde mon édition comme définitive, les lectures proposées jadis par moi de tel ou tel passage indéchiffrable comme absolument certaines, et rien n'est plus loin de ma pensée. L'écriture de Pascal est, on le sait, une des plus difficiles qui existent, et nul, à moins d'être un modèle de présomption, ne peut se vanter de n'avoir laissé passer aucune erreur. Dans bien des cas, M. M., qui a eu plus de secours que ses devanciers, a pu lui-même se tromper et on aurait certainement le droit de discuter quelques-unes des nouvelles lectures proposées par lui. Mais quand il s'agit d'un auteur tel que Pascal, d'un styliste aussi consommé, d'un penseur aussi original, les moindres corrections ont leur importance et doivent être reçues avec reconnaissance. C'est là le principal mérite de la nouvelle édition ; elle en a bien d'autres également précieux. M. M. a noté avec un soin méticuleux tous les signes de renvois donnés par l'autographe, indiqué de nombreux rapprochements entre pensées semblables ou analogues, et celui qui voudrait reprendre le travail ingrat auquel je me suis condamné à la suite de M. Faugère, y trouverait les éléments d'un classement plus rigoureux et plus sûr. Enfin, le texte de Pascal est précédé d'une longue introduction dont il nous faut dire quelques mots en terminant.

M. Michaut ayant à parler après tant d'autres des *Pensées*, s'est proposé de montrer comment la vie même de l'auteur explique les idées exprimées par lui. Cette étude biographique l'a amené à donner son avis sur différentes légendes dont Pascal a été le sujet, et entre autres sur le prétendu scepticisme de cet écrivain. Comme tous ceux qui ont lu entièrement les *Pensées*, et le nombre en est plus restreint qu'on ne le croit communément, beaucoup de ces fragments étant d'une lecture insipide; il ne croit pas que Pascal ait jamais éprouvé le moindre doute touchant la foi. Cette foi chez lui a pu, pour ainsi dire, s'attiédir par instants, il a pu se laisser séduire par la vie mondaine et oublier le but unique proposé à tout chrétien par les terribles logiciens de Port-Royal, mais jamais il ne s'est laissé gagner par le doute philosophique, et dans ses dernières années il n'était ni le fou halluciné, ni le fanatique que certains auteurs ont voulu peindre. Par contre, il était passionné, il l'a bien montré dans les *Provinciales*, il était de plus un peu rhétoricien au bon sens du mot, amoureux de la belle forme; de là, d'une part, ces boutades qu'on

prend trop souvent au sens littéral, de l'autre, ces développements admirables sur la misère intellectuelle et physique de l'homme, où la passion se retrouve, mais parfois bien atténuée par l'apprêt littéraire.

C'est là, d'ailleurs, la partie vraiment vivante des *Pensées ;* tout le reste sur l'Écriture, les miracles, les figures, les prophéties, n'a, on peut le dire, aucune valeur, ni de fond, ni de forme. L'un est moins qu'insuffisant, l'autre est languissante et sans éclat. Pascal aurait-il jamais terminé l'œuvre apologétique dont il avait si souvent exposé le plan à ses familiers? On peut en douter, mais on peut en tous cas affirmer sans crainte que l'ouvrage terminé n'aurait point valu les débris qui en subsistent ; toutes ces réflexions passionnées, d'une forme si personnelle, auraient disparu au milieu de longs développements théologiques et philosophiques sans originalité, et la forme, si belle qu'on la suppose, aurait eu grand'peine à voiler la banalité irrémédiable et la faiblesse native du fond [1].

A. MOLINIER.

J. M. ROBERTSON. **Buckle and his critics, a study in sociology.** Londres, Swan, 1895, xv-565, in-8°.

Voici un livre aussi surprenant par la forme qu'estimable par le fond.

M. Robertson, l'ancien directeur de la *Free Review*, le continuateur politique de Bradlaugh, a été frappé et indigné des jugements injustes qu'il est de mode de porter sur le livre célèbre de Buckle, l'*Histoire de la civilisation en Angleterre*. Il a eu la patience de relever toutes les appréciations, soit d'ensemble, soit de détail, émises sur cet ouvrage et de les comparer aux idées véritables de Buckle qu'il a établies par une analyse de toute son œuvre, phrase par phrase. Il a eu le courage de publier un gros volume pour donner au public la démonstration détaillée de l'injustice commise à l'endroit de Buckle. Je ne connais,

---

1. Un mot, pour terminer, sur la disposition intérieure de l'édition de M. Michaut. L'introduction d'abord ; elle comprend une étude sur la vie de Pascal, un tableau chronologique des principaux faits, fort utile pour suivre le développement de la pensée du grand écrivain; des notes bibliographiques sur les éditions de Pascal et sur les travaux dont il a été l'objet; enfin un avertissement sur l'édition elle-même. Suit le texte du manuscrit original, dans l'ordre des feuillets, avec les corrections de l'auteur et les renvois aux éditions de Port-Royal (1670), de Bossut, de Faugère, de Havet et de Molinier ; M. M. indique également en note les lectures et les fautes de ses prédécesseurs. Puis viennent, dans le même ordre, les pensées qui n'existent plus que dans les anciennes copies et celles qui ne figurent que dans les anciennes éditions. Le volume se termine par une table de concordance entre la nouvelle édition et les éditions antérieures. En un mot, M. Michaut n'a épargné aucun soin pour rendre son travail profitable; le grand public préférera sans doute toujours, à cette version des *Pensées*, l'édition Havet, la plus lisible en somme et la plus littéraire, pour ainsi dire, mais tous les amis de Pascal aimeront à consulter cet excellent travail, qui est bien près d'être définitif, éloge qui n'est pas faible, étant donné les difficultés toutes particulières de la tâche.

dans toute la littérature contemporaine, aucun cas aussi frappant de justice désintéressée.

M. R. a été récompensé de son désintéressement, car l'étude de Buckle lui a donné le désir de comparer les idées de son auteur à celles des contemporains qui ont traité les mêmes questions, et comme il a apporté dans cette enquête, neuve pour lui, un esprit ferme, pénétrant et libre de toute prévention d'école, il lui est arrivé de donner un des tableaux des doctrines sociologiques contemporaines les plus intelligents et les plus exacts que nous possédions.

L'ouvrage se divise en deux parties : 1° la défense de Buckle (chapitres I à XI et chap. XIII); 2° le « développement de la sociologie » (chap. XII, p. 366-517), qu'on peut traiter comme deux ouvrages distincts.

La défense consiste en une revue systématique de toutes les opinions émises sur Buckle, chacune accompagnée d'une critique détaillée. Elle commence avec les jugements sommaires sur l'ensemble de l'œuvre ou sur la méthode (Grant Allen, Tylor, Darwin, Macaulay, Bagehot etc.), puis viennent les examens critiques de Buckle, L. Stephen (article Buckle de la *National Biography*), Th. Parker, Vorländer, les critiques « académiques » (Fiske, Simcox, Pattison), Peschel le géographe; puis les « accusations d'ignorance » contre Buckle (Sumner Maine, Bancroft, Ingram), puis les critiques sur des points spéciaux (Flint, Droysen, Littré etc.); enfin les critiques portant sur la morale, la logique, la méthode. M. R. examine ainsi une quarantaine de critiques, grandes ou petites.

La discussion est conduite avec une conscience irréprochable. Elle commence par la citation du texte du critique (les français sont cités en français); les opinions du critique sont analysées avec précision et bonne foi, et quand elles sont exactes, M. R. se plaît à le reconnaître. (Voir par exemple son jugement sur la critique de Vorländer.) Après avoir consciencieusement rempli son devoir d'historien, en exposant exactement la pensée du critique, M. R. se laisse aller à son tempérament de polémiste. Il prend l'offensive contre les adversaires de Buckle et il se délecte visiblement à leur démontrer ou qu'ils n'ont pas compris Buckle, ou qu'ils l'ont mal lu ou qu'ils ne l'ont pas lu du tout. Et il a toujours raison. — Après quoi lui-même détaille les « erreurs réelles » de Buckle, celles qui ont été signalées par les critiques et celles que personne n'avait vues avant lui. Il conclut par une analyse pénétrante de la personalité de Buckle et par un « résumé synthétique » de toutes ses opinions réunies en un tableau où les propositions de Buckle (avec renvoi à son texte) sont placées en regard des « additions et modifications » proposées par un critique ou par M. Robertson.

Tout cela est écrit avec une verve, une franchise, une clarté, une force de logique qui rappellent la polémique du XVIII^e^ siècle. — C'est que M. R. se rattache à la tradition idéaliste et rationaliste de la fin du XVIII^e^ siècle, la tradition anglaise de Paine et de Godwin, interrompue

par la réaction contre la Révolution française et péniblement renouée au XIXe siècle. Il a conservé le culte ardent du XVIIIe siècle pour la justice et la sincérité, un culte désintéressé auquel il a sacrifié une brillante carrière politique et littéraire, car en faisant ouvertement une profession de foi athée, il s'est attiré l'inimitié active des puissances maîtresses de l'opinion en Angleterre. Il faut connaître le passé personnel de M. R. pour comprendre toute la portée de l'explication qu'il donne de l'acharnement du monde littéraire anglais à « enterrer Buckle »; c'est « qu'il a enseigné à des centaines d'hommes non littéraires à considérer l'histoire d'une façon éclairée et réfléchie et à résister aux cent-une forces qui font la guerre au libéralisme intellectuel — la force du chauvinisme, la force du conservatisme de classes, la force de l'irrationalisme, la force du supernaturalisme déguisé, qui tous cherchent à duper la raison par une apparence de concession à ses habitudes ».

Le *Développement de la sociologie* est une histoire des doctrines sociologiques, sous forme d'analyses et de critiques successives des différents auteurs, quelques-uns étudiés en un paragraphe spécial (Comte, Spencer, Maine, le Play, Lester Ward), les autres réunis en groupes (précurseurs de Buckle, Allemands, Français, Anglais, contemporains).

A chacun M. R. applique sa méthode d'analyse serrée, de résumé concis et de critique précise. Il s'attache surtout à toucher les parties irrationnelles d'un système, il les découvre avec une pénétration et les montre avec une lucidité extraordinaires. Dans Aug Comte, il relève la façon « métaphysique » de traiter l'histoire en personnifiant des entités comme *chevalerie* et *catholicisme* et la prétention d'interpréter l'histoire avant de la savoir. Chez Spencer, il découvre le vice de méthode fondamental : expliquer l'évolution des sociétés humaines à la façon de l'évolution animale au moyen de l'*hérédité* et de la survie des plus aptes, en oubliant que l'*héritage* dans les sociétés constituées assure les moyens d'existence aux moins aptes. Il montre que ses conclusions politiques ne reposent ni sur une induction historique ni sur une déduction logique, que sa sociologie est fondée sur son tempérament personnel, elle « ignore trop de faits et de forces » pour s'élever au rang d'une « généralisation scientifique ».

La critique de Sumner Maine est une des parties les plus vigoureusement pensées de toute l'œuvre. C'est la démonstration de l'incohérence interne de toute la théorie de Maine sur les origines patriarcales des institutions et du droit, théorie née de la Bible (ce qui explique sa popularité dans le monde conservateur anglais), en contradiction avec la propre doctrine de Maine sur la formation du droit romain, qui elle-même est inconciliable avec sa façon de présenter l'évolution du droit grec. De même, sa doctrine sur la démocratie est faite de propositions contradictoires.

M. R. ne se laisse pas arrêter non plus par l'apparence de profondeur

des sociologues allemands. Il indique nettement les services de détail rendus par les philosophes et les érudits allemands, depuis Lessing et Kant jusqu'a Max Müller, et même il prècise l'apport de Karl Marx (la doctrine du déterminisme économique). Mais il n'est pas dupe de Schœffle, de sa terminologie d'aspect technique, de sa construction systématique. « C'est un de ces grands livres qu'on ne peut guère acquitter du reproche d'être un grand mal. » Le résultat de tant de travail est une « allégorie plutôt qu'une analogie »; et M. R. note que les trois hommes qui ont entrepris d'expliquer la société comme un organisme, Comte, Spencer, Schœffle, sont arrivés à des résultats opposés.

Peut-être M. Robertson, après avoir été justement sévère pour les Anglais et les Allemands, aurait-il pu être moins indulgent pour les Français, non pas ceux qu'il appelle à tort « minor french sociologist », et qui sont au contraire presque tous des esprits considérables (St-Simon, Guizot, Ch. Comte, Proudhon, Tocqueville, Fustel, Renan, Taine), ceux-là il les comprend bien et les discute très librement. Mais dans les derniers paragraphes il en examine quelques-uns vraiment si « petits » qu'il aurait autant valu ne pas obliger le lecteur à les regarder. Il semble qu'il y ait chez M. Robertson, outre son goût pour l'esprit rationaliste et laïque des Français, une indifférence à la valeur générale des hommes et des ouvrages, qui lui permet de mettre sur le même plan et de discuter avec le même soin les théories des hommes considérables qui ont véritablement pensé, et les productions puériles ou les compilations des commerçants en science. Cette absence de critique d'ensemble est d'autant plus frappante qu'elle est jointe à une pénétration et une vigueur de critique exceptionnelles dans le détail.

Les proportions des derniers paragraphes déroutent parfois un peu. Sans doute, il est légitime de consacrer un paragraphe à Le Play ou à Lester Ward, et les écrivains réunis sous le paragraphe commun « Sociologie continentale d'aujourd'hui » ont au moins toute la place qu'ils méritent. Mais les Anglais réunis sous le titre de « Minor sociologists », parmi lesquels Stuart Mill et Bagehot, sont bien entassés en comparaison de M. Letourneau qui a un paragraphe à lui (en compagnie d'« auteurs de précis » qu'on eût pu négliger sans inconvénient).

Mais, même dans cette partie, les critiques sont toujours justes et portent sur le fond même des systèmes. (Voir la critique de la théorie des races de Taine qui « représente un pas en arrière dans la science historique », celle de le Play, de Gumplowicz, et surtout celle de L. Ward.)

Il est à craindre que ce remarquable ouvrage ne soit pas estimé à sa valeur, il choque trop de préjugés anglais et déroute trop les habitudes d'exposition des spécialistes.

Ch. SEIGNOBOS.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 12 avril — 1897

CHABOT, Histoire de Mar Jabalaha. — Ch. MICHEL, Recueil d'inscriptions grecques, I. — STOLZ, Grammaire latine. — LINDSAY, La langue latine; Courte grammaire latine. — PICAVET, Roscelin. — COGO, Conquête du Frioul par les Vénitiens. — DOREZ, Le sac de Rome. — FOFFANO, Recherches littéraires. — L. SCHISCHMANOFF, Légendes religieuses bulgares. — BRÜCKNER, Histoire de Russie.

Histoire de Mar Jabalaha III, patriarche des Nestoriens (1281-1317), **et du moine Rabban Çauma, ambassadeur du roi Arghoun en Occident** (1287), traduite du syriaque et annotée par J.-B. CHABOT. Ouvrage suivi de deux appendices renfermant plusieurs documents concernant les relations du roi Argoun et du patriarche Jabalaha avec le Pape et les princes chrétiens de l'Occident. (Avec une carte et une planche). Paris, Ernest Leroux, 1896, in-8, pp. VII-278.

L'histoire de la dispersion des Nestoriens en Asie, à la suite du concile d'Éphèse, est incontestablement l'un des chapitres les plus intéressants du développement des idées de l'Occident par les grandes routes qui mènent vers l'Extrême-Orient, que ces idées aient pris naissance en Europe même ou dans l'Asie antérieure, que les routes aient été prises par terre, voie des T'ien-chan, par mer en suivant la côte hindoustane. Nous connaissions déjà les progrès du nestorianisme par les monuments qui jalonnent la route de l'Issik-Koul, à travers les T'ien-chan jusqu'au Chen si : les travaux de Chwolson sont présents à la mémoire de tous et dans ces dernières semaines, M. Édouard Blanc nous rapportait de Nijni Novgorod les estampages du cimetière de Tokmak, ancienne capitale du royaume de Kiptchak. Nous apprenions quelle était la distance parcourue par le prosélytisme nestorien lorsqu'en 1625 on découvrit à Si-ngan-fou, une des capitales de la province chinoise de Chen-si, une pierre, élevée en 781, marquant l'introduction du christianisme dans la région, et donnant ainsi une date à ce qui n'était jusqu'alors qu'une simple supposition. Il est probable, sinon certain, que les grandes routes qui conduisent des T'ien-chan à Peking, nous révéleraient, surtout par des cimetières, semblables sans doute à ceux du Semeritche, en particulier dans le Chen-si et aux environs de Si-ngan-fou, l'extension du christianisme vers l'est sous forme nestorienne, Cette influence a eu son grand développement à l'époque des Youen (XIII^e^ siècle). Les Nestoriens

avaient alors deux évêchés en Chine : l'un à Peking, l'autre dans le Tangout. L'influence des Mongols de Chine, et en particulier celle du frère de K'oubilaï, Houlagou, qui s'était emparé de Bagdad en 1258 et avait mis fin au Khalifat, devait exercer une action décisive sur le choix des patriarches et leur nationalité. *L'histoire de Mar Jabalaha et de Rabban Çauma*, publiée en syriaque en 1888 par M. Bedjan, prêtre d'origine chaldéenne, a été le point de départ des recherches de M. Rubens Duval, de Mgr Lamy, du Dr Van Hoonacker et de M. Th. Noeldeke. Mais M. l'abbé Chabot a voulu traduire le livre en entier, et la *Revue de l'Orient latin* doit recevoir des félicitations pour avoir donné l'hospitalité à son remarquable travail. Je ne puis, dans le peu d'espace qui m'est réservé — M. Rubens Duval ayant déjà parlé de cette publication, au point de vue syriaque, dans le *Journal Asiatique*, — que marquer l'importance de certains faits pour les historiens et les géographes médiaevistes de l'Orient. Abel-Rémusat a toujours été considéré, et à juste raison, comme faisant autorité dans le récit des relations entre les princes chrétiens et l'Asie, mais le suivre aveuglément ne saurait parfois conduire qu'à des résultats que les recherches modernes ne pourraient confirmer. J'ai déjà montré, par un fait, combien il était sujet à caution dans le détail : le Karakoroum des Mongols n'était pas, comme Rémusat le pensait, le Kara Balgasoun des Ouïgours ; l'abbé C. a prouvé que l'ambassadeur mongol qui remit au roi de France la lettre originale d'Arg'oun, n'était pas Rabban Çauma, comme l'avait cru Abel Rémusat, mais Buscarel. Naturellement, M. l'abbé C. ne pouvait reproduire la lettre adressée à Philippe le Bel avec la fidélité que l'héliogravure a permis d'obtenir dans le beau *Recueil de Documents* du prince Roland Bonaparte.

Il est toujours facile de chercher chicane à un auteur : je ferais peut-être un reproche à M. l'abbé C. de n'avoir pas assez lu les récits des voyageurs européens de l'époque mongole : Odoric de Pordenone (p. 209) et Maudeville? (p. 209), Plan Carpin, etc., ne sont cités que par suite de renvois à Abel-Rémusat ; le *Marco Polo* de Pauthier devait être contrôlé par celui de Yule. Khan-Baliq (p. 10) est aujourd'hui fort bien connu (cf. Yule et Bretschneider). Le Kara Kitaï (p. 12), méritait plus qu'une note sommaire. Les nombreuses sources chinoises, accessibles aujourd'hui par des traductions, n'ont été consultées que par l'intermédiaire de Pauthier, alors que beaucoup a été donné depuis. Les notes de l'ouvrage perdent donc de leur valeur ; elles sont trop arriérées comme géographie et histoire de l'Extrême-Orient. Le livre reste comme un document fort important, au point de vue spécial auquel je me place : examiner, à l'époque mongole, les différents courants politiques et commerciaux établis entre les différents peuples, et le développement des idées chrétiennes en Asie, que les révolutions et les guerres du milieu du XIV^e^ siècle allaient arrêter, soit par terre, soit par mer. Nous devons penser qu'un travail aussi considérable — auquel nous n'adressons que

des critiques de détail, faites avec le parti pris d'un homme qui veut en savoir davantage sur une question plus importante qu'on ne le croit généralement, pour l'histoire des relations de l'Extrême-Orient avec l'Orient, — mérite d'être consulté et encouragé par tous les Orientalistes.

Henri CORDIER.

MICHEL (Charles). **Recueil d'inscriptions grecques.** Fascicule I. Bruxelles, H. Lamertin, 1897, in 8° 192 p., 5 fr. (En dépôt chez E. Leroux, à Paris).

Voilà bientôt quinze ans qu'ont paru presque simultanément les *Greek historical inscriptions* de Hicks, et le *Sylloge* de Dittenberger. Le nombre des inscriptions s'est accru depuis dans des proportions considérables. Un nouveau recueil était devenu nécessaire. Il faut remercier M. Michel d'avoir entrepris cette tâche. Le premier fascicule témoigne du grand soin qu'il y apporte.

M. Michel s'est proposé avant tout de réunir le plus grand nombre possible d'inscriptions, sans dépasser les dimensions d'un volume commode à manier et peu coûteux. Il donne les textes sans commentaire. C'est une large place gagnée et sans grand dommage. A quoi bon répéter les commentaires des précédents éditeurs? la bibliographie suffit; et il vaut mieux réserver aux revues spéciales ceux qu'on pourrait ajouter. Les petits sommaires bibliographiques placés en tête de chaque inscription sont très complets. Aucune référence importante n'a été omise. D'autre part l'auteur ne se borne pas à reproduire les textes dans l'état où ils ont été laissés par le dernier éditeur. Il se reporte aux estampages. Certaines lectures sont plus exactes. On lui doit bon nombre de restitutions nouvelles. Les décrets athéniens (C. I. A. II, 1*b*, IV 1*b*.) relatifs aux Samiens, entre autres, sont sensiblement améliorés; et les restitutions font preuve d'une connaissance approfondie de l'épigraphie attique.

La classification qu'a adoptée M. M. est une innovation des plus heureuses dans un recueil de ce genre. Sous un premier titre : RELATIONS INTERNATIONALES sont réunis les traités, conventions et arbitrages (nos 1-31). puis les lettres et rescrits de souverains (32-69). Un autre chapitre comprend les LOIS ET DÉCRETS, groupés géographiquement dans l'ordre même du corpus : Athènes (nos 70-135), Tribus et dèmes de l'Attique (136-155), Colonies athéniennes (156-165) Mégaride et Péloponnèse, 166-200). Le premier fascicule se termine avec une partie des décrets de la Grèce septentrionale (201-226). Les fascicules II et III doivent contenir le reste des lois et décrets, « les autres documents administratifs, et les principaux textes épigraphiques relatifs au culte et au droit privé ». Le cadre est précis et bien rempli. Peut être M. M. est-il un peu exclusif en écartant systématiquement les textes trop mutilés. Je lui reprocherais par exemple de n'avoir pas donné le traité

d'alliance entre Athènes et Kétriporis de Thrace Lyppéios de Paéonie et Gabros d'Illyrie (C. I .A., II. 66 *b*) de l'année 356 av. J. C., qui jette une si vive lumière sur l'état des hostilités à cette époque entre Philippe et Athènes, et qui offre tant d'intérêt pour l'histoire de la ville de Krenides (Philippes). Ce texte avait d'autant mieux sa place marquée dans un tel recueil, que les inscriptions font presque complétement défaut pour cette période. Peut être faut-il regretter aussi que M. M. ait pris le parti de s'arrêter à la conquête romaine. L'établissement de l'Empire eût été une limite plus naturelle. Cette critique aurait peu de portée s'il ne s'agissait que d'inscriptions historiques; mais pour les inscriptions relatives aux institutions la date importe peu, et M. M. serait ainsi obligé d'exclure des textes du plus haut intérêt. M. M. il est vrai entend cette limite *lato sensu* : certains textes du I^er^ siècle av. J. C. figurent dans le premier fascicule. Il est permis de supposer que dans les autres il se montrera moins strict encore.

En résumé, ce recueil ne saurait être trop recommandé. Le rapide aperçu que j'ai donné du plan qui y est suivi, suffit à laisser entrevoir quels services il est appelé à rendre. C'est le complément des manuels d'antiquités grecques; le chapitre intitulé « Lois et décrets », par exemple, forme l'illustration la plus précise des *Staatsalterthümer* de G. Gilbert.

J. DELAMARRE.

Historische Grammatik der lateinischen Sprache [1]. Bearbeitet von H. Blase, J. Golling, G. Landgraf, J. H. Schmalz, Fr. Stolz, Jos. Thüssing, C. Wagener, A. Weinhold. I, 1 Hælfte, **Einleitung und Lautlehre**, von Fr. STOLZ. I. 2te Hælfte, **Stammbildungslehre**, von Fr. STOLZ. Leipzig, Teubner, 1894, 1895; XII-VI-707 pp. in 8. Prix : 14 Mk.

The Latin language: an historical account of Latin sounds, stems and flexions by W. M. LINDSAY. Oxford, at the Clarendon press, 1894. XXVIII-659 pp. in-8. Prix : 21 sh.

A short historical Latin grammar by W. M. LINDSAY. Oxford, at the Clarendon press, 1895. XII-201 pp. in-16. Prix : 5 sh. 6.

La librairie Teubner a commencé depuis deux ans à publier une grande grammaire historique de la langue latine dont nous possédons présentement deux fascicules. Chaque partie a été confiée à un spécialiste. Une annonce, signée des trois directeurs de l'entreprise, MM. Schmalz, Wagener, Landgraf et une note insérée dans *l'Archiv für lateinische Lexicographie und Grammatik* de M. Ed. Wölfflin, (X, 150) nous font connaitre le plan et l'état d'avancement du travail. Le deuxième volume, confié à M. C. Wagener et consacré aux formes,

1. La signature des cahiers porte le titre : *Wissenschaftliche lateinische Grammatik*; pourquoi pas *Historische lat. Gr.*?

paraîtra plus tard. Le troisième volume sera subdivisé en trois parties : 1° Introduction à l'histoire de la syntaxe (Golling), Bibliographie de la syntaxe historique et de la stilistique (Golling et Landgraf), Liste des éditions (Landgraf); ch. I, Sujet, Attribut, Accord (Golling); ch. II, Temps et Modes (Blase); ch. III, Voix du verbe (Wagener); ch. IV, Epithète et Apposition (Golling) : ce fascicule est promis pour l'automne de 1897; — 2° Syntaxe des cas (Golling et Landgraf) : automne 1898; — 3° Formes nominales du verbe (Weinhold), Prépositions (Wagener) : fin de 1898. Le quatrième volume, Syntaxe de la phrase, formera deux fascicules : 1° La coordination (Thüssing) : Pâques de 1899; 2° Subordination (Schmalz), Concordance des temps et attraction modale (Blase), Indices de la syntaxe : automne 1899. Le cinquième volume, Stilistique historique, sera tout entier l'œuvre de M. Schmalz; il sera divisé en dix chapitres : Substantifs, Adjectifs, Pronoms et Numéraux, Verbes, Particules, Ordre des mots, Phrase et période, Pureté et propriété de la langue, Richesse et variété du style, Simplicité et brièveté de l'expression. Jusqu'à présent l'études des figures est en dehors du plan arrêté. Les auteurs jusqu'à Apulée seront entièrement dépouillés; après Apulée, on notera seulement les innovations.

On voit quelle place importante est faite à la syntaxe dans cette grammaire monumentale. Des chapitres isolés en ont été publiés déjà dans l'*Archiv* de Wölfflin[1] et font vivement désirer que les échéances indiquées ne soient pas reculées, comme il arrive trop souvent. Pour le moment nous n'avons qu'à nous occuper du volume de M. Stolz.

L'auteur est connu pour avoir publié (dans le manuel d'Iwan Müller) la première grammaire des formes latines où l'on ait mis en œuvre les résultats de la linguistique. Ici, il n'a eu à exposer que la phonétique et la formation des thèmes. Le caractère propre de ces 700 pages, c'est d'être un résumé consciencieux des théories des linguistes. Le philologue qui n'a pas sous la main Brugmann, trouvera l'essentiel dans Stolz, avec moins de personnalité et de maîtrise du sujet, mais avec un dépouillement plus minutieux et une indication plus détaillée des travaux antérieurs. On attendait quelque chose de plus d'un ouvrage que les noms des autres auteurs semblent annoncer comme tout pénétré de l'esprit classique, et ce sentiment prend une forme précise quand on compare Stolz et Lindsay. Il n'y a que demi-mal puisque les deux livres se complètent. Le danger de la méthode de M. S. était de résumer de bons travaux pour l'époque, comme ceux de Brambach, sans les contrôler ni chercher à les compléter. Je ne suis pas sûr qu'il ait été complètement évité [2]. Enfin, pour en finir avec les

---

1. VIII, 39 *Der Dativus commodi und der Dativus finalis* (G. Landgraf); IX, 17: *Der konjunktiv des Præsens im Bedingungssatze* (H. Blase).

2. M. S. renvoie ainsi, p. 114, à la première édition du *Corpus*, non à la seconde, pour le tome I, parce qu'il emprunte son renseignement à Brambach, p. 71.

critiques générales, notons que la disposition du livre est obscure. Il n'y a pas de division en chapitres, mais la matière est morcelée par des titres et des sous-titres sans qu'aucun groupement favorise une vue d'ensemble. Le volume, grâce à l'index très bien fait qui le termine, est facile à consulter ; il l'est moins à lire.

P. 8, *poematorum* n'est pas seulement dans Accius, mais aussi dans Cicéron (Charisius 141. 31K.). C'est sans doute la forme classique comme le prouve l'emploi exclusif du dat.-abl. plur. *poêmatis* qu'il eût fallu citer. — P. 23, l'opinion attribuée à M. Meyer-Lübke, sur l'existence d'une foule de nuances dans la langue parlée, a été très bien mise en lumière par M. Max Bonnet lui-même, *Latin de Grégoire de Tours*, p. 33. On lera bien de corriger ce qui est dit plus bas de l'influence du soldat romain par les observations de M. Bonnet, *l. c.*, p. 35 et n. 3. — P. 32, il est faux que « d'après les nouvelles recherches », le saturnien ne puisse plus être considéré comme un vers prosodique. Cette théorie a toujours des partisans et elle a réalisé des progrès continus, qui l'approchent de la solution à chaque essai nouveau en regard des incertitudes et des contradictions des diverses théories toniques. Voir le dernier ouvrage sur ce sujet, le programme de Lund 1895 : *De numero saturnio quaesticnes*, par M. Zander. — P. 33, qu'entend M. S. par une fixité plus ou moins rigoureuse de la quantité, plus chez les poètes dactyliques, moins chez les poètes du théâtre? Etait-ce chose conventionnelle, que des traditions d'école pouvaient régler? Comment alors doit-on se figurer la prononciation des mots latins? Quand Cicéron conversait avec son ami Atticus, pouvait-il dire, s'il lui plaisait, *dôminus* ou *domînus*? C'est un péché assez fréquent chez les philologues, de raisonner sur ces questions de manière purement abstraite, en ayant dans l'esprit de petits signes typographiques sur lesquels on opère, sans chercher à se faire entendre à soi-même le son vraiment parlé autrefois. — La formule, donnée même page d'après M. Skutsch, de l'abrègement iambique ne me paraît pas bien intelligible. Le mot « folgt » est tout à fait équivoque. De plus l'accent n'a rien à voir dans ce phénomène, puisque l'on trouve des groupes comme *non enim illum*, dont les trois premières syllabes non élidées fournissent un dactyle. Le renvoi à Klotz, *Altröm. Metrik*, 21 qq., était inévitable ; mais il eût fallu mettre en garde le lecteur contre les confusions de la p. 41 ; Klotz n'a pas vu qu'il s'agissait dans la théorie qu'il discute de deux phénomènes absolument différents, mais qui reposent sur le même principe. — Il faut espérer qu'un philologue reprendra dans une autre partie de la grammaire le tableau qu'essaie de peindre M. S. des vicissitudes de la langue. L'histoire de la langue écrite, si sommaire qu'on la suppose dans une introduction, pouvait être racontée plus complètement dans le même nombre de pages. M. S. ne tient pas assez de compte des différences des genres ; il ne sait pas indiquer les détails précis qui font l'image nette. Ainsi, p, 46, il convenait de distinguer dans l'âge

d'argent le temps de Sénèque, ce que M. Schmalz appelle la renaissance classique (Pline le jeune, Quintilien), et enfin la victoire de l'individualisme avec Tacite. — P. 49, la reconstruction des latins provinciaux est acceptée sans restriction, comme si des fissures ne s'étaient pas déjà produites dans ces fragiles édifices. — P. 52, avant-dernière ligne, on pourrait ajouter plusieurs mots dont le plus important est *schema*, *schemae*. — P. 57, dernière ligne, lire : *operum*. — P. 63. le nom de Cassiodore est, pour le moment, *Cassiodorus* (non *Cassiodorius*). — Le § 50 (pp. 64-65) contient des idées très justes sur la portée du témoignage des grammairiens latins. On voudrait y ajouter une observation. Si les grammairiens de la décadence n'ont ni la valeur scientifique ni l'intelligence d'un Varron, en revanche des savants comme Varron, Verrius Flaccus, Palémon sont surtout des esprits systématiques. Avec une toute autre maîtrise que les abréviateurs d'*artes*, ils savent faire plier les faits dans des cadres préconçus, On doit tenir compte de ces dispositions quand on recueille leur témoignage. Il est surtout précieux quand il contredit leur théorie ou quand il porte sur des questions pour eux indifférentes. — L'exposé (pp. 55 sqq.) de l'histoire des études grammaticales dans l'antiquité latine n'est guère qu'une liste de noms avec la bibliographie récente. On aurait voulu y voir indiqués les courants d'idées qui ont porté ces théoriciens et ces érudits. Tout au moins, un renvoi au bel article de M. Schanz (*Hermes*, XXV, n° 1) sur les origines de la controverse entre anomalistes et analogistes eût été nécessaire. Il fallait marquer, d'abord, les tendances opposées qui ont fait naître le débat. Pour expliquer certaines incertitudes de doctrine, il n'était pas indifférent de savoir que les études grammaticales ont été introduites à Rome par le chef de l'école anomaliste et l'adversaire d'Aristarque, Cratès de Malles, tandis que le manuel de Remmius Palémon, devenu sous le règne de Tibère le livre classique, n'était qu'une adaptation de la Τέχνη de Denys le Thrace, un disciple d'Aristarque. Par contre, je ne vois pas quelle lumière particulière nous apporte la tables des *Institutiones* de Priscien donnée p. 65. M. S. abuse de ces tables. Il produit parfois l'impression d'un romancier qui tire à la ligne [1]. — P. 56, la supression du *Z* et l'introduction de l'*R* sont deux faits connexes. — P. 74, le ms. *B* de Plaute est certainement du IX^e^ siècle. — P. 73, « on devra admettre que César a suivi dans ses écrits l'orthographe établie par lui ». Ce principe me parait très contestable et c'est trop vouloir prouver que de fonder l'inexactitude de nos manuscrits en semblable matière sur ce qu'on ne retrouve plus le génitif *Pompeiii*. En France, je connais bien peu de partisans de la réforme orthographique qui admettent dans l'édition de leurs œuvres complètes des formes comme *Vojirar*. Le témoignage des manuscrits est recevable toutes les fois qu'une forme possible, mais en désaccord avec les

1. Telle est encore la table du recueil de Dessau, p. 71.

habitudes des copistes, nous est conservée par hasard. Telle est la règle que l'on peut établir et elle est confirmée par l'observation de Jordan, citée p. 74. Dans le Vaticanus 3864, les déclamations du pseudo-Salluste présentent plus d'archaïsmes que les discours extraits des ouvrages authentiques. Dans l'archétype, la proportion devait être égale. Elle s'est modifiée par la suite, parce que le commencement du recueil était plus étudié dans les écoles de la fin de l'antiquité et du haut moyen âge. L'histoire des éditions imprimées des auteurs devenus « classiques » nous apprend comment s'altèrent les textes par une banalité progressive. Tout ce qui est rare, dès lors difficile, est éliminé peu à peu. — P. 76, pour Alexandre de Villedieu, il fallait renvoyer à la nouvelle édition publiée par M. Kehrbach dans les *Monumenta Germaniae paedagogica* (Berlin, 1893). — Même page, dans « Despanterius », je soupçonne notre *Despautères*. — P. 81, pourquoi les grammaires indiquées ici ne le sont-elles pas plutôt à la page précédente? — P. 90 sqq., M. S. aurait pu signaler quelques autres tentatives d'exprimer graphiquement la longueur des voyelles : par *h* entre la voyelle redoublée *uehemens*, *Ahala*[1]; par *n*, devenu simple signe de longue après *s* (*censor*=*cêsor*, et de là *Thensaurus*=θησαυρός); par *s* (*maslo*)[2].

De ces observations que j'ai limitées à l'introduction, paraît se dégager une impression d'ensemble. C'est que le livre de M. S. est une compilation. L'auteur nous donne ses notes, généralement complètes et claires. Il n'a fait effort ni pour les rectifier ni pour les dominer. Et cette impression subsiste quand on lit sa phonétique. C'est toujours le même procédé, la juxtaposition : de conclusions tirées de tous les travaux antérieurs. A peine si, dans ce domaine qui est bien le sien, M. S. discute de temps en temps ou émet une opinion propre. L'exposition gagne en sûreté. Mais ainsi se perpétuent d'assez fâcheuses habitudes. Je vais en citer deux exemples.

M. S. p. 315, paraît être embarrassé par deux passages de Festus qui nous donneraient la forme *pesna*=*penna*. Le premier est ainsi conçu (p. 244, 14 Th.) : « *Pesnis pennis*, ut *Casmenas* dicebant pro *Camenis* et *caesnas* pro *caenis*. » On lit dans le deuxième (p. 252, 7) : « *Pennas* antiquos fertur appellasse *peenas* (lire *petnas*)... Item easdem *pesnas* ut *cesnas*. » M. Fleckeisen (*Fünfzig Artikel*, 11) a corrigé le premier texte en lisant : « pesnis penis », ce qui paraît assez hardi à M. S. Il aurait été moins effrayé s'il s'était rendu compte que ces deux passages proviennent du dixième quaternion du manuscrit de Festus; or ce cahier n'est plus représenté que par des notes de Pomponius Laetus conservées principalement dans l'édition d'Orsini (pp. 182 et 184). C'est O. Müller qui le premier a distribué ces notes, copiées à la suite, entre les différentes parties de l'œuvre de Festus auxquelles on

1. Lindsay, p. 54.
2. *Archiv* de Wœlfflin, III, 281.

peut les rapporter. On peut compléter la tentative faite par M. Fleckeisen d'éliminer l'équation *pesna* = *penna*. Le deuxième passage est un simple rappel du premier. C'est une addition, faite par un lecteur attentif, peut-être par Pomponius Laetus lui-même, qui a cru que le premier texte visait *penna*. La forme *pesna* n'est donc appuyée jusqu'à présent sur aucune autorité certaine.

Un autre mot qui a aussi fort inquiété les linguistes [1] est *cluens*. M. S. le cite (p. 138) comme se trouvant dans Plaute, *Men.* 572, 575; *Most.* 746. Il a emprunté ces indications à Georges, *Lexikon der lateinischen Wortformen* p. 142. Ce n'est pas le seul mauvais service que lui a rendu ce livre sans critique [2]. En fait, *cluens* n'est ainsi écrit qu'en un seul passage de Plaute et seulement dans le palimpseste : dans le *Trin.* 471. Partout ailleurs, le palimpseste a *cliens*, *clienta*, comme tous les autres manuscrits. Les manuscrits de Térence, dont l'un remonte aussi à l'antiquité, ne connaissent que la forme par *i*. Malheureusement le mot n'est pas employé dans le tome Ier du *Corpus*. Je ne nie pas la possibilité de *cluens* : on m'objecterait *Cluentius*, quoique les deux mots soient peut-être sans rapport. Il semble seulement que dans l'état actuel de nos connaissances, **cluens* est trop peu garanti par les sources pour être allégué sans plus d'explication à l'appui d'une permutation dont il n'existe pas d'autre exemple : le changement de *u* en *i* dans la syllabe initiale et devant voyelle.

On a été très sévère en Allemagne pour M. Stolz, à tort, me semble-t-il. Son livre peut rendre de grands services comme recueil de matériaux non contrôlés. Je dois ajouter que la partie consacrée aux suffixes me paraît plus complètement à l'abri des critiques [3]. Les références sont exactes, autant qu'un usage assez long m'a permis de le constater. Il faut s'y reporter et vérifier chaque assertion. N'est-ce pas là le but de la bibliographie ?

Le livre de M. Lindsay, dont un abrégé a paru plus récemment,

---

1. Cf. Leo Meyer dans les *Beitræge* de Bezzenberger, V, 176-183 ; Wiedemann, *das litauische Præteritum*, p. 138, n. 1.

2. Le premier coupable est Ritschl, *Opuscula*, V, 406 : est-il nécessaire de rappeler toutes les circonstances atténuantes? La méprise du *Lexikon* pourrait venir de ce que les références à la forme *cliens* de la table orthographique de l'*Apographum* de Studemund ont été affectées par distraction à la forme *cluens*, si cette table, parue en 1889, a été communiquée à Georges sur épreuve.

3. M. Stolz a entendu parfois d'une façon trop étroite la limitation de son sujet. Il n'indique pas, p. 481, que si les formes en *-anus* se sont seulement développées sous l'Empire pour donner des adjectifs aux gentilices, c'est qu'auparavant le gentilice servait d'adjectif : *horrea Sulpicia*. Schnorr (*Archiv*, I, 179 et 185), qu'il suit en cet endroit, n'a pas vu le rapport étroit qui unit l'histoire de la forme et celle de la fonction ; il n'a pas compris qu'il fallait descendre jusqu'à Velleius pour trouver *Iulianae naues*, parce qu'auparavant l'on aurait dit, si l'adjectif avait été possible au lieu du génitif dans la syntaxe classique, *Iuliae naues*.

comprend l'étude des formes comme celle des sons. Mais il se distingue surtout de celui de M. Stolz par l'esprit dans lequel il a été exécuté. En ouvrant le volume on est agréablement surpris de voir citer tant de textes et d'auteurs latins dans un ouvrage de linguistique. M. L. unit la science des sources anciennes et celle des théories modernes à un degré où elles sont trop souvent séparées. Il est linguiste et au courant des doctrines enseignées en Allemagne autant qu'homme du monde. Il est en même temps fellow d'Oxford et a toutes les qualités d'un bon « scholar », philologue et humaniste : la critique du texte de Plaute ne lui est pas moins familière que la question de l'*n* sonnante. Aussi personne ne songera à lui reprocher de mal connaître les documents. Il y aurait dans son livre plutôt surabondance, si l'on pouvait jamais se plaindre d'être trop renseigné.

Ce caractère résulte dès l'abord de la place faite aux deux premiers chapitres, alphabet et prononciation : à eux seuls ils font un sixième du tout. M. Stolz avait consacré trente pages à ces questions si importantes pour l'étude et l'établissement des textes. Nous allons revenir sur le troisième chapitre, accentuation. Les suivants ont pour objet les sons latins représentant les sons indo-européens (*sic*, et non « indo-germaniques », terme moins exact, mis à part toute question étrangère à la science), la formation des thèmes de noms et d'adjectifs, la déclinaison des noms et des adjectifs avec la formation des degrés de comparaison et l'étude des numéraux, les pronoms, le verbe, les adverbes et les prépositions, les conjonctions et les interjections. C'est, comme on le voit, l'ordre traditionnel. Il est plus facile de le critiquer que de s'en affranchir. On est assez surpris de voir les conjonctions séparées des adverbes et des prépositions avec lesquels elles ont tant de points de contact. Un chapitre unique pour les mots invariables était préférable.

Ces chapitres comprennent deux parties : un texte d'exposition générale coupé par des observations imprimées en plus petits caractères et qui en sont comme les notes et la justification. C'est dans ces observations que se trouvent accumulés les résultats d'un dépouillement consciencieux des sources. On y trouvera les renseignements directs donnés par les auteurs, les témoignages des grammairiens latins, les faits relevés dans les tables du *Corpus*, dans les tables orthographiques et grammaticales des auteurs (prolégomènes de Ribbeck, *apographum*, de Studemund, etc.) dans le *Lexikon* de Georges, etc. M. L. a fait les plus louables efforts pour étendre la base de ses études. En dehors de la réédition de Neue, plus complète et plus détaillée, je ne connais pas de Thesaurus des formes latines qui soit comparable, et comme son cadre est plus large, Lindsay ne peut être remplacé par Neue. Le livre de Corssen, *Ueber Aussprache*, etc., est tout à fait annulé par un ouvrage moins développé sur la question particulière, mais postérieur aux grands travaux qui étaient à peine ébauchés en 1868. Un autre avantage que M. L. a sur ses devanciers est de pouvoir, grâce à sa connaissance par-

ticulière des langues italiques, placer en regard des faits latins les phénomènes parallèles des idiomes voisins. La seule critique que l'on pourrait lui faire serait d'avoir donné une bibliographie moderne très sommaire. Nous avons vu que M. Stolz a comblé cette lacune.

Je viens maintenant à une question qui tient une grande place dans le livre de M. L. et sur laquelle je regrette d'avoir à exprimer un sentiment contraire à celui de l'auteur. Il s'agit de la nature de l'accent latin. M. L. le définit un accent d'intensité. Cette doctrine est également celle de M. Stolz, comme de la plupart des linguistes et des latinistes de l'étranger. Je ne l'ai vue nulle part exposée avec autant de suite et une si grande abondance de détails que dans le livre de M. Lindsay; aussi l'occasion est bonne pour présenter quelques objections.

Les preuves citées à l'appui sont exclusivement des faits ou plus exactement l'interprétation moderne de ces faits. Ce sont principalement les affaiblissements des voyelles intérieures. Ces affaiblissements se produisent surtout dans les composés et dans les mots grecs. Ainsi Τάραντα est devenu *Tarentum* (maintenant *Táranto*). Mais de deux choses l'une. Ou l'accent s'est maintenu sur la première syllabe, contrairement aux lois de l'accent latin. Alors on ne s'explique pas l'affaiblissement de l'*a* accentué dans *Agrigentum* = Ἀκράγαντα, *Casenter* = Κασσάνδρα, *Atelɛta* = Ἀταλάντη, *Catina* = Κατάνη, *scutula* = σκυτάλη, etc. Ou bien l'accent a changé de place (on dit aussi aujourd'hui *Taránto*) suivant les règles latines, et il faut expliquer l'*e* de *Tarentum*. Prenons maintenant une autre classe d'emprunts faits au grec. M. L. allègue, en preuve de sa doctrine, les changements de qualité *Sofia* (*i* accentué long) en regard de Σοφία (*i* bref), *idolum* (*o* bref) en regard de εἴδωλον. Il considère l'allongement de la syllabe accentuée comme un effet de l'intensité qui la frappe, l'abrègement de l'atone comme la conséquence opposée du même phénomène. Mais qui ne voit que nous avons affaire à un compromis? D'après les lois de l'accentuation latine, le premier mot ne pouvait avoir la brève accentuée ni le second une pénultième longue posttonique. Il n'y avait que deux solutions possibles : altérer la quantité ou déplacer l'accent. C'est la première qui a été adoptée. Quant aux mots latins, on cite les affaiblissements du type *ago* <*abigo*, mais les affaiblissements du type *facio* <*conficio*, *capio* <*aucupium* sont absolument comparables et cependant il atteignent des syllabes accentuées. La seule explication rationnelle de ces phénomènes me parait avoir été donnée par M. Louis Havet. Les initiales latines étaient intenses et cette intensité les protégeait contre les altérations auxquelles elles étaient exposées en devenant intérieures. Mais cette intensité n'exclut pas un accent de hauteur, de même nature que l'accent grec antique et que l'accent probable de la langue mère.

La théorie de l'intensité de l'accent latin n'est contredite, au jugement de M. L., que par le « silence » des grammairiens (p. 151). Il y a plus que leur silence. Ils ont emprunté aux grammairiens grecs leur termi-

nologie, ce qui suppose la similitude des accents. Ils ont fait davantage ; ils nous ont laissé des descriptions minutieuses qui toutes se rapportent à un accent de hauteur. J'ai tort de dire « toutes » : Pompéius semble décrire un accent d'intensité. Mais il est du ve siècle après J.-C., à une époque où l'accent latin avait certainement changé de nature et était devenu ce qu'il est dans les langues romanes. M. L. cherche alors à repousser ces témoignages par deux objections : les descriptions sont traduites d'ouvrages grecs ; les auteurs de traités d'accentuation étaient rarement des Romains. A la première, on peut répondre qu'il est étonnant que tant d'écrivains n'aient jamais trahi la profonde différence des deux systèmes. Nous avons précisément chez nous un exemple de ce qu'une tradition d'école peut encore supporter de vérité grammaticale. Marmontel, dans ses *Éléments de littérature*, nie que le français ait un accent propre et en même temps il affirme que « le caractère de notre langue est d'appuyer sur la pénultième ou sur la dernière syllabe des mots [1] ». Un linguiste n'aurait pas de peine à tirer de telles assertions la vérité qui s'y trouve voilée. On ne sait trop à quels grammairiens convient la deuxième objection. Il y a une autre observation à faire, plus importante. Il faut distinguer entre les grammairiens de la décadence, copistes serviles de leurs devanciers, au milieu desquels Pompeius tranche comme une exception honorable, et les auteurs plus anciens qui, depuis Varron jusqu'à Quintilien, ont décrit l'accentuation latine. Ceux-ci peuvent être des écrivains systématiques ; leur accord sur un fait quotidien de leur langage ne peut être négligé sous le prétexte qu'ils s'inspirent des idées grecques.

Le premier témoin est Varron. Nous ne connaissons sa doctrine qu'à travers le pseudo-Sergius (Keil, IV, 525, 21 ; 531, 10 ; 532, 16). Il ne peut y avoir de doute sur le sens de ses affirmations ; mais, comme l'on peut contester l'authenticité du texte, je préfère ne pas insister [2]. Un document plus important nous a été conservé par Aulu-Gelle. Il nous rapporte qu'un polygraphe de la même époque, Nigidius Figulus, voulait distinguer par l'accentuation le génitif *Valéri* du vocatif *Váleri*, et il ajoutait cette explication : « Nam interrogandi (casu) [le génitif] secunda syllaba superiore tonost quam prima, deinde nouissima deicitur; at in casu uocandi summo tonost prima, deinde gradatim descendunt » (XIII, xxvi, 1). Dans ce passage, il n'est pas question de la nature de l'accent. C'est par manière d'explication et pour bien faire comprendre sa doctrine, que Nigidius décrit la voix se posant en haut

1. Marmontel n'admettait sous le nom d'accent que l'accent de hauteur Voir le texte dans Weil et Benlœw, *Théorie générale de l'accentuation latine*, p 4, n

2. On rattache ordinairement la doctrine de Varron à celle de Tyrannion, l'affranchi de Terentia. Son ouvrage est mentionné par Cicéron *Att.* XII, II, à la fin ; VI, 2. Il n'est pas prouvé que le livre de Varron n'est pas antérieur ; cf. Wilmanns, *De Varronis libris grammaticis* pp. 59 et 97. Si Varron lui a emprunté quelque chose, ce pourrait être seulement la théorie des quatre espèces d'accents.

sur l'aiguë et descendant ensuite vers le grave. Que le précepte soit, ou non, arbitraire : peu importe ; cette description ne rentre pas dans le système défendu et n'en a que plus de valeur. *Váleri*, avec sa finale longue, présente d'ailleurs une accentuation impossible en grec. Un contemporain de Varron et de Nigidius, Cicéron lui-même ne s'exprime pas autrement qu'eux, et il le fait dans un endroit de l'*Orator* où sa pensée est bien éloignée des questions grammaticales. Dans la partie du traité consacrée à l'action, l'auteur vient à parler du débit et de la cantilène qui doit accompagner la parole et varier avec les sentiments exprimés. « Volet igitur ille qui eloquentiae principatum petet et contenta uoce atrociter dicere et summissa leniter et inclinata uideri grauis et inflexa miserabilis ; mira est enim quaedam natura uocis cuius quidem e tribus omnino sonis, inflexo acuto graui, tanta sit et tam suauis uarietas perfecta in cantibus. Est autem etiam in dicendo quidam cantus obscurior,... ille, quem significat Demosthenes et Aeschines, cum alter alteri obicit uocis flexiones... » (*Or.* 56) Jusqu'ici il est question seulement de l'accent oratoire, de ce chant discret de la parole qui dispose en tout de trois registres, le grave, l'aigu et le passage de l'un à l'autre (tel est le sens de *inflexo* ; cp *De or.* 2, 193 : « idem inflexa ad miserabilem sonum uoce. ») Mais Cicéron ajoute aussitôt la digression suivante : « In quo illud etiam notandum mihi uidetur ad studium persequendae suauitatis in uocibus : ipsa enim natura, quasi modularetur hominum orationem, in omni uerbo posuit acutam uocem nec una plus nec a postrema syllaba citra tertiam : quo magis naturam ducem ad aurium uoluptatem sequatur industria ». On reste toujours dans le même ordre d'idées, il s'agit encore de chant et de mélodie, comme le prouvent la transition *in quo* et l'expression *quasi modularetur*. Mais ici, c'est de l'accent des mots dont il est question et dont les règles essentielles sont indiquées en deux propositions. Ce n'est au reste qu'une simple observation faite en passant et Cicéron revient aussitôt à son sujet après avoir transformé sa digression en une preuve nouvelle en faveur des *uocis flexiones*. On ne peut imaginer une description plus claire et en même temps une allusion plus naturelle et plus dégagée de tout esprit de système comme de toute réminiscence d'une doctrine étrangère.

Un tel renseignement suffirait à lui seul. Quand on le trouve au centre d'une série de témoignages tout semblables, il les confirme d'un seul coup et ne permet plus les doutes Cependant il est nécessaire de signaler l'interprétation inexacte donnée par M. L. d'un autre texte, celui de Vitruve, V, IV, 1-2. Dans ce chapitre du *De architectura*, est résumée une théorie générale d'Aristoxène sur deux espèces de mouvements de la voix. Aristoxène, et après lui, Vitruve, parlent musique, non pas accentuation. Cependant au milieu de l'exposition du musicographe grec, Vitruve intercale un exemple pour l'édification du lecteur latin et cet exemple se trouve être la description la plus claire de l'accent

circonflexe entendu comme accent mélodique. Pour le détail, et pour le texte exact de Vitruve, je n'ai qu'à renvoyer à l'article publié par M. Louis Havet (*Rev. de phil.*, I (1877), 276). Mais il est faux de dire que cette description est « borrowed apparently from Aristoxenus ». L'ensemble du passage est sûrement tiré d'Aristoxène, comme le dit Vitruve et comme le prouve la comparaison des deux ouvrages. Toutefois Aristoxène n'a pas plus songé à décrire le circonflexe grec qu'à citer *sol*, *lux*, *flos*, *uox*. Cette parenthèse est de Vitruve, ou probablement d'une source latine antérieure, Varron, d'après une récente conjecture de M. Ussing [1].

Nous arrivons enfin à Quintilien. Il donne les règles de l'accent latin et suppose constamment qu'il s'agit d'un accent mélodique ; il paraît même reprendre les expressions de Cicéron : « Est autem in omni uoce utique acuta, sed nunquam plus una nec unquam ultima ideoque in disyllabis prior » (*Inst. or.*, I, v, 29). Pour apprécier cette doctrine, on doit se souvenir que le manuel de Quintilien est avant tout un livre pratique. Il est assez difficile de concevoir une erreur du maître sur un point aussi important. On a vu dans un autre passage (XII, x, 33), le signe d'un changement dans la nature de l'accent. Quintilien compare l'accent grec avec l'accent latin : « Sed accentus quoque cum rigore quodam tum similitudine ipsa minus suaues habemus, quia ultima syllaba nec acuta unquam excitatur nec flexa circumducitur sed in grauem uel duas graues cadit semper » (lire sans doute : « graues < uox > cadit... »). « L'expression de Quintilien est vague, disent MM. Weil et Benlœw ;... nous croyons y trouver un indice que les Latins appuyaient quelque peu sur la syllabe aiguë et et que déjà leur accent s'acheminait vers l'accent moderne [2]. » L'expression *similitudine* et tout ce qui suit est parfaitement clair : Quintilien dit, ce qui est vrai, que l'accent latin est plus monotone que l'accent grec, parce qu'il jouit de moins de liberté dans les positions qu'il peut prendre. Reste le mot *rigore*. *Rigor*, au propre, désigne l'état de ce qui est rigide : dans la langue des arpenteurs, c'est la ligne droite. Au figuré, le mot est souvent un péjoratif de *constantia* : « (Pisoni) placebat pro constantia rigor » (Sen., *de ira*, 1, 18, 3) ; cp. Pline. N. H., 7, 18, 3. C'est aussi la fixité d'une loi immuable : « rigor disciplinae militaris » (Tac., *H.*, I, 83) ; « iuris rigor » (Dig. XLIX, 1, 19). *Rigor* est la sévérité des règles d'accentuation ; *similitudo* est la monotonie qui en résulte. S'il s'agissait ici de l'espèce de heurt produit sur l'oreille par l'accent d'intensité, on attendrait une toute autre expression, *asperitas* ou *impetus* par exemple. Ce passage ne nous renseigne donc pas sur la qualité de l'accent.

---

1. Je n'ai pas à examiner si l'hypothèse de M. Ussing est plus certaine que la doctrine généralement reçue jusqu'ici au sujet de Vitruve. Il suffit que l'auteur de la compilation, si c'est un faussaire du IVe siècle, ait puisé à une source plus ancienne.

2. Ouvrage cité, p. 9.

Il est prudent de s'arrêter à Quintilien. Si lui-même ne nous laisse pas soupçonner encore un changement dans la nature de l'accentuation, il n'est pas sûr cependant que l'évolution n'était pas déjà commencée. Les témoins de date plus récente sont au reste des compilateurs et des abréviateurs dont il faudrait déterminer les sources. J'ajoute seulement une indication qui parait avoir passé jusqu'ici inaperçue. On a signalé avec beaucoup d'à propos, que dans les mélodies grecques récemment découvertes, les sommets mélodiques sont des syllabes accentuées. « Dans un même mot, aucune syllabe ne peut porter une note plus aiguë que la syllabe tonique [1]. » On en a tiré un nouvel argument en faveur de la thèse de l'accent mélodique grec. Mais bien avant que MM. Monro et Crusius ne fissent séparément cette observation, M. d'Arbois de Jubainville avait remarqué une règle analogue dans quelqués-uns des tons de la psalmodie ecclésiastique [2]. Moi-même, j'ai souligné l'un des résultats des travaux des Bénédictins sur la musique neumatique. Le système de notation le plus ancien est le développement d'un système d'accentuation purement mélodique [3]. Les recherches, dirigées en ce sens avec critique et prudence, fourniraient sans doute d'intéressantes données pour l'histoire de l'accentuation.

Il convenait d'insister sur ce chapitre du livre de M. Lindsay, parce que la doctrine exposée a des répercussions dans presque tous les autres. Quant au reste, on aurait bien peu de chicanes à faire à l'auteur, bien peu de lacunes à lui signaler [4].

Il a abrégé son grand ouvrage à l'intention des étudiants. L'abrégé ne contient guère qu'une exposition très claire des faits. Conformément à ce but pratique, les paradigmes et les tableaux ont été multipliés ; trois appendices ont été ajoutés : des spécimens d'ancien latin, une table orthographique et une table de la quantité naturelle des voyelles en syllabe fermée. Le livre est à recommander à ceux qui seraient effrayés par l'aspect du gros volume. C'est toujours à ce dernier qu'il faudra naturellement recourir si l'on veut poursuivre l'étude scientifique du latin.

Paul Lejay.

---

1. *Rev. crit.* 1894. II, 350.
2. *Mém. Soc. de linguistique*, V, 162.
3. *Rev. crit.*, 1892, I, 426.
4. P. 512, *edam* est une forme trop récente pour être considérée comme primitive; M. Speyer a montré qu'elle n'était pas sûrement attestée avant Ovide. — P. 513, il n'est pas tout à fait exact de parler d'un suffixe *oi* d'optatif : il y a en réalité là un double suffixe : *o* + *i*. — P. 490, dans *sci-licet*, *uide-licet*, le premier élément n'est pas un thème verbal, mais un impératif, comme le prouve la construction de ces mots dans l'ancienne langue avec la proposition infinitive. — P. 570 et 608, on est surpris de voir M. L. admettre le barbarisme *quum*. — P. 617, *em* et *en* ne doivent pas être confondus (*Archiv*, VI. 25).

PICAVET. **Roscelin philosophe et théologien d'après la légende et d'après l'histoire** (École pratique des Hautes-Études. Section des sciences religieuses). Paris, in 8°. 1896.

D'après V. Cousin, Hauréau, et tant d'autres historiens, nous tenions volontiers Roscelin pour un vaillant lutteur de la philosophie et même de la libre pensée, toujours ferme et indompté sous les anathèmes des conciles. Il n'y a là, paraît-il, qu'une légende de création toute moderne.

En réalité, comme le démontre parfaitement M. Picavet, Roscelin vécut toujours en bon chrétien dans ses fonctions ecclésiastiques, n'encourut la condamnation d'aucun concile, se rétracta ou fournit des explications satisfaisantes quand on lui reprocha des doctrines suspectes, et peut être même ne pourrait-on affirmer qu'il tira jamais de ses prétendues opinions nominalistes les conséquences théologiques dont ses ennemis ont fait si grand bruit. Soit. Mais nous n'oserons suivre au-delà M. P. car il nous semble fort qu'il vaque ensuite sans s'en douter à l'élaboration d'une autre légende toute contraire : celle d'un Roscelin trop irréprochablement orthodoxe. On ne met pas des conciles en émoi, on n'ameute pas contre soi des foules, on ne risque pas de se faire lapider — comme l'assure Yves de Chartres — dans toutes les villes de France où l'on voudrait se fixer, sans avoir proféré quelque hérésie. Que l'on se rétracte devant la perspective du bûcher, comme le fera Galilée, rien de plus humain : mais cela ne saurait être pour l'historien une preuve suffisante d'orthodoxie, surtout lorsque, comme Roscelin, on continue à « défendre avec beaucoup d'ardeur — c'est Yves de Chartres qui le dit — son ancienne opinion dans des discussions clandestines » et que — comme le prétend aussi Abelard — on se garde « d'exposer ses doctrines en public pour préférer les murmurer à l'oreille ». Si ce que nous connaissons de cette doctrine ne nous autorise pas à la déclarer hérétique, nous n'avons pas davantage le droit, puisque nous ne conservons de Roscelin aucun écrit, de nier, contre toutes les affirmations de ses contemporains, qu'elle le fut. L'histoire des temps très religieux abonde en exemples de philosophes qui ont su être à la fois de parfaits croyants et de complets incrédules : peut-être Roscelin est-il simplement un de ceux là.

Raoul ROSIÈRES.

Gaetano COGO. **La sottomissione del Friuli al dominio della repubblica Veneta** (1418-1420) con nuovi documenti. (*Extratto dagli Atti dell' Accademia di Udine*, s. II, vol. III, 1896). Udine, Doretti, 1896. 54 p. in-8.

Le roi Sigismond de Hongrie, empereur d'Occident, n'a guère démenti son origine chevaleresque. Ce fut un prince brillant et pompeux, qui aima la guerre pour elle-même, qui se donna largement en spectacle et

gaspilla sans profit aucun une extraordinaire activité. Des voisins pratiques mirent à profit les travers du romantique souverain.

Venise fut parmi les gagnants. Les Hongrois avaient provoqué une guerre par leur invasion de 1411. Après une courte trêve, les hostilités recommencèrent en 1418. Le lieutenant de l'empereur en Frioul, Louis, patriarche d'Aquilée, abandonné par son protecteur, qui était occupé de conciles, de pacifications, de projets éternels et inutiles, ne put opposer aux Vénitiens que la résistance opiniâtre des habitants eux-mêmes. Ces derniers finirent par s'en lasser, surtout après une expédition manquée des Hongrois, en 1419. Pendant que la Dalmatie devenait vénitienne, et que les Turcs ravageaient à leur gré les frontières du royaume durant l'absence d'un prince toujours occupé ailleurs que là où sa présence était nécessaire, Cividale se soumit le 11 juillet 1419, Sacile au mois d'août, puis Prata, Udine (juin 1420), Muggia et Aquilee elle-même (le 3 août). La « patrie du Frioul » devint une province de la République.

Tout cela est raconté d'une manière nouvelle et intéressante par M. Cogo Il emploie presque toutes les sources imprimées (sont cependant laissés de côté les *Monumenta* de Ljubic, qui donne dans ses volumes VII et VIII des pièces regardant les négociations entre Sigismond et les Vénitiens, ainsi que les trois délibérations du Conseil des Dix pour supprimer le roi par un empoisonnement ou « d'une manière indirecte [1] »). L'inédit est aussi sérieusement employé, et l'appendice contient dix-huit documents, parmi lesquels il y en a d'importants.

N. JORGA.

Léon DOREZ. **Le sac de Rome (1527)**. Relation inédite de Jean Cave, Orléanais. (Extrait des *Mélanges de l'École de Rome*, t. XII). Rome, 1896, in 8° de 90 pp.

Depuis longtemps M. Dorez réunissait des documents inédits sur le sac de Rome; il vient de donner la meilleure partie de ses dossiers et a constitué un ensemble fort intéressant de pièces, reliées par une introduction où les nouveautés de détail ne manquent pas.

Le morceau principal est une relation latine d'un certain *Joannes Cavus*, originaire d'Orléans et établi à Rome, qui présente du dramatique épisode un tableau naïf et vivant. Le récit de Jean Cave vient compléter celui de César Grolier, édité en 1637, la lettre de Guillaume Du Bellay à l'amiral Chabot citée par Mignet et publiée pour la première fois intégralement par M. Dorez, enfin le journal anonyme édité par M. Omont dans les *Mélanges* de Rome de l'année précédente et qui se rapporte à la période qui a suivi le sac et à la campagne de Lautrec. C'est là, sur

---

1. *Monumenta spect. hist. Slav. mer.*, t. VIII (Agram, 1886), pp. 1-2, 6. Ces documents sont empruntés par lui aux *Secrets d'Etat de Venise*, publiés par Lamansky à Saint-Pétersbourg en 1884.

le sujet, une série de chroniques françaises, qui se complètent l'une l'autre et auxquelles on ne peut comparer que l'ensemble des documents italiens. M. D. a même ajouté du prix au journal anonyme, en retrouvant le nom du français qui l'a tenu et qui n'est autre que le fils de Jean Grolier, César, auteur de l'*Historia expugnatae et direptae urbis Romae*.

On trouvera dans les appendices, outre une note sur César Grolier et sa famille, une lettre de François Ier à Clément VII sur « les exécrables inhumanités commises contre le Saint-Siège apostolique », une lettre du cardinal N. Ridolfi, au chancelier Du Prat et le poème de Pietro Corsi sur les tragiques journées romaines.

L'introduction est à consulter sur les pertes éprouvées par les archives de la Chambre apostolique, par la Bibliothèque Vaticane proprement dite, par les bibliothèques et les archives privées, enfin par les librairies de la ville vendues à vil prix ou brûlées. Corsi datait son poème « ex Urbis cadavere »; les détails nouveaux apportés par M. Dorez nous expliquent les lamentations des écrivains et des savants d'Italie après le grand désastre.

P. DE NOLHAC.

FOFFANO Francesco, **Ricerche letterarie**. Livourne, Giusti, 1897. Petit in-8, de VI-341 p. Prix 3 fr. 50

Ce volume se compose de six études détachées; la première sur la chronique florentine de Marchionne di Coppo Stefani; la deuxième sur la cour littéraire qui se réunit autour du capitaine Bart. d'Alviano qui avait commandé les armées de Venise contre l'empereur Maximilien; la troisième sur les écrits publiés au XVIe siècle en Italie pour et contre le *Roland Furieux*; la quatrième sur Erasmo da Valvassone à qui Milton doit peut-être les canons dont il arme les anges rebelles; la cinquième, qui est de beaucoup la plus étendue, sur la critique littéraire en Italie au XVIIe siècle; la sixième sur la polémique soulevée en Italie par la *Manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit* de Bouhours. — Dans la cinquième, où les considérations préliminaires auraient pu être fort abrégées, M. Foffano montre très bien, d'une part, l'étonnante activité scientifique d'une époque que l'on croit paresseuse parce qu'elle n'était pas énergique; d'autre part, il remarque fort justement que l'irrévérence de nombreux critiques du temps à l'endroit des classiques italiens ou anciens était l'effet de purs caprices plutôt que de doctrines arrêtées et qu'il n'y eut pas alors en Italie de véritables luttes d'écoles. (On trouvera des détails curieux sur les formes allégoriques données à beaucoup d'ouvrages critiques, p. 172-173; sur les pseudonymes, p. 180; sur les titres étranges, p. 181; sur les journaux littéraires qui, au reste,

traitaient presque exclusivement de science ou de théologie, p. 183-184; sur la déloyauté des polémiques, p. 196-197; sur les bibliographies et les biographies, p. 283 sqq.) — Dans la sixième étude, il faut noter l'équité avec laquelle M. Foffano fait observer à ses compatriotes que les bévues de Bouhours proviennent de son ignorance, de l'étroitesse de son goût, non d'un parti-pris contre l'Italie, et qu'elles ont été relevées par Hipp. Rigault et par M. Doncieux.

Charles DEJOB.

Légendes religieuses bulgares, traduites par Lydia SCHISCHMANOFF [1]. 1 vol in-18. Paris, Leroux, 1896.

Ce volume fait partie de la collection de contes et de chansons populaires publiés par la librairie Leroux. C'est à coup sûr l'un des plus intéressants. Nous nous imaginons volontiers que les Bulgares ne s'occupent que de politique. C'est une grosse erreur. Ils savent fort bien que leur émancipation a été préparée par des savants, voire même par des maîtres d'école. Ils ont le culte des lettres. Ils comprennent que leur peuple est en train de subir une inévitable transformation, sous la poussée de la civilisation occidentale qui les envahit de tout côté; ils se hâtent de recueillir leur folk-lore pendant qu'il est encore intact. Les revues publient à l'envi des échantillons de dialectes locaux, des chants, des contes, des légendes. Le bulletin périodique de la Société des sciences de Sofia a déjà fourni une belle moisson. Un recueil plus vaste est publié depuis 1890 sous les auspices du ministère de l'instruction publique. Il est intitulé : *Sbornik za Narodni Oumotvorenia, nauka i knijina* (Recueil de folk-lore, de science et de littérature). Commencé en 1889, il constitue aujourd'hui douze énormes volumes grand in-8 raisin, accompagnés de planches, de fac-simile, de photographies, parfois de notations musicales. C'est assurément l'un des meilleurs recueils édités dans les pays slaves. Les contes traduits par Mme Schichmanov sont pour la plupart empruntés à cette belle collection, et je suis heureux de l'occasion qu'elle m'offre de lui rendre un hommage bien mérité.

Mme Schichmanov est la femme d'un savant très distingué, qui a lui-même publié dans ce recueil un grand nombre de travaux sur l'histoire et la littérature populaire du peuple bulgare. Elle est la fille du regretté savant russe Dragomanov, qui passa les dernières années de sa vie à Sofia. Conseillée par ces deux guides excellents, elle a choisi les contes chrétiens, qui lui semblaient les plus intéressants; sa traduction a été revue en épreuves par M. G. Paris. Elle ne trahit nullement une plume

---

1. L'orthographe Schischma*noff* est du fait de l'éditeur. Fille et femme de slaviste, l'auteur a écrit son nom Schischma*nov*.

étrangère. Les contes religieux des Bulgares sont particulièrement intéressants à cause des influences bogomiles et manichéennes qu'on peut y rechercher. A ce point de vue, ils demanderaient un commentaire. Dragomanov avait l'intention de l'écrire; la mort ne lui en a pas laissé le loisir. Sa fille a dû se résigner à publier une traduction pure et simple. Quelques-uns de ces contes auraient pu être omis (par exemple p. 132, celui de saint Alexis et non pas *Alexy*, qui ne diffère en rien de la légende bien connue en Occident). Certains mots bulgares auraient pu être expliqués (par ex. p. 144, les stroïnitsi — courtiers, arrangeurs de mariages [1]). Mais, en somme, tel qu'il est, le volume est curieux et sera certainement bien venu des folk-loristes auxquels le bulgare n'est pas familier. Pour ceux qui peuvent consulter les textes originaux, Mme Schichmanov a eu soin de dresser une table spéciale qui indique les volumes bulgares où on pourra les retrouver.

L. LEGER.

A. BRÜCKNER. **Geschichte Russlands bis zum Ende des 18 Jahrhunderts.** Tome In-8° Gotha A. Perthes, 1896.

Cet ouvrage fait partie de la collection d'histoire des États européens publiée par la librairie Perthes. Il comprend l'histoire générale du développement de la Russie depuis les origines jusqu'à la mort de Pierre le Grand. Ce n'est pas à proprement parler une histoire, mais une série d'études sur les premiers rapports de l'Europe et de la Russie; sur les éléments géographiques et ethnographiques du monde russe, sur les influences extérieures byzantines, tatave, occidentale qui se sont exercées sur elle. Il ne sera malheureusement pas continué. Une mort prématurée a enlevé Alexandre Brückner à l'âge de 67 ans. Il ne sera pas aisément remplacé. Né à Pétersbourg d'une famille d'origine allemande, il avait étudié aux universités de Heildelberg, d'Iéna et de Berlin. Il écrivait également bien le russe et l'allemand, il laisse dans les deux langues nombre de travaux justement estimés. En signalant ce dernier ouvrage, nous ne pouvons que rendre hommage à la science profonde de l'auteur, à l'agrément de son style. Tous ceux qui ignorent le russe ne pourront de longtemps s'occuper de la Russie sans recourir aux travaux allemands d'Alexandre Brückner.

L. LEGER.

---

1. P. 294, lire Chapkarev au lieu de Chapkaver.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — **19 avril** — **1897**

WIEDMANN, Manuel du lituanien. — PISCHEL et GELDNER, Études védiques II. — Diophante, II, p. P. TANNERY. — Euclide, VI, p. MENGE. — Serenus, p. HEIBERG. — ODER, Un manuscrit des Hippiatriques.— Les décrets disciplinaires des anciens conciles, p. LAUCHERT. — BERNOULLI, Le concile de Nicée. — VAISSIÈRE, Robert Gaguin. — NOEL, La logique de Hegel. — BERNÈS, Sociologie et morale. — Lettre de M. Combarieu. — *Bulletin* : OERTEL, Le Jaiminiya ; Anabase, p. EDWARDS; FÜHRER, Sainte Deodata ; Le Musée belge ; FRANKLIN, Les animaux d'autrefois ; La Vie de Paris sous la Régence ; Œuvres de Schiller, p. BELLERMANN ; ARNOLD, Immermann ; BROCKHAUS, Une lettre de l'empereur Guillaume ; REBIÈRE, Les femmes dans la science ; GRISEBACH, Schopenhauer ; SPITZER, Études esthétiques ; WEINMANN, Réalité ; LILIEQVIST, Sophistique ; VAZEILLE, La question sociale ; RÉCÉJAC, La connaissance mystique ; HARKINS, Les archives du Vatican ; L. MARTIAL, Pour qu'ils soient des hommes ; Imprimés du cabinet de Reims, IV ; Daniel Sanders. Académie des inscriptions.

O. WIEDEMANN. **Handbuch der litauischen sprache** (Grammatik, texte, wœrterbuch). Strasbourg, Trübner, 1897. in-8, XVI-353 p. — Prix 9 mk.

La belle chrestomathie de Schleicher où des générations de linguistes ont appris le lituanien est épuisée depuis longtemps et ne répond plus à l'état actuel de nos connaissances. La publication d'un nouveau manuel pour apprendre le lituanien était attendue avec impatience : même après le livre de M. Wiedemann, la lacune n'est pas comblée.

Le progrès essentiel à réaliser sur Schleicher était l'introduction des dialectes. Les linguistes ne connaissent trop souvent du lituarien que la langue littéraire moderne, cette sorte de moyenne conventionnelle entre les dialectes occidentaux qu'a adoptée Kurszat dans ses publications. Mais seuls les parlers réels font foi au point de vue linguistique, seuls ils ont la valeur de documents. D'ailleurs, beaucoup de questions ne peuvent être résolues que par la comparaison des formes dialectales; et le lituanien littéraire occidental ne suffit pas à résoudre certains problèmes dont le rapprochement des dialectes orientaux fournit immédiatement la solution. Il était donc nécessaire de donner des spécimens caractéristiques des parlers de chaque région lituanienne. Au contraire, tandis que l'on trouve chez Schleicher quelques textes dialectaux, M. W. s'en tient de parti-pris à la langue littéraire et choisit ses textes parmi les plus connus : 1° un long fragment de la traduction de l'Évangile revue par Kurszat, accentué suivant le système de Kur-

szat lui-même (p. 147-200; — 2° un choix de poésies de Donaleitis (p. 200-216) ; — 3° un choix de contes et de chansons tous empruntés à Schleicher (p. 217-256) ; ces deux dernières catégories de textes sont accentuées à la manière de Schleicher. — C'est à peine si dans la grammaire quelques rares allusions indiquent à l'étudiant la variété des formes dialectales ; il arrive que ces formes ne soient absolument pas invoquées là où leur considération serait décisive, par exemple dans la question de l'accusatif pluriel des thèmes lituaniens en *-o-* (ancien *-á-*), p. 50. M. W. a écrit la grammaire de la langue vivante de quelques milliers de paysans uniquement d'après des livres, comme s'il s'agissait d'une langue morte conservée par des savants : en lisant cette grammaire on se prend à se demander quel a pu être le Pânini de ce sanskrit nouveau.

L'exclusion des dialectes entraînait logiquement celle des textes anciens écrits avant l'invention de la langue littéraire; l'élève de M. W. n'aura donc aucune idée des archaïsmes si intéressants que renferment les écrits de Dauksza ou de Szirwid. La bibliographie ne signale pas plus les publications de textes anciens que celles de textes dialectaux ; la curiosité de l'étudiant n'est même pas éveillée.

Un second parti-pris, non moins désastreux que le premier, vicie toute cette grammaire. Au seuil d'une chrestomathie, on attend une description de la langue qui permette d'aborder la lecture des textes. M. W. s'est attaché à donner le moins de faits et le plus de théories qu'il était possible.

Sur les trente-sept pages qu'occupe la phonétique, l'étude de la prononciation en occupe deux, dont une consacrée à l'accent; en revanche, l'étude de l'ablaut en prend plus de six, comme si les alternances vocaliques étaient en lituanien un phénomène phonétique et comme si, même en indo-européen, la répartition des voyelles n'était pas due, dans une très large mesure peut-être, à l'analogie. Le reste est consacré à la discussion des origines indo-européennes de chaque phonème. En l'absence d'une grammaire comparée du lituanien, on pourrait savoir gré à l'auteur de cette partie de son travail si M. W. ne s'y était préoccupé surtout d'affirmer à nouveau celles de ses hypothèses qui ont paru le moins bien assises et qui ont été le moins généralement acceptées. Quant aux théories récentes d'autres savants, M. W. n'est guère disposé à les accueillir; plutôt que d'admettre l'explication si satisfaisante de M. Streitberg, il préfère considérer la première pers. plur. *sravime* (avec *i* bref) comme représentant un i.-e. *srovéyomen* (?).

De même en morphologie, l'auteur cherche moins à formuler les règles de formation qu'à indiquer des origines indo-européennes. Les verbes primaires, réguliers en indo-européen et qui sont en lituanien des verbes anomaux, sont mis au premier plan; les dénominatifs et déverbatifs, qui sont les seules formations vivantes, sont expédiés en quelques lignes. Les formules générales et précises qui serrent de près

les faits en les embrassant tous sont évitées : lès verbes primaires à suffixe *-ja-* ont un prétérit en *-iau*, dont le vocalisme radical est déterminé par une règle très facile à formuler : si la voyelle du présent est longue ou en syllabe fermée, le prétérit a le même vocalisme : *dengiu, dengiau;* si la voyelle du présent est brève et en syllabe ouverte, cette voyelle est remplacée au prétérit par la longue correspondante : *remiu, rêmiau ; vagiu, vogiau ; giriu, gyriau* (les exceptions telles que *guliau* étant très rares) ; M. W. ne formule pas cette règle parce qu'il tient à distinguer le cas de *srebiu, srêbiau* où, suivant lui, on est en présence d'une racine indo-européenne à *e* long de celui de *szeriu, szériau* dont la racine a un *e* bref : quoi qu'il en soit de l'histoire de ces formes, il est certain que, au point de vue lituanien, les deux cas sont pareils, et il est nécessaire de l'indiquer d'abord, quitte à montrer ensuite qu'il y a ici une confusion récente. Du reste l'*e* de *srebiu* a toujours été bref; la racine indo-européenne est * *srebh-* avec *e* bref comme le montrent l'intonation douce de *ur* dans lit. *surbti* et l'o de gr. ῥοφέω. Quant à l'explication du type *rêmiau*, M. W. affirme que tous ces prétérits seraient analogiques du seul *êmiau* ; rien n'est moins vraisemblable; il n'est même pas certain que *êmiau* doive être reporté à l'indo-européen ; car c'est le prétérit normal d'un présent * *emje-* non conservé en baltique, mais très bien attesté en slave : *jemlje-*. On a ici un excellent exemple du défaut essentiel de la morphologie de M. Wiedemann ; les formules propres de la langue sont faussées et négligées au profit d'explications hypothétiques ou inexactes.

On est d'accord aujourd'hui pour reconnaître que la morphologie doit être accompagnée d'une théorie de l'emploi des formes et d'une théorie de la phrase. On ne trouvera ni l'une ni l'autre chez M. Wiedemann. Après avoir appris dans la Chrestomathie comment on forme un génitif, l'étudiant devra chercher dans les grammaires de Schleicher et de Kurszat quel usage on en fait. Il y devra chercher aussi ce que signifie le terme *perfectif* qu'il rencontrera dans le lexique. — L'absence de toute indication sur la formation des noms est également une lacune grave.

M. W. a eu de plus un malheur ; le livre de M. Hirt sur l'accent indo-européen et, chose plus fâcheuse encore, la note de M. F. de Saussure sur l'accentuation lituanienne (*Idg. forsch.* VI, *Anzeiger*, 157) ont paru pendant l'impression du *Manuel*. C'est dire que la plupart des indications sur l'accent étaient arriérées avant même d'avoir paru.

Ces critiques nécessaires une fois formulées, on doit reconnaître que le *Manuel* de M. W. a été fait avec beaucoup de soin ; les défauts tiennent à des erreurs de principe plutôt qu'à des maladresses d'exécution. Il n'en serait pas moins aisé de multiplier les observations de détail dont voici quelques exemples : § 17 le *ja-* du serbe *jasen* ne peut pas reposer sur *ê*, mais seulement sur *á* ou *ô*. — § 40 il n'y a pas de rai-

son de tenir *vĩsas* pour emprunté; le thème letto-slave est * *wiso-* dont l'*s* n'a rien à faire avec le *ç* de skr. *viçva-*; comme le montre le *sʒ* de polon. *wszystek*, l'*s* d'une partie des dialectes slaves résulte de la palatalisation de *ch* après voyelle palatale. Le changement de *ch* en *s* mouillée est parallèle à celui de *k* et *g* en *c* et *dʒ* mouillés qu'on observe dans les mêmes conditions (cf. *Idg. forsch.* IV, 46). — § 64 la chute de *w* supposée par lit. *sʒesʒi* est indo-européenne. — § 69 A_2 on ne devrait plus chercher dans skr. *sanemi* une finale d'instrumental après l'observation de M. V. Henry (cf. Brugmann, *Grundriss*, II, 1432). — § 69 A b sur *akmens*, v. *Idg. forsch.* IV, 456 et suiv. — § 177 il était inutile de reproduire la liste des verbes athématiques donnée par M. Brugmann; le *Grundriss* dispense de publier de pareilles listes à propos de chaque langue; si M. W. tenait à cette réimpression, il devait au moins en éliminer les impératifs sanskrits en-*si* dont la valeur est nulle pour établir l'existence d'une flexion athématique (Bartholomae, *Idg. forsch.* II, 271 et suiv. — § 177 et suiv. le livre important de M. Ul'janov sur la *Signification des thèmes verbaux* n'est pas cité. — Dans le texte de l'Évangile, M. W. change parfois l'orthographe de Kurszat: il imprime ainsi *cʒa* (et non *cʒe*); *oras* (Mc IV, 17); *ʒelmeni* avec *el* doux au lieu de *el* rude de Kurszat dans le texte et dans son dictionnaire. — Par une singulière bizarrerie, M. Wiedemann a jugé utile de signaler ceux des mots empruntés dont l'origine est claire; il ne dit rien de ceux qui, comme *laksʒtingala*, *brangvynas*, *jomarkas*, ne sont pas reconnaissables au premier coup d'œil.

A. MEILLET.

Vedische Studien von R. PISCHEL und K. F. GELDNER. II. 2. Stuttgart, Kohlhammer, 1897. In-8, x-142 pp. cotées 193-334.

J'ai rendu compte avec assez de détail des précédents fascicules de cette série[1] pour n'être pas suspect d'indifférence en me bornant aujourd'hui à une brève mention. L'esprit et la méthode demeurent les mêmes; et, s'il est permis de ne pas les approuver de tout point, au moins est-il interdit de les ignorer et faut-il même se féliciter de les voir ainsi représentés dans la science. Oui, il est bon qu'il y ait un Pischel et un Geldner pour ramener de force, fût-ce avec excès, sur le sol de l'Inde, les spéculations védiques qui risqueraient de se perdre dans les nuages de la préhistoire, et l'on ne rappellera jamais assez que les Védas sont hindous par la forme et le développement extérieur à ceux qui, comme moi, pensent qu'ils sont indo-européens par le fond et la substance. On souhaiterait seulement que le cri de guerre « l'Inde aux Hindous! » (p. 322) fût poussé plus à propos : il termine la discus-

1. Cf. *Revue critique*, XXIX (1890) p. 81, et XXXIV (1892), p. 425.

sion du sens de *vrâ* « femelle », selon M. P. et Bergaigne [1]; or il faut convenir que ce sens, exactement « celle qu'on recherche » ou « celle qu'on couvre », est beaucoup plus étymologique, partant plus indo-européen, que le sens « troupe » évidemment induit de la simple similitude extérieure avec *vrâta*.

Parmi les théories générales, je relève (p. 274) une intéressante suggestion de M. Geldner sur les *Kurznamen* ou noms communs abrégés : j'y rangerais pour ma part *dravinas* substitué à *dravinódâs* R. V. III, 7·10. Irréprochable en elle-même, elle offre cependant le danger de revenir à l'abus contre lequel Bergaigne n'a cessé de protester : multiplier, de par la *rûdhi* arbitraire, les sens d'un même mot, et méconnaître ainsi le pouvoir de la métaphore, aussi considérable au moins dans la poésie védique que dans toute autre. Le sens « étable » une fois admis pour *ûrvá*, on conçoit fort bien que la caverne où les vaches sont prisonnières soit dite une « étable », ou que les eaux célestes, qui sont des vaches, soient censées « se rendre à une étable commune ». Que la métempsychose soit déjà une croyance védique et que la prairie asphodèle n'ait point d'équivalent dans le Véda (p. 289), cela est bien possible, encore qu'elle offre tous les caractères d'un mythe indo-européen et même primitif ; mais il nous en faudrait d'autres preuves que le sens « chemin » attribué à *gávyûti* dans une stance (R. V. X. 14. 2) où dès lors figureraient à la file trois mots différents avec le sens invariable de « chemin ». L'art des *r*shis n'est pas aussi fruste. Partout où apparaît le verbe *cat*, il implique l'idée, sinon expressément de « se cacher », au moins de « marcher à la dérobée » : l'ajouter à l'innombrable légion des racines qui se glosent par le simple *gatau*, c'est faire bien de l'honneur à la tradition indigène; mais il semble excessif de produire à l'appui un passage de l'Atharva-Véda (p. 301) parfaitement inintelligible et probablement corrompu [2]. Sur le double sens de *írina* « trou dans le sol ou dans une table à jeu » (p. 225), je ferai remarquer qu'il y a dans l'hymne du joueur une série de paradoxes apprêtés où ce double sens joue un rôle : (R. V. X. 34. 9) on jette les dés *en bas*, et ils frappent *en haut* (puisque leur point frappe le joueur en le faisant perdre) ; ils n'ont pas de mains, et ils frappent le joueur qui a des mains ; ce sont des tisons, on les jette « au trou » (où ils devraient s'éteindre), et ils en sortent brûlants (ils brûlent le cœur du perdant). La pointe du milieu, qui est sûre, nous garantit les deux autres.

---

1. Dans mon dernier article j'avais relevé cette coïncidence (p. 427 i. n.) et renvoyé à la discussion approfondie du mot *vrâ* publiée dans *Quarante Hymnes*, p. 14. Mais M. P., qui la reprend parfois exactement dans les mêmes termes, ne paraît pas en avoir pris connaissance. C'est ainsi qu'il aurait pu déjà trouver dans ma traduction de l'A. V., VII, p. 45, le mot *khilyá* traduit avec son vrai sens « comme des vaches éparses en la friche », et je suis fort heureux de m'être rencontré par avance avec lui (p. 205) sur cette interprétation.

2. A. V. IX. 5. 9, et cf. V. Henry, *A. V.*, VIII-IX, p. 94 et 135.

M. Pischel a tracé son sillon dans le védisme. Il aura certainement des imitateurs, il en a déjà : souhaitons-leur à tous la même largeur d'orientation dans l'ensemble de la littérature sanscrite.

V. HENRY.

The Student's Dictionary of Anglo-Saxon, by Henry SWEET. Oxford, Clarendon Press, 1897. In-8 carré, XVI-217 pp. Prix net : 8 sh. 6 (cartonné toile).

Un dictionnaire anglo-saxon signé du nom de M. Sweet se passe de recommandation. Il est seulement regrettable qu'il paraisse si tôt à la suite du remarquable dictionnaire de M. Clark Hall [1], auquel d'ailleurs l'auteur, sous des réserves un peu âpres, rend pleine justice et avoue devoir beaucoup. Mais le sien est près de moitié moins cher. Il est vrai qu'il a réalisé la brièveté, qui était la condition indispensable du bon marché, par l'impitoyable suppression des épels divergents des manuscrits : un mot n'apparaît chez lui que sous une seule forme, tantôt la plus usuelle, tantôt la plus correcte, et l'étudiant est invité à se reporter à une liste de *Variations of spelling* (p. XIV) pour savoir sous quelle graphie il doit chercher le mot que l'ordre alphabétique ne lui fournit pas sous l'orthographe admise dans le texte qu'il traduit. Une série d'artifices ingénieux complète le système et renseigne sur les détails qui intéressent essentiellement la lexicographie : c'est ainsi qu'une indication * *bríesan* suivie d'un *y* long indique que, dans l'orthographe correcte d'ancien Wessex, le verbe devrait être *bríesan*, mais qu'il ne se rencontre nulle part que sous la variante *brysan* (*y* long). Tout cela, on le comprend, sauve beaucoup de place. On se demande pourquoi l'auteur, s'épargnant la mention « verbe fort » et la remplaçant par un simple chiffre de classe, a interverti l'ordre généralement suivi dans les classes de verbes forts, de telle sorte que le type *fall* vient en tête et le type *choose* au 7e rang Il y a là de quoi déconcerter certaines habitudes prises. En somme, M. Sweet nous assure lui-même que son dictionnaire est « le plus digne de confiance qui ait paru jusqu'à ce jour », et nous n'avons aucune raison de ne pas l'en croire sur parole.

V. HENRY.

Diophanti Alexandrini opera omnia cum graecis commentariis edidit P. TANNERY. Vol. II; Leipzig, Teubner, 1895 ; XLVII-298 p.

Euclidis opera omnia ediderunt I. L. HEIBERG et MENGE. Vol VI, Euclidis *Data* cum commentario Marini et scholiis antiquis edidit H. MENGE. Leipzig, Teubner, 1896 ; LXII-336 p.

---

1. Cf. *Revue critique*, XXXIX (1895), p. 29.

Sereni Antinoensis opuscula, edidit et latine interpretatus est I. L. HEIBERG. Leipzig, Teubner, 1896 XIX-303 p.
(Ces trois volumes font partie de la *Bibl. script. graec. et rom. Teubneriana*.)

I. Le savant éditeur de Diophante, M. P. Tannery, a publié un second volume contenant quelques fragments attribués à Diophante, les témoignages des anciens sur ce mathématicien, parmi lesquels les scholies aux épigrammes arithmétiques de l'Anthologie (Didot, t. II, ch. XIV), une paraphrase de Pachymère, les scholies de Planude et d'autres scholies anciennes, dont la dernière, qui envoie Diophante au diable (p. 260), pourrait bien avoir son pendant en maint livre classique. L'introduction expose d'abord ce qui a rapport aux morceaux contenus dans ce second volume; revenant ensuite sur des points qu'il avait promis de traiter avec plus de détails, M. T., dans les derniers chapitres, établit la filiation des manuscrits et complète ce qu'il avait à dire sur les signes abréviatifs et les confusions auxquelles ils ont souvent donné lieu, ainsi que sur la notation des fractions; ses observations sont éclairées par des références au premier volume. C'est également au premier volume que se rapporte l'index final [1].

II. Le tome VI des œuvres complètes d'Euclide (on sait que le tome VII l'a précédé), renferme les *Données*, suivies du commentaire de Marinus et des scholies. M. Menge les donne au public après Hardy, Gregory et Peyrard, et il n'était pas inutile en effet de republier ce texte, bien que l'édition de Peyrard ait déjà constitué un notable progrès sur les précédentes. Mais l'éditeur français, que M. M. apprécie à juste titre, n'a pas su tirer tout le parti convenable du *Vaticanus* 190 (P); soit défiance de lui-même, soit confiance exagérée dans les travaux de ses prédécesseurs, soit enfin manque de rigueur critique, il n'a pas su ou pas voulu s'écarter suffisamment du texte de Gregory, qui lui-même, selon toute probabilité, s'est beaucoup servi de celui de Hardy. C'est ainsi que les erreurs se perpétuent; et c'est pour cette raison surtout que la présente édition doit être accueillie avec faveur. Elle repose sur une collation attentive de P, et l'appareil critique reproduit en outre les leçons de cinq autres manuscrits importants. Le commentaire de Marinus est également établi sur P. Dans des prolégomènes étendus, M. M. fait l'histoire des manuscrits des *Données* et du commentaire, au nombre de 38 (non compris P et les cinq ci-dessus mentionnés), qu'il a collationnés et examinés pour la plupart; il étudie longuement ceux de ces manuscrits qui contiennent la recension de Théon, encore d'ailleurs

---

1. P. 8, l. 26, lire τῶν; 39, 3 σαφέστατ' <ἂν> διαλύσειε; 40, 15 πολλαπλασίασον; 76, 18 προηγοῖτ' ἄν; 79, 2 πολλαπλασιασθέντος; 84, 11-12 δυναμοδύναμιν (au lieu de δυναμοδυναμοστόν); 87, 11 ἡμιόλιος; 87, 13 τοῦ η (au lieu de τόῦ κ); 88, 9, τὸ πρόβλημα; 88, 21 ὑποδιπλασιεπίεκτον; 203, 4, ἀνάπαλιν; 203, 7 τὰ δὲ; 214, 26 διηρέθησαν; 284, 4 d'en bas $a^2 + b^2 = c^2$. P. 84, 15 après ἀριθμόν y a-t-il dans le texte une lacune, ou un oubli du copiste, ou bien est-ce le typographe qui a sauté la phrase ἐπὶ δὲ δυναμόκυβον, δύναμιν?

imparfaitement connue, et termine par une brève analyse des traductions et éditions antérieures. Les pages XVIII-XXI donnent les leçons de la seconde main du *Vaticanus* 204 (Vat. x^e siècle) « quem constat sæculo XV et audacter interpolatum et perite correctum esse ».

III. Tout en poursuivant la publication des œuvres d'Euclide, M. Heiberg nous donne encore d'autres œuvres des mathématiciens anciens. Le présent volume contient deux opuscules de Serenus, qui vivait, comme l'a justement conjecturé M. Tannery, au IV^e siècle. Ces deux opuscules sont *de Sectione cylindri* et *de Sectione coni*. M. H. en a établi le texte, déjà publié une première fois par Halley, sur le cod. *Vaticanus* 206 (V), en y suppléant, pour certains passages indiqués p. VIII, où le texte de V est d'une main plus récente, par un autre *Vaticanus* (203, v), qui lui fournit également un certain nombre de figures. Le texte est accompagné d'une traduction latine. Une conjecture (c'est mieux qu'une conjecture, tellement elle est certaine) rectifie le nom de la patrie de Serenus : il ne faut plus dire, comme précédemment, Serenus *Antissensis* ou *Antinsensis* (Ἀντισσέως), mais Antinoensis (Ἀντινοέως), d'Antinoeia ou Antinoupolis, ville d'Égypte fondée par Hadrien.

MY.

Anecdota Cantabrigiensia, edidit et commentatus est Eug. ODER. Progr. Berlin, Gaertner, 1896. 31 p. in-4.

M. Eugène Oder, de Berlin, avait préparé une édition des Hippiatriques grecques ; il avait recherché et étudié les mss. qui devaient lui servir pour cette publication ; comme ses occupations et l'état de sa santé ne lui font pas prévoir à une date prochaine l'achèvement de l'édition, il en a détaché ce qu'il a trouvé d'inédit et de plus intéressant dans un ms. de Cambridge ; de là un article du *Rheinisches Museum* [1], et aussi le présent programme.

Dans l'article, M. O. a donné une description détaillée du ms. ; il en signale l'importance, qui vient surtout du grand nombre de morceaux inédits qu'il contient (441). M. O. en précise le caractère ; il montre le rapport des données nouvelles du *Cantabrigiensis* avec les traités classiques de Varron et de Columelle (autrement dit les ouvrages inspirés de Magon, notamment à propos de la description du bon cheval et du mauvais cheval, où, de part et d'autre, les caractères sont énumérés dans le même ordre et presque dans les mêmes termes.

Dans le programme, M. O. donne comme spécimen les six chapitres qui se trouvent aux premières feuilles du ms. et qui traitent du dressage des chevaux. Il institue, comme il l'avait annoncé dans l'article [2], une

---

1. T. LI (1896), p. 52-69, De Hippiatricorum codice Cantabrigiensi.
2. P. 57, en haut.

omparaison avec les autres auteurs, afin de prouver que tous ces textes remontent à une source commune, qui n'est pas trop mal conservée dans le ms. de Cambridge. Il constate notamment que ce ms. dérive d'une source à laquelle ont puisé les *Geoponica*, dont nous avons signalé récemment une nouvelle édition [1], et aussi les autres ouvrages des Romains sur le même sujet.

M.O. s'adresse au public sans beaucoup de confiance. «Qui lit maintenant les programmes? » nous dit-il lui-même, au début du sien. D'autre part, intéresser les modernes à une étude sur les hippiatriques anciens, quelle entreprise ardue! Pour nous donner du cœur, M. Oder nous rappelle cette assertion de Végèce, que les maladies des hommes ne diffèrent pas beaucoup de celles du cheval. L'argument lui réussira-t-il près des lecteurs? Je me borne à le renvoyer des vétérinaires aux médecins.

E. T.

Sammlung ausgewæhlter Kirchen und dogmengeschichtlicher Quellenschriften, unter Leitung von Pr. G. KRÜGER, XII Heft:

Die Kanones der wichtigsten altkirchlichen Concilien nebst den Apostolischen Kanones. Herausgegeben von Friedrich LAUCHERT. Freiburg i. B. u. Leipzig, 1896; J. C. B. Mohr. XXX-228 pp. in-8. Prix : 3,50 mk.

Das Konzil von Nicæa; Habilitationsvorlesung von C. A. BERNOULLI. Friburgi. B. u. Leipzig, 1896; J. C. B. Mohr. 36 pp. in-8. Prix : Mk. –, 80.

Un recueil des anciens conciles avait sa place marquée dans l'excellente collection que dirige M. Krüger, à côté des *Analecta* si commodes publiés par M. Preuschen. M. Lauchert s'est chargé du recueil des décrets disciplinaires. On y trouvera les canons apostoliques (Const. apost., VIII, XLVII); les conciles d'Elvire, Arles 314, Ancyre 314, Néocésarée, Nicée 325, Antioche 341, Sardique, Laodicée, Gangra, CP 381, Éphèse 431, Chalcédoine 451, *In Trullo* 692, Nicée II 787, les trois premiers de Carthage, Saragosse 380, Tolède 400, Valence 374, Nîmes 394, Turin 401. Les textes sont publiés d'après les éditions les moins suspectes; on sait, en effet, que, pour la plupart, il n'existe pas, à proprement parler, d'édition critique. En appendice, M. L. donne les variantes des diverses éditions. L'introduction fournit, sous une forme concise, les renseignements historiques nécessaires. La bibliographie ne mentionne que les publications anciennes importantes; elle vise à être complète pour les temps modernes. Le mémoire de M. Duchesne, *Le concile d'Elvire et les flamines chrétiens* (*Mélanges Renier*, 1887, p. 159), qui discute et explique l'attitude du concile à l'égard des actes de culte païen, a échappé à M. L.; c'est le sort ordinaire des travaux

1. *Revue critique*, 1896, I, p. 7.

enfouis dans les volumes de mélanges. Sur le caractère de ce qu'on appelle le quatrième concile de Carthage, il y avait lieu de renvoyer non plus aux Ballerini ou à Hefelé (p. xxvii), mais à Maassen et surtout à M. Malnory, qui a montré que ces canons sont un règlement édicté par Césa re d'Arles (*Premier congrès scientifique international des catholiques en 1889*, II, 428; et surtout *Saint Césaire, évêque d'Arles*, Paris, 1894). Ce règlement est des premières années du vr^e^ siècle. Mais ce sont là des lacunes peu importantes. Le recueil de M. Lauchert rendra les plus grands services. Il serait à souhaiter qu'il fût complété par un choix des textes dogmatiques les plus importants avec les signatures des évêques. Ces dernières indications ont un grand intérêt pour l'histoire des églises.

Dans sa leçon d'ouverture, M. Bernoulli a cherché à faire revivre les personnages et les principaux incidents du concile de Nicée. Une telle entreprise ne va pas sans une part d'exégèse personnelle, qui offrirait ample matière à discussion. Les notes où l'auteur indique quelques-unes de ses autorités ne font guère que poser les questions : ainsi la n. 1, sur les sentiments religieux de Constantin, reproduit le jugement de Burckhardt, que M. B. fait sien. Burckhardt s'est, je crois, représenté Constantin trop exactement comme un homme d'État moderne. L'empereur avait un esprit d'une grande portée politique, il serait bon d'ajouter qu'il avait aussi une âme de barbare. Mais il faut surtout recommander aux historiens la note 8, sur les divergences qui existent pour les signatures entre Socrate et les actes. M. Gelzer, qui prépare une édition des Pères Nicéens, a communiqué à M. Bernoulli des remarques intéressantes sur ce désaccord. Il s'agit, en effet, de savoir en quelle qualité Hosius de Cordoue figure en tête de la liste.

P. L.

P. de Vaissière. **De Roberti Gaguini ministri generalis ordinis sanctae Trinitatis vita et operibus.** Chartres, Durand, 1896. xi-106 p. in-8.

Le livre de M. de Vaissière dépasse les limites de l'indulgence qu'on accorde volontiers aux thèses latines de doctorat. L'auteur n'a presque rien fait pour préciser, contrôler ou enrichir les renseignements fournis par les précédents biographes de Robert Gaguin; il n'a même pas pris la peine de lire de près ses ouvrages, pour en tirer tous les renseignements autobiographiques qu'ils contiennent. Nous aurons trop souvent l'occasion de le montrer en suivant M. de V. dans son examen de la vie et des œuvres de Robert Gaguin.

M. de V. place la naissance de son personnage entre les années 1420 et 1425. Ces dates ne sauraient s'accorder avec un passage d'une lettre à Arnoldus Bostius[1], où Robert Gaguin se déclare âgé de cinquante-trois ans. Il est

---

1. *Roberti Gaguini Epistolae et Orationes*, 1498, fo. 52, v°. C'est l'édition dont se sert M. de V. et à laquelle nous renverrons toujours au cours de l'article.

vrai que la lettre n'est pas datée. Mais on peut, pour diverses raisons, la croire à peu près contemporaine d'une autre lettre au même personnage (fo. 48, v°), où Gaguin parle d'une églogue que Faustus Andrelinus vient de composer; or, l'églogue parut en 1494 et cela ne permettrait pas de faire naître Robert Gaguin avant 1440. Si l'on accepte cette date, il est peu probable qu'en 1467 ou 1468, le jeune homme ait déjà pu être doyen de la Faculté de Décret (p. 5). Et de fait, un document publié par M. de Laborde nous apprend qu'à cette époque « Frere Robert Gagin » était « religieux du monastère à la Motte ou Bois » (*Les ducs de Bourgogne*, I, p. 499). De même, il est bien certain qu'il enseigna la rhétorique et eut Reuchlin pour élève; mais ce fut en 1473, et non vers 1465, comme le veut M. de V. [1]. Sa carrière professorale ne doit guère avoir commencé avant cette année-là : son temps et son activité avaient été jusqu'alors employés tout entiers au service de l'ordre des Mathurins, qui lui confia plusieurs missions hors de France. M. de V. connaît seulement celle d'Espagne; mais si elle n'a été précédée d'aucune autre, comment expliquer cette phrase d'une lettre à Ioannes Nauellus, qui a été écrite au retour du voyage d'Espagne : « Arbitrarisne suauissimum esse ponere ante oculos amici quae *in mediis Alpibus*, item *apud Ligures*, *Tuscosque*, deinde *apud Teutones*, mox in *ulteriore Hispania*, et passus sum mala, et deo uolente bona suscepi »? (*Epist. et Orat.*, fo. 4, v°). Comment, enfin, M. de V. peut-il dire (p. 10) qu'à partir de 1468, quatre années de la vie de Robert Gaguin nous échappent, quand nous savons par un témoignage contemporain qu'il était à Rome en 1471 [2]?

En 1473, notre personnage est nommé général des Mathurins. Il va bientôt jouer un certain rôle dans les affaires publiques; sa vie nous est dès lors mieux connue, et on peut suivre M. de V. avec un peu plus de confiance. Sur la première ambassade en Angleterre, il pouvait cependant être plus précis et plus complet. Le 20 novembre 1489, Robert Gaguin venait d'arriver à Londres, nous le voyons par une des poésies latines qui se trouvent à la suite des *Epist. et Orat.* (fo D, r°); les deux derniers vers indiquent justement l'objet de son ambassade :

Mens tamen ardescit reges componere pace
Si Maia genitus rectus in ore sonet.

D'autre part, la pièce suivante, écrite de Londres le 25 janvier 1489 (a. st.) atteste qu'à cette date il n'avait pas encore quitté la ville. Enfin, et pour en finir avec cette première partie du livre, M. de V. ne semble pas connaître la tradition qui fait de Robert Gaguin le bibliothécaire

1. L. Geiger, *Joh. Reuchlins Briefwechsel*, p. 199; mais la lettre avait déjà été imprimée par Herminjard, *Correspondance des réformateurs*, et auparavant par du Boulay.

2. Ém. Legrand, *110 lettres grecques de François Filelfe*, p. 233.

de Louis XI. Cette tradition, M. Delisle la rejette (*Cabinet des mss.*, I, p. 77) ; M. Franklin la confirme (*Les anc. bibl. de Paris*, II, p. 131) ; M. de V. n'en parle même pas ; la question valait cependant la peine d'être examinée à nouveau, et il n'était pas impossible de la résoudre.

La deuxième partie du livre, consacrée aux ouvrages de Robert Gaguin, ne rachète pas les défauts de la première. Des trois chapitres que M. de V. consacre successivement à Robert Gaguin historien, humaniste, théologien, nous ne voulons examiner que le deuxième ; mais il convient de signaler d'abord à M. de V. deux inadvertances qui se sont glissées dans son *thème ;* l'une est à la page 72, où le nom du célèbre imprimeur Josse Bade devient sous sa plume *Jossius* (au lieu de *Jodocus) Badius,* l'autre à la page 73 où, pour introduire une citation, l'on trouve un « dit Sorel », assez étonnant dans une thèse latine.

M. de V., dans sa conclusion (p. 103), appelle Robert Gaguin un précurseur de la Renaissance : il se peut qu'il mérite d'être appelé ainsi, mais ce ne sont pas les raisons de M. de V. qui pourraient nous en persuader. Robert Gaguin, nous dit-il (p. 76 et 78), a possédé l'amitié et l'estime d'Érasme, de Marsile Ficin, de Guillaume Fichet et de Reuchlin. Or, nous n'avons, pour Reuchlin, aucune preuve qu'il soit resté l'ami de son ancien professeur ; quant à Érasme, il ne faut pas oublier que ses relations avec Gaguin furent toujours des relations d'écolier à maître, et l'excès même des louanges qu'il lui décerne doit nous mettre en garde contre leur sincérité.

Il était intéressant de nous dire quelle connaissance du grec avait eue au juste Robert Gaguin ; M. de V. le pouvait aisément, s'il n'avait ignoré un passage essentiel de l'*Ars versificatoria* (réimpression de Félix Baligault, fo. b 6, r°) : il y eût appris que Gaguin avait fréquenté à Paris le grec Gregorios Tifernas, mais sans tirer grand profit de ses entretiens avec lui. Il y avait, d'ailleurs, à recueillir dans ce traité bien des indications précieuses pour fixer la place de l'auteur dans l'histoire de l'humanisme. Si les noms des poètes latins classiques y sont cités à chaque page, il est curieux que Gaguin aille encore prendre des exemples chez tels poètes obscurs du moyen âge : cela n'est pas le fait d'un véritable humaniste. Mais peut-on demander à M. de V. d'avoir lu Robert Gaguin, quand il n'a pas su donner de ses ouvrages une nomenclature complète ? Il semble ignorer tout à fait le *Conseil prouffitable contre les ennuys et tribulations du monde,* traduction faite par « Maissire Robert Gagin » d'une lettre de Jean Pic de la Mirandole à son neveu François. Il ne mentionne pas non plus ce « Glossarium latinum ad Ludovicum XI », que Montfaucon (*Biblioth. biblioth. manuscr.*, II, p. 1. 109), a vu à Saint-Germain-des-Prés, dans le fonds Coislin. L'attribution peut provenir d'une erreur ; encore valait-elle la peine d'être indiquée et discutée. Enfin, nous savons par Gaguin lui-même, qu'il s'est employé à corriger des manuscrits latins *Epist. et Orat.*, fo. 23, v°). Il semble même qu'il en ait fait métier (*Ibid.*, fo. 14, v°), et peut-être

a-t-il été copiste; en tout cas, l'on conserve à la Bibliothèque nationale deux manuscrits qui furent écrits par un copiste du nom de Gaguin (Delisle, *Cabinet des manuscrits*, II, p. 377).

On pourrait encore ajouter à ces remarques, mais celles-là suffiront pour édifier le lecteur. Nous apprenons, d'autre part, que plusieurs érudits s'occupent en ce moment de Robert Gaguin : leurs travaux seront la meilleure critique du livre de M. de V. Aussi bien nous avons déjà retenu trop longtemps le lecteur sur un ouvrage qui n'est guère supérieur aux compilations des dictionnaires biographiques. Nous voyons bien ce que M. de Vaissière a gagné à l'écrire; nous ne voyons pas le profit que le public en a retiré.

Louis DELARUELLE.

Georges NOEL. **La Logique de Hegel.** Paris, Alcan, 1897. VIII-190 pp. in-8.

Reconnaissons d'abord que c'est la monographie la plus complète qui ait été publiée sur ce difficile sujet. Mais voilà tout l'éloge qu'on peut en faire. M. Noël suit de près son texte; et, chose méritoire, le comprend toujours. Mais cette intelligence qu'il en a, semble extérieure. M. N. ne saisit pas le lien interne des théorèmes hégéliens. Il est dupe de toute l'imagerie et de toute la terminologie hégélienne. Et, comme il y croit, ~~il s'~~en sert. En sorte que son livre résume consciencieusement Hegel, mais ne l'interprète jamais; et, destiné à servir d'explication à une doctrine très obscure, il n'est lui-même intelligible qu'aux initiés.

Ce n'est pas non plus définir avec assez de précision l'attitude de la pensée contemporaine à l'égard de Hegel, que de montrer comment de certains problèmes existent, que ni le positivisme ni le criticisme ne résolvent mieux que lui (p, 161-181). Un hégélien croyant, comme est M. Noël, aurait eu d'abord à s'expliquer sur les objections faites à Hegel, depuis les retentissantes polémiques de Schelling et de Feuerbach. Un critique impartial aurait aimé à montrer comment Hegel demeure le résumé de quelques erreurs-types de la pensée du XIX^e^ siècle, et à analyser les procédés d'esprit neufs, et excellents, en petit nombre, que nous lui devons et par où nous sommes tous hégéliens.

Ch. ANDLER.

Marcel BERNÈS. **Sociologie et Morale.** Deux années d'enseignement sociologique. Paris, chez Giard et Brière, 1896.

Les systèmes sociologiques se succèdent sans relâche, comme autrefois les systèmes métaphysiques, dont ils tiennent la place. Celui que M. Marcel Bernès a enseigné à l'Université de Montpellier est une très

vigoureuse construction appuyée sur une très considérable assise de faits. La critique des sociologies antécédentes, mécanistes, biologiques, psychologiques, est probablement définitive. La méthode préconisée est une « observation à la fois historique et psychologique, *mais qui sous l'un et l'autre aspect doit toujours être collective* » (p. 79); et cette addition nous inquiète.

S'il faut admettre, pour qu'une sociologie se construise, que la conscience, même individuelle, ne soit pas individuelle en son fond (car « dans sa plénitude, elle est volonté, et la volonté n'a rien de purement subjectif; elle est action; elle n'est que par *l'expansion, l'effort solidaire*, la société », p. 48), je crains bien que cette sociologie ne soit fondée sur un mythe. Et c'est une autre image que cette « donnée sociale », masse mouvante, intérieurement plastique, qu'il faut prendre garde de consolider jamais en entier, même par la pensée, et dont les changements exigent, pour être suivis, un sens spécial, le « sentiment de la vie » (p. 74).

On admirera une très neuve interprétation de la civilisation grecque et une théorie de la Révolution française qui place M. Bernès à côté de MM. Th. Hertzka et Léon Bourgeois, dans le socialisme libéral contemporain.

Ch. ANDLER.

LETTRE DE M. JULES COMBARIEU

6 avril 1897.

Monsieur le Directeur,

Dans l'article (n° du 5 avril) qu'il a consacré à ma *Théorie du rythme d'après la doctrine antique*, etc., — ouvrage récemment couronné par l'Institut, sur le rapport de la section musicale — votre collaborateur a fait une confusion que j'ai à cœur de relever. En parlant des signes à l'aide desquels j'ai marqué les divisions rythmiques de la composition musicale, M. E. écrit : « Un morceau de musique serait coupé par de véritables hoquets, si l'on réalisait trop à la lettre les signes de *suspension* écrits par M. C. dans ses restitutions des sonates de Beethoven ou des fugues de Bach. » Les signes dont je me suis servi ont pour objet de marquer des *césures*, mais, pas plus que dans les vers, ils n'indiquent un arrêt obligatoire. J'ai pris soin de le dire à maintes reprises : « La prétendue nécessité, affirmée par Westphal, d'une courte pause après chaque membre de phrase, est impraticable, anti-musicale, et de nature à bouleverser toute composition » (p. 1, n. 2). — « L'exécutant supprime parfois toute *césure*, car le mouvement de la phrase veut qu'on enchaîne ses diverses parties » (p. 8. — v. aussi p. 67, 69, etc.) En somme M. E. me reproche, sur un point essentiel, une opinion qui non seulement n'est pas la mienne, mais que mon livre a pour objet de combattre : c'est celle de R. Westphal, dont la théorie aboutit en effet à des « hoquets rythmiques » dans le débit musical, et que j'ai caractérisée ainsi : « Westphal exige une courte pause à la fin de chaque membre de phrase! toutes ces pauses bouleverseraient la composition; *nous n'en admettons qu'une seule*,

sans en faire d'ailleurs une loi absolue, à la fin de la période... Cette ossature du rythme, si elle était trop marquée, ressemblerait à une pièce d'anatomie, à un squelette au lieu d'un corps vivant et sain » (*Av. pr.*, p. 6).

BULLETIN

— Les fascicules 8 et 9 du *Recueil d'Archéologie Orientale* (janvier-mars 1897) de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux; ils contiennent : § 42 (fin) *Les Archers palmyréniens à Coptos.* — § 43 *Le nom palmyrénien de Bolleha.* — § 44 *La grande inscription nabatéenne de Petra.* — § 45 *L'abstinence du pain dans les rites syriens, païen et chrétien.* — § 46 *Le Sépulcre de Rachel et le tumulus du roi Archelaüs.* — § 47 *La prise de Jérusalem par les Perses en 614.*

— Si les matériaux disponibles ne permettent pas encore à M. Hanns Œrtel d'éditer le texte du Jaiminîya-Brâhmana, ils peuvent cependant servir à élucider dès maintenant quelques problèmes intéressants. Un article publié dans le *Journal of the American Oriental Society*, vol. XVIII, 1, 15-48 : *Contributions from the Jaiminîya Brâhmana to the history of the Brâhmana literature* étudie les rapports du Jaiminîya avec le Çâtyâyana Brâhmana connu jusqu'ici par un petit nombre de fragments. M. Œrtel montre bien que, malgré leur étroite parenté, les deux ouvrages ne doivent pas être confondus; en outre, les passages qu'il publie éclairent par des rédactions parallèles plusieurs de ces légendes étranges dont fourmille le Tândya Mahâ-Brâhmana. — S. L.

— Le petit volume de M. G. M. Edwards (*Xenophon, Anabasis, Book II*, with introduction, notes and vocabulary. Pitt Press Series. Cambridge University press, 1897), élégant et imprimé avec un soin remarquable, est digne de la collection à laquelle il appartient. Bien que l'auteur le destine seulement aux débutants, ce livre rendrait service, chez nous, même aux candidats à la licence et à l'agrégation : il est, en effet, au courant des travaux les plus récents. M. E. a utilisé les éditions et les études critiques de Cobet, de Hug, de Redhantz, et admis avec ces derniers l'importance spéciale du *Codex Parisinus* n° 1640 (on doit toutefois regretter que, même dans une édition classique, l'auteur ne réunisse pas en un court apparat critique les leçons divergentes des manuscrits ou des éditeurs, parmi lesquelles il fait son choix). L'introduction (notices sur Xénophon, Cyrus, Proxène, et résumé rapide de l'*Anabase*) est empruntée, comme les notes (rejetées malheureusement à la fin du volume) aux travaux les plus autorisés de Grote, Curtius, Kühner, Taylor, Pretor. A signaler aussi une bonne carte, indiquant l'itinéraire des Dix Mille. L'auteur s'excuse, avec raison, dans sa préface, d'avoir donné place, parmi ses commentaires grammaticaux, à quelques questions de syntaxe dépassant la portée de jeunes élèves. On pourrait, en revanche, lui reprocher de trop simplifier parfois la tâche des lecteurs, en traduisant les moindres difficultés; les notes sont d'ailleurs très sobres, plutôt un peu sèches (sauf p. 44, χλίκτρου). On ne peut que louer la brièveté et la netteté du vocabulaire placé aux pages 60-83, et de l'index historique qui le suit. — Pascal Monet.

— M. J. Führer, dont nous avons signalé l'excellente discussion de la légende de sainte Félicité (*Revue*, 1895, I, 451) publie : *Eine wichtige Grabstætte der Katakombe von S. Giovani bei Syrakus* (Munich, Lindauer, 1896; 11 pp. in-8°). La crypte est celle d'une sainte dont le nom n'avait pu être lu par M. Orsi qui avait publié le premier l'inscription. M. Führer est parvenu à la déchiffrer : ΔΕΑΔΟΤΑ et en tire le nom

Adeodata ou Deodata. Un complément fort heureux de cette intéressante découverte a été fourni par M. H. Achelis. Il s'est rappelé à propos qu'une sainte sicilienne Deodata était mentionnée dans les *AA. SS.* au 31 juillet (VII, 187). Ses actes sont légendaires et la donnent comme Syracusaine. Ce dernier point, que d'autres traditions pouvaient rendre douteux, est désormais assuré grâce à M. Führer. L'inscription atteste qu'elle était vierge, tandis que les actes la marient à Fantius et lui attribuent un fils, Fantinus. Un frère est mentionné sur la pierre et il s'appelait peut-être Syrakosios. — P. L.

— Nous recevons communication d'un nouveau périodique : le *Musée Belge, Revue de philologie classique* (Louvain, Ch. Peeters; Paris, A. Fontemoing). Ce recueil trimestriel, « qui ne contiendra que des travaux originaux, dit le prospectus, sera un organe de publicité pour tous les professeurs de l'enseignement moyen et supérieur qui voudront bien lui offrir leurs travaux scientifiques ». Le premier numéro renferme une étude sur les Italo-grecs, leur langue et leur origine, la restitution d'une inscription latine, une note sur l'*Archiv* de Wœlfflin, et un travail sur Philocore. A cette revue est annexé un bulletin bibliographique et pédagogique qui s'adresse plus particulièrement à l'enseignement moyen : une place y sera réservée à tous les ouvrages nouveaux qui peuvent intéresser l'enseignement littéraire et historique. Le président du Comité de rédaction est M. Willems, le secrétaire, M. Waltzing. Le prix de l'abonnement envoyé directement à l'éditeur est de 12 fr. par an, pour les deux périodiques, de 8 fr. pour le *Musée belge* seul. — C.

— M. Alfred Franklin publie un volume nouveau de la *Vie privée d'autrefois*. Ce volume est intitulé *Les animaux* (Paris, Plon, in-8°, 336 pp., 3 fr. 50). L'auteur y recherche ce que les plus éminents docteurs du XIII[e] et du XIV[e] siècle enseignaient sur les bêtes et le rôle que les animaux jouèrent durant cette période dans la vie privée. Son livre comprend donc deux parties. Dans la première, il expose et apprécie les sources qu'il a consultées — le plus érudit et le plus consciencieux de tous les ouvrages qui lui ont servi, est celui d'Albert le Grand — puis, d'après l'ensemble de ces sources, montre, en cinq chapitres, *mammifères, oiseaux, reptiles et poissons, insectes, divers*, où en était l'étude de la zoologie au moyen âge et ce que les maîtres de cette science professaient alors. Dans la seconde, il raconte une foule d'anecdotes réparties en trois chapitres : XIII[e] *siècle*, XIV[e] *siècle, Charles VI et Isabeau* (pour le règne du roi fou il a tiré profit de quelques registres de comptes et livres de dépense). Une table des animaux et une table de quelques noms latins terminent le volume. On regrettera que M. Franklin n'ait pas étendu ses recherches et épuisé ce beau sujet ; mais il a dû se borner et il fait œuvre de vulgarisation. A corriger p. 42 une légère inadvertance : « l'esturgeon qui habite la Caspienne, remonte le *Danube* ! »
— A. C.

— En même temps, M. A. Franklin fait paraître le premier volume d'une seconde série de la *Vie privée d'autrefois*. Il publiera sans doute dans cette seconde série des relations de voyages. En tout cas, le premier volume que nous annonçons et que M. Franklin intitule *La vie de Paris sous la Régence* (Paris, Plon, in-8° 347 pp., 3 fr. 50), est une description de Paris par Nemeitz, conseiller du prince de Waldeck. L'ouvrage de Nemeitz parut d'abord en allemand (1718), puis en français (1727). M. Franklin réimprime la traduction française, mais en l'allégeant et la corrigeant — car elle est obscure, diffuse, rocailleuse — sans toutefois lui ôter ce qu'elle a d'archaïque et de naïf. On lira volontiers cette description. Elle est très curieuse et renferme nombre de détails aussi intéressants qu'exacts. Nemeitz était un observateur désintéressé et sagace. Sous forme de conseils aux voyageurs de condition, ses

jeunes compatriotes, et tout en leur indiquant comment ils doivent se conduire et user de leur temps et de leur argent, Nemeitz trace un tableau complet de la vie intime des Parisiens sous la minorité de Louis XV. — A. C.

— Nous avons déjà rendu compte du VII• volume (*Histoire de la Guerre de Trente Ans*), dû à M. Kukelhaus, de la nouvelle édition des *Œuvres* de Schiller, publiées par M. Ludwig Bellermann, à l'Institut bibliographique de Leipzig et de Vienne. Les autres tomes ne méritent pas moins une mention. Le premier renferme les *Poésies*; le deuxième, les drames en prose, *Brigands*, *Fiesque*, *Cabale*; le troisième, *Carlos* et *Marie Stuart*; le quatrième, *Wallenstein*; le cinquième, la *Pucelle*, la *Fiancée*, *Tell*, *Demetrius*; le sixième, l'*Histoire* du soulèvement des Pays-Bas; le huitième, les écrits philosophiques. M. Kerckhoff a recueilli les variantes du troisième et du quatrième volume. M. Paul Kaiser publie le huitième. M. Bellermann s'est chargé des autres tomes et a composé la biographie du poète qui sert d'introduction. La publication comptera quatorze volumes. Les huit premiers, déjà parus, contiennent tout ce qui paraît propre au grand public; les six qui restent sont destinés aux lecteurs sérieux et studieux. Le texte, tel que Schiller l'avait approuvé en dernier lieu, n'est nullement modifié. L'éditeur suit les règles de la nouvelle orthographe et il imprime *Flut* au lieu de « Fluth »; mais il conserve *ergetzen*, *fodern*, *gæh*. Il ne fait de changements que dans la ponctuation dont Schiller n'avait pas grand souci. Le commentaire, au bas des pages, est très sobre; il éclaircit les obscurités et explique les allusions. L'appendice contient deux sortes de notes : les unes, consacrées aux variantes, forment une partie très originale et importante de la publication; les autres indiquent les sources de l'écrivain et mentionnent des « passages parallèles » (cf. dans le quatrième volume, tout le long passage de Tschudi). Chaque volume, ainsi muni d'introduction, de notes concises et utiles, d'une liste complète des variantes, et, en outre, très bien relié, ne coûte que 2 fr. 50! — A. C.

— Le discours commémoratif prononcé par M. Robert F. Arnold le 24 avril 1896 devant les étudiants de l'Université de Vienne (*Karl Immermann. Gedenkrede zur Centennarfeier des Dichters*, Wien, Perles, 1896, in-8°, 19 p.), est une des meilleures études qui aient paru sur Immermann, et l'auteur a réussi, en si peu de pages, à dire l'important et l'essentiel. Par instants, il hausse le ton et il n'est pas, comme son héros, ennemi de la phrase, « ein Feind aller Phrase » (p. 7). On est choqué par des mots comme *Incommensurabilitæt* et *incommensurabel* (pp. 7 et 8), *im Zenithe seines Schaffens* (p. 8), *das moderne Leben und seinen Vater, die Geschichte* (p. 9), et l'on ne s'attend guère à la comparaison entre les *Epigones* et les *Rougon-Macquart* (p. 15). Mais il fait bon marché des drames d'Immermann et il apprécie avec originalité *Alexis*, *Merlin* et *Münchhausen*. — A. C.

— M. Rodolphe Brockhaus vient de faire paraître à très petit nombre, en une plaquette de huit pages, sous le titre *Zum 22 Mærz 1897*, le fac-similé d'une lettre que l'empereur Guillaume Ier, alors qu'il n'était que prince et n'avait que dix-sept ans, écrivit de Paris le 22 mars 1814 à son frère Charles. La lettre est courte, simple, et, à l'occasion du centenaire de la naissance de Guillaume Ier, elle n'aura pas manqué son effet. Le jeune prince conte, entre autres choses, qu'il a été la veille au Théâtre Français où l'on jouait *Heraclius* et *Le legs*, qu'on représente aujourd'hui le *Triomphe de Trajan*, qu'il est invité à passer toute la journée du lendemain à La Malmaison, qu'il vient de recevoir la visite du duc d'Orléans « ein sehr aimabler Mann », que la bataille de Paris a coûté beaucoup de monde aux Prussiens. L'économie bourgeoise du vieil empereur perce dans un détail : on sait qu'il employait les vieilles enveloppes en se contentant de changer l'adresse. La lettre qu'il écrit de Paris à son frère Charles, offre une enveloppe semblable. C'était une enveloppe déjà employée et

ñon envoyée ; elle portait les mots *der Prinzessin Charlotte ;* Guillaume a mis *dem Prinzen Carl* et remplacé l'*r* de « der » par un *m*, supprimé dans « Prinzessin » *ssin* et ajouté un *n* à *Prinze*, enfin barré dans « Charlotte » *h* et *otte*. — A. C.

— On trouvera dans l'intéressant volume que M. A. Rebière publie sous le titre *Les femmes dans la science* (Paris, Nony, in-8°, IX et 359 pp.) : 1° une suite de notices, rangées selon l'ordre alphabétique, de toutes les femmes qui, par des moyens divers, ont exercé sur les progrès des sciences une heureuse influence — naturellement, celles qui sont hors pair, ont, sans détails techniques, il est vrai, une ample notice; 2° une note qui réunit des opinions variées sur cette question : *si la femme est capable de science ;* 3° une seconde note formée de *menus propos sur les femmes et les sciences*, aperçus divers, citations, anecdotes, pensées, etc. L'auteur, se souvenant du mot de Fontenelle qu'il faut avoir raison avec quelque agrément, a orné son dictionnaire de quelques autographes et de deux douzaines de portraits, curieux et peu connus. On voudrait que ses notes biographiques et bibliographiques fussent parfois plus complètes. Il fallait dire, par exemple, que Mlle Kulmus était la femme du célèbre Gottsched et donner les dates exactes de sa naissance et de sa mort (11 avril 1713-26 juin 1762). P. 132, Mme *Hannemann* n'est-elle pas Mme Hahnemann (Mélanie d'Hervilly), femme de l'homéopathe ? P. 137, art. Hevelius lire Seidemann et non *Deidemann ;* p. 144, lire Humann et non *Human ;* p. 151, Jaunez et non *Jaunesse ;* p. 169, Krüdener (Juliane de Vietinghoff) et non *Krudner Julie de Wietenghoff*); p. 237, Phlipon et non *Philipon*. — A. C.

— La biographie de *Schopenhauer* (*Schopenhauer, Geschichte seines Lebens*. Berlin, Hofmann, in-8°, XI et 332 pp., 4 mark 80) que publie M. Ed. Grisebach, forme un des volumes de la collection des « Héros de l'esprit » dirigée par A. Bettelheim. L'ouvrage comprend vingt et un chapitres. Il est intéressant, plein de détails et de citations, minutieusement exact, et peut-être eût-il gagné à être allégé en certains endroits. En somme, c'est une complète biographie du philosophe, et l'on trouve, à la fin de ce méritoire travail, non seulement une table alphabétique des noms, mais sous le titre « remarques, indications des sources et pièces justificatives » (pp. 275-327) une foule d'utiles références qui prouvent l'immense lecture de l'auteur. — A. C.

— M. Hugo Spitzer réunit dans *Kritische Studien zur Aesthetik der Gegenwart* (Leipzig et Vienne, Fromme, 1897, 87 pp., gr. in-8°), des articles esthétiques, parus dans l'*Euphorion*, sur le beau expressif, la philosophie de la métaphore, le plaisir du beau, l'esthétique de Schiller, et l'illusion consciente. On aimera surtout une très ingénieuse hypothèse explicative sur Schiller. — Ch. A.

— M. Rudolf Weinmann, professeur à l'Université de Munich, continue dans *Wirklichkeitsstandpunkt* (brochure en 37 pp., gr. in-8°), la vigoureuse campagne commencée par lui contre le subjectivisme kantien. Nous croyons qu'il tombe dans toutes les erreurs du réalisme prékantien ; mais cette réaction contre l'idéalisme coïncide étrangement avec la réaction analogue qu'un métaphysicien plus profond, M. Bergson, essaie en France. — Ch. A.

— M. Efraim Liljeqvist, dans son livre *Antik och Modern Sofistik* (Gœteborgs Hœgskolas Arsskrift, 1896, fasc. 3) tente, sur le même plan, mais sur des systèmes en partie différents, une étude faite déjà par M. Th. Funck-Brentano. Il lui paraît qu'il y a une sophistique moderne (Hegel, Schopenhauer, Stirner, Nietzsche) dont les erreurs sont semblables à celles de l'ancienne. La thèse est ingénieuse, mais tout à fait fantaisiste. L'exposé de la philosophie présocratique, appuyé surtout sur Zeller, est en retard. — Ch. A.

— Pour le cinquantenaire de son doctorat, M. Kuno Fischer réédite une édition

remaniée et, on peut croire, définitive, de sa *Geschichte der neuern Philosophie*, devenue classique (9 vol. in-8, Heidelberg, Winter, 1897). Les volumes sur Descartes, Spinoza, Kant et Schopenhauer promettent des nouveautés importantes. Le t. VIII, sur Hegel, depuis quinze ans annoncé, doit enfin paraître. — Ch. A.

— Si vraiment *La Question sociale est une question de méthode*, comme le veut le titre de la brochure publiée par le Dr Vazeille (Giard et Brière, in-8, 94 pp.), il est sûr que la méthode de M. Vazeille ne la résoudra pas. M. Vazeille procède par un jeu d'analyses et de synthèses, qui, à son insu, reconstruit presque toute l'économie politique de Hegel. Dans le détail, il y a infiniment de vrai, et toute la critique à la fois du libéralisme traditionnel et du marxisme est absolument probante. — Ch. A.

— M. Récéjac, dans son *Essai sur les fondements de la connaissance mystique* (Paris, Alcan, 306 pp., in-8), est l'écrivain qui a le plus franchement et le plus clairement tiré les conséquences dernières de la philosophie fondée par MM. Ravaisson et Lachelier. Il a essayé, dans une langue très belle, de démontrer en détail ce que M. Ravaisson indiquait en aphorismes brefs : « Au cœur appartient *le dernier mot en tout*, mais éminemment dans la haute sphère de l'ordre surnaturel » (Ravaisson, *Métaphysique et morale*, 1893) ; et il a raison de dire (p. 297) que le mysticisme n'est pas autre chose que cette « spontanéité de l'esprit » admise de M. Lachelier. Enfin, entre la « cité mystique » de M. Récéjac et la « libre hiérarchie des âmes » décrite par M. Boutroux, on ne voit pas grande différence. Maintenant, tout cela n'a rien de commun avec la science. — Ch. Andler.

— M. C. H. Harkins nous offre un tirage à part (19 p. in-8 numérotées 40-58) de son article sur les Archives du Vatican (*The Vatican Archives*) qui a paru dans l'*American Historical Review* d'octobre 1896. Son travail consiste à indiquer brièvement la nature et le contenu des riches dépôts du Vatican et à montrer dans quel sens les recherches et les publications ont été le plus activées depuis que ce fonds a été ouvert aux travailleurs. Ce petit opuscule sera d'une réelle utilité à tous ceux qui ont des recherches à faire au Vatican et en ignorent encore les détours. — S.

— La « Société d'historiens allemands » a tenu son quatrième congrès à Innsbrück du 11 au 14 septembre 1896, et en publie le compte rendu (Leipzig, Duncker et Humblot. In-16, 73 p.). La brochure contient le discours du président de la Société, M. de Zwiedineck-Südenhorst, de Graz, et le procès-verbal des discussions auxquelles se sont livrés les membres présents sur « les vœux qu'ont à exprimer les historiens envers l'administration des dépôts d'archives », « le projet d'un atlas historique des pays alpestres », etc. — S.

— Dans le volume de Mme Lydia Martial, *Pour qu'ils soient des hommes* (Paris, Havard, 1877), la pensée est en général un peu vague ; mais l'auteur intéresse par le généreux dépit qu'elle ressent à voir l'appétit des jouissances miner à la fois les croyances chères à la femme et le respect que le christianisme avait obtenu pour elle. Mme Martial demande hardiment et judicieusement qu'on prépare les jeunes filles à leurs fonctions de mères, qu'on leur apprenne à faire un jour de leurs fils des soldats, des maris, des pères. — Ch. Dejob.

— L'Académie d'Agram commence la publication d'un recueil de folklore sud-slave. Le premier volume, rédigé par M. le professeur Ivan Miletic, comprend des documents relatifs à la Dalmatie, la Bosnie, l'Herzégovine, la Croatie, la Slavonie et le Montenegro. Il se termine par des comptes rendus bibliographiques et par un certain nombre d'illustrations. — L. L.

— Nous avons reçu un nouveau volume du *Catalogue des imprimés du Cabinet de Reims*, t. IV, *Histoire*, Reims, imprimerie de l'*Indépendant rémois*, 1896, 427 pp. in-8. On sait que le Cabinet de Reims est la partie de la bibliothèque réservée aux

publications locales. Ce volume offre encore plus d'intérêt peut-être que le précédent. On y trouvera décrits de nombreux ouvrages relatifs à l'histoire religieuse et spécialement à l'histoire de l'église de Reims. Nous reproduisons les réserves déjà faites antérieurement sur les appréciations dont les auteurs du catalogue ont cru devoir accompagner leurs notices. — A.

— MM. Arthur Kœnig et Carl Runge viennent d'éditer le t. V des admirables *Vorlesungen über theoretische Physik* de Helmholtz, sous le titre de *Vorlesungen über die Elektromagnetische Theorie des Lichts* (Hamburg, L. Voss, 1897).

— La librairie J. Baedeker, de Leipzig, publie une quatrième édition de la *Geschichte der englischen Litteratur* de M. Edouard Engel (on sait que l'ouvrage contient un appendice sur la littérature de l'Amérique du Nord). Cette quatrième édition a été complètement remaniée. Elle paraîtra en cinq livraisons, chacune au prix de 1 fr. 25. La première livraison comprend les 112 premières pages, c'est-à-dire tout le premier livre *Die altenglische Litteratur*.

— On nous prie d'annoncer que le Centenaire d'Antonio Rosmini sera célébré à Rovereto, non pas, comme on l'avait dit, le 24 mars, mais le 2 mai.

— Le 12 mars 1897 est mort à Alt-Strelitz (Mecklembourg) Daniel Sanders, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il est l'auteur de nombreux travaux sur la langue allemande. Son ouvrage le plus connu est son grand dictionnaire de la langue allemande (3 volumes, 1860-1865, et un volume supplémentaire 1881-1884). Il avait entrepris en dernier lieu la rédaction de la partie allemande-anglaise du *Dictionnaire encyclopédique* de Muret-Sanders et c'est quelques semaines après l'apparition de la première livraison (Berlin, Langenscheidt) que la mort l'a enlevé en plein labeur. L'œuvre sera continuée par un anglisant bien connu, M. Immanuel Schmidt. — A. B.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 mars 1897.

M Clermont-Ganneau donne lecture d'une lettre du R. P. Paul de Saint-Aignan, datée de Jérusalem, 9 mars 1897, et qui contient l'histoire de la découverte de la mosaïque géographique de Madaba.

M Cagnat termine sa communication relative à l'inscription romaine découverte en Tunisie, aux environs de Testour, qu'il a lue et traduite à la dernière séance. Il en lit un commentaire dû à M. Toutain, professeur à la Faculté des lettres de Caen. M. Viollet présente quelques observations.

M. Dieulafoy est désigné comme lecteur pour la séance trimestrielle, qui aura lieu le premier mercredi du mois d'avril. Il y donnera lecture de son mémoire sur l'architecture militaire du XIII^e^ siècle.

M. Perrot annonce que M. Bonnaffé, l'un des exécuteurs testamentaires de M. Piot, vient de faire hommage à l'Académie de tout ce qui restait entre ses mains des papiers du collectionneur qui a institué l'Académie son héritière! Ces papiers, très variés, contiennent en particulier des notes sur chacun des nombreux voyages d'Eugène Piot, avec des listes des antiquités vues ou achetées au cours de ces tournées.

M. Clermont-Ganneau commente, à l'aide des sources orientales, le poème du patriarche Sophronios, récemment publié par M. Couret et relatif à la prise de Jérusalem par les Perses, en 614.

M. Maspero annonce que la onzième session du Congrès international des Orientalistes se tiendra à Paris, du 5 au 12 septembre 1897.

Léon Dorez.

Le PropriétaireGéant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 26 avril — 1897

F. Dubois, Tombouctou la mystérieuse. — Vie de Porphyre de Gaza, par le diacre Marc. — Denys d'Halicarnasse, ars rhetorica, p. Usener. — Oberziner, Les guerres de Julien contre les Germains. — De La Tour, Catalogue des jetons de la Bibliothèque nationale, rois et reines de France. — K. Schirmacher, Théophile de Viau. — Gasté. Malherbe et ses terrains de Toulon; Le calice de Bossuet au Plessis-Grimoult; Le portrait original de d'Alembert, par La Tour. — Mourlot, Villars à Denain. — Lenotre, Marie-Antoinette. — Gaulot, Les grandes journées révolutionnaires. — Hennet, Alexis Dubois. — Alombert, Mortier à Dürrenstein. Comte Murat, Murat en Espagne. — Mémorial de Norvins, II et III, p. Lanzac de Laborie. — Mémoires de Mme de Chastenay, p. Rosenot. — Welschinger, Le roi de Rome. — Arnold, Le philhellénisme allemand. — Baechtold, Gottfried Keller. — Spoelberch de Lovenjoul, La véritable histoire de Elle et Lui. — *Bulletin* : Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, XXIII; De Vries, Reproduction de manuscrits; Vidier, Répertoire méthodique du moyen âge; Enneccerus, Les séquences de l'Eulalie; Tamizey de Larroque, Lettres de Jean et Pierre Bourdelot; Federico Stefani. — Académie des inscriptions.

Félix Dubois. Tombouctou la Mystérieuse. Édition du *Figaro*. Paris, 1897. In-8, 420 pp.

Certains noms ont le privilège de parler à l'imagination des foules, sans que bien souvent on trouve une raison sérieuse à cet engouement. Que des villes comme Rome, Carthage, etc., aient acquis une notoriété à peu près universelle, cela s'explique sans peine par les événements dont elles ont été le théâtre; mais en quoi, par exemple, les cités de Kairouan et de Tombouctou méritent-elles la célébrité dont elles jouissent? Il serait assez difficile de le dire, et n'était le mystère qui a plané si longtemps sur elles, il est probable que leurs noms n'auraient pas aisément franchi les solitudes qui les entourent. En choisissant le titre de Tombouctou la Mystérieuse, M. Félix Dubois a trouvé un qualificatif convenable à ce monceau de terre et de masures, dont notre imagination aurait volontiers fait un séjour enchanteur. Cependant il est juste d'ajouter que si Kairouan a eu ses jours de splendeur sous la dynastie aghlabite, Tombouctou a été autrefois la capitale d'un grand empire noir, et reste encore aujourd'hui une localité d'une extrême importance, au point de vue politique et commercial, par sa position à proximité du grand fleuve qui sert à la fois de limite aux régions desséchées du Sahara et aux terres que couvre la luxuriante végétation des tropiques.

M. F. D. n'est point un véritable explorateur, mais bien un de ces grands reporters à la façon de Stanley. Comme son illustre devancier, il ne se borne pas à jeter un coup d'œil superficiel sur le pays qu'il parcourt; il en veut connaître l'histoire et il ne dédaigne pas d'en étudier les ressources et d'en présager les destinées. Grâce à quelques manuscrits arabes, qu'il a su se procurer sur place, il a obtenu un grand nombre de renseignements nouveaux qu'il a complétés et contrôlés en interrogeant avec patience et méthode les indigènes les plus instruits et les plus communicatifs. Le résultat de cette enquête complète heureusement le récit vivant et imagé des aventures de voyage. Nous voyons clairement qu'il y a eu deux centres de civilisation sur la courbe du Niger : Tombouctou, qui se rattache par ses institutions, ses mœurs et sa culture intellectuelle, aux populations du nord de l'Afrique; Dienné, dont les origines seraient bien différentes et qui aurait été fondée par une colonie égyptienne, à en croire M. F. Dubois. Ce dernier point, il est vrai, n'est point établi d'une façon péremptoire, et ce n'est encore qu'une hypothèse, fondée sur le caractère architectural des édifices de Dienné. Le lecteur s'intéressera aussi à l'histoire de ces contrées, qui est donnée avec plus de détails et de méthode que dans les travaux précédents, mais il devra se garder d'accepter toujours l'orthographe des noms propres, qui parfois ont été étrangement défigurés par des erreurs typographiques. Un livre facile à lire, intéressant et instructif, tel est le jugement qu'il convient, en somme, de porter sur *Tombouctou la Mystérieuse*, et il faut savoir gré au *Figaro* d'avoir contribué, par ses subsides, à la publication d'une pareille œuvre.

O. Houdas.

Marci diaconi, **Vita Porphyrii episcopi Gazensis**, ediderunt Societatis philologæ Bonnensis sodales. Leipzig, Teubner, 1895; XII-137 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

La vie de Porphyre, évêque de Gaza, écrite par le diacre Marc, un de ses disciples, est intéressante en ce qu'elle est l'œuvre d'un témoin oculaire (les vies de saints qui sont dans ce cas ne sont pas très nombreuses), et qu'elle nous fait assister « au dernier acte de la guerre entre les chrétiens et les sectateurs des anciens dieux ». On n'en connut longtemps que la version latine; en 1874 seulement on en posséda l'original grec, découvert dans un manuscrit de Vienne (V) par Maurice Haupt, et publié après sa mort, sans qu'il eût eu le temps d'y mettre la dernière main. Cette édition de Haupt n'était donc pas exempte de fautes, et une nouvelle pouvait paraître nécessaire; on découvrit d'ailleurs un manuscrit plus pur et plus complet, dans la Bibliothèque bodléienne d'Oxford (*Baroccianus*, B) que les nouveaux éditeurs ont mis à profit. Ils n'ont pas jugé à propos d'utiliser un *Ottobonianus*, qui reproduit V purement

et simplement, et ils regrettent de n'avoir pu collationner un manuscrit de Jérusalem du xe siècle. L'édition est complétée par deux abrégés de la vie de Porphyre, l'un suivant un manuscrit de Paris (Bibl. nat. 1452), l'autre d'après un manuscrit de Moscou. Le texte est publié avec la même méthode que la vie de saint Hypatius (cf. la *Revue* du 28 déc. 1896); la syntaxe de l'époque, ve siècle, y est avec raison respectée, et les membres du séminaire philologique de Bonn ont encore une fois bien mérité des hellénistes.

My.

Dionysii Halicarnasei quæ fertur Ars rhetorica, recensuit H. Usener. Leipzig, Teubner, 1895; VIII-166 p.

Les ouvrages de rhétorique de Denys d'Halicarnasse ont, pour la plupart, grand besoin d'être publiés à nouveau sur une collation sérieuse des manuscrits. Celui qui est intitulé *Ars rhetorica*, d'ailleurs attribué inexactement à Denys, est donné actuellement par M. Usener d'après le *Parisinus* 1741, de la Bibliothèque nationale. C'est ce manuscrit qui est le fondement unique du texte; M. U. ajoute à ses variantes, pour que le lecteur puisse plus facilement remonter aux sources, les leçons d'un manuscrit de Wolfenbüttel, et, pour les deux derniers chapitres, du *Marcianus* 508, qui les donne à la suite du *De compositione verborum*. L'appareil critique contient encore les leçons et les conjectures les plus remarquables des éditeurs et commentateurs précédents, notamment de Sylburg et de Schott. A la fin, un index très soigné, pour la rédaction duquel M. U. a été aidé par son fils. Le nom de l'éditeur dispense de tout éloge; on peut dire que ce texte de l'*Ars rhetorica* annule les précédents, et ceux qui ont eu à étudier la Τέχνη de Denys dans les anciennes éditions étaient trop souvent obligés de conjecturer pour ne pas être reconnaissants à M. Usener.

My.

Le Guerre Germaniche di Flavio Claudio Giuliano, par M. L. Oberziner. Rome, E. Loescher, 1896, in-8 de 128 p.

Dans cet opuscule, d'une lecture fort agréable, M. L. Oberziner a raconté en détail les campagnes dirigées par le futur empereur Julien contre plusieurs tribus germaniques pendant les années 356, 357, 358 et 359 de l'ère chrétienne. La Gaule, surtout la Gaule de l'est et du nord, avait cruellement souffert des incursions accomplies par les Alamans et les Francs. Julien consacra toute son activité à réparer les maux qui désolaient alors ces régions et à refouler au-delà du Rhin les

bandes agressives des Barbares. Il y réussit en plusieurs campagnes M. O. a exposé ces évènements avec une grande précision et beaucoup de clarté. Il s'est principalement servi d'Ammien Marcellin, dont l'ouvrage est précieux pour cette période du IVe siècle; de Julien lui-même, et de l'historien Zosime. Il connaît fort bien, comme le prouve son Index bibliographique, les travaux des savants modernes qui ont traité les questions dont il a eu à s'occuper au cours de son étude. Son livre forme donc une très intéressante et très utile contribution à l'histoire des provinces gauloises après Constantin; il est écrit avec plus de sens critique que les pages consacrées au même sujet par Amédée Thierry, dans son *Histoire de la Gaule sous la domination romaine*.

Nous regrettons toutefois que M. O. ait omis de signaler : d'une part les mesures d'ordre financier prises par Julien au début de l'année 358 pour alléger ou du moins pour ne pas augmenter les charges qui pesaient sur les sujets gaulois de l'empire; d'autre part, la dernière campagne faite au-delà du Rhin en 361 par Julien, déjà proclamé Auguste, au moment où il partait pour l'Orient. La politique financière de Julien en Gaule se rattache étroitement et logiquement à ses campagnes contre les barbares; elle a le même but et veut réparer les mêmes désastres. Sa dernière expédition contre les Alamans doit nécessairement être comptée parmi ses « Guerre Germaniche ». Enfin il nous semble que la conclusion de M. O. est un peu brève. M. Oberziner se contente de nous dire, en quelques lignes, que Julien rendit la sécurité à la Gaule et qu'il se révéla, pendant cette période de quatre années, aussi habile général que prudent politique.

Mais peut-être cet opuscule n'est-il que le prélude d'un travail plus considérable, d'une Histoire de l'empereur Julien. Dans ce cas l'absence d'une conclusion développée s'expliquerait assez bien. Quoi qu'il en soit, les qualités du livre écrit par M. Oberziner sur les guerres germaniques de Julien nous font souhaiter vivement que l'auteur continue à étudier le quatrième siècle de l'empire, encore si peu ou si mal connu.

J. Toutain.

M. de la Tour. **Catalogue des jetons de la Bibliothèque nationale. Rois et Reines de France.** Paris, Rollin et Feuardent, 1897, in-8 de XLVI et 504 pages. 36 pl. phototyp.

Pendant longtemps les numismatistes n'eurent de curiosité que pour les monnaies et les médailles antiques; en dehors des Grecs et des Romains il n'y avait rien à faire; on faisait exception pour les monnaies royales de France, par respect pour les noms qui y étaient inscrits. C'est très tard que l'on a pensé aux monnaies féodales; plus tard encore, de nos jours seulement, aux jetons. Il y avait des collectionneurs, aux deux derniers siècles, mais les érudits n'en avaient cure. Et cependant les plus

habiles artistes gravaient les jetons; les Académies rédigeaient avec grand soin les légendes qui y étaient gravées; à partir d'Henri III le jeton devient un prétexte pour rappeler les événements dignes de souvenir de chaque année; il remplace le journal moderne, et dans une certaine limite les nouvelles à la main qui précédèrent le journal. La collection du Cabinet de France est l'une des plus riches que l'on connaisse, bien qu'il y ait quelques collections particulières qui possèdent des pièces qui ne sont pas encore à la Bibliothèque nationale. On y trouve des renseignements sûrs et officiels qui touchent à l'iconographie, à l'état d'âme de la nation au jour le jour, à la politique, etc, etc. Il faudra bien que les historiens des quatre derniers siècles aient recours aux jetons.

Mais pour cela il est indispensable de les connaître : ils sont si nombreux et si éparpillés. M. de la Tour a entrepris cette tâche aussi délicate qu'effrayante par le labeur auquel elle oblige; il commence par faire connaître les jetons des rois et reines de France, depuis la fin du XIII^e^ siècle. Quand l'ouvrage sera complet, et il y aura plusieurs volumes, on sera surpris de la riche mine d'enseignements que fournira la collection des jetons du Cabinet de France.

Le premier volume commence par une introduction qui est une excellente dissertation, presque une conférence, sur l'histoire du jeton et sur celle de la formation de la collection du Cabinet de France. Cette entrée en matière prouve combien M. de la Tour est compétent en pareille matière; aussi nous attendons avec confiance et un peu d'impatience les volumes suivants, qui intéresseront particulièrement l'histoire des institutions et celle des provinces.

A. de BARTHÉLEMY.

Théophile de Viau, sein Leben und seine Werke, von Dr. Käthe SCHIRMACHER. In-8 de XII-320 pp. Welter, éditeur, Leipzig-Paris.

Cet ouvrage est divisé en trois parties: la première contient la biographie de Théophile; la deuxième une étude sur le poète; la troisième, intitulée « Théophile de Viau, Malherbe », est consacrée surtout à la langue et à la versification de l'auteur de *Pyrame et Thisbé*, comparées à la langue et à la versification de Malherbe.

Il n'existait pas jusqu'à présent d'étude complète sur Théophile; la notice biographique rédigée par M. Alleaume en tête de son édition de la Bibliothèque elzévirienne, celle de M. Jules Andrieu, l'article de Th. Gautier dans les *Grotesques*, voilà ce qui avait été écrit de plus important sur Théophile. Il faut avouer que c'était insuffisant, si l'on considère le rôle qu'a joué Théophile dans la première moitié du XVII^e^ siècle, à la fois comme poète et représentant attardé de la Pléiade, et aussi comme penseur et comme chef de file des « beaux-esprits » de ce temps. M^lle^ Schirmacher a essayé de combler cette lacune, de nous donner la

date des œuvres principales, de montrer l'évolution de l'esprit du poète, son développement, son influence. Elle distingue deux périodes dans le développement de son esprit : celle où il subit surtout l'influence de Ronsard et du cavalier Marini, jusqu'en 1619, époque de son bannissement; à cette période appartient la représentation de *Pyrame et Thisbé*, que Mlle Sch. a signalée avec raison, après Charles Sorel, comme une des dates les plus importantes de l'histoire du théâtre français (pp. 243-44) ; — la deuxième période, où se montre l'originalité du penseur, et qui en comprend elle-même deux autres : la période athée et la période mystique. — Il faut louer l'étude, un peu brève cependant à notre avis, sur le philosophe et le théoricien (p. 170-188) ; le fameux adversaire du père Garasse occupe une place de marque dans l'histoire des idées au XVIIe siècle.

Dans la troisième partie (Théophile de Viau et Malherbe), Mlle Sch. n'a pas assez montré, à notre avis, que le véritable novateur ce n'est pas Théophile; c'est Malherbe. Est-ce bien la réforme de Malherbe qui a tué le lyrisme en France pendant deux siècles? Assurément, Malherbe n'est pas aussi vraiment poète que Théophile; mais la véritable raison du succès de sa réforme, c'est qu'elle répondait à un besoin d'ordre, de clarté, de logique qui se faisait sentir à cette époque. Théophile est un attardé; il a le regard tourné en arrière. Cela explique le jugement de La Bruyère et le dédain de Boileau [1].

Cette étude intéressante, claire, bien ordonnée, fait honneur à Mlle Schirmacher.

Paul GAUTIER.

Armand GASTÉ, Malherbe concessionnaire de terrains à bâtir sur le port de Toulon avec un appendice sur le portrait de Malherbe par Finsonius. Caen, Delesque, imprimeur-éditeur, 1896, in-8° de 15 p. (Extrait des *Mémoires* de l'Académie de Caen.)

Le calice de Bossuet au Plessis-Grimoult. Note Havre, impr. du Commerce, gr. in-8° de 7 p. (Extrait de la *Normandie monumentale et pittoresque*.)

Quentin de La Tour. Le portrait original de d'Alembert. Caen, impr. Valin, gr. in-8° de 22 p. (Extrait du *Bulletin* de la Société des Beaux-Arts de Caen.)

Les trois brochures de M. Gasté sont dignes de l'attention des curieux auxquels les recommandent les noms d'écrivains comme d'Alembert, Bossuet et Malherbe, d'artistes comme Finsonius (oublié dans le *Bouillet*) et La Tour.

M. Gasté, dans la première brochure, étudie et éclaircit un point de

---

1. Dans cette même partie, Mme Sch. signale des « alliances de mots » chez Théophile, qui n'ont rien de remarquable : Ainsi (p. 304) : « Un sang généreux » — « la sotte antiquité », — « la grandeur farouche », etc.

la vie de Malherbe [1]. Il établit que le poète, concessionnaire de quelques terrains conquis sur la mer qui lui avaient été accordés par le roi [2], le 30 juin 1617, ne se fit pas entrepreneur de constructions et ne bâtit point des maisons d'un côté ou de l'autre du port de Toulon. Au milieu des soucis de ses dernières années, Malherbe n'eut guères le loisir de faire travailler à « l'ornement et décoration de la dicte ville. » D'ailleurs, le texte du testament de sa veuve est formel : elle laisse (1er août 1629) à son héritier des *places de maisons*. M. G. n'a pu déterminer aussi bien l'époque où fut peint par Finsonius le beau portrait de Malherbe, et, après avoir discuté les conjectures des biographes, il conclut : « Considérons donc ce portrait comme l'image vraie du poète caennais dans toute la force de l'âge, alors qu'il ne songeait pas encore à dire : Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages ».

Dans la seconde brochure, M. G. combat une légende « qui circule depuis plus de deux siècles en Normandie et qui persistera longtemps encore ». Bossuet qui fut, pendant trente deux ans, prieur commandataire de l'abbaye du Plessis-Grimoult, à 8 lieues de Caen, n'a pas donné à cette abbaye le calice en argent repoussé qui est aujourd'hui la pièce la plus précieuse du trésor de l'église paroissiale. L'inscription même gravée sous le pied du vase sacré prouve qu'il fut donné aux moines en 1669 par le prédécesseur de Bossuet, Jacques de Matignon [3].

La troisième brochure, ornée d'une magnifique reproduction du portrait de d'Alembert, nous apprend que ce portrait, un des plus beaux pastels de La Tour, date de 1753 et qu'il est conservé à Caen chez un professeur de la faculté de droit, M. Daniel Danjon. M. Gasté explique comment ce chef-d'œuvre est entre les mains du petit-fils de Harou-Romain (auquel il avait été donné par la veuve de Condorcet (Sophie de Grouchy), très liée avec la famille de cet architecte et marraine de la mère de M. Danjon) et, à cette occasion, multiplie les détails intéressants sur Condorcet, d'Alembert et La Tour [4].

T. DE L.

---

1. M. G. rappelle (p. 10) que Malherbe mourut le 6 octobre 1628, et non le 16 « comme le répètent, l'une après l'autre, les biographies du poète », et il cite à ce sujet le travail de l'abbé Bourrienne : *Malherbe, points obscurs et nouveaux de sa vie normande* (1895). Je ferai observer que M. Lalanne avait indiqué la bonne date voilà déjà bon nombre d'années.

2. Complétant les *Recherches biographiques sur Malherbe et sur sa famille* M. G. a publié (p. 6-8) un document que son devancier avait laissé dans les archives d'Aix : *Lettres pattantes (sic) octroyées par Sa Majesté au sieur de Malerbe pour le fère jouir du don des dictes places de maisons* [22 maisons à bâtir].

3 En tête de la brochure est représenté le prieuré du Plessis-Grimoult (au commencement du XVIIIe siècle) d'après un dessin de l'époque conservé en la bibliothèque de l'Arsenal. Trois photographies (pp. 4, 5 et 6) reproduisent le prétendu calice de Bossuet (1° tout entier ; 2° le pied ; 3° la patène).

4. On trouve à l'appendice : 1° *Iconographie de d'Alembert* (Tableaux, gravures et lithographies; 2° une lettre et des fragments de lettres de Mme de Condorcet, plus

Le maréchal de Villars et la victoire de Denain (24 juillet 1712), par Felix Mourlot, Valenciennes, Lepez et Ayasse. 1895. In-8° 171 p.

G. Lenotre, **Marie-Antoinette** (sa captivité et sa mort). Paris, Perrin, in-8°, xxi et 430 p. 7 fr. 50.

Paul Gaulot, **Les grandes journées révolutionnaires**, histoire anecdotique de la convention nationale. Paris, Plon. 1897. In-8°, iii et 392 p. 7 fr. 50.

Le général Alexis Dubois. La cavalerie aux armées du Nord et de Sambre et Meuse pendant les campagnes de 1794 **et** 1795, par Léon Hennet, sous-chef aux archives de la guerre. Paris, Baudoin, 1897, In-8°, 77 p. 1 fr. 50.

Campagne de l'an 14 (1805). **Le corps d'armée aux ordres du maréchal Mortier. Combat de Dürrenstein**, par le capitaine Alombert, de la section historique de l'état-major de l'armée. Paris, Berger-Levrault. 1897. In-8°, 420 p. 6 fr.

Murat, lieutenant de l'Empereur en Espagne, 1808, **d'après sa correspondance inédite et des documents originaux**, par le comte Murat. Paris, Plon, 1897. In-8°. xi et 478 p. 7 fr. 50.

Mémorial de Norvins, publié par L. de Lanzac de Laborie. Paris, Plon. 1896-1897. In-8°, tome deuxième, 418 p. Tome troisième, 356 p. 15 fr.

Mémoires de Mme de Chastenay, 1771-1815, publiés par Alphonse Roserot. Paris, Plon, 1896, In-8°, deux vol. in-8° viii et 488 p., 585 p. 15 fr.

Henri Welschinger, **Le roi de Rome** (1811-1832). Paris, Plon. 1897, In-8°, vii, et 493 p. 8 fr.

M. Mourlot a consulté toutes les sources (qu'il a soin, dans les premières pages, d'exposer et de contrôler), et il raconte la bataille de Denain avec un très grand détail et de façon fort claire, fort attachante. Il use notamment d'une carte inédite du temps qui marque bien la marche des armées du 19 au 24 juillet. Mais le point saillant de son livre, c'est l'appréciation de Villars et de son rôle. M. M. discute ce point longuement, mais avec netteté. Il ne nie pas ce que Villars dut à Lefebvre d'Orval; il rappelle que Louis XV anoblit un neveu de Lefebvre en 1771 parce que Lefebvre avait « donné l'idée de l'importante affaire de Denain ». Il ne nie pas ce que Villars dut à d'Artagnan-Montesquiou : Montesquiou proposa le plan d'attaque avec plus d'insistance que tous les autres officiers, le proposa le 23 au matin plus ardemment que jamais, seconda Villars le 24 avec la plus louable activité. Mais si Montesquiou a eu « part égale aux préparatifs du combat » et a joué un « rôle insigne », Villars avait toujours la décision suprême; et M. Mourlot montre fort bien que cet audacieux et fanfaron Villars eut alors le grand mérite de la prudence, qu'il agit avec une sage lenteur, qu'il avait toujours son *projet de Denain*, qu'il prit le 23 toutes les mesures destinées à tromper Eugène et à lui donner le change, que, le 24, il dirigea ce superbe assaut des retranchements et compléta au pont de Prouvy la victoire commencée à Denain, que, le

---

un billet de Claude Fauriel, adressé au jeune Harou-Romain, billet que M. G. trouve avec raison charmant et au sujet du destinataire duquel il dit : « Heureux enfant, qui avait un savant aussi aimable pour répétiteur de... grec ! »

25, il envoya Montesquiou, quoi qu'en dise Saint-Simon, faire le siège de Marchiennes [1].

Il suffit d'énumérer les documents reproduits par M. Lenôtre pour donner une idée de son volume : relation de Dufour et incident de Rohan-Chabot ; relations de Daujon, de Turgy, de Goret, de Lepitre, de Moëlle, de Rosalie Lamorlière, notes de Mgr de Salamon, enquête de Mme Simon-Vouet récit de la femme Bault, souvenirs de Mlle Fouché rédigés par Robiano, déclaration de l'abbé Magnin, notes de Chauveau-Lagarde, relations de Larivière, de Busne, de Léger, de Desessarts, de Desfossés et de Rouy. Sous cinq rubriques, *Les Feuillants*, *Le Temple*, *La Conciergerie*, *Le Procès*, *L'Exécution*, M. Lenôtre reproduit ainsi les notes de tous ceux qui purent, du 10 août 1792 au 16 octobre 1793, pénétrer jusqu'à Marie-Antoinette. Ces notes sont du reste curieuses, et l'on y trouve plus d'un détail inattendu : la reine causant avec un municipal qui compare le Temple au château de Coucy, montrant à un gardien la collection des cheveux de ses enfants, lui passant devant le visage ses mains qu'elle vient de parfumer, croyant à la victoire et à la prochaine venue des alliés, etc. On lira surtout avec intérêt le récit de Daujon sur les journées de septembre et sur les assassins de la princesse de Lamballe. Cette reconstitution de la vie presque quotidienne de la reine prisonnière est rehaussée par des avant-propos, par des notes instructives et surtout par quinze gravures où l'on remarquera le portrait de Marie-Antoinette par Werthmuller et les plans et dessins du Temple [2].

Le livre de M. Gaulot est-il bien utile aux historiens ? L'auteur nous apporte-t-il, comme il dit, des renseignements ou nouveaux ou plus complets ? Son ouvrage est-il, selon une autre de ses expressions, une contribution à l'histoire générale de la Révolution ? Nous en doutons. Tout cela était connu, et M. Gaulot a tort, en se servant de ses sources, de citer les unes et d'oublier les autres (par exemple le livre de M. Lenotre sur *le baron de Batz* qu'il a sûrement consulté pour son chapitre sur « l'affaire de la compagnie des Indes ») ; il a tort d'insister sur le culte de Marat et de ne rien dire des hommages rendus à Charlotte Corday ; il a tort de faire si peu de cas du discours de Danton au tribunal révolutionnaire (p. 211 « Danton ne répond plus que par des phrases incohérentes » !). Néanmoins cette suite de petites études, bien qu'elles ne

---

1. P. 9. Le chapitre s'ouvre d'une façon dramatique, et ce jeune officier au teint pâle, aux longs cheveux plats, qui revient de Denain à Douai, après avoir visité le champ de bataille sans permission, fait très bon effet... mais Napoléon n'a jamais tenu garnison à Douai, quoi qu'en dise Douai : il est marqué « absent » sur tous les états de revue de son régiment.

2. La *Revue rétrospective* du 1er juillet 1892 (p. 72) a publié une lettre d'un citoyen Lapierre qui assista à l'exécution de Marie-Antoinette.

soient nullement liées et ne forment pas un tout, trouvera des lecteurs : c'est de l'histoire anecdotique ; l'auteur a beaucoup lu, beaucoup extrait, et on le lit sans ennui. Mais est-il possible d'estropier, comme il l'a fait, les noms des conventionnels, dans la liste des membres qui votèrent au procès de Louis XVI [1] ?

Le général Alexis Dubois, que M. Hennet a fait revivre, n'était guère connu jusqu'ici. L'auteur a étudié la correspondance et les registres d'ordres du général ; il le suit aux armées et le montre vaillant, infatigable, désintéressé. Dubois était, en 1793, à l'affaire des lignes de Wissembourg, et fut à Woerth frappé d'un coup de biscaien à la jambe droite ; en 1794, il commanda la cavalerie de l'armée qui vainquit à Fleurus ; en 1795, il défendit la Convention (journée du 1er prairial) et pacifia une partie de la Belgique ; en 1796, il rejoignit l'armée d'Italie, et, le 4 septembre, à Roveredo, reçut, pendant qu'il chargeait à la tête du 1er régiment de hussards, trois balles qui le blessèrent mortellement. M. Hennet insiste justement sur les qualités de cavalier qu'Alexis Dubois a déployées : Dubois préconisait l'emploi de la cavalerie par masses, et voulait qu'elle eût toujours avec elle de l'artillerie légère.

Le capitaine Alombert apporte à l'histoire du combat de Dürrenstein la plus utile contribution. Il a recueilli aux archives du ministère de la guerre et dans des papiers particuliers une foule de pièces relatives à cet événement. Il montre comment Napoléon fut amené, dans sa marche sur Vienne, à jeter sur la rive gauche du Danube le détachement de Mortier ; il donne plusieurs récits de la journée du 11 novembre 1805 (récits de témoins oculaires ou rapports et journaux de marche des corps) ; il indique les premières mesures de sûreté et d'information que prit l'empereur et les inquiétudes qui le saisirent, ainsi que les ordres qu'il donna pour réparer les pertes du corps de Mortier et lui donner un repos nécessaire. D'utiles annexes contiennent des notes sur la flotille du Danube, sur la haute paie qui retenait les vieux soldats sous les drapeaux, sur l'organisation de l'infanterie, sur les troupes qui formaient le corps de Mortier, et de très curieux États qui donnent l'âge des officiers de ce corps et le nombre des militaires qui y étaient admis à la haute paie. Officiers et soldats étaient, en somme solides, énergiques, éprouvés, et voilà pourquoi ils sortirent à leur honneur de la terrible épreuve de Dürrenstein. Ils eurent de dignes adversaires, des Russes qui avaient combattu sous Souvorov, et le corps

---

1. Il imprime, par exemple, *Maille* pour Malhes ; *Mottredo* pour Moltedo ; *Buxio* pour Bozi ; *G. de Sainte-Croix* pour Jay de Sainte-Foy ; *Piffiléger* pour Pflieger etc., etc., etc., etc. Il est inexact (p. 84) que la Convention ait « admis dans son sein » Adam Lux. P. 180 « un sieur Papuguet d'Espagnac, ci-devant abbé », pauvre Sahuguet !

à corps fut vite pris, les blessures à la baïonnette ont été les plus nombreuses, le feu de mousqueterie s'est même exécuté de très près, parfois à bout portant. Mais les troupes françaises, surtout celles de la division Gazan, montrèrent, dit très bien M. Alombert, ce qu'on peut attendre de soldats décidés à faire le sacrifice de leur vie; c'étaient des troupes admirables, et sans leur vigueur, il y aurait eu désastre, et un désastre d'une très grande gravité au point de vue moral.

Le livre du comte Murat sur *Murat, lieutenant de l'empereur en Espagne*, a été fait avec grand soin. L'introduction comprend deux parties : la première est un chapitre inédit du travail que le comte de Mosbourg, Agar, préparait sur son ancien compatriote, camarade et souverain; la seconde est une rapide biographie de Murat, et l'on y trouvera de curieuses lettres à sa famille. Viennent ensuite, en douze chapitres, les trois cents pages consacrées à la mission de Murat dans la Péninsule. Elles sont intéressantes, et on y lit avec profit et sans nul ennui le récit des événements de 1808, de la révolution d'Aranjuez, des destins de Godoï, du voyage des Bourbons d'Espagne à Bayonne, des premiers éclats de l'insurrection. Mais ce qui nous frappe et attache le plus, c'est le rôle de Murat, tel que son descendant l'expose d'après les correspondances officielles et privées. L'auteur prouve que Murat ne connut pas les desseins de Napoléon et que la lettre écrite par l'Empereur au grand duc de Berg le 29 mars 1808 pour blâmer très vivement l'occupation hâtive de Madrid n'est pas authentique. Il montre que Murat n'avait pas les mêmes idées que Napoléon sur les moyens d'établir en Espagne une influence durable, ne cessait de protester contre l'emploi de la violence et de demander les plus grands ménagements envers les Espagnols, mais ne pouvait qu'obéir en soldat aux instructions qu'il recevait. Le grand duc de Berg ambitionnait-il le trône d'Espagne? Peut-être eut-il cette pensée. Mais, d'après ses lettres, il semble désintéressé, uniquement préoccupé de servir la politique qui lui est tracée, et il travaille loyalement pour un autre [1].

Les deux derniers volumes du *Mémorial* de Norvins offrent le même intérêt que le premier. L'auteur reste lui-même, fort instruit, spirituel, gardant le ton d'un causeur de salon, mettant de la bonne humeur dans la narration de ses disgrâces, un peu superficiel et frivole. Il n'est pas toujours croyable; il n'a pas été nommé à Rome d'aussi cavalière façon qu'il le dit; il fait de Dalvimart un singulier éloge; il oublie dans sa haine contre Rochambeau les difficultés que Leclerc léguait à son successeur. Mais le second volume fourmille d'anecdotes : séjour de

1. L'auteur a tort (p. 32) de ne pas citer le travail de Grasilier sur Landrieux et de ne pas croire à la transformation du nom de Murat en Marat.

Norvins dans le canton de Berne, ses rapports avec Mme de Staël qui le sauva de la mort en obtenant du général Lemoine un sursis de jugement, sa détention à la Force au milieu de compagnons qui lui offraient le plus curieux échantillon de la perversité humaine, la bonne volonté du guichetier qui lui permettait de sortir quelquefois la nuit dans la ville, sa délivrance, ses ambitieux projets, la vie de plaisirs qu'il mena sous le Consulat, l'heureux Consulat — car un trait saillant de Norvins, c'est son amour pour Napoléon qui pourtant ne l'a pas gâté, et il affectionne surtout le premier Consul : « pouvoir respirer sans inquiétude le plein air de la patrie, quand on ne lui devrait que ce seul bienfait, que Bonaparte soit béni à jamais! » La grande aventure de Norvins, c'est l'expédition de Saint-Domingue. On trouvera dans son récit nombre de détails fort intéressants sur la situation de l'armée, sur la fièvre jaune, sur d'Aure, sur Pauline, sur Leclerc dont il loue l'activité et les remarquables facultés, sur Rochambeau et Decrès, deux hommes qu'il exècre également. Ces pages qui traitent de Saint-Domingue remplissent la fin du second et le commencement du troisième volume. Le reste du *Mémorial* est peut-être moins attachant. Le secrétaire du gouvernement de Saint-Domingue, présenté à son retour au Premier Consul, le suit au camp de Boulogne et au voyage de Brienne, puis devient gendarme d'ordonnance et fait la campagne de Prusse, devient chambellan de la reine de Westphalie et caractérise au passage quelques hommes de l'entourage du roi Jérôme, Jean de Müller, Le Camus, Eblé, Morio qu'il entend traiter de lâche par l'empereur. Le *Mémorial* s'arrête à l'instant où Norvins est nommé directeur général de la police dans les États Romains. L'éditeur, M. Lanzac de Laborie, s'est acquitté de sa tâche avec goût et savoir; il a sobrement, exactement annoté le texte, et l'accompagne d'un utile index.

Les mémoires de Mme de Chastenay comptent deux volumes. Dans le premier la spirituelle chanoinesse, fille d'un député de la noblesse aux États-généraux, retrace les préliminaires de la Révolution, les manœuvres des assemblées de bailliages, les sentiments de la noblesse et du Tiers-État, — elle était, dit-elle, dans le délire et, comme son père, se jetait dans la ligue démocratique. Mais à ce tableau succède bientôt la peinture saisissante et sombre de la vie en province sous la Terreur. Un instant, toute la famille de Mlle de Chastenay est en prison. Elle échappe à la mort, mais après combien d'angoisses et de démarches! A ces pages curieuses s'ajoute la description de Paris sous le Directoire et le Consulat. Une foule de personnages défilent devant nous, et Mlle de Chastenay crayonne finement leur portrait : Tallien, Barras, Treilhard, Lebrun, Delille, Chénier, La Harpe, Grétry, Mme de Staël. Elle est alors en relations journalières avec Réal qui s'éprend d'elle, désire l'épouser et lui rend les services les plus importants. Et la chanoinesse fait d'autres passions encore : nombre de personnages demandent sa

main; mais elle refuse de se marier, sauf en 1812 où (II, 173) elle deviendrait sans trop de répugnance la maréchale Kellermann duchesse de Valmy. — On remarquera dans le second volume beaucoup d'animosité contre l'Empereur. Mlle de Chastenay connaissait Napoléon; elle l'avait vu à Chatillon-sur-Seine en 1795 et elle eut alors avec lui une longue conversation. Lui en voulut-elle de ce qu'il l'avait oubliée? « L'esprit des femmes, dit-elle, inspirait à Napoléon la haine, et la beauté ne recevait de lui qu'un encens grossier. » De son côté Napoléon ne l'avait-il pas jugée fière et pédante, entichée de sa naissance, de son esprit, de son érudition? « Elle ne voudra pas de vous », remarquait-il à Kellermann. Ce second tome est, d'ailleurs, moins intéressant que le premier, et l'histoire — bien que Mlle de Chastenay se pique d'écrire pour elle — y trouvera peu de nouveau. Notons toutefois le portrait de Fouché, quelques détails sur l'état d'âme d'une royaliste à la fin de l'Empire, des réflexions ingénieuses sur la fusion apparente des classes qui résultait de leur mélange dans les emplois, et — après avoir signalé au lecteur de ces *Mémoires* les quatre pages que Barras consacre à la chanoinesse (III, 425-429), — félicitons l'éditeur, M. Roserot, des soins qu'il a pris.

Le nouveau livre de l'infatigable M. Welschinger est le fruit de laborieuses recherches, de recherches si étendues, si considérables que l'auteur nous semble épuiser complètement sa matière. Il y a, de ci de là, quelques longueurs. Mais, après tout, M. W. ne s'écarte pas de son sujet lorsqu'il retrace les projets de la cour de Vienne en 1815, les intrigues de Fouché et les hésitations de la Chambre des représentants. On le suit volontiers à travers ses dix-neuf chapitres depuis la naissance du roi de Rome jusqu'au jour où « l'infortuné prince est affranchi du fardeau qui pesait sur ses trop faibles forces ». Le portrait qu'il trace de Marie-Louise en divers endroits du volume est aussi vrai que piquant. Mais ce qu'il faut surtout louer, c'est le portrait du duc de Reichstadt. Grâce à une foule de documents, et, avant tout, aux souvenirs de Prokesch-Osten, ce Posa du jeune prince, M. W. montre que le fils de Napoléon — nullement énervé et indifférent, comme on l'a dit, mais ardent, fougueux, enthousiaste, avide de savoir, étudiant avec fièvre l'histoire de la guerre — gardait l'amour de son père et l'amour de la France, était, malgré l'éducation allemande, et restait français, et ne voulait d'autre carrière que celle des armes, ne pensait à la gloire militaire que pour faire un pas de plus vers le trône de France. D'autres points sont fort bien traités : les menées bonapartistes sous la

---

1. Lire I, p. 475 Hémart et non *Amar*; I, 480, Klinglin et non *Glinglin*; II, 90, Voght et non *Woght*; II, 127, Desmarest et non *Desmaret*; II, 136, l'année 1793 et non *1792* (arrestation de Maret); II, 223, Yorck et non *York*; rectifier II, p. 383 « M. Guizot, jeune littérateur *genevois* ».

Restauration; le voyage de Barthélemy, ses entretiens avec Dietrichstein et son *Fils de l'homme;* les relations de Marmont et de Maison avec le prince durant leur séjour à Vienne; la politique des monarchies pour qui l'existence de l'héritier de Napoléon était une sorte de cauchemar; la séquestration où Metternich, engagé envers les puissances, tenait le jeune duc, ne lui ôtant pas son cher Prokesch, mais empêchant ses rapports avec le dehors, s'opposant à ses désirs et à ses rêves. Bref, nous avons là une étude très sérieuse, très approfondie, qui fait grand honneur à M. Welschinger [1].

A. Chuquet.

Dr Robert F. Arnold. **Der deutsche Philhellenismus.** Kultur = und litterarhistorische Studien. Tirage à part de la revue d'histoire littéraire *Euphorion*, 2e supplément. Bayreuth, impr. Ellwanger, 1896; 115 p.

Il s'agit, dans ce livre, des manifestations du philhellénisme en Allemagne, suivant les régions, à une époque où, comme cela se conçoit, les événements d'Orient attiraient les regards de l'Europe; le soulèvement des Grecs, armés pour la conquête de leur liberté, eut en Allemagne le même retentissement que dans les autres pays. Le titre pourrait induire en erreur; le sous-titre donne les proportions exactes : il n'est question, en effet, que des manifestations littéraires du philhellénisme. M. Arnold les étudie dans le dernier détail, nous montrant d'abord l'état des esprits en Allemagne au moment de la révolution grecque, l'attitude des libéraux vis-à-vis des gouvernements, l'opinion des puissances et l'opinion du public, et il insiste avec raison sur la part qu'avaient les souvenirs classiques, archéologiques et littéraires, dans le développement des sentiments philhellènes. Il passe alors en revue, en remontant aux œuvres antérieures à notre siècle, tout ce qui s'est produit en Allemagne à propos des Grecs; on lit avec intérêt les pages consacrées à Hölderlin, l'auteur d'*Hypérion*, dont la triste fin lui inspire de mélancoliques réflexions; avec plus d'intérêt encore le bel éloge du poète des *Griechenlieder*, W. Müller, pour lequel il est plein d'une admiration raisonnée. Il ne s'interdit pas, en juste et impartial appréciateur du beau, de sévères jugements sur la foule de productions médiocres, et plus que médiocres, suscitées par le philhellénisme; il met Waiblinger en juste place, et, s'il s'incline devant la noblesse de sentiments, la générosité, les goûts artistiques du roi Louis Ier de Bavière, il trouve avec raison que les poésies royales ne méritent qu'un sourire de pitié. M. A. ne manque pas d'ailleurs de signaler la contre partie :

---

1. P. 320 lire Zedlitz et non *Sedlitz*; p. 387, Napoléon était en 1790, non pas à Auxonne, mais en Corse.

Gœthe, un instant peut-être philhellène, s'était bientôt dégagé de semblables préoccupations ; un autre poète, Immermann, ne dissimule pas son antipathie. « La poésie philhellénique, prise en gros, n'est digne de considération que pour l'historien ; elle apparaît alors comme une étape dans la marche en avant de l'opinion publique » (p. 115). Ainsi parle M. Arnold, dans ses dernières lignes ; il conviendrait d'ajouter qu'en Allemagne comme ailleurs le philhellénisme n'était pas autre chose que le sentiment de la liberté, liberté des peuples comme des individus, répandu dans toute l'Europe par la Révolution française ; sentiment alors encore très vivace, que la censure allemande étouffait de tout son pouvoir.

My.

Jakob Baechtold. **Gottfried Kellers Leben.** Seine Briefe und Tagebücher. Berlin, W. Hertz. 3 vol. in-8 : I, 1894, 459 p. (4e éd. 1895, 467 p.) ; II, 1894, 544 p. ; III, 1897, 671 p.

Plus heureux que bien d'autres dont la vie fut plus bruyante et la renommée plus sonore, G. Keller vient d'être pourvu, sept ans à peine après sa mort, d'une biographie copieuse, œuvre « de vérité, d'honnêteté et de simplicité » qui convient à la personnalité modeste et fruste de l'écrivain zurichois. C'est moins, à proprement parler, une biographie qu'un recueil de matériaux biographiques, une collection de lettres, d'opuscules inédits ou peu connus, de fragments de journal intime ; le héros du livre est, aussi souvent qu'il se peut faire, son propre porte-paroles ; M. Baechtold s'efface avec discrétion derrière lui, s'étant réservé la tâche de choisir et d'ordonner ces documents et de munir les huit chapitres de l'ouvrage d'introductions plus ou moins développées, où il supplée aux lacunes de la correspondance et fixe les points incertains de la vie du poète.

A certains égards, cette publication peut sembler prématurée, si l'on songe que d'assez fréquents astérisques et des initiales discrètes y cachent les noms de personnages encore vivants, et surtout que deux séries de la correspondance de Keller, les lettres à P. Heyse et celles à Th. Storm, n'ont pas pu y prendre place. En revanche, on conçoit de quelles facilités d'information pouvait disposer ce travail, entrepris si peu de temps après la mort de G. K., — préparé même dans une certaine mesure de son vivant. Plus de 600 lettres ont été rassemblées par les soins de M. B., qui en publie 384 seulement, et qu'il faut louer de cette discrétion. Un choix plus sévère, çà et là, n'eût même pas nui à l'intérêt de l'ouvrage ; il y a quelque monotonie dans telles lettres de Munich et de Berlin, qui répètent sans variété le thème douloureux de la question d'argent ; d'autres, qui débattent des détails de publication et d'honoraires, ne jettent un jour bien nouveau ni sur la personnalité de l'au-

teur, ni sur la genèse intellectuelle de ses ouvrages. La plus grande partie de cette correspondance, en revanche, est un précieux commentaire de l'œuvre de Keller et la manifestation vivante d'un esprit dont on a plaisir à retrouver, toujours pareilles à elles-mêmes, les qualités de sincérité, de bon sens et d'humour : on ne saurait savoir trop de gré à M. B. de nous l'avoir fait connaître.

En tête de chaque division de l'ouvrage, une étude assez étendue examine les conditions matérielles de la vie de Keller et rappelle sommairement le contenu et le caractère de ses œuvres : sage procédé, qui ne va pas néanmoins sans quelques doubles emplois, certains détails de la correspondance se trouvant, *avant la lettre*, dans le commentaire [1]. A part une appréciation trop décidément optimiste du talent dramatique de Keller (II, 28), les jugements portés sur l'œuvre de l'écrivain sont judicieux et mesurés. Quant à la conscience et à la richesse du commentaire dont les ouvrages se trouvent entourés, deux exemples en témoigneront : M. B. a démontré, presque chapitre par chapitre, l'identité à peu près complète du roman *Henri le Vert* et des années de jeunesse de son auteur, et il a poussé la curiosité du document jusqu'à pouvoir citer l'état-civil des jeunes gens dont la tragique idylle a inspiré *Roméo et Juliette au village* [2]. Sauf une rigueur excessive à l'égard de Georges Herwegh, l'étude des milieux qu'a traversés ou côtoyés la vie de Keller est impartiale et ne manque ni de pittoresque, ni d'un certain humour : signalons en particulier les renseignements qui nous sont donnés sur la colonie des réfugiés allemands à Zurich vers 1845 [3].

L'impression qui se dégage surtout de ces trois volumes, c'est celle d'un Gottfried Keller nationalisé, « helvétisé », si l'on peut dire; cette face de son génie n'avait échappé à personne, mais il semble que, par ces lettres et par leur commentaire, on sente mieux que jamais par quelles fortes racines Keller tenait au terroir dont il a gardé l'âpre bouquet. Le savant auteur de la *Deutsche Literatur in der Schweiz* était mieux en mesure que personne de ramener de la sorte en Suisse un écrivain dont s'honore la littérature allemande : est-il permis de souhaiter qu'il poursuive jusqu'à l'époque contemporaine l'ouvrage que nous venons de citer et qu'il y fasse entrer, à la place qui lui est dûe, l'écrivain dont il vient de terminer la biographie?

F. Baldensperger.

---

1. Plusieurs de ces doubles emplois ont heureusement disparu de la 4e édition du 1er vol., qui a été remanié et augmenté d'appréciable manière.

2. Cette abondance d'informations est cause de quelques longueurs : le développement donné, par exemple, à la fête des artistes munichois en l'honneur d'A. Dürer, en 1840.

3. Ranger Anastasius Grün parmi les *Nachfahren* de la Jeune Allemagne (I, p. 226 dans la 4e édition) semble inexact. Les études de Sigmund Schott sur le roman allemand contemporain ne sont pas consacrées seulement à Heyse, Storm et Raabe (III, p. 621). Et c'est retarder un peu que d'appeler, dans un livre qui porte la date de 1897, feu Challemel-Lacour *der jetzige Senatspraesident Frankreichs* (III, p. 259).

Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. **La véritable histoire de « Elle et Lui »** Notes et documents. Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-8 de IV-291 p.

Quelques moralistes se sont émus de la rage de publications posthumes qui sévit en ce moment parmi nous. Il est certain que c'est souvent une curiosité plus indiscrète que littéraire qui fait l'engouement du public pour ces documents, et qu'il y a plus de désir de réclame que de souci scientifique chez nombre de ceux qui les lui jettent en pâture.

Le livre que vient de faire paraître le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul n'a rien de commun avec ce genre de préoccupations. Le savant commentateur de Gautier et de Balzac est probablement l'homme le plus compétent de l'Europe, et à coup sûr le plus documenté sur toute la littérature française du second tiers de notre siècle. Il a voulu ajouter quelques chapitres à notre connaissance de cette période, en nous présentant un certain nombre de pièces inédites concernant la vie intellectuelle, littéraire et morale de George Sand. Sans doute c'est la fameuse aventure de Musset et de George Sand qui fait le fond et l'unité du volume de M. de S. Mais cette aventure là n'est pas de celles dont il puisse être indiscret de scruter les péripéties. Les deux amants se sont empressés à qui mieux mieux de la jeter au public et d'en faire de la copie. Étudier leurs amours, ce n'est pas seulement sonder leurs cœurs : c'est faire la critique et examiner la genèse de plusieurs de leurs œuvres. C'est bien ainsi que l'a compris M. de S. Le titre même de son livre indique sa signification : il s'appelle *La Véritable histoire de « Elle et Lui »*; c'est-à-dire celle du roman que son aventure inspira à George Sand. M. de S. a voulu faire œuvre d'historien érudit; et il s'est contenté de relier, par un commentaire dont on serait tenté de déplorer la brièveté et la modestie, un grand nombre de documents inédits qu'il a extraits de son archive, célèbre et hospitalière à tous les curieux de notre littérature romantique.

Quelques-unes de ces pièces sont d'un intérêt piquant. Citons l'amusante complainte qu'inspira à Musset le duel de Gustave Planche et de Capo de Feuillide à propos de George Sand; les curieuses lettres de George Sand à son mari pendant le voyage de Venise (en fait de « largeur d'idées», Mme de Musset mère seule pouvait rivaliser avec M. Dudevant); toute la correspondance de George Sand avec Sainte-Beuve, qui fut son directeur de conscience après la rupture avec Musset; un fragment d'un roman inédit que commença George Sand, toujours sur le même sujet; les lettres de Buloz avant la publication de *Elle et Lui*, etc.

En même temps qu'il intéresse le grand public, M. de Spoelberch apporte à l'histoire littéraire un contingent considérable de documents nouveaux, classés avec une méthode et une érudition impeccables.

André Lichtenberger.

BULLETIN

— Le vingt-troisième fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* rédigé sous la direction de MM. Ch. Daremberg et Edm. Saglio (t. V, pp. 89-248), qui vient de paraître à la librairie Hachette, contient les articles suivants : *Hercules* (fin) (Dürrbach) ; *Heredium, Homicidium, Honorati* (G. Humbert); *Heres, Hereditas* (F. Baudry) ; *Hermae* (P. Paris) ; *Hermaphroditus, Herochia, Hetairideia, Hippokrateia* (L. Couve) ; *Herois, Heros, Hieroduli* (J. A. Hild); *Hestiarchos Hestiatorion, Hesychidai, Hodopoioi* (Ch. Lécrivain); *Hestiasis, Hetaireseos graphè, Hierosylias graphè, Hippobotai, Homoioi* (Caillemer); *Hetairiai, Hierothysion, Hierothyteion, Hierothytes* (P. Foucart); *Hetairoi, Hippagogi, Hipparchos, Hippodromos* (Alb. Martin) ; *Hexadrachmon, Hexagrammon, Hexas, Hiera Gerousia* (F. Lenormant); *Hibernaculum, Honoraria summa, Honorarium* (René Cagnat); *Hieromnemones* (Bouché-Leclercq); *Hieros gamos* (H. Graillot); *Hieropoioi, Hilaritas, Himanteligmos, Hippikon, Hippocampus, Homoloia, Homonoia, Honos, Hoplomachia* (E. Saglio); *Hippalektryon* (H. Lechat); *Hirnea, Holkion, Holmos* (E. Pottier) ; *Histrio* (O. Navarre); *Honestiores, Humiliores, Honos* (C. Jullian) ; *Honoraria summa, Honorarium* (Is. Lévy); *Honorarius, Honorarium* (Ed. Cuq).

— La librairie Sijthoff, de Leyde, a commencé, sous la direction de M. Du Rieu, une collection de reproductions de manuscrits grecs et latins. Après la mort du regretté conservateur de la bibliothèque de Leyde, c'est son successeur, M S. de Vries, qui s'est chargé de continuer l'entreprise. M. de Vries n'a pas besoin d'être présenté à nos lecteurs (*Revue*, 1889, I, 368; 1890, I, 125 ; 1895, I, 27). Il va prochainement publier le tome II, avec une introduction de M. Hagen : *Codices Graeci et Latini photographice depicti*, duce Scatone De Vries ; t. II, *Codex Bernensis 363 Horatii carmina, Ouidii Met. fragm., Seruii et aliorum opera grammatica, S. Augustini de dial. et de rhetor., Bedae Hist. Brit. I, cet. cet. continens ;* Lugduni Batauorum, Sijthoff, 1897, in-4. Le prix de souscription est de 250 fr. Le premier volume de la collection, paru récemment, donnait la reproduction du manuscrit Sarraviano-Colbertinus de l'Ancien Testament, avec une introduction de M. Omont.

— L'immense développement qu'ont pris les travaux d'érudition rend de plus en plus nécessaires des recueils bibliographiques exacts, complets et assez rapidement publiés. En ce qui concerne le moyen âge, en dépit de louables efforts faits par diverses revues, ce *desideratum* est loin d'être rempli. Ce n'est pas encore la perfection qui est atteinte avec le répertoire que M. A. Vidier publie depuis deux ans dans le *Moyen Age* et que les éditeurs de ce recueil ont eu cette année l'heureuse idée de paginer à part et de publier séparément (*Répertoire méthodique du moyen âge français, Histoire, Littérature, Beaux-Arts*, deuxième année, 1895. Paris, Bouillon, in-8° de 190 pages). Mais il faut reconnaître qu'un grand progrès est dès à présent réalisé : nous avons ici, en effet, une bibliographie complète (presque trop complète) et ordinairement fort exacte, embrassant à la fois l'histoire (politique, religieuse, artistique), la philologie, l'archéologie et les sciences auxiliaires. La division générale du recueil est satisfaisante (I *Histoire générale*; II *Histoire de la civilisation* ; III *Histoire religieuse* ; IV *Philologie, Sciences et Histoire littéraire* ; V *Beaux-Arts* ;

VI *Histoire et Archéologie locales*; VII *Sciences auxiliaires de l'histoire*). Il y aurait pourtant dans le détail quelques modifications à apporter : dans la section IV, assez mal intitulée elle-même, le titre des chapitres est médiocrement exact, ou leur objet mal déterminé : pourquoi, dans le chapitre premier (*Celtique et Basque*) les études de grammaire et d'histoire littéraire se trouvent-elles réunies, alors qu'elles sont séparées dans les suivants? Le chapitre II est intitulé à tort *Philologie*, puisqu'il ne comprend que des travaux relatifs à la grammaire (à rayer par conséquent les nos 1812-1814); ces travaux sont classés dans l'ordre des langues; l'auteur, ne s'occupant que du moyen âge « français », avait le droit de ne distinguer que le latin, le français et le provençal. Mais il eût du écarter purement et simplement et non classer dans les *Généralités* des études dont l'objet est très déterminé, mais qui ne se rattachent à aucune de ces trois langues (1738, 1784 ss.). Dans ces *Généralités*, sont aussi classées à tort, outre des travaux qui n'ont rien à faire avec les langues romanes (comme des notices sur l'œuvre de Darmesteter), des études sur les patois, ou du moins une partie de ces études, car nous en trouvons d'autres sous les rubriques *Français* et *Provençal*. Dans chaque subdivision même, il eût été utile de distinguer ce qui se rapporte à la phonétique, à la morphologie, à la formation des mots, à la syntaxe, à la versification, à l'étymologie. Dans le chapitre IV de la même section (*Littérature en langue vulgaire*) il y a des erreurs de classement (nos 2309, 2349, 2453) et divers articles à rayer, par exemple ceux qui sont exclusivement relatifs aux imitations allemandes ou anglaises d'œuvres françaises et non à leur source (2323 ss.). Le paragraphe 4 enfin (*Divers*) était à supprimer : tous les articles qui le composent pouvaient trouver place ailleurs. On trouve dans ce chapitre l'indication de quelques textes dialectaux; on en trouve d'autres dans deux autres sections (sections V, chapitre III, *Chansons populaires* et section VI); ne gagneraient-elles point à être réunies, ainsi que tout ce qui concerne les mœurs et traditions populaires (sous le titre de *Folk-lore* par exemple)? — Ces légères critiques, que l'auteur a sollicitées au début de sa publication, n'enlèvent rien à l'estime où nous la tenons : telle qu'elle est, elle rendra déjà de grands services, et deviendra, quand elle aura reçu les quelques perfectionnements nécessaires, un très précieux instrument de travail. — A. J.

— Dans une récente brochure, *Zur lateinischen und franzœsischen Eulalia* (Marburg, Elwert, 1897, 15 pages, in-8°), que nous signalons à l'attention des romanistes et des historiens de la musique, M. Enneccerus communique les résultats d'un nouvel et très attentif examen du manuscrit des séquences latine et française de Sainte Eulalie. Il nous renseigne très exactement sur ce qui émane réellement du scribe ou provient de divers accidents postérieurs et il complète ou rectifie les indications fournies par les différents fac-simile publiés jusqu'à ce jour. Mais cette étude (à laquelle sont annexées deux excellentes reproductions en héliogravure) n'est point purement paléographique : par des raisons tirées, non seulement de l'examen du manuscrit, mais aussi de l'étude des mélodies de Notker, l'auteur repousse l'hypothèse par laquelle M. Suchier avait essayé d'expliquer l'asymétrie de la fin de la séquence latine. — A. J.

— M. Ph. Tamizey de Larroque a fait tirer à part les lettres inédites de *Jean et Pierre Bourdelot* qu'il avait publiées dans la « Revue d'histoire littéraire de la France ». La plaquette forme le XXI° fascicule des *Correspondants de Peiresc* et compte 24 pages. On y trouve d'abord une notice très complète sur le spirituel et singulier Pierre Bourdelot; puis quatre lettres de Pierre Bourdelot à Peiresc (Rome, 1634-1636), trois lettres de Jean Bourdelot au même (Paris, 1635-1636); enfin, en appendice, une lettre de Jean Bourdelot à Gassendi (Paris, 10 juin 1633). Le com-

mentaire est, comme toujours, à la fois instructif, intéresant, copieux. Mais ce qu'on louera le plus, c'est l'introduction si détaillée, si pleine de renseignements et de témoignages sur ce Pierre Bourdelot, qui fut non seulement l'amuseur de Christine et de Condé, mais l'ami de Peiresc, de Gassendi et de Pascal. — A. C.

— A l'occasion du trentième anniversaire de l'entrée de M. Th. Korsch à l'Université de Moscou, ses collègues et ses élèves viennent de publier dans cette ville un volume de *Mélanges de philologie et de linguistique* sous ce titre : Χαριστηρια. Il renferme des travaux de MM. Netasil, Zenger, Zielinsky, Oulianov, Schakmatov, Solmsen, Koulakovsky, Sobolevsky, Brock, Kodjdestvensky (un travail en grec sur Demètrius de Phalère), Mourkov, Fortounatov, etc....

— Le P. Pierling vient de publier le dernier volume de ses études sur la *Russie et le Saint-Siège* (Paris, Plon). C'est une réimpression corrigée et un peu augmentée du volume qui avait paru en 1890 sous le titre : *Papes et Tsars*.

— Nous avons le vif regret d'apprendre la mort de M. le Commandeur Federico Stefani, président de la R. Deputazione di Storia Patria, de Venise ; il était le directeur estimé du *Nuovo Archivio Veneto* et l'un des éditeurs des *Diarii di Marino Sanuto*. Nous nous associons au deuil de ses collègues et en particuller de MM. les Comm. N. Barozzi et G. Berchet. — H. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 mars 1897.

M. Clermont-Ganneau termine la série de ses observations relatives au poème grec du patriarche Sophronius sur la prise de Jérusalem par les Perses, en 614, récemment publié par M. Couret.

M. Senart annonce qu'il a reçu des fragments de sculpture envoyés des Indes par M. Foucher, et propose de les déposer au musée du Louvre. — Cette proposition est adoptée.

M. Clermont-Ganneau présente quelques observations sur le mémoire du R. P. Lagrange, relatif à la mosaïque géographique de Madaba et récemment publié par la *Revue biblique*.

M. Hamy communique, au nom de G.-B. Flamand, une note sur deux « pierres écrites » (hadjramektouba), provenant d'El Hadj Mimoun, dans la région de Figuig, et récemment envoyées au musée du Louvre par M. J. Cambon, gouverneur général de l'Algérie. Ces deux roches, découvertes par M. Boulle et Flamand, portent une vingtaine de figures gravées, qui rentrent dans le type des inscriptions saharjennes déjà connues et appartenant, comme l'a montré M. Hamy, à une époque intermédiaire entre celle des inscriptions « numidiques », presque toutes contemporaines de l'occupation romaine, et celles des « rupestres », d'où sont sorties les inscriptions touaregs. On y trouve le cheval monté, le dromadaire porteur, l'autruche, le serpent, la croix annelée, etc., déjà signalés dans les monuments dessinés, il y a quinze ans, par MM. Boucher et Tournier. Tous ces détails aussi bien que ceux qu'avait tirés M. Hamy des premières inscriptions d'El Hadj Mimoun (1882), indiquent une date quelque peu antérieure à l'introduction de l'Islam dans l'Afrique septentrionale.

M. Collignon commence la lecture d'un mémoire de M. W. Helbig, associé étranger de l'Académie, sur les vases du Dipylon et les Naucraries.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — **3 mai** — **1897**

GRIMME, L'accentuation de l'hébreu. — PERLES, Critique de l'Ancien Testament. — Traduction néo-grecque du Pentateuque, p. HESELING. — Les Juges, p. BROOKE et LEAN. — ZUPITZA, Les gutturales germaniques. — Parthenius, p. SAKOLOWSKI. — Antonius Liberalis, p. MARTINI. — CLUGNET, Dictionnaire liturgique grec-français. — Catulle, p. PALMER. — HUNZIKER, L'hyperbole dans Virgile. — PRIEBSCH, Manuscrits allemands d'Angleterre. — Reinbot, Saint George, p. VETTER. — SATTLER, Idées religieuses de Wolfram. — PRIEBSCH, La Vrône Botschaft. — TROPSCH, Fleming et la poésie latine. — WUKADINOVIC, Prior en Allemagne. — BOLTE, Le théâtre de Danzig. — SCHLŒSSER, De Hambourg à Gotha, treize années de théâtre. — BRETTE, Les Constituants. — Correspondance de Frédéric de Bade, IV. — Académie des inscriptions.

Grundzüge der hebræischen Akzent = und Vokallehre, von H. GRIMME. Fribourg, librairie de l'Université, 1896; in-4, XIV-148 pages.

Analekten zur Textkritik des Alten Testaments, von F. PERLES; Munich, Ackermann, 1895; in-8, 95 pages.

Les cinq livres de la Loi, traduction en néo-grec, publiée en caractères hébraïques à Constantinople en 1547, transcrite et accompagnée d'une introduction, d'un glossaire et d'un fac-simile, par D. C. HESSELING. Leipzig, Harrassowitz, 1897; in-8, LXIV-443 pages.

The Book of Judges in Greek according to the text of Codex Alexandrinus, edited by A. E. BROOKE and N. M. LEAN. Cambridge, University Press, 1897; in-8, VII, 45 pages.

I. — Le travail que M. Grimme vient de publier sur l'accentuation et la vocalisation de l'hébreu est, croyons nous, le plus original, le plus méthodique, le plus approfondi qui ait encore paru. C'est une étude comparée de l'accentuation et de la vocalisation dans les langues sémitiques, en vue d'expliquer la phonétique de l'hébreu. L'auteur pense avec raison que la question n'a pas encore été étudiée à fond, qu'elle mérite de l'être, et il offre aux sémitisants le résultat de ses propres recherches, dans un système complet et fort bien équilibré en toutes ses parties. Il va sans dire qu'une pareille construction implique nécessairement beaucoup d'hypothèses. La première, qui sert de base à tout l'édifice, consiste à regarder à peu près comme synonymes les termes *altarabisch* et *ursemitisch*. Les assyriologues réclameront probablement contre une identification aussi absolue; mais pour réclamer de façon utile et corriger, s'il y a lieu, l'hypothèse fondamentale de M. Grimme,

ils devront produire une théorie de la phonétique assyrienne. La théorie des voyelles hébraïques a été développée avec une particulière complaisance. On y trouve des paragraphes fort intéressants, par exemple ceux qui concernent la particule copulative et les temps dits convertis, la formation du pluriel dans les noms hébreux. Dans une note supplémentaire, M. Grimme discute l'origine du nom divin יהוה il ne croit pas que la forme יהו dérive par abréviation de la forme pleine : c'est יהו qui est primitif relativement à יהוה, et cette dernière forme vient de la précédente, *als Plural resp. Kollektivform* L'étymologie de *Iahvé*, tirée de היה « être », serait artificielle. Quant au sens primitif de *Iahu*, nul ne peut le dire.

II. — Les diverses causes qui ont contribué à l'introduction de fausses lectures dans le texte hébreu de l'Ancien Testament sont exposées avec beaucoup de méthode et quantité d'exemples par le D. Perles. La partie la plus neuve de sa dissertation concerne l'emploi assez fréquent des abréviations et les méprises qui en ont été souvent la conséquence. M. P. a essayé d'expliquer par là beaucoup de fautes qui peuvent avoir une autre origine ; mais le principe de ses observations paraît juste, nonobstant l'excès de l'application. Certaines corrections de textes poétiques sont particulièrement défectueuses. Tout le monde connaît le passage du Ps. XXII, 17, qui est traduit dans la Vulgate par : *Foderunt manus meas et pedes meos*, et où la tradition chrétienne a trouvé une prophétie évidente du crucifiement. L'hébreu : « Comme un lion (כארי lu כארו par les anciens interprètes), mes mains et mes pieds », ne donne aucun sens, M. Perles veut lire : « Ils (les méchants) entourent (כתרו) mes mains et mes pieds. » Qu'est ce que cela peut bien signifier ? Accordons que la leçon de l'hébreu est absurde, celle des versions suspecte ; mais le vieil Olshausen, en soupçonnant là un paquet de variantes échoué entre deux vers authentiques, a probablement indiqué la vraie racine du mal.

III. — La traduction du Pentateuque en grec moderne, que vient d'éditer M. Hesseling, intéresse plutôt l'histoire de la langue grecque que la critique biblique. L'introduction contient une bonne étude sur le vocabulaire et les particularités grammaticales de cette version, qui a été publiée en caractères hébreux dans un Pentateuque polyglotte de Constantinople où se trouve aussi une version espagnole. Il n'y a pas lieu d'être surpris qu'une version moderne, faite par des juifs et pour des juifs, soit complètement indépendante de la version des Septante. Le vocabulaire contient beaucoup d'éléments étrangers. La traduction est d'un littéralisme qui la rend en certains endroits presque inintelligible au lecteur non hébraïsant. M. Hesseling pense qu'elle a été faite à Constantinople, en vue de sa publication dans l'édition polyglotte qui nous l'a conservée.

VI. — Il est reconnu depuis longtemps que le manuscrit Vatican et le manuscrit Alexandrin contiennent deux recensions différentes de l'an-

cienne version grecque des *Juges*. On a même pu soutenir qu'il s'agissait de deux versions distinctes, et non seulement de deux recensions d'une même version. Quoique cette opinion ne soit pas fondée, et que la recension du manuscrit A semble être une revision de la version primitive, d'après le texte hébreu, les savants éditeurs anglais des Septante ne laissent pas de rendre un vrai service à la critique de l'Ancien Testament en publiant à part les *Juges* de A. C'est le manuscrit B qui a fourni le texte des *Juges* dans les Septante de Swete (*The Old Testament in Greek*, 1), et les variantes de A y sont indiquées; mais les variantes sont tellement nombreuses et considérables que la publication du texte complet s'imposait, pour faciliter la comparaison.

J. S.

E. Zupitza, **Die germanischen Gutturale** (Schriften zur germanischen Philologie herausgegeben von M. Rœdiger, achtes heft), Berlin, 1896, 262 p.

M. E. Zupitza fait ici pour le germanique ce que M. Bersu a fait autrefois pour le latin : un examen critique de tous les mots germaniques renfermant des gutturales.

Le livre est dédié à M. Joh. Schmidt; on n'y retrouvera pas la préoccupation, habituelle chez M. Brugmann et plus encore peut-être dans son école, de n'asseoir les raisonnements que sur des étymologies qui comportent l'identité phonétique et morphologique des mots rapprochés (sauf l'action des lois propres à chaque langue). La critique étymologique de l'auteur manque très souvent de rigueur : gr. γαστήρ, lat. *uenter* et got. *githus* sont tenus pour parents sans la moindre hésitation (p. 87); *floh* de *fliegen* (p. 131) rappelle vraiment trop *lucus a non lucendo;* le *b* de got. *hwairban* ne peut être identifié avec le π de gr. καρπός. car il n'y a aucune raison de tenir ce thème verbal pour oxytoné (p. 57); l'*i* de zd *driγu-* est un *i* indo-européen comme le prouve le superlatif *draéjishta-* (Vend. III, 19) et n'a rien à faire avec l'*é* germanique de v. h. a. *trâgi*, etc.; sur les domaines qui lui sont étrangers l'auteur est plus imprudent encore et admet des rapprochements aussi invraisemblables que celui de got. *hardus* et arm. *karcr*.

L'ouvrage comprend deux parties : dans la première, M. Z. s'efforce d'expliquer les exemples où l'on a supposé en germanique le traitement labial d'une ancienne labio-vélaire; dans la seconde partie, il passe en revue les traitements réguliers des gutturales indo-européennes.

M. Z. nie énergiquement l'existence du traitement labial. Tout au plus admet-il que l'*f* de got. *fimf* représente un ancien k^w par une assimilation inverse de celle qu'on observe dans lat. *quinque*. On accordera volontiers que beaucoup des exemples du traitement labial *doivent* être, en effet, écartés et que certains autres *peuvent* l'être. Mais il reste bien

des doutes. On ne saurait rapprocher got. *wulfs* du lat. *uolpes* et séparer le masculin v.-isl. *ulfr* de son féminin *ylgr*; le gr. λυκός établit le caractère labio-vélaire du *k* de skr. *vrkas*; arm. *gayl* ne rentre pas dans cette famille de mots. Le *b* de got. *bidjan* est dû sans doute à l'influence d'un verbe parent de gr. πείθω; mais le sens, la forme et le vocalisme sont d'accord pour imposer d'ailleurs le rapprochement avec zd *jaiδyeiti*. M. Z. repousse à bon droit beaucoup d'étymologies qui supposent un traitement germanique *p* de g^w p. 18 et suiv.; mais on ne doit pas non plus méconnaître le caractère exceptionnel et secondaire du *b* indo-européen; par exemple got. *paida* et gr. βαίτη sont-ils des mots indo-européens et ne sont-ils pas plutôt un emprunt faitpar ces deux dialectes indo-européens? L'hypothèse sur v. h. a. *pfad*, p. 24, ne valait pas la peine d'être publiée (on notera en revanche le rapprochement de lat. *spatium* et *pateo* présenté à ce propos; on aurait pu comparer lit. *spleczu*, *platus*, car **(s)plet(h)-* et **(s)pet(h)-* ne peuvent guère être séparés).

Les cas — fort nombreux — où le germanique présente, soit dans un même dialecte, soit dans des dialectes voisins, une alternance de gutturale et de labiale sont expliqués par des élargissements ou des « racines parallèles » (cette dernière notion est un peu nuageuse). Cette explication n'est ni démontrée, ni démontrable. Sans doute certaines racines indo-européennes se prêtent à une analyse et ont une première partie commune avec d'autres racines plus ou moins exactement synonymes; on a ainsi pour l'idée de « frapper, heurter » **(s)t-eu-*, **(s)t-ei-*, **(s)t-en-* et ces trois racines comportent à leur tour des élargissements; on s'explique ainsi l'opposition de got. *stigqan* et de v. h. a. *stampfôn*. Mais le nombre des cas de ce genre est très limité; nulle part on ne trouve de pareils faits en aussi grande quantité que le suppose M. Zupitza; les alternances du lituanien qui sont citées p. 36 et suiv. paraissent peu anciennes et comportent, en partie au moins, d'autres explications: *dugnas* peut sortir de **dubnas*. Du reste, il n'est guère croyable que de pareils doublets aient survécu depuis l'indo-européen jusque dans les dialectes germaniques sans qu'aucune distinction de sens ait été associée à la différence de forme. Le problème reste posé.

La seconde partie de l'ouvrage se divise en deux chapitres: gutturales avec appendice labio-vélaire et gutturales simples.

A propos des gutturales à appendice labio-vélaire, M. Z. présente quelques observations neuves: 1° il rend probable que l'élément labio-vélaire n'est pas tombé devant d'anciens i.-e. *o* ou *ô*, devenus germ. *a* et *ô*. Il n'aurait pas dû se laisser entraîner à contester la parenté de got. *hals*, lat. *collum* avec v.-sl. *kolo*, cf. lit. *kaklas* et skr. *cakram*, gr. τράχηλος et τροχός: la racine **k^w el-* a un doublet dépourvu d'appendice labio-vélaire (Grammont, *Dissimilation consonantique*, 175 et suiv.). — 2° Il considère γ (got. *g*) comme le représentant normal de i.-e. *g^wh* initial; si l'on admet le maintien de l'élément labial devant *o*, ce

traitement est appuyé par plusieurs bons témoignages; sinon, il ne reste qu'un exemple probant : *gildan*, cf. gr. τέλθος; si séduisant qu'il soit, ce rapprochement ne suffirait pas à établir la loi. Pour le traitement de $g^{w}h$ entre voyelles, M. Z. admet sans raison sérieuse une influence de l'accent.

Quant aux gutturales sans appendice labio-vélaire, leur théorie ne présente en germanique aucune question litigieuse; l'auteur a donc dû se borner à dresser la liste des exemples qui occupe la plus grande partie du volume, p. 102-218 (le reste p. 219-260 étant consacré à un index fort détaillé). M. Z. a séparé les mots où les dialectes orientaux répondent par une vélaire de ceux où ils répondent par une palatale ; pas plus que l'italo-celtique et le grec, le germanique ne distingue ces deux cas. Si on tient à poser trois séries de gutturales — ce qui est sans doute inutile, car le traitement vélaire des dialectes orientaux s'explique le plus souvent par des influences particulières—, on n'a pas le droit d'attribuer ces trois séries à l'indo-européen dont les dialectes orientaux et occidentaux ne présentent chacun que deux séries, mais seulement au pré-indo-européen ; et il est moins légitime encore d'admettre que la confusion de la série vélaire sans labialisation que l'on suppose et de la série palatale soit postérieure à l'isolement d'un dialecte germanique de l'indo-européen, comme l'affirme M. Zupitza, p. 1, sans en donner la moindre preuve. Comme toutes les classifications qui ne reposent sur aucune distinction réelle, la division des gutturales sans appendice labio-vélaire en deux séries conduit à une répartition arbitraire : on ne saurait dire pourquoi *ligan* figure dans une série et *deigan* dans l'autre : les deux racines présentent dans les dialectes orientaux une alternance de la palatale et de la vélaire.

Dans le domaine de l'étymologie germanique il y a désormais moins à trouver qu'à critiquer; on ne pouvait attendre de M. Zupitza beaucoup de découvertes et l'on doit lui savoir gré de quelques nouveautés telles que le joli rapprochement de got. *handus* et du nom de nombre « dix ». Le principal mérite du livre est d'épuiser la question traitée grâce à une revue sensiblement complète des faits. S'il n'a été donné à l'auteur d'ajouter que peu de chose aux lois connues, cela tient surtout à ce que les problèmes qu'il s'est posés sont de ceux auxquels le petit nombre des exemples et leur ambiguïté ne permettent pas de donner une solution certaine [1].

A. Meillet.

---

1. M. Z. aurait pu s'éviter la peine d'ajouter une nouvelle transcription du sanskrit à celles que l'on avait déjà.

Mythographi græci, vol. II, fasc. I. **Parthenii libellus** Περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων edidit P. Sakolowski. **Antonini Liberalis** Μεταμορφώσεων συναγωγὴ edidit. E. Martini. Leipzig, Teubner, 1896; XCVI-148 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Le texte de Parthénius et d'Antoninus Liberalis ne s'est conservé que dans un manuscrit, le *Palatinus* 398 d'Heidelberg (P). De nombreuses éditions en existent, mais les dernières, déjà anciennes, étaient susceptibles d'améliorations, comme l'ont démontré, pour Ant. Liberalis par exemple, les travaux d'Oder et de Blume. MM. Sakolowski (Parthénius) et Martini (Antoninus Liberalis) ont jugé à propos d'en donner une édition nouvelle, en s'attachant scrupuleusement au texte de P, dont les leçons, en cas de corrections, sont toutes insérées dans l'appareil critique. Chacun des deux éditeurs a écrit sa préface; celle de M. Martini est de beaucoup la plus importante. C'est lui qui s'est chargé de donner la notice du manuscrit, et cette partie des prolégomènes, intitulée *de cod. Pal. memoria*, doit avant tout attirer l'attention du lecteur; la discussion relative aux sources d'Ant. Liberalis (principalement Nicandre et Boios) est conduite avec art et méthode, et l'on peut dire, après ce travail, que dans son ensemble cette question est épuisée. L'édition des deux textes, donnant toutes les conjectures les plus remarquables des éditeurs et commentateurs précédents, pourra servir de base à une revision encore plus approfondie; car, malgré ses mérites, elle laisse encore à faire, et les éditeurs le savent (cf. Sakolowski, p. XV). Mon attention s'est portée plutôt sur Ant. Liberalis, et c'est à M. Martini, par conséquent, que je soumets quelques doutes. P. 67, 8 <ἐπ>εγέγραπτο (ἐγέγρ. P) me semble inutile : le grec reprend très souvent par le simple un verbe composé (ἐπιγράψας l. 6); 74, 2 l'adjonction de εἶναι n'est pas nécessaire : Ἡρακλέους se construit régulièrement sans εἶναι avec νενομίκασι (cf. Krüger, 47, 6, 11); 79, 20 est-il bien utile d'ajouter ἐπ' ἄντρον? 87, 10 au lieu d'ajouter καί je considérerais plutôt Μελιτέα comme une explication de τὸν ἐν τῇ ὕλῃ παῖδα, introduite à tort dans le texte. En général M. M. me semble trop enclin à compléter le texte par des additions peu nécessaires. Au contraire, il supprime σύν (100, 11) devant αὐταῖς ἁτραπαῖς καὶ δένδρεσιν; en bonne grécité, fort bien; mais notre auteur est loin d'être un bon écrivain, et comme on rencontre des exemples de σύν ainsi employé, et même ainsi placé, avec un datif sociatif, j'estime qu'il valait mieux suivre P et le conserver (cf. Tycho Mommsen, *Beitr. zu... griech. Präpos.*, p. 188, 219, 232, etc.). Quant à la longue discussion p. LXXXVIII sv. sur les mots οἱ δὲ ἐκ τῶν πύργων ἔβαλλον (89, 10), que M. M. trouve corrompus et voudrait remplacer par εἰς τοὺς πύργους ἔφυγον, je n'y vois rien à modifier; si l'on songe que ἐπὶ τῶν ἀγρῶν ne signifie pas *en rase campagne* (νυκτός, la nuit!), que les mots suivants οὐ γὰρ ἦσαν αὐτοῖς ξυμμαχοι expliquent ἐκ τῶν πύργων sans qu'il soit nécessaire de supposer une fuite, et si l'on veut interpréter le texte même et n'y pas chercher autre chose que ce qui y est, le sens sera le suivant : « Comme ils se trouvaient à la campagne, des brigands, la

nuit, tentèrent de les enlever; eux se défendaient (ἔβαλλον, lançaient des traits, des pierres, ou autres projectiles) du haut de leurs tours (leur maison fortifiée, apparemment; et cela vaut encore mieux que de supposer une tour voisine; il y a d'ailleurs l'article), car ils n'étaient pas de force à se mesurer avec eux (entendez : corps à corps, en sortant de la maison); les brigands mirent alors le feu aux bâtiments. » En principe, il vaut mieux ne pas violenter les textes; et d'ailleurs M. Martini a sagement fait de ne pas modifier celui-ci, se bornant à proposer sa conjecture en note, après l'avoir discutée dans la préface [1].

MY.

L. CLUGNET. **Dictionnaire grec-français des noms liturgiques en usage dans l'Église grecque** Paris, Alph. Picard et fils, 1895; XII-186 p.

Cet ouvrage rendra certainement des services. La langue liturgique de l'Église grecque est assez peu familière aux occidentaux pour qu'il soit nécessaire, même à un lecteur qui connaît le grec ancien, d'avoir recours à un dictionnaire spécial, lorsqu'il rencontre des termes soit nouveaux dans la langue, soit revêtus d'un sens technique qu'ils ne pouvaient avoir dans le grec classique. Des ouvrages volumineux, comme le *Glossarium* de Du Cange (et le *Greek lexicon* de Sophocles, que M. Clugnet ne cite pas, mais connaît sans doute), ne sont pas à la portée de tous, et un livre comme celui-ci facilitera beaucoup les recherches. M. C. donne, à la fin de sa préface, la liste des livres liturgiques grecs publiés jusqu'ici par l'imprimerie romaine de la Propagande, et c'est pour aider à les comprendre qu'il a composé ce dictionnaire; il a en même temps, à la suite de chaque article, donné les mots latins et français qui répondent sinon au sens exact, du moins à l'idée exprimée par le terme grec. Je tiens à faire des réserves sur le plan même du livre. Pourquoi *noms* liturgiques? Parce que l'auteur n'a voulu enregistrer que les noms, c'est-à-dire les termes désignant des objets, concrets ou abstraits? Il semble, en effet, que telle ait été la pensée de M. Clugnet, puisque les substantifs seuls, avec quelques adjectifs pour la plupart employés substantivement, ont trouvé place dans son recueil. Mais pourquoi pas les verbes, dont un grand nombre, de même que les substantifs, ont un sens spécial dans la langue liturgique? Les termes qui expriment les diverses actions du prêtre, du diacre, etc., ne sont-ils pas d'une importance égale, et le but que se propose M. C. sera-t-il pleinement atteint, si le lecteur, connaissant les

---

1. Tout au plus serait-on tenté de lire πῦρ ἐνέβαλον (-λλον P), car il ne s'agit plus ici de l'imparfait *de conatu*, et cet imparfait peut être dû à ἔβαλλον qui précède. — Dans Parthénius, les yeux de lynx de M. Dittmann (p. XXVI), qui a revu les épreuves, ont laissé passer συγγινομένου (21, 14).

noms, est arrêté par des expressions verbales dont le sens exact lui demeurera inconnu? Je regrette également l'absence de références : on aimerait à savoir exactement où M. C. a pris tous les mots qu'il cite. Je souhaite que M. C. puisse compléter et perfectionner son ouvrage, comme il le désire (p. x); il lui faudra pour cela ajouter un assez grand nombre de *noms* qui lui ont échappé. Quelques-uns, pris au hasard : καθαίρεσις, déposition; θυμίασις, action d'encenser; παροικία = ἐνορία; ξύλον = σήμαντρον; καισεδιάρχης, chef d'une communauté; μεσόστιχον, verset entre les deux parties d'un tropaire doublé; νηστεία τοῦ ἁγίου Φιλίππου = ν. τῶν Χριστουγέννων; ἡ κυριακὴ τῆς λαμπροφόρου = Ἀντίπασχα; ἀργία, l'état d'un ecclésiastique exclu temporairement des fonctions sacrées; des épithètes de saints (puisque M. C. en cite un certain nombre) comme πρωτόκλητος, ép. de l'apôtre André; μυροβλύτης, ép. de saint Démétrius, etc., etc. Je pourrais en citer beaucoup d'autres; je les tiens à la disposition de l'auteur. M. Clugnet devra aussi rectifier l'ordre alphabétique, troublé en quelques endroits, par exemple aux mots προφήτης et τριχοκουρία, et corriger les fautes typographiques; quelques-unes ont déjà été corrigées (par lui?) dans mon exemplaire, mais il en reste encore un certain nombre dans les mots grecs.

MY.

Catulli Veronensis liber edited by Arthur PALMER, fellow of Trinity College, prof. of Latin in the University of Dublin. London, Macmillan, 1896. LV-97 p. petit in-12.

On ne dira pas que Catulle manque de lecteurs en Angleterre; en dehors de l'édition critique et du commentaire d'Ellis, auxquels toutes les autres publications se réfèrent, voici coup sur coup dans ces dernières années de petites éditions coquettes (Postgate, 1889; Owen, 1893), sans compter l'*Attis* de M. Allen et le *Corpus poetarum*, où le Catulle est de M. Postgate; nous avons tous les droits d'être jaloux de nos voisins.

Le présent volume fait partie de la *Parnassus-Library*, collection de classiques grecs et latins, qui vient de se fonder chez Macmillan [1].

Le texte de M. Palmer est fondé sur celui d'Ellis. Les notes critiques, assez nombreuses et assez développées, contiennent une trentaine de pages. Et cependant il n'y en a pas assez; car aux italiques du texte aurait dû, ce semble, et ce n'est pas le cas, correspondre toujours une note qui les explique. M. P. a résisté plus d'une fois à l'excès de conservatisme de M. Ellis, et il donne ses raisons. D'autre part, on verra, insérées dans le texte, bon nombre de conjectures, et parmi elles la conséquence était forcée, beaucoup qu'on trouvera téméraires ou mal-

---

1. Volumes publiés jusqu'ici : *Horace et Virgile*, par Page; *Iliade*, par Walter Leaf; *Eschyle*, par Lewis Campbell; *Sophocle*, par Tyrrell.

heureuses [1]. Ce qui n'empêche que, même de ce côté, le travail ne soit sérieux et que l'éditeur n'ait montré du tact et de la mesure.

E. T.

Rudolf Hunziker. **Die Figur der Hyperbel in den Gedichten Vergils**, mit einer einleitenden Untersuchung über Wesen und Einteilung der Hyperbel und ausführlichen Indices. Berlin, Mayer und Müller, 1896. 163 p. in-8.

Allons droit aux conclusions de l'auteur de cette plaquette : il est persuadé qu'à considérer le nombre, la valeur des hyperboles dans un poème, on pénètre plus avant dans les habitudes de composition du poète, et qu'on juge ainsi beaucoup mieux la valeur de ses créations. Il n'y aurait pas de meilleur critérium. Il l'applique donc à l'étude de Virgile, et, comme on rencontre dans tous ses poèmes de nombreuses hyperboles, qui ne font qu'augmenter d'un livre à l'autre, juste dans le sens contraire au sens droit et à la raison, M. Hunziker s'efforce de plaider ainsi qu'il suit les circonstances atténuantes : Virgile, sentant plus ou moins distinctement que le don de l'invention épique lui manquait, aurait porté tout son soin sur le détail ; il vise avant tout aux beautés de l'expression et recourt au pathétique de la forme pour cacher ses faiblesses de fond ; ce qui le fait tomber souvent dans l'obscurité, l'exagération et l'enflure ; défauts surtout sensibles si l'on rapproche de ses imitations les vers du poète grec.

D'après cela, on peut juger du fond et du ton de toute la brochure. Je dois reconnaître que la thèse est appuyée d'un ample apparat d'érudition, citations de poètes en toutes les langues, français, anglais, italien et portugais. Mais comment ne pas dire qu'en vérité l'auteur était trop plein de son sujet ; qu'il a exagéré lui-même en tous sens, et que, sur le terrain de la critique littéraire, sa brochure n'est elle-même qu'une assez déplaisante et fort inutile hyperbole ?

E. T.

Deutsche Handschriften in England, beschrieben von Dr. Robert Priebsch. Erster Band. Erlangen, Junge, 1896, in-4, VI et 355 p. 16 mark.

M. Priebsch s'est proposé de faire connaître les manuscrits allemands

---

1. Par ex. II, 8 : *cordi est* ; LXIV, 16 : *illac aequalis* ; LXVIII b, 101 : *vi vindice*, etc. J'aime encore moins, malgré toutes les raisons données à l'appendice, la conjecture proposée dans les notes : LXVIII, 139 : flagrans est questa *Dianae*. — Pourquoi la note de la p. XXVI ? On peut voir, par la planche de Chatelain ou la photographie Lumière, que ces lectures (1379 et 1374) étaient erronées.

(haut et bas allemand, néerlandais, frison), des bibliothèques publiques et privées d'Angleterre. Dans ce premier volume il décrit avec grand détail les manuscrits qui se trouvent dans les bibliothèques des Universités de Cambridge et d'Oxford, ainsi que dans trois bibliothèques particulières, celle de lord Ashburnham, celle de sir Thomas Phillips et celle du comte de Crawford. Ces manuscrits, au nombre de 192, sont présentés selon l'ordre alphabétique des bibliothèques : Ashburnham-Place, Cambridge, Cheltenham, Oxford, Wigan. Un appendice contient soit en entier, soit en extraits, les morceaux inconnus jusqu'ici ou qui offrent de nouvelles versions importantes pour la critique : extraits d'un poème sur un duc de Brunswick, du poème de Jean Rothe sur la chasteté, du poème *Johan uz dem virgiere* (poème qui est évidemment d'un jongleur et où l'on remarquera un Ganeron qui, par son nom et son rôle, rappelle le traître Ganelon), d'un poème du xv^e^ siècle sur la vie de saint Étienne, deux poèmes sur la mort, etc. Une table facilite les recherches. Bien que M. Priebsch regrette de n'avoir pas à signaler de ces trouvailles qui font époque, il faut le féliciter de son zèle, de sa persévérance, et l'encourager à continuer de si méritoires recherches.

A. C.

Der heilige Georg des Reinbot von Durne, mit einer Einleitung über die Legende und das Gedicht herausgegeben und erklært von Dr. Ferdinand VETTER. Halle, Niemeyer, 1896; in-8, cxc et 298 p. 14 mark.

L'introduction du travail est fort méritoire. M. Vetter raconte d'abord d'une façon très claire et complète, d'après les sources, non sans les contrôler et sans rabattre beaucoup des accusations des orthodoxes — car « l'image de George ne nous a guère été transmise que par les caricatures de ses ennemis les plus acharnés » — l'histoire véritable de l'évêque arien d'Alexandrie. Il montre ensuite que la plus ancienne forme littéraire qu'ait reçue la légende de George, est la *Vita* grecque du v^e^ siècle conservée dans les fragments d'un palimpseste grec de Vienne et remaniée dans deux textes latins, celui du *Gallicanus* et celui du *Sangaliensis*. Il mentionne les différentes rédactions de la légende primitive, les unes canoniques, les autres apocryphes, les autres qui imitent celles-ci et celles-là (c'est sur une rédaction mélangée, celle de Pierre de Parthenope, que repose le poème allemand de Reinbot de Durne ainsi que son original français qui n'a pas été retrouvé). Il étudie les diverses versions du *Drachenwunder*, du combat contre le dragon, épisode postérieurement ajouté à la légende. Vient alors une étude spéciale sur le *Saint George* de Reinbot : évidemment Reinbot est Bavarois (des environs de Straubing); il a pour maîtres et modèles Veldeke, Hartmann d'Aue, et surtout Wolfram; dans son poème triomphent le formalisme et la convention : tous les personnages sont « en bois » ; pas la

moindre trace de composition, de mérite poétique; tout manque, mesure, style, pensée; rien de mâle ni de sérieux; mais, conclut courageusement M. V., la réputation de cette poésie courtoise du moyen âge n'est-elle pas imméritée, et le *Parzival* de Wolfram n'est-il pas « formlos und gedankenarm »? On sera d'autant plus reconnaissant à M. Vetter d'avoir pris tant de soin et de peine pour nous faire connaître une œuvre dont il pense si peu de bien. Il décrit ses trois manuscrits complets et ses cinq fragments; il analyse minutieusement sa langue et sa métrique, publie ses 6120 vers en donnant les variantes au bas des pages, et termine par de courtes, mais très nombreuses remarques (p. 213-296) où il explique le sens de certains mots et passages, signale les réminiscences de Wolfram et d'autres, note sans pitié les faiblesses de ce méchant rimailleur de Reinbot.

A. C.

Grazer Studien zur deutschen Philologie, hssg. von SCHŒNBACH und SEUFFERT. Graz, Styria.

I. **Die religiœsen Anschauungen Wolframs von Eschenbach**, von A. SATTLER. 1895, in-8°, 112 p.

II. **Diu Vrône Botschaft ze der Christenheit. Untersuchungen und Text**, von Robert PRIEBSCH, 1895. In-8°, 73 p.

III. **Flemings Verhæltnis zur rœmischen Dichtung**, von Stéphan TROPSCH. 1895. In-8°, 143 p.

IV. **Prior in Deutschland**, von Spiridion WUKADINOVIC. In-8°, 69 p.

Sous la direction de MM. Schönbach et Seuffert se publient depuis quelque temps à Graz les meilleures dissertations de doctorat relatives à la littérature allemande. Quatre ont déjà paru et font honneur aux élèves et aux professeurs de l'Université styrienne.

M. Sattler traite des idées religieuses de Wolfram. On pourrait lui reprocher de voir des expressions de piété dans de simples formules poétiques, comme *got lôn dir*. Mais il est prêtre et son travail, fait avec beaucoup de méthode et de soin, renferme, dans ses quinze chapitres, une foule de citations, de passages parallèles tirés des ecclésiastiques du moyen âge, notamment d'Honorius d'Autun, et il prouve que Wolfram, sans être théologien et sans prendre part aux débats théologiques de son temps, sans être, comme voulaient San-Marte et d'autres, un prédécesseur de la Réforme ou même un Vaudois, avait la somme de connaissances que possédait alors un laïque instruit.

Dans le deuxième fascicule de ces « Études de Graz », M. Priebsch publie le poème de la *Vrône Botschaft* d'après l'unique manuscrit de Vienne et l'étudie consciencieusement à tous les points de vue : formes. langue, versification. Il conclut que l'auteur a mis en vers une *Epistola Christi descendens de caelo super altare sancti Petri in Hierusalem*, et remarque fort justement que cet auteur, sûrement un ecclésiastique,

peut-être un prédicateur, n'avait aucun talent, et que son œuvre fourmille de chevilles.

M. Tropsch établit dans le troisième fascicule, en les classant sous des rubriques ingénieuses, les emprunts que Fleming a fait aux poètes latins et notamment à Horace. Mais M. Tropsch, si studieux, si sagace, si savant qu'il soit — il est vraiment très versé dans les poètes latins, et les a lus plume en main — va quelquefois trop loin, et si l'on acceptait tous ses rapprochements, et surtout si l'on en tirait la conclusion qui s'impose, Flaming ne serait plus qu'un traducteur, un compilateur. Or, Fleming est poète; son épitaphe, par exemple, n'est pas, autant que le croit M. Tropsch, une imitation d'Horace, et il avait raison de dire que ce qui resterait de lui, c'est ce qui a flamme et âme, *Glut und Seele*. Que nous font ces réminiscences de l'antiquité, puisque Fleming les a rendues siennes? Il les a introduites tout naturellement, et comme inconsciemment, dans ses œuvres, non pas d'une façon voulue et en ayant devant lui, sur sa table, les textes mêmes, comme le croit M. Tropsch — qui distingue même, bien subtilement, trois périodes de dépendance. Il eût fallu d'ailleurs, dans cette étude de statistique, laisser de côté les poésies latines de Fleming qui nous importent peu.

Le quatrième fascicule est dû à M. Wukadinovic qui passe en revue, très complètement, ce nous semble, les imitateurs et traducteurs de Prior au XVIII^e^ siècle. Somme toute, le poète anglais fut un des favoris des littérateurs allemands; il plaisait parce qu'il était lui-même élève des Français et qu'il cultivait le petit poème anacréontique et le récit comique; mais son influence ne fut pas très profonde; il agit sur le goût, non sur le choix des sujets; il contribua à attirer l'Allemagne vers les Anglais. On remarquera surtout dans le travail de M. Wukadinovic les pages qui traitent de Wieland.

A. C.

Theatergeschichtliche Forschungen, hrsg. von Berthold Litzmann. Hamburg und Leipzig, Voss, 1895.

XII. **Das Danziger Theater** im XVI und XVII Jahrhundert, von Johannes Bolte. In-8, XXIII et 296 p. 7 mark.

XIII. **Vom Hamburger Nationaltheater zur Gothaer Hofbühne 1767-1779**, dreizehn Jahre aus der Entwickelung eines deutschen Theaterspielplans, von Rudolf Schlœsser, in-8, 109 p. 2 mark. 80.

M. Bolte a réuni dans un gros volume la plupart des matériaux qu'il a trouvés sur le théâtre de Danzig non seulement à Danzig, mais à Berlin, à Kœnigsberg, à Copenhague, à Stockholm, à Riga et ailleurs. Il fait l'histoire de ce théâtre année par année, donnant le titre complet des pièces et leur sommaire, les analysant parfois avec détail, reproduisant les témoignages des chroniqueurs contemporains, comme Gruneweg, publiant les requêtes des acteurs, etc. On trouvera dans l'ouvrage

nombre d'informations sur des pièces scolaires en langue latine et notamment sur le Mariage d'Enée, du professeur Raue, et sur les comédiens anglais, Spencer, Reinald, Green (voir p. 69 les noms de six autres). Chemin faisant, M. Bolte prouve définitivement que la tragédie de *Dorothée* est bien une adaptation allemande de la *Virgin martyr* de Massinger. Le point le plus intéressant de son livre concerne la troupe de ce Paulsen qu'il nomme un des *Principale*, des directeurs les plus remarquables de son temps. Grâce au Journal du conseiller George Schröder — qu'il reproduit d'ailleurs intégralement — M. B. nous renseigne sur huit pièces représentées par Paulsen, dont l'une, *Der Prinz wird ein Schuster* (qui fut connue de Tieck et jouée encore par les bateliers de Laufen en 1830), reproduit une comédie de Rowley, *A shoemaker a gentleman*. Mais peu à peu le goût se tournait vers les Français et les Espagnols : sur les 59 pièces du répertoire de Paulsen énumérées par M. B., dix seulement viennent des comédiens anglais. M. Bolte termine l'historique des pièces jouées par toutes ces « bandes » et « compagnies » à l'année 1730, où le Conseil de Danzig fit élever une *Bude* qu'il donna à bail à Martin Möller. Il a joint à sa publication si consciencieuse, si fournie, et où abondent les trouvailles, le texte inédit, découvert dans les papiers de George Schröder, de deux pièces des comédiens anglais : *Tiberius von Ferrara und Arabella von Mömpelgard* et *Der stumme Ritter*. Deux tables, qui seront utiles, terminent le volume

L'étude de M. Schlösser est intitulée « Du Théâtre national de Hambourg à la scène de la cour de Gotha ». Mais elle pourrait s'intituler aussi « Ekhof et ses compagnons de 1767 à 1779 », puisque d'un bout à l'autre du volume, M. S. suit Ekhof et ceux qui s'attachent à Ekhof. Elle comprend quatre parties : le théâtre national de Hambourg, les étapes dans le Nord-Ouest, le séjour en Thuringe et en Saxe, le théâtre de Gotha. Grâce aux matériaux recueillis par Ekhof, M. S. a pu reconstituer en grande partie le répertoire de sa troupe, et il reproduit même, dans un appendice, les affiches des pièces dont Lessing a rendu compte en sa *Dramaturgie de Hambourg*. Il résulte du travail de M. S. que dans cette troupe dont Ekhof est le soutien et le véritable chef, la tragédie française a fini, lentement, il est vrai, malgré les efforts de Gotter, par céder la place au drame bourgeois, que les opéras et les comédies de Goldoni ont surtout joui de la faveur du public, etc. Les chiffres produits à ce sujet par M. Schlösser sont intéressants, et il semble incroyable qu'à Gotha, dans une cour à demi française, avec un critique comme Reichard, sur une scène dirigée, non par un réformateur tel que l'était Schröder, mais par un maître et héros de la vieille école tel que l'était Ekhof, *Hamlet* ait été joué dix fois en dix-huit mois [1].

A. C.

---

1. P. 19, il est curieux que l'auteur n'ait pu arriver à connaître le nom (Dubois-Fontanelle) de l'auteur d'*Ericie ou la Vestale*.

Armand Brette. Les Constituants, liste des députés et des suppléants élus à l'Assemblée Nationale de 1789. — Paris, 1897, in-8, 310 pages.

La Société de l'Histoire de la Révolution française a entrepris de publier la liste exacte de tous les membres des assemblées délibérantes de 1789 à 1799. M. Jules Guiffrey a mis au jour en 1889 celle des Conventionnels; M. Armand Brette vient, en suivant le même plan, de nous donner celle des Constituants. Ce volume ne rencontrera pas moins de faveur auprès du public érudit que le premier.

M. A. B. était bien préparé à ce travail par son *Recueil de documents relatifs à la convocation des États-Généraux*, dont il a été déjà rendu compte. Le volume comprend : 1° Un avertissement, où on trouve la bibliographie des procès-verbaux de l'ouverture des États-Généraux et des premières séances des ordres du Clergé et de la Noblesse jusqu'à leur réunion à l'Assemblée nationale; et celle des recueils des portraits des Constituants, dûs à Dejabin et à Levachez, et de la liste dressée par Soliman Lieutaud; la nomenclature des documents manuscrits conservés aux Archives nationales;— 2° la liste, par bailliages ou juridictions assimilées des députés titulaires ou suppléants élus en 1789; — 3° la liste sommaire, par ordre alphabétique, des députés titulaires et suppléants; — 4° les modifications diverses survenues dans le personnel de la Constituante au cours de la session ; — 5° le tableau des présidents et secrétaires de l'assemblée Constituante.

La liste par baillages donne les nom, prénoms et qualités des députés et des suppléants. Un astérisque indique ceux qui ont été remplacés au cours de la législature. Les noms des suppléants qui ont siégé sont suivis de l'indication : *a siégé*. La liste par ordre alphabétique ne contient que les nom, prénoms, ordre et bailliage. Un astérisque précède le nom de ceux qui n'ont pas siégé.

Dans un semblable travail l'exactitude doit être la qualité maîtresse de l'auteur. Les procès-verbaux d'élection, qui semblent être le plus sûr guide, fourmillent d'erreurs; les noms sont souvent estropiés, les prénoms sont parfois omis. Il faut restituer l'orthographe et les renseignements. C'est à ce labeur que M. A. B. s'est dévoué, et avec un succès que méritait sa persévérante érudition. Il a vérifié les noms sur les signatures originales; il a fouillé les archives pour retrouver les prénoms manquants, et sa liste ne renferme que très peu de vides sur ce dernier point et seulement pour les suppléants. Le résultat a répondu à l'effort, mais, pour apprécier la grandeur de l'effort, il faut être attelé à la même charrue.

M. A. Brette a dit lui-même — et un véritable érudit est seul capable de faire un tel aveu — que sa liste était imparfaite. La perfection n'est pas du domaine de l'érudition, et nul auteur ne saurait se flatter de l'avoir atteinte, surtout quand il s'agit d'un si grand nombre de noms propres. Il faut toujours y tendre et M. A. B. est aussi proche du but que possible. Un erratum a rectifié les fautes d'impression; il reste

cependant çà et là, quant à l'orthographe des noms, quelques inexactitudes [1] ou quelques doutes. Je n'insisterai que sur un point. M. A. B. suit toujours la signature et c'est là en effet le meilleur criterium que nous ayons; toutefois, quand il s'agit de nobles, il convient de faire exception à la règle. Prenons pour exemple La Fayette : la particule *la* est indépendante du nom et il faut écrire : *Gilbert du Motier, marquis de la Fayette*. Or La Fayette signait, même avant la Révolution, *Lafayette*, ce qui était illogique. M. A. B. a justement restitué l'orthographe véritable, en écrivant le nom en deux mots. Pourquoi n'avoir pas suivi la même méthode pour Le Peletier de Saint-Fargeau, qui appartenait à la noblesse, et avoir écrit *Lepeletier*, d'après sa signature? Je crois que, pour les personnages d'origine noble, il faut adopter l'orthographe usitée par la famille et souvent conforme à l'étymologie, quand même ils ne se seraient pas, pour un motif quelconque, soumis à cette règle.

Je livre cette observation à M. A. Brette, dont le travail mérite les plus grands éloges. C'est plaisir de le voir, sans bruit et modestement, conquérir un des premiers rangs parmi les spécialistes de l'époque révolutionnaire.

Étienne CHARAVAY

Politische Correspondenz Karl Friedrichs von Baden. 1783-1806, herausgegeben von der Badischen Historischen Commission. Vierter Band, 1801-1804, bearbeitet von K. OBSER. Heidelberg, Winter, 1905, In-8°, LXXIV et 574 p.

Le quatrième volume de la *Correspondance politique* du margrave Charles-Frédéric de Bade, publié par M. Obser, concerne la période comprise entre la paix de Lunéville et le mois de mars 1804. On ne peut analyser un pareil recueil et nous relevons seulement, au passage, quelques points intéressants : négociations de Reitzenstein qui amènent, grâce à Talleyrand et malgré la malveillance de Morkov, la convention de Paris du 3 juin 1802; missions du prince Louis à Pétersbourg et à Paris pour obtenir l'adhésion du tsar et remercier le premier Consul; pourparlers avec la Bavière pour la cession des bailliages du Palatinat; envoi du conseiller Meier à Ratisbonne; règlement de certaines questions relatives aux nouveaux territoires annexés par Bade; rapports de Dalberg qui juge que la France est la seule protectrice de Bade et que la politique badoise est sous le canon de Strasbourg, mais qui croit que le revers de la médaille se présentera quelque jour, que la France perdra son influence par l'abus de son pouvoir, que Bade ferait peut-être bien de s'unir secrètement aux grandes puissances pour ramener la France dans ses anciennes limites (p. 426-431.) De tout le volume

---

1. Dans la liste des présidents et secrétaires de l'Assemblée, on lit *Rabaud de Saint-Étienne* pour *Rabaut*; *Pétion* pour *Petion*; *Dandré* pour *D'André*.

résulte cette conclusion que Bonaparte a voulu agrandir un État qui lui serait attaché par la reconnaissance et qui combattrait dans le sud de l'Empire allemand l'influence autrichienne ; « vous formerez notre avant-garde dans la prochaine guerre », disait-il au prince Louis. Le tome, précédé d'une assez longue introduction, renferme 668 pièces, les unes entièrement reproduites, les autres résumées ou citées seulement dans leurs passages essentiels. Il est terminé par une table des noms propres et par d'importants suppléments aux précédents tomes (instructions de Ternan en 1790 et de Massias en 1801, ainsi que les documents récemment utilisés par M. Hüffer, deux rapports du Danois Rosenkrantz à Bernstorff et lettre du secrétaire Eyben à Rosenkrantz sur l'assassinat des plénipotentiaires de Rastatt).

A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 avril 1897.

M. Barbier de Meynard fait hommage, au nom de M. de Kühlmann, directeur général des chemins de fer de l'Anatolie, de trois albums de photographies qui intéressent à la fois l'archéologie, l'art et l'épigraphie du monde musulman. Cet envoi était accompagné d'une lettre où M. de Kühlmann dit qu'il tient à ce que l'Institut soit mis en possession des photographies des monuments situés le long de la route suivie, sur l'ordre de son gouvernement, par M. Clément Huart. — M. Perrot insiste sur la valeur et l'importance de ces photographies, et formule le vœu qu'un inventaire en soit publié dans les comptes rendus officiels de l'Académie.

M. Salomon Reinach communique une letre de M. Perdrizet, membre de l'École française d'Athènes, qui annonce la découverte d'une statue de bronze du v^e^ siècle à Créusis, en Béotie. La statue, d'un tiers plus petite que nature, porte sur le socle une dédicace à Poseidon et représente le dieu nu, barbu, le pied droit avancé. C'est la troisième grande statue de bronze que l'on découvre en Grèce ; les deux précédentes sont l'éphèbe du musée de Berlin et l'aurige de Delphes. M. Stais a fait transporter la statue de Créusis au musée d'Athènes.

M. Cagnat annonce que Mgr Botlo, supérieur du séminaire épiscopal de Faro (Portugal), a communiqué à M. Ravaisson les photographies de divers objets conservés au musée de cette ville. L'une d'elles représente une base honorifique, trouvée en 1894 à Faro même, l'ancienne « Ossonoba ». On y lit : *Imp(eratori) Caes(ari) L. Domitio Aureliano Pio Felici Aug(usto) p(ontifici) m(aximo), t(ribunicia) p(otestate), p(atri) p(atriae) II C(on)s(uli) proc(onsuli), r(es) p(ublica) Ossonob(ensis), ex decreto ordin(is), d(evotus) n(umini) m(ajestatique) ejus, d(ecreto) d(ecurionum).* — Les titres impériaux contiennent soit une interversion soit une inexactitude. L'empereur Aurélien ne prit le titre de *Cos. II* qu'avec sa cinquième puissance tribunice. Il faut noter aussi l'interversion *II cos.*, qui est assez surprenante. Peut-être l'inscription était-elle primitivement rédigée de la façon suivante : *t. p. II, p. p. cos. proc.*

M. Héron de Villefosse rend compte d'une lettre adressée à l'Académie par M. Ducroquet, agriculteur à Oudna (Tunisie). Cette lettre contient la copie de deux inscriptions récemment découvertes en cette localité. La première, qui provient de la salle principale de la citadelle, est gravée sur un cube de pierre, en forme de piédestal, et les lettres portent des traces de peinture rouge. Elle est ainsi conçue : *Gnatiae, G(aii) [fili]ae, Honorat ae], Q(uinti) Cass(ii) Fronton[is] Justiani fl(aminis) p(erpetui) uxor[is]. D(ecurionum) d(ecreto), p(ecunia) p(ublica).* — La seconde inscription a été trouvée à peu de distance du puits romain et du cimetière musulman ; elle est gravée, en beaux caractères, sur une plaque de marbre blanc. C'est certainement un texte chrétien : *Vincinti Optati in pace red(didit) pr(idie) kal(endas) nove[mb(res)].*

Léon DOREZ

La suite au prochain numéro.)

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 10 mai — 1897

SEWELL, Le calendrier indou. — EGGELING, Le Çatapatha-brâhmana, III. — TOUQYDIDE, p. CLASSEN, I. — DAVID, Le droit augural et la divination officielle des Romains. — Sénèque, morceaux choisis, p. P. THOMAS. — Tacite, Agricola, p. PICHON. — Auberee, p. EBELING. — HAEBLER, Les Fugger en Espagne. — FRIDICHOWITZ, Le commerce des grains sous l'ancien régime. — WYGODZINSKI, La transmission de la propriété rurale en Prusse. — KOSTER, L'auteur de la Vénus cuirassée. — FR. ZARNCKE, Écrits sur Gœthe. — JUNG, Gœthe et Antonie Brentano. FELLNER, GEFFCKEN, R. M. MEYER, SCHULTESS, Immermann. — *Bulletin* : MAX MÜLLER, Contributions à la science de la mythologie comparée; CHEYLUD, Les anciennes corporations de Murat; SZILAGYI, Documents sur la Transylvanie; NAGY, Journaux des deux Vass; ORTVAY, Le Comitat Temes; ACSADY, L'impôt des Jobbagymes; MATYAS, Concordances et erreurs historiques; RÉTHY, Le romanisme dans les Balkans; GAAL, Carlyle; RADO, Histoire de la littérature italienne; HEGEDUCS, Pannonius et Guarino; KUNOS, Les éléments étrangers du turc; MUNKACSI, Poésie populaire vogoule; SZIGETVARI, Le Coriolan de Shakspeare. — Académie des inscriptions.

The Indian Calendar with tables for the conversion of Hindu and muhammadan into A. D. dates and vice versa, by Robert SEWELL and Sankara Bâlkrishna DIKSHIT with tables of eclipses visible in India by Dr. Robert SCHRAM. London, Swan Sonnenschein et Cᵉ, 1896. XII, 169, CXXXVI.

La chronologie de l'Inde semble imaginée à dessein pour plonger les indianistes dans le désespoir : tantôt elle fait entièrement défaut, et il faut y suppléer par des artifices et des combinaisons arbitraires, tantôt elle se décide à parler et son langage est une série d'énigmes : ou l'ère n'est point précisée, et le choix flotte indécis entre les multiples computs en usage; ou l'ère est indiquée, mais le point de départ en est inconnu; ou les indications astronomiques, prodiguées avec une apparente surabondance, exigent, pour être contrôlées, l'épreuve des divers systèmes qui se disputent depuis longtemps la faveur des auteurs d'almanachs indous; les uns suivent l'Arya siddhânta, les autres suivent le Sûrya siddhânta; les uns comptent par l'année écoulée, les autres par l'année présente; les uns fixent le commencement du mois à la pleine lune, les autres à la nouvelle lune; ici l'année commence en caitra, là en kârttika. Une dernière chance reste à courir : la précision des données n'est parfois qu'un trompe-l'œil destiné à dissimuler un faux. Archéologue et fonctionnaire du service civil, également rompu à sa double profession, M. Sewell a voulu mettre entre les mains de ses confrères un instrument commode

de recherche et de vérification ; il s'est adjoint un collaborateur indigène, M. Sankar Dikshit, qui a déjà fait ses preuves et jouit, même en Occident, d'une légitime autorité. Inspiré de deux tendances, l'ouvrage les satisfait également l'une et l'autre : il enseigne à la fois des méthodes expéditives qui permettent d'obtenir, sans grand effort et sans dépense de temps, des résultats approchés, et aussi des méthodes délicates, mais simples et clairement exposées, qui assurent des résultats rigoureusement précis. Un exposé substantiel et lucide de la théorie indienne du calendrier, une série de définitions exactes sans pédantisme des termes techniques essentiels à ce système (tithis, karanas, yogas, etc.), introduit sans effort le novice au maniement des tables. J'ai moi-même constaté par ma propre expérience la netteté et la sûreté des formules. Grâce aux auteurs de *l'Indian Calendar*, c'est un jeu désormais de fixer la correspondance des dates indiennes, chrétiennes et musulmanes ; le nombre effrayant de calculs qu'ils ont eu la charité de faire ne mérite pas seulement l'admiration, mais encore la reconnaissance.

Le complément fourni par M. Schram n'est pas moins précieux : les éclipses de soleil sont une époque particulièrement propice aux donations, et la mention de ce phénomène insérée dans une inscription peut servir à en préciser la date ; mais les calculs des éclipses sont en général laborieux et réclament des connaissances spéciales. Les tables de M. Schram simplifient considérablement la difficulté ; on peut, sans être mathématicien, constater si une éclipse donnée était visible en un point donné de l'Inde. Le gouvernement de Madras, qui a pu apprécier déjà les services de M. Sewell, accueillera sans doute avec la même satisfaction que les indianistes une publication entreprise sur sa demande expresse.

Sylvain Lévi.

Julius Eggeling. **The Çatapatha-brâhmana** (according to the text of the Mâdhyandhina school) translated by .. Part III. (Sacred Books of the East, vol. XLI). Oxford, 1894.

Le troisième volume de la traduction clôt la première moitié de la longue besogne entreprise et poursuivie avec un courage méritoire par M. Eggeling ; des quatorze livres que comprend le Brâhmana, sept sont maintenant publiés. Le livre V termine les cérémonies à Soma ; les rites du vâjapeya et du râjasûya, qu'il décrit, n'intéressent pas seulement l'étude de la liturgie, ils pénètrent et éclairent la vie politique et sociale de l'Inde ancienne. Le vâjapeya montre la course de chars transformée en institution religieuse à l'usage des aspirants à la souveraineté ; le râjasûya est la cérémonie du sacre, laborieusement réglée et compliquée à plaisir par des prêtres méticuleux. Les livres VI et VII exposent, en partie la construction de l'autel du feu, le plus prodigieux des casse-

tête imaginés par des cervelles sacerdotales. M. Weber, qui en a jadis analysé le mécanisme dans un magistral mémoire (*Ind. Studien*, vol. IX), a nettement posé la question des influences iraniennes sur cette partie de la liturgie; le problème reste encore en suspens dans l'incertitude générale des connaissances védiques; M. Eggeling le reprendra peut-être dans une des introductions substantielles qui accompagnent chaque volume. La traduction de M. Eggeling ne se recommande pas seulement par sa rigoureuse fidélité; des notes brèves et savantes complètent, à l'aide des indications fournies par les sûtras, l'exposé du Brâhmaṇa, et en comblent les lacunes.

Sylvain Lévi.

Thukydides, erklært von J. Classen. Erster Band. Einleitung. Erstes Buch. IV^e^ Auflage, bearbeitet von J. Steup. Berlin, Weidmann, 1897, S. LXXIV-398, in-8. Prix : 4 mk. 50.

La 3^e^ édition du I^er^ livre de Thucydide, publiée par Classen en 1879, était depuis longtemps épuisée : la 4^e^ édition vient de paraître, due aux soins de M. J. Steup. Malgré des remaniements et des modifications considérables, l'œuvre personnelle de Classen tient encore la première place dans ce volume : on y retrouve notamment, dans l'introduction, toute la biographie de Thucydide (p. I-XXXII) et le jugement de Classen sur le caractère de l'homme, de l'historien et de l'écrivain (p. XXXVIII-LXXIII). M. S. n'a ajouté à ces pages que des notes succinctes, qui sembleraient même insuffisantes si l'auteur avait eu la prétention de répondre à toutes les théories nouvelles, émises dans de récentes publications. Mais il nous avertit lui-même dans sa préface qu'il n'a pas entrepris un pareil travail : quand l'opinion de Classen lui paraît juste, il se contente de résumer en quelques notes les systèmes contraires, fussent-ils de Kirchhoff (p. LVIII) ou de Wilamowitz (p. LVI). En revanche, il supprime toute la discussion de Classen contre Ullrich, et, à la place, en quelques pages parfaitement claires (p. XXXII-XXXVIII), il expose sa propre manière de voir sur l'origine et la formation de l'œuvre de Thucydide. Tout en donnant raison à Ullrich sur plusieurs points essentiels (les premiers chapitres du liv. I^er^ n'ont certainement pas été écrits après 404, et l'historien ne pensait d'abord à raconter que la guerre de dix ans, jusqu'à la paix de Nicias), il n'admet pas l'hypothèse d'une longue interruption dans la composition de l'ouvrage : selon lui, Thucydide travaillait encore en 410 au récit de la première partie de la guerre, sans songer à y rattacher les événements de Sicile et la guerre de Décélie (cf. IV, 48, 5); c'est plus tard seulement que l'idée lui vint de réunir dans un vaste ensemble le récit alors achevé de la première guerre et celui des événements ultérieurs : occupé d'abord à recueillir des matériaux, il ne se mit à l'œuvre, pour cette seconde partie de son livre,

qu'après l'année 404; encore n'eut-il pas le temps d'en reviser le début ni de réaliser jusqu'au bout le nouveau plan qu'il s'était tracé. Cette théorie de M. S., exposée dans l'introduction, reparaît plus d'une fois dans le cours du volume et dans l'appendice critique : elle lui permet de supposer souvent que des notes marginales de Thucydide, destinées à se fondre un jour dans un texte revu et corrigé, ont pris place indûment dans son œuvre, par le fait du premier éditeur (cf. I, 5, 3, une interpolation qui comprendrait, selon M. S., les ch. 6 et 7 tout entiers).

Si l'on excepte les *athétèses* de ce genre, qui auraient peut-être un peu étonné Classen, l'esprit du commentaire critique et explicatif, dans cette nouvelle édition, est généralement conforme à ce qu'il était dans les précédentes. Assez ordinairement rebelle aux hardiesses de la critique verbale, M. S. se décide pourtant à proposer, du moins en appendice, quelques corrections. Il serait trop long d'expliquer ici pourquoi je n'approuve pas celle-ci : τὰ γὰρ πρὸ αὐτῶν τὰ παλαιότερα, au lieu de τὰ γὰρ πρὸ αὐτῶν καὶ τὰ ἔτι παλαιότερα (I, 1, 2); mais en voici une qui me paraît excellente : καὶ τὰ αὐτοῦ ἅμα ἐκπορίζώμεθα (I, 82, 1), au lieu de τὰ αὐτῶν, leçon qui ne donne pas un sens satisfaisant, ou τὰ αὑτῶν, variante que condamne la grammaire de Thucydide.

Dans l'interprétation du texte et dans le commentaire historique, M. S. se sépare quelquefois de son prédécesseur : je signale entre autres la note de l'appendice relative à la fondation de Marseille (I, 13, 6) : M. S. n'admet pas que l'imparfait ἐνίκων puisse désigner dans ce passage une série de victoires successives (explication de Classen), et il ne veut pas davantage de la correction qui consiste à supprimer les mots Μασσαλίαν οἰκίζοντες; il préfère attribuer à Thucydide l'opinion contraire, ce semble, à celle d'Aristote, que les Phocéens fondèrent Marseille, non pas vers l'an 600, mais seulement dans la seconde moitié du VIe siècle. En modifiant ainsi quelques détails, M. S. n'en a pas moins laissé subsister, dans les notes de Classen, ce riche commentaire grammatical qui ne cessera jamais de rendre les plus grands services : c'est toujours à Classen qu'il faudra recourir pour bien comprendre Thucydide. Est-ce à dire que même ces notes abondantes, qui remplissent maintenant les trois quarts de chaque page, fournissent au lecteur toutes les explications désirables? Telle est la difficulté de certains passages, qu'ils demanderaient encore une interprétation plus complète (à la fin du ch. 83, § 6, la suite des idées ne me semble pas suffisamment mise en lumière). Mais quelle édition pourra jamais répondre à toutes les questions que soulève une lecture attentive de Thucydide?

Ajoutons que M. Steup a demandé à M. Studniczka une note sur les portraits antiques de Thucydide (l'édition nouvelle contient en frontispice une représentation du buste de Naples), ainsi qu'une étude assez développée (p. 330-340, en caractères très serrés) sur l'ancienne mode attique du χρωβύλος et des τέττιγες, à propos du ch. 6, § 3 : cinq figures accompagnent cette savante dissertation, dans laquelle M. Studniczka

tend à admettre, sans la considérer comme certaine, l'hypothèse d'Helbig sur la forme en spirale des cigales d'or (χρυσῶν τεττίγων ἐνέρσει).

Am. HAUVETTE.

Fr. DAVID. **Le droit augural et la divination officielle des Romains.** Thèse de doctorat en droit. Paris, Klincksieck, 1895. 210 pp. in-8.

Il n'est pas facile d'apprécier et de ranger dans une catégorie quelconque un livre comme celui-ci, œuvre hybride de la plume et des ciseaux. C'est une série de faits, appuyés tantôt par des références aux textes, tantôt et plus souvent par des renvois à des travaux modernes, reliés par des considérations empruntées à tout venant, à des livres, à des articles, à des discours, voire à une « interview » de Mme Adam, et aboutissant à une sorte de refrain monotone, qui est la « thèse » de l'auteur : à savoir que la divination jouait autrefois le rôle de la science, et que la science est appelée à jouer dans le gouvernement des sociétés futures le rôle de la divination. M. David serait heureux de vivre dans un État gouverné par « un collège de savants officiels », les augures de l'avenir. C'était déjà le rêve de Platon. Souhaitons que M. D nous apporte des idées plus neuves dans l'ouvrage qu'il annonce en tête de celui ci : « L'Evoluscience des Idées », et surtout qu'il change de méthode : la sienne ressemble trop à l'art de confectionner les kaléidoscopes. Qu'il renonce au plaisir d'énumérer plus de deux cents noms dans une « Table des noms d'auteurs cités » (p. 203-207). Il n'est pas sûr que cela émerveille les profanes, surtout s'ils s'aperçoivent qu'on a voulu allonger la liste en y faisant figurer les noms qui servent d'enseignes aux collections et dictionnaires (Panckoucke, Nisard, Daremberg, Saglio, etc.) d'où sont extraites les citations déjà pourvues d'une signature particulière, et certaines gens y trouvent ou retrouvent l'occasion d'exercer leur scepticisme. Ils se demandent, par exemple, si M. David connaît *de visu* Vopiscus, qu'il s'obstine à appeler deux fois dans le cours de l'ouvrage, une fois de plus dans la Table, *Vospicius*.

J'aurais pourtant bien voulu ne pas m'exposer, comme je le fais, au reproche d'ingratitude, car, pour le nombre des citations, je marche de pair, dans la Table, avec Cicéron et Tite-Live.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ.

Sénèque. Morceaux choisis extraits des lettres à Lucilius et des traités de morale. Texte latin publié avec une introduction, des remarques et des notes par Paul THOMAS, professeur à l'Université de Gand. Hachette, 1896, 296 p. in-16.

Voici certainement un très bon petit livre. Je ne sais pourquoi nous n'avions pas eu jusqu'ici, dans nos éditions classiques, de Sénèque, ou

ou au moins de bon Sénèque. Les nouveaux programmes auront eu le mérite d'en faire naître au moins un.

Celui-ci est bon pour bien des raisons : il a été composé et imprimé avec beaucoup de soin ; mais il doit, j'imagine, ses meilleures qualités à ce fait qu'il y avait une convenance intime entre l'auteur et l'éditeur, ce qui, pour tout le reste, sera toujours la meilleure des garanties. Depuis plusieurs années, M. P. Thomas s'occupe du texte de Sénèque ; il a découvert à Bruxelles un manuscrit important, et les Bulletins de l'Académie royale de Belgique ont publié à plusieurs reprises des *Notes* ou *Corrections* de M. P. T., fort bien reçues du monde savant [1]. Il est sûr qu'il revient toujours à Sénèque *con amore*. Il y est revenu cette fois pour le plus grand profit de nos étudiants et de nos élèves.

L'introduction fort bien écrite contient, sur la vie, sur le talent de l'auteur, tout ce qui est nécessaire. J'ai eu l'occasion d'exposer sur Sénèque d'autres idées ; mais M. P. T. est ici l'interprète de la tradition, et j'admets très bien que provisoirement ce soit lui qui ait raison contre moi.

Les élèves et même les latinistes apprécieront surtout dans le livre les 25 pages intercalées entre l'introduction et le texte, et toutes consacrées à des remarques sur la langue et le style de Sénèque. M. T. y expose avec sobriété et beaucoup de clarté ce qu'il y a de nouveau dans le vocabulaire et dans la grammaire de l'auteur. Notez que là-dessus les secours, dispersés dans des thèses et des programmes, ne sont ni très nombreux, ni toujours très sûrs.

C'est aux latinistes que sont destinées les 12 pages d'appendice critique, dont la rédaction est aussi très claire et très sobre. M. T a caché là beaucoup de notes très suggestives et tout à fait originales.

Il faut chercher cependant, puisque c'est notre métier, quelles seraient dans ce petit livre les parties moins bonnes (*maculas* quas... humana parum cavit natura). Dans l'excellente page (40) sur le style de Sénèque, je regretterais d'abord un ou deux traits qui rappellent un peu trop la description amphigourique du style de Tacite qu'on lit en tête des Histoires de Gantrelle ; élèves ou lecteurs seront bien avancés quand ils sauront par telle note que Sénèque multiplie les « paronomases [2] » (p. 58, 6). Ajoutons que dans ce tableau, tout hérissé de noms de figures, je ne vois pas indiqués quelques-uns des traits les plus connus, les plus marqués du style de Sénèque : ainsi ses « trouvailles d'expression », parfois cherchées, mais si souvent heureuses ; ses répétitions continuelles

1. T. XXVII, 1894, n° 1 : Remarques sur queiques passages de Térence et de Sénèque ; t. XXIX, 1895, n° 4 : Notes critiques sur Manilius, Sénèque, etc. ; t. XXX, 1895, n° 7 : Corrections au texte des Lettres de Sénèque à Lucilius.

2. Je puis bien assurer M. T. qu'aucun élève chez nous et peut-être que tel maître qui n'est pas sans mérite, ne saura pas, sans recherche préalable, ce que c'est que le sens prégnant (p. 175, n. 8), que la protase et l'apodose (p. 37, 131), l'épitase et l'antanaclase (p. 49, n. 2). Qui a tort ?

de la même idée avec d'autres mots. N'aurait-il pas fallu signaler d'un mot les formes qui reviennent chez lui constamment et par lesquelles il donne à son exposition une chaleur artificielle (apostrophes au lecteur : *Dic... Ita est;* objections mises dans la bouche de l'adversaire, *inquit*, etc.); et aussi tout ce qu'il emprunte à l'école [1] : évocation du tyran en lutte avec le sage; subtilités d'apparence juridique glissées dans toutes les discussions morales, etc. ?

Autre gêne qui vient de la disposition générale. Il arrive très souvent qu'un morceau renvoie à un autre. Mais il faut pour cela feuilleter le livre et non sans quelque peine. Pour faciliter les recherches, n'aurait-on pu mettre au titre courant du recto le numéro de l'extrait (I, II, ou III, etc.), à côté de Morceaux choisis? En adoptant pour ces morceaux, qui sont souvent assez longs, une numérotation de chapitres et de paragraphes particulière à son livre, au lieu des divisions traditionnelles (Dialogues, Lettres), qui n'auraient cependant pas pris beaucoup plus de place, M. T. s'est nui à lui-même. Car ce qu'il apporte d'original dans les notes ou dans l'appendice critique, devra être d'abord démarqué pour être reporté de là dans les Sénèques ordinaires. C'est grand dommage.

Il y a aussi, si je ne me trompe, quelque abus dans les renvois aux remarques. Quand (p. 60, n. 1), le lecteur s'est reporté à une remarque sur l'emploi et le sens de *sed haec*, était-il utile de le renvoyer dans la même page (n. 10) à la même remarque pour *et his?* Et combien de fois revient dans le livre le renvoi à la remarque (53) sur l'emploi des participes futurs?

Tout un groupe de notes jure avec le mérite du livre. En sommes-nous réduits à ce point que les élèves, *arrivés au milieu du livre* (p. 172, n. 6), aient encore besoin qu'on leur apprenne qui était Épicure et quel était le sens de sa philosophie? Même objection quoique moins forte pour la note sur Théophraste (p. 174, 1). Pourquoi dans le texte ces signes de quantité, qui ne sont d'usage que dans les livres de débutants? Un élève incapable de distinguer à la première déclinaison l'ablatif du nominatif, à la troisième le génitif singulier de l'accusatif pluriel, n'est vraiment pas en état de lire du Sénèque. Renvoyons-le à sa grammaire et aux petits exercices. Ce serait contribuer à l'abaissement de nos études que de multiplier les secours de ce genre; je dirais avec l'auteur : *jus peccandi adjuvando facitis.*

Dans la liste des mss. la plupart des noms seront compris (*Ambrosianus*, etc.) assez facilement des étudiants. Mais pour le ms. qui sert

---

1. M. T. aurait dû avertir le lecteur que toute la description de l'Océan avec les monstres qui l'habitent (p. 90) est un thème d'école qu'on retrouve déjà dans Sénèque le père et partout. Ajoutons que les conjectures de Madvig et de Gronove (*aeriæ, terrestria*), admises dans le texte, sont des platitudes par lesquelles est déplacée l'épithète traditionnelle et nécessaire qui revient constamment dans ces descriptions, où l'idée de terreur est celle qui domine tout.

de base au *De Clementia* et au *De Beneficiis*, pour le fameux *Nazarianus* dont le nom ne sera pour tous les débutants qu'une énigme, n'eût-il pas fallu ajouter une courte note comme celle-ci : « Ainsi nommé du fameux couvent de bénédictins de Lorsch (Hesse-Darmstadt), consacré à Saint-Nazaire; ce ms. est maintenant à la Vaticane. »

Qu'importent d'autres petites misères comme celles que je note ci-dessous [1]? L'important est que le lecteur ne soit pas dupe de l'apparence modeste du livre. Élèves ou maîtres, dès qu'ils l'auront pratiqué, lui accorderont, j'en suis sûr, toute l'estime qu'il mérite.

Émile Thomas.

P. Cornelii Taciti De vita et moribus *Julii Agricolæ* liber. Texte latin établi et annoté par René Pichon. Paris, Colin, 1895, 176 p. in-12.

Il y a bien du soin et du mérite dans ce petit livre. Dans l'impression et la composition, beaucoup de netteté; l'introduction contient un bon exposé des idées politiques de Tacite et du caractère de l'*Agricola*. L'ouvrage a été bien étudié; sur tous les points on trouvera le nécessaire et même beaucoup plus que le nécessaire.

Je viens d'indiquer le côté faible de l'édition. A force de veiller à ne rien omettre, par l'application à tout dire, M. Pichon, suivant moi, a beaucoup nui à son travail. Ce défaut, sensible dès les premières pages du livre, se marque de plus en plus à mesure qu'on avance. Il faudra par prudence conseiller aux lecteurs de M. P. de beaucoup passer dans les notes de son livre, sans quoi ils pourraient bien être accablés, et l'on prévoit qu'ils auraient vite fait de se dégager entièrement. L'auteur pourrait-il lui-même se relire sans rien omettre de ses notes ou de ses renvois?

C'est maintenant une habitude reçue chez nous et qui a des avantages très sérieux, de grouper en tête d'une édition les remarques grammaticales qu'on dispersait autrefois au bas des pages. On constitue ainsi une grammaire de l'auteur et une sorte de schema de sa langue et de son style. Fort bien; mais par compensation ne devrait-il pas être entendu qu'un renvoi à ces remarques n'est légitime dans les notes que si l'on

---

1. Je relève, pour la rareté, quelques fautes d'impression. P. 34, n° 102, lire VII (et non VI), 2. P. 61, fin de la note 6, après 57, ajouter 5?; p. 174, n° 8, lire *reformidant*. J'ai regretté de voir insérées dans le texte quelques conjectures douteuses, plus obscures et plus contournées que la vulgate; ainsi p. 91, au mot de la n. 9 : *quidni*... N'aurait-il pas fallu ajouter dans quelque note du bas de la page 62, que la phrase citée de Tite-Live n'est dans aucun des livres qui nous restent de l'historien? Au lieu de la note dédaigneuse et qui n'apprend rien (p. 89, n° 10) sur *ex uno fonte diffusi omnes*, il eût mieux valu rappeler la théorie (exposée : *Q. Nat. III*, 8) d'après laquelle tous les fleuves ont leur source dans un réservoir unique des eaux situé au milieu de la terre.

doit trouver, dans la remarque, plus ou autre chose que ce qui est à la note de la page, ou si le rapprochement est par lui-même nécessaire? Quand une fois, et pour cela il ne faut pas longtemps, on se sera aperçu que chez M. P. les renvois très souvent n'apprennent rien, le lecteur se gardera bien de s'y reporter. Qui donc lui donnerait tort? Ainsi pour les anaphores, pour toutes les omissions de *et*, de *sed*, les hendiadyin, fallait-il coup sur coup renvoyer aux Remarques? Et de même au bas des pages, que viennent faire ces descriptions de la Mœsie, la Dacie, la Germanie et la Pannonie (p. 163, n. 4 et 5); les élèves n'ont-ils pas d'atlas? à quoi bon définir, et de quelle manière vague et superficielle, les fonctions du questeur, du propréteur, du proconsul (p. 94, n. 4)? Belle entreprise que de faire entrer dans ces notes, avec l'histoire littéraire, avec la critique de texte et la grammaire latine, les plus simples éléments de la géographie et de l'histoire!

Il n'y aurait à relever dans l'introduction que quelques fautes de goût ou des exagérations [1].

Les notes critiques comme les autres sont verbeuses et contiennent maintes choses inutiles aux professeurs comme aux élèves. Tout ce trop nuit au reste et c'est dommage [2].

É. T.

Auberee, altfranzœsisches Fablel... herausgegeben von Georg Ebeling. Halle, Niemeyer, 1895, in-8 de VII-170-147 p.

Il est sorti depuis quelques années de l'école de M. Tobler une série de travaux, fort divers par le sujet, mais qui se recommandent tous par l'excellente méthode qui y est appliquée : tels sont ceux de MM. Naetebus sur les formes de strophes non lyriques dans l'ancienne poésie

---

1. P. 9 au milieu : « Son mariage est transformé... *en mariage d'amour* (?) ». P. 10 en haut : « même *parsimonia* ». P. 19 en haut : « c'est la méthode de Polybe... de Salluste... ou chez nous de Taine ».

2. Fautes d'impression : p. 4, au milieu : *sc*olastici; p. 82, dans le sommaire, le titre du ch. XLII est erroné et suggérera des idées très fausses; dire : du proconsulat *d'Asie ou d'Afrique*. Voir ici même, p. 77, la fin de la 1re note critique du ch. XLII. — Erreurs : p. 164, n. 11 : il n'y a pas à suppléer *jam;* l'adjectif est pris absolument et indique un vice habituel du prince. P. 165, n. 2 : ni *consilium* ni *exemplum* ne sont bien expliqués ni bien traduits. N'est-ce pas vouloir dérouter les élèves à plaisir, sans aucun profit, que de parler accessoirement dans une note p. 165, n. 5, du roi des Thrèces! C'est parler allemand en français que de dire, dans une note très embrouillée, p. 165, 7 : *beneficii*, génitif marquant *l'objet*. — A propos du texte des mss. au commencement de XXIV, M. P. n'explique bien ni aux notes du bas de la page, ni aux notes critiques, que la difficulté porte sur la direction de l'expédition d'Agricola : s'est-il porté au nord en Écosse, ou a-t-il abordé en Irlande (à cause de *nave* prima).

française, Cohn sur les substitutions de suffixes en ancien français, Lang sur le chansonnier portugais du roi Denis, Kolsen sur Guiraut de Bornelh, Springer sur le *planh* provençal. A ces livres est venu s'ajouter, il y a déjà quelque temps (mais je ne crois pas qu'il ait été jusqu'à présent signalé dans une revue française, et ce silence excuse dans une certaine mesure un compte rendu aussi tardif), celui de M. Ebeling sur le fableau d'*Auberée*. Ce n'est sans doute que l'édition d'un morceau très court, mais cette édition est définitive et le texte est, à tous les points de vue, illustré de manière qu'il n'y ait pas à y revenir. M. E. s'occupe d'abord, dans une longue étude comparative que je ne puis examiner ici, de l'histoire du conte, puis des manuscrits et de leurs rapports (p. 77), enfin de la langue du texte (p. 127-171). L'édition de celui-ci, paginée à part, est suivie de remarques critiques (p. 41) et de notes grammaticales (p. 61-141). Celles-ci forment la partie la plus originale et la plus utile du travail; la plupart et les meilleures de ces remarques ont pour objet la syntaxe; qu'il n'y ait point ça et là quelques digressions, quelque surabondance dans les exemples (car M. E. a déjà une immense lecture et il n'a pas toujours su résister au plaisir de nous communiquer ses richesses), il serait téméraire de l'affirmer; mais les faits sont bien observés et leur interprétation est en général aussi judicieuse que précise; en somme ces notes, où l'auteur s'est évidemment proposé l'exemple des *Vermischte Beitraege* de son maître, ne sont point indignes de cet excellent modèle.

On ne peut faire sur un travail de ce genre que des observations de détail : en voici quelques-unes. — V. 30, le sens de *taire* qui est ici signalé (cesser) est encore fréquent dans les patois méridionaux. — V. 119, la traduction de *floris* (= blanc, chenu) par *abgeblühter* est au moins inexacte. — Le v. 177, « *qui ert a privee mesniee* » est traduit par « qui était occupée avec ses domestiques, qui avait à faire à la cuisine ». Cette interprétation me paraît inadmissible; nous avons affaire ici à une locution toute faite, où *mesniee* a pu perdre beaucoup de sa détermination primitive et aboutir simplement au sens de « personne »; je comprendrais, en lisant *aprivee* (apprivoisée), « qui était douce, compatissante » (il s'agit de la jeune femme accordant à Auberée les friandises qu'elle est venue lui demander pour sa fille malade). — 215. Dans la locution *bien m'en membre*, l'idée de souvenir a fait place à celle de science, notion précise; je traduirais par : « je le sais bien ». — 278. La forme *Pere* au lieu de *Pierre* est fréquente; on en trouve plusieurs exemples dans le *Courounement Louis* (voy. éd. Langlois, table des noms). — 281. Lire *betee* (mer) et non *Betee*. — 292. « *Mieuz emploias que tu ne cuides – le pain, le vin*, etc. », dit l'entremetteuse à la jeune femme, faisant allusion à l'acte de charité dont elle prétend la récompenser. Il n'y a là aucune difficulté. Elle veut dire simplement : « ton bienfait n'a pas été perdu ». *Emploiai*, que M. E. voudrait substituer à *emploias*, n'aurait pas de sens. La signification de *employer*

qu'il signale en ancien français se trouve encore dans nos locutions populaires : « Voilà qui est bien, qui n'est pas mal employé. — 335. L'explication de la locution *sens dessus dessous* est peu claire ou du moins peu complète : il faut comprendre en effet *ce* (qui était) *dessus*, (mis) *dessous ;* mais *cen* (écrit à tort *sens*) n'est pas, comme le dit Littré, que M. E parait suivre, *ce* + *en*, mais la forme nasalisée *cen*, fréquente surtout à partir du XIV^e^ siècle [1]. — 344 On trouvera d'autres exemples de *degré* au sens collectif dans *Alexis* et le *Charroi de Nîmes*, v. 54. — 357. La locution *deus tans* (où *tans* est certainement *tantus*, non *tempus*) a ici son sens ordinaire de « deux fois autant » ; je prends *lieve* au sens propre. — 373. Dans l'exemple allégué (*Dieus regnans en sangle unité*) *sangle* est à conserver et n'est autre, naturellement, que *singulus ;* l'épithète renforce simplement la valeur du substantif. — 418. Autre exemple de *enseree* (*enserer* pour *enserir*) dans une chanson (Raynaud, 516) récemment publiée (*Revue des langues romanes*, 1896, p. 250). — 432. Je ne sais où M. E. a pu trouver en français moderne des exemples de *deviser tendresse*, *faire la devisée*. — Ibid. (p. 116, l. 17), lire *s'ont* au lieu de *sont*. — 517. Autre jeu de mots sur *papelart*, *Dits artésiens*, VIII, 77 ; quant à l'étymologie, il me paraît plus vraisemblable de tirer le mot de *paper* (= manger), que de le rattacher à l'allemand *plappern ;* le *papelart* serait celui qui se cache pour manger du lard en carême, tou en affectant les dehors de l'austérité. — 538, l. 10. *Cerai* doit être interprété *serrai* (de *seoir*). — 571. (v. 14 de la variante) M. E. s'occupe, avec beaucoup d'autres, de la locution *traire la penne* (ou *plume*) *par* (ou *devant*) *l'uel*. Prenant *plume* au sens de « plume de fleche », puis « fleche » (mais cette extension du sens est impossible), il suppose que la locution repose sur la métaphore, en effet très fréquente, qui nous montre l'Amour tirant des flèches dans les yeux de ses victimes et par là, ajoute M. E., les aveuglant et s'en rendant maître. Il me paraît évident au contraire, comme à M. Bédier, que cette locution n'a rien à faire avec la métaphore en question : l'Amour s'empare de l'homme, le dompte, mais ne le trompe point ; or, le sens de tromper, décevoir par des ruses, est très nettement celui de la locution dans tous les passages où elle apparaît. J'incline à y prendre *plume* au sens propre (plume d'oiseau) et à la croire empruntée au vocabulaire de la fauconnerie ; elle aurait été appliquée d'abord au faucon et aurait désigné un des artifices par lesquels on parvenait à le dresser et à le lancer sur sa proie : par exemple en faisant tournoyer devant ses yeux un objet en forme d'oiseau et garni de plumes, au lieu de lâcher devant lui (ce qu'on faisait souvent, mais ce qui devenait fort coûteux) un oiseau

---

1. En ce qui concerne la préfixation directe du démonstratif à l'adverbe, qui n'est point sans faire quelque difficulté, on pourrait être tenté d'en voir un autre exemple dans notre texte même (v. 390) ; mais il faut lire en trois mots *ceus de hors*. — v. 23 je lirais *li ;* v. 498 *a dens*.

réel : la tromperie à laquelle fait allusion la locution consistait à le priver de sa curée (cf. l'emploi du *leurre* pour le rappeler à soi). Cette interprétation est appuyée par la locution moderne *passer la plume par le bec*, qui me paraît une évidente modification de l'ancienne.

Dans ce travail qui témoigne à tant d'égards d'une parfaite maturité, il y a pourtant des traces de jeunesse : je veux parler de l'intransigeance avec laquelle sont professées certaines doctrines, de la sévérité déployée à l'égard de certaines personnes. Passe encore d'exprimer avec une chaleur plutôt surprenante en pareille matière son opinion sur l'uniformisation graphique des anciens textes [1]; mais ce qui est moins admissible, c'est la façon dont sont traités certains auteurs d'éditions complètes ou de travaux d'ensemble sur les fableaux; il ne faudrait pas oublier que, tant qu'on n'aura pas, pour tous ces petits poèmes, d'éditions comparables à celle de M. Ebeling (et il faudra vraisemblablement les attendre un siècle ou deux), les travaux de ce genre rendront d'inappréciables services, et il serait donc de la plus stricte justice de ne point exiger des savants dévoués qui entreprennent l'édition de 25 ou 30.000 vers, ou l'étude comparée d'une centaine de contes, la rigueur absolue que l'on a grandement raison de s'imposer dans l'édition d'un texte de 670 vers.

A. JEANROY.

I. HÆBLER : Die Geschichte der Fugger'schen Handlung in Spanien, Weimar, E. Felber 1897, 1 vol, in-12 237 p.

II. Dr FRIDRICHOWITZ : **Die Getreidehandelspolitik** des *Ancien Régime*, Weimar, E. Felber, 1897, 1 vol. in-12, 316 p.

III. Dr WYGODZINSKI : **Die Vererbung des lændlichen Grundbesitzes in Kœnigreich Preussen**; I Oberlandes-gerichtsbezirk Kœln, Berlin, P. Parey, 1897, 1 vol. in-8°, 201 p.

I. — Le volume de M. Häbler est le premier des « Suppléments » que la « Revue d'histoire sociale et économique », éditée à Weimar sous la direction de MM. S. Bauer et L. M. Hartmann, entreprend de publier. M. H. a derrière lui de patientes études, poursuivies depuis plusieurs années dans les divers dépôts d'archives de l'Empire, sur les rapports économiques de l'Allemagne avec les États de la Péninsule ibérique depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Il attend pour nous donner un ouvrage d'ensemble d'avoir pu consulter les archives espagnoles et portugaises; mais pour l'activité commerciale des Fugger en Espagne, il a trouvé des données suffisamment complètes dans

---

1. Ce doit être aussi un principe arrêté chez M. E que de ne point distinguer *v* de *u*, *j* de *i*, et de ne point cédiller le *c*; en français, où il n'y a guère d'hésitation possible sur tous ces points, je ne vois pas l'avantage du procédé et j'en vois fort bien les inconvénients.

les archives princières et comtales des Fugger à Augsbourg, qui ont été mises très libéralement à sa disposition, et dans les recueils de documents espagnols; et il s'est risqué à publier sans plus attendre cette étude de détail. De fait, son livre est solidement bâti, interprète et coordonne avec une méthode perspicace et prudente les données parfois très indirectes ou vagues que fournissent les documents. Un premier chapitre sur les Fugger et leur commerce sert d'introduction et retrace dans son développement et dans ses traits généraux l'étonnante fortune commerciale des descendants de ce Jean Fugger qui vient s'établir à Augsbourg en 1367. L'auteur nous montre ensuite comment la maison d'Augsbourg établit une succursale à Lisbonne, lorsque le commerce des Indes tomba aux mains des Portugais, après leurs grandes découvertes, dans les premières années du XVI^e^ siècle. Puis il traite largement du commerce des Fugger en Espagne. Ils y sont arrivés avec Charles-Quint qui, après les services qu'il avait reçus d'eux lors de son élection à l'Empire, n'avait rien à leur refuser. En 1523, il leur devait encore près de 200,000 ducats et il s'acquitta en leur concédant la ferme des revenus des grandes-maîtrises de Saint-Jacques, Calatrava et Alcantara, dont il était le titulaire, comme l'avait été Ferdinand le Catholique; les Fugger lui payaient une somme fixe et faisaient rentrer pour leur compte les revenus des *Maëstrazgos*. Ce privilège leur procura, entre autres avantages, l'exploitation des riches mines de mercure d'Almaden. Ce fut là leur principale affaire, mais ils étaient aussi banquiers de Charles-Quint en Espagne. Ils gardèrent une haute situation dans la péninsule sous Philippe II. En étudiant tous ces faits, M. Häbler a écrit une excellente étude sociale et qui donne une idée fort nette des rapports des gouvernements avec la haute banque au XVI^e^ siècle.

II. — Un Arménien, M. Araskhaniantz, a publié en 1882, à Leipzig, une longue étude sur « la politique française relativement au commerce des grains jusqu'en 1789 ». Son œuvre a semblé imparfaite à M. Fridrichowitz qui en a entrepris la vérification à l'aide du « Recueil des anciennes lois françaises » d'Isambert, du « Traité de police » de Delamarre, des ouvrages des économistes du XVIII^e^ siècle, etc. M. F. nous avoue que son travail de contrôle a été fait précipitamment, en quatre mois. Cela aurait dû l'induire à plus de modestie. C'est une singulière méthode, pour faire un livre, que de partir d'un livre antérieur et d'en mettre à profit tous les résultats en le dénigrant. M. F. commence la plupart de ses chapitres par une citation plus ou moins longue, parfois fort longue, d'Araskhaniantz, citation qui donne la « caractéristique », comme disent les Allemands, de l'époque étudiée dans le chapitre; après quoi, vient une série de textes, plus ou moins probants, destinés à rectifier l'opinion citée. Cela ne constitue pas un livre. M. Fridrichowitz, si acrimonieux envers Araskhaniantz, n'est pas mieux disposé pour les économistes et leur doctrine « prétendue libérale ». Il ne manque pas une occasion de la condamner dédaigneusement. Il est possible qu'elle

ait fait son temps, mais elle a été utile et a amené des progrès. En tout cas il faudrait la discuter sérieusement et au point de vue historique. Enfin, puisque M. Fridrichowitz est un critique si sévère, il nous permettra de lui faire remarquer qu'il ne faut pas écrire Lavretelle pour Lacretelle, ni « Recueil des lois anciennes françaises », et aussi que, pour un livre qui ne peut prétendre qu'à être un livre de vulgarisation, il aurait tiré bon parti d'ouvrages qu'il semble ne pas connaître, comme l'« Essai sur le ministère de Turgot » de M. Foncin.

III. — Le ministère prussien de l'agriculture, des domaines et des forêts a entrepris une enquête sur la « transmission de la propriété foncière rurale dans le royaume de Prusse ». Il se propose le relèvement de la propriété rurale. Il a commencé à ce sujet des travaux préparatoires et il projette, entre autres mesures, de modifier le droit successoral en vigueur et de le mettre en conformité avec les vœux des populations. Ces vœux sont, en beaucoup d'endroits, en opposition avec la législation qui régit actuellement la succession ab intestat. Le ministère veut se rendre compte des coutumes que suivent les propriétaires qui testent ou qui, d'une façon quelconque, disposent de leurs biens de leur vivant en faveur de leurs héritiers. Mettre le droit successoral en accord avec les coutumes *réellement* suivies par la population, en cela doit consister la réforme; connaître ces coutumes, tel est le but de l'enquête. Cette enquête a été placée sous la haute direction de M. Sering. Elle s'accomplit par les soins des autorités locales dans les grandes circonscriptions administratives. M. Wygodzinski a été chargé de la rédaction du rapport pour l'Oberlandesgerichtsbezirk de Cologne, et son travail vient d'être publié. Il est très complet, minutieux et méthodique. Il offre avec le mérite de la plus louable exactitude celui d'une parfaite clarté. Cinq tableaux et quatre cartes parfaitement dressés le complètent heureusement. C'est un témoignage de plus des redoutables aptitudes administratives des Prussiens.

Gabriel Syveton.

Der Dichter der Geharnschten Venus, eine litterarhistorische Untersuchung von Albert Koester. Marburg, Elwert. 1897, in-8, 114 p. 2 mark.

Ce travail est fort curieux. On attribuait jusqu'ici à J. Schwieger la *Geharnschte Venus*, signée « Filidor der Dorfferer ». L'argumentation érudite, convaincante, de M. Köster démontre que l'auteur de ces « poèmes d'amour composés dans la guerre » est Kaspar Stieler. 1° Filidor ne peut être Schwieger, qui diffère de lui par la langue, par le rythme, par la façon de traiter un sujet et de grouper les pièces de vers. 2° Filidor n'était pas un Bas-Allemand, et ses mots, surtout ses formes, notamment une ou deux formes dialectales, semblent indiquer que l'Allemagne centrale, la Thuringe, était sa patrie : il emploie en outre les

mêmes termes et tours que les maîtres de Kœnigsberg, et il a vécu, il a eu son roman d'amour à Kœnigsberg. 3° En tête du volume, une lettre d'un ami et camarade d'université de Kœnigsberg se termine ainsi : *nimm so vorlieb Mit Meiner Person*, et cet ami est évidemment le *Pranserminto* à qui Filidor dédie le premier « zehen » de ses poèmes; or, *Pranserminto* donne Martin Posner, comme *Mit Meiner Person* donne Magister Martin Posner, — lequel était de Gera et étudia à Kœnigsberg de 1651 à 1654. 4° Le deuxième « zehen » est dédié à trois *Gerenschæfer* ou bergers de la Gera, et Filidor dit une fois qu'il demeure sur le bord de cette rivière; Filidor se sert des mots *datern*, *næhrlich*, *gewest*, *geloffen*, qui ne sont guère usités qu'à Erfurt; Filidor se nomme *der Dorfferer* parce qu'il est « Erforder », parce qu'il vint d'Erfordia ou Erfurt. Il ne reste plus, pour soulever son masque, qu'à chercher sur le registre de l'Université de Kœnigsberg les étudiants qui venaient d'Erfurt et qui suivirent les cours comme Posner de 1651 à 1654. Ces étudiants sont au nombre de dix, tous inconnus, sauf un seul, Kaspar Stieler. Voilà l'homme cherché. Tout comme Filidor, l'Erfurtois Stieler étudie à Leipzig et à Kœnigsberg, vit dans la Prusse orientale, guerroie en Pologne, souffre de la peste, séjourne à Hambourg, etc. Stieler publie en 1691 un gros lexique et y reproduit des mots rares de sa *Vénus*. Enfin, dans son poème, il dit que sa bien-aimée le nomme soit Filidor, soit Karpes, et, une autre fois, qu'il renonce à s'appeler Peilkarastres : Karpes est l'anagramme de Kasper, et Peilkarastres, de Kaspar Stieler. La démonstration de M. Köster est très intéressante, et il faut le féliciter du soin, de la sagacité qu'il a mis dans cette jolie enquête. Mais son livre est encore utile à d'autres points de vue : on y trouve nombre de mots employés par Stieler et qui ne sont pas dans Grimm.

A. C.

Gœtheschriften, von Friedrich Zarncke. Mit einem Bilde Zarnckes und einem Facsimile in Lichtdruck. Leipzig, Avenarius, 1897, in-8, XII et 441 p. 10 mark.

On a eu l'heureuse idée de publier dans ce volume les principales études et « recensions » de Zarncke. Le lecteur y trouvera, méthodiquement classées, les recherches de l'éminent philologue sur Gœthe, sur les portraits de Gœthe, sa vie, ses œuvres, et sur le *Faust* avant Gœthe. La plupart des comptes rendus de Zarncke, si courts qu'ils soient, se lisent avec profit. Il connaissait son Gœthe à fond. Il était non seulement exact, épris de cette « acribie » qu'on doit, dit-il, vouer aux classiques modernes comme aux classiques anciens, mais encore intelligent, sagace. Il savait dire beaucoup en peu de mots, mettre en relief ce qu'un titre contenait d'essentiel, et cela sans négliger les critiques de détail, et en marquant les fautes. Le volume contient, outre des articles de bibliographie, des travaux de longue haleine qu'on est aise de rencontrer parce

qu'ils étaient devenus rares ou n'existaient pas dans le commerce : les portraits de Gœthe dans sa jeunesse; le texte des curieuses notes du voyage de Silésie accompagné d'une si instructive préface et d'un si sûr commentaire; l'étude sur l'*Elpénor ;* la bibliographie du *Faustbuch ;* la biographie de Jean Spiess ; le travail — qui compte cent vingt pages — sur *l'iambe de cinq pieds* avant Lessing, Schiller et Gœthe. Un index et un beau et ressemblant portrait de Zarncke rehaussent la valeur de ce volume indispensable à tous les studieux de Gœthe.

A. C.

Gœthes Briefwechsel mit Antonie Brentano, 1814-1821, hrsg. von Rudolf Jung. Mit zwei Lichtdrucken. Weimar, Böhlau. 1896. In-8°, 66 p. 2 mk. 40.

Le Brentano qui épousa Maximiliane de La Roche et eut d'elle douze enfants, avait eu six enfants d'un premier mariage et en eut deux d'un troisième. Un fils du premier mariage, Pierre-Antoine, eut pour femme Antonie de Birkenstock. L'éditeur du volume que nous annonçons, publie vingt-et-une lettres adressées par Gœthe à Antonie. Ces lettres n'offrent pas un très grand intérêt. Mais quelques mots méritent d'être cités. Gœthe dit de Stein que c'est une étoile qu'il ne voudrait pas de son vivant voir s'éteindre. Une fille de meunier près de Wiesbaden lui semble être la jeune sœur de sa *Dorothée*. L'introduction de l'éditeur, M. Jung, se lit avec agrément. Son commentaire est plein de goût comme de savoir, intéressant, tout à fait *sauber*. On le remerciera, entre autres choses, de son arbre généalogique des Brentano qui manquait jusqu'ici : grâce à cette liste exacte et complète, les historiens de cette géniale famille des Brentano éviteront plus d'une erreur.

A. C.

Karl Immermann, eine Gedæchtnisschrift zum 100. Geburtstage des Dichters, mit Beitrægen von R. Fellner, J. Geffcken, O. H. Geffcken, R. M. Meyer, und Fr. Schultess. Hamburg, Voss, 1896, in-8, VIII et 220 p. 6 mark.

Six études. 1° *Immermann patriote* : M. O. H. Geffcken fait un grand éloge d'*Andreas Hofer*, mais il insiste justement sur la jeunesse d'Immermann, sur le personnage de l'Epigone Hermann, sur l'union d'Oswald et de Lisbeth dans le *Münchhausen*. — 2° *Tulifæntchen*, par M. R. M. Meyer. L'auteur de cette étude est étourdissant ; il multiplie les rapprochements, les secoue de ses manches, les jette à pleines poignées : on admire l'étendue de ses lectures et sa sagacité à deviner les allusions, à flairer les réminiscences, à dépister les emprunts. Mais il abuse parfois de ce savoir subtil, et, si on l'écoutait, il ne resterait plus

rien, rien du tout dans les œuvres d'Immermann qui appartînt à Immermann. Il fait d'ailleurs trop de digressions. Pourquoi citer Villiers de l'Isle-Adam? Pourquoi tant parler de l'acier à propos du « mur d'acier », rappeler inopportunément un mot de Théophile Gautier sur l'eau encadrée dans les quais « comme l'acier d'un miroir », faire même des calembours, en disant que les *Stahlfedern* ou ressorts d'acier de l'esprit d'Arnim ne sont pas nos *Stahlfedern* ou plumes d'acier, ou bien qu'Immermann mentionne justement comme noms typiques de l'émancipation des femmes, *Dacier* et *Stael* (p. 76-79)? — 3° *L'époque et les contemporains d'Immermann dans les Epigones* : M. Schultess voit bizarrement dans le nom de Médon l'anagramme du mot *démon* (p. 105), il écrit *Jacquotot* au lieu de Jacotot (p. 115), et son travail est par instants une analyse plutôt qu'une étude; mais il a traité son sujet d'une façon très claire, très intéressante, très complète, et on comprend fort bien, après l'avoir lu, le mot de Treitschke, que les *Epigones* sont moins un roman qu'un tableau d'histoire. — 4° *Genèse du Münchhausen* : M. J. Geffcken nous fait, selon l'expression allemande, jeter un regard dans l'atelier du maître, en publiant des notes qu'Immermann avait jetées sur le papier lorsqu'il travaillait à *Münchhausen*, et des matériaux qu'il avait rassemblés (comme la lettre du pasteur d'Unna à Mme de Sybel et la réponse de Mme de Sybel aux questions du romancier). — 5° *Immermann directeur de théâtre* : M. Fellner montre comment Immermann a, durant trois années, dirigé la scène de Dusseldorf, non sans succès, formé des acteurs, joué Shakspeare, etc. — 6° *Marianne* : M. J. Geffcken, déjà nommé, trace un portrait très attachant de la veuve d'Immermann.

A. C.

BULLETIN

— Sous le titre modeste de *Contributions to the Science of comparative Mythology*, M. F. Max Müller a publié à Londres deux forts volumes d'études où il résume et confirme les travaux et les doctrines de toute sa vie sur l'existence préhistorique d'une mythologie âryenne d'où sont issus respectivement les folklores ou les religions des Hindous, des Hellènes, des Germains, des Letto-Slaves, et sur le caractère essentiellement naturaliste des données primordiales de cette mythologie. Bien que tous les détails de son argumentation ne soient pas également irréprochables, et que, notamment, les phonéticiens intransigeants y pussent trouver à reprendre, on ne fera pas difficulté de lui concéder en principe que, dans les étymologies de noms propres et en particulier de noms mythologiques, il convient parfois de laisser sommeiller les lois phonétiques et de n'en pas poursuivre l'application avec trop de rigueur; et, ce point une fois admis, on sera surpris et charmé de l'ingénieuse multiplicité des rapprochements qui se présentent naturellement à l'esprit de ce chercheur, qui a butiné dans toutes les mythologies, y compris même celles des nations anâryennes et des peuplades sauvages. Si pourtant l'on s'étonnait

de voir l'auteur, dans le cours de ces pages, revenir trop souvent sur les mêmes idées, peut-être serait-il en droit de répondre que ces redites sont voulues ou qu'on l'y a contraint : ses idées, simples, claires et sobrement exposées, mériteraient certes d'être accueillies de tous les bons esprits, comme elles l'ont été de beaucoup; ce n'est pas sa faute si elles ont été méconnues, critiquées parfois avec plus de passion que de compétence et en partie dénaturées, si enfin il faut un gros livre pour prouver ce qui semblerait clair comme le jour et combattre la réaction nécessaire, mais à tous égards excessive, qu'ont soulevée les doctrines de l'école mythologique. La *Revue* se réserve de revenir sur cet important ouvrage, aussitôt après l'apparition de la traduction française, qui est sous presse à la librairie F. Alcan. — H.

— Les livres sur les anciennes corporations françaises sont si peu nombreux, ce genre d'études renferme encore tant de nouveau et offre un intérêt si actuel, qu'on voit avec plaisir M. Cheylud s'occuper de l'histoire des anciens apothicaires. Il vient de publier une brochure sur *les Anciennes corporations des médecins, chirurgiens et apothicaires de Murat (16[illegible]0-1776)* d'après les registres et les actes de la corporation, avec documents et fac-similés (Paris, Champion, 1896, in-8° de 88 pp.). — C. J.

— Les *Monumenta Hungariae historica* viennent de s'enrichir de deux volumes. L'éditeur infatigable des *Monumenta Comitialia Regni Transylvaniae*, M. Alexandre Szilagyi donne dans le XIX[e] volume de cette série les actes et documents se rapportant aux années 1686 à 1688 (534 pp. dont 54 formant le chapitre xxxiii de l'histoire de la Diète). La destinée de la Transylvanie est toujours entre les mains de Michel Apafi, mais l'Autriche, enhardie par la reprise de Bude, ne cache plus ses desseins sur cette principauté. Sous prétexte de chasser les Turcs, elle envahit le pays et veut y envoyer Caraffa qui, par les atrocités commises à Eperjes, avait soulevé l'indignation de tous les protestants de l'Europe. Elle remplace Caraffa par Charles, duc de Lorraine, qui occupe, sans coup férir, les principales villes. « Jamais, écrit un historien du temps, Cserey, ni le païen ni le chrétien n'ont si facilement conquis un pays, que les Allemands, la Transylvanie; la principauté s'est soumise sans résistance. » Apafi s'adresse encore une fois au roi de France, mais sa missive ne fut pas expédiée. Les premières lignes : « Horrendam et vix ulterius tolerabilem regni mei Transylvaniae a Germanis oppressionem, credo, quod hactenus Vestra christianissima Majestas ex publica fama cognoverit » (p. 123), expriment assez son désespoir. Trois ans plus tard, la Transylvanie était, comme la Hongrie, une province autrichienne. Niclas Bethlen, un des descendants de ce Gabriel Bethlen qui fit jadis trembler l'Autriche, ne put remettre à la cour de Vienne que sa protestation, *Moribunda Transsilvania ad pedes augusti imperatoris Leopoldi projecta.* — L'autre volume paru fait partie de la série : *Scriptores* et contient les « Journaux » de *Georges et Ladislas Vass*, édités par M. Jules Nagy (xiv-632 pp. avec une table généalogique). Les deux écrivains dont ce volume donne les notes autobiographiques (1639-1739) appartenaient à une noble famille transylvaine. Mais ce ne sont pas de bons stylistes, comme on en trouve souvent à cette époque parmi les princes et les nobles qui ont composé des mémoires. Les notes où les Vass, père et fils, retracent leurs impressions au jour le jour ont peu d'intérêt. Une seule partie, la quatrième du *Journal* du père, qui relate l'insurrection de Rákoczy, offre une valeur historique ; mais cette partie a déjà été publiée dans les *Toerteneti Lapok*. Les mémoires du fils donnent quelques détails intéressants sur la vie municipale de la Transylvanie au commencement du xviii[e] siècle, lorsque l'Autriche y établit définitivement sa domination. — J. K.

— M. Théodore Ortvay, l'historien de la ville de Presbourg (cf. *Revue crit.* 1893, nº 39-40 et 1896 nº 12), a commencé la monographie du comitat Temes et de son chef-lieu Temesvár. Ce comitat du sud de la Hongrie est un des plus intéressants, tant au point de vue de sa formation, qu'au point de vue de sa situation politique au cours des siècles. L'historien Frédéric Pesty, originaire de Temesvár, avait réuni les matériaux de ce travail dans les différentes archives du pays. La mort l'enleva trop tôt et ne lui permit pas d'achever son œuvre. L'Académie acheta ses papiers et après entente préalable avec la municipalité et le Conseil général de Temes, confia ces documents à M. Ortvay et le chargea d'écrire l'histoire du comitat. A juger d'après les deux volumes qui viennent de paraître, cette monographie sera aussi nourrie et complète que celle de la ville de Presbourg. Elle aura environ 2,5oc pages. Le premier livre du tome I (*Oeskor*, L'Antiquité, x-368 p. gr. in-8·) est entièrement l'œuvre de M. Ortvay. Il traite en vingt et un chapitres la géographie et l'ethnographie du pays depuis les temps préhistoriques jusqu'à l'époque où les Daces font leur apparition sur ce territoire. Les recherches archéologiques si fructueuses dans cette contrée et centralisées dans les publications des sociétés savantes locales, augmentées des recherches de l'étranger sur l'âge de la pierre, du bronze, du fer, sont condensées dans ce volume. — M. Ortvay a en même temps publié le premier tome des documents recueillis par Pesty (*Oklevelek*, xxxiv-640 p. formant le tome IV). Ce volume embrasse la période de 1183, année où l'on trouve, dans une charte du roi Béla III, la première mention d'une localité du comitat, jusqu'en 1430, et donne en tout 418 documents tous en latin. — J. K.

— M. Acsady continue ses arides, mais fécondes recherches sur la vie économique et financière de l'ancienne Hongrie. Son nouveau mémoire (*A jobbágy-adózás 1577 97-ben*, 138 p.) s'occupe de l'impôt payé par les jobbagyones entre 1577 et 1597, sous le règne de Rodolphe. D'après des documents inédits, M. Acsady établit année par année ce que les habitants de certains comitats ont dû payer tant en impôt direct qu'en *lucrum camerae* et en corvées. — J. K.

— Un historien original, mais qui recherche plutôt les curiosités et redresse les erreurs commises par d'autres, M. Florian Matyás, donne dans son mémoire intitulé : *Concordances et erreurs historiques* (*Toerténeti egyezések és tévedések*, 3o p.) quelques notes intéressantes concernant : 1· la cérémonie de l'élévation sur le bouclier des ducs et des rois hongrois. Cette coutume, mentionnée également dans des chartes de l'étranger, n'est pas exclusivement magyare; on la trouve chez les Francs, les Goths et les Lombards. Il faut faire une distinction entre les termes *elevatur* et *coronatur;* le premier terme seul rappelle l'ancienne coutume. — 2· Le titre *dux Ruizorum*, que le chroniqueur de Hildesheim donne à Emerich, fils de saint Étienne, ne peut se rapporter qu'à l'Autriche. — 3· Le passage : *quae si velit cute redimat*, dans une loi de saint Étienne, ne peut se rapporter qu'à une punition corporelle, et non pas à la peau d'un animal avec laquelle on aurait pu payer l'amende. — 4· Le capitaine Bulcsu fut, non pas empalé par l'empereur Othon, mais pendu. — 5· Saint-Etienne n'a jamais ordonné d'enterrer vifs les païens. La locution : *cum uxore vivus sepultus est* n'est qu'une paraphrase du chroniqueur qui s'est rappelé un verset des Psaumes (54, 16: Veniat mors super illos et descendant in infernum viventes) et a voulu dire que le païen et sa femme, en question, sont morts sans se convertir au christianisme. — J. K.

— Le mémoire avec lequel M. Ladislas Réthy a pris séance à l'Académie (*A romanismus Illyricumban*, 27 p.) est la suite des importants travaux que ce savant a déjà consacrés à l'ethnographie des pays des Balkans. Disciple de Jean Hunfalvy dont il a

édité l'*Histoire des Roumains* (voy. *Revue crit.*, 1895, n° 35-36), il se propose d'élucider, d'une façon scientifique, sans parti-pris et de concert avec les jeunes savants roumains, tels que Gaster, Tiktin, Nadejde, Alexi et d'autres, la naissance du peuple et de la langue valaques. Dans le présent mémoire, il établit qu'il faut distinguer trois sortes de *romanisme* dans la presqu'île des Balkans. La première s'est formée en Illyrie et sur les îles de l'Adriatique : là, les colons romains ont complètement absorbé l'élément autochtone, lui ont imposé leur langue et leurs coutumes. La deuxième forme du romanisme se trouve en Albanie : là, l'élément latin n'a pas pu complètement absorber la langue de la population primitive; il y a cependant laissé des traces nombreuses qui se manifestent dans les termes se rapportant à la vie municipale, à la société, à l'agriculture, au commerce et aux idées transmises par le christianisme. La troisième forme du romanisme, beaucoup plus récente que les deux premières, est la forme valaco-roumaine. Elle date des VII[e] et VIII[e] siècles après J. Ch. lorsque des tribus de bergers, quittant la Romagne, se dirigèrent à travers le Frioul pour s'établir après de longues pérégrinations dans les Balkans. — J. K.

— M. Eugène Gaal a consacré un mémoire au système social et politique de Thomas Carlyle (*Carlyle Tamás társadalom politikai rendszere*, 77 p.). C'est un exposé clair et précis des doctrines du philosophe anglais. M. Gaal, grand admirateur de Carlyle, retrace avec beaucoup de finesse la carrière de l'auteur du *Sartor Resartus*. Il trouve que le comte Étienne Széchenyi a exprimé avant Carlyle les mêmes opinions : « L'homme faible seul, disait le régénérateur de la Hongrie, n'aime que soi-même, l'homme fort porte des nations dans son cœur. » M. Gaal prouve par de nombreuses citations, que la manière de voir, le caractère de ces deux hommes de génie, étaient les mêmes. Carlyle a réformé la société anglaise, de même que le comte hongrois a réveillé son pays de la léthargie. — J. K.

— Dans la Bibliothèque que l'Académie hongroise publie à l'usage du public lettré, M. Antoine Rado, l'élégant traducteur des poètes français et italiens, vient de donner en deux volumes une histoire de la littérature italienne (*Az olasz irodalom toerténete*, 515 et 552 pp.). Sans préambule, sans préface, où il rendrait compte de ses sources italiennes et allemandes — nous n'avons trouvé nulle trace des travaux français pourtant si nombreux — M. Rado commence par l'exposé de la littérature italienne jusqu'au Dante, passe en revue, dans son premier volume, le Dante, Pétrarque, Boccace, les humanistes, la littérature toscane, l'Arioste, Machiavel, le Tasse et les autres écrivains du Cinquecento. Le deuxième volume reprend la littérature du XVI[e] siècle, traite Marini, Tassoni, les satiriques, la science avec Galilée, le renouveau — l'Arcadie — Métastase, Parini, Goldoni et Alfieri. Un chapitre retrace l'influence de la littérature française sur les historiens et les savants italiens du XVIII[e] siècle. Le XIX[e] siècle est représenté par Monti, Foscolo, Manzoni et les romantiques, par Silvio Pellico, Leopardi et le lyrisme patriotique jusqu'en 1870. L'exposition est partout claire et attrayante. Dans la même collection les littératures française et anglaise sont représentées par la traduction des œuvres de Nisard et de Taine. — J. K.

— Parmi les disciples de l'humaniste italien Guarino Veronese, se trouvait le poète hongrois Janus Pannonius (1434-1472), de son vrai nom Jean de Csezmicze. Après la mort de son maître l'humaniste magyar qui a joué un grand rôle à la cour de Mathias Corvin, composa un poème de 1109 hexamètres : *Silva panegyrica ad Guarinum Veronensem praeceptorem suum*, que tous les biographes de Guarino, Rosmini, Sabbadini, Voigt et Symonds, considèrent comme une des principales sources pour la vie de l'humaniste italien. M. Etienne Hegedues dans sa brochure

dans le mètre de l'original. Quelques notes accompagnent cette traduction élégante, précédée d'une introduction de 53 pages où M. H. retrace d'après les beaux travaux d'Abel, les relations du maître italien et de son fils, Baptiste, avec l'évêque hongrois, puis la manière d'enseigner de Guarino, et dit quelques mots sur le genre panégyrique. — J. K.

— Cinq ans de séjour en Turquie ont permis à M. J. Kunos d'étudier les différents dialectes d'Asie-Mineure et de recueillir les vestiges de la poésie populaire turque, si peu connue en Turquie même et dédaignée par les indigènes instruits qui ne la trouvent pas assez bariolée d'éléments arabes et persans. Après avoir publié plusieurs recueils de poésie populaire, il poursuit actuellement dans les *Nyelvtudományi koezlemények* son enquête sur les éléments étrangers dans la langue turque et vient de publier une dissertation (*Kisázsia toeroek dialektusairól.* Les dialectes turcs de l'Asie-Mineure, 48 p.) où il rend compte de ses recherches au point de vue philologique. Il y ajoute un appendice où il étudie les spécimens des dialectes d'Angora, de Karaman et de Konia. — J. K.

— Un autre voyageur hongrois, M. B. Munkacsi, qui a exploré le pays des Vogouls, publie dans les éditions de l'Académie toute une série d'ouvrages sur ce peuple sibérien, parent des Hongrois. Le titre général de son recueil est : *Collection de poésie populaire vogoule.* Le premier volume contient les contes et les légendes sur la création du monde; le deuxième, les chants et les contes des Dieux ; le troisième, les chants d'Ours; le quatrième, qui vient de paraître sous le titre : *Életképek* (440 p.), donne le texte vogoul avec traduction hongroise de chants héroïques, de scènes dialoguées, de chants sur les animaux, de fables, d'énigmes avec de nombreux détails ethnographiques. Le premier explorateur hongrois du pays des Vogouls, Antoine Reguly (1819-1858), avait déjà recueilli bon nombre de ces poésies, mais les publications de Munkácsi rectifient et enrichissent sur de nombreux points les manuscrits de Reguly acquis par l'Académie. — J. K.

— Il est d'usage dans les lycées hongrois de faire lire, outre les chefs-d'œuvre de la littérature nationale, quelques œuvres étrangères traduites par des poètes hongrois ; telles *Jules César* de Shakespare dans la version du grand poète Voeroesmarty ; le *Coriolan,* dans celle de Petoefi; les *Femmes savantes*, dans celle de Ladislas Arany. Les élèves de l'enseignement classique, n'apprenant d'autre langue vivante que l'allemand, font ainsi connaissance avec les chefs-d'œuvre de la France et de l'Angleterre. Le *Coriolan* que Petoefi a traduit en 1848, vient d'être édité à l'usage des classes par M. I. Szigetvari (*Coriolanus*, Shakspere tragédiaja, forditotta Petœfi Sandor, 146 p.). M. Sz. a relégué en appendice ce que nous mettons ordinairement dans l'introduction des éditions classiques. Nous y trouvons des pages excellentes sur le caractère du héros, sur Shakespeare et Plutarque, sur la composition de la pièce, sur la versification, sur *Coriolan* en Hongrie, sur la vie du poète anglais et le théâtre de son temps. Dans les notes qui accompagnent le texte magyar, M. Sz. explique d'une façon très concise les difficultés que certains passages pourraient présenter aux élèves. Les travaux français sont partout mis à contribution. — J. K.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 avril 1897 (suite).

M. Collignon continue la lecture du mémoire de M. W. Helbig sur les vases du Dipylon et les Naucraries.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. C. Jullian, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, un mémoire sur deux tablettes magiques trouvées à Chagnon (Charente-Inférieure). Ces deux tablettes de plomb portent une inscription en lettres cursives du second siècle p. C., renfermant une exécration prononcée par un anonyme contre deux adversaires en justice. L'envoûteur nomme d'abord ses adversaires, Lentulus et Tasgillus. Il ne souhaite pas leur mort, mais il demande à Pluton et à Proserpine de les rendre impuissants devant le tribunal et de priver leurs avocats de l'usage de la parole.

M F. de Mély fait une communication sur la sainte lance. Des reliques de la Passion, la sainte lance est celle dont l'identification présente le plus de difficultés. Au moyen âge, en effet, on en connaissait plusieurs dans différents sanctuaires, munies des authentiques les plus précieux. On vénérait la sainte lance à Prague, à Cracovie, à Paris, à Rome. M. de Mély a dû étudier à nouveau cette question pour l'édition du troisième volume des *Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ*. De ses recherches il résulte qu'en 570, cette relique était vénérée à Jérusalem par Arculfe, et que de là, après avoir été prise par Sharbaraz, elle revint à Constantinople, où elle échappa au pillage de 1204; enfin, elle fut envoyée par Bajazet à Innocent VIII, en 1493. Depuis, elle n'a pas quitté Rome. Quant à la sainte lance d'Antioche, ce n'était vraisemblablement qu'une pointe d'enseigne, celle peut-être qu'on vénère aujourd'hui à Estchméatzine.

M. Max van Berchem communique plusieurs inscriptions des Assassins de Syrie, provenant des châteaux qui appartenaient à cette secte pendant le moyen âge. Ces inscriptions jettent une vive lumière sur l'histoire mystérieuse des Assassins. Le chef de la secte, nommé dans l'un de ces textes, était probablement ce même Vieux de la Montagne qui échangea, au dire de Joinville, des ambassades avec saint Louis à Saint-Jean-d'Acre.

Séance du 9 avril 1897.

M. Clermont-Ganneau communique une lettre qui lui a été adressée de Jérusalem, à la date du 29 mars, par le P. Germer-Durand, au sujet de la mosaïque découverte à Madaba et qui représente une grande carte de la Palestine exécutée à l'époque byzantine. Le P. Germer-Durand s'est rendu à Madaba et a réussi à photographier directement l'ensemble de la mosaïque en dix clichés. M. Clermont-Ganneau place sous les yeux de la Compagnie d'excellentes épreuves, en les accompagnant de quelques observations sur l'identité des divers noms de lieux figurés sur la carte

M. Max van Berchem termine la lecture de son mémoire sur la secte des Assassins, d'après les inscriptions qui lui ont été communiquées par deux archéologues, MM. Fossey et Dussaud, et qui proviennent de plusieurs châteaux de Syrie qui ont appartenu à cette secte. Ces documents nouveaux prendront place dans le *Corpus inscriptionum arabicarum*, que M. van Berchem publie dans les Mémoires de la mission française du Caire.

M. de Mély communique le résultat de ses recherches relatives à la sainte lance d'Allemagne. Il établit que le Trésor des insignes de l'Empire ne renferme qu'une lance et non pas quatre, comme le disent les écrivains du dix-huitième siècle; que la sainte Lance, dite de saint Maurice, aujourd'hui dans le trésor de l'empereur d'Autriche, est celle qui était appelée, au moyen âge, Lance de la Passion, au onzième siècle Lance de saint Maurice, et au dixième Lance de Constantin. C'est ce qui résulte de textes formels. Remontant ensuite aux origines, M. de Mély démontre que cette Lance, dite de Constantin, fut certainement faite pour accompagner la fausse donation de cet empereur au pape Sylvestre, et que probablement elle fut remise à Charlemagne le jour de son sacre (25 décembre 800) par le pape Léon III, avec les ornements impériaux que celui-ci disait tenir de la libéralité de Constantin.

M. Oppert rend compte de ses nouvelles recherches métrologiques sur les mesures de capacité de la Mésopotamie.

En présentant un fascicule de la *Revue d'assyriologie*, contenant les documents inédits de Sargon l'Ancien et de Naram-Sin, M. Léon Heuzey signale en outre un fait nouveau pour l'histoire de cette haute époque (trente-huitième siècle). Sur un petit fragment de cachet de la collection de M. de Sarzec au musée du Louvre, M. Fr.

Thureau-Dangin a relevé l'inscription suivante : « Naram-Sin, dieu d'Agadé; Bingani-Sarali, ton fils; Abi-i-sir, scribe, ton serviteur. » Il en résulte que le prince Bingani, déjà connu comme « fils de roi », était le propre fils de Naram-Sin. Les cachets de ce Bingani sont d'ailleurs bien distincts de ceux de Sargani, identifié avec Sargon l'Ancien, père de Naram-Sin ; ils portent des figures d'un art plus avancé.

Séance du 14 avril 1897.

M. Ph. Berger fait une communication sur l'église du Saint-Sépulcre, qu'il croit retrouver sur le plan de Jérusalem figuré sur la mosaïque de Madaba. Si ses conclusions sont justes, on aurait sur ce plan l'image de l'église à rotonde élevée par Constantin en 336 sur l'emplacement du Saint-Sépulcre, avec les portiques et les colonnades dont elle était précédée d'après le témoignage d'Eusèbe. M. Berger prend pour point de départ les trois portes de Jérusalem qui se voient sur le plan et qui correspondent exactement à la porte de Damas au nord, celle de Saint-Etienne à l'est et celle de Jaffa à l'ouest. S'appuyant sur la topographie actuelle de la ville, il s'attache à prouver que la voie, bordée sur trois côtés de colonnes, qui se voit au milieu de Jérusalem, n'est autre que le forum somptueux dont parle Eusèbe, sur lequel s'ouvrait le vestibule de l'église du Saint-Sépulcre. Les tronçons de colonnes de granit retrouvées par Robinson en cet endroit ne seraient que les restes de la colonnade figurée sur la mosaïque de Mabada.

L'église du Saint-Sépulcre elle-même se voit au milieu de la colonnade occidentale, avec une façade percée de trois portes et surmontée d'un fronton au-dessus duquel on voit le dôme et la coupole dont parlent les auteurs anciens. Cette découverte montre, à côté de beaucoup d'autres points dont quelques-uns ont déjà été signalés à la dernière séance par M. Clermont-Ganneau, le haut intérêt historique de cette mosaïque, dont le mérite principal, ainsi que l'a dit le P. Lagrange, vient de ce que c'est une carte géographique contemporaine dans laquelle l'auteur n'a mis que ce qu'il avait réellement sous les yeux.

M. Paul Tannery fait une communication sur une correspondance inédite échangée, vers 1025, entre un certain Rambaud, écolâtre à Cologne, et un certain Raoul, maître aux écoles de Liège. Il résulte des lettres qu'à cette époque l'enseignement de la géométrie n'était nullement constitué et que les maîtres en ignoraient les premiers éléments. Ils possédaient, en l'attribuant à Boèce, une traduction d'une partie des énoncés d'Euclide, mais étaient incapables de les comprendre. La géométrie attribuée à Euclide n'existait pas encore, pas plus que celle qui porte le nom de Gerbert. Des trois parties qui composent cette dernière, la première, celle qui a le plus de valeur, a dû être composée entre 1025 et 1050; les deux autres sont des compilations. L'origine de la seconde reste inconnue.

M. Ulysse Robert donne lecture d'une étude sur les testaments de l'officialité de Besançon, collection qui se composait d'au moins huit mille documents dont les plus anciens remontent à 1255. Ces documents furent détruits au moment de la Révolution, moins quelques-uns qui avaient été enlevés au XVIII^e^ siècle et vendus à la Bibliothèque nationale. Heureusement, deux inventaires fort bien faits en ont été conservés; ils ont, avec les documents originaux qui existent encore, permis à M. Ulysse Robert de donner une idée aussi complète que possible de l'importance que devait présenter cette précieuse collection pour l'histoire de la Franche-Comté.

M. René Dussaud, chargé de mission, rend compte de son voyage en Syrie dans l'Akkar et le Djebel-Ansariyé. Parmi les résultats de son exploration, nous signalons l'identification de Qal-Ab-el-Felis avec Felicium et celle de Mariamin avec Mariamme. Il en résulte que le domaine phénicien s'étendait jusqu'à la vallée de l'Oronte. M. Dussaud décrit ensuite le sanctuaire de Bœtocécé, consacré à un Baal et à la déesse d'Ascalon. Enfin, il a rapporté une inscription phénicienne qui est la première accadienne. Jusqu'ici la plus septentrionale provenait de Byblos. — Le président, M. Clermont-Ganneau, M. Berger et M. Heuzey adressent leurs félicitations à M. Dussaud.

L'Académie, sur la proposition de M. Delisle, émet un vœu en faveur de la conservation intégrale de la vieille église de Saint-Pierre de Montmartre.

Séance du 23 avril 1897.

M. Héron de Villefosse, président, annonce la mort du général Hanoteau, correspondant de l'Académie depuis 1873.

Le R. P. de La Croix rend compte des fouilles conduites par lui à Berthouville, sous les auspices et avec des subventions du Comité des travaux historiques et des Sociétés d'archéologie d'Evreux et de Bernay. L'ensemble de ces fouilles, auxquelles M. Join-Lambert a collaboré, a mis au jour des temples dédiés à Mercure et à Vénus,

un théâtre, enfin l'emplacement de la bourgade de *Canetonnum*. — C'est à Berthouville aussi qu'on avait trouvé, en 1830, un superbe trésor aujourd'hui conservé au Cabinet des médailles, à la Bibliothèque nationale.

M. Clermont-Ganneau donne lecture d'une note de M. le docteur Rouvier, professeur à l'École française de médecine de Beyrouth, sur un poids ancien de Béryte, qui fait partie de sa collection. Ce poids, qui remonte à l'époque des Séleucides, porte une date, 184, et le nom du magistrat Nikôn.

M. Piette, membre correspondant de la Société des Antiquaires de France, présente une statue très mutilée, de l'époque glaciaire, qu'il a trouvée dans des fouilles faites à Brassempouy (Ariège) avec le concours de M. de Laporterie, et qui fournit un spécimen remarquable de l'art quaternaire.

M. Philippe Berger revient sur la communication qu'il a faite, à la dernière séance, sur l'emplacement du Saint-Sépulcre. — Il communique ensuite une transcription néo-punique trouvée à Maktar par M. Bordier, et qui contient des noms latins transcrits en caractères sémitiques. M. Berger insiste sur quelques-unes de ces transcriptions intéressantes pour la linguistique latine. — MM. Bréal, Héron de Villefosse et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

Séance du 30 avril 1897.

Sur le rapport de la commission de la fondation Garnier, une somme de 8000 francs est allouée à M. Sylvain Lévi, professeur au Collège de France, pour lui permettre de continuer ses recherches sur le bouddhisme dans les régions sub-himalayennes, et une somme de 3000 francs est accordée en supplément à M. Foucher, pour achever les études qu'il a entreprises dans le N.-O. de l'Inde et dans le Kachmir en particulier.

M Wallon, secrétaire perpétuel, communique une lettre de la Société centrale des architectes français, priant l'Académie de désigner un membre des Ecoles d'Athènes et de Rome à qui sera attribuée la médaille d'or annuelle de la Société.

M. Fr. Thureau-Dangin communique un premier essai d'interprétation des principaux passages de l'inscription gravée sur le monument conservé au Musée du Louvre et connu sous le nom de *Stèle des Vautours*. Cet important document, qui remonte environ à l'an 4000 a. C., était resté jusqu'ici presque entièrement inexpliqué. D'après M. Thureau-Dangin, il contient, outre le récit de guerres soutenues par Eanadou, roi de Sirpourla, contre ses voisins les Ghisbanites, la formule du traité qui termina ces guerres. — MM. Oppert et Heuzey présentent quelques observations.

M. Clermont-Ganneau donne lecture de quelques notes d'archéologie orientale. — MM. Barbier de Meynard, Héron de Villefosse et de Vogüé présentent quelques observations.

M. G. Bénédite présente un trésor d'orfévrerie, provenant de Dahschoûr (Égypte). Ce trésor se compose d'anneaux d'or qui servaient de monnaie dans l'antiquité, de colliers, de bagues, de talismans, d'objets en pierres gravées. Ces bijoux sont d'époques très diverses : les plus anciens remontent à la douzième dynastie, les plus récents confinent à l'époque arabe. Parmi les plus importants, on peut citer : 1° trois cachets en or plein, de la vingt-sixième dynastie; 2° deux petites galères d'un style gréco-égyptien, rappelant la construction des vaisseaux grecs du VI^e^ s.; 3° une statuette du dieu Bès, en ivoire teinté et orné d'accessoires en or émaillé. Ces bijoux constituent un ensemble d'un haut intérêt tant au point de vue de l'art qu'à celui de certaines questions historiques qu'ils soulèvent. Le poids de l'or pour l'ensemble est de 708 gr. 5. — M. Maspero insiste sur l'importance de ce trésor.

M. Ulysse Robert termine la lecture de son mémoire sur les testaments de l'officialité de Besançon.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 17 mai — 1897

HOPKINS, Les religions de l'Inde. — Alypius, Gaudence, Bacchius, trad., RUELLE. — VALMAGGI, Grammaire latine. — PAVANELLO, Verbes latins. — NOTTOLA, Les comparaisons de Cicéron. — GIRI, Le suicide de Lucrèce. — SCHLUMBERGER, L'épopée byzantine à la fin du X^e^ siècle. — PERLBACH, Les Prussiens aux Universités. — ROLLAND, Flore populaire. — ROSSEL, Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne. — Lettre de M. Gaulot. — Académie des Inscriptions.

Edward Washburn HOPKINS : **The Religions of India** (forme le premier volume d'une série de **Handbooks on the History of Religions**, publiés sous la direction de M. Morris Jastrow). Boston, U. S. A., and London, Ginn and C^e^. 1895. — XVII-612 p. in-8^e^.

J'ai hésité d'abord à rendre compte de ce livre : il fait si visiblement concurrence à mes *Religions de l'Inde* et, en même temps, il en parle d'une façon si élogieuse, que je devais être également embarrassé d'en dire du bien et du mal. A la lecture pourtant, cette première impression s'est effacée peu à peu et, tout compte fait, je me risque, espérant qu'on voudra bien me faire le crédit de quelque impartialité.

Dès le début, M. Hopkins a parfaitement indiqué la différence qu'il y a entre nos deux livres et, à part les épithètes beaucoup trop flatteuses qu'il donne au mien, je souscris entièrement à son appréciation, un seul point excepté. Quand il dit (p. XI) : « Barth has aimed at making his reader know all about the religions of India », il me fait trop d'honneur. Je n'ai jamais eu semblable dessein. Au contraire, je me suis efforcé de simplifier et d'élaguer autant que possible. Tout ce que j'ai voulu, c'est présenter un aperçu intelligible et suffisamment probable, pouvant servir de fil conducteur à ceux qui entreprendraient de pénétrer eux-mêmes dans cette étrange labyrinthe. Quand ensuite il ajoute : « we have sought to make our reader know those religions », il me laisse perplexe. A-t-il atteint ce but, et pouvait-il l'atteindre ? Un livre, quelque bien fait, quelque complet qu'on le suppose, fera-t-il *connaître* au profane cet ensemble confus, où le spécialiste, s'il veut être sincère, est obligé d'avouer qu'il ne chemine qu'à tâtons ? Croire qu'il suffit pour cela de beaucoup citer, c'est se faire une singulière illusion. On a beau vouloir être objectif et laisser la parole aux textes : ces textes, il faut les choisir, les grouper, leur assigner une portée suivant

les solutions qu'on aura données à une infinité de problèmes qu'ils soulèvent; bref, il faut prendre parti sans cesse et quoi qu'on en ait. C'est même là, soit dit en passant, ce qui rend la composition de cette sorte d'ouvrages si pénible à ceux qui sont affligés de la faculté décourageante de voir à la fois l'endroit et l'envers des choses. Aussi l'élément subjectif y tient-il toujours une place énorme. Et, de fait, il n'y a pas moins de théorie dans le livre de M. H. que dans le mien; il y en a même plus, et cela était forcé, puisqu'il entre davantage dans le détail et que le chaos ne se détaille pas. A part des diversités d'opinion inévitables, la vraie différence entre les deux livres est là, et non dans leur caractère plus ou moins abstrait et théorique. M. H. cite davantage, mais surtout il donne plus : il s'est proposé, non de simplement orienter, mais de fournir un enseignement complet, et c'est plutôt lui qui « has aimed at making his reader know all about the religions of India ». C'est un mérite que je lui reconnais pleinement, et qui est d'autant plus grand qu'il n'est pas sans péril. Son volume est plus que le double du mien, et je crois bien qu'il m'en aurait encore fallu deux fois davantage, si mon plan avait comporté autant de détails que le sien. Mais alors il est fort probable aussi que je ne l'aurais jamais exécuté, dans la crainte d'empiéter sur ce qui me paraît être, pour longtemps encore, du domaine de la monographie.

Cette petite querelle vidée, il ne me reste que la tâche agréable de rendre hommage au zèle et au savoir avec lesquels M. H. a rempli son très compliqué programme. Dans un espace relativement restreint, il a su condenser une masse énorme d'informations de toute sorte, considérations historiques et théoriques et còllections de faits, parfois, il est vrai, au détriment de la clarté : en bien des endroits, l'exposition est comme encombrée, et le lecteur a de la peine à se retrouver au milieu de tous ces détails [1]. Les références et les citations prises dans toutes les branches de la littérature sont prodiguées. De ce chef surtout, M. H. peut s'attendre à être largement pillé. Souvent, en effet, son livre fait songer à ces manuels qui, entre les mains de certains lecteurs, remplacent l'étude des originaux au lieu de la provoquer et d'y aider. Mais de ceci, ce n'est pas lui qui sera responsable et, quelqu'abus qu'on puisse en faire, son ouvrage n'en reste pas moins un monument de vaste et consciencieux labeur : toute cette richesse chez lui, j'entends surtout celle des faits, est solide et de première main.

Après deux chapitres préliminaires de généralités, consacrés l'un aux sources, à leur chronologie et aux diverses méthodes d'interprétation, l'autre à la description du pays et de ses habitants, M. H. examine dans les six chapitres suivants le panthéon védique. C'est la partie de l'ouvrage qui me paraît soulever le plus d'objections. M. H. adopte la

1. A cette cause d'obscurité s'en joint souvent une autre, la négligence du style; M. Hopkins, décidément, n'écrit pas *the Queen's English*.

division déjà établie par les Hindous, en dieux du ciel, dieux de l'atmosphère et dieux de la terre, division qui lui paraît correspondre à trois périodes de la théologie védique. Dans une période précédente, antérieure aux Hymnes et dont nous n'avons plus de témoignages directs, le panthéon védique se serait constitué de bas en haut, en commençant par les divinités les plus rapprochées, celles de la terre. Mais, dans les Hymnes, nous assisterions à un mouvement religieux s'accomplissant en sens inverse : c'est en allant du haut en bas que la spéculation sacerdotale aurait successivement attribué la souveraineté à ces trois ordres de dieux, d'abord à ceux du ciel, puis à ceux de l'atmosphère et finalement aux dieux de la terre, les agents du sacrifice ; chaque ordre héritant de celui qui l'avait précédé, l'absorbant en quelque sorte ; le dernier aboutissant au panthéisme mystique dans lequel s'achève la spéculation védique. Tout cela, poursuivi dans le détail, constitue une chronologie fort compliquée et qui paraît bien arbitraire. Pour l'établir, M. H. a été obligé, par exemple, de mettre impitoyablement de côté comme *late* [1], comme récent, tout le mysticisme rituel et liturgique dont le Veda abonde, et d'opérer notamment un vrai massacre parmi les hymnes adressées à Agni et à Soma. Ces hypothèses paraîtront d'autant plus invraisemblables, que M. H. n'accorde pour cette évolution qu'une période d'environ cinq siècles, de 2000 à 1500 av. J.-C., limites qu'il assigne à la composition des Hymnes. — La religion de l'Atharvaveda et l'examen des affinités de la mythologie védique avec celles des autres peuples aryens sont le sujet des deux derniers chapitres de cette section.

Vient ensuite, en trois chapitres, le Brahmanisme avec sa théologie, (rôle du dieu abstrait Prajâpati), son rituel et sa spéculation (*Upanishads*). Le dernier de ces trois chapitres est consacré à ce que M. H. appelle le Brahmanisme populaire, celui des *Grihyasûtras*, des *Dhasmasûtras* et des anciens codes de lois, notamment celui de Manu.

Les deux chapitres suivants traitent du Jainisme, que M. H. place le premier, et du Bouddhisme [2].

Trois autres ont pour objet l'ancien Hindouisme, le développement des grandes religions de Çiva et de Vishnu, telles qu'elles apparaissent dans l'ancienne poésie épique d'abord, dans les Purânas ensuite. Le chapitre consacré au Mahâbhârata, sur lequel M. H. a publié de si

---

1. M. H. est encore plus prodigue de cette épithète dans un récent travail, un examen critique, d'ailleurs du plus grand mérite, du VIII[e] livre de Rigveda, qui a paru dans le vol. XVII du Journal de la Société orientale américaine (1896) : *Prâgâthikâni*, I.

2. M. H., p. 323, me range à tort parmi ceux qui admettent une parenté plus étroite du Bouddhisme avec le Sânkhya. S'il avait lu quelques lignes plus loin, il aurait vu que je suis de l'opinion opposée, et que c'est dans le Vedânta que je cherche cette parenté.

belles monographies, se distingue surtout par l'abondance et par l'excellent usage des données.

Puis viennent les sectes modernes (un chapitre), les religions des peuplades aborigènes (un chapitre) et, enfin, les rapports de l'Inde avec l'Occident. Ce dernier chapitre, qui retrace ces influences depuis l'origine, en remontant jusqu'au Mazdéisme, est parfois plutôt un parallèle et contient en outre beaucoup de *miscellaneous matter*. Les derniers et tout récents échos de la pensée occidentale dans l'Inde, les mouvements des divers *samâjs* et du néo-bouddhisme, ne sont que sommairement traités.

En Appendix est jointe une bibliographie méthodique, qui ne prétend pas à être complète, mais qui rendra de bons services surtout par ses nombreuses références à des monographies, articles détachés et menues coupures de journaux et de revues. Il est seulement regrettable que ces indications soient parfois d'une brièveté plus qu'enigmatique. Que faire, par exemple, d'une mention comme celle qui se lit en tête de la page 582 : « Weber, Nachträge, p. 795 [1] ?

En me bornant à cette rapide analyse du contenu de ces *Religions of India* de M. Hopkins, je me fais un devoir de constater encore une fois la richesse et la solidité de l'ensemble et des matériaux dont il est construit. Personne n'étudiera sans profit ce livre de vaste et profonde recherche.

A. Barth.

Alypius et Gaudence, traduits en français pour la première fois; **Bacchius** l'Ancien, traduction entièrement nouvelle; commentaire perpétuel et tableaux de notation musicale, par Ch.-E. Ruelle; Paris, Imprimerie nationale; librairie Firmin-Didot et Cie, 1895; xv-140 p. (Collection des auteurs grecs relatifs à la musique, V).

Les trois musicographes grecs dont nous avons ici la traduction complètent, ou à peu près, l'œuvre entreprise par M. Ruelle, donner en français les textes contenus dans le *Corpus* de Meibom; il ne manque plus qu'Aristide Quintilien. Le traducteur s'est servi de l'édition récemment publiée par K. v. Jan. Cette traduction est généralement exacte [2]; M. Ruelle a même par endroits apporté plusieurs rectifications, notamment dans les signes de notation d'Alypius; il avait déjà appelé l'attention à ce sujet dans un ouvrage antérieur *(Le musicographe Alypius*

---

1. Il y a des lapsus semblables en divers endroits du livre; par exemple, p. 264, note : « Weber has shown. *loc. cit.*, that.... » la référence est probablement à un passage de Ind. Stud. X, 4-16). Or la dernière citation d'un écrit de M. Weber, écrit qui n'a rien à faire ici, se trouve, autant que je puis voir, à la page 244.

2. La phrase suivante est omise p. 104 à la fin du § 8 : Qu'est-ce que le double du demi-ton ? Le ton.

corrigé par Boèce, 1895). Je suis cependant en désaccord avec lui sur quelques points. Gaudence, p. 329, 10 (Jan) : τότε φαμὲν φθόγγον εἶναι τὴν φωνὴν, etc.; la correction ἔναι ne me semble pas nécessaire; ἔναι φωνὴν est sans doute très grec, et très fréquent, mais on peut hésiter devant ἡ φωνὴ ἦτοι φθόγγον, que nous aurions ici. Pour la division τίνα; ταῦτα· (*passim* dans Bacchius) au lieu de τίνα ταῦτα; je ne partage pas l'opinion de M. R. Le démonstratif (attribut) joint à un interrogatif ne se trouve, comme d'habitude, qu'après une première information, généralement, ici, une réponse constituée par un nom de nombre; nous ne le rencontrons pas là où il n'en est pas ainsi, p. ex. 303, 4 et 5, où nous le trouverions également suivant la ponctuation de M. Rueile; d'ailleurs c'est une façon de parler tellement usitée qu'il me suffira d'en citer un exemple : Criton : ἀγγελίαν φέρων χαλεπήν (ἀρῖγμαι). — Socrate : τίνα ταύτην; (Platon, *Criton*, 43 *c*).

MY.

Publications récentes en Italie.

I. Manuali Hoepli. **Grammatica Latina** del Professore Luigi VALMAGGI. Seconda edizione riveduta e corretta. Hoepli, Milan, 1897. In-16. 256 p. — Dott. Antonio Fernando PAVANELLO. **I verbi latini** di forma particolare nel perfetto e nel supino con indice alfabetico di dette forme. Hoepli, Milan, 1897. In-16, 215 p.

II. Dott. Umberto NOTTOLA Prof. nel r. liceo di Aosta. **La similitudine in Cicerone**. Studio. Aosta. Mensio. 1896. In-8. 87 p.

III. Giacomo GIRI. **Il suicidio di T. Lucrezio**. La questione dell' emendatora ed editore della « Natura », Palerme. Clausen. 1895. gr. in-8. 111 p. — Du même auteur. Ancoro del **suicidio di Lucrezio**. Estratto della *Rassegna di Antiquità Classica*, vol. I, 1896. Palerme, in-8°, 29 p.

Il semble bien qu'on travaille ferme dans les Universités et dans les Collèges d'Italie. Les anciens maîtres apportent le résultat de leurs travaux; on presse les débutants de se faire connaître. De là des publications de toute forme, sur tous sujets; peut-être trop nombreuses, et, pour quelques-unes, certainement trop hâtives, sur des sujets assez mal choisis. Pour n'être pas toujours heureux, cet effort, qu'on sent, n'est pas moins digne d'éloges [1].

Les petits volumes par lesquels commence la liste donnée ci-dessus (I), font partie de ces manuels Hoepli, qui sont éclos par centaines l'an dernier. Leur format, comme leur nom, rappelle nos Roret. C'est une œuvre de vulgarisation à laquelle il ne faut demander que la clarté. La collection s'étend à tous les domaines scientifiques et autres : je relève dans la liste trois volumes (dictionnaires et manuels de conversation) en Volapük.

---

1. Voir la *Revue* de 95, I, p. 482; de 94, I, p. 203 et II, p. 258; de 91, II, p. 421 et 471, etc.

La grammaire de M. L. Valmaggi, professeur de latin à l'Université de Turin, ne donne, comme bien on pense, que l'essentiel. L'auteur est connu par divers ouvrages, notamment par une histoire de la littérature latine et aussi par un bulletin de philologie classique qu'il dirige. Notons qu'avant d'être incorporée dans la collection des Manuels, la grammaire avait paru séparément [1].

La collection comprenait dès le début un volume qui a pour titre : *I verbi greci anomali* di Spagnotti. Il était naturel qu'on y ajoutât un lexique des verbes latins irréguliers. Première partie : liste alphabétique des verbes; temps principaux; sens propre et sens figuré. En second lieu, liste alphabétique des formes irregulières du parfait et du supin réunies dans le livre, avec référence à la forme de l'indicatif présent. C'est un livre à l'usage des petites classes.

L'auteur de la brochure indiquée ensuite (II) fait ressortir l'importance de son sujet ; il le prend de très haut dès le début : « l'histoire de l'art, comme celle de la civilisation, peut jusqu'à un certain point se tirer de l'histoire de la similitude » ; il suit donc la similitude depuis les premiers temps « où l'art n'était rien, où la nature était tout » jusqu'à l'époque des Alexandrins, le tout avec force renvois à des brochures et des articles de revues italiennes. Bien étrange sujet, et ton non moins étrange! M. Nottola a dressé une liste des comparaisons de Cicéron ; il les répartit en douze catégories, d'après l'objet qui sert de point de départ à la comparaison (objets matériels ; l'univers ; la mer ; les plantes; êtres animés; les arts; la guerre; la mythologie; l'histoire, les sciences). M. N. raisonne très doctement sur le nombre des comparaisons relevées dans chaque catégorie comme si ces listes étaient et pouvaient être complètes; comme si elles donnaient une idée exacte du goût et du style de l'orateur romain! N'est-ce pas, en vérité, pour lui emprunter une de ses expressions : « totum aliquem *nævo aliquo* velle cognoscere » ?

Les deux dernières brochures (III) sont celles où il y a le plus de mérite et qui font le plus d'honneur à l'Italie. A la suite d'une *Vita* manuscrite de Lucrèce, préparée par un savant de la Renaissance, (Pontanus) et qu'a publiée un anglais, M. Masson, nous venons de voir paraître, en ces deux dernières années, toute une série d'articles sur la biographie de Lucrèce [2]. Ils se sont suivis comme une traînée de poudre,

---

1. A côté d'exemples très simples, je vois cité p. 136, sans indication d'auteur et sans aucune explication, le vers fameux : *qui Curios simulant...* : sera-t-il compris?

2. Je n'indique ici que les articles les plus importants : John Masson. *Academy*, 23 juin 1894, p. 519, et *Classical Review*, oct. 96; Carl Radinger, *Berl. Phil. Woch.* 94, p. 1244; Woltjer et Fritzsche, *Berl. Phil. Woch.* 95, p. 517 et 542; Woltjer, *Mnemosyne*, 1895, p. 222; Fritzsche, *Jahrb. Phil.* 1896, p. 555; Brieger, *Berl. Phil. Woch* 1896, p. 1552. La France ne figurerait dans la liste que par un chapitre du livre posthume de M. C. Martha (*Mélanges de littérature ancienne* sur Lucrèce et Cicéron), chapitre où l'on retrouve la finesse, mais aussi toutes les faiblesses de la méthode critique de M. Martha.

et il s'est produit sur ce sujet entre les savants de tous les pays un véritable tournoi.

En Italie on n'a pas ou du moins l'an dernier on n'avait pas discuté l'authenticité de la *Vita* si jôliment déchiquetée et démolie par M. Woltjer. La recherche portait sur la valeur de la fameuse notice de saint Jérôme. Les arguments par lesquels on a tâché de la réduire à néant, ont été présentés avec talent et avec beaucoup de vues nouvelles dans les deux brochures dont le titre se trouve en tête de cet article [1], tandis que la thèse traditionnelle a été défendue par un autre savant italien, le prof. Stampini [2]. Messine répondait à Palerme.

MM. Giri et Stampini ont certainement donné au débat toute son ampleur. Il est vrai que ce n'est pas d'eux qu'il faut attendre, suivant moi, les arguments décisifs et la meilleure solution.

Je ne dirai rien de la réponse de M. Stampini que je ne connais que par la réplique de M. Giri. Au surplus il semble bien que c'est M. Giri qui apporte dans la discussion de ce problème ancien un esprit nouveau. Précédemment il avait publié sur Catulle un opuscule que je ne connais pas, mais dont on dit grand bien [3]. Au lieu d'analyser sa brochure sur Lucrèce, je demande la permission d'indiquer brièvement comment le problème me paraît se poser, et comment je crois qu'on peut le résoudre.

Au point de départ, tout le monde est d'accord. Il est sûr que la fameuse notice contient tout juste le contraire de ce que nous pouvions attendre. Voici un poème dont l'auteur a dû créer une langue nouvelle; il affecte, il suit une logique rigoureuse dans l'expression de ses idées comme dans ses développements; et l'on vient nous apprendre que ce poème serait l'œuvre d'un fou dans ses intervalles lucides. L'auteur se disait appelé à un véritable apostolat; il brûlait du désir de délivrer les hommes des craintes qui les accablent, crainte des dieux et crainte de la mort. Il allait toucher au but; son œuvre était presque achevée, et l'on prétend que juste à ce moment, égaré par un philtre, il a tout abandonné, tout rejeté en se donnant la mort.

Véritablement une seule chose étonne; c'est qu'on n'ait pas senti depuis longtemps que ces anecdotes biographiques juraient avec le souffle, l'inspiration, le fonds même du poème de Lucrèce; nous nous expliquons difficilement que les trois ou quatre lignes de la chronique n'aient soulevé dans les générations précédentes que de timides protestations. Seul un détail répugne aux modernes: ils sourient rien qu'à l'idée de ce breuvage *(poculum amatorium)* qui aurait causé la folie de Lucrèce;

---

1. Une note de la seconde brochure : *Ancora*, (p. 17-18, fin de la note 7), nous avertit que les études comme celle-ci sont toute récentes en Italie.

2. Dans la *Rivista di storia antica*, Messina, 1896, anno I, n° 4.

3. *De locis qui sunt aut habentur corrupti in Catulli carminibus*. Turin, Loescher. 1894.

nous avons l'esprit bien trop libre pour croire à l'action des philtres: Fort bien, mais qu'on y réfléchisse : justement cette répugnance n'est-elle pas exagérée ? Ne pourrait-on faire remarquer que ce « breuvage » est simplement, dans le monde ancien, l'explication populaire, traditionnelle de phénomènes pathologiques que nous connaissons parfaitement et auxquels nous donnons d'autres noms ? Qu'y a-t-il là de si extraordinaire ?

La plupart des critiques n'aeceptent les données de saint Jérôme qu'à condition de choisir entre elles et de les arranger à leur guise. M. G. leur objecte avec raison qu'ils n'en ont pas le droit, et qu'il est de bonne méthode, dans un document ancien dont on discute l'authenticité, de tout recevoir sauf explication, ou de tout rejeter.

Pour lui, M.G. rejette entièrement la notice desaint Jérôme; il n'y voit que les restes d'une légende. Mais (ceci est nouveau) il fait la contre-épreuve de sa démonstration et tâche de retrouver pourquoi, comment et de quoi s'est formée la légende. Voici le fonds de sa thèse. Le silence du siècle d'Auguste et du premier siècle sur Lucrèce prouve uniquement l'admiration qu'on éprouvait pour le poète. On rechercha plus tard avec une curiosité impatiente ce qu'on savait de sa vie. Or de tous les classiques, il n'y en avait pas un dont la biographie fût plus vide. Le *de Natura* ne contient aucune allusion à la personne du poète ; autour de lui et dans les auteurs on trouve à peine deux lignes énigmatiques de Cicéron : ensuite silence complet.

Devant cette absence irritante de tout renseignement, surtout en un temps où l'on aimait les biographies et les anecdotes, les lecteurs se sont révoltés ; ils ont créé plus ou moins adroitement, de toute pièce, ce qui leur manquait, en le tirant du poème à défaut d'autre source. Leur imagination a fait une vie de Lucrèce, et suivant l'usage, une vie accidentée. Comment ? M. G. l'explique d'une manière fort ingénieuse. Le troisième livre prouvait éloquemment que la mort n'est qu'une délivrance après la monotonie et les dégoûts de la vie; il n'y avait qu'un pas à faire pour admettre que le poète avait été de lui-même au devant de la libératrice. Le quatrième livre dévoilait les folles illusions de l'amour, qui ne vit que de mensonges et d'apparences. La sagesse populaire veut que les grands contempteurs des faiblesses humaines, surtout ceux de l'amour, soient toujours punis dans leur orgueil; ils sont réduits à faire pis que ce qu'ils ont raillé ou trop tendrement décrit. Chacun sait par quelles tribulations passe le chantre du trop pieux Énée, dans les légendes du moyen âge. On imagine de même pour Lucrèce, et cela dès l'antiquité, une de ces aventures qui devaient fournir des thèmes de nouvelles au Décaméron et à Boccace. Ne voyait-on pas citées dans l'histoire ancienne, dans Suétone même, nombre de femmes qui, en voulant éveiller l'amour ou retenir un amant, avaient précipité leur victime dans la folie ? On intercala dans la vie de Lucrèce cette histoire tragique. La légende aurait pris forme avant saint Jérôme, peut-être même (M. G. l'admet) avant et longtemps avant Suétone.

Même méthode et hypothèse de même genre dans la seconde partie de la brochure qui paraît cependant moins originale que la première [1] : on savait que Lucrèce n'avait pas publié son poème; la petite phrase de la lettre à Quintus a été le point de cristallisation pour la légende qui s'est formée sur l'édition du poème par Cicéron. Celui-ci n'était-il pas aux yeux de la postérité l'homme le plus éclairé de ce temps et n'avait-il pas introduit à Rome la philosophie? Grâce à cela, on a passé sur toutes les invraisemblances qui pouvaient se présenter à la réflexion. Les simplistes qui créent les légendes, ne s'attardent pas aux détails.

Déductions fort ingénieuses sans doute, exposées avec talent; mais en définitive comment ne pas voir qu'aux indications romanesques de la notice, M. G. n'a fait que substituer une série d'hypothèses [2]? On trouvera qu'il a en vérité beaucoup et trop d'imagination. Le moindre fait capable de nous servir de point d'appui, aurait pour nous un tout autre prix. Où le chercher?

Avant de le dire, je voudrais appuyer la thèse de M.G. d'un argument tiré des mots même de saint Jérôme : *cum aliquot libros per intervalla insaniæ conscripsis et quos... emendavit*. Tous les savants ont discuté sur cet *aliquot libros*, chacun l'interprétant en faveur de sa thèse. J'y vois, pour mon compte, une contradiction caractéristique, qui suffit pour rendre suspecte toute la note. L'auteur n'a sûrement pas voulu dire que Lucrèce a composé *tout* son poème dans les intervalles de lucidité; ce serait une exagération inutile, le poème ayant pu être commencé avant la maladie de Lucrèce, et il est trop clair qu'il n'écrivait pas pendant l'accès. De plus *aliquot libros* ne peut avoir le sens qu'aurait eu *sex libros* ou *libros* tout seul. Je ne puis croire, quoi qu'en dise M. Fritzsche, que Suétone ait écrit *aliquot libros* pour laisser entendre que peu importait le nombre des livres du poème. Jamais Romain, et Suétone moins que tout autre, ne se serait ainsi exprimé. Un grammairien de la décadence pouvait seul se permettre de tels à peu près [3]. Le sens est donc bien, d'après l'ensemble de la note : *une partie* du poème (considérable ou non, laissons ce point).

Mais ce sens est inconciliable avec la proposition qui suit *quos... emendavit*. L'antécédent de *quos* est forcément : le poème *dans son entier*. Donc la note est contradictoire et très mal rédigée; elle ne peut

---

1. L'auteur se figure à tort le contraire : *Ancora*, p. 17, n. 7.

2. M. G. est bien forcé de le reconnaître. Le vrai caractère et aussi la faiblesse du travail ressort clairement de ces mots de la p. 48 (en haut), qui pourraient servir d'épigraphe à la brochure : « Per vero io non mi arrogo di asseverare niente con sicurezza. »

3. Le seul exemple que cite la *Clavis Suetonia* : *Gr.* 6 : *aliquot volumina ex quibus novem...* est différent. — Faut-il voir dans *aliquot* une corruption provenant du chiffre indiqué par Varron, *De lingua Latina*, dans la phrase où le nom de Lucrèce s'est substitué à celui de Lucilius ? Varron dit : *XXI libros*; un copiste aurait lu ALI.

sous cette forme provenir de Suétone, et saint Jérôme n'a pu l'admettre telle quelle que par une singulière inadvertance.

Il est vrai que, pour bien juger de cette notice, au lieu d'en tourner et retourner tous les mots, il vaut mieux s'en dégager et la juger du dehors. On nous en a donné le moyen. Ce fait positif, extérieur que nous souhaitions, nous l'avons: M. Brieger [1] a eu grand raison de le signaler; je ne m'explique pas comment M. Giri, si bien informé, l'a négligé; ou plutôt son excuse est qu'en Allemagne, et dans la revue même où il a été consigné d'abord, on semble n'en avoir pas bien vu l'importance [2].

M. Samuel Brandt, l'éditeur bien connu de Lactance, a remarqué que dans les *Institutions* où Lucrèce est souvent nommé et attaqué sans ménagement, Lactance ne dit rien, partant qu'il ne sait rien ni de la folie, ni du suicide du poète. Ce qu'ignorait Lactance, son maître Arnobe l'ignorait de même. C'est donc qu'au IVe et déjà au IIIe siècle, parmi les représentants les plus en vue de l'enseignement officiel, en Afrique, c'est-à-dire dans la province la plus cultivée de ce temps, et ensuite en Orient, à Nicopolis, la prétendue biographie, ou pour mieux dire le roman de Lucrèce était entièrement inconnu. Voilà qui de toute manière ôte la meilleure part de sa valeur à la notice de saint Jérôme.

Ira-t-on jusqu'à conclure que cette note de la chronique ne dérive pas de Suétone? M. Brandt a hésité devant une conclusion si hardie. Je devine sa raison : que deviendront les historiens et aussi les histoires de la littérature si ce cadre, qui leur était si commode, ne fait plus foi désormais? Voilà toute la chronologie en grand péril. M. Brieger accepte la conclusion avec toutes ses conséquences, tout en faisant remarquer que, pour notre sujet, la différence n'est pas considérable: puisqu'en supposant même, si on le veut, que Suétone ait mentionné ces deux traditions si vite tombées dans l'oubli, il n'a dû les rappeler qu'en passant et en ajoutant qu'elles ne méritaient aucune confiance. Que perd-on en admettant qu'il n'en a rien dit?

Le résultat est toujours qu'il ne reste plus rien du roman qui a traîné jusqu'ici dans toutes les biographies de Lucrèce. De la nouvelle *Vita*, il ne reste pas davantage. Mais nous avons le *De natura rerum*: dira-t-on que ce n'est pas assez?

Emile THOMAS.

---

1. *Berlin. Phil. Woch.*, 96, p. 1554.
2. Dans son article du *Jahrb. für Philol.*, M. Fritzsche n'en dit pas un mot.
3. *Jahrb. Phil.* 1891. p. 246 et ss.
4. Défauts de la brochure : bien des longueurs; quantité de thèmes ou de lieux communs littéraires qui sont comme autant d'*excursus* et qui ne se rattachent pas bien au sujet; c'était une des misères de l'ancienne critique; n'allons pas y revenir. — Je n'aime pas voir mêler aux traductions, aux analyses de Lucrèce des vers de poètes postérieurs: d'Horace (p. 52), de Tibulle (p. 54). Ce sont des *fleurs* mal placées qui ne peuvent que rendre l'exposition confuse et inexacte. L'hémistiche de Lucrèce (IV), 1177 : *omnis inquirere risus*) est certainement obscur; mais M. G. lui donne (p. 53

G. Schlumberger, **L'Epopée byzantine à la fin du x^e siècle. Guerres contre les Russes, les Arabes, les Allemands, les Bulgares—Luttes civiles contre les deux Bardas. Jean Tzimiscès. Les jeunes années de Basile II le Tueur de Bulgares** (969-989). Paris: Hachette, 1896, 1 vol. in-4, de VI-800 pages avec 16 planches hors texte et de nombreuses gravures.

La période de vingt années (969-989), qui forme la matière du livre de M. Schlumberger, est une des plus mal connues, des plus obscures de l'histoire byzantine. Les textes sont peu nombreux, les renseignements épars dans vingt chroniques, grecques et latines, arabes et slaves, géorgiennes et arméniennes; les témoignages offrent souvent, selon la nationalité des chroniqueurs, les plus criantes contradictions; les événements les plus essentiels n'apparaissent fréquemment qu'à travers d'épaisses ténèbres; et il y a des années entières dont on ne sait rien absolument. Peu d'époques pourtant ont, dans l'histoire byzantine, une importance plus grande que ce dernier tiers du x^e siècle : c'est le temps où, sous l'énergique gouvernement d'un Jean Tzimiscès ou d'un Basile II, l'empire romain d'Orient s'anime d'une vie nouvelle, où une fois encore, selon l'expression du chroniqueur, « l'empire, cette vieille femme, apparaît comme une jeune fille, parée d'or et de pierres précieuses »; en Asie, les armées impériales reparaissent victorieuses en Syrie et jusqu'en Palestine; en Europe, les frontières de la monarchie atteignent de nouveau le Danube, et le temps est proche où le second royaume bulgare disparaîtra noyé dans un bain de sang. C'est le moment où la Russie fait son entrée sur la scène de l'histoire, la Russie barbare encore, et que Byzance va convertir; et aux grandes figures des empereurs guerriers, d'autres images se mêlent, ambitieuses et dures comme celles de cet eunuque Basile, qui fut, sous quatre règnes successifs, le premier ministre de l'État, romanesques et gracieuses comme celles de Théophano d'Allemagne et de l'empereur Otton II son époux, figures de prétendants où éclatent toute la fougue indisciplinée des grands barons asiatiques, figures de saints et de cénobites où revit la foi profonde et l'ardeur monastique de cette fin du x^e siècle byzantin. Ainsi la matière est riche, séduisante autant que difficile, presque toute neuve aussi et inexplorée, et il convient tout d'abord de remercier M. S. d'avoir, dans l'effroyable disette des textes, dans la pénurie des recherches contemporaines, porté tant de lumière sur cette époque considérable entre toutes, d'avoir fait faire cette fois encore un pas décisif aux études byzantines.

---

un sens très bizarre; je me borne à le renvoyer à Lambin ou mieux à Wakefield.— Je ne vois citée nulle part dans les brochures de M. G. la note curieuse de M. Fr. Marx sur l'origine de Lucrèce (*Exercitationis grammaticæ specimina* dédiés à Bücheler, Bonn, 1881). Elle est cependant citée et analysée dans l'édition de Teuffel-Schwabe. Si elle cause d'abord de l'étonnement, on ne peut nier qu'elle ne soit discutée avec méthode et qu'elle n'ait quelque fondement. Les conséquences en seraient si considérables qu'il me paraît impossible de la passer entièrement sous silence dans un travail développé, comme celui-ci, sur la vie de Lucrèce.

M. S. a voulu tout ensemble faire œuvre d'érudit et d'historien. Œuvre d'érudit par l'ampleur avec laquelle il a traité — en un fort volume de 800 pages, — une période relativement brève ; œuvre d'érudit surtout par le soin minutieux qu'il a pris à ne négliger aucune source d'information, à ne laisser tomber aucun fait, si insignifiant qu'il pût paraître, ni aucun témoignage, si suspect qu'il pût sembler; œuvre d'érudition encore par l'attention apportée à préciser les plus minces détails, par la conscience admirable mise à tout lire, à tout examiner, par l'effort de travail prodigieux consacré à ce livre, et qui n'a point reculé devant les plus arides recherches ni devant les très longs voyages. Mais œuvre d'historien aussi, par l'ardent désir de faire revivre les choses et les hommes disparus, par le goût des grandes scènes dramatiques ou pittoresques, par l'amour passionné de ce monde byzantin, que M. S. voit, d'une vision directe et présente, et qu'il veut évoquer vraiment à nos yeux ; œuvre d'historien encore par l'attrait du récit, la claire compréhension des événements, l'effort pour comprendre les hommes, par la séduction enfin des grandes figures esquissées. Et de là est sorti un livre, à la fois très savant et très attirant, où la science pénètre sans peine l'esprit du lecteur, tant l'exposition est aisée, variée, attrayante. M. S. a exprimé quelque part la crainte qu'on n'éprouvât quelque lassitude au récit de tant de guerres et de batailles, et il faut avouer que l'histoire de Nicéphore Phocas et de Théophano offrait plus d'éléments romanesques, et aussi que bien des descriptions pittoresques du précédent ouvrage eussent été dans celui-ci d'inutiles répétitions. Mais dans sa couleur plus sobre et plus grise, le présent livre ne présente point, à mon sens, un moins puissant intérêt. Il plaira moins peut-être aux romanciers amoureux de princesses byzantines; et peut-être sera-t-il moins propre que *Nicéphore Phocas* à initier le grand public à l'attrait pittoresque de Byzance; mais par ses fortes et sérieuses qualités, il méritera l'estime et la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire byzantine.

Quelques-uns — des érudits de la stricte observance — estimeront peut-être que dans un si savant livre l'érudition eût mérité la place plus large encore. Ils regretteront que M. Schlumberger, qui connaît si bien les documents, ait dédaigné trop souvent de mettre au bas de ses pages de très exactes références, qu'entre des témoignages très contradictoires il ait accepté parfois des solutions un peu bien éclectiques, qu'il n'ait point, entre les opinions divergentes, jugé utile de communiquer les raisons critiques de son parti-pris. D'autres — des historiens qui pensent que l'histoire aussi est un art — jugeront peut-être inversement que l'accumulation des textes fait parfois quelque tort à l'attrait du récit, et qu'il eût mieux valu sans doute combiner les divers témoignages en une trame mieux unie ; ils regretteront qu'on n'ait point, à ce prix, évité quelques répétitions, quelques lenteurs... Et peut-être y a-t-il du vrai dans tout cela Pourtant, de la contradiction même de ces deux cri-

tiques, nous conclurons plus légitimement, je pense, que M. S. a su fort heureusement tenir sa route entre deux extrêmes. Il se peut bien qu'entre son éducation d'érudit et son goût d'histoire pittoresque, lui-même ait été un peu gêné parfois ; mais il a voulu, avant toute chose, il l'a dit quelque part, faire « un simple récit, et non une œuvre de polémique » ; et ce récit, il l'a écrit d'une passion si ardente, si sincère, avec un tel désir — et si heureusement réalisé, — de passionner ses lecteurs pour cette antique histoire, que l'on aurait mauvaise grâce vraiment à chicaner sur quelques détails. Il se peut que l'amour du pittoresque, un légitime désir « d'éviter la monotonie », ait parfois entraîné M. S. au-delà de ce qui convient à « l'historien préoccupé de ne dire que strictement ce qu'il sait » (p. 21-22, 106, 170-171; 296, 305-306, etc.); mais, en revanche, quel singulier attrait dans ces scènes où l'historien ne fait que traduire avec un merveilleux éclat le témoignage des documents, dans ces prestigieux épisodes de la grande guerre russe (p. 144-145, 148-149) que M. S. a retracés en traits inoubliables ! Et comment n'être point reconnaissant de cet effort si grand pour restituer presque de toutes pièces cette histoire si digne d'être connue, de cette passion si communicative pour les choses de Byzance, qui finira bien, il faut l'espérer, par triompher des préjugés séculaires et venger l'empire grec d'Orient de ses injustes détracteurs ! S'il arrive un jour — que nous souhaitons prochain — où les études byzantines trouvent enfin, non plus seulement à l'étranger, mais en France aussi, la place et l'estime qu'elles méritent, certes M. S. pourra, sans fausse modestie, s'attribuer dans cette réparation tardive une part considérable entre toutes ; par son exemple, par ses ouvrages, par la ferveur de son enthousiasme, il a soutenu, dirigé, formé la phalange, trop peu nombreuse encore, de ceux qu'attire le prestige de cette civilisation byzantine tant décriée.

Il faut ajouter que, par ailleurs encore, l'ouvrage de M. S. contribuera merveilleusement à la connaissance des choses de Byzance. Ce savant livre est, en effet, un très beau livre, tout plein d'illustrations dont le choix atteste à lui seul la science archéologique si sûre de l'auteur. Ce sont tous, monuments contemporains de l'époque dont le livre raconte l'histoire, choisis dans ce qu'offrent de plus rare les ivoires, les miniatures, les étoffes, les émaux, les mosaïques de Byzance. On trouvera, dans ce musée, beaucoup de pièces peu connues ou mal reproduites jusqu'ici, d'autres absolument inédites, comme ces mosaïques de Daphni, qu'a étudiées M. Millet, ou celles de saint Luc, dont j'ai donné pour la première fois la description complète et exacte ; et si l'on ajoute que ces reproductions ont été exécutées avec une perfection presque absolue, on sentira toute l'importance que par là encore l'*Epopée byzantine* a pour l'histoire de l'art oriental à la fin du x^e^ siècle; et si l'on songe enfin qu'à ce moment même, de nouveau l'influence byzantine va s'exercer sur l'Occident (que l'on se rappelle

le rôle souvent attribué à la seconde Théophano), on comprendra tout le prix qu'offre, pour l'étude de la *question byzantine*, cette série si précieuse de documents authentiques et précis.

Je dois, en terminant, faire une réserve encore. Certes, c'est un beau titre, et sonore à plaisir, que l'*Epopée byzantine à la fin du dixième siècle* ; et sans doute je ne méconnais point tout ce qu'il peut y avoir d'épique dans les grands coups d'épée qu'échangèrent les soldats de l'empereur avec leurs adversaires russes, arabes ou bulgares. Tel qu'il est, pourtant, ce titre prête un peu à la confusion, et je ne serais point étonné si quelqu'un, sur sa foi, allait chercher dans ce livre des informations de pure histoire littéraire sur les poèmes épiques byzantins. Un sous-titre, un peu long, corrige, je le sais, et éclaircit les choses ; n'eût-il pas mieux valu alors trouver tout d'abord un tour plus précis et plus simple? M. Schlumberger, j'imagine, sera un peu de ce sentiment; j'ai lieu de croire qu'il n'est qu'à demi responsable de cet intitulé un peu bien pompeux, et au demeurant bien inutile : car, pour tous ceux qui, même de loin, s'intéressent aux choses de Byzance, le nom de l'auteur, à lui seul, suffisait à recommander l'ouvrage.

Ch. DIEHL.

PERLBACH : **Prussia Scholastica** : Die Ost-und Westpreussen auf den mittelalterlichen Universitæten. Leipzig, Spirgatis, 1895, in-8. Prix : 6 M.

M. Perlbach a entrepris de dresser la liste de tous les Prussiens dont on constate la présence à une Université, jusqu'en 1525, date de la sécularisation de l'état teutonique. Les noms sont classés successivement dans quatre listes, établies d'après des principes différents : 1° par universités; pour chaque université les noms sont rangés dans l'ordre même où M. P. les a trouvés dans les publications dépouillées. De brèves indications, s'il y a lieu, sont données sur la carrière universitaire de chaque personnage; 2° d'après le lieu d'origine, c'est-à-dire par diocèse; dans chaque diocèse, par ville et, dans chaque ville, par ordre alphabétique. Quand il a été possible de s'en procurer, M. P. donne des renseignements sur la carrière ultérieure d'un chacun ; 3° par prénoms; 4° par noms de famille. Ces diverses listes semblent dressées avec soin, les recherches y sont faciles et le livre pourra rendre des services. Suivant l'intention de l'auteur, il est une contribution utile aux travaux préliminaires du *Corpus Scholarium Germaniæ* dont M. P. appelle de ses vœux la publication.

L'introduction résume les quelques idées générales qui se dégagent de toute cette statistique. L'université la plus fréquentée par les Prussiens a été de beaucoup celle de Leipzig. Avec les Silésiens, ils y formaient le gros de la nation dite polonaise, et dans laquelle les Polonais étaient fort peu nombreux; il y jouèrent un rôle important et fourni-

rent treize recteurs de 1411 à 1512, sans pourtant parvenir jamais à y constituer un collège; il fallut se contenter de quelques fondations de bourses (M. Perlbach donne à ce sujet de curieux détails). Les autres universités, sauf Cracovie, ont beaucoup moins d'importance. En France notamment, les étudiants prussiens ont toujours été assez rares. La Prusse a pourtant fourni deux recteurs à l'Université de Paris, en 1412 et 1494.

E. JORDAN.

Eugène ROLLAND. **Flore populaire ou Histoire naturelle des plantes dans tous leurs rapports avec la linguistique et le folk-lore.** Tome I. Librairie Rolland, Paris, 1896, III-272 pages.

Après avoir donné une Faune populaire de la France dont le succès a assez montré la valeur, M. Eugène Rolland a formé aussitôt le dessein de faire pour le règne végétal ce qu'il avait fait pour le monde des animaux. Les lecteurs de ses *Variétés bibliographiques* ont pu assister à l'éclosion de cette œuvre nouvelle, que seul peut-être il pouvait entreprendre, dont il a mûri pendant plus de dix ans l'exécution et qu'il se décide enfin à publier. Le premier volume, dont la *Revue* a déjà annoncé l'apparition et qui compte 255 pages, ne renferme que cinquante genres et moins de neuf familles — les crucifères ne s'y trouvent qu'en partie, — c'est dire quelle est l'abondance des informations et la richesse des noms vulgaires. On pourra s'en faire une idée quand on saura que six pages entières sont consacrées aux *Caltha palustris*, *Paeonia officinalis* et *Fumaria officinalis*, huit au *Ranunculus acris*, à l'hellébore, au *Berberis vulgaris*, ainsi qu'au *Cheiranthus cheiri* et au *Nasturtium officinale* — le cresson, — neuf au *Chelidonium majus* et à la *Matthiola incana* — la giroflée, — dix au nénufar et seize au *Papaver rhaeas* — le coquelicot. — Jamais jusqu'ici aucune flore populaire n'avait offert une telle richesse de noms.

Aucune flore populaire non plus n'avait encore embrassé une étendue aussi considérable de pays; toutes celles que l'on possède s'étaient bornées à une seule contrée; la Flore de M. E. R. comprend l'Europe entière et la côte méditerranéenne de l'Afrique et de l'Asie; il a même poussé des pointes jusque dans l'Asie centrale et recueilli les noms de quelques plantes des Antilles, non cultivées en Europe, comme les *Anona*. Il y avait là à la fois une généreuse audace et un écueil, celui de savoir où s'arrêter. Pourquoi, peut-on demander, donner des noms de certaines plantes des Indes occidentales ou même d'Égypte et omettre les autres? Je ne vois pas, par exemple, à quel titre la *Farsetia aegyptica* a pris place dans la Flore populaire, quand la *Farsetia ovalis* ne s'y trouve pas? Une autre difficulté que présentait un ouvrage aussi immense, c'était de donner toujours des indications exactes; n'ayant pu, à

quelques exceptions, travailler que de seconde main, il est trop évident que M. E. R. a été presque constamment condamné à suivre des autorités qu'il ne pouvait contrôler; sa grande habitude des textes, ses profondes connaissances linguistiques l'ont guidé et le plus souvent empêché de s'égarer; mais parfois aussi il a enregistré des formes qui paraissent douteuses ou sont contredites par d'autres. Est-il bien certain, par exemple, que le nom *bidaoude* de la clématite existe en même temps que *bidaoule* (p. 2), et tous deux ne devraient-ils pas, comme tous ceux de la région provençale, se terminer par *o* et non par *e*? Est-il possible aussi qu'on dise à la fois dans les Vosges (p. 51), *p'houtottes* DE CHEVAUX et *paitte* DÉ CHWAU? Il me semble qu'il faut dans les deux cas *dé chawau(s)*. M. E. R. a, ici comme partout, transcrit fidèlement les formes qu'il rencontrait; on n'en est pas moins en droit de demander si toutes ces formes sont également exactes. Un autre reproche, auquel M. E. R. s'est parfois directement exposé, c'est de n'avoir pas toujours assez précisé la région où est usité le nom populaire qu'il donne. Ainsi je lis par exemple p. 17, « *coripiène*, Normandie »; ce nom de l'*Anemone pulsatille* n'est point connu dans toute la Normandie; il est propre au département de l'Eure, où je l'ai signalé d'après Chesnon.

Encore une remarque. M. E. R. a voulu faire une « Flore populaire »; mais a-t-il toujours été fidèle à son programme? N'a-t-il admis dans son livre que des noms réellement populaires? Ici, je le sais, le problème est insoluble; la plupart des vocables considérés, non sans raison, comme populaires, ont une origine savante et pour faire un départ certain entre ceux que l'on devrait admettre ou exclure, il faudrait les avoir recueillis soi-même, ce qui est impossible dans une flore générale; on ne doit donc pas y regarder de trop près, et le mieux est d'accepter par dessus le marché les dénominations comme « pavot épineux », « coque du Levant », « pomme cannelle », etc., qui ont vraiment par trop l'air d'appartenir à la langue savante; il y en a tant d'autres qui ne peuvent être que populaires, sinon tous par leur origine, du moins par leur forme actuelle! On est frappé d'admiration en présence de leur nombre prodigieux, et on ne saurait trop remercier M. E. R. du soin et de la patience qu'il a mis à les rassembler. Je ne chercherai pas à démontrer l'utilité d'un recueil semblable; elle saute aux yeux pour quiconque s'occupe de parlers populaires; elle nous révèle parfois les lois restées cachées de transformations phonétiques obscures ou des étymologies inconnues.

Il serait difficile de rien ajouter aux informations si complètes de M. E. R.; je n'ai trouvé qu'un nom normand omis dans la longue liste qu'il donne. C'est celui du « cresson alénois », porté par la *Cardamine hirsuta* dans le Bessin, et qu'il a oublié de relever dans ma Flore populaire. Il serait difficile aussi d'ajouter à la liste des ouvrages consultés par M. E. R; en voici deux cependant que je lui signale et qui lui fourniront de précieux renseignements dans la continuation de son immense

travail. C'est d'abord Colmeiro (Miguel), *Enumeracion y Revision de las plantas de la peninsula hispano-lusitana e islas Baleares*. Madrid, 1888-89, 5 vol in-4°, auteur dont il n'a connu qu'un ancien dictionnaire de botanique, mais qui lui fournirait un nombre immense de noms vulgaires; ensuite Kœppen (Fr. Th.). *Geographische Verbreitung der Holzgewaechse des europaeischen Russlands und des Kaukasus*. St-Petersburg, 1888, 2 vol. in-8, ouvrage excellent, qui, œuvre d'un botaniste, donne des noms populaires russes et des langues du Caucase, offrant toutes les garanties possibles d'authenticité.

Il me reste à exprimer un vœu en terminant cet article que j'ai trop fait attendre; c'est que le succès de la *Flore populaire* de M. E. Rolland réponde à son mérite et qu'elle trouve auprès des linguistes, des folkloristes, des bibliothécaires et, j'ajouterai, de l'administration compétente, l'accueil et les encouragements auxquels une œuvre aussi conscieucieuse et jusqu'ici unique en son genre a le droit de prétendre.

Ch. J.

Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne, par Virgile Rossel. Paris, Fischbacher, in-8, IV-531 pp.

Le nouveau livre de M. V. Rossel n'est pas de ceux dont on se demande quelle est l'utilité, et quel besoin avaient leurs auteurs de les écrire. Par ces temps de littérature cosmopolite, où les idées se propagent si rapidement de peuple à peuple, où l'art semble devenir plus « européen », selon le mot de M^me^ de Staël, plus humain même, il est intéressant de rechercher les origines de ces relations littéraires et d'étudier leur évolution dans le passé. La littérature française, en particulier, si riche pourtant de son propre fonds, a fait de larges emprunts à ses voisines, et elle leur a rendu d'ailleurs généreusement sans compter ce qu'elles lui avaient prêté. C'est une partie de cette importante question, celle des rapports entre la France et l'Allemagne, qu'a traitée M. R., et il convient de l'en féliciter. Il avait qualité pour faire un pareil travail, appartenant à une nation qui « a servi d'intermédiaire entre la pensée française et la pensée germanique », et qui peut avec le plus d'impartialité apprécier chacune d'elles. Il a mis largement à profit les travaux de ses devanciers, surtout Süpfle et Gœdeke; son livre très documenté, très nourri (un peu trop même), est un répertoire commode auquel devront avoir recours désormais tous ceux qui traiteront la question; un index alphabétique facilite beaucoup les recherches.

Mais cela dit, et en rendant pleine justice à la conscience de l'auteur, il importe de faire quelques réserves. Le plan qu'a suivi M. R. ne nous paraît pas le meilleur que l'on puisse adopter, M. R. divise son sujet en deux parties : 1° la littérature allemande en France; 2° la littérature française en Allemagne. Nous savons ce qu'on peut dire pour défendre

un tel plan, et ce qu'il met d'ordre *apparent* dans les faits; mais nous savons aussi que c'est au détriment de l'enchaînement des idées et de la clarté véritable. Et cependant que d'histoires littéraires, de « manuels » et de programmes d'études nous voyons rédigés sur ce modèle! On range, par exemple, d'un côté les prosateurs et de l'autre les poètes, et l'on s'estime satisfait, comme si l'histoire de la poésie pouvait se séparer de celle de la prose et s'il n'y avait pas action réciproque de l'une sur l'autre. Il en est de même de l'ouvrage de M. R. Nous voyons bien dans la première partie, par exemple, l'influence que Gœthe a exercée sur l'esprit français; mais on ne nous a pas parlé auparavant de celle que Diderot et Rousseau ont exercée sur le même Gœthe, et si nous voulons la constater, il nous faut attendre la seconde partie de l'ouvrage. N'eût-il pas été plus logique de suivre le développement des idées en Allemagne et en France, époque par époque, puisque ces mêmes idées passent et repassent sans cesse la frontière, se transforment de Rousseau à Gœthe, de Gœthe à Mme de Staël et aux écrivains romantiques? Si vous cessez de suivre le fil conducteur, cette évolution de l'esprit humain qui est, en somme, ce qu'il y a de vraiment intéressant, qu'il s'agisse des choses de France ou d'Allemagne, vous aurez peut-être réuni les matériaux d'un livre, vous n'aurez pas écrit ce livre.

C'est ce qui est arrivé à M. R. Il a séparé deux actions en réalité inséparables; il ne suit pas ces courants principaux, — *Hauptstrœmungen*, comme dit M. Brandes, — qui vont sans interruption de France en Allemagne et d'Allemagne en France. C'est ainsi, pour revenir à Gœthe, que l'on ne comprend pas l'influence considérable exercée par *Werther* sur les imaginations françaises, sur des œuvres telles que *René*, *Obermann*, *Delphine*, *Adolphe*, si l'on ne montre tout d'abord que les idées de Gœthe sont inspirées de celles de Rousseau et de la *Nouvelle-Héloïse*, qu'elles sont ces idées mêmes, mais repensées par un cerveau allemand, avec un effort de plus vers une conception idéale, philosophique et pessimiste, qui manque chez Rousseau. L'exemple est frappant. On en pourrait citer beaucoup d'autres qui prouvent qu'en un tel sujet, il n'y a d'autre ordre à suivre que l'ordre chronologique de l'apparition des idées et de leurs influences.

M. R. étudie dans plusieurs chapitres de son livre l'influence de l'Allemagne sur le romantisme français. Nous n'ignorons pas l'action exercée à la fin du XVIIIe siècle et dans les premières années du XIXe par un écrivain comme Ch. de Villers, le Français « qui est entré le plus avant dans l'âme allemande », par Gérando, par Mme de Staël surtout, dont le livre *de l'Allemagne* est le plus puissant livre de propagande littéraire du commencement du siècle, celui qui a répandu en France le plus d'idées nouvelles. Mais nous croyons aussi que les vrais romantiques, les Vigny, les Dumas, les Hugo et la génération de 1830, n'ont pas subi directement l'influence de l'Allemagne; ils la connaissaient peu, ils la connaissaient mal, ne l'ayant vue qu'à travers le livre de Mme de

Staël et les articles du *Globe*. Cette Allemagne un peu conventionnelle, ils l'ont étrangement défigurée, la confondant avec l'Angleterre, parfois même avec l'Espagne! Ils n'ont guère retenu que son goût pour le moyen âge, le décor tout extérieur de son théâtre et quelques noms qui sonnaient agréablement dans un poème et lui donnaient, comme on disait alors, de la « couleur locale ». M. R. a cité des vers de Gautier, sans faire remarquer le curieux amalgame des noms propres qui hurlent de marcher ainsi côte à côte : Léonore, Macbeth, Lara, Marguerite, Faust, don Juan, Werther, Rembrandt, Mignon! C'est ainsi que l'Allemagne apparaissait aux romantiques dans un lointain brouillard de rêve, mêlée aux autres nations. Sauf Émile Deschamps et surtout Gérard de Nerval, personne, comme on dit, « n'y était allé voir », et l'on s'imaginait de bonne foi, Hugo en tête, suivre les traces de Gœthe! Celui-ci ne s'y trompait pas, et refusait de reconnaître pour siens ces enfants terribles qui avaient méconnu sa pensée : Hugo lui semblait « incapable de développer son talent dans toute sa pureté », *Hernani* était « une œuvre absurde », et *Notre-Dame de Paris* une « abomination » ! Faut-il accuser, comme le dit M. R., la vieillesse et l'affaiblissement de l'âge chez l'auteur de *Faust?* Non ; mais réellement Gœthe n'avait que trop de raisons de ne pas se reconnaître dans les imprécations de la Sachette et dans le lyrisme éperdu d'*Hernani*.

Sainte-Beuve entrevoyait clairement le fond des choses, quand il disait de nos romantiques : « Ils sont parfaitement étrangers à l'Allemagne ». C'est une vérité qui se fera jour de plus en plus. Il faut élargir la question : peut-être le génie d'un peuple, dans ce qu'il a de plus caractéristique et de plus profond, reste-t-il en dépit de tous les efforts, irréductible à celui d'un autre peuple, qui n'est pas de même race et de même origine. Il y a là un mystérieux problème, en partie insoluble : la constitution physique, le climat, l'hérédité, le genre de vie, autant de causes qui font que nous restons enfermés en nous-mêmes sans pouvoir en sortir ; et quand nous imitons les peuples voisins, ce n'est jamais par leurs qualités les plus originales. Il faut être Français pour comprendre tout Molière, Anglais pour comprendre tout Shakespeare, Allemand pour comprendre tout Gœthe.

Une dernière critique, pour terminer, à l'ouvrage de M. R. « L'esprit français, dit-il à la fin de la première partie (p. 277), et ceci dit à peu près tout, n'a été qu'esprit ». Et il nous invite à mettre à part quelques « individualités » d'exception, qui conviennent mal à sa thèse : Pascal, Molière, Rousseau, Châteaubriand. On y pourrait joindre quelques autres noms, semble-t-il, par exemple Bossuet au XVII^e^ siècle, Lamartine, Hugo au XIX^e^. Mais alors, ne s'aperçoit-on pas que nous citons justement les plus grands noms de notre littérature et ceux-là mêmes qui font sa gloire? Qui donc serait « éminemment » français? Beaumarchais sans doute, ou Eugène Labiche, qui représentent, nous le savons, un peu trop la France à l'étranger? Vraiment il serait temps d'en finir

avec ce reproche que nous acceptons, nous autres Français, avec trop de facilité, comme étant de ceux qu'il est doux de recevoir et qui flattent agréablement la vanité. On refuse trop aisément à notre littérature ce caractère de profondeur qu'on accorde volontiers à celle de nos voisins d'Allemagne. Et c'est trancher un peu vite la question que de supprimer de propos délibéré les noms les plus illustres qui vont à l'encontre de cette thèse.

Paul GAUTIER.

LETTRE DE M. GAULOT.

Je suis trop respectueux des droits de la critique pour discuter aucune des appréciations portées sur mes ouvrages. Je me permettrai seulement de vous demander une rectification sur un point de fait.

Dans les quelques lignes que vous consacrez aux *Grandes Journées révolutionnaires* (n° 17, p. 329), se trouve cette phrase : « M. Gaulot a tort, en se servant de ses sources, de citer les unes et d'oublier les autres (par exemple le livre de M. Lenôtre sur *le Baron de Batz*, qu'il a *sûrement* consulté pour son chapitre sur l'affaire de la Compagnie des Indes). » Le chapitre de mon livre sur l'affaire de la Compagnie des Indes a été publié dans la *Revue Hebdomadaire* le 12 mai 1894, c'est-à-dire *deux ans avant* qu'ait paru le livre de M. Lenôtre sur le *Baron de Batz*.

Je me permettrai également de vous faire observer que je n'ai point écrit « le sieur Papuguet d'Espagnac ». Mon texte contient une faute d'impression, c'est vrai (*Pahuguet* pour Sahuguet) ; mais votre citation en contient une aussi.

Paul GAULOT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 mai 1897.

M. Héron de Villefosse, président, exprime ses sentiments de profonde sympathie pour ceux des membres de l'Académie qui ont perdu des parents ou des amis dans la catastrophe du 4 mai. — Il annonce ensuite la mort de Mgr le duc d'Aumale, dont toutes les classes de l'Institut de France ont éprouvé la bienveillance et la générosité, et lève la séance en signe de deuil.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 24 mai — 1897

Barhébraeus, Récits amusants, p. Budge. — Vodskov, Animisme et naturisme, I. — Cauer, La critique d'Homère. — Allmers, Flâneries romaines. — Salomon, Promenades en Italie. — Lumbroso, Napoléon et l'Angleterre. — Dauriac, La psychologie dans l'opéra français. — Lettre de M. Michaut : Pascal et l'Abrégé de la Vie de Jésus. — *Bulletin* : Socrate dans Xenophon et Platon, p. Lincke; Le Phédon, p. Stender; Wachtler, Alcméon; Mélanges offerts à M. de Hartel; Nettleship, Essais, II; Knoke et Riese, La bataille de Teutoburg; Abrahams, La vie juive au moyen âge. — Académie des inscriptions.

The laughable stories collected by Mar Gregory John Bar-Hebræus; the syriac text edited with an english translation by E. A. Wallis Budge, keeper of the Egyptian and Assyrian antiquities in the British Museum. Londres, Luzac and C°, 1897, in-8, p. XXVII, 204 et 166.

Sous le titre de *Récits amusants*, le célèbre polygraphe syrien Barhébræus a réuni une collection de sept cent vingt-sept contes, divisés en vingt chapitres et renfermant des aphorismes, des anecdotes et des fables d'animaux ayant un caractère soit moral, soit simplement récréatif. Le livre nous était connu par quelques spécimens publiés précédemment. M. Budge, qui a déjà rendu tant de services aux lettres syriaques, vient d'éditer l'ouvrage entier avec une traduction anglaise. Comme dans le latin, le syriaque « dans les mots brave l'honnêteté ». Par respect pour sa langue maternelle, l'éditeur a dû rendre en latin quelques contes plus ou moins obscènes. Barhébræus s'excuse lui-même à la fin de son recueil de les avoir admis, prétextant qu'ils ont aussi leur utilité, mais j'estime qu'il a plutôt voulu être complet. Pour nous, ils ont aussi leur intérêt, car ils nous font juger de la délicatesse d'esprit des Syriens. Les autres contes, plus ou moins moraux, suffiraient, il est vrai, pour ce jugement; notre goût raffiné n'apprécie pas toujours le sel que les Orientaux y mettaient, et l'ennui remplace l'amusement que l'auteur nous offrait. Un certain nombre d'aphorismes et de fables d'animaux font exception; les folkloristes eux-mêmes trouveront à y glaner. En tous cas, M. B. a eu raison de ne pas faire un choix et de donner l'ouvrage en son entier. La littérature profane des Syriens n'est pas tellement riche qu'on puisse en négliger une partie.

Ces contes ne sont pas le produit original du génie syrien. Barhébræus, dont les connaissances linguistiques et littéraires faisaient l'admiration

de ses contemporains, les a ramassés, comme il nous en avertit [1], dans les livres des chrétiens, des musulmans, des juifs, des païens, ou dans les dictons populaires. Il les notait, au courant de la plume, pendant ses lectures des livres grecs, syriaques, arabes, persans et juifs. On trouve dans l'introduction de M. B. quelques informations sur les sources de Barhébræus. La plaisanterie, recueillie par cet auteur, suivant laquelle les hommes se sont arrogés tous les droits au détriment des femmes, ne prouve que le savant évêque tenait les femmes en meilleure estime que les autres Orientaux, comme le pense M. B., p. IX. La sentence n° 262, qu'une femme bonne est aussi rare qu'un corbeau blanc, ne serait pas déplacée dans les Proverbes ou dans l'Ecclésiastique.

Les aphorismes, écrits dans un style concis et avec une pointe dont la finesse n'est pas toujours sensible, présentent des difficultés de traduction dont M. B. a généralement triomphé [2].

A la fin du recueil, M. Budge a publié quelques poésies de Barhébræus contenues dans un des manuscrits dont il s'est servi. Ces poésies, de bonne facture, font honneur au talent de leur auteur et se lisent avec plaisir [3].

Le livre est imprimé avec luxe; quelques fautes d'impression, faciles à reconnaître, n'otent rien aux mérites de l'édition.

R. D.

---

1. P. 6, l. 4-5 du texte, traduire : « qu'il (le genre de contes) vienne d'un chrétien (*litt.* de quelqu'un de la belle religion), d'un musulman, d'un hébreu, d'un païen ou d'un homme du peuple ».

2. Parmi les passages que j'ai comparés avec le texte, voici ceux où je proposerais une correction : n° 11, quel est l'homme sensé? Il répondit : Celui dont les opinions sont tenues le plus souvent pour vraies. — n° 31, ... ses richesses passent et il s'afflige; ses jours passent (*nōfqîn*) et il ne s'afflige pas. — n° 96, « passion » non *anger*. — n° 134, « aveugle » non *poisoneth*. — n° 160, « une ombre torse », non *the shadow of the thread*, comp. p. 192, vers 95. — n° 161, ... celui qui veut faire du bien doit examiner d'abord quel est celui à qui il veut le faire, comme un homme qui veut ensemencer doit d'abord examiner la terre qu'il veut ensemencer. — n° 169, si les animaux qu'on mange étaient desséchés par la mort (naturelle)... — n° 197, ils décidèrent, non *they were doubtful*. — n° 200, il tétait avec leurs petits, non *he used to nourish their young*. — n° 223, « une humiliation », du texte, au lieu de *the proof*, de la note, est la bonne leçon. — n° 291, il ne doit rien laisser dans la première (maison), non *it is meet for him... to send on some provision in advance*. — n° 471, mais des tisserands ne vaudraient rien! (ironique), non *but weavers have never been so employed*. — n° 604, « puce » au lieu d'*orange*. — n° 664, les mots « on lui vola l'âne » ont été omis, ce qui rend le conte inintelligible.

3. Voici, pour cette partie, quelques corrections à la traduction : p. 189, vers 40. et, comme avec le doigt, elle (la nuit) indique (lire *rômeẓ*) à tout le monde le type de la fin; — p. 193, vers 104, comme le Sinaï se distingue et brille au milieu des étoiles; — p. 195, vers 151, ma malheureuse âme a renoncé complètement au monde; — p. 196, vers 162, par elle-même (*byôtōh*) elle est... non *its own habitation* (*baitōh*) *is*...; — p. 197, vers 185-186, si l'on a jamais vu mon œil non éveillé, c'est qu'il s'endort pour te voir, sinon personne ne l'aurait vu sommeillant.

Sjaeledyrkelse og Naturdyrkelse, Bidrag til Bestemmelsen af den mytologisk, Metode, af H. S. Vodskov. I. Rig-Veda og Edda. — Copenhague, Lehmann et Stage, 1890-97. Pet. in-8, CXLIX-336 pp. en cinq livraisons (à suivre).

Cette « contribution de méthodologie mythologique », dont le titre général « Animisme et Naturisme » paraît le mieux propre à résumer les tendances et l'antithèse fondamentale, est d'une si haute portée philosophique et si grosse de conséquences historiques de première importance, que je voudrais essayer d'en donner quelque idée aux lecteurs français. Malheureusement, à cela près que les premiers chapitres du livre traitent du Rig-Véda, l'auteur ne saurait trouver auprès du public savant un interprète moins compétent ni moins bien préparé à le comprendre, — je ne dis pas « moins sympathique » — qu'un linguiste endurci tel que moi. Il m'excusera donc si je le critique à faux, ou plutôt, — car entre deux natures aussi antipodes que les nôtres la critique est hors de saison, et je m'en abstiendrai le plus possible, — si je dénature ses idées en essayant de les pénétrer.

Il ne se peut, en effet, de désaccord plus flagrant. M. Vodskov n'est ni linguiste ni mythographe : je veux dire que, pour lui, la linguistique et la mythographie sont des moyens et non des buts, les matériaux d'une sorte de vaste psychologie historique, morale et religieuse, non seulement d'une race en particulier, mais de l'humanité tout entière; je me suis formé et j'ai grandi dans l'idée que la philologie et la mythologie comparées sont des sciences en elle-mêmes et pour elles-mêmes, que sans doute elles font partie intégrante du patrimoine scientifique de l'humanité et y versent leur apport, mais qu'elles doivent être étudiées chacune pour soi et dans leur pleine indépendance, en dehors de toute prévention aprioristique qui en pourrait dévier les inductions. En récompense, M. V. est anthropologiste, ethnographe, historien et surtout philosophe : autant de titres qui me manquent pour le discuter à fond. Dans la rigoureuse application de son principe directeur, — à savoir qu'il n'y a pas, qu'il ne peut pas y avoir de civilisation proethnique, — M. V. maintiendra, par exemple, avec bien plus d'énergie encore que MM. Pischel et Geldner, que le Véda est un livre hindou, rien qu'hindou, aussi exclusivement hindou que *Candide* est de Voltaire; et moi, sans prétendre que ce soit pur accident si le Véda est écrit en sanscrit, l'Iliade en grec et l'Edda en norrois, j'ai dirigé toutes mes années d'apprentissage, qui durent encore, dans l'intime conviction que ces vieux documents hindous, helléniques ou germaniques étaient, avant tout, indo-européens... Est-ce tout ? Non, si j'abordais l'infime détail je trouverais bien d'autres incompatibilités entre nos deux tournures d'esprit, qui m'imposeraient presque le devoir de me récuser. Ajouterai-je que les idiomes scandinaves ne m'ont pas livré tous leurs secrets et qu'on lit bien mal ce qu'on ne lit que le dictionnaire à la main ?

D'après cet exposé sommaire, on prévoit la nature des objections que

j'adresserais à l'auteur si je me laissais entraîner dans la voie des objections. Il s'est fait une thèse et il la démontrera, nous dit-il, et je veux l'en croire, quoi qu'il m'en coûte ; mais enfin c'est une thèse et, comme telle, suspecte de faire naître d'elle-même et de la meilleure foi du monde les arguments destinés à l'étayer. Trois races se partagent l'ancien monde : Indo-Européens, Mongols, Sémites. Pourquoi précisément trois ? et de quel droit les Étrusques, les Basques et les Dravidiens sont-ils classés Indo-Européens, *invita Minerva*, au mépris de tous les témoignages linguistiques et autres ? de quel droit les Africains associés aux Sémites, sous le couvert des Égyptiens qui présentent des affinités avec les uns et les autres ? Je n'en saurais pour ma part voir d'autre raison, sinon qu'il n'y a rien de méprisable comme un fait lorsqu'il se permet de contredire une théorie. Ces trois races sont respectivement, dans l'antiquité préhistorique, les représentants de la vie de pêche et de chasse, de l'élevage nomade, de la vie agricole, succédant à la simple cueillette, laquelle était encore la manière de vivre de l'Indo-Européen lors de son expansion. Aucun document ne nous autorise à croire que l'Indo-Européen ait jamais passé par la vie nomade ; soit, mais il me semble vaguement qu'on n'en saurait dire autant des Sémites ni des Africains. Ces trois races sont le produit de la scission tripartite d'une race unique : cela est possible, probable même si l'on veut ; mais M. V. n'en sait rien, non plus que moi ; à l'époque du premier couple nous n'existions encore qu'en puissance. La séparation des trois races a dû s'effectuer sur les plateaux éraniens, puisque c'est en ce point que s'opposent par le sommet les angles qu'elles occupent sur l'étendue de l'ancien continent. En vérité, la conséquence ne s'impose pas : on pourrait aussi bien imaginer que les trois races, parties des points les plus éloignés, se sont rencontrées là, aussi incapables de se réduire l'une l'autre que de se fondre en une seule ; les deux assertions se valent, et les plus sanguins hésiteront à croire que jamais la science future acquière les moyens de les départager.

Mais c'est assez de critique négative : il est temps de laisser loyalement la parole à M. V. et de ne plus contrarier l'exposition de sa doctrine ; elle mérite l'attention, ne fût-ce que par son originalité. La civilisation est intimement liée à la nature du sol, aux conditions de subsistance qui s'en dégagent : on ne l'emporte pas, non plus que le sol même de la patrie, à la semelle de ses souliers. Les Indo-Européens n'ont jamais émigré d'une contrée à une autre ; ils se sont épandus lentement et progressivement à la surface du sol, à mesure de leur multiplication, et jusqu'à ce que le terrain leur fît défaut. Si à cette époque lointaine ils eussent possédé seulement les premiers germes d'une civilisation, cette expansion ne se serait point produite ; car la civilisation consiste précisément à savoir vaincre les résistances de la nature, à suppléer par l'industrie à ses insuffisances, et c'est seulement dans la période de la cueillette brute que l'homme est l'esclave-né des conditions naturelles, obligé de vaguer comme un fauve à la recherche du vivre, profitant plus ou

moins habilement des ressources qu'il rencontre, mais incapable de s'en créer. C'est donc durant la phase de la cueillette que se sont propagées les races dites indo-européennes [1], et c'est assez dire que la civilisation n'a pas voyagé avec elles. L'Arya Celte parvenu aux extrémités de l'Armorique et l'Arya Hindou qui le premier mit le pied sur le pic d'Adam étaient des sauvages purs, très inférieurs à l'immense majorité des enfants de la nature tels qu'il nous est donné de les observer aujourd'hui. C'est arrivés là seulement, *illis ubi defuit orbis*, qu'ils se replièrent par nécessité sur eux-mêmes et commencèrent, chacun de son côté, à élaborer une civilisation primitive. Que nous voilà loin des idylles et des drames rêvés par l'anthropologie préhistorique : pour les uns, les Indo-Européens étaient d'honnêtes pasteurs, trayant leurs vaches et doués de toutes les vertus familiales, témoin les noms du père, du frère, de la fille et du beau-frère; pour les autres, c'étaient d'affreux bimanes, toujours armés en guerre, se mangeant les uns les autres, et au besoin dévorant leurs propres enfants, témoin les édifiantes histoires de Cronos, de Pélops et d'Atrée. Rien de tout cela : des moucherons battus et dispersés à tous les vents, s'abattant là où par hasard ils trouvaient une proie, vivant et mourant sans laisser nulle part une trace de leur passage ou de leur squelette.

Et toutefois ces pauvres êtres portaient en eux un atome mental mystérieux et fécond, le vague concept du naturisme ou culte de la nature en tant qu'opposé à l'animisme : du naturisme qui, étouffé dans l'Inde sous le poids du ritualisme védique [2], y avorta sans retour, mais qui, développé peu à peu dans toutes les autres peuplades indo-européennes, leur assura, à mesure qu'elles parvinrent à un rudiment de civilisation, la supériorité intellectuelle sur toutes les autres races, y compris le Sémite animiste qui avait été pour une grande part leur éducateur. Encore une fois, je résume, je ne discute plus; autrement je devrais dire qu'à mes yeux le Kheroub assyrien, Iahveh dans le buisson ardent, ou même — si indigent en mythes que soit le mahométisme, —

---

1. Tout est relatif cependant : si — ce qui est incontestable — un degré élevé de civilisation a permis à l'homme blanc d'éliminer et de supplanter l'indigène d'Amérique, pourquoi un moindre degré de civilisation, mis en présence d'un état plus rudimentaire de sauvagerie, n'expliquerait il pas la disparition, devant l'Indo-Européen, de ces Aborigènes d'Europe dans lesquels M. V , pour les besoins de la cause, veut absolument voir des Indo-Européens attardés?

2. Ici se placent, naturellement, les développements d'exégèse de l'auteur, qui embrassent jusqu'à présent Agni sous ses diverses formes rituelles, Sôma et Aditi. Le tout est traité dans l'esprit essentiellement ritualiste de Bergaigne qui, exact en principe pour l'Inde, deviendrait exclusif et faux pour peu qu'on fît rentrer l'Inde dans le cadre de la mythologie âryenne. Or M. V., on l'a vu, ne veut pas entendre parler d'une période de civilisation âryenne; à mes yeux, cette période est un postulat nécessaire. Il est donc superflu de poursuivre dans le détail l'application respective de notre système d'explication à chacune des stances qu'il cite : d'accord sur le mot à mot, nous ne nous entendrions jamais sur le sens; le Véda est un filtre qui rend exactement ce qu'on y a versé, sans le filtrer.

Allah faisant de l'araignée le soleil, sont des tableaux criants de naturalisme. Quoi qu'il en soit, la supériorité du *Naturdyrkelse* sur le *Sjaeledyrkelse* consiste en ce que, envisageant les forces de la nature comme les manifestations, non de la volition instantanée d'êtres inconnus et redoutables dont on ne saurait prévoir ni à plus forte raison empêcher les caprices, mais de la volonté raisonnée et réfléchie d'un pouvoir directeur et souverain, le naturisme rend nécessaire et possible l'observation, puis l'étude, enfin la connaissance de la nature, en un mot — la science, à laquelle le Sémite ne s'est jamais élevé ni, parmi les Indo-Européens, l'Hindou non plus, mais à laquelle les autres familles de l'indogermanisme, — et tout particulièrement le germanisme, qui a le plus d'avenir, — doivent l'empire qu'elles ont établi et établiront sur l'univers civilisé.

Cette unanimité, moins une voix, des Indo-Européens en faveur du naturisme et, pour étendre la question, cette vaste unité de civilisation, de langage et d'intellectualité qui constitue la famille indo-européenne, d'où donc vïent-elle, si l'on ne peut la placer à l'origine? Sans doute, les sauvages proethniques emportaient avec eux les germes latents que la nature devait lentement couver; mais de dire que ces germes ont fructifié identiquement dans toute l'étendue de leur domaine, autant vaudrait penser que les Aryas Celtes de 5000 ans avant notre ère, partis des bords du Gange, avaient dans leurs bagages un bacille qui a fait éclater le choléra en 1832 sur les bords de la Seine. Alors?... Alors il reste, je le sais bien, la ressource du contact des races, de l'échange des idées et des mots, à la faveur de relations commerciales de tribu à tribu beaucoup plus actives et plus étendues qu'on ne l'a supposé jusqu'à présent, à partir, bien entendu, du moment où les Indo-Européens ont marché d'un pas rapide dans les voies de la civilisation. Rien de plus légitime que cette hypothèse quant à l'histoire des institutions et des mœurs : en mythologie même, on peut, on doit sans cesse tenir compte de l'éventualité du voyage des mythes ; mais, après tout, ce n'est qu'une éventualité et, dans chaque cas particulier, de combien plus plausible que celle d'une origine commune? Et surtout, que pèse-t-elle en linguistique? Ici, malgré qu'il en ait, le linguiste se révolte ou cesse de comprendre. Quoi ! si l'on parle la même langue du Grönland à l'Himâlaya, c'est que les mots ont voyagé? Nous expliquera-t-on, dans cet ordre d'idées, non pas le principe théorique et méthodologique, mais le fait avéré et constaté de la « régularité des lois phonétiques », qui fait que, dans cent mots pris au hasard, le germanique, par exemple, présente toujours la même consonne et la même voyelle, par rapport à la voyelle ou à la consonne, — différente, mais toujours la même dans chaque langue, — du slave, du grec, du latin ou du sanscrit? Tous ces mots ont donc été empruntés à la même date? ou bien le règne d'une loi phonétique, le règne de toutes les lois phonétiques a duré constamment pendant des dizaines de siècles sur l'étendue desquels se répartissent

chronologiquement ces emprunts? Ce n'est pas tout : l'emprunt n'a pas été, je suppose, exclusivement unilatéral; en d'autres termes, si les Germains ont pris des mots aux Grecs, les Grecs en ont pris de leur côté aux Germains : il faut donc que les Grecs et les Germains aient fait subir à leurs emprunts réciproques précisément toujours le même traitement et précisément toujours le traitement inverse les uns des autres. Que l'on multiplie cette proposition par la somme des emprunts possibles entre toutes les branches existantes et éteintes de l'indogermanisme, et l'on ne pourra, je pense, se dispenser d'accorder à la théorie de l'arbre généalogique l'avantage de la simplicité.

Mais j'accorde, de ma part, que la vérité n'est pas simple. C'est pour cela et parce qu'aucune spéculation ne l'enferme ni ne l'exclut, que j'ai consacré ces quelques lignes à un livre considérable et inachevé, sur lequel je ne reviendrai plus, mais que je voudrais voir traduit, lu, médité, discuté et — pourquoi ne l'avouerais-je pas? — réfuté par qui y apporterait plus d'autorité que moi.

V. Henry.

Paul Cauer. **Grundfragen der Homerkritik**. Leipzig, Hirzel, 1895; 322 p.

Il est déjà tard pour parler de ce remarquable ouvrage; mais les circonstances ont fait qu'il me parvînt tardivement, et je n'ai pas voulu le signaler par une simple analyse; d'ailleurs les questions qu'il agite sont toujours d'actualité, et la critique homérique continuera longtemps encore à diviser les savants, si même il arrive un jour où tous les esprits se trouvent d'accord. Le sentiment personnel des commentateurs et la différence des points de vue où ils se placent seront toujours un obstacle à ce que les solutions proposées s'imposent à tous, et s'il ne manque pas de bonnes raisons pour justifier une théorie, il n'en manque pas non plus d'excellentes pour la réfuter. L'éclectisme en pareille matière ne mènerait à rien de solide; prendre dans chaque système ce qu'il y a de bon ne saurait servir à résoudre les questions si variées et si intimement unies que soulèvent les épopées homériques; et si pour certaines d'entre elles, que l'on peut examiner en dehors de toute subjectivité, il est possible d'atteindre un résultat ferme et inébranlable, il ne peut en être ainsi pour les plus importantes, car la réponse à ces questions sera toujours inséparable des premiers principes posés. Or, ces premiers principes varient nécessairement suivant les interprètes; et il arrive qu'avec une entière bonne foi chacun retrouve, dans l'étude approfondie qu'il fait d'Homère, la thèse initiale qu'il concevait dans son esprit, dont les conséquences lui paraissent d'autant plus certaines qu'il croit véritablement les avoir déduites. Si l'on y regarde de près, chaque point de détail, dans l'infinie multitude des questions, est discuté et résolu d'après une vaste théorie d'ensemble dont la démonstration reste toujours à

faire ; et il y a plusieurs de ces théories, nettement opposées et inconciliables entre elles. M. P. Cauer, un des plus subtils connaisseurs d'Homère, voudrait que tous les savants unissent leurs efforts, au lieu de s'isoler chacun dans son groupe de recherches et de critiquer de parti pris l'œuvre d'autrui : on atteindrait ainsi de meilleurs résultats, et si l'on ne pouvait établir, à propos de la question homérique, un corps de doctrines généralement admises, on ferait au moins quelques progrès. Je crains que l'accord rêvé par M. C. ne soit qu'une chimère : le linguiste, le métricien, le mythologue, partis de points différents, n'ont guère de chance de se rencontrer dans la même solution, pas plus que le savant qui reste dans le domaine purement littéraire et celui qui s'occupe de l'histoire de la civilisation. Déterminer l'âge des différentes parties de la poésie homérique, en connaître le noyau primitif, en séparer les additions successives est possible, et a été tenté par toutes les méthodes ; quelques résultats, cela va de soi, sont communs, et rien n'est plus heureux que ces résultats obtenus par des voies différentes : ils sont définitifs. Mais la plupart du temps ces routes qui, suivant le désir de M. C., devraient se réunir, n'arrivent pas à se confondre ; pour si près que parfois elles se touchent, ce n'est qu'une rencontre fortuite ; bientôt, non par manque de bonne volonté, mais par impossibilité réelle de s'entendre, les chercheurs se séparent de nouveau. La méthode qu'indique M. C., qui d'ailleurs ne saurait être différente, semble en effet devoir conduire à un but unique : il faut (p. 5) comprendre l'ouvrage en lui-même et par lui-même, en analyser, en peser, en comparer les moindres parties ; puis, d'après l'impression d'ensemble que l'on s'est ainsi faite, juger de nouveau chaque partie à part et la remettre à sa place. On ne saurait mieux dire ; c'est ce qu'ont fait, à part quelques exceptions, les chercheurs sérieux ; le malheur est que l'Iliade et l'Odyssée ne se laissent pas facilement ainsi démonter et remonter, et il s'est trouvé qu'après le démontage l'impression d'ensemble a été différente, d'où des remontages différents.

Examinons la première partie du livre de M. C., l'histoire du texte. On sait combien l'établissement du texte d'Homère a soulevé de discussions, et combien les divers principes mis en avant sont contradictoires : les uns, pour ne parler que des deux principaux courants d'opinion, ne veulent pas rechercher un autre texte que celui dont se servait Aristarque ; les autres prétendent, à l'aide surtout d'observations linguistiques, retrouver un texte antérieur, plus voisin de son origine. C'est ce dernier principe qui est admis par M. C. ; et pour m'exprimer avec le mot de Gœthe qui sert d'épigraphe à l'ouvrage, j'estime qu'il a *plus raison* que les partisans du premier. Mais alors encore les avis se partagent ; la vraie forme des poèmes homériques n'est pas pour M. C. la même, par exemple, que pour M. van Leeuwen ; leur manière d'appliquer le principe dépend d'une foule de raisonnements de détail, justes pour l'un, insuffisants pour l'autre. « Là où des considérations de di-

verses natures, dit M. C. (p. 57). grammaticales, logiques, métriques, viennent à se prêter un mutuel appui, pourquoi renoncer à la correction qu'elles recommandent? » C'est fort sage; mais quand plus loin (p. 63) il considère comme une erreur l'admission du F dans le texte, « parce que les chants épiques ont été composés dans un dialecte qui ne possédait plus le son du F », il n'est plus strictement d'accord avec lui-même. « Il restait, dit-il, des hiatus qu'on ne comprenait plus et qu'on admettait néanmoins, comme empruntés à une plus ancienne période de la poétique. » Ici M. C. n'a pas plus raison que l'éditeur hollandais; il a moins raison à mon sens, car s'il est vrai que le F n'existait plus au moment de la première mise par écrit des poèmes homériques, il n'est pas interdit à un éditeur de remonter plus haut que cette première rédaction, quelle qu'on puisse la supposer. Est-ce trop téméraire? Non certes; si l'hiatus existe, s'il est dû à un ancien F initial, il semble et il a semblé que son admission dans le texte, quoique contraire à l'usage ionien tel que nous le connaissons actuellement, est plus conforme à l'état dans lequel les poèmes homériques ont été composés et récités primitivement, même par les chantres ioniens. Ou bien ne faut-il pas dépasser Pisistrate? C'est encore une autre question; d'ailleurs, en ce qui concerne le F, M. C. ne prétend pas (p. 105-106) « que le dernier mot soit dit à ce sujet ». Je ne puis suivre non plus M. C. dans sa discussion relative à l'emploi simultané des particules ἄν et κεν (p. 110 sv.); et, bien que je n'approuve pas partout les opinions des éditeurs hollandais, je suis d'avis pourtant que dans ce cas encore ils ont plus raison que M. C. Il serait superflu de reproduire les arguments de M. van Leeuwen (*Enchir. dict. ep.*, notamment p. 562 sv.); d'ailleurs M. C. dit p. 99 : « Les chanteurs qui précédèrent immédiatement l'époque de Pisistrate ne savaient à quoi s'en tenir sur certaines des formes qu'ils employaient, parce qu'elles appartenaient à un dialecte qui leur était étranger »; c'est là un argument à double tranchant, qu'il serait facile de retourner contre lui. La conclusion de cette première partie est (p. 130) qu'une étude approfondie du texte fait reconnaître dans les chants homériques des couches superposées, qui appartiennent par leur langue à différentes périodes et à différents milieux de civilisation; on verra, dans les quatre chapitres qui traitent de la valeur critique d'Aristarque, du texte anté-alexandrin, de la première rédaction écrite et du mélange des dialectes, comment M. C. y est arrivé. Elle est d'une importance capitale pour un éditeur; mais elle n'a qu'une valeur générale, et l'on voit aussi que, chemin faisant, M. C. n'est pas sans se heurter à des objections de détail qui, sans infirmer l'excellence du principe, conduisent néanmoins à des résultats différents ceux même qui, sur le fond, pensent comme lui.

La seconde partie n'est pas moins importante. Elle démontre l'existence de ces couches successives par l'étude du contenu des deux poèmes. M. C. s'occupe tour à tour du fond historique, de la civilisation homérique, du culte et des rapports des dieux avec les hommes; il passe

ensuite à la manière dont sont composées l'Iliade et l'Odyssée, et en examine un certain nombre de passages, pour en déterminer la nature exacte, l'âge et la place dans le poème. Il y a bien encore çà et là place pour quelques doutes; je ne saurais, par exemple, considérer comme démontré que les légendes qui servent de fond à l'Iliade sont exclusivement éoliennes. M. C. admet la conjecture de Busolt et de Beloch, suivant laquelle Agamemnon serait un Thessalien, roi d'Argos de Thessalie, dont plus tard seulement on aurait fait un roi de Mycènes. La dissertation de M. C. sur le nom d'Argos dans Homère est du plus haut intérêt, et montre combien le texte de l'Iliade est un champ inépuisable de recherches; on la suit avec tout le plaisir que donne la lecture d'ingénieuses combinaisons; mais, somme toute, M. C. n'apporte aucune preuve convaincante; le vraisemblable de la déduction ne lui enlève en rien son caractère hypothétique; et tout en adhérant pour ma part aux conclusions proposées, je ne puis m'empêcher de sentir que toute cette construction, qui en réalité repose seulement sur l'interprétation de quelques épithètes, est d'une grande fragilité. On pourra trouver étrange ce renversement historique de tout un poème, et sa transplantation, pour ainsi dire, sur un autre sol, sans qu'il en soit resté une trace indéniable. Il faudrait encore examiner un à un les principaux chefs de l'Iliade et expliquer comment, s'ils ne sont pas thessaliens, ils se rencontrent dans l'ouvrage; car les rapporter tous à la période de l'ionisme ne laisserait pas grand chose du noyau primitif. Croire, comme Niese, que Nestor, par exemple, n'est pas un des personnages primitifs de l'Iliade, n'est qu'un expédient qui ne satisfait pas des esprits amis des raisonnements rigoureux; M. C. n'est pas satisfait davantage et il fait de Nestor, naturellement, un éolien. Au fond, l'on rencontre toujours cette pensée, exprimée ou non, que les poètes ioniens ont reçu des éoliens des idées et des formules auxquelles ils ne comprenaient plus rien, et qu'ils ont ou métamorphosées pour leur usage, ou conservées telles quelles sans plus de souci; c'est ce qu'il faudrait démontrer et ne pas laisser à l'état d'hypothèse.

Il n'est pas nécessaire que je m'étende plus longuement; M. C. retrouve encore des âges successifs dans les poèmes homériques en étudiant l'usage du fer, la situation de la femme relativement au mariage, les lieux du culte, le rôle des divinités; je signale seulement une remarque lumineuse sur l'emploi du mot νηός, qui ne se rencontre que sous cette forme, jamais sous la forme ναός; or le temple proprement dit n'a été construit qu'après une période plus ancienne de culte en plein air; la mention en appartient donc à la période des chantres ioniens, qui usèrent pour cela du mot propre à leur dialecte. Le dernier chapitre est en quelque sorte l'application, nécessairement partielle, des résultats obtenus. — L'ensemble de l'ouvrage a un caractère polémique nettement prononcé, que M. C. explique d'une manière toute naturelle, ayant été obligé, dit-il, d'exposer et de discuter en détail les opinions d'autrui. Il

cite en effet, soit pour les approuver, soit le plus souvent pour les combattre, les théories de Ludwich, de Fick, de Wilamowitz, de E. Rohde, de Kirchhoff, à qui le livre est dédié, d'autres savants encore. C'est ainsi, par exemple, que tout le chapitre 2 de la première partie est une défense, contre Ludwich, du principe d'un texte homérique plus ancien que les manuscrits, et que le chapitre 3 de la même partie est une critique des opinions de Wilamowitz sur la première rédaction des deux poèmes. Mais cette polémique n'a rien d'amer; M. Cauer nous donne un excellent modèle de discussion courtoise; aussi ses adversaires eux-mêmes, je n'en doute pas, lui accorderont sans difficulté, comme il le demande (p. 312), que « le travail est digne du sujet » [1].

My.

Hermann Allmers. **Rœmische Schlendertage**: 9e illustr. Auflage; mit 20 Vollbildern. Oldenburg und Leipzig, A. Schwartz (s. d.); in-8, 468 pp.

Ludwig Salomon. **Spaziergænge in Süd-Italien**, mit vielen Illustrationen. Oldenburg und Leipzig, A. Schwartz (s. d.); in-8, 201 pp.

Les relations de voyages en Italie sont décidément un des articles les plus appréciés de la librairie allemande. Après les intéressantes esquisses de V. Hehn dont nous annoncions ici naguère (19 oct. 1896) la 5e édition, voici deux promeneurs qui n'ont d'autre prétention que de raconter ce qu'ils ont vu à Rome et dans l'Italie méridionale. Les « flâneries » de M. H. Allmers à travers la ville éternelle remontent à 1858, et nous avons sous les yeux la 9e édition de son livre. On nous permettra de ne pas insister; nous nous contenterons de dire que le succès de ces causeries d'un tour personnel, varié, aimable, nous paraît justifié; M. A. est un observateur attentif et bienveillant de la vie italienne. Il complète cette nouvelle édition du livre dans lequel il « a décrit avec tout son cœur tout ce que Rome contient d'intéressant et de beau », par quelques planches d'après des dessins. Elles ne manquent pas d'intérêt.

Le séjour de M. Salomon en Italie est tout à fait récent au contraire (1895). La personne de l'auteur occupe dans ce livre une moindre place; la description y est plus objective. M. S. nous renseigne exactement sur les modifications accomplies à Rome depuis vingt-cinq ans; puis il nous conduit jusqu'à Palerme, en passant par Naples, Pompeï et Salerne, sans oublier Capri; on voit qu'il n'a pas autrement peur des

---

1. Peu de temps après cet ouvrage paraissait la seconde et dernière partie (chants 13-24) de l'édition classique de l'*Odyssée*, par M. P. Cauer (Prague et Vienne, Tempsky; Leipzig, Freytag, 1896). Elle se termine par deux tables, l'une des noms propres, l'autre des noms de choses qui ont rapport à la vie homérique, et aux degrés successifs de civilisation qui nous y sont révélés. Nul ne saurait méconnaître l'importance de ce dernier index. (Pour la première partie, v. la *Revue* du 10 juin 1895.)

chemins battus. Dans le texte sont intercalées de petites gravures sans prétention. Il y a là de bons moments à passer pour les amateurs de voyages au coin de leur feu.

H. H.

Alberto Lumbroso. **Napoleone e l'Inghilterra.** Roma, Modes et Mendel. 1897. 1 vol in-8 de XIV-514 pages.

M. Alberto Lombroso, l'érudit italien auquel nous devons déjà les premiers fascicules d'une colossale « Bibliographie de l'époque napoléonienne », vient d'exposer en un gros volume le duel économique de Napoléon et de l'Angleterre Son livre est moins une histoire narrative du blocus continental qu'une étude détaillée des causes qui l'ont produit et des conséquences qu'il a eues. C'est ainsi que, dans la première partie, l'auteur recherche quel était alors l'état des doctrines économiques en France et en Angleterre à la fin du XVIII^e^ siècle, et comment elles ont déterminé la politique suivie par ces deux États depuis le traité de Versailles (1783) jusqu'au décret de Berlin (1806); dans la seconde partie, il montre comment le système du blocus a profité à l'industrie française et quels effets divers il a eus dans chacun des pays de l'Europe. L'ouvrage, très richement documenté, est d'une lecture facile et contient des indications curieuses : telle est, par exemple, l'analyse d'un mémoire que le philosophe Fichte faisait paraître, à la fin de l'année 1800, pour proclamer la nécessité pour chaque État d'un isolement économique absolu.

Albert Pingaud.

L. Dauriac. **La psychologie dans l'Opéra français.** (Alcan, bibliothèque de philosophie contemporaine, 1897).

Nous signalerons dans cet ouvrage un défaut de précision et de logique vraiment singulier chez un philosophe écrivant pour une collection d'ouvrages philosophiques. Le titre, *La psychologie dans l'opéra français*, est vague; rien, dans ce qui suit, n'est de nature à l'éclairer ou à le justifier. Il y a bien, dans le travail de M. Dauriac, des observations psychologiques, et même des observations très intéressantes; mais ce que nous n'y voyons pas, c'est une ou plusieurs questions de psychologie nettement posées, étudiées avec suite, avec méthode, et aboutissant à certaines conclusions. Nous ferons en outre remarquer que, des trois musiciens *français* choisis par M. D. (*Auber, Rossini et Meyerbeer*), le second est le plus italien des italiens de Pesaro, et le troisième est né à Berlin, d'un riche banquier juif. M. D. reconnait lui-même que « Meyerbeer est décidément bien du pays de Beethoven et de Mozart,

surtout de Mozart » (p. 112), et qu'on trouve dans *Robert le diable* « de l'italien frelaté » (p. 109). Alors que signifie cette rubrique : *l'opéra français* ? — Voici qui déroute encore le lecteur. Après avoir annoncé une étude de psychologie, qu'il ne fait pas, sur trois œuvres françaises, dont deux ont été écrites par un italien et un prussien, M. D. avertit, dès les premières lignes de sa préface, qu'il a voulu étudier « l'*évolution* de la musique et du goût musical en France, de *La Muette de Portici* à *Robert le diable* ». Ceci est encore autre chose ; mais ce second sujet annoncé n'est pas plus traité que le précédent. Comment d'ailleurs aurait-il pu l'être ? La *Muette* est de 1828 ; *Robert* est de 1831. Eh quoi ! est-ce dans l'espace de trois ans qu'un philosophe va nous faire voir une évolution ? Quelle est cette Chimère armée des bottes de sept lieues ? M. D. a, sans doute, l'intention de poursuivre ses études au-delà de 1831 ; mais, même dans ces conditions, son plan nous paraîtrait étriqué, inadmissible. L'étude de l'évolution musicale, telle que nous l'avons esquissée ici même, ne commence pas à Auber, à Lully, ou même à Palestrina : elle prend son point de départ chez les Grecs, créateurs du rythme musical et de la science de ce rythme ; elle aborde ensuite l'analyse des mélodies gregoriennes, et s'efforce de montrer ce que l'église latine a emprunté à l'art antique ; en dernier lieu, elle suit les transformations du plain-chant dans l'art moderne. Tel est le programme que nous avons adopté : en nous inspirant des travaux de Westphal, de Gevaërt et des Bénédictins de Solesmes ; il assimile l'évolution de la musique à celle des langues dites *romanes*, et nous paraît plus philosophique qu'une maigre apologie d'Auber. — Enfin, p. 3, l'objet du livre est annoncé encore d'une façon toute différente : « Voici ce que je voudrais essayer. Je voudrais, non pas appliquer une esthétique, mais rechercher, au moyen de textes connus, éprouvés, admirés, les maximes d'esthétique dont ces textes dérivent, dont ils sont, quelques-uns d'entre eux, tout au moins, d'éminentes applications, ou pour mieux dire, *illustrations* ». Tout cela est confus, saccadé, incohérent. Dépouillé de ses étiquettes inexactes, le livre se réduit à une suite de conférences souvent brillantes, parfois un peu lourdes, où l'on trouve d'ailleurs tout ce qui est de nature à intéresser un public moyen. M. Dauriac a lu attentivement quelques partitions célèbres ; il en détache les airs les plus connus ; il indique le ton dans lequel ils sont écrits et en commente la signification pathétique ou pittoresque par des analyses fines et des rapprochements variés ; on peut trouver cependant qu'il va un peu loin quand il dit qu'Auber est « un artiste plein de conscience » (p. 21), « un homme *étonnamment pourvu du côté de l'invention* » (sic., *ibid.*), ou encore un maître « unique, non seulement dans l'histoire de la musique française, mais encore dans l'histoire de l'art musical » (p. 19). Ce sont là des opinions personnelles devant lesquelles nous nous inclinons, sans les partager.

Jules Combarieu.

LETTRE DE M. MICHAUT A M. MOLINIER.

Monsieur, dans le compte rendu que vous avez bien voulu donner de mes éditions des *Pensées* et de l'*Abrégé de la Vie de Jésus-Christ*, de Pascal (*Revue critique* du 5 avril), vous rappelez brièvement la petite discussion qui s'est élevée entre nous sur le degré d'originalité de ce dernier ouvrage; et, citant votre hypothèse, puis la mienne, vous concluez que, dans l'état actuel de nos connaissances, la question reste indécise. Voulez-vous me permettre de vous en apporter aujourd'hui la solution?

Ce n'est pas moi d'ailleurs qui l'ai trouvée : je l'ai reçue, il y a quelque temps, d'un correspondant qui, par un excès de modestie, a gardé l'anonyme. Il m'écrit d'Amsterdam : « L'*Abrégé de la Vie de J. C.* n'est qu'une traduction quelquefois littérale de la *Series Vitæ J. C. juxta ordinem temporum*, que l'on trouve dans Jansenius, *Tetrateuchus, sive commentarius in sancta J. C. Evangelia.* »

Que Pascal se soit en effet servi de l'œuvre de Jansenius, cela est hors de doute. — Dans la partie narrative de son *Abrégé*, il a visiblement eu sous les yeux, et il a parfois traduit le texte même de la *Series*. — Pour la partie explicative, il a le plus souvent résumé, paraphrasé, ou simplement reproduit les commentaires du *Tetrateuchus*. — J'ai pu ainsi constater qu'au verset 51, j'ai eu tort de rejeter votre leçon *perfection* qui est la bonne, et qu'au verset 347 il faut non pas *inférieure* comme vous l'avez écrit, ni *inférieurs* comme je l'ai écrit, mais *inférieur*. Pour mes autres corrections, ou la comparaison avec le texte de Jansenius ne m'a rien appris, ou elle les a confirmées.

Toutefois, mon correspondant me paraît exagérer quand il dit : « *L'Abrégé n'est qu'une traduction* ». Et une étude attentive m'a permis de reconnaître que la part d'originalité de Pascal reste encore grande.

1° Là où il suit Jansenius, il le suit librement, inégalement d'ailleurs, tantôt ajoutant ou des faits nouveaux, ou de nombreux détails au texte de la *Series*. — Jansenius a divisé son récit en six chapitres : ætas puerilis, ætas virilis ante primum pascha post baptismum, annus primus predicationis, annus secondus predicationis, annus tertius predicationis, quartum pascha. Pascal néglige ces divisions, et son récit à lui se déroule d'une seule teneur. — Le résumé de Jansenius est très bref. Pascal l'a singulièrement développé, inégalement d'ailleurs, tantôt ajoutant de nombreux détails au texte de la *Series*, tantôt semblant rivaliser de sécheresse avec elle.

2° Chose plus importante, il ne suit pas toujours Jansenius. — Je n'ai pas retrouvé, ni dans le *Tetrateuchus*, ni dans la *Series*, la préface de l'*Abrégé*. — Il arrive à Pascal (rarement, il est vrai) de rejeter les explications que lui offre son auteur pour leur en substituer d'autres : ainsi, quand Jésus a prédit qu'un de ses apôtres le trahirait, Pascal écrit (verset 198) : ils disputent entre eux de la primauté, *peut-être parce qu'ils croient comme tantôt que son règne approchait*; Jansenius, lui, semble, dans la *Series* même, donner une raison tout autre de ce débat : contendunt inter se quis eorum videretur esse major, *et consequenter a proditione alienior*. — Mais surtout Pascal substitue *sa concordance personnelle* des Évangiles à celle que propose Jansenius. A) Il supprime des faits racontés par Jansenius : première réprimande aux pharisiens qui demandent des miracles (annus secundus predicationis, 7), voyage en Galilée (annus secundus pr. 9), seconde réprimande à s. Pierre (quartum pascha, 4). B) Il distingue deux faits que Jansenius confond en un seul : 2 fuites en Galilée (versets 28 *début* et 30 a), 2 voyages à Nazareth (versets 28 *fin* et 68), 2 fuites au désert (versets 72 et 73), répétition d'une même parabole (versets 127 et 172). C) Il change l'ordre des événements tel que le rapporte Jansenius : s'il eût fidèlement suivi la *Series*, par exemple, il aurait dû ranger ses versets dans l'ordre suivant : 37, 63, 112, 66, 67, 38, etc.; 122, 58, 62, 123, etc.; 110, 142 *fin*, 113, etc.; 159, 163, 164, 160, 161, 162, 165, etc; 259, 250, 260, etc.; et ce sont bien là des interversions volontaires et réfléchies, puisqu'il lui arrive de les faire malgré les remarques formelles de Jansenius : cf. *Tetrateuchus, Marc* XVI, 14 et *Abrégé*, 338, 339, 340. D) Enfin

il y a entre les deux récits des désaccords plus graves et qui portent non plus sur l'ordre des faits, mais sur les faits eux-mêmes. Ainsi, Pascal croit qu'à sa première comparution devant Caïphe Jésus garda le silence (verset 229) et qu'à la seconde seulement il se déclara le Christ (verset 235); Jansenius au contraire croit qu'il le déclara dès la première fois (quartum pascha, 6) et qu'il le répéta la seconde (quartum pascha, 8. — Cf. aussi *Abrégé*, 304 et 306, et quartum pascha, 21).

Je ne crois donc pas qu'on puisse dire après cela que Pascal ait *traduit* la *Series* de Jansenius; sans doute il l'a lue; peut-être même est-ce cette lecture qui lui a suggéré l'idée de son *Abrégé*; il a librement puisé dans le *Tetrateuchus* et dans la *Series* les matériaux dont il avait besoin, sans se priver de traduire les passages qui lui convenaient, mais en corrigeant beaucoup et la forme et surtout le fond du récit de Jansenius : ce n'est qu'une *libre imitation*. Cette solution, comme vous le voyez, Monsieur, nous donne à tous deux en partie tort, en partie raison; et Pascal n'est ni aussi peu original que vous le croyiez, ni aussi original que je le pensais.

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

G. Michaut.

P. S. Puisque je vous entretiens de Pascal, voulez-vous me permettre encore, Monsieur, de vous signaler un rapprochement assez curieux. Je lis dans les *Exercices spirituels* de saint Ignace (*Colloque de la méditation 1, sur le péché*) : « Colloquium fiet imaginandum Jesum Christum coram me adesse in cruce fixum. Itaque exquiram mecum rationem qua Creator ipse infinitus fieri creatura et ab æterna vita ad temporariam mortem venire, pro peccatis meis dignatus sit. Arguam insuper meipsum, percontans quid hactenus dignum memoratu egerim pro Christo, quid agam tandem, aut agere debeam? » N'y a-t-il pas là comme le canevas du *Mystère de Jésus*? et ne dirait-on pas que Pascal a développé avec sa passion et sa flamme une matière proposée par le fondateur de la Société qu'il a tant combattue?

G. M.

BULLETIN

— Notre collaborateur M. C. E. Ruelle vient de faire exécuter un « carton » pour son édition de *Damascius*, 2e partie, p. 5-6 et 11-12. La librairie Klincksieck le tient à la disposition des personnes qui lui en feront la demande.

— A Halle (Buchhandlung des Waisenhauses) paraissent de nouvelles *Klassiker-Ausgaben der griechischen Philosophie*. Ce sont des lectures destinées à la plus haute classe des gymnases. Au temps de Napoléon, quand la Prusse luttait pour sa liberté, il convenait de faire lire aux jeunes gens les historiens et les orateurs de la Grèce libre; aujourd'hui que l'on a la liberté, il faut chercher la vérité, et leur donner à lire les philosophes. Le premier volume (*Socrates, eine Sammlung apologetischer Schriften Xenophons und Platons* : prix : 1 m. 20) est dû à M. K. Lincke; il est précédé d'une introduction sur la philosophie antésocratique, bon résumé, mais qui sera, je pense, parfaitement inintelligible aux jeunes *Primaner*. Le volume contient, sans aucune note, des fragments mis bout à bout des *Mémorables* et de l'*Economique*, fragments dont le choix n'est pas toujours très heureux, puis l'*Apologie* et le *Criton* de Platon. Le second volume de M. J. Stender est intitulé *Platons Phaedon, mit Einleitung und Kommentar* (1 m. 50). L'*Einleitung* est tout simplement un petit fragment, en grec, de Diogène Laërce. Le texte du *Phédon* est

complet, moins les chapitres 59 à 61. où la géologie de Platon pourrait étonner les élèves imbus de la science moderne (mais remarquons que le chapitre 62 devient alors incompréhensible). Le commentaire, de caractère absolument scolaire, et souvent mis sous la forme de questions adressées à l'élève, est sobre et sensé ; il appellerait nombre de petites rectifications dont ce n'est pas ici la place. Suivent des fragments de la *Métaphysique* d'Aristote, de l'*Apologie*, du *Phèdre*, de la *République*, du *Ménon* et du *Gorgias*. — P. C.

— La brochure de M. J. Wachtler (*de Alcmaeone Crotoniata* Leipzig, Teubner, 1896, 104 pp.) contient, réunis et discutés, tous les témoignages relatifs à Alcméon, et une collection de 23 fragments, suivie d'une étude sur les rapports des autres médecins et philosophes grecs avec Alcméon. Les matériaux paraissent complets, et le travail définitif. — P. C.

— En mémoire du trentième anniversaire du doctorat de M. W. von Hartel, ses élèves et ses amis lui ont offert un volume de mélanges comprenant 52 mémoires d'étendue diverse : *Serta Harteliana*, Wien, Tempsky, 1896; 314 pp. in-8°. Voici l'indication sommaire du contenu trop varié de ce recueil: — Archéologie. M. Hoernes, *Ueber den Ursprung der Fibel* (97-103). P. Bienkowski, *Der « Fauno colla macchia » und der junge Kentaur des Aristeas u. Papias* (193-196). R. von Schneider, *Ueber das Kairosrelief in Torcello und ihm verwandte Bildwerke* (279-292) : groupe un certain nombre de monuments qui témoignent de la survivance de l'art antique au moyen âge. — Antiquités et histoire ancienne. R. Heberdey u. E. Kalinka, *Eine neue Ehrenliste aus Lykien* (1-7) : longue inscription trouvée près du site antique de Kyaneai et qui est du milieu du IIe siècle après J.-C. H. Swoboda, *Zur Geschichte der attischen Kleruchien* (28-32) : à propos de Thucydide, III, 50. V. Thumser, *Ἔρρωσις, γαμηλία, ἐπιβατεία* (189-192). Ad. Wilhelm, *Ein attisches Vereinsgesetz* (231-235) : restitution et explication de CIA. III, 23 connue par une copie de Fourmont. A. von Domaszewski, *Der Völkerbund des Marcomannenkrieges* (8-13) : sur le groupement et les mouvements des tribus germaniques au temps des Antonins. J. Jung, *Zur Geschichte der Appenninenpässe* (109-112) : énumération qui va de 220 avant J.-C. au VIIIe siècle après J.-C. E. Szanto, *Zur antiken Wirthschaftsgeschichte* (113-116). — Littérature grecque. E. Reisch, *Ithaca* (145-159) : comparaison des données de la réalité avec la topographie de l'Odyssée. A. Engelbrecht, *Die Cæsuren des homerischen Hexameters* (293-312) : il n'y a qu'une césure dans le vers ; toutes les autres pauses, même quand elles sont évidemment voulues, n'ont pas de valeur rythmique; elles ne peuvent avoir au plus qu'une valeur métrique et prosodique (j'avoue ne pas comprendre le distinction, car tout ce qui est métrique est employé en vue du rythme). A. Rzach, *Die Sippe des codex Messianus der hesiodischen Erga* (209-223) : cette famille comprend le manuscrit de l'université de Messine et XIIe siècle, qui en est le meilleur représentant, et les manuscrits du XIVe siècle : Ambr. J 15 sup., B. N. 2773, Trinity-College O 9 27, Vat. 1332 et le manuscrit du XVe siècle Vindob. gr. 256; comparaison avec un autre groupe de manuscrits qui donne la tradition la plus ancienne. Fr. Studniczka, *Ueber den Schild des Herakles* (50-88) : discussion du texte, comparaison avec les monuments archéologiques, essai de restitution ; cette dissertation est la plus étendue du volume. H. Jurenka, *Alcmanica* (36-38) : sur les vers 13-21 du parthénée d'Alkman; sur toute cette pièce, voir maintenant Diels dans l'*Hermes*, XXXI, 339-374, et sur les vers en question spécialement 345-346. A. Scheindler *Metrische Studien zu Sophokles* (14-27) : sur la synizèze et l'aphérèse dans les trimètres. K. Wotke, *Ueber die Quelle der Kategorienlehre des Aristoteles* (33-35) :

les dix catégories ont été tirées exclusivement des cinq modes de la pensée mentionnés dans le Sophiste de Platon. S. MEKLER. *Zu Diotogenes Eklogismos* (199-201). C. von HOLZINGER, *Bemerkungen zu Lycophron* (89-92) : sur les vers 652, 815 et 786, 993, 1333 et principalement sur les questions topographiqnes qui s'y rattachent. R. WEISHÆUPL, *Zu den Quellen der Anthologia Palatina* (184-188) : en étudiant les pièces de Méléagre VII 406-529, 646-665, 707-740, on voit qu'elles sont groupées d'après les sujets. L. STERNBACH, *Adnotatiuncula Babriana* (197-198). C. BURKHARD, *Scholia uerbis Nemesii adiecta e codice Dresdensi* (84-88) : publication intégrale de ces scolies qui contiennent des gloses, des passages parallèles et des définitions. Fr. HANNA, *Textkritische Bemerkungen zu Spaneas* (93-96). — Littérature latine. H. SCHENKL, *Scenisches zu Plautus* (104-108) : observations très justes sur le rapport du mètre employé avec le rôle et le caractère du personnage, auxquelles on peut comparer celles de M. Pichon dans la *Revue de philologie* XVII (1893), 132, sur l'emploi des mètres lyriques d'Horace. W. WEINBERGER. *Der lateinische Choliamb* 117-120). Ad. M. A. SCHMIDT, *Zum Sprachgebrauch des L. Coelius Antipater* (205-208) : dépouillement des fragments publiés par Peter. A. POLASCHEK, *Caesariana* (224-226) : discute, à propos de l'édition Meusel, la question des interpolations, celles des lacunes, et les cas où la tradition fournit pour le même passage l'indicatif et le subjonctif (voir B. G. 6, 22, 3). E. LOEWY. *Vergil und die Laokoongruppe* (44-49). S. SPITZER, *Zu den stilischen Kunstmitteln des Horaz* (121-124) : Horace cherche à varier le plus possible les épithètes d'ornement, de manière à ne pas répéter la même, non seulement dans la même pièce, mais aussi dans l'ensemble de ses odes. J. GOLLING, *Zu Sallust und Livius* (202-204) : Sall., Cat. 22, 1 sq.; Liv., 1, 21, 1; 21, 8, 9. R. BITSCHOFSKY, *Zu Livius* (229-230) : 1, 9, 5; 2, 17, 3; 21, 62, 10. J. HAUER, *Fragment einer Ovid-Handschrift* (227-228) : deux feuillets rognés provenant d'un manuscrit des Tristes du XIII^e^ siècle, aujourd'hui à l'abbaye bénédictine de Kremsmünster; sans valeur indépendante pour l'établissement du texte. I. HILBERG, *Beobachtungen über die prosodischen Functionen inlautender muta cum liquida bei Ovid* (172-176) : la syllabe est brève dans des cas déterminés par la forme du mot, son espèce, et sa place dans le vers. F. ZŒCHBAUER, *Eine dunkle Stelle in der Germania des Tacitus* (241-246) ; sur le commencement du chap. 30. R. C. KUKULA, *Zur Kritik des jüngeren Plinius* (247-250) : 2, 17, 13 sqq.; 5, 6, 16 sq. C. ZIWSA, *Des Caesius Bassus Bruchstück « de metris »* (251-256) : nouvelles preuves, tirées principalement de la langue et du style, que le fragment est bien de Caesius Bassius et non pas d'Atilius Fortunatianus. E. HAULER, *Frontonianum* (263-269) : nouvelle lecture de la p. 251 du palimpseste (Naber, 205-206). J. M. STOWASSER, *Kleinigkeiten aus Porphyrio* (125-128) : défend les formes *eludificare*, *iaiunosus*, *bussus* (ac. plur., *bussos*), *Persida* (nomin.), etc. H. St. SEDLMAYER, *Das zweite Buch von Hilarius de trinitate im Wiener Papyrus* (177-180) : c'est un des plus précieux manuscrits que nous possédions; la souscription « Dulcitius Aquini legebam » est originale et provient d'un ami connu de saint Augustin; la recension du deuxième livre est très différente de celle que donnent les autres manuscrits; de plus, nous avons à la fin un fragment d'un traité de saint Hilaire contre les Ariens, que l'on ne connaissait pas. P. KNŒLL, *Zu den Confessiones des Augustinus* (137-141) : l'archétype était abîmé et devenu en plus d'un passage d'une lecture douteuse, de là des corrections nécessaires à 1, 14, 23; 18, 29; 2, 2, 2; 8, 2, 3; 9, 8, 18; il faut écrire *Manicheus* (sans *ae*) dans saint Augustin (ceci est principalement fondé sur l'étymologie donnée par Augustin, *In Faustum*, 19, 22; mais saint Augustin a bien pu donner une étymologie par à peu près et cette étymologie conduire ensuite les premiers éditeurs et

recenseurs de ses écrits à adopter *manicheus;* le raisonnement n'est donc pas absolument indiscutable). F. Klein, *Textkritische Beitræge zu « St Augustini collatio cum Maximino, Arianorum episcopo »* (160-162) : les éditions présentent un texte où la langue de Maximinus ne se distingue presque pas de celle de saint Augustin; il en est autrement quand on remonte aux meilleurs et aux plus anciens manuscrits. J. Zycha, *Standpunkt der Textkritik bei Augustinus* (163-166) : discussion avec l'un des nombreux critiques des éditions publiées par M. Zycha. Fr. Weihrich, *Balanus, Ein Beitrag zur Kritik Augustinischer Bibelcitate* (167-171): dans Isaïe, 2, 13, Augustin lisait ? « super omnem arborem balani Basan ». S. Reiter, *Eine unedirte Schrift des Pelagius* (134-136) : ce traité avait été déjà signalé par M. Duchesne dans le ms. 70 d'Orléans (*Bul. cr.* 1884, 96; *Rev. q. hist.*, 36, 369). F. Weigel, *Die Quaestiones Vergilianae des Aemilius Asper im Palimpsest der Pariser Nationalbibliothek* (129-133) : complément à la lecture donnée de ce fragment par M. Chatelain, *Rev. de phil.*, 10 (1886), 87. V. Lekusch, *Zur Verstechnik des Elegikers Maximianus* (257-262) : statistiques portant sur la nature des pieds, les césures, la répartition et la place des mots, les synalèphes, différents détails de prosodie. L. M. Hartmann, *Abercius und Cyriacus* (142-144) : rapports entre les deux légendes. J. Huemer, *Unverstandene Stellen in Freculf's Chronicon* (39-43) : l'auteur de cette chronique était fort savant, mais ignorait le grec. — Histoire de la philologie. R. Beer, *Eine Handschriftenschenkung aus dem Jahre 1443* (270-274) : publication de l'acte par lequel Jean de Raguse fit don au couvent des dominicains de Bâle de son importante collection de manuscrits, d'après une copie presque contemporaine. Th. Gottlieb, *Ein unbekannter Brief Locher's an Celtis* (275-278) : lettre du 30 juin 1501 d'après une copie conservée dans le ms. de Vienne 15021; dans le ms. 3448, qui contient les lettres de Celtes, on trouve un tableau des personnages qui devaient jouer ses œuvres. A. Baran, *Aristides in dramatischer Bearbeitung* (236-240) : pièce jouée en 1691 au collège des jésuites de Krems. A. Th. Christ, *Lessing's Fabel « Jupiter und Apollo » und ihr Vorbild* (181-183) le sens et la portée de la fable n'ont pas été bien compris par Lessing. — Le volume est accompagné d'un portrait en héliogravure de M. von Hartel et le titre présente une vignette d'après Conze, *Die attischen Grabreliefs*, n° 622, pl. CXXI. — L.

— Il est bien tard pour signaler le recueil des derniers travaux et articles de feu Henry Nettleship : *Lectures and Essays* by Henry Nettleship; second series edited by F. Haverfield. With portrait and memoir. Oxford, at the Clarendon press, 1895, xliii-269 pp. in-8. Prix : 7 sh. 6. Le seul morceau inédit est une excellente notice sur Madvig, à l'origine leçon publique donnée il y a dix ans. Parmi les autres articles, les uns sont bien connus déjà des latinistes; les autres qui trahissent les préoccupations intimes de N. et nous font connaître ses idées générales, ont paru dans des recueils spéciaux : *The original form of the Roman satura* (publié à part en 1878); *Literary criticism in Latin antiquity* (*Journal of philology*, 1890); *The historical development of classical Latin prose* (*ib.*, 1886); *Life and poems of Juvenal* (*ib.*, 1888); *The study of Latin grammar among the Romans in the first century A. D.* (*ib.*, 1886); *On the present relations between classical research and classical education in England* (imprimé dans un recueil de mélanges de divers auteurs en 1876); *The moral influence of literature* (publié en 1890 avec la conférence suivante); *Classical education in the past and at present*; *Authority in the sphere of conduct and intellect* (*International Journal of ethics*, 1892); *The relations between natural science and literature* (publié avec des conférences d'autres auteurs en 1886). Une bibliographie de tous les travaux de Nettleship termine le

volume avec un excellent index. Enfin, tout le monde lira avec intérêt et sympathie la notice que la femme du défunt lui a consacrée. — P. L.

— M. F. Knoke, d'Osnabrück, s'occupe depuis de longues années de reconstituer en détail l'histoire et les péripéties des luttes de Rome contre les Germains à l'époque d'Auguste. Il affirme qu'il a trouvé au sud-ouest d'Osnabrück l'endroit précis où succombèrent les légions de Varus. Dans un opuscule récent, intitulé *Das Varus Lager im Habichtswalde*, il expose une nouvelle découverte faite par lui. Cette fois, il pense avoir fixé, sans contestation possible, l'emplacement du dernier campement des soldats romains dans la forêt de Teutoburg, du *semirutum vallum*, à l'abri duquel les débris de l'armée romaine tentèrent une résistance désespérée (Tacite, *Annales* I, 61). M. Knoke a en effet reconnu, en pleine forêt, les traces d'un camp, entouré d'un fossé, derrière lequel s'élevait un talus; les détails multiples, décrits par l'auteur avec une grande précision, semblent bien prouver qu'il s'agit là d'une œuvre romaine, non pas de quelque poste destiné à durer, mais d'un campement provisoire. Après avoir exposé sa découverte, M. Knoke s'efforce de démontrer, en se référant à ses études antérieures, que là, et là seulement, et non pas autre part, a dû s'accomplir le dernier acte du drame sanglant dont le souvenir arrachait à Auguste l'exclamation bien connue. La démonstration de M. Knoke n'a pas convaincu tout le monde. Des critiques fort vives, des objections nombreuses lui ont été adressées, en particulier par M. A. Riese dans le *Literarisches Centralblatt*. M. Knoke a répondu, très vivement aussi. Nous ne saurions prendre parti dans ce débat. Il est naturel que les savants allemands se passionnent sur un tel sujet et prétendent chacun, à l'exclusion de tous les autres, avoir trouvé la solution de ce problème. Quant à nous, il nous semble que c'est là une question d'un intérêt très secondaire. L'opuscule de M. Knoke est bien composé; ses arguments paraissent sérieux; il est donc possible qu'il ait raison. Toutefois, il est dangereux pour un érudit de conclure en ces termes : « Des savants plus expérimentés pourront rectifier mes résultats sur quelques points de détail; mais, d'une façon générale et en principe, le problème de l'emplacement du champ de bataille de Teutoburg est désormais résolu sans contestation possible (*in der Hauptsache wird die Frage der Lage des Teutoburger Schlachtfeldes sicherlich erledigt sein*). » Et d'autre part, est-elle bien à sa place, dans l'œuvre d'un érudit sérieux, la note suivante, par laquelle se termine la réplique de M. Knoke à M. Riese : « Quant aux objections qui ont été faites dans la presse à mes conclusions, j'ai réfuté toutes celles qui sont venues à ma connaissance, dans des répliques adressées sur-le-champ aux rédactions des journaux. J'affirme qu'il n'a pas été produit, dans ces attaques, un seul argument qui pût affaiblir en quoi que ce soit mon récit de la bataille de Teutobourg (*Ich stelle dabei fest, dass in allen diesen Befehdungen auch nicht* EIN *Beweis hervorgetreten est, der meine Darlegungen über den Verlauf der Teutoburger Schlacht* IRGENDWIE ENTKRÆFTEN *kœnnte!*). » A notre humble avis, ce n'est pas là le langage d'un vrai savant. — J. Toutain.

— L'auteur de *Jewish life in the Middle Ages* (Londres, Macmillan, 1896, XXVII-451 p.), M. Israel Abrahams, n'a prétendu écrire qu'un livre de vulgarisation; mais il a consulté et les sources juives (dont il donne la liste) et la littérature plus moderne et profane de son sujet (il a tort, p. XXI, de prendre Bédarrides pour un écrivain chrétien), si bien que ce volume acquiert la valeur d'une œuvre originale et de première main. Le titre semble, à première vue, paradoxal. L'histoire des juifs ne se laisse pas scander comme celle des sociétés chrétiennes : pour quelques groupes juifs, ceux de Russie et d'Orient, le moyen âge dure encore, cependant la Révolution française a sonné pour les uns et les autres l'heure de l'émancipation. De cette revue de toute la

vie juive dans la synagogue, dans la famille, dans les relations avec les Gentils, racontée en une série de chapitres vivants, se dégage surtout le rôle social des Juifs, qui furent courtiers d'idées comme de denrées, et ne restèrent étrangers à aucun des mouvements qui agitèrent leurs contemporains. Un autre fait à signaler, c'est qu'avec une plasticité merveilleuse les Juifs s'adaptèrent aux milieux divers où le sort les avait placés, de sorte que malgré eux et malgré les autres surtout ils furent naturalisés et nationalisés : les juifs de France furent à la fois juifs et français. C'est là un argument dont les coreligionnaires de l'auteur ne sauraient trop se prévaloir, car il est fondé sur la vérité historique et sur l'intérêt des choses. — B. A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 mai 1897.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre de condoléances adressée par l'Académie Royale de Belgique aux secrétaires perpétuels des cinq classes de l'Institut, à l'occasion de la mort du duc d'Aumale, qui comptait parmi ses associés.

M. Senart présente un spécimen d'un manuscrit en caractères Kharoshthî rapporté des environs du Khotan par la mission Dutreuil de Rhins. Aucun manuscrit écrit en cet alphabet n'était encore connu; seules, des inscriptions, découvertes dans le N.-O. de l'Inde, et dont aucune ne semble postérieure au IIIe s. p. C., l'avaient fait connaître. L'examen sommaire auquel M. Senart a soumis les fragments conservés lui a permis d'y voir des morceaux d'une recension du Dhammapada; elle est conçue dans un prâcrit voisin du pâli, mais offre avec la version singhalaise des différences considérables. Rien jusqu'à nouvel ordre ne paraît indiquer que le ms. soit sensiblement plus récent que les inscriptions. Ce serait, s'il en était ainsi, de beaucoup le ms. indien le plus ancien qui ait été signalé.

Sur le rapport lu par M. Maspero, au nom de la commission du prix Stanislas Julien, le prix est décerné à M. Chavannes, professeur au Collège de France, pour les deux premiers volumes de sa traduction de Se-Ma-Tsien.

Sur le rapport lu par M. Müntz, au nom de la commission du prix Brunet, ce prix est partagé entre MM. Claudin, pour ses recherches sur les *Origines de l'imprimerie à Poitiers, Limoges et Bordeaux*, 1.500 fr.; Emile Legrand, pour sa *Bibliographie hellénique* (XVIIe et XVIIIe siècles), 1.500 fr.; H. Monceaux, pour son ouvrage sur *les Le Rouge de Chablis, calligraphes et miniaturistes, graveurs et typographes du XVe siècle*, 1.000 fr.

M. Barth communique un estampage et une photographie de l'inscription récemment découverte par le Dr Führer sur la colonne érigée par le roi Açoka au parc de Lambini près de Kapilavasta, à l'endroit où la tradition fait naître le Buddha. Il en donne la transcription et la traduction.

M. Boissier donne lecture d'une note de M. Philippe Fabia, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, sur le gentilice de Tigellin, préfet du palais sous Néron. Quoique les mss. de Tacite, d'accord avec Probus, commentateur de Juvénal, l'appellent « Ofonius », il est appelé, depuis Juste Lipse et sur la foi des mss. de Dion Cassius, « Sofonius ». Or il eût fallu au contraire corriger la leçon de Dion par celle de Tacite. M. Fabia fait remarquer que, tandis qu'il n'y a nulle trace d'une « gens Sofonia » dans les inscriptions, elles font connaître au moins deux représentants de la « gens Ofonia ».

M. E. Pottier annonce que M. Pharmakowsky vient de publier dans les *Mémoires de la Société impériale de Saint-Pétersbourg* un nouveau fragment de fresque trouvée sur l'Acropole de Mycènes. C'est le bras d'un personnage tenant un bouton de fleur dans sa main fermée; mais l'exécution en est si parfaite qu'elle peut être comparée aux meilleurs dessins de l'âge classique et qu'elle modifie les idées reçues sur l'imperfection des figures humaines dans les peintures de cette haute antiquité. Les procédés techniques rappellent à la fois l'Egypte et l'Assyrie Le nouveau document présente donc, comme les autres monuments de Mycènes, le mélange d'influences orientales et d'éléments originaux qui rend si difficile à démêler l'origine vraie de l'art mycénien — MM. Perrot, Heuzey et Dieulafoy présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou; boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 31 mai — 1897

Riant, L'Église de Bethléem. — Lavoix, Monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale. — Euripide, Oreste, p. Wedd. — D'Amico, Le siège d'Agrigente. — Pedroli, Le royaume de Pergame. — Kirner. Les procès des Scipion. — Grasso, Études d'histoire et de topographie antique, II. — Ruggiero, Les colonies romaines. — Calvus, p. Plessis — Le Blant, Inscriptions de pierres gravées. — Clédat, Le théâtre au moyen âge. — Scartazzini, Encyclopédie dantesque. — Mott, L'amour dans la poésie de Dante et avant Dante. — Perrens, Les libertins en France au XVII^e^ siècle. — M. Wolf, L'éducation nationale. — Preuy, La loi du Vinodol. — *Bulletin* : Ruville, La politique impériale de la diète de Ratisbonne. — Académie des inscriptions.

Etudes sur l'Histoire de l'Église de Bethléem, par le comte Riant, membre de l'Institut. — Tome I^er^, Gênes, 1889; in-8 pp. XIV-258; — Tome II, publié d'après les notes de l'auteur par Ch. Kohler; Paris, 1896; in-8 pp. II-156.

I. — L'Église de Bethléem est, de toutes les églises latines fondées en Orient à la suite des croisades, celle dont l'histoire offre le plus d'intérêt, car elle se poursuit jusqu'à nos jours; elle est mieux documentée qu'aucune autre et, par suite, mieux connue des érudits qui s'appliquent aux études palestiniennes. M. Riant, qui avait consacré sa fortune et son talent à ranimer, encourager et faciliter chez nous ces études, fut amené à s'occuper de l'histoire de l'Église de Bethléem par plusieurs articles publiés en Italie sur cette matière. — Dans le premier volume, il examine la théorie nouvelle de MM. Fazio et Rossi, prétendant que la ville de Varazze fut au XII^e^ et au XIII^e^ siècle la résidence des évêques et du chapitre de Bethléem. Il passe en revue les sources de leur travail, résume l'histoire de l'Église de Bethléem, nous donne une chronologie détaillée des évêques de ce siège du XII^e^ au XIV^e^ siècle, et montre par quantité d'arguments que les documents les plus authentiques sont en contradiction avec les assertions des historiens de Varraze. L'histoire du chapitre bethléemitain le conduit aux mêmes conclusions. Les pièces justificatives sont réunies dans les appendices [1].

1. Ces appendices renferment : Tableau des séries épiscopales de Bethléem-Ascalon; — Liste des vicaires-généraux des év. de Bethléem pour l'Italie au XIV^e^ s. — Liste

II. — Les recherches patientes et laborieuses de M. Riant sur ce point particulier de l'histoire de l'Église de Bethléem et la découverte de documents peu connus ou inédits l'avaient conduit à examiner bien d'autres questions qu'il réservait pour un second volume qui devait comprendre « outre plusieurs monographies relatives à des personnages ou à des faits mal connus de l'histoire de Bethléem, une bibliographie assez complète pour permettre à d'autres de refaire de fond en comble cette histoire ». Ce second fascicule a été publié après la mort de l'auteur par M. Ch. Kohler, qui avait déjà collaboré — et, qu'il me permette cette indiscrétion, dans une très large mesure, — au premier volume. Il comprend neuf monographies relatives à divers évêques [1], cinq dissertations sur des points particuliers [2], un chapitre très curieux de critique littéraire habilement conduite sur la source de l'*Histoire de l'évêché de Bethléem,* de M. Chevalier-Lagenisssière (ouvrage qui ne serait qu'un plagiat), et enfin une bibliographie qui n'occupe pas moins de 40 pages. — On voit qu'il y a dans ces deux volumes d'abondantes ressources pour quiconque s'intéresse à la palestinologie, et d'autant plus faciles à utiliser que chaque volume est terminé par une excellente table alphabétique très complète.

J.-B. Chabot.

Henri Lavoix. **Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale. Égypte et Syrie.** Paris, Imprimerie nationale, 1896. In-4, 562 pp. X planches.

Ce troisième volume de la série a été, ainsi que nous le dit M. Babelon dant l'Avant-Propos, commencé par M. Lavoix, revu et terminé, après la mort du savant numismatiste, par M. P. Casanova, auquel nous devons plus spécialement le classement des monnaies frappées par les sultans mamlouks et la rédaction des tables. Il est à regretter que la partie descriptive ne soit point précédée d'une Introduction : une vue d'ensemble du monnayage égyptien eût été intéressante autant qu'utile. — Le classement repose sur ce principe, fondamental en numismatique

---

des prévôts bethléemitains de l'église de s. Ambroise de Varazze, aux XIII-XIV[e] s. — Inventaires des pièces qui établissent les rapports de l'Église de Bethléem avec sa possession de Varazze et avec l'église de Savone (64 documents ; une vingtaine des plus importants, dont quelques-uns inédits, sont donnés in-extenso). — Carte provisoire des dépendances de l'Église de Bethléem en Italie aux XII-XV[e] s.

1. Ascétin ou Ancelin I[er]. — Raoul I[er]. — Rainerio. — Godefrido de' Prefetti de Vico. — Gaillard ou Gallard d'Ossau. — Hugues de Tours (Ugo de Curcis). — Vulfran d'Abbeville. — Jo de Genence. — Jean IV. — Raimond de la Rochaz

2. Perte par l'Église de Bethléem de sa possession de Varazze. — Les Hieronymites et les Bethléemites, moines latins à Bethléem avant la 1[e] croisade. — Les évêques d'Alskallon. — Archevêques et évêques non latins (grecs et arméniens)de Bethléem et d'Ascalon. — Sceaux des évêques de Bethléem-Ascalon.

musulmane et pourtant trop souvent méconnu, qu'on ne doit attribuer à un prince que les monnaies qui portent son nom, la *sekkah* (inscription du nom sur les monnaies) étant un attribut essentiel de la souveraineté. Les pièces cataloguées appartiennent aux dynasties (Thoulounides, Ikhshidites, Fathimites, Ayyoubites, Mamlouks Bahrites et Mamlouks Bordjites), qui se sont succédé en Égypte depuis la conquête de ce pays par Ahmed ibn Thouloun (868 A. D.) jusqu'à celle des Turcs sous Sélim (1516 A. D.). La plupart de ces pièces émanent d'ateliers égyptiens ou syriens: d'autres ont été frappées en Ifriqya (ateliers fathimites de Kairouan, Mahdiyah, etc.), en Sicile (sous les Fathimites, en Mésopotamie ou dans le Yémen (Branches ayyoubites); le sous-titre: *Égypte et Syrie* ne répond donc pas exactement au contenu du volume, puisque celui ci renferme des monnaies frappées ailleurs que dans ces deux pays; il y manque d'autre part celles des petites dynasties locales de Syrie, qui seront classées au tome IV. — Les tables sont nombreuses et très complètes : après la table des matières, celle des années inscrites sur les monnaies, importante au point de vue historique; index des villes où existaient des ateliers monétaires; index des noms propres et des titres; table des formules religieuses, table de formules diverses; enfin un index des ornements et un index des représentations figurées, que M. P. C. a dressés avec le plus grand soin; ils sont des plus intéressants et d'une réelle utilité pour l'étude de l'art ornemental arabe.

A. R. v. G.

The Orestes of Euripides edited with introduction, notes and metrical appendix by N. Wedd. Cambridge, University Press, 1895; xxxvii-215 p. (*Pitt Press Series*).

Ce qu'il y a de mieux dans cette édition sont l'introduction et les notes. M. Wedd esquisse le plan de la pièce, examine la question de savoir si *Oreste* a tenu la place d'un drame satirique (il se prononce pour l'affirmative, ce qui est fort discutable), et expose la manière dont Euripide a envisagé et traité la légende; tout cela est dit simplement et comme il convient. Les notes sont abondantes, souvent instructives, grâce à de nombreuses comparaisons, ce qui est, à mon sens, un des meilleurs moyens de faire connaître la littérature à des élèves. L'appendice métrique ne sera utile qu'à ceux qui seront assez avancés pour le comprendre; sa simplicité n'est qu'apparente. Le texte pourrait être meilleur; M. W. nous dit que la base en est celui de Kirchhoff, et en effet il s'en écarte fort peu; mais il aurait pu, il aurait dû tenir plus de compte de ce qui s'est fait depuis. Pour ne donner qu'un exemple, on lit au vers 1535 Πυλάδην, dans des trochaïques; si M. W. n'admet pas la lecture φίλον de M. Weil, il devait au moins dire en note que Πυλάδην est

contraire au mètre. D'ailleurs M. W. a négligé un grand nombre d'excellentes lectures de Kirchhoff, qui se trouvent principalement dans son annotation, et qui ont été depuis admises par les éditeurs, comme meilleures à tous égards; de sorte que, le plus souvent, M. Wedd préfère la Vulgate, sans signaler que Kirchhoff a lu ou voulu lire différemment [1].

My.

Dott. Salvatore Sajeva D'Amico, **Sull' assedio di Akragas** del 406 a. C. Girgenti, Montes, 1896, 35 pp. in-12.

Il regno di Pergamo. Studi e richerche del Dott. Uberto Pedroli. Torino, Loescher, 1896. 68 pp. in-8.

G. Kirner. **A proposito dei processi degli Scipioni** (Estratto dalla *Rassegna di Antichità Classica*, I, 1896, p. 199-214).

Dott. Gabriele Grasso, **Studi di Storia antica e di topografia storica** fascicolo II. Ariano, Tip. Appulo-Irpino, 1896, xxv, et 83 pp. in-8°.

Ettore de Ruggiero, **Le colonie dei Romani.** Spoleto, Tip. dell' Umbria, 1897, 130 pp. in-12.

La petite brochure de M. d'Amico est une discussion, très documentée et munie d'une ample bibliographie, sur la valeur des témoignages concernant le siège d'Agrigente par les Carthaginois — enquête qui tourne à l'avantage de Diodore — et sur une question de topographie qui, à en juger par le nombre des opinions discutées, n'intéresse pas seulement les habitants de Girgenti. Où étaient installés les 40,000 Ibères et Libyens qui, au dire de Diodore (XIII, 85), avaient leur camp à part? A l'O. sur la colline de Monserrato (jadis *Toros*), ou à l'E. sur le Sperone et San Pietro? C'est presque une bataille entre archéologues : Siefert, Schubring, contre Grote, Freeman, Meltzer et Holm. M. d'Amico adjuge la victoire au camp oriental, au nom du « sens commun, de la logique de la stratégie, etc. », arguments qui lui permettent de parler haut et ferme « sans immodestie ».

Disons qu'une petite carte aurait été de grande utilité dans la circonstance.

La publication des inscriptions de Pergame (*Altert. von Pergamon*, VIII) fait sentir la nécessité et donne les moyens de retoucher sur bien des points l'histoire du petit royaume des Attalides. M. Pedroli a voulu coordonner les résultats acquis, résoudre les questions controversées, enfin, nous donner une exquisse fixant l'état de la science à la date de juin 1896. Il a su être bref et clair, éviter l'étalage d'érudition et prendre parti quand il le fallait. En ce qui concerne la période correspondant au règne si agité et si mal connu des Séleucides Séleu-

---

1. Ainsi λέγεις εὖ (173) est encore attribué à Électre : Kirchhoff a bien vu que ces mots appartiennent au chœur; 700 ὅταν; K. a substitué ἤν; 776 τιμωρῶν, K. τιμωρῶν γ'; 1300 ἐπίκουρον, K. ἐπίκουρος; 1653 ἐφ' ἧς et en note « les meilleurs mss. lisent ἐφ' ᾗ », ce qui est rétabli avec raison par K., etc.

cus II et Antiochus Hiérax, M. P. suit la chronologie de M. Beloch, écartant comme lui les hypothèses de Niebuhr et faisant un triage judicieux entre les batailles livrées aux Gaulois seuls et aux Gaulois mercenaires d'Antiochus Hiérax [1]. Hypothèse aussi le système de M. Thraemer sur les *Nicephoria*, soi-disant pentaétériques et soi-disant instituées en 238. M. P. oppose aux opinions aventureuses des textes précis, dont il s'attache à ne pas dépasser le sens, et ce n'est pas un médiocre service rendu au lecteur. Est-ce à dire qu'il ait raison contre M. Radet, dont il conteste les vues sur l'itinéraire suivi par Attale Ier dans sa campagne contre Achæus? M. Pedroli exprime ses doutes avec ménagement, sans instituer de discussion en règle, et nous pouvons laisser la question en suspens.

En somme, cet opuscule se lit avec plaisir et profit.

L'article de M. Kirner porte sur les *Studi romani* de C. Pascal, dont j'ai rendu compte ici même (*Revue Critique*, 1896, n° 30). Il suffit de le signaler : critiquer des critiques serait engendrer le mouvement perpétuel.

Dans l'Introduction mise en tête de ce fascicule, M. Grasso maintient les conclusions de précédents mémoires : à savoir, que *l'oppidulum* dont Horace n'a pas pu faire entrer le nom dans un hexamètre (*quod versu dicere non est. Sat.*, I, 5, 87), était *Herdoniae*, et non pas *Ausculum;* que *Aquilonia* doit être placée à Macchiagòdena, et *Cominium* à Cerreto, dans la province de Bénévent ; que la *Via Aurelia Aeclanensis* se dirigeait sur *Aequum Tuticum*, et non sur *Herdoniae*.

Les trois sujets nouveaux sur lesquels s'exerce la critique de M. Grasso, sont :

1° Un passage de Frontin (*Strateg.* II, 11, 4) où les meilleurs manuscrits donnent la leçon : *Antipater, conspecto priore neciorum exercitu*, transformée par les divers copistes et éditeurs en *Peloponnesiorum, Nestiorum, Paropamisiorum,* etc. M. G. pense que la correction *Perrhaeborum* peut « satisfaire à toutes les exigences topographiques, historiques, paléographiques » ;

2° Un texte plus obscur encore d'Ammien Marcellin, où il est dit que Trajan avait l'habitude de donner sa parole d'honneur dans les termes suivants : *Sic in provinciarum speciem redactam videam Daciam: sic pontibus Histrum et Aufidum superem* (Amm. Marc. XXIV, 3, 9). La leçon *Aufidum*, tirée du cod. Vatic. 1873, a été remplacée par *Euphratem* dans l'édition de Gardthausen. Cette correction, généralement acceptée, ne satisfait pas M. Grasso, qui ne veut pas laisser déposséder l'Apulie de la place qu'elle tenait, suivant lui, dans les pensées du glorieux empereur. Il pense qu'il s'agit d'un pont construit sur l'Aufide près de Canosa pour livrer passage à

1. A corriger (p. 22) une faute d'impression : 220 mis pour 229 a. Chr., et (p. 27) 338 pour 238 a Chr. : ailleurs (p. 42), Liv. XXXV, 42 pour XXXVI, 42.

la *Via Trajana,* allant de Bénévent à Brundisium, pont qui existe encore et porte le nom de Trajan, tandis que le pont sur l'Euphrate n'a jamais été ni construit, ni peut-être même projeté (cf. Dio Cass., LXVIII, 28). M. G. défend sa thèse avec beaucoup d'énergie et d'érudition : mais on a peine à croire qu'un pont sur l'Ofanto ait été une œuvre mise par Trajan au nombre de ses plus chers souhaits ou de ses titres de gloire;

3° Les « Nouvelles observations sur la partie samnitico-apulienne de la Table de Peutinger » (p. 33-78), avec carte, entrent dans des détails qu'il n'est pas facile de résumer, et les conclusions sont disséminées un peu partout. M. G. veut prouver que le tronçon de route indiqué sur la Table de Peutinger comme allant de *Sepinum* vers l'Apennin se dirigeait sur *Aequum Tuticum,* faisant ainsi communiquer par la voie la plus courte le centre du Samnium avec l'Apulie. Il étudie encore, comme très importante pour l'histoire des faits et gestes d'Hannibal durant l'hiver de 217 a. Chr., la route qui mène de *Bovianum* à *Teanum Apulum.* Cette voie transversale était nécessaire pour relier les deux routes qui couraient parallèlement, l'une le long de la côte, l'autre à l'intérieur. La Table de Peutinger l'indique; mais on ne sait quel parcours lui attribuer et notamment où placer la station *Geronum VIII.* En s'aidant de Polybe (III, 100) et de T. Live, (XXII 23), qui mentionnent la prise de *Gereonium* par Hannibal, M. G. arrive à un emplacement qui porte encore le nom de *Gerono, Girone* ou *Gerone,* à deux milles de Casacalenda.

On conçoit que je me renferme ici dans le rôle de rapporteur : les questions qu'agite M. Grasso, après Kiepert, Mommsen et E. Desjardins, ne sont pas de celles sur lesquelles on puisse se faire une opinion au pied levé.

Le petit volume de M. de Ruggiero est un tirage à part de l'article *Colonia* du *Dizionario Epigrafico di Antichità Romane.* Petit volume, mais grand article, serré, substantiel, exposé complet du droit colonial, inventaire sans lacunes de toutes les colonies romaines ou latines d'Italie (p. 98-130), des colonies *immunes* ou *juris italici* dans les provinces (p. 91-94), le tout de première main, d'après les textes et les monuments, indiqués par d'abondantes références. L'éloge du *Dizionario* n'est plus à faire, et l'on sait que le savant directeur de cette utile publication est, au milieu de ses collaborateurs, *primus inter pares.*

A. Bouché-Leclercq.

Calvus, édition complète des fragments et des témoignages; étude biographique et littéraire par F. PLESSIS, maître de conférences à l'École normale supérieure; avec un essai sur la polémique de Cicéron et des attiques, par J. POIROT, élève de l'École normale supérieure. Kliencksieck, 1896. 106 p. in-12.

Petit livre qui n'est pas sans mérite, mais qui pourra laisser une déception aux lecteurs, s'ils trouvent qu'il contient moins encore que ne le ferait attendre son format, et qu'en somme il est vraiment trop « attique », dans le mauvais sens du mot.

M. Plessis a repris, en la complétant et en la corrigeant, l'étude qu'il avait publiée il y a dix ans; les exagérations du premier essai ont ici disparu ou sont atténuées. M. Poirot nous redonne (était-ce nécessaire?) un historique de la polémique de Cicéron.

Je n'attache pas une telle importance à toutes les querelles de détail qu'on pourrait faire aux deux auteurs [1]. La principale critique est celle-ci : ces deux études contiennent-elles dans le tour, dans les détails donnés, la part d'originalité qui seule peut justifier de tels essais de renouvellement? Je dois avouer en toute sincérité que je ne l'ai pas vue. Il est possible, après tout, que je n'aie pas su la voir.

E. THOMAS.

---

1. Pour la clarté des renvois, comment n'avoir pas rangé en une seule série les fragments si peu nombreux de Calvus, au lieu de subdiviser les témoignages en deux séries (vers, prose) et les fragments en deux séries dont l'une (fragments en prose) est encore subdivisée (fragments oratoires et fragments divers)? Pourquoi consacrer deux pages (p. 57 et 58) à discuter un rapprochement malheureux de M. Couat (« Calvus, ce Pascal païen? ») Pourquoi appeler les poèmes de Catulle des *pièces* (p. 27); Tite-Live *un municipal* (p. 79)? Que veut dire (p. 54, à propos de l'école attique) : « je ne dis rien *de la méconnaissance des valeurs* ». On lit p. 5, en haut : « il ne *serait* pas impossible que ce fragment ...*vienne*.., »; et p. 3 : « C'est sans doute *ce pourquoi* Calvus l'attaque ». La phrase de la page 55 en haut rappelle les périodes à la Patin.— L'opinion d'Atticus sur Macer et les historiens est opposée à celle de Cicéron (p. 46 et s.); mais nous ne connaissons le sentiment d'Atticus que par une objection et par un conseil que Cicéron met dans la bouche d'Atticus; et ce n'est là peut-être qu'une fiction du dialogue. — M. Pl. est bien venu à se plaindre (p 56, fin de la première n.) « qu'on tire en général des conclusions beaucoup trop précises d'expressions purement littéraires ». Il doit en savoir quelque chose. Comment faire une étude volontairement optimiste sur Calvus sans répéter indéfiniment le mot de la comédie : « Il y *avait* un beau vers »? Nous en avons si peu que forcément ils sont tous beaux. — Un travail comme celui-ci, qui n'a guère chance d'être bientôt refait, devrait renvoyer, si brièvement qu'on voudra, aux travaux importants. Je n'ai pas compris qu'à côté du témoignage des scolies de Berne (p. 40 au bas), il n'y eût pas un renvoi à la page suggestive de M. Unger (Philol., XLVIII [89] p. 557). Notez qu'à cause de son Valgius, M. Unger était sur le sujet une autorité de premier ordre. — Faux renvois : p. 39, XXXII, lire V, 3, 5 et au même endroit supprimer la virgule entre *Lentulum* et *Gæ:ulicum* — La ponctuation manque souvent et la méthode d'impression est irrégulière, surtout aux premières pages. — Fautes d'impression : p 28, VIII, licencia; p. 82 en haut, le prénom d'Asellus est Titus et non Lucius; p. 75, n. b. : schol. (et non *scol.*); p. 38 au bas, XXXI : le nom de Pompeius Saturninus est à mettre entre simples parenthèses au lieu de crochets.

Le Blant (Edm.) 750 inscriptions de pierres gravées inédites ou peu connues. Paris, Imprimerie nationale, 1896, in-4 (Extrait du t. XXXVI (1re p.) des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).

Comme tous les travaux que les chercheurs doivent à l'érudition de M. Le Blant, ce Corpus n'a vu le jour qu'après de longues et persévérantes recherches, alors seulement qu'on ne pouvait guère espérer y joindre beaucoup d'autres découvertes. Dans une courte introduction, le savant épigraphiste nous explique l'intérêt qu'il a trouvé à cette étude, les limites dans lesquelles il a voulu se circonscrire, puis nous dit entre quelles époques extrêmes il croit devoir placer les formules qu'il reproduit: car ce ne sont pas de simples inscriptions. Bien que nombre d'entre elles portent des noms de personnages, la plupart ont un caractère magique, que d'ailleurs nous ont révélé les auteurs de l'Antiquité. Mais M. Le B. sent qu'il y a là autre chose que les livres de Pline, et tous les traités publiés jusqu'au *Nouveau Voyage en Italie* de Misson (1703) : il a beau citer les nombreux *Lapidaires* que j'ai publiés ou réédités dans le *Rôle des pierres gravées du Moyen Age*, il est convaincu que c'est du côté de l'École Alexandrine qu'il faut chercher la source du formulaire que M. Cagnat disait dernièrement à l'Académie (2 avril), à propos d'un diptyque magique, certainement devoir exister quelque part. Son érudition ne le trompait pas : et lorsque bientôt paraîtront les *Cyranides*, texte alexandrin, mais assurément d'origine orientale, on trouvera là réponse à bien des interrogations qu'il est actuellement impossible de résoudre. Les formules s'expliqueront et en même temps on verra la transformation *abracadabrante* — c'est ici le mot technique — de choses incompréhensibles en choses simples : tel ce *dromadaire avec les cheveux épars*, remplaçant dans une description de pierre gravée, l'*Andromeda cum crinibus sparsis*, du texte primitif.

Le volume de M. Le B. se divise en salutations, en souhaits, devises amoureuses, amulettes, inscriptions chrétiennes, noms propres. Forcément les divisions empiéteraient les unes sur les autres, si ce n'était essentiellement un livre d'épigraphie : la table des matières en est la meilleure preuve. Mais si, personnellement, nous examinons le travail à un autre point de vue, il le faut séparer en trois chapitres : formules d'inscriptions, sujets représentés, nature des pierres. Les trois sections se tiennent étroitement; et elles nous donnent alors des solutions qui sortent peut-être du cadre de M. Le B., mais qui, je crois, sont de nature à mettre encore plus en évidence son importance scientifique. Elles présentent sous un jour nouveau l'intérêt tout particulier de ces petites pastilles d'argile, *cretae* ou *cretulae* exposées à la devanture des graveurs sur pierres, pour arrêter l'amateur et l'aider dans son choix : malheureusement nous ignorons sur quelles pierres elles étaient gravées. C'est ainsi que sans la connaissance de la vertu du jaspe, il était impossible de comprendre l'amulette du Cabinet des médailles reproduite par M. Schlumberger dans *Un empereur byzantin*, p. 155, représentant une

tête de Christ sur jaspe, entourée de ce vers : « Sortilegii vires et fluxum tollo cruoris ». Ici, il en serait de même de l'Esculape (723). Alors que M. Le B. croit voir dans le mot ΣΩCA un nom propre, je penserais bien plutôt lire ΣΩZE, sauve-moi [1], et j'ai, pour m'aider de son autorité, le fameux camée d'Esculape, du trésor de Saint-Albans, consigné et dessiné dans l'inventaire de 1258, qui dit précisément : « Mulieribus enim parituris efficax confert patrocinium. »

Il y aurait longuement à s'arrêter sur les intailles qui portent des signes du zodiaque, des représentations de quadrupèdes, de poissons, d'oiseaux, gravées sur les pierres qui leur sont particulièrement attribuées, mais je ne veux que signaler dans l'Antiquité comme au Moyen Age, l'influence des petits monuments. Un quadrige (702), dont le similaire a été publié par M. Schlumberger avec des déformations que les intermédiaires arabes nous ont seuls permis d'identifier, n'est autre chose que le revers d'une médaille, tout comme Salomon terrassant la maladie (219), n'est autre également que le revers d'une médaille de Constantin ; j'en ai trouvé bien d'autres encore. Mariette, nous apprend M. Le B. à propos de l'enfant allaité par une biche (278), avait déjà proposé cette solution, de médailles transformées en amulettes, et de nos jours j'ai acheté dans les contreforts du Caucase une très belle médaille grecque attachée, comme amulette précisément, au bonnet d'une Arménienne.

La somme de documents réunis ici pour le plus grand profit des travailleurs est considérable, et les recherches de M. Le Blant sont d'autant plus méritoires que cet infatigable érudit a su découvrir dans des inventaires, dans des manuscrits, inédits au moment où il écrivait ou presque inconnus, la masse de renseignements qu'il nous apporte. Mais son labeur trouvera sa récompense dans les sentiments de reconnaissance que nous devons lui adresser.

F. de Mély.

L. Cledat. **Le Théâtre au Moyen Age**. In-8°, Paris, Lecène et Oudin, 1896.

Sous ce titre : *le Théâtre au Moyen Age*, M. Clédat publie les analyses pures et simples, avec fréquentes citations à l'appui, d'une vingtaine de jeux dramatiques des XII^e^, XIII^e^ et XIV^e^ siècles. On ne peut que féliciter M. C. de la façon dont il s'est acquitté de sa tâche : ses analyses sont très fidèles et très nettes, les quelques pièces qu'il nous présente fort bien choisies, ses connaissances en la matière très saines, et ses intentions extrêmement louables. Mais je crains bien que le moyen âge n'ait guère à se féliciter d'un pareil travail.

Une grande littérature n'a pas plus intérêt à divulguer ses premiers

1. Que nous voyons p. 89 : Ἄρθεμις ζώζε.

bégaiements qu'un grand littérateur à publier ses premiers devoirs de collège. Tout essai d'une verve encore balbutiante est un document d'une valeur inappréciable pour les érudits qui peuvent y discerner les premiers éléments d'une glorieuse évolution future, mais il est fort à craindre que le grand public, moins bien préparé à de si délicates recherches, n'y trouve aucun intérêt et s'en détourne au contraire avec de fâcheuses préventions. Je reconnais bien volontiers qu'il y a beaucoup d'habileté dans la composition de ce *Jeu d'Adam*, — dont Michel-Ange recevra traditionnellement plus tard tout le programme pour les fresques de la chapelle Sixtine — qu'on savoure d'excellentes promesses dans le *Jeu de Saint-Nicolas*, et qu'on rencontre quelques strophes lyriques d'une belle venue (l'invocation à la Vierge dans le *Théophile* de Rutebeuf — dont cependant M. C. n'a pas daigné s'occuper — ; mais je ne puis que déplorer la complète médiocrité de toutes les pièces extraites des *Miracles de la Vierge*. Quand encore on les lit dans le texte même, on peut arriver à y surprendre quelquefois un incident habilement amené ou une tirade convenablement tournée; mais dans une analyse qui écourte les insipides longueurs des incidents secondaires ou dissimule les défauts de construction, je prétends qu'il est impossible de se faire une idée juste de ces poèmes et comme, à défaut d'une valeur littéraire appréciable, ils ne peuvent être lus que par quiconque tient à s'en former une idée juste, je me demande à quoi un pareil travail peut bien servir.

C'est surtout ce titre : *Le Théâtre au moyen âge* que je regrette, car il peut porter le public à croire qu'en fait de théâtre le moyen âge n'a jamais fait mieux.

Or, il a fait mieux mille fois, mais c'est justement pendant l'époque au seuil de laquelle, sans que j'entrevoie bien pour quel motif, M. C. s'arrête. Le moyen âge se prolonge bien au-delà de la première moitié du XIVe siècle, et, dans l'histoire littéraire, dure très visiblement jusqu'à la mort de Louis XI. Que pour la poésie lyrique, la nouvelle, l'histoire, les sciences et la philosophie, une période de transition commence vers le milieu du XIVe siècle, on peut le soutenir avec mille bonnes raisons. Mais il n'en va pas de même pour le théâtre. Les *mystères* du manuscrit de Sainte Geneviève, qui sont du commencement du XVe siècle, restent encore complètement dans le genre des *Miracles de la Vierge*, et le *Mystère d'Orléans*, bien qu'écrit au milieu du XVe siècle, suit toujours fidèlement la poétique théâtrale des jeux qu'analyse M. Clédat.

Mais autour de ces œuvres traditionnelles, tous les éléments dramatiques qu'elles offrent en germe se sont développés en d'autres œuvres, si bien que le XVe siècle est devenu une des trois ou quatre grandes époques de l'histoire du théâtre. Alors apparaissent les plus longs poèmes que l'univers ait encore vus depuis les grandes épopées indiennes — un mystère du Viel-Testament en 49 000 vers, une *Ven-*

geance de Notre Seigneur en 22.000 vers, la *Passion* d'Arnoul Gréban en 34.000 vers, la *Destruction de Troyes* en 30.000 vers, les *Actes des Apôtres* en 61.000 vers. Alors, comme aux plus beaux temps des jeux gymnastiques de l'ancienne Grèce, des villes entières s'émeuvent pendant de longs mois, tandis que tous leurs artisans travaillent aux innombrables machines que nécessite un spectacle devant durer plusieurs jours et que tous leurs lettrés apprennent les rôles d'une action qui comporte quelquefois jusqu'à trois cents personnages. Alors, chaque année, en chaque ville, si petite qu'elle soit, des sociétés badines improvisent et débitent des farces et des soties aux fêtes solennelles ; et ces sociétés sont innombrables ; rien qu'à Cambrai on en compte au moins sept, et Laon, quand son *Roi des Braies* convoque ses sujets, voit entrer pendant un jour entier par toutes ses portes grandes ouvertes le flot continu des confréries joyeuses venues de Péronne, de Compiègne, de Reims, de Soissons, de Novon, de Ham, de Crespy, de Saint-Quentin, de Chauny, et de bien d'autres lieux encore. C'est alors qne le moyen âge a véritablement son théâtre. Grossier, barbare, inhabile et chaotique même tant qu'on voudra, cette littérature dramatique a visiblement enfin conscience de sa voie — que la Renaissance viendra interrompre, hélas ! ne laissant plus un Shakespeare possible qu'à l'Angleterre — et déjà en maint endroit offre des scènes d'une indéniable consistance littéraire. C'est, dans la *Vengeance de Notre Seigneur*, ce dramatique premier acte dont le crescendo de terreur constitue peut-être ce qu'on a encore entendu de plus dramatique depuis les premières scènes d'*Œdipe-roi ;* ce sont, dans la *Passion* de Gréban, le délicieux duo de Joseph et de Marie autour du berceau de Jésus (v. 5044-5153), le divertissement des bergers célébrant la naissance du Christ (v. 4638-4854), le récit que fait Lazare de sa descente aux enfers (v. 15752-15856), la fête des Rameaux (v. 16145-16235), la mort de Judas (v. 21790-22030 ; ce sont quelques belles strophes des chœurs de la *Destruction de Troyes ;* ce sont, dans le *Mystère du Viel Testament*, la gracieuse pastorale des bergers de Laban (v. 13396 etc. et 13613, etc.), et quelques tableaux populaires pleins de verve.

Si M. Clédat veut faire connaître au public le *Théâtre au moyen âge*, qu'il le lui montre donc en un second volume : avec celui-ci nous n'en sommes encore qu'aux prolégomènes.

Raoul Rosières.

Dr. G. A. Scartazzini. **Enciclopedia dantesca; dizionario critico e ragionato di quanto concerne la vità e le opere di Dante Alighieri.** 1er vol., A.-L. Milan, Hoepli, 1896; in-8, IX-1169 pp.

Lewis Freeman Mott. **The system of courtly love studied as an introduction to the Vita Nuova of Dante.** Boston et Londres, Ginn, 1896; in-8, VI-153 pp.

I. — On ne saurait reprocher à M. Scartazzini de s'endormir ; il se

multiplie au contraire pour répandre de plus en plus et faciliter l'intelligence de l'œuvre et du génie de Dante. Cet érudit, qui depuis tant d'années s'est voué à l'étude du divin poète, est mieux préparé que personne à l'œuvre de vulgarisation qu'il a entreprise de concert avec l'éditeur Hoepli : après les deux éditions en un volume de la Divine Comédie (voir *Rev. crit.* du 26 juin 1893 et du 23 décembre 1895), après le petit manuel dantesque, refondu en 1894 sous le titre de *Dantologia*, voici le premier volume d'une *Encyclopédie dantesque*, dont le titre développé indique clairement le caractère : c'est un dictionnaire, en ce sens que l'ordre suivi est celui de l'alphabet, et que l'on y trouve tous les mots latins, italiens ou provençaux, qui se rencontrent dans les œuvres de Dante ; mais c'est aussi un commentaire des œuvres et de la vie du poète, en ce sens que les difficultés que soulève l'interprétation de certains passages, et les problèmes relatifs à la vie de Dante y sont largement résumés et discutés. Par exemple on trouvera un relevé minutieux de tous les emplois que Dante a faits de mots usuels comme *così*, *con*, *di*, *io*, *fare*, *essere*, etc. ; on lira à l'article *fermo* un résumé de toutes les explications proposées pour le fameux *piè fermo* (*Inf.* I, 30) ; à l'article *donatio* est insére tout le document apocryphe relatif à la donation de Constantin ; au mot *Beatrice*, M. S. a donné, en près de huit pages, un exposé substantiel des discussions auxquelles donnent lieu la personne et l'allégorie de Béatrice ; sous le mot *Commenti* figure un tableau fort complet de tous les commentaires qu'ont fait naître les œuvres de Dante, du XIV^e^ siècle à nos jours. Le plan sur lequel est conçue cette Encyclopédie est donc à la fois très vaste et très simple, double mérite qui assure à cet ouvrage un bel avenir : il est, croyons-nous, destiné à supplanter tous les dictionnaires similaires aujourd'hui en usage [1].

L'exécution répond-elle à la conception ? M. S. est loin de penser que son travail soit parfait. L'étendue même de la tâche qu'il s'est imposée ne lui permettait guère de s'abandonner à une pareille illusion, et les critiques qui signaleront certains défauts de l'Encyclopédie dantesque n'auront certes pas l'intention de diminuer le mérite de son auteur. L'ouvrage est de ceux qui sont destinés à avoir plusieurs éditions ; il est donc naturel qu'on pense dès maintenant aux améliorations qui pourront y être apportées. En relevant quelques-uns des côtés faibles de ce grand travail, notre intention est plus modeste ; nous ne croyons pas avoir qualité pour donner des conseils et proposer des corrections ; nous voudrions seulement dire aux lecteurs de la *Revue* ce qu'ils trouveront et ce qu'ils ne trouveront pas dans cette Encyclopédie.

Des trois aspects sous lesquels on peut envisager l'œuvre de M. S. — philologique, explicatif et historique, — le premier est celui qui prête le plus à la critique. M. Scartazzini n'est pas linguiste ; c'est son droit, mais il est fâcheux qu'il paraisse aussi complètement étranger à

1. Le second volume de l'*Enciclopedia dantesca* (M-Z) est annoncé pour 1898.

la méthode et aux principes de la philologie. Il a voulu donner l'étymologie de chaque mot et il constate que *amor* vient du latin *amor, anima* de *anima, cantare* de *cantare*, *felice* de *felix*, etc... quitte à rester court quand la chose est moins simple. Il lui arrive de dire que *anzi* vient de *ante*, comme si ce mot et les formes congénères *ains*, *anz* ne supposaient pas nécessairement un dérivé bas-latin de *ante;* même observation pour *lonza* qui ne peut venir directement de *lynx*, pour *ingemmare*, dérivé de *gemma* par une formation absolument distincte de *ingemmescere*. Comment peut-on dire que *enno* soit une forme originale et « régulière » pour *sono*, alors que c'est une forme analogique tirée de *è* sur le modèle de *ha, hanno* et *sta, stanno?* Comment ne pas voir nettement dans *balía* un substantif dérivé, au moyen du suffixe *-ia*, du radical que l'on retrouve dans *báiulo, báilo, bália?* Rattacher ce mot à *valeo* est au moins étrange. On voit le défaut; passons.

Il est tout un ordre de renseiguements dont l'importance est grande quand il s'agit de la langue d'un poète, et sur lesqnels le nouveau dictionnaire est absolument muet; ce sont les particularités prosodiques : déplacements de l'accent tonique, valeur des syllabes pouvant donner lieu à la diérèse. *Beatrice* est compté tantôt pour trois, tantôt pour quatre syllabes; *celestiale* tantôt pour quatre, tantôt pour cinq; la question de la diérèse se complique de celle de la place de l'accent pour des mots comme *geometra, etiope*, etc. Sans entrer dans de longs détails sur ce genre de questions, M. S. n'aurait-il pu indiquer sous quelles formes Dante a employé ces mots? Il n'est pas jusqu'à la distinction entre les différents sens d'un mot qui ne prête à la critique. Nous n'en citerons qu'un exemple : le huitième sens indiqué pour l'adjectif *fiso* est le sens adverbial : *guardar fiso*; et le troisième est celui que prend cet adjectif avec les verbes *guardare, mirare*, etc.; les citations indiquées sous ce § 3 conviendraient donc tout aussi bien au § 8, et réciproquement!

L'encyclopédie de M. S. profitera peu, on le voit, à la connaissance de la langue de Dante, sur laquelle un travail d'ensemble est encore attendu; elle aura seulement l'avantage de faciliter les recherches, à la condition que l'on contrôle toujours les renvois, afin de s'assurer qu'ils correspondent bien au sens et à l'emploi pour lesquels ils sont indiqués.

Le commentaire explicatif et historique est infiniment plus utile. Il reproduit, bien entendu, à peu près tout ce que M. S. avait déjà mis dans ses diverses éditions de la D. Comédie et dans sa Dantologia. Toutefois il y a apporté de sensibles améliorations, et on lui saura gré d'avoir enfin atténué ou même fait entièrement disparaître certaines opinions trop absolues, et surtout certaines appréciations qui nous faïsaient dire naguère que le goût de M.S. n'était pas, à beaucoup près, aussi sûr que sa science. Cette fâcheuse impression tend à s'effacer de plus en plus.

Nous laissons aux revues spéciales le soin de remédier aux lacunes de la bibliographie donnée par l'auteur sur chaque question; on ne peut

lui demander d'être absolument complet; toutefois on s'attendrait à le trouver plus au courant[1]. N'est-il pas étrange, par exemple, que M. S., qui cite sur saint François les études de Chavin, de Malan, de C. Hase, de Renan, etc., omette le livre de M. P. Sabatier, qui a fait pourtant un certain bruit il y a trois ans? — Mais c'est le point sur lequel il sera le plus facile de compléter l'Encyclopédie dantesque, en vue d'une nouvelle et, souhaitons-le, prochaine édition.

II. — La dissertation présentée par M. Lewis Freeman Mott à l'Université de Columbia, pour l'obtention du grade de docteur en philosophie, est un intéressant chapitre de littérature dantesque : l'auteur retrace l'histoire du sentiment qui a inspiré les poètes provençaux, français et italiens jusqu'à Dante, ce qu'il appelle, dans un style dépourvu de grâces, « le système d'amour employé par Dante dans la *Vita Nuova* ». Il a bien su tirer parti des ouvrages de Diez, Mahn, Bartsch, G. Paris, P. Meyer, Jeanroy, Langlois, Carducci, Gaspary, auxquels il a fait de larges emprunts : il a cité et surtout traduit, fort correctement d'ailleurs, de nombreux fragments de nos vieux poètes romans; il a enfin caractérisé très sagement l'œuvre lyrique de Dante, et bien indiqué la place de la *Vita Nuova* dans le développement de la pensée du poète. Tout cela n'est pas très original; mais il faut savoir gré à M. Mott de n'avoir pas essayé d'être révolutionnaire dans un sujet aussi connu.

Henri Hauvette.

F.-T. Perrens. **Les Libertins en France au XVIIe siècle.** in-8°. Paris. L. Chailley. 1896.

N'est pas croyant qui veut. Même aux époques de foi ardente il se trouve toujours dans les foules des esprits indifférents qui professent les dogmes enseignés sans se donner la peine d'y croire et des esprits positifs qui ne peuvent réussir à s'en persuader. Les uns et les autres pratiquent sans la moindre objection tous les devoirs religieux que la bienséance sociale leur impose, mais parfois aussi leur scepticisme naturel peut s'enhardir jusqu'aux railleries irrévérentieuses, quand l'autorité spirituelle se relâche, ou s'exaspérer jusqu'aux rebellions hérétiques quand l'oppression religieuse devient trop lourde.

Le XVIe siècle s'était fait hérétique et avait combattu. Mais, au XVIIe siècle, l'Église ayant vaincu le protestantisme et ne tenant plus fixés que sur lui ses milliers d'yeux, les incroyants, se sentant moins surveillés, reprirent leur insouciance et se complurent à la trahir de temps en temps par de discrètes railleries. — Il y avait là un état intellectuel très curieux à observer d'un peu près : M. Perrens a voulu

---

1. On trouvera déjà cinq grandes pages d'additions importantes proposées par M. R. Renier dans le *Giorn. storico della lett. ital.*, XXIX, p. 148 et suiv.

s'en faire l'historien et s'est acquitté de cette tâche avec autant d'érudition que de bon sens philosophique et d'esprit.

C'est plaisir que de lire son livre. Comptez d'abord — puisque les documents font défaut pour étudier la libre pensée dans le populaire — qu'il ne nous mène qu'en excellente société de grands seigneurs, de belles dames, de prélats très lettrés, d'abbés de cour, de poètes, de philosophes, et que ce XVII^e^ siècle est une de ces époques privilégiées où il semble que tout le monde ait de l'esprit. Quantité de jolies silhouettes bien originales vont défiler devant nous, étudiées avec toutes les ressources de l'érudition par un écrivain très expert en fait d'enquêtes historiques, et si fins seront leurs propos irrévérents, leur boutades impies et les gaies anecdotes dont ils se sont faits les héros, que ce simple livre d'histoire sérieuse pourra être savouré comme une sorte d'anthologie du XVII^e^ siècle en gaîté.

Mais lorsqu'après avoir lu cet agréable volume nous cherchons à en résumer la substance, quelques objections nous viennent à l'esprit et nous finissons par ne plus être très certains que l'auteur nous ait donné là, comme il a l'air d'en être convaincu, l'histoire de la libre pensée au XVII^e^ siècle.

1° Suffit-il équitablement d'un bon mot pour damner un homme? Si oui, le livre de M. P. pourrait être bien plus gros, car il n'est dévot en belle humeur qui ne profère parfois quelque plaisanterie répréhensible. Si non, sa liste des libertins du XVII^e^ siècle est beaucoup trop longue, car innombrables sont les grands seigneurs et les littérateurs — fort orthodoxes à tous autres égards—qu'il a enrôlés parmi les libres penseurs pour un simple propos inconsidéré tenu entre bons amis après boire.

2° Tous ces bons mots sont-ils bien authentiques? J'en doute d'autant plus que la plupart sont empruntés à Tallemant des Réaux. Or, la fantaisie m'a pris, il y a deux ou trois ans, d'éditer une *historiette* de Tallemant des Réaux en l'annotant phrase par phrase et j'en suis arrivé à cette conclusion que la grande majorité des bons mots qu'il prête si généreusement à ses héros avaient déjà été dits bien antérieurement—quelquefois même chez les Grecs et les Romains, — par d'autres personnages. Voici, par exemple, à la page 113 du livre de M. Perrens, une répartie que je voudrais bien, pour cause de décence, ne pas rapporter ici, mais que l'on reconnaîtra aisément à ses derniers mots « c'est le ragoût ». Or M. P. l'attribue à Boisrobert sur la foi de Tallemant; mais il se trouve justement que Tallemant, avant de la donner comme étant de Boisrobert, l'a déjà donnée comme étant de Vauquelin des Yveteaux (v. l'*historiette* dudit). Il est bien évident qu'ils n'ont pu l'imaginer l'un et l'autre sous la même forme, et tout porte à croire dès lors qu'ils la tiennent d'un troisième personnage ou qu'ils ne l'ont dite ni l'un ni l'autre.

Si ces deux objections sont fondées, on peut penser que le livre de M. Perrens, comme *Histoire des Libertins*, gagnerait beaucoup à être accourci. Mais :

3° Ces seigneurs, ces grandes dames, ces prélats, ces abbés et ces philosophes dont s'occupe presque exclusivement M. P., constituent-ils à eux seuls toute l'armée des libres penseurs du XVII^e^ siècie, et, malgré le silence des documents, l'érudition ne pourrait-elle pas, en dirigeant quelques-uns de ses plus vifs rayons Rœntgen à travers les grands mouvements politiques et sociaux, apercevoir encore bien des courants d'incrédulité dans les foules et même parmi les dévots qui, en ce temps de religiosité officielle, étaient peut-être plus nombreux qu'on ne pense à dire comme l'un d'eux : « Je ne crois ni en Dieu ni en Diable, mais je me ferais tuer pour la religion ? »

4° Est-ce que l'histoire de la libre pensée au XVII^e^ siècle tiendrait tout entière dans les joyeuses conversations de quelques beaux esprits ? Cela n'est guère croyable, à considérer l'impétuosité que le scepticisme va prendre dès les premières années du XVIII^e^ siècle : ses sources peuvent être cachées mais assurément elles doivent être fort multiples pour produire ensuite un tel torrent. Peut-être faudrait-il les chercher plutôt dans l'immense rébellion, sourde mais générale, qui s'affirme alors de toutes parts contre la papauté et ses dogmes. On les trouvera, bien plus certainement sans doute que parmi les bons mots des esprits forts, dans la turbulence accrue des protestants sous Louis XIII (histoire qui, à ma connaissance, n'a jamais été bien indiquée que par Buckle) ; dans la diffusion du doute méthodique de Descartes envahissant la théologie elle-même et s'élargissant jusqu'au quasi-athéisme de Spinoza; dans la lutte intrépide des jansénistes contre les décisions papales; dans la revendication de l'épiscopat français en faveur des libertés de l'Église gallicane, dans l'esprit de libre examen qui commence à la lecture de la Bible française de Lemaistre de Sacy pour aboutir à l'exégèse hardie de Richard Simon.

Et, d'après ces dernières objections, on pourrait conclure que, comme histoire de la libre pensée au XVII^e^ siècle, le livre de M. Perrens devrait être considérablement augmenté.

Raoul Rosières.

Maurice Wolf. **L'Education nationale. Le problème de l'éducation moderne et l'Université.** Paris, Giard et Brière, 1897, in-8 de IX-203 p.

M. Maurice Wolf a entrepris de poser quelques principes généraux et quelques règles fondamentales qui, d'après lui, doivent diriger l'éducation dans notre démocratie moderne. Il a consacré à cette tâche un volume intéressant, clair, enthousiaste, parfois éloquent [1]. Son œuvre se

---

1. Peut-être devrait-il se défier d'une tendance à allonger sa phrase et à la surcharger d'incidentes. Voyez par exemple p. 2 et 5.

divise en deux parties distinctes quoique fondues : une partie historique où il dégage les idées maîtresses de ceux qu'il désigne comme nos grands éducateurs; une partie dogmatique où, faisant la critique des opinions qui lui sont adverses, il nous expose les siennes.

La partie historique a de réelles qualités de clarté et de précision. M. W. ne s'est pas attardé à des analyses longues et nombreuses. Il a choisi un petit nombre d'écrivains et s'est efforcé d'en donner la substance, en laissant de côté tout ce qui n'était pas essentiel. Il a certainement eu raison et je le loue de n'avoir pas sacrifié dans cet exposé au souci du détail, du pittoresque ou de la « couleur locale » des idées chez chaque écrivain. Il y a cependant quelques réserves à faire. D'abord, ce choix est-il toujours heureux? Duclos et la Chalotais doivent-ils figurer parmi nos grands éducateurs? l'un fut un moraliste peu original et l'autre un parlementaire honnête et étroit. D'autre part, il me semble que M. W. se laisse parfois un peu éblouir par l'admiration très naturelle qu'il éprouve pour ses modèles. Il a fort bien fait de mettre en lumière le nom de Fénelon, injustement éclipsé par Bossuet depuis quelques années. Mais je crains que son portrait de Rousseau ne nous donne du personnage plutôt l'idée qu'en conçoivent ses enthousiastes, que celle qui résulte d'une étude attentive et impartiale de sa vie et de tous ses écrits.

C'est une double erreur que de prétendre (p. 55) que Rousseau a le premier exprimé des doléances contre la monarchie et proclamé sa déchéance inévitable : les doléances du curé Mercier sont autrement violentes; et d'autre part chaque fois que Rousseau a été obligé de donner un avis pratique, il s'est montré infiniment conservateur. Il était, c'est lui-même qui le dit, « l'homme du monde qui porte un plus vrai respect aux lois et aux institutions nationales et qui a le plus d'aversion pour les révolutions ». Il appelait son projet pour la Corse une utopie; et son projet pour la Pologne une chimère; — sans doute il a prédit la Révolution (p. 57), mais d'Argenson l'avait prédite avant lui, peut-être d'une manière plus curieuse; — la lettre à M. de Lastic est fort éloquente (p. 58); elle est même superbe; mais le fait de l'avoir écrite pour un pot de beurre, reçu probablement par méprise, frise le grotesque; — ne voir dans Rousseau qu'un « homme sensible et doux » (p. 59) est inexact; il était trop sensible pour être doux; — p. 60 : si, Rousseau a volé; sinon dans l'occasion désignée par M. W., au moins en deux autres; — p. 61 : si, Rousseau a fait, à sa manière, la cour aux grands; — p. 62 : la théorie du contrat social date du XVI^e^ siècle; Rousseau l'a admirablement développée et systématisée, mais il n'a pas été « le théoricien de la république »; — p. 72 : je reste sceptique sur les leçons de choses de l'*Émile*.

Je contredirais encore volontiers M. W. sur d'autres points. Mais cela ne veut nullement dire que son étude sur Rousseau soit sans valeur. Elle nous prouve admirablement, par ses défauts mêmes, l'influence

prodigieuse que Rousseau a exercée et exerce encore. Il a fait siennes un grand nombre d'idées déjà émises, en a ajouté de nouvelles, et les a enchaînées avec génie. L'éclat de son œuvre a été tel qu'on a oublié ses devanciers, ses tares, ses contradictions, ses restrictions, et que, sinon de propos délibéré, au moins par la manière dont son influence s'est exercée, il a été le précurseur de la Révolution. Son action a été souvent mauvaise ou insupportable. Mais elle a souvent été bonne; et quand elle s'exerce comme sur M. W., elle est excellente.

J'aime beaucoup en effet la partie dogmatique de son livre. Elle est sérieuse, enthousiaste, optimiste et vraie au fond : il y a beaucoup de choses justes dans ce reproche qu'il fait à notre démocratie de dédaigner l'éducation pour l'instruction, et dans les critiques qu'il formule contre nos procédés actuels. Peut-être s'exagère-t-il un peu le pouvoir et la facilité de l'éducation publique. Après tout, peut-être la seule éducation véritable est celle que chacun se donne à soi-même entre dix huit et vingt-deux ans. Je sais de cruelles déceptions qu'ont eues bien des jeunes éducateurs partis en guerre avec de beaux enthousiasmes, et peu à peu obligés de se rabaisser eux-mêmes au rôle d'instituteurs. Donner des notions précises n'est pas à dédaigner; et je me méfie de la science exagérément éducatrice et moralisatrice. Ce que dit M. W. de sa conception de l'histoire n'est pas sans nous donner quelque inquiétude. Je crois pourtant, somme toute et à tout prendre, qu'il y a des réformes à faire dans le sens qu'il indique : ce ne sont pas ses intentions seulement qui sont bonnes; c'est l'action qu'il aura qui sera bienfaisante sur ses lecteurs. Ils seront certainement nombreux. Car son livre fait penser, discuter et contredire. Ce qui est le signe d'une œuvre vivante et de valeur.

André LICHTENBERGER.

Jules PREUX. **La Loi du Vinodol**, traduite et annotée. Paris, Laroze, 1897, in-8. p. 3 fr. 50.

Cet opuscule, extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit* français et étranger, est le début d'un jeune slavisant qui paraît vouloir se consacrer à l'étude jusqu'ici peu pratiquée en France, de l'ancien droit slave. Les monuments de ce droit sont fort nombreux en Russie, en Pologne, en Serbie, en Croatie. La plupart sont rédigés en latin; beaucoup en slavon. Ils ont été réunis en une sorte de corpus par Hermenegild Jireczek dans l'ouvrage *Svod zakonuv slovanskych* (Prague, 1888), et étudiés dans leurs traits généraux par M. Dareste : *Études d'histoire du droit* (Paris, 1889). Ils ont en outre été l'objet, dans les différents pays slaves, d'une infinité d'éditions, de monographies et de commentaires. Le document auquel M. Preux s'est attaqué appartient au XIII^e^ siècle et était rédigé en ancien croate. M. P. est parfaitement au cou-

rant de tous les travaux dont son texte a été l'objet dans ces dernières années ; il l'a interprété et commenté avec une véritable piété. Je laisse aux juristes le soin d'expliquer ce que la loi du Vinodol peut apporter d'intéressant à leur science. Ce que je puis attester, c'est la compétence et la parfaite conscieuce de son interprète. J'ai le plaisir de l'avoir pour élève depuis plusieurs années, et je sais quelle ardeur il apporte à ses études. Je suis particulièrement heureux de le voir rendre justice à « la prodigieuse activité scientifique de l'Académie d'Agram, activité trop longtemps méconnue en France dans les milieux qui auraient eu le devoir d'en être le mieux informés ». Je n'ai que deux ou trois observations de détail à présenter à M. Preux : p. 6, la Revue *Kolo* où notre document a été publié pour la première fois ne doit pas être traduit par *la Roue*, mais plutôt par *la Ronde*. Le *Kolo* est la danse nationale des Serbes et des Croates. A propos de la famille Frankopan ou Frangipani (p. 2 du commentaire), il eût peut-être été intéressant de signaler le volume publié en 1873 par l'Académie d'Agram. De même à propos des legs ou fondations pour l'âme (zadusu), il eût été bon de mentionner le mot zadusbina, qui désigne en serbe moderne les fondations pieuses, et le mot zadusie, qui se rencontre dans le lexique paleo-serbe de Danicié.

L. Leger.

BULLETIN

— La politique de la maison de Habsbourg après le traité de Westphalie a été sévèrement qualifiée par la plupart des historiens, par ceux de l'école prussienne surtout (Droysen, Erdmannsdœrffer) qui l'ont accusée de placer l'intérêt dynastique et catholique au-dessus de l'intérêt allemand. M. von Ruville revise ce jugement. Son plaidoyer (*Die Kaiserliche Politik auf dem Regensburger Reichstag; 1653-1654*. Berlin, Guttentag, 1896, 124 p.), minutieux et documenté sur les pièces des archives de Vienne, montre la cour de Vienne travaillant à la paix, à l'unité, à la grandeur de l'Allemagne ; Ferdinand III, malgré son égoïsme autrichien et son intolérance religieuse, a été un bon empereur allemand, identifiant sa cause à celle de l'Empire. Il est certain qu'en regard des princes ne poursuivant que leurs satisfactions particulières ou particularistes, pensionnés par l'étranger, les souverains autrichiens ont le sentiment plus net et plus haut de la patrie allemande. Néanmoins, ce fut un bonheur pour l'Allemagne que la question constitutionnelle n'ait pas été tranchée au Congrès de Westphalie et qu'elle ait été remise à la Diète, car en cette assemblée, foyer de petites intrigues et pétaudière, c'est-à-dire véritable parlement, l'idée nationale s'est élaborée. Cette idée n'a trouvé, s'il faut en croire M. von Ruville, sa réalisation que dans la constitution du nouvel empire germanique. — B. A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 mai 1897.

Sur le rapport présenté par M. Deloche, au nom de la commission du prix Allier d'Hauteroche (numismatique), ce prix est décerné à M. Adrien Blanchet, pour ses deux volumes intitulés : ***Les Monnaies grecques*** et ***Les Monnaies romaines.***

Sur le rapport présenté par M. Ph. Berger, au nom de la commission du prix Saintour, ce prix est décerné à M. Casanova, pour son étude sur la *Citadelle du Caire*. En outre, la commission accorde, à titre de récompense extraordinaire, une somme de 1.000 fr. à M. Kirste pour l'ensemble de ses travaux relatifs à l'Unadiganasutra de Nemachandra, et une somme de 500 fr. à M. Moïse Schwab pour son Dictionnaire de l'angélologie juive d'après les mss. conservés à la Bibliothèque nationale.

La commission des Antiquités de la France décerne les récompenses suivantes : 1re médaille (1,500 fr.), M. Beautemps-Beaupré, pour son ouvrage intitulé : *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au* XVIe *siècle*; 2e médaille (1,000 fr.), M. P.-M. Perret pour son *Histoire des relations de la France avec Venise du* XIIIe *siècle à l'avènement de Charles VIII*; 3e médaille (500 fr.), M. R. Merlet, pour son ouvrage intitulé *La Chronique de Nantes*. En outre, la commission a décidé de demander à M. le Ministre de l'Instruction publique de disposer d'une quatrième médaille (500 fr.) en faveur de M. Lemoine, pour sa *Chronique de Richard Lescot, religieux de Saint-Denis*. — Les mentions honorables sont distribuées ainsi qu'il suit : 1e mention, M. A. Rigault, *Le procès de Guichard, évêque de Troyes*; 2e mention, M. Jules Chevallier, *Essai historique sur l'église et la ville de Die*; 3e mention, M. Henri Gross, *Gallia judaica, Dictionnaire géographique de la France d'après les sources rabbiniques*; 4e mention, M. E. Laurain, *Essai sur les présidiaux*; 5e mention, MM. L. De Santi et A. Vidal, *Deux livres de raison*; 6e mention, M. H. Malo, *Renaud de Dammartin et la coalition de Bouvines* (manuscrit).

M. Maspero donne lecture du rapport de la commission du prix Bordin, qui a décidé d'accorder ce prix à M. l'abbé Chabot pour ses deux ouvrages intitulés : *Histoire de Mar Jabalaha III* et *Chronique attribuée à Denys de Tell-Mahré*.

M. Perrot, au nom de la commission des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, propose de désigner, pour la médaille d'or annuellement décernée par la Société centrale des architectes français, M. Graillot, ancien membre de l'Ecole de Rome.

M. Müntz présente les photographies d'une suite de tapisseries qui lui a été signalée par M. Collignon et qui se trouve depuis près d'un siècle dans la famille de M. le général Bézard. Cette tenture, représentant l'histoire de Diane, a été tissée en 1610, mais reproduit des cartons au moins d'un demi-siècle plus anciens, se rattachant à l'école de Fontainebleau On y retrouve la paraphrase littérale des Métamorphoses d'Ovide, dont les moindres épisodes sont interprétés (sauf pour les costumes, qui sont du XVIe s.) avec la plus grande exactitude. Enfin, les cartons originaux de l'histoire de Diane ont été commandés par Diane de Poitiers, comme le prouvent le chiffre de la favorite d'Henri II et des emblèmes dont la signification n'est pas douteuse. On connaît aujourd'hui trois suites de tapisseries exécutées pour Diane de Poitiers et consacrées toutes trois à la glorification de la déesse sous le patronage de laquelle la duchesse de Valentinois s'était placée : quatre pièces qui ont fait retour au château d'Anet; une pièce de la collection de M. Maurice Kann; enfin les six pièces appartenant à M. le général Bézard. Diane de Poitiers a sans doute tracé elle-même aux peintres le canevas des compositions; elle possédait, dans sa bibliothèque d'Anet, un manuscrit de la traduction française des Métamorphoses.

M. Marquet de Vasselot, attaché au musée de Versailles, fait une communication sur le trésor de l'abbaye de Roncevaux (Navarre espagnole). Il signale d'abord un coffret arabe en argent doré, du XIIe siècle; la couverture de l'Evangéliaire sur lequel les rois de Navarre prêtaient serment lors de leur sacre (XIIIe siècle); un coffret en argent du XVIe siècle, décoré de fragments provenant d'un monument antérieur; une statuette de la Vierge, en bois recouvert d'argent, du XIVe siècle; une croix en argent doré, du XVIe siècle. Puis il étudie en détail deux pièces très importantes : la Vierge de Roncevaux, une des œuvres les plus intéressantes de l'orfèvrerie toulousaine à la fin du XIIIe siècle, et un reliquaire en argent, de la fin du XIVe siècle, qui est orné de 51 compartiments en émail translucide. Ces deux derniers objets peuvent être comptés parmi les pièces d'orfèvrerie les plus remarquables du moyen âge.

M. Devéria communique un travail où il examine les estampages de treize inscriptions chinoises, provenant de la mission de MM. Dutreil de Rhins et Grenard dans la haute Asie. Six inscriptions bouddhistes consacrées à la mémoire de prêtres ou religieux morts entre 663 et 856 montrent les Chinois commençant seulement à employer, en 672, la forme d'écriture inventée plus de trois siècles auparavant par Wang Hi-tchi, écriture aujourd'hui adoptée par la typographie chinoise. M. Devéria donne la traduction in extenso d'une inscription datée de 137 p. C., provenant de Barkoul et relatant une victoire remportée par les Chinois sur les Huns commandés par le prince Hou-gen. Il cite à cette occasion les textes d'un recueil de 1085 inscriptions chinoises annotées, composé en 1815 sous le titre de *Kin-chi-tsoei pien*, et dans lequel cette inscription de Barkoul est reproduite avec des commentaires dont il est donné lecture.

—Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 7 juin — 1897

Crowley et Neubauer, Texte hébreu de l'Ecclésiaste. — Heisterbergk, Le tirage au sort des fonctionnaires. — Keller, Les débuts de la Réforme et les conventicules hérétiques. — Catalogue de la bibliothèque du baron Pichon. — A. Régnier, Lexique de la langue de Retz. — D'Arbois de Jubainville, Deux manières d'écrire l'histoire. — Beoethy, Histoire de la littérature hongroise. — Endroedi, Trésor poétique de la littérature hongroise. — Ferenczi, Vie de Petœfi.

The original hebrew of a portion of **Ecclesiasticus** (XXXIX, 15 to XLIX, 11) together with the early versions and an english translation followed by the quotations from Ben Sira in rabbinical literature edited by A. E. Cowley and Ad. Neubauer with two facsimiles. Oxford, Clarendon press, in-4, 1897, p. XLVII et 41; prix 10 shillings et 6 pence.

L'importance de la découverte d'une partie (dix chapitres) du texte hébreu de l'Ecclésiastique n'est plus à signaler. La question qui se posait au moment où cette découverte fut faite, si les fragments hébreux représentaient l'original ou une version hébraïque postérieure, est résolue avec évidence par la publication de ces fragments; c'est, sans l'ombre d'un doute, une notable portion de l'œuvre même de Iésus, fils de Sirach, que nous possédons.

La publication, confiée à deux savants que leur compétence notoire désignait, renferme non seulement le texte hébreu annoté et traduit, mais aussi tous les éléments nécessaires pour l'étude des fragments découverts. Les deux versions qui procèdent directement de l'hébreu (la Septante, faite par le petit-fils de l'auteur en 132 avant notre ère, et la version syriaque, dont l'existence au milieu du IVe siècle après J.-C. est établie par les citations des homélies d'Aphraate) sont reproduites dans les parties correspondantes au texte hébreu retrouvé. Les éditeurs ont ajouté l'ancienne version latine et les proverbes de Ben Sirach conservés dans les Talmuds et les livres rabbiniques. Un glossaire renferme les mots hébreux qui ne se rencontrent pas dans l'Ancien Testament ou qui ne se trouvent pas dans les passages cités dans les fragments. On a ainsi sous la main tous les matériaux nécessaires pour un commentaire complet du texte hébreu et de ses versions.

Ce commentaire reste à faire; il était en dehors de la tâche des éditeurs; il ne peut non plus rentrer dans le cadre d'un compte rendu. Nous pourrions nous arrêter ici, mais nous devons signaler en quelques mots le principal intérêt de ce commentaire.

Comme les éditeurs le remarquent dans leur préface, ces fragments de l'Ecclésiastique sont écrits dans un hébreu classique légèrement teinté d'araméisme. La date de la composition du livre est connue à quelques années près, puisque le petit-fils de l'auteur le traduisit en grec en 132 avant notre ère. Comparés, sous le rapport du style, avec les livres bibliques dont la date est douteuse, comme l'Ecclésiaste, Job, le Cantique des Cantiques et les Chroniques, ces fragments fourniront d'utiles indices sur l'époque de la rédaction de ces livres.

Pour la critique des versions grecque et syriaque, les fragments ne sont pas moins précieux. Grâce à eux, il est facile de reconnaître quelle est celle des deux versions qui donne la bonne leçon quand il y a divergence. Les fragments sont, il est vrai, d'une époque relativement moderne, de la fin du XI^e^ s. au plus tôt, suivant le jugement des éditeurs; pendant le cours de treize siècles le texte hébreu a souffert de la négligence des copistes ou a été altéré par leurs corrections maladroites; mais la concordance de l'hébreu avec une version forme un criterium certain. Un exemple expliquera notre pensée : XXXIX, 29, en lisant dans l'hébreu avec les éditeurs *râ 'âb we déber* = Sept. λιμὸς καὶ θάνατος, il devient évident que le syriaque *Kîfê de mautô* est une faute pour *Kafnô we mautô* « la famine et la mort (ou la peste) » : XL, 1, l'hébreu *'ôl* « joug » = Sept. ζυγός a été lu *'oul* « enfant » par le traducteur syriaque qui a rendu ce mot par *genso* « race, postérité ». En sens inverse, XL, 11, le grec ἀπὸ ὑδάτων εἰς θάλασσαν ἀναχάμπτει doit être corrigé, d'après l'hébreu et le syriaque, ainsi : « ce qui vient d'en haut retournera en haut ». Le rapprochement des versions fera saisir, d'un autre côté, les altérations de l'hébreu. Enfin, le commentaire devra expliquer la raison des nombreuses lacunes du syriaque.

On sera reconnaissant aux savants éditeurs non seulement de leur excellente publication, mais aussi de leur empressement à livrer au public le plus tôt possible ces importants fragments.

R. D.

B. Heisterbergk, **Die Bestellung der Beamten durch das Los** (Berliner Studien f. klass. Philol. und Archæol. XVI 5 [Berlin, Calvary, 1896]), 119 p. in-8.

La découverte de l'Ἀθηναίων Πολιτεία d'Aristote a tranché plus d'une controverse; en revanche, elle en a soulevé d'autres, et les débats sur l'authenticité de cet opuscule, sur le triage des interpolations, ayant rendu courage aux vaincus de la première heure, on a vu reparaître des

hypothèses qu'on avait cru définitivement condamnées. M. Heisterbergk, voulant étudier à fond une question dans laquelle l'autorité d'Aristote n'est plus acceptée sans conteste, n'a pu se dispenser de prendre parti. Il tient pour l'authenticité du chapitre IV (législation de Dracon) qu'il considère comme une retouche, mais une retouche faite par Aristote mieux informé; si bien que, en cas de contradiction, une assertion émise au chapitre IV doit prévaloir sur toute autre rencontrée dans le reste de l'ouvrage. Il n'en élimine qu'une glose malencontreuse (κληροῦσθαι δὲ καὶ τὰς ἄλλας ἀρχάς) qui va contre son système.

M. H. affirme donc que le tirage au sort usité au temps de Dracon pour les bouleutes seulement, fut appliqué par Solon aux magistrats, mais après élection préalable de dix candidats par chacune des quatre tribus. Élection et tirage combinés remplacent, pour les archontes, la nomination par l'Aréopage. Les Pisistratides abolissent le tirage au sort, qui les eût empêchés de disposer à leur gré de l'archontat. C'est le régime qui, maintenu par Clisthène, a fait arriver au pouvoir, en temps opportun, Thémistocle et Aristide. En 487/6 a. Chr., on revient au système de Solon, avec cette différence que, les candidats désignés par les dèmes étant en plus grand nombre (M. H. propose de substituer ρ′ = 100 à ϙ′ = 500 dans; Ἀθην. Πολ. chapitre 22), le rôle de l'élection préalable est amoindri. Une nouvelle réforme, dont on ne saurait fixer la date, supprime l'élection ou désignation préalable et ne laisse plus subsister que le tirage au sort en partie double, dans les dèmes d'abord, puis à Athènes, par le ministère des thesmothètes.

Ce n'est pas pour établir ce cadre sommaire de faits généralement acceptés ni pour découvrir le nom des réformateurs anonymes que M. H. a écrit près de cent pages. Ce qu'il recherche, ce sont les motifs psychologiques qui ont amené les Athéniens à préférer à l'élection le tirage au sort, lequel a été pratiqué avant l'élection et lui a survécu. Était-ce que le sort passait pour une investiture divine, comme le pensait Fustel de Coulanges? Alors on ne s'explique pas la docimasie consécutive, instituée pour réformer, si besoin est, les choix divins; la docimasie portant non sur la capacité, mais sur la qualité et la moralité des candidats, avec la prétention sacrilège de découvrir des tares que les dieux n'auraient pas su voir. Était-ce un moyen de prévenir les brigues électorales? Mais le tirage au sort est un mode d'investiture plus ancien que l'élection et n'a pu être institué pour en corriger les abus. Était-ce une satisfaction donnée à l'instinct démocratique? Mais le tirage au sort n'est pas démocratique par essence : Fustel de Coulanges trouvait même d'excellentes raisons pour soutenir qu'il est plutôt aristocratique. Ce qui est certain, c'est que le tirage au sort restreignit d'abord et supprima ensuite un droit que le peuple aime à exercer, celui de choisir qui lui plaît. La réforme de 487/6 — que l'on croyait jusqu'ici faite par Aristide, dix ans plus tard, et doublée d'une prétendue extension de l'éligibilité à toutes les classes — était en somme un retour vers le passé, une réaction.

Aurait-on voulu prendre des précautions contre les magistrats et leur enlever le prestige que confère l'élection directe ? Mais on se serait plutôt défié des généraux ou stratèges, qui, eux, furent toujours élus, et par le peuple entier. Enfin, n'aurait-on pas visé, en abolissant totalement l'élection, à assurer la représentation des minorités ? Ce put être un résultat obtenu accidentelement, non le but : on ne reconnaissait pas de droit aux minorités.

Il est temps que M. H., après avoir rejeté toutes les solutions connues, nous donne la sienne. Il aboutit à cette formule : que l'on peut considérer la constitution athénienne comme « une dyarchie formée d'éléments démocratiques et hékastocratiques » — autrement dit, et barbarisme à part : qu'elle est née du conflit permanent entre le droit du peuple et le droit de l'individu, le premier représenté par le suffrage, l'autre par le tirage au sort. C'est l' « hékastocratie » qui l'emporte à la fin : le peuple ne peut plus empêcher personne de se porter candidat aux fonctions publiques.

Il y aurait beaucoup à dire là dessus, et l' « hékastocratie », découverte personnelle de M. H., ne paraîtrait plus chose si neuve après discussion : mais c'est assez, et même trop, de philosophie. La dissertation de M. H., judicieuse, documentée, bienveillante dans la polémique, n'a d'autre défaut que d'être prolixe et confuse, en dépit des chapitres qui la scandent. Du moins, elle m'a paru telle, et je n'ai pu l'analyser qu'en la bouleversant de fond en comble.

M. H. a réimprimé en appendice (p. 99-119) une dissertation, parue en 1889 dans le *Philologus*, sur la *provincia* romaine, c'est-à-dire sur le tirage au sort dans le droit public romain. Il soutient, contre l'opinion accréditée par Göttling et Mommsen, que *provincia* désigne toute fonction adjugée par le sort, et celle-là seulement. Sans rejeter la dérivation du verbe hypothétique *pro-vincere*, il préfère la combinaison *pro-vincia* signifiant littéralement « en guise de lot gagné ». Les textes, doucement sollicités, se prêtent à tous les systèmes : celui-ci est inacceptable pour quiconque croit l'autorité des magistrats romains antérieure et supérieure à l'influence exercée en fait par le Sénat. M. Heisterbergk veut que le tirage au sort des compétences ait été imposé dès l'origine par le Sénat, lequel « permettait parfois aux consuls de s'entendre à l'amiable » (p. 114). Sans doute, l'égalité entre collègues devait suggérer aux consuls eux-mêmes l'idée de recourir au sort ; mais cela ne suffit pas à démontrer que ce recours était de droit, et que *pro-vincia*, au sens juridique et précis du mot, est un lot *gagné* au tirage.

A. Bouché-Leclercq.

Die Anfaenge der Reformation und die Ketzerschuhlen. Untersuchungen zur Geschichte der Waldenser beim Beginn der Reformation, von Ludwig KELLER. Berlin, Gaertner, 1897, IV, 6 p. in-8. (Vortraege und Aufsatze aus der Comenius-Gesellschaft, IV, 1.2)

Il y a quelques années (16 décembre 1889), nous avons parlé ici des nombreux travaux de M. L. Keller sur les origines de la Réforme et surtout sur les rapports qui peuvent avoir existé entre les promoteurs du mouvement du XVI^e^ siècle et les sectes, vaudoises et autres, qui continuaient alors les traditions hérétiques du moyen âge. Nous disions alors que les études du savant archiviste de Munster étaient très suggestives, mais que, sous leur forme absolue, les thèses de M. K. n'avaient pas grande chance d'être admises, et que catholiques fervents et protestants zélés s'uniraient sans doute à une critique impartiale mais prudente pour en repousser les déductions téméraires. Nous ne pouvons que répéter ce jugement à propos du nouveau travail de M. K. sur *les débuts de la Réforme et les conventicules hérétiques* contemporains. Sur bien des points, il a raison ; ainsi il est évident que la Réforme était déjà partout en l'air, au moment où éclate la révolte de Luther ; c'est là une condition préalable, nécessaire, pour toute révolution qui se produit au cours des destinées de l'humanité. Sur d'autres points, on est tout disposé à ne pas lui donner tort ; ainsi je ne songe pas à contester qu'il y ait eu, entre 1515 et 1520, à Worms, à Augsbourg, à Saint-Gall, et dans d'autres villes encore, des congrégations vaudoises, ayant leurs évêques, leurs apôtres, leurs prophètes. J'admettrai — parce que cela est dans la nature des choses — que les nombreuses Académies et Sociétés littéraires fondées en Allemagne et en Italie, à la fin du XV^e^ et au commencement du XVI^e^ siècle, ont abrité plus d'un incrédule, voire même de véritables hérétiques. Mais il ne résulte nullement de là que l'Allemagne ait été couverte d'un vaste réseau de congrégations hérétiques, importantes par le nombre de leurs fidèles ; il en résulte encore moins que ces Sociétés et ces Académies aient été les centres occultes de je ne sais quelle franc-maçonnerie vaudoise, occupée à répandre, sous le voile trompeur d'études littéraires, le venin de l'hérésie [1]. De même on concédera volontiers qu'au sein des corporations de métiers dans les villes libres il y ait eu des adhérents de ces doctrines condamnées par l'Église et peut-être furent-ils assez nombreux dans *quelques-unes* des cités de l'Allemagne du Sud. Mais admettrons-nous pour cela les affirmations de l'auteur qui voit ces Vaudois du XVI^e^ siècle envahir jusqu'aux sodalités ou confréries religieuses afin de les utiliser pour leur

1. C'est ainsi que Pomponius Laetus à Rome, Conrad Celtes et Albert Durer à Nuremberg, Sapidus et Schurer, à Schlestadt, sont aux yeux de M. K. des sectateurs de l'hérésie du moyen âge. A ce titre le pieux Wimpheling, fondateur d'une Société littéraire, était aussi un hérétique ! Et les *Libertins* de Genève sont-ils aussi des Vaudois, puisqu'ils sont combattus par Calvin ?

propagande sectaire, et les notables des villes libres s'agréger aux tribus d'arts et métiers sous l'influence des mêmes préoccupations mystérieuses [1] ? Je suis tout prêt enfin à admettre une certaine filiation entre plusieurs des communautées appelées vaudoises par M. Keller, signalées vers 1520, et les groupes anabaptistes contre lesquels luttent les réformateurs de Suisse et d'Allemagne après la guerre des Paysans. Mais cette filiation ne me semble nullement aussi étroite ni surtout aussi générale que le veut notre auteur. Il n'est pas admissible que bon nombre des adhérents de la vieille foi dissidente n'aient pas été absorbés par le puissant mouvement de la Réforme, et d'autre part il est trop évident que pour beaucoup des sectateurs de la Nouvelle Jérusalem l'élément religieux disparaît tout à fait devant les problèmes politiques et sociaux ; c'est un ordre d'idées tout différent pour lequel ils combattent et périssent [2].

En exagérant ainsi ses théories, en les poussant à outrance, M. Keller devient, sans s'en douter assurément, le plus dangereux adversaire des opinions qui lui sont chères ; il détourne les esprits pondérés et critiques d'accepter même la part de vérité que renferme incontestablement sa thèse favorite.

R.

Catalogue de la Bibliothèque de feu M. le baron Jérôme Pichon, président honoraire de la Société des Bibliophiles français. Première partie; *livres rares et précieux, manuscrits et imprimés*. Paris, librairie Techner, 3-14 mai 1897 ; in-8, 460 pp., 1575 numéros.

I

Toujours la Colombine ! Quand il n'y en a plus il y en a encore, et les plaquettes rarissimes volées à la Bibliotheca Colombina en 1885, revenant à la lumière, se répandent de nouveau comme une manne bienfaisante sur les brocanteurs et les libraires. Les lettrés y trouvent aussi leur compte; ceux qui ont pignon sur rue, s'entend.

On ne connaîtra jamais l'étendue de ce désastre, presque sans exemple

---

1. Jusqu'à la Révolution le Magistrat des villes libres forçait les savants, ecclésiastiques, professeurs, jurisconsultes, etc. de s'inscrire dans l'une des corporations de métier, pour empêcher l'esprit de caste de se développer. M. K. voit dans ce fait, *obligatoire* pour eux, et *constant* à travers les siècles, un but de propagande volontaire poursuivie par les notables en question pour endoctriner les artisans dans la foi vaudoise qu'ils professent secrètement eux-mêmes!

2. M. K. en veut beaucoup à Zwingle, Capiton, Bucer, etc. d'avoir eu si peu de sympathies pour les prophètes et pour les apôtres anabaptistes, après avoir frayé avec leurs précurseurs. L'idée ne lui est pas venue qu'ils ont changé d'attitude précisément parce que les baptistes d'après 1525 n'étaient pas ou plus les inoffensifs Vaudois de 1520.

de nos jours dans l'histoire de la bibliographie. Le lecteur se rappelle sans doute la déplorable histoire que nous narrâmes à cette place [1], il y a quelques années.

La superbe bibliothèque fondée par Fernand Colomb à Séville en 1526 et merveilleusement riche en opuscules français et italiens des plus importants pour l'histoire de la littérature au XVI^e^ siècle, fut mise à sac. Les premiers envois en France de ces pièces précieuses ne provenaient pas entièrement des déprédations commises avec la louable intention de remplir l'escarcelle des collectionneurs étrangers. Cette idée géniale ne vint que plus tard. Quelques-unes des plaquettes gothiques paraissaient avoir été ramassées dans les balayures de la fameuse bibliothèque, soigneusement administrée, comme l'on sait. Toutes les autres furent arrachées des recueils reliés et servirent à emballer des tapisseries et de la ferraille. C'est en ce triste équipage que ces trésors bibliographiques arrivèrent dans la capitale du monde civilisé.

La joie fut grande lorsque les amateurs virent apparaître sur le quai Voltaire des liasses entières de ces précieux opuscules, offertes pour un morceau de pain. Les bibliophiles de la dernière heure ne les obtinrent cependant qu'après avoir été fortement majorées. Par exemple, les *Deduiz de la chasse des bestes sauuages* et le *Cheualier aus Dames* étaient maintenant cotés trois louis chacun : prix encore abordable, si l'on songe que des exemplaires de ces livres mêmes avaient été naguère adjugés, en vente publique, à 5,000 [2] et 11,000 [3] francs pièce.

Connaissant nombre de ces plaquettes pour les avoir vues autrefois à Séville, nous pûmes facilement déterminer l'origine du lot entier, malgré les mutilations qu'on leur avait fait récemment subir afin d'en dissimuler la provenance. D'ailleurs, rien de plus simple :

Au fur et à mesure que Fernand Colomb achetait des livres, il inscrivait sur chacun d'eux, en tête du premier feuillet, une rubrique de classement et, au bas de la dernière page, une note énonçant la date, le lieu et le prix d'acquisition, en y ajoutant quelquefois des renseignements particuliers. C'est même avec ces annotations que nous reconstituâmes naguère certains détails de la vie et l'itinéraire des voyages de ce célèbre bibliophile. Or, les mutilations avaient eu pour but de faire disparaître toutes ces notes. Mais comme les plaquettes provenaient de recueils lacérés à la hâte, plusieurs échappèrent au funeste grattoir, d'autres furent mal raclées, de telle sorte qu'on pouvait encore discerner des traces de rubriques et, pour quelques-unes, jusqu'au cachet de la bibliothèque.

Notre premier soin fut d'appeler l'attention des honnêtes gens sur

---

1. *Revue critique*, numéro du 18 mai 1885.

2. *Le Cheualier aus Dames* (et non *Place aux Dames*, comme le dit le Señor Fabié, membre de l'Académie espagnole); vente Didot, juin 1878, n° 126.

3. *Des deduiz de la chasse des bestes sauuages ;* vente faite à Paris en 1881.

cette singulière aventure. L'article consacré à ce sujet [1] eut de l'écho, même au-delà des Pyrénées.

Deux législateurs péninsulaires, craignant qu'on ne vît dans de tels faits une preuve que l'Espagne était une Grèce en décadence : « que España parezca una Grecia en decadencia », interpellèrent le gouvernement au Sénat et à la Chambre. Ils voulaient savoir ce que le ministre de la justice pensait des révélations de la *Revue critique* : « un periodico que goza de grán reputacion entre los eruditos y aficionados à la historia [2]. » Aux Cortès, S. E. s'efforça de rassurer ses interlocuteurs, justement inquiets. Il ne fallait y voir, selon lui, « qu'une de ces choses d'Espagne qui, ayant eu le malheur de passer par la plume d'écrivains étrangers, revêtent des formes extraordinaires et fantastiques, s'éloignant beaucoup et même tout à fait de la vérité [3] ».

En effet, comment admettre que des livres valant des milliers de francs auraient jamais été traités de la sorte au milieu des populations savantes de l'Andalousie et à une portée de fusil d'une académie célèbre dans ces régions? On comprendrait à la rigueur que les secousses du tremblement de terre eussent pu faire sortir, par les barreaux de la bibliothèque capitulaire, plusieurs centaines de ces malheureuses brochures, au moment psychologique où quelque brocanteur passait par hasard sous les fenêtres. Mais parler d'ignorance et de déprédations, c'était une calomnie pure.

La divulgation de ce pillage ne fit, naturellement, qu'aiguillonner le zèle des pourvoyeurs d'objets d'art exotique, et l'un d'eux me tarda pas à se procurer une nouvelle cargaison de livres rares et de beaux manuscrits, enlevés de la Bibliothèque Colombine.

Cette fois encore nous eûmes l'audace de dénoncer ces vols [4], et cette fois encore on nia les faits. Mais dans l'intervalle, grâce à des documents irréfragables, il nous fut possible de ressusciter toutes les annotations de Fernand Colomb, ainsi que les rubriques portées sur ses catalogues et même d'indiquer les recueils vides de ces pièces qui se trouvaient encore sur les rayons de la bibliothèque [5].

Comme bien l'on pense, la source de ces objets de si grande valeur n'était pas tarie. Il en arrivait encore dans les alentours du bois de Boulogne ou de la Grange-Batelière; mais sans que nous pussions les voir ou les palper. On ne les montrait qu'aux initiés, et ceux-ci, leur petite affaire faite, les cachaient avec un soin jaloux, non exempt d'inquiétude.

---

1. *Grandeur et décadence de la Colombine*, dans la *Revue critique*, loc. cit.

2. *Diario de las sesiones de Cortes*, 23 mai 1885, pp. 4419, 4420; 25 mai suiv. pp. 2615, 2616; 1er juin suiv. pp. 2753. 2754.

3. *Diario*, 1885, n° 155, p. 4419.

4. *La Colombine et Clément Marot*, dans *Le Livre*, numéro du 10 mars 1886.

5. *Excerpta Colombiniana : Bibliographie de quatre cents pièces gothiques françaises, italiennes et latines du commencement du XVIe siècle*. Paris, 1887, in-8.

Notre embarras était extrême. Les amis du chapitre de Séville nous disaient avec une joie manifeste : « C'est une invention ! Où sont ces prétendues merveilles, les avez-vous seulement vues ? Montrez-nous le corps du délit ». Mais la Providence veillait et, par suite d'une circonstance malheureusement inévitable, c'est-à-dire une vente après décès, nous pouvons enfin dire, *de visu*, ce qu'elles sont devenues. Fait plus important, ces opuscules précieux se trouvent accompagnés d'autres de même provenance et non décrits jusqu'ici. Il nous reste à les signaler.

II

Tout dernièrement, du 3 au 14 mai, il a été vendu, à l'hôtel Drouot, la plus belle bibliothèque qu'on ait mise aux enchères depuis la vente Lignerolles. Quinze cent soixante-quinze numéros, tous triés sur le volet. Des livres uniques ou rarissimes, de superbes manuscrits, des volumes imprimés sur vélin, d'autres ornés de dessins originaux, des maroquins très frais, enfin des provenances extraordinaires, à tous les points de vue. Il n'y manquait que l'in-douze[1] nommé d'après son savant commentateur : bouquin du reste fort déchu dans l'estime de la clientèle. Rondement menée et le commissaire-priseur assisté d'experts des deux sexes, cette vente a produit plus d'un demi-million de francs : joli denier pour une bibliothèque, par le temps qui court !

Le catalogue cité en tête du présent article fournira par le menu à nos lecteurs l'indication de tout ce que cette collection renfermait de rare ou de cher. Comme nous nous y attendions bien un peu, il énumère aussi des plaquettes provenant de la malheureuse bibliothèque de Fernand Colomb. Elles y abondent même. Cinquante-sept, — sans compter les très précieuses vendues sous le manteau. Complétons les détails du catalogue, soigneusement rédigé d'ailleurs, et précédé d'une biographie qui se laisse lire. Ce sera une preuve nouvelle et définitive du scandale que dans l'intérêt des lettres la *Revue critique* a dénoncé.

134. *Protestation de la foy.*

C'est le n° 190 de nos *Excerpta*, et voici ce qu'il portait, de la main de Fernand Colomb, avant d'avoir été lacéré : *11430. 13394. Este libro costo .6. dineros en leon per setiembre de .1525. y el ducado vale .570. dineros.*

Arraché du recueil G. 37-30.

758. *La complainte de lescuyer a la dame.*

C'est le n° 33 des *Excerpta*. Arraché du recueil F. 31-20.

772. *Lamant rendu cordelier en lobseruance damours.*

Cette édition donnée comme « non citée » est le n° 5 des *Excerpta*. Voici ce que portait cette pièce avant d'avoir été lacérée : *11372. 5083. Este libro costo .1. sueldo*

1. La prétendue première édition de *Manon Lescaut*; Amsterdam (Rouen), 1733, grand in-12.

a mompeller a .12. de julio de .1535. y el ducado de oro vale .47. sueldos.
Arraché du recueil F. 31-20.

773. *Lapprobation de chascun.*
C'est le n° 6 des *Excerpta*. Il portait la rubrique 6720, et a été arraché du recueil T. 109-136.

774. *La balade des leutheriens.*
Cette pièce décrite comme « non citée », est le n° 12 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacérée, elle portait : *11396. 9294. Este libro costo ... quarto en turin a. 14. de enero de .1521. y el ducado de oro vale .212. quartos.*
Arrachée du recueil G. 37-18.

775. *La belle dame qui eut mercy.*
Cette pièce, donnée comme « non citée », est le n. 54 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacérée, elle portait : *13190. 11398. 10280. Este libro costo .2. dineros en leon por agosto de .1535. y el ducado vale .570. dineros.*
Arrachée du recueil F. 31-4.

777. *La Complainte de nostre dame.*
C'est le n° 34 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacérée, cette pièce portait : *4808. Este libro costo .1. dinero en mompeller a .6. de julio de .1535. y el ducado de oro vale .564. dineros.*
Arrachée du recueil G. 37-33.

780. *La complainte... des belles pucelles.*
C'est le n° 40 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacérée, cette pièce portait : *4483. Este libro costo .2. dineros en mompeller a .27. de junio de .1535. y el ducado vale .564. dineros.*
Arrachée du recueil F. 31-15.

781. *Le contre rommant de la Rose.*
Cette pièce, donnée comme « complètement inconnue », est le n° 46 des *Excerpta*. Elle a été signalée dès 1875 par notre savant et sympathique collaborateur, M. Paul Meyer, dans le *Bulletin de la Soc. des Anciens textes français*, t. I, p. 36.

785. *Le doctrinal des seruiteurs.*
Cette édition, donnée comme « non citée », est le n° 79 des *Excerpta*. Avant d'avoir été grattée, cette pièce portait les rubriques 11558. 6725.

787. *Lhospital damours.*
Cette édition, dite « non citée », est le n° 114 des *Excerpta*, malgré la légère erreur commise par Gallardo, qui donne le titre comme étant en rouge et noir. Avant d'avoir été lacérée, cette pièce portait : *11372. Este libro costo .6. dineros en mompeller a .9. de julio de .1525. y el ducado vale .564 dineros.*
Arrachée du recueil F. 31-21.

793. *Le testament de Martin leuter.*
C'est le n° 224 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacéré il portait : *11396. 13570. Este libro costo .2. dineros en leon por setiembre de .1525. y el ducado vale .575. dineros.*
Arraché du recueil G. 37-18.

939. *Sensuyt lassumption de la glorieuse vierge Marie.*
C'est le n° 9 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacéré, cet exemplaire portait : *Este libro assi enquadernado costo .20. dineros en leon por setiembre de .1535. y el ducado vale .570. dineros.*
Arraché du recueil H. 43-30.

971. *Sensuyt le rommant de Richard sans poor.*
C'est le n° 209 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacéré, cet exemplaire portait :

11584. 5180. Este libro costo .9, dineros en mompeller a .14. de julio de .1535. y el ducado de oro vale .564. dineros.

Arraché du recueil O. 79-15.

1058. *Mariaige et Triumphe des quatre filz Haymon.*

C'est le n° 144 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacéré, cet exemplaire portait : *11402. 9404. Este libro costo .4. quartos a .21. de enero de .1531. y el ducado de oro vale .302. quartos.*

Arraché du recueil F. 31-4.

1081. *Le purgatoire des mauluais marys.*

C'est le n° 195 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacérée, cette pièce portait : *13925. Este libro costo .4. dineros en leon por otubre de .1525. y el ducado vale .570. dineros.*

Arrachée du recueil G. 37-26.

1213 *Proposition faicte par les nobles bourgoys.*

Cette pièce, donnée comme « non citée », est le n° 189 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacérée, elle portait : *11665. 13534. Este libro costo .4. dineros en leon por setiembre de .1535. y el ducado vale 570 dineros.*

Arrachée du recueil O. 79-15.

1217. *Sensuyt le debat des heraulx darmes.*

C'est le n° 57 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacérée, cette pièce portait : *11584. 13905. Este libro costo .5. dineros en leon por otubre de .1525. y el ducado vale .574. dineros.*

Arrachée du recueil O. 79-16.

1219. *Les nouuelles venues a Lyon.*

C'est le n° 165 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacéré, cet exemplaire, acheté à Lyon en 1535, portait les rubriques 11545. 13541.

Arraché du recueil O. 79-15.

1409. *Police subsidiaire.*

Cette pièce, donnée comme « connue seulement par la mention de Duverdier », est le n° 180 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacérée, elle portait : *11565. 5065. Este libro costo .5. dineros en mompeller a .12. de julio de .1535. y el ducado de oro vale .564. dineros.*

Arrachée du recueil O. 97-15.

1430. *Les faitz du chien insaciable du sang chretien.*

C'est le n° 96 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacéré, cet exemplaire portait : *11525. 13540. Este libro costo .2. dineros en leon por setiembre de .1535. y el ducado vale .370. dineros.*

Arraché du recueil O. 79-15.

1431. *La Vizion miraculeuse veue par le grand Turch.*

C'est le n° 253 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacéré, cet exemplaire portait : *11565. 14199. Este libro costo .2. dineros en leon a .28. de diciembre de .1535. y el ducado vale .570. dineros.*

Arraché du recueil O. 79-15.

III

Voici maintenant une série de pièces que nous ne savions pas avoir été également volées à la Bibliothèque Colombine lors du tremblement de terre. Elles ne sont ni moins rares ni moins importantes que les

autres pour l'histoire de la littérature française, et comme dans le nombre on en trouve d'inconnues jusqu'ici, il importe de les citer :

92. *Le mirouer de lhomme et de la femme*. Paris, Symon Vostre, libraire, s. d. in-8, goth.

113. *Le tresor de lame*. Anthoine Verad (*sic*). s. d., in-fol. goth.

122. *Corona mistica*. Antwerp, Gerard de Leew. MCCCCXCII. In-8, goth.

142. *Le repos de consolacion*. Anthoine Verard, 1505, in-4, goth.

256. *La maniere de empter et planter en iardins*. s. d. in-4, goth..

264. *La flagice de peste*. Poictiers, Jacques Bouchet, 1530. In-8, goth.

267. *Compendi utilissim. contra pestilencia*..... Barcelona, Rosembach, mil.d.c.vij., in-4 goth.

289. *La terrible et espouuantable comete*..... *lan* M.CCCCC.XXVII *en Westrie*. S. d., n-4. goth.

292. *Lymaige du monde*. Paris, Alain Lotrian ; s. d., in-4, goth.

318. *Emanuel Miroir olimpiaque pour lan .1529.; fabrique par M. P. Verney de Semur*. S. l. n. d., in-4, goth.

761. *Le siecle dore*. (Paris, Fesandad, s. a., in-4, goth.

765. *Le rosier des dames*. S. l. n. d.. in-8, goth.

776. *Le baston pour chasser les Loups ;* s. l. n. d. in-4. goth. Pièce protestante.

779. *La complainte du nouueau marié*. S. l. n. d. in-4, goth.

783. *La doctrine des princes*. S. l. n. d., in-4. goth.

790. *Le regime de mesnage*. S. l. n. d., in-4, goth.

791. *Les sept pseaulmes penitentiaulx*. S. l. n. d., in-4, goth.

923. *Bataglie qual fece la Reyna*. Venise, Sessa, s. d., in-4, caract. ronds.

924. *Ruffanela de miser Ioanne bocazo*. S. l. n. d., in-4. Cette pièce porte encore: *Este libro costo en Roma un quatrin por dezembri de .1515. Esta registrado*.

925. *Assalto de Francesi alla cita de Parma*. S. l. n. d., in-4, goth.

926. *El fatto Darme del Christ. Re de Franza. Composta per Teodore Barbiere*. S. l. n. d., in-4.

927. *El fatto darme del christ. Re di Franza. Stampata del .1525*. In-4, s. l.

970. *Les faitz et gestes des nobles conquestes de Geoffroy a la grant dent*. Paris, Iehan Trepperel, s. d., in-4.

1162. *Vie de Saint Jehan Baptiste*. S. l. n. d., in-4, goth.

1184. *Les passaiges doultremer*. Paris, Michel Lenoir, 1518. In-fol.

1214. *Le double des lettres enuoyez a la Royne* (nouvelle de la bataille d'Agnadel). S. l. n. d. in-4, goth.

1215. *La publication de la paix* (de Noyon) s. l. n. d., in-8, goth.

1216. *Les noms et surnoms des nobles hommes... qui ont touche aux trois empriuses de ces presentes joustes... en ceste ville Damboyse* (le 1er mai 1518). S. l. n. d., in-8, goth.

1218. *Le traicte de la paix* (de Cambrai). S. l. n. d., in-4, goth.

1221. *Procession generale faicte a Paris, le Roy estant en personne* (21 janv. 1535). S. l. n. d., in-8, goth.

1408. *Ung petit liure de lantiquite... de Lyon... A lisle galique dicte Lyonnoise*. S. d., in-4, goth.

1416. *La teneur des lettres contenant les lamentables inundations... au pays de Flandres, Brabant et Holande*. (Nov. 1530). S. l. n. d., in-4, goth.

1517. *Le sacq des Ars et sciences*. Anvers, Guill. Vosterman, 1529 ; in-4, goth[1].

---

1. Le lecteur apprendra avec plaisir que malgré l'exéguité de ses ressources, la Bibliothèque nationale (de Paris) s'est rendue acquéreur des nos 765 (370 fr.), 780 420 fr.), 781 (600 fr.), 791 (510 fr.), 793 (300 fr.), 1431 (118 fr.), 1517 (370 fr.),

Les prix obtenus, — malgré le krash des livres rares et curieux, — ont été fort rémunérateurs. C'était, on le voit, un placement de père de famille. Cependant, hâtons-nous de le dire, ces œuvres charmantes de la Renaissance n'étaient plus en haillons. D'habiles raccommodages ont rendu aux feuillets la pureté des premiers jours, et une judicieuse application de pâte légère a effacé toute trace suspecte. Avec une entente merveilleuse de l'art des enchères, chaque plaquette a été habillée de maroquin, rouge, vert, bleu : toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. L'ingénieux bibliophile a même eu le soin, le courage, de faire insinuer au milieu de la fanfare ou des filets, un petit navire : marque d'origine, destinée sans doute à rappeler Jason et le rapt de la Toison d'or. Mais cet audacieux emblème éveille surtout en nous le souvenir des nobles intentions de Don Fernand, à tout jamais frustrées. Il fait aussi penser à son seul héritier naturel : le chapitre de Séville, bafoué, honni et spolié de tous ces livres précieux.

Henry HARRISSE.

Les grands écrivains de la France : Cardinal de Retz, tome X; Lexique de la langue du cardinal de Retz. Un vol. in-8 de LXXXIV-437 pages. Paris, Hachette, 1896.

Ce Lexique de la langue de Retz, composé par M. Louis-Adolphe Régnier, est destiné sans doute à faire patienter les souscripteurs qui attendent depuis ving-cinq ans une notice biographique dont l'utilité ne saurait être contestée. Mais il faut prendre les volumes comme ils viennent, et chacun sait que l'on n'aura jamais trop de lexiques de nos grands écrivains.

L'examen de celui-ci n'est pas sans donner matière à quelques réflexions et à quelques critiques. M. Régnier dit lui-même dans sa Préface que la langue de Retz n'offre pas autant d'intérêt que celle des écrivains de profession ; pour être logique, il aurait donc bien fait de consacrer à cette langue un lexique de peu d'étendue. En outre, M. R. aurait dû se dire que dans sa lutte contre Mazarin le célèbre coadjuteur devenu archevêque a fait faire par d'autres des factums qu'il a simplement signés, et dont toutes les locutions ne sauraient lui être attribuées. Etait-ce bien la peine de consacrer à Retz un lexique de 437 pages à deux colonnes, ce qui représenterait peut être 600 pages du

---

et des belles pièces historiques : 1213 (300 fr.), 1214 (300 fr.), 1215 (300 fr.), 1217 (395 fr.), 1219 (300 fr.), 1409 (580 fr.), 1429 (265 fr.). Ce sera une consolation pour les curateurs de la Bibliothèque Colombine d'apprendre que ces plaquettes qui, à l'époque du tremblement de terre auraient facilement trouvé acquéreur à six fois ces sommes, ont été adjugées à si bas prix. Ils y verront le « doigt de Dieu ».

Lexique de La Bruyère ou de La Rochefoucauld? M. R. n'a-t-il pas été obligé de tirer à la ligne, comme on dit vulgairement, et d'introduire dans son Lexique une foule de mots qui ne devraient pas y être? De deux choses l'une, ou bien l'on donne tous les mots qui se rencontrent chez un auteur, et cela devient un *index vocabulorum* fastidieux, ou bien l'on fait choix des constructions, des tournures particulières à cet auteur, des locutions, des mots qui n'apparaissent guère que chez lui ou qui prennent sous sa plume un caractère spécial. Il n'en est pas ainsi de la plupart des mots catalogués par M. Régnier. Je ne vois pas bien pourquoi il a transcrit des noms de religieux tels que *Bernardins*, *Capucins*, *Carmes*, *Carmélites*, *Célestins*, *Chartreux*, *Jacobins*, *Jésuites*, *Récollets*, etc. Ils ont chez Retz la même signification que partout ailleurs, donc ils sont inutiles. Il en est de même du substantif *bénéficier* et de plusieurs centaines de mots qui figurent à leur rang et qui ont les honneurs d'une citation parfois bien longue. Tels sont les mots *Calebasse*, *Coche*, *Commencer*, *Dangereusement*, *Échouer*, *Fausseté*, *Hallebarde*, *Infaillible*, etc., etc. A ce compte les deux premiers vers d'*Athalie*

> Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel,
> Je viens, selon l'usage antique et solennel...

pouvaient donner matière à bien des articles. Or je consulte l'excellent Lexique de Racine, un des modèles du genre, et si j'y trouve le mot *oui*, qui en effet mérite d'être signalé, et qui peut être rapproché du premier mot d'Andromaque et du premier mot d'Iphigénie, je ne vois absolument rien, Dieu merci! aux mots *Venir*, *Temple*, *Adorer*, *Éternel*, *Selon*, *Usage*, *Antique* et enfin *Solennel*; ces mots là n'avaient pas besoin d'être notés, parce qu'ils sont de la langue courante

Mais, d'autre part, il n'est pas vrai, à mon humble avis, que la langue de Retz offre moins d'intérêt que celle des écrivains de profession. J'estime au contraire qu'elle en offre infiniment plus que celle de Vaugelas ou de Patru. Paul de Gondi était un très grand esprit, il avait beaucoup étudié, et il maniait le français avec une dextérité merveilleuse. A chaque instant l'attention du lecteur instruit est attirée par quelques-unes de ces expressions vives, originales, singulièrement heureuses, trouvées, comme on dit, qui caractérisent les grands écrivains. On aimerait à voir de telles expressions figurer dans le Lexique de M. Régnier; je dois avouer qu'un très grand nombre d'entre elles n'y sont malheureusement pas. Voici la preuve de ce que j'avance, je prends quelques exemples au hasard d'une lecture de quelques pages des Mémoires: « Mme de Pommereux avait *trouvé habitude* avec la femme de ce garde... Je *divertissais* mon ennui par mes études... Je demeurai *purement* à la garde du maréchal... Elle avait beaucoup *d'air* de Mme de Lesdiguières... *Le préalable* fut d'amuser le maréchal... Nonobstant beaucoup de *parties* qu'il avait d'un très grand seigneur... Une *manière*

de *ravelin* (ce dernier mot, plus intéressant que *hallebarde*, manque absolument)... Quatre gentilshommes que je *fais état de* mener avec moi... *A la portée du demi-pistolet* de mes six gardes qui me pouvaient *tirer à travers des* barreaux de ma porte... etc., etc. »

Il est donc bien à craindre que ce lexique ne rende pas tous les services que les ouvrages de ce genre sont appelés à rendre; cette édition de Retz, si bien commencée par le regretté M. Feillet, ne me paraît pas être le chef-d'œuvre de la belle collection des Grands écrivains de la France.

A. GAZIER.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. **Deux manières d'écrire l'histoire.** In-12. Paris, Bouillon, 1896.

Qu'il y ait deux manières d'écrire l'histoire — l'une qui groupe les faits afin de leur faire prouver une théorie préconçue et l'autre qui, sans se préoccuper d'aucune théorie, se borne à relater exactement les faits — nul ne l'ignore. Que cette seconde manière soit au point de vue scientifique la seule bonne, tout le monde l'admet unanimement. Vous pouvez donc compter que M. d'Arbois de Jubainville ne se serait pas donné la peine d'écrire tout un volume pour établir des vérités si indiscutées. Seulement l'illustre érudit avait, à ce propos, mille choses à nous dire, réflexions sur quelques points d'histoire contemporaine, souvenirs personnels, anecdotes inédites, commentaires sur divers textes anciens, menus propos de toutes sortes, et, laissant errer sa conversation tout autour du sujet principal, il a écrit un charmant livre à la Michelet. Pourtant — hâtons-nous de l'ajouter pour ne pas chagriner l'auteur — c'est là du Michelet moins la parure littéraire. M. D'A. de J., en effet, a cette opinion qu'il faut « dédaigner l'emploi des perles fausses, c'est-à-dire des ornements littéraires et poétiques incompatibles avec la dignité de l'érudit sérieux et du véritable historien ». Nous pensons tout différemment, estimant qu'il n'y a aucun avantage à dire d'une façon ennuyeuse ce qu'on pourrait dire agréablement, et sachant par expérience que bien souvent des poètes, rien que pour avoir mis un peu de couleur au bout de leur plume, ont fait voir dans le passé des choses que jamais les érudits n'avaient réussi à montrer. Il est visible que M. D'A. de J., en toute cette polémique, confond sans cesse l'érudit et l'historien, c'est-à-dire celui qui fouille et dégage les décombres du passé et celui qui en reconstruit l'édifice. Or, s'il est vrai que le premier n'a besoin que de beaucoup de science, il l'est aussi que le second a besoin de beaucoup d'art. Quelles que soient les erreurs commises par Augustin Thierry et surtout par Chateaubriand, ces poètes n'en ont pas moins été les premiers à rendre des âmes à ces Romains et à ces Barbares dont les érudits, avant eux, n'avaient su qu'étiqueter les pièces

anatomiques. C'est assez pour qu'il leur soit beaucoup pardonné. Aussi ne saurions-nous approuver M. D'A. de J. quand il nous confesse sa furieuse envie de briser la statue de Chateaubriand toutes les fois qu'il passe devant elle dans le couloir de l'Institut, ou la honte qu'il aurait eue d'avoir Fustel de Coulanges pour collègue à l'Académie des Inscriptions. Eux aussi ont apporté une large part de lumière sur bien des points et la science gagnera bien plus à rectifier leurs erreurs qu'à supprimer leur œuvre. Peut-être d'ailleurs M. D'A. de J. s'exagère-t-il souvent l'importance des critiques dont il les crible et peut-être même se trompe-t-il parfois tout comme eux en les critiquant. Page 165, par exemple, le savant professeur de celtique ne prétend-il pas que le bardit chanté par les Franks au sixième livre des *Martyrs* — « Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée » — est un chant « inventé et écrit dans une langue qu'a inspirée la lecture de *l'Ossian* de Macpherson », alors que tout au contraire ce bardit n'est réellement que la traduction littérale de quelques vers d'un chant scandinave bien connu (Olai Wormii, *Litteratura runica*, p. 198)? Mais peu importe : cela ne nous empêchera nullement de saluer en M. D'Arbois de Jubainville un des maîtres de la science moderne, ni de déclarer que son petit volume de spirituelles et savantes causeries sera un régal pour maints lettrés.

Raoul Rosières.

I. **A magyar irodalom toerténete** (Histoire de la littérature hongroise) publiée sous la direction de Zoltán Beoethy. Budapest, Athenaeum, 1899 — 2 vol. gr. in-8, 516 et 840 pp. 74 planches hors texte et de nombreuses illustrations.

II. **A magyar Kœltészet Kincseshaza** (Trésor poétique de la littérature hongroise) publié par Alexandre Endroedi. — Ibid., gr. in-8, CXXVI-1508 colonnes.

I. Parmi les ouvrages parus à l'occasion du Millénaire, ceux que nous annonçons occupent une des premières places. Ils ont été publiés par la grande maison d'édition l'Athenaeum et la beauté de leur exécution fait grand honneur à la librairie hongroise.

L'*Histoire de la littérature hongroise*, en deux volumes, est l'œuvre de 41 écrivains qui tous ont un nom plus ou moins retentissant dans la critique. M. Beoethy (pron. Beuty), académicien et professeur d'esthétique à l'Université, auquel on doit un excellent manuel de littérature hongroise, et M. Badics se sont chargés de réunir ces études, de ménager les transitions nécessaires et de veiller à ce que les susceptibilités religieuses ne soient pas offusquées. Mais malgré ces soins les deux volumes offrent l'imperfection inhérente à ce genre de publication, imperfection signalée ici-même par M. Bourciez à propos des deux premiers volumes de l'*Histoire de la langue et de la littérature françaises*. « Dans une histoire littéraire composée de la sorte, disait M. Bourciez, il ne faut pas évidemment s'attendre à trouver cette unité profonde qui relie les

diverses parties d'une œuvre d'art et les rend étroitement solidaires entre elles : tout ce qu'on peut lui demander, c'est cette unité générale qui résulte d'une exacte ordonnance des matières et d'une certaine proportion dans la place accordée aux auteurs et aux écrits. » Ces lignes peuvent s'appliquer également à la publication hongroise.

Le premier volume nous mène des origines jusqu'à 1772, c'est-à-dire jusqu'au moment du renouveau de la littérature hongroise grâce à l'École dite *française*. Les œuvres littéraires proprement dites n'auraient certainement pas fourni le contenu d'un volume, car avant la bataille de Mohács (1526) il n'y a pas de littérature *hongroise ;* les XVI^e^ et XVII^e^ siècles sont remplis des bruits et des luttes entre catholiques et protestants et des plaintes contre la domination turque, le XVIII^e^ siècle, jusque vers 1770, est dépourvu de tout caractère national et n'est qu'une transition lente des ténèbres à la lumière. Quand on a parlé de la Renaissance sous Mathias, des trois poètes lyriques Tinodi, Balassi et Gyoengyoesi ; du grand cardinal Pázmány qui a déployé toute son énergie à convertir les protestants ; du premier cartésien hongrois, Apáczai Cseri, et du hardi réformateur Molnár de Szencz, ce digne disciple de Calvin, on a à peu près épuisé le sujet. Il a donc fallu avoir recours, pour remplir ce volume, aux historiens, et retracer comment, au milieu de cette longue nuit et des tristesses de toute sorte, le développement intellectuel de la race se manifeste dans la langue, dans les mémoires historiques, dans les écoles, dans la jurisprudence et dans les arts. Nous avons ainsi quelques excellents chapitres de Simonyi sur l'histoire de la langue, une étude bourrée de faits et où la profondeur des idées lutte difficilement avec la forme, sur la civilisation sous les Arpad, par Lánczy, un chapitre sur l'architecture par le doyen des archéologues hongrois, François Pulszky ; un autre sur le mouvement humaniste par Hegedues, puis des pages sur le droit hongrois et le célèbre *Tripartitum* par Hajnik, sur l'instruction publique dans l'ancienne Hongrie par Felméri, et enfin de nombreux chapitres sur les écrivains de mémoires dont l'importance est plus grande au point de vue historique que littéraire. Mais ces études ne sont nullement déplacées et le lecteur ne s'en plaint pas parce qu'il y trouve tous les éléments d'une histoire de la civilisation hongroise. — Dans l'exposé du mouvement littéraire, on a évité avec beaucoup de soin de froisser les convictions religieuses. Il est évident qu'il fallait parler des luttes qui ont donné naissance aux œuvres les plus remarquables de l'époque, mais les deux camps se sont imposé une certaine réserve. Ainsi l'étude de l'évêque Fraknoi sur Pázmány ne choque nullement les sentiments des protestants, et le réformé Széchy a retracé avec beaucoup de tact, mais aussi avec vérité, les horribles tortures endurées par les protestants au moment de la réaction catholique (1606-1676).

Avec le second volume nous entrons enfin dans le domaine littéraire. Il se divise en trois livres : le premier retrace l'histoire de la littérature

depuis Bessenyei, le chef de l'École française, jusqu'à l'époque des réformes politiques (1825); le deuxième va jusqu'à la Révolution (1848) et le troisième s'arrête au dualisme (1867). Nous assistons à la riche éclosion d'une littérature où, sous l'influence étrangère, se forment plusieurs écoles qui toutes préparent l'avènement d'une littérature nationale. Celle-ci atteint son apogée avec Vörösmarty, Petöfi, Tompa et Arany dans la poésie épique et lyrique, avec Katona et Szigligeti dans le drame, et avec Eoetvoes (pron. Eutveuch), Jokai, Kemény et Gyulai dans les différents genres prosaïques. Il y a dans ce volume des études pénétrantes sur chacun des grands écrivains; Szász a magistralement traité Vörösmarty et Tompa; Riedl, dans une étude brève mais très brillante, le lyrisme de Petoefi, et Beoethy a exposé avec beaucoup de conviction ce qu'il y a de profond, de vraiment national dans les poèmes épiques et dans les ballades d'Arany. Eugène Rákosi, auteur dramatique lui-même, a apprécié Katona et Szigligeti; B. Alexander, la *Tragédie de l'Homme* de Madách. Le chapitre de Baráth sur Kossuth, orateur et écrivain, et ceux d'Antoine Zichy sur Széchenyi et Deák, écrivains, sont d'excellentes contributions à la biographie de ces grands patriotes.

Nous n'avons qu'un regret à exprimer. Pourquoi M. B. a-t-il arrêté son exposé avec l'année du dualisme? Voilà trente ans que la jeune Hongrie continue l'œuvre de ses aînés, sinon dans le même esprit — le changement politique effectué en 1867 au grand profit du pays ne le permet pas — du moins d'une façon digne d'éloges. Les faibles excuses que nous trouvons à divers endroits du volume ne sont guère valables. Il est permis de parler des courants littéraires au milieu desquels la critique se trouve placée; exemple l'*Histoire de la littérature française* de M. Lanson et l'entreprise de M. Petit de Julleville, qui promet de pousser jusqu'à 1900. Ce parti pris est d'autant plus regrettable que ces trente dernières années ont vu naître des œuvres qui ont singulièrement élargi l'ancien fonds de la poésie. La physionomie littéraire des plus grands de ces écrivains est achevée, et plusieurs sont morts après avoir donné un ensemble qu'il est facile de juger. M. B. s'écarte de son plan quand il parle de quelques historiens et philologues tout à fait contemporains; à plus forte raison aurait-il pu faire une place à Csiky, le plus grand dramaturge de la jeune Hongrie, à Rákosi, Dóczy, Émile Abrányi, Joseph Kiss, Mikszáth, pour ne parler que des plus éminents. A défaut d'études spéciales, on aurait pu au moins consacrer un chapitre aux courants les plus importants qui se manifestent, depuis le dualisme, dans la poésie lyrique, dans le théâtre et dans le roman. — Il manque également une bibliographie, même sommaire.

L'illustration de cet ouvrage est extrêmement riche, parfois trop riche. Comme dans les publications historiques de l'Athenaeum, nous trouvons ici des planches hors texte où nous admirons surtout les reproductions des anciens manuscrits, les enluminures de quelques volumes de

la Corvina, les portraits authentiques de tous ceux qui ont un nom dans la littérature, des fac-similés de lettres et de signatures. La collaboration de tant d'esprits d'élite et l'exécution artistique feront adopter ces deux volumes non seulement par les bibliothèques, mais aussi par toutes les familles qui s'intéressent à la vie littéraire du pays.

II. — Nous n'avons que peu de mots à dire de l'Anthologie de M. Endroedi. Elle est la plus volumineuse qui ait paru jusqu'aujourd'hui en Hongrie. Deux excellentes études la précèdent : l'une signée Albert Kardos retrace l'histoire de la littérature en 95 pages ; l'autre, signée L. Négyesy, est un véritable traité de versification hongroise. M. Endroedi a accepté la division selon les genres ; elle est un peu démodée aujourd'hui, mais puisque cette Anthologie s'adresse principalement à la jeunesse des écoles, cette division théorique présente peu d'inconvénients. Nous trouvons donc trois parties principales : la poésie lyrique, la poésie narrative et la poésie dramatique, chacune avec ses nombreux genres. Dans la première partie, la moisson la plus riche est fournie par la chanson populaire, le *lied*. Parmi ces poésies, les unes sont anonymes, telles que nous les trouvons dans les recueils si riches de la poésie-populaire, les autres, non moins belles, sont les œuvres de Petœfi, qui dans ce genre a atteint le plus haut degré de perfection, de Tompa et de toute une pléiade qui jusqu'aujourd'hui produit de beaux morceaux. Nous trouvons également d'excellents modèles pour l'ode, l'hymne, le dithyrambe, la rhapsodie, l'élégie, le poème philosophique, le poème didactique, l'épître, l'épigramme, la satire et l'idylle. Dans la deuxième partie nous voyons la poésie si riche, si variée, des légendes, contes, fables, ballades, romances, et des extraits des épopées, genre dans lequel Vörösmarty, Arany et Czuczor ont excellé. La poésie dramatique nous montre les faibles commencements du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles lorsque le théâtre n'existait pas encore, puis le riche répertoire de la tragédie, de la comédie, du drame et de la pièce populaire. Un grand avantage de ce volume, c'est qu'il est moins exclusif que l'Histoire de la littérature de M. Beöthy. M. Endroedi a donné une large place aux œuvres poétiques de la jeune génération, et nous pouvons voir par les morceaux publiés qu'ils sont dignes de cet honneur.

J. Kont.

Petœfi életrajza par Zoltán Ferenczi. Budapest, Franklin, 1896. 3 vol. VIII-390, 308 et 411 pp.

Ces trois volumes ont remporté le prix Széher de la Société littéraire *Kisfaludy*, et la même Société s'est chargée de leur édition. Preuves suffisantes de la valeur intrinsèque de l'ouvrage. Malgré l'immense gloire de Petöfi, malgré les nombreuses études sur ses œuvres, une biographie

digne du poète manquait encore. M. Paul Gyulai, qui pendant plusieurs années a fait des conférences sur lui à l'Université de Budapest, avait promis de combler cette lacune, Mais soit que les liens de parenté — il était le beau-frère de Petöfi, — soit que de nombreuses occupations l'en eussent empêché, toujours est-il que la première grande biographie du poète a paru en Allemagne. Elle est due à M. Alexandre Fischer et parut en 1889. L'année précedente, la Société *Kisfaludy* avait mis au concours la *Vie* du poète. Il faut se rappeler les conditions de ce concours pour bien juger l'œuvre de M. Ferenczi. On demandait non pas tant une appréciation littéraire et esthétique de l'œuvre du plus grand lyrique hongrois, qu'une étude détaillée sur sa vie, si courte mais si mouvementée (1823-49). Car les dates de ses nombreuses pérégrinations depuis son enfance jusqu'à sa mort héroïque, celles de la composition de ses pièces, plusieurs circonstances de sa vie intime, de ses débuts littéraires, n'étaient pas établies exactement. M. Ferenczi fonda à cet effet, en 1888, le *Musée Petœfi* (*Petœfi-Muzeum*), publication périodique qui paraît encore à Kolozsvár et dont le but est de concentrer, à l'instar du *Goethe-Jahrbuch*, tout ce qui se rapporte à la vie et aux œuvres du poète hongrois. De ces nombreux matériaux recueillis, pour la plupart, par M. F. lui-même, est sortie cette biographie qui donne enfin une base sûre à la *Petœfi-Forschung*. Il sera maintenant plus facile de dater chacune des poésies, d'y saisir les allusions au moindre événement, et de suivre pas à pas le développement intellectuel du poète. Et c'est d'une grande importance pour Petöfi, dont la poésie n'est que la vie vécue avec toutes ses misères, tous ses espoirs et tous ses élans de liberté.

Il ne faut pas cependant croire que le travail de M. F. soit une énumération sèche de dates, ni une réfutation systématique des légendes qui se sont formées depuis quarante ans. Quoique l'écrivain s'abstienne d'une appréciation esthétique, cette *Vie*, grâce aux nombreux documents mis en œuvre, se lit comme un roman. Nous y trouvons même d'excellentes pages sur la littérature hongroise au moment où Petöfi a débuté, sur le théâtre qui exerça sur lui une puissance magique, sur l'influence de la Révolution de février et de Béranger sur le poète hongrois.

Chacun de ces volumes est accompagné d'un index très exact.

J. KONT.

ERRATUM

Lettre de M. Michaut (n° 21 p. 414).

Ligne 24, lire : il le suit librement. Jansenius a divisé son récit...

Ligne 30, lire : ajoutant ou des faits nouveaux ou de nombreux détails...

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 14 juin — 1897

Cheikho, Commentaire d'Al Hansâ; Traité lexicographique d'Ibn Es Sikkit. — Conrady, La formation indo-chinoise des causatifs-dénominatifs. — Gomperz, Observations sur des auteurs grecs; La Poétique d'Aristote. — Miles Jex-Blake et Sellers, L'histoire de l'art dans Pline l'Ancien. — Waitz, Histoire de la constitution allemande, VI, 2e éd., p. Seeliger. — Kaufmann, Histoire des universités allemandes, II. — Petit de Julleville, Histoire de la langue et de la littérature française, III. — J. du Teil, Une famille militaire au XVIIIe siècle. — Maleissye, Mémoires, p. Roberti. — Biré, Journal d'un bourgois de Paris, IV. — L. G. Pélissier, Le registre de l'île d'Elbe. — Mme d'Armaillé, Une fiancée de Napoléon. — Moussoir, Le conventionnel Richaud. — Souvenirs du général Fleury. — *Bulletin :* Le prix Falcouz.

Le P. L. Cheikho. **Commentaires sur le divan d'Al Hansâ. Supplément et tables.** Beyrouth, 1896. Imprimerie catholique.

Kanz el hoffadh d'Ibn Es Sikkit. Deuxième volume. Beyrouth, 1896. Imprimerie catholique.

Un nouveau manuscrit important a permis au P. Cheikho de compléter son édition des poésies d'Al-Hansâ en publiant, dans le supplément que nous signalons, nombre de gloses nouvelles. Mais, ce qui fera particulièrement plaisir aux travailleurs, c'est qu'ils trouveront dans ce même fascicule toute une série d'index qui faciliteront leurs recherches. Parmi ces tables, au nombre de neuf, celle relative aux mœurs et coutumes des Arabes ne sera pas la moins consultée. Il faut féliciter le P. Cheikho de cette initiative et souhaiter qu'elle trouve des imitateurs parmi les auteurs ou éditeurs musulmans.

Le second volume du traité lexicographique d'Ibn Es Sikkit vient de paraitre. Le savant éditeur, comme on le voit, travaille avec un zèle infatigable à cette intéressante publication, qui ne tardera plus beaucoup maintenant à être entièrement achevée et qui rendra de grands services aussi bien aux européens qu'aux orientaux, car ceux-ci y trouveront de précieux renseignements pour donner plus de précision à leur style parfois assez flottant et indécis.

O. H.

Eine indo-chinesische Causativ-denominativ-bildung und ihr Zusammenhang mit den Tonaccenten, von Dr. August Conrady ; Leipzig, Otto Harrassowitz, 1896, in-8°, xx + 208 pp.

Les langues indo-chinoises, c'est-à-dire principalement le tibétain, le birman, le siamois, le chinois, sont regardées comme apparentées, par suite des grandes ressemblances de leurs vocabulaires : M. Conrady, allant plus loin qu'on n'avait fait jusqu'ici, étudie, dans ces diverses langues, quelques règles de morphologie et, pour venir immédiatement à ses conclusions, il trouve dans toutes : 1° une même formation des transitifs tirés des intransitifs par l'assourdissement ou l'aspiration des initiales sonores primitives; 2° une même tendance à l'assourdissement des anciennes initiales sonores; 3° dans trois seulement des quatre groupes cités, un système d'intonations qui affecte un ton bas aux initiales sonores primitives et à leurs transformations ultérieures, un ton haut aux anciennes initiales sourdes. Peut-être eût-il été préférable d'énoncer cette triple loi dès le commencement du volume, on aurait su dès l'abord où l'on va, et l'ouvrage y eût gagné en clarté; il aurait été utile aussi de définir le sens des termes causatif et dénominatif, qui ne semblent pas employés ici tout à fait avec la même valeur que dans la linguistique indo-européenne et auxquels se substitue souvent le mot transitif qui n'en est pas l'équivalent; de même, il eût été bon de mettre en note les nombreuses parenthèses qui coupent le texte : ce sont là des questions de disposition et de méthode qui ne touchent pas le fond de l'ouvrage, mais qui ont bien leur importance. Quoi qu'il en soit, l'idée directrice du travail est bien suivie et appuyée d'un grand nombre d'exemples et d'arguments.

Commençant par le tibétain auquel son remarquable état de conservation phonétique permet d'attribuer, parmi les langues qui nous occupent, un rôle analogue à celui du sanscrit dans la famille indo-européenne, l'auteur montre que les formes transitives en *s-*, *r-*, *ʒ-*, *b-*, *g-*, *d-* ne sont pas des temps, mais des formes parallèles; qu'elles viennent de l'agglutination à la racine de mots préfixes significatifs et qu'à un degré de fusion plus avancée, les lettres préfixes même disparaissent, ne laissant comme trace de leur passage que l'assourdissement de l'initiale sonore. Des faits analogues se retrouvent en birman et en siamois; cette dernière langue est, au fond, d'accord avec le tibétain sur l'emploi des tons, le ton haut s'appliquant aux mots qui ont ou ont eu un préfixe, le ton bas restant pour les autres ; l'élévation de la voix est donc la caractéristique des transitifs. Dès lors, il devient possible, même en chinois, à l'aide des tons, des prononciations dialectales, des anciennes initiales explosives, sourdes ou sonores, d'établir des tables d'intransitifs avec les transitifs correspondants : on est ainsi amené à supposer dans cette langue l'existence d'anciens préfixes agglutinés, que la force de l'accent a fondus dans le mot.

Telles sont brièvement les théories de M. Conrady, et je n'ai pas besoin d'insister sur le progrès qui résulterait pour la linguistique de l'Extrême Orient de la démonstration d'un pareil principe : aussi bien M. Conrady a peut-être eu des devanciers, ainsi von der Gabelentz et M. Arendt, mais il a développé et modifié leurs idées et les a appuyées de nombreux exemples. J'ajouterai cependant que la thèse de l'ouvrage ne me paraît pas complètement prouvée : outre que le raisonnement par analogie, dont je ne méconnais pas la valeur, y a un rôle trop prépondérant, il existe, et M. Conrady le reconnaît et s'efforce de l'expliquer, bien des exceptions au principe de la distinction des transitifs et intransitifs par l'initiale et par le ton. Puis, spécialement pour le chinois, les difficultés de la langue et de l'écriture sont de telle nature que, malgré les progrès faits depuis une quarantaine d'années, elles rendent encore bien hasardeuses les recherches de phonétique : il serait à souhaiter que, se servant de ces trésors littéraires qui nous permettent de remonter à mille ans avant notre ère et au delà, on étudiât, aux divers points de vue lexicographique, grammatical, phonétique, morphologique, un certain nombre de caractères, depuis leur apparition dans les textes jusqu'à l'heure actuelle; avec quelques centaines de ces monographies, on aurait la base d'un dictionnaire historique de la langue chinoise, et je ne doute pas qu'alors une bonne partie de la thèse de M. Conrady ne se trouvât confirmée.

Maurice Courant.

Th. Gomperz. **Beitræge zur Kritik und Erklærung griechischer Schriftsteller**, V; Vienne, Carl Geroid fils, 1895, 16 p. — Le même : **Zu Aristoteles' Poetik**, II et III; Vienne, Carl Gerold fils, 1896; 22 et 45 p. (Sitzungsber. der Kais. Akademie der Wissensch. in Wien, philos.-histor. Classe, t. CXXXIV, 2, et t. CXXXV, 2 et 4).

Le premier de ces fascicules contient des observations sur une vingtaine de passages d'auteurs grecs. J'y note, entre autres conjectures séduisantes, ὡς οἴδια (= πρόβατα) au lieu de ὡς οἴεται dans Platon, *Rep.* 387 *b* : φρίττειν δὴ ποιεῖ ὡς οἴεται πάντας τοὺς ἀκούοντας. Le texte des manuscrits, pour les vers de Philémon cités par Stobée (*Flor.* 102, 4), est fort justement défendu contre Bentley et ceux qui l'ont suivi; c'est, en effet, par un abus inconcevable de l'art critique que l'on a pu ne pas accepter ἄνθρωπον ὄντα ῥᾴδιον παραινέσαι | ἔστιν, ποιῆσαι δ'αὐτὸν οὐχὶ ῥᾴδιον, et vouloir substituer aux deux premiers mots ἄλλῳ πονοῦντι. La conséquence, d'ailleurs, comme le remarque Nauck, qui approuve cette correction, imposerait πονῆσαι au lieu de ποιῆσαι, et M. Gomperz complète son observation par ces mots que devraient méditer tous les remanieurs de textes : une conjecture manquée en entraîne toujours d'autres, également malheureuses (p. 13). Ce n'est pas qu'il soit interdit de chercher

à rétablir des textes évidemment altérés; et M. G. en prend quelquefois à son aise, lui aussi. Ainsi fait-il à propos de ces deux vers d'un comique : ὁ μὴ γέλωτος ἄξιος ἂν ᾖ γέλως, | αὐτοῦ γέλωτος πέφυκε κατάγελως qu'il refait comme suit : ὁ γέλως, ἐάν <τι> μὴ ᾖ γέλωτος ἄξιον, | αὐτοῦ πέφυκε τοῦ γελῶντος κατάγελως. Ce sont-là jeux de critique, et M. G. a voulu s'amuser [1].

Les deux autres fascicules forment la seconde et la troisième parties des recherches de M. G. sur le texte de la *Poétique* d'Aristote, depuis le chap. VII jusqu'à la fin, moins le chap. XXVI dont il a déjà parlé ailleurs. Tout ce qui touche à la *Poétique* est d'un intérêt considérable; c'est dire combien cette série d'études mérite l'attention, et le nom de M. G. l'impose encore davantage. La critique verbale s'est amplement donné carrière à propos de ce texte, un des plus incertains que l'antiquité nous ait laissés; que de remaniements n'a-t-il pas subis, et que d'efforts ont été dépensés, si j'ose le dire, en pure perte! C'est qu'il ne s'agit pas seulement des mots eux-mêmes; l'ouvrage a souffert d'interpolations, de transpositions, d'altérations de tout genre, qu'il est singulièrement difficile de découvrir. Or les éditeurs et les commentateurs ne sont nullement d'accord sur un grand nombre de points. Dans quelques cas, M. G. a touché juste : chap. XXIII (*initio*), ἐμμέτρου μιμητικῆς pour ἐν μέτρῳ est excellent; il combat avec raison Vahlen, qui admet dans trois passages que ἀναγωρίζω a le sens du simple γωρίζω (II, p. 16); à la fin du chap. XX, ἐνδέχεται <καὶ> ἄνευ ῥημάτων εἶναι λόγον est bien probable, quoiqu'il semble qu'on puisse se passer de καί; les preuves ajoutées (II, p. 9 sv.) contre l'authenticité du chap. XII sont solides. Tout cependant n'est pas également acceptable; des conjectures sont forcées, d'autres sont loin de s'imposer, d'autres sont dues à un excès d'imagination, et il y a vraiment trop de subtilité dans le compte des tragédies tirées de la *petite Iliade* (III, p. 33 sv.). Mais on sait que M. G. est hardi, et bien qu'il sache à l'occasion parfaitement défendre et expliquer le texte traditionnel (p. ex. νῦν δ' ἓν μέρος ἀπολαῦόν etc., chap. XXIII), il ne manque pas çà et là de diriger quelques traits contre la critique conservatrice. De toute façon, ces opuscules sont instructifs; même là où l'on n'approuve pas, où l'on est obligé de faire des réserves, il y a toujours quelque chose à prendre; c'est un des traits caractéristiques de M. Gomperz, qu'il n'écrit jamais sans être utile, même lorsqu'il ne convainc pas, et qu'on ne lit jamais sans profit ses moindres observations.

MY.

---

1. On peut moins altérer le texte :

Οὗ μὴ γέλωτος ἀξίως ἂν ᾖ γέλως,
αὐτοῦ γέλωτος <αὖ> πέφυκε κατάγελως.

The elder Pliny's chapters on the history of art. Translated by K. JEX-BLAKE, with commentary and historical introduction by E. SELLERS and additional notes contributed by H. L. URLICHS. London, Macmillan, 1896. In-8, c-252 p., avec un fac-simile d'une page du *Bambergensis*.

« Il faut plus d'un homme, disait Scaliger, pour écrire sur le grand Pline. » Cela est surtout vrai aujourd'hui, car, depuis le XVII^e^ siècle, les exigences de l'herméneutique se sont singulièrement accrues et compliquées Il ne s'agit pas seulement, en effet, de comprendre et d'expliquer ce que le compilateur latin a voulu dire, mais de distinguer les sources directes ou indirectes auxquelles il a emprunté son savoir. — Deux Anglaises, M^lles^ Jex-Blake et Sellers, se sont associées pour donner une édition critique et exégétique des passages de l'*Histoire Naturelle* où il est question de l'histoire de l'art. Miss Jex-Blake a écrit la traduction qui est, à elle seule, un commentaire perpétuel, car un traducteur honnête est obligé d'émettre un avis non seulement sur ce qu'il entend bien, mais sur ce qu'il entend mal [1]. Miss Sellers a rédigé les notes, presque exclusivement archéologiques (et non grammaticales) qui se trouvent au bas des pages; elle a été aidée, dans cette lourde tâche, par MM. L. Traube, Furtwaengler, Klein, Münzer, etc. M. H. L. Urlichs, qui préparait un travail analogue, a cédé ses notes à Miss Sellers ; ces notes ont été imprimées entre crochets et suivies des initiales de l'auteur. Enfin — et c'est là ce qui fait la grande importance du livre — Miss Sellers a écrit une longue introduction où toutes les questions relatives aux sources de Pline sont exposées avec une clarté parfaite et une connaissance presque surabondante de la « littérature » qu'elles ont provoquée.

Avant d'insister sur cette introduction, qu'aucun archéologue ne pourra désormais négliger, je dois dire que la traduction de Miss Jex-Blake est très bonne. Plus fidèle encore que celle de Littré, elle a l'avantage d'avoir été faite sur un meilleur texte. Dans l'ensemble, c'est celui de Detlefsen ; mais plusieurs corrections séduisantes y ont été introduites par M. Traube (p. ex. XXXIV, 84 : *infans* amplexando *anserem strangulat*, au lieu de l'inintelligible *sex anno*), et Miss Sellers elle-même en a proposé une qui mérite l'attention. Il s'agit de Calamis (XXXIV, 71): *Ne videatur in hominum effigie inferior, Alcmena nullius est nobilior*. Au lieu d'*Alcmena* (Detlefsen), le *Bamberg*. porte *alcamen et*, les autres mss. *Alchimena*. Miss Sellers corrige : *Alcman poeta*, attribuant ainsi à Calamis un portrait du poète spartiate Alcman. Ce n'est pas là une conjecture gratuite, car Calamis a travaillé pour Sparte (Paus. X, 16, 4) et l'on a déjà supposé qu'une épigramme connue (*Anthol.*

---

1. Si l'on traduit si rarement des textes qui ne l'ont pas encore été, c'est que peu de savants veulent s'astreindre à tout comprendre, ou à avouer qu'ils ne comprennent pas tout.

Palat., VII, 709) avait figuré, à Sparte, sur la base d'une statue du poète Alcman. L'épithète de *nobilior* est également attribuée par Pline au portrait de Périclès par Crésilas (XXXIV, 74).

Le commentaire, quoique destiné surtout à indiquer l'état des problèmes et des solutions qui en ont été proposées, est riche en suggestions originales. Ainsi, Miss Sellers reprenant (à son insu) une théorie de Rayet (*Études d'archéol.*, p. 70), donne d'assez fortes raisons pour attribuer l'Hermès d'Olympie non pas, avec Pausanias, à Praxitèle, mais, avec Pline, à Céphisodote. Il est certain que les traditions écrites dont Pline est l'écho sont, en principe, plus dignes de foi que les attributions de *ciceroni* répétées par Pausanias; d'autre part, lorsqu'une œuvre est donnée tantôt à un artiste très célèbre, tantôt à un artiste secondaire, l'attribution la moins éclatante a toujours plus de chance d'être la vraie. Assurément, ce serait grand dommage pour l'histoire de l'art grec s'il fallait renoncer à saluer Praxitèle dans l'Hermès; mais on peut se demander si cette hypothèse, trop généralement acceptée, ne s'est pas déjà heurtée — silencieusement — à des difficultés qu'on ne peut plus taire sans péril pour l'honnêteté scientifique. Il y a vraiment trop loin, de l'Hermès d'Olympie, aux différentes répliques de l'Aphrodite de Cnide, au Sauroctone, à l'Artémis de Gabies, qui sont certainement des œuvres praxitéliennes. Et peut-on continuer à rendre Praxitèle responsable du très médiocre Dionysos enfant que porte l'Hermès d'Olympie? Miss Seilers a bien fait de poser à nouveau la question : elle fera mieux encore de l'approfondir [1].

Parmi les notes de M. Urlichs, il y en a bon nombre qui se rapportent seulement à l'énumération de certaines œuvres dans l'ordre alphabétique direct ou dans l'ordre inverse; ces constatations ont leur importance, car elles permettent de restituer les catalogues qui sont à la base des énumérations de Pline; mais M. Urlichs ne s'est pas borné à cela. Une de ses observations (on pourrait en citer d'autres) formule une découverte ingénieuse et d'un intérêt général. Le peintre Aristide, dit Pline, est l'auteur d'un tableau représentant *Anapauomenen propter fratris amorem* (XXXV, 99). Qu'était-ce que cette *Anapauomene*? Le dernier archéologue qui ait écrit sur le peintre Aristide, M. Rossbach (*ap.* Pauly-Wissowa, t. II, p. 897), admet encore, avec M. Kalkmann, qu'il s'agit de Canacé, amoureuse de son frère Macarée, qui se tua ou fut tuée avec lui. La vraie solution a été fournie à M. Urlichs par une épigramme de l'*Anthologie* (VII, 517) : l'*Anapauomene* est une jeune fille qui mourut de chagrin après la mort de son frère et l'œuvre d'Aristide était un « tableau funéraire », à rapprocher des *expirantium imagines* attribués par Pline à Apelles (XXXV, 90) et de la peinture de Sicyone mentionnée par Pausanias (II, 7, 3). Remarquons, en passant, combien de pareilles

1. On annonce, à ce sujet, un prochain article de Miss Sellers dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

œuvres s'accordent mal avec la théorie de M. Ravaisson, qui prétend interdire aux artistes grecs la représentation, même discrète et voilée, de la mort [1].

Venons-en à l'exposé qu'a fait Miss Sellers de la question des sources de Pline. S'il fallait, chemin faisant, rendre à chacun ce qui lui revient, notre résumé serait hérissé de noms propres; aussi n'en citons-nous pas, tout en rappelant, pour être juste, la grande dette de l'auteur envers M. Münzer (*Hermes*, t. XXX, 1895).

Il fut un temps où l'on croyait avoir tout dit en constatant que Pline, loin d'avoir lu tous les livres qu'il mentionne, avait pris la plupart de ses renseignements et de ses références dans une compilation latine antérieure — celle de Varron, par exemple. Aujourd'hui, on cherche à savoir quelles sont les sources *grecques* auxquelles le compilateur suivi par Pline (à défaut de Pline lui-même) a puisé, et l'on s'efforce d'établir le caractère de ces sources, ainsi que le degré de confiance qu'elles méritent. Voici, en gros, le résultat de ce travail d'analyse poursuivi presque exclusivement en Allemagne depuis le mémoire d'O. Jahn (*Ueber die Kunsturtheile des Plinius*, 1850).

1° *Xénocrate de Sicyone* (vers 280 av. J.-C.). De cet auteur dérivent les jugements sur les artistes qui se terminent par un énoncé général des services rendus par chaque artiste au progrès de l'art (Phidias, Polyclète, Myron, Pythagore, Lysippe). Ces jugements avaient pour but essentiel d'établir les mérites relatifs des cinq plus grands sculpteurs (*insignes*). Aux yeux du critique, Lysippe est le sculpteur par excellence; et ce critique n'est pas un Romain, car le mot *symmetria*, qui paraît dans le jugement qui concerne Lysippe, indique une source grecque. Or, Pline mentionne un critique grec qui, comme Lysippe, *était de Sicyone* : c'est Xénocrate, qu'il n'a d'ailleurs connu qu'à travers Varron. Cela posé, on peut rapporter à Xénocrate des passages de Pline concernant dix-neuf artistes, où leur talent est jugé de haut, sans emprunts à des épigrammes ni mention d'anecdotes. Xénocrate est la *source doctrinale*.

2° *Antigone de Carystos* (vers 295 av. J.-C.). Même dans les passages de Pline qui remontent à Xénocrate, on trouve souvent, à titre d'inter-

---

1. Je consigne ici quelques observations de détail à l'adresse du commentaire de Miss Sellers. P. xcv, la bibliographie est fautive; ainsi le Pline de Littré n'est pas de 1883, mais de 1848-50; le Δελτίον n'a paru que de 1888 à 1892; la date initiale du *Rhein. Mus.* n'est pas indiquée, alors qu'elle l'est pour d'autres revues; le *Corp. ins. graec.* n'a fini de paraître qu'en 1877; il fallait citer la date de publication du livre de Sillig et non celle d'une traduction anglaise à peu près inconnue, etc. — P. 47, à propos du *Libys* de Pythagore, je crois qu'il faudrait rappeler la statue connue par Guattani, Clarac 856, 2182; p. 74, note, lire *Arria and Paetus*; p. 215, note, l'observation au sujet de la μυσογεχνία n'est pas de moi, mais de Stephani; p. 232, en bas, lire *Hildesheim* et *Bosco Reale*. — Il y a deux index, l'un des noms d'artistes, l'autre muséographique; il manque l'index le plus important, celui des œuvres d'art elles-mêmes. Espérons que cette grave lacune sera comblée dans une seconde édition.

polations plus ou moins sensibles, des traits qui sentent le rhéteur, des antithèses littéraires. On a conclu de là que le traité de Xénocrate avait servi de canevas à un écrivain moins austère. Cet écrivain est cité par Pline (XXXV, 67) à propos de Parrhasios : c'est Antigone (de Carystos), littérateur fécond, collectionneur de bons mots et d'anecdotes. Voilà la *source littéraire*. Miss Sellers a donné des raisons personnelles de croire qu'une des sources principales d'Antigone fut *Duris de Samos* (vers 340 av. J.-C.), auquel remonteraient, en dernière analyse, la plupart des anecdotes d'artistes recueillies par Pline.

3° *Les épigrammes littéraires.* A la suite de Jahn et de M. Benndorf, Miss Sellers a énuméré de nombreux passages où Pline semble simplement mettre en prose la donnée essentielle d'une épigramme grecque. Les rapprochements avec l'*Anthologie Palatine* sont souvent tout à fait concluants à cet égard. Pline doit ces éléments d'information aux compilateurs qui l'ont précédé, Antigone, Pasitélès, Varron, peut-être même exclusivement à ce dernier. Il est certain qu'ils avaient déjà passé par plusieurs mains. Ainsi Pline dit de Myron (XXXIV, 57) : *Fecisse et cicadae monumentum ac locustae carminibus suis Erinna significat.* Or, dès 1685, Hardouin a ingénieusement établi l'origine de cette erreur ridicule : la poétesse Erinna avait écrit, pour une jeune fille nommée *Myro*, l'épitaphe d'une cigale et d'une sauterelle (cf. *Anthol. Palat.*, VII, 190). La confusion doit être antérieure à Pline.

4° *Héliodore d'Athènes* (vers 150 av. J.-C.). Pline dit qu'il a écrit *de Atheniensium anathematis*, ouvrage aussi cité par la *Vie d'Hypéride* et qui paraît être la source des parties périégétiques dans les *Vies des dix Orateurs*. Quatre passages périégétiques, dans Pline, offrent le même caractère. Pline a probablement connu Héliodore à travers Pasitélès.

5° *Pasitélès de Naples* (vers 70 av. J.-C.), auteur de cinq volumes sur les œuvres d'art célèbres *(quinque volumina scripsit nobilium operum in toto orbe*, XXXVI, 40). Pasitélès était lui-même un compilateur ; sans doute il avait fait passer dans son ouvrage les traités de Xénocrate et d'Antigone, procédé en accord avec ses tendances comme sculpteur (il se fit *archaïsant*, c'est-à-dire copiste). Pasitélès fut la source principale de Varron, dont les travaux sont la source principale de Pline.

6° *Varron* (116-28 av. J.-C.) est l'auteur le plus souvent cité par Pline, mais il n'avait pas écrit d'ouvrage spécial sur l'histoire de l'art. Dans la mise en œuvre des matériaux que lui ont fournis ses modèles grecs, sa part semble se réduire à quelques parenthèses rappelant des souvenirs personnels, proposant des étymologies et indiquant les prix élevés qu'on avait payés, à diverses époques, pour des œuvres d'art.

7° *Cornelius Nepos* a fait connaître à Pline l'existence du peintre Ecphantos (XXXV, 16), peut-être aussi celle des potiers corinthiens, compagnons de Démarate (XXXV, 152). On croyait autrefois que les

anecdotes d'artistes contées par Pline remontaient seulement à Nepos; aujourd'hui, on en suit la piste jusqu'à Duris.

8° *G. Licinius Mucianus* (vers 50 av. J.-C.) avait séjourné en Asie-Mineure et décrit les œuvres d'art conservées dans les villes et les îles du littoral. Pline lui doit une grande partie des renseignements qu'il donne sur Rhodes, Cnide, Halicarnasse, Milet, Samos, Éphèse, Smyrne, Iasos, Chios, Pergame, Parium, Lysimachie. Ces renseignements présentent un caractère nettement périégétique: ce sont, pour la plupart, des on-dit de *ciceroni* locaux.

Enfin, la part personnelle de Pline consiste dans les informations qu'il nous fournit sur les œuvres d'art qui existaient *de son temps* à Rome; on peut y ajouter ses lamentations fréquentes sur la décadence de l'art et diverses fleurs de rhétorique aujourd'hui fanées.

« Ainsi, conclut Miss Sellers, la tendance de la critique moderne est de diminuer de plus en plus l'importance des contributions de Pline à l'histoire des artistes qui porte son nom. Et cependant, par une ironie singulière, les défauts essentiels de son ouvrage lui ont donné, pour nous, une valeur durable. Il a mieux fait que de nous laisser un monument de critique personnelle tel qu'en pouvait produire son temps; nous lui devons une compilation qui est un véritable trésor, où sont réunis des fragments de livres perdus, de Xénocrate, de Duris, d'Antigone, à côté d'apophtegmes précieux qui viennent en droite ligne des écrits mêmes d'Apelles et de Pamphilos » (p. XCIV).

Discuter ici les diverses thèses que nous venons de résumer est impossible; ce serait, du reste, méconnaître le caractère synthétique du travail de Miss Sellers. Tel qu'il est, ce travail est excellent, d'une lucidité irréprochable, et fait à celle qui l'a conçu et rédigé le plus grand honneur.

Salomon REINACH.

G. WAITZ. **Deutsche Verfassungsgeschichte.** VI. Die Deutsche Reichsverfassung von der Mitte des neunten bis zur Mitte des zwœlften Jahrhunderts. — 2^me^ édit. par Gerhard Seeliger. Berlin, Weidmann, 1896. 625 p. in-8, 18 mk.

La deuxième édition du tome VI de la *Deutsche Verfassungsgeschichte*, par M. G. Seeliger, présente les mêmes qualités que celle du tome V, due à M. K. Zeumer. Comme son devancier, M. Seeliger a remis au point l'ouvrage de Waitz, tout en respectant le plus possible le texte original. La revision a surtout porté sur les notes qui constituent, comme on sait, la partie essentielle du livre. Nombre de textes inexactement cités ou cités d'après d'anciennes éditions ont été ou identifiés ou rectifiés. Une quantité de citations nouvelles ont été ajoutées. Le chapitre relatif à la chancellerie est le seul qui ait subi des remaniements considérables: on sait depuis longtemps qu'il était devenu tout à

fait insuffisant. Les additions et les corrections de l'éditeur sont partout insérées entre crochets. On saura gré à M. Seeliger de l'abnégation dont il a fait preuve en se soumettant à un travail très long et très pénible pour replacer au niveau de l'état actuel de la science un ouvrage indispensable à tous les médiévistes.

H. P.

Die Geschichte der deutschen Universitaeten von Georg KAUFMANN. Zweiter Band. Entstehung und Entwicklung der deutschen Universitaeten bis zum Ausgang des Mittelalters. Stuttgart, Cotta, 1896, XVIII, 587 pages in-8°.

Après une interruption de plus de huit années nous voyons paraître la suite du grand ouvrage sur les Universités allemandes, entrepris avec le concours du ministère de l'instruction publique prussien par M. George Kaufmann, actuellement professeur à l'Université de Breslau. Le premier volume, paru en 1888, renfermait l'introduction générale, la *Vorgeschichte* comme l'appelait l'auteur, dans laquelle étaient exposés le mouvement général des esprits au XIIIe siècle, le réveil des études en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, la création des grands centres scientifiques à Bologne, à Paris, à Montpellier, etc. Dans le présent volume M. K. nous retrace plus particulièrement la création successive des universités du Saint-Empire-romain germanique au moyen âge, depuis Prague, en 1347, jusqu'à Francfort-sur-l'Oder en 1506. Elles furent au nombre de vingt, dont onze — Prague (1347), Vienne (1365), Heidelberg (1386), Würzbourg (1402), Leipzig (1409), Rostock (1419), Greifswald (1456), Fribourg (1457), Bâle (1460), Tubingue (1477), Breslau (1505) — subsistent encore aujourd'hui, tandis que les neuf autres (Kulm, Cologne, Erfurt, Lunebourg, Ingolstadt, Trêves, Mayence, Wittemberg, et Francfort-sur-l'Oder) ont disparu, les unes dès le moyen âge, les autres à la fin du dernier siècle seulement, pour être remplacées par des sœurs plus célèbres, Cologne par Bonn, Ingolstadt par Munich et Francfort par Berlin.

Il ne faut pas chercher dans le beau travail de M. K. une série de monographies sur les différentes universités allemandes au moyen âge ; il a préféré donner un tableau d'ensemble qui permît d'embrasser d'un coup d'œil tout ce qui concerne les études et la vie académique, de marquer les ressemblances et les différences dans l'enseignement et dans les règlements des différentes grandes écoles de l'Empire ; peut-être aurait-il pu faciliter les recherches spéciales par une table alphabétique des matières détaillée, ou par la rédaction d'une petite *bibliographie* pour chacune des Universités dont il s'occupe [1].

---

1. La place indiquée pour ces petites notices bibliographiques aurait été dans l'*Index des Universités* (p. XIII-XVIII), où il avait déjà groupé quelques indications chronologiques sur chacune d'elles, et où l'on aurait tout naturellement cherché l'indication des sources à consulter pour connaître leur histoire particulière.

Dans un premier chapitre M. K. nous parle des chartes de *fondation* des Universités. depuis celle de Prague jusqu'à celle de Francfort, soit qu'elles aient été créées par l'accord de l'État et de l'Église, soit par l'empereur seul, soit encore par les seigneurs territoriaux, comme Leipzig ou Heidelberg, ou même par des villes, comme Erfurt et Cologne. Il nous explique comment se constituait la dotation des hautes écoles nouvelles, généralement avec des biens d'église. Les trois chapitres suivants sont consacrés à une exposition très détaillée de l'organisation universitaire, de la corporation universitaire elle-même, des *nations*, des facultés, de leur rang et de leur nom, des rapports entre les Universités et l'État et l'Église, de l'autonomie plus ou moins étendue dont elles jouissent vis-à-vis du pouvoir spirituel [1] et des seigneurs territoriaux, princes ou seigneurs. Nous y étudions le mécanisme gouvernemental interne des Universités, la formation, les discussions, les votes du Sénat, le rôle du recteur et des autres fonctionnaires académiques, bedeaux et notaires, la constitution de la faculté des arts et des facultés supérieures, les *bourses* et les *collèges*, le fonctionnement administratif, souvent troublé, de ces différents organes. M. K. expose en détail le plan des études, les vacances académiques, la collation des grades, les cours publics et privés, les honoraires à payer aux maîtres, les *disputations* ordinaires et *quodlibétiques*, la surveillance plus ou moins réussie des étudiants tant internes qu'externes, etc.

Dans un cinquième chapitre l'auteur expose le développement historique des universités ainsi constituées et outillées, à travers le XV^e^ siècle, tant au point de vue de leurs transformations internes qu'à celui de leurs rapports avec les influences et les puissances du dehors. On remarquera surtout ce que M. K. dit du rôle insignifiant des Universités allemandes à l'époque du grand schisme et des conciles œcuméniques, quand on le compare à celui de l'Université de Paris; puis encore le paragraphe sur les rapports réciproques des humanistes et des universitaires allemands au début du XVI^e^ siècle. Contrairement aux opinions reçues, il n'admet qu'une influence très atténuée de la véritable Renaissance, de celle d'au-delà des monts, sur les corps enseignants de l'Allemagne, voués d'autant plus à la scolastique pédante d'autrefois que le paganisme italien les effraie et les dégoûte. C'est chez les Frères de la vie commune, bien plutôt que chez les néo-platoniciens de Florence qu'il faut chercher les ancêtres d'un Wimpheling, d'un Hégius, d'un Dringenberg, les grands « pédagogues » de la Germanie nouvelle. Pour qu'une réforme scientifique puisse se produire, il faut

1. M. K. est très porté à réduire cette influence à un minimum; peut-être est-il permis, tout en admettant avec lui que les universités n'étaient pas des instituts ecclésiastiques, que les étudiants n'étaient pas forcément clercs, que les chanceliers, généralement prélats influents, n'avaient pas une autorité prépondérante sur le corps universitaire, de croire que la puissance de l'Église y était très grande, très forte, avant le schisme.

un mouvement plus général, une secousse plus violente pour secouer la torpeur des esprits ; c'est à ce mouvement de la Réforme, aux Universités nouvelles qu'il appela à l'existence, aux changements qu'il introduisit dans les anciennes que M. K. consacrera son troisième volume. Espérons que nous ne l'attendrons pas aussi longtemps que nous avons attendu son prédécesseur. Dans un sujet aussi vaste, aussi vivement controversé encore de nos jours — on n'a qu'à comparer les conclusions de M. Paulssen avec celles de notre auteur pour voir combien peu l'on est prêt à s'entendre sur certaines questions — M. Kaufmann ne peut espérer rallier tout le monde à sa façon de voir ; mais sur tous les points il est intéressant à entendre et utile à consulter, car il a mûrement examiné la matière et il expose ses idées avec une chaleur qui n'exclue nullement la netteté ni l'esprit critique.

R.

Histoire de la Langue et de la Littérature française des origines à 1900, ornée de planches hors texte en noir et en couleur, publiée sous la direction de L. PETIT DE JULLEVILLE, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. — Tome III : XVI^e^ siècle. Paris, A. Colin, 1897 ; un vol. gr. in-8, de 864 pages, avec 19 planches.

La publication dirigée par M. Petit de Julleville continue à paraître de quinzaine en quinzaine avec une remarquable régularité. Voici le troisième volume achevé : il est tout entier consacré au XVI^e^ siècle. Je ne veux point insister aujourd'hui sur la question des collaborations multiples, sur les avantages et les inconvénients qui en résultent : j'ai eu l'occasion d'en toucher un mot dans un précédent article [1]. Il me suffira d'indiquer d'une façon sommaire, et en suivant l'ordre même des chapitres, de quelles études se compose essentiellement le nouveau volume, et à quels auteurs elles sont dues. Ce tome s'ouvre par quelques pages brillantes de M. Petit de Julleville (*La Renaissance*, p. 1-28) sur le sens et la portée de ce grand mot, dont les contemporains ne se sont pas servi, quoiqu'ils aient eu du fait lui-même une intuition nette : ces considérations générales sont semées de vues ingénieuses et profondes ; elles appelleraient parfois la discussion, mais elles sont toujours très suggestives. — Le chapitre II, dû à M. Ch. Marty-Laveaux (*Rabelais, les Conteurs au* XVI^e^ *siècle*), est une causerie agréable à propos de Rabelais, causerie érudite, procédant souvent par rapprochements avec des faits actuels, destinée surtout, semble-t-il, à ceux qui, par avance, connaissent bien le Gargantua et le Pantagruel. — Du chapitre III (*Marot et la poésie française de 1500 à 1550*) je n'ai rien à dire : il est signé de mon nom. — M. G. Pellissier nous a donné sur *Ronsard et la Pléiade* un chapitre IV très étudié, bien composé, dans lequel il n'a même pas reculé devant des subdivisions un peu didactiques. Je ne

1. Voir *Revue critique* du 14 décembre 1896.

suis pas absolument de son avis sur le style de Ronsard, et crois qu'il y a du vrai dans le jugement de Boileau. Je sais bien qu'il est à la mode de faire bon marché de ce jugement, depuis Egger, dont les idées sur ce point spécial ont été vulgarisées par A. Darmesteter : mais il me semble que dans le tome Ier de son *Appendice à la Pléiade*, M. Marty-Laveaux vient de remettre les choses au point. — Le chapitre v (*La Poésie après Ronsard*) renferme de bonnes pages sur Du Bartas, d'Aubigné, Desportes, et telles qu'on devait les attendre de M. P. Morillot. — Dans le chapitre vi sur *Le Théâtre de la Renaissance*, M. Rigal nous offre une étude systématique, pleine de faits et d'analyses condensées : je le trouve un peu dur pour Larivey. — Le chapitre vii (*Théologiens et Prédicateurs*), dû à MM. Petit de Julleville et A. Rébelliau, met surtout en relief la figure de Calvin et celle de François de Sales. Il n'y a pas à dire, chronologiquement, Calvin arrive un peu tard, venant après Du Bartas et d'Aubigné. Il eût été préférable, je crois, de scinder le chapitre en deux. Puis, quel que soit d'ailleurs le mérite de François de Sales, il est peut-être excessif de lui avoir consacré cinquante pages : c'est un véritable manque de proportion dans une œuvre où il n'y en a pas beaucoup, malgré la variété des collaborations. — Le chapitre viii (*Les Moralistes*, par P. Bonnefon) est une étude très intéressante sur Montaigne, étude qui fait bien connaître l'homme et l'œuvre, et où des recherches personnelles ont renouvelé en maint endroit ce que le sujet semblait avoir de rebattu. — Dans son chapitre ix (*Les Écrivains scientifiques*), le même auteur a donné quelques pages sobres et justes sur Bernard Palissy. — Avec le chapitre x (*Auteurs de Mémoires, Historiens, Écrivains politiques*), M. de Crozals avait affaire à un sujet vaste et disséminé : il s'en est en général tiré à son honneur. Toutefois, je trouve qu'accorder seulement trois ou quatre pages à Monluc, cet écrivain de tout premier ordre, c'est vraiment bien peu. La langue de Brantôme aussi est jugée avec un certain dédain : elle est pourtant bien savoureuse par endroits ! — Le chapitre xi de M. Ch. Dejob (*Les Érudits et les Traducteurs*) est une étude consciencieuse, qui met en bonne lumière Amyot, Henri Estienne et Pasquier. — Reste enfin le chapitre xii de M. Brunot, sur *La langue au* XVI*e siècle* : c'est un travail relativement considérable, puisqu'il a plus de deux cents pages. L'auteur y a retracé d'abord la lutte du français contre le latin : par des renseignements de sources diverses, par d'abondantes références bibliographiques, il a rendu visibles les progrès de l'idiome national. Viennent ensuite les efforts pour constituer une grammaire française, les tentatives de réforme orthographique, celle de Meigret surtout : tous ces points sont largement développés. On pourrait peut-être trouver au contraire, quoique l'essentiel y soit, que le développement spontané de la langue est un peu brièvement retracé. M. Brunot, évidemment, a craint de refaire ici ce qui a déjà été souvent fait : en revanche, il a insisté sur les questions de vocabulaire, sur les emprunts au latin, au

grec, à l'italien, etc., et a dressé, avec beaucoup de soin, des listes copieuses, qui seront très utiles à consulter [1].

E. BOURCIEZ.

Baron Joseph du TEIL. **Une famille militaire au XVIII^e siècle.** Paris, Picard, 1896, in-8, VIII et 571 p., 12 fr. [2].

Général marquis de Maleissye. **Mémoires d'un officier aux Gardes-Françaises,** 1789-1793, publiés par M. G. ROBERTI, professeur à l'Académie militaire de Turin. Paris, Plon, 1897, in-8, XXVIII et 395 p., 7 fr. 50.

Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur, par Edmond BIRÉ. IV. La chute des dantonistes, 5 novembre 1793-6 avril 1794. Paris, Perrin, 1897. In-8, 370 p., 3 fr. 50.

Le registre de l'île d'Elbe. Lettres et ordres inédits de Napoléon I. (28 mai 1814-22 février 1815), publiés par Léon-G. PÉLISSIER. Paris, Fontemoing, 1897. In-8, XXVI et 310 p., 3 fr. 50.

Une fiancée de Napoléon. Désirée Clary, reine de Suède (1777-1860), par la comtesse D'ARMAILLÉ, née Ségur. Paris, Perrin, 1897, in-8, 273 p., 3 fr. 50.

Georgees MOUSSOIR. **Le conventionnel Hyacinthe Richaud.** Paris, Plon, 1897, in-8, XII et 459 p., 3 fr. 50.

Souvenirs du général comte Fleury. Tome I^er (1837-1851). Paris, Plon, 1897. In-8, VIII et 433 p., 7 fr. 50.

La monographie de M. Joseph du Teil sur ses ancêtres les du Teil

1. Il va sans dire que, malgré ce soin, ces listes, comme M. B. le dit lui-même avec beaucoup de bonne grâce, sont toujours plus ou moins provisoires. J'en prends une au hasard, par exemple celle des mots italiens introduits en français au XVI^e siècle (p. 817-819) et voici quelques observations qu'elle me suggère : *Bagatelle*, cité seulement dans Cotgrave, a été signalé par Delboulle dès 1548 chez Noël du Fail (*Rev. d'Hist. litt.*, 1897, p. 132). — *Barque*, cité dans J. Lemaire d'après HDT., a été signalé par Delboulle dans un texte franco-italien du XIII^e siècle, et dans plusieurs textes du XIV^e et du XV^e (*Rev. d'Hist. litt.*, 1897, p. 136). — *Carole*, quelle que soit son origine, est un mot fort usité dès le XII^e siècle, et qu'on s'étonne de trouver ici. — *Estrette*, cité dans Brantôme et Montaigne, et qui pourrait l'être également dans Monluc et Henri IV, vient-il directement de l'ital. *stretta*? C'est possible : mais l'expression *da estreyte* était courante aussi en gascon. On pourrait en dire autant à propos de *monine* (guenon) : le terme de *mounino* est très usité dans tout le midi de la France. Voir d'ailleurs les très sages remarques qui sont faites dans la note 3 de la page 815. — *Garbuge = garbuglio* : oui, mais avec un changement de suffixe. Du reste, on trouve aussi *garbouil* dans Rabelais et ailleurs. — *Menestre* (soupe) est cité, d'après Godefroy, dans les *Singularités* de Belon (1553). Je puis en indiquer un exemple antérieur, qui se trouve dans une chanson de 1515 (Le Roux de Lincy, II, p. 59). — *Piller* doit être antérieur en français au XVI^e siècle, comme l'indique dans Littré l'historique de *pillage*, *pillard*, *pillerie*, *pilleur*. Ce qui à ce moment-là fut dû à l'influence italienne, ce sont des expressions comme *piller patience*, *piller un flambeau*, etc. : le mot serait donc à rejeter à la liste 3° de la p. 817.

2. Un extrait de ce volume a paru sous le titre *Napoléon Bonaparte et les généraux du Teil (1788-1791), l'Ecole d'artillerie d'Auxonne et le siège de Toulon* (Paris, Picard, 272 p.); mais « c'est dans l'intention d'être agréable à ses amis » que l'auteur a publié à part ces quelques chapitres de son ouvrage, et l'extrait ne se trouve pas dans le commerce.

mérite les plus grands éloges. C'est une contribution très intéressante, très instructive, à l'histoire générale. L'auteur ne s'est pas contenté, pour composer son ouvrage, de consulter les papiers de famille; il a fait de patientes recherches dans les archives publiques à Paris et en province. Nous voyons d'abord quels ont été les services des du Teil au XVIII^e siècle et comment ils préfèrent l'artillerie aux autres régiments d'infanterie. Nous voyons Ange du Teil se distinguer à Landau, et Jean-Ange du Teil, simple capitaine, jouer à la bataille d'Hastenbeck un rôle prépondérant. Nous suivons les du Teil dits de Beaumont à travers tout le XVIII^e siècle. Les quatre frères, Jean-Pierre, Alexis, Jérôme et Jean; ont une vie fort curieuse, aussi curieuse qu'honorable. Alexis et Jérôme, tous deux capitaines d'artillerie, font tous deux la campagne des Indes, se signalent pareillement et meurent, Alexis, de fatigue à Pondichéry, Jérôme, d'une blessure reçue à Madras : l'auteur a reproduit leur correspondance qu'on lit avec sympathie et profit à la fois. Les deux autres frères, Jean-Pierre et Jean, qui arrivent aux plus hauts grades, sont les véritables héros du volume. Jean-Pierre commanda l'école d'Auxonne, l'une des meilleures écoles d'artillerie — M. Joseph du Teil donne sur ces établissements des détails de toute sorte dont on lui saura gré — et fut fusillé à Lyon par les terroristes. Jean commanda en chef l'artillerie à l'armée du Rhin, à l'armée des Alpes et à l'armée qui assiégeait Toulon. Mais tous deux seraient inconnus si le plus grand capitaine des temps modernes ne s'était formé auprès d'eux, et le codicille rédigé par Napoléon en faveur des fils et petits-fils de Jean-Pierre a plus fait pour le renom des deux du Teil que les cinq siècles de services militaires rendus par leur famille au pays. L'auteur du volume insiste sur les encouragements que Jean-Pierre donnait à Auxonne au lieutenant Bonaparte, et reproduit dans les pièces justificatives une œuvre inédite de Napoléon, le procès-verbal que le jeune officier, secrétaire d'une commission, rédigea au mois d'août 1788. Il insiste également sur le rôle de Bonaparte et de Jean du Teil au siège de Toulon. Ce chapitre d'histoire militaire (p. 361-416) est très soigné, très étudié, et les historiens du siège devront en tenir grand compte. Peut-être l'auteur est-il trop porté à rehausser l'importance de Jean du Teil (cf. notre article de *Cosmopolis*, février 1897, p. 475) : si durs qu'ils soient, les mots de Napoléon sur le général ne peuvent être récusés; si Jean du Teil n'était pas incapable, il était infirme, impotent, et notre auteur ne cite pas la lettre du 18 septembre où Kellermann propose de placer à Grenoble, et non aux armées, un homme dont « les incommodités s'augmentent journellement ». Ce livre de M. Joseph du Teil, tout plein de renseignements puisés aux sources, très exact, très minutieux, accompagné de pièces justificatives d'un prix réel, lui vaudra la reconnaissance des « amis de tous les vieux souvenirs » et, souhaitons-le, une de nos belles récompenses académiques [1].

1. P. 15-16, au tableau généalogique des du Teil (art. Marie-Césaire), lire 1772 et

Les souvenirs de Maleyssie, officier des gardes-françaises, que M. Roberti a trouvés à la Bibliothèque du roi à Turin, sont d'autant plus importants qu'ils ont été écrits au printemps de 1793. L'auteur a la mémoire encore fraîche, et il rapporte sur l'indiscipline des gardes-françaises, sur le 14 juillet, les journées d'octobre, l'affaire Favras, l'insurrection de Nancy et le voyage de Varennes « quelques détails peu connus » (c'est l'expression même qu'il emploie à diverses reprises). On notera surtout son séjour à Metz auprès de Bouillé, dont il fut aide-de-camp, la mission que l'imprudent Calonne lui avait confiée dans le Midi, le rôle qu'il joua en 1792 à l'armée austro-prussienne, organisant un service d'informations, envoyant à Dumouriez deux lettres, l'une du marquis de Lambert, l'autre du duc de Brunswick. Comme tout bon émigré, il exècre Necker, qu'il accuse de perfidie et d'hypocrisie, et Lafayette qu'il qualifie de traître, de scélérat et de monstre. Il est parfois inexact, et la passion l'aveugle : il prétend que Lafayette a voulu au 5 octobre tenir le roi en son pouvoir et faire échouer l'expédition de Nancy pour perdre Bouillé; il croit que Gouvion a vu la famille royale fuir des Tuileries et n'a rien dit, pour laisser au roi l'humiliation

---

non 1773; — p. 169 (et 236 et 265), lire de Lance et non *de La Lance;* — p. 195, lire Dupuy (de Bordes) et non *Dupuis*; — p. 322, Dietrich était maire de Strasbourg et non *préfet* du Bas-Rhin; — p. 327, Carnot le jeune n'était pas « représentant »; — p. 425 et suiv., il y avait plus à dire sur l'arrestation de Jean-Pierre du Teil; il était suspect depuis longtemps; sur une de ses lettres, datée de Grenoble, 27 octobre 1793, un agent du ministre a écrit à la marge « Le général du Teil n'aime pas l'égalité »; mais ce fut la Société populaire de Grenoble qui causa sa mort; le 5 pluviôse an II, le comité des lois, présidé par Héraud, accusait le général d'avoir mis des retards dans l'expédition des convois d'artillerie, et le lendemain le club décidait d'envoyer le rapport de son comité des lois aux représentants du peuple et aux membres de la commission militaire à Lyon : Duteil, disaient les clubistes de Grenoble, n'avait pas exécuté « l'ordre de faire partir par *la voie la plus prompte* des pièces de siège et affûts pour le camp sous Toulon »; — p. 317, il y avait aussi plus à dire sur Césaire et Alexandre. Césaire émigra le 12 septembre 1791 et rejoignit le 16 août 1794 l'armée de Condé, où il servit dans l'artillerie jusqu'à la fin. Alexandre émigra le 1er novembre 1791, fit la campagne de 1792 dans l'artillerie de l'armée des princes, rejoignit le 13 décembre 1792 l'armée de Condé, où il fit la campagne de 1793, et la quitta pour se rallier à la République. Il ne put rentrer au service, mais il obtint un emploi dans l'administration des subsistances militaires et contribua à l'approvisionnement de la division Lecourbe dans le pays des Grisons, et de l'armée de réserve dans la région du Léman; le 13 pluviôse an IX, le premier Consul recommandait au ministre de la guerre de le placer, et ce fut sur cette recommandation qu'Alexandre du Teil entra dans les droits réunis; — p. 440, Charles-César fit les campagnes de 1813 et de 1814 comme maréchal-des-logis au 2e régiment des gardes d'honneur, et s'y comporta en homme de cœur; — p. 537, Patris, qui avait épousé Alexandrine du Teil, est mort non en 1809, mais le 23 juin 1811, comme capitaine, et non comme chef de bataillon. Alexandrine se rappela au souvenir de l'empereur; elle était, disait-elle, « la plus jeune des filles du brave général d'artillerie du Teil, dont la mémoire et la funeste fin ne sont pas effacées du souvenir de Sa Majesté »; elle n'avait eu d'abord, par décret du 10 février 1812, qu'une pension de 300 francs; un décret du 18 mai suivant porta la somme à 2000 francs.

d'une arrestation scandaleuse. Il a toujours raison et, à l'entendre, si l'on avait suivi ses conseils, les gardes-françaises n'auraient pas fait défection,.. et la Révolution n'eût pas éclaté (p. 26). Mais il conte des anecdotes curieuses et vraies (sur la marquise de Montholon et Sémonville, sur Chérin, sur le duc du Châtelet qui s'aliéna son régiment, etc.); il fait en un ou deux endroits un joli portrait de Lafayette (p. 89 et 135); il porte sur Bouillé un jugement dont l'histoire devra tenir compte, et lui rend plusieurs fois (p. 203 et 247) un hommage mérité; il narre avec beaucoup d'attrait l'arrestation de Louis XVI à Varennes; il apprécie Dézoteux avec une juste sévérité; il relate exactement les opérations de la campagne de 1792, fait de judicieuses réflexions sur les sentiments de la France (p. 313), sur l'armée prussienne de ce temps-là, sur la situation de Dumouriez en face de Brunswick et des émigrés après le 20 septembre, sur la politique des puissances, et les dernières pages de ses *Mémoires* font honneur à sa sagacité, à son impartialité. Bref, le récit de Malevssie, qui plait d'ailleurs par sa franchise, est un des plus instructifs que nous ayons sur les commencements de la Révolution, et M. Roberti, qui l'a publié très soigneusement et accompagné de notes fort utiles, a droit aux remerciements du public lisant [1].

M. Biré poursuit, dans un quatrième volume, le *Journal* où un bourgeois de Paris est censé relater les événements dont Paris est le théâtre pendant la Terreur. Ce genre est faux et nous préférons un récit, une exposition objective des faits à ces mémoires personnels qui ont, malgré tout, quelque chose de factice et de forcé. On s'étonne que le « bourgeois » ait pu être partout, voir tant d'événements et tant de personnes, lire et citer tant de journaux. Et il lui arrive parfois, rarement il est vrai, de se tromper. Il croit que Dubois-Crancé est allé en mission dans les Pays-Bas (p. 299) et, en bon Parisien, il n'entend pas grand'chose aux affaires militaires et aux combats de la frontière : il exagère les premiers succès de Hoche, ignore la défaite de Kaiserslautern et s'imagine que Pichegru a remporté une victoire à Lauterbourg (p. 178-179). Mais le *Journal*, qui témoigne d'une vaste lecture et d'un soin consciencieux, est rempli de détails précis et authentiques sur les

---

1. P. 15, le nom de cet officier, parent du combattant de Fontenoy, est Antroche et non *Auteroche*; — p. XIX et 97, *Graven Macheren* est Grevenmaker ou Grevenmachern (comme p. 251); — p. 33, Laclos était capitaine d'artillerie et non du *génie* (cf. p. 35); — p. 79, Malartic est mort du choléra le 20 juillet 1832; — p. 105, Desperrières est devenu général et n'a pas été « relégué dans la classe des lieutenants de chasseurs soldés »; — p. 204, *Dumas* manque à la table, c'est sans doute Mathieu Dumas; — p. 306, lire Glisuelle au lieu de *Greswel*; — p. 319, Guyonneau au lieu de *Guilloneau*; — p. 335, Mangiennes au lieu de *Maugienne*; — p. 352, la Perche au lieu de *Le Porche*; — p. 357, sur-Auve au lieu de *sur-Ceuve*; — p. 364, Thouvenot au lieu de *Thévenot*; — p. 371, Termes au lieu de *Thermes*; — p. 341, Beaurepaire n'a pas signé la capitulation de Verdun; — p. 342, Courbière est mort en 1811 et non en 1807; — p. 348, Sauce était à Saint-Mihiel, et non à Varennes.

hommes et les choses. Tout ce qu'avance M. Biré est appuyé de preuves et de documents. Certains passages, comme ceux qui traitent de la conversion de Camille Desmoulins et de la clémence de Danton, ont du piquant, de la justesse, de l'originalité.

Le registre de l'île d'Elbe, publié d'après un manuscrit de Carcassonne (copie Cornet-Peyrusse) par M. L.-G. Pélissier, contient des documents omis dans la *Correspondance* de Napoléon, tous les billets, lettres et ordres écrits ou dictés par l'empereur durant son éphémère souveraineté de l'île d'Elbe. On le lit avec intérêt, et on remerciera M. P. de l'avoir mis au jour : c'est le complément du tome XXVII de la *Correspondance* et, comme dit M. P., une barque de pêcheur de Porto-Ferrajo dans le sillage de l'*Inconstant*. Mais l'éditeur a-t-il raison de qualifier Napoléon de bureaucrate, d'officier d'administration, de riz-pain-sel ? Si Napoléon s'applique alors aux petites choses, est-ce parce qu'il a « l'âme petite » ? S'il fait des économies, est-ce par « avarice atavique » ou par suite des « préoccupations budgétaires du retraité » ? Et le métier des armes n'a-t-il « été pour lui à l'origine qu'un gagne-pain ou qu'un gagne-retraite » ? L'annotation de M. Pélissier est d'ailleurs sobre et utile : on remarquera la note de Pons de l'Hérault, qui constitue comme une histoire de l'*Inconstant*, et les renseignements sur la route de Longone [1], sur la Pianosa, sur le lieutenant Larabit, sur l'île après le départ de Napoléon. Nous souhaitons que le jeune et infatigable érudit publie très prochainement les souvenirs de Pons de l'Hérault.

Le livre de Mme d'Armaillé sur Désirée Clary a été composé, lisons-nous dans l'avant-propos, d'après le récent ouvrage du baron Hochschild, et il contient de nombreux renseignements inédits. Ces détails inédits (on en trouve p. 245-249) ne sont pas aussi nombreux que le dit l'auteur, et si son récit se lit facilement et renferme de piquantes citations, il met trop à contribution non seulement Hochschild, mais Bourrienne, Mme d'Abrantès, Marbot — qu'il faut consulter avec tant de précaution, — Rochechouart et Ségur. Le témoignage de Barras n'est pas cité. Il y a du reste, de ci de là, des erreurs [2]. Une faute amusante est celle de la page 15 où l'on nous apprend, d'après le baron Larrey, que Mme Bonaparte narrait à ses enfants les *contes de Vocceri!*

---

1. Galeazzini, commissaire-général à l'île d'Elbe, eut en effet une querelle avec le génie militaire à la suite de la construction de cette route; on lui donna tort, et il fut suspendu le 29 novembre 1810.

2. On lit à l'avant-propos et p. 165, 168 *Hoschild* pour Hochschild ; — p. 1, 76, 77, *Sonis* pour Somis; — p. 2, *Villeneuve* pour Blait de Villeneufve ; — p. 50, 53, 54 *Faitpoul* pour Faipoult ; — p. 10, Ricord n'a pas « fui en Suisse » ; — p. 12, Napoléon n'a pas « tenté d'épouser » Mlle du Colombier, et n'a pas été « carrément refusé » ; — p. 55, l'assassinat de Bassville est appelé un « meurtre accidentel » ; — p. 70, la guerre n'avait pu être déclarée en *avril* à Léopold, qui était mort en mars.

Le conventionnel Richaud, maire de Versailles, a eu un jour de gloire, une heure sublime : le 9 septembre 1792, avec le plus généreux courage, il s'exposait à la mort pour sauver les prisonniers d'Orléans, et sa statue s'élèvera prochainement à Versailles, à l'endroit même où eut lieu cet acte d'héroïque dévouement, à l'angle des rues de l'Orangerie et de Satory. M. Moüssoir a raconté complètement cet épisode. Mais il n'est pas moins complet sur les autres actes de Richaud ; il le montre arrivant à la magistrature municipale, entrant à la Convention et aux Cinq-Cents, déployant à Pirmasens une bravoure téméraire, s'efforçant d'arrêter la désorganisation de l'armée de la Moselle et conquérant l'amitié de Hoche, s'opposant à Lyon aux mesures de réaction et de représailles, finissant modestement sa vie dans sa patrie d'adoption, où il fut durant vingt-sept ans conseiller de préfecture. L'excellent livre de M. M. n'a pas le ton du panégyrique. C'est une œuvre de réelle histoire, une véritable biographie où rien n'est omis, où l'activité de Richaud dans les camps ainsi que sa mission dans la région du Rhône est retracée aussi exactement et avec autant de détail que son administration versaillaise, et cette exactitude, cette simplicité du récit met en un relief saisissant le caractère de Richaud, son mâle patriotisme et le sentiment du devoir qui l'anima toujours. Les documents reproduits sont peut-être trop nombreux, et l'auteur n'a pu résister au plaisir de citer entièrement toutes les pièces qu'il a trouvées aux archives communales de Versailles et à celles de Seine-et-Oise et du Rhône, aux archives de la guerre, aux archives nationales ; mais la plupart sont intéressantes [1]. Puissent les futurs biographes de nos conventionnels s'acquitter de leur tâche avec le même zèle, la même conscience, la même ardeur studieuse que M. Moussoir !

Un beau sentiment éclate dans le premier volume des *Souvenirs* du général Fleury : sa reconnaissance envers Napoléon III. Les éloges qu'il décerne à son souverain paraîtront presque incroyables : non seulement Napoléon savait « maîtriser les élans de son cœur et dérouter par un calme imperturbable les plus habiles investigations » ; mais il avait l'air martial et gracieux d'un grand cavalier ; il était l'homme le mieux élevé de France ; il avait dans le regard une bonté, une douceur qui le rendaient irrésistible ; il était le plus grand écrivain de son règne (!) ; à la veille de sa chute, il avait encore une telle popularité que s'il fût revenu de Châlons à Paris au lieu de se jeter à Sedan, il eût sauvé par sa « fermeté inébranlable », par « ce calme qui domine les foules », et le trône et le pays. Fleury ne blâme Napoléon qu'en un seul passage : il aurait dû tout faire pour s'assurer l'alliance de la Russie (p. 255). Mais il y a autre chose dans le volume que ces louanges exagérées, autre chose que des détails sur l'organisation de l'escadron d'Or-

1. Lire p. 215 Reubell pour *Rewbel*.

léansville et du beau régiment des guides. Fleury nous raconte les commencements de Yusuf et quelques épisodes de la guerre d'Afrique, comme la campagne contre Bou-Maza et celle de Kabylie. Il nous présente, en quelques traits frappants, Saint-Arnaud, Pélissier, Bosquet, Lamoricière, Bugeaud, Changarnier, Magnan, Espinasse, Morny, Rouher. Il retrace les débuts de Louis-Napoléon, l'élection du prince et son installation à l'Élysée — où Fleury fut un peu le grand-maître de la cour — l'aspect de ses salons, ses voyages, les ambitions de miss Howard, le mariage de l'empereur et la constitution de sa maison. Il rectifie les dires de Granier de Cassagnac sur les préliminaires du coup d'État et explique pourquoi le prince n'agit pas le 17 septembre. Tout en renvoyant le lecteur à Cassagnac et à Maupas, il répare quelques oublis de ses devanciers, corrige des erreurs, fournit des détails ignorés sur la lutte du 2 décembre : c'est ainsi qu'il nous apprend que 50.000 francs en or, prêtés par M. de Grimaldi, furent distribués aux troupes. Il narre avec esprit sa mission à Darmstadt et l'insuccès du projet d'alliance avec la princesse de Wasa. Fleury était intelligent et fin, puisqu'il a deviné la future grandeur de Louis-Napoléon, et il a eu une très grande influence : il obtenait au 2 décembre que le prince, si l'émeute était triomphante, formât aux Tuileries un camp retranché et marquât la volonté de se défendre, au lieu de fuir comme Charles X ou Louis-Philippe ; il fut, dit-il lui-même, l'intermédiaire entre Napoléon et l'armée, ou. selon une autre de ses expressions, un directeur du personnel *ad latus;* il décida les principaux généraux et colonels à se prêter au coup d'État ; il lança Saint-Arnaud, le désigna pour le ministère de la guerre et le commandement de l'expédition de Crimée ; il fit rapporter la décision qui substituait Niel à Pélissier, donner le maréchalat à Canrobert et à Bosquet.

A. CHUQUET.

BULLETIN

— Le prix biennal Etienne FALCOUZ, de la valeur de 1,000 francs, fondé par décret du 25 mars 1897 sur la rente annuelle de 4,000 francs allouée à l'Université de Lyon par M. Augustin Falcouz, sera décerné en 1898 à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante, mise au concours par le Conseil de l'Université de Lyon, sur la proposition de la Faculté des Lettres : *Étude sur un poète dramatique français du* XIX^e^ *siècle.* Pour être admis à concourir, il faut être de nationalité française et avoir moins de 30 ans au 1^er^ mai 1898. Les mémoires ne seront reçus qu'à l'état de manuscrits entièrement inédits. Ils devront parvenir, francs de port, au Secrétariat de l'Université (Faculté de Médecine) avant le 1^er^ mai 1898, dernier délai. Ils porteront chacun une devise qui sera répétée sur un pli cacheté joint à l'ouvrage et contenant le nom de l'auteur. L'auteur ne devra pas se faire connaître, sous peine d'être exclu du concours.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 21 juin — 1897

Delitzsch, L'origine des cunéiformes. — Harper, Lettres assyriennes et babyloniennes. — Eisenlohr, Un plan cadastral de Babylone. — Baumstark, Babylone. Platon, Le Sophiste, p. Apelt. — Hirzel, Le diologue. — Saupe, Œuvres choisies. — Conybeare, Philon. — Wendland, Les thérapeutes. — Menfhini, Aquilano, I. — Les registres de l'Académie française. — Desdevises du Désert, L'Espagne de l'Ancien régime. — V. Pierre, La déportation ecclésiastique sous le Directoire — *Bulletin* : Autobiographie de sir Georges Airy; Dick May, L'enseignement social à Paris; P. E. Richter, Bibliotheca geographica Germaniae; Schrader et Gallouédec, Cours général de géographie. — Académie des inscriptions.

Friedrich Delitzsch. **Die Entstehung des ältesten Schriftsystems** oder der Ursprung der Keilschriftzeichen. Leipzig, Hinrichs. 1897. Gr. in-8, 240 p.

R. Fr. Harper. **Assyrian and Babylonian Letters**. belonging to the Koujunjik collections of the British Museum. London, Luzac, 1896. Part III et IV, in-8. p. 229-344 et p. 345-460.

A. Eisenlohr. **Ein altbabylonischer Felderplan**. Leipzig, Hinrichs. In-8, 16 p.

A. Baumstark. **Babylon**. Zur Stadtgeschichte und Topographie. Stuttgart, Metzler. 1896. In-8, 34 p.

I. — Depuis l'époque déjà lointaine où, dans son *Expédition en Mésopotamie*, M. Oppert établissait que les signes cunéiformes se ramènent en dernière analyse à des images, la question de l'origine et du développement de ce système d'écriture a fait peu de progrès : elle vient, pour la première fois, d'être traitée d'ensemble par M. Delitzsch dans un ouvrage magistral; on doit savoir gré à M. D. d'avoir introduit, dans des recherches dont elle était jusqu'ici trop souvent absente, une véritable méthode scientifique. Partant de ce principe que l'écriture cunéiforme s'est développée par la juxtaposition, la combinaison ou la différenciation d'un petit nombre de motifs primordiaux, M. D. prend les signes un à un, les décompose en leurs éléments constitutifs et parvient ainsi, au terme d'une longue et pénétrante analyse, à ramener les 400 signes du syllabaire à une quarantaine environ de formes simples. Le fait sur lequel M. D. fonde son système n'est pas contestable : il est certain que beaucoup de signes se sont formés par combinaison : mais il ne faut pas exagérer l'importance de ce facteur dans la constitution du syllabaire; je serais, pour ma part, disposé à croire que le nombre des formes directement dérivées d'images primitives est beaucoup plus grand que ne l'admet M. D. Voici, par exemple, les signes SAG et GIR :

si M. D., qui cherche à les expliquer par l'analyse, s'était référé aux deux petits monuments Blau [1], il eût pu constater que, dans leurs formes les plus anciennes, ces signes présentent nettement l'image, l'un d'un profil humain tourné vers la droite, l'autre d'un fer de lance : ici donc aucune trace de combinaison ; j'aurais des réserves analogues à faire au sujet de beaucoup d'autres signes (tels que IM, TUR, TIG, NE, MAH, etc.), dans lesquels je ne puis voir, avec M. D., des composés.

M. D. s'est beaucoup servi de quelques-uns des textes récemment publiés par Hilprecht (OBI Part II), j'ajouterais volontiers qu'il s'en est peut-être trop servi. Il est assez douteux que l'inscription de Lougalzaggisi ait la haute antiquité que lui attribue Hilprecht : en tout cas le caractère inégal et grossier de l'écriture, où M. D. voit un signe d'archaïsme, marque simplement de la part des scribes une hâte et une négligence qu'expliquent et justifient amplement le grand nombre des répliques ; beaucoup de caractères sont disloqués, tronqués ou surchargés. Aussi ne peut-on consulter ce texte comme témoin des formes, qu'avec la plus grande réserve. Il est regrettable que M. D. ait emprunté parfois à l'inscription de Lougalzaggisi et donné comme base à ses hypothèses tel signe déformé accidentellement et n'ayant par suite aucune valeur typique et représentative. (Voir p. ex. NE p. 178, NIM et DA p. 182, etc.) Les formes si régulières et si alignées des inscriptions d'Eanadou fournissent des données beaucoup plus sûres pour l'élucidation des problèmes d'origine. Ainsi sur la Stèle des Vautours le signe SHU présente à côté de quatre petits traits parallèles un trait en arc de cercle qui figure le pouce cambré. (Voir la représentation de la main sur les plus anciens monuments, p. ex. *Déc. en Chaldée*, pl. 1ter, no 1a).

L'ouvrage de M. D. se termine par une digression sur l'origine de l'écriture phénicienne : l'alphabet phénicien aurait été inventé sous l'influence combinée de la Babylonie et de l'Égypte : M. D. ne prétend pas qu'il y ait emprunt direct des formes à l'écriture babylonienne, mais à une imitation et une adaptation, qui supposeraient les inventeurs très versés dans la connaissance de l'origine du système cunéiforme.

II. — Les deux nouveaux volumes de lettres assyriennes et babyloniennes que M. Harper vient de donner à peu d'intervalle portent à quatre le nombre des parties aujourd'hui publiées de cet important ouvrage : restent encore à paraître les parties V à VIII. On devait déjà à Delitzsch et à Smith des publications partielles de cette catégorie de textes : l'ambition de M. H. est autre et c'est un véritable *Corpus* des lettres assyriennes et babyloniennes que formera l'ouvrage complet ; on ne saurait savoir assez de gré à M. H. d'avoir entrepris et de mener à bien un travail aussi considérable. Il est fort heureux qu'on renonce de

1. *American Journal of Archæology*, 1888, pl. IV et V.

plus en plus aux mélanges et aux morceaux choisis : le grand travail d'inventaire et de classement poursuivi au British Museum en ces dernières années a déterminé comme un renouveau de publications assyriologiques : le nom de l'initiateur de ce mouvement, M. Bezold, ne saurait être oublié à propos d'ouvrages qui, comme celui de M. H., ont eu comme condition nécessaire *le catalogue des collections de Kouyoundjik* [1].

III — Le plan cadastral publié par M. Eisenlohr est actuellement à Constantinople : je l'ai trouvé en juillet dernier parmi des tablettes que l'administration du musée de Stamboul m'avait chargé de déballer et de trier ; j'en pris aussitôt copie. Quelque temps après, ce curieux document tombait sous les yeux du R. P. Scheil, qui en envoya une copie à M. Oppert, à qui elle a fourni la matière d'une communication à l'Académie (voir *Comptes Rendus*, juillet-août 1896, p. 331), et une autre à M. E., qui en a fait le sujet du travail précité. J'ai moi-même consacré au même texte une étude spéciale qui a paru quelque temps après celle de M. Eisenlohr.

Ce plan, qui appartient à l'époque de la seconde dynastie d'Our (environ 2500 av. J.-C.), est de beaucoup le plus complet et le mieux conservé de tous ceux qui ont été publiés jusqu'ici. Les longueurs des côtés et les surfaces sont indiquées, ce qui permet de restituer tous les calculs. Les arpenteurs ont déterminé dans le terrain qu'ils avaient à mesurer un grand polygone rectangulaire bordé par des triangles et des trapèzes : pour le calcul de ces dernières figures, pas de difficulté. La chose est moins aisée pour le polygone central : cette grande figure se divise en quatre rectangles pour la surface desquels deux séries d'évaluation sont données, calculées sur des bases différentes : la moyenne arithmétique entre les sommes des surfaces dans chaque série fournit la surface totale : ce procédé de calcul est destiné à compenser les erreurs inévitables. M. E. a bien saisi la marche générale suivie par les arpenteurs chaldéens ; il arrive néanmoins pour le calcul de cinq rectangles sur huit à des résultats qui diffèrent notablement des chiffres donnés : ceci tient à deux causes, d'abord à la fausse lecture d'un chiffre et ensuite à la méconnaissance d'un fait qui témoigne de la part de ces très anciens géomètres d'un remarquable souci d'exactitude ; ce fait est le suivant : pour le calcul de la surface du quatrième rectangle dans chaque série, la longueur attribuée au petit côté est la moyenne arithmétique entre le côté mesuré et le côté calculé.

---

1. En classant dernièrement au Musée du Louvre des documents provenant du fonds Longpérier, j'ai trouvé une tablette qui appartient évidemment à la collection dont M. H. a entrepris la publication ; je ne crois pas qu'elle ait jamais été publiée ; elle a trente-sept lignes, et est en assez bon état de conservation : c'est une lettre adressée au roi par un certain Ashour-ritsoûa. Le recueil de M. H contient précisément plusieurs missives de ce même personnage ; il y aurait, ce semble, intérêt à joindre ce nouveau document aux autres : je suis tout disposé à l'indiquer à M. H., à son prochain passage à Paris.

En dépit des quelques inexactitudes que nous venons de relever, le travail de M. E. n'en fait pas moins grand honneur à son auteur.

IV. — Signalons en terminant une bonne monographie de la ville de Babylone, où M. Anton Baumstark a réuni toutes les données babyloniennes, hébraïques, grecques ou modernes sur la célèbre cité asiatique : un fait nouveau qui a son importance vient s'ajouter aujourd'hui à ceux que signale M. B. C'est la mention de Babylone sur une tablette de Telloh contemporaine de Sargon l'Ancien.

François THUREAU-DANGIN.

Platonis Sophista. Recensuit prolegomenis et commentariis instruxit Otto APELT. Leipzig, Teubner, 1897, 1 vol. in-8° de 218 pages.

Cette édition, qui se présente modestement comme une « editio altera emendatior » de celle de Stallbaum, est en réalité une œuvre nouvelle, à laquelle M. Apelt s'était préparé par de nombreuses études sur le *Sophiste*. Les prolégomènes sont entièrement de lui, et dans le commentaire les notes de Stallbaum sont plus rares que celles où il est réfuté. L'édition s'ouvre par une analyse du dialogue, extrêmement précise et serrée, et la façon dont M. A. en entend la conduite y est admirablement présentée. On lira avec grand intérêt l'étude qui suit sur le but et le sujet du *Sophiste;* et en passant nous féliciterons M. A. de n'avoir même pas accordé les honneurs d'une réfutation aux critiques qui nient l'authenticité de ce dialogue. Il s'est contenté d'énumérer les nombreux témoignages d'Aristote, qui ne laissent place à aucun doute. De plus on verra avec plaisir que bien des fois, au cours de son commentaire, M. A. a noté les tournures, les expressions, les plaisanteries, l'ironie, toutes ces choses charmantes et indéfinissables qui, même dans cette œuvre de sujet extrêmement aride, décèlent la main de Platon et rendent l'authenticité, selon le proverbe grec, ἐκ ὄνυχος καὶ τοῦ λέοντος. Mais les aveugles ne sont pas rares, et même en France il nous a été donné de voir cette authenticité attaquée dans un livre que M. A. a trop honoré en le citant une ou deux fois. Il y a des gens qui, incapables d'embrasser le génie de Platon dans sa complexité, ont pris le parti de le mutiler pour se le rendre plus accessible. A ceux-là, justement parce qu'il ne leur répond pas, le livre de M. A. sera une réponse victorieuse, et, nous l'espérons, définitive. Nous regretterons pourtant de voir négligée, de propos délibéré, la question de savoir pourquoi le rôle de protagoniste appartient ici à l'hôte d'Élée et non plus à Socrate : elle ne nous paraît pas tout à fait insoluble. — Les prolégomènes se terminent par une bibliographie très complète.

Du texte il n'y a pas grand'chose à dire. M. A. a suivi M. Schanz,

mais avec une louable indépendance [1]; de plus, il a eu à sa disposition une collation plus complète du manuscrit de Vienne, dont il a souvent tiré un excellent parti. Les corrections ou conjectures personnelles à l'auteur sont peu nombreuses [2]. Du reste il avertit lui-même que le commentaire l'a préoccupé plus que l'établissement du texte.

Ce commentaire est excellent, écrit d'une langue nette, sobre, et disant presque toujours tout le nécessaire [3]. Dans quelques passages on ne peut s'empêcher d'admirer la précision et l'à-propos des remarques (voyez par exemple 222 B, 238 A, 238 D, 239 D, 256 B — sauf quelques doutes sur l'interprétation — 263 E, etc.). Cet éloge presque sans restrictions nous permettra de ne pas entrer dans de plus longs détails. Ce n'est point l'affaire de cette *Revue* de discuter la partie purement philosophique de l'interprétation; du reste les précédents articles de M. A. l'avaient déjà fait connaître. Mais pour la partie de simple exégèse, il nous paraît difficile de faire mieux; on pourrait seulement faire un peu davantage. Contentons-nous de présenter à M. A. deux ou trois très minces observations : p. 217 E les mots οἷον ἐπίδειξιν ποιούμενον sont mal traduits par *mei quasi ostentandi causa*; le mot ἐπίδειξις désigne les *conférences* solennelles des sophistes. P. 218 C δέδοκται... τὸ πρότερον ἐν σμικροῖς... αὐτὰ δεῖν μελετᾶν, πρίν, etc. : il est difficile d'admettre que « τὸ pertinet ad δεῖν », c'est évidemment τὸ πρότερον, et δέδοκται se construit avec l'in-

---

1. 218 D il a eu tort de ne pas le suivre dans la correction ὦ> Θεαίτητε : dans tout le cours du dialogue, il n'y a pas un seul vocatif qui ne soit précédé de ὦ.

2. En voici la liste : 219 C διαπρέπει pour καὶ· πρέπει (en note); 235 A μυρίων pour μερῶν (id.); 241 E φαντασμάτων <ὄντων> αὐτῶν (id.); 244 D καὶ τὸ ἓν γε, ἑνὸς ὄνομα ὂν καὶ τοῦ ὀνόματος αὖ τὸ ἓν ὄν (dans le texte) : passage extrêmement difficile, très tourmenté par les critiques, et où l'on ne peut dire avec certitude que M. Apelt a trouvé la vérité; 249 D μὴ λίαν θάρρει pour l'inintelligible μέντ' ἂν ἄρα (en note) : c'est au moins hardi; 253 D ἓν ἑνί pour ἐν ἑνί (en note), conjecture qui se rattache à l'interprétation nouvelle donnée de ce passage par M. Apelt; 256 A ἡ αὐτή pour αὐτή (en note), correction inutile; 257 E ἀντίθεσις... εἶναί τις, pour εἶναί τι, très bonne correction; 259 C ὡς δέον αὐτά pour ὡς δυνατά qui n'est peut-être pas inexplicable (en note); 266 D suppression de αὐτουργική et de εἰδωλοποιική (dans le texte); 268 A ἑκατέρου γένος, pour γένους (en note). — Dans l'adoption des conjectures d'autrui, M. Apelt est avec raison très prudent; 253 D il devait absolument, avec Hirschig, supprimer καί après εἶναι. — Qu'il me soit permis, p. 226 B, après les verbes διηθεῖν, διαττᾶν, βράττειν, de suggérer, au lieu de l'inintelligible διαχρίνειν, un verbe διακοσκινεῖν ou διακοσκινεύειν, dont on n'a d'ailleurs aucun exemple.

3. Voici quelques points où nous réclamerions un supplément d'explication : 218 A le sens de ἐπεί; 229 C γ' οὖν pour δ' οὖν, contre l'autorité des principaux manuscrits demanderait à être appuyé; en revanche, 230 A, δ' οὖν est bien obscur; ailleurs des phrases entières appelleraient une remarque : 233 D καὶ κινδυνεύει γε... ; 240 C κινδυνεύει τοιαύτην τινά... ; 251 E, la note de Heindorf « εἰς μηδέν est *nulla in re* » est étrange, ainsi citée sans commentaire, et paraît inexacte; 259 C que veut dire la phrase ὡς οἱ νῦν λόγοι φασί; 266 C tout le passage, à partir de διπλοῦν δέ, est insuffisamment élucidé. Dans d'autres passages la concision est vraiment exagérée, étant donnée l'importance et la difficulté des questions. Voir encore 241 A où tout est bien obscur et bien douteux.

finitif sans article. P. 252 E καὶ μὴν τά γε δύο ἀδύνατον εὑρέθη; en note « *sc.* συμμίγνυσθαι. Stb. » : la note de Stallbaum a été évidemment mal comprise ou déplacée; elle doit porter sur les mots qui suivent, τοῦτο δρᾶν; en tous cas la phrase en question signifie, sans doute possible : « d'autre part, deux de ces hypothèses ont été reconnues inadmissibles ». Mais il est inutile de prolonger ces légères critiques. La revision de l'édition Stallbaum se poursuit, un peu lentement à notre gré : nous souhaitons que toutes les nouvelles éditions qu'elle comporte ressemblent à celle que M. Apelt vient de nous donner du *Sophiste* [1].

P. COUVREUR.

Rudolf HIRZEL. **Der Dialog**, ein literarhistorischer Versuch; 2 vol. de XIII-565 et 473 pp. Leipzig, S. Hirzel, 1895.

« Le recenseur de cet ouvrage n'aura pas de peine à en trouver les imperfections », dit l'auteur. Sans doute; on lui reprochera, en effet, quelque disproportion; il s'attarde trop, par exemple, à l'examen détaillé de certains dialogues, d'importance secondaire, de Plutarque et de Lucien, ce qui n'était peut-être pas indispensable, puisque, comme il le dit, il ne voulait pas répéter ce qui est connu de tous; et si cette raison l'a déterminé à étudier d'une façon relativement plus brève le dialogue dans Platon, il semble qu'elle aurait pu également faire restreindre la large part accordée aux deux auteurs que je viens de citer. La crainte de répéter des choses connues n'est pas sans avoir parfois gêné M. R. Hirzel, et certains lecteurs penseront que le chapitre relatif aux mythes

---

1. Il nous faut signaler ici les assez nombreuses fautes d'impression : p. 53, n. 7, 109 A, pour E (un certain nombre des renvois seraient ainsi à rectifier); 62, n. 11, θαρεωτικόν; 63, l. 7, παὶ pour καὶ; 69, 4, ἐκεῖτο, p. ἐκεῖνο; 72, n. 8 de la p. préc., εἰρῆσθαί σοι; 80, 9 et note, ἀπὸ τρόπου; 81, n. crit., 2, pour 3; 109, n. 2, 111, pour III; 112, n. 4, 663 C est un renvoi incomplet : il manque l'indication du dialogue; 116, n. crit., 10, pour 9; 125, note crit. l. 2, 8, pour 3; 134, 6 et 135, 1, καί, pour καὶ; 134, 12, καὶ *omis devant* κατά, faute grave; 139, n. 6, 144, pour 104; 156, 1 et note, νῦν ἐμοὶ; 165, 13, ἀττ'; 167, n. 12 de la p. préc., ξυνημένην pour ξυνημμένην; 169, n. 3, αὐτῷ γε σοι; 170, n. 18, αὐτων; 179, 9, ἡμῖν ἐστι. — P. 62, 5, 150, 11 et 175, 15, lire comme partout ailleurs νυνδή et non νῦν δή — Les formes en ξυν sont-elles admissibles dans Platon? les formes de duel γένη, εἴδη sont-elles certaines? A-t-on le droit de laisser subsister ἔστωσαν (231 A), ἀποκρινέσθωσαν (244 B), πλείον pour πλέον (244 B et 258 C), πλείοια pour πλείονα et même πλειω (245 B), ἡ κεῖνος pour ἡ ἐκεῖνος (258 C? — Parfois le texte et les notes critiques ne sont pas d'accord : 232 E, le texte porte γοῦν δή, et la note donne en première ligne la leçon de BT, γοῦν sans δή; 234 A, καὶ γῆς est entre crochets dans le texte, et la note dit que ces mots ne se trouvent que dans W; 222 B, M. Apelt dit qu'il conserve la leçon des manuscrits τιθεῖς, et le texte porte τιθεῖς. A ce propos y a-t-il vraiment lieu d'admettre ces formes en -εῖς, comme ξυνεῖς, 238 E et 243 B? je ne le crois pas, malgré Cobet, et je renvoie à Kühner-Blass, § 282, 4.

et à leur rôle dans le dialogue socratique pourrait être traité plus à fond. On lui reprochera encore sa brièveté, trop voisine de la sécheresse, sur le dialogue dans la littérature moderne; ses informations en ce qui concerne les écrivains français sont insuffisantes et incomplètes; Henri Estienne, Boileau, Vauvenargues, pour ne citer que quelques noms, auraient pu être mentionnés. J'aurais préféré, pour ma part, que M. H. se fût borné à l'antiquité grecque et romaine, et qu'il se fût occupé du moyen âge et des temps modernes, selon son intention première, seulement en manière d'appendice; nous aurions eu ainsi un tout complet en soi, plus homogène, traité d'une façon plus uniforme et avec une méthode plus serrée, tandis que nous lisons une œuvre sans doute intéressante jusqu'au bout, mais dont la dernière partie, écourtée, devient de plus en plus superficielle et se rapproche de plus en plus d'une simple énumération. Mais M. H. va lui-même au-devant des reproches, et désarme le lecteur trop sévère en le prévenant. J'aurai fait la part de la critique quand j'aurai ajouté, pour les détails, qu'à la p. 344 (t. I), où il est question de la forme dialoguée chez les orateurs, on attendrait un mot sur Lysias; que p. 83 (I) la comparaison entre Socrate et Frédéric le Grand ne laisse pas de surprendre; que le rapport établi p. 18 (II) entre Socrate et Horace « qui se consacraient presque tout entiers à l'observation de la vie humaine et de ses lois morales » touche au paradoxe; que la comparaison, p. 90 (II), entre Dion Chrysostome et Rousseau est inexacte et sans consistance, ne reposant que sur des données tout à fait extérieures; et qu'enfin l'absence totale de dates, dans les derniers chapitres, empêche de s'orienter facilement dans la multitude des noms cités. Et maintenant, combien la part de l'éloge sera plus abondante! L'ouvrage se lit partout avec intérêt, souvent même il attache. Après avoir défini le dialogue « une discussion suivie sur quelque point sérieux, qui pénètre au fond des questions et cherche à les résoudre », M. H. montre comment ces discussions revêtirent précisément la forme d'entretiens, dès le principe, dans la littérature; puis il poursuit l'histoire du développement de ce genre littéraire, après en avoir cherché et découvert les premiers rudiments, depuis Socrate et les socratiques jusqu'aux derniers représentants du dialogue ancien en Grèce et à Rome [1]; il analyse chaque dialogue important, le met dans son milieu, en étudie les éléments essentiels, et montre comment, suivant les époques, les mœurs et l'esprit littéraire de chaque peuple, le dialogue s'est modifié quant aux personnages, aux idées, à la mise en scène, à la nature même de la discussion. Il serait difficile de suivre pas à pas un ouvrage dont la forme d'ensemble est un des moindres mérites; je me borne à constater (et c'est, je crois, ce qui doit le plus attirer l'attention) qu'il est rempli de vues neuves et ingénieuses, de jugements originaux, où l'on reconnaît une vaste lecture et une pro-

1. C'est à dessein que je ne pousse pas plus loin ma recension.

fonde érudition. Il n'est presque pas d'écrivain à propos duquel ne se présente, sous la plume de l'auteur, une série d'observations suggestives, que l'on voudrait pouvoir signaler; avec cela, un style clair et précis, coulant et varié, relevé çà et là par une sorte de tendance à l'épigramme qui n'est pas pour déplaire. J'indique brièvement quelques passages : Influence vivifiante du dialogue sur la langue (I, 87 sv.) ; le dialogue comparé au drame, quant au nombre de trois personnages (208 sv.); théorie de l'*essai;* les dialogues de Platon considérés à ce point de vue (244 sv.) ; comment le dialogue s'écarte de plus en plus de la vie naturelle et de la réalité (337); discussion très suivie sur les ouvrages d'Héraclide de Pont « περὶ τῆς ἄπνου » et « de l'âme » (323 sv.); le lieu de la scène du dialogue chez les Romains, à propos des dialogues de Brutus sur le droit (430 sv.); le chapitre sur Varron et le *de re rustica* à la fin du tome I; est particulièrement remarquable. Dans le tome II, je note une comparaison intéressante entre le *Phédon* et le *de genio Socratis* (148 sv.); une autre, d'égal intérêt, entre le *de facie in orbe lunæ* et le *de defectu oraculorum* (196 sv.); une autre encore (car M. Hirzel aime beaucoup les comparaisons) entre le *Pêcheur* de Lucien et les *Acharniens* (306 sv.). Je ne puis m'étendre plus longuement; mais je me reprocherais de ne pas mentionner, en terminant, les notes abondantes et développées que l'on rencontre à chaque page, qui touchent, souvent avec justesse, à des points de critique et d'histoire littéraire, et qui contribuent pour une bonne part à rehausser la valeur de l'ouvrage [1].

MY.

Hermann SAUPPES **ausgewaehlte Schriften.** Mit dem Bilde Hermann Sauppes. Berlin, Weidmann, 1896; VII-862 p.

H. Sauppe mourut le 15 septembre 1893. Les services qu'il a rendus aux lettres, particulièrement aux lettres grecques, sont connus de tous, et tant qu'on étudiera la langue de Démosthène, tant qu'on admirera les chefs-d'œuvre de l'éloquence athénienne, le nom de l'éditeur des orateurs attiques sera honoré. Ses amis et ses élèves ont voulu élever un monument à sa mémoire; ils n'ont rien trouvé de mieux que de réunir, en un volume spécial, ceux des écrits du maître, dissertations originales ou recensions, qui pouvaient le mieux faire connaître, en même temps que ses principes et sa méthode, l'étendue de son érudi-

---

1. P. ex. l'excellente note (I, p. 147, 1) sur la trop grande promptitude qu'on apporte souvent à fixer la date d'un écrit (il s'agit de l'*Economique* de Xénophon) d'après l'emploi de certaines particules; la note sur la réalité historique des personnages de Platon (I, p. 176, 1, cf. p. 103, 4); la note substantielle sur les rôles du dialogue de Lucien *les Sectes à l'encan* (II, p. 303, 1); et bien d'autres également dignes d'être méditées.

tion et la variété de ses travaux. L'idée est heureuse; les articles de H. Sauppe sont disséminés dans une foule de recueils qu'il n'est pas toujours facile de se procurer, et que toutes les bibliothèques ne possèdent pas; le plus grand nombre de ses meilleurs opuscules se trouvent dans les *indices scholarum* de l'université de Gœttingue, qui ne peuvent pas être dans toutes les mains, et un volume unique est toujours plus commode à acquérir et plus aisé à consulter. Nous avons là, pour ne pas parler des comptes rendus, où pourtant il y a plus d'une observation précieuse à recueillir, une bonne moitié des dissertations composées par H. Sauppe, et, comme de juste, sa célèbre *Epistola critica* adressée à G. Hermann. L'ensemble est disposé selon l'ordre chronologique; et le volume se termine par un catalogue complet des ouvrages de H Sauppe, y compris ses discours. Le public savant remerciera M. C. Trieber, qui s'est chargé de cette difficile publication.

My.

Philo about the contemplative life or the fourth book of the treatise concerning virtues, critically edited with a defence of its genuiness by Fr. C. Conybeare. With a facsimile. Oxford, at the Clarendon Press, 1895; xvi-403 pp. in-8.

Die Therapeuten und die Philonische Schrift vom beschaulichen Leben. Ein Beitrag zur Geschichte des hellenistischen Judentums, von Paul Wendland (Besonderer Abdruck aus dem zwei und zwanzigsten Supplementband der Jahrbücher für classische Philologie). Leipzig, Teubner, 1896. Pp. 695-772 in-8. Prix : 2 mk. 80.

L'attribution du traité *De la Vie contemplative* à Philon a été autrefois l'objet de vives discussions entre réformés et catholiques. Depuis cette époque, la question avait été examinée avec calme et tranchée négativement par Lucius dans ses deux ouvrages sur les Thérapeutes (1880) et sur l'Essénisme (1881). Mais la thèse de l'authenticité gagnait progressivement des adhérents. Rien à cet égard n'est plus instructif que de comparer deux articles de Renan à vingt ans de distance. En 1874, il écrivait dans le *Journal des savants* (p. 798) : « Il nous paraît douteux que l'opuscule soit de Philon lui-même; mais nous croyons qu'il est de son école et qu'il a été composé comme un développement du passage du traité *Que l'homme vertueux est libre* relatif à l'essénisme. » En 1892, il concluait, après lecture des ouvrages de Lucius (*ib.*, p. 84 et 85) : « Le style et les pensées de la *Vie contemplative* sont absolument le style et les pensées de Philon... Il est donc permis de croire que le traité de la *Vie contemplative* fut écrit par Philon comme appendice à son traité : *Que tout honnête homme est libre.* » Dans l'intervalle, M. Massebieau s'était prononcé avec énergie en faveur de l'authenticité (*Revue de l'hist. des religions*, 1887, 170 et 284).

C'est au même parti que se rangent aujourd'hui MM. Conybeare et Wendland. Le livre du premier est d'abord un recueil complet de tous

les matériaux de la question. Le texte grec est édité d'après quatorze mss. et accompagné de rapprochements continus avec les œuvres certaines de Philon. Ce dernier travail est un véritable tour de force et rendra toujours service, quelque opinion que l'on adopte. Puis viennent les versions latine et arménienne ; les extraits d'Eusèbe, en grec et dans la traduction de Rufin ; enfin, un commentaire très détaillé du texte même et qui occupe plus de cent soixante pages. Tout le reste du volume est consacré à la question de l'authenticité (pp. 258-358). Des tables détaillées complètent cet ensemble : index graecitatis, glossaire de la traduction latine, bibliographie du sujet, index alphabétique des matières.

M. Wendland a étudié à nouveau, dans le premier chapitre de son travail, l'histoire du texte. Il est en désaccord avec M. C. sur un point important. Ce dernier croyait que la traduction latine dépendait de la source directe des mss. grecs que nous possédons; on devait donc la considérer comme un document parallèle. M. W., au contraire, fait de cette version un second rameau de la tradition, complètement distinct de celui que représentent les mss. grecs. Tous deux avaient comme souche commune un ms. établi par Euzoios au IVe s., quand fut restaurée la bibliothèque de Césarée fondée par Origène. En tout cas l'histoire longue et complexe de l'ouvrage rend inacceptable toute hypothèse qui le placerait à une date postérieure au IIe s., et cette conclusion est confirmée par le fait que Clément d'Alexandrie l'a lu et en a fait des extraits. Lucius ne pourrait plus soutenir que la *Vie contemplative* est l'œuvre d'un chrétien du IIIe s. Cette opinion, que M. C. attaque vivement et réfute dans le détail, se heurte à une impossibilité chronologique. Or, ce résultat est capital. Car comme le dit très bien M. W., si l'on reconnaît que l'ouvrage est du temps de Philon, il n'y a plus de raison de croire qu'il est d'un autre auteur.

Une preuve nouvelle ressort des détails du style. Quand on parcourt les innombrables rapprochements si patiemment établis par M. C., on se prend à douter et l'on se demande si ces parallèles ne trahissent pas seulement chez l'auteur de la *Vie contemplative* une grande connaissance des écrits de Philon. Il y a cependant plus que des similitudes inévitables dans les œuvres d'une même école. Ce ne sont pas seulement les idées familières et la terminologie de l'écrivain juif que l'on retrouve dans la *Vie contemplative*. M. C., dans ses dernières pages, M. W., avec plus de rigueur et de précision, ont montré que le style de Philon s'y reconnaît avec ses nuances les plus légères, ses tours favoris, et aussi l'absence des expressions et des constructions qu'il évite ailleurs. Un pastiche d'une telle perfection serait un phénomène tout à fait inouï dans l'antiquité. Reste possible la supposition d'un disciple. Elle est assez indifférente pour l'historien. Une question de ce genre aurait son importance s'il s'agissait d'une œuvre d'art. Ce n'est pas le cas.

Mais est-ce un document historique? M. W. essaie de le prouver dans ses derniers chapitres sur l'origine et la nature des thérapeutes. Ici

nous retrouvons encore la même abondance de faits, la même érudition que dans les pages précédentes; l'auteur est cependant moins convaincant. Il voit dans les thérapeutes une congrégation de docteurs de la loi : c'est une définition bien juive d'une institution qui le paraît si peu. Pour tout lecteur non prévenu, la description a une couleur chrétienne. M W. admet lui-même que Philon a prêté aux thérapeutes sa propre philosophie. Il ne serait pas téméraire de croire que d'autres après lui leur ont prêté autre chose [1]. Dès lors la première question qui se posera sera celle-ci : notre texte actuel est-il exempt de remaniement? n'avons-nous pas ici affaire à une recension très augmentée d'un original philonien? Tous les problèmes que soulève ce traité ne sont donc pas résolus. Mais on pourra mieux les poser après les ouvrages de MM. Wendland et Conybeare.

P. L.

M. Menghini, **Le Rime de Serafino de' Ciminelli dall' Aquila**, volume primo, Bologne, Romagnoli, 1894 [publié seulement en 1896], in-8° de CXVIII-343 pages. (*Collezione di opere inedite o rare....diretta da* G. Carducci).

Il y a une vingtaine d'années, M. d'Ancona, dans un article qui fut, comme il devait l'être, très remarqué [2], rappelait l'attention sur trois poètes, idoles des cours en leur temps, puis oubliés au lendemain de leur mort, qui furent, aux environs de l'an 1500, de véritables précurseurs du *seicentismo*. C'est certainement à cet article que deux de ces poètes, Cariteo et Serafino Ciminelli, dit Aquilano, ont dû d'être réimprimés [3]. Mais c'est là un honneur qui ne profite guère à leur mémoire, car, si l'on pouvait, alors que leurs œuvres étaient à peu près introuvables, conserver quelque illusion sur la légitimité de leur succès, il n'en reste plus aucune aujourd'hui : leur vogue fut due, bien décidément, à un caprice de la mode, à une particulière et passagère dépravation du goût, à laquelle elle ne survécut point, et que leur seul intérêt est aujourd'hui de refléter. M. M. qui, depuis de longues années, étudie l'ancienne poésie populaire italienne, était tout désigné pour éditer Aquilano, qui fut l'un des premiers à acclimater dans l'atmosphère des cours le *strambotto* sicilien. Le travail n'était peut être point urgent, mais l'essentiel était, si on l'entreprenait, qu'il fût

---

1. M. Wendland n'arrive pas à expliquer de façon bien satisfaisante le jeûne de sept semaines des Thérapeutes. Il est au moins fort étrange que ce jeûne se trouve être une pratique récente de l'ascétisme chrétien; cf. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, 231, n. 5.

2. *Del Seicentismo nella poesia cortigiana del secolo XV*, *Nuova Antologia* 1876; réimprimé dans *Studii sulla letteratura dei primi secoli*, 1884, p. 150.

3. Le premier par M. Percopo, Naples, 1892.

exécuté avec le soin et la conscience que la critique exige aujourd'hui des éditeurs de textes. Or, à ce point de vue, l'œuvre de M. M. est au-dessus de tout éloge, et Aquilano — plus heureux en cela que bien des poètes d'un tout autre mérite — pourra bientôt être lu dans une édition critique et vraiment définitive [1]. De l'examen attentif des éditions les plus anciennes du poète, M. Menghini a conclu qu'elles se répartissaient en quatre groupes, dont il a pris les prototypes pour base de sa publication (en y ajoutant celle donnée à Florence en 1516), mais il a poussé le scrupule jusqu'à communiquer les variantes des autres [2]. Cet examen lui a permis en outre de rejeter comme apocryphes un certain nombre de compositions qui s'étaient glissées peu à peu parmi celles d'Aquilano. Au point de vue bibliographique son *Introduction* ne laisse donc rien à désirer, mais il est permis de regretter qu'elle soit purement bibliographique. L'œuvre de Ciminelli, si médiocre qu'elle soit, soulève au moins deux questions intéressantes : d'abord, qu'y a-t-il en elle de vraiment populaire [3] ? Ensuite, cette première invasion du *seicentismo* est-elle due seulement à l'influence du milieu où vécut Aquilano, ou faut-il la rattacher à l'origine espagnole de Cariteo, son modèle préféré ? Les deux questions ont été agitées [4], mais non résolues : il nous semble que nul n'était mieux en mesure de les traiter définitivement que l'éditeur des *Canzoni antiche del popolo italiano* et l'auteur du livre si exact sur le fameux Marini, qui est, par plusieurs traits de sa physionomie, non moins espagnol qu'italien.

A. JEANROY.

Les registres de l'Académie françoise (1672-1793). — Paris, Didot, 3 vol. gr. in-8°, 1895.

La publication de ces précieux registres a été faite par l'Académie

---

1. Le premier volume comprend les sonnets, les églogues, une « représentation allégorique », qui est peut-être l'œuvre la plus curieuse de l'auteur, et les épîtres amoureuses. M. M. y a naturellement fait entrer les deux seuls documents anciens qui nous renseignent avec quelque précision sur la personne du poète, sa vie, par V. Calmeta, et son Apologie, par A. Colocci qui parurent au lendemain de sa mort. Le second volume est annoncé comme devant paraître très prochainement.

2. M. M. ne se borne point à décrire les éditions; il en reproduit en *fac-simile* les titres et les xylographies; il agit de même pour les plaquettes populaires imprimées du vivant de l'auteur où il a retrouvé quelques-unes de ses œuvres; il ne se borne point à en donner la table, mais imprime toutes les pièces inédites qu'elles contenaient, de sorte que son *Introduction* apporte un notable enrichissement à notre connaissance de la poésie populaire ou semi-populaire du XVe siècle.

3. Il semble bien à première vue qu'il n'y ait rien autre chose que la forme même du *Strambotto*, où il a versé les produits d'un pétrarquisme gâté par la rhétorique la plus exaspérée.

4. Notamment par M. M. d'Ancona (art. cité) et d'Ovidio (*Seicentismo, spagnolismo* dans la *Nuova Antologia* du 15 octobre 1882; reproduit dans Morandi, *Antologia della Critica*, p. 512).

française elle-même, et c'est M. Camille Doucet, l'avant-dernier secrétaire perpétuel de l'illustre compagnie, qui a pris la peine de les présenter aux travailleurs. Sauvés par l'abbé Morellet lors de la destruction des académies en août 1793, ils ont été restitués par lui à la date de 1805, et depuis ce moment jusqu'à nos jours ils ont été communiqués à ceux qui pouvaient avoir intérêt à les compulser. Les voici enfin à la disposition de tout le monde, et la publication commencée doit prochainement être complétée : on donnera un Appendice contenant :

1° Des analyses et fragments des registres perdus (1652-1672) ;

2° Des documents officiels ;

3° Une table des noms propres

C'est la nécessité de paraître à une date déterminée, lors du centenaire de la fondation de l'Institut, qui a fait renvoyer à une date ultérieure la publication de cet Appendice absolument indispensable.

Assurément il ne viendra jamais à l'idée de personne de lire d'un bout à l'autre ces procès-verbaux dont la plupart donnent simplement la liste des académiciens présents et le nombre des jetons distribués ; mais une étude attentive de ces registres peut fournir aux érudits et même aux littérateurs des indications fort utiles. Je me contenterai d'en signaler quelques-unes chemin faisant, et elles montreront, je l'espère, l'intérêt d'une publication si bien faite. Ainsi le plus ou moins d'exactitude d'un Corneille, d'un Racine ou d'un Bossuet peut ne pas nous être indifférent. Corneille, l'académicien jetonnier par excellence, le père de famille toujours besogneux, le poète accusé d'avarice, est d'une assiduité remarquable ; Racine au contraire assiste rarement aux séances, peut-être parce qu'il évite de se rencontrer avec Corneille, car après *Phèdre*, en 1677, on retrouve son nom plus fréquemment sur les registres. Bossuet, le moins littérateur des écrivains, ne fait que de rares apparitions. Après la mort de Racine, durant les douze dernières années de sa vie, Boileau cesse presque complètement d'assister aux séances.

C'est une tradition généralement admise que les *Femmes savantes* ont, sinon tué Cotin, du moins réduit ce triste personnage à cacher loin de Paris sa honte et son désespoir ; or l'abbé Cotin est le plus assidu peut-être de tous les académiciens ; il assiste à la réception de Racine et de Fléchier en janvier 1673 ; ce jour là même, pour fêter les nouveaux venus, il s'associe à Perrault, Charpentier, Talman (*sic*), Le Clerc, Boyer et Furetière, qui lisent « plusieurs stances, sonnets et madrigaux de leur façon » (p. 53). L'année suivante il présente à l'Académie des vers et un tableau de Mlle La Croix de Fresnoy, et intéresse vivement la docte compagnie en lui soumettant ces deux œuvres. Enfin, le 4 janvier 1679, trois mois après avoir lu, d'une voix affaiblie par l'âge, un discours de philosophie, l'abbé Cotin était élu chancelier de l'Académie. Ainsi l'examen de nos registres détruit une légende reconnue fausse.

Si l'on veut maintenant se placer à un tout autre point de vue, l'étude de ces trois volumes peut être fort utile pour nous faire connaître, non

pas comme on le dit à la p. 4 de l'Avertissement, l'histoire des doctrines successives de l'Académie en matière d'orthographe; mais plutôt la parfaite indifférence de MM. les Académiciens pour une question aussi peu importante. Les secrétaires-perpétuels se suivent, et leurs orthographes ne se ressemblent pas; il en est parmi eux qui estropient constamment les noms de leurs confrères; il en est qui cherchent à faire prévaloir leur façon d'écrire; l'abbé de Saint-Pierre, l'abbé Dubos et Duclos sont de ce nombre. L'abbé Dubos écrit obstinément *juilliet*, *billiet*, *jettons*, *mil sept cent vint*, *scéances*, *receuil*, etc. Duclos écrit, en parlant de l'Académie : *èle* n'a pas *doné* de prix *cete anée*; *oficier*; *abé*, *depost*, etc. Mais s'ils viennent à être malades, leur suppléant ne se croit nullement obligé d'orthographier comme eux. Autant de secrétaires-perpétuels, autant d'orthographes, et parfois elles sont curieuses, comme *chefdœuvres*, qui apparaît en 1718 et que nous devrions bien adopter une fois pour toutes.

Ainsi la publication des Registres de l'Académie française peut être appelée à rendre de véritables services, et l'historien de profession y trouverait à l'occasion des renseignements utiles sur l'affaire de l'abbé de Saint-Pierre, accusé d'avoir outragé la mémoire de Louis XIV, sur la visite de Pierre le Grand et plus tard de son petit-fils le comte du Nord, sur les relations de l'Académie avec le roi, la cour et les principaux dignitaires de l'État, sur bien d'autres détails encore. On ne saurait trop remercier l'Académie qui a décrété la mise au jour de ces registres; mais il ne faut pas oublier le savant aussi distingué que modeste qui a si souvent, à l'aide de notes excellentes, complété ou même rectifié des procès-verbaux dont le laconisme n'est pas toujours exempt d'erreur.

A. Gazier.

L'Espagne de l'Ancien Régime : la Société, par G. Desdevises du Dézert, professeur d'histoire à l'Université de Clermont, in-8°, xxii et 294 p. Lecène, 1897.

Longtemps négligées en France, les études relatives à l'histoire et à la littérature espagnoles semblent avoir repris une nouvelle activité. C'est surtout sous l'influence des écrits et de l'enseignement d'un savant qui unit à la sûreté de la méthode critique un talent littéraire supérieur, M. Morel-Fatio, que s'est formée la petite phalange de nos hispanisants. On doit à plusieurs d'entre eux, tels que MM. Mariéjol, Mérimée, Léonardon, Courteault, Ch. de Grandmaison, etc., des travaux remarquables. M. Desdevises est parmi ces savants l'un des plus actifs et des mieux doués. Après une thèse très fouillée consacrée à Carlos de Viane et à l'Espagne du Nord au xv^e^ siècle, M. D. nous donne aujourd'hui la première partie d'un ouvrage plus mûri, digne de tous éloges, où il retrace l'état social de la monarchie espagnole à la fin du xviii^e^ siècle.

Il y a condensé, sous une forme claire, en traits nets et précis, les

résultats de près de dix années de recherches dans les archives et bibliothèques de la péninsule, notamment à Pampelune, Bilbao, Saint-Sébastien, Simancas, Alcala, Madrid, Séville, Cadix, Grenade, Valence, Saragosse et Barcelone. Il y a joint le dépouillement méthodique d'un grand nombre de recueils de documents et d'ouvrages particuliers publiés en France et en Espagne. On peut considérer son enquête comme la plus approfondie qui ait été jusqu'ici tentée sur la situation de la monarchie espagnole avant la guerre de l'Indépendance La bibliographie compacte qui clôt ce volume peut donner une idée du travail énorme et méritoire que s'est imposé l'auteur. Peut-être est il permis de regretter que le caractère de cette publication, destinée surtout, semble-t-il au grand public, n'ait pas permis à M D. d'indiquer la valeur et l'importance de chacune de ses sources.

Cette légère critique ne saurait, d'ailleurs, atténuer le mérite d'une œuvre dont la lecture satisfaira à la fois les savants et le public lettré. Ce n'est pas, en effet, exclusivement un travail d'érudition que M. D. a voulu écrire; il s'est efforcé, et on ne peut que l'en féliciter, de tracer un tableau coloré et vivant de cette Espagne d'autrefois dont l'Espagne contemporaine a eu tant de peine à se dégager. L'auteur est un esprit très libre qui aime la nation espagnole, qui en connaît l'âme à la fois chevaleresque et simple, mais aussi le caractère dur et étroit. Il a su se garder de l'enthousiasme de commande des touristes contemporains, pour qui le pittoresque est tout, et des appréciations tranchantes, fruits de l'ignorance et du préjugé, qui ont été si longtemps de mise en France quand il s'agissait de nos voisins. De cet ouvrage se détachent dans la précision minutieuse du détail des vues d'ensemble faites de contrastes, et qui expliquent l'histoire de l'Espagne depuis le début du siècle.

En premier lieu, le cadre où se meut la société espagnole est celui d'un vaste empire qui compte en Europe 10,500,000 habitants, et 19 millions aux colonies, et où, sans parler de la variété des races, apparaissent à côté des Indes soumises au régime despotique, la monarchie centralisée des Castilles, le royaume privilégié d'Aragon, les États semi-républicains de Navarre et des Provinces Basques, avec, dans la majeure partie du territoire péninsulaire et européen, des provinces et des municipalités pourvues d'une large autonomie. Ici, la souveraineté concentrée aux mains du prince et la vie publique presque éteinte, là le pouvoir local très fort et la vie puissante des organisations régionales.

Dans ce cadre se détachent en traits saisissants les diverses classes de la société espagnole. Au sommet, un clergé richissime, maître d'un quart du sol, disposant d'une masse de capitaux, formé d'une armée de prêtres et de moines, redoutable à la royauté par son influence et ses privilèges, formant l'esprit des classes riches par l'enseignement qu'il monopolise, et celui des classes populaires par la prédication, fermant jalousement par l'Inquisition tout accès à la pensée moderne. Mais, s'il est

gênant à l'occasion pour la couronne et suspect aux légistes qui la conseillent, il garde un immense ascendant dû aux vertus et à la charité de la plupart de ses membres, à l'origine populaire de beaucoup de ses hauts dignitaires, au mélange journalier de ses curés et de ses moines ignorants et fanatiques avec le peuple auquel plaisent leurs mœurs simples et joviales. Les réformes de Ferdinand VI et de Charles III ont glissé sur ce corps sans l'entamer. Plus atteinte a été la noblesse, devenue aristocratie de cour ou de service, et, comme toutes les castes en décadence, entichée de ses prérogatives, souvent bouffie de vanité et de bêtise, embourbée dans la routine et l'ignorance. Toutefois, elle compte encore de grands seigneurs amis du progrès, de bons soldats, d'héroïques marins, des administrateurs énergiques, de braves gens ignares et têtus, mais loyaux « et remplis de vertus privées ». Il faut lire dans les chapitres précis et colorés de M. D. les traits qui nous peignent sur le vif l'existence des ecclésiastiques et des nobles. Il a su avec plus de charme encore nous tracer le tableau de la vie active des grandes villes espagnoles, et surtout de Madrid, dont la description curieuse est un des meilleurs chapitres de l'ouvrage. A côté du monde des aspirants fonctionnaires, des industriels et des commerçants, des manolos et des manolas, à côté de la bourgeoisie provinciale figée dans sa médiocrité et ses prétentions, passionnée pour la flânerie et les fêtes, promenades, processions, courses de taureaux et théâtres, il nous montre cette élite d'hommes remarquables, jurisconsultes, publicistes, administrateurs qui ont essayé de réaliser en Espagne les réformes du despotisme éclairé, mais dont l'influence est restée trop restreinte pour que leurs efforts aient été suivis d'un entier succès. En effet, la masse de la nation espagnole est demeurée ignorante et fanatique, livrée à ses deux plaies chroniques, la mendicité et le vagabondage, abandonnée aux suggestions de l'oisiveté et de la paresse. Une organisation sociale vicieuse, fondée sur la grande propriété seigneuriale et cléricale, et sur des coutumes économiques arriérées, maintient dans la misère des millions d'ouvriers agricoles, de bergers et de paysans tenanciers. Ce sont, pour la plupart, de braves gens fiers et opiniâtres, sobres et endurants, dont l'humour naturel traversé d'une pointe de mélancolie, s'égaie en chansons et légendes naïves ou malicieuses, en proie à des superstitions grossières. pleins d'attachement et de vénération pour le moine et le curé qui les protègent et partagent leur vie, de respect et d'amour pour le roi, lointaine image de la patrie.

C'est de cette opposition fondamentale entre les idées de centralisation et d'autonomie, entre l'esprit moderne d'émancipation laïque et l'esprit de domination ecclésiastique fort des services rendus, entre une minorité de libéraux éclairés et une masse populaire capable d'élans généreux, mais incapable par son éducation et ses mœurs de se hausser aux aspirations de la civilisation moderne, que se trouve l'explication de tous les événements de l'histoire contemporaine de l'Espagne.

Telles sont résumées les idées maîtresses qui ressortent de cet ouvrage lentement mûri, dont la trame est solide autant que brillante, et auquel l'aisance et le pittoresque de la forme n'ôtent rien de l'exactitude et de la précision du fond. A tout prendre, c'est une œuvre qui fait honneur à M. Desdevises, et l'une des plus solides que l'histoire d'Espagne ait inspirées.

P. Boissonnade.

Victor Pierre. **La déportation ecclésiastique sous le Directoire.** — Documents inédits recueillis et publiés pour la Société d'histoire contemporaine. — Un vol in-8°. de xxxix-488 p. Paris, Picard, 1895.

Il s'agit ici de documents inédits, arrêtés de déportation ou rapports d'arrêtés destinés à montrer, car ce sont des pièces à l'appui d'une thèse, l'intolérance et la cruauté du Directoire de 1797 à 1799, après le coup d'État de Fructidor. La démonstration que M. V. Pierre a voulu faire est en partie conforme à la vérité; elle peut aider le lecteur à comprendre pourquoi le 18 brumaire a été accueilli dans la France entière avec tant d'enthousiasme. Français ou Belges, les prêtres suspects de royalisme furent déportés méthodiquement, les uns à l'île de Ré ou à l'île d'Oléron, les autres à la Guyane; et tantôt le Directoire les frappait individuellement; tantôt au contraire, à l'instar du tribunal révolutionnaire ou des proconsuls les plus féroces, il faisait de véritables fournées. M. V. P. a cru devoir donner tous les noms et transcrire même in extenso presque tous les arrêtés; on conviendra que c'est pousser un peu loin l'amour de l'exactitude et le culte du document. Il y avait matière à une brochure de 50 pages, nous avons un gros volume dont on ne lira guère que l'introduction. A ce compte la publication des pièces d'archives relatives à la Révolution nécessiterait des milliers de volumes, et la tâche de l'historien deviendrait à peu près impossible. Il y a là, ce me semble, une tendance fâcheuse contre laquelle on devrait réagir dans l'intérêt même des études historiques.

Quoi qu'il en soit de la mise en œuvre, les conclusions de M. Victor Pierre, qui traite sévèrement les directeurs signataires de tant d'arrêtés de déportation, sont en partie justifiées; il est impossible de ne pas réprouver la conduite de Merlin de Douai, de Reubell, de Treilhard, de La Révellière-Lépeaux surtout; ces républicains intolérants ont contribué de la manière la plus efficace à la destruction du régime républicain. Mais comme il faut être juste pour tout le monde, on ne doit pas oublier que, de l'aveu de M. V. P., les deux tiers des prêtres français, les sept huitièmes des prêtres belges condamnés à la déportation ne furent pas déportés; le gouvernement directorial leur laissa le temps de fuir ou de se cacher; il affecta même d'ignorer le lieu de leur retraite. En outre M. V. P. aurait bien de la peine à prouver que les

prêtres visés par ces arrêtés n'étaient pas pour la plupart des royalistes avérés, ennemis acharnés du régime alors en vigueur et travaillant plus ou moins ouvertement à sa ruine. Les membres de l'ancien clergé, rentrés par milliers durant les derniers mois de 1795, fanatisaient littéralement les populations de certains départements; loin de prêcher la soumission au gouvernement établi, ils ne séparaient pas le trône de l'autel, ils appelaient de tous leurs vœux un retour à l'ancien état de choses; ils étaient bien pour le Directoire les ennemis les plus dangereux. La grande faute du Directoire a été de ne pas séparer nettement la religion de la politique et de persécuter des gens qui ne lui demandaient en somme que la liberté de conscience. Il a frappé alors, sur des dénonciations dont il ne contrôlait pas la valeur, même des prêtres républicains, notamment l'ex-curé constitutionnel de Baracé, Philippe Marchand; il a tracassé les prêtres et les fidèles pour la translation du dimanche ou décadi; il a trouvé moyen de s'aliéner tous les honnêtes gens et de préparer les voies à l'ambition de Bonaparte. Mais les arrêtés de déportation si complaisamment transcrits par M. V. P. pourraient bien n'être pas tous des actes de tyrannie; un certain nombre d'entre eux ne sont peut-être que des coups portés par un pouvoir en état de légitime défense. Il faudrait, pour être équitable, faire le départ des uns et des autres; M. Victor Pierre ne l'a pas fait, et je reconnais qu'il est à peu près impossible de le faire. Mais alors quelle conclusion tirer de documents dont on ne peut connaître la valeur? N'est-ce pas la preuve de ce fait qu'en histoire il faut procéder avec une extrême prudence et ne pas se hâter de conclure?

A. Gazier.

BULLETIN

— M. Wilfrid Airy a fait paraître à l'imprimerie de l'Université de Cambridge l'*Autobiographie* de Sir Georges Biddel Airy, astronome royal, avec portrait. Les matériaux de ce monument, élevé par la piété filiale à l'un des plus éminents astronomes, non seulement de l'Angleterre, mais du monde sont: l'autobiographie de sir Georges Airy, ses rapports annuels, ses œuvres imprimées, sa correspondance soit privée, soit surtout scientifique, avec les astronomes du continent et les directeurs d'observatoires des colonies. La vie du savant anglais est avant tout celle d'un travailleur professionnel par excellence; rien ne l'a distrait de sa mission officielle et son labeur incessant, son mérite personnel, l'ont conduit à l'autorité scientifique la plus incontestée, à l'estime la plus générale. Dans le récit chronologique des travaux et des progrès accomplis durant les quarante-six années que Sir G. Airy a passées à l'observatoire de Greenwich, se résume, on peut le dire, l'histoire de cet établissement royal. Ses œuvres imprimées, formant quatorze gros volumes in-quarto, ont paru dans la période de soixante-trois ans qui s'étend de 1822 à 1885: on y trouve consignés tous les progrès de l'astronomie et de quelques sciences connexes durant ce long intervalle de temps. Sir Georges Airy, mort en 1892, était né le 27 juillet 1801 à Alnwick, dans le Northumberland. — Ch. Millot.

— Parmi les instituts, plus nombreux qu'on ne l'imagine, qui distribuent l'enseignement social, le Collège libre se distingue par cette originalité qu'il ne sert aucun parti, disons mieux, aucune doctrine. Ni église ni chapelle. Plutôt bazar qui débite également l'économie politique orthodoxe, le socialisme d'État, le socialisme catholique. Entreprise très honorable, par le temps qui court ; et Dick May a quelque droit de vanter et l'œuvre et les résultats obtenus. (Dick May, *L'enseignement social à Paris*, suivi des programmes détaillés du Collège libre des sciences sociales pour l'année 1896-97 et d'un index des bibliothèques appliquées aux études sociales. Paris, Arthur Rousseau, 1896, in-12, 116 p.) L'auteur, qui connaît les dessous des idées de ce qu'on peut appeler le personnel « social » de Paris, signale en une critique très fine, si fine qu'elle en devient parfois pointue, les faiblesses ou péchés de ces écoles ou associations qui travaillent pour une cause politique ou dans un intérêt de classe, ou simplement pour l'art. Le Collège libre, s'il reste fidèle à l'esprit qui en a inspiré la création et s'il justifie son titre, formera par une éducation à la fois académique et pratique des hommes de bonne foi et de bonne volonté, et ce n'est pas la manière la moins efficace de résoudre la « question sociale ». — B. A.

— La *Bibliotheca geographica Germaniæ. Litteratur der Landes-und Volkskunde des deutschen Reichs* (barbeitet... durch Paul Emile Richter. Leipzig, Engelmann, 1896, x-841 p), malgré l'ampleur de ses proportions, risque de paraître un monument incomplet. La faute en est un peu à la sincérité de l'auteur, auquel a manqué non la bonne volonté ni la compétence, mais l'argent : seul le gouvernement prussien s'est intéressé par des témoignages effectifs à cette publication ; les autres États allemands ont fait la sourde oreille. Aussi n'a-t-il été possible d'enregistrer que les ouvrages relatifs à l'Allemagne entière — à l'exclusion des études régionales — et les ouvrages seuls, à l'exclusion des articles de revues. M. R. expose les affres par où il a passé pour établir sa classification. Aussi ne critiquera-t-on pas la part exagérée faite à l'élément historique : à la mythologie, à l'ancien droit germanique, aux institutions ecclésiastiques et scolaires, toutes rubriques qui débordent hors de la géographie, à moins d'admettre avec certains géographes, que tout est dans tout. — B. A.

— Le *Cours général de géographie* de MM. Schrader et Gallouédec (Hachette, 1897, 872 p., 40 cartes en couleur, 127 croquis) ne se distingue pas sensiblement des plus honorables manuels parus en ces dernières années. On regrettera — ici comme dans les ouvrages analogues — que des faits géographiques, acquis à la science et classiques en quelque sorte, ne trouvent pas leur expression : entre autres exemples, le relief africain est fort incomplètement présenté (p. 112, 657 et suiv.), il ne suffit pas de dire que la composition géologique et le relief de la péninsule des Balkans sont « mal reconnus » ; l'on en sait assez sur les lignes maîtresses pour en tracer une image ressemblante ; en somme les notions *générales*, surtout dans un cours qui s'intitule *général*, doivent offrir toute garantie de précision et d'information. Ajoutons que le livre est écrit dans une langue élégante qui ne rappelle pas l'idiome des manuels, que chaque chapitre est suivi d'un résumé fort net, que l'illustration est digne de l'institut géographique de la maison Hachette. — B. A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 mai 1897.

M. Clermont-Ganneau communique une lettre du R. P. Germer-Durand, datée de Jérusalem, 11 mai. A son retour de Petra, le P. Germer-Durand adresse à M. Cler-

mont-Ganneau l'estampage et la photographie d'une inscription nabatéenne, probablement inédite, mais malheureusement un peu dégradée au commencement des lignes. — M. Clermont-Ganneau, à la suite d'un premier examen, pense qu'il s'agit d'un monument du plus haut intérêt : le piédestal d'une statue élevée au roi nabatéen Rabel Ier, qui vainquit et tua à Môtho (auj. Mouta, près de Kerak) le roi séleucide Antiochus XII Dionysos, vers l'an 86 a. C. La dédicace est datée du mois de kislev de l'an 16, à ce qu'il semble, du règne de son successeur Arétas III Philhellène, qui doit être son frère cadet, tous deux étant fils d'Obodas Ier, prédécesseur de Rabel Ier. Ce texte est donc jusqu'à ce jour, et de beaucoup, le plus ancien connu en langue nabatéenne.

M. Berger a reçu du R. P. Calixte Mathieu, professeur d'hébreu à N.-D. de France, à Jérusalem, une lettre sur le même monument, où il a reconnu le nom du roi Rabel, ainsi que le mois de Kislev, qui ne figurait pas encore dans le calendrier nabatéen. Le P. Mathieu a en outre envoyé à M. Berger la photographie de plusieurs autres inscriptions trouvées à Petra, et dont l'une, qui est bilingue, nabatéenne et grecque, est malheureusement très mutilée.

L'Académie se forme en comité secret.

La commission du prix Volney (linguistique) décerne ce prix, de la valeur de 1,500 fr., à M. Emile Ernault, pour son *Glossaire moyen-breton* (Paris, 1895-6, 2 vol. in-8). Elle accorde en outre, sur les reliquats des années précédentes, un prix de 1,000 fr. à M. Maurice Grammont, pour son ouvrage intitulé *La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes* (Dijon, 1896, in-8).

M. Senart donne lecture d'un mémoire qui lui a été adressé par M. Adhémar Leclère, résident à Kratié (Cambodge). Cette notice est relative aux divers types connus au Cambodge du « pied sacré » du Buddha, lequel est en ce pays, comme dans les autres régions buddhiques, l'objet d'un culte populaire.

Séance du 4 juin 1897.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture de l'ampliation du décret autorisant l'Académie à accepter le legs, qui lui a été fait par M. Auguste Prost, d'une rente de 1.200 francs, destinée à la fondation d'un prix annuel à attribuer à l'auteur du meilleur ouvrage sur Metz et ses environs.

L'Académie procède à l'élection d'un membre du Conseil de perfectionnement de l'Ecole des Chartes. M. Longnon est élu à l'unanimité des voix.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède au vote pour l'attribution du prix Gobert. Le premier prix est décerné à M. F. Funck-Brentano pour son ouvrage intitulé : ***Philippe le Bel en Flandre***, par 31 voix, contre une donnée à M. Baudon de Mony et un bulletin blanc. — Le second prix est décerné à M. Baudon de Mony, pour son ouvrage sur les relations de la France et de la Navarre, contre 11 à M. Tardif et deux bulletins blancs.

M. Müntz, qui, dans des communications précédentes, avait retracé l'histoire des illustrations de la Bible pendant les premiers siècles de l'Eglise, communique un mémoire où il pousse ses recherches jusqu'à l'époque carolingienne. Avec le VIe siècle, la vogue de ces représentations faiblit. A la place de fresques ou de mosaïques retracant l'ensemble où toute une période de l'histoire des Juifs, on ne trouve plus que l'illustration de quelques épisodes isolés. Et cependant le concile « Quinisexto » ou « in Trullo », qui s'était réuni à Constantinople en 692, avait décidé que désormais la peinture historique serait préférée aux symboles. — Avec le IXe s., les scènes de la Bible rentrent en faveur. Peut-être sous l'inspiration de Charlemagne, de vastes cycles analogues à ceux des premiers siècles ornent le dôme d'Aix-la-Chapelle et l'église d'Ingelheim. A Rome, le pape Formose (891-896) fait exécuter dans la basilique du Vatican une série de peintures retraçant l'histoire des patriarches. Grâce à des photographies de M. Berteaux, ancien membre de l'École française de Rome, M. Müntz peut montrer les reproductions de dessins anciens, représentant les peintures de la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, détruites par l'incendie de 1823. Une partie de ces peintures, qui retraçaient, en 38 compartiments, l'histoire de Gènèse, depuis Adam jusqu'à Moïse, semble antérieure à l'an mille.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 28 juin — 1897

DIELS, La Pentemychos de Phérécyde. — KONSTANTINIDIS, La langue grecque. — WALTZING, Les corporations professionnelles chez les Romains. — Communications faites au Congrès des langues romanes. — Boos, Histoire de Worms, I. — DOREZ et THUASNE, Pic de La Mirandole en France. — KOEPPEL, Les sources de Chapman, Massinger et Ford. — HANOTAUX, Richelieu, II, 1. — LONCHAY, France et Espagne aux Pays-Bas, 1635-1700. — TOLDO, Le théâtre de Gherardi à Paris; Trois comédies inédites de Goldoni. — CROCE, La révolution napolitaine de 1799. — LUMBROSO, Miscellanea Napoleonica — BOURGUET, France et Angleterre en Égypte. — *Bulltin* : L'Urquell ; KUHN et SCHNORR DE CAROLSFELD, La transcription d'alphabets étrangers; César, p. EYMER ; Cornelius Nepos et César, p. SHUCKBURGH ; Cornelius Nepos, p. J. SCHMIDT ; EUSEBIO, Rectifications au texte de Baehrens ; NORDMEYER, La mort de Néron dans la légende ; NOVAK, Analecta Tacitea ; SOUCAILLE, Le consulat de Béziers ; HÉMON, Scènes choisies de Corneille. — Académie des inscriptions.

H. DIELS. **Zur Pentemychos des Pherecydes**, Sitzungsber. der K. Pr. Akademie zu Berlin, 1897, tome XI, pages 144 ss.

On trouve dans cette communication, faite à propos de la découverte d'un fragment de Phérécyde de Syros (*Greek Papyri, Series II, edited by B. Grenfell and A. Hunt*, Clarendon 1897, p. 21 ss.), plusieurs conclusions qui méritent d'être signalées.

D'abord les quelques lignes que l'on vient de retrouver, et qui complètent un extrait cité par Clément d'Alexandrie, ont si bien les caractères de la vieille prose Ionienne et le ton d'un conte archaïque, qu'il devient impossible de voir encore dans la Πεντέμυχος le produit d'une officine de contrefacteurs Alexandrins. C'était une œuvre authentique de Phérécyde de Syros, dont les gnostiques auront conservé le texte comme celui d'Héraclite jusqu'au IIIe siècle au moins.

Le passage retrouvé appartient à un ἱερὸς γάμος, le plus ancien de tous, celui dont plus tard on répéta les rites pour sanctifier le mariage. Ce seraient les noces de Zeus et d'Héra d'après M. Grenfell. Mais il invoquait un texte qui doit être de Phérécyde d'Athènes. Le fragment nouveau nous apprend que le grand voile sur lequel Zeus avait peint la terre et les demeures de l'Océan fut le cadeau offert par l'époux dans le mariage sacré. Or, un autre fragment de la Πεντέμυχος dit expressément que la déesse Χθονίη prit le nom de Γῆ quand Zeus, ou plutôt Zas, lui eut fait présent de la terre.

Il n'est pas parlé dans le fragment du chêne ailé sur lequel, d'après Clément d'Alexandrie, le voile aurait été tendu. Mais après la mention du voile, le récit est interrompu par une lacune de plusieurs lignes. M. Grenfell ne trouvait pas la place que le chêne aurait eue dans les rites d'un ἱερὸς γάμος. M. D. est plus heureux. On exposait le péplos des Panathénées sur un mât de vaisseau. Phérécyde imagina peut-être que le présent de Zas à son épouse Χθονίη fut étalé de même sur les branches d'un chêne[1]. Le rôle de l'arbre mystique se trouve ainsi singulièrement diminué. Les ailes qui le supportent rappellent sans doute avec intention une nouveauté du système d'Anaximandre, le premier qui fit du sol sur lequel nous marchons un corps suspendu dans l'espace. Mais le symbolisme ne va pas plus loin, et Phérécyde, en plaçant le voile sur un chêne, n'a pas songé à représenter une sorte de charpente qui soutiendrait l'écorce de la terre.

Damascius rapporte que le Chronos de Phérécyde aurait fait sortir de sa propre semence, ἐκ τοῦ γόνου ἑαυτοῦ, le feu, l'air et l'eau. M. D. reprend la correction αὐτοῦ de M. Kern, que Zeller avait rejetée. Les cinq parties du monde sont, pour Phérécyde, l'éther, le feu, l'air, l'eau et la terre. Zas, l'éther, et Chthonie, la terre, sont aux deux bouts de cette série : c'est qu'ils forment l'enceinte de l'univers. Phérécyde les donne comme seuls éternels. Le feu, l'air et l'eau ont donc besoin de l'intervention du Temps pour se produire, et c'est de la semence de Zas, c'est-à-dire de l'éther, que Chronos les fait naître : τὸν δὲ Χρόνον ποιῆσαι ἐκ τοῦ γόνου αὐτοῦ (Ζανὸς) πῦρ καὶ πνεῦμα καὶ ὕδωρ.

Le chiffre ϛ′ écrit dans la marge vers le milieu du papyrus semble indiquer que le fragment forme la fin du 5e et le commencement du 6e chapitre ; peut-être aussi, comme M. Weil le pense, est-ce un signe stichométrique, marquant la six centième ligne du traité. Quoi qu'il en soit, le ἱερὸς γάμος ne figurait pas dans la toute première partie de la Πεντέμυχος, ni — si l'on se hasarde à dégager de ce roman allégorique le système de cosmologie qu'il dramatise — dans la phase initiale de la création. Les cinq principes existaient déjà, ainsi que les astres, faits de feu et d'eau. Alors Chthonie, fécondée par Zas, produit les vallées et les montagnes, les campagnes et les bois ; elle répand des trésors de vie et, comme le dit le fragment, le troisième jour du mariage, on voit s'étaler le présent de son époux, le voile merveilleux dont elle sera désormais parée.

La découverte de ce fragment nouveau de Phérécyde va changer tout à fait l'idée qu'on se faisait de son œuvre. Ce n'était pas une sorte de cosmogonie apocalyptique, mais un conte plein d'aisance et de charme, dont l'auteur retraçait les grandes phases de l'histoire du monde en y introduisant à la façon des poètes épiques des entretiens familiers entre

---

1. M. Weil fait le même rapprochement dans un article de la *Revue des Etudes grecques* qui était écrit au moment où a paru la communication de M. Diels.

les dieux. La construction des phrases, les répétitions de mots, le vocabulaire y sont archaïques, mais le fragment ne donne pas l'impression que l'on a devant soi un des premiers essais de la prose Ionienne. Au contraire, on est tenté de prendre la Περιόδου γῆς pour une production presque tardive, de la deuxième moitié du VI^e^ siècle. Phérécyde semble avoir voulu réunir le contenu moderne de la physique rationaliste et la forme moderne de la prose qui servait aux auteurs de chroniques et de traités de philosophie, avec le contenu mystique et la forme archaïsante des poèmes cosmologiques.

Les conclusions de M. D. sont si solidement établies qu'il aurait pu, je pense, se montrer sans grand danger beaucoup plus affirmatif. Le dessin et la peinture dont Zeus orne le voile de Chthonie, pour y représenter la terre entourée du fleuve Océan, ne rappellent-ils pas l'invention géographique d'Anaximandre, qui traça le premier une carte de la terre? Il y aurait là une preuve de plus de l'influence qu'il exerça sur Phérécyde et une raison décisive de reculer celui-ci jusque dans la seconde moitié du VI^e^ siècle.

J. Bidez.

S. Th. Kônstantidinis. Περὶ ἑλληνικῆς γλώσσης. Διάλεξις γενομένη τῇ 6 Δεκεμβρίου 1895 ἐν τῷ φιλολογικῷ συλλόγῳ « Ἀθηναίῳ » καὶ καταχωρισθεῖσα ἐν τῇ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ Ἑλλ. ἐφημερίδι « Μεταρρυθμίσει ». Alexandrie, impr. Ταχυδρόμος, 1895; 29 p.

Cette conférence n'est qu'une série de banalités, en un style pédantesque, sur les grands écrivains de la Grèce ancienne. M. Kônstantinidis voudrait qu'on revînt à la langue de la belle époque classique; il n'a pas l'air de se douter de ce qu'elle est. Il termine par une rodomontade, après avoir appris à ses auditeurs quelques nouvelles intéressantes, que sans doute ils ignoraient : P. 9, la langue latine, issue du dialecte éolien, et enrichie peu à peu par ses voisines, les langues tyrrhénienne et sabine. P. 17, le sapin sur lequel se percha Hypnos s'appelait dans la langue des dieux χαλκίς, dans celle des mortels κώμινδις (est-ce un lapsus, ou M. K. n'a-t-il pas compris?). P. 20, Homère, ayant pris les grandes formes de la poésie lyrique, l'ionien, l'éolien et le dorien, les mêlant, les tempérant, les fondant ensemble, a créé cet admirable mélange de la poésie épique (M. Kônstantinidis dit μελικὴ ποίησις). P. 20-21, le platonisme est un astre très éloigné, caché dans des

---

1. Pour les lacunes des lignes 29 et 30 du papyrus, les éditeurs avaient proposé une reconstitution dont M. Gomperz (Sitzungsber. de l'Académie de Vienne, 4 mars) a montré l'invraisemblance. M. D. rétablit le passage avec plus de bonheur : ἡ δὲ μι[ν ἀμείβε]ται δεξα[μένη εὐ τὸ] χά[ος]. Une communication de M. D. me permet de signaler deux fautes des éditeurs qu'il n'avait pas relevées : l. 9, écrire ἐπεὶ δή en deux mots, et l. 11 l'article est inutile.

lointains brumeux, que n'ont pu sonder (remarquer la métaphore) ni Cousin, ni Schleiermacher, ni aucun des critiques modernes (les écrivains sérieux, en Grèce, impriment les noms occidentaux en caractères romains, ce qui évite des formes ridicules comme Σλέϊερ Μέχερος). P. 23, un article de l'Ἡμέρα (de Trieste), une dissertation de la *Clio*, ne semblent-ils pas très voisins du style d'Isocrate, de Plutarque, de Démosthène? — Un conférencier peut bien avoir quelques privilèges, mais *est modus in rebus.*

My.

J. P. Waltzing. **Etude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains**, t. II, Louvain, 1896, in-8, 553 p.

Le deuxième volume du livre de M. Waltzing sur les corporations professionnelles à Rome est, en tous points, digne de son devancier dont j'ai entretenu, il y a deux ans, les lecteurs de la *Revue* : même connaissance des sources littéraires, juridiques, épigraphiques; même soin à les interroger dans le moindre détail; même sagesse dans les conclusions. M. W. nous a donné un travail de fonds qu'on ne refera pas de si tôt; les érudits de tous les pays peuvent l'en remercier

Ce volume a sur le premier un avantage qu'il tire du sujet lui-même, lequel est véritablement une actualité. L'auteur y a étudié les collèges, non plus comme associations privées, mais comme institutions officielles, non plus dans leur organisme spécial, mais dans leurs rapports avec l'État. Il nous montre tous ces corps, d'abord librement constitués, absorbés peu à peu par le gouvernement et à son profit. Les causes de cette évolution me semblent avoir été bien exposées. A Rome, on demandait aux citoyens non seulement des impôts en argent, comme on le fait chez nous, mais des prestations en nature; de là la nécessité de créer des services de toute sorte pour encaisser les prestations, les conserver, les distribuer, parfois les transformer; et d'imposer des corvées à certains contribuables pour assurer la régularité de ces services. Il était naturel qu'on s'adressât à cet effet à la classe d'artisans ou de commerçants que leur profession rendait particulièrement aptes à la chose; il le fut non moins qu'après être entré dans cette voie si avantageuse pour l'État, et aussi pour les corporations que l'on payait de leur peine par certains privilèges, on y ait persévéré, en étendant même le système, et cela à la satisfaction des deux parties. Naturellement les municipalités, suivant en cela encore l'exemple de l'État, traitèrent de même sorte les collèges et firent avec eux même union. Quels étaient les collèges ainsi appelés à venir en aide au gouvernement et aux villes, à quels services publics ils étaient employés, quels privilèges on leur accordait en retour, quelle était leur situation légale, leurs droits,

c'est ce que M. W. examine très complètement et dans une suite de chapitres fort intéressants.

Or voici que les collèges ne tardèrent pas à s'aviser qu'en échange de quelques avantages et d'une situation flatteuse pour l'amour-propre, ils avaient aliéné leur indépendance, et que l'État les traitait, non plus comme des auxiliaires bénévoles, mais comme des instruments d'administration. Ils voulurent se dégager ; l'État, qui ne savait pas comment les remplacer, ne le toléra point ; il emprisonna les citoyens dans leurs associations, comme les décurions dans les curies, et les cultivateurs dans leur domaine. « La liberté professionnelle, dit M. Waltzing, il n'en resta bientôt rien du tout. Les *corporati* ne peuvent pas choisir un genre de travail approprié à leur talents, à leurs goûts, à leur vocation, ils ne disposent même plus de leur propre personne ; leurs femmes et leurs enfants participent à leur servitude. Eux et les leurs sont esclaves et ils le resteront ! En vérité, ce régime leur ravissait tout et l'on ne peut pas s'étonner qu'ils aient appelé de tous leurs vœux les libérateurs barbares. »

M. W. n'a pas voulu tirer une leçon des faits qu'il a exposés dans son livre; il ne s'est pas demandé si l'application de certaines théories modernes, qu'il n'est pas besoin de nommer, amèneraient les mêmes résultats; ceci était, en effet, en dehors du cadre d'un livre strictement limité à la science de l'antiquité. Mais d'autres pourront le faire à sa place ; et c'est par là que ce volume sera lu utilement non seulement par nous autres, antiquaires et épigraphistes, mais par tous ceux qui, à un titre quelconque, désirent connaître exactement l'histoire des associations à Rome.

Une table analytique très détaillée termine le volume. M. Waltzing devait ajouter à son travail un appendice contenant toutes les inscriptions grecques et romaines auxquelles il renvoie le lecteur ; du moins l'annonce-t-il en plusieurs passages ; mais cet appendice fait défaut. Il faut le regretter et espérer qu'il nous sera donné dans la suite. Parmi tous ceux qui auront besoin de consulter son livre, ceux qui ont chez eux le *Corpus inscriptionum latinarum* sont rares et il n'est personne qui possède la série de périodiques où les inscriptions grecques sont dispersées.

R. Cagnat.

Communications faites au Congrès international des Langues romanes, tenu à Bordeaux du 5 au 10 août 1895. — **Bordeaux, Féret et fils, 1897; un vol.** in-8°, de 190 pages.

On trouvera exposés, dans un court *Avant-propos*, les différents motifs qui ont quelque peu retardé la présente publication : contentons-nous d'en signaler ici le contenu à tous ceux qu'intéressent les

questions relatives aux langues et aux littératures romanes. Le volume s'ouvre par une petite diatribe que M. le commandant Bonetti a dirigée essentiellement contre nos anglicismes contemporains (*L'invasion des mots étrangers dans la langue française*). Viennent ensuite différents mémoires qui ont trait à l'étude pratique des langues modernes (M. Bergh, *L'étude pratique des langues*; M. Béranger-Anglès, *Comment on doit apprendre à parler et à écrire les langues*; M. Mareca, *Quelques idées sur l'importance et sur l'étude des langues néo-latines*; id., *De la méthode propre à l'enseignement de l'espagnol en France*). Dans une deuxième section, après une communication de M. Portal sur *Pierre-Michel Carbonell, chroniqueur et poète catalan*, on trouve groupées quelques études relatives à la philologie et aux divers dialectes romans. M. le général Parmentier, dans *Les langues rhétoromanes*, nous offre l'étude très distinguée d'un amateur, qui, sans se plier à une méthode rigoureusement scientifique, n'en apporte pas moins son contingent de faits intéressants et constatés sur place. M. Bourciez (*Contribution à l'étude du son œ landais*) aborde un des points délicats du vocalisme gascon. M. Paris, de Genève (*Les dialectes italiens*) signale plusieurs traits curieux à propos de la persistance des idiomes locaux de l'autre côté des Alpes. Deux pièces de vers patoises qui avaient été récitées par leurs auteurs dans les séances du Congrès (l'une bigourdane de M. Jean Paiay, l'autre agenaise de M. Télismart) sont aussi reproduites là, comme pour attester la vitalité de nos idiomes méridionaux. La troisième section comprend une courte lettre de M. A. Gasté (*Du latin comme langue internationale*); deux communications, l'une de M. Busila (*Aperçu de l'histoire de la littérature romaine*), l'autre de M. Steureanu (*Langue roumaine*), curieuses non seulement par les faits allégués, mais comme documents sur l'état d'âme actuel du peuple roumain. On y trouvera encore la réimpression d'une brochure de M. Bourciez, publiée en 1891 (*L'Enseignement français et l'Enseignement supérieur des langues romanes*), et une communication faite en espagnol par M. T. Mera (*La Lengua y la Literatura en el Ecuador*). Enfin, c'est une heureuse idée d'avoir clos le volume par la très intéressante conférence qu'avait faite en français Mme Pardo Bazan, le romancier si connu, sur *La Littérature contemporaine en Espagne*. Il faut lire ce morceau de critique où il y a des aperçus suggestifs sur la renaissance du Romantisme de l'autre côté des Pyrénées, sur le goût persistant de nos voisins pour le théâtre d'action, etc. : ce sont les auteurs espagnols jugés par eux-mêmes, ou plutôt par une femme, qui, dans la liste, n'a oublié volontairement qu'un nom, et non le moindre — le sien.

E. B.

Geschichte der rheinischen Staedtecultur von ihren Anfaengen bis zur Gegenwart, mit besonderer Berücksichtigung der Stadt Worms von Heinrich Boos. Bd. I. Berlin, Stargardt. 1897. XIX, 556, 43 pages in-4. Prix : 10 mks.

Nous avons parlé à plusieurs reprises des volumes du Cartulaire de la ville de Worms, publié par M. Boos, professeur à l'Université de Bâle[1]. Ce travail important avait été mené à bonne fin, grâce au concours pécuniaire du baron Heyl de Herrnsheim, protecteur éclairé des études historiques dans sa ville natale. C'est encore à lui que les citoyens de la vieille ville libre impériale devront le nouveau travail de M. Boos, son collaborateur scientifique. Désireux de mettre à leur portée les documents accumulés dans les trois gros volumes des *Sources de l'histoire de Worms*, il a prié le savant bâlois de mettre lui-même en œuvre ces témoignages du passé recueillis autrefois par ses soins, et tout en conservant, à ce qu'il assure, un caractère strictement scientifique à son travail, de le rédiger de manière à donner aux bourgeois du XIX^e^ siècle une lecture attrayante et pas trop pénible, comme ces *Chroniques* urbaines que le XVI^e^ siècle vit éclore à Augsbourg, à Spire, à Nuremberg et autres lieux. Il a chargé un artiste de talent d'enrichir l'ouvrage de dessins nombreux [2] et, grâce à une large subvention de sa part, ce gros volume de 600 pages in-4° se vend à un bon marché fabuleux, quand on connaît les prix ordinaires de la librairie allemande.

Bien que l'ouvrage nouveau de M. Boos porte un titre plus général, c'est au fond une histoire de Worms seulement, et cela se comprend aisément. Les villes du Rhin supérieur n'apparaissent pas, pour ainsi dire, dans son récit, et les villes du Rhin inférieur, Cologne par exemple, y figurent aussi peu que Bâle et Strasbourg. Mais comme Worms ne surgit qu'assez tard dans l'histoire et que l'auteur voulait donner à son public un aperçu général de la civilisation depuis les origines, il a placé, comme une espèce d'introduction de près de deux cents pages, un résumé des mœurs et coutumes des vieux Germains, écrit de verve et sans farder la vérité [3], mais mêlant peut-être un peu trop les sources de siècles bien éloignés les uns des autres [4] et s'éloignant parfois considéra-

---

1. Voy. *Revue critique* du 24 novembre 1890 et du 4 décembre 1893.

2. Les dessins de M. Sattler sont en partie des reproductions d'anciens documents, en partie des compositions originales, et très originales; mais peut-être aussi aurait-on dû y joindre quelques notes explicatives pour le gros des lecteurs, par exemple pour les quarante têtes de la p. 405, qui représentent sans doute le conseil de Worms; mais comment le deviner?

3. Quand il dit des Germains, p. ex. de la grande invasion (p. 154) : « Ils ont brûlé les villages et les villes, ont assassiné et détruit à cœur joie; mais ils n'ont point fait en définitive autre chose que ce que l'on fait encore aujourd'hui à la guerre ».

4. P. 137, dans une description des costumes nous trouvons, sur un même feuillet, des citations d'Agathias, de Sidoine Apollinaire et de Notker de Saint-Gall; p. 164, dans un tableau de mœurs épulaires, comme garants Tacite, Grégoire de Tours, le *Capitulare de Villis* et l'Edda, textes disséminés à travers plus de huit siècles!

blement des bords du Rhin et de la cité de Worms [1]. Il y aurait là plus d'une observation critique de détail à présenter, si vraiment le livre devait être jugé au seul point de vue de l'érudition [2]. Mais il est certain d'autre part que l'auteur écrit d'une manière très attrayante, tout à fait à la portée du grand public, et ses descriptions de paysages, ses tableaux de mœurs feront pénétrer des notions plus exactes sur l'antiquité et le moyen âge germaniques dans des milieux nécessairement fermés aux travaux purement scientifiques [3]. Le jour où chaque cité plus considérable posséderait une monographie aussi soigneusement établie que celle que M. Boos vient de consacrer à Worms, aussi artistiquement executée [4], combien plus facile à écrire serait à écrire une grande histoire générale de la civilisation moderne! Espérons que le second volume de l'ouvrage du professeur de Bâle ne se fera pas trop longtemps attendre.

R.

Pic de la Mirandole en France (1485-1488) par Léon Dorez et Louis Thuasne. Paris, E. Leroux, 1897, in-18 de 218 pages; prix : 3 fr. 50.

Quelques épisodes particulièrement intéressants de la Renaissance viennent de trouver en MM. Dorez et Thuasne des historiens très bien informés. Il s'agit de deux séjours faits en France, sous le règne de Charles VIII, par Pic de la Mirandole, en des circonstances fort différentes. Le premier fut un voyage d'études, inspiré au jeune aristotélicien par le désir de voir l'Université de Paris et de puiser aux sources mêmes de la philosophie scholastique. Le second suivit immédiatement l'éclat des thèses romaines et leur condamnation par une commission pontificale; c'est alors que, sur les réclamations des nonces d'Innocent VIII, le prince Pic fut arrêté auprès de Lyon et détenu à Vincennes trois ou quatre semaines, avant d'être conduit hors du royaume.

---

1. On ne voit pas très bien, p. ex., ce que les bons petits plats dégustés et décrits par Venantius Fortunatus — « ein grosser Gourmand » — chez la sainte reine Radegonde à Poitiers, ont de commun avec Worms et la culture germanique sur les bords du Rhin. Il en est de même pour une série d'autres *excursus* englobés dans le texte, histoire de la commune de Cambray, campagnes des évêques de Worms en Italie, biographie de Walther von der Vogelweide, etc.

2. Bataille entre César et Arioviste placée à Belfort (p. 12), calembourg de Saint-Grégoire Ier sur les Angles (p. 124), contradictions formelles sur la participation des Burgondes à la lutte contre Attila (p. 95 et 96), sur le sens artistique des Germains (p. 139 et 151), sur la situation des contrées rhénanes au IIIe siècle (p. 78 et 79), etc.

3. L'auteur aurait pu se garer un peu pourtant contre un langage un peu trop familier, comme p. 168. Trop de mots latins aussi et français (*Flusskorrektion, immense Weiden, Funktion der Kloester, Reservoir für die überschüssige Bevoelkerung, Charakteristikum des Stiles, Manœuvre, Routine und leere Konvention, exceptionnelle Stellung*, etc., etc.)

4. On regrette pourtant l'emploi des vieux types gothiques qui fatiguent énormément les yeux.

Deux découvertes de documents se rattachant à ces voyages ont permis aux auteurs de préciser tous les détails qui peuvent intéresser l'histoire. M. Thuasne a mis au jour la correspondance des nonces auprès de Charles VIII; M. Dorez a trouvé, dans la bibliothèque du séminaire archiépiscopal de Malines, le procès-verbal des audiences tenues par la commission pontificale chargée d'examiner les propositions les plus suspectes de Pic de la Mirandole. Le volume a été composé en commun; mais la partie italienne est due à M. D., et la partie française à M. T. On remarquera les pages d'introduction, sur les études de Pic et son séjour à Florence, qui expliquent l'origine des thèses et donnent la clef de tout le récit. Toutefois l'examen du fond même du débat a été presque entièrement réservé et fera l'objet d'un des chapitres du livre, qu'on doit désirer très prochain, de M. Dorez sur Pic de la Mirandole.

Les documents inédits apportent des lettres d'Alessandro Cortese, Ermolao Barbaro, Michel Marulle, le texte du procès de Pic, des extraits de la correspondance des nonces et la lettre dédicatoire de l'*Elucidaire*, adressée à Charles VIII par Simon de Phares et qui montre bien quels souvenirs avait laissés à Paris l'illustre prisonnier de 1488. Il faut signaler enfin d'utiles notes biographiques sur Robert Gaguin, qui attend encore son historien, comme vient de le démontrer ici même M. Delaruelle.

On aime de pareils livres qui, sous un modeste aspect, apportent tant de faits nouveaux et remuent beaucoup d'idées en peu de pages. Au point de vue de l'histoire des idées, on y apercevra, entre autres choses, la violence de la guerre allumée entre les théologiens romains et la Sorbonne, d'une part, et, de l'autre, entre les mêmes théologiens et l'humanisme platonicien. Le grand esprit de Pic de la Mirandole s'usa vainement à des efforts de conciliation de toutes ces doctrines ennemies « dans l'harmonie d'une doctrine supérieure ».

P. de NOLHAC.

Emil KOEPPEL. **Quellenstudien zu den Dramen George Chapman's, Philip Massinger's und John Ford's.** Strassburg. Karl. J. Trübner, 1897. In-8, 269 p. Prix : M. 6.

On ne saurait trop louer M. Koeppel de la richesse et de la sûreté de son information. Il est évidemment au courant de toutes les questions qui touchent à l'histoire du théâtre anglais du XVII^e^ siècle. Son livre sera utilement consulté par tous ceux que ce théâtre intéresse; et peut-être d'autres tireront-ils de ses recherches mêmes un parti qu'il n'a pas songé à en tirer. Le livre de M. Koeppel n'est au fond qu'une collection de notes rédigées sans le moindre effort de composition, sans la moindre tentative vers une synthèse quelconque ou une conclusion. On en est averti par la réunion même dans son livre de trois auteurs que

rien ne désigne pour un rapprochement. M. K. manque aussi de variété dans son exposition. Il passe en revue dans l'ordre chronologique — qui ici ne s'imposait pas — les différentes pièces des auteurs qu'il étudie, les analyse consciencieusement, même lorsqu'il doit reconnaître que ses recherches pour découvrir les sources où les auteurs ont puisé n'ont pas abouti, et passe ensuite, quand il y a lieu, aux documents qu'il a recueillis. Il s'ensuit que la répétition invariable du même procédé d'exposition rend la lecture du livre de M. K. pénible et monotone. Il n'en reste pas moins un labeur très consciencieux qu'il faut reconnaître, et ce n'est que justice de rendre hommage à l'érudition de l'auteur.

J. Lecoq.

Gabriel Hanotaux. **Histoire du Cardinal de Richelieu**, t. II, 1e partie : le chemin du pouvoir — le premier Ministère, 1614-1617. 1 vol in-8, 200 p. Paris, Firmin-Didot, 1896.

Parmi tant d'historiens plus portés à admirer qu'à analyser, plus préoccupés d'agencer des textes que de faire revivre le passé, on doit louer sans réserve M. Hanotaux de posséder un sens très vif de la realité et de la vie. Il écrit, au cours de son étude : « Il ne faut nullement se représenter ici le futur cardinal, l'homme d'État de grand poids et de physionomie grave que la tradition, par un procédé de simplification trop aisé, ramène à un type unique et consacré » (p. 134). Cette phrase incidente caractérise la méthode de saine psychologie qu'il a appliquée. Il a cherché et il a réussi à évoquer la figure d'un évêque politicien de trente ans, d'un ambitieux aux aguets, d'un ministre jeune, fougueux et inexpérimenté ; voilà, au vrai, l'homme que fut le Richelieu de 1614 à 1617 ; il nous est montré tel qu'aurait pu le voir, à cette époque, un observateur intelligent et bien informé, qui se serait douté que M. de Luçon avait de l'avenir, sans pouvoir prophétiser au juste cet avenir.

Dans les deux cents pages de ce demi second volume, le héros nous apparaît dans trois situations, ou, si l'on veut, trois postures principales. Nous le trouvons d'abord député aux États-Généraux de 1614. Il fait partie, là, du groupe des jeunes évêques réunis autour du cardinal Duperron : Miron, Potier, Dinet, Fenouillet, Gabriel de l'Aubespine, tous hantés par le souvenir des grands prélats hommes d'État, persuadés que l'heure est venue de rendre aux gens d'Eglise un rôle prépondérant dans les affaires. De tous Luçon est le plus actif. Il travaille dans les « commissions », comme nous dirions aujourd'hui, et on l'emploie, avec une préférence marquée, comme négociateur dans les circonstances délicates, soit qu'il s'agisse de réconcilier la noblesse avec le tiers-état et d'établir un concert entre les trois ordres, soit qu'il faille désavouer auprès de la reine mère les attaques violentes qui se sont élevées contre elle. Il s'acquitte de ces missions en homme habile et sensé,

avec le souci manifeste de prendre toujours le parti de l'autorité. Cela le fait désigner comme orateur du clergé lors de la remise des cahiers de doléances. En cette journée d'apparat, il parle bien, avec ampleur et précision ; mais il ne fait que développer le programme que lui a tracé son ordre, comme c'est son devoir ; son discours est, en un sens, impersonnel, et les historiens modernes auraient tort, nous dit M. H., d'y chercher, en forçant le sens de certains passages, les futures conceptions de l'homme d'État (p. 38). La note personnelle ne s'y décèle guère que par l'insistance que met le jeune ambitieux à préconiser l'emploi des ecclésiastiques dans les hautes fonctions de l'État et à louanger la reine-mère dont la faveur donne le pouvoir.

Ainsi, pour un temps, Luçon s'est trouvé en vue ; mais, les États terminés, la cour l'oublie. Une « crise de fatigue et d'abattement » l'éloigne alors de Paris et lui fait chercher un refuge dans son prieuré de Coussay. Il s'y consacre à la théologie et à une active correspondance avec des prêtres et des « personnes édifiantes » (p. 87-92). Cependant les événements l'invitent à rentrer au jeu. C'est l'époque de la seconde révolte des princes et du voyage de la cour à Bordeaux pour l'accomplissement des mariages espagnols. Luçon va saluer Louis XIII et Marie de Médicis à Poitiers, et il attrape la charge d'aumônier de la jeune reine — ce qui amène de sa part de chaleureuses protestations de dévouement à la reine-mère (p. 95). Mais ce qui l'inquiète et le travaille, ce sont ces conférences de Loudun où, à deux pas de Coussay, se débat la réconciliation de la cour et des princes. Voilà l'affaire où il serait bon de se mêler ! Il l'essaie sous des prétextes assez vains et n'y réussit pas (p. 97). Cependant il apprend qu'un changement se prépare dans le ministère : Concini, dont l'influence est arrivée au comble, veut éloigner les Barbons : Sillery, Villeroy, Jeannin. Il y aura des places à prendre ! Le premier, Sillery est mis à l'écart et les sceaux passent à du Vair. Alors Luçon n'y tient plus : il abandonne Coussay, vient s'installer à Paris dans sa maison de la rue des Mauvaises-Paroles, fait tenir à Marie de Médicis de nouvelles assurances d'attachement aveugle (p. 100-101), voit, au mois de mai 1616, revenir à Paris la cour et les Concini et s'accomplir enfin le coup d'État par lequel le maréchal pousse aux affaires, à la place des vieux ministres, ses créatures, Barbin et Mangot.

Luçon ne remplit d'abord dans le nouveau ministère qu'un rôle officieux, celui de négociateur, auquel, décidément, il semble voué : on l'expédie à Condé qui reste à bouder dans le Berry malgré la paix de Loudun et qu'il ramène à Paris, puis à ce fou dangereux de Nevers qui menace d'une prise d'armes. Ses services sont enfin récompensés par une situation officielle : on lui offre l'ambassade d'Espagne ; mais à ce moment la retraite de du Vair entraîne un mouvement dans le ministère même ; le poste de secrétaire d'État devient libre ; Richelieu le reçoit et aux attributions de cette charge, c'est-à-dire à la correspondance pour les

affaires tant intérieures qu'extérieures du royaume, on joint pour lui l'administration de la guerre (p. 133).

Le voilà ministre et ministre important dans un « grand ministère ». Les hommes nouveaux, appelés au pouvoir et soutenus par Concini, avaient la mission de faire prévaloir sur les factions l'autorité royale. Le chef du ministère était Barbin, dont M. H. restitue bien la figure énergique et un peu vulgaire. Luçon eut à côté de lui une place à part. Il « était le bras droit de Barbin : l'ami, le protégé, le confident. Tout ce qui s'est fait pendant ce court ministère a été décidé en commun par ces deux hommes, souvent contre leurs collègues, parfois contre le maréchal d'Ancre » (p. 132). Cette situation était dangereuse pour un débutant, car si elle lui permettait de déployer librement ses facultés de commandement et d'activité, elle l'exposait à trahir son inexpérience. De fait, s'il fut plein de vigueur, d'entrain, de confiance dans le succès, il prouva qu'il ignorait la force des obstacles et ne savait pas prévoir les événements.

Tel nous le montre M. Hanotaux dans l'étude qu'il consacre au « premier ministère », et qui est certainement la partie capitale du livre. La politique du jeune ministre est analysée et critiquée là avec une rare pénétration. L'auteur rend hommage à la fermeté hautaine avec laquelle Luçon soutint contre les princes les droits du roi, à sa rapidité à mettre des troupes sur pied pour contenir les rebelles, à la vigueur des coups qu'il porte aux seigneurs dans les provinces (p. 165-167 et 172-173). Il le loue aussi d'avoir voulu dégager la politique française de la politique espagnole, bien qu'il eût été jusqu'ici un client de Marie de Médicis et de l'Espagne, et d'avoir fait entendre hautement la voix de la France dans les questions italiennes, soulevées alors à propos de la succession de Mantoue. Mais il ne dissimule pas combien il était malencontreux que ce grand effort d'autorité parût être fait moins pour la royauté elle-même que dans le dessein d'imposer à la nation un favori justement détesté. Il signale la légèreté de tous ces gens habiles qui ne se préoccupèrent pas plus du roi dont le nom couvrait tous leurs actes que si ce roi n'existait pas, et qui se laissèrent prendre à l'improviste par un évènement dont ils n'avaient pas admis un seul instant l'éventualité : le meurtre de Concini. Pour les affaires extérieures, il démontre comment la politique italienne de Luçon aboutissait à une pure impossibilité : car en se dégageant de l'influence espagnole sans soutenir franchement ni la Savoie ni Venise, c'est-à-dire en mécontentant tout le monde, Luçon prétendait faire accepter par tout le monde, aussi bien par la Savoie et Venise que par l'Espagne, l'arbitrage de la France ; et cela était contradictoire. Il « poursuivait une politique qui, par excès de finesse, tombait dans la contradiction. Il voulait gagner des deux côtés à la fois, ce qui est impossible, à moins d'avoir affaire à des partenaires incapables ou d'avoir recours à la force. Il avait mal calculé : mal calculé le mérite de ses adversaires, mal apprécié sa propre autorité. Jeune présomptueux

averti par ce premier insuccès, il fut trop heureux de dissimuler, dans la catastrophe générale qui l'écarta du pouvoir, l'avortement complet et piteux de la première négociation importante qu'il eût menée et dont il se garda bien de souffler mot, par la suite, dans ses *Mémoires* » (p. 184-185).

Toute cette démonstration est menée par M. H. avec beaucoup de finesse, de souplesse et de sûreté. Elle est convaincante. Elle est vivante. Au lieu de l'être de raison, du type traditionnel, figé dans une attitude de convention, nous avons sous les yeux la figure animée d'un politique trop jeune, trop fougueux, acharné à trop faire et à trop bien faire : nous touchons à l'homme. Pour nous le faire mieux voir, M. H. a soin de fixer son apparence extérieure. A cette époque, nous dit-il, « il a à peine perdu l'aspect de l'adolescence, ses habitudes physiques et son ton cavalier. Il ne paraît en évêque que dans les cérémonies publiques. Dans le cours de la vie, c'est un jeune courtisan maigre et grêle, à l'aspect sérieux et intelligent » (p. 134). M. H. en fait autant pour ses personnages de second plan : l'un est « une belle barbe », l'autre « un petit homme noir », un autre encore est « bas de jambes, demi-bossu, rabougri, bon vivant, Bourguignon aimant la table et le bon vin ». Les figures de la reine-mère lourde et empâtée, de Concini, le bel Italien au teint pâle et à la mine fière, de la Galigaï, petite femme brune et passionnée sont aussi fixées d'un trait net et sûr. L'auteur « voit » ses personnages. Il se plaît à les grouper entre eux, dans les attitudes que devaient leur imposer leurs caractères et leurs situations réciproques, comme, par exemple, lorsqu'il dépeint les conciliabules de Luçon avec la reine et la favorite (p. 125).

La faculté d'imaginer suppose généralement celle de dramatiser. M. H. voit facilement par tableaux. Tout son premier chapitre sur les États de 1614 est un tableau composé avec un art patient et une parfaite symétrie : il s'ouvre par la procession solennelle des graves députés, dont on attend la réforme de tous les abus et la guérison de tous les maux du royaume, et il se clôt par la description d'une fête brillante où la cour célèbre sa joie d'être enfin débarrassée de ces témoins gênants et de ces donneurs de conseils.

Il est étonnant qu'avec des qualités de ce genre, M. H. paraisse manquer, parfois, d'habileté dans la composition. Incontestablement son premier volume, avec ses deux parties de longueur si inégale, avait l'air quelque peu « dégingandé ». Un certain défaut de proportion est encore sensible dans le second volume. Des parties semblent trop développées ou mal rattachées à l'ensemble. Il faut se souvenir que de 1614 à 1617 Richelieu n'exerça sur les destinées de son pays qu'une action intermittente et d'intensité très variable. Il semblerait d'une bonne méthode de ne raconter les événements qu'autant qu'il y a pris part ou qu'ils l'ont touché. Sans doute les tableaux largement brossés des États de 1614 et du ministère Barbin se justifient pleinement, parce que Richelieu agis-

sait alors dans un ensemble dont on ne saurait l'abstraire. Mais dans l'intervalle, alors qu'il n'était qu'un ambitieux à l'affût, les faits généraux devraient, peut-être, être rappelés avec plus de brièveté, dans des proportions plus sévèrement mesurées, sans tant de détails sur la régence de Marie de Médicis, les Barbons, la faveur des Concini, etc. Je sais bien que M. H. a cédé à la tentation d'expliquer, mais s'il eût eu la force d'y résister, son ouvrage y eût gagné certainement un aspect plus harmonique.

Je néglige le côté érudition et recherches et j'en ai le droit, puisqu'il est bien évident que M. Hanotaux n'a pas pu reconstituer avec tant de vérité et de force son héros et le milieu où il se débattait, sans avoir fait une étude approfondie des sources historiques. Il n'est pas fanatique du document inédit, et il l'a avoué. Je suis trop de son avis sur ce point pour lui chercher chicane. La correspondance et les *Mémoires* de Richelieu, les relations des ambassadeurs vénitiens, les lettres de Malherbe, les mémoires, libelles et opuscules du temps, le précieux *Mercure* qui contient tant de pièces intéressantes — sont de fort suffisantes sources d'informations. Il s'agissait moins d'en chercher de nouvelles que de bien comprendre celles-là et de leur arracher le secret de ce futur cardinal qui n'était alors qu'une façon de Chérubin de la politique.

Gabriel Syveton.

La rivalité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas (1635-1700). Étude d'histoire diplomatique et militaire par Henri Lonchay, professeur à l'Université libre de Bruxelles. Bruxelles, imp. Hayez, 1896, 367 p. in-8.

Le présent travail, extrait des *Mémoires couronnés* par l'Académie royale de Belgique, nous offre un tableau complet et généralement très exact des luttes dont les Pays-Bas espagnols furent le théâtre et souvent aussi l'enjeu, depuis la déclaration de guerre de Louis XIII à l'Espagne jusqu'au moment de la mort du roi Charles II. Peut-être l'auteur s'exagère-t-il légèrement l'ignorance dans laquelle on aurait vécu jusqu'ici sur les différents épisodes de la « question belge », comme il l'appelle, au xvii^e^ siècle; du moins nous n'avons pas rencontré, dans son volume, malgré ses recherches consciencieuses aux archives de Bruxelles et de Paris, beaucoup de données absolument nouvelles ni sur les campagnes de la guerre de Trente Ans, celles de la guerre de Dévolution, de Hollande, etc., ni sur les négociations publiques ou secrètes qui ont abouti à la paix des Pyrénées, à celles d'Aix-la-Chapelle, de Nimègue et de Ryswick. Cependant il est toujours instructif de voir la série des événements diplomatiques et militaires que, depuis les volumineux in-folio contemporains jusqu'à nos jours, de nombreux ouvrages hollandais, allemands et français nous ont fait connaître, reprise et développée

devant nous à un point de vue spécial, et par cela même relativement nouveau.

M. Lonchay a eu parfaitement raison de vouloir traiter cette question, si souvent déjà discutée dans l'ensemble de la grande lutte pour l'établissement de l'équilibre européen, au point de vue des populations particulièrement intéressées à son issue, encore que leur attitude y ait été généralement bien passive. Nous aurions même voulu que l'auteur insistât plus encore sur le côté local du long conflit dont il nous raconte les périodes successives. Au lieu de refaire après Mignet et Ranke, après MM. Chéruel, Valfrey, le duc d'Aumale, Lefèvre-Pontalis, Legrelle, Erdmannsdœrffer, Pribram et tant d'autres, qui ont traité ou touché de près ou de loin son sujet, le narré des faits de guerre et des négociations embrouillées qui appartiennent en définitive bien plus à l'histoire de la diplomatie européenne qu'à celle de la Belgique, il aurait assurément davantage rendu service aux hommes du metier, et peut-être intéressé davantage encore ses lecteurs belges, en leur dépeignant, avec des détails nombreux et précis, la situation intérieure des Pays-Bas espagnols à cette époque.

Ce qu'il a si bien fait pour leur organisation militaire dans son deuxième chapitre — à notre avis, le plus neuf de l'ouvrage, le plus utile en tout cas — il aurait dû le faire aussi pour l'administration civile. On s'attendait également à trouver, dans un travail aussi étendu, quelques détails plus amples sur l'attitude des diverses classes de la population, seigneurs, clergé, bourgeois des villes, dans les provinces wallonnes et flamandes vis à vis de l'Espagne, d'autant plus que l'auteur accentue fort leur loyalisme dans l'introduction, alors que dans le cours de sa narration l'antipathie profonde entre Espagnols et autochthones se révèle çà et là par des indications fort brèves mais significatives. Ce qui ressort en somme du travail de M. L. — et cela aussi nous le savions déjà — c'est que les provinces de la Belgique actuelle n'ont été préservées alors de l'absorption par la France, ni par l'énergie patriotique des habitants eux-mêmes, ni par celle du gouvernement espagnol, absolument incapable, absolument épuisé. Sans l'Europe coalisée par la crainte et la colère contre Louis XIV, sans les efforts réunis ou successifs de l'Angleterre, des Provinces-Unies, de la Suède et de l'Empire, cette annexion, qui réussit pour une partie de l'Artois, des Flandres, du Luxembourg, etc., aurait pu aboutir également pour l'ensemble des provinces espagnoles.

Quelques fautes d'impression et de légères erreurs ont échappé à la revision de l'auteur [1].

R.

---

1. P. 21, il y a confusion entre le *Lech* et le *Leck*. — P. 118, il faut lire *Rottweil* au lieu de *Rottweilen*. — P. 129, l. *Olivarez* pour *Olivier*. — P. 130, l. *restitutions* pour *restrictions*. — P. 190, il n'y avait pas *trois* ducs de *Brunswick-Lunebourg*, mais un duc de *Lunebourg*, un duc de *Celle*, un duc de *Hanovre*. — P. 222, Gré-

Toldo (Pietro). **Il teatro d'Evaristo Gherardi a Parigi.** Extr. *de la Rossegna Nazionale*. Florence, 1897, 29 p.
— **Tre commedie francesi inedite di C. Goldoni.** Extr. du *Giornale storico della letteratura italiana*. 15 p. 1897.

M. Toldo est un des rares Italiens qui visitent nos bibliothèques. On sait déjà par M. Gaston Paris ce qu'il y a précédemment trouvé. Signalons deux nouveaux articles dans lesquels il nous donne d'une part un aperçu de l'œuvre collective qu'on appelle le théâtre de Gherardi, notamment des emprunts de ce théâtre aux légendes du moyen âge, à Molière, à Boursault, et des emprunts que par contre Lesage n'a pas dédaigné de faire à ce répertoire pour *Turcaret*; d'autre part, une analyse de trois canevas inédits, de pièces composées à Paris par Goldoni pour la Comédie italienne. M. Toldo a été également bien inspiré, et en résumant ces trois canevas et en s'interdisant de les reproduire in extenso.

Charles Dejob.

Croce (Benedetto). **Studii storici sulla rivoluzione napoletana del 1799.** Rome, Loescher, 1897. In-8 de xxiv-290 p. Prix 2, 50.

Les morceaux qui composent ce recueil avaient déjà paru séparément : mais ce n'est pas une raison pour ne pas les annoncer ; car l'auteur, qui est profondément versé dans l'histoire locale de sa patrie, en a particulièrement étudié (avec la période de la domination aragonaise ou espagnole) la période de la révolution. Il raconte ici le rôle joué par l'héroïque Eleonora de Fonseca Pimentel, la rédactrice du *Monitore Napoletano*, par le socialiste Vinc. Russo, par Luisa Sanfelice qui révéla sans le savoir la conjuration royaliste des Baccher. Suivent deux appendices, sur les jacobins de Naples avant 1799 et sur la demande en grâce de Domenico Cirillo. M. Croce, en publiant à nouveau ces études, les a augmentées et, de plus, complétées par une préface où il explique que la république parthénopéenne ne pouvait se soutenir, parce qu'il lui aurait fallu pour s'attacher le peuple procéder à des réformes qu'elle ne se sentait pas assez forte pour accomplir, mais qu'elle frappa fortement l'imagination des Napolitains et prépara une révolution dans les esprits.

Ch. D.

---

monville, l'ambassadeur à Vienne, n'était pas *comte* mais *chevalier*. — P. 243, l. 1689 au lieu de 1789. — P. 301, en 1680, Louis XIV n'avait plus besoin de se soumettre les dix villes *impériales* (pas *libres*) de l'Alsace. Leur soumission directe et complète était effectuée depuis 1673.

LUMBROSO Alberto. **Miscellanea Napoleonica.** Série IIa. Rome, Modes et Mendel, 1896. In-8° de LXVI-177 p.

L'auteur, qui est aujourd'hui un des hommes les plus versés dans l'histoire de Napoléon Ier, publie, outre deux volumes sur le blocus continental dont il vaut mieux laisser l'analyse à un historien de profession [1], les cinq morceaux suivants : la *Napoleonide* de G. Polcastro; quelques lettres à Jos. von Burl sur la guerre du Tyrol (1797-1801), des lettres de Méjan sur la campagne de Russie ; une lettre de Chouvigny sur un projet d'assassiner l'empereur à l'île d'Elbe; une lettre de Proudhon sur Napoléon Ire (17 septembre 1858). Dans la préface, on remarquera (p. XXIII) un curieux témoignage de la tendresse que les Italiens ont toujours eue au fond pour Napoléon Ier ; Fossombroni croit que Rome exerçait sur l'empereur une véritable fascination et lui pardonne à ce prix les contradictions de sa politique envers la Péninsule.

Ch. D.

BOURGUET (Alfred). **La France et l'Angleterre en Égypte.** Paris, Plon, Nourrit et Cie. 1897. In-18 de 287 p.

M. Bourguet n'a pas prétendu raconter l'histoire de l'Égypte durant ces vingt dernières années ni même suivre les variations de l'opinion publique en Europe touchant le *condominion*. Il s'est uniquement proposé de résumer d'après les documents diplomatiques la conduite des divers gouvernements, et en particulier de la France et de l'Angleterre, dans les négociations auxquelles donnèrent successivement lieu l'administration d'Ismaïl Pacha et les menées d'Arabi. Nous recommandons ce précis rapide et clair aux personnes qui désirent s'éclairer sur cette importante question; elles y trouveront des faits exacts, des appréciations judicieuses et de légitimes motifs d'espérer que l'avenir nous dédommagera des mécomptes du passé. L'auteur arrête son récit en 1883, et il a raison puisqu'à partir de cette date la situation n'a plus varié. Ce livre, qui est un début, marque une intelligence nette des faits historiques : c'est un bon commencement.

Ch. D.

BULLETIN

— M. Henri STEIN publie une nouvelle revue à laquelle nous souhaitons la bienvenue et qui rendra de grands services, le *Bibliographe moderne, courrier interna-*

---

1. Ces deux autres volumes ont paru à Rome chez le même éditeur, à Paris, chez Picard ; cf. *Revue*, n° 21.

tional des archives et des bibliothèques. La revue paraît tous les deux mois (abonnement de l'année : France, 10 francs; étranger, 12 fr. 50; adresser toutes communications à M. Henri Stein, 38, rue Gay-Lussac, à Paris).

— Nous recevons le fascicule 2 du tome Ier (nouvelle série) d'une revue de folklore qui se publie à Vienne et s'imprime à Leide (Brill) : *Der Urquell, eine Monatschrift für Volkskunde herausgegeben von* F. S. Krauss, 30 pages, 5 francs par an. Les articles sont très courts, et par conséquent le contenu fort varié. A remarquer une curieuse collection de métaphores flamandes pour désigner l'ivresse — en possède-t-on l'équivalent pour la langue française? — et surtout un intéressant recueil de *judaica* : superstitions animales des juifs de Galicie — mais sont-elles spéciales aux juifs? il y en a, ce me semble, qu'on trouve un peu partout — proverbes et fragments de chansons en *judendeutsch*, etc. — V. H.

— MM. E. Kuhn et Schnorr von Carolsfeld publient, sous le titre *Die Transcription fremder Alphabete* (Leipzig, 1897), une brochure de 15 pages sur la question mise en délibération par le Congrès des Orientalistes de Genève : il s'agit de concilier les propositions du comité genevois avec les usages de la Bibliothèque royale de Berlin et les nécessités de la bibliothéconomie en général. La nature d'un semblable opuscule en interdit la discussion dans la *Revue critique*, qui ne possède point de types spéciaux, soit originaux, soit de transcription. Je me borne à répéter que je regrette en sanscrit l'abandon du *ç*, qui a le double avantage d'exister dans toutes les casses et de ne pas introduire dans les textes védiques accentués une lettre accentuée dont l'accent signifie tout autre chose que celui des autres lettres. J'ai déjà dit aussi, il y a bien longtemps, que je souhaiterais, pour la spirante gutturale, l'adoption du *x*, caractère disponible et totalement inutilisé dans nos transcriptions actuelles. — V. H.

— La librairie Freytag publie, comme troisième volume de la collection d'éditions élémentaires grand in-8, dont nous avons indiqué le plan (I, p. 156), un *César*, troisième livre de la guerre civile, par M. Wenzel Ermer : 5 gravures (bustes et monnaie) et 4 (petites) cartes. Le petit plan de la bataille de Pharsale, d'après Gœler, sera commode aux élèves. P. 58, dernière note sur lxxxviii : au lieu de « Cæsar », lisez « Pompeius ». — E. T.

— Dans les Pitt Press Series, deux nouveaux petits volumes de M. Shuckburgh : sept *Vies* de Cornélius Népos et un extrait de César (B. G. I, 1-29) avec le titre : *The history of the Helvetian War*. Ce sont des livres élémentaires, pourvus chacun d'un lexique. Dans l'introduction du dernier, une carte et quelques gravures (légionnaire, vexillaire, un chef Gaulois, l'*agger*, etc.) — E. T.

— Un peu auparavant, le *Cornelius Nepos* complet de Weidner a été repris en 4e édition par M. Johann Schmidt. Il contient 3 cartes, 3 plans, et dans le supplément jusqu'à 24 gravures: l'agora d'Athènes, l'Acropole, Salamine, bustes, statues, etc. — E. T.

— M. Federico Eusebio se propose de donner dans le *Bollettino di filologia Classica* une suite de rectifications au texte des *Fragmenta poetarum Romanorum* de Baehrens. La première a été insérée dans le numéro d'octobre-novembre et concerne un vers de Cn. Matius (p. 281, v. 8), où Baehrens a eu le tort de substituer *in nocte* à *in morte*. Consacrer 17 pages à une critique évidente, n'est-ce pas beaucoup? Si l'auteur continue de même et s'il va passer en revue la série des témérités de Baehrens, il en a pour longtemps. — E. T.

— Signalons un récent programme très bien déduit, très plein d'idées, de M. Nordmeyer, professeur à Mœrs : *Der Tod Neros in der Legende*, en d'autres termes : quelle

a été l'origine et aussi le développement de la légende qui s'est formée sur la mort de Néron. On sait quelle extension elle prit au moyen âge; l'auteur du programme suit et décrit les formes par lesquelles elle a passé dans les premiers siècles de notre ère. Tout d'abord on crut que Néron, après avoir subitement disparu, devait revenir sur terre pour annoncer le règne de l'Antechrist. A cette croyance se substitua, vers le second siècle, une légende nouvelle inspirée de Suétone : Néron se serait enfui dans les bois et là, suivant les uns, il mourait de faim ; il était, suivant d'autres, la proie des loups. Nouvelle transformation vers l'an 400 : Néron se serait fait enterrer vivant (c'est une imagination sortie d'un contre-sens sur Suétone); suivant d'autres, il se pend. Des échos de ces traditions se retrouvent dans la *Légende dorée*, et jusqu'à la veille de la Renaissance. — E. T.

— Un nouveau travail de M. Rob. Novák : *Analecta Tacitea* (Comm. ex ephemeridis Ceské Museum filologické, t. II, seorsum expr., Prague, 1897). Conjectures sur la série traditionnelle des œuvres de Tacite (moins le Dialogue que M. N. regarde comme ne pouvant être que d'un autre auteur). Mêmes caractères que dans les travaux précédents de M. Novák : idées heureuses, avec des changements inutiles, des explications tortillées, etc. Retour fréquent sur des conjectures que M. Novák a reçues dans son texte des *Annales*, et qu'ici il discute et défend par des preuves tirées des habitudes de style de Tacite. — E. T.

— M. Antonin Soucaille continue à s'occuper de l'histoire de Béziers et vient de publier un travail très recommandable intitulé : *Institutions municipales. Le consulat de Béziers* 1131-1789 (Béziers, imprimerie générale, 1896, grand in-8° de 292 p.). Il s'est servi surtout des riches archives communales de Béziers, et son travail est une histoire de la ville elle-même. Il a eu soin de reproduire les documents les plus importants, le premier en date étant les lettres-patentes accordées aux consuls par le roi Philippe le Bel en 1297, au sujet des *Garrigues* (p. 22), le dernier étant la relation (très minutieusement détaillée) de l'entrée et des séjours de Monsieur, comte de Provence, à Béziers, les 26 et 27 juin 1777 (p. 229-240). Est-il besoin d'ajouter que le consciencieux érudit n'a négligé de consulter, à côté des manuscrits, aucune des publications méridionales d'autrefois et d'aujourd'hui qui pouvaient éclairer sa marche à travers six siècles et demi? Les six chapitres dont se compose l'ouvrage sont suivis (p. 255-288) d'une *Liste chronologique des consuls* depuis 1247 jusqu'en 1789 (interrompue malheureusement pour quelques années), et les recherches, facilitées par une fort bonne Table analytique des matières. — T. de L.

— M. Félix Hémon publie, à la librairie Delagrave, des *Scènes choisies de Pierre Corneille* (in-8°, VIII et 315 p.). Le volume, précédé d'une étude biographique et accompagné d'un index, est destiné aux élèves des classes de grammaire. Les deux tiers sont remplis par des scènes tirées des vrais chefs-d'œuvre; mais, en reproduisant quelques scènes d'*Heraclius*, même d'*Attila* et de *Surena*, M. Hémon donne à son jeune public une idée complète du génie cornélien. — A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 juin 1897.

M. Gaston Paris, au nom de la commission du prix La Grange, déclare qu'il n'y a pas lieu de décerner ce prix cette année. — Acte est donné à la commission de cette déclaration.

L'Académie procède au scrutin sur les conclusions de la commission du prix Es-

trade-Delcros. Sur 43 voix, 26 sont données à M. Pottier; 9 au R. P. Delattre, 8 à M. Rubens Duval. En conséquence, le prix est décerné à M. Edmond Pottier, pour la première partie de son catalogue des vases grecs du Louvre et l'ensemble de ses travaux archéologiques.

M. Schlumberger présente, au nom de M. V. Dobrusky, directeur du Musée de Sofia, deux photographies représentant des parures d'or et d'argent, boucles d'oreilles, bagues, pièces ayant formé un collier, tous objets retrouvés récemment dans des fouilles faites au centre de cette ville pour les fondations d'une maison Dans les deux petits pots de terre cuite grossière contenant ces objets se trouvaient, en outre, plus de 200 monnaies d'or et d'argent d'empereurs byzantins du XI^e^ siècle.

M. Clermont-Ganneau présente les photographies et les dessins, qui lui ont été communiqués par le R. P. Paul de Saint-Aignan, d'un précieux reliquaire des Croisades, récemment découvert à Jérusalem, dans les ruines de l'établissement de l'Ordre des chevaliers de l'Hôpital. Il consiste en un cône de verre massif, aplati latéralement en forme de mitre, et entouré d'une riche monture incrustée de pierres précieuses; il contenait une petite tablette de bois de cèdre, recouverte de plaques d'or et d'argent. Sur l'une des faces de la tablette, au milieu d'un encadrement de pierres précieuses, sont enchâssés des morceaux de la vraie Croix et deux reliques de saint Jean-Baptiste et de saint Pierre. Sur l'autre face, dans une série de petites arcades ajourées et élégamment ciselées sont enchâssées quinze autres reliques provenant, selon les inscriptions, des principaux apôtres et martyrs, André, Paul, Marc, Philippe, Barthélemi, Mathieu, etc. ; on y remarque une dent de saint Thomas et une autre de saint Jacques le Mineur. La dernière relique est celle de saint Oswald, le roi anglo-saxon de Northumberland, dont la mention peut fournir un indice sur l'origine ou la destination de ce reliquaire unique en son genre.

M. Delisle présente le premier volume du *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale*. Ce volume contient le commencement de la série des ouvrages dont le nom des auteurs est connu. Il y a la notice de 11.000 articles environ, c'est-à-dire un peu plus du quart des articles rangés sous la lettre A. Ce travail est dû particulièrement aux soins de MM. Marchal, Blanchet, Couraye du Parc et Finot.

Séance du 18 juin 1897.

M. Eugène Müntz termine la lecture de sa communication sur les illustrations de la Bible depuis le VI^e^ siècle jusqu'au IX^e^. A propos du précieux fonds de reproductions anciennes conservées à la bibliothèque Barberini, il insiste sur l'intérêt que présente l'archéologie médiévale de Rome, à partir de l'école carolingienne : tout est à faire, et ce serait là un beau champ d'activité pour les membres de l'Ecole française de Rome.

M Lutoslawski résume les études qu'il a faites sur le style des écrits de Platon dans le but d'en établir l'ordre chronologique, et rend compte de la méthode qu'il a suivie dans ce travail. — MM. Croiset et Weil présentent quelques observations.

M. Bréal fait une communication sur le mot *bratoude*, qui se trouve sur une série d'inscriptions du sud de la Gaule. Ce mot, qui avait reçu les interprétations les plus diverses, a été récemment expliqué par M. Robert de Planta. Il correspond au latin *merito*, qu'on lit sur tant d'inscriptions votives. La syllabe finale est la préposition latine *de*. Ces inscriptions du sud de la Gaule paraissent appartenir à une population de langue italique, bien plutôt qu'à une population celtique. C'est le dernier rameau de la famille à laquelle appartiennent l'osque, l'ombrien et le latin. — M. d'Arbois de Jubainville, à l'occasion de la communication de M. Bréal, présente quelques observations sur l'influence de la civilisation ligure dans le midi de la France.

M. Héron de Villefosse communique un extrait d'une lettre du R. P. Delattre, relative à la découverte, à Carthage, de cinquantes lamelles de plomb avec inscriptions, ainsi que de monnaies et de divers autres objets. — M. Cagnat donne quelques détails sur cette découverte, qui a été faite dans le sous-sol de l'amphithéâtre, et pense que ces lamelles, trouvées pour la première fois ailleurs que dans un cimetière, avaient peut-être été placées dans la chambre mortuaire où l'on déposait les corps des gladiateurs. — M. Deloche présente quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 13.